Sous la direction de

Annie Collognat

Dictionnaire de la MYTHOLOGIE gréco-romaine

illustrée par les récits de l'Antiquité

omnibus

Sous la direction de

Annie Collognat

avec Catherine Bouttier-Couqueberg et Marguerite Vaudel
et la collaboration de Nicole Rastetter

Dictionnaire de la MYTHOLOGIE gréco-romaine

illustrée par les récits de l'Antiquité

Préface d'Annie Collognat

nouvelle édition corrigée

omnibus

Mythes et merveilles

Inspirez-moi maintenant, Muses
qui vivez sur l'Olympe, car vous
êtes déesses, vous voyez et vous
savez tout, et nous, nous
n'entendons qu'un bruit et nous
ne savons rien.

Homère, *Iliade*, Chant II, vers 484-486

« Nous pouvons dire beaucoup
de choses fausses pareilles
à des choses réelles et nous
pouvons, lorsque nous
le souhaitons, faire entendre
des vérités », ainsi parlèrent
les Muses, les filles du grand Zeus
à la langue bien affûtée.

Hésiode, *Théogonie*, vers 27-29

Un dragon qui crache des flammes ; un héros intrépide qui tue le monstre et sème ses dents ; une armée de guerriers qui surgit aussitôt de terre. Ce pourrait être la bande-annonce d'une superproduction en 3D sur grand écran : une aventure de « super-héros », entre *comics* américains, *mangas* japonais et *heroic fantasy* anglo-saxonne. C'est celle de Cadmos et de Jason : son récit a pris forme dans le monde grec au VIII^{e} siècle avant J.-C. grâce aux conteurs de *mythoi*, ces « belles histoires » que nous nommons « mythes ». Sans les effets spéciaux de la technologie moderne, mais avec tous les effets de la poésie nourrie par l'imagination.

Fiction et vérité

Le mythe nous introduit dans une société de « l'au-delà » peuplée de créatures proprement surnaturelles – dieux, héros, monstres, génies, démons, esprits des morts – parce qu'elles sortent des normes de la nature. Pour avoir accès à cet au-delà, le lecteur moderne doit renoncer à ses a priori cartésiens et admettre que le surnaturel est plus vrai que nature, ce qui suppose de retrouver en soi cette capacité

d’émerveillement qu’on ne prête – à tort – qu’à l’enfance.

Le mythe a sa logique, qui échappe aux contraintes et au paradoxe, parce qu’il invente un monde merveilleux où tout est possible : par exemple, les dieux, par essence immortels, sont dispensés en principe de toutes les contingences qui accablent les humains (besoin de se régénérer par la nourriture et le sommeil, besoin de se reproduire…), ce qui ne les empêche pas de festoyer, de dormir, de faire l’amour et d’avoir des enfants, voire d’être blessés et de souffrir. C’est qu’ils ont leur propre nourriture, nectar et ambroisie, et leur propre sang qu’Homère appelle « ichor ».

Un monde merveilleux donc, mais jamais gratuit, car, a posteriori, tout y trouve raison. Par exemple, les Spartes, ces guerriers « semés » (*spartoi* en grec), nés des dents du dragon tué par Cadmos avant de fonder Thèbes en Béotie, sont l’image concrète du principe d’autochtonie revendiqué par toutes les cités antiques : en se donnant les Spartes comme premiers ancêtres, les grandes familles thébaines posaient une forme de « droit de naissance et du sol » indiscutable. Si Cadmos, fils d’un roi phénicien, étranger venu d’Asie, était bien reconnu comme le héros fondateur

de Thèbes, ils en étaient l'élite aristocratique « naturelle » : un symbole politique fort.

Le mythe peut-il donc « faire entendre des vérités » ? Dès l'Antiquité, les penseurs philosophes n'ont pas manqué d'opposer les deux modes fondamentaux de la parole humaine, le *mythos* et le *logos*, autrement dit le discours de fiction, la « fable » selon l'étymologie latine *fabula*, qui vise le plaisir de celui qui l'écoute, et le discours de démonstration qui s'adresse à son intelligence. D'un côté la parole « mythique », inventée par un poète à l'imagination fertile, placée de ce fait sous le signe du faux, de l'autre la parole « logique », cherchant à atteindre le vrai par le pouvoir de la raison.

Nombreux sont les auteurs qui confrontent pensée « mythique » et pensée « logique », sans pour autant exclure l'une au profit de l'autre, tel le géographe Strabon ; voici par exemple comment il concilie mythe et réalité à partir d'un célèbre épisode du voyage d'Ulysse : « Pour ce qui est des phénomènes de l'Océan, il est bien vrai qu'Homère les a décrits sous la forme d'un mythe, car, de manière générale, c'est la forme que tout poète doit chercher à donner à sa pensée. C'est évidemment le double phénomène du flux et du reflux qui lui a suggéré l'idée du récit fabuleux de Charybde. Mais cela ne veut pas dire que

cette fable en elle-même ait été créée de toutes pièces par l'imagination d'Homère ; loin de là, il n'a fait qu'arranger et mettre en œuvre certains faits réels concernant le détroit de Sicile » (*Géographie*, Livre I, 2, 36.)

Il faut dire que même les plus grands pourfendeurs du mythe, accusé d'entretenir le mensonge, ont dû en reconnaître l'incomparable force démonstrative : il suffit de lire comment Platon, qui interdit les poètes dans sa « république » idéale de peur qu'ils « amollissent » les esprits, invente lui-même des mythes dignes de rivaliser avec les récits d'Homère ou d'Hésiode, comme celui de l'Atlantide ou du voyage aux Enfers d'Er le Pamphylien.

De fait, le terme même de « mythologie » par son hybridité de nom composé – « l'étude » (*logia*) venue de « la fable » (*mythos*) – témoigne de la capacité à dépasser une contradiction qui n'est somme toute qu'apparente : du récit au symbole, de la métaphore au concept, le mythe est aussi une façon de penser le monde, une parole en marche vers l'abstraction. On lui reconnaît une capacité extraordinaire : celle de poser la contradiction et de la résoudre en la dépassant, selon le mouvement de cette fameuse dialectique (thèse, antithèse, synthèse) dont on prête l'invention à la philosophie, grecque elle aussi.

« Nous savons où un tel bouleversement se situe, aux frontières de la pensée grecque, là où la mythologie se désiste en faveur d'une philosophie qui émerge comme la condition préalable de la réflexion scientifique », écrit Claude Lévi-Strauss, le grand spécialiste de la pensée mythique (*Du miel aux cendres*, 1966).

Du *chaos* au *cosmos*, de la matière en désordre à l'univers organisé, chaque « fable » est le récit d'une « crise », une phase inévitable de rupture et de décision : elle met aux prises les forces d'union – Eros, Amour – et de désunion – Eris, Discorde – qui travaillent le monde pour le faire accoucher d'un nouvel état de son histoire. Plus équilibré, plus stable.

Archéologie et généalogie

Le « mythologue » – celui qui sait « raconter ou composer des récits fabuleux », d'après le verbe *mythologein* – ne se contente pas, en effet, de produire des histoires, il mène aussi une « enquête » (*historia* en grec) pour fonder une « histoire », celle qui oriente doublement le monde parce qu'elle lui donne *un* sens, chronologique, par la succession des événements, mais aussi *du* sens, étiologique, par

l’interprétation des causes (*aitiai* en grec), éthique par la mise en œuvre d’une morale et de ses valeurs.

Etroitement liés entre eux, deux mots résument la nature de l’enquête mythologique : *archè* (commencement, commandement) et *genos* (naissance, race). Le premier représente le principe d’antiquité (archéologie), d’ordre et de souveraineté (hiérarchie) ; le second celui d’origine (genèse), d’appartenance et de filiation (généalogie). Autrement dit, le mythe vise à répondre à deux types de questions fondamentales que l’on pourrait ainsi poser en termes familiers : Comment cela a commencé ? Qui a commencé ? Qui commande ? Qui vient de qui ?

On doit encore à Platon d’avoir associé de la manière la plus explicite les trois modes de discours, « mythologique », « archéologique », « généalogique », en les plaçant dans la bouche du légendaire et prestigieux législateur athénien Solon : « Pour montrer ce qu’il y a de plus antique (*archaiotata*), il commença par raconter (*mythologein*) comment Deucalion et Pyrrha survécurent au déluge, puis il se mit à faire la liste de leurs descendants (*généalogein*) et il essaya, en distinguant les générations, de compter combien

d’années s’étaient écoulées depuis ces temps-là. » (*Timée*, 22a-b)

C’est bien là, en effet, ce qui constitue l’essentiel de la démarche mythologique, de la *Théogonie* d’Hésiode, considéré comme le « père » de la mythologie grecque, aux *Métamorphoses* d’Ovide, le poète latin le plus lu depuis l’Antiquité, en passant par tous les mythographes, exégètes et compilateurs, grecs ou romains. Il s’agit de raconter la création du monde (cosmogonie) et des dieux (théogonie), en suivant la succession des générations, des forces primitives issues du chaos jusqu’aux héros, dernière « race » semi-divine et fabuleuse, qui a précédé le temps humain, purement historique, dans lequel nous vivons.

Le mythe peut-il donc être tenu pour une préhistoire, un témoignage fiable de l’histoire avant l’Histoire ? Ici aussi, dès l’Antiquité, la question a été posée et les définitions confrontées : que la mythologie soit « historicisée » ou que l’histoire soit « mythologisée », nombreux sont ceux qui ont interrogé les limites entre Mythe et Histoire, sans pour autant renier la part du fabuleux. On ne met jamais en doute la réalité de la guerre de Troie chantée par Homère, qui raconte comment les dieux interviennent en personne sur le champ de bataille.

Hérodote et Thucydide, tenus pour les « pères » de l'Histoire occidentale, ont recours aux temps mythiques pour expliquer les origines des Hellènes, descendants d'Hellèn, fils de Deucalion. Si la démarche est critique, la position reste ambiguë : en rapportant les récits des origines de Rome, l'historien romain Tite-Live distingue bien le fabuleux du vraisemblable – par exemple, la louve (*lupa*) qui a miraculeusement nourri les jumeaux Romulus et Remus n'était sans doute qu'une vulgaire prostituée, comme on en trouve dans un *lupanar* –, mais il ne diminue en rien le crédit de la légende quand il s'agit d'exalter le Destin de Rome, la cité élue par les dieux pour gouverner le monde.

A ce propos, on constate combien le mythe est un outil efficace de propagande nationale. Les cités légitiment leur pouvoir en se donnant des dieux pour ancêtres (Athéna veille sur Athènes, Vénus et Mars sur Rome), les « princes » se posent en restaurateurs de l'Age d'or, tel l'empereur romain Auguste, célébré par Virgile et Ovide à l'égal de Jupiter, le maître de l'Olympe. Cette utilisation politique de la mythologie dépassera largement le cadre de l'Antiquité, comme en témoigne, entre autres, le mythe du Roi-Soleil entretenu par Louis XIV.

Mémoire et culture

De manière générale, le poète « mythologue », inspiré par les Muses – ces filles de Zeus et de Mémoire qui savent tout, passé, présent et avenir –, se sent investi d'une fonction exceptionnelle : un devoir de mémoire primordial qui se traduit par le souci permanent d'ordonner et de classer. On le retrouve dans un goût immodéré du catalogue qui peut surprendre le lecteur moderne : c'est ainsi qu'au chant II de l'*Iliade* l'aède Homère dresse la liste des vingt-neuf contingents commandés par quarante-quatre chefs sur mille cent quatre-vingt-six bateaux en partance pour Troie, qu'Apollonios de Rhodes énumère les cinquante-cinq Argonautes partis avec Jason conquérir la Toison d'or, ou qu'Ovide nomme un par un les trente-six chiens de la meute d'Actéon dévorant leur maître métamorphosé en cerf.

Il ne faudrait pas réduire ce mode du récit mythologique à un simple plaisir relevant de l'anecdotique, car pour les Anciens, nommer c'est faire exister. Un privilège poétique et sacré dévolu à la parole mythique, comme on le voit dans toutes les civilisations où la tradition orale perpétue le souvenir des ancêtres avec leurs généalogies.

Dans la conception de la société grecque « archaïque », telle qu'on peut l'imaginer d'après les épopées homériques, la mise en ordre du monde repose sur une prérogative fondamentale : chacun, dieu, héros, homme, reçoit du Destin son « lot », en grec *moira* – d'où la figure des Moires, nommées Parques en latin –, ce qui détermine aussi bien son origine et son caractère que sa conduite, sa valeur et sa part d'honneur, dont la postérité gardera mémoire. C'est donc ce prix personnel – *timè* en grec – que le poète célèbre à sa façon en chantant les exploits de ceux que le sort a distingués ; pour cela, il ne manque pas de les nommer avec leur filiation et leurs épithètes distinctives : par exemple, Athéna, fille de Zeus qui porte l'égide, la déesse aux yeux pers ; Ulysse, fils de Laërte, le héros aux mille et une astuces ; Hector, fils de Priam, le dompteur de chevaux.

Pour les Grecs de l'Antiquité, les mythes sont donc comme les archives nationales d'un passé révolu mais qui a forgé leur identité et leur communauté culturelle ; leurs créateurs sont les véritables « maîtres d'école de la Grèce » – une expression que Platon lui-même emploie pour Homère (*République*, X, 606e) : ils transmettent une histoire, mais aussi des savoirs et des valeurs

universellement partagés par-delà le temps et l'espace, qu'on soit Grec du Péloponnèse ou d'Attique, d'Ionie, d'Egypte ou de Sicile, de l'émergence des cités (VIII^e siècle avant J.-C.) à la fin de l'Empire romain, nourri d'hellénisme (V^e siècle après J.-C.).

Bien entendu, les mythes ont évolué, se sont modifiés. La tradition orale des aèdes, ces poètes itinérants allant de cour en cour chanter les exploits des dieux et des héros, s'est progressivement figée par l'écriture : la première édition intégrale de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est organisée au milieu du VI^e siècle avant J.-C. ; c'est à la même période qu'Athènes invente le théâtre : on y observe le mythe « avec l'œil du citoyen », selon la formule de Jean-Pierre Vernant. Les auteurs tragiques les plus réputés, Eschyle, Sophocle et Euripide, puisent dans les grands cycles héroïques pour illustrer les débats de l'actualité politique, comme celui qui met en jeu la justice dans la cité au travers du destin des Atrides et des Labdacides.

La diffusion des mythes relève aussi d'une démarche didactique et savante : formés à l'esprit du fameux « Musée » d'Alexandrie, où se côtoient mathématiciens, astronomes, grammairiens,

philosophes et poètes, de nombreux compilateurs viennent sans cesse ajouter des ramifications à l'arbre généalogique primordial dessiné par les premiers récits fabuleux. Délicatement travaillée par les poètes alexandrins, puis par les poètes latins élevés dans la culture grecque, la matière mythologique devient prétexte et motif esthétique : un beau tissu sur lequel on brode des aventures où l'amour le dispute à la bravoure, le romanesque à l'épique, le burlesque au tragique, comme dans les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, les *Métamorphoses* d'Ovide ou les *Dialogues des dieux* de Lucien de Samosate. Les artistes en tirent d'innombrables sujets d'ornementation, dont témoignent les sculptures et les fresques décorant les riches demeures, telles celles de Pompéi.

Epopée, théâtre, poésie, arts, décor architectural : la mythologie est partout, à Rome comme en Grèce ; resurgie à la Renaissance avec une extraordinaire vitalité, elle reste la base sur laquelle s'est construite pour une très large part la culture occidentale.

Le mythe et ses lectures

Sexe, violence, pouvoir, vengeance : un fils castre son père (Cronos et Ouranos), couche avec sa mère

(Œdipe et Jocaste) ; un père sert son propre fils en ragoût à ses invités (Tantale et Pélops), viole sa fille pour engendrer un fils qui le vengera (Thyeste et Egisthe) ; un frère assassine son frère, une épouse son mari, un fils sa mère… Les récits de la mythologie sont remplis de bruit et de fureur, mais ils contiennent aussi la leçon immuable d'une sagesse immémoriale : toute forme de démesure (*hybris*) trouve un jour ou l'autre sa punition ; la soif de pouvoir engendre la ruine ; l'anthropophagie et l'inceste sont des tabous dont la transgression menace l'équilibre indispensable à la société des hommes ; l'ordre et la justice sont les garants de l'harmonie collective, où chacun doit trouver sa place dans le respect du « juste milieu ».

Aujourd'hui, la lecture des mythes s'est largement développée grâce aux travaux des spécialistes en sciences humaines, en particulier dans le domaine de l'anthropologie structuraliste. Georges Dumézil a ouvert de nouvelles perspectives en interrogeant les rapports entre mythe et histoire, mythe et religion avec sa théorie de la tri-fonctionnalité : les grands héros et épisodes récurrents de la mythologie indo-européenne seraient le produit d'une répartition en trois fonctions intrinsèques, la fonction de souveraineté et de sacré, la fonction guerrière,

la fonction de production et de reproduction. Un schéma qui expliquerait aussi bien la dispute des trois déesses jugées par Pâris – Héra (épouse de Zeus, reine), Athéna (guerre), Aphrodite (amour, fécondité) – que la succession des premiers rois de Rome, Romulus, Numa Pompilius, Tullius Hostilius, guerrier, prêtre et bâtisseur. Si les analyses de Dumézil sont souvent controversées, elles ont fondé une démarche particulièrement enrichissante pour étudier les mythes par la méthode dite comparatiste.

Le grand helléniste Jean-Pierre Vernant a dégagé les structures politiques, sociales et culturelles propres à une époque donnée dans la matière mythique : il a montré, par exemple, que les récits de cosmogonie et de théogonie sont inséparables des principes d'ordre et de souveraineté (*archè*) qui régissaient la société au temps d'Hésiode. Ainsi l'autorité divine par excellence, Zeus, « Père des dieux et des hommes », règne sur l'Olympe comme un roi et comme un patriarche de l'époque mycénienne : « La puissance de Zeus est à l'œuvre dans les activités humaines et dans les rapports sociaux. Zeus est présent dans la personne du roi, *Zeus basileus*. N'y a-t-il pas un Zeus qu'on appelle *Agamemnon* ? […] Cette même domination que Zeus exerce sur l'univers, le roi sur ses sujets, chaque chef

de famille l’exerce dans le cadre de sa maison. » (*Mythe et société en Grèce ancienne*, « La société des dieux », 1974.)

D’autre part, depuis Freud et son fameux complexe d’Œdipe, on sait que la psychanalyse est aussi venue proposer son regard sur le mythe. Elle a voulu y voir à l’œuvre les pulsions les plus secrètes de l’être humain dont elle explore l’inconscient. Les travaux de « mythanalyse » de Gilbert Durand ont permis de tracer les contours d’un imaginaire récurrent dans les récits mythologiques fondateurs (*Les Structures anthropologiques de l’imaginaire*, 1960).

Un réseau de figures et de symboles pourrait ainsi conduire à distinguer un régime diurne et masculin d’un régime nocturne et féminin, proprement « archaïque ». Dans ce domaine, la prolifération des figures féminines monstrueuses paraît particulièrement significative : Kères, Erinyes, Sirènes, Harpyes, Gorgones, Grées, Sphinx, Echidna, Hydre, Chimère, entre autres, elles sont pour la plupart nées de la Nuit (Nyx) ou des accouplements primordiaux de la Terre (Gaia) avec le Flot brutal de la Mer (Pontos) et avec Tartare. Elles sont très souvent associées à l’obscurité et à la mort, ainsi qu’à l’eau, élément fluide et insaisissable par essence,

donc inquiétant. Faut-il voir là l'expression de ce fantasme masculin que représenterait la peur de la réabsorption dans la nuit des origines, celle du chaos et du ventre maternel ? Une interprétation psychanalytique qu'on serait tenté de lire a contrario dans la glorification de la figure d'Athéna, la déesse guerrière sortie tout armée du crâne de son père Zeus : « On peut être père sans qu'il y ait de mère. La fille de Zeus olympien m'en est ici témoin : elle n'a pas été nourrie dans la nuit d'un ventre, car aucune déesse n'aurait pu produire un tel enfant », commente Apollon chez Eschyle (*Les Euménides*, vers 663-666). Un monde où procréer sans avoir besoin des femmes ? Un idéal qu'Euripide place dans la bouche d'Hippolyte, le fils de Thésée : « O Zeus, pourquoi as-tu mis au monde les femmes, cette engeance trompeuse ? Si tu voulais donner l'existence au genre humain, il ne fallait pas le faire naître des femmes : mais les hommes, déposant dans tes temples des offrandes d'or, de fer ou d'airain, auraient acheté des enfants, chacun en raison de la valeur de ses dons ; et ils auraient vécu dans leurs maisons, libres et sans femmes. » (*Hippolyte*, vers 616-624)

Il faut dire que de Pandore, l'Eve grecque, aux sœurs adultères, Hélène, beauté fatale qui provoque la guerre de Troie, et Clytemnestre, qui assassine son

époux Agamemnon, en passant par les magiciennes Circé et Médée, les exemples ne manquent pas pour alimenter une défiance tenace à l'égard des femmes, toujours tentatrices et dangereuses.

Que l'interprétation soit sociale ou psychanalytique, qu'elle parte « du dehors » ou « du dedans » de l'homme, le mythe reste une sorte de laboratoire de la condition humaine : sans être spécialiste ni philosophe averti, chacun peut s'exercer à y découvrir la faiblesse et la grandeur de ce « roseau pensant », plus noble que l'univers « parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien », pour reprendre la célèbre formule de Pascal (*Pensées*, Fragment 347).

Le mythe de l'âge d'or et de la théorie des âges nous ramène à notre finitude d'hommes « historiques » : nous sommes une « race » soumise à la reproduction sexuée, au besoin qui impose le travail, à la mort. Une race prolifique et ingénieuse, certes, mais éphémère, ce qui a l'avantage pour les dieux de ne pas menacer leur pouvoir. Le mythe aide les hommes à penser leur crise, historique et existentielle, en leur donnant les moyens de la vivre par procuration, « pour de faux » : par exemple, on peut admirer la force d'Héraclès, le tueur de

monstres, mais on reconnaît aussi sa fragilité quand on découvre que le « superman » invincible vit comme une femme pour satisfaire les caprices de la reine Omphale, ou, pire encore, s'abandonne à la folie meurtrière en tuant son épouse et ses enfants.

A la moitié du XX^{e} siècle, l'existentialisme a souvent puisé dans la mythologie grecque pour y trouver les modèles d'un nouvel humanisme : affirmant la liberté et la supériorité de la conscience humaine, Jean-Paul Sartre a revisité le destin tragique d'Oreste persécuté par les Erinyes (*Les Mouches*, 1943), Albert Camus celui de Sisyphe, qui roule son rocher pour l'éternité (*Le Mythe de Sisyphe*, 1942).

Quelle place aujourd'hui pour des histoires merveilleuses vieilles de plus de deux mille ans ? On sait que l'actualité, les médias et la publicité sont de grands consommateurs de mythes : après le 11 septembre 2001, les pompiers de New York ont été présentés comme des Titans défiant la peur et la ruine ; le débat sur le nucléaire convoque la figure de Prométhée, puni pour avoir porté le feu aux hommes ; le châtiment de Midas explique la crise des *subprimes* en dénonçant le pouvoir de faire de l'or avec tout et avec rien. On pourrait ainsi multiplier les

exemples : encore faut-il reconnaître le sens « critique » du mythe sous le flot des images.

Force est de constater que, du côté des divertissements, les « bons vieux » mythes grecs font toujours recette : la saga Harry Potter et les jeux vidéo, entre autres, offrent des modèles efficaces de « recyclage » en donnant une nouvelle vie aux monstres et aux héros de l'Antiquité. Cerbère est devenu l'énorme chien Touffu, évidemment doté de trois têtes (*Harry Potter à l'école des sorciers*, 1997), la série *Age of Mythology* (*The Titans*, 2003) promène ses joueurs au milieu des Atlantes et des Olympiens. Ici encore, les exemples ne manquent pas pour montrer le succès de la mythologie gréco-romaine : reste à espérer que ses nouveaux « fans » aient envie de rechercher l'original sous la copie.

Une invitation à la promenade

Le pouvoir du mythe réside dans sa prodigieuse souplesse, dans le fait qu'on puisse le mettre sans cesse en question(s) en l'interrogeant, en le (ré)interprétant, en admettant sa part d'équivoque. Quand le mythe est univoque et indiscutable, ce n'est pas un mythe, mais une religion.

La mythologie gréco-romaine est essentiellement affaire de culture et non de culte : elle ne suppose pas de parole révélée, elle n'a pas de Livre unique, elle s'entend par toutes les voix de ceux qui ont recueilli des histoires, les ont ordonnées, adaptées, développées, compilées, donnant ainsi naissance à des traditions légendaires variées, parfois divergentes. C'est à ces voix que nous avons voulu accorder la place qu'elles méritent en les citant largement dans notre dictionnaire : des plus prestigieuses (Homère, Hésiode, Virgile, Ovide) aux plus méconnues du grand public (Nonnos de Panopolis, Collouthos, Lycophron de Chalcis, entre autres) en passant par celles qu'on n'attend pas nécessairement dans ce domaine, comme Hérodote, Thucydide, Tite-Live, Clément d'Alexandrie, Lactance ou saint Augustin.

Un souhait en guise de conclusion : que le lecteur se laisse porter par le plaisir de la lecture en déambulant, au sens étymologique, d'une histoire à l'autre, d'un texte à l'autre. Guidé par la curiosité ou par la poésie des noms entrevus dans le répertoire général, il entrera dans le labyrinthe fabuleux de la mythologie, sur les pas des dieux, des héros et des monstres. A chacun de dérouler son fil d'Ariane.

Annie COLLOGNAT

DICTIONNAIRE : MODE D’EMPLOI

Les trois cent trente articles proposent :

Une notice descriptive présentant l’essentiel des mythes antiques gréco-romains avec leurs principales versions et variations.

➲ Un renvoi à des compléments donnés en annexe : cartes pp. 926-938 et généalogies pp. 939-946.

🕮 Un choix d’extraits d’auteurs antiques, grecs ou latins, dont la lecture constitue l’illustration directe de ces grands mythes dans leur richesse et leur diversité. Tous ont été revus et traduits en tenant compte de leur langue d’origine avec une harmonisation des noms destinée à faciliter la lecture : Aphrodite ou Vénus, Héraclès ou Hercule, Zeus ou Jupiter, par exemple, selon que l’auteur a écrit en grec ou en latin.

Les soixante-treize auteurs cités sont répertoriés et présentés p. 947.

Le lecteur trouvera par lui-même, au gré de sa lecture, le chemin qui lui permettra de « circuler » d'un article à un autre, d'un nom à un autre ; si nécessaire, le répertoire général en fin de volume (p. 969) l'aidera à se repérer et à faire ses choix de parcours. Cependant, nous avons parfois jugé utile de signaler qu'un développement précis, un épisode important et attendu sont présentés dans une autre entrée : par exemple, la capture de CERBÈRE, mentionnée dans l'article consacré à Héraclès, est à découvrir en détail dans l'entrée ainsi désignée.

Un ensemble de dix articles de synthèse offre des « clés » pour entrer dans l'univers des mythes gréco-romains, invitant à faire le point sur les principales pistes de réflexion qu'ils ouvrent au lecteur moderne.

Âge d'or, théorie des âges	*Héros*
Cosmogonie	*Hybris, Démesure*
Destin	*Métamorphoses*
Divinités	*Monstres*
Enfers	*Oracles, présages, rêves*

A

Achéloos

Achéloos, fils d’Océan et de Téthys, comme les trois mille fleuves, ses frères, semble être le plus puissant d’entre eux, le plus vénéré, celui qui bénéficie de la place la plus prestigieuse dans la mythologie. Il est déjà nommé dans l’*Iliade*, ce qui prouve son ancienneté ; son nom peut suffire à évoquer toutes les eaux douces sur lesquelles il règne. On peut invoquer Achéloos pour prêter serment. Cette place privilégiée vient sans doute du fait qu’il incarne le plus grand fleuve de Grèce.

Comme tous les cours d’eau, il peut se métamorphoser à volonté ; ses pouvoirs magiques paraissent toutefois particulièrement remarquables. On le représente donc sous diverses formes : homme allongé versant l’eau d’une amphore, homme-poisson, être hybride doté d’une queue de serpent ou d’une tête de taureau. Aussi prolifique que ses parents, il engendre de nombreux enfants : sources sacrées comme Castalie à Delphes ou Pirène à Corinthe, naïades comme Callirhoé. Ses filles les plus connues, les Sirènes, nées d’une des Muses, héritent des talents musicaux de leur mère ; à

l’origine, elles sont liées aux eaux douces. Leur mort tragique désespère leur père.

Violent et irascible, Achéloos fait peur et se montre vindicatif. Il punit des nymphes qui avaient oublié de lui adresser offrandes et prières lors d’un sacrifice champêtre en les entraînant jusqu’à la mer où elles deviendront des îles. Mais il peut se montrer bienveillant : il reçoit amicalement Thésée. Il essaie de sauver l’une de ses amantes condamnée à la noyade par son propre père, courroucé qu’elle ait perdu sa virginité : le dieu-fleuve échoue, mais il obtient de Poséidon sa transformation en île.

L’épisode le plus connu de son histoire reste sa rivalité avec Héraclès. Achéloos courtisait la belle Déjanire ; assez peu attirée par ce prétendant redoutable, elle lui préfère Héraclès. Un violent combat s’ensuit où, malgré ses transformations, le dieu-fleuve est vaincu et perd l’une de ses cornes. Pour la suite, les versions diffèrent : soit celle-ci devient la corne d’abondance, soit, pour récupérer son attribut, Achéloos donne à Héraclès la « vraie » corne d’abondance, celle d’Amalthée.

Le géographe Strabon propose une lecture rationalisée de toute l’histoire : la métamorphose en serpent figurerait les nombreux méandres du fleuve ; l’incarnation en taureau rappellerait la puissance de

son débit et le mugissement de ses eaux ; la défaite devant Héraclès représenterait la canalisation de ses rives, réglant symboliquement une querelle de frontières entre les Etoliens et les Acarnaniens.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »
Carte « La Grèce homérique »

📖 Téthys donna à l'Océan des Fleuves au cours sinueux, le Nil, l'Alphée, l'Eridan aux gouffres profonds, le Strymon, le Méandre, l'Ister aux belles eaux, le Phase, le Rhésus, l'Achéloüs aux flots argentés, le Nessus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Heptapore, le Granique, l'Esépus, le divin Simoïs, le Pénée, l'Hermus, le Caïque aux ondes gracieuses, le large Sangarius, le Ladon, le Parthénius, l'Evènus, l'Ardesque et le divin Scamandre. […] Et il y a autant de fleuves au cours retentissant, fils d'Océan, enfantés par la vénérable Téthys. Et il serait difficile à un homme de dire tous leurs noms ; mais ceux qui habitent leurs bords les connaissent tous.

Hésiode, *Théogonie*, vers 337-370

📖 Thésée s'étonne :

– Pourquoi soupires-tu ? Pourquoi ton front est-il ainsi mutilé ?

Le fleuve de Calydon, les cheveux hirsutes, couronné de roseaux, lui répond :

– Tu me demandes là quelque chose de pénible ; un vaincu n'aime pas rappeler sa défaite, je le ferai pourtant car mon combat m'a valu plus de gloire que de honte, tant mon rival était illustre. Tu as peut-être entendu parler de Déjanire, jadis une très belle jeune fille que sollicitait une foule de prétendants ; nous allons tous demander sa main à son père, et je dis le premier : « Accepte-moi comme gendre, fils de Parthaon. » Héraclès, descendant d'Alcée, se met aussi sur les rangs ; tous les autres s'effacent alors devant nous deux. Le héros rappelle que Jupiter est son père, qu'il a conquis la gloire par ses travaux, qu'il a

accompli tous les ordres de Junon. Mais moi, je dis : « Il serait honteux qu'un dieu passe après un mortel (à l'époque, il n'était pas encore dieu), je suis maître des eaux qui serpentent à travers ton royaume, je ne serai pas un gendre étranger, venu de loin, je suis d'ici, de cette terre qui est la tienne. La reine Junon n'a pas de haine pour moi, je n'ai pas subi de punition pour expier mon crime, car Jupiter, dont tu te vantes d'être né, fils d'Alcmène, s'il est vraiment ton père, l'est par adultère. Sur ta mère tu fais rejaillir la honte du péché ! »

Hercule me regarde de travers, et laisse éclater sa colère. « Tu as beau me battre par tes paroles acerbes, à la lutte je l'emporterai sur toi ! » Et il m'attaque sauvagement, je ne veux pas reculer après avoir si hardiment parlé, j'ôte ma verte parure et je fais face. […] Il jette de la poussière sur moi, bientôt il est lui-même couvert de sable, il essaie d'attraper tantôt ma tête tantôt mes jambes, il m'attaque de partout, mais en vain, en raison de ma masse imposante, comme lorsque les flots se fracassent sur une digue puissante sans l'ébranler. Les pieds joints, nous résistons l'un et l'autre ; je penche le torse en avant ; nous luttons main contre main, front contre front, comme des taureaux qui se battent pour la plus belle génisse du troupeau. […] Trois fois, l'Alcide échoue à se dégager, la quatrième fois il me repousse, me retourne, et pèse sur mon dos, j'avais l'impression qu'une montagne m'écrasait ! J'étouffe, je me débats, il me saisit par la nuque, je tombe à genoux, je mords le sable du rivage. Puisque je ne suis pas le plus fort, je recours à mes pouvoirs magiques, et je me transforme en serpent pour lui échapper. Je courbe mes souples anneaux et je siffle en tirant ma langue fourchue. Hercule rit de mes ruses et s'écrie : « Achéloos, déjà nourrisson, je me battais contre les serpents, et même si tu es le plus fort d'entre eux, qu'es-tu tout seul, comparé à l'Hydre de Lerne ? De chacune de ses blessures deux têtes de vipère renaissaient au lieu d'une, et pourtant cette hydre, je l'ai domptée et brûlée. Alors, toi, le faux serpent, que vas-tu devenir sous cette forme empruntée ? » Il m'étrangle, serrant ses doigts comme des tenailles autour de mon cou. Vaincu sous cette forme, il m'en reste une troisième. Je prends l'aspect d'un taureau pour reprendre le combat, mais j'ai beau foncer, il me saisit l'encolure, appuie sur mes cornes robustes, me terrasse sur le sable. Il ne s'arrête pas là, il arrache une de mes cornes, me mutilant le front. Des Naïades

remplissent la corne de fruits et de fleurs odorantes, la consacrent aux dieux, la corne d'abondance source de richesses.

Ovide, *Métamorphoses,* Livre IX, vers 3-89

📖 Le groupe des îles ioniennes appelées Echinades se trouvait autrefois en pleine mer : ce sont les alluvions de l'Achéloos qui ont comblé en partie l'intervalle ; déjà même une partie des Echinades a été réunie au continent, et le reste le sera sans doute tôt ou tard, tant est grande la quantité de limon que le fleuve continue à charrier. Il y a longtemps, la même cause a fait de la vallée de l'Achéloos le théâtre de contestations sans fin entre les Acarnaniens et les Etoliens : comme ils voyaient le fleuve bouleverser sans cesse par ses dépôts les limites qu'eux-mêmes s'étaient données, ces deux peuples en appelaient aux armes faute d'arbitres à qui soumettre leur différend, et l'avantage restait naturellement au plus fort. Telle est aussi l'origine du mythe qui nous représente Héraclès triomphant d'Achéloos et obtenant pour prix de sa victoire la main de Déjanire, fille d'Œnée. On connaît les vers que Sophocle met à ce propos dans la bouche de son héroïne : « J'avais alors pour prétendant le fleuve Achéloos, qui, pour m'obtenir de mon père, se métamorphosa trois fois sous ses yeux, ayant pris d'abord la forme d'un taureau, puis celle d'un serpent aux couleurs variées, aux replis tortueux, pour reparaître encore avec la tête d'un bœuf sur un corps d'homme. »

Quelques auteurs complètent le mythe en disant que la fameuse corne d'Amalthée n'est autre que l'une des deux cornes d'Achéloos brisée par Héraclès dans le combat et offerte par lui comme présent de noces à Œnée, son beau-père. Mais ceux qui font profession d'expliquer tous les mythes et d'en dégager l'élément historique prétendent que, si l'on a comparé l'Achéloos à un taureau – comme maint autre fleuve du reste –, c'est pour rappeler et le bruit mugissant de ses eaux et ses brusques changements de direction, ce que les gens du pays justement appellent ses cornes ; ils disent aussi qu'en le représentant, ensuite, sous la forme d'un serpent, on a voulu exprimer la longueur de son cours et ses nombreuses sinuosités, qu'enfin cette tête de bœuf sur un corps d'homme n'est qu'une variante du symbole initial. Quant à Héraclès, voici comment ils expliquent son rôle dans le même mythe : toujours

prêt à rendre service et brûlant aussi d'obtenir la main de Déjanire, le héros entreprit par un système de levées et de canaux de rectifier de force le cours désordonné de l'Achéloos ; il réussit ainsi, pour le plus grand profit du roi Œnée, à assécher une bonne partie de la vallée de l'Achéloos et c'est là ce qu'exprimerait le don de la corne d'Amalthée fait par lui à son beau-père.

Strabon, *Géographie*, Livre X, chapitre 2, 19

Achéron

Souvent représenté comme un grand marais aux eaux stagnantes, aux rives envasées et couvertes de roseaux, l'Achéron est le fleuve des ENFERS que les âmes des morts doivent traverser en montant dans la barque de Charon pour parvenir au royaume d'Hadès. Son nom a été rapproché du terme « affliction » (*achos* en grec).

Dans le dialogue socratique intitulé *Phédon*, Platon propose une description compliquée des quatre « courants » qui coulent aux Enfers : outre l'Achéron, on trouve le Styx, le Cocyte et le Phlégéthon (ou Pyriphlégéthon).

Décrit par Pausanias, l'Achéron est un authentique fleuve qui coule en Thesprotie, région côtière de l'Epire, et se jette dans la mer Ionienne : du fait qu'il traverse une contrée sauvage, disparaît dans une faille profonde, puis réapparaît pour former un marécage sinistre près de son embouchure, il a pu inspirer les descriptions du fleuve infernal dans la tradition mythologique la plus ancienne.

Selon certains récits tardifs, Achéron est un fils d'Hélios et de Gaia : il a été condamné à rester sous

terre pour avoir donné à boire aux Titans révoltés contre les Olympiens.

➲ Cartes « Les Enfers », « La Grèce homérique »

📖 *Pausanias décrit la Thesprotie.*

Près de Cichyros se trouvent le lac que l'on nomme Achérousia et le fleuve Achéron, ainsi que le Cocyte qui fait aussi couler une eau extrêmement désagréable. Et je pense que c'est après avoir observé tout cela qu'Homère a osé faire un sujet de poèmes sur l'Hadès et il a donné aux fleuves qu'il y place les noms de ceux de la Thesprotie.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre I, chapitre 17, 5

📖 SOCRATE. – Parmi les gouffres de la terre il en est un particulièrement grand qui traverse toute la terre de part en part. C'est celui dont parle Homère, quand il dit « Bien loin, dans l'abîme le plus profond qui soit sous la terre », et que lui-même, à d'autres endroits, et beaucoup d'autres poètes ont appelé le Tartare. C'est en effet dans ce gouffre que se jettent tous les fleuves, et c'est de lui qu'ils sortent de nouveau, et chacun d'eux tient de la nature de la terre à travers laquelle il coule. […] Ces courants sont nombreux et considérables et il y en a de toutes sortes ; mais dans le nombre, on en distingue quatre dont le plus grand et le plus éloigné du centre est l'Océan, dont le cours encercle le globe. A l'opposé et en sens contraire de l'Océan coule l'Achéron, qui traverse des déserts et qui, coulant aussi sous terre, parvient au marais Achérousiade, où se rendent les âmes de la plupart des morts. Après y être resté un temps marqué par le destin, les unes plus longtemps, les autres moins, elles sont renvoyées pour renaître parmi les vivants. Un troisième fleuve sort entre ces deux-là et, tout près de sa source, se jette dans un lieu vaste, brûlé d'un feu violent ; il y forme un lac plus grand que notre mer, bouillonnant d'eau et de boue ; il sort de là par des méandres troubles et fangeux, s'enroule autour de la terre et gagne d'autres lieux jusqu'à ce qu'il arrive à l'extrémité du marais Achérousiade, mais sans se mêler à son eau ; enfin après avoir

formé mainte spirale sous terre, il se jette dans le Tartare en un point plus bas que l'Achérousiade. C'est le fleuve qu'on nomme Pyriphlégéthon, dont les courants de lave lancent des éclats en divers points de la surface de la terre. En face de celui-ci, le quatrième fleuve débouche d'abord dans un lieu qu'on dit terrifiant et sauvage, qui est tout entier revêtu d'une coloration bleu sombre. On l'appelle Stygien et Styx le lac que forme le fleuve en s'y déversant. Après être tombé dans ce lac et avoir pris dans son eau des propriétés redoutables, il s'enfonce sous la terre et s'avance en spirales dans la direction contraire à celle du Pyriphlégéthon, qu'il rencontre du côté opposé dans le lac Achérousiade. Il ne mêle pas non plus son eau à aucune autre, et lui aussi, après un trajet circulaire, se jette dans le Tartare, à l'opposé du Pyriphlégéthon ; son nom, au dire des poètes, est Cocyte.

Platon, *Phédon*, 111e-113c

Achille

Fils de Pélée, roi de Phthie en Thessalie, et de la Néréide Thétis, Achille est l'un des plus grands héros grecs : il est admiré comme le plus vaillant des guerriers qui ont combattu devant Troie. Il a un courage et une force sans égal, mais il est souvent incapable de dominer ses émotions : sa colère, sur laquelle s'ouvre l'*Iliade* d'Homère, est restée légendaire.

A sa naissance, Achille est plongé dans l'eau du Styx, le fleuve des Enfers, par sa mère qui veut le rendre invulnérable, cependant le talon par lequel elle le tenait restera son point faible. Selon une autre version, Thétis aurait plongé son fils dans le feu pour le rendre immortel, mais Pélée l'aurait arraché aux flammes : seul l'os d'un des talons de l'enfant ayant brûlé, il fut remplacé par celui d'un géant réputé pour sa rapidité, ce qui valut au héros son surnom de « Achille aux pieds légers ».

D'abord élevé en Thessalie par le Centaure Chiron, Achille est ensuite confié par sa mère à Lycomède, roi de l'île de Scyros : elle veut ainsi éloigner son fils des armes et tromper le destin qui lui a annoncé que son fils mourrait à la guerre de Troie.

Surnommé Pyrrha (« qui est d'un rouge feu » en grec) pour sa chevelure d'un blond flamboyant, Achille passe alors plusieurs années déguisé en fille ; il a un fils, Néoptolème, né de sa liaison avec Déidamie, fille de Lycomède. Cependant, lorsque les princes grecs se rassemblent pour faire le siège de Troie, le devin Calchas leur prédit que cette ville ne pourra être prise sans l'aide d'Achille et il leur dévoile le lieu où il vit caché. Découvert par Ulysse, Achille rejoint l'armée grecque à Aulis, tandis qu'Agamemnon doit sacrifier sa fille Iphigénie pour obtenir des vents favorables.

Chef des Myrmidons, Achille accumule les prouesses au combat devant Troie. Mais à la dixième année de la guerre, furieux d'avoir été privé de sa captive Briséis, il refuse de se soumettre à l'autorité du « roi des rois » Agamemnon : il se retire sous sa tente et refuse de se battre jusqu'au jour où la mort de son cher ami Patrocle, tué par Hector, le ramène au combat. Vainqueur d'Hector qu'il tue en duel sous les remparts de la ville assiégée, Achille tombe à son tour quelques jours plus tard, abattu par une flèche de Pâris dirigée par Apollon pour qu'elle atteigne son seul point vulnérable : le talon.

Après sa mort, Achille est honoré comme un demi-dieu : il passe pour résider dans l'île Blanche,

une île mythique où les Bienheureux partagent un bonheur éternel.

Des récits secondaires montrent Achille combattant la reine des Amazones Penthésilée ou s’éprenant de Polyxène, dernière fille du roi Priam.

➲ Généalogie « Les Eacides »

📖 *Achille est furieux qu’Agamemnon veuille lui prendre sa captive Briséis.*

Saisi de douleur et de chagrin au fond de sa poitrine velue, Achille hésite : va-t-il tirer l’épée acérée qui pend le long de sa cuisse, faire lever l’assemblée des guerriers et abattre l’Atride de sa main ? Va-t-il calmer sa bile et dompter sa colère ? Grand était le tumulte dans son âme et dans son cœur, et il sortait déjà sa longue épée du fourreau, quand, du haut du ciel, arrive Athéna. C’est Héra, la déesse aux bras blancs qui l’envoyait, parce qu’elle aimait et protégeait de la même façon les deux chefs.

Athéna s’arrête derrière le fils de Pélée et elle le tire par ses cheveux blonds : il n’y a que lui qui peut la voir, car la déesse est invisible pour tous les autres. Surpris, Achille se retourne, et aussitôt il reconnaît Pallas Athéna. Un éclat terrible brille dans ses yeux, tandis qu’il s’adresse à elle avec ces mots ailés :

– Qu’est-ce que tu viens faire encore, fille de Zeus qui porte l’égide ? C’est pour voir l’insolence de l’Atride Agamemnon ? Mais moi, je vais te dire ce qui va se passer, j’en suis sûr : son arrogance, un de ces jours, lui coûtera la vie !

Alors Athéna, la déesse aux yeux de chouette, lui répond :

– Non, c’est pour calmer ta fureur que je suis descendue du ciel, et pour voir si tu veux m’obéir. Héra, la déesse aux bras blancs, m’a envoyée vers vous, car dans son cœur elle vous aime et elle vous protège tous les deux. Allons ! finis cette dispute, et ne tire pas l’épée ! Contente-toi de l’outrager en paroles, comme tu en as envie. Moi, je vais te dire ce qui s’accomplira : tu recevras un jour trois fois plus de

présents magnifiques, pour te dédommager de l'affront qu'on t'a fait. Retiens-toi donc, et obéis-nous.

Achille aux pieds légers lui répond ainsi :

– Il faut bien, déesse, suivre votre ordre commun, même si je garde beaucoup de colère dans mon cœur. C'est le meilleur choix. Celui qui obéit aux dieux est aussi celui que les dieux écoutent.

Appuyant sur la poignée d'argent de tout le poids de sa main, Achille repousse sa grande épée dans le fourreau et il obéit aux ordres d'Athéna. La déesse est déjà repartie vers l'Olympe, vers la demeure de Zeus qui porte l'égide, auprès des autres dieux. Alors le fils de Pélée interpelle de nouveau l'Atride et il se met à l'insulter sans retenir sa colère :

– Ivrogne, espèce de sac à vin ! toi qui as un œil de chien et un cœur de biche, jamais tu n'as eu le courage de mettre ta cuirasse pour aller te battre en même temps que tes troupes, jamais tu n'es allé avec les Achéens les plus braves te poster en embuscade ! Tu aurais trop peur d'y trouver la mort ! Bien sûr, il vaut bien mieux rester dans le vaste camp des Achéens et dépouiller de sa récompense celui qui ose te contredire ! Ah ! le beau roi glouton, qui s'engraisse aux dépens de son peuple ! Il faut que tu règnes sur une troupe de moins que rien, sinon cette insolence, Atride, tu l'aurais commise aujourd'hui pour la dernière fois ! Mais je te le dis, et je te le confirme par un grand serment : oui, par ce sceptre qui ne produira plus jamais ni feuilles ni rameaux, depuis qu'il a laissé sur les montagnes le tronc d'où on l'a détaché, qui jamais ne reverdira plus, car le bronze a raclé son écorce et ses feuilles, et qui maintenant passe aux mains des fils des Achéens, lorsqu'ils rendent la justice et font respecter les lois au nom de Zeus ! Par ce sceptre donc, c'est un grand serment que je te fais ! Oui, un jour viendra où tous les fils des Achéens sentiront en eux le regret d'Achille, et, ce jour-là, tu ne pourras plus rien pour eux, malgré tout ton désespoir, quand tu les verras tomber morts par centaines sous les coups d'Hector, le tueur de guerriers. Et toi, tu auras le cœur rongé de regrets d'avoir offensé le plus vaillant des Achéens !

Ainsi parle le fils de Pélée, et il jette par terre son sceptre orné de clous d'or ; puis il va s'asseoir.

Homère, *Iliade*, Chant I, vers 188-246

📖 *Le duel entre Achille et Hector s’engage.*

Quand les deux héros se retrouvent face à face, le grand Hector au casque étincelant est le premier à prendre la parole :

– C’est fini, fils de Pélée, non, je ne te fuirai plus ! j’ai couru trois fois autour de la grande ville de Priam, sans oser t’attendre. Mais, maintenant, mon cœur me pousse à me dresser devant toi : il faut que je te tue, ou bien que je sois tué ! Allons ! nous devons nous en remettre aux dieux, car ils seront les meilleurs témoins et gardiens de nos accords. Moi, je promets de ne pas mutiler ton corps affreusement, si Zeus me donne la victoire et t’enlève la vie. Je te dépouillerai de tes armes illustres, Achille, et je rendrai ton cadavre aux Achéens. Toi, jure d’en faire autant !

Achille aux pieds légers lui lance un regard de travers et lui répond alors avec mépris :

– Hector, maudis sois-tu ! ne viens pas me parler d’accords ! Il n’y a pas de serments qui tiennent entre les lions et les hommes ! il n’y a pas d’entente possible entre les loups et les agneaux ! ils ne pensent qu’à se faire du mal entre eux. De la même façon, il n’y a pas d’amitié possible entre toi et moi ! aucune promesse ne pourra nous lier, avant que l’un de nous ne soit tombé au combat ! Rassemble tout ton courage ! C’est maintenant qu’il faut montrer sa valeur. Tu n’as plus aucun moyen de fuir : Pallas Athéna te domptera par ma lance, et c’est à l’instant même que tu vas payer d’un seul coup pour tous les compagnons que tu m’as tués !

Il dit. Il brandit sa pique et la lance sur son adversaire.

Homère, *Iliade*, Chant XXII, vers 248-273

📖 *Neptune et Apollon provoquent la mort d’Achille.*

Neptune s’adresse ainsi à Apollon :

– O toi qui, de tous les fils de mon frère, m’es le plus cher, toi qui élevas avec moi les murs d’Ilion, désormais impuissants, ne gémis-tu pas de voir ces tours prêtes à s’écrouler ! Ne plains-tu pas tant de héros expirés qui n’ont pu les défendre ! Et, pour ne pas te les rappeler tous, ne crois-tu pas voir l’ombre gémissante d’Hector traîné sous ces remparts ? Et cependant, plus cruel que la guerre même, l’impitoyable Achille, qui détruit notre ouvrage, Achille vit encore ! Qu’il s’offre à

moi, et je lui ferai connaître ce que peut mon trident ! Mais puisqu'il ne nous est pas donné de combattre notre ennemi de près, prends ton arc, atteins-le d'un trait caché qu'il n'aura pas prévu !

Apollon va remplir le vœu de Neptune. Il partage sa haine et, caché dans un nuage, il descend au milieu des bataillons troyens. Il voit Pâris lancer quelques faibles traits, çà et là dans la plaine, contre des Grecs inconnus et sans nom. Le dieu se fait connaître et l'incite à agir :

– Pourquoi, dit-il, perdre tes flèches sur des guerriers vulgaires ! S'il te reste quelque amour pour ta patrie, tourne-les contre Achille, et venge ainsi tes frères égorgés !

Il dit, et il lui montre le fils de Pélée dont la lance renverse et moissonne les Troyens. Il tourne lui-même l'arc du Phrygien contre le héros et sa main trop sûre dirige le trait inévitable. Ce fut la seule joie que goûta le vieux Priam depuis la mort d'Hector. Ainsi, vainqueur de tant de héros, Achille, tu péris par la main du lâche ravisseur d'Hélène. Si le destin avait réservé ta vie aux armes d'une femme, tu eusses mieux aimé tomber sous la hache d'une Amazone. Déjà le héros invincible dans les combats, qui fut la terreur des Phrygiens, la gloire et le bouclier des Grecs, a été placé sur le bûcher funèbre. Le même dieu qui forgea son armure la consume. Il n'est plus qu'un peu de cendre, et du grand Achille il reste je ne sais quoi qui ne peut remplir une urne légère. Mais que dis-je ? Achille vit toujours. L'univers tout entier est plein de sa gloire. C'est l'espace qui convient à la renommée de ses actions immortelles, et cette partie de lui-même n'est point descendue dans les Enfers.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XII, vers 585-619

Actéon

Fils d'Aristée et d'Autonoé, Actéon descend ainsi d'Apollon et Cyrène du côté paternel, de Cadmos et Harmonie du côté maternel. Son ascendance et son éducation le rendent proche de la nature : son père, divinité agraire, protège les troupeaux et les abeilles ; le centaure Chiron l'élève. Il passe sa vie à chasser dans les bois les animaux sauvages. Son sort tragique transforme le chasseur en chassé, ses chiens devenus enragés se retournent contre lui et déchirent son corps.

Artémis en effet le métamorphose en cerf pour le punir de sa conduite sacrilège. S'est-il vanté de la surpasser dans l'habileté à la chasse ? A-t-il surpris nue, se baignant dans une source avec ses compagnes, la déesse si farouchement attachée à sa virginité ? Peintres et poètes préfèrent la deuxième version, plus suggestive, et représentent le jeune homme indiscret caché derrière un arbre, subjugué, et la déesse outragée, froissée dans sa pudeur ou furieuse. Ils insistent sur les souffrances d'Actéon, incapable de se défendre, dépecé comme un animal et conscient comme un homme, et sur la satisfaction sadique d'Artémis contemplant l'horreur de sa

vengeance. Actéon compte parmi les chasseurs mythiques comme Hippolyte, Endymion ou Orion.

↳ *MÉTAMORPHOSES*

📖 Bientôt de l’union d’Aristée et d’Autonoé naquit Actéon, le serviteur d’Artémis, l’ami des monts et des ravins. Issu du sang d’un chasseur, il eut les penchants de son père. Et comment le malheureux Actéon n’aurait-il pas appris l’art et les soucis de la chasse, lui qui avait pour aïeule la nymphe Cyrène, tueuse de lions ? Jamais ours des montagnes ne le vit fuir ; jamais il ne trembla même devant le regard rouge de la lionne qui vient d’être mère. Souvent il épie le léopard, et l’abat dans ses bonds. Et toujours le berger Pan le suit de ses yeux stupéfaits, lorsque sur le sommet des collines il devance le cerf rapide. Hélas ! que lui sert l’agilité de sa course, son carquois, la sûreté de ses flèches, et les stratagèmes de la chasse ? Sa destinée est de périr sous l’apparence d’un cerf dévoré par ses chiens […]

Car, assis sur les rameaux d’un olivier touffu, il a vu Artémis au bain. Insatiable spectateur d’un spectacle interdit, il contemple tout près de lui les chastes attraits de la déesse vierge. Une Naïade nue l’aperçoit, pendant que d’un regard furtif il parcourt les beautés de sa reine, nue elle aussi ; effrayée, elle jette un grand cri, et dénonce ainsi à sa maîtresse la témérité d’un homme que l’amour égare. […]

Malheureux Actéon ! Tu perds aussitôt ton apparence humaine. Tes jambes se divisent et forment quatre pieds ; tes joues s’allongent, ta mâchoire s’amincit ; tes cuisses s’effilent ; et sur ton front croissent de larges rameaux ; ta peau se couvre de taches, ton corps de poils. […] Chasseur tremblant soudain devant les chasseurs, Actéon s’élance vers les montagnes inhospitalières. Ses chiens ne reconnaissent pas leur ancien maître sous ces traits étrangers ; excités par les ordres d’Artémis, animés d’une rage frénétique, égarés par cette fausse apparence, ils enfoncent leurs dents dans cette peau tachetée qui les trompe, et le dévorent. La déesse imagine un supplice pire encore ; elle ralentit leurs morsures, afin qu’Actéon, qui avait gardé sa conscience, souffre davantage.

L’infortuné gémit de sa destinée, et brame ainsi d’une voix plaintive :

– Hélas ! Sous la forme d’une bête sauvage, bat encore le cœur d’un homme. Les animaux ont-ils jamais gémi sur leur destinée ? Ils vivent sans y penser, et ils meurent sans le comprendre. Moi seul, parmi eux, je possède encore un vif sentiment ; et, près de mourir, mes yeux de cerf versent des larmes intelligentes. […] O destin ! C’est moi qui, de mes propres mains, ai nourri mes bourreaux ! […]

Autonoé, accompagnée d’Aristée, son époux, recherche le corps de son fils. Elle le voit, mais elle ne le reconnaît pas. Elle voit la forme d’un cerf des montagnes, et ne retrouve pas la figure d’un homme. Elle passe souvent, mais sans y prêter attention, auprès de ce cadavre de cerf qui gît sur la terre, car elle cherche les traits humains du fils qu’elle a perdu. […]

L’âme du héros, couverte de l’enveloppe tigrée d’un cerf, apparaît alors au malheureux père. De ses paupières tombent des larmes intelligentes. Puis il lui dit d’une voix humaine :

– O mon père, vous dormez, et vous ignorez mes malheurs. Réveillez-vous, et reconnaissez-moi sous cette forme qui vous trompe. Embrassez ce cerf si chéri. Vous voyez en moi celui que vous avez nourri. […] Hélas ! Je dois raconter l’origine de mon malheur. Deux arbres, un tilleul et un olivier, étendaient au loin leur épais feuillage. Insensé que j’étais, je négligeai l’ombre du tilleul, symbole d’amitié ; je m’abritai sous l’olivier, pour épier cette déesse qu’il n’est pas permis de voir nue. Double erreur, double sacrilège, puisque du haut de l’olivier de Pallas, je contemplai témérairement la beauté d’Artémis ; et voilà comment Actéon encourut la colère et la vengeance d’Artémis et de Pallas à la fois. Déjà la déesse, accablée par la chaleur du jour, de la course et des fatigues de la chasse, se baignait dans une eau limpide. L’éclat neigeux de son teint, réfléchi par le miroir des eaux, vint éblouir mes yeux : on aurait dit la Lune du soir toute resplendissante au-dessus des flots mobiles de l’Océan. Tout à coup les Naïades, ses compagnes, jettent de grands cris pour avertir Artémis, qui nageait dans les eaux calmes. Une brume voile soudain mes yeux. Je tombe de l’arbre dans la poussière ; aussitôt mon corps change ; mon corps d’homme devient méconnaissable sous des poils touffus, et les dents de mes chiens se teignent de mon sang.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, Chant 5, vers 287-335, 388-419 et 473-496

Adonis

Adonis, fils de Myrrha et de Cinyras, roi de Chypre, connaît une existence brève et tragique : son extrême beauté le condamne, autant que sa naissance criminelle. Sa mère, Myrrha, est frappée par Aphrodite d'une folie érotique ; la déesse se venge peut-être de la prétention abusive de la mère de Myrrha, si fière de la beauté de sa fille qu'elle ose la comparer à Aphrodite, divinité souveraine de l'île. En tout cas, Myrrha tombe passionnément amoureuse de son père. Elle a beau lutter, elle ne peut résister à son désir ; sa nourrice qui craint que la jeune fille ne se suicide, trompe le père, ivre, et organise le rendez-vous fatal pendant une fête. Cinyras finit par reconnaître sa fille dans cette amante clandestine et la maudit. Trop tard ! La jeune fille est déjà enceinte de son propre père. Elle s'enfuit épouvantée, les dieux compatissants l'enferment dans le tronc d'un arbre aromatique ; ses pleurs coulent, formant la résine parfumée appelée myrrhe. Au bout de dix mois lunaires, l'écorce se fend ; un nourrisson en sort, beau comme le jour.

Aphrodite, pour sauver cet enfant maudit, l'enferme dans un coffre qu'elle confie à Perséphone,

sûre que nul n’ira le chercher aux Enfers. Exemple unique d’un mortel vivant au royaume des ombres. L’enfant devient un adolescent si gracieux que nul ne peut le voir sans l’aimer. Et en premier lieu ses deux mères adoptives. Chacune veut le garder pour elle seule ; seul Zeus peut trancher. Adonis devra passer sous terre un tiers de l’année avec Perséphone, sur terre un tiers de l’année avec Aphrodite ; il pourra disposer des mois restants. Adonis décide alors de consacrer son temps de liberté à la déesse de l’amour… au grand dam de la reine des Enfers. Il bénéficie d’un statut exceptionnel puisque, mortel, il va et vient entre la terre et les Enfers.

Chasseur acharné, il passe dans les bois tous les moments où Aphrodite ne le retient pas. Il suscite bien des jalousies, car les dieux supportent difficilement cet attachement nouveau et exclusif d’Aphrodite. L’un d’eux, peut-être Arès, déchaîne contre lui un sanglier qui l’éventre. Aphrodite arrive trop tard pour le sauver ; des larmes de l’amante et du sang de l’aimé, naissent la rose et l’anémone rouge.

Adonis figure la végétation qui disparaît sous la terre en hiver ou dans la chaleur de l’été, et renaît au printemps. Son histoire illustre le cycle des saisons et souligne la fragilité de l’existence humaine : le nom de sa fleur, l’anémone, vient du grec *anémos*, « le

vent », souffle qui ne fait que passer. Pour sa fête au solstice d'été, les femmes préparent des jardins miniatures, plantés de blé, fenouil ou laitue, qui poussent vite et qui périssent vite, d'autant plus qu'elles les arrosent d'eau chaude. Des cérémonies funéraires pleurent la mort d'Adonis, puis une fête joyeuse célèbre sa résurrection. Sa mort tragique sert aussi d'avertissement moral, en rappelant la prohibition de l'inceste.

Sans doute Adonis et son culte viennent-ils d'Asie (certaines versions le lient à Byblos ou à l'Assyrie) comme le montrerait l'étymologie de son nom, proche de *adonai*, « seigneur ». Il est représenté comme un très bel adolescent, au physique gracile, presque androgyne.

> 🕮 Je pleure Adonis. « Le bel Adonis n'est plus ! il n'est plus le bel Adonis ! » s'écrient les Amours éplorés. Ne repose plus, ô Cypris, sur une couche de pampre ; lève-toi, malheureuse déesse ! revêts des habits de deuil, frappe ton sein et dis à toute la nature : « Il n'est plus le bel Adonis ! » […] Je pleure Adonis ; les Amours répondent à mes pleurs. Une blessure, une cruelle blessure a déchiré la cuisse d'Adonis ; mais le cœur de Cythérée porte une blessure bien plus profonde. Autour du jeune chasseur, ses chiens fidèles ont poussé des hurlements ; les Nymphes des montagnes sont éplorées. Aphrodite erre dans les forêts, triste, échevelée, les pieds nus ; les ronces la blessent en sa marche et se teignent d'un sang divin : elle éclate en plaintes lamentables, s'élance à travers les longues vallées, redemande à grands cris son aimable Assyrien et appelle son jeune époux. Cependant un sang noirâtre jaillit de la blessure d'Adonis et rougit sa poitrine d'ivoire, et la neige de son sein se colore de pourpre. […]

Dès qu'elle vit l'affreuse blessure d'Adonis, le sang répandu, elle étendit les bras en disant d'une voix plaintive :

– Arrête, Adonis ! Arrête, malheureux Adonis ! Que je te voie pour la dernière fois, que je t'embrasse encore, que je colle mes lèvres sur tes lèvres ! Réveille-toi un moment, cher Adonis ; embrasse-moi pour la dernière fois ; embrasse-moi tant que ton baiser vit encore plein de flamme : que ton dernier soupir passe au fond de mon cœur et pénètre dans mon âme […]. Tu meurs, aimable Adonis ; mon bonheur s'est envolé comme un songe ; Cythérée est veuve ; les Amours errent inutiles dans mon palais ; ma ceinture a péri avec toi. Et pourquoi donc, téméraire, allais-tu chasser ? Avec tant de beauté, quelle fureur d'attaquer les bêtes féroces ?

Ainsi gémissait Aphrodite. Les Amours disaient ensemble : « Hélas ! hélas ! Cythérée, il n'est plus le bel Adonis ! » Aphrodite répand autant de larmes qu'Adonis perd de sang. Ces pleurs et ce sang, en touchant la terre, deviennent des fleurs : le sang enfante la rose et les pleurs l'anémone. […] Les Muses mêmes pleurent Adonis : par des chants magiques, elles veulent rappeler Adonis à la vie, mais il ne les entend pas. Cesse tes plaintes, Cythérée ; l'année prochaine, à nouveau, il te faudra gémir et pleurer.

Bion, *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*

📖 Cet enfant, fils de sa propre sœur et de son grand-père, a grandi dans un arbre avant de naître ; le plus beau des nourrissons est devenu un jeune homme, plus beau que jamais. Aujourd'hui Vénus l'aime, juste retour de la passion criminelle que la déesse a infligée à sa mère. […] Séduite par la beauté de l'adolescent, elle oublie maintenant Cythère et ses rivages, ne visite plus Paphos aux eaux profondes, ni Cnide la poissonneuse, ni Amathonte la fortunée. Et même elle déserte le ciel : elle lui préfère Adonis qu'elle suit sans relâche. Elle qui se plaisait sous les ombrages pour soigner sa beauté, elle parcourt maintenant les montagnes rocailleuses et les bois broussailleux, vêtue comme Diane d'une robe courte. Elle excite les chiens et poursuit le gibier craintif, lièvres, cerfs ou daims ; mais elle évite les sangliers massifs, les loups féroces, les ours griffus, les lions qui massacrent les troupeaux. Et toi, Adonis, elle te conseille de les fuir (mais à quoi sert d'avertir les audacieux ?) :

– Ne poursuis pas les fauves armés par la nature. Que ta gloire ne me coûte pas trop cher ! Ta jeunesse et ta beauté qui ont ému Vénus ne toucheront ni les yeux, ni les cœurs des bêtes sauvages. […]

Vénus s'envole alors sur son char tiré par des cygnes, mais le vaillant chasseur n'écoute pas ses sages conseils. Ses chiens débusquent un sanglier que le jeune fils de Cinyras transperce d'un trait oblique à l'orée de la forêt. L'animal du groin arrache l'épieu sanglant, Adonis effrayé cherche un abri. Le sanglier farouche le poursuit, enfonce ses défenses dans son aine délicate et l'abat sur le sable. Cythérée, sur son char ailé, n'était pas encore arrivée à Chypre qu'elle entend les gémissements du mourant ; elle revient en toute hâte ; du haut du ciel, elle le voit sans vie et tout ensanglanté, elle saute à terre, s'arrache les cheveux, se frappe la poitrine de ses mains faites pour les caresses amoureuses, et accuse le destin :

– Non, non, tu n'as pas tous les droits ! Il restera toujours des traces de ma douleur, cher Adonis ; chaque année, ta mort sera représentée et rappellera mon deuil. Et ton sang sera changé en fleur.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre X, vers 520-559 et 710-739

Agamemnon

Fils d’Atrée et d’Aéropé, petite-fille du roi de Crète Minos, Agamemnon est un illustre représentant de la famille maudite des Atrides, dont la soif de pouvoir ranime à chaque génération la vengeance et le meurtre.

Ayant chassé son oncle Thyeste, Agamemnon devient roi d’Argos et de Mycènes avec l’aide de Tyndare, roi de Sparte, dont il a épousé la fille Clytemnestre. Il a deux filles, Iphigénie et Electre, puis un fils, Oreste.

Après l’enlèvement d’Hélène, sœur de son épouse Clytemnestre et femme de son frère cadet Ménélas, Agamemnon est choisi comme commandant en chef de l’expédition contre Troie. Pris dans un dilemme douloureux où il oscille entre le devoir politique et l’amour paternel, il ordonne le sacrifice de sa fille Iphigénie, réclamé par le devin Calchas pour apaiser le courroux de la déesse Artémis, et permettre ainsi à la flotte grecque de quitter la rade d’Aulis où l’absence de vents la tient immobilisée.

Au bout de neuf années de siège devant Troie, l’hostilité latente entre Achille, qui supporte fort mal l’autorité du chef, et Agamemnon éclate au grand

jour avec la violente dispute dont la captive Briséis est l'enjeu. Agamemnon est sommé de rendre Chryséis, fille d'un prêtre d'Apollon, qu'il a ramenée d'une expédition contre une ville voisine, pour mettre fin à la peste que le dieu irrité a envoyée à l'armée grecque. Mais en échange, il réclame Briséis la captive dévolue à Achille. Ce dernier, furieux, refuse désormais de combattre. Après quelques brèves actions d'éclat sur le champ de bataille, Agamemnon, blessé, doit se résoudre à se réconcilier avec Achille à qui il renvoie Briséis.

A son retour de Troie, Agamemnon tombe sous les coups d'Egisthe, fils incestueux de Thyeste, dont Clytemnestre a fait son amant et le maître de Mycènes en son absence. Des diverses versions du meurtre on retient surtout celle où le roi est frappé dans son bain alors que, empêtré dans la chemise offerte par sa femme et dont elle a cousu les manches, il ne peut se défendre. Complice de cette mise à mort, Clytemnestre y aurait aussi participé. Elle tue également Cassandre, la fille de Priam qu'Agamemnon a ramenée dans son butin et dont elle craint la rivalité amoureuse.

Sur l'instigation de sa sœur Electre, Oreste vengera son père en tuant à son tour Egisthe et Clytemnestre.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 *Agamemnon qui a pris la décision de sacrifier Iphigénie se justifie devant sa femme et sa fille.*

AGAMEMNON. – Je sais jusqu'où il faut montrer de la pitié, et où il faut en avoir moins. J'aime mes enfants ; autrement je serais insensé. Je tremble, ma femme, à faire cet acte inouï, et je tremble à le refuser. Car je sais que je dois l'accomplir. Voyez combien est nombreuse cette armée sur les navires, et combien de rois grecs armés d'airain. Il ne leur sera point donné d'arriver aux tours d'Ilion, si je manque à te sacrifier, ainsi que le veut le devin Calchas, et il ne leur sera point permis de renverser les illustres remparts de Troie. Un désir furieux entraîne l'armée des Grecs à naviguer très rapidement vers la terre des barbares, pour empêcher le rapt des femmes grecques. Ils iront à Argos tuer mes filles, et vous deux, et moi-même, si je n'accomplis pas l'oracle de la déesse. Ce n'est point, ma fille, Ménélas qui me contraint ; je ne lui obéis pas ; mais c'est la Grèce à qui, que je le veuille ou non, il faut que je te sacrifie. En cela nous sommes impuissants. Il faut, ma fille, que la Grèce soit libre, par toi et par moi, et que les Grecs ne soient plus dépouillés de leurs femmes par les barbares.

Euripide, *Iphigénie à Aulis*, vers 1255-1275

📖 *Pour défendre Oreste à qui il a ordonné de venger son père, Apollon évoque le meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre.*

APOLLON. – Ce n'est point la même chose que de voir une femme égorger un vaillant homme honoré du sceptre, don de Zeus, et qui n'a point été percé de flèches guerrières lancées de loin, comme celles des Amazones. Ecoute, Pallas ! Ecoutez aussi, vous qui siégez pour juger cette cause. A son retour de la guerre d'où il rapportait de nombreuses dépouilles, elle l'a reçu par de flatteuses paroles ; et, au moment où, s'étant lavé, il allait sortir du bain, elle l'a enveloppé d'un grand voile, et elle l'a frappé tandis qu'il était empêtré sans issue dans le tissu brodé. Telle a été la destinée fatale de cet homme très vénérable, du chef des nefs grecques.

Eschyle, *Les Euménides*, vers 625-637

📖 *Parvenu jusqu'aux Enfers, Ulysse voit apparaître le fantôme d'Agamemnon.*

Après que la vénérable Perséphone eut dispersé çà et là les âmes des femmes, survint l'âme pleine de tristesse de l'Atride Agamemnon ; et elle était entourée de toutes les âmes de ceux qui avaient subi la destinée et qui avaient péri avec lui dans la demeure d'Egisthe. Ayant bu le sang noir, il me reconnut aussitôt, et il pleura, en versant des larmes amères, et il étendit les bras pour me saisir ; mais la force qui était en lui autrefois n'était plus, ni la vigueur qui animait ses membres souples. Et je pleurai en le voyant, plein de pitié dans mon cœur, et je lui dis ces paroles ailées :

– Atride Agamemnon, roi des hommes, comment la Kère de la dure mort t'a-t-elle dompté ? Poséidon t'a-t-il dompté dans tes nefs en excitant les immenses souffles des vents terribles, ou des hommes ennemis t'ont-ils frappé sur la terre ferme, tandis que tu enlevais leurs bœufs et leurs beaux troupeaux de brebis, ou bien que tu combattais pour ta ville et pour tes femmes ?

Je parlai ainsi, et aussitôt, il me répondit :

– Divin fils de Laërte, subtil Ulysse, Poséidon ne m'a point dompté sur mes nefs, en excitant les immenses souffles des vents terribles, et des hommes ennemis ne m'ont point frappé sur la terre ferme ; mais Egisthe m'a infligé la Kère et la mort à l'aide de ma femme perfide. M'ayant convié à un repas dans la demeure, il m'a tué comme un bœuf à l'étable. J'ai subi ainsi une très lamentable mort. Et, autour de moi, mes compagnons ont été égorgés comme des porcs aux dents blanches, qui sont tués dans les demeures d'un homme riche et puissant, pour des noces, des festins sacrés ou des repas de fête. Certes, tu t'es trouvé au milieu du carnage de nombreux guerriers, entouré de morts, dans la terrible mêlée ; mais tu aurais gémi dans ton cœur de voir cela. Et nous gisions dans le palais, parmi les cratères et les tables chargées, et toute la salle était souillée de sang. Et j'entendais la voix lamentable de la fille de Priam, Cassandre, que la perfide Clytemnestre égorgeait auprès de moi. Et comme j'étais étendu mourant, je soulevai mes mains vers mon épée ; mais la femme aux yeux de chien s'éloigna et elle ne voulut point fermer mes yeux et ma bouche au moment où je descendais dans

la demeure d’Hadès. Rien n’est plus cruel, ni plus impie qu’une femme qui a pu méditer de tels crimes. Ainsi, certes, Clytemnestre prépara le meurtre misérable du premier mari qui la posséda, et je péris ainsi, quand je croyais rentrer dans ma demeure, bien accueilli de mes enfants, de mes servantes et de mes esclaves ! Mais cette femme, pleine d’affreuses pensées, couvrira de sa honte toutes les autres femmes futures, et même celles qui auront la sagesse en partage.

Il parla ainsi, et je lui répondis :

– O dieux ! combien, certes, Zeus qui tonne hautement n’a-t-il point haï la race d’Atrée à cause des actions des femmes ! Déjà, à cause d’Hélène beaucoup d’entre nous sont morts, et Clytemnestre préparait sa trahison pendant que tu étais absent.

Je parlai ainsi, et il me répondit aussitôt :

– C’est pourquoi, maintenant, ne sois jamais trop bon envers ta femme, et ne lui confie point toutes tes pensées, mais n’en dis que quelques-unes et cache-lui-en une partie. Mais pour toi, Ulysse, ta perte ne te viendra point de ta femme, car la sage fille d’Icarios, Pénélope, est pleine de prudence et de bonnes pensées dans son esprit.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 385-446

Âge d’or, Théorie des Âges

Un ensemble de récits mythiques décrit les différents « âges » et « races » de l’humanité qui se sont succédé sur terre depuis le temps des origines.

L’Age d’or, un paradis !

L’Age d’or est le premier de ces âges mythiques : celui où l’univers connaissait le bonheur parfait dans la paix et l’harmonie, sous le règne de Cronos pour les Grecs ou de Saturne pour les Romains. L’or symbolise la pureté, l’absence de toute corruption, en ce temps hors du temps, antérieur à l’Histoire. Aucune altération n’atteignait les corps : pas de vieillesse, ni de maladie. Pas davantage de saison : le climat doux d’un perpétuel printemps et la terre fertile faisaient pousser en abondance tous les fruits. Les animaux et les humains vivaient ensemble dans la paix. Dans une nature riante, chacun connaissait le bonheur sans avoir besoin de travailler. Surtout les cœurs, innocents, ignoraient la violence et l’envie : ni guerre ni crime ne souillaient le monde ; la justice, la pudeur et la piété réglaient les conduites. Les hommes étaient comme des dieux.

Hésiode et Ovide ont décrit longuement les caractéristiques de ce passé originel. Pour Homère, cet état paradisiaque survit dans les îles des Bienheureux, au bord du lointain Océan ; ce sort privilégié est promis à quelques héros, comme Ménélas et Achille. Pindare en fait plus généralement la récompense de tous les justes après la mort.

> 📖 D’abord les Immortels qui demeurent sur l’Olympe firent la race d’or des hommes doués de langage. Sous l’empire de Cronos qui commandait dans le ciel, ils vivaient comme des dieux, l’âme sereine. Ils ne connaissaient ni le travail, ni la douleur, ni la cruelle vieillesse ; leur corps gardait toujours sa vigueur. Ils s’égayaient dans les festins, loin de tous les maux, et ils mouraient doucement, comme s’ils s’endormaient. Ils possédaient tous les biens ; la terre fertile produisait d’elle-même et en abondance ; et ils partageaient pacifiquement ces richesses avec tous les autres hommes.
>
> Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 109-120

📖 L’Age d’or commença. Alors les hommes respectaient d’eux-mêmes la justice et suivaient la vertu sans effort. Ils ne connaissaient ni la crainte ni les supplices. Des lois menaçantes n’étaient pas gravées sur des tables de bronze. On ne voyait pas des coupables tremblants redouter les regards de leurs juges ; la sécurité générale n’était pas garantie par des magistrats. Les pins abattus sur les montagnes n’étaient pas encore descendus sur l’océan pour visiter des plages inconnues. Les mortels ne connaissaient d’autres rivages que ceux qui les avaient vus naître. Les cités n’étaient défendues ni par des fossés profonds ni par des remparts. On ignorait trompette guerrière et clairon recourbé. On ne portait ni casque ni épée : ce n’étaient pas les soldats et les armes qui assuraient le repos des nations. La terre, sans être sollicitée par les socs de fer, ouvrait son sein, et, fertile sans culture, produisait tout d’elle-même. L’homme, satisfait des aliments que la nature lui offrait sans effort, cueillait les fruits de l’arbousier et du cornouiller, la fraise des montagnes, la mûre sauvage qui poussait dans les ronces, et le gland qui tombait du chêne. C’était alors le règne d’un printemps éternel. Les doux zéphyrs, de leurs tièdes haleines, animaient les fleurs écloses sans semence. La terre, sans le secours de la charrue, produisait d’elle-même d’abondantes moissons. Dans les campagnes coulaient des sources de lait, des fleuves de nectar. De l’écorce des chênes le miel ruisselait comme une douce rosée.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 89-112

📖 Cherchons les campagnes, les heureuses campagnes, et les îles fortunées où la terre, sans être labourée, produit chaque année le blé, où la vigne fleurit sans être taillée, où tout bourgeon fructifie, où la figue brune orne le figuier, où le miel coule du chêne creux, où la source transparente bondit dans son cours murmurant. Là, les chèvres viennent d’elles-mêmes pour qu’on les traie, et les brebis dociles offrent leurs mamelles pleines. Aucune épidémie ne frappe les troupeaux, aucun astre ne les brûle. L’ours n’y gronde pas le soir autour des bergeries, la vipère n’y dresse pas sa tête en soulevant la terre. […] Jupiter a réservé ces rivages aux races pieuses, quand il altéra en bronze l’âge d’or.

Horace, *Epodes*, Poème 16, vers 41-64

📖 L’œil du sage s’ouvre sur l’avenir ; il voit, au-delà de la mort, les justes châtiments réservés aux méchants : tout crime qui souille ici-bas le domaine de Zeus, doit subir, aux sombres demeures, par l’ordre du destin, le châtiment que lui fixe un juge inflexible. En revanche, sous un soleil constant que jamais l’ombre n’obscurcit, les hommes vertueux coulent des jours tranquilles. Leurs bras n’ont pas à fendre les flots, ni à déchirer le sein de la terre pour la rendre féconde. Et vous surtout, qui avez fidèlement respecté vos serments, placés au rang des dieux, vous jouissez d’une vie dont nul chagrin n’altère le bonheur, tandis que d’horribles supplices font gémir les parjures. Vous, enfin, dont l’âme également pure dans les trois moments de la vie, ne fut jamais flétrie par l’injustice, vous volez dans la voie que traça Zeus vers ce lieu sacré où règne Cronos, vers cette île fortunée que caressent les zéphyrs de l’humide océan, qu’ombragent de beaux arbres arrosés par des ruisseaux limpides, qu’embellissent les fleurs dont les justes ornent leurs mains innocentes et leur front serein.

Voilà ce que décrète Rhadamanthe, que Cronos, époux de Rhéa, la déesse toute-puissante, fait asseoir à ses côtés, dans son tribunal.

Pindare, *Olympiques*, Ode 2, vers 75-84

📖 *Lucrèce, philosophe épicurien, donc matérialiste, donne une vision singulière de la terre-mère.*

C’est en ces temps, sache-le, que la terre fit naître la première génération des hommes. Les campagnes ne manquaient ni de chaleur ni d’humidité. Aussi, partout où les lieux s’y prêtaient, des matrices croissaient-elles dans le sol ; le terme venu libérait les nouveau-nés qui fuyaient l’humidité et aspiraient à l’air libre. La nature tournait ensuite vers eux les canaux de la terre qui leur versaient un suc semblable au lait, exactement comme aujourd’hui une femme qui vient d’accoucher se remplit d’un doux lait […]. La terre alors donnait leur nourriture aux enfants, la chaleur leur tenait lieu de vêtement, l’herbe drue leur offrait pour berceau une couche moelleuse. Dans l’enfance du monde, pas de froidure pénible, pas de chaleur torride, pas de vent violent. […] Oui, la terre mérite bien le nom de mère, elle qui a créé l’espèce humaine et fait naître toutes les espèces animales, celles qui errent sur les hautes montagnes comme celles qui volent dans les airs. Mais il y a un terme à

la fécondité ! Un jour, la terre cessa d’enfanter, telle une femme épuisée par l’âge.

Lucrèce, *De la nature des choses*, Livre V, vers 805-827

L’histoire des hommes, une décadence continue ?

De l’Age d’or, l’humanité passe sous le règne de Zeus-Jupiter à l’Age d’argent : au lieu d’un climat agréablement tempéré, des saisons contrastées. Il faut désormais cultiver la terre pour obtenir sa nourriture. Avec l’Age de bronze, vient la violence des guerres. L’Age de fer achève le déclin : non seulement les armes se perfectionnent et tuent davantage, mais les humains perdent toute moralité et tout respect des dieux.

Comme il est difficile de faire imaginer aux lecteurs un âge d’or qu’ils n’ont jamais connu, les poètes multiplient les négations pour le dessiner en creux. Ce monde idéal se présente alors comme l’exact inverse du nôtre. L’on comprend mieux ainsi les causes de la décadence. Les hommes sont devenus cupides, ils ont inventé la propriété, et les querelles qu’elle engendre. Ils ne se sont plus contentés de ce que leur offrait leur petit coin de terre, mais, poussés par l’ambition et l’orgueil, ils ont

entrepris des voyages lointains, ils ont imaginé des techniques pour maîtriser la nature.

S’agit-il d’un mouvement irréversible, d’un déclin irrémédiable ? Pour les philosophes stoïciens, le monde passe de la perfection à la perversion, puis, le cycle parcouru, brûle et s’anéantit dans une apocalypse, avant de renaître, régénéré. Puis tout recommence.

> 🕮 *Le philosophe Pythagore explique l’origine du mal qui a causé le déclin.*
>
> Dans cet âge antique, que nous avons appelé l’Age d’or, l’homme vivait content du fruit des arbres, des plantes des champs. Jamais il ne souillait sa bouche de sang. Alors l’oiseau volait, sans risque, dans les airs ; le lièvre errait, sans peur, dans les campagnes ; le poisson naïf ne mordait pas à l’hameçon fatal. Nulle créature ne craignait les pièges, nul être n’utilisait la fraude : tout était en paix. Mais celui qui, le premier, abandonna l’innocente frugalité de cet âge, et ingurgita goulûment de la chair, ouvrit le chemin du crime.
>
> Ovide, *Métamorphoses*, Livre XV, vers 96-106

📖 Lorsque Jupiter eut précipité Saturne dans le sombre Tartare, l'empire du monde lui appartint, et alors commença l'Age d'argent, âge inférieur à celui qui l'avait précédé, mais préférable à l'Age de bronze qui le suivit. Jupiter abrégea la durée du printemps ; il partagea l'année en quatre saisons : l'été, l'automne, l'hiver, et le printemps aujourd'hui si court. Alors, pour la première fois, des chaleurs dévorantes embrasèrent les airs, les vents firent geler l'eau. On chercha des abris. On logea d'abord dans des grottes, des taillis, des cabanes de feuillages. Il fallut confier aux sillons les semences de Cérès ; les jeunes bœufs gémirent fatigués sous le joug. Aux deux premiers âges succéda l'Age de bronze. Les hommes, devenus féroces, ne respiraient que la guerre ; mais ils ne furent point encore tout à fait corrompus. L'Age de fer fut le dernier. Tous les crimes se répandirent avec lui sur la terre. […] La terre, auparavant commune à tous les hommes, comme l'air et la lumière, fut partagée : le laboureur méfiant traça des limites autour du champ qu'il cultivait. Les hommes ne se bornèrent point à demander à la terre ses moissons et ses fruits, ils osèrent pénétrer dans ses entrailles. Les trésors qu'elle cachait, près des ombres du Styx, aggravèrent encore les maux. Déjà ils possèdent le fer, instrument du crime, et l'or, plus pernicieux encore. […] Partout on se bat, partout on pille. L'hospitalité n'offre plus un asile sacré. Le beau-père redoute son gendre. L'union devient rare entre les frères. L'époux menace la vie de sa compagne ; et celle-ci, la vie de son mari. Des marâtres cruelles mêlent et préparent d'horribles poisons : le fils hâte les derniers jours de son père.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 113-148

📖 Dans ces temps reculés où la piété était encore en honneur, les dieux ne dédaignaient pas de visiter les chastes demeures des mortels, et de se mêler à leurs réunions. […] Mais, quand le crime eut souillé la terre, quand la cupidité eut banni la justice de tous les cœurs, quand le frère eut trempé sa main dans le sang de son frère, quand le fils eut cessé de pleurer la mort de ses parents, quand le père eut désiré la mort de son fils aîné, pour être libre de cueillir la fleur d'une jeune épouse, quand une mère impie, abusant de l'ignorance de son fils, eut outragé les dieux du foyer, en provoquant des caresses incestueuses ; quand, confondant le sacré et le profane, le coupable délire des mortels eut soulevé contre nous la juste colère des dieux, ils ne daignèrent plus descendre parmi nous, et se dérobèrent pour toujours à nos regards.

Catulle, *Poèmes*, 64, vers 384-385 et 397-408

Lectures idéologiques

Hésiode distingue cinq races d'humains successives, créées par les dieux. Elles vivent en pratiquant plus ou moins la justice ou la démesure (l'*hybris*), ce qui détermine leur bonheur ou leur malheur terrestre, et aussi leur destin après la mort. Les races vont en se dégradant, comme le métal qui les désigne, de l'or au fer.

La race d'or, toute justice, vit en harmonie avec les dieux et la nature ; elle ignore donc les sacrifices sanglants. Semée, elle ne connaît pas la reproduction sexuée. Aux gens de l'Age d'or la mort est douce ; après la mort, ils deviennent des génies, gardiens des mortels. La race d'argent introduit l'*hybris* dans sa conduite, elle en subit le contrecoup : douleur et

travail apparaissent. Zeus s'irrite contre eux parce qu'ils ne rendent aucun culte aux dieux, il les ensevelit sous la terre. La race de bronze, toute guerrière, commet, elle aussi, la faute d'*hybris* ; elle se détruit elle-même dans la violence des armes. En revanche la race des héros, fils de dieux et de mortelles, tout aussi guerrière, agit avec courage et équité ; à leur mort, les meilleurs sont envoyés par Zeus dans les îles des Bienheureux. La race de fer, à laquelle Hésiode et ses contemporains appartiennent, ne respecte plus guère les valeurs morales, mais quelques biens s'y mêlent encore aux maux. Hésiode prédit l'arrivée d'une race pire, toute mauvaise, où les liens les plus sacrés et les sentiments les plus naturels sont anéantis : l'époux médite la mort de l'épouse, le fils celle du père…

L'helléniste Jean-Pierre Vernant lit le texte d'Hésiode non comme un récit chronologique, mais comme une fable morale où le poète avertit les hommes : quelle que soit la condition de l'individu, roi, guerrier ou paysan, il vivra heureux ici-bas et dans l'au-delà s'il respecte la justice, il sera puni s'il choisit l'injustice.

Ce morceau très construit a été utilisé dès l'Antiquité à des fins didactiques. Platon, dans *La République*, donne du mythe d'Hésiode une lecture

politique. Naturellement chaque homme est destiné à penser (les hommes d’or), à se battre (les hommes d’argent), ou à travailler de ses mains (les hommes de bronze et de fer). L’inégalité sociale est donc fondée selon le droit naturel… Les poètes romains entretiennent une nostalgie de l’Age d’or pour critiquer leur société qui n’a plus rien à voir avec cet heureux temps où la vie était simple, où les hommes ne cherchaient pas le superflu, où les femmes étaient sages. Quant à Lucrèce, très rationaliste, il rejette cette fable comme pur produit de la superstition. Il propose une vision plus réaliste des premiers temps : une vie rude, que la civilisation peu à peu a adoucie.

📖 *Le texte d’Hésiode, une base canonique*

Ensuite les habitants de l’Olympe produisirent une seconde race bien inférieure à la première, l’Age d’argent qui ne ressemblait à l’Age d’or ni pour la force du corps ni pour l’intelligence. Nourri par les soins de sa mère, l’enfant toujours faible croissait, durant cent ans, dans la maison natale. Parvenu au terme de l’adolescence, il ne vivait qu’un petit nombre d’années, accablé de douleurs diverses, fruits de sa stupidité, car alors les hommes ne pouvaient s’abstenir de l’injustice. Ils ne voulaient pas adorer les dieux ni offrir des sacrifices sur leurs autels, comme doivent le faire les mortels. Bientôt Zeus, fils de Cronos, les anéantit, fâché qu’ils refusent leurs hommages aux habitants de l’Olympe. Quand la terre eut dans son sein renfermé leurs dépouilles, on les nomma les mortels bienheureux ; ces génies terrestres n’occupent que le second rang, mais le respect accompagne aussi leur mémoire.

Le père des dieux créa une troisième génération d’hommes doués de la parole, l’Age de bronze, qui ne ressemblait en rien à l’Age d’argent. Robustes comme le frêne, ces hommes, violents et terribles,

ne se plaisaient qu'aux injures et aux sanglants travaux de Mars ; ils ne se nourrissaient pas des fruits de la terre, et leur cœur impitoyable avait la dureté de l'acier. Leur force était immense, indomptable ; leurs bras musclés portaient des armes de bronze. De bronze aussi leurs maisons. Ils ne travaillaient que le bronze, car le fer noir n'existait pas encore. Egorgés par leurs propres mains, ils descendirent dans la demeure sombre et froide d'Hadès sans laisser un nom après eux. Malgré leur force redoutable, la Mort noire les saisit et ils quittèrent la brillante lumière du soleil.

Quand la terre eut emprisonné leurs cadavres, Zeus, fils de Cronos, créa sur cette terre fertile une quatrième race plus juste et plus vertueuse, la céleste race de ces Héros que l'âge précédent nomma les demi-dieux dans l'immense univers. La guerre et les combats meurtriers les moissonnèrent tous, les uns lorsque, devant Thèbes aux sept portes, sur la terre de Cadmos, ils se disputèrent les biens d'Œdipe ; les autres lorsque, franchissant sur leurs navires la vaste étendue de la mer, armés pour Hélène aux beaux cheveux, ils parvinrent jusqu'à Troie, où la mort les enveloppa de ses ombres. Le puissant fils de Cronos, leur donnant une nourriture et une demeure différentes de celles des autres hommes, les plaça aux confins de la terre. Ces Héros fortunés, exempts de toute inquiétude, habitent les îles des Bienheureux par-delà l'océan aux gouffres profonds, et trois fois par an la terre féconde leur prodigue des fruits délicieux.

Ah si seulement je ne vivais pas parmi la cinquième génération ! Que ne suis-je mort avant ! Que ne puis-je naître après ! C'est l'Age de fer qui règne maintenant. Les hommes ne cessent pas de travailler et de souffrir pendant le jour, de se corrompre pendant la nuit ; les dieux leur enverront de terribles calamités. Toutefois quelques biens se mêleront à tant de maux. Zeus détruira cette race d'hommes doués de la parole lorsque, presque dès leur naissance, leurs cheveux blanchiront. Le père ne sera plus uni à son fils, ni le fils à son père, ni l'hôte à son hôte, ni l'ami à son ami ; le frère ne sera plus chéri de son frère ; les enfants mépriseront la vieillesse de leurs parents. Cruellement, ils les accableront d'injures sans redouter la vengeance divine. Dans leur coupable brutalité, ils ne rendront pas à leurs pères les soins que leur enfance aura reçus : l'un ravagera la cité de l'autre ; on ne respectera ni la foi des serments, ni la justice, ni la vertu. On honorera plutôt le

vicieux et l’insolent ! La justice et la pudeur ne seront plus de mise ; le méchant outragera le vertueux par des discours rusés et par le parjure. L’Envie au visage odieux, ce monstre qui répand la calomnie et se réjouit du mal, poursuivra sans relâche les pauvres hommes. Alors, promptes à fuir la terre pour l’Olympe, la Pudeur et Némésis se draperont dans leurs robes blanches, et s’envoleront vers les cieux en abandonnant les humains. Il ne restera plus aux mortels que les chagrins dévorants, leurs maux seront irrémédiables.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 121-201

📖 Oh ! qu’elle fut heureuse autrefois la paisible jeunesse de nos campagnes ! Ses moissons et ses vergers faisaient toutes ses richesses ; son luxe était un fruit détaché de l’arbre, une corbeille chargée de mûres sauvages, un bouquet de violettes fraîchement cueillies, des lis dont la blancheur ornait le panier de la modeste jeune fille, des raisins dont les grappes se cachaient encore sous les feuilles, un oiseau dont le plumage varié se nuançait de mille couleurs. Voilà par quels présents ces hommes de l’Age d’or achetaient les baisers furtifs que leur donnait au fond d’une grotte la bergère candide. La peau d’un chevreau couvrait leurs amours, ou bien l’herbe touffue formait naturellement leur couche, ou le pin se penchait sur eux en leur donnant son ombre. Alors ce n’était pas un crime de voir une déesse sans voile. Le taureau guidait seul les troupeaux au pâturage, et les ramenait ensuite au bercail. Les divinités paisibles, qui veillent sur les campagnes, venaient converser avec bonté au foyer du laboureur.

Properce, *Elégies*, Livre III, 13, vers 25-42

📖 Ecoute le reste de la fable : « Vous êtes tous frères dans la cité. Mais le dieu qui vous a formés a fait entrer de l'or dans la composition de ceux d'entre vous qui sont capables de commander : aussi sont-ils les plus précieux. Il a mêlé de l'argent dans la composition des auxiliaires ; du fer et du bronze dans celle des laboureurs et des autres artisans. En général, vous engendrerez des enfants semblables à vous-mêmes ; mais comme vous êtes tous parents, il peut arriver que de l'or naisse un rejeton d'argent, de l'argent un rejeton d'or, et que les mêmes mutations se produisent entre les autres métaux. Aussi, avant tout, le dieu ordonne-t-il aux magistrats de surveiller attentivement les enfants, de prendre bien garde au métal qui se trouve mêlé à leur âme, et si leurs propres fils ont quelque mélange de bronze ou de fer, d'être sans pitié pour eux, et de leur attribuer la place liée à leur nature en les reléguant dans la classe des artisans et des laboureurs. Si au contraire, parmi ces derniers, naît un enfant dont l'âme contienne de l'or ou de l'argent, le dieu veut qu'on l'honore en l'élevant soit au rang de gardien, soit à celui d'auxiliaire, parce qu'un oracle affirme que la cité périra quand elle sera gardée par le fer ou par le bronze.

Platon, *La République*, Livre III, 415a-415c

📖 Une race d’hommes vécut alors, race des plus dures, et digne de la dure terre qui l’avait créée. Des os plus grands et plus forts que les nôtres formaient la charpente de ces premiers hommes, leur chair avait une armature de muscles puissants, ils résistaient aisément aux atteintes du froid et du chaud, aux changements de nourriture, aux attaques de la maladie. Que de révolutions le soleil accomplit à travers le ciel, tandis qu’ils menaient leur vie errante de bêtes sauvages ! […] Ce que le soleil et la pluie donnaient, ce que la terre offrait d’elle-même, voilà les présents qui contentaient leurs cœurs. C’est parmi les chênes, avec leurs glands, qu’ils se nourrissaient le plus souvent. […] Ils ne savaient encore quel instrument est le feu, ni se servir de la peau des bêtes sauvages, ni se vêtir de leurs dépouilles. […] Le bien commun ne pouvait les préoccuper, ni coutumes ni lois ne réglaient leurs rapports. La proie offerte par le hasard, chacun s’en emparait ; être fort, vivre à sa guise et pour soi, c’était la seule science. […] Pareils aux sangliers couverts de soies, ils étendaient nus sur la terre leurs membres sauvages, quand la nuit les surprenait, se faisant une couverture de feuilles et de broussailles. […] Dans la suite, les hommes connurent les huttes, les peaux de bêtes et le feu ; la femme unie à l’homme devint le bien d’un seul, les plaisirs de Vénus furent restreints aux chastes douceurs de la vie conjugale, les parents virent autour d’eux une famille née de leur sang : alors le genre humain commença à perdre peu à peu sa rudesse. En effet, le feu rendit les corps plus délicats et moins capables d’endurer le froid sous le seul abri du ciel. […] Mais c’est alors aussi que l’amitié unit pour la première fois des voisins, qui cessèrent de s’insulter et de se battre. […] Le genre humain, fatigué de vivre dans l’anarchie, épuisé par la discorde, se plia d’autant mieux à l’autorité des lois et de la justice. Comme chacun dans sa colère était disposé à pousser la vengeance plus loin que ne le permettent aujourd’hui les lois, on comprend que les hommes en soient venus à se lasser d’un régime de désordre. […]

Au lieu de se contenter d’une vie simple, l’homme se met à avoir des exigences.

Ainsi l’homme méprisa le gland, de même il renonça aux couches d’herbe et de feuilles. Les vêtements faits de peaux de bêtes un jour n’eurent plus de valeur. […] Aujourd’hui, c’est l’or et la pourpre qui préoccupent les hommes et les fait se battre entre eux. Ah ! c’est bien à

nous qu’incombe la faute ! Ainsi donc le genre humain se donne de la peine sans profit et consume ses jours en vains soucis. Faut-il s’en étonner ? L’homme ne connaît pas la borne légitime du désir, il ne sait pas où s’arrête le véritable plaisir. Voilà ce qui peu à peu a jeté la vie humaine en pleine tempête et déchaîné les orages de la guerre.

Lucrèce, *De la nature des choses*, Livre V, vers 925-1435

Ajax, dit « grand Ajax »

Roi de l'île de Salamine, Ajax se distingue par le nom de « grand Ajax » du « petit Ajax », fils d'Oïlée. Fils de Télamon, lui-même fils d'Eaque et frère de Pélée, le père d'Achille, il participe à l'expédition contre Troie, où il mène un contingent de douze vaisseaux.

Au combat, le grand Ajax est le héros le plus valeureux de l'armée grecque après Achille. Sa beauté est égale à sa bravoure : pieux et maître de lui, il représente l'antithèse de son homonyme, le petit Ajax, fils d'Oïlée, avec qui il est pourtant très souvent associé sur le champ de bataille.

Ajax est le seul héros de l'*Iliade* qui ne reçoit jamais l'assistance d'un dieu. Hector ayant proposé de rencontrer en duel un champion choisi par les Grecs, le sort désigne le fils de Télamon, qui affronte le Troyen et le blesse d'un jet de pierre ; mais la lutte est interrompue par la nuit : les adversaires se séparent alors courtoisement après avoir échangé des présents.

Véritable « rempart des Achéens », selon l'expression d'Homère, Ajax protège souvent leurs arrières lors des moments difficiles : à lui seul, il

empêche les Troyens d’incendier les navires grecs ; c’est aussi lui qui ramène dans son camp le corps d’Achille tué par Pâris. Il traite ensuite Néoptolème, le fils d’Achille, comme s’il était le sien et combat avec lui.

Mais lorsque l’attribution des armes d’Achille lui échappe au profit d’Ulysse, Ajax est pris d’un accès de folie provoqué par Athéna : il se jette sur un troupeau de moutons qu’il massacre en pensant se venger de l’ingratitude de ses compatriotes. Revenu à lui, accablé de honte et de remords, il se suicide en se jetant sur l’épée que lui avait donnée Hector. Pour les Grecs, son nom *Aiax* faisait ainsi jeu de mots avec le cri de plainte *Ayaï* (« hélas ! »).

➲ Généalogie « Les Eacides »

📖 *Le tirage au sort a désigné Ajax pour aller combattre Hector.*

Ajax s’arme d’un bronze rutilant. Dès qu’il a revêtu son corps de toute son armure, il s’élance tel que s’avance le prodigieux Arès, quand il part au combat se mêler aux hommes que le fils de Cronos, sous la contrainte de la dévorante Discorde, a poussés à se battre. Ainsi s’élance le prodigieux Ajax, rempart des Achéens : un sourire éclaire son farouche visage. Il marche à grands pas, brandissant sa pique à l’ombre longue. Les Achéens jubilent à le voir. Mais un frisson terrible se glisse dans les membres de chacun des Troyens, et le cœur même d’Hector se met à palpiter au fond de sa poitrine, car il ne pouvait plus ni se dérober en cédant à la peur ni se retirer en replongeant dans la masse des troupes, puisqu’il avait provoqué le combat. Ajax approche, portant comme une tour son bouclier de bronze à sept peaux de bœufs,

que lui avait fourni le labeur de Tychios, le meilleur de tous les bourreliers, qui habitait une maison d’Hylé. Il lui avait fabriqué un bouclier scintillant, en superposant les cuirs de sept taureaux bien nourris et en appliquant une lame de bronze comme une huitième plaque.

Homère, *Iliade*, Chant VII, vers 206-223

📖 *Privé des armes d’Achille, Ajax se laisse emporter par la colère et le désespoir.*

Ayaï, Ayax, Ajax ! Qui aurait jamais pensé que mon nom conviendrait ainsi à mes maux ? Maintenant, en effet, pourquoi ne crierai-je pas deux ou trois fois : Ayaï ! Ayaï ! plongé que je suis en de tels maux ? Mon père, de cette même terre de l’Ida, revint autrefois, ayant remporté les plus hauts prix des plus grandes actions guerrières et la plus illustre gloire ; et moi, son fils, qui suis venu vers cette même Troie avec un courage non moindre et qui ai fait d’aussi grandes actions, je meurs déshonoré parmi les Argiens. Mais, au moins, je tiens pour certain que si Achille vivant avait décerné ses armes à qui eût emporté la palme du courage, aucun ne les aurait eues plutôt que moi. Maintenant, par leurs ruses, les Atrides les ont livrées, au mépris de mes actions glorieuses, à un homme rusé et impie.

Sophocle, *Ajax*, vers 430-446

📖 Cependant Ajax errait, portant dans son cœur une rage homicide ; enfin il s’élança contre des moutons, comme un lion terrible dont le cœur sauvage est dompté par une faim dévorante ; puis il les abattit sur le sol çà et là, de même que le souffle violent de Borée fait tomber les feuilles lorsque, sur la fin de l’été, l’hiver à son tour commence. Ainsi Ajax, avec une rage furieuse, s’élance contre les moutons, croyant semer la mort cruelle parmi les Danaens. […]

Enfin il s’arrêta près d’un bélier égorgé, et, poussant un rire farouche, il lui adressa ces paroles :

– Reste couché dans la poussière, pour être la pâture des chiens et des oiseaux : les armes glorieuses d’Achille ne t’ont pas protégé, quoique, pour les avoir, insensé ! tu aies affronté un homme qui valait mieux que toi. Reste là, chien ! ton corps ne sera pas même arrosé des

pleurs de ta femme affligée, ou de ton fils, ou de tes vieux parents ; tu ne les reverras plus ; tu ne leur apporteras pas le soutien que leur vieillesse attend ; égorgé loin de ta patrie, les oiseaux et les chiens vont te dévorer !

Il parlait ainsi, croyant voir à ses pieds, parmi les cadavres, le perfide Ulysse, souillé de sang. A ce moment même, Athéna Tritonis éloigna de son esprit et de ses yeux la Folie qui lui avait inspiré ce terrible carnage : celle-ci s'envola aussitôt vers le fleuve affreux du Styx, où habitent les rapides Erinyes, qui sans cesse envoient les noirs chagrins aux mortels orgueilleux.

Ajax vit alors les moutons qui palpitaient à ses pieds : il frémit de tout son être ; il comprit la tromperie des dieux ; il fut paralysé de tous ses membres ; son cœur vaillant fut dévoré de tristesse, et dans sa douleur il ne pouvait plus avancer ni reculer. Il était là semblable à un rocher inébranlable qui se dresse sur sa base au-dessus des montagnes. Lorsqu'enfin il eut rassemblé ses pensées, il gémit lamentablement et s'écria :

– Hélas ! Pourquoi donc suis-je si détesté des dieux ! Pourquoi m'ont-ils privé de la raison et m'ont-ils inspiré cette rage insensée contre ces bêtes innocentes que j'ai tuées ainsi ? Ah ! c'est le cœur perfide d'Ulysse que j'aurais dû percer dans ma vengeance : le misérable m'a plongé dans un affreux malheur. […]

En parlant ainsi, le noble fils du vaillant Télamon enfonça l'épée d'Hector dans sa gorge : son sang s'échappe en sifflant. Il tombe étendu dans la poussière, comme Typhon que les foudres de Zeus avaient frappé ; la terre au sein noir gémit profondément sous le poids de sa chute.

Quintus de Smyrne, *La Fin de l'Iliade*, Chant 5,
vers 404-486

Ajax, dit « petit Ajax »

Fils d'Oïlée, roi des Locriens, Ajax se distingue par le nom de « petit Ajax » du « grand Ajax », fils de Télamon. Il figure parmi les prétendants d'Hélène et, dans l'expédition contre Troie, il dirige le contingent des Locriens composé de quarante vaisseaux. Engagé dans tous les grands combats devant la cité troyenne, il se trouve souvent aux côtés de son homonyme, le « grand Ajax ».

Petit, rapide et très habile au javelot, le « petit Ajax » se distingue des autres combattants par sa vélocité. Aux concours athlétiques organisés par Achille pour les funérailles de Patrocle, il aurait remporté la victoire à la course sans l'intervention d'Athéna qui le fait trébucher dans la bouse de vache.

Mais Ajax est aussi arrogant, vaniteux, cruel et impie : il commet une faute grave à l'égard d'Athéna, ce qui lui vaudra la haine inflexible de la déesse. En effet, lors de la prise de Troie, il viole la prophétesse Cassandre, fille du roi Priam, aux pieds de la statue d'Athéna, à l'intérieur de son temple, où la jeune fille avait tenté de trouver refuge.

Ce sacrilège provoque la colère des Achéens eux-mêmes et Ajax s'enfuit sur son bateau pour échapper

à la lapidation. Athéna déclenche une tempête qui détruit le navire : réfugié sur un récif, Ajax brave alors les dieux, ce qui lui vaut d'être noyé par Poséidon. L'impiété d'Ajax pèsera longtemps sur ses compatriotes : après sa disparition, les Locriens doivent envoyer chaque année deux de leurs jeunes filles au service d'Athéna à Troie.

📖 Les Locriens étaient guidés par le rapide Ajax, fils d'Oïlée. Il n'avait pas la taille d'Ajax, fils de Télamon : il était moins grand que lui, beaucoup moins grand même. Il était petit, cuirassé de lin, mais, au javelot, il surpassait l'ensemble des Hellènes et des Achéens.

Homère, *Iliade*, Chant II, vers 527-530

📖 *Lors des jeux funèbres destinés à honorer Patrocle, Achille organise une course à pied.*

En souvenir de son ami, Achille décida d'offrir un splendide vase en argent au coureur qui serait, avec ses pieds alertes, le plus prompt à la course. Comme deuxième prix, il proposa un grand bœuf, florissant de graisse. Enfin, comme dernier prix, il proposa un demi-talent d'or. Se levant alors, il adressa debout ces mots aux Argiens :

– Levez-vous, vous qui voulez encore essayer cette épreuve !

Ainsi parla-t-il, et aussitôt le rapide Ajax fils d'Oïlée se présenta. L'ingénieux Ulysse aussi se proposa, puis le fils de Nestor, Antiloque, qui dépassait pour sa part tous les jeunes à la course. Ils se mirent en ligne et Achille leur désigna la borne. Sitôt partis, ils forcèrent l'allure. Bien peu après, le fils d'Oïlée promptement prit la tête ; après lui, le divin Ulysse s'élançait de très près. De même qu'une femme à la belle ceinture tient tout près de sa poitrine la navette qu'elle fait de ses mains habilement courir sur son métier à tisser, tirant le fil de la trame au travers de la chaîne, de même Ulysse, à aussi proche distance, courait auprès d'Ajax. Ses pieds frappaient les traces de ceux de son rival, avant que la poussière ne s'en fût répandue, et le divin Ulysse,

poursuivant sans arrêt sa course impétueuse, versait son haleine sur la tête d'Ajax. Tous les Achéens soutenaient par leurs cris son désir de victoire et l'encourageaient à se hâter davantage. Mais, comme ils arrivaient à la fin du parcours, Ulysse se prit alors à prier en son cœur Athéna aux yeux pers :

– Ecoute-moi, déesse ; sois bonne et viens au secours de mes pieds !

Il dit, et Pallas Athéna entendit sa prière : elle rendit alertes ses genoux, ses pieds comme ses mains. Et au moment où les deux coureurs allaient se jeter sur le prix, Ajax tout en courant glissa, gêné par Athéna, juste à l'endroit où s'étalait la bouse des bœufs mugissants qu'avait immolés et tués, en l'honneur de Patrocle, Achille aux pieds légers. La bouche et les narines d'Ajax se remplirent de bouse, tandis que l'endurant Ulysse, arrivé le premier, se saisit du vase. L'illustre Ajax prit alors le bœuf. Debout, tenant avec les mains l'une des cornes de la bête, il cracha la bouse et dit aux Argiens :

– Hélas ! c'est une déesse qui a entravé mes pieds, celle qui jusqu'à présent comme une mère se tient auprès d'Ulysse et lui porte secours.

Ainsi parla-t-il, et tous les Achéens se mirent à pouffer de rire.

Homère, *Iliade*, Chant XXIII, vers 748-784

📖 *Protée a raconté à Ménélas le retour des chefs grecs après la prise de Troie.*

Ajax, fils d'Oïlée, n'est plus, ni sa flotte aux longues rames. Arraché d'abord à la tempête, il est guidé par Poséidon, qui voulait le sauver, sur les hauts rochers de Gyras : là ce chef, quoique poursuivi par la haine d'Athéna, aurait échappé à la mort, si, dans son orgueil, il n'eût proféré cette parole impie : « Je triomphe, malgré tous les dieux, du gouffre immense de la mer ! » Poséidon entend le téméraire. Soudain, prenant dans sa puissante main le trident formidable, le dieu frappe le roc : on n'en voit plus que le pied ; la pointe, où Ajax s'était réfugié, est tombée dans les flots et se perd avec lui dans l'abîme profond où roulent les vagues amoncelées. Ainsi périt ce héros après avoir bu l'onde amère.

Homère, *Odyssée*, Chant IV, vers 499-511

Alceste

Alceste, la plus belle des filles de Pélias, roi de Thessalie, est citée par les philosophes et les poètes comme modèle du dévouement conjugal.

Jeune fille, elle refuse de croire la magicienne Médée qui propose à ses sœurs de rajeunir leur père ; expérience dangereuse qui se révèle mortelle. Grâce à l'aide d'Apollon, Admète, roi de Phères, parvient à l'épouser ; il en a deux enfants. Le dieu a obtenu pour son protégé un don des Moires : Admète sera averti du jour de sa mort, et pourra rester en vie si quelqu'un accepte de prendre sa place. Quand le jour fatal arrive, les vieux parents d'Admète refusent de se sacrifier, seule Alceste y consent par amour et se suicide. Ce dévouement suscite l'émotion et l'admiration générales ; la sévère Perséphone en est touchée au point de laisser Alceste remonter sur la terre pour retrouver les siens. D'autres récits disent qu'Héraclès, arrivé au palais de Phères le jour même de la mort d'Alceste, est descendu aux Enfers pour arracher la jeune femme au monde des morts.

📖 Non seulement des hommes, mais aussi des femmes ont donné leur vie pour sauver ce qu'ils aimaient. La Grèce en a vu l'éclatant exemple dans Alceste, fille de Pélias : il ne se trouva qu'elle qui voulût mourir pour son époux, quoiqu'il eût son père et sa mère. L'amour de l'épouse dépassa de si loin l'affection des parents, qu'elle les déclara des étrangers à l'égard de leur fils ; il semblait qu'ils ne fussent ses proches que de nom. Parmi tant de mortels, auteurs de tant de belles actions, on compterait aisément ceux dont les dieux ont rappelé l'âme du séjour d'Hadès ; ils rappelèrent pourtant celle d'Alceste par admiration pour son héroïsme : tant les dieux mêmes estiment le dévouement et la noble générosité qui viennent de l'amour !

Platon, *Le Banquet*, 179b-d

📖 *Tous les habitants de Phères pleurent : leur reine, Alceste, est mourante. Une servante apprend au chœur les dernières nouvelles du palais.*

LA SERVANTE. – Comment Alceste ne serait-elle pas la plus noble des femmes ? Qui dira le contraire ? Qui donc la surpasserait ? Comment témoigner plus de tendresse à un époux, qu'en voulant mourir pour lui ? Toute la ville le sait. Mais ce qu'elle a fait dans le palais, tu l'apprendras avec admiration. Lorsqu'elle s'aperçoit que le jour fatal était venu, elle lave son beau corps dans une eau courante, et, tirant de ses coffres de cèdre une robe et des bijoux, elle se pare avec élégance. Puis, debout devant le foyer, elle fait entendre sa prière : « Déesse, puisque je vais descendre aux enfers, je viens me prosterner, pour la dernière fois, devant toi. Je te supplie de veiller sur mes enfants orphelins : donne à l'un une tendre épouse qu'il aime, à l'autre un époux généreux. Qu'ils ne meurent pas, comme leur mère, d'une mort prématurée, mais qu'ils coulent des jours heureux dans leur patrie. » Puis elle se rend à tous les autels du palais ; elle les couronne, et y prie, en arrachant les feuilles des branches de myrte, sans pousser ni sanglots ni gémissements. L'approche même de la mort n'a pas terni son teint. Ensuite elle court à son appartement, se jette sur son lit, et se met à pleurer : « O lit nuptial, où j'ai dénoué ma ceinture pour l'homme pour qui je meurs, adieu. Je ne puis te haïr, mais tu m'as perdue ! C'est pour ne pas te trahir, toi et mon époux, que je meurs. Une autre épouse te

possédera, non plus chaste, mais peut-être plus heureuse. » Et, se laissant aller sur son lit, elle l'embrasse et le mouille de larmes. Après s'être rassasiée de pleurs, la tête baissée, elle sort de l'appartement. Cependant ses enfants, pendus à la robe de leur mère, pleurent. Elle les prend dans ses bras, puis les embrasse l'un après l'autre, comme au moment de mourir. Tous les esclaves pleurent aussi dans le palais, émus de pitié pour leur maîtresse. A chacun, si humble qu'il soit, elle tend la main et dit un mot ; de chacun elle reçoit les adieux. Voilà le triste spectacle que présente la maison d'Admète. En mourant, il n'aurait perdu que la vie ; mais, en échappant à la mort, il connaîtra une douleur telle qu'il ne l'oubliera jamais.

Euripide, *Alceste*, vers 150-196

Alcmène

Homère célèbre déjà dans l'*Odyssée* la beauté et les talents d'Alcmène, mais ce qui fait sa gloire, c'est d'avoir enfanté le héros majeur de la Grèce, Héraclès. Ce que les écrivains racontent à loisir, avec un plaisir certain, ce sont les amours scabreuses qui ont conduit à cette naissance !

Fille d'Electryon, roi de Mycènes, la belle Alcmène descend de Persée et d'Andromède, comme son cousin et époux, AMPHITRYON. Elle se refuse à son époux tant qu'il n'a pas vengé ses frères, tués par les Taphiens. Quand enfin Amphitryon remporte la victoire sur les Taphiens, il revient plein d'allégresse et d'ardeur érotique. Alcmène s'étonne. Ne vient-il pas de consommer le mariage la nuit précédente ? Amphitryon, fou de rage, la tuerait si le devin Tirésias ne venait expliquer l'imbroglio. Zeus, désireux d'engendrer un héros intrépide, a pris les traits de son mari et a passé une très longue nuit – triplant la durée des nuits normales – à perfectionner amoureusement son ouvrage.

L'immoralité de l'histoire a choqué plus d'un commentateur : deux garçons sont conçus dans ces étreintes, Iphiclès fils d'Amphitryon, et Héraclès fils

de Zeus. Héra, jalouse, retarde l'accouchement d'Alcmène et précipite celui d'une cousine pour que le premier à naître, Eurysthée, devienne, conformément à l'imprudente promesse énoncée par Zeus, le souverain de l'autre. Les jumeaux d'Alcmène naissent enfin, à un jour d'intervalle. Ils grandissent ensemble ; toutes les histoires soulignent la supériorité du héros, mais son frère le suit, l'aide, l'admire. Iolaos, fils d'Iphiclès, sera le fidèle compagnon d'Héraclès.

Alcmène est aimée et vénérée par ses enfants, mais après la mort d'Héraclès, Eurysthée la poursuit de sa haine, et pour échapper à ses menaces, elle se réfugie à Athènes. Elle se venge ensuite sur son cadavre dont elle arrache les yeux avec une aiguille. Elle vit à Thèbes jusqu'à un âge avancé ; Argos et Thèbes se disputent l'honneur de posséder son tombeau. Après sa mort, Zeus la conduit sur les îles fortunées où elle épouse Rhadamanthe, un des juges des Enfers.

📖 Abandonnant sa maison et sa patrie, Alcmène, fille d'Electryon, chef belliqueux, arriva dans Thèbes avec l'intrépide Amphitryon, Alcmène dont le beau visage et la haute taille surpassent ceux de toutes les mortelles. Aucune ne peut lui disputer le prix de la sagesse. De sa foisonnante chevelure, de ses noires paupières émane une grâce comparable à celle d'Aphrodite. Dans le fond de son cœur, elle aime son époux comme jamais aucune femme n'a aimé le sien. Cependant ce guerrier furieux, en disputant des bœufs au noble père d'Alcmène, a causé sa mort. Contraint de fuir sa patrie, il demande asile aux enfants de Cadmos. C'est là, à Thèbes, qu'il demeure avec sa pudique épouse, mais, hélas, privé des aimables plaisirs du mariage, car il lui est défendu de partager la couche d'Alcmène aux pieds charmants, tant qu'il n'a pas vengé le meurtre des vaillants frères de son épouse en livrant à la flamme les villages de leurs ennemis, les Taphiens. […] Les soldats, avides de guerre, Béotiens dompteurs de chevaux, Locriens habiles au combat, et Phocéens au grand cœur se mettent en marche ; le noble enfant d'Alcée est à leur tête.

Mais le père des dieux et des hommes conçoit le projet d'engendrer pour les dieux et pour les hommes industrieux, un héros capable de les garder de tout malheur. Le prudent Zeus quitte l'Olympe, il s'arrête au sommet du mont Typhaon où il médite des ruses habiles pour coucher avec une femme à la belle ceinture. Durant la nuit, il satisfait son désir avec Alcmène aux pieds charmants. Cette même nuit, Amphitryon, ce brave guerrier, cet illustre héros, content d'avoir accompli sa tâche, revient dans sa maison. Avant d'aller voir ses esclaves et les rustiques gardiens de ses troupeaux, il va partager la couche de son épouse, car elle est violente, la passion qui agite son cœur ! Tel un homme échappe plein de joie aux tourments d'une douloureuse maladie ou d'un cruel esclavage, Amphitryon, délivré d'une entreprise difficile, rentre dans sa maison avec empressement et joie. Toute la nuit il couche près de sa pudique épouse, jouissant des présents de Vénus. Amoureusement domptée par un dieu puis par le plus illustre des mortels, Alcmène enfante dans Thèbes aux sept portes des jumeaux doués d'un esprit bien différent : l'un inférieur au reste des hommes, l'autre courageux et terrible parmi tous les héros, le puissant Héraclès. L'un, Héraclès, a été engendré par Jupiter, qui rassemble les sombres nuages, l'autre, Iphiclès, par Amphitryon, le chef valeureux.

Hésiode, *Le Bouclier d'Héraclès*, vers 1-50

Sur Ordre de Zeus, Hermès demande au Soleil de retarder sa course.

📖 LE SOLEIL. – Où donc est Zeus et de quel endroit t'envoie-t-il m'apporter de pareils ordres ?

HERMÈS. – De Béotie, cher Soleil, de chez Amphitryon, dont il aime la femme, avec laquelle il est couché.

LE SOLEIL. – Eh quoi, il n'a pas assez d'une nuit ?

HERMÈS. – Non pas, car de cette relation doit naître un dieu grand, illustre par de nombreux travaux ; l'achever en une seule nuit, c'est chose impossible.

LE SOLEIL. – Qu'il l'achève donc ! A la bonne heure ! Mais tout cela, Hermès, n'arrivait pas du temps de Cronos, entre nous soit dit. Ce dieu passait toutes ses nuits près de Rhéa, et il n'abandonnait pas le ciel pour aller coucher à Thèbes. Le jour était le jour, et la nuit durait en proportion des saisons. Il ne se faisait rien d'étrange, rien d'extraordinaire. Personne n'avait d'intrigues avec les mortelles. Aujourd'hui, pour une misérable femelle, il faut tout mettre sens dessus dessous. L'oisiveté va rendre mes chevaux plus rétifs. Le chemin sera plus difficile, s'il reste trois jours sans être emprunté, et les hommes auront le malheur de rester dans les ténèbres. Voilà le fruit qu'ils retireront des amours de Zeus. Ils attendront assis dans une longue obscurité que Zeus ait achevé l'athlète dont tu parles.

HERMÈS. – Tais-toi, Soleil, de peur que ta langue ne te cause malheur. Moi, je m'en vais auprès de la Lune et du Sommeil leur annoncer les ordres de Jupiter, et dire à l'une de ne marcher qu'à petits pas, et au Sommeil de ne pas lâcher les hommes, afin qu'ils ne s'aperçoivent pas de l'excessive durée de la nuit.

Lucien, *Dialogues des dieux*, « Hermès et le Soleil », 10, 1

📖 MERCURE. – Je n'ai pas besoin de vous dire de quel tempérament est mon père, et tout ce qu'il s'est permis en fait d'aventures galantes, et comme il se passionne pour les beautés qui lui ont tapé dans l'œil. Il est

devenu l’amant d’Alcmène à l’insu d’Amphitryon ; il jouit de son corps, et l’a engrossée par ses embrassements. Il faut que vous sachiez au juste l’état d’Alcmène : elle est doublement enceinte, du fait de son mari et de celui du grand Jupiter. En ce moment mon père est là-dedans qui partage sa couche. Aussi, cette nuit a-t-elle été prolongée, tandis qu’il prend son plaisir à sa volonté : mais sous un déguisement ; car il feint d’être Amphitryon. […]

Donc, mon père est là, dans cette maison. C’est Jupiter, qui s’est transformé en Amphitryon, et tous les esclaves en le voyant croient voir leur maître. Voilà comme il se métamorphose, quand il lui plaît. Moi, j’ai pris la figure de l’esclave Sosie, qui a suivi Amphitryon à l’armée ; il faut bien que je puisse accompagner et servir mon père dans ses amours, sans que les gens de la maison viennent me demander qui je suis. […] Mon père, à l’heure qu’il est, ne se fait pas faute de plaisir ; il tient en même lit, dans ses bras, l’objet de son ardeur. Il lui raconte les événements de la guerre. Alcmène croit être auprès de son époux, elle se livre en fait à un amant. Mon père lui dit comment il a défait les ennemis, quelles récompenses il a reçues. Ces récompenses décernées à Amphitryon, nous les avons dérobées. Tout est possible à mon père !

Plaute, *Amphitryon*, vers 104-139

Alcyone

Dans l'*Iliade*, le nom d'Alcyone, mentionné comme le surnom de la femme de Méléagre, est déjà associé à celui de « l'oiseau plaintif », l'alcyon, un oiseau de mer le plus souvent identifié avec le martin-pêcheur. Selon de vieilles croyances populaires, les alcyons passaient pour faire leur nid sur la mer même ; on disait aussi qu'ils couvaient leurs œufs pendant les sept jours précédant et les sept jours suivant le solstice d'hiver : cette période, considérée comme toujours calme, était appelée « jours alcyoniens ».

Dans la version la plus connue de la légende, Alcyone est la fille d'Eole, le dieu des vents, et l'épouse de Céyx, lui-même fils de l'Etoile du Matin (Héosphoros ou Lucifer). Tous deux forment un couple si heureux qu'ils osent se comparer à Zeus et à Héra. Irrités par cet orgueil, les dieux les transforment en oiseaux : elle en alcyon, lui en plongeon (oiseau marin palmipède). Ovide tire de cette tradition l'un des épisodes les plus émouvants des *Métamorphoses*.

📖 Céyx, roi de la cité de Trachis en Thessalie, a décidé d'aller consulter l'oracle d'Apollon à Delphes. Comme la route est longue, il veut faire le voyage en bateau pour gagner du temps. Il fait part de son projet à son épouse, la fidèle Alcyone, fille d'Eole, le dieu des vents : aussitôt, elle pâlit ; un froid mortel court dans ses veines, et ses joues se mouillent de larmes. […]

Céyx est très ému car il aime sa femme autant qu'elle l'aime, mais il ne veut ni renoncer à son projet ni faire partager les risques à sa chère Alcyone ; il lui dit tout ce qu'il peut trouver pour la rassurer : rien ne peut la consoler. Enfin, il lui fait cette promesse, qui seule calme un peu sa douleur :

– L'idée même de l'absence est insupportable pour moi aussi, mais, je te le jure, si le destin m'est favorable, je serai de retour avant deux mois, juste le temps que la lune ait deux fois rempli son disque !

Cette promesse remet un peu d'espoir dans le cœur d'Alcyone. Aussitôt Céyx se prépare à embarquer : le bateau attend dans le port. Alcyone frémit à sa vue ; ses yeux se remplissent de larmes. Elle embrasse son époux et lui dit un adieu déchirant. Ses jambes ne la portent plus : elle tombe évanouie.

Céyx voudrait s'attarder, mais les marins s'impatientent. Ils larguent les amarres, hissent les vergues au sommet du mât et déploient au vent toutes les voiles qui se gonflent. Alcyone se relève : elle aperçoit, debout sur la poupe recourbée du navire qui s'éloigne, son époux qui agite la main en signe d'adieu muet ; elle lui répond en faisant le même geste. Même quand le vaisseau a gagné la haute mer, même quand ses yeux ne peuvent plus reconnaître les visages, Alcyone suit encore du regard, aussi longtemps qu'elle le peut, la silhouette du bateau qui fuit. Et lorsqu'il disparaît à l'horizon, elle fixe encore son étendard qui flotte au sommet du mât. […]

Pris dans une terrible tempête, le bateau de Céyx fait naufrage.

Beaucoup de marins meurent noyés, d'autres réussissent à s'accrocher aux débris de bois qui flottent çà et là. Céyx saisit un bout de rame ; il crie : « Alcyone ! » Son nom est dans sa bouche, son image dans sa tête, son amour dans son cœur. Il prie pour que la mer porte son corps jusqu'à elle et que les mains de sa bien-aimée ensevelissent sa dépouille. Tant qu'il peut respirer, il prononce le nom d'Alcyone ; il le murmure encore quand une vague remplit sa bouche et le submerge.

Cependant, Alcyone compte les jours et les nuits : elle ignore le naufrage et ne pense qu'à préparer les vêtements qu'elle mettra pour accueillir son cher Céyx quand il reviendra. Elle se rend souvent au temple de Junon, la déesse protectrice des mariages, pour lui demander de ramener son époux sain et sauf. A la fin, la déesse, émue, ne peut plus supporter ces prières qu'on lui adresse pour un mort : il faut qu'Alcyone apprenne la vérité, aussi cruelle soit-elle ! Junon appelle Iris, sa fidèle messagère, pour lui confier une mission :

– Fais briller ton arc-en-ciel, lui dit-elle, et va d'une aile rapide vers le palais du Sommeil ! Ordonne-lui d'envoyer un songe à Alcyone pour qu'il lui apprenne le sort de son époux.

A ces mots, Iris revêt sa robe aux mille couleurs, fait briller la courbe de son arc dans le ciel, et vole vers le palais du Sommeil, caché dans les nuages. […]

A la demande d'Iris, le Sommeil envoie son fils Morphée, qui a pris l'apparence de Céyx, hanter les rêves d'Alcyone.

Alcyone gémit, elle entend la voix de son époux, elle pleure, et elle tend les bras dans son sommeil pour embrasser Céyx : elle n'embrasse que le vide ! Elle crie :

– Reste ! Où t'enfuis-tu ? Nous partirons ensemble !

Alors, troublée par l'écho de sa propre voix, elle se réveille. Ses serviteurs accourent à ses cris en portant des flambeaux ; Alcyone cherche partout le fantôme qu'elle vient de voir, mais il a disparu. Elle sent la mort rôder autour d'elle : elle a un affreux pressentiment et n'ose pas se l'avouer. Alors, elle se frappe le visage et la poitrine, déchire sa tunique, s'arrache les cheveux. La douleur l'accable : étouffée par les sanglots, elle ne peut plus parler.

C'était déjà le matin. Alcyone se précipite hors du palais et court vers le port : elle veut revoir l'endroit où elle a embrassé son cher Céyx pour la dernière fois. Elle regarde au loin la mer, et, tout à coup, à la surface de l'eau, elle croit apercevoir la forme d'un corps humain. Alcyone distingue un cadavre : c'est celui d'un naufragé. Bouleversée, elle ne peut s'empêcher de murmurer : « Ah ! malheureux, qui que tu sois ! Elle est bien malheureuse aussi ton épouse, si tu en as une ! » Poussé par les vagues, le corps se rapproche, et plus Alcyone le regarde, plus le sang se glace dans ses veines. « C'est lui ! » crie-t-elle. Ce cadavre, elle peut enfin le reconnaître : c'est celui de son époux ! Elle

tend vers lui ses mains tremblantes : « C’est donc ainsi, mon cher Céyx, c’est donc ainsi que tu me reviens !… »

Au bord de l’eau s’élève une digue construite par les hommes, pour briser la fureur des flots et protéger l’entrée du port. Alcyone y monte en courant. Prodige ! elle vole. Des ailes viennent de pousser sur son corps, elle fend l’air et rase la surface de l’eau. Elle vole, et de son bec effilé sort un cri semblable aux cris de la douleur. Elle s’abat sur le corps froid et inanimé de Céyx ; elle caresse de ses ailes ces membres chéris et de son bec leur donne de vains baisers. Ont-ils ranimé Céyx ? ou la vague, dans son mouvement, a-t-elle simplement soulevé la tête du cadavre ? Mais non, Céyx a bien senti ces baisers ! Les dieux, enfin émus par leurs malheurs, ont métamorphosé les deux époux en oiseaux. Ils sont victimes d’un même destin, et leur amour n’a pas changé : oiseaux, ils sont encore époux ; ils s’unissent, ils ont des enfants ; et, pendant sept jours d’hiver, Alcyone couve ses petits dans son nid suspendu sur les vagues. Alors la mer est paisible, Eole tient les vents sous sa garde : il les empêche de sortir et il assure à ses petits-enfants la tranquillité de la mer. En voyant les oiseaux voler ensemble sur les vastes plaines de la mer, un vieil homme admire et loue cet amour fidèle qui les a unis jusqu’au bout.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XI, vers 413-750

Aloades

Otos, « Cauchemar » et Ephialte, « Oiseau de nuit », sont des géants, fils jumeaux de Poséidon et d'Iphimédie. On les appelle Aloades, du nom de leur beau-père, le mari trompé d'Iphimédie.

Très précoces, ils s'attaquent encore enfants au dieu de la guerre, Arès. Ils réussissent à l'enfermer dans une jarre de bronze, où ils le gardent prisonnier pendant treize mois. Hermès vient le délivrer. Ils n'ont que neuf ans – mais déjà une taille de 36 coudées (environ 16 mètres) et ils continuent à grandir de trois coudées par an –, lorsqu'ils tentent d'escalader le ciel en empilant les monts Olympe, Ossa et Pélion. Apollon les découvre et Zeus les foudroie pour les punir de leur audace. Dans d'autres versions, Poséidon intervient en leur faveur et ils ne meurent pas tout de suite.

Mais ils récidivent. Ils n'ont pas encore de barbe au menton, et voici qu'ils veulent enlever Héra, la propre épouse de Zeus et Artémis, la sœur d'Apollon. Celle-ci se transforme en biche lors d'une partie de chasse et passe entre les deux géants. Ils brandissent aussitôt leur javelot, tirent en même temps et…

s’entretuent. A moins qu’Apollon leur ait décoché une flèche pour protéger sa sœur.

Comme les autres géants, ils finissent dans le Tartare. Leur châtiment est un véritable cauchemar : liés dos à dos à une colonne par des serpents, ils sont tourmentés par le ululement incessant d’une chouette.

📖 *Ulysse voit des femmes illustres aux Enfers.*

Puis, je vis Iphimédie, femme d’Aloée, et qui disait s’être unie à Poséidon. Elle eut deux fils qui ne vécurent pas longtemps, Otos et Ephialte. Ils étaient les plus grands et les plus beaux géants produits par la terre féconde, après l’illustre Orion. A neuf ans, ils avaient neuf coudées de large, et neuf brasses de haut. Et ils menacèrent les Immortels de porter dans l’Olympe le fracas de la guerre tumultueuse. Ils tentèrent de poser l’Ossa sur l’Olympe et le Pélion boisé sur l’Ossa, afin d’atteindre le ciel. Et peut-être auraient-ils mis leurs menaces à exécution, s’ils avaient atteint l’âge adulte. Mais le fils de Zeus et de Léto aux beaux cheveux les tua tous deux avant qu’ils aient du poil au menton.

Homère, *Odyssée,* Chant XI, vers 305-320

Amalthée

Amalthée est la chèvre qui a allaité Zeus. Sauvé par sa mère Rhéa des intentions cannibales de son père, Cronos, le nourrisson est caché dans une grotte des montagnes crétoises, sur le mont Dicté ou sur l'Ida. Une chèvre, Amalthée, lui donne son lait tandis qu'une nymphe (c'est elle qu'Ovide nomme Amalthée) lui fait goûter du miel doux. Le dieu lui en restera éternellement reconnaissant. La corne que l'animal a perdue est dotée par lui de pouvoirs magiques : soit elle verse le nectar et l'ambroisie, soit elle déborde de tous les fruits de la terre. La corne d'abondance devient l'attribut de nombreuses divinités, dispensatrices de richesses ou favorisant la fertilité, comme Dionysos, la Fortune, les fleuves. Le symbole, universellement connu, est, dans des versions concurrentes, relié à l'histoire d'Achéloos. La peau de la chèvre, *aegis*, sert de bouclier au jeune Zeus dans sa lutte contre les Titans ; il en fait l'ÉGIDE, une sorte d'étole qui caractérise particulièrement sa fille préférée, Athéna. Zeus transforme la chèvre elle-même en étoile. On a donné aujourd'hui le nom d'Amalthée à un satellite de Jupiter.

📖 *Ovide donne à une nymphe et non à une chèvre le nom d'Amalthée.*

La première nuit de Mai, on peut observer le lever du signe pluvieux de la Chèvre. Elle se trouve au ciel parce qu'elle a donné son lait à Jupiter nourrisson. La nymphe Amalthée qui habitait le mont Ida en Crète, y cacha, dit-on, Jupiter dans les bois. Elle possédait une belle chèvre, mère de deux chevreaux, que l'on remarquait au milieu du troupeau sur le mont Dicté avec ses hautes cornes courbes et son pis généreux. Le jeune dieu tétait son lait, mais, un jour, par accident, elle cassa sur un tronc une de ses cornes. La nymphe prit cette corne et la remplit de fruits pour nourrir le petit Jupiter. Quand le dieu s'empara du trône de son père et régna sur le ciel, souverain invincible de tout l'univers, il transforma en étoiles la nymphe et la corne féconde de sa nourrice, qui, maintenant encore, porte le nom de sa maîtresse.

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 113-129

Amazones

Nées d’Arès, le dieu de la guerre, et dévouées à Artémis, déesse de la chasse, les Amazones forment une tribu guerrière originaire du Pont Euxin, sur les rives du fleuve Thermodon. On leur attribue la fondation de villes d’Asie Mineure comme Thémiscyre, leur capitale, Ephèse et Smyrne.

Elles vivent exclusivement entre femmes ; elles assument elles-mêmes les tâches habituellement réservées aux hommes, telles la chasse et la guerre, réservant les activités féminines à leurs esclaves masculins. La tribu est dirigée par des reines, dont les plus célèbres sont Antiope, Hippolyte et Penthésilée. Une fois par an, pour les nécessités de la reproduction, elles s’unissent à leurs voisins les Mégaréens. Après l’accouchement, elles élèvent leurs filles auprès d’elles mais renvoient leurs fils à leur père, à moins qu’elles ne les tuent ou les réduisent en esclavage après les avoir mutilés.

On les dépeint comme de belles femmes, rudes, athlétiques mais capables d’enflammer d’un regard les héros les plus valeureux. La légende selon laquelle elles se coupaient le sein droit pour mieux tirer à l’arc est issue d’une étymologie contestée,

rapportant leur nom à *mazos*, « mamelle » en grec, précédé d'un alpha privatif. Elle ne semble pas confirmée par les textes les plus anciens ni par les représentations antiques.

Les Amazones ont croisé le chemin de plusieurs héros mythiques. Bellérophon les affronte après avoir libéré la Lycie de la Chimère ; pour son neuvième travail, Héraclès doit rapporter la ceinture de la reine Hippolyte à Eurysthée ; Thésée enlève Antiope, dont il a un fils, Hippolyte ; il la tue ou elle meurt au combat à ses côtés lorsque ses sœurs envahissent l'Attique ; Achille combat les Amazones venues prêter main forte aux Troyens après la mort d'Hector et tombe amoureux de Penthésilée après l'avoir blessée à mort. Alexandre le Grand lui-même aurait rencontré la reine de son époque qui désirait un enfant de lui.

Les historiens anciens ne sont pas d'accord sur la réalité historique des Amazones. Selon Hérodote, il s'agirait des compagnes des Scythes, dont les femmes montent à cheval, chassent et se battent comme les hommes.

Diodore de Sicile mentionne d'autres Amazones, plus anciennes, qui ont pour patrie la Libye, et qui auraient côtoyé les Atlantes. Leurs mœurs sont identiques à celles des Amazones d'Asie Mineure.

➲ Carte « Les Travaux d’Héraclès »

📖 Sur les rives du fleuve Thermodon habitait jadis un peuple gouverné par des femmes exercées, comme les hommes, au métier de la guerre. Une de leurs reines, d’une force et d’un courage remarquables, forma une armée composée de femmes, l’accoutuma aux fatigues de la guerre et s’en servit pour soumettre quelques peuplades du voisinage. Ce succès ayant augmenté sa renommée, elle marcha contre d’autres peuples limitrophes. Là encore, son entreprise fut couronnée de succès. Gonflée d’orgueil, la reine se prétend fille d’Arès. Elle oblige les hommes à filer la laine et à faire des travaux de femmes. D’après ses lois, les fonctions militaires reviennent aux femmes, tandis que les hommes sont humiliés et réduits en esclavage.

Dès la naissance, les femmes estropiaient les enfants mâles des jambes ou des bras, de manière à les rendre impropres au service militaire ; elles brûlaient le sein droit aux filles, afin que qu’il ne les gêne pas dans les combats. C’est pour cette raison qu’on leur donna le nom d’Amazones. Leur reine, si célèbre par sa sagesse et ses vertus guerrières, fonda une ville importante, nommée Thémiscyre, à l’embouchure du fleuve Thermodon, et y construisit un palais fameux. Elle la dirigea d’une main ferme et, avec le concours de son armée, elle recula jusqu’au Tanaïs les limites de son empire. Enfin, après de nombreux exploits, elle mourut au combat, en se défendant héroïquement.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre II, chapitre 45

📖 Comme Alexandre revenait en Hyrcanie, Thalestris, reine des Amazones qui possédait tout le pays situé entre le fleuves Phasis et Thermodon, s'arrangea pour se trouver sur son chemin. Cette reine était d'une grande beauté et en même temps d'une force physique surprenante. De plus, elle était célèbre dans toute la nation pour son courage extraordinaire. Elle avait laissé son armée sur les confins de l'Hyrcanie et elle n'avait amené avec elle que trois cents Amazones revêtues comme elle de leurs armes. Alexandre admira l'équipement militaire, et surtout de la beauté de ces femmes. Il demanda à Thalestris à quel motif il devait un accueil si magnifique. Thalestris lui répondit sans hésiter, qu'elle désirait avoir un enfant de lui : par ses exploits, il s'était élevé au-dessus des autres hommes. Comme elle s'était elle-même illustrée dans la profession des armes, elle pensait être digne de lui. Et elle espérait que le fruit de leur union surpasserait en valeur tous les hommes du monde. Le roi se laissa facilement convaincre par cette proposition ; il accorda treize jours à Thalestris, après lesquels il la renvoya chargée de magnifiques présents.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre XVII, chapitre 77

📖 Les Grecs combattirent les Amazones, que les Scythes appellent *Aiorpata*, nom que les Grecs traduisent par *Androctones* [*« qui tuent les hommes »*], car *aior*, en scythe, signifie « homme », et *pata* veut dire « tuer ». Après leur combat et leur victoire sur les bords du Thermodon, on raconte qu'ils emmenèrent avec eux, dans trois vaisseaux, toutes celles qu'ils avaient pu faire prisonnières. Lorsqu'on fut en pleine mer, elles attaquèrent leurs vainqueurs et les taillèrent en pièces. Mais elles n'y connaissaient rien en navigation, elles ne savaient pas utiliser le gouvernail, ni les voiles ni les rames. Alors, après avoir tué tous les hommes, elles se laissèrent dériver au gré des flots et des vents, et abordèrent à Cremnes, sur le Palus-Maeotis [*détroit des Dardanelles*]. Cremnes appartient au pays des Scythes libres. Les Amazones y débarquent et pénètrent dans les terres habitées. Là, elles s'emparent du premier haras qu'elles rencontrent sur leur route, elles montent à cheval, et pillent les terres des Scythes.

Les Scythes ne pouvaient deviner qui étaient ces ennemis, dont ils ne connaissaient ni le langage ni le costume ; ils ignoraient aussi de quelle nation ils étaient, et, pris par surprise, ils n'imaginaient pas d'où ils venaient. Trompés par leur taille, ils les prirent d'abord pour des hommes, et, dans cette idée, ils leur livrèrent bataille. Mais en voyant les morts tombés entre leurs mains après le combat, ils comprirent que c'étaient des femmes. Ils décidèrent de ne plus en tuer aucune, mais de leur envoyer autant d'hommes qu'elles étaient de femmes d'après leurs estimations. Ils ordonnèrent aux plus jeunes d'entre eux d'installer leur camp près de celui des Amazones, de faire les mêmes choses qu'ils leur verraient faire, de ne pas se battre même si elles les attaquaient, mais de prendre la fuite et de s'approcher pour camper près d'elles lorsqu'elles cesseraient de les poursuivre. Les Scythes adoptèrent cette stratégie, parce qu'ils voulaient avoir des enfants de ces femmes.

Les jeunes gens suivirent ces ordres : ayant compris qu'ils n'étaient pas venus pour leur faire du mal, les Amazones les laissèrent tranquilles. Cependant les deux camps se rapprochaient tous les jours un peu plus. Les jeunes Scythes n'avaient, comme les Amazones, que leurs armes et leurs chevaux, et vivaient, comme elles, de chasse et de razzia.

Vers midi, les Amazones s'éloignaient du camp, seules ou deux par deux, pour satisfaire leurs besoins naturels. Les Scythes, qui s'en étaient aperçus, firent la même chose. Un d'entre eux s'approcha d'une Amazone isolée, et celle-ci, loin de le repousser, lui accorda ses faveurs. Comme elle ne pouvait lui parler, parce qu'ils ne se comprenaient pas, elle lui fit comprendre par signes qu'il revienne le lendemain au même endroit avec un de ses compagnons, et qu'elle amènerait aussi une de ses compagnes. Le jeune Scythe, de retour au camp, y raconta son aventure ; et le jour suivant il revint avec un autre Scythe au même endroit. Il y trouva l'Amazone, qui l'attendait avec une de ses compagnes.

Les autres jeunes gens, instruits de cette aventure, apprivoisèrent aussi le reste des Amazones. Plus tard, ils réunirent les deux camps, ils restèrent ensemble, et chacun prit pour femme celle dont il avait eu d'abord les faveurs. […] De là vient que les femmes des Sauromates ont conservé leurs anciennes coutumes : elles montent à cheval, et vont

à la chasse, tantôt seules et tantôt avec leurs maris. Elles les accompagnent aussi à la guerre, et portent les mêmes habits qu'eux.

Hérodote, *Histoires*, Livre IV, chapitres 110-116

Amphiaraos

Fils d’Oïclès, roi d’Argos, et d’Hypermnestre, une sœur de Léda, Amphiaraos est un guerrier courageux qui participe à de grandes expéditions héroïques : chasse du sanglier de Calydon, quête de la Toison d’or par les Argonautes. Qu’il ait reçu d’Apollon le don de voyance, ou qu’il en ait hérité de son ancêtre Mélampous, il prédit l’avenir avec justesse. Sa disparition énigmatique et son apothéose couronnent son destin.

Amphiaraos partage un moment le trône d’Argos avec Adraste, son ami. Il s’est marié avec Eriphyle, sœur de celui-ci, mais, pour l’obtenir, il a dû faire la fatale promesse de lui accorder tout ce qu’elle demanderait. Lorsque Polynice recrute des alliés pour attaquer Thèbes au cours de la guerre des Sept contre Thèbes, Amphiaraos qui connaît l’issue désastreuse de cette guerre refuse. Or Polynice offre à Eriphyle le précieux collier d’Harmonie en échange de sa collaboration. Amphiaraos doit donc obéir à la volonté de sa femme, mais, sûr de ne pas revenir, il fait promettre à ses fils de venger sa mort en punissant cette épouse sans cœur. Seul survivant avec Adraste de la bataille qui clôt l’attaque contre

Thèbes, il est poursuivi par ses ennemis quand la terre s’ouvre et l’engloutit avec son char. Nul ne l’a ensuite jamais revu. Zeus, qui le protège, lui octroie l’immortalité : on lui rend un culte comme héros ; son oracle à Oropos est très fréquenté et vénéré.

📖 *Apollon vient, en pleine bataille, annoncer à Amphiaraos sa mort prochaine.*

Le devin, posant ses armes, respire un moment, et répond :

– Dieu vénéré, quand tu vins honorer un faible mortel en t’asseyant sur ce char qui va bientôt périr, je te reconnus au frémissement de l’essieu. […] J’entends déjà le bruit du Styx aux flots rapides, les noirs fleuves de Pluton, et les triples aboiements de son farouche gardien. Reprends ces lauriers qu’il ne m’est pas permis de porter aux enfers. Maintenant ma voix t’implore pour la dernière fois : si à son heure dernière tu daignes accorder quelque faveur à ton fidèle devin, c’est à toi, Phébus, que je recommande la vengeance de mes foyers trahis, et le châtiment de ma criminelle épouse. […]

La terre, prête à s’entrouvrir, frémit peu à peu ; sa surface s’ébranle, la poussière s’élève en tourbillons plus épais, un bruit souterrain fait mugir la plaine. […] Un gouffre immense engloutit le héros, et les coursiers qui se préparaient à le franchir. Amphiaraos ne laisse échapper ni ses armes ni les rênes ; tel qu’il était, debout sur son char, il descend droit au Tartare.

A la vue du devin qui, en tombant tout à coup au milieu des pâles ombres, a pénétré dans les demeures de la Mort et les abîmes mystérieux du monde souterrain, les mânes, troublés à la vue de ses armes, sont saisis d’effroi. On s’étonne de voir sur les bords du Styx des traits, des chevaux, un corps vivant : Amphiaraos, en effet, n’avait point été livré aux flammes du bûcher. Ce n’était pas une ombre noire, échappée de l’urne funéraire ; encore mouillé de la sueur brûlante des combats, il était armé d’un bouclier qui ruisselait de sang, et tout couvert de la poussière du champ de bataille d’où il avait disparu. […] Bientôt le devin ne fut plus qu’une ombre légère ; déjà ses armes

s’étaient évanouies. Il était à pied, mais sur son visage, la majesté du devin était encore empreinte. […] Il prononça ces mots :

– Naguère devin aimé d’Apollon, je subis ici un destin nouveau, sans être coupable d’aucun crime. Je n’ai pas mérité d’être ainsi ravi à la lumière bienfaisante du ciel. Trahi par une perfide épouse que séduisit un or coupable, je me rendis à l’armée des Grecs […] ; mais je n’ignorais pas mon destin. Tout à coup la terre trembla et s’entrouvrit, et, j’en frémis encore, au milieu de la mêlée la nuit des enfers m’engloutit. […] Je ne reverrai plus les toits de Lerne. Ma cendre n’ira pas même consoler mon malheureux père : je ne jouirai ni d’un tombeau, ni des flammes du bûcher, ni des larmes des miens. […] Ah ! Si quelque jour mon épouse criminelle descend ici, ô Hadès, il faut lui réserver un affreux supplice, elle mérite toute ta colère. […]

Ce char orné de lauriers sacrés et naguère si redouté dans la mêlée sanglante, personne ne l’a vu renversé ou mis en fuite. […] Ce triste lieu où s’entrouvrit la terre avide reste désert ; on l’évite par respect pour le tombeau infernal du héros. […] Tous, Amphiaraos, répètent tes louanges, tous pleurent le devin dont la bouche était si féconde en oracles véridiques. Sous toutes les tentes on n’entend qu’une voix :

– Les dieux ont abandonné notre camp. Voilà la reconnaissance d’Apollon ! Qui nous dira maintenant ce que présage le cours des astres et la foudre qui tombe à gauche ? Qui lira la volonté des Dieux dans les entrailles des victimes ? Qui nous dira quand il faut marcher, quand il faut attendre ? A qui les oiseaux révéleront-ils nos destinées ? Tous les maux que la guerre devait amener et pour nous et pour toi, tu le savais, et pourtant (quel courage dans une âme sainte !) tu es venu, tu t’es associé à nos armes malheureuses. […] Delphes, devenue muette, te pleurera longtemps.

Stace, *Thébaïde*, Livres VII, vers 779-820 et VIII, vers 1-196

Amphion

Fils de Zeus et d'Antiope, frère jumeau de Zéthos, Amphion a vécu une vie malheureuse et tragique. Il a connu dès avant la naissance les tourments réservés aux enfants illégitimes. Zeus, sous l'apparence d'un satyre, avait séduit Antiope, fille du roi Nyctée. Lorsque son père voit qu'elle est enceinte, il la maudit, la chasse et se suicide en chargeant son frère, Lycos, de venger l'honneur de la famille. Antiope se réfugie à Sicyone, mais Lycos assiège la ville, en tue le roi, et emmène Antiope comme prisonnière à Thèbes dont il est régent. La jeune femme, en chemin, accouche de deux jumeaux, Amphion et Zéthos. Lycos abandonne sans pitié sur le mont Cithéron les nourrissons, mais des bergers les recueillent. Si l'un des petits, Zéthos, sera chasseur et berger comme ses parents adoptifs, l'autre, Amphion, reçoit les leçons d'Hermès et devient un poète doué, un musicien extraordinaire. Il exerce son pouvoir sur toute la création, les animaux, les plantes et même les pierres. Cette différence de vocation cause parfois des disputes entre les deux frères… Les jeunes gens retrouvent leur mère, Antiope, qui a pu s'évader de sa

prison. Ils vont à Thèbes pour la venger en tuant Lycos et Dircé.

Les jeunes gens décident ensuite de refonder une Thèbes nouvelle, à côté de la forteresse antique de Cadmos, si durement marquée par le destin. Zéthos déplace péniblement les rochers, mais Amphion, en jouant simplement un air sur sa flûte ou sa lyre, charme les pierres qui, d'elles-mêmes, s'empilent pour édifier de hauts remparts percés de sept portes. Amphion, devenu roi de Thèbes, épouse Niobé dont il a sept fils et sept filles. Hélas, cette belle famille, trop vantée par la mère orgueilleuse, est massacrée par Apollon et Artémis. Désespéré, Amphion se suicide.

> 📖 En cours de route, près d'Eleuthères en Béotie, Antiope accouche de jumeaux. Ils sont aussitôt exposés, mais un bouvier, qui les trouve, les élève ; il nomme l'un Zéthos et l'autre Amphion. Zéthos apprend à s'occuper du bétail, tandis qu'Amphion s'exerce au chant lyrique, avec un instrument offert par Hermès. Lycos et sa femme Dircé, qui ont emprisonné Antiope, la maltraitent sans répit. Or un jour, les liens qui enserrent Antiope se dénouent d'eux-mêmes ; la prisonnière s'enfuit et vient demander refuge à la cabane des deux garçons. Zéthos et Amphion apprennent alors qu'Antiope est leur mère, ils tuent Lycos, attachent Dircé à un taureau, puis ils jettent son corps dans une source qui portera dorénavant le nom de Dircé. Ayant ainsi pris le pouvoir, les deux frères fortifient la ville : les pierres suivent le son de la lyre d'Amphion. […] Zéthos épouse Thébè, qui donne son nom à la ville de Thèbes ; Amphion épouse Niobé, la fille de Tantale.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre III, chapitre 5, 5-6

📖 *Antiope s’est évadée et arrive, épuisée, à la maison de ses fils sur le Cithéron.*

Zéthos refuse durement de l’accueillir ; et Amphion, sensible à ses larmes, ne peut cependant lui ouvrir une étable où elle devait espérer un asile. Lorsque les flots furieux s’apaisent, et que les vents ne se font plus la guerre, on entend sur le rivage se briser les vagues affaiblies : ainsi Antiope plie-t-elle sous ses maux. Cependant ses deux fils éprouvent une pitié tardive ; ils reconnaissent leur erreur ; le vieillard qui leur servit de père, leur rend une mère chérie, et les deux frères attachent l’implacable Dircé aux cornes d’un taureau farouche. Reconnais, Antiope, le maître des dieux. La voilà, cette Dircé ; la voilà traînée dans les campagnes, et condamnée à souffrir mille morts ! Les champs de Zéthos sont couverts de son sang, et Amphion vainqueur chante un hymne à Apollon sur les sommets de l’Aracynthe.

Properce, *Elégies*, Livre III, 15, vers 33-46

Amphitrite

Amphitrite est une Néréide ou une Océanide, et l’épouse de Poséidon. C’est une belle jeune femme, qui n’est pas sans ressemblances avec Aphrodite ; elle est généralement représentée aux côtés de son royal époux, souvent sur un char tiré par des chevaux ou des hippocampes, entouré de Tritons, de dauphins et autres créatures marines. Sans individualité bien définie, elle personnifie les eaux.

On raconte que Poséidon tomba amoureux d’elle en la voyant danser avec ses sœurs à Naxos. Mais il lui fait peur, et elle se réfugie auprès d’Atlas, sur les bords du grand Océan. Delphinos, le Dauphin, l’émissaire de Poséidon, la retrouve et la ramène à son maître. Tout l’Olympe est présent à leur mariage, de même que la grande famille de Nérée. Ils ont un fils Triton et deux filles, les nymphes Rhodé et Benthésicymé.

📖 On dit qu’il fut au nombre des astres, parce que Poséidon, voulant épouser Amphitrite, elle se réfugia par pudeur chez Atlas, pour conserver sa virginité. Les Néréides la tenant cachée parmi elles, Poséidon envoya entre autres galants le dauphin pour la chercher. Il la trouva dans les îles atlantiques et l’amena à Poséidon qui, l’ayant épousée, rendit à ce dauphin de grands honneurs sur mer, se le consacra et mit son image au ciel. Ceux qui veulent plaire à Poséidon, prétendent que c’est lui qui est représenté tenant par reconnaissance un dauphin à la main. C’est ce qu’Artémidore écrit dans les élégies qu’il a écrites sur Eros.

Eratosthène, *Constellations*, XXXI « Le Dauphin » (texte complet)

Amphitryon

Amphitryon a beau avoir été un vaillant guerrier, il est surtout connu pour ses déboires conjugaux. Il a en effet obtenu la main de la belle Alcmène, fille d'Electryon, roi de Tirynthe, mais à une condition : il ne pourra consommer le mariage que s'il venge le meurtre de ses beaux-frères, assassinés par les Taphiens, de vils pillards. Dans une première bagarre, il tue par accident son beau-père, il doit s'enfuir à Thèbes où le roi Créon le purifie. Il part pour une deuxième expédition et, cette fois, remporte la victoire sur les Taphiens. Il revient promptement, mais, pendant son absence, Zeus-Jupiter a pris ses traits afin d'assouvir son désir pour Alcmène. La même nuit, Alcmène a donc conçu deux enfants de deux pères différents, Héraclès fils du dieu et Iphiclès fils du roi. Le dépit du mari trompé, les quiproquos divers avant que la situation ne s'éclaircisse, ont inspiré les auteurs comiques qui trouvent cette scabreuse histoire plus cocasse que tragique.

> 🕮 *Amphitryon est de retour au logis conjugal*.
>
> AMPHITRYON. – (*sans apercevoir Alcmène*) Mon épouse m'aime comme je l'aime, par Pollux ! Elle va être ravie de me voir de retour, surtout après une victoire sur des ennemis qu'on croyait invincibles. C'est grâce à moi, sous mon commandement, qu'ils ont été vaincus à la première bataille. (*il voit alors Alcmène*) Amphitryon salue avec joie son épouse chérie, celle que son mari met au-dessus de toutes les

femmes de Thèbes, et que tous admirent. Comment va ta santé ? Tu languissais de moi ?

SOSIE. – (*à part*) Jamais on n'a été plus attendu. On ne le salue pas plus qu'un chien.

AMPHITRYON. – Je me réjouis de ton heureuse grossesse.

ALCMÈNE. – Par Castor ! De qui te moques-tu ? Tu me salues comme si tu ne venais pas de me quitter ! A t'entendre, on croirait que tu me retrouves pour la première fois depuis ton retour de la guerre.

AMPHITRYON. – Mais oui, je te vois aujourd'hui, pour la première fois depuis bien longtemps. […]

ALCMÈNE. – Veux-tu m'éprouver ? Pourquoi revenir si soudainement ? De mauvais présages t'ont arrêté ? Le mauvais temps t'a empêché d'aller rejoindre tes légions, comme tu le voulais tantôt ?

AMPHITRYON. – Tantôt ? Quand cela, s'il te plaît ? […] Elle délire ! Elle rêve tout éveillée !

ALCMÈNE. – Non, ma foi, je ne délire pas, je ne rêve pas, je suis bien éveillée ! Je dis la vérité vraie : je t'ai vu tantôt, avant l'aube, avec Sosie.

AMPHITRYON. – Où ça ?

ALCMÈNE. – Ici même, dans la maison.

AMPHITRYON. – Jamais de la vie. As-tu perdu l'esprit ? Tu veux m'humilier ?

ALCMÈNE. – Cher époux, comment peux-tu demander cela ?

AMPHITRYON. – Autrefois tu m'accueillais joyeusement, tu me parlais comme une épouse fidèle contente de revoir son mari. Mais aujourd'hui, je te trouve bien changée !

ALCMÈNE. – Pas du tout ! Hier, à ton arrivée, je t'ai dit bonjour, je t'ai demandé des nouvelles de ta santé, cher époux, je t'ai embrassé. […]

SOSIE. – (*à part*) Ce baiser-là ne me plaît pas du tout.

AMPHITRYON. – Et après ?

ALCMÈNE. – Tu es allé au bain.

AMPHITRYON. – Et après le bain ?

ALCMÈNE. – Tu t'es mis à table.

SOSIE. – Très bien ! A merveille ! Continue donc ton enquête !!

AMPHITRYON. – Ne nous interromps pas. (*à Alcmène*) Continue.

ALCMÈNE. – Nous avons soupé ensemble ; j'étais près de toi.

AMPHITRYON. – Sur le même lit ?

ALCMÈNE. – Oui.

SOSIE. – Ouille !

AMPHITRYON. – Laisse-la dire. Et après le souper ?

ALCMÈNE. – Tu as dit que tu avais sommeil, alors on est allés au lit.

AMPHITRYON. – Dans quel lit ?

ALCMÈNE. – Tous les deux dans le même lit. […]

AMPHITRYON. – Malheur ! Je suis perdu, je suis déshonoré ! On a séduit ma femme pendant mon absence.

ALCMÈNE. – Par Castor ! […] En quoi ai-je mérité de telles insultes ?

AMPHITRYON. – Tu t'accuses toi-même, et tu demandes de quoi tu es coupable ?

ALCMÈNE. – Est-ce un crime pour ta femme d'avoir couché avec toi ?

AMPHITRYON. – Avec moi ? Effrontée ! Tu ne manques pas d'audace ! Si tu n'as pas de vergogne, fais au moins semblant d'en avoir.

ALCMÈNE. – Tu me reproches une conduite indigne de ma naissance. Moi, infidèle ! On peut me calomnier, personne ne peut prouver que j'ai fauté.

AMPHITRYON. – O dieux immortels ! Et toi au moins, Sosie, me reconnais-tu ? N'ai-je pas soupé hier à bord du navire dans le port ?

ALCMÈNE. – Moi aussi, je peux appeler des témoins pour prouver ce que je dis.

SOSIE. – Je ne sais plus où j'en suis. A moins qu'un autre Amphitryon ne fasse tes affaires en ton absence, et ne tienne ta place quand tu n'y es pas. […] Je ne sais quel enchantement trompe ta femme.

ALCMÈNE. – J'en atteste le pouvoir suprême du roi des dieux, et la matrone Junon, que j'honore autant que je le dois, le corps d'aucun mortel, sauf toi, n'a touché mon corps !

AMPHITRYON. – Ah si seulement tu disais la vérité !

ALCMÈNE. – Je la dis, mais pour rien ; tu ne veux pas m'entendre.

AMPHITRYON. – Tu es femme, les serments ne vous font pas peur.

Plaute, *Amphitryon*, vers 496-676

Anchise

Anchise, fils de Capys, est cousin du roi de Troie, Priam. Il gardait les troupeaux sur le mont Ida lorsque Aphrodite s'éprend de sa beauté. Elle le séduit aisément, tout en lui dissimulant sa véritable identité. Elle ne la lui révèle qu'ensuite : enceinte d'un fils, le futur Enée, elle lui demande de garder le secret sur l'origine de celui-ci, donc sur sa mésalliance. Un jour, dans un moment d'ivresse, Anchise oublie sa promesse et se vante d'avoir couché avec une déesse. Zeus punit son indiscrétion en le rendant boiteux. Ainsi Anchise passe-t-il directement du statut d'amant fringant à celui de père vénérable. Son infirmité le prive d'une carrière de guerrier. Exemple, parmi bien d'autres, du danger des unions inégales.

Son fils, Enée, l'aime et le respecte ; il arrive à convaincre son père de quitter Troie en flammes, juste avant qu'il ne soit trop tard. Il le porte sur ses épaules pour fuir, Anchise emporte les Pénates du foyer. La flotte d'Enée parcourt ensuite les mers, à la recherche de la ville et du royaume promis par les dieux. Anchise meurt, très âgé, à Drépanon en Sicile, bien avant l'arrivée au Latium. Enée institue des jeux

à sa mémoire. Lorsque le héros, incertain, ne sait plus quel choix faire, il descend aux Enfers pour consulter l'ombre de son père sur son destin. Anchise lui prédit et la gloire de ses descendants dans la future Rome, et l'Empire que la Ville exercera sur le monde.

➲ Généalogies « Les Priamides », « De Troie à Rome »

📖 Zeus suscite en Aphrodite le doux désir de s'unir à un mortel, afin qu'elle connaisse le lit d'un homme, et que la déesse qui aime les sourires cesse de se moquer et de se vanter chez les dieux d'avoir uni d'amour des dieux avec des mortelles qui leur donnent des fils mortels, d'avoir uni des déesses avec des mortels. Zeus lui fait donc désirer Anchise, beau comme un dieu, qui, sur les cimes de l'Ida aux mille sources, gardait les bœufs. […] Il était resté seul, près des étables, à jouer de la cithare, tandis que les autres bergers étaient partis aux prés. Aphrodite, fille de Zeus, s'arrête devant lui, sous l'apparence d'une jeune fille, pour ne pas le terrifier. Anchise la voit, la contemple, admire sa beauté, sa haute taille, ses riches ornements. Le doux désir s'empare de lui. […]

Il lui adresse de respectueuses prières car il est sûr qu'elle est une déesse, mais elle se fait passer pour une simple mortelle, une fille de Phrygie qu'Hermès a ravie aux siens en lui prédisant son union avec Anchise. Il lui faut alors sa déclaration.

– Si tu es vraiment une mortelle, enfantée par une femme et fille d'Otreus comme tu le dis, je veux t'appeler pour toujours ma femme. Ni dieu ni mortel ne saura m'empêcher de m'unir à toi à l'instant, quand bien même Apollon l'archer lancerait contre moi ses flèches douloureuses ! J'accepterais même, ô femme semblable aux déesses, de descendre chez Hadès après être entré dans ton lit !

Il lui prit la main et Aphrodite qui aime les sourires le suivit en baissant les yeux jusqu'à son lit, couvert de tapis laineux, de peaux d'ours et de lions rugissants qu'il avait tués lui-même dans les

montagnes. Anchise défait d'abord les agrafes et les souples bracelets, les épingles et les colliers qui parent Aphrodite, puis il détache sa ceinture, il ôte ses beaux vêtements et les pose sur un siège orné d'argent. C'est ainsi que, sans le savoir, par la volonté des dieux et du destin, un mortel coucha avec une déesse immortelle. […]

En se réveillant, Anchise tremble de peur, car il reconnaît bien en elle une déesse.

Il retourne sous la couverture, y cache son beau visage, et d'un ton suppliant, il lui adresse ces mots ailés :

– Aussitôt que pour la première fois je t'ai vue de mes yeux, déesse, j'ai reconnu que tu étais une déesse ! Mais toi, tu n'as pas parlé franchement. Je t'en supplie à genoux par Zeus porte-égide, ne me laisse pas impuissant dans ma vie parmi les hommes, mais aie pitié ! Car il ne produit pas de postérité, l'homme qui couche au lit des déesses immortelles.

Aphrodite lui répond aussitôt :

– Anchise, rassure-toi, ne crains rien. Ne redoute aucun mal de moi, ni des dieux bienheureux. Les dieux t'aiment ! Tu auras un fils qui régnera parmi les Troyens, et toujours des fils naîtront de ses fils. Son nom sera Enée, car j'ai ressenti une douleur terrible d'être entrée dans le lit d'un homme mortel. Et les hommes de votre lignée toujours ressembleront aux dieux par la beauté et la taille. […]

Aphrodite rappelle le sort de Ganymède, favori de Zeus, et de Tithon, aimé d'Eos, tous deux de la même lignée qu'Anchise, tous deux devenus immortels.

Non, je ne désire pas que tu vives pour toujours, immortel. Toi, la vieillesse impitoyable t'atteindra vite, la vieillesse pénible et cruelle qui accable tous les hommes et que les dieux ont en horreur. A cause de toi, les dieux pourront me railler et m'insulter, eux qui craignaient naguère mes moqueries et mon pouvoir, parce que, tous, je les avais domptés et unis à des mortelles. Je ne pourrai plus le leur rappeler, puisque j'ai commis moi-même une faute, une intolérable faute, et que je me suis à mon tour égarée. Voici que je porte sous ma ceinture l'enfant d'un mortel. Dès qu'il aura vu la lumière d'Hélios, les nymphes des montagnes aux seins généreux nourriront cet enfant, […] et quand il aura cinq ans, je te l'amènerai moi-même. Dès que tu auras vu cette fleur de tes yeux, tu te réjouiras, car il sera semblable aux dieux. Et tu le

conduiras aussitôt à Ilion battue des vents ; et si quelqu'un te demande quelle mère a porté ton cher fils, souviens-toi de répondre selon mes instructions. Dis-leur que c'est une nymphe à la peau fraîche comme la rose, une nymphe qui habite la montagne boisée. Car, si tu dis la vérité, si tu te vantes comme un fou d'avoir fait l'amour avec Cythérée à la belle couronne, Zeus irrité te frappera de la foudre brillante. Garde mes paroles dans ton esprit, tais-toi, ne me nomme pas, et crains la colère des dieux !

Hymnes homériques, « à Aphrodite », vers 53-291

📖 *Enée raconte la fin de Troie à Didon qui l'accueille à Carthage.*

– Lorsque j'arrive au seuil de la maison, mon père, que je souhaite sauver plus que tout autre en l'emmenant dans la montagne, refuse de survivre au désastre de Troie et de souffrir l'exil, et me dit : « Vous dont le sang n'est pas affaibli par l'âge, vous qui avez gardé votre vigueur intacte, fuyez. Pour moi, si les dieux du ciel avaient voulu que je vive plus longtemps, ils auraient sauvé ma maison. C'est assez, plus qu'assez, d'avoir vu pareilles ruines et survécu à la prise de la ville. Ainsi, dites-moi adieu ! […] Je trouverai la mort, les armes à la main, quand un ennemi, secourable, voudra me dépouiller. Depuis trop longtemps je m'attarde ici, haï des dieux, à traîner une vie inutile, depuis que le père des dieux et le roi des hommes a lancé sur moi sa foudre. » Tous, Créüse ma femme, le petit Ascagne, toute la maisonnée, nous le supplions en pleurant de ne pas tous nous perdre avec lui, de ne pas alourdir encore le fardeau du destin. Il résiste à nos prières, et s'obstine à ne pas bouger. Alors je veux retourner au combat et y chercher la mort dans mon désespoir. […]

Un prodige se produit : des flammes entourent la tête du petit Iule.

Mon père Anchise, joyeux, lève les yeux vers les étoiles et tend ses mains vers le ciel en disant : « Jupiter tout-puissant, si des prières peuvent te fléchir, regarde-nous ; si notre piété le mérite, accorde-nous ton aide, ô père, et confirme ces présages. » Le vieillard avait à peine prononcé ces paroles, que le tonnerre retentit soudain, sur la gauche, avec un grand fracas, et qu'une étoile glisse du ciel à travers les ombres, traînant derrière elle un panache flamboyant. Nous la voyons passer par-dessus le toit, éclatante, puis plonger vers la forêt de l'Ida, en

marquant la route. […] Alors mon père, vaincu, se lève et s'adresse ainsi aux dieux, en adorant l'astre sacré : « Je n'hésite plus, je vous suis ; où que vous me conduisiez, ô dieux de ma patrie, je viens. Sauvez ma famille, sauvez mon petit-fils ! Ce présage vient de vous, Troie est soumise à votre pouvoir. »

Virgile, *Enéide,* Livre II, vers 634-668 et 687-703

📖 *Enée est descendu aux Enfers, sur l'ordre des dieux, guidé par la Sibylle, pour interroger l'ombre de son père sur son avenir. Après un long chemin, enfin il l'aperçoit.*

Le vénérable Anchise, au fond d'une vallée verdoyante, observait avec attention les âmes prisonnières destinées à rejoindre la lumière d'en haut. Justement, il considérait la file des siens, ses descendants bien-aimés, la destinée et le sort des héros, leurs caractères et leurs exploits. Dès qu'il vit, en face de lui, Enée s'avancer tout joyeux à travers les herbes, il tendit ses mains vers lui ; les larmes inondaient ses joues, et de sa bouche sortit ce cri : « Enfin te voici ! Ta piété, comme ton père l'avait pressenti, a triomphé des difficultés du voyage ! Il m'est donné, mon fils, de voir ton visage, de t'entendre et d'échanger avec toi des paroles familières ! Certes, j'en rêvais et je pensais, en décomptant les jours, que tu viendrais ; mon attente inquiète n'a pas été déçue. Que de terres, que d'immensités tu as traversées, avant que je t'accueille ! Quels dangers extraordinaires t'ont éprouvé ! Comme j'ai craint les torts que pouvait te causer le royaume de Libye ! »

Et Enée lui répond : « C'est ton image, père, ta triste image, qui, si souvent présente devant moi, m'a amené vers ce seuil ; notre flotte est ancrée dans la mer Tyrrhénienne. Laisse-moi, père, laisse-moi serrer ta main, et ne te soustrais pas à mon étreinte. » Pendant qu'il parlait, son visage ruisselait de larmes. Trois fois, il tenta d'entourer de ses bras le cou de son père ; trois fois l'image vainement saisie lui échappa, telles les brises légères, toute pareille à un songe qui s'envole.

Anchise prophétise alors à Enée le brillant avenir de Rome.

Virgile, *Enéide*, Livre VI, vers 679-702

Andromaque

Fille d’Eétion, roi de Thèbes sous Placos en Mysie près de Troie, épouse d’Hector, Andromaque symbolise l’amour conjugal et maternel face à la cruauté de la guerre.

Son père et ses sept frères ont été massacrés par Achille lors d’une expédition de pillage menée par les Grecs, qui ont pris et saccagé la ville de Thèbes pendant la huitième année de guerre contre les Troyens. Recueillie par Priam, le roi de Troie, devenue l’épouse de son fils aîné Hector, Andromaque donne naissance à un fils, Astyanax.

Après la mort d’Hector et la chute de Troie, elle subit le sort misérable des captives troyennes partagées entre les vainqueurs : elle échoit à Néoptolème (Pyrrhus), le fils d’Achille, qui fut le meurtrier de son époux. Tandis qu’elle doit monter sur le vaisseau de son nouveau maître, les Grecs précipitent son fils Astyanax du haut des remparts de la ville en flammes.

Devenue par la loi de la guerre la concubine de Néoptolème, qui a hérité du royaume de Phthie, elle lui donne un fils, Molossos, que la reine Hermione, stérile et jalouse d’Andromaque, tente de faire mettre

à mort. Tandis qu'Oreste tue Néoptolème à Delphes où il est allé consulter l'oracle, Andromaque et son fils sont sauvés par l'intervention du vieux Pélée, le père d'Achille. Andromaque devient alors l'épouse d'Hélénos, devin troyen et frère d'Hector, à qui Néoptolème avait légué une partie de son royaume. Après la mort d'Hélénos, Andromaque serait partie fonder la ville de Pergame en Mysie avec un autre fils qu'elle aurait eu de Néoptolème, Pergamos.

➲ Généalogie « Les Priamides »

📖 *Priam vient de ramener le cadavre d'Hector.*

Toutes les femmes gémissaient. C'est Andromaque aux bras blancs qui donne le signal des lamentations de deuil, en tenant dans ses mains la tête d'Hector, le tueur de guerriers :

– Mon cher époux, tu as perdu la vie bien jeune, et tu me laisses veuve dans ton palais ! Il est encore tout petit, l'enfant que toi et moi nous avons mis au monde, malheureux que nous sommes ! Je n'imagine même pas pouvoir le voir grandir… Bien avant qu'il soit grand, j'en ai peur, cette ville sera ruinée de fond en comble, car tu es mort, toi, son rempart, toi qui la protégeais et qui lui gardais ses épouses fidèles et ses petits enfants ! Bientôt sans doute elles seront emportées sur les vaisseaux des Achéens, et moi avec ! Et toi aussi, mon fils, mon tout-petit, tu vas me suivre, pour devenir avec moi l'esclave d'un maître sans pitié… ou pire, un guerrier parmi les Achéens va venir te prendre par la main pour te jeter du haut de notre rempart ! Quelle horreur ! Tu vas payer le prix de leur colère parce qu'Hector leur a tué un frère, un père, ou un fils aussi, car il y a tant d'hommes qui, sous les coups d'Hector, ont mordu la poussière !… Car il n'était pas tendre, ton père, dans le triste carnage ! C'est pourquoi les gens le pleurent, par la ville ; et indicibles sont les plaintes, le deuil que tu causes à tes parents, Hector !

Mais à moi surtout il me restera douleurs et tristesse. Car, en mourant, de ton lit, tu ne m’as pas tendu les bras, tu ne m’as dit aucune de ces paroles raisonnables que sans cesse je me rappellerais, nuit et jour, en versant des larmes !

Ainsi parle Andromaque en pleurant, et en réponse gémissaient les femmes.

Homère, *Iliade*, Chant XXIV, vers 722-746

📖 *Après la chute de Troie, les Grecs victorieux ont décidé de mettre à mort le petit Astyanax en le jetant du haut des remparts de la ville saccagée.*

ANDROMAQUE. – O mon enfant, mon fils bien aimé, mon unique trésor, tu vas mourir de la main de nos ennemis, et abandonner ta malheureuse mère ! C’est la noble valeur de ton père qui te tue, qui a fait le salut de tant d’autres, mais pas le tien ! Malheureux l’hymen pour lequel je vins autrefois dans la demeure d’Hector ! Ce n’était pas pour donner une victime aux Grecs, mais un maître à la fertile Asie que je souhaitais mettre au monde un fils ! Mon enfant, tu pleures ? Comprends-tu ton malheur ? Pourquoi me saisis-tu de tes mains et retiens-tu ma robe ? Pourquoi comme un petit poussin te caches-tu pour te blottir sous mes ailes ? Hector, brandissant son illustre lance, ne sortira pas de dessous terre, et ne reviendra pas à la lumière pour te sauver ! Ni la famille de ton père, ni la puissance des Phrygiens ne pourront te secourir non plus ; mais jeté du haut des murs, dans une affreuse chute qui brisera ta nuque, tu rendras ton dernier souffle ! O tendre corps de mon enfant, doux fardeau de mes bras, bien aimé de ta mère, ô suave odeur de ta peau, ô douce haleine de ma vie, c’est donc en vain que mon sein t’a nourri lorsque tu étais dans tes langes ! En vain que je me suis consumée en peines et en tourments ! Embrasse ta mère ! ce sera ton dernier baiser ! tout contre elle serre-toi ! Entoure mon cou de tes bras, pose ta bouche sur ma bouche ! O Grecs, qui méditez ces actions barbares, pourquoi tuez-vous cet enfant innocent de toute faute ? O race de Tyndare, Hélène, ce n’est pas de Zeus que tu es la fille ! mais nombreux, je le dis, sont tes parents : Fléau, Haine, Meurtre, Mort, tous ces monstres que nourrit la terre ! Non, en effet, jamais je ne dirai que Zeus t’a engendrée, toi le mauvais génie, la ruine

des barbares et des Grecs ! Que tu périsses puisque, par tes yeux très beaux, tu as honteusement dévasté les illustres plaines des Phrygiens ! Allez, emportez-le, précipitez-le, si tel est votre bon plaisir ! Mangez sa chair, puisque nous périssons par les dieux, et que je ne puis écarter la mort loin de mon fils ! Cachez mon corps misérable, et jetez-le dans une nef, car je pars pour de belles noces, après avoir perdu mon fils !

Euripide, *Les Troyennes*, vers 740-779

📖 *Andromaque est devenue la captive du fils d'Achille.*

ANDROMAQUE. – Honneur de la terre d'Asie, ville de Thèbes, d'où, autrefois, avec les promesses d'une riche dot, je suis partie pour la royale demeure de Priam, donnée en mariage à Hector, afin d'avoir des enfants, je pense à toi… moi, Andromaque, heureuse alors, et, maintenant, plus malheureuse que nulle autre femme ne le sera jamais ! J'ai vu mon mari Hector tué par Achille, et le fils que je lui avais donné, Astyanax, précipité du haut des remparts, après que les Grecs eurent pris la terre de Troie ! Et moi, Andromaque, issue d'une très noble race, je suis venue sur la terre grecque, et j'ai été livrée en esclave au Grec Néoptolème, comme récompense guerrière : je suis sa part du sac de Troie. J'habite les terres voisines de Phthie et de la ville de Pharsale, la même où la déesse marine Thétis habitait avec Pélée, loin des hommes dont ils fuyaient la fréquentation ; c'est en l'honneur de leurs noces que le peuple Thessalien nomme ce lieu Thétidée. Néoptolème, le fils d'Achille, possède ici cette demeure, mais il permet à Pélée, le père de son père, de commander la terre de Pharsale, car il ne veut pas reprendre le sceptre au vieillard tant qu'il vivra. Mais moi, unie par force au fils d'Achille, j'ai accouché dans ce palais et j'ai donné à mon maître un enfant mâle. Jusqu'ici, malgré le malheur qui m'écrase, j'avais toujours espéré que, mon fils vivant, je trouverais quelque appui et quelque secours contre mes maux ; mais depuis que mon maître a épousé Hermione, la Lacédémonienne, depuis qu'il s'est détourné de mon lit d'esclave, je suis tourmentée par cette femme qui m'accable de mauvais traitements. Elle prétend que, par des charmes secrets, je la rends stérile et odieuse à son mari, que je veux commander à sa place dans le palais et que je veux la chasser de son lit par force, ce lit que Néoptolème m'a imposé par la violence, et que, maintenant, il m'a

obligée à quitter ! Le grand Zeus le sait, il sait que je ne suis entrée dans ce lit que contre ma volonté. Mais cette femme ne veut pas m'entendre, elle veut me tuer et son père Ménélas est venu aider sa fille pour cela. Et, maintenant, il est ici, dans cette demeure : c'est pour me tuer qu'il est venu de Sparte. Je suis terrifiée.

Euripide, *Andromaque*, vers 1-42

Andromède

Fille de Céphée, roi d’Ethiopie, et de Cassiopée, Andromède est victime de la vanité de sa mère, qui se prétend plus belle que toutes les Néréides réunies. Jalouses, celles-ci ont demandé à Poséidon de venger cette insulte ; c’est pourquoi le dieu de la mer a envoyé un monstre marin qui dévaste tout. Céphée consulte alors l’oracle de Zeus Ammon pour trouver une solution : le dieu répond que le pays ne sera délivré qu’à la condition d’offrir au monstre une victime expiatoire, la propre fille de l’insolente Cassiopée. C’est l’intrépide PERSÉE qui vient délivrer la belle princesse, enchaînée, nue, à un rocher où le monstre doit venir la dévorer.

📖 *Vainqueur de la Gorgone Méduse, Persée s’est envolé grâce à ses sandales ailées.*

Persée a déjà laissé derrière lui d’innombrables terres, lorsqu’il baisse les yeux sur l’Ethiopie, le pays du roi Céphée. Le royaume est alors en plein bouleversement à cause de l’orgueil de Cassiopée, l’épouse de Céphée : en effet, la reine a osé se vanter d’être plus belle que les divines Néréides, dont le palais se trouve sous la mer, et, pour la punir de cette audace, Neptune a envoyé un monstre marin ravager le pays. Le roi, affolé, a déjà consulté l’oracle pour savoir comment apaiser la colère du dieu et la réponse est tombée, terrible : c’est sa propre fille, Andromède, que Céphée doit offrir en pâture au monstre pour expier les insolents discours de sa mère. La mort dans l’âme, le roi a dû se résoudre à conduire sa fille au sacrifice.

La jeune princesse est attachée sur un rocher qui surplombe la mer. Malgré l'horreur de sa situation, sa beauté resplendit : on pourrait la prendre pour une merveilleuse statue sculptée dans le marbre par le plus grand des artistes si ses cheveux ne flottaient pas au gré du vent et si ses larmes ne coulaient pas sur ses joues. Persée la voit : aussitôt séduit, il admire les charmes qu'il aperçoit ; il en oublie presque de battre les airs de ses ailes ! A son insu, les feux de l'amour ont déjà pénétré dans son cœur. Il s'arrête et descend ; à peine a-t-il posé le pied par terre qu'il s'écrie :

– Belle inconnue, tu n'es pas faite pour porter de pareilles chaînes ! c'est celles de l'amour qui devraient t'attacher ! de grâce, réponds-moi : comment t'appelles-tu ? quel est le nom de ce pays ? pourquoi es-tu ainsi enchaînée ?

Andromède se tait ; c'est une pure jeune fille innocente : elle n'ose pas regarder un homme, elle n'ose pas lui parler. Si elle avait pu se détacher, elle aurait caché son visage dans ses mains, mais elle ne peut que pleurer et ses yeux se remplissent de larmes. Cependant, Persée insiste et Andromède a peur de paraître coupable si elle ne lui répond pas : elle dit son nom, celui de son pays, et elle raconte comment la vanité de sa mère a causé son malheur.

Tandis que la princesse parle encore, la mer se met à bouillonner : dans un fracas épouvantable, un monstre surgit des vagues et s'avance vers le rocher ; sa taille est gigantesque et son corps couvert d'écailles semble couvrir toute la surface de l'eau. Andromède pousse un cri ; son père et sa mère courent vers elle, mais ils savent qu'ils sont trop faibles pour la secourir. Ils ne peuvent que se lamenter en embrassant leur fille attachée au rocher.

– Vous aurez plus tard tout le temps de pleurer ! leur dit alors Persée, mais nous n'avons qu'un instant pour sauver votre fille. Si je la demandais en mariage, moi, Persée, fils de Jupiter et de Danaé, moi qui ai vaincu la Gorgone à la tête hérissée de serpents, moi qui vole dans le ciel porté par des ailes légères, je suis sûr que vous me choisiriez pour gendre de préférence à tous les autres prétendants ; mais je veux faire plus que me présenter avec ces titres de gloire : avec l'aide des dieux, je veux obtenir Andromède parce que je l'aurai méritée. Si je réussis à la sauver grâce à mon courage, je demande qu'elle soit à moi : telle est ma condition !

Céphée et Cassiopée acceptent : comment auraient-ils pu refuser dans la situation où ils étaient ! Ils promettent au héros intrépide leur fille pour épouse et leur royaume pour dot.

Cependant, semblable à un navire rapide qui fend les vagues écumantes, le monstre approche en écartant les flots. Déjà il n'était plus qu'à un jet de fronde du rivage, quand, tout à coup, Persée frappe le sol de ses pieds pour s'élancer dans l'air : son ombre réfléchie par la surface de l'eau semble voler sur la mer ; le monstre la voit et se met à la combattre. Persée s'abat alors sur son dos comme un aigle qui saisit un serpent par-derrière pour éviter d'être mordu, et il plonge son épée recourbée dans son épaule droite. Atteint d'une profonde blessure, le monstre bondit et se dresse dans l'air de toute sa taille gigantesque ; il rugit : tantôt il se cache sous l'eau, tantôt il tourne sur lui-même comme un sanglier féroce poursuivi par une meute de chiens. Grâce à ses ailes, Persée échappe à la gueule béante qui essaie de le mordre et, à grands coups d'épée, il frappe sans relâche : sur le dos hérissé d'écailles, sur les flancs, sur la queue qui ressemble à celle d'un poisson. Le monstre vomit des flots de sang mêlés aux flots de la mer : ils arrosent les ailes de Persée qui sent ses sandales s'alourdir. Le héros n'ose plus s'envoler car il a peur de tomber ; il a aperçu un écueil dont la pointe se dresse au-dessus des vagues : il le prend pour appui et, tandis qu'il tient la pointe du roc de sa main gauche, il plonge trois ou quatre fois son épée dans le ventre du monstre, sans lui laisser aucun répit.

Des applaudissements et des cris de joie retentissent sur le rivage. Le monstre est mort : son corps sanglant a disparu dans la mer. Ravis, Céphée et Cassiopée félicitent le héros : ils le considèrent désormais comme leur gendre et comme le sauveur de leur royaume. Délivrée de ses chaînes, Andromède s'avance et se jette dans les bras de ses parents. […] Persée épouse ensuite Andromède : il ne veut qu'elle pour prix de sa victoire. L'Amour et l'Hymen font briller leurs flambeaux. On verse sur les feux l'encens et les parfums. Les portiques sont ornés de guirlandes ; dans des hymnes et dans des chœurs, sur le luth, la lyre et la flûte, on chante l'allégresse générale. Le palais est décoré de toutes ses richesses : les portes en sont ouvertes et les grands de la cour prennent place au banquet de Céphée.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IV, vers 668-739 et 757-764

Antée

Fils de Gaia et de Poséidon, le géant Antée vit dans le désert de Libye, se nourrissant de lions. Redoutable lutteur, il provoque en duel tous les étrangers de passage et immanquablement, les terrasse. Ensuite, il les décapite et dépose leurs crânes sur les murs du temple de Poséidon. En effet, il a promis à son père de lui élever un temple en crânes humains.

Héraclès est confronté à lui sur le chemin des Hespérides. Trois fois, il lui fait mordre la poussière, et chaque fois, le géant se relève avec des forces décuplées. C'est que sa mère, la Terre, le régénère aussitôt qu'il touche le sol. Athéna révèle son secret à Héraclès, ou il s'en aperçoit de lui-même. Alors il maintient le géant en l'air pour l'étouffer entre ses bras puissants.

➲ Carte « Les travaux d'Héraclès »

📖 Après avoir enfanté les géants, Tellus, la Terre, n'était pas épuisée. Elle conçut dans les cavernes de Libye le formidable Antée. Elle en était plus fière que de Typhon, Tityos, ou du farouche Briarée. Sa mère lui avait donné des forces prodigieuses. Mais en plus, dès que son corps s'affaissait et touchait sa mère, il se régénérait et prenait une nouvelle vigueur.

On dit qu’il habitait dans cette grotte, là, cachée sous un grand rocher. Il se nourrissait de lions pris à la chasse ; pour dormir, il ne se faisait pas un lit de peaux de bêtes, ni de branchages, mais il reprenait des forces couché à même la terre nue. Tout le monde tombait sous ses coups, les paysans de Libye aussi bien que les étrangers échoués sur ce rivage. Longtemps le puissant géant n’eut pas besoin de l’aide de la Terre. Même sans tomber sur elle, il était invincible. Mais un jour la renommée de ce fléau sanguinaire attira en Libye le courageux Hercule, qui purgeait de leurs monstres la terre et la mer.

Le héros fit tomber de ses épaules la peau du lion de Némée ; Antée celle d’un lion de Libye. L’étranger enduisit son corps d’huile, selon l’usage des luttes olympiques ; le géant, craignant qu’il ne soit pas suffisant de toucher sa mère du pied seulement, versa du sable brûlant sur ses membres pour les renforcer. Ils s’empoignent et leurs bras se nouent en de multiples prises. Longtemps, ils tentent de faire ployer leurs cous musclés sous leurs puissants biceps. En vain : leur tête ne bouge pas, le front haut. Chacun d’eux s’étonne d’avoir trouvé son égal.

Hercule ménage ses forces au début de la lutte, il veut épuiser son adversaire. Quand il le voit hors d’haleine et couvert d’une sueur glacée, il cogne sur sa tête affaiblie, il écrase sa poitrine contre la sienne et fait plier ses jambes en les frappant de côté du tranchant de la main. Se croyant déjà vainqueur, il saisit par-derrière son adversaire qui s’incline, il enserre sa taille, lui écrase le ventre et du pied forçant ses jambes à s’écarter, il le jette de tout son long sur le sol.

La Terre altérée boit la sueur de son fils ; aussitôt un sang plein de chaleur remplit ses veines, ses muscles se gonflent, ses membres se raffermissent, son corps régénéré se dégage de la prise d’Hercule. Celui-ci reste stupéfait de tant de vigueur ; il n’a pas été plus impressionné, malgré l’inexpérience de sa jeunesse, lorsque dans les eaux d’Argos, il a vu renaître les serpents de l’Hydre décapitée.

Ils luttent encore à égalité, l’un avec ses propres forces, l’autre avec celles de la Terre. Jamais la cruelle belle-mère d’Hercule ne fut plus près de sa vengeance. Elle voit la sueur inonder le corps et la nuque du héros qui a porté l’Olympe sans effort. Dès que le fils de Jupiter veut de nouveau saisir à bras-le-corps Antée à bout de forces, celui-ci prend les devants et se laisse tomber de lui-même. Aussitôt, il se relève plein d’une vigueur nouvelle : tout ce que la Terre a d’énergie passe dans le

corps exténué de son fils. Et pourtant, Tellus peine à lutter avec le héros.

A la fin, Hercule s'aperçut du réconfort qu'Antée trouvait dans le contact avec sa mère :

– Debout, lui dit-il, tu ne toucheras plus le sol et je t'empêcherai bien de t'allonger par terre. Je te maintiendrai en l'air pour t'écraser contre ma poitrine. C'est là que tu vas tomber.

A ces mots, il soulève bien haut le géant qui n'arrive plus à garder les pieds au sol ; la Terre ne peut plus communiquer ses forces au corps de son enfant mourant. Hercule le tient par le milieu du corps. Déjà les glaces de la mort ont raidi sa poitrine mais le héros reste longtemps sans oser confier son adversaire à la terre.

Lucain, *La Pharsale*, Livre IV, vers 590-653

Antigone

Fille d'Œdipe et de Jocaste, Antigone est nécessairement touchée par la malédiction divine qui poursuit sa famille, et pâtit du malheur de ses parents, incestueux malgré eux. Les tragédies grecques font d'elle une héroïne : intrépide quand il s'agit de défendre ce qu'elle estime juste, elle suscite la compassion pour ses souffrances et sa fragilité, l'admiration par sa mort courageuse. Son personnage devient dans la littérature le symbole de la conscience individuelle qui affronte les pouvoirs, incarnant le devoir de désobéissance civile ; l'exemple d'une simple jeune fille transcendée par sa rencontre avec le destin.

Femme, elle ne craint pas de s'opposer au pouvoir masculin, celui qu'incarne Créon, son oncle. Après la déchéance d'Œdipe, ses fils Etéocle et Polynice se sont disputé le pouvoir et ont fini par s'entre-tuer. Créon, devenu roi, a décidé de traiter différemment les deux frères d'Antigone, de rendre les honneurs funèbres au premier, défenseur de Thèbes, et de laisser sans sépulture le second, rebelle à sa patrie. Or ne pas respecter les rites funéraires, c'est vouer le mort à errer éternellement sans pouvoir connaître le

repos des ombres aux Enfers. Antigone brave l'interdit et la mort qui attend celui qui désobéirait au décret royal. Elle soutient la justice des dieux contre la justice des hommes. Prise sur le fait alors qu'elle versait de la terre sur Polynice, elle est arrêtée, condamnée par Créon à être enterrée vivante. A peine enfermée, elle préfère se pendre ; son fiancé Hémon vient la rejoindre dans la mort.

Un autre épisode de l'histoire d'Antigone la montre en fille parfaite, modèle de piété et de fidélité. Œdipe, quand il a connu la vérité sur sa naissance, s'est crevé les yeux. Pour expier son crime et châtier son orgueil, il décide de partir sur les routes en mendiant ; Antigone l'accompagne et le guide. Elle va avec lui jusqu'à Colone, ville proche d'Athènes, où il mourra.

➲ Généalogie « Les Labdacides »

📖 *Le garde amène devant Créon une jeune fille qui a désobéi au décret interdisant d'enterrer Polynice, il ne sait pas qui elle est.*

LE GARDE. – Nous apercevons la fillette qui pousse des cris aigus, comme un oiseau affolé qui arrive à son nid et n'y trouve plus ses petits. Elle aussi, en voyant le corps à nu, elle gémit, crie, maudit les auteurs du sacrilège. De ses mains, elle ramasse de la poussière ; puis, avec une cruche de bronze, elle verse sur le mort une triple libation. Nous accourons, nous la saisissons ; elle n'avait pas l'air effrayée. Nous l'interrogeons […], elle a tout avoué. J'en étais heureux et pourtant cela me faisait de la peine, car si on est content d'éviter le malheur, on

n’aime pas y jeter des gens qu’on aime bien. Mais enfin, pour moi, n’est-ce pas, mon salut avant tout !

CRÉON. – Eh bien, toi, oui, toi qui baisses la tête, reconnais-tu les faits ?

ANTIGONE. – Je les reconnais, je ne nierai pas.

CRÉON. – (*au garde*) File, tu es libre, il n’y a rien à te reprocher. (*à Antigone*) Toi, réponds en peu de mots. Connaissais-tu la défense que j’avais édictée ?

ANTIGONE. – Comment ne l’aurais-je pas connue ? Elle était publique.

CRÉON. – Et tu as osé passer outre à mon ordonnance ?

ANTIGONE. – Oui, car ce n’est pas Zeus qui l’a promulguée, ni la Justice qui habite auprès des dieux d’en bas. Ils n’ont pas institué une telle loi chez les hommes. Je n’ai pas pensé que tes édits avaient assez de pouvoir pour autoriser un mortel à violer les lois divines : lois non écrites, mais immuables. Ce n’est pas d’aujourd’hui ni d’hier, c’est depuis toujours qu’elles existent, et personne ne les a vues naître. Leur désobéir, n’était-ce pas, par peur de l’autorité d’un homme, encourir la rigueur des dieux ? Je savais bien que je mourrais ; c’était inévitable même sans ton édit ! Si je péris avant le temps, je regarde la mort comme un bienfait. Quand on vit comme moi dans le malheur, comment n’aurait-on pas avantage à mourir ? Non, le sort qui m’attend n’a rien qui me tourmente. Si j’avais dû laisser sans sépulture le fils de ma mère, j’en aurais souffert, mais là, non, je ne souffre pas. Si tu me juges folle d’avoir agi ainsi, peut-être n’as-tu rien à m’envier sur l’article de la folie…

LE CORYPHÉE. – Comme on retrouve dans la fille le caractère intraitable du père ! Elle ne sait pas fléchir devant l’adversité.

Créon interroge Antigone et lui reproche d’avoir honoré un traître.

ANTIGONE. – Il n’y a pas de honte à honorer ceux de notre sang.

CRÉON. – Mais l’autre, son adversaire, n’était-il pas ton frère aussi ?

ANTIGONE. – Par son père et par sa mère, oui, il était mon frère.

CRÉON. – N’est-ce pas l’outrager que d’honorer l’autre ?

ANTIGONE. – Il n’en jugera pas ainsi, celui qui est couché dans sa tombe.

CRÉON. – Cependant, ta piété le ravale au rang du criminel.

ANTIGONE. – Ce n’est pas un esclave qui est mort, c’était son frère.

CRÉON. – L’un ravageait sa patrie ; l’autre la défendait.

ANTIGONE. – Hadès n’a pas deux poids et deux mesures.

CRÉON. – Le méchant n’a pas droit à la part du juste.

ANTIGONE. – Qui sait si nos maximes sont admises sous la terre ?

CRÉON. – Un ennemi mort est toujours un ennemi.

ANTIGONE. – Je suis faite pour partager l’amour, non la haine.

CRÉON. – Descends donc là-bas, et, s’il te faut aimer à tout prix, aime les morts. Moi vivant, ce n’est pas une femme qui fera la loi.

Sophocle, *Antigone*, vers 423-472 et 512-525

📖 *Les gardes conduisent Antigone vers le tombeau où elle doit être murée vivante. Elle s’adresse au chœur, composé de vieillards de Thèbes.*

ANTIGONE. – Regardez, citoyens de ma patrie : je vais sur mon dernier chemin, et je regarde le soleil pour la dernière fois. Puis jamais plus. Hadès, qui endort tout, m’entraîne vivante encore au bord de l’Achéron, sans que j’aie connu de noces, sans qu’on ait chanté pour moi le chant des épousées. L’Achéron sera mon seul mari.

LE CORYPHÉE. – Glorieuse, admirée, tu t’en vas vers ce monde secret qu’habitent les morts. Aucune maladie ne t’a flétrie, aucune épée ne t’a meurtrie : seule d’entre les mortels, tu descends de ta propre volonté, vivante, chez Hadès. […]

ANTIGONE. – O tombeau, ô chambre nuptiale, mon éternelle prison dans la terre, où je vais retrouver les miens, que Perséphone a déjà accueillis parmi les morts. La dernière et de loin la plus malheureuse, je descends à mon tour, avant d’avoir épuisé ma part de vie. Mais qu’importe ? J’espère que, là-bas, ma venue sera chère à mon père, et à toi aussi, ma mère, et à toi, frère bien-aimé, puisque j’aurai lavé, purifié, enseveli vos corps selon le rite.

Sophocle, *Antigone*, vers 808-822 et 891-901

📖 ŒDIPE. – Fille d’un vieillard aveugle, Antigone, où, dans quelle ville sommes-nous arrivés ? Qui voudra en ce jour accueillir avec pitié l’errant Œdipe qui demande peu, et obtient encore moins, mais sait s’en contenter ? Car les souffrances, l’âge et le courage m’ont appris à me contenter de peu. O ma fille, si tu aperçois une place où nous asseoir,

dans un lieu profane ou dans un bois sacré, fais-y reposer ton père ; nous demanderons où nous sommes. Etrangers en ce pays, nous devons interroger les habitants, et faire ce qu'ils nous diront.

ANTIGONE. – Malheureux Œdipe, mon père, je vois au loin des tours qui cachent une ville. Ici, c'est un lieu sacré, un bois touffu de lauriers, de vignes et d'oliviers ; les rossignols y font entendre leurs chants mélodieux. Repose-toi ici sur ce rocher ; car tu as fait une longue route pour un vieillard.

ŒDIPE. – Aide-moi à m'asseoir, et veille sur l'aveugle.

ANTIGONE. – Depuis le temps j'en ai l'habitude, c'est un soin qu'il ne faut point m'apprendre. […]

Sophocle, *Œdipe à Colone*, vers 1-22

Antiope, fille de Nyctée

Princesse béotienne, la belle Antiope, fille du roi Nyctée, est une des conquêtes de Zeus, et, comme beaucoup d'entre elles, elle a eu plus à se plaindre qu'à se féliciter de cet auguste amant. Aussi Arachné peut-elle insérer cette aventure dans sa tapisserie sur les tromperies divines.

Zeus la séduit, travesti en satyre ; Nyctée s'aperçoit peu après qu'Antiope est enceinte, et menace de la tuer. Elle s'enfuit jusqu'à Sicyone, chez le roi Epaphos. Son oncle, Lycos, investi de la charge de laver l'honneur familial bafoué, assiège la ville, tue Epaphos, et emmène Antiope prisonnière. Elle accouche sur le Cithéron de jumeaux, Amphion et Zéthos, qu'elle doit abandonner. Tourmentée de longues années en prison par Dircé, femme de Lycos, elle parvient à s'échapper, et retrouve miraculeusement ses deux enfants. Pour la venger, ils arrachent Dircé aux célébrations de Bacchanales sur le mont Cithéron et la font périr en l'attachant à un taureau. Dionysos punit ce sacrilège en frappant Antiope de folie. Dans son errance à travers la Grèce, elle finit par arriver en Phocide où le roi Phocas la guérit et l'épouse. A la différence de la plupart des

familles héroïques, la lignée d’Antiope s’éteint rapidement, par la mort prématurée de tous les descendants d’Amphion et Niobé.

📖 Antiope était la fille de Nyctée, roi de Béotie. Jupiter séduit par sa beauté l’engrossa. Comme son père voulait la punir de l’avoir déshonoré et la menaçait de mort, Antiope s’enfuit et arriva par hasard, là où habitait Epaphos de Sicyone ; celui-ci l’emmena chez lui et l’épousa. Nyctée, supportant mal cette situation, fit jurer, sur son lit de mort, à son frère Lycos à qui il léguait son trône, de ne pas laisser Antiope impunie. Lycos vint donc à Sicyone, tua Epaphos et emmena Antiope enchaînée jusque sur le Cithéron où elle mit au monde et abandonna des jumeaux qu’un berger éleva ; ils furent nommés Amphion et Zéthos. Antiope fut livrée à Dircé, femme de Lycos, pour être torturée ; profitant d’une occasion, elle put s’enfuir et arriva chez ses fils : l’un, Zéthos, la considérant comme une fugitive, refusa de l’accueillir ; or, Dircé était venue là, en ce même lieu, pour célébrer les fêtes de Bacchus, et allait faire mourir Antiope retrouvée, lorsque le berger qui les avait élevés, apprit aux jeunes gens qu’Antiope était leur mère. Aussitôt ils la délivrèrent. Ils attachent Dircé à la queue d’un taureau et la font périr ainsi. Mais comme ils voulaient tuer Lycos, Mercure le leur interdit et ordonna à Lycos de laisser le trône à Amphion.

Hygin, *Fables*, « Antiope », 8 (texte complet)

Antiope, reine des Amazones

Fille d'Arès, le dieu de la guerre, Antiope est l'une des reines des Amazones, sœur d'Orithyie, de Ménalippe et d'Hippolyte, avec laquelle elle est parfois confondue.

Lorsque Thésée vient sur les bords de la mer Noire, il l'obtient d'Héraclès comme part de son butin, ou il l'enlève seul, selon les traditions. Certains auteurs racontent qu'amoureuse de lui, elle le suit volontairement. A Athènes, le héros l'épouse et elle donne naissance à son fils, Hippolyte.

Mais les Amazones veulent venger l'affront que leur ont fait Héraclès et Thésée. Elles montent une expédition pour délivrer Antiope avec l'aide des Scythes. Elles sont vaincues par les Athéniens sous la conduite de Thésée. Antiope est tuée lors de la bataille soit par Thésée, soit par une de ses sœurs qui la frappe par accident. Selon d'autres, elle se bat héroïquement aux côtés de son époux jusqu'à ce qu'une autre Amazone l'abatte.

➲ Carte « Les travaux d'Héraclès »

📖 Thésée monta une expédition sur le Pont-Euxin. Selon Philochore et quelques autres, c'était pour accompagner Héraclès contre les Amazones ; et Antiope fut le prix de sa valeur. Mais la plupart des écrivains, entre autres Phérécyde, Hellanicos et Hérodore, prétendent qu'il y alla après Héraclès, avec sa flotte à lui, et qu'il fit l'Amazone prisonnière. Ce récit est le plus vraisemblable car, de tous ceux qui le suivirent dans son expédition, aucun autre que lui, d'après la tradition, ne captura une Amazone : Bion dit même qu'il l'enleva par surprise. Il rapporte que les Amazones, qui aiment naturellement les hommes, loin de s'enfuir lorsque Thésée aborda sur leurs côtes, lui envoyèrent les présents d'hospitalité. Il invita celle qui les lui avait apportés à entrer dans son vaisseau, et il mit aussitôt à la voile.

Plutarque, *Vie de Thésée*, chapitre 26

📖 Pendant qu'Héraclès était occupé à ses travaux, le reste des Amazones se rassembla sur les bords du fleuve Thermodon : elles se hâtèrent de se venger sur les Grecs de la défaite qu'elles avaient essuyée dans leur guerre contre Héraclès. Elles étaient surtout exaspérées contre les Athéniens, parce qu'Antiope, reine des Amazones, que quelques écrivains nomment Hippolyte, était retenue en esclavage par Thésée. Ainsi donc, après s'être alliées avec les Scythes, elles mirent sur pied une armée considérable. Cette armée, sous la conduite des Amazones, traversa le Bosphore Cimmérien, parcourut la Thrace et une grande partie de l'Europe, pénétra enfin dans l'Attique et vint camper dans un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui le Champ des Amazones. Informé de la marche des Amazones, Thésée alla à leur rencontre avec les troupes de la ville. Il était accompagné d'Antiope, dont il avait un fils, nommé Hippolyte. Une bataille se livra ; les Athéniens, soldats de Thésée, furent victorieux par leur bravoure : ils taillèrent en pièces une partie des Amazones, et expulsèrent le reste hors de l'Attique. Antiope, combattant elle-même à côté de Thésée, son mari, termina sa vie d'une manière héroïque. Les Amazones qui échappèrent au carnage, désespérant de regagner leur patrie, retournèrent dans la Scythie, où elles s'établirent avec les Scythes.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre IV, chapitre 28

Aphrodite

▷ Vénus

Aphrodite est la déesse de l’amour et de la beauté : elle occupe une place très importante dans les récits mythologiques et les œuvres poétiques, comme dans toutes les formes d’arts plastiques.

Naissance et noms

Deux traditions différentes coexistent à propos de l’origine d’Aphrodite : selon Hésiode, elle est née de l’écume (*aphros* en grec), après que le Titan CRONOS a jeté dans la mer le sexe de son père Ouranos (le Ciel) qu’il venait de trancher. Portée par les Zéphyrs, elle atteint d’abord Cythère puis la côte de Chypre, qui deviendront les lieux privilégiés de son culte. Vêtue et parée par les Heures, elle est conduite chez les Immortels. Selon Homère (fin du IX^{e} siècle av. J.-C.), Aphrodite est la fille de Zeus et de Dioné, elle-même fille des Titans Océan et Téthys ; c’est cette filiation que retiendront en général les poètes latins.

Une tradition tardive, présentée par l’un des intervenants du *Banquet* de Platon, distingue deux

Aphrodites : l’Aphrodite dite « Ouranienne », née du Ciel, est la déesse de l’amour « pur » ; elle inspire exclusivement les hommes entre eux, seuls capables de s’intéresser à l’âme et non au corps. L’Aphrodite dite « Pandémienne » (« commune à tout le peuple » en grec), fille de Dioné, est la déesse populaire et vulgaire qui vise à la réalisation du désir sexuel, seulement préoccupé du corps.

Selon Hésiode, l’étymologie du nom d’Aphrodite renvoie à son origine : née de l’écume (*aphros* en grec), elle porte aussi le nom de « Cythérée » et surtout de « Cypris » (ou Cyprogénée), en référence aux deux îles où elle a abordé. Lorsque le poète la mentionne pour la première fois dans sa *Théogonie*, il la nomme « Aphrodite à la paupière en vrille » (*hélicoblépharos*, de *hélico*-, spirale, et *blépharon*, paupière) : un qualificatif qui en dit long sur le caractère aguicheur de la déesse ! Elle est aussi appelée « Aphrodite d’or » pour ses splendides parures ou encore « Aphrodite qui aime les sourires » pour son charme suave.

Amours et enfants

Dès son arrivée chez les dieux, la beauté d’Aphrodite sème la discorde et Zeus la marie à

Héphaïstos, le dieu boiteux. Cependant, Aphrodite noue une liaison avec ARÈS : l'époux jaloux surprend un jour les amants et les emprisonne dans un filet magique, à la grande joie de tous les Olympiens réunis. De ses amours avec Arès, Aphrodite conçoit EROS, symboliquement armé d'un arc et de flèches redoutables, qui deviendra son compagnon favori, mais aussi Deimos (Epouvante) et Phobos (Peur), qui accompagnent Arès sur le champ de bataille, ainsi qu'une fille, Harmonie, qui deviendra l'épouse de Cadmos.

Aphrodite s'unit aussi à Hermès et à Dionysos, de qui elle conçoit respectivement Hermaphrodite, doté d'attributs féminins et masculins, et Priape, au membre viril exceptionnel. Elle s'éprend également de deux mortels : ADONIS, dont la mort tragique la met au désespoir, et ANCHISE, de qui elle conçoit Enée.

Pouvoir et attributs

La figure de l'Aphrodite grecque est issue d'une grande déesse mère très ancienne adorée dans le Proche et Moyen-Orient sous le nom d'Ishtar ou Astarté : elle incarne la toute-puissance du désir amoureux indispensable à la fécondité et à la

reproduction de toutes les espèces vivantes. On lui associe souvent des personnifications liées à la force du lien érotique : Désir (Himéros) et Persuasion (Peithô).

Comme disent les poètes, « Aphrodite invincible se rit de tout » : seules, cependant, trois déesses farouchement attachées à leur virginité lui résistent, Artémis, Athéna et Hestia. Autour d'Aphrodite se sont constitués divers épisodes légendaires, où elle exerce son pouvoir universel, suscitant les plaisirs de l'amour ou déchaînant la passion et le désordre érotique destructeur. Ses colères et ses vengeances sont redoutables : elle punit Eos d'avoir cédé à Arès, elle châtie toutes les femmes de Lemnos pour avoir négligé son culte en les accablant d'une odeur insupportable, elle persécute Psyché de sa fureur jalouse, elle fait naître des amours monstrueuses ou coupables, comme pour Pasiphae et sa fille Phèdre. Ses faveurs sont tout aussi dangereuses : en offrant à Pâris la plus belle femme de Grèce, Hélène, elle provoque la guerre de Troie. Tout au long des combats, elle prendra le parti des Troyens, celui de Pâris, qui lui a décerné le prix de beauté, et de son propre fils Enée.

Ses attributs sont la rose et le myrte, la pomme et la grenade, ainsi que les colombes, souvent

représentées en attelage tirant son char. Aphrodite possède aussi une sorte de ceinture merveilleuse, une bandelette dorée et brodée dont elle se départit rarement, capable de susciter le désir instantanément : elle la prête à Héra pour séduire Zeus et le détourner un moment des combats qui se déroulent devant Troie.

Les artistes représentent volontiers Aphrodite nue, en déesse « anadyomène » (« surgissant de la mer » en grec), avec des dauphins et des coquillages, en référence à sa naissance, ou à la toilette, tenant en main son miroir.

Des rituels d'origine orientale font des prêtresses d'Aphrodite, les hiérodules, des prostituées dont les revenus sont mis à la disposition des sanctuaires de la déesse, comme pour le célèbre temple d'Aphrodite à Corinthe.

A Rome, Aphrodite est assimilée à Vénus, déesse archaïque de la végétation et des jardins : elle est très honorée en tant que mère d'Enée et, de ce fait, protectrice du peuple romain.

➲ Généalogies « Les enfants de Gaia (1) », « Les Priamides »

📖 *Cronos a tranché et jeté à la mer les parties génitales de son père Ouranos.*

La haute mer les emporta avec elle pendant un long temps, et, tout autour, une blanche écume s'élevait venant de la chair immortelle : à l'intérieur, une jeune fille se forma, grandissant et se solidifiant ; d'abord elle approcha de la sainte Cythère, et de là se rendit ensuite dans l'île de Chypre. Alors de la mer sortit une vénérable et belle déesse, et tout autour, poussait une prairie sous ses pieds souples et délicats : c'est elle qui est appelée Aphrodite, parce qu'elle s'est formée de l'écume (*aphros*), Cythérée, parce qu'elle est parvenue jusqu'à Cythère (*Cythera*), Cyprogénée, parce qu'elle est née à Chypre (*Cypros*) entourée des flots, et encore Philomèdée, parce qu'elle est née des parties génitales (*mèdea*) de son père. Et l'Amour (*Eros*) l'accompagna et le beau Désir (*Himeros*) la suivit, dès qu'elle fut née et qu'aussitôt elle alla rejoindre la tribu des dieux. Depuis l'origine, sa part d'honneur et sa prérogative, le lot qui lui a été accordé chez les hommes comme chez les dieux immortels, ce sont les petites conversations des jeunes gens vierges, les sourires, les duperies, le plaisir suave, les relations intimes et la tendre amitié douce comme le miel. […]

Avec Arès qui perce le cuir des boucliers, Cythérée donna naissance à Peur (*Phobos*) et Epouvante (*Deimos*), divinités redoutables qui portent le désordre dans les rangs des guerriers au milieu de l'effrayante mêlée de la bataille, en compagnie d'Arès, destructeur de villes, et elle enfanta aussi Harmonie, que le magnanime Cadmos choisit pour épouse. […]

Cythérée à la belle couronne donna naissance à Enée lorsqu'elle se fut unie pour les plaisirs de l'amour avec le héros Anchise sur la cime boisée de l'Ida aux nombreux replis.

Hésiode, *Théogonie*, vers 190-206, 933-937 et 1008-1010

📖 LE CHŒUR. – Le cœur inflexible des dieux et celui des mortels, tu les mènes, Cypris, à ta guise ; et avec toi, ton fils aux ailes diaprées qui les enveloppe de son vol rapide. Il plane sur la terre et sur l'étendue sonore de la mer. Eros charme les cœurs en folie par l'assaut de ses plumes dorées : les bêtes des montagnes et celles de la mer, et tout ce que nourrit la terre, tout ce que contemple l'œil enflammé du Soleil, et

les humains aussi. Sur tous à la fois, seule, Cypris, tu étends ton souverain empire.

Euripide, *Hippolyte*, vers 1268-1281

📖 C’est une chose connue de tout le monde que l’Amour (*Eros*) et Aphrodite sont inséparables. Si donc cette dernière était unique, unique serait l’amour ; mais puisqu’il y a deux Aphrodites, nécessairement il y a aussi deux amours. Or, comment pour la déesse nier cette dualité ? Il y en a une, la plus ancienne je crois bien, qui, sans avoir eu de mère, est la fille d’Ouranos, celle que nous surnommons précisément céleste (*Ourania*) ; il y en a une autre qui est plus jeune, fille de Zeus et de Dioné, que précisément nous appelons populaire (*Pandèmos*) ; il s’ensuit nécessairement que l’Amour qui sert l’une doit s’appeler populaire, celui qui sert l’autre céleste. […] Tout amour n’est pas beau et louable, mais seulement celui qui fait aimer honnêtement. Or donc celui qui relève de l’Aphrodite Pandémienne est véritablement, comme elle, populaire, et il réalise ce qui se trouve : cet amour-là est celui des hommes de basse espèce. L’amour de ces gens-là, en premier lieu, ne va pas moins aux femmes qu’aux jeunes garçons ; en second lieu, au corps de ceux qu’ils aiment plutôt qu’à leur âme ; enfin, autant que faire se peut, à ceux qui ont le moins d’intelligence : ils ne regardent en effet qu’à la réalisation de l’acte, sans se soucier que ce soit ou non de la belle manière ; aussi leur arrive-t-il de faire sans discernement soit le bien, soit le mal, car un tel amour vient de la déesse qui est de beaucoup la plus jeune des deux et qui tient par son origine de la femelle comme du mâle. Voyez au contraire celui qui se rattache à l’Aphrodite Ouranienne, qui ne procède que du sexe masculin, à l’exclusion du féminin, et qui est la plus vieille et, par suite, exempte de violence. De là vient précisément que ceux que l’Amour céleste inspire tournent leur tendresse vers le sexe masculin, naturellement plus fort et plus intelligent.

Platon, *Le Banquet*, 180d-181d

📖 *Aphrodite fait souvent succomber Zeus aux charmes des belles mortelles ; c’est pourquoi le dieu veut que la séductrice soit à son tour*

séduite : il lui fait voir le berger Anchise, dont elle s'éprend instantanément.

Aphrodite se rendit à Chypre se réfugier dans son temple odorant, à Paphos où se trouvent son sanctuaire et son autel parfumé : elle poussa les portes resplendissantes ; alors les Charites la lavèrent et l'oignirent d'huile immortelle comme celle dont s'oignent les dieux qui sont toujours, immortelle douceur qui était toute parfumée pour elle. Elle arriva aux bonnes cabanes : elle le trouva laissé seul loin des autres aux étables, le héros Anchise qui tenait sa beauté des dieux. Eux suivaient dans les verts pâturages les bœufs, tous, mais lui, resté aux étables, seul loin des autres, vaquait ici ou là, jouant bien fort de sa lyre. La fille de Zeus, Aphrodite, se tint devant lui, semblable à une vierge indomptée pour la taille et l'aspect, de crainte qu'il ne soit pris de terreur à la reconnaître de ses yeux. Anchise la regardait, s'interrogeait et admirait son aspect et sa taille et ses vêtements brillants. Elle avait revêtu un péplos plus lumineux que la lueur du feu, elle portait des bracelets recourbés et des bijoux brillants en forme de boutons de fleurs, autour de son cou tendre il y avait des colliers superbement ouvrés d'ors multiples ; comme la lune, ils brillaient sur ses seins tendres, une merveille à voir. […]

Mais au moment où vers l'étable les pâtres guident à nouveau leurs bœufs et leurs moutons depuis les pâturages en fleurs, alors elle déversait sur Anchise un doux sommeil, profond, et elle-même revêtait sa peau de ses beaux vêtements. Lorsqu'elle eut revêtu son corps de tous ses vêtements, la divine déesse se mit donc debout près de la couche, elle touchait de la tête la poutre faîtière, et la beauté de ses joues brillait d'un éclat immortel, comme l'est celui de Cythérée à la belle couronne. Elle le tira de son sommeil et s'adressa à lui en lui disant ces mots :

– Debout Dardanide ! Pourquoi dormir de ce sommeil irrépressible ? Et dis-moi si je te parais ressembler à celle que tu as d'abord cru reconnaître de tes yeux ? Tels furent ses mots : lui tiré de son sommeil, très vite il obéit : lorsqu'il vit le cou et les beaux yeux d'Aphrodite, il fut pris de peur, et il détourna son regard ailleurs.

Hymnes homériques, « A Aphrodite » 1, vers 1-35, 58-90 et 168-182

📖 *Hermès a conduit les trois déesses Aphrodite, Athéna et Héra auprès du berger Pâris pour qu'il décide à laquelle d'entre elles doit revenir la pomme destinée « à la plus belle ».*

HERMÈS. – Voici le moment de procéder au jugement.

PÂRIS. – Essayons ! Comment s'y refuser ? Pourtant je veux savoir d'abord s'il convient de les examiner comme elles sont, ou s'il faut qu'elles se déshabillent, pour que l'examen soit complet.

HERMÈS. – C'est l'affaire du juge : ordonne ce qu'il te plaît.

PÂRIS. – Ce qu'il me plaît ? Il me plaît de les voir nues.

HERMÈS. – Déshabillez-vous, déesses : toi, examine ; moi, je détourne la tête.

APHRODITE. – Très bien, Pâris, et je serai la première à me déshabiller, pour que tu voies que je n'ai pas seulement les bras blancs, que je ne me vante pas outre mesure d'avoir de grands yeux, mais que je suis également belle en tout et partout.

ATHÉNA. – Pâris, qu'elle ne se déshabille pas avant d'avoir enlevé sa ceinture : c'est un talisman à l'aide duquel elle pourrait bien te séduire ! En plus, il ne faut pas qu'elle vienne ainsi parée, le visage tout enluminé comme une courtisane, mais qu'elle montre sa beauté toute nue !

PÂRIS. – Elles ont raison à l'égard de ta ceinture, enlève-la !

APHRODITE. – Eh bien ! et toi Athéna, pourquoi tu n'enlèves pas ton casque, pour faire voir ta tête comme elle est ? Tu agites ton aigrette pour faire peur à notre juge. Tu crains qu'on ne te reproche tes yeux gris, quand on les verra sans ce casque si terrible ?

ATHÉNA. – Tiens, voilà mon casque enlevé !

APHRODITE. – Tiens, me voilà sans ceinture !

HÉRA. – Allons, déshabillons-nous !

PÂRIS. – O Zeus, dieu des merveilles ! quel spectacle ! quels charmes ! quelle volupté ! la belle vierge ! et par ici quel port de reine, quel éclat majestueux, et vraiment digne de Zeus ! et de ce côté, quel doux regard, quel sourire gracieux et provocant ! Je suis au comble du bonheur ! Et maintenant, s'il vous plaît, je vais vous considérer chacune à part, car en ce moment, je suis tout indécis et je ne sais où fixer mes regards, entraînés de tous les côtés. […]

Pâris examine Héra et Athéna qui lui font leurs promesses, puis vient le tour d'Aphrodite.

APHRODITE. – Me voici près de toi. Examine avec attention et en détail, ne glisse pas à la légère ; mais arrête-toi sur chaque partie de mon corps, et si tu le veux bien, charmant jeune homme, écoute ce que je vais te dire. Depuis longtemps, en te voyant si jeune et si beau, tel enfin que la Phrygie n'en possède pas un pareil, je te trouve heureux d'avoir tant de charmes, mais j'ai aussi à te reprocher de ne pas quitter ces montagnes et ces pierres pour aller vivre à la ville, au lieu de laisser flétrir ta beauté dans un désert. Qu'espères-tu de ces rochers ? De quoi ta beauté sert-elle à tes génisses ? Tu devrais être marié, non pas à quelque femme grossière et rustique, mais à une beauté de la Grèce, d'Argos, de Corinthe ou de Sparte, comme est Hélène, jeune, jolie, semblable à moi, et, par-dessus tout, amoureuse. Si elle t'avait vu seulement une fois, je suis sûre qu'elle laisserait tout pour se donner à toi, te suivre et ne jamais te quitter.

Lucien, *Dialogue des dieux*, « Le jugement des déesses », 20

📖 *Aphrodite intervient pour sauver son fils Enée.*

Diomède, le fils de Tydée, saisit une pierre énorme et frappe Enée à la hanche. […] Il froisse l'articulation de la cuisse et rompt les tendons ; la pierre raboteuse arrache la peau. Le héros tombe à genoux, se soutient en appuyant sa main musclée sur le sol ; sur ses yeux une nuit sombre s'étend. Sans doute Enée, roi des guerriers, aurait péri alors, si la fille de Zeus, Aphrodite, sa mère, qui l'avait conçu du bouvier Anchise, ne l'avait aperçu de son regard perçant. Autour de son cher fils, elle fait couler ses bras blancs ; devant lui, elle tend les plis de son brillant péplos pour le garder des traits, par crainte qu'un Danaen aux rapides chevaux ne le tue en enfonçant son arme de bronze dans sa poitrine. Furtivement ensuite, elle emporte son fils chéri loin du combat. […] Mais Diomède poursuivait Cypris d'un bronze sans pitié : il la savait déesse sans vaillance, et non de celles qui commandent aux hommes dans la guerre, comme Athéna ou Enyo, la ravageuse de cités. Dès qu'il parvient à la rejoindre à force de courir parmi la grande foule des guerriers, Diomède, le fils du magnanime Tydée, s'allonge sur sa lance perçante pour frapper : il bondit et blesse la déesse à la racine de sa main délicate. La lance perce aussitôt la peau, à l'extrémité de la

paume, à travers le péplos divin, que les Charites elles-mêmes avait tramé pour la déesse. Et du poignet jaillit le sang immortel de la déesse, l'ichor, tel qu'on le voit couler chez les dieux bienheureux, car ils ne mangent pas de pain, ne boivent pas de vin couleur de feu, et c'est pourquoi ils n'ont pas notre sang et portent le nom d'immortels. Poussant alors un grand cri, Aphrodite laisse tomber son fils de ses bras. Mais Phoebos Apollon le reçoit dans ses mains et le cache dans un nuage noir, avant qu'un Danaen aux rapides chevaux ne l'atteigne au cœur avec sa lance de bronze et ne lui ôte la vie. Alors Diomède au puissant cri de guerre crie d'une voix forte :

– Va-t-en, fille de Zeus ! Retire-toi de la guerre et du carnage ! Il ne te suffit pas de séduire et de tromper de faibles femmes ? Mais si tu veux aussi courir les combats, je crois que, même loin de nos combats, tu trembleras de peur !

Ainsi parlait Diomède et Cypris tout alarmée s'en allait, terriblement brisée. Iris aux pieds de vent la prit alors par la main et la conduisit hors de la mêlée. Vive était la douleur de la déesse et sa belle peau noircissait. Elle rencontra alors l'impétueux Arès sur le côté gauche du champ de bataille : il était assis au repos, sa lance et ses chevaux rapides posés sur un nuage. Tombant alors aux genoux de son frère, Aphrodite le supplie instamment et lui demande ses coursiers au frontal d'or :

– Frère chéri, viens à mon secours, prête-moi tes chevaux pour que je remonte dans l'Olympe, où se trouve le séjour des Immortels. Je souffre trop de la blessure que vient de me faire un mortel, ce fils de Tydée qui à présent s'attaquerait à notre père, Zeus lui-même !

Ainsi parlait Cypris et Arès lui prêta ses chevaux au frontal d'or. La déesse monta sur le char, le cœur tout affligé. Iris monte auprès d'elle, prend en mains les rênes, donne d'un coup de fouet le signal de l'élan, et les deux chevaux s'envolent de bon gré. Bien vite alors, elles parviennent au séjour des dieux, sur l'Olympe escarpé. Là, la prompte Iris aux pieds de vent arrête les chevaux, les dételle du char et leur donne leur pâture immortelle. Alors la divine Aphrodite tombe aux genoux de Dioné sa mère : celle-ci serre sa fille dans ses bras ; elle la caresse de la main et lui adresse ces paroles :

– Quel est, chère enfant, celui des dieux célestes qui t'a ainsi traitée, sans motif, comme si tu avais ouvertement fait quelque chose de mal ?

Aphrodite qui aime les sourires lui répond alors :

– Celui qui m'a blessée, c'est le fils de Tydée, le fougueux Diomède, alors que je voulais arracher de la bataille mon fils chéri, Enée, celui qui m'est de beaucoup le plus cher de tous. Ce n'est plus entre Troyens et Achéens que se déroule une mêlée terrible : les Danaens s'en prennent maintenant aux Immortels !

Dioné, divine parmi les déesses, lui répond alors :

– Supporte ta douleur, mon enfant, et résigne-toi malgré ton affliction. Nous sommes plusieurs parmi les habitants des demeures de l'Olympe qui avons eu à souffrir par le fait des humains, en nous infligeant les uns aux autres de pénibles tourments. […] Sur toi, c'est Athéna, la déesse aux yeux pers, qui a déchaîné Diomède. L'insensé ! il ne sait pas en son âme, ce fils de Tydée, qu'il n'a pas longue vie celui qui s'en prend aux Immortels, et que ses enfants, sur ses genoux, ne viennent pas l'appeler tendrement « papa » au retour du combat et de l'horrible carnage ! […]

Ainsi parlait Dioné et, de ses deux mains, elle essuie l'ichor sur le poignet de sa fille. La main se cicatrise et l'insupportable douleur s'apaise. Mais Athéna et Héra, qui avaient tout observé, cherchent alors à taquiner Zeus, le fils de Cronos, par des propos mordants. C'est Athéna, la déesse aux yeux pers, qui prend les devants et dit :

– Zeus Père, tu vas te fâcher contre moi de ce que je vais te dire. C'est sûrement en excitant une de ces Achéennes à suivre ces Troyens, dont elle est aujourd'hui terriblement éprise, en caressant une de ces Achéennes au beau péplos que Cypris vient d'égratigner son élégante main à une agrafe d'or !

A ces mots, Zeus, le père des hommes et des dieux, sourit ; il appelle alors Aphrodite d'or et lui dit :

– Ce n'est pas à toi, mon enfant, qu'ont été confiés les travaux de la guerre ! Va donc, pour ta part, t'employer aux œuvres charmantes du mariage ! Tout le reste, Athéna et l'impétueux Arès s'en chargeront.

Homère, *Iliade*, Chant V, vers 303-384 et 405-430

📖 Immortelle Aphrodite, fille de Zeus, toi qui sièges sur un trône brillant et qui sais habilement disposer les ruses de l’amour, je t’en conjure, n’accable point mon âme sous le poids des chagrins et de la douleur. Mais plutôt viens à ma prière comme tu vins autrefois, quittant le palais de ton père et descendant sur ton char doré. Tes charmants passereaux t’amenaient de l’Olympe à travers les airs qu’ils agitaient de leurs ailes rapides. Dès qu’ils furent arrivés, ô déesse ! tu me souris de ta bouche divine ; tu me demandas pourquoi je t’appelais ; quels tourments ressentait mon cœur, en quels nouveaux désirs il s’égarait ; qui je voulais enchaîner dans les liens d’un nouvel amour : « Qui oserait te faire injure, Sappho ! S’il te fuit aujourd’hui, bientôt il te recherchera ; s’il refuse aujourd’hui tes dons, bientôt il t’en offrira lui-même ; s’il ne t’aime pas aujourd’hui, il t’aimera bientôt lors même que tu ne le voudrais plus. » Viens ! viens donc aujourd’hui, déesse, me délivrer de mes cruels tourments ! Rends-toi aux désirs de mon cœur ! Ne me refuse pas ton secours tout-puissant !

Sappho, *Ode à Aphrodite* (texte complet)

📖 Le temple d’Aphrodite à Corinthe était si riche qu’il possédait à titre de hiérodules ou esclaves sacrées plus de mille courtisanes, vouées au culte de la déesse par des donateurs de l’un et de l’autre sexe ; et naturellement la présence de ces femmes, en attirant une foule d’hommes dans la ville, contribuait encore à l’enrichir. Les patrons de navires, notamment, venaient s’y ruiner à plaisir : on connaît le proverbe « Ne va pas qui veut à Corinthe », et cette réponse d’une courtisane à une femme mariée qui lui avait reproché de ne pas aimer le travail et de ne jamais toucher une aiguille : « Je vous ai déjà pourtant, moi qui vous parle, taillé trois patrons, et cela en moins de rien ! »

Strabon, *Géographie*, Livre VIII, chapitre 6, 20

Apollon

Fils de Zeus et Léto, frère jumeau d'Artémis, Apollon a dû surmonter bien des obstacles, avant d'être accueilli dans l'Olympe, séjour des Immortels.

Les tribulations de la jeunesse

Héra, jalouse de Léto, l'empêche d'accoucher, en interdisant à toute terre d'accueillir la naissance, et en retenant Ilithye, déesse des délivrances, dans l'Olympe. Léto était déjà grosse depuis dix mois quand enfin, les autres déesses parviennent à distraire Héra pour envoyer Ilithye sur terre, et que Zeus trouve une île flottante, Ortygie, « l'île aux cailles », qui puisse recevoir son amante. Sous un palmier, Artémis naît la première, et aide sa mère à mettre au monde son jumeau Apollon. Ortygie se fixe sur le fond de la mer, et prend le nom de Délos, « la claire ». Elle devient le lieu entre tous sacré à Apollon. L'enfant, nourri de nectar et d'ambroisie, croît miraculeusement vite. Devenu adolescent, il continue d'être persécuté par Héra qui supporte mal la beauté de ce bâtard et ne cesse de lui tendre des pièges.

Apollon cherche un lieu où édifier un sanctuaire à sa gloire. Après bien des recherches, il se décide pour les pentes du mont Parnasse. La perfide nymphe Delphousé, habitante des lieux, lui conseille une vallée sauvage, sachant bien que le redoutable serpent Python l'y attend pour le tuer. Apollon la punira de ce mauvais conseil, peut-être soufflé par Héra, en tarissant sa source. D'autres versions soutiennent qu'Apollon attaque Python parce qu'il a agressé Léto enceinte. Le serpent, rejeton de Gaia, incarnation des puissances cosmiques primitives, est tué par les flèches du jeune dieu, fils d'Olympien. Apollon va se purifier de ce crime dans la vallée de Tempé, puis prend possession de l'oracle que présidait Python. Delphes devient un sanctuaire majeur où la Grèce entière, où les rois et les héros mêmes viennent savoir le destin qui leur est fixé.

Dévotement et jalousement attaché à sa mère comme à sa sœur, il les défend en toutes occasions, épouse leurs querelles, participe à leurs vengeances : ainsi extermine-t-il Tityos qui a voulu violer Léto, ou massacre-t-il les sept fils de la vaniteuse Niobé qui l'avait offensée. Il aide Zeus à repousser les Géants qui veulent s'emparer de l'Olympe, mais il doit affronter encore d'autres épreuves avant de trôner paisiblement parmi les dieux.

Face lumineuse et face obscure du dieu

Phoebos, « le Brillant » en grec, est le dieu du soleil, de la lumière, du jour, mais son personnage présente autant d'aspects obscurs et fatals que de valeurs bénéfiques. Il incarne l'astre solaire, sans se confondre avec Hélios, divinité cosmique première. La blondeur de sa longue chevelure, souvent vantée, et l'or qui lui est associé, rappellent son éclat éblouissant. Sa chaleur fait pousser les plantes, et à ce titre, il apparaît comme protecteur des moissons, les Delphiens par exemple organisent en son honneur une procession des épis. Sa lumière dissipe les ténèbres, au sens matériel comme au sens spirituel. On le surnomme *Alexikakos*, « celui qui chasse les maux » : il détruit les monstres, il guérit les maladies, il envoie aux incurables une mort douce et rapide. Il purifie les terres des miasmes délétères. Sur son île sacrée, Délos, les impuretés liées à l'humaine condition sont bannies : il est interdit d'y mourir, comme d'y naître.

Jeune et imberbe, modèle de beauté athlétique, virile et gracieuse à la fois, il se fait naturellement le protecteur des beaux jeunes gens. Dieu chasseur et pasteur, il écarte les loups des troupeaux. Dieu civilisateur, Apollon, escorté d'un dauphin, conduit

sur les mers les colons à la recherche de terres nouvelles ; il rétablit la paix entre les peuples. Créateur d'harmonie, il joue de la lyre ou de la cithare pour accompagner le chœur des Muses. Selon les versions, il a reçu ces instruments tout enfant, Hermès les lui a offerts plus tard, ou il les a lui-même inventés, dotant la lyre de sept cordes pour rappeler le jour de sa naissance où un vol de cygnes a tourné sept fois autour de l'île de Délos. Après avoir imaginé le premier de composer cantiques et hymnes, il institue des compétitions poétiques et musicales comme les Jeux Pythiques qu'il préside. C'est lui qui, avec la troupe des Muses, inspire les poètes. Zeus lui a donné le pouvoir de connaître l'avenir et de le révéler par l'intermédiaire d'oracles ou de devins. Médecin des dieux, il transmet ses talents guérisseurs à son fils Asclépios qui ira jusqu'à ressusciter des morts, ce qui suscitera la colère des dieux jaloux de leur privilège d'immortalité.

Tout aussi redoutable que bienveillant, Apollon l'Archer frappe sans pitié et se laisse emporter par des colères ravageuses, à son détriment parfois. Ses traits contaminent les villes pécheresses en répandant la peste, ainsi Thèbes sera-t-elle frappée en raison des crimes d'Œdipe ; mais c'est l'oracle de Delphes qui révèle la source du fléau et permet la délivrance de la

ville. Les Cyclopes ont forgé la foudre, qui a frappé son fils Asclépios, il les tue. Il doit ensuite expier ce crime en se soumettant à un roi mortel. Il garde donc les troupeaux d'Admète, roi de Phères, pendant neuf ans. Comme il garde un bon souvenir de cette période, il gratifie Admète d'un don (empoisonné !) : connaître l'heure de sa mort et pouvoir alors se faire remplacer. Dans d'autres légendes, c'est Laomédon, roi de Troie, qui l'engage pour édifier les remparts de la ville, mais ce prince trop avare ne lui paie pas la somme promise, si bien qu'Apollon envoie la peste sur la ville. En revanche, pendant la guerre de Troie, il se range du côté troyen : il aide en particulier Pâris à atteindre Achille de sa flèche meurtrière.

Orgueilleux, il se montre impitoyable envers ceux qui osent le défier. Le satyre Marsyas prétend que la flûte double dont il joue, vaut mieux que la lyre d'Apollon ; le concours est jugé par les Muses et le roi Midas. Marsyas, déclaré vaincu, est écorché vif par le dieu. Apollon affuble aussi d'oreilles d'âne Midas qui a voté pour son rival. A Cassandre dont il essaie d'obtenir les faveurs, il promet la connaissance de l'avenir. Comme la jeune fille finalement se refuse, il assortit son don d'une malédiction : elle dira la vérité mais nul ne la croira.

Ses amours sont nombreuses ; s’il échoue à établir une relation durable et heureuse, il transmet à ses enfants l’un ou l’autre de ses nombreux talents. Lorsqu’il veut épouser la déesse Hestia, elle le rejette. Epris de la nymphe Daphné, fille du fleuve Pénée, il la poursuit en vain ; pour lui échapper, elle supplie son père qui la change en laurier. Apollon, en souvenir d’elle, adopte ensuite cet arbuste comme emblème. La nymphe Cyrène l’abandonne pour Arès. Coronis le trompe avec un mortel alors qu’elle était enceinte du dieu ; Apollon demande à Artémis d’exécuter l’infidèle, mais au moment où le corps de la malheureuse est posé sur le bûcher funéraire, il sauve in extremis le bébé Asclépios qui devient aussi habile médecin que lui. Aristée, le fils de Cyrène, hérite de ses talents de berger. Ion, fils de Créüse, sera l’ancêtre des Ioniens. Apollon tombe aussi amoureux de jeunes hommes qui disparaissent prématurément : le bel Hyacinthe, tué par un disque qu’a lancé Apollon, ou Cyparissos, qui meurt de chagrin.

Les ambiguïtés de ce dieu font que le surnom de *Loxias*, « l’Oblique » en grec, lui convient bien, car ses desseins sont aussi tortueux que sont énigmatiques les paroles de ses oracles.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Quand Ilithye, la libératrice, arrive à Délos, enfin Léto peut ressentir l'approche de l'enfantement. Elle jette ses bras autour du palmier, et s'agenouille sur la tendre prairie ; la terre sourit, et l'enfant jaillit à la lumière. Toutes les Déesses poussent un cri de joie, puis elles te lavent dans une eau claire, Archer Phoebos. Elles t'enveloppent dans un vêtement blanc, léger et beau, qu'elles entourent d'une ceinture d'or. Sa mère ne donne pas le sein à Apollon à l'épée d'or, mais Thémis lui offre le nectar et l'ambroisie, et Léto se réjouit d'avoir enfanté un fils, puissant archer. Mais, ô Phoebos, après avoir goûté la nourriture immortelle, tu romps tous les liens et les langes qui t'enveloppent, rien ne te retient et tu t'adresses ainsi aux déesses :

– Qu'on me donne ma cithare et mon arc recourbé, et je révélerai aux hommes les véritables desseins de Zeus.

Sur ces mots, l'Archer Phoebos aux longs cheveux descend sur la terre aux larges chemins, et toutes les Immortelles s'émerveillent, et Délos se couvre d'or, en voyant le rejeton de Zeus et de Léto. Elle exulte, parce que le Dieu l'a choisie pour demeure parmi toutes les îles ; elle fleurit comme une montagne sous les fleurs de la forêt. Et toi, Archer Apollon à l'arc d'argent, tantôt tu gravis le Cynthe rocheux, tantôt tu fuis les îles et les hommes, car tes temples s'élèvent, nombreux, parmi les bois touffus, et tu te plais sur les hauts rochers, et les cimes des hautes montagnes, et près des fleuves qui roulent à la mer. Mais c'est Délos qui charme le plus ton âme, ô Phoebos. Là, pour toi se réunissent les Ioniens aux tuniques traînantes, avec leurs enfants et leurs femmes ; et, en ton honneur, ils se réjouissent, quand ils célèbrent des Jeux, par le pugilat, la danse et le chant. […]

Chacun peut admirer une grande merveille, digne d'éternelle louange : les vierges de Délos, servantes de l'Archer. Elles louent d'abord Apollon, puis Léto et Artémis joyeuse de ses flèches. Puis, elles se souviennent des hommes et des femmes antiques, et, chantant un hymne, elles charment les hommes. Elles savent imiter les voix et les rythmes de tous les peuples, on croirait entendre une seule voix, tant elles accordent parfaitement leur chant. […] Et le fils de l'illustre Léto, faisant résonner sa cithare creuse, et couvert de vêtements parfumés,

s’avance vers la rocheuse Pytho ; et sous le plectre, sa cithare d’or rend un son harmonieux.

De là, rapide comme la pensée, s’élançant de la terre vers le grand Olympe, il entre dans la demeure de Zeus, au milieu de l’assemblée des autres dieux, et, aussitôt, les Immortels ne songent plus qu’à la musique et au chant. Et toutes les Muses, répondant de leur belle voix, célèbrent les dons des dieux et les misères des hommes, que ceux-ci reçoivent des dieux immortels, vivant désespérés et insensés, et ne trouvant de remède ni à la vieillesse ni à la mort. Mais les Charites aux beaux cheveux et les Heures bienveillantes, Harmonie, et Hébé, et Aphrodite, fille de Zeus, dansent, se tenant par la main, et, avec elles, danse aussi admirable par sa taille élevée que par sa beauté, Artémis, joyeuse de ses flèches et l’égale d’Apollon. Et, avec elle, dansent aussi Arès et le vigilant Tueur d’Argos. Et Phoebos Apollon fait résonner sa cithare, et l’éclat de ses pieds et de sa tunique l’enveloppent de splendeur. Léto aux cheveux d’or et le sage Zeus sont ravis, dans leur cœur, de voir leur cher fils jouant avec les dieux immortels. […]

Et de là, gravissant rapidement la montagne, tu parvins à Crissè, sous le neigeux Parnasse, au pied d’une cime tournée vers le Zéphyr. Au-dessus, se dresse un âpre rocher ; au-dessous, s’étend une vallée profonde ; et, là, Phoebos Apollon s’exclame :

– Je pense bâtir ici un temple illustre, oracle des hommes qui m’y sacrifieront toujours de parfaites hécatombes. Et ceux qui habitent le gras Péloponnèse, et l’Europe, et les îles entourées des flots, viendront m’interroger, et je prophétiserai en paroles véridiques, rendant mes oracles dans le temple opulent.

Ayant ainsi parlé, Phoebos Apollon pose les larges fondations du temple, et, sur ces fondations, Trophonios et Agamédès, fils d’Erginos, chers aux dieux immortels, construisent le seuil de pierre, et, autour, les innombrables races des hommes bâtissent le temple en pierres taillées, afin qu’il fût éternellement illustre.

Or, il y avait, tout près, une source aux belles eaux, où le Roi fils de Zeus tua, avec son arc solide, un dragon femelle, monstre énorme, horrible, qui, sur la terre, causait des maux sans nombre aux hommes, ainsi qu’à leurs brebis, car c’était un fléau sanglant. […] A celui qu’elle rencontrait elle apportait son jour fatal, avant que l’Archer Apollon la transperçât d’un trait vigoureux. Consumée de douleurs amères, elle gît,

haletante, sur la terre. Puis, poussant une immense et violente clameur, elle se tord avec fureur sous les bois, et, toute sanglante, elle rend l'esprit. […]

Et, depuis, ce lieu fut nommé Pytho, parce que la force sacrée d'Hélios y a fait pourrir le monstre. […] Phoebos Apollon comprend alors que Delphousè, la source aux belles eaux, l'a trompé, et, irrité, il va vers elle promptement, et lui dit :

– Delphousè, ce n'était pas ton destin, en trompant mon esprit, de garder ce lieu charmant pour y faire couler ton eau limpide. Voici que ma gloire éclatera ici et non la tienne seule.

Alors le royal Archer Apollon pousse le rocher d'où jaillit l'eau et en cache le cours. Puis il bâtit un temple, dans un épais bois sacré, près de la source au beau cours ; et, là, tous les hommes font des vœux au Roi, le nommant Delphousien, parce qu'il a humilié le cours sacré de Delphousè.

Hymnes homériques, « A Apollon » 1, vers 115-387

📖 Si vos chants plaisent à Phoebos, il vous comblera de gloire ; il le peut, car il s'assied à la droite de Zeus. Mais un jour ne suffit pas pour chanter Apollon ! Qui peut cesser de le chanter ? La tunique d'Apollon est d'or ; son agrafe, sa lyre, son arc, son carquois et ses brodequins sont d'or. L'or et les richesses brillent autour de lui ; j'en atteste Pytho. Toujours jeune, toujours beau, jamais le moindre duvet n'ombragea les tendres joues d'Apollon. De sa chevelure coule une essence parfumée : mais non, ce ne sont point des parfums, c'est la *panacée* même. Heureux le sol que ce baume arrosera ! il n'y croîtra que des germes salutaires. Nul ne réunit autant d'arts qu'Apollon : il est le dieu des archers et des poètes ; car le Destin lui a donné les flèches et la lyre. Il est le dieu des sorts et des augures : de lui les médecins ont appris à retarder la mort. […] L'Amour lui fit prendre soin des cavales d'Admète. Qu'aisément sous les yeux d'Apollon un troupeau prospère ! Les taureaux s'y multiplient, les chèvres n'y sont jamais sans chevreaux, ni les brebis sans lait et sans agneaux ; et celle qui n'en eût porté qu'un, en porte toujours deux. O Phoebos, sous tes auspices s'élèvent les villes ; car tu te plais à les voir se former, et toi-même en

poses les fondements. Dès l’âge de quatre ans tu construisis sur les bords du lac charmant d’Ortygie, le premier édifice qu’aient vu les mortels. Artémis te rapportait les cornes des chèvres qu’elle perçait de ses flèches sur le mont Cynthe ; et tu t’en servais pour dresser un autel, en former la base, le corps et les côtés ; ainsi tu nous appris à bâtir. Depuis tu désignas l’endroit où Battus devait fonder ma patrie ; et sous la forme d’un corbeau d’heureux augure, tu guidas son peuple en Libye.

Callimaque, *Hymnes*, « En l’honneur d’Apollon », vers 28-69

📖 *Créüse, mère de Ion, accuse Apollon de l’avoir violentée, puis abandonnée.*

CRÉÜSE. – O toi qui sur ta lyre aux sept cordes chantes les hymnes harmonieux des Muses, fils de Latone, c’est à toi que s’adressent mes douloureux reproches. Tu vins auprès de moi, auréolé de ta chevelure dorée, alors que j’étais occupée à ramasser des fleurs multicolores, dont l’éclat rivalisait avec l’or de mes vêtements ; tu me saisis dans tes bras, malgré les cris par lesquels j’invoquais ma mère ; tu m’entraînas dans la grotte où tu me fis violence, emporté par ton désir amoureux.

Infortunée, je mis au monde un fils, que, par crainte de ma mère, je déposai dans la grotte qui nous servit de couche nuptiale. Hélas, mon fils, qui est aussi le tien, est devenu la proie des bêtes sauvages. Et toi cependant, tu chantes des péans qu’accompagne le son de ta lyre.

Fils de Latone, toi qui du centre de la terre, assis sur ton trépied d’or, fais entendre aux mortels ta voix prophétique, mes cris parviendront jusqu’à ton oreille. Amant perfide, […] notre fils n’est sorti des langes dont je l’enveloppais que pour devenir la proie des vautours. Délos te déteste, ainsi que le laurier dont les rameaux se mêlèrent à la gracieuse chevelure du palmier, pour couronner le fruit des amours de Latone.

Euripide, *Ion*, vers 881-920

Arachné

Jeune Lydienne d’origine modeste, Arachné doit sa réputation à son habileté de tisseuse et à l’impitoyable vengeance d’Athéna avec qui elle ose rivaliser. Egarée par l’orgueil, la jeune fille prétend en effet ne rien devoir à l’inspiration de la déesse, elle proclame même qu’elle la surpasse par le réalisme de ses figures. Athéna organise un concours : elle représente sur sa toile les Olympiens en majesté, Arachné dépeint au contraire les tromperies des dieux qui ont violenté de malheureuses mortelles. La toile de la jeune fille apparaît effectivement plus expressive, Athéna furieuse détruit l’ouvrage, Arachné veut se suicider. La déesse lui laisse la vie mais la métamorphose en araignée, condamnée à tisser perpétuellement sa toile.

Une version tardive donne l’inceste commis par un frère et une sœur (Arachné) comme raison à ce châtiment, et explique ainsi l’existence des lézards et des araignées.

La version que développe Ovide montre à quoi expose le péché d’hybris : les mortels doivent rester à leur place et ne pas défier les dieux. On peut aussi y

voir une transcription de la rivalité entre les ateliers de tissage attiques et ceux de Lydie.

📖 Il y avait en Attique un frère et une sœur ; le garçon s'appelait Phalanx et la fille Arachné. Phalanx avait reçu l'enseignement d'Athéna dans le domaine de la guerre, Arachné dans celui du tissage. Mais ils se sont unis dans l'inceste, ce qui les a rendus odieux à Athéna. La déesse les a métamorphosés en animaux rampants voués à être dévorés par leurs enfants.

Nicandre, *Thériaques*, scholie au vers 12

📖 Arachné ne doit sa célébrité ni à sa patrie ni à sa naissance mais seulement à son art. Idmon de Colophon, son père, humble artisan, teignait les laines en pourpre de Phocide. Elle avait perdu sa mère, une femme de naissance tout aussi obscure. Cependant, malgré ses origines modestes, Arachné, par son travail, a acquis un nom dans toute la Lydie. Souvent les Nymphes elles-mêmes descendent de leurs verts coteaux ou sortent de leurs grottes humides pour admirer les chefs-d'œuvre qu'elle a terminés, et les trames que sa main ourdit avec grâce et légèreté. Qu'elle trace à l'aiguille les traits ou qu'elle dévide la laine en nuages légers, blancs et fins, qu'elle file ou qu'elle conduise la navette, on croirait reconnaître l'élève de Pallas. Mais Arachné rejette cet éloge. Elle ne peut souffrir qu'on lui donne pour maîtresse une immortelle et s'écriait :

– Qu'elle ose me disputer le prix ! Si je suis vaincue, je me soumets à tout.

Pallas, irritée, prend l'apparence d'une vieille femme. De faux cheveux blancs ombragent son front, sur un bâton elle courbe une feinte vieillesse. Elle aborde Arachné, et lui tient ce discours :

– On a tort de mépriser et de fuir les vieillards. L'expérience est le fruit des longues années. Ne rejette pas mes conseils. Tu peux avoir l'ambition d'exceller dans ton art parmi les mortelles, mais cède le pas à Pallas. Oublie ton orgueil téméraire, regrette tes superbes discours, et la déesse pourra te pardonner.

Arachné jette sur elle un regard irrité. Elle quitte l'ouvrage qu'elle a commencé, elle retient à peine sa main prête à frapper car elle ne

reconnaît pas la déesse, et dit :

– Insensée, le poids de l'âge qui courbe ton corps affaiblit aussi ta raison. C'est un malheur pour toi d'avoir vécu si longtemps. Que ta fille ou ta bru écoutent tes leçons. Je sais me conseiller moi-même ! Pour te convaincre que tes remontrances sont vaines, apprends que je n'ai point changé d'avis. Pourquoi Minerve refuse-t-elle d'accepter mon défi ? Pourquoi ne vient-elle pas elle-même me disputer le prix ?

Alors la déesse s'écrie :

– Elle est venue !

Elle laisse tomber soudain son déguisement de vieille femme, et lui montre Pallas. Les Nymphes la saluent, les femmes de Lydie s'inclinent avec respect, Arachné seule n'est point émue. Elle rougit pourtant ; un éclat subit teint ses traits, et s'est bientôt évanoui, pareil à l'air qui se teinte de pourpre au lever de l'Aurore, et qu'on voit blanchir aux premiers feux du jour. Emportée par le désir d'une gloire insensée, elle persiste dans son entreprise, et court à sa ruine. La fille de Jupiter accepte le défi. Renonçant à donner des conseils inutiles, elle s'apprête à disputer le prix. Aussitôt l'une et l'autre fixent les fils de chaîne sur le métier ; un roseau sépare les fils, entre les fils court la navette agile. Le peigne les rassemble sous ses dents et les resserre. Les deux rivales se hâtent, leurs mains rapides volent sur le métier, et le désir de vaincre leur fait oublier la fatigue.

Dans leurs riches tissus, elles emploient les couleurs que Tyr a préparées ; elles unissent et varient avec art leurs nuances légères. […] Sur leurs tissus, elles représentent des faits héroïques. Pallas peint sur le sien le rocher de Mars, et le différend qu'elle eut avec Neptune sur le nom que porterait la ville de Cécrops. Les douze grands dieux sont assis sur des trônes élevés, dans l'éclat de l'immortalité, les traits nobles et dignes. Au milieu d'eux, Jupiter porte sur son front la majesté suprême du monarque de l'univers. Neptune, debout, frappe le rocher de son trident, il s'ouvre et en surgit un coursier vigoureux. C'est par ce prodige qu'il prétend au droit de nommer cette antique contrée. La déesse se peint elle-même, armée de sa lance et de son bouclier, le casque sur la tête, la redoutable égide sur la poitrine. De sa lance elle frappe la terre, qui soudain produit un olivier riche de son feuillage et de ses fruits. Les dieux admirent et Pallas remporte la victoire.

Mais afin que sa rivale apprenne, par l'exemple, ce qu'elle doit attendre de son audace insensée, elle représente aussi dans les angles quatre combats sur un même thème. […] Minerve borde enfin ce tissu de rameaux d'olivier, l'arbre qui lui est consacré.

Arachné, de son côté, peint sur sa toile Europe enlevée par Jupiter. L'œil croit voir un taureau vivant, une mer véritable. La fille d'Agénor semble regarder le rivage qui fuit ; elle semble appeler ses compagnes, et craindre de toucher, d'un pied timide, le flot qui écume et gronde. […]

Arachné représente diverses métamorphoses de dieux amoureux.

L'ouvrage est achevé : la toile est ornée d'une riche bordure, où serpente en festons légers le lierre entrelacé de fleurs.

Pallas et l'Envie n'y pourraient rien reprendre. La déesse, qu'irrite le succès de sa rivale, déchire cette toile, où sont si bien représentées les faiblesses des dieux et de la navette que tient encore sa main, elle attaque Arachné, et trois fois la frappe au visage. L'infortunée ne peut endurer cet affront. Dans son désespoir, elle cherche à se pendre. Pallas la prend en pitié et la soutient en l'air en lui disant :

– Vis, malheureuse, vis ! Mais tu resteras toujours suspendue. N'espère pas que ton sort puisse changer. Tu transmettras d'âge en âge ton châtiment à la postérité.

Elle répand sur Arachné le suc d'une herbe empoisonnée et s'en va. Atteints de cet affreux poison, ses cheveux tombent, ses traits s'effacent, sa tête et toutes les parties de son corps se resserrent. Ses doigts amincis s'attachent à ses flancs. Araignée fileuse, elle exerce encore son premier talent, et tire du ventre arrondi qui remplace son corps les fils déliés dont elle ourdit sa toile.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VI, vers 5-145

Arès

▷ Mars

Fils de Zeus et d’Héra, Arès appartient à la deuxième génération des Olympiens.

Les légendes attribuent à Arès de nombreuses aventures amoureuses et divers enfants. De sa liaison adultère avec la déesse Aphrodite naissent Deimos, Phobos et Harmonie. Au gré de ses unions avec des nymphes ou avec des mortelles, Arès est aussi reconnu comme le père de l’Amazone Penthésilée, qu’il essaie de sauver alors qu’elle est attaquée par Achille devant Troie ; de Cycnos, un brigand sanguinaire qui s’attaque aux voyageurs se rendant à Delphes et qui est tué par Héraclès ; de Diomède, le roi thrace aux juments anthropophages, lui aussi tué par Héraclès ; d’Œnomaos, roi d’Elide, vaincu par Pélops.

Arès est le dieu de la guerre « brutale » par excellence, un domaine où on lui donne souvent Eris (la Discorde) pour sœur et pour compagne, et où on l’oppose à Athéna, déesse de la guerre « juste ». En effet, comme Eris qui cherche en permanence des motifs de dispute, Arès aime la guerre pour la guerre : il se bat pour son propre plaisir et favorise

l’un ou l’autre camp selon ses sympathies, sans se soucier de la justice de la cause qu’il soutient ; il n’est heureux que lorsqu’il tue et qu’il pille. Il est représenté sur le champ de bataille comme un guerrier de taille surhumaine, tel un hoplite solidement armé, portant casque, cuirasse, bouclier, lance et épée, hurlant des cris terribles. Il est accompagné de ses fils, Déimos (Epouvante) et Phobos (Peur), sortes de génies maléfiques qui lui servent d’écuyers ; dans son cortège, on trouve aussi Enyo, une personnification du carnage, qui passe pour sa fille, sa sœur ou sa mère selon les traditions.

Cependant, Arès n’est pas toujours victorieux : les géants Otos et Ephialtès, fils de Poséidon, le font prisonnier et le gardent enfermé dans un vase d’airain pendant treize mois ; Athéna, plus adroite que lui, le vainc deux fois dans la bataille ; Héraclès le blesse à la cuisse alors qu’il veut venger la mort de son fils Cycnos.

Arès est aussi responsable d’un acte de violence auquel la légende rattache l’origine de l’Aréopage (« la colline d’Arès » en grec), premier tribunal humain chargé de juger Oreste, le matricide. C’est en effet au pied de cette colline, située sous l’acropole d’Athènes, qu’Arès tue le fils de Poséidon, Halirrothios : il l’accuse d’avoir voulu violer sa fille

Alcippé, née de ses amours avec une fille de Cécrops, premier roi de Cécropia, la future Athènes. Sommé par Poséidon de comparaître en jugement, Arès est acquitté par les Olympiens, réunis en tribunal sur la colline même qui avait été le théâtre du meurtre et qui prend le nom du dieu en souvenir.

Arès passe pour habiter en Thrace, pays réputé rude et sauvage, au nord de la Grèce, où demeure aussi le peuple des Amazones, ses filles. On lui rend un culte particulier en Béotie, à Thèbes, fondée par Cadmos, époux de sa fille Harmonie : c'est en effet à cet endroit qu'Arès possédait une source gardée par un serpent-dragon dont il était le père. Cependant, de manière générale, le culte d'Arès paraît peu répandu chez les Grecs, alors que celui de Mars est particulièrement développé chez les Romains : on ne parle d'aucun temple élevé en son honneur et l'on ne cite que deux ou trois de ses statues, en particulier celle de Sparte, qui portait des liens, afin que le dieu n'abandonnât pas les armées pendant les guerres.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 L'aède entama un prélude sur sa lyre et il se mit ensuite à chanter : c'était un beau chant sur les amours d'Arès et d'Aphrodite à la belle couronne.

Il racontait comment, pour la première fois, les deux amants s'étaient unis en secret dans le palais d'Héphaïstos. Arès avait séduit

Aphrodite en la couvrant de cadeaux, et c'est ainsi qu'il avait pu déshonorer le lit du seigneur Héphaïstos, l'époux légitime de la déesse. Mais le Soleil vint tout raconter à ce dieu, car il avait aperçu les amants en pleine étreinte.

Dès qu'il entend cette histoire qui lui mord le cœur, Héphaïstos court à sa forge : dans sa tête, il roule de sombres projets de vengeance. Là, il met sa vaste enclume sur le billot et se met à forger des liens indestructibles, des fils infrangibles, pour que les amants soient enchaînés sur place. Quand il a fini de forger ce piège, fou de rage contre Arès, il se précipite dans la chambre où se trouve son lit conjugal.

Héphaïstos tisse les liens qu'il vient de fabriquer en les fixant à chaque pied du lit, du plafond il fait tomber des fils encore plus nombreux. Ils étaient plus ténus qu'une toile d'araignée : personne ne pouvait les voir, pas même les dieux bienheureux, tant ils avaient été habilement forgés.

Lorsqu'il a fini de disposer l'ensemble de son piège tout autour de son lit, Héphaïstos fait semblant de partir pour l'île de Lemnos, sa terre préférée entre toutes les contrées du globe. Cependant, Arès, le dieu aux rênes d'or, est loin d'être un guetteur aveugle : dès qu'il voit s'éloigner l'illustre artisan Héphaïstos, il se précipite au palais du dieu renommé, le cœur brûlant d'amour pour Aphrodite, la déesse de Cythère à la belle couronne.

La déesse revenait à peine d'une visite qu'elle avait rendue à son père Zeus, le tout-puissant fils de Cronos. Elle était assise dans sa chambre. Arès entre jusqu'au fond du palais, prend la main de la déesse et lui dit tendrement :

– Viens au lit, ma bien-aimée ! Allons nous coucher pour goûter aux joies de l'amour ! Héphaïstos n'est plus dans les parages : il doit être parti pour Lemnos, chez les Sintiens, ces sauvages au rude langage.

Ainsi parle Arès, et la déesse se réjouit de coucher avec lui. Tous deux se dirigent alors vers le lit…

Allongés l'un près de l'autre, les amants dorment profondément. Mais les liens qu'avait forgés l'inventif Héphaïstos se referment sur eux : ils ne peuvent plus bouger ni même soulever le petit doigt ! Et ils sont bien obligés de se l'avouer : il ne leur reste aucun moyen de fuir. […]

Cependant, Héphaïstos, prévenu par le Soleil, revient chez lui sans crier gare ! Furieux, il ameute tous les dieux pour qu'ils viennent voir les amants pris au piège.

Poséidon, le dieu des mers qui embrassent la terre, arrive le premier ; puis c'est Hermès, toujours prompt pour le service, suivi par Apollon, le seigneur qui écarte les fléaux. Par pudeur, les déesses sont restées chez elles, chacune dans sa demeure.

Ils se tenaient dans l'entrée, les dieux qui dispensent les biens aux hommes. Alors, un rire inextinguible éclata parmi ces dieux bienheureux, lorsqu'ils virent le piège qu'avait imaginé l'inventif Héphaïstos. Chacun d'eux disait en regardant son voisin :

– Non, le crime ne paie pas !… et le plus lent attrape le plus agile ! Voyez donc : maintenant c'est Héphaïstos, réputé pour sa lenteur, qui vient de saisir Arès, le plus rapide des dieux qui habitent l'Olympe ; bien qu'il soit boiteux, il l'a capturé avec son ingénieux filet. Il va falloir que l'amant paie le prix de l'adultère !

Tels étaient les propos que les dieux échangeaient entre eux. Le fils de Zeus, le seigneur Apollon, dit alors à Hermès :

– Hermès, fils de Zeus, messager des dieux, toi qui es si généreux, tu ne voudrais pas te retrouver comprimé par des liens aussi puissants pour dormir dans ce lit collé à la belle Aphrodite toute dorée ?

Le brillant messager divin lui répond :

– Ah ! si seulement je pouvais avoir ce bonheur, seigneur Apollon, noble et puissant archer ! Que trois fois plus de chaînes m'enserrent de tous les côtés, que tous les dieux et toutes les déesses viennent me voir de partout, pourvu que je dorme avec la belle Aphrodite toute dorée !

Ainsi parle Hermès, et un grand rire s'élève parmi les dieux immortels. Seul Poséidon ne riait pas ; il suppliait sans répit Héphaïstos, l'illustre forgeron, de délivrer Arès. Prenant alors la parole, il lui dit ces mots ailés :

– Délivre-le ! Je me porte garant que, comme tu le demandes, il te paiera tout ce que tu exigeras pour le punir, en présence des dieux immortels.

L'illustre artisan Héphaïstos, adroit de ses deux mains, lui répondit alors :

– Poséidon, toi le dieu des mers qui embrassent la terre, ne me demande pas cela ! Misérables sont les garanties prises au nom des

misérables. Comment pourrais-je bénéficier de ta promesse devant les dieux immortels, si Arès se sauve, échappant ainsi à sa dette comme à son piège ?

Poséidon, le dieu qui fait trembler la terre, lui répond alors :

– Héphaïstos, si Arès s'enfuit et échappe à sa dette, eh bien ! c'est moi qui te la paierai !

L'illustre dieu, adroit de ses deux mains, reconnut alors qu'il ne lui était plus permis de refuser la garantie de Poséidon.

A ces mots, le puissant Héphaïstos délivra donc les deux amants de leurs chaînes. Ils bondirent aussitôt pour se dégager de leur piège. L'un partit pour la Thrace ; l'autre – Aphrodite la souriante, toujours amie des sourires – se dirigea vers Chypre et regagna sa bonne ville de Paphos. Là se trouve son temple avec son autel où brûle l'encens odorant. Là, les Grâces lui préparent son bain et la frottent de cette huile immortelle qui fait briller la peau des dieux qui vivent éternellement. Puis elles la couvrent de vêtements à l'éclat magnifique : c'est merveille de la voir ainsi.

Voilà ce que chantait le très illustre aède. Ulysse avait pris un grand plaisir à l'écouter, ainsi que les nobles Phéaciens, peuple de marins réputés.

Homère, *Odyssée*, Chant VIII, vers 266-299 et 322-369

📖 *Pendant la guerre de Troie, Athéna vient encourager le Grec Diomède.*

– Fils de Tydée, Diomède cher à mon cœur, ne crains plus Arès désormais, ni aucun autre Immortel : tu vois bien que je suis à tes côtés. Fonce droit sur Arès avec tes chevaux aux sabots rapides ! Frappe de près, ne respecte pas l'impétueux Arès, ce forcené, ce fléau accompli, ce pauvre écervelé ! lui qui naguère se flattait, devant Héra et moi, qu'il combattrait contre les Troyens et prêterait secours aux Argiens, le voilà maintenant qui fait cause commune avec les Troyens, sans plus penser aux autres !

A ces mots, elle tire de la main Sthénélos en arrière et elle lui fait vider le char : l'écuyer saute vite à terre. La déesse alors, portée par son ardeur, monte sur le char, à côté du divin Diomède, et l'essieu de chêne

se met fortement à grincer sous le poids, car il emporte une déesse terrible et l'homme le plus brave. Pallas Athéna saisit le fouet et les rênes, et, tout aussitôt, contre Arès d'abord, dirige ses chevaux aux sabots emportés. A ce moment, le dieu était en train de dépouiller le prodigieux Périphas, de beaucoup le plus brave de tous les Etoliens. Arès, souillé de meurtres, était donc occupé à dépouiller ce guerrier : Athéna, pour ne pas être vue du redoutable Arès, se recouvre alors du casque d'Hadès qui rend invisible. Mais aussitôt qu'Arès fléau des mortels aperçoit le divin Diomède, il laisse le prodigieux Périphas étendu sur place, à l'endroit même où il lui avait arraché la vie, et il avance tout droit contre Diomède, le dompteur de chevaux. Dès que, marchant l'un contre l'autre, ils se sont rejoints, Arès, le premier, par-dessus le joug et les rênes du char, tend en avant sa pique de bronze, brûlant d'ôter la vie au héros. A ce moment, Athéna, la déesse aux yeux pers, empoigne la pique, la détourne du char et lui fait perdre son élan. A son tour, Diomède, vaillant pour pousser le cri de guerre, prend alors son élan avec sa pique de bronze et Pallas Athéna la dirige au creux du flanc d'Arès, à l'endroit où il se met la sangle. C'est là que Diomède, atteignant Arès, parvient à le blesser : il déchire la belle peau, puis retire sa pique. Arès de bronze se met alors à crier aussi fort que vocifèrent dans la guerre neuf ou dix mille hommes, quand ils se trouvent engagés dans un rude combat. Un tremblement saisit Achéens et Troyens pris de peur, tant criait fort Arès, cet affamé de guerre.

De même qu'un brouillard obscur s'échappe des nuages, quand un vent au souffle impétueux s'élève après la torride chaleur, de même, sous les yeux de Diomède, fils de Tydée, Arès de bronze monte avec les nuées vers le vaste ciel. Bien vite, il arrive sur l'Olympe escarpé, résidence des dieux. Le cœur affligé, il s'assied près de Zeus, fils de Cronos, et il lui montre le sang immortel coulant de sa blessure ; tout en se lamentant, il lui dit ces mots ailés :

– Zeus Père, ne seras-tu jamais indigné de voir toutes ces violences ? C'est toujours nous, les dieux, qui subissons les maux les plus cruels à force de nous dresser les uns contre les autres pour plaire aux hommes. En voilà trop ! nous sommes tous irrités contre toi : tu as donné le jour à une folle, une fille insensée, pernicieuse, qui ne rêve que méchancetés ! Tous les autres dieux qui habitent l'Olympe t'obéissent, et chacun d'entre nous t'est soumis. Mais à elle, tu ne t'en prends

jamais, ni par un mot ni par un geste ; tu la laisses faire, cette peste, parce que tu as tout seul donné le jour à cette enfant de perdition ! C'est elle qui vient maintenant de pousser le fils de Tydée, le bouillant Diomède, à déployer ses fureurs contre les dieux immortels. Il a d'abord blessé Aphrodite Cypris à la main, au poignet ; puis c'est contre moi qu'il s'est précipité, pareil à un démon. Mes pieds rapides m'ont tiré du danger, sans quoi j'aurais eu là à endurer longtemps de pénibles épreuves, parmi des tas de cadavres affreux, ou bien, vivant, j'aurais perdu ma force sous les coups du bronze.

Zeus, le maître des nuages, en le toisant d'un regard de travers, lui répond alors :

– Ne viens pas, évaporé que tu es, te lamenter ainsi à mes pieds ! Tu m'es le plus odieux de tous les dieux qui habitent l'Olympe, car tu ne rêves que discorde, guerres et combats. Tu as bien le caractère intraitable et têtu de ta mère Héra, que je ne peux qu'à grand-peine dompter par mes paroles. C'est à ses bons conseils que tu dois les maux que tu endures ! Mais je ne veux pas te laisser souffrir plus longtemps : tu es mon fils, et c'est de moi que t'a conçu ta mère. Sache pourtant que si tu étais né de quelque autre dieu, depuis longtemps déjà, désastreux comme tu es, tu serais plus bas que les fils d'Ouranos !

Ainsi parle Zeus, et il ordonne à Péon de guérir Arès. Péon alors répand des poudres calmantes sur sa plaie et il guérit le dieu blessé, car il n'est pas né mortel. De même que le suc de figuier, battu dans du lait blanc, le fait cailler, de même, aussi promptement, Péon guérit l'impétueux Arès. Puis Hébé le baigne et l'habille de beaux vêtements. Arès alors, fier de son éclat, s'assied auprès de Zeus, fils de Cronos. Quant aux déesses Héra et Athéna, elles reviennent aussi dans le palais du grand Zeus, ayant mis fin aux massacres d'hommes que perpétrait Arès, fléau des mortels.

Homère, *Iliade*, Chant V, vers 826-909

📖 *Pausanias décrit les sites et monuments d'Athènes.*

Le temple d'Esculape mérite d'être vu à cause des statues du dieu, de ses enfants et des peintures dont il est orné. Il renferme la fontaine près de laquelle Halirrhothios, fils de Poséidon, viola, dit-on, Alcippé,

fille d’Arès, et fut tué par ce dieu ; meurtre qui devint le sujet d’un procès, le premier de ce genre. […]

L’Aréopage est aussi au-dessous de la citadelle ; on le nomme ainsi parce qu’Arès est le premier qui y ait été jugé. J’ai déjà dit que ce dieu avait tué Halirrhothios, et à quel sujet. On dit aussi que dans la suite Oreste y fut jugé pour le meurtre de sa mère, et l’on voit encore l’autel d’Athéna Belliqueuse qu’il dédia après son acquittement. Les deux pierres brutes sur lesquelles se tiennent l’accusateur et l’accusé, sont nommées l’une la pierre de la Démesure, et l’autre la pierre de l’Impudence.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre I,
chapitres 21, 4 et 28, 5

Aréthuse

Aréthuse est une Naïade, nymphe des sources, originaire du Péloponnèse. C’est une des rares filles de Nérée et Doris qui ne réside pas dans la mer Méditerranée. Jeune fille, elle fait partie du cortège d’Artémis et a, comme la déesse chasseresse, fait vœu de chasteté. Mais c’est compter sans la passion obstinée du dieu fleuve Alphée, qu’elle a éveillée en se baignant nue dans ses eaux. Elle s’enfuit en courant jusqu’à la mer. Là, Artémis l’enveloppe dans un nuage et la dépose en Sicile, sur l’île d’Ortygie, où elle est métamorphosée en fontaine. Alphée la suit sous la mer, resurgit non loin de sa source et leurs eaux se mélangent avant de rejoindre à nouveau la mer. Cette légende montre les liens étroits qui unissent la colonie de Syracuse à la patrie grecque.

> 🕮 *Aréthuse raconte ses malheurs à Cérès.*
>
> Un jour, je m’en souviens, je rentrais épuisée de la forêt de Stymphale, il faisait une chaleur accablante. Je trouve un ruisseau qui s’écoule sans un tourbillon, sans un murmure, des eaux presque immobiles, transparentes jusqu’au fond, où l’on pouvait compter tous les cailloux. De vieux saules, de hauts peupliers, qu’entretient sa fraîcheur, abritent de leur ombre ses rives en pente. Je m’approche, j’y trempe d’abord un pied, puis je descends jusqu’au genou. Ce n’est pas assez : je me déshabille, je pose mes voiles légers sur une branche de saule et je me plonge nue dans l’eau. Tandis que je tape dans l’eau et m’éclabousse, que je nage de mille façons, je ne sais quel murmure

semble sortir du fond des eaux. Effrayée, je prends pied sur le bord le plus proche.

– Où vas-tu si vite, Aréthuse ? s'écrie Alphée du fond de l'eau. Où cours-tu ? répète-t-il d'une voix rauque.

Je m'enfuis, sans vêtements, dans l'état où je suis : mes vêtements étaient de l'autre côté. Il insiste et se montre d'autant plus ardent, que je lui semblais plus facile, puisque j'étais nue. Plus je courais, plus l'animal me serrait de près. Ainsi, d'une aile tremblante, les colombes fuient devant le faucon ; ainsi le faucon poursuit les colombes tremblantes.

J'ai couru jusqu'au pied d'Orchomène, au-delà de Psophis. J'ai traversé le mont Cyllène jusqu'aux golfes du Ménale, le froid Erymanthe, et Elis. Il n'était pas plus rapide que moi ; mais nos forces étaient trop inégales. Je ne pouvais soutenir longtemps mes efforts ; il était plus endurant. Cependant je courais à travers les campagnes. J'avais franchi des montagnes ombragées de forêts, des ravins, des rochers, et des lieux sans aucun chemin. Le soleil était derrière moi. Bientôt j'aperçois une ombre qui s'allonge et devance mes pas. C'était peut-être une illusion causée par la peur. Mais j'entendais vraiment le bruit effrayant de ses pas. Déjà son haleine brûlante agitait mes cheveux. J'allais succomber à ma lassitude :

– Au secours, Diane, m'écriai-je, je suis prise ! […]

La déesse est émue, elle prend un épais nuage et le jette sur moi. Le fleuve tourne autour de moi sans me voir. Il ne comprend pas que je suis cachée par le brouillard, il me cherche en vain. Deux fois il fait le tour du nuage où la déesse m'a cachée. Deux fois il s'écrie :

– Aréthuse ! Aréthuse ! où es-tu ?

Quelle horreur ! J'étais comme l'agnelle lorsqu'elle entend les loups frémir autour de l'étable, comme le lièvre caché dans un buisson, lorsqu'il voit la meute ennemie, et n'ose pas bouger une oreille !

Mais il ne s'est pas éloigné : c'est que, plus loin, il n'aperçoit aucune trace de pas. Il reste surveiller le nuage et l'endroit où il se trouve. Une sueur froide se répand sur mes membres épuisés. Des gouttes azurées coulent de tout mon corps, un lac naît sous mes pas, de la rosée tombe de mes cheveux, et je suis changée en fontaine, en moins de temps qu'il en faut pour le raconter. Mais le fleuve m'a bientôt reconnue dans ces eaux aimées. Il délaisse le visage d'homme dont il

s’était revêtu. Il redevient fleuve, et veut mêler ses flots avec les miens. Diane ouvre la terre. Je plonge dans ses gouffres aveugles, et je suis emportée vers Ortygie qui m’est chère parce qu’elle porte le nom de la déesse, et qui m’a ramenée au jour la première.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, vers 577-641

Argonautes

Compagnons de JASON dans l'expédition qu'il organise pour conquérir la TOISON D'OR, les Argonautes tirent leur nom du navire, l'Argo, dont ils sont les marins (*nautes* en grec).

Les aventures des Argonautes sont surtout connues par un long poème épique, *Les Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, poète et grammairien d'Alexandrie au milieu du III^{e} siècle avant J.-C., mais l'ensemble de la légende, extrêmement riche et complexe, est manifestement antérieur dans son premier noyau aux poèmes homériques. Les Argonautes sont toujours présentés comme des héros appartenant à la génération qui précède celle de la guerre de Troie. Le périple de Jason, que certains situent en 1278 avant J.-C. (soit quelque quatre-vingt-dix ans avant la prise de Troie), rivalise donc en célébrité avec l'autre grand périple mythique, celui d'Ulysse, raconté dans l'*Odyssée*, et l'on peut constater que de nombreuses épreuves et étapes se retrouvent dans les deux voyages.

Dans toute la tradition littéraire et artistique, l'Argo est célébré comme le premier bateau jamais construit et les Argonautes comme les pionniers de la navigation humaine.

L’élite de la Grèce

Jason a rassemblé un groupe de héros valeureux d’origine thessalienne afin de constituer l’équipage du bateau qui doit le conduire jusqu’à la fabuleuse toison, en Colchide, au bord du Pont-Euxin (aujourd’hui le Caucase, sur la côte est de la mer Noire). A ces premiers compagnons viennent se joindre Héraclès et d’autres jeunes gens venant de tous les royaumes de Grèce : les listes proposées par diverses traditions légendaires à des périodes différentes reflètent le désir des villes grecques de vanter leurs propres héros pour avoir participé à ce glorieux rassemblement. Les noms les plus illustres figurent ainsi dans tous les « catalogues », avec un nombre relativement fixe de participants : cinquante à cinquante-cinq hommes, dont cinquante rameurs. Parmi ceux-ci, on compte :

• Argos, dont Jason a sollicité l’aide pour construire le navire qui porte son nom, tout en jouant sur le sens de l’adjectif *argos*, « brillant » et « rapide » en grec. Argos en a sculpté la proue dans le bois d’un chêne provenant de la forêt sacrée de Dodone et offert par la déesse Athéna qui lui a octroyé le don de la parole prophétique.

• Tiphys, le pilote de l’Argo : la légende en fait un pionnier de la navigation dont il a appris l’art, alors encore inconnu des hommes, de la déesse Athéna elle-même.

• Orphée, le poète-musicien thrace, qui a pour tâche de rythmer la cadence des rameurs.

• Plusieurs devins dont Amphiaraos d’Argos.

• Calaïs et Zétès, les deux fils ailés de Borée, dieu du vent du nord.

• Castor et Pollux, les Dioscures.

• Acaste, le propre fils de Pélias, qui se joint à l’expédition au dernier moment.

• Pélée (père d’Achille), roi de Phthie en Thessalie, et son frère Télamon (père du grand Ajax), roi de Salamine.

• Oïlée de Locride (père du petit Ajax).

• Laërte (père d’Ulysse), fils d’Acrisios, roi d’Argos.

• Admète (mari d’Alceste), prince de Phères en Thessalie.

• Méléagre de Calydon.

• Augias d’Elide.

• Lyncée (le « Lynx ») doté d’une vue extraordinairement perçante.

• Héraclès, qui ne participe qu’au début de l’expédition.

• Atalante, réputée pour sa rapidité à la course, la seule femme de l’équipage.

La présence de Thésée et de son ami Pirithoos dans cette liste de héros n’est attestée que par quelques auteurs mineurs.

Le périple : de Thessalie en Colchide

Les Argonautes s’embarquent sur le rivage de Pagasae, un port de Thessalie près d’Iolcos, et leur première escale est l’île de Lemnos, uniquement peuplée de femmes. En effet celles-ci, affligées d’une odeur insupportable par Aphrodite, avaient été abandonnées par leurs maris, mais, pour se venger, elles avaient tué tous les mâles de l’île. Bien accueillis par les Lemniennes, débarrassées de leur puanteur, les Argonautes s’unissent à elles et repeuplent ainsi leur île : Hypsipyle, leur reine, conçoit deux fils jumeaux de Jason ; mais le héros ne tarde guère à l’abandonner.

Après s’être arrêtés à Samothrace pour y être initiés aux mystères orphiques, les Argonautes pénètrent dans l’Hellespont et arrivent dans l’île de Cyzique, dont le roi les accueille avec la plus grande hospitalité. Mais, repartis la nuit suivante, ils sont rejetés sur la côte par des vents contraires et un

combat s’engage avec les habitants sans que les uns et les autres se reconnaissent dans l’obscurité ; de nombreux insulaires sont massacrés, dont le roi lui-même, tué d’un coup de lance par Jason, qui, par la suite, lui fera de somptueuses funérailles.

Lors d’une escale en Mysie, Héraclès abandonne l’expédition après la disparition d’HYLAS.

Au pays des Bébryces, le roi Amycos défie les Argonautes à la lutte, mais il est tué par le lutteur Pollux qui lui brise le crâne. Puis l’Argo doit faire escale en Thrace, sur la rive européenne de l’Hellespont : ils y sont accueillis par le roi Phinée, fils du dieu de la mer Poséidon, qui possède le don de prophétie. Après que les Argonautes l’ont délivré des HARPYES, monstres mi-femmes mi-oiseaux, celui-ci les remercie en leur dévoilant comment franchir l’obstacle suivant : les sinistres Roches Bleues.

Les Cyanées (les roches « bleues » en grec), appelées aussi les Symplégades (les rochers « qui se heurtent »), sont des écueils toujours en mouvement qui broient tous les navires qui tentent de les franchir. Après avoir lâché une colombe dont les rochers ne happent que la queue, les Argonautes parviennent à forcer le passage avec l’aide d’Athéna : seule la poupe de l’Argo est légèrement endommagée, à l’image de l’oiseau. Désormais, selon la volonté du

destin, les écueils doivent demeurer immobiles. Une fois dans le Pont-Euxin, l'Argo poursuit sa route sans encombre vers la Colchide, mais sans son pilote Tiphys, mort de maladie au pays des Mariandynes. Au terme du voyage, les Argonautes longent le Caucase et parviennent en Colchide, où ils jettent l'ancre à l'embouchure du fleuve Phase. C'est là que Jason s'empare de la Toison d'or avec l'aide de MÉDÉE, fille du roi Aiétès.

Le retour

Les traditions diffèrent sur le retour de l'expédition, de même que sur les itinéraires très variés empruntés par l'Argo. Zeus, irrité par le fratricide de Médée, a détourné la route du navire par une tempête ; mais la proue se met à parler pour faire savoir que les Argonautes doivent être purifiés par Circé, la propre sœur d'Aiétès, qui vit sur une île de la côte occidentale de l'Italie, Aea.

Après avoir rencontré la célèbre magicienne, Jason poursuit sa course en évitant les pièges de la Mer des Sirènes et des îles Errantes (sans doute les îles Lipari), puis en dépassant Charybde et Scylla. Arrivé sur l'île des Phéaciens (Corfou), l'équipage rencontre un groupe de Colchidiens lancés à leur poursuite,

mais le roi Alcinoos vient à leur secours et leur permet de poursuivre leur voyage.

Déroutés par une tempête jusqu'en Libye, les Argonautes doivent porter l'Argo sur leurs épaules jusqu'au lac Triton, puis ils arrivent en Crète, où ils réussissent à se débarrasser de Talos, un géant de bronze chargé de surveiller l'île.

Après une escale à Egine, les Argonautes longent l'Eubée et rentrent à Iolcos, quatre mois après leur départ. Jason remet la Toison d'or à Pélias, puis conduira l'Argo à Corinthe pour le consacrer à Poséidon.

- Carte « Le voyage des Argonautes »

📖 Jason a fait proclamer dans toute la Grèce, par la voix des hérauts, l'expédition qu'il médite. Bientôt accourent trois fils de Zeus, infatigables dans les combats ; le fils d'Alcmène aux noirs sourcils et les jumeaux enfants de Léda. […] A tous ces héros, se joignit le fils d'Apollon, Orphée chantre divin et père de la poésie lyrique. […] Joyeux de concourir à cette noble conquête, Zétès et Calaïs se joignent aux héros : le roi des vents, Borée, fier du courage de ses deux fils, leur fait présent de deux ailes pourprées qui s'agitent derrière leurs blanches épaules. Enfin, Héra souffle dans le cœur de tous ces demi-dieux une telle ardeur à s'embarquer sur le navire Argo qu'aucun d'eux ne songe plus à couler à l'abri des dangers des jours paisibles près d'une tendre mère, mais plutôt à conquérir avec ses rivaux une gloire éclatante, seule capable de faire vivre son nom au-delà de la mort. Quand cette élite de la Grèce fut arrivée à Iolcos, Jason en fait le dénombrement et la comble des éloges qu'elle mérite. Au même instant, Mopsos, habile devin, interroge les destins et ordonne aux guerriers de monter promptement sur le navire. On lève l'ancre et on la suspend à la proue : alors le chef intrépide de tant de héros, debout sur la poupe, prend dans ses mains une coupe d'or ; il invoque le père des dieux, le grand Zeus, qui lance la foudre comme un trait, ainsi que les vents impétueux et les flots rapides : il leur demande une heureuse navigation, des nuits et des jours sereins et un prompt retour dans leur patrie. Soudain, du haut des nuages embrasés par la foudre, le tonnerre gronde en éclats propices. A ces signes non équivoques de la volonté du ciel, les héros s'arrêtent, immobiles d'étonnement : le devin interprète alors ce phénomène, ce qui les remplit tous d'espérance et de joie. Il les engage à se courber sans délai sur la rame. Aussitôt les flots agités fuient sous les coups redoublés de leurs bras vigoureux : ils voguent, et, secondés par le souffle du Notos, ils arrivent aux bouches de la Mer inhospitalière.

Pindare, *Pythiques*, Ode 4, vers 169-204

📖 *L'Argo est devenu une constellation.*

On dit que ce navire doit à Athéna d'avoir été mis au nombre des astres. C'est le premier vaisseau qui ait été construit par les Anciens. On raconte qu'il parlait et qu'il traversa le premier la mer, sur laquelle jusqu'alors on n'avait pas su naviguer. Pour en rendre témoignage à la

postérité, on mit au ciel son image, non tout entière, mais seulement les poignées du gouvernail jusqu'au mât, avec les rames, afin que les marins en le voyant s'encouragent à la manœuvre, et pour immortaliser sa place parmi les dieux. Le navire Argo a quatre étoiles à la poupe, cinq à un gouvernail, et quatre à l'autre, trois en haut du mât, cinq sur le pont, six proches les unes des autres aux câbles ; en tout, vingt-sept étoiles.

Eratosthène, *Constellations*, XXXV, « Argo »

Argus

Argus, dont l’origine reste assez trouble, est souvent appelé « fils de la terre ». C’est un géant doté de cent yeux, d’où son surnom de *Panoptès*, « qui voit tout ». D’une force exceptionnelle, il accomplit d’héroïques exploits : il abat un taureau monstrueux, tue un Satyre violeur, débarrasse les routes du serpent Echidna… Il vit en Argolide, c’est là qu’Héra l’engage comme vacher pour surveiller Io, maîtresse de son mari Zeus, transformée en génisse. Gardien vigilant puisqu’il ne dort jamais tout à fait : certains de ses yeux se reposent tandis que les autres guettent. Zeus charge Hermès de délivrer sa bien-aimée ; le jeune dieu endort le géant en jouant de la flûte, puis lui coupe la tête, ce qui lui vaut désormais le surnom de « Tueur d’Argus ». Héra récompense Argus de sa fidélité en plaçant les cent yeux sur la queue de son animal familier, le paon. Le langage courant garde son souvenir en qualifiant d’argus, un garde sévère.

📖 *Argus est mort mais Io se sent encore suivie par son fantôme qui la terrorise.*

IO. – O terre ! éloigne de moi le fantôme d’Argus, ton enfant ; je frémis à l’aspect de ce pâtre aux cent yeux. Il me suit avec ses regards perfides. Quoi, la mort même ne l’arrête pas ! Infortunée ! Il sort des enfers pour me poursuivre, pour me faire errer affamée de rivage en

rivage. Cette flûte, dont la cire unit les tuyaux, soupire encore ses sons assoupissants ! Ah !

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 567-575

📖 *Junon a obtenu que Jupiter lui donne une belle génisse qu'elle soupçonne (à juste titre) être une femme métamorphosée.*

Junon craignit Jupiter et ses artifices, jusqu'à ce qu'elle eût confié cette génisse aux soins vigilants d'Argus, fils d'Arestor. Ce monstre avait cent yeux, dont deux seulement se fermaient et sommeillaient, tandis que les autres restaient ouverts et comme en sentinelle. En quelque lieu qu'il se plaçât, il voyait toujours Io, et, quoique assis derrière elle, elle était devant ses yeux. Il la laisse paître pendant le jour ; mais lorsque le soleil est descendu sous la terre, il l'enferme et passe à son cou d'indignes liens. Infortunée ! Elle n'a pour aliments que les feuilles des arbres et l'herbe amère ; pour boisson, que l'eau bourbeuse ; pour lit, que la terre toute nue. Elle veut se plaindre, il ne sort de sa bouche que des mugissements dont elle est épouvantée. […]

Cependant, le maître des dieux ne peut supporter plus longtemps les malheurs d'Io. Il appelle son fils Mercure et lui commande de livrer Argus à la mort. Aussitôt, Mercure attache ses ailes à ses talons, et descend rapidement sur la terre. Il dépose, à l'écart, son casque et ses ailes ; il ne garde que son caducée, dont il se sert, comme un berger de sa houlette, pour rassembler un troupeau de chèvres qu'il conduit en jouant du chalumeau. Séduit par l'harmonie de cet instrument nouveau, le gardien préposé par Junon lui dit :

– Qui que tu sois, tu peux t'asseoir avec moi, sur cette roche : tu chercherais vainement un meilleur pâturage pour tes chèvres, et cet ombrage frais, tu le vois, invite au repos.

Mercure s'assied, et d'abord, par de longs discours, il semble arrêter le jour qui s'écoule ; ensuite, par les accords lents de la flûte, il veut endormir Argus. Cependant, le monstre combat le doux sommeil, et quoiqu'une partie de ses yeux en soit vaincue, l'autre veille encore. […]

Mercure raconte donc longuement l'histoire de Syrinx et l'invention de la flûte.

Mais, alors qu'il se préparait à raconter la fin de cette aventure, il s'aperçoit que tous les yeux d'Argus ont été vaincus par le sommeil. Il

cesse de parler, et, les touchant de sa baguette puissante, il épaissit encore les pavots dont ils sont surchargés. Soudain, de son glaive recourbé, il abat la tête chancelante du monstre ; elle tombe et roule sur le rocher ensanglanté.

Tu meurs, Argus ; tes cent yeux sont fermés à la lumière ; ils sont couverts d'une éternelle nuit : Junon les recueille, et les plaçant sur les plumes de l'oiseau qui lui est consacré, ils brillent en étoiles, sur sa queue épandus.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 623-723

Ariane

Fille de Minos et Pasiphaé, Ariane est la sœur de Phèdre et la demi-sœur du Minotaure. Sa légende est probablement liée, à l'origine, au culte d'une déesse crétoise, proche d'Aphrodite, dont la présence est attestée à Cnossos, Délos et Argos.

C'est grâce à elle que Thésée réussit à tuer le Minotaure et à ressortir du Labyrinthe où il est enfermé. Subjuguée par le héros grec, oubliant famille et patrie, elle lui remet une pelote de fil qu'il lui suffira de suivre une fois dévidée pour retrouver le chemin de la sortie. Cet épisode célèbre est à l'origine de l'expression « le fil d'Ariane », qui désigne la procédure à suivre pour atteindre un objectif à première vue inaccessible.

Après la victoire de Thésée, Ariane s'enfuit avec lui, soit qu'il l'ait enlevée, soit qu'elle n'ait pas d'autre choix pour échapper à la colère de son père trahi. Mais leur idylle est de courte durée. Arrivé à Naxos, Thésée abandonne la jeune femme endormie sur le rivage et reprend seul la navigation vers Athènes.

Les traditions divergent sur ce qu'il advient ensuite d'Ariane. Selon les uns, elle est tuée par

Artémis ou elle meurt de désespoir. Selon les autres, Dionysos, qui passait par là, est séduit par la beauté de l’amante délaissée. Il l’épouse et l’emmène sur l’Olympe. En cadeau de noces, elle reçoit un diadème d’or ciselé par Héphaïstos, qui deviendra plus tard une constellation, la couronne boréale.

Ariane est restée le modèle de la jeune fille séduite, utilisée par le héros pour arriver à ses fins, puis abandonnée. A la différence de sa cousine Médée, qui se venge cruellement de Jason, son séducteur, elle subit son sort en victime éplorée. Ses plaintes ont inspiré les poètes élégiaques dès l’Antiquité.

> 📖 *Ariane écrit à Thésée.*
>
> Elle vit encore, Thésée, celle que tu as abandonnée au milieu des bêtes sauvages. Traître ! Et tu voudrais que je supporte ce que tu m’as fait sans me plaindre ? Mais il n’y a pas d’espèce de bêtes sauvages plus féroces que toi ! Aucune ne m’a fait plus de mal que toi ! Cette lettre, Thésée, je te l’envoie du rivage d’où les voiles ont emporté ton vaisseau sans moi, du lieu où tu m’as indignement trahie, pendant mon sommeil, car tu en as odieusement profité. C’était le moment où la terre se couvre de la transparente rosée du matin, où les oiseaux chantent sous le feuillage qui les abrite. A moitié réveillée, encore toute languissante de sommeil, je tends mes mains engourdies pour te toucher, Thésée. Personne à côté de moi ! Je cherche encore, je tends mes mains de nouveau, je passe mes bras sur toute la couche : personne ! La peur a chassé le sommeil, je me lève épouvantée, et je me précipite hors du lit vide. Je me frappe la poitrine à coups de poing, je m’arrache les cheveux que la nuit a laissés en désordre. La lune brillait : je regarde si je peux apercevoir autre chose que le rivage ; rien ne s’offre à mes

yeux, rien, que le rivage. Je cours d'un côté, de l'autre, partout, au hasard. Le sable profond ralentit mes pieds de jeune fille. Tout le long du rivage, je criais à haute voix : « Thésée ! » et les rochers creux me renvoyaient ton nom ; les lieux où j'errais t'appelaient autant de fois que moi-même : ils semblaient vouloir secourir une pauvre malheureuse.

Il y avait un monticule avec quelques arbustes au sommet et un gros rocher rongé par les flots qui grondaient à ses pieds. J'y monte, car la passion me donnait des forces, et je parcours du regard la vaste étendue de la mer que je domine. De là-haut – car j'ai profité à ce moment-là des vents cruels –, j'ai vu des voiles gonflées par l'impétueux Notos. Je les ai vues réellement ou peut-être j'ai cru les voir, mais je suis devenue plus froide que la glace : j'étais à moitié morte. Cependant, la douleur ne me laisse pas longtemps immobile ; elle m'excite plutôt, oui, elle m'excite, et j'appelle Thésée de toute la force de ma voix : « Où fuis-tu ? Reviens, Thésée, scélérat que tu es ! Tourne ton vaisseau de ce côté ! Il n'emporte pas tous les passagers qui devaient embarquer… » […]

Que faire ? Où aller toute seule ? L'île est déserte, sans culture : je n'aperçois ni les travaux des hommes ni ceux des bœufs. La mer baigne de toutes parts les côtes de cette terre. Aucun vaisseau n'y est amarré, prêt à se lancer sur des routes incertaines. En admettant que les dieux m'accordent un équipage, un navire et des vents favorables, où fuir ? La terre de mes pères m'est interdite. Quand bien même ma proue heureuse sillonnerait des mers tranquilles, quand bien même Eole me rendrait les vents propices, je serais une exilée. O belle île de Crète, aux cent villes superbes, pays que connut Zeus au berceau, je ne te verrai plus, car j'ai trahi mon père, j'ai trahi ma terre natale, gouvernée par son pouvoir équitable, le jour où, pour te soustraire à la mort qui aurait suivi ta victoire dans l'enceinte aux mille détours, je t'ai donné pour guide un fil que devaient suivre tes pas. Tu me disais alors : « Je le jure par ces périls mêmes, tu seras à moi tant que nous vivrons l'un et l'autre ! » Nous vivons et pourtant, Thésée, si toutefois tu es vivant, je ne suis pas à toi, moi la femme ensevelie par la trahison d'un époux parjure.

Ovide, *Héroïdes*, Lettre 10 « d'Ariane à Thésée »,
vers 1-78

📖 Ariane errait éperdue sur les plages désertes de l'île de Naxos, toujours battue des flots de la mer. A peine échappée au sommeil, elle n'était vêtue que d'une tunique flottante : ses pieds étaient nus, sa blonde chevelure flottait en désordre sur ses épaules, et des torrents de larmes inondaient ses joues : elle redemandait aux flots le cruel Thésée ; mais les flots restaient sourds à ses cris. Elle criait et pleurait à la fois. Cependant – heureux privilège de la beauté ! – ses cris et ses pleurs ajoutaient encore à ses charmes. « Le perfide ! disait-elle en se frappant la poitrine, il me fuit ! Que vais-je devenir ? Hélas ! Quel sera mon sort ? »

Soudain les cymbales et les tambours qu'agitent des mains frénétiques font retentir au loin le rivage. Frappée d'effroi, elle tombe en prononçant quelques mots entrecoupés et son sang se retire de ses veines glacées. Mais voici venir les Bacchantes échevelées et les Satyres légers, qui annoncent le dieu des vendanges ; voici le vieux Silène, toujours ivre : suspendu à la crinière de son âne, qui plie sous son poids, il peut à peine se soutenir. […]

Cependant, du haut de son char couronné de pampres, le dieu guide avec des rênes d'or les tigres qu'il a domptés. Ariane, en perdant Thésée, a perdu la couleur et la voix : trois fois elle veut fuir, trois fois la crainte enchaîne ses pas ; elle frémit, elle tremble, comme la paille légère ou les roseaux flexibles qu'agite le moindre vent. Mais le dieu lui dit : « N'aie pas peur ! Tu retrouves en moi un amant plus tendre, plus fidèle que Thésée : fille de Minos, tu seras l'épouse de Bacchus. Pour récompense je t'offre le ciel : astre nouveau, ta couronne brillante y servira de guide au pilote hésitant. » A ces mots, il s'élance de son char dont les tigres auraient pu effrayer Ariane. La terre s'incline sous ses pas. Pressant sur son sein la princesse éperdue, il l'enlève. Et comment aurait-elle résisté ? Un dieu ne peut-il pas tout ce qu'il veut ? Tandis qu'une partie du cortège entonne des chants d'hyménée et que l'autre crie « Evohé ! Evohé ! », le dieu et sa jeune épouse consomment le sacrifice nuptial.

Ovide, *Art d'aimer*, Livre I, vers 527-564

Aristée

Aristée, divinité pastorale, assure aux activités champêtres la bienveillante protection que laisse présager son nom, *aristos* « le très bon ». Il est vénéré dans tout le monde grec, de la Thessalie à la Sicile, dans les nombreuses régions où se déroulent des épisodes de sa légende et où est attesté son travail civilisateur.

Le dieu Apollon, tombé amoureux de la nymphe Cyrène, l'enlève aux bois de Thessalie où elle chassait les fauves, pour l'emmener en Libye où elle accouche de leur fils Aristée. Nourri de nectar et d'ambroisie, Aristée garde les troupeaux des Muses. Il sait soigner les abeilles et produire le miel, s'occuper des brebis et faire cailler le lait, cultiver la vigne et l'olivier. Il apprend tous ces savoir-faire aux Thessaliens, mais il voyage aussi à travers la Grèce pour les transmettre. Il invente également une boisson qui mêle vin et miel. Expert en météorologie, Aristée explique aux hommes comment on peut prévoir les canicules et s'en protéger, sait lire l'avenir et possède des talents de médecin. En Thrace, Dionysos l'initie à ses mystères. C'est là aussi qu'il commet une grave faute : il aperçoit Eurydice, alors

jeune mariée, dans une prairie, et lui fait des avances. Effrayée, elle s’enfuit sans prendre garde à un serpent caché dans l’herbe qui la pique. Aristée sera puni par la mort de ses abeilles.

Cadmos, roi de Thèbes, lui accorde en mariage sa fille Autonoé, qui lui donne un fils, Actéon.

Il est représenté en berger, avec une tunique qui dégage le bras droit et un large chapeau, le *pétase*, pour se protéger du soleil, des bottines lacées pour marcher plus aisément ; la houe à la main, le bélier porté sur les épaules confirment ses compétences paysannes. Sa notoriété chez les amateurs d’Antiquité est due à la place majeure que lui accorde Virgile dans ses *Géorgiques*.

📖 Le berger Aristée perdit, dit-on, ses abeilles atteintes de maladie. Dans sa peine, il va à la source sacrée du fleuve Pénée pour se plaindre ainsi à sa mère :

– O Cyrène, ma mère, toi qui vis dans ce gouffre profond, pourquoi m’as-tu fait naître fils d’un dieu (si du moins, comme tu le dis, Apollon est bien mon père), pour être la victime des destins mauvais ? Ne m’aimes-tu plus ? Pourquoi me disais-tu d’espérer le ciel ? Je perds aujourd’hui l’honneur même de ma vie, que j’avais acquis à force d’efforts, en veillant avec soin sur mes récoltes et mes troupeaux, et tu te prétends ma mère ! Poursuis donc ton œuvre, et détruis mes vergers prospères, incendie mes étables et ravage mes moissons ! Brûle mes semailles, et abats la hache sur mes vignes, si ma gloire te dérange !

Sa mère, dans sa chambre au fond du fleuve, entend sa voix. Autour d’elle, des Nymphes filent les toisons de Milet, teintes en vert sombre. […] Clymène raconte les précautions inutiles de Vulcain, les ruses de Mars et ses doux larcins. Puis elle suit les amours innombrables des

dieux depuis le Chaos. Alors qu'en écoutant ce chant plaisant, elles dévident la laine moelleuse, la plainte d'Aristée se fait à nouveau entendre, et, sur leurs sièges de verre, elles s'étonnent. Plus rapide que ses sœurs, Aréthuse cherche d'où vient le bruit, sort de l'eau sa tête blonde et s'écrie :

– Cyrène, ma sœur, prête l'oreille à ces plaintes ! C'est Aristée, ton fils bien-aimé, qui pleure aux bords du fleuve, et te fait des reproches.

A ces mots, la mère inquiète s'écrie :

– Vite, conduis-le vers nous : il peut entrer dans la demeure des dieux.

Elle ordonne aussitôt au fleuve de s'ouvrir pour laisser passer le jeune homme ; les flots se voûtent, l'accueillent, et l'emportent vers le fond des eaux. Il découvre le palais de sa mère et contemple ce séjour aquatique, ses lacs, ses bosquets et ses grottes ; il observe stupéfait le mouvement des eaux, il voit les mille fleuves qui partent dans toutes les directions sous la terre : le Phase et le Lycus, et les sources de l'Enipée, de l'Hypanis qui fait retentir les rochers, et du Caïque, puis celle d'où s'élance le père Tibre, et l'Anio aux doux flots, et l'Eridan à tête de taureau avec ses cornes d'or, le plus violent des fleuves qui, à travers les champs fertiles, se jettent dans la mer pourpre.

Une fois parvenu dans la chambre à la voûte de pierre ponce, il explique à sa mère pourquoi il gémit. Les nymphes purifient ses mains et lui apportent des serviettes douces ; d'autres préparent sur les tables un repas et des coupes ; l'encens brûle sur les autels. Sa mère lui ordonne :

– Prends une coupe de ce vin pour offrir à l'Océan une libation.

Elle aussi, elle prie l'Océan, père de toutes choses, et les Nymphes, ses sœurs qui gardent cent forêts et cent fleuves ; trois fois elle verse le vin clair sur le foyer ; trois fois une flamme vive atteint le haut de la voûte. Le présage est favorable. Cyrène donne alors ce conseil à son fils :

– Vers le gouffre de Carpathos, vit un devin de Neptune, Protée d'azur […] qui sait tout, ce qui est, ce qui fut, et ce qui adviendra. […] Il te faut le saisir et le lier, pour le forcer à te dire ce qui rend malades les abeilles, et comment y remédier. Dès qu'arrivera l'heure de midi, je t'y conduirai moi-même.

Elle oint son fils d’ambroisie : une douce odeur parfume ses cheveux, son corps acquiert souplesse et force. […] Puis elle le dissimule dans la grotte de Protée et se cache elle-même dans les nuages. […] Lorsqu’à midi, Protée vient s’étendre, Aristée saisit l’occasion, fonce en criant sur le vieillard et le ligote. L’ingénieux Protée se change en toutes sortes d’objets merveilleux, feu, bête affreuse, eau claire qui s’écoule. Mais aucune ruse ne le sauve, il s’avoue vaincu, reprend sa forme et sa voix humaine pour dire :

– Qui t’a poussé à me combattre, insolent ? Que veux-tu ?

Aristée réplique :

– Tu le sais parfaitement, Protée, car nul ne peut te tromper. Mais, à ton tour, ne me trompe pas ! C’est en écoutant les conseils des dieux que nous sommes venus chercher un oracle pour guérir nos malheurs.

Il n’en dit pas plus. A ces mots le devin le fixe de ses yeux menaçants, où brille une lueur glauque, et, en grinçant des dents, prononce cet oracle :

– Un dieu te poursuit de sa colère : tu dois expier un grand forfait ; ce châtiment, c’est le pitoyable Orphée qui l’attire sur toi, il te punit de lui avoir ravi son épouse. Tandis qu’elle te fuyait en courant éperdument le long du fleuve, la jeune femme ne vit pas sous ses pieds une hydre monstrueuse cachée dans l’herbe haute. Les Dryades, ses compagnes, firent retentir de leurs cris les montagnes, […] tandis qu’Orphée de sons mélodieux enchantait sa douleur en louant Eurydice, sa douce épouse.

Virgile, *Géorgiques*, Livre IV, vers 317-558

Artémis

▷ Diane

La vierge intrépide, sœur jumelle d’Apollon, fille de Zeus et Léto, présente deux visages apparemment contradictoires. Lune brillante, elle sauve les humains ; sombre et nocturne, elle tue sans pitié. Elle vit dans un univers féminin (ses protégées ou ses compagnes), mais elle chasse, solitaire, avec l’adresse et l’énergie d’un homme. La déesse, qui arpente les monts et les bois écartés, incarne la nature dans toute sa sauvagerie.

Si quelques récits font d’Artémis une fille de Déméter et une compagne de Coré, cueillant les fleurs dans les prés de Sicile ou d’Arcadie, la plupart des sources s’accordent à lui donner comme mère Léto, fille des deux Titans Phoebé et Coeos. Poursuivie par la jalousie d’Héra, cette amante de Zeus erre sans pouvoir accoucher puisque aucune terre n’a le droit de l’accueillir. Zeus immobilise alors l’île flottante d’Ortygie (Délos) où Léto met au monde Artémis au pied d’un palmier, si rapidement que celle-ci peut l’aider pour la naissance d’Apollon. Ces circonstances fabuleuses expliquent qu’Artémis

soit invoquée par les femmes en couches sous l’épithète d’Ilithye, « celle qui délivre ».

Artémis est déesse de la lune, douce clarté qui illumine la nuit, alors que son frère, Apollon, resplendit du vif éclat solaire. L’une apparaît quand l’autre disparaît à l’horizon. La lune influence les cycles des femmes, Artémis protège donc toutes les étapes de leur développement sexuel : le passage de l’enfance à la puberté (les petites filles viennent consacrer leurs poupées à la déesse), la conception (les femmes stériles la supplient), l’accouchement (les jeunes mères lui offrent leurs sandales et leurs tuniques). La lune aide la germination, aussi Artémis favorise-t-elle la croissance des bébés comme la pousse des plantes ; on lui dédie les prémices des récoltes. Elle naît d’ailleurs vers le mois de Mai, au moment du printemps, et s’associe d’emblée au renouveau de la végétation. Au temple d’Ephèse, ses statues la montrent couverte de seins, en étrange déesse-mère.

Déesse de la nuit, elle brandit des torches et guide les initiés aux mystères ; elle est, dans ce rôle, proche d’Hécate, familière du monde souterrain des morts.

Artémis, chasseresse passionnée, poursuit biches et chevreuils, elle apprécie ceux qui partagent sa passion comme Orion, Hippolyte ou Actéon ; les

chasseurs lui consacrent une part de gibier ou leurs armes. Appelée « maîtresse des fauves » dans l'*Iliade*, elle est capable d'apprivoiser toutes sortes d'animaux. Elle sauve la biche de Cérinye et venge le sanglier de Calydon. Déesse « des gymnases où piaffent les chevaux », elle veille sur l'éducation sportive et guerrière des jeunes hommes.

Elle a choisi de rester vierge et se défend farouchement contre toutes les attaques : elle fait déchirer par ses chiens Actéon qui l'a épiée au bain, elle fait piquer par un scorpion Orion qui a tenté de la violer. Elle se sépare rarement de son cortège de nymphes très jeunes : ensemble, elles dansent la nuit dans les clairières, elles se baignent le jour dans les sources, bref elles vivent dans une intimité si constante que Zeus, pour séduire Callisto, prend l'apparence d'Artémis… Elle punit celles de ses compagnes qui n'ont pas respecté la chasteté : elle transforme en ourse Callisto qui a cédé à Zeus, elle tue l'une de ses prêtresses qui a commis un sacrilège intolérable en s'accouplant avec son amant dans le temple même d'Artémis ; elle impose ensuite aux habitants du lieu un sacrifice humain annuel en expiation. Agamemnon, coupable d'avoir tué sa chèvre favorite, est condamné à sacrifier sa fille aînée, Iphigénie, s'il veut obtenir du vent pour la

flotte grecque ; si Artémis sauve in extremis la jeune fille, elle institue en Tauride un culte sanglant dont Iphigénie devient prêtresse. Elle n'hésite donc pas à tuer. De nombreux épisodes mettent en évidence son caractère orgueilleux et irascible. Alliée à Apollon, elle donne libre cours à sa colère : pour défendre l'honneur de leur mère, elle perce de flèches les filles de Niobé ou le géant Tityos ; pour réparer l'outrage subi par son frère, elle tue l'infidèle Coronis ; elle lutte contre les Géants ; elle aide son jumeau à vaincre le serpent Python.

Ses flèches propagent les épidémies. Mais la mort soudaine qu'elle procure aux femmes, alors qu'Apollon l'envoie aux hommes, peut aussi être vécue comme un soulagement, une libération.

Suivie de sa troupe d'animaux et de nymphes, elle habite les friches, les confins des régions hyperboréennes, les forêts impénétrables, et fréquente rarement les villes. Elle vit à la frontière du sauvage et du civilisé : l'Artémis *Hymnia* porte sur une épaule le carquois et sur l'autre la cithare… Elle fait respecter les lois et évite ainsi que la société humaine ne bascule à nouveau dans la sauvagerie : elle punit par exemple Orion pour n'avoir pas respecté les règles de la chasse.

En chasseresse, elle porte la tunique courte, ceinturée et remontée sous les seins. Un croissant de lune orne sa tête, son carquois est suspendu à un baudrier. Plus rarement, elle est pourvue d’ailes qui symbolisent la course rapide de l’astre lunaire, ou elle se déplace sur son char. Sa taille élevée, son physique sportif lui donnent une allure dégagée, les hymnes soulignent sa pure et majestueuse beauté.

Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Chantons Artémis ! Malheur aux poètes qui l’oublient ! Chantons la déesse qui se plaît à lancer des flèches, à poursuivre les daims, à former des danses et des jeux sur la cime des montagnes. Rappelons ce jour où Artémis, encore dans l’enfance, assise sur les genoux de Zeus, lui adressa ces prières :

– O mon père, accorde à ta fille de rester toujours vierge, et de porter assez de noms pour que Phoebos ne puisse rivaliser avec elle. Donne-moi, comme à Phoebos, un arc et des flèches. Les Cyclopes s’empresseront bientôt de me fabriquer des traits, de me forger un carquois. Permets-moi de porter des flambeaux et une tunique frangée qui s’arrête aux genoux, pour ne pas m’embarrasser. Attache à ma suite soixante filles d’Océan, encore fillettes. Que vingt autres Nymphes prennent soin de mes bottines et de mes chiens fidèles. Cède-moi les montagnes. Je ne demande qu’une ville à ton choix. Artémis rarement descendra dans les villes. J’habiterai les monts, et n’approcherai des cités qu’aux moments où les femmes, travaillées des douleurs de l’enfantement, m’appelleront à l’aide. Tu sais qu’au jour de ma naissance les Parques m’ont chargée de ce service, parce que ma mère m’a portée sans douleur, et a accouché de moi sans effort.

En parlant ainsi, l’enfant veut toucher le menton de son père ; mais elle étend en vain ses petits bras pour l’atteindre. Zeus lui sourit, et la caresse :

– Déesses, donnez-moi toujours des enfants semblables, et je n'hésiterai pas à braver la fureur jalouse d'Héra. Va, ma fille, tes désirs seront satisfaits ! Ton père veut te faire encore d'autres dons plus magnifiques. Une ville est trop peu : je t'en donnerai trente. Trente qui n'auront d'autre dieu que toi seule, et ne porteront d'autre nom que le tien, tandis que tu partageras avec les autres immortels des cités sans nombre sur le continent et dans les îles. Partout Artémis aura des bois sacrés et des autels ; c'est elle qui sera la protectrice des chemins et des ports. […]

Artémis choisit en Crète ses compagnes puis va trouver les Cyclopes qui lui forgent ses armes.

Il te manquait des chiens, Artémis, tu voles en Arcadie et tu vas trouver Pan. Le dieu barbu choisit aussitôt six chiens courageux, trois aux oreilles pendantes, deux noirs et blancs, et un bigarré, tous capables de renverser des lions, de les saisir par la crinière. Il y joint aussi sept lévriers plus légers que le vent, habiles à découvrir le gîte du cerf, la tanière du porc-épic et les traces du daim. Tu quittais ces lieux, suivie de ta meute, lorsque tu vois cinq biches, superbes, […] plus grandes que des taureaux, les cornes d'or brillant. « Sans doute, te dis-tu, elles sont dignes d'être la première proie d'Artémis. » Sans le secours des chiens, tu en prends quatre à la course et les attelles à ton char ; mais la cinquième, qu'Héra réserve pour éprouver Héraclès, passe le fleuve et se réfugie sur le mont Cérynien. […] Tu essaies tes flèches d'abord sur un orme, ensuite sur un chêne, puis sur un monstre des forêts, enfin sur une ville coupable, où l'on a cent fois outragé la nature et l'hospitalité.

Malheur à ceux que poursuit ta colère ! Leurs troupeaux sont dévorés par la peste, leurs champs dévastés par la grêle. Les vieillards pleurent sur leurs fils morts ; les femmes meurent en couches et n'élèvent jamais leurs enfants. Heureux au contraire le mortel à qui tu souris ! Ses sillons fertiles se couvrent d'épis, ses taureaux se multiplient, sa richesse augmente et sa tombe ne s'ouvre qu'au terme d'une longue et paisible vie. […]

Callimaque, *Hymnes*, « A Artémis », vers 1-132

📖 Je chante la bruyante Artémis aux flèches d’or, vierge adorée, qui transperce les cerfs, qui se réjouit de ses flèches, sœur d’Apollon à l’épée d’or, qui, par les montagnes boisées et les sommets battus des vents, se plaît à la chasse, tend son arc tout en or et lance des traits mortels. Les cimes des hautes montagnes tremblent et la forêt sombre résonne de la clameur des bêtes fauves. La terre frémit, et la mer poissonneuse, tandis que la déesse intrépide, allant de tous côtés, détruit les bêtes féroces. Mais, quand la Chasseresse qui se réjouit de ses flèches, a détendu son arc, joyeuse, elle va dans la vaste demeure de son cher frère Phoebos Apollon, vers le riche peuple des Delphiens, afin de danser dans le chœur des Muses et des Grâces. Là, elle suspend l’arc flexible et les flèches, et, vêtue de riches parures, elle mène les chœurs. Et toutes, faisant entendre leur voix divine, louent Léto aux belles chevilles, parce qu’elle a conçu des enfants qui sont les premiers des Immortels. Gloire à vous, enfants de Zeus et de Léto aux beaux cheveux, de vous je me souviendrai !

Hymnes homériques, « A Artémis » 2 (texte complet)

Ascagne

▷ Iule

Ascagne, fils d’Enée, prince de Troie, et de Créüse, descend d’Aphrodite et Anchise par son père, de Priam par sa mère. A la chute de Troie, tout petit garçon, il est emmené par son père en exil. Aphrodite/Vénus a promis à Enée un avenir brillant après un long parcours sur les mers. Ascagne, d’autant plus chéri de son père qu’il est orphelin de mère et qu’il représente l’espoir d’un avenir meilleur, l’accompagne dans ses aventures. Il est très aimé et choyé par Vénus, sa grand-mère. Il attendrit Didon lorsqu’il vient lui offrir des présents de la part d’Enée. Mais, hôte en Italie du roi Latinus, il déclenche la guerre en tuant une biche sacrée. Plus tard, dans une bataille contre les Rutules, il reçoit le surnom de Iule, « petit Jupiter », qu’il gardera. Iule succède à son père pour régner à Lavinium sur les Troyens et les Latins réunis. Mais bientôt, les Latins lui préfèrent sa belle-mère Lavinia, issue de leur sang, et son demi-frère, Silvius ; Iule quitte alors Lavinium pour fonder la ville d’Albe. Resté sans enfant, il choisit Silvius comme successeur. La légende d’Ascagne/Iule permet aux Romains de se

proclamer descendants des Troyens, et à la *gens Iulia* (la famille des « Jules » à laquelle appartient Jules César) de se réclamer d'un ancêtre illustre, légitimant leur prise de pouvoir. Remontant aux temps mythiques qui ont précédé la fondation de Rome, l'historien Tite-Live évoque Ascagne-Iule, fils d'Enée et fondateur d'Albe-la-longue, sans trancher sur l'identité de sa mère (Créüse ou Lavinia ?).

➲ Généalogies « Les Priamides », « De Troie à Rome »

📖 *Enée raconte la chute de Troie, et le moment où son père Anchise refuse de fuir la ville avec lui. Un prodige qui touche l'enfant Iule le fait changer d'avis.*

Je saisis mon arme, attrape mon bouclier et m'élance hors de la maison. Mais, sur le seuil, ma femme Créüse m'arrête en m'embrassant les pieds, elle s'accroche à moi et tend le petit Iule à son père :

– Si tu t'en vas pour mourir, emmène-nous, fais-nous partager tous tes dangers. Mais si tu prends les armes avec quelque espoir, protège d'abord notre maison. A qui nous abandonnes-tu, ton petit Iule, ton père, et moi qu'on disait ton épouse ?

Elle remplit ainsi toute la maison de ses gémissements. Soudain se manifeste un prodige étonnant. Au sommet de la tête de Iule, dans les bras et sous les yeux de ses malheureux parents, une lumière apparaît, comme une aigrette légère, dont la flamme le touche sans le brûler, lèche ses cheveux souples, nimbe ses tempes. Atterrés, nous tremblons de crainte, nous secouons les cheveux enflammés, et éteignons ces flammes sacrées, en y versant de l'eau.

Virgile, *Enéide*, Livre II, vers 671-686

📖 Ce fut la première fois, dit-on, qu'Ascagne au cours d'une guerre lança une flèche rapide. Avant cela, il avait coutume de chasser les fauves effrayés. Ce jour-là, sa main abat le courageux Numanus, surnommé Rémulus, qui vient d'épouser la sœur de Turnus, et est donc devenu l'allié du roi des Rutules. […] *Numanus se vante et insulte les troupes troyennes*.

Ascagne ne supporte pas la vantardise de ce discours, ni ces insultes grandiloquentes ; il ajuste une flèche sur son arc, lève plusieurs fois les bras, s'arrête, et adresse tout d'abord à Jupiter, supplications, vœux et prières :

– Jupiter tout-puissant, agrée mon audace ! Je porterai moi-même à ton temple des offrandes solennelles, et placerai devant tes autels un jeune taureau, aux cornes dorées, éclatant de blancheur, qui, déjà grand, attaque de la corne et soulève le sable sous ses sabots.

Le père des cieux l'entend, et dans un coin serein du ciel, à gauche, fait retentir le tonnerre. Au même moment résonne l'arc fatal. Avec un sifflement aigu, la flèche, bien dirigée, vole et va se planter dans la tête de Rémulus, le fer lui traverse les deux tempes :

– Eh bien, insulte maintenant la valeur avec tes paroles orgueilleuses ! Voici la réponse des Troyens deux fois captifs aux Rutules !

Ascagne ne va pas plus loin. Les Troyens le suivent en criant de joie : leur courage s'élève jusqu'aux astres. A ce moment, d'un coin du ciel, Apollon aux beaux cheveux aperçoit les armées et la ville ; assis sur un nuage, il s'adresse ainsi à Iule victorieux :

– Honneur à ton jeune courage, enfant ! C'est ainsi qu'on atteint les astres ; tu es né de dieux, tu engendreras des dieux.

Apollon intervient alors pour retirer Ascagne du milieu des combats et préserver sa vie.

Virgile, *Enéide,* Livre IX, vers 590-594 et 621-642

📖 Après la mort d'Enée, son fils Ascagne n'était pas encore en âge de régner, toutefois le pouvoir lui revint intact quand il entra dans l'âge d'homme ; pendant tout ce temps, une femme assura la régence : par ses qualités exceptionnelles, Lavinia sut conserver pour son fils l'Etat des

Latins et le pouvoir royal qu'avaient exercé son grand-père et son père. Je n'entamerai pas de discussion – qui d'ailleurs pourrait affirmer comme certain un fait aussi ancien ? – pour déterminer s'il s'agit bien de cet Ascagne fils de Lavinia, dont j'ai déjà parlé, ou plutôt de son aîné, qui naquit de Créüse avant la destruction d'Ilion et qui accompagna son père en fuite. On appelle aussi cet aîné Iule et les membres de la famille des *Iulii* (Jules) tirent de lui l'origine de leur nom. Cet Ascagne donc – quels que soient son lieu de naissance et sa mère, il est certain qu'il était fils d'Enée –, voyant la population de Lavinium augmenter jusqu'au surpeuplement, laissa cette ville alors en pleine prospérité, du moins pour cette époque, à sa mère ou à sa belle-mère, et il alla lui-même fonder au pied du mont Albain une ville nouvelle : étendue tout en longueur sur le flanc de la montagne, elle a pris le nom d'Albe-la-Longue du fait de cette situation. Entre la fondation de Lavinium et l'établissement de cette colonie d'Albe-la-Longue qui en est sortie, il s'écoula environ trente ans.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre I, chapitre 3, 1-4

Asclépios

▷ Esculape

Fils d’Apollon et de Coronis, « la corneille », Asclépios est un dieu guérisseur, patron des médecins. Sa qualité de fils d’Apollon le voue à la vie, à la lumière, au côté bienfaisant du pouvoir. Son histoire tout entière se déroule sur la frontière entre la vie et la mort, elle parle de colère et de pardon, de résurrection et de salut.

Sa naissance, qui ressemble à celle de Dionysos, est hors du commun. Apollon punit Coronis, son amante infidèle (ou présumée telle) en la tuant, il se venge aussi du corbeau délateur, en rendant noires ses plumes blanches. Puis, dans un remords de dernière minute, il extirpe son fils du corps de la mère, déjà posé sur le bûcher. Asclépios naît donc d’une morte par césarienne ; rejeton d’une mortelle et d’un dieu, il est à proprement parler un héros. Apollon confie l’enfant à une nourrice, puis au centaure Chiron, celui qui éduque aussi Achille ou Jason. Sa double nature d’homme et de cheval relie Chiron à la culture comme à la sauvagerie, ce qui lui confère des capacités remarquables : il soigne par les plantes toutes les maladies et répare par la chirurgie

les membres tordus. Le centaure transmet au jeune homme ses savoirs. Quoique mortel, Asclépios se révèle si doué pour la médecine qu'il parvient même à ressusciter des morts, par exemple Hippolyte, le fils de Thésée. Les dieux s'irritent que le héros attente ainsi à leurs privilèges, en particulier Hadès qui voit baisser dangereusement le nombre des âmes descendant dans son royaume ; ils exigent sa mort. Zeus le fait foudroyer par les Cyclopes, Apollon tue ceux-ci pour venger son fils. Zeus rend finalement hommage aux talents bénéfiques d'Asclépios en lui accordant l'apothéose : il est transformé en constellation.

Asclépios s'embarque avec Jason et Héraclès sur la nef Argo, il sera le médecin de l'expédition. Selon Homère, les deux chirurgiens, Machaon et Podalire, qui soignent les guerriers dans l'*Iliade*, sont fils d'Asclépios ; Télesphore, un autre fils, est honoré dans certains sanctuaires aux côtés de son père. Il aurait aussi plusieurs filles qui représenteraient les différents moments d'un processus de cure médicale, dont Hygie, la « Santé », Panacée, « celle qui a remède à tout », Iaso « la guérison ».

Asclépios est représenté assis sur un trône, une patère à la main, ou debout appuyé sur un long bâton. Un serpent s'y enroule, origine du caducée, emblème

des professions médicales. Le serpent, qui sort de terre et rampe sur le sol, animal chtonien par excellence, incarne les forces profondes, celles de la mort mais aussi de la régénération ou de la résurgence possible. Des couleuvres familières étaient nourries et respectées à Epidaure, où l'on disait que le dieu pouvait se manifester sous cette forme. L'étymologie parfois avancée pour le nom d'Asclépios, *Scalops*, « la taupe », semble bien fantaisiste, mais son invention rappelle combien le dieu a partie liée avec l'intérieur de la terre. Le chien, animal voué aux divinités infernales comme Hécate, ou le coq lui sont aussi consacrés. Socrate, avant de mourir, rappelle à ses amis qu'il a promis de sacrifier un coq à Asclépios.

Les sanctuaires dédiés à Asclépios, dont les plus connus se trouvent à Epidaure et Cos, accueillent les malades qui se purifient avant de passer une nuit dans un portique d'incubation (« lieu où l'on se couche »). Le dieu leur apparaît en songe et leur révèle leur mal et son remède. Des collèges de médecins sont formés pour interpréter les signes et établir les diagnostics. Les Asclépiades, « enfants d'Asclépios », familles de médecins à Cos, Rhodes, Cnide ou Epidaure, revendiquent le dieu pour ancêtre ; ceux de Cos sont les plus connus. Hippocrate, père de la médecine

moderne, était un Asclépiade de Cos. Le sanctuaire et son école étaient toujours réputés à l’époque romaine : Xénophon, médecin de Claude et d’Agrippine, appartenait aux Asclépiades de Cos.

Le lien fort qui unit Asclépios à Apollon montre que la médecine grecque se situe dans le domaine de l’observation lucide et de la déduction rationnelle, loin de la magie et des superstitions ; le coq et la tortue, associés à Asclépios, rappellent qu’une vigilance constante et une patiente prudence doivent guider l’action du médecin.

📖 *Coronis a été infidèle à son amant, Apollon.*

Apprenant le crime de son amante, le dieu laissa tomber son laurier, son visage blêmit et se décomposa, le plectre de sa cithare lui échappa. Bouillonnant de colère, il saisit ses armes et banda son arc flexible, et ce sein qu’il avait tant de fois serré contre lui, il le transperça d’un trait imparable. Coronis, atteinte, gémit ; on retire le fer de la plaie, un sang pourpre couvre son corps blanc, et elle dit :

– Tu aurais pu, Phébus, m’infliger un châtiment, mais après l’accouchement : maintenant nous serons deux à mourir.

Elle ne parla pas davantage, et avec son sang, elle perdit la vie ; le froid de la mort envahit son corps privé de souffle. L’amant regrette – hélas trop tard – cette punition cruelle ; il se hait d’avoir écouté, de s’être ainsi enflammé ; il hait l’oiseau qui le força à connaître la trahison ; il hait aussi son arc et sa main et les flèches que sa main a lancées à la légère. Coronis a glissé à terre : il la réchauffe et, par des soins trop tardifs, il s’efforce de vaincre le destin, exerçant, en vain, son art de médecin. Lorsqu’il vit que ses tentatives ne servaient à rien, mais que le bûcher allait dévorer le corps de Coronis, il poussa des gémissements venus du fond du cœur – un dieu ne peut en effet pleurer ! – comme gémit la génisse lorsqu’elle voit le maillet s’abattre

sur le crâne du veau nouveau-né, près de l'oreille, et le fendre. Cependant, Phébus baigna le corps de la morte de parfums, l'embrassa et accomplit les rites prescrits pour cette fin injuste ; mais refusant que sa semence soit aussi réduite en cendres, il arracha aux flammes et au ventre de sa mère son fils qu'il emporta dans la grotte de Chiron au corps hybride.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre II, vers 599-631

📖 *Une peste ravage en 293 av. J.-C. la ville de Rome ; les Romains, désespérés, envoient une ambassade à Delphes, puis, sur le conseil de l'oracle d'Apollon, à Epidaure. Le dieu se manifeste pour leur donner une réponse favorable. C'est à cette date que le culte d'Esculape est introduit à Rome.*

A ce moment, tu crus voir dans ton sommeil le dieu secourable**,** debout devant ton lit, ô Romain, sous l'aspect qu'il présente dans son temple, sa main gauche tenant un bâton, et sa droite lissant sa longue barbe. Il prononça calmement les paroles que voici :

– Laisse toute crainte, je viendrai en quittant ma statue. Observe bien ce serpent qui entoure de ses nœuds mon bâton, regarde-le bien pour pouvoir en reconnaître l'aspect. C'est celui que je prendrai ; mais je serai plus grand, d'une taille supérieure aux humains comme doivent l'être les corps divins métamorphosés.

Aussitôt, avec la voix, le dieu disparaît, et avec la voix et le dieu, le sommeil se dissipe, la lumière bienfaisante reparaît.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XV, vers 653-664

📖 *Le géographe Pausanias explique pourquoi la région d'Epidaure est consacrée à Asclépios. Un belliqueux guerrier, Phlégyas, vient inspecter la région qu'il envisage de conquérir.*

Lorsque Phlégyas vint dans le Péloponnèse, il emmena avec lui sa fille, qui lui avait caché qu'elle était enceinte d'Apollon. Quand tous deux arrivent à Epidaure, la jeune fille accouche d'un garçon, qu'elle abandonne sur le mont qu'on nomme maintenant Tithion (« le Téton ») et qui se nommait alors Myrtion. En effet c'est là qu'une des chèvres qui paissaient dans les environs donne son lait au nouveau-né tandis que le chien gardien du troupeau veille sur lui. Sur ce Aresthanas (c'était le

nom du chevrier) s'aperçoit qu'il lui manque une chèvre et que son chien a disparu. Il se met à chercher et quand il les découvre, il veut prendre le nouveau-né mais, au moment où il va le saisir, une lumière resplendissante environne l'enfant divin. Le berger fait un bond en arrière et comprend qu'il a affaire à un rejeton des dieux. Bientôt le bruit se répand partout que cet enfant guérit toutes les maladies et peut même ressusciter les morts. […]

Le bois sacré d'Asclépios est entouré de tous côtés par une clôture. Aucun homme n'a le droit de mourir ni aucune femme d'accoucher dans l'enceinte de ce jardin sacré.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre II,
chapitres 26, 4 et 27, 4

📖 *Ploutos, le dieu de la richesse, est aveugle ; Chrémylos, un Athénien, et son esclave Carion l'emmènent à Epidaure pour consulter Asclépios ; les voici dans le portique d'incubation.*

CARION. – On éteint les lumières et le prêtre nous engage à dormir, en nous recommandant de garder le silence si nous venons à entendre du bruit. […] Le dieu vient s'asseoir au chevet de Ploutos, lui tâte d'abord la tête, prend un linge bien propre et lui essuie les paupières ; Panacée couvre d'un voile de pourpre sa tête et tout son visage. Puis le dieu siffle et deux énormes serpents s'élancent du sanctuaire. […] Ils se glissent doucement sous le voile de pourpre, lèchent, à ce que je crois, les paupières du malade. […] Ploutos se relève : il voyait ! De joie, je bats des mains, j'éveille mon maître ; aussitôt le dieu disparaît dans le sanctuaire avec les serpents.

Aristophane, *Ploutos*, vers 659-741

📖 *Aujourd'hui encore, les médecins prêtent le serment d'Hippocrate lors de leur investiture.*

Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin, que je remplirai, suivant mes forces et mes capacités, le serment et l'engagement suivants : je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours, je partagerai avec lui mon avoir et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins ; je tiendrai ses enfants pour des

frères, et s’ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement. Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l’enseignement à mes fils, à ceux de mon maître et aux disciples liés par engagement et un serment suivant la loi médicale, mais à nul autre.

Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m’abstiendrai de tout mal et de toute injustice. Je ne remettrai à personne du poison, si on m’en demande, ni ne prendrai l’initiative d’une pareille suggestion ; semblablement, je ne remettrai à aucune femme un pessaire abortif. Je passerai ma vie et j’exercerai mon art dans l’innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l’opération de la taille, je la laisserai aux gens qui s’en occupent. Dans quelques maisons que j’entre, j’y entrerai dans l’intérêt des malades, en me gardant de commettre volontairement tout méfait, toute corruption, et surtout en me gardant de séduire des femmes ou des garçons, libres ou esclaves. Quoi que je voie ou entende dans la société pendant l’exercice ou même hors de l’exercice de ma profession, je tairai ce qui n’a jamais besoin d’être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas.

Si je remplis ce serment sans l’enfreindre, qu’il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais des hommes. Si je le viole et que je me parjure, que je connaisse un sort contraire.

Hippocrate de Cos, *Serment* (texte complet)

Astrée

Fille de Zeus et de Thémis, la Vierge Astrée incarne la Justice. Les Romains confondent les déesses grecques Diké, Astrée et Thémis, figures toutes trois de la justice, dans le même personnage, *Justitia*, et lui donnent comme sœur *Pudicitia*, la Pudeur. Aux origines, pendant l'Age d'or, elle vit parmi les hommes car ils respectent la vertu, mais lorsque sévissent violences et immoralité, elle quitte la terre pour l'Olympe. Elle devient au ciel la constellation de la Vierge. Aratos, dans son poème astronomique, insiste sur cet aspect stellaire en en faisant la fille d'Eos et d'Astraios.

> 📖 Au-dessus paraît la Vierge, sa main gauche est resplendissante de l'épi dont elle est remplie, et qui rayonne dans toute sa maturité. […] Vierge pacifique, quand sous le nom de Justice tu gouvernais le monde dans cet âge d'or où nul homme n'était assez méchant pour t'offenser, soit que tu fusses de la race d'Astrée qui passe pour le père commun des astres, soit que le temps ait effacé la trace de ton origine, tu te montrais alors avec joie aux peuples que tu rendais heureux. Tu ne dédaignais pas d'entrer sous l'humble toit des hommes : déesse immortelle, tu venais t'asseoir à leurs foyers innocents. Tu dictais des lois équitables, et par cette institution nouvelle, tu formais le peuple encore sauvage. […]
>
> Quand l'âge d'argent, moins précieux, eut pris de la force, cette déesse visita plus rarement les villes souillées par la fraude et le mensonge ; et pendant la nuit, quittant les montagnes, le visage voilé, et invisible sous la triste enveloppe qui couvrait sa tête, elle ne fréquentait

plus les maisons. Seulement, quand elle rassemblait le peuple tremblant à son aspect, elle lui adressait ces mots de reproches :

– O vous qui oubliez les exemples de vos pères, vous ne produirez qu'une postérité qui dégénérant toujours de plus en plus, sera de moins en moins estimable. Pourquoi m'adressez-vous sans cesse des prières après avoir renoncé à pratiquer mon culte ? Il faut que je fixe mon séjour loin de vous. Le siècle où vous vivez ne recherche que violence et crime sanguinaire.

Après avoir ainsi parlé, elle retournait vers les montagnes, laissant les peuples consternés dans la crainte de plus grands maux. Mais quand la terre fut couverte d'hommes aussi durs que le bronze, tous les germes de vertus étouffés par les vices ne purent résister à la funeste influence de cet âge, […] la Justice se hâta de quitter la terre et choisit dans le ciel, pour y faire sa demeure, le lieu où le lent Bouvier suit son chariot en se couchant.

Aratos, *Phénomènes*, vers 96-135

📖 L'âge de fer fut le dernier. Tous les crimes se répandirent avec lui sur la terre. La pudeur, la vérité, la bonne foi disparurent. A leur place dominèrent l'artifice, la trahison, la violence, et la coupable soif de posséder. […] La Discorde combat avec l'un et l'autre. Sa main ensanglantée agite et fait retentir les armes homicides. Partout on vit de rapine. […] La piété languit, méprisée ; et Astrée quitte enfin cette terre souillée de sang, et que les dieux ont déjà abandonnée.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 127-150

Astyanax

Nommé Scamandrios par son père, d’après le nom du fleuve qui coule près de Troie, Astyanax (« qui règne sur la ville » en grec) est le fils unique d’Hector et d’Andromaque. A la chute de Troie, selon la tradition la plus ancienne, il est mis à mort par les Grecs qui le précipitent du haut des remparts de la ville en flammes. Une version postérieure de la légende raconte qu’il échappe au massacre : caché par sa mère, devenue captive de Néoptolème, il serait parti avec elle en Epire, dans le royaume du fils d’Achille.

➲ Généalogie « Les Priamides »
Carte « La Troade homérique »

📖 *Hector retrouve sa femme et son fils avant de repartir au combat.*

Andromaque vient à la rencontre d’Hector ; avec elle marche une servante qui tient dans ses bras un enfant, encore tout petit et bien timide, un bébé à vrai dire. C’est le fils chéri d’Hector : il est beau comme un astre. Hector l’appelait Scamandrios, « Prince du Scamandre », mais les autres Troyens, Astyanax, « Roi de la ville », parce que c’était Hector seul qui protégeait Ilion. En voyant son enfant, le père sourit, sans rien dire. Mais Andromaque s’approche de lui en pleurant, elle lui prend la main et lui dit avec tendresse :

– Pauvre fou que tu es ! Ton ardeur te perdra. Tu n’as donc aucune pitié ni pour ton fils, si petit, ni pour moi, si malheureuse, qui bientôt

serai veuve de toi ! Oui, bientôt les Achéens vont te tuer : ils sont tous acharnés contre toi. […]

Hector tend les mains pour prendre son fils. Mais le bébé se détourne en criant et il se rejette en arrière, contre le sein de sa nourrice à la belle ceinture : il est effrayé par l'allure de son père, il a peur de sa cuirasse de bronze et de ce long panache en crins de cheval qu'il voit s'agiter, terrible, au sommet de son casque, sur sa tête. Alors son père qui l'aime tant se met à rire, et elle rit aussi, sa noble mère. Aussitôt l'illustre Hector se dépêche d'enlever son casque et de le poser par terre, tout brillant de lumière. Puis il prend son fils chéri dans ses bras, il l'embrasse, il le berce, et il dit en priant Zeus et tous les autres dieux :

– Zeus et vous tous, ô dieux, faites que ce petit enfant, mon fils, grandisse et devienne comme moi, illustre entre tous les Troyens ! Faites que sa force égale la mienne et qu'il règne sur Ilion en bon souverain ! Et qu'un jour on puisse dire : « Le fils est encore plus vaillant que le père ! » quand on le verra revenir du combat. Qu'il rapporte les dépouilles sanglantes de l'ennemi qu'il aura vaincu, et que sa mère alors en ait le cœur tout en joie !

Il dit, et il remet son fils dans les bras de son épouse chérie. Tout en le recevant sur son sein parfumé, elle rit et pleure tout à la fois. Les larmes coulent sur son sourire : Hector s'en aperçoit et la pitié l'envahit.

Homère, *Iliade*, Chant VI, vers 399-410 et 466-484

📖 *Le petit Astyanax a été précipité du haut des remparts de Troie ; sa grand-mère Hécube est chargée de l'ensevelir dans le bouclier d'Hector.*

HÉCUBE. – Déposez sur la terre le bouclier arrondi d'Hector, triste et amer spectacle pour moi ! O Achéens, qui l'emportez par la lance plutôt que par l'intelligence, pourquoi dans votre terreur de cet enfant, avez-vous commis ce nouveau meurtre ? Craigniez-vous qu'il relevât un jour Troie renversée ? Vous étiez donc des hommes de rien ! Malgré les victoires d'Hector et de tant d'autres guerriers, nous avons péri, la ville est prise, les Phrygiens sont détruits, et vous avez craint un si petit enfant ! Je méprise la peur, car celui qui craint n'obéit pas à la raison. O mon enfant chéri, que ta mort a été lamentable ! Si, au moins, tu étais

mort pour ta ville, après avoir connu la jeunesse, les noces et cette puissance royale qui nous permet d'égaler les dieux, on aurait loué ton bonheur, s'il y a lieu de louer de tels biens ! Mais tu as vu ces choses sans les connaître, enfant, et tu n'as pas eu le temps de jouir des biens qui étaient dans ton palais, malheureux ! Combien les murailles de ta patrie, les tours construites par Apollon Loxias, ont affreusement déchiré ta tête, comme elles ont arraché ces mèches bouclées que ta mère soigna et baisa tant de fois ! Et le sang coule de tes os brisés, sans parler d'une autre chose horrible ! O mains, qui êtes l'image charmante de celles de son père, vous voilà inertes et désarticulées ! Bouche chérie qui me faisais tant de promesses, tu es muette ! Tu mentais, mon enfant, quand tu te jetais sur mon lit en me disant : « Grand-mère, certes, je couperai les nombreuses boucles de mes cheveux sur ta tombe, et j'y conduirai la troupe de mes égaux en âge pour t'adresser des baisers et des saluts ! » Et ce n'est pas toi, c'est moi, vieille femme, sans patrie, sans enfants, qui t'ensevelis si jeune, petit corps pitoyable ! Hélas ! Et tous ces baisers, tous ces tendres soins, tant de veilles et de sommeils interrompus, tout cela est perdu pour moi ! Quelle parole le poète écrira-t-il sur ta tombe ? « Les Argiens, dans leur terreur, ont tué autrefois cet enfant ! » Et cette inscription sera un opprobre pour la Grèce ! Mais, mon enfant, déshérité des biens paternels, tu posséderas au moins le bouclier d'airain dans lequel tu seras enseveli ! O bouclier qui autrefois couvrais le beau bras d'Hector, tu as perdu ton noble maître ! La marque de son cher bras est restée dans ton anneau, et sur ton beau contour voici la sueur qu'Hector répandait de son front, au milieu de ses fatigues, quand il t'approchait de ses joues !… Allez, femmes, apportez tout ce que nous possédons encore pour orner ce lamentable cadavre ! et, puisqu'un mauvais sort ne permet pas que je t'honore richement, reçois les seules choses qui me restent.

Euripide, *Les Troyennes*, vers 1155-1202

Atalante

Deux héroïnes portent le nom d’Atalante dans la mythologie grecque. Toutes deux sont de grandes sportives, l’une férue de chasse, l’autre de course à pied ; toutes deux ont fait vœu de chasteté et défendent farouchement leur virginité, comme Artémis dont elles sont peut-être des avatars. Leurs histoires ne diffèrent que par les noms des personnages et des lieux.

Atalante connaît des débuts difficiles. Comme son père ne voulait pas de fille, il l’expose dans un bois à la naissance : il en avait le droit dans l’Antiquité. Mais elle est nourrie par une ourse, puis adoptée par des chasseurs, qui l’élèvent. Elle devient elle-même experte à la chasse et fait partie de la suite d’Artémis. Jeune fille, elle tue deux centaures qui ont essayé de la violer. Plus tard, elle est la seule femme à participer à l’expédition des Argonautes. Elle est la première à toucher d’une flèche le monstrueux sanglier de Calydon, lors de la chasse qui rassemble de nombreux héros grecs, parmi les plus grands. Méléagre, le fils du roi de Calydon, achève la bête et lui offre la dépouille, ce qui était un grand honneur.

Après tous ces exploits, son père la reconnaît et décide de la marier.

Nullement décidée à se soumettre à un homme, elle a recours à un stratagème : comme elle a la réputation d'être la plus rapide des mortels, elle n'accepte d'épouser que celui qui la battra à la course. Les autres auront la tête tranchée. Malgré la menace, les prétendants ne manquent pas et la princesse en exécute un certain nombre de sa propre main.

Aphrodite en est indignée. Elle offre trois pommes d'or à Hippomène et lui souffle un plan : il fera rouler les pommes devant Atalante et profitera de la diversion pour la dépasser. La déesse connaît bien le cœur des femmes. Atalante se laisse tenter, ramasse les pommes… et perd la course.

Mais le mari chanceux oublie de remercier la déesse. Elle se venge : les nouveaux époux, pris de frénésie, font l'amour dans un temple. Le sacrilège est aussitôt puni. Ils sont transformés en lions. Ovide ajoute que Cybèle, la déesse offensée, les attelle à son char.

📖 *De nombreux héros se sont rassemblés pour la chasse au sanglier de Calydon.*

La belle Atalante, la perle des bois du Lycée, se joint aussi à tous ces héros. Une agrafe légère retient sa tunique flottante. Un simple nœud relève ses cheveux. Elle porte ses flèches dans un carquois

d’ivoire pendu à son épaule gauche, et dans sa main droite, elle tient un arc. Voilà sa parure. Quant à son visage, on dirait vraiment celui d’une fille pour un garçon, ou celui d’un garçon pour une fille. Méléagre tombe amoureux d’elle au premier regard. Il la désire, mais les dieux ne sont pas d’accord. Il doit refouler ses sentiments […].

De même que le boulet projeté par une catapulte s’envole à l’assaut des remparts ou des tours pleines de soldats, de même le sanglier maléfique se lance sans dévier sur les jeunes gens. Il renverse Hippalmos et Pélagon, qui défendaient l’aile droite. Leurs compagnons les relèvent. Enésime, le fils d’Hippocoon, n’évite pas ses coups mortels. Tremblant de peur, il allait tourner le dos, lorsque le sanglier lui coupe les jarrets.

Nestor, l’homme de Pylos, n’aurait peut-être jamais vu Troie, si, s’appuyant sur son javelot, il n’avait sauté sur un arbre voisin. Là, hors de danger, il regarde l’adversaire qui l’a fait fuir. Dans sa rage toujours croissante, la bête aiguise ses dents sur le tronc d’un chêne pour mieux tuer. Forte de ces nouvelles armes, elle enfonce sa défense recourbée dans la cuisse du grand Othriade. Les frères jumeaux, qui ne brillaient pas encore dans la nuit céleste, montés sur deux coursiers plus blancs que la neige, font vibrer l’air en projetant la pointe de leurs lances. Ils auraient sans doute atteint le sanglier, s’il ne s’était jeté dans un taillis épais, impénétrable aux traits et aux chevaux. Télamon le relance dans ce retranchement, mais son ardeur le rend imprudent. Il se prend les pieds dans une racine et tombe la tête la première. Pendant que Pélée, son frère, le relève, Atalante pose une flèche rapide sur la corde, tend son arc et tire. Le sanglier est atteint sous l’oreille, et ses soies hérissées se rougissent d’un peu de sang. Elle n’est pas plus heureuse du succès de son coup que Méléagre, qui fut, dit-on, le premier à voir le sang qui coulait, le premier à montrer à ses compagnons ce qu’il avait vu. Il s’écria :

– A toi l’honneur ! Tu remportes le prix du courage !

Ovide, *Métamorphoses,* Livre VIII, vers 316-328 et 345-387

📖 *Vénus raconte la course d’Hippomène et Atalante à Adonis.*

La trompette a donné le signal. Penchés en avant, Atalante et Hippomène s'élancent de la barrière, et leurs pas légers touchent à peine le sable uni qu'ils effleurent : sans se mouiller, leurs pieds raseraient les flots humides ; sans courber la tête des épis, ils voleraient sur la blanche moisson. Hippomène a la faveur du public, qui l'encourage en criant :

– Vas-y, Hippomène, c'est le moment ou jamais, accélère ! Donne-toi à fond ! plus vite ! A toi la victoire !

On ne sait qui est le plus charmé de ces cris, Atalante ou le héros lui-même. Que de fois, alors qu'elle aurait pu le dépasser, elle ralentit sa course ! Elle contemple longtemps le visage d'Hippomène et ne s'en détourne qu'à regret.

Mais il s'épuise, un souffle haletant s'échappe de sa bouche desséchée, il est encore bien loin de l'arrivée. Alors, le fils de Neptune lance un des fruits séducteurs. La vierge est frappée de stupeur, la pomme l'éblouit et l'attire. Elle s'écarte, elle s'empare de l'or qui roule. Hippomène la dépasse, les spectateurs applaudissent, et leurs cris remplissent le stade. Atalante s'est oubliée ; d'une course légère, rattrape le temps perdu : le jeune homme est de nouveau derrière elle. Une seconde pomme arrête son élan ; une seconde fois elle a ressaisi l'avantage. Restait un faible intervalle à franchir.

– A moi ! s'écrie-t-il ; à moi, déesse tutélaire !

Et afin de la retarder plus encore, il lance obliquement, de toute la force de sa jeune main, cet or qui roule vers l'un des côtés de l'arène. Atalante semble hésiter ; j'aiguillonne son envie, elle y cède, et je rends la pomme plus pesante dans ses mains. Tout la ralentit, le détour, le poids qui l'accable. Enfin, pour ne pas allonger mon récit plus que la course elle-même, Atalante est vaincue : le vainqueur fait son épouse de sa conquête.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre X, vers 652-680

Atè, l’Égareuse

Fille d’Eris, la Discorde, selon Hésiode, ou née de la volonté de Zeus, selon Homère, Atè est une divinité redoutable qui personnifie « l’erreur », « le moment d’égarement » – au sens du nom commun féminin *atè* en grec – frappant les humains au hasard, dans n’importe quelle circonstance, Atè, « l’Egareuse », les pousse à faire leur propre malheur.

Souvent associée à l’Erinye, Atè est un fléau envoyé par les dieux comme châtiment d’une faute, volontaire ou non. Homère l’imagine sous les traits d’une déesse aux pieds délicats, effleurant à peine les têtes dans lesquelles elle fait passer un souffle de folie. Après qu’elle a entraîné Zeus lui-même à commettre une grave imprudence, elle est jetée du haut de l’Olympe par le maître des dieux, qui condamne ainsi les humains à vivre sous la menace permanente de l’erreur.

- Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 Les dieux eux-mêmes se laissent retourner, eux qui sur nous l'emportent par le mérite, la gloire et la puissance. Tels qu'ils sont, par des parfums, par de douces prières, par des libations, par la fumée des graisses lors des sacrifices, les hommes qui les supplient arrivent à les fléchir, lorsque l'un d'entre eux a transgressé leurs ordres et commis une faute. Car les Prières sont filles du grand Zeus : boiteuses, ridées, louches des deux yeux, elles marchent anxieuses sur les pas d'Atè, l'Egareuse. Mais Atè est robuste et agile : elle court beaucoup plus vite qu'elles et les devance toutes, en allant par toute la terre faire du mal aux humains. Les Prières pourtant guérissent à sa suite le mal qu'elle a fait. Or, celui qui vénère les filles de Zeus, lorsqu'elles s'approchent de lui, ces filles alors lui sont d'une aide puissante et elles écoutent ses vœux. Mais si quelqu'un les repousse et durement leur refuse, elles vont alors demander à Zeus, fils de Cronos, qu'Atè s'attache à cet homme, afin qu'il expie à force de souffrir.

Homère, *Iliade*, Chant IX, vers 497-512

📖 *En dépossédant Achille de sa captive, Agamemnon a provoqué la fameuse colère du héros et a mis l'armée grecque en danger ; il se justifie.*

Plus d'une fois, les Achéens s'en sont pris à moi. Pourtant je ne suis pas coupable. C'est Zeus, c'est le Destin (*Moira*), c'est Erinys qui marche dans la brume, qui, à l'assemblée, soudain m'ont mis dans l'âme une folle erreur (*atè*), le jour où, de mon chef, j'ai dépouillé Achille de sa part d'honneur. Mais que pouvais-je faire ? Un dieu (*théos*) seul achève tout. Atè, l'Egareuse, est fille aînée de Zeus ; c'est elle, la maudite, qui fait errer tous les êtres. Ses pieds sont fins et délicats : sans toucher le sol, ils ne font qu'effleurer, en marchant, les têtes des humains, qu'elle accable de maux, les prenant tous dans ses filets. Et un jour, elle a égaré Zeus en personne, qu'on dit être le roi des dieux et des mortels. […]

Agamemnon raconte comment Zeus, poussé par Atè, s'est fait piéger au moment de la naissance d'Héraclès.

Vite Zeus saisit Atè par les boucles luisantes de ses tresses sur sa tête, et, le cœur plein de courroux, il jura par un grand serment que jamais plus Atè, qui fait s'égarer tous les êtres, ne reviendrait ni dans

l’Olympe ni dans le ciel étoilé. Ayant ainsi parlé, il la fit tournoyer de sa main, il la jeta loin du ciel étoilé, et elle tomba en pleins champs. […] Et moi, je ne pouvais oublier l’influence d’Atè, par qui tout d’abord je fus égaré. Mais s’il est vrai que je fus égaré et que Zeus un jour m’ôta le sens, je veux réparer et payer une immense rançon.

Homère, *Iliade*, Chant XIX, vers 85-96, 126-131 et 136-138

📖 *Alors que s’achève la tragédie qui met en scène le matricide d’Oreste, le chœur se lamente et s’interroge.*

LE CORYPHÉE. – Trois fois la tempête s’est ruée sur le palais des rois, excitée par des hommes de la même race. En prélude, il y eut les enfants dont la chair fut dévorée – horreur ! – par l’ignoble Thyeste. Puis ce fut le destin funeste d’un grand roi : le chef de guerre des Achéens fut égorgé dans son bain. Et, maintenant, pour la troisième fois, est-ce un sauveur qui nous est venu, ou notre perte ? Mais quand s’achèvera la route maléfique ? Quand donc s’endormira cette rage d’Atè, l’Egareuse ?

Eschyle, *Les Choéphores*, vers 1065-1076

Athéna

▷ Minerve

Fille de Zeus, Athéna est venue au monde d'une manière particulièrement prodigieuse. En effet, Zeus a pris pour première compagne MÉTIS, sa « cousine germaine », qui tombe enceinte ; mais Ouranos et Gaia apprennent à Zeus que si elle mettait au monde son enfant, une fille, elle aurait ensuite un garçon qui le détrônerait. Pour éviter que la prédiction se réalise, Zeus avale Métis et, le moment de la délivrance venu, il ordonne à Héphaïstos de lui fendre le crâne d'un coup de hache : c'est ainsi que surgit Athéna, de taille déjà adulte, tout armée et prête pour la bataille. Certaines légendes situent cette naissance au bord du lac Tritonis, en Libye, ce qui expliquerait le surnom de Tritogénie (« née au Tritonis », en grec) souvent donné à la déesse.

Athéna est l'enfant préférée de son père : il la favorise en toutes circonstances. Née déesse guerrière, elle s'oppose à Arès, dieu de la fougue brutale et inconsidérée qui jette les hommes dans une fureur meurtrière : face à sa puissance aveugle, elle symbolise la justice dans et par le combat, la raison qui domine la force. Elle est aussi la déesse de

l’intelligence, héritée de Métis, appliquée aux arts et métiers : face au boiteux Héphaïstos, le dieu de la technique, de l’habileté simplement appliquée à la matière, elle incarne le savoir créateur, inventant l’art de tisser, de maîtriser les chevaux avec le mors, de conduire les navires. C’est surtout dans sa bonne ville d’Athènes, qu’elle est considérée comme la déesse de la raison, supplantant les Muses dans le domaine de la littérature et de la philosophie.

Fière d’être née sans mère, Athéna est aussi la Vierge par excellence, comme en témoignent son épithète de « *Parthénos* » (« vierge » en grec) et, à Athènes, son temple le plus célèbre, le Parthénon, où elle est révérée sous ce vocable. Elle s’oppose ainsi à Héra, l’épouse légitime de Zeus, la déesse protectrice du mariage et du foyer, et surtout à Aphrodite, dont le pouvoir s’exerce avec des armes qu’elle méprise : beauté, séduction, amour. Ce qui ne l’empêche pas de participer avec ces deux déesses au concours de beauté arbitré par Pâris, cause directe de la guerre de Troie. Bien qu’Athéna préserve farouchement sa chasteté, elle est à l’origine de la naissance d’ERICHTHONIOS, mi-homme mi-serpent né du sol fécondé par le sperme d’Héphaïstos dont elle a repoussé les avances : elle élève cet étrange rejeton comme son fils.

Athéna joue un rôle important dans la Gigantomachie au cours de laquelle Héraclès combat à ses côtés contre les GÉANTS.Elle écorche le Géant Pallas et se fait une cuirasse de sa peau ; elle poursuit ENCELADE, un autre géant, jusqu'en Sicile et l'écrase en lui jetant dessus l'île tout entière. Protectrice des fileuses et des brodeuses, elle n'hésite pas à punir l'orgueilleuse ARACHNÉ.

Athéna guide et soutient les héros les plus célèbres : elle arme Héraclès pour ses travaux, elle apporte son aide à Jason pour construire le navire Argo, elle dote Persée du précieux bouclier de bronze poli qui lui permet de vaincre Méduse : en retour, le héros lui offre la tête de la monstrueuse Gorgone, que la déesse place sur l'ÉGIDE. Combattant du côté des Achéens pendant la guerre de Troie, elle protège surtout Achille et Ulysse, sur qui elle veille tout au long de son voyage de retour jusqu'à Ithaque. Elle guide le jeune Télémaque en prenant l'apparence du vieux Mentor. Elle fait acquitter Oreste, coupable de matricide, en instaurant à Athènes le premier tribunal humain, l'Aréopage.

Athéna est souvent vénérée comme déesse tutélaire par les cités qui lui élèvent des temples : à Troie où elle a pris la forme d'une très vieille idole nommée PALLADION, à Sparte, à Argos, à

Epidaure, entre autres. Mais, bien entendu, c'est surtout Athènes, dont elle est la déesse éponyme, qui s'enorgueillit de sa protection : en offrant au peuple du roi CÉCROPS le précieux olivier qui lui permet de l'emporter sur son rival Poséidon, la puissante fille de Zeus est devenue la maîtresse incontestée de l'Attique.

Athéna porte de nombreuses épithètes ; parmi les plus fréquentes, outre celle de PALLAS et de *Parthénos*, figure l'adjectif grec *glaukôpis* (littéralement « au regard glauque ») qui s'applique à ses yeux : il signifie précisément qu'ils sont d'une couleur vert olive pâle, entre le bleu et le vert (pers), comme les yeux des chouettes. Or la chouette est l'oiseau favori d'Athéna « aux yeux pers », car elle symbolise l'intelligence de la déesse par son regard perçant capable de voir la nuit : à la fois fixe et lumineux, il passe pour posséder un pouvoir fascinant et paralysant comme l'égide avec sa tête de Méduse. Portant l'épithète de *Nikè* (« victorieuse » en grec), Athéna est représentée avec des ailes ou des sandales ailées que les Athéniens lui retirent dans son temple de la Victoire Aptère (« sans ailes ») sur l'Acropole pour être sûrs de la conserver auprès d'eux.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Zeus, le roi des dieux, choisit pour première épouse Métis, la plus sage de toutes les filles des dieux et des hommes. Mais lorsque Métis fut sur le point d'accoucher d'Athéna la déesse aux yeux pers, Zeus trompa son cœur par des paroles caressantes et l'enferma dans son propre ventre, selon les conseils de la Terre et de Ciel étoilé. Par ces conseils, en effet, ils voulaient empêcher qu'un autre parmi les dieux immortels ne s'emparât de l'autorité souveraine à la place de Zeus ; car, suivant ce qui était prédit, Métis devait lui donner des enfants fameux par leur sagesse : d'abord la vierge aux yeux pers, Athéna Tritogénie, qui égale son père par la force et par la prudence, puis un fils au cœur plein de violence qui deviendrait le roi des dieux et des hommes. Mais Zeus empêcha la prédiction de se réaliser en enfermant Métis dans son ventre, pour qu'elle lui révélât ce qui serait bien ou mal. […]

Et Zeus, tout seul, fit sortir de sa propre tête Tritogénie aux yeux pers, la redoutable déesse ardente à exciter le tumulte, habile à guider les armées, toujours infatigable, toujours digne de respect, toujours avide de clameurs, de guerres et de combats.

Hésiode, *Théogonie*, vers 886-900 et 924-926

📖 *Pendant la guerre de Troie, la bataille fait rage chez les dieux comme chez les hommes.*

Assis sur l'Olympe, Zeus rit de voir les dieux entrer dans la mêlée. Ils s'affrontent sans tarder. C'est Arès, le pourfendeur de boucliers, qui donne le signal et qui, le premier, se jette sur Athéna la lance au poing, en lui adressant ces paroles injurieuses :

– Pourquoi donc, mouche à chien, excites-tu encore les dieux à la discorde, avec cette folle audace qui est la tienne ? Où te précipite l'élan de ton grand cœur ? Tu ne te souviens plus du jour où tu as poussé Diomède, le fils de Tydée, à me blesser ? Tu as pris toi-même la lance étincelante et tu l'as dirigée tout droit contre moi, aux yeux de tous, et tu as déchiré ma belle peau. A toi de payer maintenant tout ce que tu m'as fait !

Ayant ainsi parlé, il la frappa sur la terrible égide aux mille franges, que même la foudre de Zeus ne saurait entamer. C'est donc là qu'Arès souillé de meurtres l'atteignit de sa longue pique. La déesse alors recule et saisit une pierre de sa main musclée, une pierre noire, raboteuse et

énorme, posée là dans la plaine par les hommes d'autrefois pour être la limite d'un champ. Elle en frappe au cou l'impétueux Arès et lui rompt les membres : le dieu tombe et couvre sept arpents ; la poussière souille sa chevelure, et son armure fait un bruit retentissant tout autour de lui. Pallas Athéna se met alors à rire et, toute triomphante, elle lui adresse ces paroles ailées :

– Tu es aussi sot qu'un gamin ! Tu ne sais donc pas encore jusqu'à quel point je peux me glorifier d'être plus forte que toi pour oser te frotter à moi ? De cette façon, tu vas payer ta dette aux fureurs de ta mère, qui te maudit parce que tu as délaissé les Achéens pour secourir les Troyens arrogants.

A ces mots, elle détourne ses yeux étincelants. Alors Aphrodite, la fille de Zeus, prend Arès par la main et l'emmène tandis qu'il gémit sans cesse, ranimant son courage avec beaucoup de peine. Mais dès qu'Héra, la déesse aux bras blancs, l'aperçoit, elle adresse aussitôt ces paroles ailées à Athéna :

– Holà ! fille de Zeus porte-égide, toi l'Indomptable ! Voici encore que cette mouche à chien emmène Arès, le fléau des mortels, loin du combat terrible, à travers la mêlée. Rattrape-la !

A ces mots, Athéna s'élance, le cœur rempli de joie. Elle se jette sur Aphrodite, elle abat sa main puissante en plein sur sa poitrine : elle lui rompt les genoux et le cœur. Aphrodite et Arès restaient là, tous deux écroulés sur la terre nourricière. Alors Athéna exulte et leur adresse ces paroles ailées :

– Puissent-ils tous, tous ceux qui vont au secours des Troyens, lorsque ceux-ci combattent les Argiens cuirassés, être aussi hardis et endurants que l'a été Aphrodite, lorsqu'elle a bravé ma fureur pour protéger Arès ! Nous aurions ainsi depuis longtemps terminé cette guerre et renversé la ville bien bâtie d'Ilion !

Homère, *Iliade*, Chant XXI, vers 390-433

📖 *Ulysse veut se rendre dans la ville des Phéaciens pour rencontrer son roi.*

Athéna, par esprit bienveillant pour Ulysse, le recouvre d'une épaisse nuée, car elle craint qu'un de ces Phéaciens arrogants ne le rencontre, ne lui adresse des paroles blessantes et ne lui demande qui il

était. Il allait pénétrer dans cette aimable ville, quand Athéna, la déesse aux yeux pers, vient à sa rencontre en ayant pris l'apparence d'une petite fille qui portait une cruche. La déesse s'arrête devant lui et le divin Ulysse alors l'interroge :

– Mon enfant, voudrais-tu me conduire jusqu'à la demeure du roi Alcinoos, qui règne sur ce peuple ? Je suis un étranger qui a beaucoup souffert ; je viens d'une terre lointaine et étrangère : de tous les habitants de cette ville et de cette contrée, je ne connais personne.

Athéna, la déesse aux yeux pers, lui répondit alors :

– Je vais donc, hôte étranger, t'indiquer la demeure que tu demandes, puisqu'elle est voisine de celle de mon père irréprochable. Mais marche en silence, tandis que je vais te montrer le chemin. Ne regarde personne, n'interroge personne, car les gens d'ici ne sont pas avenants envers les étrangers et ils n'accueillent pas avec bienveillance celui qui vient de loin. Confiants dans leurs vaisseaux légers et rapides, ils franchissent le grand gouffre des mers, car le dieu qui ébranle la terre leur a donné le droit de s'y aventurer, et leurs navires sont aussi rapides que l'aile ou la pensée.

Ayant ainsi parlé, Pallas Athéna se met tout aussitôt à prendre les devants et Ulysse la suit, marchant sur ses traces. Les illustres marins que sont les Phéaciens ne l'aperçoivent pas, tandis qu'il traverse la ville au milieu d'eux, car la terrible déesse, Athéna aux belles tresses, ne le permettait pas : elle l'avait recouvert d'une brume divine.

Homère, *Odyssée*, Chant VII, vers 14-42

📖 *Après avoir tué sa mère Clytemnestre, Oreste s'est réfugié à Athènes et appelle Athéna à son secours.*

ATHÉNA. – J'ai entendu crier une voix de loin, des bords du Scamandre où je prenais possession de cette terre, magnifique part des dépouilles conquises que les chefs et les princes Achéens m'ont consacrée à jamais, don sans égal fait aux fils de Thésée. J'arrive de là-bas, d'un pied infatigable, sans aucune aile, mais en faisant gonfler mon égide, comme si j'étais irrésistiblement emportée sur un char aux coursiers robustes. […]

Apollon prend la défense d'Oreste contre les Erinyes qui exigent la punition du matricide.

APOLLON. – Je dis encore ceci dont vous comprendrez la justesse. Ce n'est pas la mère qui engendre celui qu'on nomme son fils : elle n'est que la nourrice du germe dans son sein. C'est celui qui agit qui engendre. La mère reçoit ce germe, et elle le conserve, s'il plaît aux dieux. Voici la preuve de mes paroles : on peut être père sans qu'il y ait de mère. La fille de Zeus olympien m'en est ici témoin : elle n'a pas été nourrie dans la nuit d'un ventre, car aucune déesse n'aurait pu produire un tel enfant. […]

Athéna instaure un tribunal pour juger Oreste.

ATHÉNA. – Ecoutez maintenant la loi que je fonde, Athéniens, vous qui êtes les premiers juges du sang versé. Ce tribunal, désormais et pour toujours, jugera le peuple d'Egée. Sur cette colline d'Arès, les Amazones plantèrent autrefois leurs tentes, quand, irritées contre Thésée, elles assiégèrent la ville récemment fondée et opposèrent des tours à ses hautes tours. Ici, elles firent des sacrifices à Arès, d'où ce nom d'Aréopage, le rocher, la colline d'Arès. Donc, ici, le respect et la crainte seront toujours présents, le jour et la nuit, à tous les citoyens, tant qu'ils se garderont eux-mêmes d'instituer de nouvelles lois. Si vous souillez une eau limpide par des courants boueux, comment pourrez-vous la boire ? Ni anarchie ni tyrannie, telle est la règle que je conseille à mes citoyens de respecter ; mais qu'ils ne bannissent pas de la ville toute crainte, car sans la crainte quel homme reste juste ? Respectez donc la majesté de ce tribunal, rempart sauveur de ce pays et de cette ville, tel qu'on n'en possède point parmi les hommes, ni en Scythie ni sur la terre de Pélops. J'institue ce tribunal incorruptible, vénérable et sévère, gardien vigilant de cette terre, même pendant le sommeil de tous, et je le dis aux citoyens pour que cela soit désormais dans l'avenir. Maintenant, levez-vous, et, fidèles à votre serment, prononcez l'arrêt. J'ai dit. […]

ATHÉNA. – C'est à moi de me prononcer la dernière. Je donnerai mon suffrage à Oreste. Je n'ai pas eu de mère pour me donner la vie. En tout et partout, je favorise entièrement les hommes, sauf pour me marier. Je suis tout à fait pour le père. Ainsi, peu m'importe la femme qui a tué son mari, le chef de la demeure. Oreste sera vainqueur, même si les suffrages sont égaux des deux côtés.

Eschyle, *Les Euménides*, vers 397-405 et 657-741

📖 C’est au temps d’Ogygès que Minerve apparut, avec l’âge d’une jeune fille, sur les bords du lac Triton, d’où lui vint le nom de Tritonia. On lui doit sans doute l’invention de beaucoup d’arts utiles et l’on hésita d’autant moins à la croire déesse que son origine est plus obscure. Quant à sa merveilleuse sortie de la tête de Jupiter, elle est du domaine de la fable et des poètes, et non de l’histoire et des faits. Cependant, les historiens ne s’accordent pas sur l’époque où vécut Ogygès lui-même, époque d’un vaste déluge ; non pas ce déluge immense qui engloutit tout, excepté quelques hommes enfermés dans les flancs de l’arche – événement inconnu à l’histoire païenne, grecque ou latine – mais toutefois un déluge plus grand que celui de Deucalion arrivé dans la suite. […] Mais, quelle qu’en soit l’époque, déjà Minerve était honorée comme une déesse, alors que Cécrops régnait sur les Athéniens : c’est, dit-on, sous son règne qu’Athènes est rebâtie ou fondée.

Mais d’où est venu à cette ville le nom d’Athènes, nom qu’évidemment elle emprunte à Minerve, appelée en grec Athéna ? Voici l’origine que Varron signale. Un olivier était soudain sorti de terre ; ailleurs une source d’eau vive venait de jaillir. Frappé de ce prodige, le roi envoie consulter l’oracle d’Apollon à Delphes, pour savoir ce qu’il faut comprendre et ce qu’il faut faire. L’oracle répond que l’olivier est l’emblème de Minerve, l’eau celui de Neptune, et qu’il était au pouvoir des citoyens de choisir, pour nommer leur ville, entre les noms de ces deux divinités. A cette réponse de l’oracle, Cécrops appelle aux suffrages les citoyens de l’un et de l’autre sexe : car, selon l’ancien usage de ce pays, les femmes mêmes avaient voix dans les délibérations publiques. La foule est consultée : les hommes prononcent en faveur de Neptune, les femmes en faveur de Minerve ; et, comme il se trouve une femme de plus, Minerve l’emporte. Alors Neptune irrité précipite sur la terre des Athéniens les flots de la mer, car il n’est pas difficile aux démons de répandre plus largement quelque masse d’eau que ce soit. Pour apaiser la colère de ce dieu, les Athéniens, suivant le même auteur, frappèrent les femmes d’une triple déchéance : elles ne durent plus à l’avenir être admises aux suffrages ; nul enfant en naissant ne put recevoir désormais le nom de sa mère ; enfin il ne fut plus permis de les appeler « Athéniennes ». Ainsi, c’est à la raillerie des démons qui se jouent dans ce débat de ces deux divinités, mâle et femelle, c’est à la

victoire procurée par les femmes à la femme, que cette cité nourrice des arts libéraux, mère de tant d'illustres philosophes, cette cité, la gloire de la Grèce, doit le nom d'Athènes. Et cependant, frappée par le dieu vaincu, elle est forcée de punir la victoire même de la déesse, redoutant plus les eaux de Neptune que les armes de Minerve. Et dans les femmes ainsi châtiées, Minerve victorieuse est elle aussi vaincue. Et elle ne vient pas en aide à celles qui l'ont assistée de leurs suffrages, afin qu'en dédommagement du droit dont elles sont déchues, et de cette rigueur qui rend les fils étrangers au nom de leurs mères, il leur soit du moins permis de s'appeler Athéniennes et de porter le nom de la déesse qui doit sa victoire à leurs suffrages !

Augustin, *La Cité de Dieu*, Livre XVIII, chapitres 8 et 9

Atlantide

Continent mythique, attribué à Poséidon lors du partage du monde, l'Atlantide est connue par les dialogues *Timée* et *Critias* de Platon.

Le philosophe situe l'île mythique à l'ouest des colonnes d'Hercule (Gibraltar), dans l'océan Atlantique. C'était à l'époque une région indéterminée, aux frontières du monde réel et de l'au-delà, qui allait du jardin des Hespérides, voire de l'île des Bienheureux au sud, jusqu'au royaume des Cimmériens au nord. C'est pourquoi on a pu y reconnaître par la suite le Sahara, les Açores et même la Suède.

Les rois de l'Atlantide sont les descendants de Poséidon et d'une princesse locale, Clito. Le plus ancien est aussi le roi éponyme de l'île, Atlas. Il fait construire une cité idéale, selon un plan en cercles concentriques, autour du temple de Poséidon et Clito. Son règne correspond à une espèce d'âge d'or : les Atlantes sont vertueux et justes, ils sont gouvernés avec sagesse et modération, la nature pourvoit généreusement à tous leurs besoins. Plusieurs générations se succèdent ainsi, jusqu'au jour où ils abandonnent leurs mœurs paisibles et, pris d'une

frénésie de conquête, envahissent en force l’Europe et l’Asie. La légende dit qu’ils sont arrêtés par les Athéniens et que les dieux, pour les punir, submergent l’Atlantide.

📖 *Un prêtre de Saïs en Egypte raconte au célèbre législateur athénien Solon « une histoire vieille de neuf mille ans ».*

Nos textes rapportent comment votre cité a anéanti jadis une puissance orgueilleuse qui cherchait à envahir à la fois toute l’Europe et toute l’Asie en se jetant sur elles du fond de la mer Atlantique.

En ce temps-là, on pouvait traverser la mer Atlantique. Il y avait une île devant ce détroit en forme de bouche que les Grecs appellent les colonnes d’Héraclès ; cette île était plus grande que la Libye et l’Asie réunies. Les voyageurs pouvaient passer d’une île à l’autre et de là gagner tout le continent, sur le rivage opposé de cette vaste mer qui mérite vraiment son nom. Car d’un côté, en dedans du détroit dont nous parlons, la Méditerranée est comme un port tranquille au passage étroit, tandis que de l’autre, au-dehors, il y a cette mer véritable et la terre qui l’entoure, que l’on peut appeler vraiment, au sens propre du terme, un continent.

Dans cette île Atlantide, les rois avaient établi un empire immense et merveilleux, qui gouvernait l’île tout entière et aussi beaucoup d’autres îles et de nombreuses portions du continent. En plus, de notre côté, ils étaient maîtres de la Libye jusqu’à l’Egypte, et de l’Europe jusqu’à la Tyrrhénie.

Or cette puissance, qui avait concentré toutes ses forces, entreprit dans un même assaut de réduire notre territoire en esclavage, ainsi que tous les peuples qui habitent en deçà du détroit. C’est alors, Solon, que la puissance de votre cité s’est illustrée aux yeux de tous les hommes par son courage et sa force héroïques. […] A la tête des Grecs, elle vainquit les envahisseurs […] et libéra tous les peuples en deçà des colonnes d’Héraclès.

Mais à une époque ultérieure, il y eut des tremblements de terre et des inondations prodigieuses. En l’espace d’un seul jour et d’une nuit terribles, l’île Atlantide s’enfonça dans la mer et disparut. Voilà

pourquoi, aujourd'hui encore, cette mer-là est impraticable et inexplorable, la navigation étant gênée par les bas-fonds vaseux que l'île a formés en s'affaissant.

Platon, *Timée*, 24e-25d

📖 *La fabuleuse histoire de l'Atlantide est développée par Critias, un vieil ami de Socrate.*

Poséidon tomba amoureux de Clito et s'unit à elle. Il fortifia la colline où elle vivait, au centre de l'île. Il fit des enceintes alternativement de mer et de terre, les plus grandes autour des plus petites. Il en fit deux de terre, trois de mer et les arrondit en commençant par le milieu de l'île, dont elles étaient partout à égale distance […]. Il embellit lui-même l'île centrale, chose aisée pour un dieu. Il fit jaillir du sol deux sources, l'une d'eau chaude et l'autre froide, et il fit pousser sur la terre des plantes comestibles de toutes sortes. Il engendra cinq paires de jumeaux et les éleva. Ayant partagé l'ensemble de l'île en dix parts, il attribua au premier-né des jumeaux les plus vieux la demeure de sa mère et le lot de terre correspondant, qui était le plus vaste et le meilleur ; il l'établit roi ayant autorité sur tous ses frères dont il fit ses vassaux, et il donna à chacun d'eux un grand nombre d'hommes à gouverner et un vaste territoire. Il leur donna des noms à tous. Le plus vieux, le roi, reçut le nom qui servit à désigner l'île entière et la mer, qu'on appelle Atlantique parce que ce premier roi portait le nom d'Atlas. […]

La descendance d'Atlas devint nombreuse et garda les honneurs du pouvoir. L'aîné était roi, et, comme il transmettait toujours le sceptre à l'aîné de ses fils, ils conservèrent la royauté pendant de nombreuses générations. Ils avaient acquis des richesses immenses : on n'en vit jamais autant dans aucune dynastie royale et on n'en verra pas facilement autant à l'avenir. Ils disposaient de toutes les ressources de leur cité et de toutes celles qu'il fallait importer. Beaucoup leur venaient du dehors, grâce à leur empire, mais c'est l'île elle-même qui leur fournissait la plupart des matières premières dont ils avaient besoin. Ils disposaient de tous les métaux qu'on extrait des mines, qu'ils soient durs ou faciles à fondre, et en particulier une espèce de métal dont nous ne connaissons plus que le nom, mais qui existait alors réellement et

qu’on extrayait de la terre en plusieurs endroits de l’île. Il s’agit de l’*orichalque*, le plus précieux, après l’or, des métaux alors connus.

Platon, *Critias*, 113d-114e

Atlas

Fils de Japet, Atlas est un Titan de seconde génération qui a pour frères Prométhée et Epiméthée. Il est bienveillant envers les hommes, qu'il initie à l'astronomie en leur révélant les rouages de la sphère céleste. Avant la révolte des Titans et leur châtiment, la nymphe Pléioné lui donne de beaux enfants au triste destin : les Pléiades et les Hyades, divinisées sous forme de constellations, ainsi qu'Hyas ou Hylas, son seul fils, amant d'Héraclès, qui deviendra la constellation du Verseau.

D'une force colossale, comme tous les dieux de sa génération, il est mis au pas par Zeus lors de la guerre des Titans. Bien qu'il ait, avec son père et ses frères, mené la rébellion, il n'est pas enchaîné au fond du Tartare, mais relégué aux confins du monde, sur les bords du grand Océan circulaire, à l'ouest de la Méditerranée ou dans les régions hyperboréennes, avec pour mission de porter le Ciel sur sa tête et ses mains. Il est représenté comme un géant nu soutenant la voûte céleste, tantôt avec aisance, tantôt ployé sous l'effort.

Atlas intervient dans deux cycles héroïques : les travaux d'Héraclès et la légende de Persée. C'est à

l’entrée du jardin des Hespérides qu’Héraclès rencontre Atlas et lui propose de le relayer pendant qu’il irait chercher les pommes merveilleuses. Atlas accepte, pensant abandonner son fardeau au héros. Mais Héraclès le lui rend par ruse et garde les fruits volés. Selon certaines traditions, le héros tue le dragon gardien du verger, qui harcelait Atlas, et construit les colonnes d’Hercule (Gibraltar) pour soulager le dieu.

Persée, lui, cherche refuge auprès d’Atlas, qui lui refuse l’hospitalité. Le héros exhibe alors la tête de Méduse, qu’il vient de trancher, et Atlas est pétrifié. C’est ainsi que la légende explique le nom de la chaîne montagneuse d’Afrique du Nord, dont les hauts sommets, s’élançant au-dessus du Sahara, semblent toucher le ciel. Mais certains identifient le dieu à d’autres montagnes, comme le Caucase. Quelquefois Atlas apparaît aussi comme roi d’Hespérie (ouest de l’Espagne ou du Maroc), époux de sa nièce Hespéris (Heure du soir) et père des HESPÉRIDES.

Un autre Atlas, homonyme du Titan, est selon Platon le premier roi de l’Atlantide, fils aîné de Poséidon et Clito.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

Carte « Les travaux d’Héraclès »

📖 Japet épousa Clymène, une jeune Océanide aux pieds charmants ; tous deux couchèrent dans le même lit et Clymène enfanta le magnanime Atlas, l’orgueilleux Ménétios, l’adroit et astucieux Prométhée et l’imprudent Epiméthée […]. Zeus à la voix puissante, furieux contre l’insolent Ménétios, le plongea dans l’Erèbe, après l’avoir frappé de sa foudre pour punir sa méchanceté et son audace sans mesure. Vaincu par la dure nécessité, Atlas, debout devant les Hespérides retentissantes aux confins du monde, soutient le vaste ciel de sa tête et de ses mains infatigables. Tel est le destin que lui imposa le prudent Zeus.

Hésiode, *Théogonie*, vers 507-520

📖 Déjà l’étoile du soir brille dans les cieux. Le héros craint de se confier à la nuit. Il descend sur les terres de l’Hespérie, dans le royaume d’Atlas. Il demande à prendre un peu de repos, en attendant que l’étoile du matin appelle l’Aurore, et que l’Aurore ramène le Soleil.

Atlas était fils de Japet ; il surpassait par sa taille tous les mortels. Il régnait sur les confins de la terre, sur la mer qui reçoit dans son sein les chevaux hors d’haleine et le char du Soleil en bout de course. Il possédait des centaines de troupeaux errant dans d’immenses pâturages. Aucun Etat voisin ne touchait à son empire ; et dans ses jardins, les feuilles des arbres, d’or étincelant, couvraient des rameaux d’or, qui portaient des pommes d’or.

– Etranger, lui dit Persée, si l’éclat d’une illustre origine peut te toucher, sache que Jupiter est mon père ; et si tu es amateur d’exploits, tu aimeras les miens. Je te demande l’hospitalité et le repos.

Mais Atlas se rappelle un ancien oracle que Thémis avait rendu sur le Parnasse : « Atlas, un jour viendra où ton arbre sera dépouillé de son or ; et c’est un fils de Jupiter qui aura le privilège de prendre ce butin. » Craignant que l’oracle se réalise, Atlas avait entouré ses vergers de hautes murailles et en avait confié la garde à un dragon monstrueux. Il interdisait aux étrangers l’entrée de son domaine.

– Retourne d’où tu viens, dit-il au héros, ou tu risques de t’apercevoir que la gloire de tes prétendus exploits est bien loin, bien

loin aussi la protection de Zeus !

Il ajoute la violence à la menace : tandis que Persée insiste avec douceur, mais avec fermeté, il le repousse brutalement hors de son palais. Mais Persée est physiquement inférieur (quel mortel pourrait égaler les forces d'Atlas ?).

– Puisque tu fais si peu de cas de ma prière, reçois ce cadeau !

A ces mots, il détourne la tête, et lui tend du côté gauche le visage répugnant de Méduse. Instantanément, l'énorme colosse est changé en montagne. Sa barbe et ses cheveux se transforment en forêts. Ses épaules, ses mains, se changent en coteaux. Ce qui était sa tête devient le sommet du mont. Ses os se font pierre : il s'élève de tous côtés, devient immense, et, par la volonté des dieux, désormais le ciel tout entier et les astres innombrables reposent sur lui.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IV, vers 627-662

Atrée

Fils de Pélops et d’Hippodamie, il a pour frère jumeau Thyeste, né juste après lui. La terrible malédiction qui pèse sur la famille des Atrides depuis le monstrueux festin offert aux dieux par Tantale, père de Pélops, exacerbe la haine des deux frères et inspire les atroces vengeances qu’ils ne cessent de perpétrer l’un contre l’autre.

Avec leur mère Hippodamie, jalouse du fils que son époux avait eu d’une précédente union, ils préparent le meurtre de leur demi-frère Chrysippos. Fou de douleur, Pélops maudit les deux jeunes gens et les chasse. Réfugiés à Mycènes, ils se disputent son trône demeuré vacant après la mort d’Eurysthée : l’enjeu symbolique du pouvoir est la toison d’or d’un agneau appartenant à Atrée, dissimulé par ce dernier pour ne pas l’offrir en sacrifice à la déesse Artémis. Au moment de produire la toison miraculeuse qui doit permettre au peuple mycénien de désigner son roi, c’est Thyeste qui brandit le trophée dérobé par Aéropé, sa maîtresse, la propre épouse d’Atrée. Mais Zeus renverse la course des astres pour manifester à Atrée la faveur divine qui lui redonne le trône.

Thyeste est banni du royaume ; cependant Atrée le rappelle et feint la réconciliation. Il offre à son frère un banquet aussi monstrueux que celui de leur légendaire ancêtre : en découvrant les têtes coupées de ses fils massacrés par Atrée, alors même qu'ils avaient tenté de trouver refuge auprès de l'autel de Zeus, Thyeste comprend qu'il vient de manger la chair de ses propres enfants ; il accable son frère de malédictions et s'enfuit. Réfugié à Sicyone, il viole sa propre fille Pélopia, sans se faire reconnaître, pendant une cérémonie sacrée dont elle est la prêtresse : il engendre ainsi un fils, Egisthe, qui deviendra l'exécuteur maudit de sa vengeance.

Avec sa première épouse, Aéropé, petite-fille de Minos, qu'il a précipitée dans la mer pour la punir de sa trahison en faveur de Thyeste, Atrée a eu deux fils, Agamemnon et Ménélas : chefs de l'expédition contre Troie, ils seront poursuivis à leur tour par la malédiction familiale.

Après avoir épousé Pélopia, revenue à Mycènes, Atrée élève le fils de celle-ci, Egisthe, dont le véritable père demeure inconnu : c'est à lui qu'il confie la mission d'exécuter Thyeste. Mais à l'instant fatidique, le père reconnaît son fils à l'épée qu'il brandit pour le frapper : c'est celle que Pélopia avait dérobée à son mystérieux agresseur et confiée par la

suite à son fils. Egisthe tue Atrée et redonne le royaume à Thyeste.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 *Un messager raconte l'horrible crime d'Atrée qui a tué les fils de son frère Thyeste.*

Plût au ciel qu'il les eût privés de la terre qui couvre les morts et de la flamme qui les consume pour les faire servir de triste pâture aux oiseaux et aux bêtes féroces ! Voir les fils de Thyeste sans sépulture !… ce supplice, aux yeux d'Atrée, serait une grâce. O forfait que la postérité ne croira jamais et qu'aucun siècle ne pourra concevoir ! Les entrailles arrachées de ces corps vivants palpitent, les veines tressaillent, et le cœur s'agite encore sous l'effet de la terreur. Atrée manie les fibres des chairs et y lit la destinée. Il observe attentivement les viscères qui conservent un reste de chaleur. Satisfait des présages, il prépare tranquillement le festin qu'il veut offrir à son frère. Il découpe les corps, sépare du tronc les épaules et les attaches des bras, met à nu les articulations, scie les os, et ne laisse en leur entier que la tête et les mains, qu'il a reçues dans les siennes en signe de fidélité. Une partie des chairs est embrochée et dégoutte lentement devant le feu ; l'autre est jetée dans une chaudière que la flamme fait gémir. Le feu bondit par-dessus ces effroyables mets qu'on lui impose. Atrée les dispose une fois, deux fois, trois fois dans le foyer pour le fixer et l'obliger à brûler malgré lui. Le foie siffle autour de la broche et je ne saurais dire laquelle pétille le plus, la chair ou la flamme, qui, noire comme la poix, se dissipe en fumée. Cette fumée est elle-même lourde et sinistre. Elle ne monte pas droit vers le ciel, mais elle se balance dans l'air, et forme autour des dieux Pénates un nuage épais qui les couvre. O Soleil trop patient ! tu as reculé, sans doute, et éclipsé le jour au milieu de ta course, mais trop tard. Le malheureux Thyeste déchire ses enfants, et de sa bouche cruelle dévore ses propres membres. Sa chevelure est parfumée et sa tête est appesantie par le vin. Plus d'une fois son estomac s'est fermé à ces funestes aliments. Infortuné ! le seul bien qui te reste dans tes maux, c'est de les ignorer. Mais ce bien même va

t’échapper. Quoique le Soleil ait retourné son char pour suivre une route contraire, et que la nuit ait devancé son heure pour étendre sur ce crime affreux des ténèbres étranges, il te faudra pourtant ouvrir les yeux, et connaître l’excès de ta misère.

Sénèque, *Thyeste*, vers 749-788

Atrides

La famille des Atrides tire son nom de l'un de ses membres, Atrée, le suffixe grec *-ide* signifiant « fils de » (Atride = fils d'Atrée), et par suite « descendant de » en général. C'est l'une des plus célèbres dynasties royales de la mythologie et de la tragédie grecques : elle représente l'archétype de la famille frappée par une fatale malédiction qui provoque la répétition des crimes de génération en génération.

Tantale, l'ancêtre maudit

C'est le présomptueux Tantale qui inaugure par un repas scandaleux l'étrange cuisine de ses descendants qui s'aiment, se tuent, se dépècent et se mangent en famille. Roi de Lydie en Asie Mineure, il est invité à la table des dieux où il consomme nectar et ambroisie, nourriture divine qui le rend immortel mais qu'il dérobe pour l'offrir aux mortels. Puis il met les dieux à l'épreuve en leur proposant en retour une nourriture monstrueuse : son propre fils Pélops, découpé et servi en ragoût ! Cet orgueil inouï, marque fatale de l'*hybris* (la démesure), vaut à Tantale une éternité de supplices dans le Tartare, au fin fond des Enfers, où il est condamné à éprouver

une faim et une soif impossibles à assouvir devant une table garnie de mets se dérobant sans cesse à son approche.

Atrée et Thyeste, les frères ennemis

Parmi les nombreux enfants de Pélops, que les dieux ont ressuscité, les jumeaux Atrée et Thyeste jouent les premiers rôles dans la transmission du pouvoir à Mycènes dont le trône sera l'objet de luttes sans cesse renaissantes entre leurs descendants. En effet, la ville d'Argolide, privée de roi après la mort d'Eurysthée, décide, sur les conseils de l'oracle, de remettre le pouvoir à l'un des deux fils de Pélops : des jumeaux depuis longtemps réfugiés dans la fabuleuse cité « riche en or » qui deviendra roi ? Atrée, l'aîné, le possesseur légitime d'un mystérieux agneau à la toison d'or, considérée comme emblème monarchique, l'époux d'Aéropé, petite-fille de Minos, fondateur de la royauté crétoise ? ou Thyeste, le cadet, le voleur de cette même toison et l'amant d'Aéropé ? Pour se venger de Thyeste, qui a un temps usurpé son trône, Atrée lui sert un festin digne de leur grand-père Tantale : ses fils massacrés et découpés en morceaux. Poursuivant la chaîne maudite des crimes, Thyeste viole sa propre fille

Pélopia : né de cette union, Egisthe sera l’instrument de la vengeance à la génération suivante.

Agamemnon et Ménélas, les rois seigneurs de guerre

Elevé par Atrée qui a épousé sa mère Pélopia, Egisthe reconnaît son père Thyeste au moment où il allait le tuer : il le rétablit sur le trône de Mycènes, après avoir éliminé Atrée. Cependant, Agamemnon, fils aîné d’Atrée, se présente comme l’héritier légitime du royaume : avec son frère cadet Ménélas, il va chercher un refuge et un appui auprès de Tyndare, roi de Sparte. Celui-ci les aide à exiler définitivement Thyeste et les deux frères s’empressent d’épouser les deux princesses, filles jumelles de Léda, la femme de Tyndare. Agamemnon, qui vient de reconquérir le royaume de Mycènes, choisit Clytemnestre, après avoir tué son premier époux nommé Tantale, le propre fils du roi Thyeste, ainsi que leur enfant nouveau-né. Ménélas obtient Hélène. Ils auront une fille, Hermione, tandis que de l’union maudite d’Agamemnon, inaugurée par un double meurtre et acceptée à contrecœur par Clytemnestre, vont naître deux filles, Iphigénie et Electre, puis un fils, Oreste.

Après l’enlèvement d’Hélène par Pâris, Agamemnon est choisi comme commandant en chef de l’expédition contre Troie, grâce à son renom et à une propagande habile. Devenu « Roi des rois », auréolé d’une majesté triomphante, il doit affronter une terrible décision personnelle : ordonner le sacrifice de sa fille Iphigénie, réclamé par le devin Calchas pour apaiser le courroux de la déesse Artémis, et permettre ainsi à la flotte grecque de quitter la rade d’Aulis où l’absence de vents la tient désespérément immobilisée. La disparition d’Iphigénie, à laquelle Agamemnon finit par se résoudre, ne fera qu’accroître la haine inexpiable de Clytemnestre contre son mari. Après le départ du roi, elle se laisse séduire par son cousin Egisthe, qu’elle met dans son lit et sur le trône. Mycènes appartient désormais au concubin, au cadet, fils de l’inceste, qui deviendra le meurtrier du fils d’Atrée comme il l’a été d’Atrée lui-même. Dès son retour de Troie, en effet, Agamemnon est assassiné par Egisthe, avec la complicité de Clytemnestre.

Electre et Oreste, les enfants matricides

Alors que la guerre de Troie l’a privée d’un père qu’elle connaît à peine, qui a sacrifié sa sœur

Iphigénie, mais dont elle a fait une sorte d'idole, Electre poursuit désormais la vengeance, par l'intermédiaire de son frère Oreste. En effet quelques années plus tard, sur ordre de l'oracle de Delphes, celui-ci tue Egisthe et Clytemnestre avec l'aide de sa sœur. Saisi de folie et poursuivi par les implacables Erinyes, Oreste finit par être acquitté du matricide grâce à la sentence du premier tribunal humain, créé à Athènes par Athéna sur la colline de l'Aréopage. Ce jugement manifeste d'une manière symbolique et exemplaire la fin de la malédiction ancestrale qui pesait sur la famille des Atrides : voulu par le nouvel ordre des Olympiens, incarné par les « jeunes dieux » Apollon et Athéna, il signifie en même temps la suprématie de la filiation masculine pour légitimer l'héritage d'un pouvoir exclusivement dévolu à la branche aînée. En devenant les « Bienveillantes » Euménides, les Erinyes, qui incarnaient le châtiment des « anciens dieux », reconnaissent la victoire de la justice des hommes dans la cité, nécessaire au pardon et à l'apaisement pour mettre un terme à la loi du « sang pour sang ».

Mycènes, le nid d'aigle des Atrides

Mycènes aurait été fondée par Persée, qui, selon la légende, quitte Argos après la mort de son grand-père Acrisios. C’est dans cette ville en forme de citadelle fortifiée, perchée sur un piton aride dominant la plaine d’Argolide, que se trouve le palais d’Agamemnon : abandonnée dès l’Antiquité, comme en témoigne Pausanias, Mycènes garde cependant une prestigieuse renommée car elle est considérée comme le théâtre du tragique destin des Atrides.

➲ Généalogie « Les Atrides »
Carte « La Grèce homérique »

📖 *Surgi des Enfers, le fantôme de Tantale se retrouve face à Mégère, l’une des Furies.*

TANTALE. – Il va sortir de ma progéniture un ramassis de criminels qui surpasseront leurs pères et auprès desquels je semblerai innocent : ils oseront ce que personne n’a osé. Toutes les places vacantes dans le séjour des impies, je les remplirai. Tant que la famille de Pélops existera, Minos n’aura pas de relâche.

MÉGÈRE. – Ombre abominable, va, souffle sur ton palais criminel la rage des Furies. Que tes descendants luttent de forfaits, et s’entr’égorgent avec le fer ! Point de trêve à leur colère, point de remords qui l’arrête. Qu’une aveugle fureur égare leurs esprits ! Que la rage des pères se prolonge, et que leurs crimes se transmettent à leurs fils. […] Bouleverse ton palais, évoque la haine, le meurtre, les funérailles ! Que le génie de Tantale remplisse toute sa maison !

Sénèque, *Thyeste*, vers 18-53

📖 LE CHŒUR. – Grand fut le bonheur des Atrides, grande la gloire de leurs armes ! Leur orgueil remplissait la Grèce et le pays du Simoïs.

Mais il se renversa quand il fut à son faîte, sous les coups du fléau qui frappe leur famille depuis les temps très anciens où la dispute du bélier d'or divisa les fils de Tantale : festins abominables, massacres de princes qui étaient des enfants. Et sans cesse depuis, le meurtre alterne avec le meurtre dans la maison des deux Atrides.

Euripide, *Oreste*, vers 807-815

📖 LE CHŒUR. – Le blâme vient répondre au blâme, querelle difficile à trancher. Qui frappe est frappé, qui tue expie. Il demeure, tant que demeure le trône de Zeus, qu'on pâtisse de ses actes, c'est la Loi. Qui extirpera de cette maison le maudit germe ? Cette race est rivée à l'égarement.

Eschyle, *Agamemnon*, vers 1560-1566

📖 ÉLECTRE. – Il n'est aucune chose si terrible à dire, aucun mal, aucune calamité envoyée divinement dont la nature de l'homme ne supporte le poids. Car le bienheureux Tantale, né de Zeus – et je ne rappelle point ceci pour insulter à sa fortune –, craignant le rocher qui va tomber sur sa tête, pend dans l'air, et subit ce châtiment, dit-on, parce que, étant un simple mortel et partageant avec les dieux immortels l'honneur d'une table commune, il eut une langue sans frein, faute très honteuse. Il engendra Pélops, de qui est né Atrée, auquel la déesse qui file sa laine en une trame fatidique réserva la discorde, afin qu'il fît la guerre à son frère Thyeste. Mais quel besoin ai-je d'énumérer ces choses abominables ? Atrée, ayant égorgé ses enfants, les lui servit dans un festin. D'Atrée – car je tais les événements intermédiaires – est né l'illustre – s'il est illustre – Agamemnon, et Ménélas, d'une même mère crétoise, Aéropé. Ménélas épousa Hélène haïe des dieux ; et le Roi Agamemnon, par un mariage célèbre chez les Grecs, épousa Clytemnestre, de qui sont nées trois filles, Chrysothémis, Iphigénie et moi, Electre, et un fils, Oreste, enfants d'une mère très scélérate qui, ayant enveloppé son mari d'un tissu inextricable, le tua. Il ne sied pas à une vierge d'en dire la cause. Je laisse à tout autre le soin de découvrir ce secret. Mais pourquoi faut-il que j'accuse Phoebos d'injustice ? En effet, il poussa Oreste à tuer la mère qui l'avait enfanté, ce qui n'est pas digne de louange auprès de tous. Cependant il l'a tuée, ne désobéissant

point au dieu ; et moi, j’ai pris ma part au meurtre, autant qu’une femme le peut, ainsi que Pylade qui a commis cette action avec nous.

Euripide, *Oreste*, vers 1-34

📖 *Grâce à Athéna, les Erinyes sont devenues les « Bienveillantes » Euménides.*

ATHÉNA. – C’est avec joie que je fais ceci pour les Athéniens. J’ai retenu dans cette ville de grandes et implacables déesses. Il leur a été accordé, en effet, de régler tout ce qui concerne les hommes. Celui contre lequel elles ne se sont point encore irritées ne sait rien des maux qui désolent la vie. Les crimes des aïeux le livrent à elles. La destruction silencieuse l’anéantit, malgré ses cris. […]

LE CHŒUR DES EUMÉNIDES. – Que la discorde insatiable, toujours assoiffée de malheurs, ne gronde jamais dans cette ville ! C’est mon souhait. Que jamais la poussière ne boive le sang noir des citoyens ! Que jamais, ici, un meurtre ne venge un meurtre ! Que les citoyens n’aient qu’une même volonté, un même amour, une même haine. Ceci est le remède à tous les maux parmi les hommes.

Eschyle, *Les Euménides*, vers 927-936 et vers 975-985

📖 *Evoquant la destruction de Mycènes après la bataille des Thermopyles (480 avant J.-C.), Pausanias passe en revue tous les lieux qui renvoient aux légendes des Atrides.*

Les Argiens ont détruit Mycènes par jalousie : en effet, alors que les Argiens ne se souciaient pas de l’expédition des Mèdes en Grèce, les Mycéniens envoyèrent aux Thermopyles quatre-vingts hommes qui partagèrent avec les Lacédémoniens la gloire de ce combat ; l’honneur qu’ils s’étaient acquis, aigrit contre eux les Argiens, et fut la cause de leur ruine. On voit cependant encore quelques vestiges de leurs murs et une porte sur laquelle se trouvent des lionnes. On raconte que tout cela fut l’ouvrage des Cyclopes, qui bâtirent aussi les murs de Tirynthe. Au milieu des ruines de Mycènes, se remarquent encore divers monuments : la fontaine appelée Persée ; les chambres souterraines d’Atrée et de ses fils, où ils renfermaient leurs trésors ; le tombeau d’Atrée ; celui des personnes qui revenant de Troie, avec Agamemnon,

furent tuées par Egisthe au cours d'un banquet ; celui de Cassandre, que les Lacédémoniens d'Amyclées disent néanmoins enterrée dans leur pays ; le tombeau d'Agamemnon, celui d'Eurymédon, conducteur de son char ; celui qui renferme Télédamos et Pélops, deux fils jumeaux qu'il avait eus, dit-on, de Cassandre, et qui, enfants encore, tombèrent avec leurs parents sous les coups d'Egisthe. Enfin le tombeau d'Electre, donnée par Oreste en mariage à Pylade, dont elle eut deux fils, Strophios et Médon, selon le récit d'Hellanicos. Clytemnestre et Egisthe ont été enterrés à quelque distance des murs, parce qu'il ne parut pas convenable qu'ils fussent dans la même enceinte qu'Agamemnon et ceux qui avaient été tués avec lui.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre II,
chapitre 16, 5-7

Attis

Beau jeune homme au destin cruel, Attis (ou Atys) ne peut être séparé de Cybèle, la grande déesse dont il est le parèdre. Le couple constitué d'une déesse-mère et d'un très jeune compagnon de rang plus modeste, mort prématurément, semble une constante des religions d'Orient ; Aphrodite et ADONIS en offrent un autre exemple. Une telle union donne une image de perfection : les deux sexes dans l'accord amoureux se complètent. Les origines et la mutilation d'Attis évoquent les troubles et ambiguïtés de la détermination sexuelle. Amour, souffrance et mort se nouent indissolublement dans l'histoire du couple.

Le mythe d'Attis semble expliquer des rites, des cérémonies. Il connaît donc des variantes selon les régions et les sanctuaires : en Asie Mineure, les Phrygiens et les Lydiens ne racontent pas exactement la même version. C'est en Phrygie, région où ce dieu revêt le plus d'importance, que le scénario s'avère le plus complet.

Aux origines, un échec de Zeus. Il poursuit de ses assiduités une déesse de la terre : elle lui échappe, mais quelques gouttes du sperme divin tombent sur elle. Dix mois plus tard, elle donne naissance à un enfant non désiré, hermaphrodite, que les dieux

considèrent comme monstrueux en raison de sa brutalité et de sa double sexualité. Dionysos l'enivre pour le neutraliser en le castrant, du sang de la blessure naît bientôt un amandier. Une jeune vierge, fille d'un roi ou d'un fleuve local, cueille un fruit sur l'arbre et le glisse dans sa tunique, contre sa poitrine. C'est ainsi qu'elle conçoit Attis. Le père de la jeune fille, outragé par cette grossesse inexplicable, fait exposer le nourrisson, mais une chèvre vient le nourrir (certains auteurs affirment qu'Attis signifiait « chevrier »).

La Grande Mère, Cybèle, passant par là, voit l'enfant, en prend pitié, et l'élève. En grandissant, Attis devient si beau que la déesse en tombe éperdument amoureuse et lui fait jurer de garder pour elle sa virginité. Attis, bien sûr, cède à la tentation de coucher avec une mortelle. Cybèle, furieuse, tue la jeune fille et frappe de folie son amant ; il erre dans les bois du mont Dindyme, lieu sacré de Cybèle, et, sous un pin, il s'émascule. Cybèle se repent, mais trop tard, de sa jalousie désastreuse. Attis meurt de sa blessure, Cybèle emporte son corps dans une caverne et obtient de Zeus que le cadavre, au lieu de se corrompre, reste éternellement beau. Selon une autre version, il connaît l'apothéose aux côtés de Cybèle après l'épreuve de la mutilation.

Hérodote en fait un personnage historique, fils du roi Crésus, et bâtit un scénario de conte : le père, averti par des songes, prend d'inutiles précautions pour protéger son héritier ; le jeune homme périt, comme le veut son destin, d'un accident de chasse, alors qu'il poursuit un sanglier.

L'histoire d'Attis se lie à la végétation. Ovide chante « le pin cher à Cybèle, depuis qu'Attis, prêtre de ses autels, dans le tronc de cet arbre fut par elle enfermé » ; des violettes pourpres naissent du sang de la mutilation. Chaque année, des fêtes pleurent sa mort, célèbrent son union avec la déesse, et se réjouissent de son apothéose ; cette reprise met en scène le cycle perpétuel de la vie et de la mort : le pin ne reste-t-il pas toujours vert ? Les Romains qui adoptent le culte d'Attis en 204, en font un dieu solaire.

Les représentations montrent un dieu imberbe, au physique encore adolescent, aux lignes souples, parfois un peu empâté pour rappeler son statut d'eunuque, un aspect en somme assez androgyne. Son costume évoque son origine orientale : une tunique collante, des pantalons, un bonnet phrygien. L'air mélancolique, dans une pose alanguie, il s'appuie sur un pin, comme pour déplorer sa mutilation. Dans d'autres figurations, il accompagne

Cybèle triomphante, debout sur un char tiré par quatre lions. Le coq est son emblème.

📖 Attis, un jeune et beau Phrygien qui vivait au fond des forêts, inspire un chaste et violent amour à la déesse couronnée de tours. Elle veut qu'il lui appartienne à elle seule et qu'il garde son temple :

– Arrange-toi pour rester un enfant !

Il lui promet fidélité, et ajoute :

– Si je manque à ma parole, que cet amour que je connaîtrais soit le dernier !

Mais voilà qu'il rencontre la nymphe Sagaritis et perd son pucelage ; la déesse, irritée par cette faute, décide de les punir. Elle frappe et blesse l'arbre de la naïade. La jeune femme meurt : cet arbre représentait sa destinée. Attis devient fou et fuit vers les sommets du Dindyme en hurlant :

– Otez les torches ! Eloignez les fouets !

Car il croit voir près de lui les Furies déchaînées. Avec une pierre tranchante, il s'entaille le corps, il traîne ses cheveux dans la poussière et s'écrie :

– Oui, oui, ce châtiment, je l'ai mérité ; ma faute, je dois la payer. Ah ! Que disparaisse ce qui a causé ma faute !

Il tranche dans le vif, il ne reste plus rien de sa virilité. Cette violence est imitée par les serviteurs de la déesse qui, comme lui, tranchent leurs parties honteuses en secouant leurs longs cheveux.

Ovide, *Fastes*, Livre IV, vers 223-246

📖 *Attis se mutile puis retrouve sa lucidité, et se lamente : est-il désormais homme ou femme ?*

Attis a franchi les mers profondes sur un navire rapide, et foulé d'un pied impatient le rivage phrygien, couvert d'épaisses forêts consacrées à Cybèle. Il en perce les profondeurs ; et là, en proie à une rage insensée, privé de sa raison, il s'arme d'un caillou tranchant, et se mutile. A peine se voit-il dépouillé des attributs de la virilité, à peine a-t-il rougi la terre de son sang, que soudain il saisit dans ses mains blanches le léger tambourin et le clairon, instruments des mystères. Sous ses doigts

délicats retentit la peau d'un taureau ; agité d'un tremblement frénétique, d'une voix efféminée, il s'adresse à ses compagnons :

– Hâtez-vous, amis, gravissons ces hauteurs et ces bois consacrés à Cybèle ; partez tous ensemble, troupeaux vagabonds du mont Dindyme, vous qui, cherchant des terres nouvelles, exilés volontaires, avez suivi mes pas, vous qui, compagnons de ma fuite, avez avec moi, affronté les dangers d'une mer en colère ; vous qui, par haine contre Vénus, vous êtes dépouillés de votre virilité. Courez, ne tardez plus ; tous, suivez-moi au temple de Cybèle, dans les bois, où résonnent les cymbales, où retentit le tambourin, où la flûte recourbée fait entendre les airs graves de Phrygie ; c'est là que les Ménades agitent leurs têtes couronnées de lierre, et, par des hurlements aigus, célèbrent les mystères sacrés. Courons nous joindre à leurs danses joyeuses.

A peine Attis, Bacchante d'un genre nouveau, eut-il adressé ces mots à ses compagnons, que soudain la troupe bruyante entonne des chants frénétiques. Le tambourin y répond, et les cymbales au bruit argentin, et le chœur tout entier, en bonds impétueux, s'élance vers les sommets verdoyants de l'Ida. Haletant, éperdu, hors de lui, Attis, tambour en main, les guide dans les forêts épaisses ; il court, pareil à la génisse indomptée. Ses compagnons le suivent, mais à peine ont-ils touché le seuil du temple, que, succombant à la fatigue et à la faim, ils s'endorment, épuisés par leurs efforts : un lourd sommeil pèse sur leurs paupières, leur rage s'éteint, vaincue par le sommeil.

Mais, […] dès qu'Attis s'éveille, calmé, il revient sur ce qu'il a fait : alors il voit clairement l'étendue de son sacrifice. Hors de lui-même, il retourne vers le rivage, et là, les yeux baignés de larmes, contemplant l'immensité des mers, l'infortuné adresse à sa patrie ces tristes paroles :

– O ma patrie, […] où te chercher ? Suis-je donc pour jamais relégué loin de mon pays natal, de mes amis, de mes parents ? Adieu, forum, palestre, stade, gymnases, adieu ! Malheur ! Malheur à moi ! Que de fois mon âme n'aura-t-elle pas à gémir ! Est-il un genre de beauté que je n'aie possédé, moi, tour à tour enfant, adolescent, adulte et jeune homme ; moi l'honneur du gymnase, la gloire du pugilat. La foule se pressait à ma porte ; et lorsque l'aurore venait m'arracher au sommeil, je trouvais ma demeure ornée de guirlandes de fleurs. Et maintenant, je ne serai plus qu'une prêtresse des dieux, une suivante de

Cybèle, une Ménade ; triste reste de moi-même, je ne serai plus qu'un stérile eunuque. […] Ah ! Qu'ai-je fait ? Douleur tardive, inutiles regrets !

Catulle, *Poèmes*, 63, vers 1-73

Augias

Augias, fils d’Hélios, est roi d’Elide ; il participe à l’expédition des Argonautes. Ses étables et ses écuries sont aussi immenses que sales. Le roi Eurysthée impose à Héraclès le travail dégradant de les nettoyer. Augias lui promet en échange le dixième de son troupeau. Héraclès détourne de grands fleuves, l’Alphée et le Pénée, pour en faire passer le puissant courant dans les écuries. Mais le roi ne paie pas le salaire promis. Héraclès revient avec une armée ; après des combats difficiles, il s’empare de la ville d’Elis, et tue Augias avec les siens, sauf son fils Phylée qui avait pris le parti d’Héraclès et devient le nouveau roi.

L’expression « nettoyer les écuries d’Augias » est passée en proverbe, elle a pris un sens figuré : s’attaquer à la corruption.

➲ Carte « Les travaux d’Héraclès »

📖 Après qu'Héraclès eut chassé les oiseaux du lac Stymphale, Eurysthée lui ordonna de nettoyer seul, sans aucune aide, l'étable d'Augias, où s'était amassée depuis bien des années une énorme quantité de fumier. Ce travail était humiliant. Hercule ne voulut pas emporter ce fumier sur ses épaules : afin d'éviter ce que cette corvée avait de honteux pour lui, il nettoya l'étable en y faisant passer le fleuve appelé Alphée dont il avait détourné les eaux. Ce travail fut accompli sans aucune violence dans l'espace d'un seul jour. Héraclès donna là une grande preuve de son esprit ; car n'entreprenant rien qui fût indigne de l'immortalité, il exécuta d'une manière honorable un ordre humiliant.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre IV, chapitre 13, 3

📖 Docile aux lois de Zeus, je veux aussi chanter ces antiques jeux que le vaillant Héraclès institua près du tombeau de Pélops, après avoir immolé à sa vengeance Créatus et Eurytus, neveux d'Augias et fils de Poséidon. Il voulait forcer Augias à lui payer le salaire promis à ses travaux, et ce roi parjure le lui refusait. Déjà ces audacieux jeunes gens avaient vaincu l'armée du héros de Tirynthe dans les défilés de l'Elide, où elle s'était arrêtée. Mais à son tour, il leur tend des embûches dans les bois, et les fait tomber sous ses coups. Bientôt le perfide roi Augias voit son opulente patrie ravagée par le fer et le feu, s'engloutir dans un abîme de maux, tant il est difficile d'échapper à la vengeance de plus puissant que soi ! Augias lui-même, désespéré par le pillage de sa ville, se montre enfin aux regards d'Héraclès, et ne peut éviter une mort cruelle.

Pindare, *Olympiques*, ode 10, vers 28-50

B

Bacchantes

Les premières Bacchantes ou Ménades ont été les nymphes qui, sur le mont Nysa, ont pris soin de Dionysos nourrisson. Elles font ensuite partie de son cortège, ou *thiase*, avec Silène et les Satyres. Le débraillé de leur tenue, la violence de leurs courses et de leurs cris montrent bien qu'elles incarnent la force brute de la nature sauvage : quasi nues, à peine enveloppées d'une peau de bête, une peau de cerf, la *nébride*, ou de léopard, elles portent les cheveux dénoués, enlacés d'une couronne de lierre. Le bâton ou *thyrse* dans leur main est l'emblème de leur dieu, Dionysos. Le tambourin, les crotales et la flûte double rythment leurs danses. Elles errent par les forêts en proie à la transe sacrée ; le nom de « ménades » rappelle cet état proche de la folie (*mania* en grec), puisqu'il signifie « celles qui délirent ». Dans l'ivresse du vin ou de la danse, comme possédées, elles punissent cruellement ceux qui les ont offensées. En Thrace, elles déchiquettent Orphée qui dédaigne les femmes depuis la mort d'Eurydice, et Lycurgue qui veut empêcher Dionysos de traverser son royaume. Sur le mont Cithéron, Penthée qui s'oppose au culte dionysiaque est

démembré par sa propre mère, Agavé, devenue Bacchante.

Les femmes qui célèbrent les fêtes de Dionysos selon des rites orgiaques, la nuit, au cri de « Evohé », sont aussi appelées Bacchantes. Les autorités politiques et morales se méfient de telles pratiques, trop furieuses pour être contrôlées, et qui semblent propices aux pires débauches. Les Bacchanales ont, dans l'histoire de la Grèce et de Rome, provoqué quelques scandales notoires.

📖 *Les Bacchantes, qui forment le chœur, entrent en scène.*

LE CHŒUR. – De la terre d'Asie, ayant quitté le mont sacré, j'accours, tâche agréable à Dionysos Bromios, fatigue qui n'est pas une fatigue, pour crier « Evohé ! » en l'honneur de Bacchos. Qui est sur la route ? Qui est sur la route ? Qu'on rentre au palais ! Qu'on s'écarte ! Que la bouche silencieuse, chacun se garde de l'impiété, car, selon le rite, en chantant « Evohé ! », je célébrerai Dionysos. O bienheureux celui qui par une faveur du Destin est initié aux mystères des dieux ! Il sanctifie sa vie ; le thiase exalte son âme, sur les montagnes où il célèbre Bacchos, par de saintes purifications. Heureux qui célèbre les orgies de la Grande-Mère, de Cybèle, suivant la loi divine, et, brandissant le thyrse, couronné de lierre, sert Dionysos ! Allez, Bacchantes ! Allez, Bacchantes ! Bromios, dieu, fils de dieu, Dionysos, emmenez-le des monts de Phrygie aux villes florissantes de la Grèce !

Euripide, *Les Bacchantes*, vers 64-87

📖 *Orphée a perdu sa femme bien-aimée, Eurydice ; inconsolable, il dédaigne toutes les femmes.*

Tandis qu'autour de lui, par le charme de ses vers, Orphée attire les animaux des forêts et les arbres et les rochers, les Ménades, qu'agitent les fureurs de Bacchos et qui portent en écharpe la peau des tigres et des

léopards, aperçoivent, du haut d'une colline, le chantre de la Thrace ; les sons divins de sa lyre accompagnent sa voix. L'une d'elles, dont les cheveux épars flottent aux vents, s'écrie :

– Le voilà ! Le voilà, celui qui nous méprise !

Et soudain son thyrse va frapper la tête du prêtre d'Apollon. Mais le thyrse, entouré de pampre et de feuillages, n'y fait qu'une marque légère, sans la blesser. Une autre lance un caillou : il fend les airs, mais, vaincu par les sons de la lyre, il tombe aux pieds du poète, comme pour implorer son pardon. Cependant le trouble augmente. La fureur des Ménades s'exalte. La terrible Erinye les échauffe. Sans doute les chants d'Orphée auraient-ils émoussé tous les traits ; mais leurs cris, leurs flûtes, leurs tambourins, le claquement de leurs mains, leurs affreux hurlements étouffent les sons de la lyre. On n'entend plus la voix d'Orphée, les rochers du Rhodope se teignent de son sang.

D'abord, dans leur fureur, les Bacchantes chassent les innombrables oiseaux, les serpents, tous les animaux des bois que le son de la lyre a rangés en cercle autour du poète. Puis elles portent sur lui leurs mains criminelles. […] Tel le cerf léger entouré par la meute barbare, dans le cirque romain où il va devenir la proie des chiens, on voit Orphée cerné par les Ménades qui le frappent de leurs thyrses, façonnés pour un autre usage. Elles lancent des pierres, des mottes de terre, des branches d'arbre violemment arrachées. Les armes ne manquent point à leur fureur. Non loin de là, des bœufs paisibles, courbés sous le joug, traçaient dans les champs de larges sillons. Les laboureurs, […] à la vue des Ménades, fuient, épouvantés, abandonnant dans les champs leurs bêches et leurs râteaux : chacune s'en empare. Elles arrachent même aux bœufs leurs cornes menaçantes pour achever l'interprète des dieux. Il tend des mains désarmées. Ses prières les irritent. Pour la première fois, sa voix a perdu son pouvoir. Ces femmes impies consomment leur crime ; il expire, et son âme, ô grands dieux, s'exhale par cette bouche qu'écoutaient les rochers, et qui apprivoisait les bêtes sauvages.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XI, vers 1-43

📖 Les poètes disent que les panthères furent jadis les nourrices de Bacchos. Voilà pourquoi elles aiment encore le vin avec excès et saisissent avidement dans leur gueule les doux présents du dieu de la treille. […]

Les panthères sont aujourd'hui des animaux féroces, autrefois c'étaient des femmes charmantes ; vouées au culte de Bacchos, elles célébraient ses fêtes triennales, buvaient son vin à longs traits, se couronnaient de pampres et de guirlandes de fleurs ; elles élevèrent ce dieu, père de la joie et de la danse. Ino nourrit Bacchos en son enfance, et donna au fils de Jupiter son sein d'où le lait jaillissait pour la première fois. Agavé et Autonoé partagèrent ses soins maternels, non dans leur palais, mais sur une montagne. Et pour se dérober à la colère de la puissante Junon et aux fureurs du roi Penthée, elles enfermèrent le divin enfant dans un coffre de sapin qu'elles couvrirent de peaux de cerf et couronnèrent de pampre. Elles le déposèrent ensuite dans une grotte, formèrent des danses mystérieuses autour du jeune dieu, et par le bruit des tambours et des cymbales sonores, elles couvraient ses cris. Ce fut autour de ce coffre caché qu'elles célébrèrent les premières orgies. Bientôt les femmes du pays furent secrètement initiées par elles à ces mystères, et lorsque les nourrices de Bacchos résolurent de quitter la montagne et de sortir de la Béotie, elles réunirent leurs fidèles amies. Déjà les temps étaient arrivés où la terre auparavant inculte et sauvage devait se couronner de pampre par les bienfaits du dieu qui fait oublier les chagrins.

Oppien, *Cynégétiques*, Livre III, vers 78-81 et
Livre IV, vers 230-252

Bacchus

▷ Dionysos

Bacchus est honoré à Rome et dans les campagnes d'Italie comme dieu agraire : il protège la vigne. Les Romains ont repris aux Grecs non seulement l'histoire de Dionysos, mais encore une de ses épithètes, *Bacchos*, pour désigner ce dieu. Ils l'assimilent à une divinité italique, *Liber pater*. Représenté sous les traits d'un homme barbu d'âge mûr, Liber favorise la fertilité des champs : une année de famine, au début de la République, les livres sibyllins ordonnent aux Romains d'adopter le culte d'une triade divine Cérès, Liber, Libera, dont les attributions reprennent celle de la triade grecque Déméter-Dionysos-Coré, qui protège les moissons et les autres récoltes. Comme chez les Grecs, la fertilité des champs est liée à la fécondité des hommes, donc à la sexualité. Les auteurs chrétiens sont scandalisés par les indécences du culte de Liber en Italie : on y exhibe un phallus.

Les fêtes nocturnes en l'honneur de Bacchus connaissent beaucoup de succès mais suscitent rumeurs et scandales. Plus sans doute pour leur caractère exotique et anarchique que pour des raisons

morales. Le Sénat romain interdit donc les Bacchanales en 186 avant J.-C. Les mystères célébrés autour de Bacchus-Dionysos, initiation qui assure le salut de l'âme après la mort, gardent pourtant de nombreux adeptes, en particulier dans les cercles orphiques.

Ovide développe une version originale de la relation entre Bacchus et Ariane, et raconte dans les *Métamorphoses* deux épisodes moins courants de la légende. Attaqué par des pirates tyrrhéniens lors d'un voyage à Naxos, Bacchus les change en dauphins. A la recherche de son ami Silène, il obtient l'aide de MIDAS pour le retrouver, et le récompense en lui accordant la réalisation de son vœu le plus cher.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 *Un théologien chrétien dénonce les excès immoraux du culte de Liber.*

Quant aux mystères de Liber, qu'ils font présider aux semences liquides, et non seulement à la liqueur des fruits où le vin a le premier rang, mais encore aux semences animales, dire en quels excès d'infamie ils sont tombés, j'en ai honte ! […] Néanmoins il le faut pour confondre tant d'arrogante stupidité. Varron raconte qu'en certains lieux de l'Italie, les fêtes de Bacchus se célébraient avec un tel cynisme qu'en son honneur l'on adorait les parties viriles de l'homme. Dédaignant même la pudeur du secret, ce culte étalait au grand jour cet infâme spectacle. Car, pendant ces cérémonies, ce membre honteux, promené sur un char, parcourait les environs de Rome, puis entrait dans la ville même. A Lavinium, tout un mois était donné à Liber, durant lequel on

proférait les plus horribles obscénités jusqu'à ce que l'infâme idole eût traversé le Forum pour rentrer dans sa demeure. Et il fallait qu'en public la plus honnête mère de famille vînt déposer une couronne sur ce monstrueux objet ! Pour rendre Liber propice aux semences, pour protéger les champs, il fallait donc qu'une femme fît publiquement ce qui sur le théâtre devrait être interdit même à une courtisane, en présence des femmes honnêtes.

Augustin, *La Cité de Dieu*, Livre VII, 21

📖 *Le Sénat romain édicte en 186 avant J.-C. un sénatus-consulte, dit « des Bacchanales ». La table de bronze qui porte l'inscription a été conservée.*

Les consuls Quintus Marcius, fils de Lucius, et Spurius Postumius, fils de Lucius, consultèrent le Sénat au temple de Bellone, aux nones d'octobre. […]

Aucun citoyen romain, ni aucun Latin ni aucun de nos alliés ne doit s'associer avec les Bacchantes, à moins de se présenter devant le préteur urbain et d'obtenir de celui-ci son autorisation en accord avec l'avis du Sénat. […] Aucun homme ne doit prendre le titre de prêtre de Bacchus, aucun homme ni aucune femme ne doivent tenir la place de sacrificateur ; de même, personne ne doit constituer un fonds commun avec les adorateurs de Bacchus […]. Personne ne doit accomplir ces rites en compagnie de plus de cinq hommes et femmes ; dans un tel rassemblement il ne doit y avoir plus de deux hommes ou de trois femmes, à moins que cela ne soit autorisé par le préteur en accord avec l'avis du Sénat, comme il est écrit plus haut. […]

Vous ferez graver ces dispositions sur une table de bronze, car le Sénat l'a jugé convenable, et vous prendrez les mesures nécessaires pour que ce texte soit exposé dans un lieu où l'on puisse en prendre facilement connaissance. Et, comme il est prescrit plus haut, vous ferez démolir, dans un délai de dix jours à compter du moment où vous aurez reçu cette lettre, tous les lieux dédiés au culte de Bacchus, si de tels lieux se trouvent chez vous, excepté ceux qui tombent sous la protection du droit sacral.

Sénatus-consulte des Bacchanales, conservé au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne

📖 *Ariane craint d'être délaissée par Bacchus ; le dieu la rassure.*

– Ne me punis pas de t'aimer. T'ai-je puni, Bacchus, quand tu m'as avoué ta passion ? Ne sois pas surpris que je brûle pour toi ; n'es-tu pas né dans les flammes ? N'est-ce pas la main d'un père qui, seule, t'empêcha d'être consumé ? Je suis cette Ariane à qui tu promettais le ciel. Hélas, au lieu de m'y conduire, où m'as-tu laissée !

Bacchus, qui la suit, prête l'oreille aux plaintes de l'infortunée. Il l'étreint, de ses baisers il sèche ses larmes, et lui dit :

– Montons ensemble vers la voûte des cieux ; l'amour nous a unis, qu'un même nom nous unisse encore. Prends celui de Libera dans ta nouvelle demeure, comme souvenir de notre amour. Je placerai auprès de toi la couronne que Vénus avait reçue de Vulcain et que te donna la déesse.

Aussitôt les pierreries de cette couronne se changent en étoiles ; on en compte neuf dans cette brillante constellation.

Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 501-517

📖 *Le capitaine d'un navire explique comment il s'est converti au culte de Bacchus.*

Un jour que je naviguais vers l'île de Délos, je fus forcé de relâcher à Chios ; à coups de rame, j'aborde le rivage […]. La nuit venait de replier ses voiles, l'Orient brillait des premières clartés de l'aurore, je me lève […] et j'appelle mes compagnons. […] L'un d'eux amène un enfant ravissant, qu'il avait surpris dans un champ solitaire : cet enfant le suit péniblement, il chancelle, alourdi de sommeil et de vin. J'observe l'éclat de sa figure, son air, son maintien ; je ne reconnais rien en lui d'un mortel. Je m'écrie :

– Compagnons, je ne sais quelle divinité se cache sous les traits de cet enfant. Mais, j'en suis sûr, ses traits révèlent un dieu. O toi, qui que tu sois, daigne nous protéger ! Rends-nous la mer favorable, et pardonne à mes compagnons de t'avoir méconnu !

Tous les marins se déclarent contre mon avis, tant ils désirent aveuglément une injuste proie ! […]

La troupe se mutine contre moi avec une extrême violence. Mais enfin Bacchus – car c'était Bacchus lui-même – se réveille comme si les

clameurs des matelots avaient interrompu son sommeil et dissipé les vapeurs du vin […].

Il feint d'ignorer leurs complots ; du haut de la poupe, il regarde la mer et dit en faisant semblant de pleurer :

– Marins, où est la terre que je vous ai demandée ? En quoi ai-je mérité ce traitement ? Est-ce pour vous une grande victoire si, réunis tous contre un seul, vous trompez un enfant ! […]

Les faits que je vais raconter sont aussi vrais qu'ils sont peu vraisemblables. Le vaisseau s'arrête au milieu des flots, comme s'il avait été à sec sur le rivage. Les marins surpris continuent d'agiter leurs rames. Toutes les voiles sont déployées. Inutiles efforts ! Le lierre serpente sur l'aviron, l'entoure de ses vrilles et le rend inutile ; ses grappes pendent aux voiles pesantes. Alors Bacchus se montre le front couronné de raisins : il agite un javelot entouré de pampres. Autour de lui sont couchés, terribles, des lynx, des tigres, et d'affreux léopards.

Frappés de vertige, saisis de terreur, les marins s'élancent dans les flots. Médon est le premier dont le corps s'arque et noircit sous l'écaille. Lycabas lui criait :

– Quel prodige te transforme en poisson ?

Et déjà, sa bouche ouverte s'élargit sous de larges naseaux. Lybis veut manier la rame qui résiste, et sa main en nageoire est changée. […] On les voit tous bondir dans la mer : ils se plongent dans l'eau, reparaissent à la surface, nagent en troupe, jouent ensemble, meuvent leurs corps agiles, aspirent l'eau et la recrachent dans les airs.

De vingt que nous étions, je restais seul, pâle, glacé, tremblant. Le dieu me rassure par ces mots :

– Cesse de craindre, et prends la route de Naxos.

J'obéis ; arrivé dans cette île, je m'empresse aux autels de Bacchus, et j'embrasse ses mystères sacrés.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre III, vers 597-691

Baucis

Baucis et son époux Philémon apparaissent dans les *Métamorphoses* d'Ovide comme modèles à la fois d'hospitalité et d'amour conjugal. Ces deux vieillards de Phrygie ont passé ensemble une vie paisible, dans la pauvreté mais l'harmonie et la piété. Ils sont les seuls à accueillir Jupiter et Mercure, descendus sur terre en voyageurs anonymes, et partout rejetés par des hommes égoïstes. La seule récompense qu'ils demandent aux dieux, quand ceux-ci révèlent leur identité, est de pouvoir rester unis dans la mort. Jupiter châtie les méchants en noyant toute la contrée sous un déluge. La cabane des vieillards sur la colline devient un temple dont Philémon et Baucis sont institués gardiens. Le jour de leur mort commune, ils sont métamorphosés en arbres, un chêne et un tilleul.

📖 La puissance des dieux est infinie ; ils peuvent accomplir tout ce qu'ils désirent. Pour vous en convaincre, écoutez cette histoire. On trouve sur les monts de Phrygie un tilleul à côté d'un vieux chêne, dans un enclos qu'enferme un mur léger. J'ai vu moi-même ce lieu sacré. Non loin de là s'étend un vaste marais, jadis terre peuplée de nombreux habitants, aujourd'hui retraite des canards.

Jupiter, sous les traits d'un mortel, et Mercure qui avait abandonné ses ailes, voulurent un jour visiter la région. Ils frappent à mille portes, demandant partout l'hospitalité. Partout l'hospitalité leur est refusée. Une seule maison leur offre un asile. C'était une humble cabane de chaume et de roseaux. Là, Philémon et la pieuse Baucis, unis par un

chaste hymen, ont vu s'écouler leurs beaux jours. Là, ils ont vieilli ensemble, supportant la pauvreté, et par leurs tendres soins la rendant plus douce et plus légère. Il ne faut chercher, dans cette cabane, ni serviteurs ni maîtres : les deux époux commandent, obéissent, et seuls composent leur ménage champêtre.

Les dieux, en courbant la tête sous la porte, sont à peine entrés dans la cabane que le vieillard les invite à s'asseoir sur un banc rustique que Baucis s'empresse de couvrir d'une étoffe grossière. Sa main écarte ensuite les cendres tièdes du foyer ; elle ranime les charbons qu'elle a couverts la veille. Elle nourrit le feu d'écorces, de feuillages. En soufflant avec peine, elle excite la flamme, rassemble quelques rameaux et prépare dans une marmite les légumes que son époux a cueillis dans son petit jardin. Philémon décroche avec une fourche le vieux lard qui pend au plancher enfumé, en coupe un morceau, et le plonge dans l'eau bouillante. Pendant ces longs préparatifs, ils amusent leurs hôtes de propos divers. Philémon remplit d'une eau tiède un bassin de bois pour laver les pieds des voyageurs. Au milieu de la cabane, sur leur lit aux pieds de saule, couvert d'une natte de jonc, les deux époux étendent un tapis, tout usé, qu'ils ne sortent qu'aux jours de fête.

Les dieux daignent s'y placer. Baucis, la robe retroussée, dresse d'une main tremblante la table qui chancelle sur trois pieds inégaux. Elle la cale avec les débris d'un vase, elle l'essuie, la frotte de menthe, et sert ensuite des olives, des cormes confites dans du vin mousseux, des laitues, des racines, du lait caillé, des œufs cuits sous la cendre. […] Puis arrive le potage, et le vin de l'automne précédent. Le second service est composé de noix, de figues sèches, de dattes ridées, et dans des corbeilles des prunes, des pommes vermeilles, et du raisin tout frais cueilli. Enfin un rayon de miel savoureux couronne le banquet. Les dieux sont surtout satisfaits de l'accueil simple et vrai qu'ils reçoivent. Les deux époux sont pauvres, mais leur cœur ne l'est pas.

Cependant, Philémon et Baucis s'aperçoivent que plus le vin remplit la coupe, moins la cruche paraît se vider. Etonnés de ce prodige, saisis d'effroi, ils joignent leurs mains suppliantes, les tendent vers leurs hôtes, et les prient d'excuser leur repas champêtre et modeste. Il leur reste une oie, ils se disposent à l'égorger pour la servir aux dieux. Mais l'animal court, volette et échappe à leurs mains tremblantes. Il se réfugie enfin aux pieds des immortels, qui défendent de le tuer :

– Nous sommes des dieux ; vos voisins impies recevront le châtiment qu'ils ont mérité. Vous seuls serez épargnés. Quittez cette cabane, suivez-nous sur cette montagne voisine.

Ils obéissent ; en s'appuyant sur un bâton qui soutient leur corps chancelant, avec effort ils gravissent la pente escarpée. Presque arrivés au sommet, ils s'arrêtent et se retournent. O prodige ! Tout est submergé. Leur cabane seule s'élève intacte au milieu du marais. Tandis qu'ils déplorent le sort funeste de leurs voisins, cette chaumière antique et trop petite pour deux se change en temple. Les vieux troncs deviennent colonnes ; le chaume du toit, tuiles d'or ; la terre battue du sol, marbre. Le maître du tonnerre leur dit alors avec bonté :

– Sage vieillard, et vous, femme d'un si pieux époux, parlez, quels sont vos vœux ?

Philémon se concerte un moment avec Baucis, puis exprime aux dieux leur souhait commun :

– Faites que nous soyons les prêtres de ce temple et que nos destins, depuis si longtemps unis, se terminent ensemble. Que je ne voie jamais le tombeau de Baucis ! Que Philémon ne soit jamais enseveli par elle !

Leurs vœux sont exaucés. […] Un jour que, courbés par les ans, ils sont assis sur les marches du temple, et qu'ils se rappellent les prodiges passés, Baucis voit Philémon se couvrir de feuillage ; Philémon voit s'ombrager la tête de Baucis. Tandis que l'écorce entoure leurs corps, ils se parlent encore :

– Adieu, cher époux ! Adieu, chère épouse !

L'écorce bientôt les recouvre, et leur interdit de parler. Les bergers de Phrygie montrent encore au voyageur les deux troncs côte à côte.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VIII, vers 615-724

Bellérophon

Fils de Glaucos, roi de Corinthe, le jeune Bellérophon s’est appelé d’abord Hipponoos, « qui connaît les chevaux ». En fait, il est le fils de Poséidon, comme Héraclès est le fils de Zeus et non d’Amphitryon, le mari d’Alcmène. Grâce à son père et à un mors doré que lui fournit Athéna, il a la chance d’apprivoiser Pégase, le cheval ailé né du sang de la Gorgone, alors qu’il s’abreuvait à la fontaine Pirène.

Plus tard, il commet quelques erreurs de jeunesse, dont le meurtre accidentel d’un de ses demi-frères et celui de Belléros, qui lui vaut son nom Bellérophon, « assassin de Belléros », et une sentence d’exil. Il se rend à la cour d’Argos ou de Tirynthe et y reste le temps de se purifier de son crime. Là, la reine tombe amoureuse de lui. Comme il repousse ses avances, elle l’accuse faussement auprès de son mari d’avoir voulu la violer. Mais dans l’Antiquité, il est sacrilège de porter atteinte à un hôte. Ne voulant pas enfreindre les lois de l’hospitalité, le roi envoie Bellérophon en Lycie, chez son beau-père Iobates, avec une tablette cachetée, dans laquelle il demande au roi de le mettre à mort.

Or, il se trouve qu'à ce moment-là sévit en Asie Mineure une créature épouvantable, invincible, la Chimère cracheuse de feu. Iobates espère se débarrasser de l'hôte indésirable sans avoir lui-même à se souiller d'un meurtre. Il lui ordonne d'éliminer le monstre, persuadé qu'il ne reviendra pas. Enfourchant son cheval ailé, Bellérophon s'élève au-dessus de l'affreuse Chimère et lui envoie au fond du gosier une grêle de flèches à la pointe de plomb. Le métal fond à la chaleur du brasier interne de la bête et lui inflige des blessures mortelles.

Alors Iobates l'envoie combattre des tribus ennemies dont les Amazones. Chaque fois, il revient vainqueur. La troisième fois, le roi place ses guerriers les plus braves en embuscade sur le chemin du retour, mais, eux aussi, le héros les extermine. Le roi se rend à l'évidence : cet homme est le fils d'un dieu. Il lui donne sa fille en mariage et le désigne comme héritier. Bellérophon et Philonoé se marièrent et eurent trois beaux enfants.

Certains arrêtent là le conte, d'autres lui donnent une fin moins heureuse. Le succès monte à la tête de Bellérophon, il se lance à l'assaut du ciel sur sa monture. Veut-il montrer aux dieux qu'il est des leurs ? Sa fatale démesure est suivie d'une cruelle remise en place : soit qu'il ait le vertige, soit que

Zeus envoie un taon piquer Pégase qui se met à ruer, le héros retombe à terre. Dans un buisson d'épines, ajoutent les plus sadiques. Il en reste, dit-on, paralysé ou aveugle. Le cœur plein d'amertume, il erre ensuite de par le monde, méprisé des dieux et évitant les hommes.

Bellérophon est considéré comme le pacificateur de ces contrées d'Asie Mineure peuplées de tribus belliqueuses et infestées de pirates. Une interprétation assez curieuse du mythe est donnée par Plutarque. Il y mêle des éléments réalistes, comme les pirates ou la violence de la mer, et des éléments fantaisistes, comme la timidité du héros devant les femmes et son pouvoir sur les flots. L'activité volcanique de la région rend aussi tout à fait plausible le raz-de-marée qu'il décrit.

📖 Antéia, la femme de Proitos, secrètement amoureuse, veut coucher avec Bellérophon. Mais elle ne réussit pas à persuader le sage et vertueux héros. Alors elle ment à Proitos et l'invective :

– Meurs, Proitos, ou fais mourir Bellérophon, car il a voulu coucher avec moi de force.

A ces mots, la colère saisit le roi. Il ne tue pas Bellérophon, par scrupule religieux, mais il l'envoie en Lycie avec un message marqué du signe de la mort pour son beau-père. Dans la tablette scellée, il demandait à celui-ci de faire périr le messager.

Bellérophon part en Lycie sous les heureux auspices des dieux. A son arrivée sur les rives du Xanthe, le roi de la vaste Lycie le reçoit avec tous les honneurs : il lui donne l'hospitalité pendant neuf jours et sacrifie neuf bœufs. Mais quand l'Aurore aux doigts de rose reparaît

pour la dixième fois, il l'interroge et demande à voir le message de son gendre Proitos. Une fois qu'il a vu le signe funeste, il l'envoie d'abord tuer l'indomptable Chimère : de la race des immortels et non des hommes, elle avait la tête d'un lion, la queue d'un dragon et un corps de chèvre. Elle vomissait d'effroyables torrents de flammes. Mais le héros la tue, confiant dans les oracles divins. Puis il combat les Solymes, les adversaires les plus rudes qu'il ait jamais combattus, disait-il. Enfin, il extermine les Amazones au courage viril. A son retour, le roi lui a tendu un piège adroit : il a choisi et placé en embuscade les plus braves guerriers de la grande Lycie. Mais aucun d'entre eux ne revoit sa demeure car l'irréprochable Bellérophon les tue tous.

Le roi reconnut alors que cet homme était de la race illustre d'un dieu. Il le retint à sa cour et lui donna sa fille. Il partagea le pouvoir avec lui et les Lyciens lui confièrent un domaine à cultiver, le meilleur de tous, plein de vergers et de champs. Sa femme donna trois enfants au brave Bellérophon : Isandre, Hippoloque et Laodamie. Zeus s'unit à Laodamie et elle enfanta le divin Sarpédon à l'armure d'airain. Mais, plus tard, les dieux se retournèrent contre Bellérophon et il erra seul dans le désert d'Alèios, plein d'amertume et fuyant les hommes.

Homère, *Iliade*, Chant VI, vers 152-202

📖 Malgré son caractère fabuleux, ce fait qui s’est passé, paraît-il, en Lycie est consigné par le témoignage d’une tradition. On raconte qu’un certain Amisodore, appelé Isaras par les Lyciens, était venu de Zélée, colonie lycienne, conduisant des bateaux de pirates dont le capitaine était Chimarrus, guerrier intrépide, mais au cœur farouche et inhumain. Ce Chimarrus était sur un navire qui avait pour enseigne un lion à la proue et un dragon à la poupe. Il fit beaucoup de mal aux Lyciens, tellement qu’il n’était plus possible de naviguer, ni d’habiter les villes du littoral. Il fut donc tué par Bellérophon, qui le poursuivit avec son Pégase, et qui chassa également les Amazones. Mais loin d’avoir aucune récompense digne de ses services, Bellérophon fut traité par Iobates avec la dernière ingratitude. Alors il alla au bord de la mer et implora contre lui la vengeance de Poséidon : que le pays devienne stérile, sans la moindre ressource ! Il revint après avoir prononcé ces imprécations. Soudain les flots se soulèvent et engloutissent le sol. C’est un spectacle effrayant de voir cette mer qui le suit en se gonflant et qui recouvre la plaine. Les hommes suppliaient Bellérophon de l’arrêter, mais ils ne réussirent pas à le persuader. Alors les femmes s’avancèrent vers lui, leurs robes relevées. Là, par pudeur, il retourna de nouveau en arrière, et les flots, dit-on, se retirèrent en même temps que lui.

Plutarque, *Les Vertus des femmes*, chapitre 9,
« Lyciennes »

Borée

▷ Aquilon

Personnification du vent du nord, Borée est le fils d’Eos, l’Aurore, et d’Astraios, le frère d’Euros, vent d’est, de Zéphyr, vent d’ouest et de Notos, vent du sud. Sec et glacial, c’est le vent dominant de l’hiver, dont il est le dieu. Il réside dans les montagnes de Thrace, au nord de la Grèce. Encore plus au nord, s’étend le mythique pays des Hyperboréens (« au-delà de Borée »), où règne un printemps éternel, où le soleil brille toujours. Trois fils de Borée et de Chioné, la Neige, sont les rois-prêtres de ce peuple paisible et vertueux.

Borée est représenté comme un homme d’âge mûr, les cheveux et la barbe parfois couverts de givre et de glaçons. Comme tous les vents, il est muni d’une paire d’ailes qui lui permettent de se déplacer rapidement. Dans certaines légendes, on lui prête un corps de cheval. Avec son frère Zéphyr, il dévale des montagnes de Thrace pour s’accoupler avec les juments au début du printemps. Il aurait ainsi engendré les pouliches d’Erichtonios et de Laomédon, en Troade.

Le vent intervient à la demande des dieux, le plus souvent de Zeus par l'intermédiaire d'Iris. C'est lui qui attise le bûcher funéraire de Patrocle, qui arrache Léto au serpent Python pour l'amener à Poséidon et lui permettre d'accoucher sur l'île d'Ortygie. Il est aussi sensible aux prières des humains, notamment des Athéniens, comme le montre son intervention contre la flotte perse lors des guerres médiques.

Mais Borée peut agir pour son propre compte, par exemple lorsqu'il tombe amoureux. D'après une tragédie perdue d'Eschyle, *Orithyie*, il aurait demandé la main de cette princesse à son père, le roi d'Athènes, Erechthée. Devant son refus, il enlève la belle alors qu'elle cueille des fleurs au bord d'une rivière et l'emmène en Thrace pour l'épouser. Ils ont deux fils et deux filles, les Boréades.

> 🕮 Dardanos avait trois mille cavales au pacage dans d'humides prairies, glorieuses de leurs bondissantes pouliches. Un jour, Borée s'en éprit tandis qu'elles paissaient ; sous l'aspect d'un cheval à la crinière bleu-noir, il vint les saillir, et les juments engrossées mirent bas douze pouliches. Et celles-ci, lorsqu'elles bondissaient sur les terres couvertes de moisson, couraient sur la pointe des barbes des épis, et ne les ployaient pas. Et, lorsqu'elles bondissaient sur le vaste dos de la plaine marine, elles couraient sur la pointe du brisant des vagues de la mer écumante.
>
> Homère, *Iliade*, Chant XX, vers 221-229

📖 *La flotte de Xerxès, au mouillage en Magnésie, menace l’Attique. Les Athéniens consultent l’oracle.*

On dit qu’un oracle avait répondu aux Athéniens d’appeler leur gendre à leur secours. Pour suivre l’ordre de cet oracle, ils avaient adressé leurs prières à Borée. En effet, selon la tradition des Grecs, Borée avait épousé une Athénienne nommée Orithyie, fille d’Erechthée. C’est à cause de cette alliance, dit-on, que les Athéniens firent l’hypothèse que leur gendre était Borée.

Comme ils étaient à Chalcis d’Eubée avec leurs vaisseaux pour observer l’ennemi, dès qu’ils virent la tempête gonfler, ou même avant, ils firent des sacrifices à Borée et à Orithyie. Ils les supplièrent de les secourir, et de briser les vaisseaux des Barbares comme c’était déjà arrivé avant, près du mont Athos. Est-ce par l’effet de leurs prières que Borée s’abattit sur la flotte des Barbares, qui était à l’ancre ? Je ne peux pas le dire. Mais les Athéniens prétendent que Borée les avait déjà secourus auparavant et qu’il le fit encore en cette occasion. Lorsqu’ils furent de retour dans leur pays, ils lui bâtirent une chapelle sur les bords de l’Ilissus.

Hérodote, *Histoires*, Livre VII, chapitre 189

📖 *Erechthée, roi d’Athènes, a quatre filles, dont Orithyie, courtisée par Borée.*

L’exemple de Térée et l’horreur qu’inspiraient les Thraces étaient un obstacle pour Borée. Il fit longtemps la cour à Orithyie, qu’il aimait. On lui refusa sa main tant qu’il se borna à la demander en préférant la prière à la force. Voyant enfin qu’il n’obtiendrait rien par la douceur, il s’abandonne à sa violence habituelle, bien naturelle pour un vent comme lui :

– Je l’ai bien mérité, dit-il. Pourquoi ai-je renoncé à mes armes : la violence, la force, la colère, et les menaces ? Pourquoi me suis-je abaissé à des prières, dont l’usage ne me convient pas ? La force est mon partage : par la force je dissipe les nuages ; par la force je soulève les mers, je déracine les chênes noueux, je durcis les neiges et je fais tomber la grêle sur la terre. Quand, dans les plaines de l’air (car c’est là mon champ d’action), je rencontre mes frères et les combats, c’est moi qui lutte avec un tel effort que l’éther retentit de la violence de notre

choc, et que des éclairs jaillissent du creux des nuages. C’est encore moi qui pénètre dans les galeries creusées sous la terre, moi qui soulève mon dos dans ses gouffres profonds. Avec mes secousses, je terrorise tout le monde, vivants et morts. Voilà comment j’aurais dû demander Orithyie en mariage ! Je n’aurais pas dû prier Erechthée, mais faire de lui mon beau-père par la force.

C’est en ces termes, ou d’autres non moins violents, que s’exprime Borée. Il secoue ses ailes, et la terre entière est ébranlée par son souffle, la vaste plaine de la mer frémit. Il déploie sur le sommet des monts son écharpe de poussière, il balaie la terre et, enveloppé d’un nuage noir, l’amant embrasse de ses ailes fauves Orithyie, à moitié morte de peur. Pendant son vol rapide, ses feux excités deviennent plus ardents. Le ravisseur ne suspend sa course que lorsqu’il atteint le peuple des Cicones et leurs murailles. C’est là que l’Athénienne devient épouse du maître des glaces et mère. Elle y donne le jour à des jumeaux qui ont les ailes de Borée et le reste de leur mère.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VI, vers 682-713

Briséis

Briséis est la fille de Brisès, prêtre de la ville de Lyrnessos, une ville de Mysie, au nord-ouest de l’Asie Mineure, prise et pillée par Achille. Brisès est le frère de Chrysès, père de Chryséis, la captive que s’est attribuée Agamemnon. Elle-même devenue la captive d’Achille, Briséis est l’esclave favorite du héros, qui l’aime avec tendresse. Lorsque l’assemblée des Grecs oblige Agamemnon à rendre Chryséis à son père pour mettre un terme à la colère d’Apollon contre leur armée, le « roi des rois » exige en compensation qu’Achille lui donne Briséis, ce qui provoque la colère légendaire du héros qui se retire des combats. Plus tard, Agamemnon rend Briséis à Achille pour apaiser son courroux.

📖 *Agamemnon a décidé de prendre Briséis à Achille.*

Agamemnon dit à Talthybios et à Eurybate, ses deux hérauts, ses diligents serviteurs :

– Allez à la tente du fils de Pélée, Achille. Prenez par la main et emmenez Briséis aux belles joues. Et s’il ne vous la donne pas, j’irai la prendre moi-même, avec plus de guerriers : ce sera pour lui encore plus fâcheux !

Il parle ainsi et il les envoie, sur cet ordre rude. Tous deux, à contrecœur, suivirent les dunes de la mer stérile, et arrivèrent aux tentes et aux vaisseaux des Myrmidons. Ils trouvèrent le fils de Pélée près de sa tente et de son vaisseau noir, assis, et leur vue ne réjouit pas Achille. Eux, craintifs et respectueux devant le prince, s’arrêtèrent, sans rien lui dire ni lui demander. Mais Achille comprit en son âme et leur dit :

– Salut, hérauts, messagers de Zeus et des hommes ! Approchez. Ce n’est pas vous qui êtes responsables envers moi, mais Agamemnon qui vous envoie pour Briséis, la jeune femme. Allons, Patrocle, enfant de Zeus, fais sortir cette femme, livre-la-leur ! Qu’ils l’emmènent ! Et qu’eux-mêmes soient mes témoins devant les dieux bienheureux, devant les hommes mortels et devant ce roi intraitable, si un jour encore on a besoin de moi pour écarter un fléau affreux du reste de l’armée. Car cet homme se précipite dans des sentiments funestes et il ne sait pas penser à la fois à l’avenir et au passé, afin que pour lui, près des vaisseaux, combattent sans dommage les Achéens.

Il parle ainsi et Patrocle obéit à son compagnon. Il fait sortir de la tente Briséis aux belles joues et il la donne aux hérauts pour l’emmener. Eux s’en retournèrent donc en longeant les vaisseaux achéens. A contrecœur, la femme les suivait. Achille brusquement se met à pleurer et, s’écartant des siens, il va s’asseoir au bord de la blanche mer, les yeux sur le large aux teintes lie-de-vin ; et, instamment, il implore sa mère, mains tendues :

– O mère, si tu m’as enfanté pour une vie trop brève, que Zeus Olympien qui tonne sur les cimes me donne au moins la gloire ! Or, à cette heure, pour moi, il n’a pas le moindre égard ; car voici le fils d’Atrée, le puissant prince Agamemnon, qui vient de me faire affront : il m’a pris, il me retient ma part d’honneur ; de sa propre autorité, il m’a dépouillé.

Homère, *Iliade*, Chant I, vers 320-356

C

Cadmos

Cadmos, fils d'Agénor, roi de Tyr, est le fondateur de Thèbes. Son père l'a envoyé avec ses frères rechercher leur sœur, Europe, enlevée par Zeus. De Phénicie, Cadmos passe en Asie Mineure, puis en Grèce sans en trouver trace ; l'oracle de Delphes lui enjoint d'abandonner cette quête inutile.

Les dieux le guident vers un mont de Béotie pour qu'il y élève la citadelle, qu'il appellera la Cadmée. Arrivé au lieu choisi, il envoie quelques hommes chercher de l'eau afin d'accomplir le sacrifice rituel à Athéna. La source proche, consacrée à Arès, est gardée par un serpent géant, fils de ce dieu, qui tue les serviteurs. Cadmos abat le monstre d'un jet de pierre, Athéna lui ordonne d'en semer les dents en terre. Des sillons, sortent des hommes tout armés qui s'entre-tuent aussitôt. Les cinq guerriers survivants, les *Spartes*, les « semés » en grec, seront les ancêtres des nobles Thébains. Cadmos doit d'abord expier le meurtre du serpent par plusieurs années d'esclavage, avant de devenir roi de Thèbes, grâce à la faveur d'Athéna. Zeus lui donne comme épouse la déesse Harmonie. Tout l'Olympe assiste aux noces. Ils

auront ensemble quatre filles et deux fils dont l’aîné, Polydore, sera son successeur.

Ses longs malheurs illustrent selon les poètes le danger des couples mal assortis. « Ainsi donc, ô mon génie, n’aspire point à la vie des Immortels, et n’entreprends jamais rien au-dessus de tes forces ! » avertit Pindare. Cadmos est chassé de Thèbes, et devra mener de nombreuses guerres chez les Illyriens, y compris contre sa propre patrie, pour s’assurer un trône. Surtout il souffre dans sa descendance : toutes ses filles, Sémélé, Agavé et Autonoé, Ino, connaissent un sort tragique. Arès qui ne lui a toujours pas pardonné, le transforme finalement en serpent, ainsi que son épouse.

C’est lui qui aurait apporté en Grèce l’alphabet, que les Phéniciens connaissaient déjà.

GÉNÉALOGIE « Les Labdacides »

📖 LE CHŒUR. – Cadmos vint de Tyr en cette contrée, conduit par une génisse, qui, pour accomplir l’oracle, s’arrêta d’elle-même et se laissa tomber à la place où le dieu avait ordonné au héros de fonder une ville, au milieu d’une plaine couverte de blés, sur les bords riants de Dircé, aux eaux pures. […] Là se tenait un dragon sanguinaire, né d’Arès, farouche gardien de ces eaux limpides et de ces bords fleuris, que surveillaient ses prunelles mobiles. Cadmos vient puiser l’eau lustrale : d’un bras fatal au monstre, il lui lance un roc qui le tue, en écrasant sa tête. Puis, sur le conseil de Pallas Athéna, vierge divine, née sans mère, il répand les dents du dragon sur le sol, il les sème dans les

sillons profonds. Et l'on voit sortir de terre et se dresser une multitude de guerriers armés, qu'une sauvage tuerie rend à la terre maternelle. Ils l'arrosent de leur sang, alors qu'elle venait à peine de les faire naître aux tièdes haleines du ciel.

Euripide, *Les Phéniciennes*, vers 638-675

📖 Cadmos bâtit une ville, qui du nom de son fondateur s'appelle encore aujourd'hui Cadmée. Mais cette ville s'étant accrue avec le temps, ce que l'on appelait Cadmée ne fut plus qu'une citadelle par rapport à la ville basse que l'on bâtit depuis. Le mariage de Cadmos fut fort illustre, s'il est vrai qu'il épousa la fille de Zeus et d'Aphrodite, comme les Grecs le racontent. De ce mariage sortirent deux filles qui ne furent pas moins célèbres, Sémélé, qui donna un fils à Zeus, et Ino, qui fut mise au nombre des divinités de la mer. Sous le règne de Cadmos, ces hommes à qui l'on a donné le nom de Spartes se rendirent fort puissants […]. Parmi eux, Echion avait tant de courage que Cadmos le choisit pour gendre. Je n'ai pu rien découvrir de certain, touchant la race de ces hommes extraordinaires ; c'est pourquoi je m'en tiens à la fable, qui dit qu'ils furent appelés *Spartes*, à cause de la manière étrange dont ils naquirent. Après que Cadmos fut parti en Illyrie, son fils Polydore occupa le trône. Penthée, petit-fils de Cadmos, possédait un grand pouvoir, tant par sa naissance que par sa faveur auprès du prince. Mais devenu insolent et même impie jusqu'à profaner les mystères de Dionysos, il éprouva la vengeance du dieu, et reçut le châtiment qu'il méritait.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre IX,
chapitre 5, 2-4

📖 Le lendemain, dès l’aurore, les Argonautes désignent deux guerriers pour aller demander au roi la fatale semence. Ils reçoivent d’Aiétès les dents terribles du dragon. Ce monstre gardait près de l’antique Thèbes une fontaine consacrée à Arès lorsque Cadmos, cherchant sa sœur Europe, arriva dans ce lieu, où il devait fixer sa demeure […]. Cadmos perça le dragon de ses flèches, et Athéna qui connaissait la vertu de ses dents, prit soin de les arracher, et en donna la moitié au vainqueur et l’autre à Aiétès. Cadmos les sema dans les champs, et en vit naître tout à coup des guerriers, dont un grand nombre furent aussitôt moissonnés par l’épée. Il rassembla ceux qui s’échappèrent et fit un peuple de ces enfants de la terre.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant III,
vers 1172-1187

Calchas

Originaire de Mycènes ou de Mégare, selon les traditions, Calchas est fils de Thestor, lui-même fils d'Apollon et prêtre de ce dieu.

Ayant reçu de son grand-père divin le don de prédire l'avenir, Calchas est le devin attitré de l'armée grecque pendant la guerre de Troie. Ses prophéties jalonnent aussi bien la préparation que le déroulement de l'expédition pour laquelle le « roi des rois », Agamemnon en personne, est allé requérir son aide.

Alors qu'Achille est à peine âgé de neuf ans, Calchas annonce que Troie ne pourra être prise sans sa présence ni celle de Philoctète. A Aulis, grâce aux présages d'un sacrifice, il prédit que la ville tombera au cours de la dixième année de guerre ; tandis que la flotte grecque est immobilisée par l'absence de vents, c'est lui qui réclame à Agamemnon le sacrifice de sa fille Iphigénie pour apaiser le courroux de la déesse Artémis.

A la dixième année des combats devant Troie, Calchas comprend que la colère d'Apollon ne peut cesser qu'à la condition de rendre la captive Chryséis à son père, prêtre du dieu chez les Troyens, ce qui

provoque la violente querelle opposant Achille et Agamemnon. Enfin, c’est lui qui est à l’origine de la ruse qui permet aux Grecs de pénétrer dans Troie grâce à un cheval de bois : il est même au nombre des guerriers enfermés dans cette machine.

Après la prise de la ville, Calchas prédit aux Grecs que leurs retours ne seront pas faciles ; lui-même refuse de s’embarquer avec eux et finit par arriver à Colophon sur la côte d’Asie Mineure où il rencontre le devin Mopsos, petit-fils de Tirésias. Or un oracle avait précisément annoncé à Calchas qu’il mourrait le jour où il trouverait un devin plus habile que lui : les deux hommes se livrent donc à un concours de prédictions dont Mopsos sort vainqueur. De chagrin Calchas meurt aussitôt – il se serait même suicidé, selon certaines versions de la légende – et ses compagnons l’enterrent près de Colophon.

📖 *Immobilisés à Aulis, les Grecs font un sacrifice.*

A peine la flamme brillait-elle sur l’autel qu’ils voient, sur un platane voisin, ramper, monter un serpent sinueux. Au sommet de l’arbre se trouvait un nid : il contient huit oiseaux qu’un léger duvet couvre encore. Le serpent les saisit, il saisit aussi la mère, qui, pour les défendre, volait autour du nid éplorée et plaintive, et il les engloutit aussitôt dans son ventre avide. Témoins de ce prodige, tous les Grecs ont frémi. Mais le fils de Thestor, interprète fidèle de l’avenir, s’écrie :

– Nous triompherons ! Descendants des Pélasges, réjouissez-vous ! Ilion tombera, mais le terme de nos peines est encore éloigné. Neuf ans de guerre nous sont prédits par ces neuf oiseaux que le serpent a dévorés.

Il dit ; et soudain le serpent qui rampe sur le tronc du platane se durcit en pierre et la pierre conserve la forme du serpent. Cependant, le violent Borée domine encore sur la mer : il retient les Grecs impatients dans la rade d'Aulis. On croit que Neptune protège Troie et qu'il veut sauver les murs qu'il a bâtis, mais Calchas ne le croit pas. Il sait, il déclare que, par le sang d'Iphigénie, le courroux de Diane doit être apaisé. L'intérêt de tous triomphe enfin de la tendresse paternelle ; quant à Agamemnon, le roi l'emporte sur le père. Prêts à verser son sang, les sacrificateurs pleurent et frémissent ; la déesse est désarmée. Un nuage épais se répand autour de l'autel : au milieu du sacrifice, des chants et des prières, Iphigénie est enlevée et, à sa place, Diane substitue une biche.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XII, vers 12-34

📖 Les Danaens vaillants avaient peiné longtemps devant les murs de Troie et la guerre n'avait pas pris fin ; alors Calchas réunit l'assemblée des princes : inspiré par Apollon, son esprit connaissait le vol des oiseaux, les astres et les signes qui, par la volonté des dieux, se montrent aux hommes. Quand ils furent assemblés, il parla ainsi :

– Ne combattez plus au pied des murs de Troie ! Trouvez un autre moyen, quelque ruse qui soit utile aux vaisseaux et à vous. Pour moi, hier, j'ai observé ici un signe : un épervier poursuivait une colombe ; celle-ci effrayée se cacha dans le creux d'un rocher, et lui, plein de colère, demeura longtemps près du rocher, tandis qu'elle s'y abritait. Enfin il conçut un projet funeste : il se cacha sous un buisson ; elle sortit alors, l'imprudente ! croyant qu'il était bien loin ; et lui, fondant sur la malheureuse colombe, lui donna la mort cruelle. Ne tentons plus de renverser par la violence la ville de Troie : que la ruse et l'habileté terminent cette guerre !

Il parla ainsi, mais personne ne disait avoir trouvé le moyen de finir cette guerre lamentable : tous étaient indécis. Seul, par sa prudence, le fils de Laërte trouva un expédient […].

Ulysse propose la ruse du cheval de bois.

Tous louèrent Ulysse ; mais, plus que les autres, Calchas l'admirait, parce qu'il avait proposé aux Achéens ce moyen habile qui devait assurer la victoire des Argiens et la ruine des Troyens.

Quintus de Smyrne, *La Fin de l’*Iliade, Chant XII, vers 1-49

📖 On raconte que le devin Calchas, comme il revenait de Troie par terre en compagnie d’Amphilochos, fils d’Amphiaraos, fit route jusqu’à la ville ionienne de Colophon, que précède le bois sacré d’Apollon Claros, siège d’un oracle fort ancien : il y rencontra un devin plus habile que lui, nommé Mopsos, fils de Manto, elle-même fille de Tirésias, et il en mourut de chagrin. Voici, autant qu’il m’en souvient, comment Hésiode arrange cette scène empruntée à la tradition mythologique. Calchas proposa à Mopsos un problème conçu à peu près en ces termes : « Une chose m’étonne et pique ma curiosité : tu vois ce figuier si chargé de fruits, tout petit qu’il est, pourrais-tu me dire le nombre de ses figues ? » A quoi Mopsos répondit : « Elles sont au nombre de dix mille, puis elles font juste la mesure d’un médimne, mais il en restera une qu’avec tout ton art tu ne saurais y faire entrer ! » Ainsi a parlé Mopsos ; lorsque la cueillette fut faite, le résultat se trouva juste, tant pour le nombre que pour la mesure. Aussitôt le sommeil de la mort comme un nuage enveloppa Calchas et lui ferma les yeux.

Phérécyde, lui, prétend que, dans la question posée par Calchas, il s’agissait non d’un figuier, mais d’une truie pleine et du nombre des petits qu’elle portait. A cette question Mopsos avait répondu « Trois, deux mâles et une femelle » : on trouva que sa réponse était vraie et Calchas en mourut de dépit. Suivant d’autres, Calchas aurait proposé la question de la truie, et Mopsos celle du figuier ; la réponse de Mopsos aurait été reconnue exacte, mais pas celle de Calchas, qui, de dépit, serait mort sur l’heure, réalisant ainsi un oracle rendu anciennement. Cet oracle est rapporté par Sophocle dans *La Revendication d’Hélène* : il annonçait à Calchas que sa destinée était de mourir quand il aurait trouvé son maître dans l’art de la divination. Ajoutons que Sophocle transporte en Cilicie la lutte des deux devins et la mort de Calchas. Mais nous en avons dit assez sur ces antiques traditions.

Strabon, *Géographie*, Livre XIV, I, 27

Callisto

Callisto, « la très belle », fille de Lycaon, roi d'Arcadie, méritait son nom et éblouissait tous les yeux. La nymphe appartient au cortège d'Artémis, et s'est engagée comme toutes les suivantes de la déesse à respecter la chasteté. Zeus s'en éprend et la dupe en prenant l'apparence d'Artémis. Enceinte, elle cherche à cacher son état à son irascible maîtresse, mais celle-ci s'en aperçoit alors qu'elles se baignent ensemble dans une rivière. Artémis menace de la tuer, elle s'échappe, transformée en ourse par Héra. Une flèche d'Artémis cause plus tard sa mort, Zeus envoie Hermès récupérer le bébé, le petit Arcas. Zeus honorera la mère et le fils en les changeant en étoiles : les constellations de la Grande et de la Petite Ourses.

> 📖 Callisto ne filait pas, de ses doigts délicats, la toison des brebis. Elle n'occupait pas ses loisirs à natter ses tresses et à changer de coiffure. Mais dès qu'une agrafe avait attaché son léger vêtement, dès qu'une bandelette blanche avait négligemment relevé ses cheveux, ses mains s'armaient de l'arc ou du javelot et elle volait à la suite de Diane. Nulle nymphe ne fut plus chère à cette déesse. Mais existe-t-il une faveur durable et sans fâcheux retours ?
>
> Déjà l'heure de midi est passée, la nymphe se couche sur le gazon d'une forêt ancestrale, détend son arc, et pose, sur son carquois, sa tête languissante. Jupiter la voyant fatiguée, seule et sans défense, dit :

– Junon ignorera cette infidélité ! Ou, si elle en est instruite, que m'importent, à ce prix, ses jalouses fureurs ?

Il prend aussitôt les traits et les habits de Diane :

– O nymphe, la plus chérie de mes compagnes, sur quelles montagnes avez-vous chassé aujourd'hui ?

Callisto se lève, et s'écrie :

– Je vous salue, déesse que je préfère à Jupiter, et qu'en sa présence même, j'oserais mettre au-dessus de lui !

Le dieu l'écoute, et sourit. Il s'applaudit en secret de se voir préféré à lui-même. Il l'embrasse, et ses baisers brûlants ne sont pas ceux d'une chaste déesse. […] Jupiter enfin se fait connaître par un crime, Callisto se défend autant qu'une femme peut se défendre. O Junon, pourquoi ne vois-tu ses efforts ? Elle t'aurait paru digne de pardon. Elle combat, mais quelle nymphe peut résister à Jupiter ? Après sa victoire, le dieu remonte dans les cieux. Callisto déteste les bois témoins de sa honte ; elle s'en éloigne, et peu s'en faut qu'elle n'oublie et son carquois, et ses traits, et son arc qu'elle avait suspendu.

Cependant Diane, suivie de ses nymphes, paraît sur les hauteurs ; elle aperçoit la nymphe, elle l'appelle ; la nymphe s'enfuit : elle craint de trouver encore Jupiter sous les traits de Diane. Bientôt, voyant s'avancer ses compagnes, elle cesse de craindre, et se mêle à leur suite. Mais qu'il est difficile que les secrets du cœur ne soient pas trahis par les traits du visage ! A peine Callisto lève-t-elle ses yeux attachés à la terre. Elle n'ose plus, comme autrefois, prendre sa place à côté de la déesse, elle garde le silence ; elle rougit, et sa confusion annonce l'outrage fait à sa pudeur. […]

Neuf fois, la lune renouvelle son croissant. Un jour de chaleur, la déesse, fatiguée, trouve un bocage ombreux, où serpente, avec un doux murmure, un calme ruisseau sur un sable léger. […]

– Puisque nous sommes loin des regards des mortels, baignons-nous dans cette eau qui semble nous inviter.

Callisto rougit ; les nymphes détachent leurs vêtements légers. Callisto hésite ; et comme elle tarde encore, ses compagnes découvrent sa honte en lui ôtant sa tunique. Confuse, interdite, elle cherche à se faire un voile de ses mains. La déesse indignée s'écrie :

– Va-t-en loin d'ici ! Ne souille pas ces eaux sacrées ! […]

Depuis longtemps l’épouse de Jupiter connaît l’aventure de Callisto, mais elle a remis sa vengeance à des temps meilleurs ; les voici arrivés. La nymphe, sa rivale, vient de donner le jour à Arcas. Junon n’a pas plutôt jeté ses regards sur cet enfant, que, transportée de colère, elle s’écrie :

– Malheureuse adultère, ta fécondité rend manifestes et le crime de Jupiter et la honte de sa compagne ! Mais je serai vengée, et je te ravirai cette beauté fatale dont tu es si fière, et qui plut trop à mon époux.

Elle saisit la nymphe par les cheveux et la renverse à terre. Callisto suppliante tend les bras, et ses bras se couvrent d’un poil noir et hérissé. Ses mains se recourbent, s’arment d’ongles aigus, et deviennent pattes. Sa bouche, qui reçut les caresses de Jupiter, s’élargit, hideuse et menaçante. Pour que sa voix ne puisse attendrir personne sur ses malheurs, Junon lui ravit le don de la parole. Il ne sort plus de son gosier, qu’un grondement rauque, furieux, terrifiant. Callisto devient ourse ; mais, sous cette forme nouvelle, elle conserve sa raison. Ses gémissements disent sa douleur. Elle lève, vers le ciel, les deux pattes qui furent ses deux mains, elle ressent l’ingratitude de Jupiter, et ne peut l’exprimer. N’osant demeurer seule dans les forêts, elle erre autour de son ancienne maison ; les aboiements des chiens la font fuir à travers les montagnes ! Elle qui se plaisait tant à la chasse doit fuir épouvantée devant les chasseurs. Souvent, la malheureuse oublie sa transformation et se cache, en tremblant, à la vue des fauves. Ourse, dans les montagnes, elle craint les ours ! Elle évite les loups alors que Lycaon, son père, est au milieu d’eux.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre II, vers 410-496

Calypso

La nymphe Calypso est la fille d’Atlas et de Thétis. Comme toutes les nymphes, elle est belle, douce, aimable et éternellement jeune ; elle file ou tisse en chantant. Elle habite dans une grotte sur l’île d’Ogygie, tout à l’ouest du monde connu, au bord de l’Océan. Quand Ulysse y est rejeté après le naufrage de son dernier navire, elle s’occupe de lui avec amour. Mais le héros, las des aventures, passe ses journées sur la plage à pleurer. Pour le retenir, elle lui offre la jeunesse et l’immortalité. Rien n’y fait, il n’a plus qu’un désir : rentrer à Ithaque.

Au bout de sept ans, sur l’ordre de Zeus, Hermès demande à Calypso de libérer Ulysse. Elle promet de ne pas chercher à lui nuire, l’aide à construire un radeau et lui donne des conseils qui lui permettront d’atteindre l’île des Phéaciens.

➲ Carte « Le voyage d’Ulysse »

📖 *Hermès arrive chez Calypso.*

Dès qu’il arrive dans l’île lointaine de Calypso, il sort de la mer violette et marche jusqu’à la vaste grotte où habitait la Nymphe aux belles boucles. Il la trouve chez elle. Un grand feu flambait dans le foyer ; l’odeur des bois de cèdre et de thuya qui brûlaient embaumait l’île entière. Dans sa maison, Calypso chantait de sa belle voix et travaillait sur son métier à tisser avec une navette d’or. Un bois au

feuillage luxuriant avait poussé tout autour de la grotte : aulnes, peupliers noirs et cyprès odorants. Dans les branches nichaient des oiseaux aux grandes ailes : chouettes, éperviers et corneilles de mer aux longs croassements. Sur les parois de la grotte profonde, se déployait une belle vigne couverte de grappes. Quatre sources voisines répandaient une eau claire dans de nombreux ruisseaux. Tout à l'entour, de tendres prairies étaient parsemées de violettes et de persil. S'il était arrivé là, un Immortel lui-même se serait émerveillé de ce spectacle qui aurait comblé son cœur de joie.

Le Conducteur et brillant Messager s'arrête pour contempler le paysage, puis il se hâte d'entrer dans la spacieuse grotte. Calypso, la divine déesse, le reconnaît dès qu'elle le voit s'approcher, car les immortels se reconnaissent entre eux, même s'ils habitent loin les uns des autres. Cependant, Hermès ne trouve pas le magnanime Ulysse dans la grotte. Il pleurait, assis sur le rivage : toujours posté au même endroit, il venait chaque jour se déchirer le cœur à force de larmes, de gémissements et de tourments, les yeux fixés sur la mer. Calypso, la divine déesse, fait asseoir Hermès sur un siège doré tout éblouissant de lumière et elle l'interroge :

– Pourquoi donc, cher Hermès à la baguette d'or, es-tu venu chez moi ? Certes, je te respecte et je t'aime, mais jusqu'à présent tu n'es pas venu souvent ici ! Dis-moi ce que tu veux. C'est de tout cœur que je ferai ce que tu me demanderas, si j'en ai le pouvoir.

Hermès annonce à Calypso l'ordre de Zeus : elle doit laisser repartir Ulysse au plus vite.

Calypso, la divine déesse, frémit et répond ces mots ailés :

– Vous êtes cruels, vous les dieux, et d'une jalousie qui dépasse celle de tous les autres ! Vous refusez aux déesses le droit de s'unir à des hommes sans se cacher et vous n'acceptez pas qu'elles prennent pour compagnon un mortel, même si elles l'aiment de tout leur cœur ! […] Et voici qu'aujourd'hui, dieux cruels, vous m'enviez la présence d'un homme dans mon foyer ! Et ce mortel, c'est moi qui l'ai sauvé, lorsqu'il est arrivé ici tout seul, accroché à la quille de son bateau : Zeus, d'un coup de foudre éclatante, avait en effet retourné et fracassé son rapide vaisseau, au milieu de la mer couleur lie-de-vin. C'est à ce moment-là qu'ont péri tous ses vaillants compagnons. Lui, leur chef, le vent et les vagues l'ont porté jusque sur ce rivage. Et moi je l'ai

accueilli, je l’ai nourri, je l’ai aimé et je lui ai promis de le rendre immortel en l’empêchant à tout jamais de vieillir… Mais puisque aucune autre divinité n’a le pouvoir d’aller contre la volonté de Zeus qui porte l’égide, qu’il parte, si Zeus le pousse sur la vaste plaine de la mer ! Ce n’est pas moi qui le ramènerai, car je n’ai ni vaisseaux garni de rames, ni compagnons qui pourraient l’accompagner. Mais je peux lui donner de bons conseils, et je ne lui cacherai rien de tout ce qui peut l’aider à revenir sain et sauf dans sa patrie.

Homère, *Odyssée*, Chant V, vers 55-90 et 118-144

Cassandre

Fille de Priam, roi de Troie, et d'Hécube, elle a pour frère jumeau Hélénos, doué comme elle de pouvoirs de divination.

Poursuivi par Apollon, amoureux d'elle, Cassandre lui promet ses faveurs s'il lui apprend à deviner l'avenir. Cependant, une fois instruite, la jeune princesse se dérobe au dieu qui se venge en lui retirant non le don de prophétie, mais celui de la persuasion : ses prédictions seront vraies, mais personne ne la croira.

Alors qu'elle entre en transe et émet ses oracles dans un délire qui la fait passer pour folle, son frère Hélénos interprète l'avenir d'après des signes extérieurs comme le vol des oiseaux : c'est lui qui annoncera aux Grecs la prise de Troie par Néoptolème grâce aux armes de Philoctète et à Enée la fondation de Rome.

Les prophéties de Cassandre jalonnent le tragique destin de Troie sans jamais parvenir à le détourner : elle reconnaît son frère Pâris abandonné tout enfant, puis revenu secrètement à Troie ; elle prédit tout le mal qui résultera du voyage de Pâris à Sparte où il doit rencontrer Hélène ; elle annonce la destruction

de la ville lorsque son frère y ramène l'épouse de Ménélas ; avec le prêtre d'Apollon Laocoon, elle est la seule à mettre en garde les Troyens contre le mystérieux cheval de bois abandonné par les Grecs près de leur ville. Mais tous ces avertissements demeurent vains.

Lors du sac de Troie, selon certains récits, Cassandre est violée par Ajax dans le temple d'Athéna où elle avait cherché refuge. Elle échoit à Agamemnon comme part du butin de guerre et devient sa concubine. A son retour dans son royaume d'Argos et de Mycènes, le chef de l'expédition grecque tombe sous les coups de sa femme Clytemnestre. Celle-ci, aidée de son amant Egisthe, tue aussi Cassandre en qui elle voit une dangereuse rivale.

➲ Généalogie « Les Priamides »

📖 *Enfermée sur ordre de Priam, qui veut éviter toute publicité autour de ses dons de prophétie, Cassandre, qu'on appelle aussi Alexandra, prédit longuement le destin de sa patrie et de sa famille.*

Pâris reviendra après avoir fait sortir de leurs trous des guêpes avides de sang, comme l'enfant qui bouleverse leur demeure avec la fumée. […] Je vois depuis longtemps la ligne sinueuse des nefs qui, terribles, s'avancent sur les flots, apportant à ma patrie d'épouvantables menaces, l'incendie et la ruine. […] Et déjà la plaine s'enflamme sous les bonds d'Arès, qui entonne avec une conque l'hymne du carnage. Toute la terre, sous mes yeux dévastée, gît dans l'épouvante. Ses

champs se hérissent de lances comme d'épis, et rayonnent du feu des armes. Les lamentations des femmes retentissent à mes oreilles, du haut des tours montant vers les régions orageuses de l'air, des femmes qui, coup sur coup, apprennent de nouveaux désastres avec des cris de désespoir et en déchirant leurs voiles. Voici mon pauvre cœur, voici ce qui t'affligera comme le plus grand des malheurs : c'est lorsque l'aigle aux ailes frémissantes, au noir plumage, aux serres belliqueuses, imprimera sur la terre l'empreinte de ses ailes, ornière creusée par une course circulaire, comme un bouvier trace un large sillon ; lorsque, poussant un cri de triomphe, solitaire et terrible, après avoir enlevé dans ses serres le plus aimé de mes frères [*Hector*], il le déchirera avec ses ongles, avec son bec, et souillera de son sang la plaine et les prairies qui l'ont vu naître. […] O fortune cruelle, quelle colonne de nos palais tu abats en renversant ce soutien d'une patrie infortunée ! Cependant, ce n'est pas avec impunité, ce n'est pas sans amères douleurs, sans deuil que l'armée dorienne insulte par des rires de brigands à la chute et à la mort du héros. […] Que de chefs, chargés des prix et des couronnes de la Grèce, fiers de leur origine, tomberont sous ton bras puissant, avide de combat, fumant de carnage ! […] Mais pourquoi si longtemps entretenir de nos malheurs les pierres insensibles, les flots qui sont sourds, les bois que rien n'émeut. Pourquoi fatiguer l'écho du vain bruit de ma voix ? Apollon ne m'a-t-il pas privée de toute autorité, n'a-t-il pas taxé d'imposture mes paroles et ma science de divination, véridique, infaillible ? Et cela parce qu'il a été repoussé de la couche qu'il voulait envahir. Il les accomplira pourtant mes prophéties ; et plus d'un Troyen, instruit à ses dépens, lorsqu'il n'y aura plus moyen de sauver la patrie, rendra justice à l'hirondelle que le dieu inspirait.

Lycophron de Chalcis, *Alexandra*, vers 180-301 et 1451-1460

📖 *Arrivée à Argos avec Agamemnon, Cassandre prophétise leur mort.*

CASSANDRE. – Dieux ! quel feu ! il me vient dessus ! Ah ! hélas ! Apollon Lycien ! hélas ! à moi, à moi ! Cette lionne à deux pieds, qui a couché avec le loup en l'absence du noble lion, elle m'égorgera, moi, malheureuse ! En préparant le crime, elle se vante, me mettant de moitié

dans sa colère, d'aiguiser l'épée contre son mari et de vouloir sa mort, parce qu'il m'a conduite ici. Mais pourquoi garder ces vanités, ce sceptre et ces bandelettes fatidiques autour de ma tête ? Certes, je les briserai avant ma dernière heure. Allez, je vous foule aux pieds ! Je vous suivrai bientôt. Portez à quelque autre vos dons funestes. Qu'Apollon lui-même me dépouille de la robe fatidique ! O Apollon, tu m'as vue déjà, sous ces ornements, tournée en dérision par mes amis qui, sans cause, certes, étaient mes ennemis ! Ils m'ont nommée vagabonde, mendiante, moi, misérable et affamée ! Et maintenant, le prophète qui m'a faite prophétesse m'a entraînée à cette fin lamentable. Au lieu de l'autel paternel, c'est un billot de cuisine qui m'attend, et c'est là que je serai égorgée toute chaude ! Mais je ne mourrai pas non vengée par les dieux. Certes, un autre viendra qui prendra notre vengeance en mains et qui tuera sa mère, en expiation du meurtre de son père. Certes, il est exilé et vagabond loin de cette terre, mais il reviendra afin d'ajouter un dernier crime à tous ceux de sa race. Les dieux ont juré un grand serment, qu'il serait ramené par la chute de son père qui gît égorgé. Mais pourquoi gémir ainsi devant ces demeures, puisque j'ai vu Ilion subir sa destinée et que les dieux réservaient celle-ci aux vainqueurs de ma ville ? J'irai, je subirai aussi ma destinée. Voici la porte de l'Hadès. Que je sois tuée d'un seul coup ! Que mon sang coule tout entier sans convulsion et que je ferme tranquillement les yeux !

Eschyle, *Agamemnon*, vers 1256-1294

Cécrops

Né du sol même de l'Attique, Cécrops est considéré comme le premier roi d'une bourgade modeste appelée à devenir une ville particulièrement célèbre : Athènes. Il est souvent représenté avec le haut du corps d'un homme et le bas d'un serpent, indiquant ainsi qu'il était fils de la Terre.

Cécrops épouse Aglauros, fille d'Actaéos, premier roi de l'Attique, qui lui donne un fils et trois filles ; il hérite de son beau-père « le pays d'Acté » auquel il donne son nom, Cécropia. C'est sous son règne que prend place le premier épisode de l'histoire de la future cité d'Athènes : la dispute qui oppose Athéna et POSÉIDON pour la possession de l'Attique, ce qu'il faut sans doute interpréter comme la transposition mythique d'une rivalité historique entre deux groupements humains.

Cécrops, choisi comme arbitre dans cette querelle, attribue la préséance à Athéna qui offre le premier olivier à la cité alors que Poséidon n'a fait jaillir qu'une source d'eau saumâtre ; à l'époque historique, on montre encore les vestiges vénérés de ces glorieux présents sur la colline sacrée de l'Acropole : un olivier qui a résisté à l'invasion des Perses (480 avant

J.-C.) et un petit lac d’eau salée. Athéna devient ainsi définitivement la patronne de l’Attique sans toutefois éliminer totalement son oncle puisque le culte de Poséidon reste associé au sien sur l’Acropole comme au Cap Sounion.

La légende de Cécrops, le roi-serpent, s’inscrit dans les mythes d’autochtonie caractéristiques des légendes de fondation des villes. L’étonnante naissance d’Erichthonios, « le très Chthonien », lui aussi sorti du sol et marqué du signe du serpent, redouble ce thème. Parmi les descendants de Cécrops, on compte Céphale aimé de la déesse Eos, l’Aurore, et Dédale, le constructeur du Labyrinthe.

Cécrops est honoré comme un roi pacifique et civilisateur : selon certaines traditions légendaires, il aurait été le premier à reconnaître la suprématie de Zeus sur les autres dieux en lui offrant des gâteaux rituels à la place de chair humaine ou animale ; il aurait mis fin aux sacrifices humains dans son royaume ; il aurait appris aux hommes à construire des villes et à enterrer les morts ; il aurait inventé l’écriture ainsi que le principe du recensement ; il aurait enfin contribué à créer la cour de justice de l’Aréopage, à l’occasion du jugement du dieu ARÈS accusé de meurtre. Cécrops passe aussi pour être l’initiateur de la cérémonie la plus importante de la

cité athénienne : il aurait consacré lui-même le vieux « xoanon » d'Athéna, une statue de culte en bois d'olivier, à qui, chaque année, lors de la grande fête des Panathénées, de jeunes vierges apportaient en procession solennelle la rituelle tunique (*péplos*) brodée. On vénérait le tombeau de Cécrops, le Cécropion, situé dans l'enceinte consacrée à Athéna sur l'Acropole.

> 🕮 Cécrops *Autochthôn* [*issu du sol même*], qui était moitié homme et moitié serpent, régna le premier sur l'Attique **:** il donna le nom de Cécropia à ce territoire, qui portait auparavant celui d'Acté. Les dieux résolurent, sous son règne, de s'approprier certaines villes dans lesquelles on leur rendrait, à chacun, des honneurs particuliers. Le premier qui arriva en Attique fut Poséidon et d'un coup de trident, il fit apparaître une mer au milieu de l'Acropole, celle qui maintenant s'appelle Erechthéide. Athéna vint ensuite : elle appela Cécrops pour témoigner de sa prise de possession de la cité, et elle y planta un olivier, celui qu'encore de nos jours on montre dans le sanctuaire nommé Pandrosion. Les deux divinités se disputèrent sur la question de savoir à qui appartiendrait le pays : Zeus mit fin à leur querelle en désignant des juges pour résoudre le conflit ; ce n'étaient pas, comme certains l'ont dit, Cécrops et Cranaos, ou encore Erysichthon, mais bien les douze dieux. Ceux-ci jugèrent que la terre revenait à Athéna car Cécrops avait témoigné que la déesse la première avait planté un olivier. Athéna donna son nom à la cité d'Athènes ; Poséidon, furieux, fit inonder par la mer l'Attique tout entière. […]
>
> Un jour Athéna se rendit chez Héphaïstos pour se faire forger des armes ; le dieu, qui avait été abandonné par Aphrodite, se prit à désirer Athéna et il se mit à la poursuivre. Tandis qu'elle fuyait, il parvint à la joindre, non sans beaucoup de peine car il était boiteux, et il chercha à la violer. Mais Athéna qui était vierge et très sage, se défendit, si bien qu'il ne put parvenir à son but : il éjacula sur la jambe de la déesse ; celle-ci, dégoûtée, essuya le sperme avec un morceau de laine, qu'elle

jeta par terre, puis elle s’en alla. Cependant, de la semence tombée à terre naquit Erichthonios. Athéna l’éleva alors en cachette des autres dieux, avec l’intention de le rendre immortel ; elle le plaça dans une corbeille bien fermée qu’elle confia à Pandrosos, une des filles de Cécrops, en lui défendant de l’ouvrir. Mais, poussées par la curiosité, les sœurs de Pandrosos l’ouvrirent et virent un serpent enroulé en spirale autour du nouveau-né. Certains disent que les jeunes filles furent tuées par ce serpent ; d’autres soutiennent qu’Athéna, en colère, les rendit folles, au point qu’elles se jetèrent du haut de l’Acropole.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre III, 14, 1 et 6

📖 Au temps où les Pélasges possédaient le pays connu maintenant sous le nom d’Hellade, les Athéniens étaient des Pélasges et sous le règne du roi Cécrops, on les nomma Cécropides, puis Erechthéides sous celui d’Erechthée, l’un de ses successeurs. […]

Erechthée, qu’on dit fils de la Terre, a sur l’acropole d’Athènes un temple où l’on voit un olivier et de l’eau de mer. Les Athéniens prétendent que Poséidon et Athéna les y avaient placés comme un témoignage de la contestation qui s’était élevée entre eux au sujet du pays. Lorsque les Perses de Xerxès mirent le feu à ce temple, il arriva que les flammes consumèrent aussi l’olivier ; mais, le second jour après l’incendie, les Athéniens à qui le roi perse avait ordonné d’offrir des sacrifices et qui étaient montés au temple remarquèrent que de la souche de l’olivier avait poussé un rejeton d’une coudée de haut.

Hérodote, *Histoires*, Livre VIII, 44 et 55

Centaures

Le premier à porter le nom de Centaure est le fil d'Ixion et de Néphélé, la Nuée, façonnée par Zeus à l'image d'Héra, que le roi des Lapithes poursuivait de ses assiduités. Monstre féroce, d'une laideur repoussante, il s'accouple aux juments de Magnésie pour engendrer la tribu des Centaures. Ce sont des êtres fantastiques, des hybrides mi-humains comme leur père, mi-chevaux comme leur mère. Dans les représentations les plus anciennes, ils ont un corps d'homme, muni de bras et de jambes, auxquelles s'ajoute un arrière-train de cheval. Ensuite, le haut de leur corps est celui d'un homme, prolongé, à partir de la taille, d'un poitrail et d'une croupe de cheval. Ils ont donc quatre pattes et deux bras.

Dans l'Antiquité, les peuples de la Thessalie étaient réputés pour leur habileté à chasser les taureaux à cheval, à la manière des bouviers de Camargue. C'est sans doute leur silhouette vue de loin, qui est à l'origine du mythe du Centaure mi-homme, mi-cheval. Leur nom signifierait « pique taureau » en grec.

Ces créatures primitives, des chasseurs à l'instinct bestial, habitent les forêts du Mont Pélion. Ils se

distinguent par leur brutalité et leur obscénité. Comme les Satyres, ils font partie du cortège de Dionysos, abusent du vin et se livrent à la débauche. Ils poursuivent les Nymphes et les mortelles qu'ils rencontrent, les violent quand ils le peuvent. Ainsi Atalante la chasseresse a tué de ses flèches deux Centaures qui tentaient de l'assaillir.

L'illustration la plus célèbre de leur sauvagerie est le combat des Lapithes et des Centaures, lors de la noce de Pirithoos, le fils d'Ixion et de Dia, avec Hippodamie. Le centaure Eurytion, complètement ivre, tente d'abuser de la mariée. Heureusement, Thésée, l'ami de Pirithoos, s'en aperçoit. Les héros lui coupent le nez et les oreilles, puis le chassent du palais. Les autres Centaures accourent à la rescousse. Une terrible bagarre s'ensuit entre Thésée, les Lapithes et leur roi d'une part, les Centaures de l'autre. C'est un véritable carnage, mais Pirithoos et Thésée l'emportent.

Héraclès a également maille à partir avec les Centaures. D'abord, c'est Eurytion, encore lui, qui lui vole sa fiancée Déjanire pendant qu'il accomplit ses travaux. Rentré le jour prévu pour les noces, Héraclès tue Eurytion et garde Déjanire auprès de lui. Le deuxième conflit avec un Centaure lui sera fatal. C'est Nessus cette fois qui enlève Déjanire. Héraclès

le tue d’une flèche empoisonnée, mais avant de mourir, le monstre a le temps de suggérer à la princesse de recueillir son sang. Si elle doutait un jour de l’amour d’Héraclès, elle n’aurait qu’à en imprégner la tunique du héros pour le reconquérir. C’est ce qu’elle fait, quelques années plus tard. Mais le sang a été contaminé par le poison. Héraclès, consumé d’un insupportable feu intérieur, se donne la mort.

Il existe une autre variété de Centaures, dont le plus connu est Chiron. Descendants de Cronos, comme les Titans, ils sont plus anciens et beaucoup moins malfaisants que leurs homonymes, qu’ils ont d’ailleurs recueillis quand la Nuée les a dispersés dans la nature. Chiron, le plus sage, a la réputation d’être bon pédagogue, il enseigne à ses élèves la musique, le sport et même la médecine.

📖 *Nestor raconte le combat des Lapithes et des Centaures.*

Le fils de l’audacieux Ixion avait épousé Hippodamé et il avait invité les sauvages fils de la Nuée à s’étendre devant la longue rangée des tables disposées dans un antre protégé par des arbres. Les chefs de l’Hémonie étaient présents, et j’étais présent moi-même. Une foule joyeuse se presse dans la salle du festin : on chante l’Hyménée, la flamme brille dans le foyer. La pure fiancée, brillante de beauté, paraît, entourée de matrones et de jeunes filles ; tous nous proclamons Pirithoüs heureux de s’unir à une telle épouse. Présage trompeur ! Car ton cœur, ô Eurytus, toi le plus farouche des farouches Centaures, enflammé par le vin, s’enflamme encore plus à la vue de la jeune épouse et le désir s’ajoute en toi aux fureurs de l’ivresse !

A l’instant tout s’ébranle dans la salle du festin : les tables roulent renversées ; Eurytus saisit Hippodamé par les cheveux et l’entraîne. Chaque Centaure enlève la femme qui lui plaît ou qu’il trouve à sa portée. La caverne ressemble à une ville prise d’assaut. L’écho répète les cris des femmes affolées. Aussitôt nous nous levons tous. […] Thésée écarte tout ce qui lui fait obstacle et arrache Hippodamie des mains de ses farouches ravisseurs. Eurytus ne répond rien : ce n’est pas avec des paroles qu’il peut répondre à de pareilles actions, mais il attaque de ses mains impudentes le noble défenseur au visage et frappe sa noble poitrine.

Près de là se trouvait un antique et imposant cratère orné de figures en relief : la main vigoureuse du fils d’Egée le soulève et le lance à la tête de son adversaire. Eurytus, par sa blessure et par sa bouche, vomit sa cervelle broyée au milieu de flots de sang et de vin ; il tombe à la renverse sur le sable rougi, et, de ses sabots, bat convulsivement la terre. A cette vue, ses frères, enflammés de colère, s’écrient tous d’une voix : « Aux armes ! aux armes ! » Le vin échauffe le courage ; de tous côtés volent les coupes, les cruches fragiles, les bassins arrondis : tout ce qui jusque-là avait servi au festin devient maintenant instrument de guerre et de carnage.

Le premier, le fils d’Ophion, Amycus, ne craint pas de dépouiller le sanctuaire domestique des offrandes qui l’ornaient. Le premier, il saisit un lourd candélabre garni de flambeaux resplendissants, l’élève, et, comme un sacrificateur qui frappe de la hache le cou d’un taureau blanc, il brise la tête de Céladon. Le visage du Lapithe, devenu méconnaissable, n’est plus qu’un amas confus d’os fracassés : ses yeux sont sortis de leur orbite, et les os de son nez, repoussés en arrière, sont venus se fixer dans son palais. Bélatès de Pella arrache le pied d’une table et en frappe le Centaure vainqueur. Amycus tombe : son menton fracassé pend sur sa poitrine ; il vomit ses dents brisées, au milieu des flots d’un sang noir, et les coups redoublés du Lapithe le précipitent dans le sombre Tartare. […]

Apharéus veut le venger. Il arrache un rocher de la montagne, veut le lancer, mais le fils d’Egée l’a devancé : il lui jette le tronc d’un chêne et fracasse les os énormes de son coude, puis il abandonne, sans même prendre la peine de l’achever, son ennemi désormais hors de combat. Thésée saute alors sur la croupe de l’immense Bianor, qui n’avait

jusque-là jamais porté que lui-même ; il presse de son genou les flancs du Centaure, de sa main gauche il saisit sa chevelure et, à grands coups de sa massue noueuse, il fracasse son visage, sa bouche qui profère des menaces, ses tempes aux dures parois.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XII, vers 210-257
et 341-359

Céphale

Chasseur passionné, le beau Céphale est remarqué par Eos, l'Aurore, qui l'enlève et vit avec lui, en Syrie, une aventure amoureuse. Sur cette liaison entre déesse et mortel, tous les textes tombent d'accord, alors que les traditions diffèrent sur ses origines.

Pris entre deux femmes, entre la passion d'une déesse et la tendresse conjugale, Céphale devient le héros d'une idylle tragique, aux incroyables péripéties. Il vient d'épouser Procris quand Eos le remarque. Il la repousse pour rester fidèle à son épouse. La déesse, loin de renoncer, imagine une ruse ; elle propose de mettre à l'épreuve la fidélité de la jeune femme. Sous l'apparence d'un étranger, Céphale lui-même ira la tenter. Quand Procris enfin reconnaît son mari, outrée, elle va se réfugier auprès d'Artémis, qui lui donne un javelot infaillible et un chien. Procris se réconcilie avec son mari à qui elle offre les présents de la déesse de la chasse, mais elle ne peut s'empêcher de le soupçonner. En l'espionnant pour le surprendre en flagrant délit, elle est tuée par Céphale qui lance le javelot divin sur les buissons où elle se cache. Accablé par le chagrin et la culpabilité, Céphale se jette dans la mer, près de Céphalonie.

📖 *Céphale explique en pleurant d'où lui vient le javelot que tous admirent et qui ne manque jamais sa cible.*

– Qui le croirait ? Ce javelot est la cause de mes pleurs, ce javelot a perdu Céphale et son épouse. Si seulement je n'avais jamais reçu ce funeste présent ! […] On me disait heureux : je l'étais sans doute ; et je le serais encore, si les dieux l'avaient voulu. […]

Aurore tombe amoureuse de Céphale qui ne veut pas tromper son seul amour, son épouse Procris. La perfide déesse lui propose d'éprouver la fidélité de celle-ci : elle change l'apparence de Céphale qui, sous les traits d'un étranger porteur de riches présents, se présente au palais.

Ce fut par mille artifices, que j'obtins d'être admis auprès de Procris. A sa vue, interdit et confus, je fus tenté de me découvrir de tout avouer, et de l'embrasser. Elle était triste, mais jamais la tristesse ne parut avec tant de charmes. Elle n'était occupée que du désir de me revoir. Jugez quelle était sa beauté, puisque la douleur même en relevait l'éclat. Que vous dirai-je ? Combien de fois sa pudeur s'effaroucha-t-elle de mes déclarations ! Combien de fois me dit-elle :

– J'appartiens à un seul. Où qu'il soit, c'est d'un seul que j'attends mon bonheur.

Quel mortel raisonnable ne serait pas satisfait d'une telle épreuve ! Insensé, je poursuis ; j'aigris moi-même mes blessures. J'augmente mes offres, mes présents, et je promets tant, qu'à la fin elle me paraît hésiter, et croyant l'avoir vaincue, je m'écrie :

– Perfide, dans un amant déguisé, reconnais un époux outragé, témoin de ton parjure. […]

Procris ne répond rien. La honte et le dépit semblent étouffer sa voix. Elle fuit un injuste époux, et ses indignes artifices. Irritée contre moi, détestant tous les hommes, elle erre sur les montagnes, et suit les exercices de Diane. Son absence redouble la violence de mes premiers feux. J'implore son pardon, je m'avoue coupable. Je confesse que l'offre de tant de biens, de tant de trésors, m'eût fait moi-même succomber. Cet aveu désarme sa colère. […]

Apaisés, les époux vivent heureux. Cependant, Procris à son tour finit par soupçonner son mari de lui être infidèle.

L'aurore du lendemain avait succédé aux ténèbres de la nuit. Je pars à la chasse, je cours dans les forêts. Puis, me reposant sur l'herbe

tendre, je chante :

– Aimable Brise, viens me soulager. Fais-moi sentir ta douce haleine ! Viens, Brise chère à mon cœur !

A ces mots, il me semble entendre des plaintes. Le feuillage s'agite et murmure. Je crois qu'un gibier s'y cache, et je lance mon javelot infaillible. C'était Procris. Le javelot s'enfonce dans son sein. Elle soupire :

– Hélas !

Je reconnais la voix de mon épouse. Eperdu, égaré, je vole auprès d'elle. Je la vois mortellement atteinte, baignant dans son sang. Elle retire de son sein ce javelot qu'elle m'avait offert. Je soulève dans mes bras criminels ce corps qui m'est plus cher que le mien. Je veux arrêter son sang qui s'écoule avec sa vie. Je la conjure de ne pas me laisser coupable de sa mort.

Mais déjà ses forces l'abandonnent ; et, mourante, par un dernier effort elle m'adresse ces mots :

– Au nom de notre union, par tous les dieux du ciel, et par ceux de l'éternelle nuit où je vais descendre, Céphale, si j'ai mérité quelque reconnaissance de toi, je te conjure par cet amour cause de mon trépas, par cet amour qui vit encore en moi lorsque je péris, que jamais Brise ne me remplace, et ne souille notre lit nuptial !

Je comprends enfin qu'un vain nom a causé cette erreur fatale. Je me justifie ; mais à quoi sert, hélas, cette tardive lumière ? Elle succombe, ses forces épuisées s'écoulent avec son sang. Tant que ses yeux voient encore la lumière, elle les tient fixés sur moi. Elle exhale enfin son âme infortunée ; je reçois sur mes lèvres son dernier soupir. Mais, sûre que je vivais toujours pour elle, elle semble avec moins de douleur descendre chez les morts.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VII, vers 690-865

Cerbère

Né de l’union d’Echidna (la Vipère) avec Typhon, Cerbère est un chien monstrueux qui garde l’entrée du palais d’Hadès aux ENFERS. Selon les traditions légendaires, il est doté de trois têtes, voire de cinquante ou même de cent, d’une queue en forme de serpent ainsi que d’une multitude de petits serpents dressés sur son dos. On le représente souvent enchaîné aux pieds d’Hadès.

Pour son douzième et dernier travail, Héraclès a reçu l’ordre d’aller chercher Cerbère pour le ramener à Eurysthée. Quand le héros arrive aux Enfers, Hadès lui donne la permission d’emmener le chien sur la terre à condition qu’il parvienne à le maîtriser sans se servir de ses armes. Héraclès parvient à maîtriser Cerbère par la seule force de ses bras, puis il le ramène à Eurysthée : celui-ci a tellement peur du chien qu’il ordonne à Héraclès de le ramener aux Enfers.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »
Carte « Les Enfers »

📖 Echidna conçut une formidable race au cœur violent : d'abord le chien Orthros, que posséda Géryon, puis l'horrible, le dévorant Cerbère, le gardien des demeures d'Hadès, le monstre aux cinquante têtes, à la voix d'airain, au corps énorme, à la force indomptable. […]

Là est le palais retentissant du dieu des Enfers : le puissant Hadès y habite avec la dure Perséphone. Un chien terrible veille à la porte : ce monstre farouche, par un instinct perfide, flatte tous ceux qui s'en approchent ; il les attire en remuant joyeusement sa queue et ses oreilles. Mais, une fois qu'ils sont entrés, il ne leur permet plus de sortir, et, guettant tous leurs mouvements, il dévore aussitôt quiconque veut repasser le seuil du puissant Hadès et de la dure Perséphone.

Hésiode, *Théogonie*, vers 308-312 et 767-774

📖 *Parvenu aux Enfers, Ulysse voit apparaître l'ombre d'Héraclès.*

Bientôt Héraclès me reconnaît ; il me regarde attentivement, puis, plein de compassion, il m'adresse ces paroles ailées :

– Divin fils de Laërte, artificieux Ulysse, ah ! malheureux, traînes-tu donc, toi aussi, misérable, le sort que je charriais moi-même sous les rayons du soleil ? J'étais le fils de Zeus descendant de Cronos, et j'eus cependant à souffrir d'une infortune infinie. Je fus en effet asservi à un homme d'une condition bien inférieure à la mienne, et il m'imposa de pénibles épreuves. Un jour même, il m'envoya ici pour ramener le chien, car il pensait qu'aucune autre épreuve ne me serait plus pénible. Mais moi, je fis remonter le chien, et je l'entraînai hors de chez Hadès. Hermès et Athéna aux yeux pers m'accompagnaient.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 615-626

📖 *Enée et la Sibylle viennent de traverser le fleuve des Enfers sur la barque de Charon.*

C'est là que se trouve le territoire du gigantesque Cerbère : le chien monstrueux, couché devant son antre, face à la rive, aboie de ses trois gueules, et ses aboiements se répercutent en écho dans tout le royaume. Sur ses trois cous se dressaient déjà des couleuvres : à cette vue, la prêtresse lui jette aussitôt une galette soporifique, préparée avec du miel et des graines traitées pour faire dormir. L'animal enragé ne résiste pas à sa faim dévorante : il ouvre ses trois gueules pour engloutir ce qu'on lui

jette, il se détend, il relâche son immense échine et, pris par le sommeil, il s’allonge sur le sol. Son corps gigantesque couvre toute la surface de sa grotte. Enée se dépêche de franchir l’entrée, pendant que le gardien est profondément endormi ; il s’éloigne vite du bord du fleuve qu’on ne repasse pas.

Virgile, *Enéide*, Livre VI, vers 417-425

📖 *Médée prépare un poison pour éliminer Thésée.*

Médée prépare l’aconit qu’elle avait elle-même jadis apporté de Scythie et qu’on dit être né de l’écume vomie par le chien d’Echidna. Il y a une caverne obscure dont l’entrée est pleine de ténèbres, il y a une route en pente, par laquelle Héraclès, le héros de Tirynthe, traînait Cerbère avec une chaîne aux anneaux d’acier, alors que l’animal résistait et détournait obliquement ses yeux pour éviter la lumière du jour et ses rayons brillants. Excité par une colère de bête enragée, le monstre faisait en même temps retentir les airs de ses aboiements multipliés par trois et parsemait les champs verdoyants de gouttes de sa bave toute blanche. On dit qu’elle s’épaissit et que, nourrie et fécondée par un sol fertile, elle devint le germe d’une plante, poison terrible que les habitants des campagnes appellent aconit, parce qu’elle croît sur les rochers et qu’elle y vit longtemps.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VII, vers 406-419

📖 *Ménippe, philosophe cynique (de kyôn, « chien » en grec), interroge Cerbère.*

MÉNIPPE. – Cerbère (car je suis ton parent, en ma qualité de chien), dis-moi, par le Styx, quelle mine faisait Socrate en descendant chez vous. Comme dieu, tu ne dois pas seulement savoir aboyer, tu dois parler, quand tu veux, la langue des hommes.

CERBÈRE. – De loin, Ménippe, il parut à tous s’avancer d’un pas résolu, et sans craindre la mort : il cherchait du moins à le faire croire à ceux qui étaient hors de la porte. Mais quand il eut mis la tête dans l’intérieur du gouffre et qu’il eut vu les ténèbres, il hésita ; et je fus obligé, en même temps que la ciguë, de lui mordre les pieds pour le faire descendre ; il pleurait comme un enfant, il regrettait ses marmots, et il se tournait dans tous les sens.

Lucien, *Dialogues des morts*, dialogue 4, 1

📖 *Pausanias décrit le cap Ténare, une pointe rocheuse à l'extrémité sud du Péloponnèse : de nombreuses légendes y situaient une entrée des Enfers*.

Il y a sur ce promontoire un temple en forme de grotte, et devant ce temple une statue de Poséidon. Quelques poètes grecs prétendent qu'Héraclès ramena par là le chien des Enfers, mais aucun chemin souterrain n'aboutit à cette grotte, et l'on aura peine à se persuader que des dieux aient une demeure souterraine, au lieu où les âmes se réunissent.

Hécatée de Milet a imaginé une hypothèse plus vraisemblable : il place sur le Ténare un serpent monstrueux, qu'on nommait le chien des Enfers, parce que son venin était si subtil que ceux qu'il mordait mouraient sur-le-champ ; Héraclès le conduisit à Eurysthée. Homère a dit le premier qu'Héraclès amena le chien des Enfers, mais il ne lui donne point de nom et n'en décrit pas la forme, comme il le fait pour la Chimère. Les poètes des siècles suivants l'ont nommé Cerbère, lui ont donné trois têtes, et en tout le reste la forme d'un chien : cependant Homère, par ce nom de chien des Enfers, a pu vouloir désigner un serpent, tout aussi bien qu'un animal domestique.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre III, chapitre 25

Cérès

▷ Déméter

Fille de Saturne et d’Ops (*Abondance*), Cérès incarne la puissance « qui fait croître les plantes » ; elle est surtout la déesse des moissons. Son histoire (la perte et la quête de sa fille, sa détresse, le chantage exercé sur les dieux par la destruction des cultures) et ses attributs lui viennent de la Déméter grecque à laquelle elle est assimilée. La version romaine de la légende insiste sur le rôle de la Sicile, fertile terre à blé, grenier de l’Italie : lieu de l’enlèvement, donc victime première de la malédiction.

Les Romains, pour qui l’agriculture est une activité économique majeure, la vénèrent en déesse souveraine : assise sur un trône et couronnée d’une sorte de tiare, le *calathos*, recouvert d’un voile, ou se déplaçant sur son char. Les patriciennes, puis les impératrices se font volontiers représenter en Cérès, figure de la fécondité, divine matrone.

> 🕮 Cérès inventa le soc qui déchire et féconde la terre. L’homme lui doit ses premiers fruits, des aliments plus doux, et ses premières lois. Nous devons tout aux bienfaits de Cérès. […]
>
> *Le poète raconte ensuite la quête de Cérès dont la fille a disparu.*

Cependant, alarmée du sort de sa fille, Cérès la cherche en vain. Elle erre par toute la terre et sur toutes les mers, soit que l'Aurore, aux cheveux brillants de rosée, paraisse à l'orient, soit que Vesper ramène de l'Occident le silence et les ombres. Cérès allume aux feux de l'Etna deux flambeaux de pin dont la lumière guide ses pas pressés dans les ténèbres froides de la nuit. Dès que le soleil a fait pâlir les étoiles, elle demande sa fille, et jusqu'au soir la redemande encore. Un jour qu'épuisée de fatigue et dévorée par la soif, elle ne trouvait aucune source pour se désaltérer, elle aperçoit une chaumière. Elle frappe à la petite porte ; une vieille paraît, et voit la déesse qui lui demande de l'eau. Aussitôt elle lui offre un breuvage d'orge et de lait qu'elle avait préparé. […]

Malgré ses recherches, Cérès ne trouve aucune piste ; elle est submergée par la colère et le désespoir.

Ignorant où est Proserpine, Cérès maudit la terre entière, accuse son ingratitude, et la déclare indigne de ses bienfaits. Elle accable surtout de sa haine la Sicile, où elle a trouvé les premières traces de son malheur. Dans sa colère, elle brise les charrues qui retournent la terre. Elle frappe de mort le bœuf dans les champs, comme le colon innocent. Elle altère les grains et ordonne aux champs d'étouffer ceux qui germent. Ainsi la Sicile perd sa fertilité, si célèbre dans le monde. Les semences périssent en naissant, brûlées par le soleil, ou inondées par des torrents de pluie. Les astres et les vents exercent des influences funestes. D'avides oiseaux dévorent les grains que l'on confie à la terre. L'ivraie, le chardon et l'herbe parasite détruisent les moissons. […]

Enfin Cérès a pu retrouver sa fille. Rassérénée, elle décide de favoriser Athènes et d'aider l'humanité.

La déesse des moissons attelle deux dragons, les soumet au frein, s'élance sur son char rapide ; elle roule entre le ciel et la terre, puis descend dans la ville consacrée à Minerve. Elle confie son char au jeune Triptolème. Elle lui remet des semences fécondes, puis lui commande de fertiliser les champs que le soc a retournés jadis, comme ceux que le soc n'a jamais ouverts.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, vers 340-343,
438-452, 474-486 et 642-647

📖 Ce sont les jeux de Cérès ; il n’est pas besoin d’en indiquer la cause ; les présents et les bienfaits de la déesse parlent assez haut. Les premiers hommes ne connaissaient pas d’autres moissons que les herbes verdoyantes, dont la terre se couvrait d’elle-même et sans le secours de la culture ; tantôt ils cueillaient le gazon vivace, tantôt ils se nourrissaient du tendre feuillage qui couronne les arbres. Ensuite naquit le gland ; les hommes se trouvèrent heureux déjà de cette découverte, et le dur chêne fut pour eux un abondant trésor. Cérès, la première, invita l’homme à de meilleurs repas, lui fit quitter le gland pour une nourriture plus substantielle ; elle força les taureaux à courber leur tête sous le joug, et le soleil échauffa pour la première fois le sein de la terre labourée. […] Cérès aime la paix : faites des vœux, ô laboureurs, pour conserver toujours et le chef qui vous gouverne, et la paix dont vous jouissez. Vous pouvez offrir à la déesse du froment, un peu de sel pétillant, et quelques grains d’encens ; allumez des torches grasses. La bonne Cérès se contente de dons peu précieux, pourvu qu’ils soient offerts par des mains pures. Ministres déjà prêts à frapper, que vos couteaux respectent le bœuf ; il doit labourer ; immolez la truie paresseuse ; la hache ne doit point abattre une tête qui sait porter le joug ; laissez vivre le bœuf, et qu’il promène longtemps le soc de la charrue dans vos champs endurcis.

Ovide, *Fastes*, Livre IV, vers 393-414

Champs Élysées

L’expression « Champs Elysées », littéralement « la plaine de l’arrivée » (*élyseôs*) ou « plaine Elyséenne » (*Elysion pédion*) en grec, désigne le séjour promis aux héros et aux hommes vertueux après leur mort. Selon les traditions les plus anciennes, ce lieu de félicité éternelle est situé aux confins de l’Océan, limite du monde habité, à l’extrémité occidentale de la Terre, comme le raconte Homère. Par la suite, il est assimilé aux « îles des Bienheureux », encore appelées « îles Fortunées » ou « île Blanche », où sont supposés continuer à vivre les grands héros défunts, comme Achille. Certains géographes ont proposé d’identifier ces îles avec les îles Canaries dans l’océan Atlantique.

Sous l’influence de l’orphisme et du pythagorisme, les Champs Elysées deviennent un lieu de séjour aux ENFERS, imaginé comme une « prairie », proche du jardin « paradisiaque » de la Bible, où accèdent les âmes des « justes » après leur jugement.

➲ Carte « Les Enfers d’après Virgile »

📖 *Protée annonce son destin à Ménélas.*

En ce qui te concerne, Ménélas, favori de Zeus, sache qu'il n'est pas arrêté par les dieux que tu meures à Argos, riche en chevaux, ni que tu doives là achever ton destin. Mais c'est dans la plaine Elyséenne, tout au bout de la terre, que les immortels voudront t'envoyer, là où réside le blond Rhadamanthe, où la plus douce vie est offerte aux humains, où sans neige, sans rigoureux hiver et toujours sans pluie, Océan ne cesse pas d'envoyer, pour rafraîchir les hommes, les brises du Zéphyr au souffle harmonieux. Les dieux t'enverront là-bas, parce que tu as Hélène pour épouse et qu'ils te considèrent comme le gendre de Zeus.

Homère, *Odyssée*, Chant IV, vers 561-569

📖 *Une fois la génération des héros disparue, Zeus leur accorde une suprême récompense.*

Le fils de Cronos leur a donné une nourriture et une demeure différentes de celles des autres hommes et il les a placés aux confins de la terre. L'esprit délivré de tout souci, ces héros fortunés habitent les îles des Bienheureux par-delà Océan aux gouffres profonds, et trois fois par an la terre féconde leur prodigue des fruits abondants et doux comme le miel.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 168-173

📖 Heureux celui dont la victoire a couronné les efforts ! Il ne sera jamais exposé aux soucis rongeurs. L'opulence embellie par la vertu le rendra capable de tout entreprendre, créera en lui cette réflexion profonde, astre divin, guide lumineux de l'homme dans les sentiers et la recherche de la vérité. Eclairé par cet esprit investigateur, il saura les secrets de l'avenir, les châtiments qui attendent les crimes commis sur la terre et la sentence que prononce sous la terre un juge inexorable. Les justes contemplent un soleil toujours pur, pendant la nuit comme pendant le jour, et mènent une vie exempte de travaux, sans jamais fatiguer leurs bras à fouiller la terre ou les profondeurs de la mer pour y chercher de misérables aliments. Mais ceux qui ont respecté leurs serments vivent mêlés aux favoris des dieux : ils ne versent pas de larmes, tandis que les parjures sont en proie à d'effroyables tourments. Puis, quand les hommes, après avoir habité trois fois dans l'un et dans l'autre monde, ont eu la force de tenir leur âme éloignée de toute injustice, alors ils suivent la route de Zeus jusqu'à la tour de Cronos ; là les brises de l'Océan soufflent autour des îles des Bienheureux et des fleurs d'or brillent dans les prairies, sur des arbres resplendissants ; les habitants y tressent des guirlandes pour leurs bras et des couronnes pour leurs fronts. Ainsi, dans sa justice, l'a voulu Rhadamanthe, qui siège tout près du Père Cronos, l'époux de Rhéa, dont le trône domine celui des autres immortels. C'est là qu'habitent Cadmos et Pélée ; c'est là qu'Achille fut porté par sa mère, après qu'elle eut persuadé par ses prières le cœur de Zeus.

Pindare, *Les Olympiques*, Ode 2, vers 92-143

📖 *Enée et la Sybille traversent les Enfers à la recherche d'Anchise.*

Ils arrivent dans des lieux agréables, pleins de bonheur, dotés de bois verdoyants et de fraîches prairies : c'est le séjour des bienheureux. Là, l'éther d'un ciel plus vaste couvre ces champs d'une douce lumière pourpre : ils ont leur propre soleil et leurs propres étoiles. Une partie des bienheureux s'exerce comme à la palestre et s'affronte en diverses compétitions sportives sur le sable fauve, d'autres, battant du pied, rythment des chœurs de danse et chantent des poèmes. Vêtu d'une longue robe, Orphée, le prêtre de Thrace, les accompagne en cadence,

faisant sonner les sept notes de la gamme tantôt avec les doigts, tantôt avec un plectre d'ivoire. […]

Voici qu'Enée aperçoit, à droite et à gauche, dans l'herbe, d'autres bienheureux en train de manger et de chanter en chœur un hymne joyeux dans un bois de laurier parfumé, d'où jaillit le fleuve Eridan, qui, à travers la forêt, roule ses eaux abondantes. Les voici en troupes : ceux qui ont été blessés en combattant pour leur patrie, ceux qui étaient des prêtres vertueux, pendant leur vie terrestre, les poètes pieux, dont les paroles furent dignes de Phébus, ceux qui, en inventant les arts, ont embelli la vie, ceux qui ont laissé le souvenir de leurs actions dans la mémoire des hommes ; tous portent sur le front une bandelette blanche comme la neige. La Sibylle s'adresse alors à ces gens ainsi dispersés, et surtout au poète Musée, disciple d'Orphée – en effet, une foule très dense l'entoure, et il les dépasse tous de ses hautes épaules :

– Dites-moi, âmes bienheureuses, et toi, excellent poète, en quelle région, en quel lieu se trouve Anchise ? Car c'est pour lui que nous sommes venus et que nous avons traversé les grands fleuves de l'Erèbe.

Musée lui répond en peu de mots :

– Personne parmi nous n'a de demeure fixe : nous habitons dans des bois sombres, nous nous étendons sur les berges et nous demeurons dans les fraîches prairies, le long des rivières. Mais vous, si telle est la volonté au fond de votre cœur, montez sur cette crête et je vous montrerai alors une voie facile.

Après avoir ainsi parlé, il marche devant eux et il leur montre d'en haut des plaines brillantes de lumière ; alors, ils quittent le haut des cimes.

Virgile, *Enéide*, Livre VI, vers 638-647 et 656-678

Chaos, l’Abîme

Le Chaos apparaît en tout premier lieu dans le récit de la création de l’univers, avant Gaia, la Terre. C’est un abîme, un réceptacle indéfini, illimité, en dehors du temps et de l’espace, qui contient les entités les plus obscures du monde en devenir : Erèbe, les Ténèbres et Nyx, la Nuit.

Il est impossible de se représenter ce vide béant dans rien, cette ouverture dans l’absence. Aristote l’assimile à l’espace. Platon et les Stoïciens le conçoivent comme une masse informe et confuse d’éléments disparates qui demandent à être combinés ou ordonnés pour faire naître le monde. Celui-ci sera alors *cosmos*, agencement harmonieux, par antithèse avec *chaos*, informe, confus.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 Donc avant tout, fut l’Abîme (*Chaos*), puis la Terre (*Gaia*) aux larges flancs, base sûre à jamais offerte à tous les vivants et Amour (*Eros*), le plus beau parmi les dieux immortels, celui qui rompt les membres et qui, pour tous les dieux et pour tous les hommes, dompte au fond de la poitrine le cœur et les sages décisions.

Hésiode, *Théogonie*, vers 116-121

📖 Hésiode a sans doute raison quand il place le chaos à l’origine, et quand il dit : « Donc avant toute chose fut Chaos, puis Gaia aux larges flancs… »

Le poète suppose donc qu’il faut avant tout pour les êtres un lieu où prendre place, et par là il rejoint l’opinion commune que chaque chose se trouve quelque part, dans l’espace. S’il en est ainsi, l’espace a une propriété merveilleuse et la première de toutes en date : ce sans quoi rien de tout le reste ne peut exister. Et ce qui existe en soi sans le reste, est nécessairement antérieur à tout…

Aristote, *Physique,* Livre IV, 208b-209a

Charites, les Grâces

Les Charites, plus connues sous leur nom latin de Grâces, incarnent le charme, la grâce, le plaisir sensuel et intellectuel liés à la beauté. Leur origine varie selon les auteurs et les époques. Les plus anciennes sont filles de Zeus et Eurynomé ou Eunomia, parfois Héra ou encore Harmonie. Des traditions plus tardives considèrent Apollon ou Dionysos comme leur père.

Les Charites sont généralement au nombre de trois. On les voit comme de belles jeunes filles, vêtues de longues robes en voile léger jusqu'au IV^{e} siècle, puis entièrement nues. Elles se tiennent par la main, esquissant un pas de danse, couronnées de myrte, des fleurs, des fruits ou un dé à jouer dans leur main libre. Leur emblème poétique est la rose, reine des fleurs chez les Grecs.

Les épithètes ne manquent pas pour qualifier leur amabilité et leur beauté : à la belle chevelure, au visage semblable à un bouton de fleur, aux mains de rose, qui cueillent la fleur de la beauté… Mais ce sont des vierges sages, pudiques et respectées. Même nues, elles gardent les yeux baissés. On ne leur

connaît pas d’aventures amoureuses, comme celles de leurs cousines, les Nymphes.

Le plus souvent, on ne les distingue pas l’une de l’autre et leur nom générique, Charites, peut devenir pour n’importe laquelle d’entre elles Charis, au singulier, la Grâce ou Calé, la Beauté. Leurs noms individuels varient d’un auteur à l’autre, et aussi selon le contexte.

Divinités de la nature qu’elles embellissent, liées à la végétation naissante, aux fleurs et aux fruits, elles s’appellent Thallo (« jeune pousse », mais aussi « abondance », « bonne chère »), Auxo (« croissance ») et Carpo (« fruit ») ou Thallo et Hégémone (« conductrice ») en Attique. Elles sont associées à Dionysos et son cortège dans la célébration du renouveau printanier, de même que les Nymphes et les Heures, avec lesquelles on les confond souvent.

C’est Hésiode qui leur attribue le premier les noms d’Euphrosyne (« allégresse »), Aglaé (« splendeur ») et Thalie (« abondance »). Toujours aimables, souriantes et disponibles, elles apportent la joie dans les relations sociales. Elles sont les suivantes d’Aphrodite, qu’elles baignent, parfument, habillent, et les compagnes de jeu d’Eros et des Amours. Elles animent les mariages, les fêtes de famille et les

réunions amicales où l’on goûte les plaisirs de la table. Toujours sages néanmoins, elles favorisent la tempérance lors des banquets : pas plus de trois coupes de vin !

Enfin, dernière manifestation de la beauté, elles ajoutent leur charme à la poésie et aux autres arts, principalement la danse et la musique. Proches parentes et amies des Muses, elles habitent avec elles dans l’Olympe ; elles partagent leurs instruments de musique, leurs chants et leurs danses dans le cortège d’Apollon.

Leur trio de jeunes vierges semble fixé pour l’éternité. Pourtant l’une d’entre elles, Aglaé d’après Hésiode, devient l’épouse d’Héphaïstos et lui donne quatre filles, la nouvelle génération de Charites : Eucléia (« gloire »), Euthénia (« prospérité »), Euphémé (« bonne réputation ») et Philophrosyne (« bienveillance »). Une autre jeune Grâce, Pasithea, est aimée d’Hypnos, le Sommeil, qui la demande en mariage à Héra en échange de ses services.

Anciennes ou nouvelles, les Charites sont des divinités généreuses, qui favorisent la vie dans ce qu’elle a de plus intense, de plus jouissif, mais en restant toujours dans les limites de l’ordre, la décence et l’harmonie. Des jeunes filles modèles.

📖 Aphrodite, à l’aimable sourire, s’envola vers Chypre, à Paphos où se trouvent ses bois sacrés et ses autels parfumés. Là, les Charites la baignent et la parfument d’une huile d’ambroisie, comme celle qui brille sur les dieux immortels, et elles la revêtent de vêtements précieux, admirables à voir.

Homère, *Odyssée*, Chant VIII, vers 362-366

📖 Charites, augustes reines du Céphise et d’une cité fameuse pour ses poulains, illustres protectrices de la fertile Orchomène et de l’antique race de Mynias, écoutez-moi, je vous adresse mes vœux !

Tous les biens, tous les plaisirs dont jouissent les mortels sont des bienfaits de votre bonté ; et si quelque homme a en partage la beauté, la sagesse ou la gloire, c’est encore à vous qu’il le doit. Jamais, sans les dignes Charites, les festins et les chœurs ne plairaient aux dieux. Dispensatrices de tous les plaisirs du ciel, assises sur des trônes auprès d’Apollon à l’arc d’or, vous offrez d’éternels hommages à votre père, l’immortel roi de l’Olympe.

Charmante Aglaé, Euphrosyne, amie des chants des poètes, filles du plus puissant des dieux, prêtez l’oreille à mes accents ; et vous, Thalie, pour qui la musique a tant de charmes, jetez un regard favorable sur cet hymne qui vole d’une aile légère dans ce jour heureux et prospère.

Pindare, *Olympiques*, Ode 14, vers 1-24

📖 Les Charites ont aussi un temple ; leurs statues sont en bois, et leurs vêtements seuls sont dorés ; le visage, les pieds et les mains sont en marbre blanc : elles tiennent, l’une une rose, celle du milieu un dé à jouer, et la troisième un rameau de myrte. On peut facilement faire des hypothèses sur l’origine de ces attributs : la rose et le myrte, emblèmes de la beauté, sont consacrés à Aphrodite, dont les Charites sont les compagnes ordinaires ; les dés servent d’amusement aux jeunes garçons et aux jeunes filles, dont la vieillesse n’a pas encore ridé le front. A la droite des Charites et sur le même piédestal s’élève une statue d’Eros.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre VI, chapitre 24, 6

Charon

Charon est le passeur des ENFERS : il a pour fonction de faire traverser l'Achéron (ou le Styx selon certaines légendes) aux âmes de tous ceux qui doivent entrer dans le royaume des morts, ce qui lui vaut d'être souvent désigné par les termes « nautonier » ou « nocher ». Il partage avec Hermès le qualificatif de « psychopompe », « conducteur des âmes » en grec.

Exécuteur du destin qui régit la vie des humains, Charon n'épargne ni jeunesse, ni beauté, ni vaillance : pour pouvoir monter sur sa barque, chaque défunt doit acquitter son droit de passage, sous forme d'une obole (une pièce de monnaie grecque de faible valeur), d'où la coutume de placer une pièce dans la bouche des morts au moment des funérailles ; faute de quoi, leurs âmes seraient condamnées à errer sans trouver la paix.

Charon n'apparaît ni chez Homère ni chez Hésiode, mais c'est une figure très répandue dès le VI^{e} siècle avant J.-C. aussi bien dans les croyances populaires que dans les arts. On le voit sur de nombreux vases funéraires athéniens la rame en main, le bonnet de marin sur la tête, prêt à recevoir

dans son bateau les ombres des morts, qui l'attendent sur la rive du fleuve infernal. La littérature et le théâtre le présentent comme un vieillard barbu et morose, gourmandant les âmes pour les presser à faire la traversée, toujours impitoyable à l'égard de celles qui n'ont pas d'obole pour payer leur passage.

Les Etrusques imaginaient Charon (*Charun*) comme un démon de la mort, proche d'Orcus, une sorte de bourreau hideux et grimaçant, armé d'un grand marteau pour assommer les mortels récalcitrants. Si son apparence générale reste humaine, il a les oreilles pointues du loup, des ailes, des ongles et un nez crochus, semblables aux serres et au bec d'un oiseau de proie ; sa bouche énorme est ouverte comme la gueule d'un animal dévorant ou rit d'un rire féroce. Charon accompagne Mars sur les champs de bataille, où il assomme et tue les héros destinés à périr de mort violente. Il est aussi la sentinelle qui garde la porte des Enfers ou celle du tombeau, dans les nécropoles étrusques ; parfois le rouleau du destin remplace le maillet entre ses mains. Les jeux de l'amphithéâtre romain ont perpétué cette vision macabre qui préfigure l'image du Diable dans les représentations chrétiennes de l'Enfer. En effet, après chaque combat de gladiateurs, des esclaves déguisés en Charon étrusque, maillet à la main,

étaient chargés de vérifier que les vaincus étaient bien morts avant d'évacuer leurs corps en les tirant par des crochets hors de l'arène.

➲ Carte « Les Enfers d'après Virgile »

📖 *Guidé par la Sibylle, Enée descend aux Enfers pour y retrouver son père défunt.*

De là part le chemin qui mène au fleuve Achéron et au Tartare. A cet endroit bouillonne un tourbillon d'eau rempli de boue et agité par de vastes remous ; il vomit tout son sable dans le Cocyte. Un batelier effrayant surveille ces eaux et ces fleuves, il est couvert d'une saleté terrible à voir : c'est Charon ; une masse de poils blancs mal entretenus couvrent son menton, des flammes brillent dans ses yeux au regard fixe, un manteau crasseux, attaché par un nœud, lui tombe des épaules. Il pousse lui-même sa barque avec une perche, il manœuvre les voiles et il fait traverser les corps dans son embarcation couleur de rouille ; il est bien vieux déjà, mais c'est un vieux toujours vert, avec la vigueur d'un dieu. C'est vers cet endroit que toute une cohue de défunts dispersée sur les rives se ruait pour passer […]. Ils se tenaient debout en suppliant pour être les premiers à passer de l'autre côté et ils tendaient les mains, impatients d'atteindre l'autre rive. Mais le triste nocher prend tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là, et il refoule les autres qu'il tient bien loin, à l'écart du rivage. Bouleversé par ce tumulte, Enée crie à la Sibylle :

– Dis-moi, vierge sacrée, pourquoi toute cette foule se rassemble-t-elle en masse sur le rivage ? Que demandent donc ces âmes ? Pour quelle raison les unes sont mises à l'écart et d'autres rament sur ces flots noirâtres ?

La prêtresse à la longue vie lui répond en quelques mots :

– Fils d'Anchise, authentique descendant des dieux, tu vois les profonds étangs du Cocyte et le marais du Styx : les dieux mêmes ont peur de manquer à leur parole quand ils prêtent serment sur lui ! Toute cette foule que tu vois est privée d'aide et de sépulture. Ce batelier, là-bas, c'est Charon : ceux qu'ils transportent ont été ensevelis. Mais pour les autres, il n'est pas possible de quitter ces rives horribles et de

traverser les remous du fleuve avant que leurs ossements n'aient obtenu de reposer en paix dans un tombeau. Pendant cent ans, ils errent en voltigeant de-ci, de-là. Alors seulement, quand ils sont enfin admis à passer, ils voient à leur tour ces étangs qu'ils ont tant désirés. […]

Enée et la Sibylle poursuivent leur route vers le fleuve. Dès que le nocher les aperçoit de loin s'avançant par le bois silencieux et dirigeant leurs pas vers la rive, il prend le premier la parole pour leur faire des reproches :

– Eh toi ! qui que tu sois, toi qui viens ici armé jusqu'à notre fleuve, dis-moi ce qui t'amène et d'où tu viens, sans t'avancer davantage ! C'est ici le séjour des Ombres, du Sommeil et de la Nuit qui endort tout : je n'ai pas le droit de faire passer des vivants dans la barque du Styx. Ah ! c'est bien vrai, je n'ai pas eu à me réjouir d'avoir accueilli ici, sur le marais, ni Hercule qui arrivait, ni Thésée accompagné de Pirithous, bien qu'ils soient nés de dieux et dotés de forces invincibles. Le premier a saisi de sa main et enchaîné le chien gardien du Tartare, qu'il avait arraché, tout tremblant, du trône même du roi ; les deux autres ont tenté d'enlever notre souveraine à la couche de Dis, son époux.

La Sibylle lui répond rapidement :

– Ici, pas de coups en traître de cette sorte ! Cesse de t'inquiéter, pas d'armes ni de violence ! Le gigantesque portier pourra en aboyant sans fin dans son antre terroriser les ombres exsangues et la chaste Proserpine surveiller le seuil de son oncle paternel ! C'est le Troyen Enée, célèbre pour sa piété et pour ses exploits au combat, qui descend voir son père chez les ombres au fond de l'Erèbe. Si tu n'es pas ému par un tel exemple d'amour et de dévouement, reconnais au moins ce rameau !

A ces mots, la Sibylle lui montre le rameau d'or qu'elle avait caché sous sa robe. Alors, la colère de Charon s'apaise. La prêtresse n'en dit pas plus ; le nocher dirige vers eux sa barque bleu sombre et s'approche de la rive. Il fait reculer les autres âmes, qui étaient déjà assises sur les bancs, et il fait monter le grand Enée dans sa coque. La barque fragile gémit sous le poids ; ses bords rapiécés laissent entrer l'eau du marais en abondance. Pourtant, elle finit par déposer le héros et la prophétesse sains et saufs de l'autre côté du fleuve, sur une terre boueuse, au milieu des algues verdâtres.

Virgile, *Enéide*, Livre VI, vers 295-416

📖 *Alceste a accepté de mourir à la place de son époux Admète : sentant la mort approcher, elle est assaillie par des visions.*

ALCESTE. – Je la vois sur le lac, je la vois, la barque à deux rames, et le passeur des morts, la main sur la perche. C'est Charon, il m'appelle, il crie : « Pourquoi tu tardes ? Mais hâte-toi donc ! C'est toi que j'attends ! » Vois comme il me presse, impétueusement.

ADMÈTE. – Hélas, qu'elle est pour moi cruelle la traversée que tu annonces ! Infortunée, quel tourment est le nôtre !

ALCESTE. – Il m'entraîne ! Il m'entraîne ! – tu ne le vois pas ? – vers le séjour des morts ! Sous ses sourcils noirs, son regard est sombre. Il a des ailes. Mais c'est Hadès ! Que veux-tu faire ? Lâche-moi ! Quelle route, malheureuse, ai-je à marcher ! […]

LE CHŒUR. – Adieu, fille de Pélias, reçois bon accueil dans les demeures d'en bas, dans le séjour sans soleil où tu vas habiter ! Qu'Hadès, le dieu aux cheveux noirs, te reconnaisse, que le vieux convoyeur des morts, accroupi à la barre, à l'aviron, sache que c'est la plus excellente des femmes qu'il prend dans sa barque à deux rames pour lui faire passer l'Achéron !

Euripide, *Alceste*, vers 252-263 et 435-444

📖 *Charon s'impatiente auprès de la Moire Clothô.*

– Bon alors, Clothô ! Ça fait un bout de temps que mon navire est prêt à affronter le large ! La sentine est vidée, le mât est dressé, on a mis les voiles, les rames sont bien fixées sur leurs courroies. Alors, qu'est-ce qu'on attend pour s'en aller ? Ah ! C'est encore Hermès qui est à la bourre ! Pourtant, il devrait être là depuis belle lurette ! Regarde-moi ça : personne dans ma barque ! Dire que j'aurais pu faire au moins trois voyages aujourd'hui ! C'est la fin du jour et pas la moindre petite obole ! Plouton – ça ! je m'y attends – va me traiter de flemmard alors que je ne suis pas responsable de la situation. Notre bien cher convoyeur de défunts – oh ! le brave garçon ! – a dû boire l'eau de la rivière Léthé : de fait, il a complètement oublié de revenir parmi nous. Eh bien ! Je parie qu'en ce moment il se fait les muscles avec les beaux garçons ou qu'il joue de la lyre ; ou bien il lit un discours en faisant

grand étalage de son talent. A moins qu'il ne se livre à quelques petits larcins en passant : c'est qu'il est doué dans ce domaine, le bougre ! Bref, il n'en fait qu'à sa tête ! Pourtant, il fait à moitié partie de notre association.

Lucien, *La Traversée ou le Tyran*, 1

Charybde

Charybde est l’un des deux écueils qui barrent le détroit de Messine, entre la botte italienne et la Sicile, l’autre se nommant Scylla. Homère les personnifie sous les traits de deux monstres femelles.

Née de l’union de Gaia, la Terre et de Poséidon, la jeune déesse Charybde est foudroyée et précipitée dans la mer par Zeus, parce qu’elle a dévoré quelques-uns des bœufs de Géryon, ramenés par Héraclès à Eurysthée pour les sacrifier à Héra.

Les courants créent au pied de Charybde des remous puissants qui aspirent ou repoussent les navires de passage au rythme des marées.

➲ Cartes « Le voyage des Argonautes », « Le voyage d’Ulysse »

📖 *Circé prévient Ulysse du danger que représentent les deux écueils nommés Charybde et Scylla.*

– Tu verras, Ulysse, que l’un des écueils est moins élevé, alors qu’ils sont tous deux l’un près de l’autre. Une de tes flèches franchirait l’intervalle. Sur celui-ci pousse un grand figuier sauvage chargé de feuilles, et, au pied du roc, la divine Charybde engloutit l’eau noire. Trois fois par jour elle la rejette et trois fois elle l’engloutit avec un bruit effroyable. Ne te trouve pas là, quand elle commence à l’engouffrer ; car l’ébranleur de la terre, Poséidon lui-même, ne pourrait te sauver, même s’il le voulait. […]

Mais à peine avons-nous laissé l'île des Sirènes derrière nous que j'aperçois cette sorte de brouillard blanc qui accompagne d'habitude les vagues énormes. Et je les entends se fracasser dans un vacarme sinistre ! Mes compagnons, pris de terreur, laissent les rames s'envoler de leurs mains : elles tombent toutes en claquant au fil de l'eau. Le bateau s'arrête, faute de mains pour ramer. Et moi, je vais d'un bout à l'autre du navire pour essayer de redonner courage à mes hommes par de douces paroles :

– Mes amis, nous avons déjà traversé bien d'autres épreuves ! Le danger à courir n'est pas plus grand que celui que nous avons connu, lorsque le Cyclope nous tenait enfermés de force au fond de sa caverne. Et pourtant, nous avons pu nous en tirer, grâce à l'efficacité de mon courage et de mes décisions : vous devez vous en souvenir, je pense ! Alors maintenant, courage ! obéissez tous à ce que je vais dire. Vous, restez assis sur vos bancs et frappez la mer en cadence, en enfonçant bien vos rames sous l'écume des flots ! Voyons si Zeus nous permettra d'échapper à ce désastre ! Pour toi, le pilote, voici mes ordres : mets-les bien dans ta tête, puisque c'est toi qui tiens le gouvernail de notre vaisseau creux. Tiens bien le bateau à distance de ce brouillard et de ces flots bouillonnants ! Passe au large et longe soigneusement l'autre écueil : si le navire t'échappe et s'élance par là-bas, tu nous jettes dans le malheur ! […]

Nous naviguons droit dans la passe, au comble de l'angoisse : d'un côté, Scylla ; et de l'autre, la divine Charybde qui engloutissait l'eau salée de la mer avec un bruit terrible. Lorsqu'elle la vomit, toute la mer s'agite, bouillonne en grondant, comme l'eau d'un chaudron posé sur un grand feu ; l'écume jaillit et retombe jusque sur les crêtes des deux écueils. Puis quand elle engloutit de nouveau l'eau de la mer, son gouffre paraît bouillonner tout entier ; un mugissement terrible s'élève tout autour du rocher, et, au fond du gouffre, on voit apparaître du sable noir.

Mes compagnons étaient verts de peur. Nous regardions Charybde et nous redoutions la mort.

Homère, *Odyssée*, Chant XII, vers 101-107, 201-220 et 234-244

Chimère

La Chimère fait partie de la grande famille des monstres, enfants de Typhon et d'Echidna, qui compte, entre autres, l'hydre de Lerne, les chiens Orthros et Cerbère, la Sphinx et le lion de Némée. C'est un hybride fantastique de trois animaux : un lion, une chèvre et un serpent. On la représente soit avec une tête de lion sur un corps de chèvre avec une queue de serpent, soit avec trois têtes, de lion, de chèvre et de serpent. Gigantesque, d'une rapidité fulgurante, elle crache du feu, tuant tout sur son passage.

La Chimère sévit en Asie Mineure, du côté de la Carie. Iobates, roi de Lycie, craignant qu'elle ne s'attaque à son pays, demande à Bellérophon de l'éliminer. Le héros, fils de Poséidon, possède un cheval extraordinaire, doté d'ailes, Pégase. Avec son aide, il s'élève au-dessus des flammes que vomit le monstre aux abois et enfonce dans ses gueules béantes soit une lance chargée d'un bloc de plomb, soit des flèches à la pointe de plomb. Le métal fond à la chaleur du brasier interne de la bête et lui inflige des blessures mortelles.

Comme la plupart des monstres cracheurs de feu, la Chimère est originaire d'une région volcanique. Les historiens romains citent un mont Chimère en Lycie, creusé de multiples cheminées d'où s'échappe du méthane enflammé.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

📖 Monstre effrayant, énorme, rapide, infatigable, elle a trois têtes, celle d'un lion farouche, celle d'une chèvre et celle d'un puissant serpent ; lion par le haut de son corps, dragon par l'arrière, chèvre entre les deux, elle vomit avec un bruit abominable des torrents de feu. Elle succombe à Pégase et au vaillant Bellérophon.

Hésiode, *Théogonie*, vers 319-329

📖 Dans la Phasélis (province de la Lycie) brûle le mont Chimère, et la flamme ne s'en éteint ni le jour ni la nuit ; l'eau en active les feux, la terre ou le foin les éteint, d'après le rapport de Ctésias de Cnide.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre II, chapitre 110

📖 D’autres disent tout simplement que la fameuse Chimère était une montagne directement exposée au soleil. Comme elle recevait les rayons embrasés de cet astre dévorant, elle en réfléchissait l’intensité et la chaleur sur la plaine. Tous les fruits se desséchaient. Bellérophon prit l’initiative d’abattre le pan de montagne dont la surface trop polie renvoyait le plus vivement les rayons du soleil. Mais les Lyciens ne manifestèrent aucune reconnaissance. Il résolut, dans sa colère, de se venger d’eux mais les femmes parvinrent à le fléchir. Dans son quatrième livre de l’histoire d’Héraclée, Nymphis donne une explication qui n’a rien de fabuleux. Il assure que dans le pays des Xanthiens un sanglier sauvage portait la désolation parmi les animaux et dévastait les fruits de la terre. Bellérophon le tua mais les Lyciens ne lui en témoignèrent aucune reconnaissance ; alors il implora contre eux la vengeance de Poséidon. De toute la plaine se dégagèrent des exhalaisons salines qui gâtèrent complètement le sol et le rendirent amer, jusqu’au moment où, par égard pour les femmes qui étaient venues le supplier, Bellérophon pria Poséidon d’apaiser son courroux.

Plutarque, *Les Vertus des femmes*, chapitre 9
« Lyciennes »

Chiron

Bien qu’on dise qu’il est l’aîné des Centaures, Chiron n’est pas de la même race que les fauves lubriques issus d’Ixion et de Néphélé. Il est, lui, un dieu immortel, fils de Cronos et de l’Océanide Philyre. Pourquoi alors ce corps hybride, mi-homme, mi-cheval ? C’est encore une histoire d’adultère et de jalousie : Rhéa surprend Cronos et Philyre au beau milieu de leurs ébats ; son divin mari, qui brille plus par son art du camouflage que par son courage, se transforme en étalon pour détaler aussitôt, ventre à terre. Philyre va se cacher en Thessalie, où elle donne naissance à Chiron. Pour atténuer sa honte d’avoir enfanté un monstre, Cronos la métamorphose en tilleul, *philyra* en grec.

Chiron s’installe dans une caverne sur le mont Pélion, où il mène une existence paisible. Il épouse la nymphe Chariclo dont il a de nombreuses filles, les Nymphes Pélionides, « filles du Pélion ». L’une d’elles, Endéis, deviendra la mère de Pélée, la grand-mère d’Achille. Apollon et Artémis initient le Centaure à la musique et à la divination, lui enseignent l’art de la chasse et la connaissance des plantes. On dit aussi qu’il est l’inventeur de la

médecine et chirurgien à ses heures. Ainsi, il rend la vue à Phœnix, le futur précepteur d'Achille.

Chiron a une solide réputation de pédagogue. Dieux et rois lui confient l'éducation de leurs enfants quand ils ont un problème avec leur famille. Souvent, il se fait aider des Muses ou des Nymphes, avec lesquelles il vit en bonne intelligence. Parmi ses élèves, on compte plusieurs rejetons d'Apollon : Asclépios, à qui il enseigne la médecine, Aristée, qui devient à ses côtés expert en élevage et en apiculture, ainsi que son fils Actéon, le chasseur. Chiron recueille Jason, que sa mère a exposé sur le mont Pélion pour le sauver de son oncle. Il est aussi le protecteur de Pélée, son petit-fils, qu'il sauve des mauvais Centaures et à qui il explique comment maîtriser la déesse marine Thétis pour se marier avec elle. Quand celle-ci quitte le foyer conjugal, c'est encore lui qui élève le petit Achille. Dès son plus jeune âge, il lui apprend le courage et l'endurance, la rigueur morale et le sens de la justice ; il l'entraîne à manier les armes et à combattre des bêtes féroces, le nourrissant même de leurs entrailles pour l'endurcir.

Héraclès passe également dans la région, où il poursuit une bande de Centaures. Bien que Chiron soit l'allié du héros, cette rencontre lui sera fatale. En effet, selon les légendes, Héraclès le touche par

erreur d’une flèche empoisonnée ou c’est le vieux sage lui-même qui se blesse en manipulant les armes de son hôte. Chiron ne peut mourir, puisqu’il est immortel, mais il ne peut pas guérir non plus, car il n’y a pas de remède au poison qui provient du sang de l’Hydre de Lerne. Ses souffrances sont telles qu’il supplie les dieux de prendre sa vie, comme Héraclès lui-même quelques années plus tard. Finalement, il lègue son immortalité à Prométhée et Zeus le transforme en une constellation, le Centaure.

📖 *Achille raconte ses premières années aux côtés de Chiron.*

On dit que, dès mes plus tendres années, et pendant toute mon adolescence, du jour où le vieillard de Thessalie me reçut dans sa rude montagne, je ne mangeai aucun des aliments ordinaires. Jamais, pour rassasier ma faim, je n’eus le doux sein d’une mère, mais les dures entrailles des lions, et la moelle palpitante encore que je suçais avec plaisir : voilà quels furent d’abord pour moi les présents de Cérès, les dons joyeux de Bacchus, que me permettait mon nouveau père.

Bientôt il m’entraîna à grands pas sur ses traces, à travers les repaires inaccessibles ; il m’apprit à me réjouir à la vue des bêtes féroces, à ne trembler ni au fracas des rochers brisés par les torrents, ni dans le profond silence d’une vaste forêt. Déjà j’avais la lance à la main, le carquois sur l’épaule, et le goût précoce du glaive. Le soleil et le froid avaient durci ma peau. Je ne me couchais pas sur un lit moelleux, je partageais le rocher où dormait mon maître. J’avais à peine dix ans que déjà il me forçait à courir devant les cerfs légers et les Lapithes montés sur leurs étalons, à suivre à la course une flèche lancée devant moi. Lui-même souvent me défiait, malgré mon agilité et ma jeunesse. Il s’élançait sur mes traces au galop et, quand il me voyait épuisé de ma longue course à travers la campagne, il m’applaudissait en riant, et me soulevait sur ses épaules. Souvent aussi, à peine les flots commençaient-ils à se figer, engourdis de froid, qu’il m’ordonnait de

marcher sur la glace sans la briser. C’étaient là les glorieux exploits de mon enfance.

Stace, *Achilléide*, Livre II, vers 96-119

📖 Le Pélion est une montagne d’Hémonie exposée aux vents du sud. Ses cimes verdoient sous les pins, ses flancs sont couverts de chênes. Il s’y trouve une caverne dans un antique rocher, où, d’après la tradition, habita Chiron, le vieux sage. C’est lui qui aurait enseigné les mélodies de la lyre à celui qui devait un jour donner la mort à Hector. Hercule y passa, après avoir achevé en partie ses travaux ; quelques missions à peine lui restaient encore à accomplir. Ainsi le hasard avait réuni là les deux responsables de la chute de Troie : un enfant, petit-fils d’Eaque, et le fils de Jupiter. Chiron accueille ce jeune hôte et lui demande ce qui l’amène. Pendant qu’Hercule lui répond, il examine la dépouille du lion et la massue :

– Le héros est digne de ces armes, dit-il, et ces armes sont dignes du héros.

Le petit Achille non plus ne peut s’empêcher de toucher de ses mains la peau du fauve à la crinière hirsute. Tandis que le vieillard manie les armes trempées dans le poison, une flèche tombe et va se ficher dans son pied gauche. Chiron pousse un gémissement et retire le fer de la blessure. Hercule et le jeune Thessalien compatissent. Vite, il mélange des herbes cueillies sur les collines de Pagase et essaie toutes sortes de remèdes pour soigner sa plaie. Mais le poison dévorant est plus fort que la médecine, l’infection a pénétré jusqu’aux os, et contaminé le corps entier.

Le sang de l’Hydre de Lerne s’était mêlé au sang du Centaure, il était trop tard pour le soulager. Achille, les yeux pleins de larmes, était assis près de lui comme auprès d’un père. C’est ainsi qu’il devrait pleurer si Pélée venait à mourir. Souvent, de ses mains affectueuses, il pressait les mains du malade, et le maître était récompensé de l’éducation qu’il avait donnée. Souvent il l’embrassait et répétait au vieillard couché sur son lit de douleur :

– Vis, je t’en prie, ne m’abandonne pas, cher père.

Le neuvième jour, très juste Chiron, tu eus le corps entouré d’une ceinture de deux fois sept étoiles.

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 381-414

Circé

Circé est une magicienne, fille du Soleil et d'une nymphe. Elle est la sœur d'Aiétès, lui-même père d'une autre sorcière, Médée. Amoureuse passionnée, c'est une « femme fatale », cruelle et dominatrice.

Elle habite l'île d'Aiaié, sur la côte ouest de l'Italie. Dans son magnifique palais, elle file et tisse en chantant. Sa spécialité est de transformer les étrangers de passage en animaux grâce à des potions maléfiques, en les frappant d'une baguette magique. Ainsi, les compagnons d'Ulysse la trouvent entourée de loups et d'autres fauves apprivoisés. Elle les transforme à leur tour en porcs. Mais ses sortilèges échouent sur le héros, immunisé par une plante merveilleuse. La menaçant de son épée, il l'oblige à jurer sur le Styx qu'elle ne lui fera pas de mal, avant de devenir son amant. Elle rend alors leur forme humaine à ses compagnons et lui donne de précieux conseils pour la suite de son voyage.

Circé intervient également dans la légende des Argonautes. Elle purifie sa nièce Médée et Jason qui viennent la supplier d'intercéder auprès de Zeus après que Médée a tué et dépecé son frère pour disperser dans la mer les morceaux de son cadavre.

➲ Cartes « Le voyage des Argonautes », « Le voyage d’Ulysse »

📖 La troupe d’Euryloque trouve vite la maison de Circé dans le creux d’un vallon : elle est bâtie en pierres lisses, en terrain découvert. Tout autour rôdaient des loups et des lions des montagnes, que la déesse avait ensorcelés en leur donnant de redoutables drogues. Quand ces fauves voient mes hommes, au lieu de se jeter sur eux, ils s’approchent et se mettent à les caresser avec leurs longues queues : on dirait des chiens qui se précipitent sur leur maître en remuant la queue pour lui faire fête quand il revient d’un festin, parce qu’il leur apporte toujours quelque douceur alléchante. C’est de cette façon que les loups aux fortes griffes et les lions accueillent mes compagnons. Mais eux sont saisis de terreur en voyant ces monstres terribles tourner autour d’eux. Ils s’arrêtent alors devant la porte de la déesse aux belles boucles : ils entendent Circé, dans l’intérieur du palais, qui chante de sa belle voix ; elle est en train de tisser une grande toile sur son métier à tisser, une toile divine en vérité, un de ces délicats ouvrages, charmants et magnifiques, que seules savent tisser les déesses. Le premier à prendre la parole est Polytès, un habile entraîneur de guerriers qui m’était le plus cher et le plus dévoué de tous mes compagnons :

– Mes amis, à l’intérieur de ce palais, il y a une femme, déesse ou simple mortelle, qui tisse au métier une grande toile et qui chante à merveille ; la demeure tout entière résonne de l’écho de sa voix. Allons ! crions sans plus tarder.

A ces mots, les autres se mettent à crier pour appeler. Aussitôt la déesse arrive, ouvre la porte qui brille d’un bel éclat et les invite à entrer. Tous ensemble la suivent sans même prendre le temps de réfléchir. Seul Euryloque ne bouge pas : il soupçonne un piège. Cependant, Circé a fait entrer mes hommes, elle les a fait s’asseoir sur des chaises et des fauteuils. Puis elle se met à battre du fromage, de la farine et du miel vert dans du vin de Pramnos ; elle ajoute à cette mixture épaisse une drogue redoutable pour leur faire perdre tout souvenir de leur patrie.

Dès que les hommes ont bu d’un trait tout le breuvage qu’elle leur offrait, Circé les frappe soudain de sa baguette et les enferme dans sa porcherie. Oui, ils étaient bien devenus des porcs : ils en avaient la tête, la voix, les soies, le corps ; seul leur esprit n’avait pas changé : il restait le même qu’auparavant. Et c’est ainsi qu’ils ont été enfermés, tandis qu’ils pleuraient et criaient. Circé leur jette à manger des glands de chêne et d’yeuse, des baies de cornouiller, tout ce que mangent d’habitude les porcs qui se vautrent dans la boue.

Homère, *Odyssée*, Chant X, vers 210-243

📖 *Circé est tombée amoureuse de Picus, fils de Saturne. Mais le jeune prince n’aime que sa femme Canente, les chevaux et la chasse.*

Picus était sorti de son palais pour chasser le sanglier à l’épieu dans la campagne des Laurentins. Monté sur un coursier rapide, deux javelots dans la main gauche, il était arrivé au cœur de la forêt. Il portait un manteau de pourpre attaché par une agrafe d’or. La fille du Soleil était venue dans ces mêmes bois pour cueillir de nouvelles herbes sur ces collines fertiles. Cachée dans un taillis, elle voit le jeune prince et demeure interdite : les herbes qu’elle avait cueillies lui tombent des mains.

Un feu violent s’allume dans ses veines. Dès qu’elle a repris ses esprits après ce coup de foudre, elle veut lui déclarer son désir. Mais son cheval va trop vite, et la garde qui l’entoure l’empêche d’approcher.

– Mais tu ne m’échapperas pas, s’écrie-t-elle, même si le vent t’emporte, à moins que je me connaisse mal, à moins que tous les effets des plantes se soient évanouis, ou que mes enchantements me trompent moi-même.

Elle fabrique alors l’image sans corps d’un faux sanglier. Elle lui commande de courir devant le roi, et de faire semblant d’aller dans la forêt touffue, où les arbres trop rapprochés ne laissent plus aucun passage pour un cavalier. Immédiatement, Picus trompé court après l’ombre d’une proie. Il descend de son cheval au dos fumant, et, poursuivant une espérance vaine, s’avance à pied dans l’épaisse forêt. Alors la fille du Soleil commence ses charmes magiques. Elle récite des prières et dit des formules magiques, elle invoque des dieux inconnus, dans des incantations inconnues, dont elle se sert d’habitude pour

troubler le visage de la Lune couleur de neige et envelopper de nuages gonflés d'eau la tête de son père. A ses accents formidables, le ciel se couvre de ténèbres, et de noires vapeurs montent de la terre. Les compagnons de Picus errent au hasard dans cette nuit soudaine, et les gardes sont dispersés.

Circé saisit l'occasion, jugeant le moment favorable :

– Par ces yeux qui ont séduit les miens, s'écrie l'enchanteresse, par cette beauté qui force une déesse à te supplier, ô le plus beau des mortels, je t'en conjure, réponds à mes feux, reçois pour beau-père le Soleil qui voit tout ; ne sois pas cruel, ne méprise pas la Titanide Circé.

Mais Picus repousse froidement la déesse […].

Alors elle se tourne deux fois vers l'occident, deux fois vers l'orient. Elle touche trois fois le jeune homme de sa baguette, et prononce trois formules magiques. Picus s'enfuit. Il s'étonne de courir plus vite que d'habitude, il voit son corps se couvrir de plumes. Encore indigné, il arrive soudain dans les forêts du Latium sous la forme d'une nouvelle espèce d'oiseau. Il perce de son bec dur les chênes sauvages, et, dans sa rage, blesse leurs rameaux. Ses ailes ont conservé la couleur pourpre de son manteau, dont l'agrafe nuance d'or son col et son plumage. Picus n'a conservé de son passé que son nom.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XIV, vers 342-391

Clytemnestre

Fille de Léda, Clytemnestre est la sœur jumelle d'Hélène, mais tandis que celle-ci est fille de Zeus, uni à Léda sous la forme d'un cygne, elle-même a pour père le mortel Tyndare, roi de Sparte.

Elle est d'abord mariée à Tantale, fils du roi de Mycènes Thyeste, mais Agamemnon, fils d'Atrée, tue son époux et son fils nouveau-né. Clytemnestre est contrainte d'accepter le mariage avec Agamemnon qui a trouvé refuge auprès de Tyndare et a obtenu son appui pour reprendre le royaume de Mycènes. De cette union maudite naissent trois enfants : Iphigénie, Electre et Oreste.

Lorsque la flotte grecque, en partance pour Troie, est immobilisée dans le détroit d'Aulis par l'absence de vents, Agamemnon, chef de l'expédition qui doit ramener Hélène, l'épouse de son frère Ménélas, attire sa femme et sa fille aînée dans un piège : sous prétexte de marier Iphigénie à Achille, il prépare en secret le sacrifice de la jeune fille que réclame la déesse Artémis pour apaiser son courroux et accorder enfin les vents nécessaires au départ. Renvoyée après le sacrifice de sa fille, Clytemnestre redouble de

haine à l’égard de son époux, dont elle veut tirer vengeance.

Pendant la guerre de Troie, Clytemnestre se laisse séduire par Egisthe, fils incestueux de Thyeste et cousin d’Agamemnon, dont elle fait le nouveau maître de Mycènes : c’est lui qui machine l’assassinat du « roi des rois » victorieux, à son retour du combat. Selon les différentes versions de la légende, de simple témoin du meurtre perpétré par Egisthe, Clytemnestre devient sa complice et finit même par frapper son mari de sa main alors que celui-ci, au sortir du bain, se trouve sans défense ; par jalousie, elle tue également Cassandre, fille du roi de Troie Priam, qu’Agamemnon avait ramenée dans son butin. Sept ans plus tard, Clytemnestre est tuée par son propre fils Oreste qui, poussé par Electre, venge ainsi la mort de leur père.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 *Clytemnestre a appris qu’Agamemnon veut sacrifier leur fille Iphigénie.*

CLYTEMNESTRE. – Ecoute donc maintenant. Je vais parler et non plus par énigmes. Et je te reprocherai ceci avant tout : tu m’as épousée contre mon gré et enlevée de force, après avoir tué mon premier mari Tantale, fils de Thyeste, et écrasé vivant contre terre mon enfant nouveau-né, arraché violemment de mon sein. Les fils de Zeus, mes frères, illustres par les chevaux, te firent la guerre ; mais Tyndare, mon vieux père, que tu vins supplier, te sauva de la mort, et tu me remis dans

ton lit. Depuis, je me suis réconciliée avec toi, et tu attesteras toi-même que j'ai été pour toi et pour ta demeure une épouse irréprochable, chaste, accroissant ton bien patrimonial. Et, te réjouissant, soit dans ta demeure, soit au dehors, tu étais heureux. C'est un rare gibier pour un mari qu'une telle femme ! Outre trois filles, je t'ai enfanté ce fils, et tu veux m'enlever cruellement l'une d'entre elles ! Et si quelqu'un te demandait pourquoi tu veux la tuer, réponds ! que dirais-tu ? Faut-il que je parle en ton nom ? C'est afin que Ménélas retrouve Hélène ! C'est une belle coutume que de racheter une mauvaise femme au prix de nos enfants, ce qui est le plus odieux par ce qui est le plus cher ! Mais, si tu pars pour cette guerre en m'abandonnant à la maison, et si tu es longtemps absent, quel cœur penses-tu que j'aurai dans le palais désert, auprès de la chambre vide de ma fille morte, dans la solitude, dans les larmes, et la pleurant toujours ?

Euripide, *Iphigénie à Aulis*, vers 1146-1176

📖 *Clytemnestre apparaît avec les cadavres d'Agamemnon et de Cassandre.*

CLYTEMNESTRE. – Je n'aurai point honte de démentir maintenant les nombreuses paroles que j'ai dites déjà, comme il convenait dans le moment. De quelle façon, en effet, préparer la perte de celui qu'on hait et qu'on semble aimer, afin de l'envelopper dans un filet dont il ne puisse se dégager ? A la vérité, il y a bien longtemps que je songe à livrer ce combat. J'ai tardé, mais le temps est venu. Me voici debout, je l'ai frappé, la chose est faite. Certes, je n'ai point agi avant qu'il ne lui fût impossible de se défendre contre la mort et de l'éviter. Je l'ai enveloppé entièrement d'un filet sans issue, à prendre les poissons, d'un voile très riche, mais mortel. Je l'ai frappé deux fois, et il a poussé deux cris, et ses forces ont été rompues, et, une fois tombé, je l'ai frappé d'un troisième coup, et Hadès, gardien des morts, s'en est réjoui ! C'est ainsi qu'en tombant il a rendu l'âme. En râlant, il m'a arrosée d'un jaillissement de sa blessure, noire et sanglante rosée, non moins douce pour moi que ne l'est la pluie de Zeus pour les moissons, quand l'épi ouvre l'enveloppe. Voici où en sont les choses, vieillards argiens qui êtes ici. Réjouissez-vous, si cela vous plaît ; moi, je m'applaudis. S'il était convenable de faire des libations sur un mort, certes, on pourrait en

faire à bon droit sur celui-ci. Il avait empli le cratère de cette maison de crimes exécrables, et lui-même il y a bu à son retour.

Eschyle, *Agamemnon*, vers 1372-1398

📖 *Oreste apparaît avec les cadavres de Clytemnestre et d'Egisthe.*

ORESTE. – Voyez les deux tyrans de cette terre, les meurtriers de mon père, les dévastateurs de cette maison ! Ils étaient naguère vénérables, et ils s'asseyaient sur le trône royal. Et, maintenant, ils s'aiment encore, comme on en peut juger par ce qu'ils ont subi, et leur foi mutuelle est toujours la même. Ils avaient juré de donner la mort à mon malheureux père et de mourir ensemble, et ils ont pieusement tenu leur serment ! Voyez aussi, vous qui n'ignorez pas ce crime, voyez cet instrument du meurtre, lien et filet où furent pris les pieds et les mains de mon malheureux père. Etendez ce voile, et, debout tout autour, voyez le filet où se prennent les hommes. Que le père le voie ! non le mien, mais celui qui voit tout, le soleil ! Qu'il voie les actions impies de ma mère, et, si je suis accusé, qu'il me soit témoin que j'ai légitimement commis ce meurtre. Je ne m'inquiète point de celui d'Egisthe, car il n'a reçu, comme la loi l'ordonne, que le châtiment de l'adultère. Mais celle qui a médité ce crime odieux contre l'homme dont elle a porté les enfants sous sa ceinture, fardeau si doux alors et maintenant funeste, que t'en semble-t-il ? Certes, c'était une murène ou une vipère qui empoisonnait tout ce qu'elle touchait, même sans morsure, par son audace violente, son iniquité et sa méchanceté ! Et ceci, de quel nom le nommerai-je ? Rets à prendre les bêtes féroces, ou voile d'une baignoire de mort ? Tout nom est le vrai, que je dise filet ou voile à embarrasser les pieds. L'homme qui se met à l'affût des voyageurs et vit de ce qu'il vole s'en servirait volontiers. A l'aide de cet instrument de ruse, il commettrait d'innombrables meurtres et il en méditerait autant dans son esprit. Une telle femme n'habitera jamais dans ma demeure. Que je meure plutôt, grâce aux dieux, sans enfants !

Eschyle, *Les Choéphores*, vers 976-1006

Coré

▷ Proserpine

Coré, « la jeune fille », gracieuse déesse printanière, ne peut se comprendre sans son double obscur, la sévère Perséphone. Fille de Zeus et de Déméter, elle ne quitte guère sa mère à qui l'unit une tendre affection, sinon pour jouer dans les prés avec ses compagnes et y cueillir des fleurs. Cette existence libre et insouciante se brise tragiquement lorsqu'elle est victime d'un rapt.

Elle flânait dans les prairies autour d'Enna, en Sicile, lorsque attirée par des narcisses, ou des violettes, elle s'éloigne un peu de ses amies. La terre s'ouvre, un char surgit des profondeurs et l'emporte. Elle n'a que le temps de pousser un cri de désespoir qui parvient aux oreilles de sa mère. Déméter va mener une véritable enquête pour identifier le ravisseur. Seuls, la nymphe Cyané, ainsi qu'Hélios qui voit tout, peuvent la renseigner : Hadès a enlevé Coré pour en faire son épouse et la souveraine des Enfers.

La jeune fille, en mangeant quelques pépins de grenade, s'est irrémédiablement liée au royaume d'en bas ; l'obstination de sa mère ne pourra obtenir de

Zeus qu’une demi-mesure. Elle passera sous terre une moitié de l’année avec son mari, Hadès, une moitié sur la terre avec sa mère.

Le succès de cette histoire dans les textes et les représentations tient certes à son caractère éminemment romanesque, mais aussi à ses significations multiples. Coré illustre le destin de toute jeune fille destinée à quitter la sécurité du giron maternel pour prendre le statut d’épouse. L’enlèvement par Hadès symbolise une découverte de la sexualité dans la violence, la surprise, le mystère, l’effroi, mais les pépins de grenade signalent un consentement : Coré n’a pu résister à la tentation, à la curiosité, au désir… et est devenue femme. On peut rapprocher cette initiation de celle d’Eve, et la grenade de la pomme du péché originel.

Coré incarne la végétation qui doit disparaître sous la terre pour pouvoir renaître ; les mystères d’Eleusis célébraient le retour vers la lumière de la jeune femme, signe d’un salut possible pour les âmes.

📖 La fille de Cérès, unique espoir de la déesse des moissons, se distingue entre toutes par son ardeur à cueillir les fleurs. Tantôt elle remplit de la dépouille des champs de gracieuses corbeilles d'osier flexible ; tantôt elle assortit des fleurs, et tresse des couronnes pour son front, sans y voir un triste présage. […] Le souffle des coursiers d'enfer obscurcit l'éclat du soleil. […] Les nymphes se dispersent en fuyant : Proserpine est déjà sur le char du ravisseur, elle gémit ; elle appelle ses compagnes. […] Cependant le char est emporté d'une course rapide ; Proserpine meurtrit ses bras, et ses plaintes vont se perdre dans les airs : « […] Heureuses toutes celles qu'emportèrent d'autres ravisseurs ! Au moins vous voyez toujours le soleil qui luit pour tous les mortels. Mais moi, on me ravit et la lumière et le doux nom de vierge : je perds en même temps l'honneur et la clarté des cieux. Il me faut quitter la terre pour aller subir le joug du tyran des enfers. Funeste amour des fleurs ! fatal mépris des conseils de ma mère ! artifices trop tard dévoilés de Vénus ! […] O ma mère ! viens à mon secours ! »

Claudien, *Le Rapt de Proserpine*, Livre II, vers 137-141, 204-267

📖 C'est ici le moment de raconter l'enlèvement de Proserpine, fille de Cérès. Je ne ferai que répéter ce que vous savez déjà, j'ai peu de détails nouveaux à vous apprendre. Il est une île qui prolonge au sein de la mer ses trois promontoires, on l'appelle Trinacrie, sa forme lui a fait donner ce nom. C'est un séjour agréable à Cérès, elle y possède plusieurs villes, parmi lesquelles on compte Enna aux fertiles campagnes. La froide Ethuse avait convié les mères des dieux à un festin sacré. La blonde Cérès s'y était rendue. Sa fille, suivie de ses compagnes habituelles, errait, pieds nus, à travers les prairies de son domaine. Au fond d'une sombre vallée, il est un lieu où des eaux tombent du haut des rochers et entretenaient une fraîcheur humide. Là brillaient toutes les couleurs qui existent dans la nature. La terre était couverte de mille fleurs éclatantes. A cet aspect, Proserpine s'écrie :

– Venez, mes compagnes, remplissez comme moi vos robes de fleurs.

Ce butin charme les jeunes filles ; elles oublient la fatigue et ne sentent que le plaisir. L'une emplit les corbeilles de jonc tressé ; l'autre

dépose les fleurs dans son sein, une autre dans les plis flottants de sa robe. Celle-ci cueille des soucis, celle-là préfère les violettes, celle-là coupe avec l'ongle la tige du pavot. L'hyacinthe retient les unes, l'amarante les autres. Le thym, le romarin, le mélilot sont préférés tour à tour. On cueille surtout la rose, et, avec elle, mille fleurs sans nom. Quant à Proserpine, elle choisit le safran délicat et le lis à la blancheur immaculée. Cependant les jeunes filles s'éloignent peu à peu, entraînées par leur ardeur. Le hasard veut qu'aucune n'ait suivi sa maîtresse.

L'oncle de Proserpine l'aperçoit, et aussitôt l'enlève en toute hâte. Des coursiers azurés l'emportent vers le royaume de Pluton. La jeune fille lacère ses vêtements et crie :

– Io, mère chérie, on m'enlève !

Cependant Pluton vole sur le chemin des enfers ; car jusque-là ses chevaux avançaient à peine, éblouis par la lumière du jour, trop vive pour leurs yeux. Les corbeilles sont pleines de fleurs. Le chœur des jeunes filles s'écrie :

– Proserpine, viens recevoir nos présents.

Cet appel reste sans réponse ; alors elles remplissent les montagnes de cris perçants, et d'une main désespérée, elles se frappent la poitrine.

Ovide, *Fastes*, Livre IV, vers 417-454

Cosmogonie

D’où venons-nous ? D’où vient le monde où nous vivons ? Comment l’Univers a-t-il commencé ? Toutes les cosmogonies, qu’elles soient religieuses ou scientifiques, tentent de dire l’origine du monde dans lequel vivent les hommes qui les conçoivent. Elles racontent comment ce monde est advenu à l’existence, comment il s’est créé, ou a été créé.

La démarche des hommes pour percer le mystère de leurs origines les amène à remonter jusqu’à la nuit primordiale, et à éclairer par les mots (*logos*) mis en récits (*mythos*) les « causes premières » (*aitia*), les « conditions premières », ou les « matières premières » de la vie terrestre (*archai*). Dans les récits de genèse se trouvent donc des invariants, liés à des questions universelles, et des variantes, aussi diverses que les réponses qu’y ont apportées les peuples du monde entier depuis plusieurs millénaires.

Les premières cosmogonies

Les premières cosmogonies connues viennent d’Egypte et d’Orient. Selon les traditions égyptiennes, une butte de terre émerge des eaux primordiales appelées Noun, dans le silence et les ténèbres du chaos. En Mésopotamie, c’est un long

poème rédigé à Babylone sous le règne de Nabuchodonosor I^er^ (1124-1103 av. J.-C.) qui raconte la création du monde. On l'appelle *Enuma Elish*, d'après ses premiers mots (« Lorsque Là-haut… »). Au commencement, Apsoû, Eaux douces, force primitive masculine et Tiâmat, Eaux salées, force primitive féminine, se mêlent pour donner naissance à de nombreuses divinités, tandis que le ciel et la terre, qui n'ont pas encore de nom, se séparent.

La mythologie gréco-latine nous révèle la vision du monde d'une large part de l'humanité à partir du deuxième millénaire avant Jésus-Christ. En effet, c'est en Grèce que s'opère, avec la civilisation mycénienne vers 1500 av. J.-C., le premier syncrétisme entre les anciennes mythologies d'Asie Mineure, du Bassin méditerranéen et celle des Indo-Européens. Elle dominera le monde occidental jusqu'à la naissance du christianisme et même au-delà.

Les forces en présence : Chaos, Gaia et Eros

Notre principale source est la *Théogonie* d'Hésiode, composée au VIII^e^ siècle avant Jésus-Christ. Dans ce poème, la triade d'entités

primordiales qui apparaît au commencement, avant la création de l’univers, est constituée de Chaos, Gaia et Eros.

Le nom neutre *chaos* est dérivé de la racine *cha-* signifiant « fente », « béance », « ouverture ». Il est proche du nom *chasma*, le gouffre, qui s’applique habituellement au Tartare. C’est un abîme, mais sans limites, un trou sans fond, et aussi sans bords.

Certains esprits plus rationnels ont cherché une autre étymologie. Platon et les stoïciens, par exemple, rattachent *chaos* à *chéô*, « verser », « répandre ». Ils le conçoivent comme une masse informe et confuse d’éléments disparates, « versés ensemble ». Cette fausse étymologie est peut-être aussi due à l’influence d’autres cosmogonies méditerranéennes ou orientales, qui font émerger l’univers des eaux primordiales : le Noun égyptien, l’Apsoû et la Tiâmat sumériens… Homère lui-même place l’Océan à l’origine des générations divines.

Chez les Grecs, ce principe est nettement abstrait, au sens de « espace virtuel », « ouverture à un monde possible ». Abstrait également au sens de « à part », « retiré », puisqu’il ne se combine avec aucune autre entité. Pourtant son surgissement va susciter l’apparition de la matière, à commencer par Gaia.

Gaia, la Terre, est d’emblée caractérisée par son aspect matériel : elle est ferme, stable. Après le vide, apparaît le plein, le trop-plein même, de la Terre génitrice et nourricière, d’où découlera tout l’univers sensible.

La troisième entité est l’Amour, l’attraction qui va rendre possible la création de l’univers. Il ne s’agit pas de l’amour angelot, fils d’Aphrodite, mais d’un Eros plus ancien, la puissance originelle qu’évoque Phèdre dans le *Banquet* de Platon. Eros intègre et unifie les principes opposés. Chez Hésiode, c’est une force primitive qui pousse brutalement les êtres l’un vers l’autre, comme Ouranos et Gaia.

Dans la cosmogonie plus « scientifique » du *Timée*, Platon utilise la proportion géométrique comme principe d’harmonisation du monde. Le *logos* se substitue à Eros dans la création du *cosmos* à partir des quatre éléments. Mais le lexique qui décrit l’attraction entre les éléments reste celui de l’amour (racine *phil*-).

📖 Avant la·création de la mer, de la terre et du ciel, qui est la voûte de l'univers, la nature entière ne présentait qu'un aspect uniforme : on a donné le nom de chaos à cette masse grossière, qui n'était qu'un bloc inerte, sans forme et sans vie, un entassement confus d'éléments discordants et mal unis entre eux. Le soleil ne donnait pas encore sa lumière au monde ; la lune ne faisait pas briller les cornes de son croissant ; la terre n'était pas suspendue dans l'air et elle n'avait pas trouvé l'équilibre de son propre poids ; la mer n'avait pas encore étendu autour de la terre ses bras immenses. Partout l'air, la mer et la terre étaient confondus : la terre n'avait pas de stabilité, l'eau n'était pas navigable, l'air manquait de lumière. Aucune substance n'avait encore reçu de forme distincte : ennemis les uns des autres, tous ces éléments rassemblés en désordre, le froid et le chaud, le sec et l'humide, les corps mous et les corps durs, les corps pesants et les corps légers, se livraient une éternelle guerre.

Si ce n'est pas la bienfaisante Nature elle-même, c'est un dieu qui mit fin à cette lutte en séparant la terre du ciel, l'eau de la terre, et l'air le plus limpide de l'air le plus épais. Quand il eut débrouillé ce chaos et séparé les éléments en marquant à chacun d'eux la place qu'il devait occuper, il établit entre eux les lois d'une immuable harmonie. Le feu brille et, comme il est entraîné par sa légèreté vers la voûte des cieux, il occupe la plus haute région de l'univers ; l'air, le plus léger après le feu, se place auprès de lui ; au-dessous, poussée par sa propre masse, la terre attire avec elle les plus lourds éléments et se tasse sous l'effet de son propre poids ; l'eau, enfin, se répand autour d'elle, se réfugie au fond de ses entrailles et entoure sa solide surface.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 5-31

📖 Tout ce qui a commencé doit avoir une forme visible et tangible. Or rien n'est visible sans feu, ni tangible sans un élément solide, ni solide sans terre. Dieu (*le démiurge*) commença donc par composer le corps de l'univers de feu et de terre. Mais il est impossible à deux éléments de s'unir harmonieusement sans un troisième : il faut qu'il y ait entre les deux un lien qui les rapproche, et le lien le plus parfait est celui qui, de lui-même et des éléments qu'il unit, fait un seul et même tout. La proportion géométrique atteint parfaitement ce but. […] Dieu

> plaça l’eau et l’air entre le feu et la terre, et il établit, dans la mesure du possible, des rapports de similitude entre tous ces éléments, à savoir que l’air soit à l’eau ce que le feu est à l’air, et l’eau à la terre ce que l’air est à l’eau. En enchaînant ainsi toutes les parties, il a composé le firmament visible et tangible. C’est de ces quatre éléments unifiés par une relation d’analogie que découle l’harmonie du monde, l’attraction qui l’unit si intimement que rien ne peut le dissoudre, si ce n’est celui qui a formé ses liens.
>
> Platon, *Timée*, 31b-32c

La séparation de la lumière et des ténèbres

Dans un premier temps cependant, Eros ne semble pas actif dans la cosmogonie d’Hésiode. Chaos et Gaia ne vont pas s’unir pour procréer ensemble. Chacun de son côté va faire sortir de lui-même ce qui manquait à l’expression de sa nature propre, abstraite ou physique ; chacun va donner naissance par division à de nouvelles entités, qui lui sont plus ou moins consubstantielles.

Du côté des ténèbres, l’entité primordiale, l’indicible Chaos, disparaît après avoir généré Erèbe, les Ténèbres et NYX, la Nuit. Gaia tire d’elle-même trois fils : Ouranos, le Ciel, Ouréa, les Monts et Pontos, le Flot. Bien que redondant avec Gaia, Ouréa, décor inactif qui servira ultérieurement de résidence aux dieux olympiens, semble nécessaire à ce moment de la cosmogonie pour placer l’élément terre au même niveau généalogique que l’eau et l’air. En

effet, la matière dans ses trois états, gazeux, liquide et solide, représente symboliquement la totalité de l'univers physique engendré par Gaia.

C'est seulement à la seconde génération, lorsque Nyx et Erèbe s'accouplent pour produire Ether, la lumière cosmique, et Héméra, la lumière du jour, que se manifeste l'action d'une force transcendante, qui fait apparaître le contraire au sein du semblable et leur permet de coexister.

Les deux couples de « faux jumeaux », Nyx et Erèbe d'une part, Ether et Héméra de l'autre, sont les premiers doubles antithétiques de la création : Erèbe et Ether, masculins tous deux en grec, sont l'obscurité et la lumière cosmiques, absolus, immuables, infiniment profonds, infiniment étendus dans l'espace ; Nyx et Héméra, féminins tous deux, sont leur variation déjà ancrée dans le devenir par l'alternance observable du jour et de la nuit. Chacune est de durée limitée, mais leur alternance se répète indéfiniment dans le temps, ce qui est une autre forme d'éternité.

Ils forment un tout, grâce à une double relation d'opposition (obscurité/lumière) et de similitude (Nyx est à Erèbe ce qu'Héméra est à Ether). L'affirmation d'Héraclite : « Jour et Nuit, c'est Un », n'a rien de paradoxal. C'est ainsi qu'opère Eros, et,

dans les cosmogonies scientifiques, le *logos*. Les philosophes antiques imaginent volontiers la création d'une totalité parfaite par la séparation puis l'alliance des contraires : le *yin* et le *yang*, le masculin et le féminin, le vide et le plein, la lumière et les ténèbres…

La tradition orphique diffère quelque peu de celle d'Hésiode. Elle relate une succession de commencements. Ici Eros, appelé aussi *Phanès*, celui qui apparaît ou qui fait apparaître, est le principe lumineux à l'origine du monde et de la vie. Au « premier commencement », il n'y a que les puissances de l'obscurité et du vide : Chaos, Erèbe, Nyx et Tartare. Eros resplendissant de lumière surgit d'un œuf, produit par la Nuit lors du « deuxième commencement ». C'est de son mouvement tourbillonnant que naissent Terre, Ciel et Océan, les trois états physiques de la matière. Leurs unions créent la succession des générations divines jusqu'à Zeus. Dans certaines versions, Zeus avalera ensuite Eros, et ce sera un nouveau commencement.

📖 Le monde est l'universalité des choses : en lui il y a tout et hors de lui il n'y a rien ; en grec, on l'appelle *cosmos*. Les éléments du monde sont au nombre de quatre : le feu à partir duquel est formé le ciel, l'eau à partir de laquelle est formée la mer Océan, l'air à partir duquel sont formés les vents et les tempêtes, la terre que, à cause de sa forme, nous appelons « cercle des terres ».

Lucius Ampelius, *Aide-mémoire*, « Du monde »

📖 Le divin Orphée prit en main sa lyre et, mêlant à ses accords les doux accents de sa voix, il chanta comment la terre, le ciel et la mer, autrefois confondus ensemble, avaient été tirés de cet état funeste de chaos et de discorde, la route constante que suivent dans les airs le soleil, la lune et les autres astres, la formation des montagnes, celle des fleuves, des Nymphes et des animaux. Il chanta encore comment Ophyon et Eurynomé, fille de l'Océan, régnèrent sur l'Olympe, jusqu'au moment où ils en furent chassés et précipités dans les flots de l'Océan par Cronos et Rhéa, qui donnèrent des lois aux heureux Titans. Zeus était alors enfant ; ses pensées étaient encore celles d'un enfant.

Apollonios, *Argonautiques*, Livre I, vers 494-508

La naissance des dieux et des hommes

Dans ce nouveau Tout, où la lumière permet l'émergence du monde sensible, Gaia peut à son tour enfanter en s'unissant à son fils Ouranos, qui la recouvre tout entière. C'est le début de la création proprement dite, qui va peupler l'univers d'êtres vivants : dieux, monstres, animaux et humains.

La Terre-Mère procède par approximations successives. Ses premières créatures sont les Titans, dieux gigantesques et violents, qu'on représente déjà avec des caractères anthropomorphes, mais encore très proches des forces brutes de la nature. Après une longue guerre, Zeus, lui-même fils des Titans Cronos et Rhéa, assisté de ses frères et sœurs, les maîtrisera et les assignera à résidence, les uns sous terre, les

autres, comme Océan ou Atlas, aux confins du monde. Viennent ensuite des monstres puissants mais incontrôlables, les Cyclopes et les Hécatonchires (Cent-Bras), qui représentent les éléments déchaînés tapis dans ses entrailles.

Mais Gaia ne s'avoue pas vaincue. Après la disparition d'Ouranos, elle s'accouple avec son cadet Pontos, le Flot, puis avec le Tartare, pour produire une double série de monstres marins et terrestres dont le plus redoutable est Typhon. C'est encore Zeus qui le vaincra, et son fils Héraclès achèvera de purger le monde de la plupart des descendants du serpent géant.

Les dieux s'accouplent pour peupler l'univers de divinités en tous genres. Des astres aux plantes, en passant par les montagnes et les rivières, la nature en est remplie. Chacune a son domaine, sa fonction, ses attributs. Les trois fils de Cronos se partagent le monde, des hiérarchies s'établissent : Zeus règne dans les cieux, Poséidon sur et sous les eaux, Hadès sous la terre.

A travers les affrontements dévastateurs entre les puissances primordiales et les dieux plus policés de l'Olympe, les mythes gardent la trace des cataclysmes et des combats ancestraux qui se sont imprimés dans la mémoire collective. Peu à peu, par

divisions et classifications, le *chaos* se transforme en *cosmos*, « monde ordonné » selon des catégories symboliques dans la mythologie, ou selon des lois plus rationnelles dans les premières ébauches de physique.

Le règne des Olympiens marque le début d'un état plus stable du monde, où les hommes vont peu à peu trouver leur place. Modelés dans la glaise par les Titans Prométhée et Epiméthée d'après la tradition la plus répandue, ils connaissent une période de paix et d'abondance sous le règne de Cronos (Saturne). Cette époque, l'« âge d'or », a des points communs avec le paradis biblique : pas de travail, pas de souffrances pour les humains, tout ce qu'il faut pour vivre est à portée de main.

Mais après que Prométhée a volé le feu aux dieux et que ceux-ci ont envoyé Pandore et sa jarre remplie de maux pour se venger, les mortels sombrent dans la dépravation et s'attirent la colère de Zeus qui les noie dans un déluge. Comme dans les autres mythes du déluge, thème universel, un couple élu survit et repeuple le monde. En Grèce, ils se nomment Deucalion et Pyrrha. Leur descendance comprend plusieurs héros fondateurs grecs. Des pierres qu'ils jettent derrière eux naissent des femmes et des hommes meilleurs, conscients de leur faiblesse et de

leur dette envers les immortels. Leur ancêtre Prométhée leur enseignera les techniques de survie et les rites qui permettent d'apaiser les dieux. Ainsi armés, les hommes peuvent entrer dans l'Histoire.

Les poètes et les premiers historiens inventent diverses généalogies mythiques reliant les dieux, les héros et les hommes. Les ancêtres fondateurs des principales cités, comme Cadmos à Thèbes ou Cécrops à Athènes sont nés de la Terre, on les dit « autochtones ». A l'instar de Prométhée, ils entreprennent ensuite une œuvre de civilisation dans leur royaume.

Dans le *Timée*, Platon adapte le mythe à sa théorie : l'âme humaine participe dans une certaine mesure de l'âme du monde, elle peut comprendre le modèle idéal ; mais elle s'incarne dans un corps matériel. Le démiurge va lui-même fabriquer la semence des âmes et les cultiver, dans tous les sens du terme. Il confie ensuite aux dieux subalternes le soin de leur usiner un corps à partir des quatre éléments.

📖 Terre enfanta d'abord un être égal à elle-même, Ciel étoilé (*Ouranos*), capable de la couvrir tout entière, qui devait offrir aux dieux bienheureux une assise sûre à jamais.

Elle mit aussi au monde les hautes Montagnes (*Ouréa*), plaisant séjour des déesses, les Nymphes, habitantes des monts vallonnés. Elle enfanta aussi la mer inféconde aux furieux gonflements, Flot (*Pontos*),

sans l’aide du tendre amour. Puis, s’unissant avec Ouranos, elle fit naître l’Océan aux gouffres immenses, Coeos, Crios, Hypérion, Japet, Théa, Thémis, Rhéa, Mnémosyne, Phébè à la couronne d’or et l’aimable Téthys. Le dernier et le plus terrible de ses enfants, l’astucieux Cronos, devint l’ennemi du florissant auteur de ses jours. La Terre enfanta aussi les Cyclopes au cœur fier, Brontès, Stéropés et l’intrépide Argès, qui remirent à Zeus son tonnerre et lui forgèrent sa foudre […]. La Terre et Ouranos eurent encore trois fils grands et vigoureux, funestes à nommer, Cottos, Briarée et Gygès, à l’orgueil démesuré ! Cent bras invincibles s’élançaient de leurs épaules et cinquante têtes attachées à leurs dos s’allongeaient au-dessus de leurs membres robustes. Leur force était immense, infatigable, proportionnée à leur haute stature.

Hésiode, *Théogonie*, vers 126-154

📖 Les astres, longtemps obscurcis dans la masse informe du chaos, commencèrent à briller dans les cieux. Les étoiles et les dieux y fixèrent leur séjour, afin qu’aucune région ne reste sans habitants. Les poissons brillants peuplèrent l’onde, les bêtes sauvages la terre et les oiseaux l’air mouvant. Il manquait encore un être plus noble et plus intelligent, fait pour dominer les autres. Ainsi est né l’homme. Soit le créateur de toutes choses, à l’origine d’un monde meilleur, l’a fabriqué à partir d’une semence divine. Soit la terre, qui venait d’être séparée de l’éther, conservait encore dans son sein les semences du ciel et le fils de Japet l’a mouillée d’eau de pluie et l’a façonnée à l’image des dieux qui règlent l’univers. A la différence des autres animaux dont la tête est inclinée vers la terre, l’homme reçut un visage tourné vers le haut pour regarder le ciel et lever les yeux vers les étoiles.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 70-86

📖 Les Arcadiens disent que Pélasgos fut le premier homme qui ait existé dans cette contrée. Mais il est vraisemblable qu’il y en a eu d’autres, et qu’il n’a pas été seul : sur qui aurait-il régné ? Pélasgos était sans doute plus grand, plus fort et plus beau que les autres, peut-être plus sage. C’est pour cela, je pense, que les autres le choisirent pour roi. Asios a parlé de lui en ces termes dans ses poèmes :

La terre mit au monde le divin Pélasgos sur les montagnes touffues de l'Arcadie, pour que l'espèce humaine commence à exister.

Pendant son règne, Pélasgos enseigna aux hommes l'art de se construire des cabanes pour se mettre à l'abri du froid, de la pluie et de la chaleur ou celui de se faire des vêtements avec des peaux de sangliers. Les gens pauvres se protègent encore ainsi de nos jours en Eubée et en Phocide. Les hommes se nourrissaient encore de plantes. Mais les herbes et les racines qui n'étaient pas toutes comestibles, et quelques-unes étaient même mortelles. Pélasgos les fit changer d'alimentation, et il découvrit que les glands, non pas ceux de toutes les espèces de chênes, mais ceux que produit le hêtre, étaient comestibles.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre VIII,
chapitre 1, 2

📖 *Après la création des dieux, le démiurge s'occupe des humains*.

Reprenant le récipient où il avait d'abord mélangé et fondu l'âme du monde, il y versa les restes des premiers éléments et les mélangea à peu près de la même manière. […] Ayant achevé le tout, Dieu le partagea en autant d'âmes qu'il y a d'astres, en donna une à chacun d'eux. Il les y plaça comme dans un char, puis il leur fit voir la nature de l'univers et leur expliqua ses décrets irrévocables. […]

Lorsque Dieu leur eut fait connaître toutes ces lois, pour qu'on ne le tînt pas responsable de leur méchanceté future, il les sema, les unes sur la terre, les autres dans la lune, et le reste dans tous les astres qui règlent le cours du temps. Après cette répartition, il confia aux jeunes dieux le soin de façonner des corps mortels, d'ajouter à l'âme humaine tout ce qui lui manquait, et de diriger, autant que possible, cet être mortel dans la voie la meilleure et la plus sage, de sorte qu'il ne devienne pas lui-même l'artisan de son malheur.

Celui qui avait ainsi tout réglé reprend son repos accoutumé. Pendant ce temps, ses enfants, qui ont compris les directives de leur père, les mettent à exécution. Ils prennent le principe immortel de l'être mortel, et, imitant le démiurge qui les a faits, ils empruntent au monde matériel des particules de feu, de terre, d'eau et d'air, qui doivent lui être rendues un jour, et les assemblent en un tout, non pas par des liens indissolubles, comme ceux qui unissent les parties de leurs propres

corps, mais au moyen d’un grand nombre de chevilles, invisibles à cause de leur petitesse. Ils composent chaque corps particulier de ces divers éléments, et dans ce corps, dont les parties s’écoulent et se renouvellent sans cesse, ils placent les cercles de l’âme immortelle. […]

D’abord, en imitant la forme ronde de l’univers, les dieux placèrent les deux cercles divins de l’âme dans ce corps sphérique que nous appelons maintenant la tête, et qui est en nous notre partie la plus divine et la maîtresse de toutes les autres. Ils lui soumirent le corps entier, dont ils firent son serviteur, sachant bien que le corps serait capable de se mouvoir dans tous les sens. Et, comme il y a sur la terre toutes sortes de buttes que la tête en roulant n’aurait pu franchir, et de creux d’où elle n’aurait pu sortir, ils lui donnèrent le corps comme un char pour la porter.

Platon, *Timée*, 41a-41e, 42d-42e et 44d-44e

Des causes premières aux fins dernières

Les mythes grecs des origines offrent des similitudes troublantes avec notre nouvelle cosmologie, la théorie du *big bang* : la fraction de seconde toujours mystérieuse entre l’espace et le temps avant l’explosion initiale, l’apparition de la lumière, la formation de la matière, d’abord dans une « soupe cosmique » indistincte, puis sous des formes de plus en plus organisées, jusqu’à la naissance du genre humain…

La question de l’origine pose celle de la fin. Les deux hypothèses scientifiques actuelles rejoignent les traditions mythologiques. Si nous sommes dans un univers « ouvert », où la densité de la matière est au-

dessous du seuil critique, l’univers est en expansion infinie, les étoiles s’éteindront peu à peu, faute de matière à fusionner. Cela correspond à la vision hésiodique d’une évolution linéaire, d’une déperdition progressive de la puissance originelle. Si au contraire, nous sommes dans un univers « fermé », où la densité de la matière est au-dessus du seuil critique, l’univers passera par une suite d’expansions et de contractions, il ira de *big bang* en *big crunch*, ce qui correspond à la vision orphique.

- Généalogies « Les générations du Chaos », « Les enfants de Gaia (1) et (2) »

📖 Quand celui qui l’avait engendré s’aperçut que le monde qu’il avait formé à l’image des dieux éternels se mouvait et vivait, il en fut ravi et, dans sa joie, il pensa à le rendre encore plus semblable à son modèle. Or, comme ce modèle est un être éternel, il s’efforça de rendre aussi tout cet univers éternel, dans la mesure du possible. Mais cette nature éternelle de l’être, il n’y avait pas moyen de l’adapter complètement à ce qui est engendré. Alors il songea à faire une image mobile de l’éternité et, en même temps qu’il organisait le ciel, il fit de l’éternité qui reste dans l’unité cette image éternelle qui progresse suivant le nombre, et que nous avons appelé le temps. […] Ce qui est toujours identique et immuable ne saurait devenir ni plus vieux, ni plus jeune avec le temps, ni être jamais devenu, ni devenir actuellement, ni devenir plus tard, ni en général subir aucun des accidents que la génération a attachés aux choses qui se meuvent dans l’ordre des sens et qui sont des formes du temps qui imite l’éternité et progresse en cercle suivant le nombre. Quoi qu’il en soit, le temps est né avec le ciel, afin que, nés ensemble, ils soient aussi dissous ensemble, s’ils doivent jamais être dissous, et il a été fait sur le modèle de la nature éternelle, afin de lui ressembler dans toute la mesure possible.

Platon, *Timée*, 37c-38c

📖 Jupiter se souvient que les destins eux-mêmes ont fixé une date où la mer, la terre et le palais céleste doivent s’enflammer et la masse du monde, devenue la proie d’un incendie, tomber en ruine.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 256-258

Courètes, Corybantes

Les Courètes ou Curètes, divinités mineures, sont nés, selon certaines traditions, de la Terre, Gaia, qu'ont arrosée des gouttes de pluie tombées du Ciel, Ouranos. Ces génies guerriers, serviteurs de Rhéa, hantent les bois et les monts de Crète, Ida ou Dicté. Ils aident l'enfant Zeus à survivre : comme leur danse, la pyrrhique, est assez bruyante (ils sautent en tapant sur leurs boucliers), les nymphes de Crète qui nourrissent en secret le bébé recourent à eux pour couvrir ses braillements, et éviter que son père Cronos ne le découvre. Malgré sa reconnaissance, c'est Zeus qui plus tard les foudroie : se rendant complices d'Héra, ils avaient enlevé et cachaient dans les montagnes Epaphos, le fils que le dieu avait eu d'Io, et que sa mère désespérée cherchait partout.

Leur nom dérive de *couros*, le « jeune homme » ; leur vie en groupe fraternel comme leurs danses en armes évoquent les rites de passage du garçon à l'homme. Leur danse frénétique semble les plonger dans un état de transes, proche du délire dionysiaque. Ce qui explique qu'on les confonde parfois avec les Corybantes, autres génies dansants, qui suivent Dionysos après avoir entouré son enfance, ou qui

escortent Cybèle en faisant résonner tambourin et crotales. Les Courètes, comme les Corybantes, sont liés à des mystères, rites initiatiques qu'ils auraient révélés aux hommes. Les hymnes qui leur sont consacrés soulignent combien leur violence, associée à la guerre et à la destruction, donne aussi l'impulsion nécessaire à la vie : pousse de la végétation, éclosion des fruits, naissance des animaux, survie des hommes.

> 📖 Jadis les Curètes nourrirent le fils du puissant Cronos, lorsque Rhéa, dérobant à la voracité de ce père impitoyable le fruit de leur union, le déposa dans les grottes de Crète. Cronos aperçut ce jeune enfant déjà robuste, et pour se venger des Curètes, il changea ces généreux sauveurs de Zeus en animaux sauvages. Dépouillés par la volonté d'un dieu de la forme humaine, ils revêtirent celle des lions. Mais, plus tard, Zeus leur donna le souverain empire sur les habitants des forêts et le droit de traîner le char rapide de la mère des dieux.
>
> Oppien, *Les Cynégétiques,* Livre III, vers 8-18

📖 Courètes qui frappez sur le bronze, vous qui tenez les armes d’Arès, génies du ciel, de la terre et de la mer, ô bienheureux dont le souffle fait naître les animaux, nobles sauveurs du monde, qui habitez la terre sacrée de Samothrace, qui protégez les voyageurs des dangers de la mer, vous qui avez les premiers enseigné aux mortels les rites d’initiation ! Immortels Courètes qui tenez les armes d’Arès, vous agitez l’Océan, vous agitez la mer et les arbres, la course de vos pieds légers fait résonner la terre, vos armes étincellent. Vos assauts font fuir tous les animaux, vacarme et cris montent vers le ciel. Quand la poussière que soulève la ronde de vos pieds rapides monte vers les nuages, toutes les fleurs s’épanouissent. Génies immortels, vous faites vivre ! Vous faites aussi mourir, lorsque dans votre colère vous précipitez les uns contre les autres les humains, vous détruisez leur vie et leurs biens. Puis vous les recréez, lorsque la mer immense aux tourbillons profonds gronde, que les arbres à la haute cime tombent à terre déracinés, que l’écho des cieux retentit de la chute des ramures. Courètes, Corybantes, puissants souverains, seigneurs de Samothrace, enfants de Zeus, votre souffle sans trêve nourrit les âmes, génies aériens, illustres hôtes du ciel qui brillez dans l’Olympe d’un double éclat, dieux au souffle doux, sereins et salutaires, pères nourriciers des saisons et des fruits, accordez-nous, seigneurs, votre faveur !

Hymnes orphiques, « Aux Courètes », 37 (texte complet)

Créon, roi de Corinthe

Roi de Corinthe, Créon accueille à sa cour Jason et Médée, chassés d'Iolcos après le meurtre de Pélias. Il meurt avec sa fille Glaucé, tous deux étant victimes de la vengeance de Médée.

📖 Comme les années avaient affaibli le charme de la beauté de Médée, Jason tomba amoureux de Glaucé, fille de Créon, et la demanda en mariage. Créon consentit à ce mariage et, une fois le jour des noces fixé, Jason commença par proposer à sa femme une séparation volontaire. Il ajouta qu'il voulait épouser Glaucé non pas pour répudier Médée, mais pour favoriser ses enfants par une alliance avec la famille du roi. Indignée de cette proposition, Médée prit les dieux à témoin des serments que son mari lui avait faits. Mais Jason, méprisant la colère de Médée, épousa la fille de Créon. Médée fut alors bannie de la ville et Créon ne lui accorda qu'un seul jour pour préparer son départ. Cependant Médée, qui avait changé d'apparence grâce à ses philtres, entra la nuit dans le palais de Créon et y mit le feu avec une petite racine qui avait été découverte par Circé et qui avait la propriété de ne s'éteindre que difficilement lorsqu'elle était allumée. Aussitôt le palais fut ravagé par les flammes : Jason s'échappa promptement, mais Glaucé et Créon furent consumés par le feu. D'autres auteurs racontent que les fils de Médée portèrent à la nouvelle mariée des présents imprégnés de poisons : Glaucé, après les avoir reçus et mis sur elle, subit son destin ; son père, qui était venu à son secours, toucha le corps de sa fille et mourut également.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre IV, chapitre 54

Créon, roi de Thèbes

Créon, fils de Ménœcée, descend d'un Sparte, ces guerriers nés des dents du dragon que Cadmos sema. Marié à Eurydice, il en a plusieurs filles et deux fils, Hémon et Ménœcée. Roi de Thèbes, il y accueille Héraclès qu'il marie à son aînée, Mégara, et AMPHITRYON. Mais son histoire le lie surtout à la famille des Labdacides : il souffre de dommages collatéraux entraînés par la malédiction.

Frère de la reine Jocaste, Créon gouverne à plusieurs reprises Thèbes, lors de vacances du pouvoir. Après la mort de Laïos, il assure la régence et c'est lui qui propose la main de sa sœur et le trône à celui qui tuera le Sphinx : il place ainsi Œdipe sur le trône, et contribue à l'enchaînement de catastrophes qui s'ensuit. Il dirige à nouveau Thèbes, après le départ d'Œdipe aveugle, pendant la minorité de ses fils, puis il leur laisse la place. Les jumeaux, Etéocle et Polynice, se disputent le pouvoir, le second assiège Thèbes. La ville est en danger. Le devin Tirésias annonce alors que seul le sacrifice de Ménœcée pourrait sauver la ville en apaisant la fureur d'Arès. Créon refuse avec énergie, mais le jeune homme va, de sa propre initiative, se suicider dans la

grotte du dragon. La ville est sauvée. Les fils d'Œdipe meurent tous deux dans la bataille. Créon, qui règne à nouveau sur Thèbes, ne veut pas donner de sépulture rituelle à Polynice le rebelle. Tout contrevenant sera puni de mort. Il est ainsi amené à condamner sa propre nièce, Antigone ; fiancée d'Hémon, elle sera enterrée vivante ; le garçon se suicide dans son tombeau. La femme de Créon se donne la mort à son tour. Créon reste seul et désespéré.

Les tragiques font de Créon un personnage complexe. Injustement accusé de complot par le coupable Œdipe dans *Œdipe-roi*, il persécute Œdipe repentant dans *Œdipe à Colone*. Tyran orgueilleux dans *Antigone*, il refuse d'écouter les avertissements des sages, et veut faire respecter ses édits à tout prix, contre la justice des dieux, contre toute affection familiale. Il s'oppose durement à Antigone, vexé qu'une femme ose lui résister. Mais il défend aussi une morale politique réfléchie. Victime du destin et de son obstination, il voit mourir tous les siens, et reste seul, accablé et cette fois pitoyable. Il est, dans la tragédie des Labdacides, agent et victime du destin inexorable.

- Généalogie « Les Labdacides »

📖 *La peste ravage Thèbes. L'oracle de Delphes que Créon est allé interroger invite à punir le meurtrier de Laïos. Le devin Tirésias désigne Œdipe. Le roi accuse Tirésias et Créon de comploter contre lui.*

CRÉON. – Citoyens de Thèbes, j'ai appris que le roi Œdipe lançait contre moi les plus odieuses accusations, j'en suis profondément blessé. Si, dans nos malheurs d'aujourd'hui, il pense que mes paroles ou mes actions lui ont nui, je ne veux pas vivre plus longtemps. […]

LE CHŒUR. – Ses reproches, je crois, étaient plus une réaction de colère, qu'une attaque réfléchie. […]

ŒDIPE. – Holà ! Que fais-tu ici ? Tu as l'audace et l'impudence de t'approcher du palais, toi qui me poignardes publiquement, toi qui veux me voler le pouvoir ! Parle, je t'en adjure par les dieux ! Me crois-tu lâche ou fou, pour avoir médité ce projet ? Espérais-tu que je ne découvrirais pas ton plan ourdi avec ruse, ou que, l'ayant découvert, je ne me vengerais pas ? C'est pure folie de vouloir saisir, sans le secours du peuple et sans amis, le pouvoir royal qu'on ne peut obtenir que par les richesses et la faveur du peuple ! […]

CRÉON. – Ecoute d'abord ce que j'ai à te dire.

ŒDIPE. – Va ! Ne me dis pas que tu n'es pas mauvais.

CRÉON. – Si tu penses qu'une obstination insensée est bonne, tu te trompes.

ŒDIPE. – Et toi, si tu penses que tu outrageras un parent sans en être châtié, tu te trompes aussi.

CRÉON. – Ce que tu dis est juste, je l'avoue ; mais apprends-moi quel outrage je t'ai fait.

ŒDIPE. – M'as-tu persuadé, ou non, d'envoyer un messager à ce vénérable devin ? […] Si le devin ne s'était pas concerté avec toi, il ne m'accuserait pas d'avoir tué Laïos.

CRÉON. – S'il a dit cela, tu le sais. Mais je veux t'interroger de même que tu m'interroges.

ŒDIPE. – Interroge-moi. Tu ne prouveras jamais que j'ai tué Laïos.

CRÉON. – N'as-tu point ma sœur pour femme ?

ŒDIPE. – Je ne puis le nier.

CRÉON. – Et tu commandes avec elle, à part égale ?

ŒDIPE. – Je lui accorde tout ce qu'elle veut.

CRÉON. – Ne suis-je pas, moi, le troisième, votre égal à tous deux ?

ŒDIPE. – Et c'est pour cela que tu te montres mauvais ami.

CRÉON. – Tu ne diras pas cela, si tu veux bien réfléchir posément avec moi. D'abord penses-tu qu'on puisse préférer commander dans l'angoisse plutôt que dormir tranquille en jouissant du même pouvoir ? Moi, j'aime vraiment mieux faire ce que font les rois qu'être roi, et tout homme sage pense comme moi. Aujourd'hui j'obtiens tout de toi sans connaître la crainte, alors que, si j'étais roi moi-même, je devrais faire beaucoup de choses contre mon gré. Pourquoi me serait-il plus doux de régner que d'être puissant et tranquille ? […] Tous m'honorent, chacun m'embrasse, ceux qui souhaitent quelque chose de toi me flattent. […] Pourquoi, je te prie, perdrais-je ces avantages pour régner ? […] Je n'ai nullement les désirs que tu me prêtes. En voici la preuve. Va demander à la Pythie si je t'ai rapporté fidèlement l'oracle. Puis si tu me convaincs de m'être concerté avec le devin, tue-moi, mais ne m'accuse pas sans preuve, car il n'est pas juste de décider témérairement que les bons sont mauvais et que les mauvais sont bons. Qui rejette un ami fidèle agit plus mal, à mon avis, que s'il rejetait sa propre vie, son bien le plus cher. Avec le temps tu t'en convaincras ; le temps seul montre quel est l'homme irréprochable, tandis qu'on reconnaît le traître en un seul jour.

Sophocle, *Œdipe-roi*, vers 512-615

📖 *Antigone vient d'être arrêtée pour avoir enterré Polynice.*

CRÉON. – C'est le manque de souplesse, le plus souvent, qui nous fait trébucher. Le fer, si tu le durcis au feu, tu le vois presque toujours éclater et se rompre. Mais un léger frein a bientôt raison des chevaux rétifs. Oui, l'orgueil sied mal à qui dépend du bon plaisir d'autrui. Celle-ci savait parfaitement ce qu'elle faisait quand elle s'est mise au-dessus de la loi. Son forfait accompli, elle pèche une seconde fois par insolence en se glorifiant de son œuvre. En vérité, de nous deux, c'est elle qui serait l'homme, si je la laissais triompher impunément.

Antigone brave son oncle, et défend son acte au nom de la justice des dieux ; elle est née, dit-elle, pour partager l'amour et non la haine.

CRÉON. – (*à Antigone*) Descends donc là-bas, et, s'il te faut aimer à tout prix, aime les morts. Moi vivant, ce n'est pas une femme qui fera la loi. (*à Ismène*) Et toi, vipère, qui te glissais à mon insu dans la maison pour me sucer le sang, car sans m'en douter, je nourrissais deux pestes,

deux ennemies de mon trône, parle ! Avoueras-tu ou vas-tu jurer que tu ignorais tout ? […]

ISMÈNE. – Vas-tu livrer à la mort la fiancée de ton fils ?

CRÉON. – II trouvera d'autres sillons pour y semer !

Sophocle, *Antigone*, vers 473-485 et 524-569

📖 *Créon essaie de persuader son fils Hémon qu'il doit désormais renoncer à sa fiancée.*

CRÉON. – Mon enfant, l'amour n'est qu'un plaisir : ne perds pas la raison pour une femme. Dis-toi que l'étreinte d'une méchante épouse a de quoi refroidir un mari. Quelle plaie plus pernicieuse qu'un ami pervers ? Allons, repousse comme un être malfaisant cette malheureuse fille, laisse-la se marier chez Hadès, si cela lui plaît. Dans la cité, je n'ai trouvé qu'une rebelle ! J'entends ne pas tromper la confiance du peuple : je la condamne à mort. Elle pourra bien implorer à grands cris Zeus familial : si, dans mon propre foyer, je nourris la révolte, les étrangers se croiront tout permis. Quiconque respecte la règle dans sa famille saura faire, dans la cité, respecter la justice. L'orgueil qui viole les lois et prétend dicter ses ordres au pouvoir n'a pas à compter sur mon approbation. L'élu d'un peuple doit être écouté en toutes choses, grandes et petites, justes ou injustes. Je ne doute pas qu'un citoyen discipliné ne sache commander aussi bien qu'il se plie à obéir ; dans la bataille, il fera front vaillamment, en loyal serviteur du pays. L'anarchie est le pire des fléaux : elle ruine les cités, détruit les foyers, rompt les lignes du combat, sème la panique, alors que la discipline sauve la plupart de ceux qui restent à leur poste. C'est pourquoi notre devoir est de défendre l'ordre et de ne jamais souffrir qu'une femme ait le dessus. Mieux vaut tomber, s'il le faut, sous les coups d'un homme, que d'être appelé le vaincu d'une femme. […] Cette femme, non, jamais tu ne l'épouseras vivante.

HÉMON. – Elle mourra donc, mais sa mort causera une autre mort.

CRÉON. – Tu oses me menacer ? Tout beau !

HÉMON. – Où vois-tu que je te menace ? Je ne fais que répondre à tes pauvres raisons.

CRÉON. – Pauvre cervelle toi-même, il va t'en cuire de tes remontrances !

HÉMON. – Si tu n’étais mon père, je dirais que c’est toi qui as le cerveau troublé.

CRÉON. – Vil jouet d’une femme, ne me casse plus les oreilles.

HÉMON. – Tu t’étourdis de paroles pour ne pas m’entendre !

CRÉON. – Vraiment ? Par l’Olympe, tu vas payer cher tes reproches insolents. (*à un serviteur*) Amène cette odieuse fille ; je veux la faire mourir, sans délai, sous les yeux de son fiancé.

Sophocle, *Antigone*, vers 648-680 et 750-761

Cronos

▷ Saturne

Cronos est le dernier des Titans, enfants d’Ouranos, le Ciel, et de Gaia, la Terre. L’étroite étreinte de leur père empêche les enfants suivants, les Cyclopes et les Hécatonchires, de quitter le ventre de leur mère. Gaia, excédée de concevoir sans fin des rejetons qui ne peuvent voir le jour, demande alors aux Titans de l’aider à se débarrasser de son époux. Elle réussit à convaincre le plus jeune, Cronos, d’émasculer son père avec une serpe de métal qu’elle a fabriquée. Pour l’aider, elle lui conseille de délivrer les Cyclopes et les Hécatonchires, ses frères aînés, monstres puissants. Ouranos vaincu se retire dans le ciel, non sans avoir maudit ses enfants.

Cronos règne alors sur les dieux, ses frères et sœurs. C’est l’époque de l’âge d’or pour les humains. Mais il ne tarde pas à se montrer aussi tyrannique que son père. Il renvoie au Tartare les Cyclopes et les Hécatonchires. Il épouse sa sœur Rhéa. Mais comme Gaia a prédit qu’il serait détrôné par son fils, il avale ses enfants l’un après l’autre dès leur naissance. Seul le dernier lui échappe : Rhéa lui présente une pierre emmaillotée à la place de Zeus, qu’elle cache en

Crète sur le mont Ida. La suite est connue : la prophétie se réalise, l'histoire se répète, Zeus va renverser son père.

Il existe plusieurs versions des faits. D'après la plus courante, c'est Métis, déesse de la sagesse et de la ruse, qui procure à Zeus un puissant vomitif. Cronos le boit et régurgite la pierre, ainsi que tous ses autres enfants. Aussitôt, ils crient vengeance. Cronos appelle au secours ses frères et sœurs. C'est la « Titanomachie », la guerre des Titans. Si les déesses restent neutres, les Titans, eux, se rangent aux côtés de leur frère, sauf Océan, qui soutient ostensiblement Zeus. Celui-ci va une fois de plus délivrer les Cyclopes et les Hécatonchires. Reconnaissants, les Cyclopes offrent des armes magiques aux enfants de Cronos : la foudre à Zeus, le trident à Poséidon et un casque qui rend invisible à Hadès. Cronos perd la guerre et se retrouve au Tartare avec la plupart de ses frères, sous la garde des Hécatonchires. C'est le début du règne des Olympiens.

Bien qu'il n'y ait aucun lien sémantique entre Cronos et *chronos*, « le temps » en grec, on a souvent considéré ce mythe comme une allégorie du temps qui détruit la vie, d'où la représentation de Cronos avec une faux.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Cronos enchaîna et enferma de nouveau ses frères dans le Tartare ; puis il épousa sa sœur Rhéa. Mais comme Gaia et Ouranos lui avaient prédit qu'un de ses enfants lui arracherait le pouvoir, il les avalait aussitôt nés. La première à naître et à être avalée fut Hestia, puis Déméter et Héra, et enfin Hadès et Poséidon.

Excédée par son comportement, Rhéa se réfugia en Crète, enceinte de Zeus, et elle accoucha dans une grotte du mont Dicté. Puis elle le confia aux Curètes et aux Nymphes Adrastée et Idas, les filles de Mélissé.

Elles nourrirent l'enfant avec le lait de la chèvre Amalthée, tandis que les Curètes, tout armés, gardaient le nourrisson dans la grotte, en tapant avec leurs lances sur leurs boucliers, pour empêcher Cronos d'entendre les cris de son fils. Rhéa emmaillota une pierre dans un lange et elle la donna à manger à Cronos comme son dernier-né.

Zeus, qui avait grandi, appelle à son aide Métis, fille d'Océan : elle fait prendre à Cronos un breuvage qui lui fait vomir d'abord la pierre, ensuite les enfants qu'il avait avalés ; avec ceux-ci, Zeus fait la guerre aux Titans et à Cronos. Ils combattaient depuis dix ans quand Gaia prédit la victoire à Zeus, s'il prenait comme alliés ceux qui avaient été jetés dans le Tartare. Zeus tua Campé, leur gardienne, et les libéra de leurs chaînes. Alors les Cyclopes offrirent à Zeus le tonnerre, l'éclair et la foudre, à Hadès le casque qui rend invisible, et à Poséidon le trident. Avec cet équipement, ils vainquirent les Titans ; puis ils les emprisonnèrent dans le Tartare, sous la garde des Hécatonchires. Ils se partagèrent le pouvoir en tirant au sort : Zeus obtint le royaume du ciel, Poséidon celui de la mer, et Hadès celui des Enfers.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre I, chapitres 1, 4-7 et 2, 1

📖 *Cronos* (Saturne) et *Chronos* (le Temps) ne sont qu'un seul et même dieu. En effet, toutes les légendes dont les mythologues entourent Saturne sont ramenées par les physiciens à une certaine vraisemblance. Ainsi, disent les premiers, Saturne a coupé les testicules de son père le

Ciel, et les a jetés dans la mer, d'où est née Vénus, qui a pris le nom d'Aphrodite, d'après *aphros*, « l'écume », dont elle fut formée.

Voici l'interprétation des seconds. Lorsque tout était chaos, le temps n'existait pas encore. Car le temps est une mesure objective, donnée par les révolutions célestes. Donc le temps est né du ciel, et c'est du ciel aussi qu'est né *Cronos* (Saturne), qui, comme nous l'avons dit, est le même que *Chronos* (le Temps). Comme les particules qui devaient engendrer toutes choses après le ciel découlaient du ciel lui-même, et que l'ensemble des éléments qui composent l'univers est construit à partir de ces particules génératrices, sitôt que le monde fut parfaitement achevé dans son ensemble et dans chacune de ses parties, le moment arriva où il fallut mettre fin à l'écoulement des particules génératrices, car la création des éléments était désormais complètement terminée. […] Certains pensent que l'on attribue une faux à Saturne, parce que le temps coupe, tranche et moissonne tout. On dit aussi que Saturne dévorait ses enfants, et qu'il les a vomis ensuite. C'est encore une manière de signifier qu'il est le temps, par lequel toutes choses tour à tour viennent à naître et mourir, pour renaître ensuite de nouveau. Et lorsqu'on raconte que Saturne a été chassé par son fils, qu'est-ce que cela veut dire, sinon que le passé est chassé par l'avenir ?

Macrobe, *Saturnales*, Livre I, chapitre 8

Cupidon

▷ Eros

Cupidon partage avec Amour les attributs et les fonctions de l’Eros grec. Dans la mythologie romaine, il personnifie plus précisément le désir amoureux. Issu de l’adultère de Vénus et Mars, il tient de sa mère l’attraction de la beauté, et peut-être de son père son goût pour le tir à l’arc.

On le représente comme un enfant malicieux muni d’ailes d’oiseau, parfois comme un bel adolescent. Il porte un arc et un carquois rempli de flèches d’or qui inspirent un désir irrépressible, ainsi qu’une torche embrasée, symbole de la passion amoureuse.

Il ne quitte guère sa mère, qui le couvre de caresses et le réprimande parfois. Il l’aide à mener à bien les projets que lui inspirent la compassion ou la jalousie : il enflamme d’amour ses proies, souvent désignées par Vénus, mais aussi à la demande d’autres dieux. Aucun être animé, qu’il soit divin, humain ou animal, n’est à l’abri de ses traits. Jupiter, Apollon, Bacchus et même Pluton y succombent à maintes reprises, et se plaignent parfois de cette atteinte à leur dignité.

Seules Diane et Minerve y semblent insensibles. Parmi les mortels, Didon est l’une de ses victimes les plus célèbres : croyant cajoler le petit Ascagne, elle est piquée par Cupidon, qui a pris les traits du fils d’Enée.

Il lui est arrivé d’égratigner par mégarde sa mère, qui tombe amoureuse d’Adonis, ou de se blesser lui-même. C’est ainsi qu’il s’éprend de Psyché et l’épouse au lieu de causer sa perte. De leur union naît une fille, Volupté.

On dit qu’il est le plus puissant des dieux. Ses victimes inspirent plus la terreur et la pitié qu’elles ne prêtent à rire. Dans la tragédie, son intervention justifie tous les égarements.

📖 Du haut du mont Eryx, Vénus aperçoit le char de Pluton traversant la plaine ; la déesse de l’amour embrasse son fils et lui dit :

– Cher Cupidon, toi qui es mon appui, ma force, ma puissance, prends tes flèches légères et frappe le cœur de ce dieu qui a reçu le royaume des Enfers dans le partage du monde ! Tu as triomphé de tous les dieux de l’Olympe, de Jupiter lui-même, des divinités de la mer et de Neptune. Pourquoi ferais-tu une exception pour le souverain des morts ? Pourquoi ne pas le soumettre au pouvoir de ta mère, qui est aussi le tien ? C’est un tiers de l’univers qui est en jeu ! Déjà dans le ciel on discute notre autorité : ne vois-tu pas Minerve et Diane refuser les lois de l’amour pour préférer la chasteté ? La fille de Cérès, si nous le tolérons, nous prépare la même insulte : elle aussi, elle veut se faire une gloire de garder sa virginité. Ah ! mon cher fils, si tu aimes ta mère et le pouvoir qu’elle te donne, fais que Pluton épouse sa nièce Proserpine et partage avec elle le trône des Enfers !

A ces mots, Cupidon, le petit dieu ailé, a déjà détaché son carquois : pour obéir à sa mère, il choisit parmi toutes ses flèches – il en a des milliers – la plus pointue et la plus rapide. Il courbe l'arc sur son genou : la flèche vole et transperce le cœur du farouche Pluton.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, vers 363-384

📖 *Vénus a demandé à Cupidon de prendre la place d'Ascagne au festin de bienvenue qu'offre Didon aux Troyens*.

L'Amour obéit aux ordres de sa mère chérie : il enlève ses ailes, il s'amuse à imiter la démarche d'Ascagne. Pendant ce temps, Vénus endort le fils d'Enée d'un sommeil paisible et l'emporte dans ses bras vers les sommets boisés de Chypre, où la tendre marjolaine l'enveloppe de son agréable parfum dans l'ombre douce d'une forêt.

Déjà Cupidon, en fils obéissant, marchait tout joyeux en suivant Achate : il portait les cadeaux demandés par Enée. A son arrivée, il trouve la reine déjà assise sur un lit en or recouvert de superbes coussins brodés : elle avait pris la place d'honneur, au centre de la table. Le noble Enée et ses compagnons l'entouraient, étendus sur des lits couverts d'étoffes pourpres. […]

Tous les invités admirent les cadeaux apportés par l'enfant. Ils admirent aussi Iule, l'éclat de son regard où brille une lumière divine ; ils admirent la douceur mielleuse de ses paroles, mais aussi la robe brodée d'or et le voile fin bordé de feuilles d'acanthe couleur de safran qu'il porte. C'est surtout la malheureuse Phénicienne qui le contemple : c'est une maladie pire que la peste qui l'attend, mais elle ne peut pas rassasier sa faim de le regarder ! Elle s'enflamme devant le faux Iule et devant ses cadeaux.

Lui, il fait mine de se suspendre au cou d'Enée : il l'embrasse avec fougue pour satisfaire la tendresse d'un père trompé par la supercherie ; puis il s'avance vers la reine. Elle fixe sur lui ses yeux et son cœur ; elle le serre sur sa poitrine : elle ne sait pas, la malheureuse ! non, elle ne sait pas quel dieu puissant elle tient sur ses genoux ! Mais Cupidon n'a pas oublié les recommandations de sa mère : il efface peu à peu dans l'esprit de Didon le souvenir de son mari mort et il glisse un amour bien vivant au fond d'un cœur paisible qui a perdu l'habitude d'aimer depuis longtemps.

Virgile, *Enéide*, Livre I, vers 695-722

📖 *Jupiter à Cupidon, qui lui demande de l'aider*

– Mon cher enfant, tu ne m'as jamais témoigné le respect qui est dû à mon rang selon la volonté des dieux. Bien au contraire, tu as fait de mon cœur, où s'établissent les lois des éléments et les mouvements des astres, la cible favorite de tes coups. Tu m'as déshonoré dans je ne sais combien d'intrigues amoureuses avec des mortelles. En dépit des lois, notamment de la loi Julia, et de la morale publique, tu as compromis mon prestige et ma réputation dans d'assez scandaleux adultères en ridiculisant mes nobles traits sous la forme d'un serpent, d'un feu, d'une bête sauvage, d'un oiseau ou d'un bovin ! Mais je vais être généreux, et me rappeler seulement que tu as grandi dans mes bras. D'accord, je vais t'aider, mais attention ! Ne t'avise pas de recommencer… Et s'il y a actuellement une jeune mortelle qui surpasse toutes les autres en beauté, n'oublie pas de me remercier pour mon bienfait, présente-la-moi !

Apulée, *Métamorphoses*, Livre VI, chapitre 22, 3-5

📖 *Phèdre rejette sur Vénus et Eros la responsabilité de son amour incestueux pour le fils de Thésée.*

PHÈDRE. – Que peut la raison sur un cœur que la passion domine ? Un dieu puissant règne en tyran sur mon âme, et ce dieu ailé soumet toute la terre à son empire. De ses flammes indomptées, il brûle Jupiter lui-même ; Mars, le dieu de la guerre, a éprouvé le feu de ses torches ; le forgeron de la foudre aux trois pointes l'a éprouvé aussi, et lui qui attise sans relâche les furieuses fournaises de l'Etna, il est embrasé par cette flamme minuscule. L'enfant a transpercé Apollon lui-même, si habile archer, de sa flèche lancée d'une main encore plus sûre ; il vole de ci, de là, opprimant également le ciel et la terre.

LA NOURRICE. – C'est le désir sensuel qui, pour excuser nos vices, a inventé que l'amour est un dieu ; c'est lui qui, pour être plus libre, a donné à ses égarements le nom d'une soi-disant divinité. Allons donc ! Vénus enverrait son fils se promener d'un bout à l'autre du monde, et lui traverserait le ciel à tire-d'aile pour lancer de sa tendre main des

flèches incendiaires ? Le plus petit des dieux aurait un si grand pouvoir ? Chimères que tout cela ! C’est l’esprit humain en délire qui a créé de toutes pièces et la puissance divine de Vénus et l’arc du dieu.

Sénèque, *Phèdre*, vers 185-203

Cybèle

Cybèle, déesse asiatique, « Mère des dieux » ou « Grande Mère », est une déesse de la terre, de la nature sauvage. Elle a été adoptée par les Grecs comme par les Romains ; ils se sont certes toujours souvenus de son origine étrangère, voire exotique, mais ils l'ont plus ou moins identifiée à des déesses qu'ils vénéraient déjà comme Rhéa. Son compagnon, Attis, lui est étroitement associé dans son histoire comme dans son culte.

Plusieurs légendes relatent sa naissance. Selon la plus répandue, assez complexe, elle serait fille de Ciel et de Terre. Ciel, dans un rêve érotique, répand quelques gouttes de sperme sur la terre. Fécondée, Terre donne naissance à un être hybride, à la fois homme et femme. Les dieux horrifiés par cette monstruosité tranchent les organes masculins pour obtenir un être purement féminin, Agdistis-Cybèle. Du sexe masculin, enterré, sort un amandier dont une nymphe mange les fruits. Elle conçoit alors un joli garçon, Attis. Agdistis-Cybèle tombe fatalement amoureuse de celui qu'on peut considérer comme sa moitié perdue. Un jour, il la trompe. Cybèle le punit en le rendant fou. Dans son délire, il s'émascule.

Prise de remords, elle obtient de Zeus que son corps, couché avec adoration dans une grotte, reste à jamais intact. Une version plus optimiste dit qu'il survit et escorte toujours la déesse.

Cybèle est la déesse majeure de Phrygie, où son image, sous la forme d'une pierre, ou *bétyle*, serait tombée du ciel sur le mont Dindymion. De là, son culte passe en Grèce : les Grecs transposent les dieux phrygiens du Ciel et de la Terre en Zeus et Gaia, et, choqués par le sort affreux d'Attis, estompent cette partie de l'histoire. Cybèle arrive officiellement à Rome en 204 av. J.-C. : les oracles consultés sur le sort de la guerre contre Hannibal lient la victoire sur les Carthaginois à l'accueil de la déesse. Les Romains vont alors chercher le bétyle sacré en Phrygie, l'installent à Rome sur le Palatin, et attribuent comme parents à Cybèle Jupiter et Ops, « l'abondance ».

Les fêtes de Cybèle, à l'équinoxe de printemps, pleurent la mort d'Attis par des cortèges funèbres. Le « jour du sang », elles commémorent sa mutilation : les fidèles se blessent et se mutilent (les prêtres, ou *galles*, sont castrés). Enfin on célèbre la renaissance d'Attis dans la joie des danses et de musiques bruyantes, jouées sur des tambourins, des flûtes et des cymbales. Certains rites sont pratiqués

uniquement par les femmes. Dans les mystères, Cybèle s’associe à Dionysos-Bacchus ou à un équivalent oriental du dieu, Sabazios. Cybèle est suivie dans les montagnes par un cortège de Courètes ou de Corybantes, génies guerriers, qui s’agitent en danses orgiaques.

Cybèle est représentée en majesté, assise sur un trône, la tête coiffée d’une couronne de tours et drapée d’un voile, ou menant son char attelé de lions.

📖 *Pausanias collecte les légendes locales : il a entendu des versions différentes de l’histoire de Cybèle.*

On voit à Dymé un temple consacré à la Mère du Dindymion et à Attis. Qui était Attis, c’est un mystère que l’on tient si secret que je n’en ai pu rien apprendre, mais voici ce qu’un poète en a écrit. Selon lui, Attis, fils d’un Phrygien, Calaos, naquit impuissant. Quand il fut grand, il alla en Lydie pour y enseigner le culte et les cérémonies de la mère des dieux. Ce qui le rendit si cher à cette déesse, que Zeus en fut indigné, et qu’il suscita un sanglier qui ravagea les terres des Lydiens, tua une infinité de personnes et Attis même. […] La fable que les gens de Pessinonte débitent sur Attis est bien différente. Si on les en croit, Zeus eut un songe impur ; la terre mouillée du sperme de ce dieu devint féconde et produisit un génie d’apparence humaine, qui avait les deux sexes. On le nomma Agdistis. Les dieux épouvantés de ce monstre ne lui laissèrent que le sexe féminin, et du retranchement de l’autre naquit l’amandier. Cet arbre porta du fruit dans la saison, une nymphe fille du fleuve Sangarios voulut en manger ; elle cueillit des amandes et les mit dans son sein. Aussitôt les amandes disparurent et la nymphe se sentit grosse ; elle accoucha d’un fils que l’on exposa dans les bois et qui fut nourri par une chèvre. Il eut nom Attis ; cet enfant grandit, doté d’une beauté plus qu’humaine. Agdistis le vit et conçut une violente passion pour lui. Les parents d’Attis l’envoyèrent à Pessinonte pour lui faire épouser la fille du roi. Déjà l’on chantait l’hyménée lorsque arrive

Agdistis, qui par ses enchantements troubla tellement l'esprit d'Attis et du roi son beau-père que, tournant leurs mains contre eux-mêmes, ils se rendirent eunuques. Agdistis, au désespoir d'un événement si malheureux, obtint de Jupiter que nulle autre partie du corps d'Attis ne pût jamais se corrompre ni se flétrir. Telle est la fable que l'on débite à Pessinonte.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre VII,
chapitre 17, 9-12

Cyclopes

Tous les Cyclopes sont des géants d’une force prodigieuse, qui n’ont qu’un œil au milieu du front, d’où leur nom, qui signifie « œil rond ». Mais il en existe plusieurs espèces selon les traditions.

A l’origine, nous raconte Hésiode, ils sont trois, fils de Gaia, la Terre et d’Ouranos, le Ciel : Brontès, le tonnerre, Stéropés, l’éclair et Argès, la foudre. Ils restent enfermés dans le Tartare jusqu’à ce que Cronos les libère, en même temps que les Titans et les Hécatonchires (Cent-Bras), leurs frères. Mais Cronos ne tarde pas à se montrer aussi tyrannique que son père, et les Cyclopes, dont la force lui fait peur, sont à nouveau renvoyés sous terre. C’est Zeus qui les délivre définitivement lorsqu’il renverse Cronos et le jette à son tour dans le Tartare.

Pour prouver leur reconnaissance aux Olympiens, les Cyclopes offrent la foudre à Zeus, le trident à Poséidon, l’arc et les flèches à Artémis et le casque qui rend invisible à Hadès. Ce sont en effet des divinités souterraines, qui, sous les ordres d’Héphaïstos, forgent le métal au feu des volcans siciliens.

Une autre espèce, les Cyclopes bâtisseurs, apparaît dans les mythes fondateurs des villes du second millénaire av. J.-C., comme Tirynthe ou Mycènes. Ils construisent les murs « cyclopéens », faits d'énormes blocs de pierre parfaitement ajustés.

Les Cyclopes qu'Homère met en scène dans l'*Odyssée* ont une origine et des caractéristiques différentes. Fils de Poséidon, ce sont des bergers rebelles et cannibales. Eux aussi habitent la Sicile. Nombreux mais dispersés, ils n'ont pas d'organisation sociale, pas d'industrie. Ils vivent comme des sauvages sans foi ni loi, dormant dans des grottes, élevant des troupeaux de moutons ou de chèvres. Ils soulèvent également des rochers, soit pour fermer leur antre, soit pour les jeter au loin sur ceux qu'ils poursuivent. Le plus connu est Polyphème**.**

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 La Terre enfanta aussi les Cyclopes au cœur fier, Brontès, Stéropés et l'intrépide Argès, qui remirent à Zeus son tonnerre et lui forgèrent sa foudre : tous les trois ressemblaient aux autres dieux, seulement ils n'avaient qu'un œil au milieu du front et reçurent le surnom de Cyclopes, parce que cet œil était de forme circulaire. Dans tous les travaux éclataient leur force et leur puissance.

Hésiode, *Théogonie,* vers 140-146

📖 Quand les Cyclopes se hâtent de forger les foudres avec des blocs malléables, les uns, armés de soufflets en peau de taureau, aspirent et renvoient les souffles de l’air ; les autres plongent dans un bassin le bronze qui siffle ; l’Etna gémit sous le poids des enclumes ; eux lèvent de toutes leurs forces et laissent retomber leurs bras en cadence, et, avec la tenaille mordante, tournent et retournent le fer.

Virgile, *Géorgiques*, Livre IV, vers 170-175

📖 Nous arrivons alors au pays des Cyclopes, ces géants sans foi ni loi, qui ne se fient qu’aux dieux immortels et ne font aucun travail de leurs mains, ni plantation ni labourage. Car tout pousse chez eux sans que la terre ait besoin d’être ensemencée ou labourée : le blé, l’orge, et la vigne qui donne du vin de ses grosses grappes, c’est la pluie de Zeus qui les fait pousser pour eux. Pas d’assemblée qui se réunit pour juger ou délibérer. Ils habitent au sommet des plus hautes montagnes, dans des grottes profondes, et chacun fait sa loi à ses enfants et à ses femmes, comme il lui plaît sans s’occuper des autres.

Homère, *Odyssée*, Chant IX, vers 105-115

D

Danaé

Danaé, fille du roi d'Argos Acrisios, est une des nombreuses amantes de Zeus. Elle compte d'illustres personnages parmi ses ancêtres : Io, Danaos, Hypermnestre la seule des Danaïdes à avoir épargné son mari… Un oracle a prédit à Acrisios que le fils de sa fille le tuerait. Il prend donc la précaution, pour qu'elle reste toujours vierge, de l'enfermer dans une chambre souterraine, soigneusement close. Mais Zeus s'y introduit sous la forme d'une pluie d'or et engendre ainsi un fils, Persée. Acrisios, qui ne croit pas que Zeus soit le père et soupçonne son propre frère du forfait, se souvient de la prédiction fatale : il enferme la mère et l'enfant dans un coffre qu'il jette à la mer. Heureusement les dieux veillent : les flots poussent le coffre vers l'île de Sériphos où un pêcheur recueille les naufragés. Persée devient un vaillant jeune homme. Cependant, Polydectès, le roi de Sériphos est tombé amoureux de la belle Danaé, mais il ne peut la mettre dans son lit car son fils la protège. Lorsque Persée propose de rapporter au roi la tête de la redoutable Gorgone Méduse, celui-ci le prend au mot en espérant être ainsi débarrassé du gêneur. Mais Persée vainc Méduse et revient à

Sériphos pour délivrer sa mère. Il transforme en pierre Polydectès et ses soldats en exhibant la tête de Méduse. Puis il retourne avec Danaé à Argos ; il tue accidentellement Acrisios, réalisant ainsi la prophétie. Il devra donc, selon la loi, échanger Argos, royaume de son grand-père, avec Tirynthe, celui de son cousin.

Le plus fameux des descendants de Danaé est le héros Héraclès. Le nom de Danaens donné au peuple d'Argos, et plus généralement à tous les Grecs, lui rend hommage.

📖 Sériphos figure dans la légende comme le théâtre des aventures de Dictys. Ce pêcheur est connu surtout pour avoir ramené dans ses filets le coffre qui contenait Danaé et Persée, son fils, abandonnés tous deux à la fureur des flots par ordre d'Acrisios, père de Danaé. La tradition nous montre, en effet, toute la jeunesse de Persée se passant à Sériphos ; puis, plus tard, elle l'y ramène encore, mais porteur de la tête de la Gorgone, qu'il présente aux Sériphiens pour les pétrifier tous et pour venger ainsi sa mère de l'injure faite par le roi Polydectès, qui, encouragé par ses sujets, avait prétendu l'épouser malgré elle. D'autre part, comme l'île se trouve être, de sa nature, fort rocailleuse, les poètes comiques n'ont pas manqué de dire qu'elle aussi avait été pétrifiée par la Gorgone.

Strabon, *Géographie*, Livre X, chapitre 5, 10

📖 *Silène et les Satyres ont tiré sur la plage le coffre qui renferme Danaé et son fils. Silène offre un refuge à la jeune femme, mais les jeunes satyres menacent de la violer*.

SILÈNE. – Danaé, accepte-moi comme bienveillant protecteur. Vois, le petit me salue de gentils gazouillis comme si j'étais sa vénérable grand-mère.

DANAÉ. – O fleuves d'Argos et dieux de mes pères ! et toi, Zeus qui m'infliges cette épreuve, me livreras-tu à ces êtres bestiaux, pour qu'ils m'outragent dans leurs assauts sauvages ou pour que j'endure en captivité la pire des tortures ? Je m'évaderai, peu importe comment. Devrai-je passer un nœud coulant autour de mon cou, remède du désespoir contre cette torture, de façon que personne ne puisse me rejeter à la mer, ni une bête lascive, ni un père ? Non ! Zeus, envoie-moi de l'aide dans cette mauvaise passe, je t'en supplie ! Tu es de nous deux le plus coupable et c'est moi qui ai dû subir la punition tout entière ! Rétablis la justice au plus vite ! Tu as entendu ce que j'ai à dire ?

LE CHŒUR DES SATYRES. – Regarde, le petit sourit gentiment quand il regarde le crâne chauve et tout luisant de Silène. […]

SILÈNE. – (*à Persée*) Viens ici, mon chéri ! (*Il fait de petits rires*) N'aie pas peur ! Pourquoi pleurniches-tu ? Viens ici te réfugier dans mes bras, tu pourras t'amuser avec les faons, les fouines et les jeunes porcs-épics, et faire le troisième au lit, entre ta mère et moi, ton père. Et papa te donnera son petit joujou. Puis tu mèneras une vie saine, si bien qu'un jour, quand tu seras devenu grand, quand ton papa aura perdu sa poigne et son jeu de jambes pour tuer les faons, tu attraperas toi-même les animaux, sans lance, et tu les apporteras à ta mère pour le dîner ; tu gagneras ta nourriture selon la coutume de notre famille.

LE CHŒUR DES SATYRES. – Venez là, joyeux compagnons, hâtons-nous de venir au mariage, c'est le moment, pas besoin de discours ! Je vois que déjà la fiancée est impatiente de jouir de notre amour. Pas étonnant : elle a passé longtemps à dépérir toute seule dans le bateau sous les embruns. Eh bien, maintenant qu'elle a sous les yeux notre vigueur juvénile, elle exulte. Ah ! voilà le fiancé qui va allumer les brillantes torches d'Aphrodite.

Eschyle, *Les Tireurs de filets*, Fragment 275 des
Papyri d'Oxyrhynchus, XVIII

Danaïdes

Les cinquante filles du roi Danaos, les Danaïdes, sont célèbres pour leur châtiment aux Enfers, devenu proverbial : « remplir le tonneau des Danaïdes » désigne une tâche impossible, qu'il faut recommencer sans trêve. Les Danaïdes sont en effet condamnées à puiser éternellement de l'eau au Styx pour tenter de remplir un tonneau sans fond (ou des jarres percées). Leur histoire les montre à la fois victimes et coupables. Coupables d'un massacre atroce et victimes de sombres histoires familiales. Lointaines descendantes de Io, elles pâtissent encore de la colère d'Héra qui a voué au malheur toute leur lignée. Leur oncle Egyptos, à la mort de son père le roi Bélos, s'est emparé du royaume d'Egypte et il pense neutraliser son frère jumeau, Danaos, en mariant ses cinquante fils avec les cinquante filles de celui-ci. Danaos, méfiant, préfère fuir avec elles jusqu'à Argos, la ville de leurs origines. En effet, un oracle l'a averti des intentions criminelles de son frère. Une autre version explique la fuite par l'aversion insurmontable des jeunes filles contre ce mariage. Les prétendants parviennent à les rejoindre ; sous la menace, le mariage est célébré. Danaos

ordonne à ses filles de tuer chacune leur mari la nuit même des noces : toutes obéissent, sauf une, Hypermnestre, tombée amoureuse de son époux Lyncée. Les deux jeunes gens arrivent à s'échapper, ils reviennent plus tard pour tuer tous les coupables et occuper le trône d'Argos. Une version encore plus noire condamne Hypermnestre à la peine infernale, comme ses sœurs, pour avoir désobéi à son père.

📖 *La scène est au bord de la mer près d'Argos. Le chœur, composé des filles de Danaos, entre.*

LE CHŒUR. – Puisse Zeus, protecteur des suppliantes, jeter un regard favorable sur notre troupe, qu'un navire amène ici depuis les bouches du Nil au sable fin. Nous avons quitté la terre de Zeus, qui touche à la Syrie ; nous nous sommes exilées […] parce que, dans notre répugnance instinctive pour l'homme, nous repoussons avec horreur les enfants d'Egyptos et leur dessein impie. Danaos, notre père, qui guide notre troupe, a pesé les raisons et il s'est décidé pour le malheur le plus glorieux : fuir en toute hâte à travers les flots salés et aborder à la terre d'Argos, d'où notre race s'honore de tirer son origine ; car elle est née de la génisse harcelée par un taon, au toucher et au souffle de Zeus. En quel pays mieux disposé pour nous pourrions-nous aborder avec ces rameaux de suppliantes ? Ah, que la ville, le pays et ses eaux limpides, que les dieux du ciel et les esprits des morts ensevelis sous terre qui exercent de lourdes vengeances, que Zeus Sauveur enfin, gardien des foyers pieux, accueillent notre troupe suppliante ! Oh, avant que cet essaim insolent de mâles, les fils d'Egyptos, mette le pied sur ce sol marécageux, rejetez-les à la mer avec leur bateau rapide, et que là, au milieu des rafales fouettées par l'ouragan, du tonnerre, des éclairs et des vents chargés de pluie, ils se heurtent à une mer sauvage, et périssent avant de mettre la main sur les nièces de leur père, avant d'épouser, malgré la loi qui l'interdit, celles qui les repoussent. […]

Les fils d'Egyptos ont débarqué, les jeunes filles désespèrent.

LE CHŒUR. – Ah, terre vénérée, que vais-je devenir ? Où fuir ? Où trouver une sombre cachette ? […] Si je pouvais disparaître tout entière, comme la poussière qui, sans ailes, se disperse dans les airs ! Mon âme frissonne sans cesse ; mon cœur assombri palpite. Ce que mon père a vu de son poste de guet m'a épouvantée ; je meurs d'effroi. Je voudrais trouver un lacet fatal et me pendre avant qu'un homme exécré portât la main sur mon corps. Que plutôt j'aille chez Hadès !

Eschyle, *Les Suppliantes*, vers 1-40 et 776-789

📖 *Hypermnestre écrit à son mari pour se plaindre de l'injustice qu'elle subit.*

Hypermnestre envoie cette lettre au seul qui lui reste de tous ses beaux-frères. La foule des autres a péri par le crime de leurs épouses. On me tient enfermée dans une prison, chargée de chaînes pesantes. La cause de ces tortures, c'est ma vertu. Parce que ma main a craint de plonger une épée dans une poitrine, je suis coupable ; on me louerait, si j'avais osé ce forfait. Mieux vaut être coupable, que d'avoir, à ce prix, plu à mon père ! Je ne puis rougir d'avoir les mains pures d'un meurtre. Que mon père me brûle des feux que je n'ai point voulu profaner ! Qu'il agite contre mon visage les torches qui servirent aux cérémonies nuptiales, ou qu'il m'égorge avec l'épée inutile qu'il me donna, afin que la mort que n'a point reçue mon époux, moi, son épouse, je la reçoive ! Il n'obtiendra pas que ma bouche mourante dise : « Je me repens. » […] Que Danaos et mes inhumaines sœurs éprouvent le remords de leur forfait ; c'est la suite inévitable des actions criminelles. Mon cœur reste épouvanté au souvenir de cette nuit sanglante, un tremblement soudain vient arrêter ma main.

Ovide, *Héroïdes*, lettre 14 « d'Hypermnestre à Lyncée », vers 1-18

Daphné

Naïade, fille du fleuve thessalien Pénée, la farouche Daphné veut rester chaste, quel qu'en soit le prix. Poursuivie par Apollon, fou de désir pour elle, elle implore sa mère la Terre ou son père le fleuve, selon les versions, de la sauver. Elle est transformée en laurier (*daphné* en grec) qu'Apollon, en souvenir de son amour, adopte désormais comme emblème.

📖 *Pour se venger d'Apollon qui l'a raillé, Eros lance contre le dieu une flèche d'or qui le rend amoureux fou de Daphné, et touche la jeune fille d'une flèche de plomb qui la rend insensible.*

Soudain Apollon aime ; soudain Daphné fuit l'amour : elle s'enfonce dans les forêts, où, à l'exemple de Diane, elle aime à poursuivre les animaux et à se parer de leurs dépouilles. Un simple bandeau rassemble négligemment ses cheveux épars. Plusieurs amants ont voulu lui plaire ; elle a rejeté leur hommage. Indépendante, elle parcourt les solitudes des forêts, dédaignant et les hommes qu'elle ne connaît pas encore, et l'amour, et les liens du mariage. Souvent, son père lui répétait :

– Ma fille, tu me dois un gendre. Ma fille, tu dois me donner une postérité.

Mais Daphné haïssait le mariage comme un crime, et à ces discours son beau visage se colorait du rouge de la pudeur. Elle jetait alors ses bras délicats autour du cou de Pénée :

– Cher père, permets que je garde toujours ma virginité. Jupiter lui-même accorda cette grâce à Diane.

Pénée se rend aux prières de sa fille. Mais, ô Daphné ! A quoi te sert-il de fléchir ton père ? Ta beauté ne te permet pas d'obtenir ce que tu réclames, et tes grâces s'opposent à l'accomplissement de tes vœux. Cependant Apollon aime. Il a vu Daphné ; il veut s'unir à elle. Il espère ce qu'il désire, mais il a beau connaître l'avenir, cette science le trompe,

et son espérance est vaine. Comme on voit s’embraser le chaume léger après la moisson, […] ainsi s’embrase et brûle le cœur d’Apollon. L’espérance alimente un amour que le succès ne doit point couronner.

Il voit les cheveux de la Nymphe flotter négligemment sur ses épaules. « Que serait-ce, pense-t-il, si l’art les avait arrangés ? » Il voit ses yeux briller comme des astres ; il voit sa bouche vermeille ; il sent que ce n’est pas assez de la voir. Il admire et ses doigts, et ses mains, et ses bras nus. Ce qu’il ne voit pas, son imagination l’embellit encore. Daphné fuit plus légère que le vent. C’est en vain que le dieu cherche à la retenir par ce discours :

– Nymphe du Pénée, je t’en conjure, arrête ! Ce n’est pas un ennemi qui te poursuit. Arrête, nymphe, arrête ! La brebis fuit le loup, la biche le lion ; devant l’aigle la timide colombe vole épouvantée : chacun fuit ses ennemis ; mais c’est l’amour qui me précipite sur tes traces. Malheureux que je suis ! Ah ne tombe pas ! Ne te blesse pas aux épines ! Ne te fais pas mal à cause de moi ! Tu cours sur des sentiers mal frayés. Ne cours pas si vite par pitié ! Connais du moins l’amant qui t’adore : ce n’est pas un montagnard grossier ; ce n’est pas un berger vulgaire. Tu ne connais pas celui que tu évites, c’est pourquoi tu le fuis. Les peuples de Delphes, de Claros, et de Ténédos, obéissent à mes lois. Jupiter est mon père. Par moi, tout ce qui est, fut et doit être, se découvre aux mortels. Ils me doivent l’art d’unir aux accords de la lyre les accents de la voix. Mes flèches portent des coups inévitables ; mais il en est une plus infaillible encore, c’est celle qui a blessé mon cœur. Je suis l’inventeur de la médecine. Le monde m’honore comme un dieu secourable et bienfaisant. La vertu des plantes m’est connue ; mais il n’en est point qui guérisse le mal que fait l’Amour ; et mon art, utile à tous les hommes, hélas, ne m’aide en rien.

Il aurait parlé encore ; mais Daphné, épouvantée, court encore plus vite, et n’entend plus ses discours. Ses vêtements légers flottent au vent ; Zéphyr déploie sa chevelure, et tout dans sa fuite ajoute encore à sa beauté. Le jeune dieu renonce à faire entendre ses plaintes inutiles : l’Amour lui-même l’excite sur les traces de Daphné ; il la suit en courant. Un chien gaulois, qui aperçoit un lièvre dans la plaine, s’élance derrière sa proie dont la crainte hâte les pieds légers, il la suit de près, il croit la tenir, et, le cou tendu, semble mordre sa trace ; mais le timide animal évite la dent déjà prête à le saisir. Ainsi courent Apollon et

Daphné, animés l'un par l'espérance, l'autre par la crainte. Le dieu paraît voler, soutenu sur les ailes de l'Amour. Il poursuit la nymphe sans relâche ; déjà il va la saisir…

Elle pâlit, épuisée par cette course violente, et s'adresse ainsi aux eaux du fleuve Pénée :

– O mon père, si tu as le pouvoir d'un dieu, secours-moi ! ô terre, ouvre-moi ton sein, ou détruis cette beauté qui me devient si funeste !

A peine achève-t-elle cette prière que ses membres s'engourdissent. Une écorce légère presse son corps délicat, ses cheveux verdissent en feuillages, ses bras s'étendent en rameaux. Ses pieds, naguère si rapides, se changent en racines, et se fixent dans la terre. Enfin la cime d'un arbre couronne sa tête. Apollon l'aime encore. Il serre la tige de sa main, et sous l'écorce nouvelle, il sent palpiter un cœur. Il embrasse ses rameaux. Il les couvre de baisers, que l'arbre paraît refuser encore, en disant :

– Eh bien, puisque tu ne peux plus être mon épouse, tu seras du moins l'arbre d'Apollon. Le laurier ornera désormais mes cheveux, ma lyre et mon carquois. Il parera le front des guerriers latins, lorsque des chants d'allégresse célébreront leur triomphe sur le Capitole. Tes rameaux, mêlés à ceux du chêne, protégeront l'entrée du palais des Césars. Tes feuilles resteront vertes en toutes saisons.

Alors le laurier, inclinant ses rameaux, paraît témoigner au dieu sa reconnaissance.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 474-567

Daphnis

Daphnis est un berger de Sicile, fils d'Hermès d'après Diodore. Pour d'autres, il aurait seulement été aimé du dieu.

Sa mère, une nymphe, l'a abandonné à la naissance dans une clairière plantée de lauriers, *daphnè* en grec. Il est recueilli par des nymphes et élevé par des bergers. Joli garçon, il est aimé de Pan qui l'initie au chant et à la musique. Les Muses lui font connaître la poésie. Il vit à l'écart avec ses troupeaux, enseignant les bonnes manières et le respect des dieux aux bergers sauvages de l'Etna, partageant les jeux et les plaisirs des Naïades. L'une d'elles tombe amoureuse de lui et lui fait jurer une fidélité absolue. S'il rompt son serment, il deviendra aveugle, prévient-elle. Longtemps, Daphnis reste sage ; il plaît pourtant, d'autant plus qu'il compose des vers exquis. En chantant de sa voix mélodieuse les premiers poèmes bucoliques, il charme jusqu'à Artémis.

Mais un jour, une princesse mal intentionnée l'enivre au cours d'une fête et ils dorment ensemble. Daphnis devient aveugle et meurt peu après, à moins qu'il n'ait été transformé en pierre par sa Naïade.

Apollon et Pan, qui se plaisaient en sa compagnie, désertent la campagne, la nature est en deuil. Mais Hermès le fait monter auprès de lui dans l'Olympe, il fait jaillir une source sur les lieux de son apothéose. Et les dieux satisfaits comblent à nouveau la campagne sicilienne de leurs bienfaits.

La vie de Daphnis est le sujet préféré des *Idylles* de Théocrite, l'inventeur de la poésie bucolique grecque.

> 🕮 Où étiez-vous, ô Nymphes ! lorsque l'amour consumait Daphnis ? Dans les riantes prairies qu'arrose le Pénée ou bien sur le Pinde ? Car vous ne vous délassiez ni sur les bords du majestueux Anapus, ni sur la cime de l'Etna, ni dans les ondes sacrées de l'Acis.
>
> Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique. […]
>
> Enfin parut la belle et gracieuse Aphrodite, le sourire déguisait le courroux enfermé dans son cœur :
>
> – Eh bien ! Daphnis, dit-elle, tu osais défier l'amour ; ne remporte-t-il pas une mémorable et terrible victoire ?
>
> Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique.
>
> Daphnis lui répondit :
>
> – Barbare Aphrodite, Aphrodite odieuse, vrai fléau des mortels ! Tout m'annonce que déjà le dernier soleil va se coucher pour moi ; mais Daphnis, aux Enfers mêmes, détestera l'amour.
>
> Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique.
>
> Va sur le mont Ida, où un simple berger et Aphrodite, dit-on… Va trouver Anchise… Là sont des chênes qui prêtent leur ombre ; ici, il n'y a que du jonc, ici les abeilles bourdonnent autour de leurs ruches.
>
> Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique. […]
>
> Loups, ours et vous tous hôtes des forêts, recevez mes adieux ; vous ne verrez plus Daphnis dans les bois ni sur les coteaux. Adieu, Aréthuse, adieu, fleuves qui portez le tribut de vos ondes dans les flots limpides du Thymbris.

Commencez, Muses chéries, commencez un chant bucolique.

Je suis ce Daphnis qui paissait mes bœufs dans ces pâturages, ce Daphnis qui abreuvait dans vos sources mes taureaux et mes génisses. […]

Cessez, Muses, oh ! cessez le chant bucolique.

Buissons, et vous ronces, produisez des violettes ; que le beau narcisse fleurisse sur le genièvre. Nature, change tes lois, et que sur le pin la poire mûrisse, car Daphnis se meurt. Que le cerf traîne après lui le chien captif, et que le hibou le dispute au rossignol sur nos montagnes.

Cessez, Muses, oh ! cessez le chant bucolique.

Il dit, et languissant, il expire. Aphrodite veut le rappeler à la vie, mais déjà les Parques en ont tranché les derniers fils. Daphnis a donc traversé le fleuve de la mort, et l'onde infernale enchaîne pour jamais ce mortel cher aux Muses et bien-aimé des Nymphes.

Cessez, Muses, oh ! cessez le chant bucolique.

Théocrite, *Idylles*, « Thyrsis et le Chevrier », vers 66-142

Dardanos

Fils de Zeus et d'Electra, elle-même fille d'Atlas, Dardanos est l'ancêtre des Troyens. Originaire de l'île de Samothrace, il part sur « la terre d'en face », qui prendra son nom, Dardanie, épouse la fille du roi local, Teucer, et donne naissance à la dynastie qui fondera la ville de Troie.

Le nom de « détroit des Dardanelles » (l'Hellespont dans l'Antiquité) vient aussi de l'ancêtre éponyme Dardanos.

Selon Virgile, le héros qu'il nomme Dardanus serait originaire d'Italie : il aurait quitté la ville étrusque de son père, Corythus, pour gagner Samothrace puis la Troade. C'est un point important pour l'édification de l'épopée nationale des Romains : présenté comme le descendant d'un « Italien », le Troyen Enée n'arrive plus en Hespérie (*Hespéria*, « le pays du Soir », nom donné par les Grecs aux régions occidentales par rapport à eux) comme un « étranger », mais comme un lointain « héritier » qui rentre dans sa patrie.

- Généalogie « Les Priamides »

Carte « La Troade homérique »

📖 *Enée répond à Achille qui l'a défié au combat.*

Si tu veux bien connaître mon origine – nombreux sont ceux qui la connaissent déjà – sache que c'est Zeus d'abord, l'assembleur de nuées, qui a engendré Dardanos et que celui-ci a fondé Dardanie, alors que la sainte Ilion n'existait pas encore, avec ses hommes, dans la plaine ; les gens vivaient sous les sommets de I'Ida riche en sources. Dardanos à son tour engendra un fils, le roi Erichthonios, qui devint le plus riche de tous les hommes mortels. Trois mille cavales lui appartenaient : elles étaient au pacage dans d'humides prairies, glorieuses de leurs bondissantes pouliches.

Homère, *Iliade*, Chant XX, vers 213-222

📖 *Fuyant Troie dévastée par les Grecs, Enée et un petit groupe de survivants ont fait escale en Crète.*

C'était la nuit et, sur terre, le sommeil s'était emparé de tous les êtres endormis. Les images sacrées des dieux et les Pénates phrygiens que j'avais arrachés aux flammes de la ville et emportés de Troie avec moi, je les vis se dresser sous mes yeux, alors que j'étais couché et que je dormais : ils étaient bien visibles dans l'abondante lumière que la pleine lune diffusait à travers les fenêtres ; ils m'adressèrent ces paroles qui calmèrent mes inquiétudes :

– Ce que te dira Apollon, si tu te rends à Délos, il l'annonce ici et c'est lui qui nous envoie à ton seuil. Nous t'avons suivi, toi et tes armes, lorsque brûlait la Dardanie, nous avons navigué, sous ta direction, à travers l'océan houleux ; c'est nous aussi qui porterons aux astres les petits-enfants qui te viendront et nous donnerons l'empire du monde à leur ville. Toi, prépare de grandes murailles à venir et ne renonce pas à la longue épreuve de l'errance. Il faut changer de lieu de séjour. Il ne t'a pas conseillé ces rivages, le dieu de Délos : Apollon ne t'a pas ordonné de t'établir en Crète. Il existe un endroit, que les Grecs nomment Hespérie, une terre antique, puissante par ses armes et par la fécondité de son sol ; les Œnotriens l'ont habitée ; maintenant, selon la tradition, leurs descendants l'ont appelée Italie, du nom de leur chef. C'est là notre siège à nous : c'est là que sont nés Dardanus et aussi le vénérable Iasius, desquels nous tirons l'origine de notre race.

Virgile, *Enéide*, Livre III, vers 147-168

Dédale

Dédale, dont on ne connaît pas avec précision les origines, est un sculpteur, architecte et inventeur d'une grande habileté qui aurait vécu à l'époque de Minos. Il porte bien son nom, qui, avant de devenir synonyme du labyrinthe qu'il a créé, signifie « ingénieux » en grec.

A ses débuts, il fabrique d'astucieux automates et des statues si réalistes qu'on les croirait vivantes. Les commandes ne manquent pas dans son atelier d'Athènes. Il invente les outils dont il a besoin pour la construction ou le travail du bois, et il est assisté par de bons ouvriers, comme son neveu Perdix. Mais justement, celui-ci se montre si doué qu'il pourrait bien surpasser son maître. Dédale, jaloux, le pousse du haut de l'Acropole ; l'Aréopage, le tribunal d'Athènes, le condamne à l'exil. On dit que la déesse Athéna transforme Perdix en oiseau (la perdrix).

Dédale se réfugie à la cour de Crète. L'épouse du roi Minos, Pasiphaé, qui le connaît de réputation, lui demande de l'aider à séduire le taureau dont elle s'est éprise. Il construit un simulacre de vache articulée, qui permet à la reine de s'accoupler à l'animal et de concevoir le Minotaure. Ensuite, Minos lui fait

construire le Labyrinthe afin d’y cacher cet encombrant rejeton. C’est encore Dédale qui remet à Ariane la pelote de fil dont se sert Thésée pour s’évader du Labyrinthe après avoir tué le Minotaure. Furieux d’avoir été ainsi trahi, le roi y fait enfermer Dédale et son fils Icare. Le plan du Labyrinthe est si compliqué que son inventeur lui-même ne peut en trouver la sortie. Qu’à cela ne tienne ! S’il ne peut s’échapper par la terre, il reste les airs.

L’ingénieux Dédale fabrique donc deux paires d’ailes avec des plumes collées à la cire d’abeille. Le père et le fils réussissent à quitter la Crète en volant comme des oiseaux. Mais Icare s’élève trop haut : la cire fond à la chaleur du soleil, il tombe dans la mer et se noie.

Dédale atterrit en Sicile et se met au service du roi Cocalos. Mais Minos n’a pas renoncé à châtier le fugitif. Pour le retrouver, il lance une sorte de concours : qui arrivera à faire passer un fil dans une coquille d’escargot ? Seul Dédale est assez astucieux pour trouver la réponse. Il attache le fil à une fourmi, qui traverse la coquille. Quand Minos apprend que son énigme a été résolue en Sicile, il sait où se cache son homme. Mais Cocalos refuse de livrer son hôte. Il s’ensuit une guerre entre la Crète et la Sicile, où Minos trouve la mort, à moins qu’il n’ait été

ébouillanté par les trois filles de Cocalos dans une baignoire conçue, bien sûr, par Dédale.

Les inventions de Dédale sont diverses et merveilleuses. Elles imitent la vie, mais en transgressant les lois de la nature, elles peuvent susciter des formes monstrueuses, ou même entraîner la mort. Grâce à la *technè*, la « technique », l'artiste créateur rivalise avec les dieux, aux risques et périls de ses commanditaires. Son histoire illustre l'ambivalence de la science, bonne dans son principe mais néfaste si elle est utilisée à mauvais escient.

> 🕮 Ta sœur, ignorant les arrêts du destin, t'avait confié l'instruction de son fils, lorsque, âgé de douze ans, il fut capable de recevoir tes leçons. Prenant pour modèle les arêtes qu'il observait au centre des poissons, il taille dans le fer une série de dents acérées, et devient l'inventeur de la scie. Il est aussi le premier à attacher l'une à l'autre deux barres d'acier de telle sorte que, toujours séparées par la même distance, l'une reste immobile, et l'autre décrit un cercle. Jaloux de son élève, Dédale le précipite du haut de la citadelle consacrée à Minerve, et prétend qu'il s'agit d'un accident. Mais Pallas, protectrice des génies, soutient l'enfant, le change en oiseau, et le couvre de plumes au milieu des airs. La force et la rapidité de son génie sont passées dans ses pieds et dans ses ailes, et son premier nom lui est resté. Pourtant, cet oiseau n'ose pas voler trop haut, et il ne fait pas son nid sur les branches, ni à la cime des arbres. Il rase le sol, et dépose ses œufs dans les broussailles. Le souvenir de son ancienne chute lui fait redouter les hauteurs.
>
> Ovide, *Métamorphoses*, Livre VIII, vers 238-259

> 🕮 *Dédale se demande comment sortir du Labyrinthe où Minos le retient prisonnier*

– Voilà, se dit Dédale, une occasion pour moi d'exercer mon génie. Minos règne sur la terre, il règne sur les flots ; pas moyen de fuir par terre ou par mer. Il me reste l'air, c'est par cette voie que je vais m'échapper. Puissant Jupiter ! excuse mon entreprise. Je ne prétends pas m'élever jusqu'à tes célestes demeures, mais je profite de l'unique voie qui me reste pour fuir mon tyran. Si le Styx m'offrait un passage, je traverserais les eaux du Styx. Permets-moi de changer les lois de la nature !

Souvent le malheur stimule l'intelligence. Qui aurait cru qu'un homme pourrait voyager dans les airs ? Il prend des plumes qu'il assortit soigneusement : il les place l'une à côté de l'autre selon leur longueur, en commençant par la plus petite. Puis il les attache au milieu avec un long fil de lin et à l'extrémité avec de la cire ramollie. Ce chef-d'œuvre d'un art nouveau était à peine terminé, et déjà le jeune Icare, tout joyeux, tirait sur les plumes et la cire, sans se douter qu'il devrait mettre cet équipement sur ses épaules.

– Voilà, lui dit son père, les voiles qui nous ramèneront dans notre patrie, voilà comment nous échapperons à Minos. Il nous a barré toutes les routes sauf une, celle de l'air ! Grâce à mon invention, nous allons traverser les airs. Mais attention ! ne t'approche pas de l'Ourse ou d'Orion qui, armé d'un glaive, accompagne le Bouvier. Fais comme moi et suis la route que je vais prendre ! Avec moi, tu seras en sûreté. Si nous montons trop haut, la chaleur du soleil fera fondre la cire de nos ailes ; si nous descendons trop bas, nous frôlerons la mer et les embruns alourdiront dangereusement nos ailes. Vole entre les deux ! Et puis, fais attention aux vents, suis leur direction, et laisse-toi porter.

Après ces conseils, Dédale ajuste les ailes de son fils, et lui explique leur fonctionnement, comme une mère oiselle apprend à ses petits à voler. Il fixe ensuite ses propres ailes à ses épaules, et fait quelques essais timides dans la voie qu'il s'est ouverte.

Ovide, *L'Art d'aimer*, Livre II, vers 33-68

Déjanire

Déjanire, fille d'Œnée, roi de Calydon, et d'Althée, est pour Héraclès la dernière femme, dans tous les sens du terme. La dernière de ses épouses sur terre. Et la femme fatale qui a causé sa mort. Le frère de Déjanire, le héros Méléagre, prématurément disparu, croise aux Enfers Héraclès et lui confie le soin de veiller sur sa sœur. Déjanire, charmante princesse, est courtisée par de nombreux prétendants. Héraclès doit se battre avec son plus redoutable rival, le fleuve Achéloos. Le héros, vainqueur, épouse la belle, et part avec elle. Sur leur route, ils doivent traverser un fleuve ; nouveau déboire ! Le centaure Nessus s'offre obligeamment pour porter la jeune femme ; au milieu du gué, pris d'un désir irrépressible, il tente de la violer. Héraclès le transperce d'une flèche imprégnée du venin de l'Hydre. Mais avant de mourir, Nessus prépare sa vengeance : il suggère à Déjanire de recueillir précieusement son sang qui serait un philtre d'amour puissant. Il sait bien qu'en fait, à cause de la flèche, son sang est devenu un poison abominable. Héraclès fait plusieurs enfants à Déjanire, mais n'est pas un époux modèle : pendant qu'il court l'aventure à

travers la Grèce, sa femme éplorée reste bien souvent seule. Lorsqu'elle entend dire qu'Héraclès songe à un nouveau mariage, avec la jeune princesse Iole, elle se souvient de la recommandation de Nessus. Elle trempe une tunique neuve dans le sang du centaure, et l'envoie en cadeau à Héraclès. Hélas, la tunique le brûle atrocement, le héros préfère la mort à un tel supplice. Déjanire désespérée se pend. Exemple saisissant des égarements où conduisent passion et jalousie.

📖 *Dans le prologue de la pièce, Déjanire raconte comment Héraclès l'a conquise en terrassant Achéloos qui voulait l'épouser.*

DÉJANIRE. – Depuis le jour où j'ai été unie à Héraclès, je nourris crainte sur crainte, je vis à cause de lui dans une angoisse continuelle, et de nuit en nuit, les chagrins s'ajoutent aux chagrins. Je lui ai donné des enfants ; mais, comme un cultivateur qui possède un champ éloigné ne le visite qu'une fois pour les semailles et une fois pour la moisson, ainsi l'existence que mène mon mari le rend à son foyer et l'en éloigne sans cesse pour courir au service d'autrui. Aujourd'hui encore, bien qu'il ait glorieusement achevé ses fameux travaux, je tremble plus que jamais. Depuis qu'il a tué Iphitos, nous vivons en exil à Trachis, où l'on nous offre l'hospitalité. Héraclès est parti, nul ne sait où. Je sais seulement que son absence me plonge en d'amères inquiétudes. Je suis presque certaine qu'il traverse quelque épreuve difficile : voilà quinze mois qu'il n'a donné de ses nouvelles. Oui, il doit affronter une épreuve périlleuse.

Sophocle, *Les Trachiniennes*, vers 27-46

📖 *Déjanire écrit à Hercule ses doléances.*

Un bruit injurieux s'est subitement répandu dans les villes de la Grèce, et semble démenti par tes hauts faits : celui que n'ont jamais pu

abattre Junon et une immense série de travaux aurait subi le joug d'Iole ! Sans doute c'est ce que souhaite Eurysthée, ce que souhaite Junon, ta belle-mère, ravie de voir une tache sur ta vie. Ce n'est pas ce que veut le dieu qui n'a pas eu assez d'une nuit, dit-on, pour engendrer un héros tel que toi ! Vénus t'a nui plus que Junon ! Celle-ci, en t'opprimant, t'a permis de t'élever ; celle-là tient sous ses pieds ta tête humiliée. […] Celui que mille monstres, qu'Eurysthée, son ennemi, que Junon même, n'ont pu vaincre, Amour en triomphe !

On vante mon mariage, parce que je me nomme épouse d'Hercule, et que mon beau-père est le dieu qui fait gronder le tonnerre. Autant deux jeunes bœufs de taille inégale conviennent mal pour tirer une charrue, autant une épouse inférieure à son époux est écrasée par sa gloire. Ce n'est pas un honneur, mais un fardeau qui blesse ceux qui le portent. Il faut s'unir à son pareil. Mon époux est toujours loin de moi ; il semble plus mon hôte que mon époux. Sans cesse il poursuit des monstres, des animaux terribles. Veuve dans mon palais, je vis dans la chasteté. Je ne peux que prier ; je tremble que mon époux ne tombe sous les coups d'un ennemi cruel. Je m'imagine des serpents, des sangliers, des lions avides ; je vois des chiens prêts à se disputer tes os. Les entrailles des victimes, les vains fantômes d'un songe, les mystérieux présages de la nuit, tout m'épouvante. J'épie, dans mon malheur, les moindres rumeurs. La crainte, dans mon cœur incertain, fait place à l'espoir, et l'espoir à la crainte. […] Tu m'as aimée – avec beaucoup d'autres ! – ; mais ce fut sans crime. Deux fois, tu t'es battu pour moi et tu n'as pas à en avoir honte. Achéloos, en pleurant, plongea son front mutilé de ses cornes dans une eau limoneuse. Nessus, ce demi-homme, trouva la mort dans l'Evénus, et son sang de centaure en infecta les eaux.

Mais à quoi bon ces souvenirs ? J'écrivais encore cette lettre lorsque la rumeur m'annonce que mon époux périt sous la tunique empoisonnée qu'il a reçue de moi. Hélas ! Qu'ai-je fait ? Où la fureur a-t-elle emporté ton amante ? Impie Déjanire, tu hésites à mourir ? Quoi ! Ton époux se meurt sur l'Œta, et toi qui en es cause, tu lui survivras ? Oui, la mort sera le gage de notre union. […] Ne crois pas que j'aie voulu te tuer. Nessus, lorsque ta flèche le frappa, s'écria : « Mon sang a la vertu de ranimer l'amour. » C'est pour cela que je t'ai envoyé la tunique imprégnée du venin de Nessus. Impie Déjanire, hésites-tu

encore à mourir ? Adieu, mon vieux père ! Adieu, ô ma patrie, et toi, lumière de ce jour, le dernier que verront mes yeux ! Et toi, mon époux, puisses-tu survivre ! Et toi, Hyllus, mon enfant, adieu.

Ovide, *Héroïdes*, lettre 9 « de Déjanire à Hercule », vers 5-170

Déméter

▷ Cérès

Déméter**,** la « Terre-mère », deuxième fille de Cronos et Rhéa, appartient à la seconde génération de dieux, les Olympiens. C’est une Titanide. Déesse de la terre cultivée, elle ne se confond pas avec Gaia, déesse de la terre originelle. Elle protège les moissons, sa blonde chevelure est couronnée d’épis de blé. De Zeus, elle a une fille unique, Coré, à laquelle elle est passionnément attachée ; leur habituelle dénomination « les deux déesses » marque la force du lien qui les unit.

Lorsque Coré est enlevée, elle la cherche dix jours à travers tout l’univers, désespérée, sans boire ni manger. Elle a entendu un cri de détresse de sa fille, mais elle ne peut la retrouver. Hécate a vu le rapt sans reconnaître l’agresseur. Seul Hélios qui voit tout peut dénoncer le coupable : Hadès. Prise d’une violente colère, Déméter quitte l’Olympe pour se cacher, déguisée, dans la région d’Eleusis. Seule, une vieille femme réussit à la faire rire par ses gestes obscènes. Déméter devient la nourrice du petit Triptolème (ou Démophon), fils du roi Céléos. Elle essaie de rendre l’enfant immortel en le plongeant dans le feu, mais la

mère, affolée, le lui arrache. Déméter se révèle alors dans sa majesté ; pour récompenser la famille royale de son hospitalité, elle apprend à Triptolème les techniques de l'agriculture et lui commande de répandre le blé parmi les hommes.

Puisque Déméter a délaissé ses fonctions divines pour se livrer au deuil, plus rien ne pousse, les hommes dépérissent, les dieux ne reçoivent plus d'offrandes. Zeus intervient pour remédier à ce désordre en sommant Hadès de rendre Coré. Mais la jeune fille a rompu le jeûne aux Enfers, ce qui l'y attache indissolublement ; il faut conclure un compromis : Coré passera la moitié de l'année avec son époux et l'autre avec sa mère. La végétation disparaît tant qu'elle reste sous terre, et renaît quand elle revient à la lumière. Les mystères d'Eleusis commémorent cet épisode.

Certaines légendes prêtent aussi à Déméter une mésaventure avec Poséidon : pour échapper à ses assiduités alors qu'elle errait en quête de sa fille, elle se change en jument. Il la possède sous cette forme ; de cette union, naissent le cheval Aréion et une fille mystérieuse, « la Maîtresse ». De ses amours avec Iasion, elle eut un fils, Ploutos, « la richesse ».

Toute la Grèce la vénère comme une déesse majeure. Les terres à blé, comme la Sicile, plus

encore que les autres. De nombreuses monnaies arborent sa tête couronnée d'épis. Bienfaisante, elle protège les récoltes, elle apprend aux hommes ce qui constitue la base même de la civilisation : la culture du blé et la fabrication du pain. On la célèbre par des banquets champêtres, des fêtes qui montrent son caractère populaire. Certains rites rappellent que fertilité agricole et sexualité humaine vont de pair : les fidèles portent des corbeilles avec des figurations en terre d'organes sexuels, lancent des plaisanteries grivoises lors des processions. Les femmes la vénèrent particulièrement, certaines cérémonies comme celles consacrées à Déméter *Thesmophoros*, « donneuse de lois », leur sont exclusivement réservées, ce qui ne manque pas de faire jaser les hommes… Ses sanctuaires, dont le plus connu est Eleusis où tous les Grecs veulent se faire initier, révèlent son autre visage : des rites secrets représentent le deuil de la mère et le retour de la fille, annonçant un salut de l'âme après la mort.

On la représente debout, brandissant des torches qui évoquent aussi bien la quête de Coré que sa relation avec la mort et le salut. De nombreuses statues de terre cuite la figurent en déesse mère majestueuse, assise sur un trône, les seins bien marqués, avec un petit enfant dans ses bras, que

parfois elle allaite. Le serpent, animal chtonien par excellence, et le porcelet lui sont consacrés.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Les cimes des montagnes et les profondeurs de la mer résonnent du cri de Coré enlevée par Hadès, et sa mère vénérable l'entend. Une âpre douleur entre dans son cœur, elle arrache de ses mains les bandelettes qui retiennent ses cheveux, et, jetant un voile sombre sur ses épaules, elle s'élance, tel un oiseau, cherchant sur la terre et sur la mer.

Mais personne, ni dieu, ni homme, ni oiseau ne veut lui dire la vérité. Pendant neuf jours, la vénérable Déméter erre par toute la terre, brandissant des torches ardentes. Dans sa douleur, elle ne goûte ni à l'ambroisie, ni au doux nectar, et elle ne baigne point son corps.

Déméter apprend par Hélios qu'Hadès a enlevé Coré, avec la caution de son frère Zeus.

Une douleur amère envahit le cœur de Déméter. Irritée contre le fils de Cronos qui amasse les noires nuées, fuyant l'Olympe et le séjour des dieux, elle va vers les villes des hommes et les grasses cultures, en dérobant pour longtemps sa beauté. Personne, parmi les hommes et les femmes aux larges ceintures qui la voient, ne la reconnaît. Elle arrive enfin dans l'odorante Eleusis. Là, elle s'assied au bord de la route, affligée, non loin du puits où viennent puiser les gens de la ville, à l'ombre d'un olivier touffu. Elle ressemble à une très vieille femme privée du pouvoir d'enfanter et des dons d'Aphrodite. Telles sont les nourrices des fils de rois, ou leurs intendantes.

Les filles de Céléos, le roi d'Eleusis, la voient, en venant puiser de l'eau.

– Qui es-tu et d'où viens-tu, vieille femme ? Pourquoi restes-tu loin de la ville et n'approches-tu point des maisons ? Là, dans notre palais, toutes les femmes, jeunes et vieilles, t'accueilleront avec bienveillance.

La vénérable Déesse leur répond :

– Chères enfants, salut ! Je vous parlerai, car il est juste de vous dire la vérité. Déo est mon nom. […] Ayez pitié de moi, jeunes filles, aidez-moi ! Je voudrais trouver la demeure d'un homme ou d'une femme pour

qui je travaillerais selon ce que peut faire une vieille femme. Je porterais dans mes bras et je nourrirais un nouveau-né, ou je garderais la demeure, ou j'enseignerais leurs travaux aux femmes.

Les jeunes filles lui disent alors :

– Reste ici, pendant que nous irons à la demeure de notre père. Et nous dirons tout à notre mère Métanira à la large ceinture, et elle ordonnera peut-être que tu viennes à notre demeure, sans en chercher une autre. Déjà vieille, elle a eu un fils : cet enfant tardif qu'elle a tant désiré, elle l'aime par-dessus tout. Si tu le nourrissais et pouvais l'amener jusqu'à l'âge adulte, toutes les femmes t'envieraient, tant il ferait de présents à sa nourrice.

Déméter consent par un signe de tête. Les jeunes filles remportent fièrement les vases pleins d'eau, elles arrivent vite à la demeure de leur père et disent aussitôt à leur mère ce qu'elles ont vu et entendu. Et celle-ci leur ordonne de retourner et d'engager la vieille femme en lui promettant un fort salaire. […]

Lorsque la déesse franchit le seuil, sa tête touche la poutre du toit et la pièce s'emplit d'une splendeur divine. Métanira, saisie de respect et de crainte, lui offre son siège. Mais Déméter, dispensatrice des saisons, refuse de s'asseoir ; elle se tait, ses beaux yeux baissés, jusqu'à ce que la sage Iambé approche pour elle un siège. Déméter s'assied et reste ainsi muette de douleur sans dire un mot, sans un geste, sans un sourire, sans manger ni boire, toute pleine du regret de sa fille à la belle ceinture, jusqu'à ce que la sage Iambé, qui, plus tard, lui plut par sa gaieté, ait dit beaucoup de plaisanteries qui, enfin, dérident la déesse. Lorsque Métanira lui offre une coupe de vin doux, elle refuse, disant qu'il ne lui était pas permis de boire du vin rouge, et elle demande qu'on lui donne à boire de l'eau mêlée de farine et de pouliot broyé. Elle salue ainsi Métanira :

Femme, que les Dieux te comblent de biens ! Je prendrai volontiers soin de ton fils, comme tu me l'ordonnes, je le nourrirai, et j'espère que, par les soins de sa nourrice, il sera préservé des mauvais sorts et des herbes magiques. Je connais, en effet, des remèdes puissants contre les incantations funestes.

Déméter soigne bien l'enfant, elle le nourrit d'ambroisie et veut le plonger dans le feu pour le rendre immortel. Hélas, la mère surgit à ce moment et s'effraie ; elle arrache l'enfant à la déesse. Irritée, celle-ci

révèle son identité et son projet ainsi contrarié. Elle pardonne difficilement à la famille royale qui tâche de l'apaiser par de pieuses cérémonies. Elle quitte Eleusis, et se retire en un lieu caché.

La blonde Déméter reste là, loin de tous les bienheureux, consumée par le regret de sa fille à la riche ceinture. Elle inflige aux hommes, sur la terre nourricière, une année très amère et cruelle : la terre ne produit aucune semence, car Déméter à la belle couronne les a toutes cachées. Les bœufs traînent dans les champs en vain les charrues recourbées, les hommes sèment inutilement les grains d'orge blanche. Toute la race des hommes serait morte de faim, privant les dieux olympiens d'offrandes et de sacrifices, si Zeus n'était pas intervenu.

Il envoie Iris, la messagère, mais Déméter ne fléchit pas. Elle reste de même indifférente à toutes les supplications des dieux. Enfin Zeus obtient qu'Hadès laisse revenir Coré sur terre.

Ainsi, pendant tout le jour, unies par les mêmes pensées, elles se réjouissent, en s'embrassant avec tendresse. Leur douleur s'apaise, et elles se font l'une à l'autre des cadeaux. […] Alors Zeus qui regarde au loin envoie Rhéa aux beaux cheveux afin qu'elle ramène Déméter au péplos bleu parmi les dieux. En échange, il promet de lui accorder tous les honneurs qu'elle souhaitera ; il promet aussi que sa fille ne restera que le tiers de l'année sous les ténèbres épaisses, et passera les deux autres tiers auprès de sa mère et des autres Immortels.

La déesse ne désobéit pas aux ordres de Zeus. […] Aussitôt, elle produit les fruits des champs fertiles. Et toute la vaste terre se hérisse de feuilles et de fleurs ; et Déméter, avant de quitter la terre des hommes, instruit les Rois qui rendent la justice. […] Après que la noble Déesse leur eut tout enseigné et les eut initiés, la mère et la fille se hâtent de regagner l'Olympe et l'assemblée des Dieux. Là, elles habitent auprès de Zeus qui se réjouit de la foudre, sacrées et vénérables. Ils sont bénis, les hommes qu'elles aiment et protègent !

Hymnes homériques, « A Déméter », vers 40-488

📖 *Un citoyen d'Athènes, Mnésiloque, se déguise en femme pour pouvoir assister aux Thesmophories.*

MNÉSILOQUE. – Viens donc, Thratta, suis-moi. Thratta, regarde ces torches embrasées : quelle épaisse fumée elles répandent ! Ah ! belles

Thesmophores, accordez-moi la bonne fortune, ici et puis dans ma maison. Thratta, dépose la corbeille, tires-en le gâteau, afin que je le prenne pour sacrifier aux deux Déesses. Souveraine vénérée, Déméter chérie, et toi, Perséphone, fais que, maintes et maintes fois, je t'offre des sacrifices, et surtout qu'aujourd'hui je me dérobe aux regards.

Aristophane, *Les Thesmophories*, vers 279-289

📖 *Les mystères en l'honneur de Déméter déchaînent non seulement la verve des auteurs comiques, mais encore la fureur polémique des auteurs chrétiens.*

Les mystères de Déméter, que présentent-ils d'autre que l'union incestueuse de Zeus avec Déméter, dirai-je maintenant sa mère ou sa femme ? […] Les glorieux symboles de cette initiation, qu'on étale si volontiers, nous feraient rire, malgré notre envie de pleurer, à la vue de vos mystères dévoilés. « J'ai mangé du tambour, répète-t-on, j'ai bu de la cymbale, j'ai porté la coupe, je suis entré secrètement dans le lit nuptial. » Ah, quels nobles symboles ! Quels augustes mystères ! Dois-je continuer ? Déméter conçoit un enfant de Zeus, elle met au monde une fille qu'on appela Coré ou Perséphone. […] Vous rappellerai-je Perséphone cueillant des fleurs, sa corbeille, son enlèvement par Hadès, sa disparition dans un trou, les truies du pauvre Eubulos englouties sous la terre avec les deux déesses ? Voilà pourquoi, dans les Thesmophories, on chasse des porcs à la manière des Mégariens. Les femmes, dans toutes les villes, célèbrent cette fable par des fêtes connues sous le nom de Thesmophories. Elles chantent l'enlèvement de Proserpine sur des tons divers et d'une manière tragique. […]

Faut-il s'étonner que les Etrusques, ces peuples barbares, se soient fait initier à ces honteux mystères, quand nous voyons Athènes et toute la Grèce, je rougis de le dire, adopter l'indigne et dégoûtante fable de Déméter. Elle avait longtemps erré, cherchant sa fille Perséphone ; épuisée de fatigue, abattue par la douleur, elle se reposa sur le bord d'un puits, près d'Eleusis, bourg de l'Attique. […] Baubon reçut chez elle Déméter et lui présenta à boire un breuvage qu'elle venait de préparer. Déméter, dans sa douleur, refuse le breuvage et la coupe. Baubon ne peut supporter ce refus, elle se croit méprisée, et, soulevant sa robe, elle se montre avec impudeur aux yeux de la déesse : celle-ci rit à cette vue,

et, dans sa joie, elle prend la coupe et la vide. Voilà les mystères secrets de nos illustres Athéniens !

Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux Grecs*,
Livre II, chapitres 15-17 et 20

Destin

Ce que nous nommons « destin » est une notion cardinale dans la façon de penser l'homme et le monde que les récits mythologiques mettent en perspective selon une interprétation générale de la nature, de la contingence et de la transcendance.

Une force qui s'impose à tous

Le destin est proprement « ce qui est destiné à être » : une force mystérieuse, à la fois immanente et transcendante, qui s'impose de l'intérieur comme de l'extérieur des choses, qui régit tous les êtres, y compris les dieux, et fixe de façon irrévocable le cours des événements.

Irrésistible, infrangible, inaltérable, incontournable, le destin contient « tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera », comme le chante Mnémosyne, la Mémoire, mère des Muses. Il exerce un pouvoir supérieur à celui des dieux, car il est l'émanation de l'ordre suprême de l'univers.

Zeus a beau manifester sa préférence pour Troie et retarder le désastre, il ne peut empêcher sa balance d'or de faire plonger le sort d'Hector dans l'Hadès infernal (voir KÈRES) : le maître de l'Olympe n'est

en fait qu’un « contrôleur des poids et mesures » qui surveille la bonne marche du monde sans pouvoir en modifier le cours. Il peut tout au plus précipiter ou retarder l’échéance fatale : ainsi il ne peut sauver son fils Sarpédon le jour où « son heure a sonné », selon l’expression consacrée.

Pour les humains, frappés de finitude, le Destin a fixé une seule et même Loi : tous savent qu’ils sont destinés à disparaître un jour ou l’autre. Chacun reçoit son « lot » (*moira* en grec) à la naissance, comme un joueur à la loterie : sa part de bonheur et de malheur, de vie et de mort. Dans les récits mythologiques, ce sont les Moires, nommées Parques par les Romains, qui personnifient la Destinée : trois vieilles femmes avec une quenouille, filant, déroulant et coupant le fil de la vie.

De manière générale, le destin ne se comprend qu’après : après la guerre, après la chute, après la mort, quand « tout a été dit », basculant définitivement dans l’irréversible. C’est alors que le récit exhibe le nécessaire enchaînement de causes à effets qui a conduit un peuple, un individu à son bonheur ou à sa perte : de la pomme de Discorde à la ruine de Troie, le destin est à l’œuvre, comme dans la vie d’Œdipe, la victime la plus emblématique de l’implacable fatalité. Il revient donc au poète, inspiré

par la Muse, de démêler pour son public les fils d’une histoire dont il connaît déjà la fin et de nous mettre ainsi de plain-pied avec le Destin, en nous offrant l’insigne privilège d’observer sa marche inéluctable.

📖 Tant que dura l’aurore et que grandit le jour sacré, tous les traits des deux camps atteignirent leur but et les guerriers tombèrent. Mais quand le soleil eut franchi le milieu du ciel, le Père Zeus déploya les plateaux de sa balance d’or. Il y plaça deux sorts marqués du trépas cruel, l’un pour les Troyens dompteurs de chevaux, l’autre pour les Achéens aux tuniques de bronze. Par le milieu, il souleva le fléau et le jour fatal des Achéens pencha : leur destin vint se poser sur la terre nourricière, tandis que celui des Troyens s’éleva vers le vaste ciel.

Homère, *Iliade*, Chant VIII, vers 66-74

📖 LE CHŒUR. – Hélas ! générations humaines, comme votre vie ne compte pour rien ! Quel homme, oui, quel homme n’a pour plus grand bonheur que l’apparence du bonheur ! puis cette apparence même s’en va. Je pense devant ton destin, ton destin à toi, pauvre Œdipe, que chez les hommes rien n’est enviable.

Sophocle, *Œdipe roi*, vers 1186-1196

📖 DÉJANIRE. – C’est une vieille idée bien connue des hommes qu’on ne peut jamais savoir avant la mort de quelqu’un si sa vie a été heureuse ou malheureuse.

Sophocle, *Les Trachiniennes*, vers 1-3

📖 LE CHŒUR. – C’est le destin qui agit à travers nous : il faut céder au destin. Jamais nos efforts lourds d’inquiétude ne pourront changer la trame tissée par le fuseau fatal. Tout ce que nous souffrons, race mortelle, tout ce que nous faisons, vient d’en haut. Lachésis veille à l’accomplissement des décrets qui se déroulent sous sa main impitoyable. Tout a sa voie tracée d’avance, et c’est le premier de nos

jours qui détermine le dernier. La divinité elle-même ne peut rompre cet enchaînement des effets et des causes ; et nulle prière ne peut changer l'ordre immuable des événements. Beaucoup ont souffert pour l'avoir craint. Beaucoup ont trouvé leur propre destin pendant qu'ils craignaient leur destin.

Sénèque, *Œdipe*, vers 980-994

📖 Inspirez-moi maintenant, Muses qui vivez sur l'Olympe, car vous êtes déesses, vous voyez et savez tout, et nous, nous n'entendons qu'un bruit et nous ne savons rien.

Homère, *Iliade*, Chant II, vers 484-486

Le Hasard et la Nécessité

Deux « forces » indissociables se conjuguent dans la mise en œuvre du Destin : la Nécessité – ce qui doit être obligatoirement, le plus souvent prédit à l'avance – et le Hasard – ce qui arrive fortuitement, sans cause ni explicable ni annoncée. Les Grecs les nomment respectivement *Anankè* et *Tyché* (voir l'article TYCHÉ), les Romains *Fatum* (ou *Necessitas*) et *Fortuna*. Selon l'expression populaire, chaque homme naît au hasard, « sous une bonne ou une mauvaise étoile », mais son *fatum* (un nom formé sur la racine *fa-*, dire) est « déjà dit », car il a été comme « programmé » jusqu'à l'heure fatale. Quant aux aléas de la Fortune, c'est le dé (*alea* en latin) qui en donne l'image.

Le destin d'Œdipe est ainsi le produit de l'*ananké* et de la *tyché* : si c'est une malédiction familiale, annoncée par l'oracle, qui lui impose de coucher avec sa mère et de tuer son père, c'est aussi le hasard totalement imprévisible qui provoque l'accident de char entre le père et le fils. Pourquoi Œdipe et Laïos se sont-ils trouvés au même carrefour sur le chemin de Delphes ? « C'était écrit », selon la formule de la croyance populaire, ce qui, à défaut d'explication, est une façon de reconnaître l'impossibilité de distinguer la part du hasard et celle de la providence dans la notion de Destin.

Pour le guerrier homérique, le Destin est une réalité de chaque instant : mieux que tout autre mortel, le héros sait qu'il est destiné – on pourrait dire programmé – pour la mort quand il part au combat : il doit la donner, il peut la recevoir. Très souvent, il comprend à l'avance qu'il perdra la vie, « obligé d'abandonner vigueur et jeunesse » ; ce qui le console, c'est de savoir que son adversaire le suivra de près. C'est ainsi que dans l'*Iliade*, les morts de Patrocle, d'Hector et d'Achille s'enchaînent inexorablement.

A l'instant du coup fatal, le héros sait aussi qu'il tombe sous l'effet conjugué du hasard et de la nécessité, selon trois niveaux de causalité : le Destin

qui a fixé sa part (*moira*) depuis sa naissance impose le moment de sa mort ; un dieu ou une déesse intervient pour le faire perdre (voir le rôle d'Athéna dans la mort d'Hector, celui d'Apollon dans celles de Patrocle et d'Achille) ; enfin, les circonstances de la bataille le placent face au « bon » adversaire, celui qui est capable de le vaincre, sur un terrain dont se révèlent les « pièges » inattendus (une pierre glissante, par exemple).

Pour le héros tragique, le destin est étroitement lié à une faute ancestrale dont le châtiment se poursuit de génération en génération, comme dans les deux familles maudites des Atrides et des Labdacides. C'est bien ici une forme de déterminisme familial qui accable le matricide Oreste et le parricide Œdipe, victimes de l'*hybris*.

Pour les Romains qui se voient volontiers comme le peuple élu pour gouverner le monde, « le hasard a bien fait les choses » : ainsi la crue du Tibre et la curiosité d'une louve attirée par des vagissements humains ont sauvé « in extremis » les jumeaux Romulus et Rémus d'une mort certaine. Comme le dit Tite-Live en introduction à son *Histoire romaine*, l'origine de la ville appelée à devenir la première puissance de l'univers après celle des dieux était sans doute programmée par le Destin – ce même destin

qui avait guidé Enée, le rescapé troyen, jusqu'aux rives du Latium. Ici, comme on le voit, ce sont les besoins de la propagande nationale mise en place sous Auguste qui inspirent une certaine conception de la Providence.

📖 ATHÉNA (*au roi des Taures*). – La Nécessité, sache-le, gouverne les dieux ainsi que toi-même.

Euripide, *Iphigénie en Tauride*, vers 1486

📖 JOCASTE. – Que pourrait craindre un homme ? Pour lui, le hasard règne en maître, rien ne lui est prévisible. Le mieux est de vivre au hasard, comme on peut.

Sophocle, *Œdipe roi*, vers 977-979

📖 TALTHYBIOS. – Que penser, ô Zeus ? Veilles-tu sur les hommes ou est-ce en vain qu'on t'en donne le nom ? Est-ce faux, ce qu'on croit, qu'il existe des dieux ? Le hasard seul a-t-il les yeux ouverts sur les mortels ?

Euripide, *Hécube*, vers 488-491

📖 *Cicéron commente l'histoire du brigand Icadius, dont le destin, selon la légende, était d'être écrasé par un rocher.*

Je ne vois aucune fatalité dans l'histoire du brigand Icadius, et rien ne lui a été prédit. Qu'y a-t-il donc d'étonnant dans le fait qu'un rocher se soit détaché de la grotte où il s'était réfugié pour lui rompre les jambes ? A mon avis, même si Icadius ne s'était pas trouvé dans cette grotte, le rocher serait quand même tombé. Car ou bien il n'y a absolument rien de fortuit, ou bien cela a pu se produire par hasard (*fortuna*). Je pose donc la question suivante – et elle a une large portée – : supposons que le Destin (*Fatum*) n'ait pas de nom, pas de force, pas d'existence, et que tous les événements, ou presque tous, arrivent par hasard, accidentellement, au petit bonheur, les choses se passeraient-

elles autrement qu’elles ne se passent maintenant ? A quoi bon le Destin, quand on peut, sans recourir au destin, expliquer toutes choses ou par la nature ou par le hasard ?

Cicéron, *Du destin*, Chapitre 3, 5-6

📖 Comme il se sentait fatigué, un enfant qui voyageait s’endormit au bord d’un puits. Il allait à coup sûr tomber dedans, quand Tyché s’approche de lui et lui dit :

– Hé, l’ami, réveille-toi et va-t-en de là ! Si tu étais tombé dans ce puits, c’est moi, Tyché, que tout le monde se serait empressé d’accuser !

C’est ainsi que beaucoup de gens, tombés dans des situations dangereuses parce qu’ils ont glissé par leur faute, en accusent le sort (*tychè*).

Esope, *Fables*, « L’Enfant et Tyché »

📖 Il me semble entendre Tyché tenir ce langage à la Force de Romulus :

– Sans doute tes exploits sont brillants et considérables. Tu as véritablement révélé qu’un sang divin coulait dans tes veines et que tu étais née d’un immortel. Mais vois combien tu restes loin derrière moi. Si je ne t’avais pas suivie pas à pas avec sollicitude et tendresse, si j’avais abandonné et livré les deux faibles nouveau-nés, comment te serais-tu produite, comment serais-tu devenue illustre ? Si, au lieu d’une louve alourdie par le poids de son lait, qui avait plus besoin de nourrir que d’être nourrie elle-même, il était survenu quelque bête complètement furieuse et affamée, où seraient aujourd’hui ces palais magnifiques, ces temples, ces théâtres, ces promenades, ces places publiques, ces tribunaux ? Des huttes de bouviers, des étables de pâtres occuperaient ces lieux, et ces pâtres, ces bouviers se prosterneraient devant un maître albain, toscan ou latin.

Oui, le commencement est ce qui importe le plus pour toute chose, particulièrement lorsqu’il s’agit de l’établissement et de la fondation d’une ville ; et ce commencement, Tyché a voulu l’assurer lorsqu’elle sauva et protégea le fondateur de Rome. Car si la Force fit de Romulus un grand roi, Tyché a veillé sur lui pour qu’il puisse le devenir.

Plutarque, *Œuvres morales, De la fortune des Romains*, 8

La voie/voix du destin

Par essence, le Destin est fondamentalement « atemporel » et « amythique » : il n’a ni temps ni histoire ; indifférent au devenir de l’univers et de l’humanité, il se contente d’être, sans avoir besoin de connaître ni les événements ni les motivations. Cependant, pour les hommes qui tentent de le concevoir, il suppose une histoire du monde déjà fixée, inscrite dans le temps et dans la matière par une volonté préexistant au monde même : il faut donc à cette volonté des gardiens, des exécuteurs et des interprètes.

Les dieux sont les premiers gardiens-exécuteurs du Destin : les Olympiens, avec Zeus au premier rang, veillent directement à l’application de la *moira* – c’est le terme le plus souvent utilisé par Homère pour signifier la destinée –, personnifiée par les Moires. Avec le mythe d’Er, Platon les présente dans leur rôle traditionnel : elles sanctionnent pour chaque âme parvenue aux Enfers le choix d’une nouvelle destinée, selon la croyance dans la métempsychose (voir ENFERS).

Pour exercer l’indispensable justice distributive, les dieux sont assistés par diverses puissances « démoniques » qui se chargent de l’application des peines ; on peut les classer en deux groupes : celles qui châtient, telles la Némésis primitive, Até et les Erinyes (Furies) ; celles qui apportent la mort, telles les Kères et Thanatos.

Si la voie de la Nécessité est Une et Inévitable, ses voix sont multiples pour la rendre manifeste à ceux qui l’ignoreraient ou l’auraient oubliée, volontairement ou non : le mythe met ainsi en scène divers « interprètes-traducteurs » – des dieux, des hommes, voire des animaux, à l’exemple de Xanthos, le cheval d’Achille – qui la plupart du temps parlent de manière énigmatique, car il n’est pas donné aux humains de connaître directement les voies/voix de la Providence (Voir ORACLES,PRÉDICTIONS, RÊVES). Quant aux poètes divinement inspirés, dont Orphée est la figure par excellence, il leur arrive d’atteindre la dimension prophétique – au sens étymologique de « parole en avant » en grec – par le pouvoir incantatoire de leur *carmen* (« chant » et « charme » en latin).

📖 La bouche de Zeus ne sait pas mentir : il accomplit tout ce qu’il prononce.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 1032-1033

📖 Après que toutes les âmes eurent fait le choix d'une condition, elles s'approchèrent de Lachésis dans l'ordre suivant lequel elles avaient choisi ; celle-ci donna à chacune le génie (*daimôn*) qu'elle avait préféré, pour lui servir de gardien durant le cours de sa vie mortelle et l'aider à accomplir sa destinée. Ce génie la conduisait d'abord à Clothô, qui de sa main et d'un tour du fuseau confirmait la destinée choisie. Après que l'âme eut touché le fuseau, il la menait vers Atropos, qui roulait le fil pour rendre irrévocable ce qui avait été filé par Clothô ; alors, sans qu'il fût désormais possible de retourner en arrière, l'âme et son génie s'avançaient vers le trône de la Nécessité (*Anankè*), sous lequel ils passaient ensemble.

Platon, *La République*, Livre X, 620d-621a

📖 CASSANDRE (*au chœur*). – Iou, iou ! Ho ! Ho ! Malheurs ! De nouveau le terrible travail prophétique me tord, et je tournoie à ses signes avant-coureurs ! […] L'avenir vient : en sa présence, bientôt, tu diras, plein de pitié, que je fus trop vraie prophétesse.

Eschyle, *Agamemnon*, vers 1240-1241

📖 *Néoptolème annonce à Philoctète que Troie doit être détruite avec son arc et ses flèches.*

NÉOPTOLÈME. – Je vais te dire comment je sais cela : Hélénos, un Troyen que nous avons fait prisonnier et qui est bon devin, nous a dit nettement qu'il doit en être ainsi et, de plus, que Troie doit être prise cet été et qu'il consentira volontiers à ce qu'on le tue s'il a menti.

Sophocle, *Philoctète*, vers 1336-1342

📖 *Monté sur son char, Achille crie pour que ses chevaux Xanthos et Balios se précipitent dans la bataille.*

Tout attelé qu'il était, Xanthos, le cheval aux pieds alertes, lui répond. Il incline la tête et toute sa crinière, s'échappant du collier, glisse le long du joug jusqu'à terre. Héra, la déesse aux bras blancs, lui a donné la parole :

– Oui, cette fois encore nous te ramènerons sain et sauf du combat, puissant Achille, Mais il est proche le jour de ta perte : ce ne sera pas notre faute à nous, mais celle d'un grand dieu et de l'impérieux Destin. Ce n'est pas non plus à cause de notre lenteur que les Troyens ont dépouillé Patrocle de ses armes : c'est le plus noble des dieux, le fils de Léto aux beaux cheveux, qui l'a tué au premier rang, donnant la gloire à Hector. Nous pourrions tous deux égaler à la course le souffle de Zéphyr, qui est, dit-on, le plus rapide des vents. Mais ton destin à toi est d'être dompté par la force d'un dieu et par celle d'un homme.

Après que Xanthos a ainsi parlé, les Erinyes lui arrêtent la parole. Violemment irrité, Achille aux pieds rapides lui répond alors :

– Xanthos, pourquoi m'annonces-tu ma mort ? Ta peine est inutile. Je sais bien moi-même que mon destin est de mourir ici, loin de mon père chéri et de ma mère.

Homère, *Iliade*, Chant XIX, vers 404-423

📖 Dans le monde entier, en tous lieux, à toute heure, une voix universelle n'implore que la Fortune ; on ne nomme qu'elle, on n'accuse qu'elle, ce n'est qu'elle qu'on rend responsable ; seul objet des pensées, de louanges, des reproches, on l'adore en l'injuriant ; inconstante, regardée même comme aveugle par la plupart, vagabonde, fugitive, incertaine, changeante, protectrice de ceux qui ne méritent pas ses faveurs ; on lui impute la perte et le gain. Dans le compte des humains, elle seule fait l'actif et le passif ; et tel est sur nous l'empire du sort, qu'il n'y a plus d'autre divinité que ce même Sort, qui rend incertaine l'existence de Dieu. D'autres écartent aussi la Fortune, ils assignent les événements à leur étoile, la naissance fait tout ; la divinité décrète une fois pour toutes le destin des hommes à venir, et pour le reste demeure dans le repos. Cette opinion commence à se fixer dans les esprits ; le vulgaire lettré et le vulgaire ignorant s'y précipitent également. Voici venir les avertissements donnés par les éclairs, les prévisions des oracles, les prédictions des haruspices ; et l'on va même jusqu'à tirer pronostic de circonstances insignifiantes, des éternuements, et des objets que heurte le pied.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre II,
chapitre 5, 7-8

Echapper à son destin ?

Qu'il soit épique ou tragique, le héros connaît le poids de la fatalité : elle se manifeste dans sa conscience par une force secrète et mystérieuse, proprement « chaotique », qui l'entraîne vers la démesure et les puissances du Mal.

Pourtant, tel Sisyphe poussant sans cesse son rocher, le héros assume sa condition d'homme faillible et mortel : il garde une foi « humaniste » digne et mesurée envers lui-même comme envers la divinité. Sa supériorité sur l'univers – et sur le Destin – réside dans sa conscience de « roseau pensant », comme le dit si bien Pascal ; elle s'affirme dans le désir d'autonomie qui donne un sens à son existence. Face à la cruauté du destin, Hector n'est pas dupe : il sait que tout est déjà joué, comme il l'explique à Andromaque, mais il choisit librement d'affronter son dernier adversaire, même si son premier mouvement a été la fuite. La mort ne fait pas peur au héros, si elle est « belle » et si l'exploit accompli permet de rester vivant dans la mémoire des hommes.

Pour les penseurs modernes, attentifs aux leçons des mythes antiques, la question du Destin reste au centre de toute réflexion sur l'humain et sur le divin :

quel est le rôle de la prédestination et de la grâce ? quelle est la part du libre arbitre ? peut-on échapper au déterminisme ?

📖 O toi qui fais se mouvoir la terre, et qui habites en elle, qui que tu sois enfin, impénétrable à la pensée, Zeus, Nécessité de la nature ou Esprit des mortels, je te révère, car, par des voies cachées, tu mènes avec équité toutes les choses mortelles !

Euripide, *Les Troyennes*, vers 884-888

📖 Héraclite prétend que tout est fait par le Destin et qu'il est la même chose que la nécessité. Platon admet le Destin comme cause des actions humaines, mais il y joint celle qui vient de notre libre arbitre. Les stoïciens sont sur ce point du sentiment de Platon : ils disent aussi que la nécessité est une cause immuable et invincible ; que le Destin est un enchaînement réglé de causes, dans lequel sont aussi renfermées celles qui sont dépendantes de notre volonté ; en sorte qu'il y a des actions faites par le Destin et d'autres dont il n'est pas la cause.

Plutarque, *Œuvres morales, Les opinions des philosophes*, chapitre 27, « Du destin »

📖 Le Chœur. – Qu'il est de merveilles ! Mais rien qui soit plus merveilleux que l'homme ! […] Nul chemin ne lui est fermé, l'avenir s'ouvre à lui. La mort seule il ne l'évite point, mais il a trouvé remède à d'invincibles maladies. Avec son savoir ingénieux, qui passe toute attente, il progresse vers le mal ou vers le bien.

Sophocle, *Antigone*, vers 332-366

Deucalion

Deucalion, fils de Prométhée, et son épouse Pyrrha, fille d'Epiméthée et de Pandore, la première femme mortelle, forment le premier couple royal de Thessalie, ancêtre de tous les Grecs d'après la légende.

Ils vivent à l'âge de bronze, époque décadente et corrompue, où les conflits font rage, l'injustice règne. Ils sont les seuls à pratiquer encore les vertus de l'âge d'or. Leur piété leur vaut d'être épargnés lorsque la colère des dieux s'abat sur les hommes. En effet, Zeus excédé a décidé de noyer le genre humain dans un déluge de neuf jours et neuf nuits. Prométhée peut avertir Deucalion, il lui conseille de construire une arche ou un coffre, dans lequel Pyrrha et lui trouveront refuge. Ils sont déposés sains et saufs sur le mont Parnasse, le mont Othrys ou le mont Athos, selon les traditions. Certains auteurs latins, reprenant le mythe grec, les font même atterrir sur l'Etna.

Lorsque les eaux se retirent, Deucalion offre un sacrifice à Zeus *Phyxios*, « protecteur des fugitifs », qui envoie Hermès aux deux rescapés et leur demande de formuler un vœu : ils souhaitent rompre leur solitude, avoir de nouveaux compagnons

humains. Selon d’autres traditions, Deucalion et Pyrrha vont consulter l’oracle de Thémis dans le même but. La réponse des dieux est « qu’ils se voilent la face et jettent derrière eux les os de leur aïeule ». L’énigme n’est pas trop obscure : l’aïeule est la Terre-mère, ses os sont les pierres. Deucalion et Pyrrha en remplissent deux sillons. De l’un naissent les hommes, de l’autre les femmes d’une nouvelle race plus courageuse et plus travailleuse que la précédente.

De l’union charnelle de Deucalion et Pyrrha naissent plusieurs enfants dont Hellen, le roi éponyme des Grecs appelés aussi Hellènes.

📖 Le déluge était terminé. La terre était dévastée. A la vue des grands espaces déserts et désolés, où régnait désormais un morne silence, Deucalion ne peut retenir ses larmes et se tourne vers Pyrrha :

– O ma sœur ! ô ma femme ! toi la seule survivante parmi les femmes, toi à qui je suis uni par la communauté du sang, par le lien fraternel de nos pères, et par le mariage, nous voici encore plus unis par le malheur ! Partout où il brille, de l’aurore au couchant, le soleil ne voit que nous deux sur la terre. Nous sommes à nous deux le genre humain, tout le reste est enseveli sous les eaux. Je n’ose même pas croire encore à notre salut : ces nuages suspendus sur nos têtes m’épouvantent toujours. O malheureuse femme ! si le ciel t’avait sauvée sans me sauver, quel serait aujourd’hui ton destin ? si tu étais seule, qui t’aiderait à surmonter ta peur ? qui consolerait ta douleur ? Ah ! crois-moi, chère épouse, si la mer t’avait engloutie sans moi, je t’aurais suivie, et la mer nous aurait engloutis tous les deux ! Si seulement je pouvais, à l’exemple de mon père, faire naître une nouvelle race d’hommes, et, comme lui, insuffler la vie à l’argile pétrie de mes mains ! Aujourd’hui,

nous sommes, à nous deux, tout ce qui subsiste de l'espèce humaine. Les dieux l'ont voulu ainsi : nous restons comme seuls exemplaires de l'humanité.

Deucalion et Pyrrha pleuraient. Ils décident alors d'implorer le secours des dieux et d'aller consulter l'oracle sacré.

Ils prient la déesse Thémis.

Emue par cette prière, la déesse rend cet oracle :

– Eloignez-vous du temple, voilez-vous la tête, détachez la ceinture de vos vêtements et jetez derrière vous les os de votre grande mère.

Frappés d'étonnement, Deucalion et Pyrrha restent longtemps sans voix. Pyrrha, la première, rompt le silence et refuse d'obéir aux ordres de la déesse ; elle la prie, en tremblant, de lui pardonner car elle ne veut pas insulter la mémoire de sa mère en dispersant ses os. Cependant, le couple cherche ensemble le sens mystérieux que cachent les paroles surprenantes de l'oracle : ils les tournent et retournent sans cesse dans leur esprit. Enfin, Deucalion calme l'angoisse de Pyrrha par ces paroles rassurantes :

– Ou bien je suis trompé par mon intuition, ou bien l'oracle reconnaît le respect des enfants pour leur famille et ne nous conseille aucun crime. Notre grande mère, c'est la terre, et les pierres, enfermées dans le corps de la terre, sont ce qu'il appelle les os, j'en suis convaincu. Voilà ce qu'il nous ordonne de jeter derrière nous.

Cette interprétation ébranle Pyrrha ; elle se met à espérer, mais son espérance reste pleine de doute : tous deux ont encore tant de méfiance à l'égard des décisions divines ! Pourtant que risquent-ils à tenter l'épreuve ? Ils s'éloignent, et, la tête voilée, la ceinture dénouée, selon l'ordre de Thémis, ils marchent en jetant des cailloux derrière eux. Ces cailloux – qui le croirait, si un récit fort ancien n'en rendait témoignage ? – perdent leur dureté et leur aspect figé : ils s'amollissent peu à peu, et, tout en s'amollissant, ils prennent une forme nouvelle. A mesure que leur volume augmente et que leur matière s'assouplit, ils offrent une vague image de l'homme, une image encore imparfaite et grossière, comme en présente le marbre sur lequel le ciseau du sculpteur n'a ébauché que les premiers traits d'une figure humaine. La partie de ces pierres où restait un peu d'humidité et de terre devient de la chair, tandis que la partie la plus solide et la plus dure se transforme en os ; ce qui était veine dans la pierre conserve et sa forme et son nom. Ainsi,

dans un court espace de temps, la puissance des dieux change en hommes les cailloux lancés par Deucalion et en femmes ceux jetés par Pyrrha. C’est de là que nous venons et voilà pourquoi nous sommes une race dure, qui endure le travail et la fatigue : nous donnons sans cesse nous-mêmes la preuve de notre origine.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 348-415

Diane

▷ Artémis

La déesse Diane est honorée de longue date à Rome ; selon l’historien Tite-Live, c’est le roi Servius Tullius qui a établi son sanctuaire et son culte sur l’Aventin, une des Sept Collines. L’image de Diane se confond presque totalement avec celle d’Artémis, son équivalent grec. Certains auteurs latins prétendent que son nom apparenté à *divus*, « divin », marque son importance au panthéon romain, d’autres avancent que Diane relève de la racine de *dies*, « le jour », parce que « de la nuit elle fait presque le jour ».

La déesse latine est moins vénérée que son incarnation grecque sous son aspect lunaire, elle apparaît surtout comme liée aux bois et aux montagnes, vierge farouche et volontiers violente. Ainsi son prêtre à Aricie reste-t-il toujours en armes, aux aguets, puisque, pour le remplacer, il faut le tuer. Quelques épisodes originaux lient Diane à la terre romaine, ce n’est sans doute pas par hasard qu’ils nous sont connus par les poètes qui souhaitent promouvoir une mythologie nationale : Virgile mandaté par Auguste dans l’*Enéide*, Ovide qui

recense les dieux romains et leurs fêtes dans les *Fastes*. Dans l'*Enéide*, la reine des Volsques, Camille, a été vouée à la déesse par son père. En vraie fidèle de Diane, elle choisit le célibat, mène une vie assez solitaire, et préfère la chasse et la guerre au calme des activités féminines ; faute de pouvoir empêcher sa mort au combat puisque Camille s'oppose au héros Enée, la déesse la venge immédiatement. Elle montre ainsi combien elle récompense avec éclat ceux qui lui font allégeance. Ovide raconte, lui, une légende inédite : Hippolyte, tué par ses chevaux à la suite de la malédiction prononcée par son père Thésée, ressuscite puis est emporté par Diane dans les monts du Latium où il se cache sous le pseudonyme de Virbius.

Diane apparaît également dans un rôle plus politique, comme protectrice de Rome et de ses alliés ; son épithète de *victrix*, « la victorieuse », rappelle sa vertu guerrière. L'épithète de *Trivia*, déesse « du carrefour », la rapproche d'Hécate, la magicienne, dont les statues, figurant une femme à trois visages ou un groupe de trois femmes, protégeaient les carrefours en Grèce.

📖 *Hippolyte, divinité honorée dans le sanctuaire de Diane à Aricie, parle ainsi à la nymphe Egérie :*

– La vie ne m’aurait pas été rendue sans l’art puissant d’Esculape, le fils d’Apollon : je la dois à la vertu de ses plantes, en dépit de l’indignation de Pluton. Alors, craignant que ma présence, qui manifeste un si grand bienfait, n’excite encore contre moi les fureurs de l’envie, Diane m’enveloppe d’un nuage épais. Afin que je puisse être vu sans courir de danger pour ma vie, elle me vieillit, altère et modifie mes traits. Elle hésite longtemps entre la Crète et Délos pour fixer mon séjour. Enfin, renonçant à ces régions, elle me transporte ici, et m’ordonne de quitter un nom qui peut me rappeler le cruel souvenir de mes coursiers :

– Tu fus Hippolyte, reste Hippolyte, mais sous le nom de Virbius.

Depuis ce temps, j’habite cette forêt : mis au rang des dieux inférieurs, je vis caché sous la protection de la déesse, et je sers ses autels.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XV, vers 532-546

📖 *Diane explique à une nymphe de sa suite, Opis, comment elle chérit depuis longtemps Camille, la jeune guerrière, mais la déesse sait qu’elle ne pourra lui éviter la mort dans cette bataille contre les Troyens, elle ne pourra que la venger ensuite*.

Métabus, chassé du pouvoir en raison de sa violence et de son orgueil, a fui autrefois son royaume en emportant sa fille, un bébé, à qui il a donné le nom de Camille. La serrant contre son cœur, il cherche à gagner les forêts désertes. De tous côtés volent les flèches cruelles, l’armée des Volsques se rapproche. Soudain, le cours du fleuve Amasénus s’enfle et tourbillonne, un orage épouvantable se déchaîne. Métabus, prêt à plonger, recule par amour pour l’enfant ; il craint pour son précieux fardeau. Il retourne dans son esprit toutes les solutions possibles, puis se décide. Il tient dans sa main un long javelot, solide, de vieux chêne durci au feu ; il y attache sa fille, comme emmaillotée dans une écorce de liège. De sa droite puissante, il brandit le trait, et tourne son visage vers le ciel pour prier la déesse :

– Bienfaisante fille de Latone, maîtresse de ces bois, voici ta servante, je te la consacre, moi, son père ; elle fuit l’ennemi, accrochée à tes armes. O déesse, je t’en supplie, agrée pour tienne celle que je confie maintenant aux vents.

Alors, il lance le javelot : au-dessus du fleuve rapide, la pauvre Camille s'envole. Métabus, serré de près par l'ennemi, plonge dans le fleuve et réussit à extraire des herbes son javelot et sa fille, qu'il voue à Diane *Trivia*. […]

Au milieu des combats, Camille est frappée à mort par un certain Arruns, la nymphe Opis qui observait la bataille se lamente sur son sort.

– Hélas, jeune fille, tu as payé d'une mort trop cruelle ton combat contre les Troyens ! Il ne t'a pas servi, hélas, d'avoir honoré Diane dans les forêts solitaires, ou d'avoir porté le carquois sur l'épaule comme les nymphes de son cortège. Pourtant la déesse souveraine ne te laissera pas sans honneur ; ta mort sera célébrée, et tu seras vengée comme il se doit. Ton meurtrier sera châtié.

Alors la brillante déesse s'envole et repère Arruns. Aussitôt qu'elle le voit, armé de pied en cap, tout empli d'un vain orgueil, elle l'interpelle :

– Pourquoi t'en aller ? Viens par ici ; ici, tu vas mourir, pour l'honneur de Camille, frappé par la flèche de Diane !

De son carquois d'or, elle tire une flèche ailée ; dans sa colère elle bande vivement son arc.

Virgile, *Enéide*, Livre XI, vers 537-562 et 837-854

Didon

Elissa, fille de Bélos, roi de Tyr, est plus connue sous le nom de Didon, « l'errante » en phénicien. Deux épisodes frappants ont fait sa renommée. La conquête d'une terre et d'un royaume par cette princesse phénicienne. Puis les tragiques amours de la reine de Carthage avec Enée, héros troyen, ancêtre des Romains. Leur issue fatale éclaire, selon les auteurs latins, l'antagonisme atavique qui oppose Rome et Carthage, et se manifeste dans les guerres puniques.

Fille aînée du roi de Tyr, Elissa devrait lui succéder, mais son frère, Pygmalion, assassine son mari, Sychée, et prend le pouvoir. Elissa s'enfuit avec ses partisans. Le voyage dure longtemps, jusqu'à ce qu'elle accoste sur la côte africaine. Le roi du pays accorde aux Phéniciens autant de terre que peut occuper une peau de bœuf. L'astucieuse princesse découpe en fines lanières la peau, et les dispose sur une péninsule de façon à délimiter un espace suffisant pour une ville et un port. Trame de conte assez classique. Selon les historiographes romains, les événements, réels, se seraient passés en 814 avant J.-C., et la reine serait restée plus ou moins fidèle à

son mari : chez les uns elle se suicide plutôt que de se remarier, chez les autres elle préfère aux roitelets locaux un noble phénicien, un Barca, ancêtre d'Hannibal…

Virgile fait de Didon une inoubliable héroïne, amoureuse passionnée, puis femme abandonnée, qui ne peut que mourir à la perte de l'aimé. Didon règne sur Carthage, reine respectée, courtisée par les souverains des environs, mais elle a juré de rester pour toujours fidèle au souvenir de son époux Sychée. Or, un jour, débarque au port un prince étranger, Enée, fils de Vénus et Anchise ; ses trois navires portent tout ce qui reste de Troie la superbe, détruite par les Grecs. Didon l'accueille ; Enée lui raconte sa triste histoire. Didon en est d'autant plus émue qu'Enée est beau et généreux, auréolé de gloire, veuf et père d'un charmant petit garçon, Ascagne,… et que Vénus, prête à tout pour protéger son fils, intervient pour lui inspirer une passion absolue. Folle d'amour, Didon ne respecte plus aucune convenance et se donne à Enée dans une grotte, lors d'une chasse. Les Africains murmurent. Didon imagine un avenir heureux avec Enée comme époux, mais les dieux ne l'entendent pas ainsi. Enée doit poursuivre son voyage jusqu'en Italie, pour fonder une ville et une dynastie, prémices de Rome et

de son empire universel. Mercure vient rappeler à Enée sa mission. Le héros part en cachette, au petit matin. Depuis la terrasse du palais, Didon voit les navires s'éloigner à jamais ; trompant la tendre vigilance de sa sœur Anna, elle se tue avec l'épée d'Enée. Le héros, plein de remords (mais d'assez mauvaise foi aussi…), retrouve son ombre aux Enfers ; quand il veut se justifier, Didon, méprisante, refuse d'écouter ses excuses et s'éloigne pour rejoindre son premier amour, Sychée. La vengeance de ses Mânes poursuivra à jamais le peuple d'Enée, donc la ville de Rome.

➲ Cartes « Le voyage d'Enée », « Les Enfers d'après Virgile »

📖 *Vénus explique à son fils Enée ce qui l'attend sur la terre africaine où il vient d'aborder.*

– Tu vois ici le royaume des Tyriens, la ville d'Agénor, mais c'est aussi la terre des Libyens, peuple belliqueux et intraitable. Didon y règne ; elle a dû quitter Tyr pour fuir son frère. Que de malheurs l'ont injustement frappée ! Elle était mariée à Sychée, le plus riche des Phéniciens ; la pauvre l'aimait d'un amour sincère ; elle était vierge lorsque son père l'avait mariée. Mais à Tyr régnait son frère, Pygmalion, le plus scélérat des hommes. Il détestait Sychée, et un jour que cet homme impie trouve son beau-frère en plein sacrifice, aveuglé par la cupidité, il le tue, sans se soucier des sentiments de sa sœur. Longtemps il arrive à cacher son crime, et à nourrir à force de mensonges de vains espoirs dans le cœur de la pauvre amante. Mais, en rêve, elle voit une nuit lui apparaître le fantôme de Sychée (son corps en effet est resté sans sépulture), le visage étrangement pâle. Il lui révèle le

crime caché, il lui décrit les autels ensanglantés, le poignard meurtrier. Il l'invite à fuir sa patrie au plus vite. Pour l'aider dans son voyage, il lui révèle la cache où sont enterrés d'anciens trésors, de l'or et de l'argent ignorés de tous. Emue, Didon prépare sa fuite, cherche des compagnons. Autour d'elle se rassemblent ceux qui vouent au tyran une haine féroce, comme ceux qui le craignent ; des bateaux justement étaient prêts, ils sont pris d'assaut, on y entasse l'or. Sur la mer s'en vont les trésors du cupide Pygmalion, c'est une femme qui a mené toute l'opération ! Ils sont parvenus en ces lieux, où tu vas voir maintenant d'immenses remparts et la citadelle de la jeune Carthage. Elle s'appelle Bursa – « la peau » – parce qu'ils ont acheté pour la construire juste la surface qu'ils pouvaient entourer avec la peau d'un taureau.

Virgile, *Enéide*, Livre I, vers 338-368

📖 Enée, debout, resplendit dans la claire lumière. Il a le visage et la carrure d'un dieu : sa mère a pris soin de faire briller ses cheveux, de donner à ses joues l'éclat rosé de la jeunesse, et à ses yeux une grâce charmante […].

Didon la Phénicienne, frappée par la beauté du héros, reste d'abord muette ; enfin elle lui répond, d'une voix émue :

– Fils de déesse, quelle fatalité te poursuit ? Que de dangers tu as dû affronter ! Quelle puissance te jette sur ces rivages inhospitaliers ? Tu es bien Enée, ce fils que donna à Anchise la douce Vénus, au bord du Simoïs. […] Je me souviens qu'il y a bien longtemps déjà, encore à Sidon, j'ai appris la chute de Troie, entendu ton nom, et ceux des rois grecs. Mon palais vous est ouvert. Comme vous, la fortune m'a ballottée à travers mille épreuves. Elle a permis qu'enfin je me fixe sur cette terre. Moi qui sais ce qu'est le malheur, j'aide les malheureux. […]

La reine a été depuis longtemps blessée par l'amour, elle entretient son mal au fond de ses veines, elle se consume, brûlée par un feu invisible. Sans cesse elle pense à la valeur du héros. Sans cesse elle pense au prestige de sa famille. Le visage d'Enée, ses paroles restent gravés dans son cœur ; et le trouble où elle est ne lui laisse jamais le moindre repos. Le lendemain, dès que l'aurore fait luire le soleil sur la terre et chasse la rosée, Didon confie son trouble à sa sœur :

– Anna, ma sœur, quelles terribles visions m’épouvantent et m’empêchent de dormir ! Quel est cet étranger, cet hôte, que nous venons d’accueillir ! Quelle noblesse se lit sur son visage, quelle vaillance, quels exploits ! Il est de la race des dieux, j’en suis persuadée, ce n’est pas une illusion trompeuse ! Ce sont les âmes basses qui se laissent aller à la crainte. Mais lui, il n’a peur de rien. Hélas par quel destin il a été ballotté ! Quels terribles combats il nous a racontés ! Il en a affronté tous les dangers ! Ah ! Si je n’avais pas pris la décision inébranlable de ne jamais me remarier, depuis que la mort m’a privée de mon premier amour, oui, si je n’étais pas dégoûtée de l’amour et du mariage, c’est pour lui seul que j’aurais pu me laisser aller à la faiblesse d’aimer.

Virgile, *Enéide*, Livres I, vers 588-630 et IV, vers 1-30

📖 *Didon et Enée sont partis à la chasse, Vénus veut créer l’occasion d’une liaison plus intime.*

Dans le ciel, le tonnerre gronde ; un orage survient, accompagné de grêle. Pris de peur, tous, Carthaginois et Troyens, s’enfuient de tous côtés à la recherche d’un abri ; des torrents d’eau dévalent des montagnes. Didon et le chef des Troyens trouvent refuge dans la même grotte. La déesse Terre et Junon donnent le signal ; les éclairs brillent dans le ciel comme s’ils étaient complices de cette union, et les Nymphes se mettent à hurler au sommet des montagnes. Ce jour-là, c’est le premier qui a causé les malheurs et la mort de Didon. La reine, en effet, n’a plus aucun souci des apparences ni de sa réputation, elle ne veut plus se cacher pour aimer. A ses yeux, ce qui a eu lieu n’est ni une faiblesse, ni une faute, mais un mariage. La Rumeur aussitôt s’élance et se répand dans toute la Libye. […]

Le roi Iarbas, jaloux de Didon et Enée, ajoute à la rumeur perfide ses commérages acides.

Cette femme, qui errait sur notre territoire, a établi à prix d’argent une petite cité sur le bord de mer que nous lui avons permis de cultiver, en lui imposant les lois du lieu ; elle a repoussé notre offre de mariage, et aujourd’hui elle a fait d’Enée le maître, dans notre royaume. Et

maintenant, ce Pâris, avec sa suite d'efféminés, avec sa mitre lydienne fixée au menton et ses cheveux gominés, possède ce qui m'a été ravi !

Virgile, *Enéide*, Livre IV, vers 160-195 et 211-217

📖 *Enée, rappelé à l'ordre par les dieux, a quitté discrètement Carthage.*

La pauvre Didon, accablée par les destins, lasse de vivre, appelle la mort. Tout semble lui dire de quitter la lumière. Elle dépose son offrande sur les autels ; le vin des libations, présage effrayant, se transforme en sang noir. Personne ne l'a vu, elle n'en dit rien. […] Elle croit entendre une voix sortir du mausolée de son premier mari, une voix qui l'appelle à l'heure où la nuit obscure couvre la terre. Souvent elle croit entendre se plaindre le hibou solitaire : son chant funèbre se termine en sanglots. Le souvenir des prédictions anciennes l'épouvante. Le cruel Enée lui apparaît dans ses rêves délirants : elle se voit marcher seule, dans le désert, sur une longue route, à jamais abandonnée. […] Alors, vaincue par la douleur, Didon se laisse aller à la folie. Elle a décidé de mourir et elle a déjà fixé l'heure et la manière de mourir. Elle va trouver sa sœur et lui parle avec sérénité sans rien lui laisser voir :

– Félicite-moi, ma sœur, j'ai trouvé le moyen de retrouver son amour ou de m'en délivrer pour toujours. Une prêtresse, m'a-t-on dit, connaît les formules magiques pour guérir les peines d'amour. […] Je te le jure, c'est bien malgré moi que je vais utiliser la magie. Va préparer en secret un grand bûcher dans la cour du palais, place dessus toutes les armes que l'infidèle a laissées dans ma chambre. Mets-y aussi tous ses vêtements et les draps de notre lit, ce lit qui a fait mon malheur. Il faut détruire tous les souvenirs de cet homme abominable, dont je ne veux même pas dire le nom ; c'est ce que m'a ordonné la prêtresse !

A ces mots, elle se tait, toute pâle. Anna n'a pas compris que sa sœur cache les préparatifs de sa mort sous les détails de cette étrange cérémonie.

Didon accomplit les rites magiques ; elle lance contre Enée, dont elle voit partir au loin les bateaux, cette redoutable malédiction :

– Toi, Soleil qui éclaires toute la terre, et toi, Junon qui connais mes angoisses, toi, Hécate, qu'on invoque par des hurlements aux carrefours des villes, et vous Furies vengeresses, acceptez mon offrande, écoutez

mes prières, tournez contre les méchants votre justice souveraine ! Si cet homme haï doit toucher au port et atteindre sa terre, si les décrets de Jupiter l'exigent, qu'au moins, malmené par la guerre, banni de ses terres, arraché à la tendresse d'Iule, il perde les siens et doive implorer secours ; que jamais il ne jouisse de la gloire qu'il espère, mais qu'il meure avant le temps, parmi les sables. Voilà le dernier vœu que je prononce en mourant. Et vous, Tyriens, déchaînez votre haine contre sa lignée et toute sa descendance, et offrez-les en hommage à mes cendres. Nulle amitié, nulle alliance n'existeront jamais entre nos deux peuples. […]

Alors, Didon reste tremblante ; son projet monstrueux l'agite, ses yeux sont injectés de sang, ses joues pâles se couvrent de taches livides. Elle se rue dans la cour du palais comme une furie, elle monte en haut du bûcher, et dégaine l'épée du Troyen… Hélas, ce n'était pas à cela qu'elle devait servir. Quand elle aperçoit les vêtements d'Enée et les draps du lit où elle a connu l'amour, elle s'arrête un instant pour pleurer puis se jette sur le bûcher en prononçant ces dernières paroles :

– Tendres souvenirs, comme vous avez été doux pour moi, tant que le destin me le permettait ! Recevez donc mon âme et délivrez-moi de mes tourments ! J'ai vécu, oui, j'ai fini le chemin que m'avait accordé la Fortune, et maintenant c'est une image de moi qui va descendre sous la terre. Une grande image sans doute. J'ai fondé une ville illustre, j'ai pu voir mes remparts […]. Heureuse, oui, trop heureuse j'aurais pu être si seulement les bateaux troyens n'avaient jamais abordé sur nos rivages !

Elle pose les lèvres sur les draps.

– Ah ! Mourir sans pouvoir me venger ! Mais il faut que je meure ! Oui, même sans vengeance, je suis heureuse de descendre au royaume des ombres ! Eh bien ! Que le cruel Troyen, depuis la haute mer, se remplisse les yeux du spectacle de mon bûcher et qu'il emporte avec lui les présages funestes de ma mort !

Elle parlait encore que ses servantes la voient s'affaisser, l'épée qui fume de son sang glisse de ses mains défaillantes.

Virgile, *Enéide*, Livre IV, vers 409-665

Diomède, fils d’Arès

Diomède, fils d’Arès et d’une nymphe, est un roi de Thrace, assez barbare pour nourrir ses juments du corps de ses hôtes. Eurysthée ordonne à Héraclès de lui ramener ces animaux fameux à Mycènes ; ce sera le huitième de ses travaux. Le héros, par une attaque surprise, enlève les juments et les fait garder par son serviteur que ces monstres dévorent. Héraclès bat les troupes de Diomède, tue ce roi, et rapporte son butin à Mycènes.

➲ Carte « Les travaux d’Héraclès »

📖 Eurysthée ordonna à Héraclès un nouveau travail : il devait lui ramener les juments du roi de Thrace Diomède. Ces cavales étaient si indomptables qu’on les tenait enfermées dans une étable construite en bronze, et elles étaient si puissantes qu’on était obligé de les tenir avec des brides de fer. Elles ne se nourrissaient pas des produits de la terre : on leur donnait à manger les membres coupés de malheureux étrangers que Diomède faisait capturer et mettre à mort. Comme Héraclès voulait s’emparer de ces féroces juments, il se saisit d’abord de Diomède, leur maître, et il rendit ses cavales obéissantes en les rassasiant de la chair de celui qui leur avait donné l’habitude criminelle de manger des morceaux humains. Une fois ramenées à Eurysthée, les juments furent consacrées à la déesse Héra. Leur race subsista jusqu’au règne d’Alexandre le Macédonien.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre IV, chapitre 15, 3

📖 LE CHŒUR. – Héraclès monta sur un quadrige et soumit aux rênes les pur-sang de Diomède, qui dans leurs mangeoires homicides, sans mors, furieux, broyaient les chairs sanglantes entre leurs mâchoires, heureux de dévorer des hommes en leurs festins horribles. Au-delà de l'Hèbre qui roule de l'argent, il pénétra, pour accomplir ce travail ordonné par le tyran de Mycènes.

Euripide, *La Folie d'Héraclès*, vers 380-388

Diomède, fils de Tydée

Fils du héros étolien Tydée, qui fit partie des sept chefs contre Thèbes, Diomède est l'un des plus valeureux guerriers achéens pendant la guerre de Troie.

Homère le présente comme un héros invaincu, qualifié de « bon au cri de guerre », et il consacre tout le chant V de l'*Iliade* à ses exploits : au cours du même combat, soutenu par Athéna, Diomède fait un massacre parmi les Troyens, blesse gravement Enée et n'hésite pas à s'attaquer aux dieux mêmes, blessant Aphrodite et Arès, qu'il chasse du champ de bataille.

Plus tard, lorsque Agamemnon décide d'envoyer une expédition nocturne dans le camp ennemi, Diomède se propose immédiatement et choisit Ulysse pour l'accompagner. Ensemble, ils interceptent Dolon, espion troyen, qu'ils font parler avant que Diomède ne le tue. Puis ils s'introduisent dans le camp des Thraces, alliés des Troyens, où Diomède massacre le roi et ses hommes, pendant qu'Ulysse vole les chevaux.

Diverses traditions posthomériques font de Diomède le compagnon traditionnel d'Ulysse : les

deux héros vont ensemble à Scyros pour convaincre le jeune ACHILLE de participer à la guerre de Troie, à Lemnos pour obtenir les armes de PHILOCTÈTE ; ils volent le précieux PALLADION, conservé dans le temple d'Athéna à Troie.

Selon l'*Odyssée*, Diomède rentre sans dommages à Argos après la prise de Troie. Mais selon d'autres traditions il découvre que sa femme, excitée par Aphrodite qui voulait se venger, lui a été infidèle : il échappe de peu aux pièges que son épouse et son amant lui tendent. Il s'enfuit alors vers l'Hespérie, puis s'installe en Italie du Sud, où il est considéré comme le fondateur de plusieurs villes de « Grande Grèce », dont Bénévent et Brindisi.

> 🕮 Alors Pallas Athéna communique sa fougue et sa hardiesse à Diomède, le fils de Tydée, pour qu'il se distingue entre tous les Argiens et qu'il gagne ainsi une gloire éminente. Elle embrase son casque et son bouclier d'un feu vivace, aussi étincelant que l'astre des jours d'automne, quand il rayonne de son plus vif éclat en émergeant radieux du sein de l'Océan : c'est d'un tel feu qu'elle fait flamber sa tête et ses épaules. Puis elle le pousse au cœur de la mêlée, là où s'affrontent les rangs les plus nombreux. […]
>
> C'est ainsi que l'on s'affairait dans la rude mêlée. Quant au fils de Tydée, tu n'aurais pu savoir au juste de quel bord il était, s'il appartenait au camp des Troyens ou des Achéens, car il se ruait dans la plaine, tel un fleuve qui déborde par temps d'orage et dont les eaux brusquement rompent les digues. […] Ainsi étaient bousculés, sous le choc du fils de Tydée, les bataillons compacts des Troyens : ils étaient incapables de tenir devant lui malgré leur nombre. Mais, dès que Pandaros, le brillant fils de Lycaon, aperçoit le fils de Tydée se ruer dans la plaine, chassant

devant lui les bataillons troyens en désordre, il bande aussitôt contre lui son arc recourbé, l'atteint en plein élan et le blesse près de l'épaule droite, au creux de la cuirasse. La flèche amère vole tout au travers, pénètre tout droit et la cuirasse est éclaboussée de sang. A ce coup, le brillant fils de Lycaon crie d'une voix forte :

– En avant, Troyens au grand cœur, piqueurs de chevaux ! Le plus brave des Achéens vient d'être blessé et j'affirme qu'il ne résistera pas longtemps à ce trait vigoureux ! […]

Mais Athéna intervient pour redonner des forces à Diomède.

Le fils de Tydée va rejoindre les premières lignes : lui déjà si ardent à combattre contre les Troyens, sent dès lors sa fougue décupler. […]

Le premier, l'archer Pandaros, le brillant fils de Lycaon, dit à Diomède :

– Cœur plein de bravoure et de fougue, fils du fameux Tydée, ma flèche perçante, trait amer, ne t'a pas dompté ! Mais c'est avec ma pique que je vais maintenant essayer de t'atteindre.

A ces mots, brandissant sa longue javeline, il la lance et atteint le bouclier du Tydéide : la pointe de bronze vole tout au travers et vient lui frôler la cuirasse. A ce coup, le brillant fils de Lycaon s'écrie d'une voix forte :

– Tu as le flanc percé de part en part ! J'ai comme idée que tu ne tiendras plus longtemps. A moi toute la gloire !

Sans se troubler, le robuste Diomède lui répond alors :

– Manqué ! Tu ne m'as pas touché ! Mais je ne crois pas que vous puissiez vous arrêter avant que l'un de vous ne tombe et que son sang ne rassasie Arès, ce guerrier à la peau dure.

A ces mots, il lance un trait qu'Athéna dirige vers le nez de Pandaros, tout près de son œil : le javelot traverse les dents blanches ; le bronze sans pitié tranche la langue à la racine, et la pointe ressort au-dessous du menton. L'archer s'abat de son char : ses armes éblouissantes, aux reflets scintillants, s'entrechoquent sur lui en retentissant et ses chevaux rapides s'écartent en faisant un bond de côté. Et c'est là, sur place, que l'ardeur et la vie du héros se rompirent.

Homère, *Iliade*, Chant V, vers 1-104 et 134-296

📖 Après la mort de Pâris, il s’éleva une grande dispute entre ses frères Hélénos et Déiphobe, au sujet d’Hélène car chacun d’eux voulait l’épouser. Déiphobe, quoique le cadet, l’emporta, grâce au soutien des hommes les plus puissants de Troie. Outré par cette injustice, Hélénos abandonna Troie et se retira au mont Ida. Pendant qu’il y vivait tranquille, Calchas persuade les Grecs de lui dresser une embuscade pour le faire prisonnier. Hélénos, menacé par les Grecs, mais aussi poussé par la rancune, leur révèle le destin de Troie : la cité ne pourrait être prise qu’au moyen d’un cheval de bois et, de plus, il fallait enlever une statue tombée du ciel, nommée Palladion, la plus petite de toutes les statues conservées dans la citadelle. Aussitôt les Grecs chargent Diomède et Ulysse d’aller voler la statue fatale. Les deux héros partent et, à la faveur de la nuit, ils arrivent jusqu’au pied du rempart. Diomède, sans perdre de temps, monte sur les épaules d’Ulysse, qui, à force de se hausser, l’élève de plus en plus, comptant bien que Diomède à son tour l’aidera à monter. Mais celui-ci n’est pas plutôt en haut du rempart qu’il laisse là Ulysse et va droit à la citadelle : il réussit à trouver la statue, l’emporte, puis vient rejoindre son compagnon et s’en retourne avec lui. Ulysse marchait derrière, faisant question sur question. Diomède, qui connaissait ses ruses, dissimule : il dit qu’il a enlevé une statue, mais que ce n’est pas la bonne, décrite par Hélénos. Cependant, Ulysse parvient à la toucher et il reconnaît à sa petite taille que c’est le Palladion. Vexé d’avoir eu si peu de part dans un exploit si glorieux, il tire son épée : pour pouvoir s’attribuer tout l’honneur de l’aventure, il allait tuer Diomède, lorsque celui-ci, frappé par la lueur d’une épée nue – car il faisait clair de lune –, se retourne, prend aussi ses armes, reproche à Ulysse sa lâche trahison, et, lui tenant l’épée dans les reins, il l’oblige à marcher devant lui jusqu’au camp. De là vient ce proverbe si connu des Grecs *hè Diomèdéios anankè*, « la nécessité de Diomède », qui se dit à propos de ceux que l’on force à faire quelque chose malgré eux.

Photios, *Bibliothèque*, chapitre 186, « Récits de Conon », 34

Dionysos

▷ Bacchus

Dionysos, fils de Zeus et SÉMÉLÉ, petit-fils de Cadmos, est longtemps méconnu et rejeté ; dieu civilisateur, il apporte aux hommes le vin. Dieu sauvage, il est lié à la nuit, à la folie, au mystère.

Divinité secondaire à l'époque homérique, puis grand dieu olympien, il combine probablement les traits de plusieurs dieux, en particulier asiatiques, de Phrygie et de Lydie ; il garde aux yeux des Grecs une sorte d'étrangeté exotique.

Une naissance à risques

Dionysos a failli ne jamais voir le jour. Sa mère est enceinte lorsque la jalouse Héra trouve un moyen inédit de se débarrasser de cette rivale et de l'enfant à naître. Sous l'apparence d'une vieille femme, elle inspire à Sémélé le désir de voir Zeus dans toute sa gloire, spectacle que seule une déesse peut supporter. La jeune femme brûle à l'apparition du dieu éblouissant, le fœtus est arraché *in extremis* au ventre de sa mère, il recevra l'épithète de *pyrigénès*, « né du feu », en souvenir de cet épisode dramatique. Implanté dans la cuisse de Zeus, il en est extrait

quelque temps plus tard. De là l'expression « il se croit né de la cuisse de Jupiter » pour railler quelqu'un dont l'origine modeste ne justifie pas les prétentions.

Nourrisson, il faut le cacher pour le protéger d'Héra. Zeus confie ce soin à Hermès (la statuaire montre le jeune homme tenant le bébé dans ses bras), ou selon d'autres sources à Perséphone. Sa nourrice sera d'abord Ino, sœur de Sémélé, qui le déguise en fille. Mais Héra frappe de folie Ino et son mari. Zeus sauve encore une fois Dionysos, qu'il change en chevreau, puis confie aux nymphes du mont Nysa en Thrace ; il les récompensera en les transformant en étoiles, les Hyades. Dans une grotte, au fond des bois, les satyres dansent et font résonner les tambours pour couvrir ses cris. Silène le fait rire, et devient pour ainsi dire son père adoptif.

Une nature sauvage

Devenu jeune homme, Dionysos n'est pas pour autant au bout de ses peines : il devra prouver son origine divine. Malheur à qui refuse de le reconnaître, de pratiquer son culte, voire de cultiver la vigne qu'il a découverte ! A chaque étape de son parcours, le dieu frappe cruellement : la folie furieuse s'abat sur

les impies, qui commettent alors les crimes les plus atroces, de l'infanticide au cannibalisme.

A Thèbes, Agavé médit de sa sœur, Sémélé, et met en doute l'extraordinaire histoire de sa grossesse ; le dieu lui trouble l'esprit, elle met en pièces son fils, le roi PENTHÉE, qui s'opposait au nouveau culte. En Thrace, le roi Lycurgue se précipite sur la troupe de Dionysos, cet étranger fauteur de troubles et promoteur d'un culte suspect ; il emprisonne les Bacchantes et autres satyres, Dionysos ne doit son salut qu'à un plongeon dans la mer où Thétis l'accueille. Tout le territoire du royaume est derechef frappé de stérilité, Lycurgue égaré tue son fils et se coupe la jambe qu'il confond avec des sarments ; ses sujets, effrayés, le ligotent, ses chevaux le mettent en pièces. En Syrie, Damascos dédaigne la vigne ? Dionysos l'écorche vif. A Argos, les femmes méprisent le dieu ? Elles devront tuer et manger leurs propres nourrissons. Les trois filles du roi Minyas ne veulent pas participer aux Bacchanales ? Dans un accès de rage, elles déchiquettent le jeune fils de l'une d'elles.

Pourquoi tant de barbarie ? Dionysos incarne le pouvoir de la nature, énergie primitive que n'entrave aucun carcan, force de vie exubérante et enivrante. Le vin, « fruit de Dionysos », en est le signe le plus

évident ; les léopards et panthères qui le suivent, ou sont attelés à son char, symbolisent la sauvagerie du dieu. Dionysos *Bromios*, « le grondant », célébré par des danses et des chants au rythme lancinant des tambourins, s'associe au bruit, au tumulte des corps ; l'ivresse se rapproche de la folie, la transe de l'orgie suspend le contrôle de la raison. Les fêtes nocturnes ou bacchanales se déroulent dans les forêts, les montagnes, loin des règles de la cité. Les plus anciens cultes comportaient peut-être des sacrifices humains, remplacés ensuite par des victimes animales, ou des flagellations symboliques.

A la différence d'Apollon, gardien des lois morales, Dionysos représente le danger pour l'humain d'une liberté naturelle ; son caractère asocial, voire anarchique, explique la défiance des institutions politiques à son égard, ce que les mythes illustrent par les péripéties où le dieu finit par triompher des réticences et des obstacles.

Des voyages extraordinaires

De nombreux récits racontent les pérégrinations de Dionysos, suivi de son cortège de bacchantes et satyres, le *thiase*, à travers l'Europe et l'Asie. Héra l'aurait poussé à l'errance en le frappant de folie. Ses

expéditions matérialisent l’expansion de son culte à travers le monde antique, la popularité du dieu et ses difficultés d’installation. Chaque région possède des anecdotes sur la visite de Dionysos. Il n’est guère possible de les évoquer toutes, ni de recomposer un itinéraire cohérent ! Venu de Thrace, au Nord de la Grèce, il consulte l’oracle de Dodone, gagne l’Egypte où Protée le reçoit, traverse la Syrie, il lance un pont sur l’Euphrate mais passe le Tigre… sur un tigre envoyé par Zeus. Il va en Inde, où il reste, selon les auteurs, de trois à cinquante-deux ans ! Le mythographe Nonnos de Panopolis consacre un ouvrage entier à cette expédition lointaine : Dionysos gagne de nombreuses batailles contre des peuples hostiles, enseigne aux Indiens la culture de la vigne et autres arbres fruitiers, fonde des villes, édicte des lois, édifie des monuments, peu à peu tous les habitants du pays le vénèrent. Il revient alors en Grèce où il instaure son culte à Thèbes malgré les résistances.

Un dieu joyeux

Dionysos découvre la vigne, apprend à la cultiver, et invente la fabrication du vin. Il propage ses savoirs parmi les hommes au fil de ses voyages, quand leur

hospitalité a mérité ce don divin. Socrate prétend même malicieusement, dans *Le Cratyle*, que le nom de Dionysos vient de *didomi* et *oinos*, « je donne le vin ».

Dieu civilisateur, il est souvent associé à Déméter, qui a apporté le blé aux hommes. Dionysos, qu'il soit représenté sous les traits d'un joli jeune homme, un peu efféminé, aux longs cheveux, ou d'un homme mûr barbu, porte une couronne de pampres ou de lierre, il tient d'une main une coupe à boire et de l'autre le thyrse, son emblème, un bâton surmonté d'une pomme de pin.

Sa boisson dissipe les chagrins et incite à l'amour. Dieu du plaisir et de la fête, Dionysos déborde d'énergie sexuelle, les premières figurations du dieu sont d'ailleurs des phallus dressés, le bouc est un de ses animaux fétiches et les satyres ou silènes qui le suivent sont connus pour leurs appétits érotiques. Priape n'est-il pas fils de Dionysos et Aphrodite ? Le dieu engendre de nombreux enfants avec de multiples compagnes, mais il n'éprouve de passion que pour la seule Ariane. Il tombe fou amoureux de la belle endormie, abandonnée par Thésée sur une plage de Naxos ; il la console, l'épouse, et place parmi les étoiles la couronne qu'il lui a offerte pour leurs noces.

Pendant les Dionysies, en Attique, se déroulaient des processions bruyantes où mimes et plaisanteries évoquaient les jeux sexuels, les fidèles chantaient des hymnes pour le dieu ou *dithyrambes*. On voit souvent dans ces fêtes l'origine du théâtre. Le *drame satyrique*, pièce parodique dont des satyres forment le chœur grotesque, affiche clairement cette origine dionysiaque. Dionysos protège le théâtre, une cérémonie en son honneur ouvre les festivals. Aristophane fait de ce dieu plaisant le héros d'une farce, *Les Grenouilles*, tandis qu'un écrivain chrétien comme Clément d'Alexandrie prend son culte orgiaque comme exemple de l'immoralité de la religion païenne.

Un dieu mystique

Après l'époque des poèmes homériques, s'affirme la figure d'un Dionysos chtonien, lié à la mort et au salut. Sa naissance singulière déjà semble une résurrection, par ce sauvetage *in extremis* qui le fait naître deux fois. Selon une version de son histoire, lors d'un combat contre les Titans, il a été coupé en morceaux et jeté dans un chaudron, mais Déméter a reconstitué son corps et lui a redonné vie. Ses voyages de conquête achevés, il se lance dans une

expédition encore plus risquée. Il descend aux Enfers pour y rechercher sa mère, Sémélé, qu'il installe à ses côtés dans l'Olympe. Initié aux mystères par Cybèle en Phrygie, proche de Déméter dans son histoire et son rôle, il est vénéré dans des cérémonies à mystères, en particulier dans les cercles orphiques.

Dans l'état second de l'ivresse, Dionysos jouit de pouvoirs oraculaires, il peut inspirer un délire prophétique à ses fidèles. C'est ainsi qu'il trouve place à Delphes, dans le sanctuaire d'Apollon, et qu'il possède en Thrace son propre oracle. Il sait aussi guérir les maladies : on l'invoque comme « sauveur » dans les épidémies, il apparaît dans les rêves des patients à traiter.

➲ Généalogie « Les Labdacides »

📖 Je célébrerai d'abord Bacchus le bruyant, à la chevelure enlacée de lierre, fils illustre de Jupiter et de Sémélé. Les nymphes l'ont reçu de son père, élevé et nourri avec soin dans les vallons de Nysa. Par la volonté de Jupiter, il grandit au fond d'une grotte odorante, pour prendre place parmi les immortels. Couronné de lierre et de laurier, il parcourait les bois sauvages : les nymphes le suivaient, les forêts immenses résonnaient d'un grand bruit.

Salut, ô Bacchus qui féconde nos vignes ! Fais que toujours joyeux nous atteignions la fin de la saison, et qu'après celle-ci nous vivions encore de nombreuses années.

Hymnes homériques, « A Dionysos » 1 (texte complet)

📖 Je t’invoque, Dionysos au bruit retentissant, qui crie « Evoé ! », premier-né, aux deux sexes, trois fois né, seigneur Bacchos, sauvage, ineffable, caché, à deux cornes, à deux formes, couronné de lierre, à face de taureau, belliqueux, qui crie « Evoé ! », pur, qui aime la chair crue, qui revient tous les trois ans, père de la vigne, revêtu de jeunes branches, bon conseiller, très sage, né de Zeus et de Perséphone dans une union secrète, démon immortel. Ecoute, ô bienheureux, ma voix, souffle sur moi une brise favorable, aie pour moi un cœur bienveillant, avec tes nourrices aux belles ceintures.

Hymnes orphiques, « A Dionysos » 3

📖 *Un chœur de Bacchantes chante, à Thèbes, la gloire du jeune dieu.*

LE CHŒUR. – Heureux qui, brandissant le thyrse, couronné de lierre, sert Dionysos ! […] Bromios, dieu, fils de dieu, Dionysos, emmenez-le des montagnes de Phrygie aux villes florissantes de la Grèce ! Lui que portait Sémélé et que, dans les douleurs de l’enfantement, quand vola la foudre de Zeus, elle rejeta de son sein et mit au monde, quittant la vie sous le coup du tonnerre. Mais aussitôt, sur la couche de l’accouchée, le fils de Cronos, Zeus, le recueillit. Il le cacha dans sa cuisse qu’il referma avec des agrafes d’or, pour le dérober à Héra. Il le mit au monde quand les Moires eurent achevé leur œuvre. C’était un dieu à cornes de taureau. Il le couronna de serpents, aussi les Ménades capturent-elles des serpents pour les mêler à leurs tresses.

– O Thèbes, nourricière de Sémélé, couronne-toi de lierre. […] Pour les Bacchanales, pare-toi de rameaux de chêne ou de sapin ; revêts la nébride tachetée ; orne-toi de la laine tressée des brebis aux blanches toisons : bientôt le pays tout entier va prendre part aux chœurs. C’est Bromios qui conduit les thiases au mont, au mont où l’attend la foule des femmes, loin de leurs métiers à tisser, piquée par le taon de Dionysos. […]

– Il lui est doux, sur les montagnes, après la course des thiases, de se laisser tomber sur le sol, portant de la nébride la dépouille sacrée, de chasser le bouc et de l’égorger pour boire son sang, pour manger sa chair crue, s’élançant aux montagnes de Phrygie, de Lydie. Bromios, le premier, crie : « Evoé ! » Le sol ruisselle de lait, ruisselle de vin,

ruisselle de miel […]. Bacchos, tenant comme une torche la tige creuse d'où sort la flamme rouge, précipite sa course, il excite de ses cris les chœurs vagabonds. […]

– C'est Bromios, le fils de Sémélé, celui qui dans les festins aux belles couronnes a le premier rang entre les bienheureux, qui conduit les chœurs, rit avec la flûte, apaise les soucis quand paraît le jus éclatant de la grappe au banquet des dieux, et que le vin endort les hommes. […]

Ce dieu, fils de Zeus, se plaît aux festins joyeux. Il aime la Paix qui donne la richesse, la déesse nourricière d'enfants. Au riche comme au pauvre, il donne les délices du vin qui chasse les chagrins. Il déteste celui qui ne se soucie pas seulement de passer ses jours et ses douces nuits dans la joie de vivre.

Euripide, *Les Bacchantes*, vers 80-82, 84-149, 373-385, 417-426

📖 *Le devin Tirésias avertit énergiquement le roi Penthée qui s'attaque au nouveau dieu, Dionysos, et à ses rites qu'il juge malsains.*

TIRÉSIAS. – Ce dieu nouveau, que, toi, tu tournes en ridicule, je ne saurais dire avec quelle grandeur il régnera sur la Grèce. Il y a deux divinités, jeune homme, qui tiennent le premier rang chez les hommes. L'une est la déesse Déméter, ou Gaia, donne-lui le nom que tu voudras ; c'est elle qui d'aliments solides nourrit les mortels. L'autre, à égalité avec elle, c'est le fils de Sémélé. Il a trouvé un breuvage, le jus de la grappe, et l'a introduit parmi les mortels pour délivrer les malheureux hommes de leurs chagrins en les abreuvant de sa liqueur. Le sommeil, l'oubli de leurs maux quotidiens, voilà son présent ; il n'y a pas d'autre remède à leurs peines. Lui, qui est un dieu, s'offre en libations aux dieux : c'est donc à lui que les hommes doivent leurs biens. Tu le railles d'avoir été cousu dans la cuisse de Zeus ? Je t'apprendrai que c'est pourtant la stricte vérité. Quand Zeus l'eut arraché au feu de la foudre et eut emporté sur les hauteurs de l'Olympe l'enfant nouveau-né, l'enfant-dieu, Héra voulut le précipiter du ciel. Mais Zeus répondit par un artifice que seul peut imaginer un dieu : il déchira une partie de l'éther qui enferme dans son cercle la terre, en fit un être ressemblant à Dionysos, et le livra en otage à la jalousie d'Héra. Par la suite, les mortels ont dit qu'il avait été formé dans la cuisse de Zeus. Ils ont

confondu les mots : le dieu avait jadis donné son double « en otage » à Héra et ils ont substitué au mot otage (*homéros*) le mot cuisse (*méros*) : voilà l'origine de cette fable. Or ce dieu est prophète : ses transports bachiques, comme son délire, ont une grande vertu prophétique.

Euripide, *Les Bacchantes*, vers 272-301

📖 *La jalouse Héra suscite contre Dionysos, qu'elle déteste, une nouvelle guerre des géants.*

Héra adresse sa prière astucieuse à Gaia, la Terre, mère universelle. Elle lui rappelle les exploits de Zeus et les triomphes de Dionysos qui a exterminé des nuées d'Indiens innombrables. Alors Gaia, la mère qui donne la vie, gémit, et soulève contre lui ses fils, les géants qui courent les montagnes :

– Mes enfants, combattez le dieu couronné de guirlandes à coups de rochers. Frappez le destructeur de ma race, ce vainqueur des Indiens, ce fils de Zeus, et que je ne voie pas régner ce roi illégitime dans l'Olympe. Enchaînez Bacchos, blessez-le de votre fer meurtrier et tuez-le. […]

Mais le dieu qui ne porte ni un robuste javelot, ni une épée sanglante, mais qui combat avec les tiges de sa treille, abat les mains innombrables du géant ; son feuillage au vin généreux extermine les plus terribles serpents nés dans les creux du sol.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, Chant 48, vers 7-58

📖 *Un auteur chrétien dénonce l'immoralité des cultes païens.*

Les jeux et les phallus consacrés à Bacchus ont corrompu les mœurs publiques et sont la honte du monde entier. Bacchus désirait descendre aux enfers ; mais comment y descendre ? Il n'en sait pas le chemin. Un certain Prosymnus s'offrit de l'indiquer, moyennant une récompense, honteuse en elle-même, mais belle aux yeux de Bacchus. C'est une turpitude infâme qu'il lui demandait. Le dieu ne rejette pas la proposition : il s'engage par serment à accomplir les conditions voulues, s'il échappe aux dangers du voyage. Instruit du chemin, il part et revient ; mais il ne retrouve plus Prosymnus, il était mort. Bacchus, pour s'acquitter envers lui, se rend à son tombeau, taille un rameau de

figuier en forme de phallus, et remplit sa promesse par une obscénité qu'on n'ose expliquer.

Les phallus, érigés en l'honneur de Bacchus dans toutes les villes, font allusion à cette infamie. « Ceux qui ne fêtent point ce dieu et ne chantent point d'hymnes en son honneur, dit Héraclite, sont outragés dans leurs parties secrètes avec la dernière indécence. » Voilà ce Bacchus qu'on honore par des transports de fureur et de délire, moins, je crois, pour le plaisir de l'ivresse que pour se conformer à l'usage de ces honteuses cérémonies, qui furent établies en mémoire de certains mystères de débauche.

Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux Grecs*,
Livre II, chapitre 34, 2-5

📖 *Silène, debout devant la caverne du cyclope Polyphème, raconte comment ses fils et lui sont arrivés là. La pièce est un drame satyrique, le chœur est donc composé de jeunes satyres.*

SILÈNE. – O Bacchus, pour toi je souffre mille maux aujourd'hui, comme au temps où mon corps avait la vigueur de la jeunesse. D'abord, lorsque agité par la folie envoyée par Héra, tu t'enfuis, abandonnant les nymphes des montagnes, tes nourrices. Puis, dans la guerre des Géants, j'ai combattu bravement à tes côtés, j'ai frappé Encelade au milieu de son bouclier, et l'ai tué d'un coup de ma lance. Eh bien, quoi ? est-ce en rêve que j'aurais vu ce que je dis là ? Non, par Zeus ! J'ai même montré les dépouilles à Bacchus. Et maintenant je poursuis une tâche plus pénible encore. Héra a lancé contre toi des pirates tyrrhéniens pour te transporter dans une contrée lointaine, je l'ai su et aussitôt j'ai mis à la voile avec mes enfants pour aller à ta recherche. Du haut de la poupe, le gouvernail en main, j'ai dirigé le navire ; et mes fils, assis au banc des rameurs et blanchissant d'écume la mer azurée, te cherchaient, ô mon maître ! […] Jetés sur les rochers de l'Etna, dont les cavernes sauvages abritent les Cyclopes, monstres borgnes, avides du sang des hommes, nous sommes devenus les esclaves de l'un d'eux, Polyphème. Finis les évoés ! finies les bacchanales ! Nous devons conduire au pré les troupeaux d'un sauvage. […] Mais, quoi, je vois mes fils qui ramènent déjà les bêtes ! Qu'y a-t-il ? Est-ce l'heure de scander les danses,

comme au temps où vous escortiez Bacchus avec des chants d’allégresse, en vous trémoussant au son des lyres ?

Euripide, *Le Cyclope*, vers 1-40

Dioscures

Les jumeaux Castor et Pollux sont surnommés Dioscures, « garçons de Zeus », bien qu'un seul d'entre eux mérite réellement ce titre. Léda séduite par Zeus, changé en cygne, s'est unie la même nuit à son mari officiel, Tyndare, roi de Sparte. Neuf mois plus tard, elle donne naissance à deux œufs : de l'un, sortent Pollux et Hélène, engendrés par Zeus, et de l'autre, Castor et Clytemnestre, enfants de Tyndare.

Jeunes guerriers dynamiques, les Dioscures participent à la chasse du sanglier de Calydon et à l'expédition des Argonautes. Ils vont rechercher en Attique leur sœur Hélène que Thésée a enlevée. Lors du mariage de leurs cousines, les filles de Leucippe, ils ravissent celles-ci à leurs fiancés qui sont tués dans la bagarre ; Castor meurt aussi. Zeus emporte dans l'Olympe son fils Pollux et lui offre l'immortalité, mais le jeune homme refuse pour ne pas être séparé de son jumeau. Un compromis est alors trouvé : ils passeront tous deux ensemble la moitié du temps au ciel, la moitié aux Enfers. Plus tard ils deviennent la constellation des Gémeaux.

Ils sont représentés en éphèbes à cheval, vêtus d'une tunique et d'un manteau court, coiffés d'un bonnet pointu, armés d'une lance ou d'un javelot. Ils

protègent les jeunes hommes et les marins. Une légende romaine dit qu'à la bataille du lac Régille, en 499 av. J.-C., le général invoqua les Dioscures en leur promettant un temple ; aussitôt deux cavaliers vêtus de pourpre montés sur des chevaux blancs apparurent à la tête de la cavalerie et permirent aux Romains de gagner le combat contre les Latins. C'est ainsi que le culte de ces dieux a été introduit à Rome.

Généalogie « Les Atrides »

📖 *Mercure explique l'origine de la constellation des Gémeaux :*

– Les deux frères, fils de Tyndare, l'un cavalier, l'autre lutteur, avaient enlevé Phœbé et sa sœur. Idas et son frère courent aux armes pour reconquérir leurs fiancées, tous deux allaient devenir gendres de Leucippe. Les uns combattent pour reprendre, les autres pour ne pas rendre ce qu'ils aiment. Les jumeaux peuvent, par la fuite, échapper à ceux qui les poursuivent, mais ils rougiraient de ne devoir la victoire qu'à la rapidité de leur course. Ils s'arrêtent pour combattre. […] Castor, la poitrine traversée par le fer de Lyncée, tombe atteint d'une blessure inattendue. Pollux vient le venger, il perce le cou de Lyncée de sa lance. Idas l'attaque, la foudre de Jupiter le repousse sans arriver à faire tomber le fer de sa main. Déjà, Pollux, le ciel t'ouvre ses inaccessibles demeures, quand tu t'écries : « Mon père, exauce mes vœux ! Laisse-nous partager ce séjour céleste accordé à moi seul ; si je peux céder la moitié de ce bienfait, il aura plus de prix à mes yeux que si je le possède tout entier ! » Son frère lui doit d'être admis dans les cieux, où ils habiteront tour à tour. L'un et l'autre apparaissent au milieu des astres pour sauver les vaisseaux en péril.

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 699-720

📖 APOLLON. – Pourrais-tu me dire, Hermès, lequel de ces jeunes gens est Castor ou bien Pollux ? Car je ne saurais les distinguer.

HERMÈS. – Celui qui était hier avec nous est Castor, celui-ci est Pollux.

APOLLON. – Comment fais-tu pour les reconnaître ? Ils sont tout à fait semblables.

HERMÈS. – Celui qui est ici aujourd'hui, Apollon, porte sur la figure les traces des coups qu'il a reçus de ses adversaires, en se battant à coups de poing, et surtout les blessures que lui a faites Bébryx, fils d'Amycos, lorsqu'il naviguait avec Jason : l'autre jumeau n'a rien de pareil, son visage est intact.

APOLLON. – Je te remercie de m'avoir donné ces moyens de les reconnaître, car, pour le reste, ils se ressemblent en tout point, c'est la même moitié d'œuf, la même étoile sur la tête, le même javelot à la main, le même cheval blanc. Aussi m'est-il arrivé souvent d'appeler Castor celui qui était Pollux, et Pollux celui qui était Castor. Cependant, dis-moi encore une chose. Pourquoi ne demeurent-ils pas tous les deux ensemble avec nous ? Pourquoi, à tour de rôle, l'un est-il mort et l'autre dieu ?

HERMÈS. – C'est par amitié fraternelle qu'ils agissent ainsi. Il fallait que l'un des deux fils de Léda mourût et que l'autre fût immortel. Alors ils se sont partagé l'immortalité.

APOLLON. – Partage absurde, Hermès ! Ils ne pourront jamais se voir, et pourtant c'était là, je crois, ce qu'ils désiraient avant tout. Le moyen, en effet, quand l'un est avec les dieux et l'autre avec les morts ? Cependant, de même que je rends des oracles, qu'Asclépios guérit, qu'Artémis préside aux accouchements, et que chacun de nous, enfin, exerce quelque métier utile aux dieux ou aux hommes, quelle est leur profession ? Passent-ils tout leur temps à table, sans rien faire, à l'âge qu'ils ont ?

HERMÈS. – Non pas. Ils ont mission de servir Poséidon, ils doivent chevaucher sur la mer, voir s'il n'y a pas quelque part des matelots battus par l'orage, s'asseoir sur les navires et sauver l'équipage.

APOLLON. – Tu me parles là, Hermès, d'un emploi excellent et salutaire.

Lucien, *Dialogues des dieux*, « Apollon et Hermès », 26 (texte complet)

Divinités

Les Grecs et les Romains sont polythéistes : ils imaginent le monde peuplé de nombreuses (*poly*) divinités (*théoi*), selon l'étymologie grecque. Celles-ci incarnent les forces de la nature, mais aussi des notions abstraites, des concepts moraux, des comportements ou des traits de caractère (eau, lumière, pouvoir, justice, beauté, rivalité, etc.). Au fil du temps, les récits des poètes et des mythographes ont doté chaque divinité d'une personnalité, physique et morale, ainsi que d'une histoire constituée d'épisodes plus ou moins variés. Ces récits déterminent une certaine conception des rapports entre l'humain et le divin.

Un peu d'étymologie

Si l'origine du nom grec *théos* (dieu) reste mystérieuse, en revanche une importante racine indo-européenne notée *dy-eu* ou *dy-u* (idée de lumière venue du ciel et de créature vivant dans le ciel) permet de comprendre le lien sémantique, conceptuel et symbolique qui unit étroitement les notions de divin (*deus*, « dieu » en latin) et de lumière (*dies*, « jour » en latin). On retrouve cette racine dans le

nom même de Zeus (*dz-eus*), *Dios* au génitif, qui désigne « le maître du ciel » et le « père de la lumière du jour ». En latin, son nom est devenu Jupiter (*Ju-* + *pater*, « père »), *Jovis* au génitif, qu'on met en parallèle avec *Dyaus Pita*, le « Père divin et lumineux » en sanskrit, la langue sacrée de l'Inde.

De fait, la conception du divin lié au ciel, distribuant sa lumière au monde, est généralement considérée comme un apport indo-européen dans l'élaboration des mythes de la civilisation gréco-romaine. Les divinités dites ouraniennes (du grec *ouranos*, le ciel), représentées par la « jeune » génération des dieux de l'Olympe (Zeus, ses frères et sœurs, ses enfants), se substituent aux puissances primitives de type chtonien (du grec *chthôn*, le sol), comme les Erinyes, liées à de très anciens cultes agraires et funéraires du substrat culturel préhellénique. Symboliquement, le régime diurne et patriarcal élimine le régime nocturne et matriarcal, comme le manifeste clairement le triomphe d'Athéna, fille chérie de Zeus, « née sans mère », à la fin des *Euménides* d'Eschyle.

> 🕮 Le Chœur des Erinyes. – Ioh ! Jeunes dieux, les vieilles lois vous les foulez au pied, vous me les ôtez des mains ! […] Les ruses méchantes des dieux me prennent mes antiques honneurs : je n'ai plus rien !

ATHÉNA. – Je supporterai ta colère, tu es la plus âgée. Certes, tu es plus instruite que moi, mais Zeus m’a donné aussi pas mal de sagesse ! […] Allez, grâce aux vénérables sacrifices, descendez sous terre retenir loin d’ici le malheur !

Eschyle, *Les Euménides*, vers 807-1009

Les dieux sont à l’image des hommes

Première caractéristique fondamentale : le divin est à l’image de l’humain, selon le processus de l’anthropomorphisme qui consiste à représenter un être ou un élément avec une forme (*morphé*) d’homme (*anthropos*), selon l’étymologie grecque. Ce qui d’emblée pose la question ontologique cruciale : si le mythe raconte que Prométhée a « façonné les hommes à l’image des dieux qui règlent l’univers », les dieux ne seraient-ils pas eux-mêmes une création des hommes ?

Dès les poèmes homériques, en effet, les êtres divins sont dotés des mêmes caractéristiques physiques et morales que les êtres humains : ils ont leur apparence, leur comportement, leurs désirs et leurs émotions ; ils apparaissent comme des hommes ou des femmes capricieux et imprévisibles, autoritaires, vaniteux et jaloux, bienveillants ou cruels. Cependant, ils sont toujours perçus comme

des puissances proprement sur-naturelles, et non comme des personnes.

Les dieux vivent en famille dans leur résidence principale, l'Olympe, sous l'autorité du « Père » Zeus : celui-ci se comporte à la fois en patriarche veillant sur ses frères, sœurs et enfants, et en président du conseil donnant ses ordres à ses ministres.

Comme dans toute famille mortelle, on s'aime ou on se chamaille, on pleure ou on rit, de ce fameux rire inextinguible et « homérique » qui vient précisément de l'*Iliade* où on voit les Olympiens en train de s'esclaffer.

Les enfants se plaignent, se jouent des tours, se moquent les uns des autres, se battent entre eux (voir les affrontements entre Athéna et Arès). Les parents conseillent, consolent (voir l'épisode d'Aphrodite blessée soignée par sa mère Dioné), punissent. Les scènes de ménage se multiplient entre Zeus et son épouse légitime, sa sœur Héra, exaspérée par son comportement de séducteur incorrigible : le couple ne manque aucune occasion de se disputer, même s'il se réconcilie souvent sur l'oreiller. Les adultères, comme celui d'Aphrodite avec Arès, font jaser ; tous les pièges sont bons pour s'imposer ou se venger.

📖 *Au cours d'un banquet sur l'Olympe, Héphaïstos, le dieu boiteux, veut jouer les échansons.*

Héphaïstos sert à boire à tous les dieux, en allant de gauche à droite : il leur verse le doux nectar qu'il puise dans un cratère. Et les dieux bienheureux éclatent d'un rire inextinguible lorsqu'ils voient Héphaïstos se démener ainsi dans la salle du palais.

Tout le reste du jour, jusqu'au coucher du soleil, les dieux festoyèrent, et rien ne manqua à ce festin où chacun eut sa part : ni l'appétit, ni la musique de la cithare magnifique que tenait Apollon, ni les couplets des Muses, dont les belles voix se donnaient la réplique. Mais quand la brillante lumière du soleil eut disparu, les dieux, qui avaient envie de dormir, se retirèrent chez eux, dans la demeure qu'Héphaïstos, l'illustre boiteux, avait construite à chacun avec un art admirable. Zeus, le grand Tonneur de l'Olympe, se dirigea vers le lit où il avait l'habitude de dormir, à l'heure où vient le doux sommeil. Il monta s'y étendre, avec, à ses côtés, Héra au trône d'or.

Homère, *Iliade*, Chant I, vers 597-611

📖 *Héra est venue faire l'amour avec Zeus pour détourner son attention pendant que Grecs et Troyens combattent.*

Sur le sommet de l'Ida, Zeus se réveille entre les bras d'Héra au trône d'or. D'un bond, il est sur pied : il voit les Achéens et les Troyens dispersés […]. D'un air terrible, il jette sur Héra un regard de travers et il s'écrie :

– Ainsi donc, intraitable Héra, c'est ta ruse pernicieuse qui a mis hors de combat le divin Hector et dispersé ses troupes. Mais si tu étais la première à recueillir le fruit de ta ruse cruelle et si je te rouais de coups ? Tu ne te souviens pas du jour où je t'ai laissée suspendue en l'air ? J'avais attaché deux enclumes à tes pieds et j'avais ligoté tes mains avec une épaisse chaîne d'or impossible à briser. Tu es restée ainsi pendue en plein ciel, dans les nuages. Les autres dieux avaient beau s'en indigner dans le vaste Olympe, ils ne pouvaient rien pour te délivrer, alors qu'ils étaient près de toi. Et celui que je prenais à essayer de le faire, je le saisissais et je le jetais dehors : il arrivait sur terre dans un bien triste état !

Homère, *Iliade*, Chant XV, vers 4-24

Les dieux sont d’une autre nature

Même s’ils sont très anthropomorphisés, les dieux ne sont pas de la même nature que les hommes. En effet, ils disposent d’une essence spécifique, d’une forme de surnature définie par des critères ontologiques où la distinction humain/divin se manifeste par le préfixe négatif *a-* (*in-* ou *im-* en latin) : alors que l’homme, créature éphémère, est soumis à la mort (*thanatos*), le dieu a le privilège d’être *athanatos* (immortel) ou *ambrotos*, opposé à *brotos* (mortel) ; il est aussi *aphthitos*, incorruptible, impérissable. Paradoxe apparent de la mythologie : les Immortels ne sont pas éternels ; même s’ils sont hors d’atteinte de l’âge, ils connaissent le principe même de l’âge, comme le montrent les innombrables récits qui racontent leur naissance et leur enfance.

Si le corps des dieux a l’apparence du corps humain, il est aussi décrit comme un « sur-corps », selon l’expression de Jean-Pierre Vernant : il peut être d’une taille gigantesque jusqu’à toucher le ciel, colossalement lourd ou infiniment léger, selon les circonstances. Il doit rester invisible aux humains car il resplendit d’une lumière si éclatante qu’aucun œil mortel ne peut le supporter (ainsi l’imprudente Sémélé est littéralement foudroyée par Zeus à qui elle

a demandé de lui apparaître dans sa forme divine). Inaltérable par nature, c'est un corps éclatant de vigueur et de jeunesse, qui ne connaît ni la décrépitude de la vieillesse ni la finitude de la mort : d'une certaine façon, le corps divin constitue le modèle de ce qui en l'homme n'existe que de manière fugace, chez les plus beaux humains, et que la statuaire s'efforce de reproduire selon l'idéal sublimé de la beauté intemporelle.

Cependant, si l'on en croit Homère, les dieux peuvent ressentir la douleur et, même s'il est impossible de les tuer, ils ne sont pas invulnérables : ainsi Arès et Aphrodite souffrent lorsqu'ils sont blessés par le fougueux Diomède ; ils ont même un sang « non mortel », appelé « ichor », qui coule de leur blessure.

Toutes les créatures divines se nourrissent d'ambroisie, dont le nom vient de l'adjectif *ambrosios* (« qui concerne les immortels ») : elle est aussi bien le mets des dieux que la pâture de leurs chevaux célestes. L'ambroisie est aussi utilisée comme un onguent précieux : Héra s'en frotte la peau avant d'aller séduire Zeus, les Charites baignent et parfument Aphrodite avec « l'huile d'ambroisie qui brille sur les dieux immortels ».

Les dieux adorent donc se retrouver pour de longs banquets où ils se régalent d’ambroisie et trinquent joyeusement en buvant le nectar, « la boisson divine », gage elle aussi d’immortalité. Puisé dans un cratère, comme le vin qu’on coupe d’eau, « le nectar rouge » est servi aux Olympiens par leurs échansons favoris, tels Ganymède et Hébé. Ambroisie et nectar sont aussi parfois utilisés par les Immortels pour préserver le cadavre des mortels, selon une technique qui n’est pas sans rappeler les embaumeurs égyptiens.

Priver un dieu de nectar et d’ambroisie est une punition terrible infligée aux Immortels qui ne respectent pas le serment le plus sacré, celui qui est prêté sur les eaux du Styx.

Dernier critère qui distingue les Immortels des mortels : le pouvoir de métamorphose. En effet, seuls les dieux, par nature invisibles, ont le privilège de s’incarner dans une forme, quelle qu’elle soit (élément de la nature, animal, être humain), et d’en changer à leur guise, revenant à leur état initial quand ils le désirent.

> 🕮 *Aphrodite a été blessée par Diomède.*
>
> Et du poignet jaillit le sang immortel (*ambroton haima*) de la déesse, l’ichor, tel qu’on le voit couler chez les dieux bienheureux, car ils ne mangent pas de pain, ne boivent pas de vin couleur de feu, et c’est

pourquoi ils n’ont pas notre sang et portent le nom d’immortels (*athanatoi*).

Homère, *Iliade*, Chant V, vers 339-342

📖 Calypso, divine parmi les déesses, fait asseoir Hermès sur un siège brillant et tout éblouissant ; elle lui dit :

– Pourquoi donc, Hermès à la baguette d’or, es-tu venu chez moi, cher et vénérable dieu ? Jusqu’à présent, tu n’es pas venu souvent. Dis-moi ce qui t’amène, car mon désir est d’accomplir tes vœux, si je le peux, et si leur accomplissement est possible. Mais suis-moi d’abord afin que je t’offre un repas et l’hospitalité.

Après avoir ainsi parlé, la déesse approche une table auprès de lui, la charge d’ambroisie et mélangea le nectar rouge pourpre. Hermès, le brillant messager, se met alors à boire et à manger.

Homère, *Odyssée*, Chant V, vers 85-94

📖 *Accablé par la mort de Patrocle, Achille a peur de laisser son cadavre pour aller se battre ; sa mère Thétis le rassure.*

– J’écarterai de lui cette engeance cruelle, ces mouches qui dévorent les hommes tués par Arès. Même s’il devait rester là, gisant toute une année complète, sa chair sera toujours intacte, et même plus belle. Mais toi convoque en assemblée les héros achéens ; renonce à ta colère contre Agamemnon et cuirasse-toi sans retard pour aller au combat, rempli de vaillance !

A ces mots, Thétis met en Achille une ardeur intrépide. Puis elle instille dans les narines de Patrocle de l’ambroisie et du nectar rouge, afin que sa chair reste inaltérée.

Homère, *Iliade*, Chant XIX, vers 30-39

📖 Celui des immortels, habitant la cime neigeuse de l’Olympe, qui a profané par un parjure la libation sacrée de l’eau du Styx, gît privé de respiration pendant une année entière ; il n’approche plus de ses lèvres ni le nectar ni l’ambroisie, mais sans souffle et sans voix, il reste étendu sur sa couche, plongé dans un pénible état de coma.

Hésiode, *Théogonie*, vers 793-798

Anciens dieux, nouveaux dieux

Les dieux ne sont pas extérieurs au monde, ils n'en sont pas non plus les créateurs : ils ne sont que les gardiens de l'ordre cosmique, dont ils sont partie intégrante. Une force divine bien plus ancienne et bien plus puissante qu'eux est sortie la première du Chaos originel : pour Hésiode, c'est la Terre elle-même, considérée comme la mère universelle.

Bien que située hors de la temporalité des hommes par nature (les dieux sont immortels), les générations divines se succèdent, sans que la précédente disparaisse pour autant : les puissances primordiales (Gaia, Ouranos, Nyx, etc.) continuent d'exister comme cadre et substrat de l'univers. Cependant, selon le principe d'une mise en ordre progressive du cosmos, le désordre et la violence du Chaos initial marqués par la monstruosité s'effacent progressivement. Les forces primitives dépourvues de toute norme humaine cèdent la place aux Titans – encore monstrueux par leur taille –, qui cèdent eux-mêmes la place aux deux générations des dieux dits Olympiens, complètement anthropomorphisés. Les « jeunes » dieux supplantent les « anciens » : Zeus chasse Cronos, Apollon évince Thémis, Athéna

oblige les Erinyes à devenir les « Bienveillantes » Euménides.

Les dieux se partagent le monde, ce qui manifeste l'organisation concrète d'un univers fortement hiérarchisé entre les éléments (terre, air, eau), entre le haut et le bas (le ciel, la terre, les Enfers), selon des types multiples de pouvoir et de puissance spécialisés. Peu à peu, à travers les ruses, les complots et les luttes (Gigantomachie, Titanomachie), l'ordre s'installe, tel que le conçoit la société des hommes : la justice et le droit se frayent un chemin et Zeus, trônant sur l'Olympe, assoit son autorité souveraine ; désormais il ne sera plus possible de tromper l'esprit du « Père des dieux et des hommes » ni d'échapper à sa Loi.

📖 Sur la plus haute cime de l'Olympe dentelé, Zeus Tonnant a réuni tous les dieux en assemblée. Lui-même prend la parole et tous les dieux l'écoutent :

– Ecoutez-moi vous tous, dieux et déesses, afin que je dise ce que mon cœur me dicte au fond de ma poitrine. Qu'aucune divinité, tant mâle que femelle, n'essaie d'aller contre ma volonté, mais que tous l'approuvent pour que j'accomplisse au plus tôt mes desseins. Celui d'entre vous que je verrai aller de son chef et à l'insu des autres secourir les Troyens ou les Danaens, celui-là, il reviendra dans l'Olympe en piteux état, couvert de bosses ! Ou bien, je m'emparerai de lui et je le jetterai dans le brumeux Tartare, très bas, au plus profond du gouffre qui se creuse sous terre, là où se trouvent les portes de fer et le seuil de bronze, aussi loin au-dessous de la maison d'Hadès que le ciel se trouve au-dessus de la terre. Vous comprendrez alors combien je suis le plus puissant de tous les dieux. Eh bien, dieux, faites-en l'épreuve et vous

serez fixés ! Accrochez donc une chaîne d’or à la voûte du ciel et suspendez-vous tous, dieux et déesses, à ce câble, les uns contre les autres : vous aurez beau vous démener, vous n’arriverez pas à tirer Zeus, maître suprême, du ciel jusqu’à la terre. Mais si de mon côté je me mettais à le tirer, c’est la terre et la mer que j’entraînerais avec vous. Je pourrais ensuite attacher cette chaîne au sommet de l’Olympe et tout resterait suspendu dans les airs, tant je suis au-dessus des dieux et au-dessus des hommes !

Ainsi a-t-il parlé, et tous restent silencieux et cois, surpris par ses propos, car il avait parlé très énergiquement. Athéna, la déesse aux yeux pers, prend enfin la parole :

– O notre père à tous, fils de Cronos, le plus haut des puissants ! Nous connaissons ta force et nous savons qu’elle est invincible !

Homère, *Iliade*, Chant VIII, vers 2-32

Dieux majeurs, dieux mineurs

Regroupées sous le nom d’Olympiens (voir l’article OLYMPE, OLYMPIENS), douze divinités majeures président à toutes les activités humaines, à côté d’innombrables divinités secondaires qui peuplent la nature, tels les dieux-fleuves (comme Achéloos, Pénée, père de Daphné, Inachos, père d’Io) et les sources nés d’Océan (les Océanides), les Nymphes dans les campagnes ou les Néréides dans la mer. Ces divinités de second rang correspondent à une nécessaire « spécialisation » géographique dans la gestion divine de l’espace : ainsi parmi les Nymphes (« jeunes filles » en grec), les Naïades peuplent les fleuves, les sources ou les fontaines (leur

nom vient du verbe grec *naïein*, couler) ; les Dryades les arbres, surtout les chênes (*dryes*, en grec) ; les Oréades les collines (*oroi* en grec). Faunes, Satyres et Sylvains, représentés avec des cornes et des pieds de bouc, les accompagnent.

Dans le monde romain, les *dii Indigetes* (« dieux indigènes »), liés à la tradition nationale, sont également occupés à des activités spécialisées, très souvent liées à la nature : par exemple, Flore est la déesse des fleurs, Pomone celle des fruits, Pales celle des bergers et des pâturages ; le dieu Faunus veille sur la fécondité des troupeaux, Liber sur la vigne, Vertumne sur le changement des saisons, Janus sur les portes des maisons et des villes.

Intégrées dans une société très hiérarchisée, de très nombreuses divinités sont aussi affectées au service des grands dieux : par exemple, selon Homère, les Heures sont « les Portières du Ciel » à qui est confié le soin d'ouvrir et de fermer « les portes éternelles de l'Olympe ». De même, les diverses personnifications des éléments naturels jouent souvent le rôle stéréotypé de « fonctionnaires » zélés, comme l'Aurore (Eos) « aux doigts de rose » chargée d'annoncer la lumière du jour.

La plupart de ces divinités interviennent dans les récits sans avoir de mythologie proprement dite,

comme celle des dieux majeurs.

➲ Généalogies « Les enfants de Gaia (1) et (2) »

📖 Celui qui est le chef suprême dans le ciel, Zeus, s'avance le premier, poussant en avant son char ailé : il administre tout et veille sur tout. A sa suite vient une armée de dieux (*theoi*) et de sous-dieux (*daimones*) ordonnée suivant onze sections ; car Hestia reste toute seule dans la maison des dieux. Parmi les autres divinités, toutes celles qui, dans ce nombre de douze, ont été placées au rang de dieux commandant une section, celles-là sont chefs selon l'ordre auquel a été rangé chacun d'eux.

Platon, *Phèdre*, 246e-247a

📖 Du haut de l'Olympe escarpé, Zeus chargea Thémis de convoquer les dieux à l'assemblée. Elle partit et donna l'ordre à tous de gagner le palais de Zeus. Pas un des fleuves n'y manqua – excepté l'Océan –, non plus qu'aucune nymphe habitant les bosquets charmants, les prés remplis d'une herbe épaisse ou les eaux des rivières. Parvenus au palais de Zeus, qui rassemble les nuées, ils vinrent s'asseoir au-dessous des portiques polis que pour Zeus Père avait construits l'habile Héphaïstos.

Homère, *Iliade*, Chant XX, vers 4-12

📖 Héra pressa du fouet les chevaux rapides : devant eux, les gonds firent grincer les portes que gardaient les Heures. Celles-ci veillent aux abords du vaste ciel et de l'Olympe, ouvrant ou fermant la nuée épaisse qui flottait autour. Piquant son attelage, Héra franchit la porte et va trouver Zeus, le fils de Cronos.

Homère, *Iliade*, Chant V, vers 748-753

Abstractions, démons et génies

Le processus de personnification est fondamental dans les cosmogonies classiques : aux forces naturelles divinisées (le Soleil, la Lune, le Jour, les Vents, etc.), les poètes ajoutent de très nombreuses abstractions (Sort, Mort, Sommeil, etc.). Dans sa *Théogonie*, Hésiode en fait une liste impressionnante : nés de Nyx (la Nuit), puis de sa « fille » Eris (Discorde), ces divinités s'introduisent chez les mortels et les accablent, à l'image des maux sortis de la fameuse « boîte » de Pandore.

Par la suite, les poètes, tels Virgile et Ovide, se plaisent à surenchérir dans le goût de la personnification : leurs allégories (la Renommée, l'Envie, la Faim, etc.) sont décrites en portraits saisissants d'intensité mélodramatique.

A côté des dieux majeurs, ces divinités sont des *daimones* – le nom grec *daimôn*, employé par Homère au sens général de « puissance divine », désigne par la suite l'espèce des dieux inférieurs : des puissances proprement « démoniques », qui donnent lieu aux histoires de « génies » ou « démons » (au sens de démoniaque) très ancrées dans les croyances populaires. Ainsi toute une panoplie des *kakodaimones* (« mauvais génies ») se répartissent en « démons » du crime et de la justice primitive

(comme les Erinyes) ou en « démons » de la guerre (comme les Kères), représentés comme de redoutables créatures grimaçantes.

On imagine aussi un type de *daimôn* personnel, une sorte de « petit dieu » intime associé à chaque individu de sa naissance à sa mort, le poussant aussi bien à l'erreur (Atè) qu'à la clairvoyance. Platon s'inspire de cette croyance populaire pour faire du *daimôn* une sorte de gardien et directeur de conscience sublime.

Les Romains appellent cette divinité personnelle « *Genius* » – « *Juno* » pour les femmes – et lui rendent hommage le jour de leur anniversaire car il incarne les dons naturels (le génie) reçus à la naissance selon les dispositions de la Fortune (la chance).

Les croyances populaires romaines ajoutent aussi une foule considérable de divinités auxiliaires, nommées *Indigitamenta* (« divinités à invoquer »), regroupées dans une sorte de catalogue de prières rituelles adaptées à chaque circonstance de la vie quotidienne ; ainsi chaque partie de la maison est protégée par une divinité domestique particulière : Forculus garde la porte, Limentinus, la pierre du seuil, Cardea, les gonds ; d'autres divinités aident l'enfant à grandir : Vaticanus assiste le nouveau-né

quand il pousse son premier cri ; Cunina protège l'enfant au berceau, Rumina l'aide à téter, Statulinus ou Statinus lui apprend à se tenir debout ; lorsque l'enfant est sevré, Educa le guide pour manger et Potina pour boire ; Fabulinus lui apprend à parler ; lorsqu'il commence à marcher, Abeona protège ses départs et Adeona ses retours.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 Si Jupiter et Neptune sont comptés au nombre des dieux, peut-on refuser cette qualité à Saturne leur père, dont le culte est très populaire, surtout en Occident ? Mais si Saturne est un dieu, il faut reconnaître que le Ciel son père l'est aussi. Et s'il en est ainsi, les parents du Ciel, Ether et Lumière du jour, doivent aussi être tenus pour des dieux, ainsi que leurs frères et leurs sœurs, nommés dans les anciennes généalogies : Amour, Tromperie, Crainte, Travail, Envie, Destin, Vieillesse, Mort, Ténèbres, Misère, Plainte, Reconnaissance, Fraude, Opiniâtreté, les Parques, les Hespérides, les Songes, que l'on dit tous nés d'Erèbe et de Nuit. Donc ou bien il faut inclure tous ces monstres parmi les divinités, ou bien il faut exclure aussi celles qu'on tient pour les premières.

Cicéron, *De la nature des dieux*, Livre III,
chapitre 17, 44

📖 *Cérès veut punir le roi thessalien Erysichthon qui a abattu l'un de ses arbres sacrés.*

La déesse apprête un châtiment terrible, tel qu'il ferait plaindre le coupable, si son crime ne le rendait indigne de pitié. Elle veut le livrer en proie à la Faim dévorante. Mais comme elle ne peut elle-même aller trouver cette horrible déesse – puisque, selon la loi des Destins, la Faim et Cérès ne peuvent ensemble se trouver –, elle appelle une nymphe des montagnes, une rustique Oréade et lui adresse ces mots :

– Aux confins de la Scythie glacée, il y a un affreux désert, glacial et désolé, sans fruit ni verdure. Là le Froid qui engourdit, la Pâleur et la Fièvre tremblante habitent avec la Faim toujours à jeun. Va trouver cette horrible déesse et ordonne-lui de pénétrer dans le sein criminel de ce roi sacrilège. […]

L'Oréade arrive dans la Scythie, s'arrête sur le sommet glacé du mont Caucase. Elle cherche la Faim et la voit arrachant péniblement, avec ses ongles, avec ses dents avides, quelques brins d'herbe rare, indigente, dans un champ hérissé de rochers. Elle a les cheveux hérissés, les yeux caves, le visage livide, les lèvres blanchies par une bave infecte, la bouche noircie par une rouille crasseuse ; à travers sa peau rude, on aurait pu voir ses entrailles ; ses os décharnés percent sous la courbe de ses reins ; du ventre elle n'a que la place. Sa poitrine semble suspendue comme si elle ne tenait qu'à l'épine du dos. La maigreur a grossi ses articulations ; ses genoux enflés ont une jointure énorme et ses talons font une énorme saillie sous ses jambes.

D'aussi loin qu'elle la voit, sans oser s'approcher d'elle, l'Oréade lui transmet les ordres de Cérès. Elle s'arrête à peine et cependant elle croit déjà sentir l'aiguillon de la Faim ; alors elle se hâte de repartir. La Faim, quoique dans tous les temps si contraire à l'œuvre nourricière de Cérès, exécute l'ordre qu'elle a reçu : un tourbillon rapide l'emporte jusqu'au palais de l'impie ; elle entre sans tarder dans la chambre d'Erysichthon, plongé dans un profond sommeil car la nuit couvrait alors la terre. Elle s'étend sur lui, l'étreint de ses deux bras, le serre sur son sein : sa bouche impure souffle dans sa bouche ; et quand avec son haleine les poisons dévorants de la faim insatiable ont pénétré les entrailles du roi et courent dans ses veines, la Faim quitte une terre trop fertile pour elle et regagne son affreux désert.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VIII, vers 782-822

📖 Celui qui a tourné ses pensées vers l'amour de la science et l'amour de la vérité, et qui a dirigé toutes ses forces de ce côté, doit nécessairement, s'il atteint la vérité, penser aux choses immortelles et divines ; et autant qu'il est donné à la nature humaine d'obtenir l'immortalité, il ne lui manque rien pour être immortel ; et comme il a toujours cultivé la partie du divin (*theion*) qu'il détient de lui-même et

qu’il a honoré le génie (*daimôn*) qui habite en lui, il jouit du souverain bien.

Platon, *Timée*, 90b-c

📖 Le Génie (*Genius*) est le compagnon qui dirige l’étoile sous laquelle nous sommes nés, dieu de la nature humaine, qui doit mourir avec chaque individu, dont la tête varie avec le visage, tantôt blanc et tantôt noir.

Horace, *Epîtres*, Livre II, 2, vers 187-189

📖 Je te salue et je te souhaite la santé de l’âme, c’est-à-dire la faveur de tous les dieux, car ils sont pacifiques et bienveillants pour quiconque s’est réconcilié avec soi-même. Oublie un moment cette croyance chère à beaucoup : que chaque mortel reçoit pour pédagogue un dieu, non pas du premier ordre, mais de l’étage inférieur, de la classe de ceux qu’Ovide appelle « les dieux de la plèbe ». Toutefois n’écarte pas cette idée sans te souvenir que nos ancêtres qui y ont cru pensaient comme les Stoïciens : ils donnaient à chaque homme son Génie à chaque femme sa Junon.

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, Livre XIX, lettre 110, 1-2

La relation hommes / dieux

Dès les poèmes homériques, les dieux aiment descendre de l’Olympe pour se mêler aux mortels : leur pouvoir de métamorphose leur permet d’intervenir à leur gré dans les affaires des hommes. Au théâtre, le fameux procédé du *deus ex machina* (« le dieu hors de la machine ») leur offre l’occasion d’une glorieuse épiphanie, destinée à régler le conflit

tragique : ainsi Apollon et Athéna apparaissent à la fin de la trilogie d'Eschyle, l'*Orestie*, pour apporter un heureux dénouement à la malédiction des Atrides.

Qu'ils soient bienveillants ou cruels, les dieux ne supportent pas l'orgueil de ceux qui, poussés par l'*hybris*, veulent rivaliser avec eux : ils surveillent de près tout succès, tout bonheur qui pourrait hausser le mortel au-dessus de son rang, risquant ainsi de porter atteinte à leur prérogative. Dans l'*Iliade*, chacun soutient un camp et s'implique directement dans la bataille entre Grecs et Troyens, protégeant ses guerriers favoris (Athéna et Diomède, Aphrodite et Enée).

A l'occasion, on constate que si les Immortels parlent la même langue que les mortels, ils semblent aussi avoir leur propre vocabulaire : Homère mentionne ainsi dans l'*Iliade* que les dieux nomment « Xanthe » le fleuve que les mortels appellent Scamandre, et « moly » la plante qu'Hermès donne à Ulysse pour résister aux charmes de Circé dans l'*Odyssée*. Quant à la parole prophétique d'Apollon, on sait qu'elle nécessite un « traducteur-interprète » pour être accessible à ceux qui viennent consulter le dieu en son temple de Delphes (voir PYTHIE).

Comme le dit Athéna à Télémaque, « un dieu, quand il le veut, peut aisément sauver un mortel aussi

loin qu’il se trouve », mais il peut aussi le conduire à sa perte, car, pour les Immortels sans âge et sans préoccupation autre que leur bon plaisir, les hommes ne sont que des jouets qui passent et qui cassent. Dans un monde où les dieux eux-mêmes sont soumis à la dure Loi du Destin, il n’y a que peu de place pour la pitié, même si on peut voir, par exemple, Zeus plaindre Hector parce qu’il le sait condamné d’avance.

La relation que l’homme entretient avec les dieux est donc purement « contractuelle » au sens fort du terme : un système d’échanges conçu comme un contrat, dont le sacrifice est la manifestation la plus concrète. Les hommes font des offrandes aux dieux qui, en retour, leur accordent leur faveur et leur protection. Selon un rituel très codifié, dont on prête l’invention à Prométhée, les libations et les chairs rôties des animaux immolés apportent aux « partenaires » divins le fumet ainsi que l’odeur de graisse brûlée dont ils se délectent du haut du ciel. Il revient aussi aux hommes de « découper » sur terre l’espace consacré aux dieux : c’est le sanctuaire avec le temple – un nom formé sur le verbe grec *temnein*, « couper » – où chaque dieu ou déesse trône symboliquement sous la forme d’une grande statue (voir, par exemple, le temple de Zeus à Olympie,

d’Athéna *Parthénos* sur l’Acropole d’Athènes, avec les fameuses statues chryséléphantines de Phidias).

La relation hommes-dieux est donc une relation d’obéissance fondée sur le respect nourri par la crainte et non par l’amour : comme l’explique Aristote, il serait proprement extravagant de prétendre éprouver de l’affection pour un dieu. Constamment épiés par la « police » des dieux, telle que la décrit plaisamment Arcturus (l’étoile du Bouvier) chez Plaute, les hommes n’ont qu’à « bien se tenir ». De fait, pour les Romains, celui qui mérite le qualificatif de *religiosus* (« religieux ») est celui qui se montre le plus scrupuleux possible en respectant strictement toutes les règles du contrat avec les dieux.

> 🕮 Les dieux ont une supériorité infinie en biens et en avantages de toute espèce. […] Lorsqu’il y a trop de distance entre les êtres, l’amitié ne peut pas exister, comme on le voit pour la divinité par rapport aux hommes.
>
> Aristote, *Ethique à Nicomaque*, 1158b-1159a

> 🕮 Rois, redoutez, vous aussi, cette justice, car des Immortels sont tout près, parmi les hommes ; ils remarquent tous ceux qui, par des sentences torses, font tort à l’un et à l’autre, sans se soucier de la crainte des dieux. Ils sont trente mille immortels sur la terre universelle nourricière qui, au nom de Zeus, sont les gardiens des mortels ; ils observent leurs sentences et leurs mauvaises actions, vêtus d’air, allant et venant sur toute l’étendue de la terre.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 248-255

📖 ARCTURUS. – Vous connaissez celui qui meut les peuples, les terres et les mers : je suis son concitoyen dans la cité du ciel ; je suis, comme vous le voyez, une brillante étoile blanche, signe qui au moment prévu toujours se lève ici et dans le ciel : je m'appelle Arcturus. La nuit, je brille dans le ciel parmi les dieux, le jour, je me promène parmi les mortels. Mais d'autres signes tombent du ciel sur la terre. C'est celui qui commande aux dieux et aux hommes, Jupiter, qui nous répartit entre différents peuples pour que nous connaissions les actions des hommes, leur conduite, leur piété et leur loyauté, et aussi pour que nous sachions à qui la richesse apporte ses moyens. Pour ceux qui avec de faux témoignages cherchent de faux procès et qui en justice nient leur dette par serment, nous rapportons par écrit leurs noms à Jupiter ; chaque jour il connaît celui qui cherche à mal agir.

Plaute, *Le Câble*, vers 1-16

📖 Qui est assez fou, si on prend la peine de lever les yeux vers le ciel, pour ne pas sentir qu'il existe des dieux ? […] Et qui est assez fou, si on admet l'existence des dieux, pour ne pas admettre que c'est à leur volonté que notre empire immense a dû sa naissance, son expansion et sa sauvegarde ? […] C'est par la piété, c'est par la religion et c'est par cette sagesse qui nous a fait reconnaître clairement que tout est réglé et gouverné par la puissance des dieux immortels, oui, c'est par ces qualités que nous l'avons emporté sur tous les peuples et toutes les nations de la terre.

Cicéron, *De la réponse des haruspices*, 19

Devenir dieu

Pour les héros des épopées homériques, l'épithète la plus fréquente est l'adjectif *dios* (en latin *divu*s, « divin ») : sans avoir véritablement le statut des

dieux, ces héros ont en effet « quelque chose de divin » qui les distingue du « commun des mortels ».

Dans les légendes post-homériques, la Néréide Thétis frotte Achille, son fils nouveau-né, avec de l'ambroisie et elle le plonge dans les flammes : un traitement de choc qui doit éliminer sa part mortelle. On sait que, malgré tout, le héros n'échappera pas à son destin qui est de mourir jeune au combat : même s'il connaît la félicité éternelle des Bienheureux après son trépas, le « divin » Achille n'est pas reconnu comme un dieu à part entière.

En revanche, il arrive que de valeureux héros, demi-dieux nés de simples mortelles, tels Héraclès et Romulus, gagnent leurs galons de dieu complet grâce à ce phénomène proprement nommé « apothéose » par lequel un mortel est transporté « loin » (*apo* en grec) du monde terrestre pour devenir un « dieu » (*théos*). Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, c'est cet insigne privilège que Vénus obtient pour son fils Enée, puis pour son lointain descendant, Jules César : devenu *divus* à son tour, celui-ci est le premier personnage historique à recevoir ce titre ; par la suite, de nombreux empereurs, fiers d'être les héritiers du « divin Jules », seront également divinisés par décret du Sénat après leur mort.

📖 Il était temps qu'Enée, le fils de Cythérée, après avoir fondé le riche empire d'Iule, allât prendre sa place dans le ciel. Vénus, qui a déjà brigué le suffrage des Immortels, enlace le cou de Jupiter de ses bras :

– O mon père, dit-elle, je ne t'ai jamais vu insensible à ma prière. Daigne m'être encore plus favorable, aujourd'hui : accorde à Enée, qui, né de mon sang, te reconnaît pour son aïeul, un rang parmi les Immortels : fût-ce le dernier, je m'en contenterai, pourvu qu'il l'obtienne. C'est assez pour lui d'avoir vu une fois le royaume des Mânes et traversé les fleuves des Enfers.

Les dieux applaudissent. Junon ne montre plus la fierté d'un visage impassible et donne son accord avec un doux sourire. Jupiter répond :

– Tu mérites, ma fille, d'obtenir l'honneur que tu demandes et celui pour qui tu l'implores en est digne : il t'est accordé.

Ainsi a-t-il parlé ; Vénus, dans sa joie, rend grâce à son père. Aussitôt, sur un char que traînent des colombes, elle fend les airs légers et descend sur le rivage des Laurentins, sur les rives couronnées de roseaux, du Numicius qui roule ses paisibles eaux dans la mer voisine. La déesse commande au dieu-fleuve de laver tout ce qu'Enée a de mortel en emportant son corps dans le cours silencieux de ses eaux profondes.

Le fleuve obéit : il sépare tout ce que le héros tenait de la terre ; l'essence divine reste. Vénus répand sur le corps ainsi purifié un baume céleste, parfume le visage d'ambroisie et de doux nectar : elle fait d'Enée un dieu que les Romains honorent sous le nom d'Indigète et qui a chez eux un temple et des autels.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XIV, vers 583-608

📖 *Sénèque a écrit un pamphlet pour se moquer de la divinisation de l'empereur Claude, boiteux et bègue, mort en 54 après J.-C.*

On vint annoncer à Jupiter qu'il était arrivé un homme d'une bonne taille, parfaitement chauve, et qui murmurait entre ses dents je ne sais quelle menace ; il branlait perpétuellement la tête, traînait le pied droit ; interrogé sur son pays, il avait répondu je ne sais quoi dans un langage inarticulé et d'une voix sourde ; on ne pouvait comprendre son langage ; il n'était ni Grec, ni Romain, ni d'aucune nation connue. Alors Jupiter avisa Hercule, qui devait connaître toutes les nations

puisqu’il avait parcouru tout l’univers : il lui commanda d’aller voir à quelle race d’hommes pouvait appartenir le nouveau venu. Hercule donc, au premier aspect, se sentit réellement troublé, lui qui avait su affronter tant de monstres suscités par Junon. Quand il vit cette face d’un aspect si nouveau, cette étrange manière de marcher, cette voix n’appartenant à aucune créature terrestre, mais tout à fait semblable au mugissement rauque et répété d’un monstre marin, il crut qu’il s’agissait pour lui d’un treizième travail. En l’examinant avec plus d’attention, il reconnut une espèce d’homme. Il s’approche donc, et, chose facile à un Grec, il lui dit en grec : « *D’où viens-tu ? Qui es-tu ? de quel pays es-tu ?* » En entendant ces mots, Claude se réjouit de voir qu’il y a là des beaux esprits ; déjà il se flatte que ses histoires y seront quelque jour de mise.

Sénèque, *Apocolokyntose* ou *La Transformation de l’empereur Claude en citrouille*, chapitre 5

Les dieux, Dieu

La notion de dieux et de divin évolue dans le temps : déjà, dans *Les Travaux et les Jours* d’Hésiode se dessine la croyance « compensatoire » qu’il y a une justice au Ciel. Cependant, les penseurs dits présocratiques, comme Xénophane, critiquent les excès de l’anthropomorphisme homérique, jugé naïf et ridicule, voire dangereux.

Les trois grands auteurs tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide, mènent aussi une réflexion nouvelle sur le pouvoir des forces « supérieures », invitant les spectateurs à les regarder « avec l’œil du citoyen », selon l’expression de Jean-Pierre Vernant.

Avec Euripide, souvent accusé d'athéisme, le scepticisme des penseurs agnostiques – tout ce qui est au-delà de la perception du réel est proprement inconnaissable – s'introduit dans la « mécanique » divine.

De son côté, Platon fait du dieu « démiurge » (« le grand Ouvrier »), unique et parfait, le principe fondamental de la création, ouvrant ainsi la voie aux penseurs chrétiens nourris de sa philosophie, tel saint Augustin. Il revient à l'auteur de *La Cité de Dieu* de conclure par un étonnant catalogue où se retrouvent convoquées toutes les divinités de la tradition mythologique gréco-romaine pour justifier le passage du polythéisme au monothéisme.

📖 Les dieux sont accusés par Homère et Hésiode de tout ce qui chez nous est honteux et blâmable : on les voit s'adonner au vol, à l'adultère et se livrer entre eux au mensonge trompeur.

Xénophane, *Silles*, fragment BXI

📖 THÉSÉE. – Nul mortel sans blessure ne traverse sa destinée. Si les poètes disent vrai, il en est de même des dieux. Ils forment entre eux des unions que nulle loi n'approuve, un fils qui veut régner enchaîne et avilit son père. Et cependant ils habitent l'Olympe ; leurs fautes leur pèsent fort peu. Alors pourquoi, créature mortelle, t'indigner contre les destins quand les dieux s'y résignent ? […]

HÉRACLÈS. – Que les dieux se plaisent aux amours interdites, je ne saurai l'admettre ; que des chaînes au poing soient convenables à leur dignité, je ne le penserai jamais, ni même que l'un d'eux commande à

tous les autres. Un dieu vraiment dieu ne saurait manquer de quoi que ce soit. Ce sont de pauvres récits de poètes.

Euripide, *La Folie d'Héraclès*, vers 1314-1321 et 1341-1346

📖 Qu'est-ce que dieu ?… qu'est-ce qui n'est point dieu ? Qu'y a-t-il entre ces deux termes ? Quel mortel prétendra le savoir à la fin de ses longues recherches, quand il voit les dieux se porter dans un sens, et puis dans un autre, et puis changer encore par des sursauts capricieux, inattendus, contradictoires.

Euripide, *Hélène*, vers 1137-1143

📖 De la Terre et du Ciel naquirent l'Océan et Thétis, qui engendrèrent Phorcys, Cronos, Rhéa et plusieurs autres. De Cronos et de Rhéa sont nés Zeus et Héra, ainsi que tous les dieux qu'on leur donne pour frères, et enfin toute leur postérité. Quand tous ces dieux, et ceux qui brillent dans le ciel et ceux qui ne nous apparaissent qu'autant qu'il leur plaît eurent reçu leur naissance, l'auteur de tout leur parla ainsi :

– Dieux issus de dieux, vous dont je suis l'auteur (*démiourgos*) et le père (*patèr*), mes ouvrages sont indissolubles parce que c'est ma volonté. […] Ainsi, puisque vous êtes nés, vous n'êtes pas immortels, ni absolument indissolubles ; mais vous ne serez pas dissous et vous ne connaîtrez pas la mort, parce que ma volonté est pour vous un lien plus fort et plus puissant que celui qui vous a créés au moment de votre naissance. […]

Le démiurge ordonne alors aux dieux de créer les mortels.

Si je leur donnais moi-même la naissance et la vie, ils seraient semblables aux dieux. Afin donc qu'ils soient mortels et que cet univers soit réellement un tout achevé, appliquez-vous, selon votre nature, à former ces êtres, en imitant la puissance que j'ai déployée moi-même en vous créant.

Platon, *Timée*, 40e-41c

📖 Que tantôt Jupiter soit l’âme du monde, remplissant et remuant cette vaste machine composée de quatre éléments, ou, si bon leur semble, d’un plus grand nombre, tantôt qu’il assigne sa part à chacun de ses frères et sœurs ; tantôt qu’il soit l’éther et domine sur Junon ou l’air inférieur, tantôt qu’il soit tout le ciel et l’air même, et que par ses pluies et ses semences il féconde la terre, sa femme et sa mère, car il n’y a là rien de honteux dans l’ordre des choses divines ; et pour ne pas voyager par toute la nature, qu’il soit enfin ce seul Dieu dont, au sentiment de plusieurs, un grand poète a dit : « Dieu se répand par toutes les terres, par toute l’étendue des mers, par toutes les profondeurs des cieux » ; qu’il soit dans l’éther, Jupiter ; dans l’air, Junon ; dans la terre, Pluton ; au fond de la terre, Proserpine ; dans les foyers domestiques, Vesta ; dans la fournaise des forgerons, Vulcain ; dans les cieux, le soleil, la lune, les étoiles ; dans les prédictions, Apollon ; Mercure dans le commerce ; Janus, au début ; au terme, Terminator ; Saturne, dans le temps ; Mars et Bellone, dans la guerre ; Liber, dans les fruits de la vigne ; Cérès, dans les moissons ; Diane, dans les forêts ; Minerve, dans les arts ; qu’il soit encore cette multitude de dieux plébéiens [*le théologien énumère ici une longue série d’*Indigitamenta] ou, suivant quelques-uns, que ces divinités soient ses membres, ou ses puissances, au sentiment de ceux qui le regardent comme l’âme du monde, sentiment le plus répandu chez les doctes du paganisme ; qu’il en soit ainsi, et je ne recherche pas encore ce qui en est réellement, que perdraient-ils à résumer sagement tant de cultes divers dans le culte d’un seul Dieu ?

Augustin, *La Cité de Dieu*, Livre IV, chapitre 11

E

Échidna, la Vipère

Fille de Gaia, la Terre, et du Tartare, ou de Chrysaor et Callirhoé, Echidna, la Vipère, est un dragon femelle, pourvu d'une tête et d'un buste de nymphe, prolongé par un énorme corps de vipère. Elle réside aux Enfers. Certains auteurs l'assimilent à Delphyné, le dragon qui garde l'oracle de Delphes.

C'est là qu'elle s'est unie à Typhon pour concevoir Orthros et Cerbère, les chiens monstrueux, l'Hydre de Lerne et la Chimère aux têtes de lion, de chèvre et de serpent. Enfin, s'accouplant avec Orthros, elle engendre la Sphinx et le lion de Némée.

Echidna est immortelle mais ses cruels enfants, ennemis des hommes et des dieux, sont exterminés par Bellérophon, Œdipe et Héraclès.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

📖 Callirhoé, au fond d’une caverne, produisit un autre enfant monstrueux, invincible et nullement semblable aux hommes ou aux dieux, l’immortelle Echidna au cœur intrépide, moitié nymphe aux yeux vifs et aux belles joues, moitié serpent énorme et terrible, couvert d’écailles et nourri de chairs sanglantes dans les entrailles de la Terre sacrée. Elle habite un antre profond dans le creux d’un rocher, loin des hommes et des Immortels : c’est là que les dieux lui ont assigné une glorieuse demeure. Enfermée sous le pays des Arimes, l’épouvantable Echidna vit sous la terre, nymphe immortelle à jamais dispensée de vieillir. Typhon, le vent déchaîné, impossible à maîtriser, s’unit d’amour, dit-on, avec la Nymphe aux yeux vifs, qui conçut et enfanta des créatures formidables : d’abord Orthros, le chien de Géryon, ensuite l’indomptable Cerbère, qu’on ne nomme qu’avec effroi, le gardien de l’Enfer, monstre à la voix d’airain, aux cinquante têtes, impudent et terrible, enfin la fatale hydre de Lerne, qu’éleva Héra aux bras blancs pour assouvir son implacable haine contre Héraclès. Mais le fils de Zeus et d’Amphitryon réussit à la tuer de son glaive d’airain, avec l’aide du valeureux Iolaos, en suivant les conseils d’Athéna, la ramasseuse de butin. Echidna donna aussi naissance à la Chimère qui crache des flammes inextinguibles. […] Puis, accouplée avec Orthros, elle engendra la Sphinx, fléau des Cadméens, et le lion de Némée, que la noble Héra, épouse de Zeus, éleva dans les collines de Némée pour le malheur des humains.

Hésiode, *Théogonie*, vers 295-332

Écho

Echo, nymphe des montagnes, vivait sur le mont Cithéron en Béotie. Très bavarde, elle distrait Héra de ses histoires, pendant que Zeus conte fleurette aux nymphes. Le jour où la déesse s’en aperçoit, elle se venge en lui retirant la parole : Echo est condamnée à rester silencieuse lorsque personne ne parle, et à répéter la dernière syllabe de toute parole prononcée à sa portée. Aussi, lorsque la pauvre Echo tombe amoureuse du beau Narcisse, n’a-t-elle aucun moyen de lui exprimer ses sentiments. D’amour et de désespoir, elle perd le manger et le boire, et sèche sur place au fond de la grotte qui l’abrite, devenant aussi impalpable qu’un fantôme. Une autre légende dit que le dieu Pan s’en éprit et qu’irrité de ne pouvoir la séduire, il la fit dépecer par des bergers ; mais la terre recueillit les fragments de son corps et fait entendre partout où ils se trouvent le son de sa plainte.

📖 Echo vit Narcisse un jour qu'il poussait des cerfs timides vers ses filets. Echo, qui ne peut se taire quand les autres parlent, mais qui jamais ne parle la première. Elle était alors une nymphe, et non une simple voix ; cependant déjà sa voix ne lui servait qu'à redire, comme aujourd'hui, les derniers mots entendus. C'était un effet de la vengeance de Junon. […] Elle voit donc Narcisse et l'aime aussitôt. Elle suit secrètement ses pas. Plus elle est près de lui, plus son amour grandit. De même le soufre léger attire et excite la flamme qui l'approche. Combien de fois elle veut lui adresser des paroles passionnées, et de tendres prières ! Mais l'état où Junon l'a réduite lui défend de commencer ; tout ce qu'elle peut faire, du moins, elle est prête à l'oser. Elle écoutera la voix de Narcisse, et répétera ses mots.

Un jour que dans les bois il se trouvait loin de sa suite fidèle, il demande :

– Quelqu'un est-il ici près de moi ?

Echo répond :

– Moi !

Narcisse s'étonne, regarde autour de lui, et s'écrie :

– Viens !

Echo redit :

– Viens !

Il regarde encore, personne ne s'offre à ses regards.

– Pourquoi me fuis-tu ?

Echo reprend :

– Me fuis-tu ?

Trompé par cette voix proche, Narcisse dit :

– Joignons-nous.

Echo, dont cette demande comble tous les vœux, répète :

– Joignons-nous !

Aussitôt, interprétant ces paroles au gré de ses désirs, elle sort du taillis. Elle avance les bras tendus ; mais il s'éloigne, il fuit, et se dérobant à ses embrassements, proteste :

– Plutôt mourir que d'être à toi !

Et la Nymphe ne répéta que ces mots « être à toi ! ».

Echo, méprisée, se retire au fond des bois. Elle cache sous l'épais feuillage la rougeur de son front, et depuis, elle habite dans des grottes solitaires. Mais elle n'a pu vaincre son amour, il s'enflamme au

contraire, excité par les mépris de Narcisse. Les soucis la consument ; une affreuse maigreur dessèche ses attraits : il ne reste bientôt d'elle que les os et la voix. Ses os se changent en rochers. Cachée dans les forêts, la voix d'Echo répond toujours à la voix qui l'appelle ; mais nul ne peut voir cette Nymphe infortunée ; ce n'est plus maintenant qu'un son qui vit encore en elle.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre III, vers 356-401

📖 Daphnis dit à Chloé : « Il y a, ma mie, plusieurs sortes de Nymphes ; les unes sont Nymphes des bois, les autres des prés ou des eaux, toutes belles, toutes savantes en l'art de chanter. Fille d'une d'elles fut jadis Echo, mortelle, puisqu'elle était née d'un père mortel ; belle, comme fille d'une belle mère. Elle fut nourrie par les Nymphes et éduquée par les Muses, qui lui montrèrent à jouer de la flûte, à former des sons sur la lyre et sur la cithare, et lui enseignèrent toutes sortes de chants ; si bien qu'étant déjà venue en la fleur de son âge, elle dansait avec les Nymphes et chantait avec les Muses, mais elle fuyait les mâles, autant les Dieux que les hommes, aimant la virginité. Pan se courrouça contre elle, jaloux de ce qu'elle chantait si bien, et dépité de ne pouvoir jouir de sa beauté. Il rendit furieux les pâtres et chevriers du pays, qui, comme loups ou chiens enragés, se jetèrent sur la pauvre fille, la déchirèrent, chantant encore, et çà et là dispersèrent ses membres pleins d'harmonie. Terre les reçut en faveur des Nymphes, conserva son chant, retient sa musique, et depuis, par le vouloir des Muses, imite les voix et les sons, imite, ainsi que faisait la jeune fille de son vivant, hommes, Dieux, bêtes, instruments, et Pan aussi quand il joue de la flûte, lequel, entendant contrefaire son jeu, court par les montagnes, cherchant où est l'écolier qui se cache et répète son jeu, sans qu'il le voie. »

Longus, *Daphnis et Chloé*, Livre III, chapitre 23

Égée

Fils de Pandion, descendant d'Erechthée, Egée est l'un des premiers rois mythiques de l'Attique. Sans enfants malgré deux mariages, il a une relation passagère avec Æthra, la fille du roi de Trézène. Avant de rentrer à Athènes, il cache sous une pierre des sandales et son épée en demandant à la jeune femme, si elle est enceinte, de garder le secret sur le père de son enfant jusqu'à ce qu'il soit en âge de soulever le rocher, prendre ces preuves de sa naissance et venir se faire reconnaître à sa cour. Æthra accouche effectivement d'un fils : c'est Thésée, qui deviendra l'un des plus grands héros grecs.

Seize ans après, Egée s'est remarié avec Médée, qui s'est réfugiée auprès de lui après avoir été chassée de Corinthe. Elle lui a promis un fils, mais il n'a pas encore d'héritier légitime et Pallas, son frère cadet, compte bien hériter du royaume avec ses cinquante fils. Thésée arrive à se faire reconnaître de son père malgré une tentative d'assassinat par Médée, qui sera chassée d'Athènes.

Le héros part ensuite pour tenter de libérer Athènes du lourd tribut que la ville doit verser à

Minos et son Minotaure. Il est entendu qu'au retour, il fera hisser des voiles blanches en cas de succès et qu'on ne laissera les voiles noires que s'il a péri. Mais Thésée, tout à la joie de sa victoire, ou troublé par l'abandon d'Ariane, oublie de changer la voilure du navire. Croyant son fils mort, Egée se jette dans la mer qui depuis porte son nom.

> 🕮 Egée n'avait point d'enfants, et il désirait en avoir ; la Pythie lui avait, dit-on, rendu cet oracle si connu, qui lui défendait d'avoir une relation avec une femme avant son retour à Athènes. Mais le sens des paroles lui sembla manquer un peu de clarté ; et, comme il passait par Trézène, il fit part à Pitthée de l'ordre du dieu, qui était ainsi conçu : « Ne délie pas le pied qui sort de l'outre, ô puissant dominateur des peuples, avant d'être rentré dans Athènes. »
>
> Pitthée, évidemment, l'interpréta à sa manière. Il fit tant, soit persuasion, soit adresse, qu'*Æ*thra coucha avec Egée. Celui-ci apprit ensuite que c'était la fille de Pitthée. Se doutant bien qu'elle était enceinte, il laissa, à son départ, une épée et des sandales, qu'il cacha sous une grande pierre, assez creuse pour contenir ce dépôt.
>
> Plutarque, *Vie de Thésée*, chapitre 3

📖 On dit qu’au moment où son fils quittait sur un vaisseau les murs de la déesse, Egée, avant de le confier aux vents, le pressa sur son cœur et lui fit ces recommandations : « O mon fils, mon fils unique, toi qui m’es plus cher qu’une longue existence ! toi qu’il me faut livrer aux hasards incertains, toi qui viens à peine de m’être rendu à la fin de mes vieux jours ! puisque mon sort et ton bouillant courage t’enlèvent malgré moi à moi-même, dont les yeux affaiblis par l’âge n’ont pas encore pu se rassasier de ta figure chérie, je ne saurais éprouver de joie ni de plaisir en te quittant, ni souffrir que tu étales les signes d’une fortune prospère. Mais je commencerai par exhaler mes douloureux regrets, par souiller de poussière et de terre mes cheveux blancs, puis je suspendrai des banderoles de couleur à ton mât vagabond, pour que la sombre rouille de la toile ibérique dise mon deuil et mon angoisse. Si l’habitante de la sainte Itone, protectrice des courageux défenseurs de notre race et de la terre d’Erechthée, réserve à ta main la gloire de verser le sang du taureau, grave profondément dans ta mémoire ces ordres vigilants, que le temps ne doit jamais effacer. Dès que tes yeux reverront nos collines, souviens-toi de dépouiller tes antennes de ces lugubres vêtements : que des voiles blanches s’élèvent et resplendissent à tes mâts, afin qu’à cette vue je reconnaisse le signal de joie et d’allégresse au jour venu de ton retour heureux ! » Ces instructions, dont Thésée jusqu’ici avait constamment gardé le souvenir, fuient alors de sa mémoire aussi rapidement que les nuages chassés par le souffle des vents s’éloignent du haut sommet d’un mont neigeux. Cependant son père interrogeait l’horizon du haut de la citadelle, d’un œil inquiet, que consumaient des larmes sans fin. A peine a-t-il aperçu les toiles de la voilure gonflées que, croyant son fils ravi par un cruel destin, il se précipita du haut des rochers.

Catulle, *Poèmes*, 64 « Epithalame de Pélée et Thétis », vers 212-245

📖 La négligence et l’oubli de Thésée concernant l’ordre que son père lui avait donné de changer la voile de son vaisseau me paraissent impossibles à justifier, même devant les juges les plus indulgents ; et la défense la mieux préparée ne pourrait, je crois, l’empêcher d’être condamné comme parricide. Aussi un auteur attique, voyant que cet oubli ne pouvait guère s’excuser, a-t-il supposé qu’Egée, en apprenant l’arrivée du vaisseau, courut à la citadelle avec tant de précipitation, pour le voir aborder au port, qu’il glissa et fit une chute mortelle, comme si ce prince n’avait pas eu la moindre escorte, et que, le voyant aller du côté de la mer, personne ne l’avait accompagné.

Plutarque, *Comparaison entre Thésée et Romulus*,
chapitre 6, 2

Égérie

Egérie est la plus célèbre des Camènes, anciennes divinités des sources et des eaux dans les légendes romaines, plus tard identifiées par les poètes avec les Nymphes et les Muses grecques.

Primitivement honorée à Aricie dans le Latium (à quinze kilomètres au sud de Rome), Egérie fut l'objet d'un culte à partir du règne de NUMA POMPILIUS dans le bois dit des Camènes, voisin de la porte Capène à Rome. C'est là que, selon la légende, Numa, successeur de Romulus, venait s'entretenir la nuit avec son « égérie », promue divine inspiratrice : présentée comme son amie ou son épouse, Egérie lui prodiguait des conseils grâce à ses dons de prophétie ; elle lui dicta ainsi sa politique religieuse.

On racontait aussi qu'après la mort de Numa, Egérie, inconsolable, s'était réfugiée à Aricie, où elle fut transformée en source.

C'est à la fontaine dite d'Egérie ou des Camènes, près de la porte Capène, que les Vestales, les prêtresses de Vesta chargées du foyer sacré à Rome, allaient puiser quotidiennement l'eau lustrale pour leur culte.

📖 Désormais maître du trône, Numa voulut que la ville naissante, fondée par la violence et par les armes, le fût de nouveau par la justice, par les lois et la pureté des mœurs. […] Il pensa d'abord qu'il parviendrait plus aisément à adoucir les mœurs grossières de la multitude et à dissiper son ignorance en versant dans les âmes le sentiment profond de la crainte des dieux. Mais ce but ne pouvait être atteint sans une intervention miraculeuse : Numa feignit donc d'avoir des entretiens nocturnes avec la déesse Egérie. Il disait que, pour obéir à ses ordres, il instituait les cérémonies religieuses les plus agréables aux dieux et un sacerdoce particulier pour chacun d'eux. […] Plus d'une fois, sans témoins, sous le prétexte de se rendre à une conférence avec la déesse, Numa se retirait dans un bois, traversé par une source dont les eaux intarissables s'échappaient du fond d'une grotte obscure. Il consacra ce bois aux Camènes, parce qu'elles y tenaient conseil, disait-il, avec son épouse Egérie.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre I, chapitre 19, 1-5 et 21, 3

📖 Instruis-moi, Nymphe qui t’occupes du bois et du lac de Diane ! Nymphe épouse de Numa, viens expliquer ce que tu fais ! Dans la vallée d’Aricie, se trouve un lac, entouré d’une forêt touffue, et consacré par un culte ancien. […] Un ruisseau au murmure léger descend sur un lit caillouteux : souvent j’y ai bu, mais à petites gorgées. C’est Egérie, déesse aimée des Camènes, qui produit ces eaux : elle fut l’épouse et la conseillère de Numa. D’abord, on décida d’adoucir les Quirites trop prompts à la guerre par l’institution du droit et par la crainte des dieux. Dès lors on établit des lois, évitant l’octroi de tout le pouvoir au plus fort et l’on commença à respecter fidèlement les rites sacrés des ancêtres. Toute sauvagerie est bannie : le droit est plus fort que les armes et l’on juge honteux d’en venir aux mains avec un concitoyen ; à la vue d’un autel, tout Romain, naguère farouche, se transforme désormais : il fait des libations de vin et d’épeautre salé sur les cendres tiédies du foyer. Voici que le père des dieux répand à travers les nuages d’ardentes flammes et à force de déverser des eaux, il met l’éther à sec. Jamais feux envoyés du ciel ne tombèrent plus serrés : le roi Numa est épouvanté et la terreur envahit tous les cœurs. La déesse Egérie lui dit :

– Ne sois pas si effrayé ! La foudre se conjure et le courroux furieux de Jupiter se fléchit.

Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 261-290

Égide

L’égide est le plus célèbre des emblèmes divins, elle est le plus souvent associée à Zeus ou Athéna. Portée sur les épaules ou déployée devant les ennemis, elle protège magiquement celui qui la possède. Son nom, *aigis*, « peau de chèvre », donne une indication sur sa nature. Selon la plupart des sources, Héphaïstos confectionna l’égide pour Zeus avec la peau d’Amalthée, la chèvre chérie qui avait allaité le roi des dieux sur le mont Ida ; selon d’autres, Zeus arborerait comme trophée la peau d’une très ancienne Gorgone nommée Aix (« chèvre » en grec), tuée pendant sa bataille contre les Titans. Au centre de la peau, est fixée la tête de l’épouvantable Gorgone (Aix ou Méduse) ; tout autour, des franges dans les figurations les plus bénignes, mais plus souvent les mille têtes de serpents qui composaient la chevelure de Méduse. On donne le nom de *gorgoneion* à cette tête qui a un pouvoir apotropaïque (le pouvoir d’éloigner les mauvais esprits) ; les Grecs placent par exemple cette figure sur le toit des temples pour protéger ceux-ci.

Zeus le « porte-égide », en secouant la peau, déclenche tonnerre et éclairs. Il prête souvent à sa

fille préférée, Athéna, « la précieuse égide, inaltérable et pure, d'où pendent cent franges merveilleusement tressées, tout en or fin, et dont chacune vaut bien cent bœufs ». La déesse la pose en étole sur ses épaules ; elle l'étend au-dessus des mortels qui ont sa faveur dans les batailles (fonction que rappelle l'expression française « sous l'égide de », sous la protection de). Quand elle l'agite, les ennemis pris d'une terreur irrésistible s'enfuient. Parfois d'autres dieux empruntent brièvement l'égide : Apollon, dans l'*Iliade*, s'en sert pour effrayer les Achéens ou pour protéger le corps d'Hector.

Zeus transforme l'Egide en étoile, dans la constellation du Cocher.

> 🕮 Athéna, fille de Zeus porte-égide, laisse tomber sur le pavé de la demeure paternelle la délicate robe ornée de broderies, qu'elle a faite elle-même. Elle revêt la cuirasse de Zeus qui amasse les nuées. Elle enroule autour de ses épaules l'égide aux longues franges, horrible, que borde la Déroute. Là, se tiennent la Discorde, la Force et l'effrayante Poursuite, et la tête affreuse et divine de la monstrueuse Gorgone, sa tête terrible et effrayante, prodige de Zeus porte-égide.
>
> Homère, *Iliade*, Chant V, vers 733-742

📖 On trouve dans cette constellation la Chèvre et les Chevreaux. Zeus, à sa naissance, fut confié par Rhéa à Thémis, qui le remit à Amalthée, et celle-ci, qui avait une chèvre, la fit téter par l'enfant. Or cette chèvre était fille du Soleil, et tellement hideuse à voir, que les Titans, compagnons de Cronos, eurent peur d'elle, et prièrent la Terre de la cacher dans quelque autre lieu de Crète ; la Terre la cacha donc et en donna le soin à Amalthée, qui fit allaiter Zeus par cette chèvre. L'enfant devenu grand et fort, décida de faire la guerre aux Géants, mais il n'avait pas d'armes ; l'oracle lui conseilla de prendre pour bouclier la peau de la chèvre, tant elle était horrible à voir, parce que son dos présentait la tête de la Gorgone. Zeus le fit, et sa force doubla ; puis il remit une peau nouvelle sur les os, ranima la chèvre, la rendit immortelle, et la plaça au ciel parmi les astres.

Eratosthène, *Constellations,* « Le Cocher »

Égisthe

Egisthe est né du viol de Pélopia par son propre père Thyeste, frère d'Atrée. Il est élevé par Atrée, qui a épousé Pélopia et qui considère son enfant, né de père inconnu, comme son fils.

Après que Thyeste a été ramené à Mycènes par Agamemnon et Ménélas, sur ordre de leur père Atrée, Egisthe reçoit l'ordre de l'exécuter dans sa prison. C'est alors que le père reconnaît le fils grâce à l'épée que celui-ci brandit pour le mettre à mort : c'est celle que Pélopia a dérobée à son agresseur inconnu au moment du viol et qu'elle a confiée ensuite à son fils Egisthe. Fou de rage, celui-ci tue Atrée et rétablit Thyeste sur le trône de Mycènes.

Pendant l'absence d'Agamemnon, parti faire la guerre à Troie, Egisthe devient l'amant de sa femme, Clytemnestre ; tous deux tuent le roi à son retour. Sept ans plus tard, ils sont à leur tour tués par Oreste venu venger son père.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 Un oracle annonça à Thyeste, fils de Pélops et d'Hippodamie, que l'enfant qu'il engendrerait de sa propre fille Pélopia serait celui qui le vengerait de son frère Atrée. Quand il eut entendu cet oracle, il viola sa fille et un fils naquit, que Pélopia fit abandonner mais qui fut

recueilli par des bergers et nourri par une chèvre. C’est pourquoi il fut appelé Egisthe, parce que chèvre se dit *aega* en grec.

Hygin, *Fables*, « Egisthe »

📖 Zeus songeait à la destinée de ce mortel orné de tout l’éclat de la beauté, Egisthe, que le fils illustre d’Agamemnon, Oreste, venait d’immoler. Plein de ses pensées, il s’écrie :

– Eh quoi ! les mortels osent accuser les dieux ! C’est nous, disent-ils, qui leur envoyons les calamités dont ils gémissent tandis qu’ils se les attirent eux-mêmes par leur aveugle folie ! Ainsi, contrariant ses heureux destins, Egisthe s’est uni par un coupable hymen à la femme d’Agamemnon, et au moment du retour de ce roi, il l’assassine. Il n’ignorait pas que ce meurtre ferait sa propre perte : nous l’en avions averti nous-mêmes ; Hermès, envoyé de notre part, lui avait dit : « N’attente pas aux jours de ce roi ! N’envahis pas sa couche ! La vengeance partira de la main d’Oreste, lorsque, entré dans l’adolescence, il tournera ses yeux vers l’héritage de ses pères. » Ainsi parla Hermès, mais Egisthe fut sourd à ces conseils salutaires. Maintenant il a subi d’un seul coup les châtiments accumulés de tous ses crimes.

Athéna prend alors la parole :

– O fils de Cronos, père des dieux, maître des rois, c’est avec justice que ce coupable a été précipité dans la mort : périsse ainsi quiconque commet de tels attentats !

Homère, *Odyssée*, Chant I, vers 29-47

📖 ÉGISTHE. O douce clarté du jour de la justice ! Je dirai désormais qu’il est des dieux vengeurs, qui veillent d’en haut sur les maux des mortels, puisque mes yeux satisfaits voient cet homme, enveloppé dans le tissu que tramèrent les Erinyes. Enfin, donc, il expie le crime hypocrite de celui dont il tenait la naissance ! Le père d’Agamemnon, Atrée, roi de ce pays, vous vous en souvenez, disputant le sceptre à Thyeste, son frère et mon père, le chassa de sa maison et de sa patrie. Revenu suppliant dans ses propres foyers, l’infortuné Thyeste obtint l’assurance que sa mort n’ensanglanterait point le palais de ses ancêtres ; mais, pour présent d’hospitalité, l’impie Atrée, l’invitant,

avec une instance, qui eût dû lui être suspecte, à célébrer un festin, lui fit servir les chairs de ses propres enfants, dont il avait caché, sous la cendre, les membres mutilés. Thyeste, trompé, se reput de ce mets déguisé, mets, devenu, vous le voyez, fatal à la race d'Atrée. Son erreur reconnue, il gémit, il vomit l'horrible nourriture, renversa la table, et voua les Pélopides au plus affreux destin. Dès lors, dut périr la race entière des Atrides ; dès lors, fut arrêtée la mort d'Agamemnon, et c'est avec justice que j'en suis l'artisan. Treizième fils d'un père malheureux, je me vis, dès mon berceau, exilé avec lui : nourri pour le venger, la justice m'a ramené. C'est moi, qui, par la main d'autrui, ai frappé le coup ; mes conseils ont tout fait. Désormais, je mourrai content : j'ai vu l'ennemi tombé dans le piège de la vengeance.

Eschyle, *Agamemnon*, vers 1577-1611

Électre

Fille d’Agamemnon, roi d’Argos et de Mycènes, et de Clytemnestre, elle est la sœur d’Iphigénie et d’Oreste. Son destin illustre la terrible hérédité des Atrides, enfermés dans le cycle maudit de la vengeance meurtrière.

Lorsque Agamemnon est tué à son retour de Troie par Egisthe, l’amant de Clytemnestre, avec la complicité, sinon la participation de celle-ci, Electre échappe de peu à la mort et parvient à sauver le petit Oreste : elle le confie en secret à son précepteur qui l’emmène chez un oncle, Strophios, roi en Phocide.

Esclave et prisonnière dans le palais des usurpateurs, Electre médite la revanche qui va déterminer désormais toute sa conduite. Pour empêcher la princesse d’avoir des héritiers qui pourraient réclamer vengeance, Egisthe et Clytemnestre lui font épouser un brave paysan installé loin de la ville, mais rien ne peut arrêter l’ancestrale malédiction qui réclame le sang pour le sang.

Sept ans plus tard, le frère et la sœur se retrouvent : ils organisent l’exécution d’Egisthe, puis celle de leur mère, Clytemnestre. Si Eschyle exclut la

jeune fille, pieuse et douce alliée du justicier Oreste, de la scène du meurtre, Sophocle montre une héroïne décidée, poussant son frère à agir, l'excitant même à tuer par ses cris de haine. Quant à Euripide, il oppose dans un face-à-face violent la fille et la mère : c'est à visage découvert qu'Electre se venge et guide Oreste, voilé, qui hésite à frapper Clytemnestre. Le crime de matricide, c'est elle qui l'assume, bien plus qu'Oreste qui ne fait que tenir le couteau.

Par la suite, Electre est donnée en mariage à Pylade, l'inséparable ami de son frère, qu'elle accompagne en Phocide.

Le psychanalyste Carl Jung définit un « complexe d'Electre » (amour de la fille pour son père) comme équivalent du « complexe d'Œdipe » de Freud.

Généalogie « Les Atrides »

Electre se dispute violemment avec sa mère.

ÉLECTRE. – Tu as fait périr le plus grand héros de la Grèce en donnant pour excuse que tu vengeais ta fille. Ne me dis pas cela à moi qui te connais trop bien ! La mort d'Iphigénie n'était pas même décidée, à peine ton mari avait-il quitté le palais que tu attifais à ton miroir tes boucles blondes ! Celle qui, son mari absent, vient se parer pour plaire ailleurs, il faut rayer son nom : c'est une épouse coupable. […]

CLYTEMNESTRE. – Tu es faite, ma fille, pour toujours préférer ton père. Il faut l'admettre. Certains enfants prennent parti pour l'homme, tandis que d'autres aiment mieux leur mère. […]

Poussé par sa sœur, Oreste a tué Egisthe et Clytemnestre dont les cadavres sont amenés sur scène.

LE CORYPHÉE. – Les voici qui sortent du logis, trempés du sang encore tout chaud de leur mère, preuve de ses vaines supplications ! Aucune race n'est et n'a été plus lamentable que la race de Tantale !

ORESTE. – O Terre ! O Zeus, qui vois toutes les actions des vivants ! Voyez l'acte sanglant qui me souille, ces deux corps couchés côte à côte et frappés par ma main, en retour de mes maux !

ÉLECTRE. – Ne pleure pas ainsi, mon frère, le coupable, c'est moi ! La malheureuse fille que je suis s'est consumée de haine contre la mère qui l'a mise au monde !

Euripide, *Electre*, vers 1066-1104 et 1172-1184

Elpénor

Elpénor est le plus jeune des compagnons d'Ulysse encore en vie à l'arrivée sur l'île de Circé. Comme les autres, il est transformé en pourceau par la magicienne, puis retrouve son apparence humaine grâce à l'intervention d'Ulysse. Mais lui seul mourra au moment de quitter l'île : il s'est endormi pour cuver son vin sur une terrasse du palais, d'où il dégringole au réveil.

Plus tard, Ulysse croise son ombre aux Enfers et lui promet des funérailles.

➲ Carte « Le voyage d'Ulysse »

📖 *Ulysse rencontre les âmes de ses compagnons défunts.*

La première âme qui vint se présenter fut celle de mon compagnon Elpénor. Il n'avait pas encore été enseveli sous la terre qui porte les larges routes. En effet, nous avions laissé son corps dans le palais de Circé, sans le pleurer ni l'enterrer car nous étions pressés par d'autres travaux. En le voyant, je me mis à pleurer et j'eus le cœur rempli de pitié. Prenant alors la parole, je lui dis ces mots ailés :

– Elpénor, comment es-tu arrivé sous cette brume obscure ? Tu es allé plus vite à pied que moi sur ma nef noire !

Je parlai ainsi et mon compagnon me répondit en gémissant :

– Divin fils de Laërte, Ulysse aux mille ruses, ce qui m'a perdu, c'est le destin funeste assigné par un dieu et c'est aussi le vin bu sans mesure. Je me suis couché sur le toit du palais de Circé, je n'ai pas eu l'idée de revenir en arrière et de descendre par le grand escalier : je suis tombé tout droit du haut du toit. Je me suis rompu les vertèbres du cou

et mon âme est descendue chez Hadès. Maintenant, je t'implore à genoux, par tous ceux des tiens qui sont loin de toi, par ta femme, par ton père, qui t'a nourri tout petit, par Télémaque, le seul enfant que tu as laissé dans ton foyer ! car je sais qu'en partant d'ici, de la maison d'Hadès, tu reviendras dans l'île d'Aiaié sur ton vaisseau bien construit. Une fois là-bas, je t'en conjure, ô roi, souviens-toi de moi ! Ne me laisse pas derrière toi, quand tu repartiras, sans pleurs ni funérailles, de peur que je n'attire sur toi la colère des dieux. Brûle mes restes avec toutes les armes qui m'ont appartenu, élève-moi un tertre sur le rivage de la mer écumante, afin que ceux qui viendront après nous sachent aussi le sort d'un malheureux mortel. Accomplis tous ces rites et plante sur mon tertre la rame avec laquelle, lorsque j'étais vivant, je ramais au milieu de tous mes compagnons.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 51-78

Encelade

Fils de la Terre et du Ciel ou du Tartare, le Géant Encelade se fait remarquer lors de la « Gigantomachie », la guerre entre les Géants et les jeunes dieux olympiens. Touché par la foudre de Zeus, Encelade fuit le champ de bataille. Il n’est pas mort encore, car les enfants de Gaïa ne peuvent être tués par les dieux sans l’aide d’un mortel. Sans attendre qu’Héraclès l’achève, Athéna le poursuit sur son char, puis elle arrache la Sicile au sol et la jette sur le Géant. Elle l’immobilise ainsi pour l’éternité sous l’Etna ou le Vésuve selon les versions, toujours agonisant, jamais défunt. Il secoue la terre de ses efforts pour se relever, mais n’y parvient pas. Son destin est semblable à celui de Typhon, lui aussi enseveli sous l’Etna.

- Généalogie « Les enfants de Gaïa 1 »

📖 La peinture suit le récit des poètes et nous explique l’éruption de l’île par la fable ; c’est un géant, dit celle-ci, qui a été précipité là autrefois ; comme il avait peine à mourir, une île, jetée sur lui, devait lui servir de prison ; mais loin de céder, il lutte encore sous la terre, et lance avec menace des torrents de feu. Ainsi veulent faire, dit-on, Typhon en Sicile, Encelade en Italie ; ces deux géants sur lesquels pèsent des continents et des îles ne sont pas encore morts, mais ils ne cessent de mourir. Tu peux, mon enfant, te croire transporté sur le lieu du combat, si tu regardes le sommet de la montagne ; car voici ce qu’on y voit : Zeus lance la foudre sur le géant qui bien qu’à bout de forces a toujours confiance dans le secours de la Terre ; mais la Terre contenue par Poséidon qui l’empêche de se dresser renonce à la lutte.

Philostrate, *Galerie de tableaux*, Livre II, chapitre 17

📖 *Enée raconte son périple.*

Nous abordons sur la terre des Cyclopes. La rade, abritée des vents, est tranquille et vaste, mais, tout près, l’Etna rugit, secoué par d’horribles éruptions. Tantôt il lance vers le ciel un nuage noir où tourbillonnent des fumées sombres et des cendres incandescentes, crachant des boules de flammes qui vont lécher les étoiles ; tantôt il projette d’énormes blocs de rochers arrachés de ses entrailles avec un horrible hoquet. Tout en gémissant, il entasse les pierres en fusion et il continue à bouillonner au fond de son gouffre. La légende raconte que c’est Encelade qui est écrasé sous l’Etna : chaque fois qu’il essaie de bouger son corps à moitié foudroyé, la masse énorme de la montagne laisse sortir des flammes de ses fournaises béantes et la Sicile tout entière tremble d’un grondement sourd, tandis que le ciel se couvre de fumée. Pendant la nuit, cachés dans les bois, nous assistons à ce monstrueux prodige, sans comprendre la raison d’un tel vacarme.

Virgile, *Enéide*, Livre III, vers 569-584

Endymion

Ce beau berger est l’objet d’une passion absolue de Séléné, la Lune, qui descend des cieux pour le contempler. En effet, autorisé par Zeus à choisir son destin, Endymion a préféré vivre éternellement, sans que le temps altère sa jeunesse et sa beauté, même s’il a dû en payer le prix : rester plongé pour toujours dans un profond sommeil. Cette version de la légende, la plus courante et la plus belle à représenter artistiquement, vient d’Asie : la grotte où dort Endymion s’ouvre sur les flancs du mont Latmos en Carie. Les commentateurs rationalistes voient en Endymion un savant astronome, capable de calculer les phases de la lune, et qui, ayant consacré ses nuits à l’observation des astres, devait nécessairement dormir le jour.

Une autre tradition, uniquement grecque celle-ci, en fait un prince de Thessalie, fondateur du royaume d’Elide où il serait arrivé avec une troupe de colons. Zeus lui a accordé le privilège de connaître l’heure de sa mort ; le jour venu, Endymion organise une course de chevaux entre ses trois fils, dont le vainqueur obtiendra le trône ; il ordonne qu’on l’enterre sous le poteau de départ de la piste, dans l’hippodrome

d’Olympie qu’il a fait édifier. L’aîné, Epéios, gagne la course : il devient roi d’Elide. Le cadet, Paion, fonde une colonie en Péonie, au nord du mont Olympe. Le benjamin, Etolos, établit le royaume d’Etolie, sur l’autre rive du golfe de Corinthe. La famille d’Endymion compte d’illustres figures : il descend de Deucalion, unique survivant du Déluge avec son épouse, Sisyphe est son oncle. Son petit-fils Augias accueille Héraclès pour un de ses travaux ; Diomède, petit-fils d’Augias, est l’un des héros combattant à Troie.

📖 APHRODITE. – Qu’est-ce que j’entends raconter sur toi, Séléné ? Quand ton char arrive au-dessus de la Carie, tu l’arrêtes pour admirer Endymion qui dort en plein air, à la façon des chasseurs ; et on dit que parfois même, tu descends jusqu’à lui !

SÉLÉNÉ. – Ah, Aphrodite, demande à ton fils Eros ! C’est lui qui doit répondre de tout cela !

APHRODITE. – Ouh, le méchant garçon ! […] Mais dis-moi, Endymion est mignon ? C’est toujours une consolation dans les problèmes d’amour.

SÉLÉNÉ. – Très mignon. Ma chère, tu devrais le voir quand il laisse tomber sa tunique sur le rocher et s’endort ainsi… Son javelot glisse de sa main gauche, son bras droit arrondi vers le haut encadre joliment son visage, il respire doucement dans l’abandon du sommeil. Alors, je descends sans bruit, sur la pointe des pieds, pour ne pas le réveiller et l’effrayer, et là… Bon, tu sais bien comme cela se passe, je n’ai pas besoin de continuer, je me meurs d’amour pour lui, voilà !

Lucien, *Dialogues des dieux*, « Aphrodite et Séléné », 11,1-2

📖 L’histoire de la Lune qui s’éprend d’Endymion s’explique par une des raisons suivantes : soit parce que Endymion est le premier homme à avoir découvert les trajets de la lune, lui qui avait consacré sa vie à cette étude, soit que l’humidité de la rosée nocturne, répandue sur l’herbe par les émanations des étoiles et de la lune donneuse de vie, fasse prospérer les troupeaux.

Fulgence, *Mythologies*, Livre II, histoire 16

Énée

Fils d’Anchise, prince troyen, et de la déesse Aphrodite, Enée est un cas remarquable dans la mythologie gréco-romaine : son personnage existe bien chez les Grecs, mais son histoire s’affirme et se développe chez les Latins, où il devient héros majeur, ancêtre des Romains.

Un fils de Troie

Enée est élevé pendant sa petite enfance par sa mère, qui le confie ensuite au père pour faire son éducation de guerrier. Il reste le fils chéri d’Aphrodite qui le protège envers et contre tout. Pendant la guerre de Troie, il joue un rôle secondaire, malgré sa réelle vaillance qui s’illustre dans quelques duels prestigieux, contre Diomède, Ajax, ou Achille. En effet, s’il a épousé Créüse, une fille de Priam, il n’est pas un Priamide et n’appartient donc pas à la famille régnante ; il est surtout réservé pour un autre destin. Chaque fois qu’il risquerait sa vie, par exemple contre Achille, le « fils de déesse » du camp grec, sa mère l’enlève dans une nuée protectrice. C’est encore elle qui l’avertit et guide ses pas lors de la prise de Troie ; il quitte son palais en portant sur

ses épaules son vieux père Anchise, il tient la main du petit Ascagne, son fils. Créüse qui les suit disparaît au tournant d'une rue, puisque les dieux ont décidé qu'Enée devait être libre pour une autre union au bout de sa route.

Le père de Rome

Virgile consacre une épopée à Enée afin de rivaliser avec Homère, d'ancrer Rome dans la plus haute Antiquité comme le souhaite son protecteur Auguste, et de légitimer la prise de pouvoir de la *gens Iulia,* famille à laquelle appartiennent Auguste et son oncle, Jules César. L'*Enéide* fait en effet descendre les *Iulii* de Iule-Ascagne, fils d'Enée.

Enée et ses compagnons partent sur les mers dans une véritable odyssée, poursuivis par la haine de Junon mais protégés par Vénus. Leur périple longe les rives de la mer Egée, puis de la mer Ionienne. La flotte touche la Sicile où meurt le vieil Anchise ; son fils aimant célèbre des jeux funèbres en son honneur. Les femmes, excédées de cette longue errance, excitées par la perfide Junon, incendient la flotte pour fixer là les Troyens. Enée sauve de justesse les navires, il peut continuer son parcours. Arrivé à Carthage, accueilli par la reine Didon, il lui raconte

son histoire et l’émeut. Elle s’éprend de lui passionnément ; elle se donne à lui et projette de l’associer au pouvoir. Mais Jupiter envoie son messager, Mercure, pour rappeler à Enée les devoirs de sa mission. Enée abandonne Didon à son désespoir, et à la mort. Virgile annonce et explique ainsi l’inimitié séculaire entre Carthage et Rome.

Parvenu en Italie, Enée va consulter la Sibylle de Cumes pour connaître son destin ; guidé par la prêtresse, il descend aux Enfers pour consulter les morts. L’ombre d’Anchise révèle à son fils son avenir glorieux et celui de la Ville future. Arrivé sur les rivages du Latium, Enée entame une série de guerres contre des chefs hostiles comme Turnus, il trouve des alliés comme Latinus, et enfin une épouse, Lavinia, la fille de Latinus. Il fonde une ville qu’il nomme Lavinium en son honneur, tandis que son fils Ascagne-Iule fonde la ville d’Albe. Enée, après sa mort, devient le dieu Indiges.

Guerrier et diplomate, bon fils et bon père, séducteur mais homme de devoir, Enée est chanté par Virgile comme le pieux ancêtre d’une lignée bénie, digne d’avoir été choisi par les dieux pour une si haute mission. Le lecteur, plus sceptique, pourra trouver à son éloquence une tournure toute sophistique, blâmer son égoïsme, voire juger le

personnage comme un « fils de » indûment favorisé…

➲ Généalogies « Les Priamides », « De Troie à Rome »

Carte « Le voyage d’Enée »

📖 Deux hommes, les meilleurs de tous, s’avancent entre les deux armées, désireux de se battre, Enée fils d’Anchise et le divin Achille. Enée a marché le premier, menaçant ; son bouclier devant la poitrine, il brandit sa pique de bronze. Le fils de Pélée se lève en face de lui, comme un lion dévastateur que veut tuer une foule d’hommes réunis pour l’abattre. […] Quand ils arrivent tout près l’un de l’autre, le divin Achille aux pieds agiles parle le premier :

– Enée, pourquoi viens-tu te poster ici, en avant des troupes ? As-tu envie de me combattre, dans l’espoir que tu régneras sur les Troyens dompteurs de chevaux ? Me dépouillerais-tu, ce n’est pas pour cela que Priam t’accordera des privilèges : il a des enfants, il est solide, et garde l’esprit clair. […]

Enée lui réplique en ces termes :

– Fils de Pélée, n’espère pas me faire peur par des paroles, comme si j’étais un enfant. Je sais, moi aussi, prononcer des mots blessants et lancer des insultes. Chacun de nous connaît bien la famille de l’autre, et sait qui sont ses parents, pour avoir écouté les histoires des hommes célèbres. On dit que tu es né de l’irréprochable Pélée et de Thétis, la déesse marine aux belles tresses ; pour moi, c’est d’Anchise au grand cœur que je me vante d’être fils, ma mère est Aphrodite. Les uns ou les autres pleureront leur fils aujourd’hui ; car ce n’est pas par des paroles puériles que se décidera le combat entre nous. […] Allons, plus vite, tâtons-nous l’un l’autre avec nos lances aux pointes de bronze. […]

Achille lance violemment sa lance sur le bouclier d’Enée.

Enée, qui a évité la longue lance, reste debout, mais une douleur immense se répand sur ses yeux : il a peur, car le trait s’est fiché tout près de lui. Achille, impatient, s’élance, son épée aiguë à la main, en

poussant des cris terribles. Enée prend une pierre, lourde masse que ne porteraient pas deux hommes d'aujourd'hui. Lui la brandit aisément. Alors Enée aurait frappé son assaillant, de cette pierre, sur le casque ou le bouclier et le fils de Pélée avec son épée lui aurait ôté la vie, si Poséidon qui ébranle la terre ne s'en était rapidement aperçu. […]

Dans la bataille et l'agitation confuse des lances, Poséidon va trouver Enée et l'illustre Achille. Aussitôt, sur les yeux d'Achille, fils de Pélée, il verse un brouillard. […] Quant à Enée, il le soulève de terre, le lance par-dessus les rangs nombreux de guerriers et de chevaux, tout à l'arrière du combat tumultueux. Alors Poséidon qui ébranle la terre lui adresse ces mots ailés :

– Enée, quel dieu t'invite ainsi, en aveugle, à combattre Achille, plus fort que toi et plus cher aux immortels ? Retire-toi, chaque fois que tu le rencontreras, de peur de descendre chez Hadès, malgré le destin qui t'est tracé. En revanche, quand Achille aura rencontré la mort et accompli son destin, enhardis-toi et combats alors au premier rang ; car aucun autre des Achéens ne te dépouillera.

Homère, *Iliade*, Chant XX, vers 158-183, 200-212
et 281-339

📖 *C'est la fin de la guerre ; les Achéens l'emportent, Troie est en flammes.*

Alors le noble fils de l'irréprochable Anchise, après avoir, dans la ville du divin Priam, soutenu bien des combats par sa force et son courage, après avoir ôté la vie à beaucoup de guerriers, voit par les mains cruelles des ennemis la ville embrasée, les peuples massacrés, les richesses pillées, les femmes enlevées avec les enfants. Il perd l'espoir de sauver sa patrie, et il se résout à fuir le désastre. Ainsi, sur la mer profonde, un pilote habile évite longtemps le vent et les flots qui déferlent ; mais sous l'effort de la tempête, son bras et son courage faiblissent ; son navire sombre au milieu des vagues. Alors il abandonne le gouvernail, descend dans une barque et oublie son beau navire. Ainsi Enée, laissant aux ennemis la ville dévorée par les flammes, emmène-t-il à la hâte son fils et son père. De son bras puissant, il a chargé l'un, accablé par la triste vieillesse, sur ses larges épaules ; il tient l'autre par sa petite main, l'enfant précipite ses pas à ses côtés, effrayé et tremblant

[…], ses pleurs coulent sur ses joues roses. Le père franchit les cadavres, ou, trompé par les ténèbres, les foule malgré lui. Cypris guide sa course, arrachant à la mort son petit-fils, son fils et son époux.

Quintus de Smyrne, *La fin de l'*Iliade, Chant 13,
vers 300-352

📖 *Virgile introduit son épopée en présentant son sujet dans cette célèbre apostrophe.*

Ce sont les combats et cet homme que je chante, ce héros qui, le premier, chassé des bords de Troie vers l'Italie, poussé à fuir par le destin, est venu aux rives de Lavinium. Longtemps, sur terre et sur mer, il a été ballotté par la volonté des dieux d'en haut, à cause de la colère tenace de la cruelle Junon. Longtemps aussi il a dû subir la guerre, avant de fonder une ville et de transporter ses dieux dans le Latium ; c'est de là que sont nés la nation latine, les Albains nos pères, et les remparts de la superbe Rome. […]

Enée, parti de Troie avec sa flotte, est ballotté par les tempêtes ; Vénus craint pour sa vie et supplie Jupiter.

Jupiter, père des dieux et des hommes, sourit avec cet air qu'il a quand il calme le ciel et les tempêtes. Il donne un baiser à Vénus, sa fille et lui dit :

– N'aie pas peur, souveraine de Cythère ! Le destin de ceux que tu protèges ne changera pas : il doit rester immuable. Tu la verras cette ville, tu les verras ces remparts de Lavinium qu'on t'a promis ! Et tu pourras porter jusqu'aux étoiles du ciel ton fils Enée, le héros au grand cœur. Non, je n'ai pas changé d'avis ! Puisque ce souci te ronge, je vais te parler plus longuement et je vais même dérouler pour toi les secrets du destin : ton cher Enée va mener une grande guerre en Italie, il brisera des peuples féroces et il fondera des remparts […]. Le petit Ascagne, qui porte aussi maintenant le surnom de Iule, exercera le pouvoir royal tout au long de trente longues années, puis il transférera son trône de Lavinium à Albe-la-Longue, la ville qu'il fondera et dotera de puissants remparts. C'est là que pendant trois fois cent ans, régnera la race d'Hector, jusqu'au jour où une prêtresse royale, Ilia, enceinte du dieu Mars, mettra au monde des jumeaux. Puis Romulus, tout joyeux d'avoir été nourri par une louve au pelage fauve, continuera la dynastie et

fondera les murailles de Mars : c'est lui qui donnera son nom aux Romains. Moi, je ne mets aucune limite à leur puissance ni dans le temps ni dans l'espace : je leur ai donné un empire sans fin. […] Telle est ma volonté ! Bien longtemps après, naîtra César, un Troyen d'illustre naissance, qui étendra son empire jusqu'à l'Océan et sa renommée jusqu'aux étoiles : son nom de Jules lui viendra du grand Iule.

Virgile, *Enéide,* Livre I, vers 1-11 et 254-288

📖 *Enée et Didon filent le parfait amour. Jupiter envoie Mercure pour rappeler le Troyen à l'ordre.*

Entre ciel et terre, le dieu messager vole en fendant les vents vers la côte sablonneuse de la Libye. A peine a-t-il touché de ses pieds ailés le sol de Carthage qu'il aperçoit Enée en train de diriger la construction de nouveaux édifices. Il porte une épée ornée de pierres précieuses qui brillent comme des étoiles et, sur les épaules, un superbe manteau d'un rouge éclatant, teint à la pourpre de Tyr. Ce sont les cadeaux que lui a offerts la riche Didon ; c'est elle qui a brodé le manteau d'un fil d'or très fin. Le dieu va tout de suite à sa rencontre et lui dit :

– Alors c'est toi maintenant qui construis l'orgueilleuse Carthage ? Tu t'es donc mis au service d'une femme pour lui bâtir une belle ville ? Hélas ! tu as oublié ton royaume et tes propres affaires ! Le maître des dieux lui-même, qui gouverne le ciel et la terre, m'envoie te trouver depuis son palais brillant au sommet de l'Olympe. C'est lui en personne qui m'a ordonné de te transmettre les ordres que voici :

– Qu'est-ce que tu fabriques ? qu'est-ce que tu espères à traîner comme un paresseux sur les terres de Libye ? Si la gloire à gagner par de si grands exploits ne t'intéresse pas et si tu ne veux faire aucun effort pour faire briller ta propre réputation, regarde Ascagne qui grandit et pense à ce qu'est en droit d'espérer ton héritier : c'est à lui que doivent revenir le royaume d'Italie et la terre romaine !

Sur ces mots, Mercure s'envole, en plein discours : il abandonne son apparence de mortel et il s'évanouit dans les airs, loin du regard des humains.

Virgile, *Enéide,* Livre IV, vers 256-278

📖 *Enfin Enée est arrivé dans le Latium : il conquiert peu à peu pouvoir et territoire grâce à d'habiles alliances. Il livre une bataille décisive contre son rival, Turnus, roi des Rutules.*

Au moment même où il prononçait ces paroles, en plein milieu, voilà qu'une flèche siffle et atteint le héros. On ne sait pas qui l'a tirée, quelle force l'a fait voler dans les airs, qui – hasard ou volonté divine ? – a valu un tel honneur aux Rutules. Personne n'a revendiqué la gloire de cet exploit et personne ne s'est vanté d'avoir blessé Enée !

A la vue d'Enée quittant le champ de bataille et de ses compagnons désemparés, Turnus brûle d'un espoir soudain : il réclame ses chevaux et ses armes, saute sur son char et se précipite au combat. […]

On entend monter vers le ciel la plainte lugubre des guerriers qui tombent sous les coups de Mars, l'inflexible dieu de la guerre.

C'est alors que Vénus, tout émue des souffrances injustes endurées par son fils, va cueillir une plante rare qui pousse au sommet du mont Ida en Crète […]. En bonne mère, elle se fait médecin en cachette : elle met l'herbe à infuser dans l'eau d'un bassin, elle y ajoute de la liqueur d'ambroisie et une panacée bien parfumée. Le vieux Iapyx baigne alors la plaie avec cette eau dont il ignore le pouvoir et tout à coup, comme il se doit, Enée ne ressent plus aucune douleur. Le sang s'est complètement arrêté de couler. Bientôt la flèche se laisse tirer par la main du médecin et tombe d'elle-même. Enée retrouve des forces toutes nouvelles. […]

Avide de combattre, il avait déjà remis ses jambières : furieux contre tout ce qui le retarde, il brandit sa lance.

Virgile, *Enéide*, Livre XII, vers 318-325 et 383-431

Enfers

Nourrissant de très nombreuses légendes et croyances, la tradition mythologique évoque avec plus ou moins de précision un « au-delà » où doivent se rendre tous les êtres humains après leur mort. Nous l'appelons « Enfers » d'après l'adjectif latin *infernus*, une variante de la forme *inferus* (« ce qui est dessous »).

Le royaume et ses souverains

Dans les épopées homériques, le terme général « Hadès » est le plus fréquent pour désigner le lieu où se rendent les âmes des morts : l'espace est ainsi confondu avec le nom du propriétaire, le dieu Hadès. Il peut être aussi nommé « Erèbe », personnification des ténèbres infernales.

Lors du partage de l'univers, Hadès (du grec *a-eidès*, « invisible »), frère de Zeus, a reçu la totalité du monde souterrain, ce qui lui vaut le surnom de *Ploutôn*, « le Riche », car il règne sur un immense territoire et des sujets innombrables. Il a épousé Perséphone, fille de Déméter, après l'avoir enlevée. Le couple royal trône dans son palais et dicte des lois sans appel.

Chez les Romains, le nom *Inferi* désigne à la fois les dieux « d'en bas », opposés à ceux « d'en haut » (*Superi*), qui vivent dans le ciel, et l'espace où règnent ces dieux, sous la terre. Ce « séjour d'en bas » est aussi appelé « Orcus », du nom de la figure démoniaque d'origine étrusque considérée comme le dieu de la Mort.

Dans les récits les plus anciens, les Enfers ne donnent lieu à aucune description concrète : Homère se contente de signaler que la « maison » d'Hadès est « humide » et « moisie », nommant ensuite quatre fleuves. Mais par la suite de nombreux auteurs grecs et romains se plaisent à imaginer le monde infernal : Virgile en a fait la description la plus détaillée dans l'*Enéide*, ce qui permet de tracer une véritable carte des Enfers.

Ovide imagine une « ville du Styx » proprement fantastique, avec ses « mille entrées » et ses « portes ouvertes de tous côtés ».

➲ Carte « Les Enfers d'après Virgile »

📖 – Ingénieux Ulysse, dit Circé, toi et tes compagnons, vous ne resterez pas malgré vous dans ma demeure. Mais vous avez encore un autre voyage à faire : il faut que vous alliez jusqu'aux sombres demeures d'Hadès et de la redoutable Perséphone pour y consulter l'âme du devin Tirésias […]. Dresse toi-même le mât de ton vaisseau, déploie ses blanches voiles et assieds-toi : le souffle de Borée portera ton navire. Quand tu arriveras au bout de l'Océan, tu trouveras un petit promontoire et les bois sacrés de Perséphone, ses saules aux fruits morts et ses hauts peupliers : tirez alors le bateau sur le bord de l'Océan aux profonds tourbillons, et toi-même va vers la maison d'Hadès pleine de moisissure. Là coulent vers l'Achéron le Pyriphlégéthon et le Cocyte, dont les eaux viennent du Styx ; il y a une roche escarpée au confluent de ces fleuves mugissants.

C'est à cet endroit que doit s'arrêter Ulysse pour procéder au sacrifice destiné à attirer l'âme de Tirésias.

Homère, *Odyssée*, Chant X, vers 487-514

📖 Il y a un chemin en pente, plongé dans l'obscurité par des ifs vénéneux et sinistres : il conduit aux demeures infernales à travers un profond silence où l'on n'entend aucune voix ; le Styx qui ne bouge pas exhale des vapeurs ; c'est par là que descendent les ombres récentes et les fantômes qui ont reçu les honneurs du tombeau. La pâleur et le froid de l'hiver ont complètement envahi ces lieux hérissés de ronces et les Mânes qui arrivent ignorent quel est le chemin qui conduit à la ville du Styx, où se trouve le palais sauvage du noir Dis, le Riche. Cette ville immense a mille entrées et des portes ouvertes de tous les côtés ; comme la mer reçoit les fleuves de toute la terre, de même cet endroit reçoit toutes les âmes : il ne manque jamais de place pour aucun peuple et il ne sent même pas la foule de ceux qui arrivent sans cesse. Les ombres exsangues errent sans chair ni os : les unes se pressent au forum, d'autres au palais du souverain d'en bas ; certaines s'occupent à divers travaux, qui sont des copies de leur vie d'avant, d'autres subissent le châtiment qu'elles ont mérité.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IV, vers 432-446

Les entrées…

Comme le dit avec humour le philosophe cynique Bion de Borysthène, « la route des Enfers est facile à suivre : on y va les yeux fermés ». Cependant, poètes et mythographes lui ont imaginé un tracé.

Homère est le premier à expliquer comment se rendre aux Enfers : sur les conseils de la magicienne Circé, Ulysse parvient chez les Cimmériens, au bord de l'Océan, où il trouve l'endroit propice pour consulter l'âme du devin Tirésias, surgie du royaume des morts en même temps qu'une foule de défunts (divers héros et héroïnes, sa propre mère) attirés par le sang des victimes qu'il a sacrifiées.

Les mystérieux Cimmériens qui habitent un pays « où le Soleil n'apparaît pas » ont été diversement localisés : dans la géographie mythique que trace le voyage d'Ulysse, ils se situent au nord, là où souffle Borée, à la limite que trace l'Océan entre le connu et l'inconnu, marquant la frontière entre le monde des vivants et celui des morts.

Si l'on suit les indications de Circé « à la lettre », on constate qu'Ulysse prend le chemin « de la maison d'Hadès » jusqu'à une roche au confluent des fleuves infernaux, sans s'aventurer plus loin ni descendre dans le royaume proprement dit. En effet,

tandis que le héros attend à l’endroit prescrit – une sorte de seuil des Enfers –, ce sont les âmes des morts qui montent vers lui, « du fond de l’Erèbe », pour se nourrir des offrandes lors de la *nékuia* (l’évocation des morts).

En revanche, dans les autres récits de voyage aux Enfers, comme celui d’Enée, il s’agit bien de s’enfoncer dans un espace souterrain : la descente, appelée « catabase » en grec, nécessite de trouver une porte entre le monde des vivants et celui des morts.

Plusieurs endroits, isolés dans la nature et d’aspect sauvage, passaient pour cacher une entrée des Enfers : les plus célèbres étaient le cap Ténare, en Grèce (aujourd’hui cap Matapan, un promontoire à l’extrémité de la presqu’île formée par le mont Taygète au sud du Péloponnèse) et le lac Averne en Italie (un lac de cratère marécageux près de Cumes, à l’ouest du Vésuve).

➲ Carte « Le voyage d’Ulysse »

📖 *Ulysse navigue vers l’Hadès en suivant les conseils de Circé.*

Tout au long du jour, les voiles du bateau qui traverse la mer sont tendues par le vent. Enfin, le soleil s’enfonce et l’obscurité couvre tous les chemins. Cependant nous arrivons aux limites du profond Océan aux vastes tourbillons. C’est là que se trouvent la ville et le pays des Cimmériens. Ce peuple vit couvert de nuées et de brumes, que jamais n’ont percées les rayons du Soleil, ni durant sa montée vers les astres du

ciel, ni quand, du firmament, il revient à la terre : sur ces infortunés, pèse une nuit de mort. Arrivés en ce lieu, nous tirons le vaisseau sur le bord du courant, nous en sortons les bêtes et, longeant l'Océan, nous allons à l'endroit que m'avait dit Circé. […]

Ulysse procède à un sacrifice pour faire venir le devin Tirésias.

Les âmes des morts arrivent aussitôt en foule du fond de l'Erèbe.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 10-37

📖 *Enée, guidé par la Sibylle, s'apprête à pénétrer aux Enfers.*

La descente par l'Averne est facile ; nuit et jour la porte du sombre Dis, le Riche, est grande ouverte. […] Il y avait une caverne profonde, immense, ouverte en un bâillement monstrueux, hérissée de rocs, défendue par un lac noir et par les ténèbres des bois. Nul oiseau ne pouvait la survoler impunément, ni s'y aventurer d'un coup d'ailes, tant étaient puissants les effluves qui émanaient de ces gorges sombres, montant jusqu'à la voûte céleste.

Virgile, *Enéide*, Chant VI, vers 126-127 et 237-241

… et la sortie ?

Si tous les mortels sont destinés à entrer dans le royaume des morts, le voyage est sans retour, sauf pour quelques héros privilégiés, tels que Héraclès, Thésée, Orphée, Psyché, et, bien sûr, Ulysse et Enée.

La question se pose donc pour eux : comment sortir des Enfers ? La plupart du temps, il semble bien que chacun reprenne le chemin par lequel il est venu, tel Ulysse qui repart précipitamment vers son vaisseau quand la foule des morts se fait un peu trop menaçante.

On note que chez Ovide Orphée, entré par « la porte du Ténare » pour aller chercher son Eurydice, ressort par l’Averne.

Le cas d’Enée reste très ambigu : après avoir parcouru « toute l’étendue de l’Elysée » avec son père Anchise, Enée sort des Enfers par une mystérieuse « porte du Sommeil », faite d’un ivoire éclatant, qui laisse sortir « les vains fantômes ». Faut-il en conclure que tout son voyage n’a été qu’un rêve ?

Quelles que soient les circonstances, le voyage aux Enfers constitue une aventure si exceptionnelle qu’elle ne peut que transformer celui qui la vit. C’est bien plus qu’un voyage : une initiation pour celui qui touche ainsi au mystère même de la mort et de l’au-delà. Enée, qui doutait parfois de sa mission avant cette expérience, ressort des Enfers plus fort et déterminé dans sa quête de « la terre promise ».

> 🕮 *Circé s’adresse à Ulysse de retour des Enfers.*
>
> – Malheureux ! quoique vivants encore, vous avez pénétré dans la sombre demeure d’Hadès ! Vous êtes donc deux fois mortels, puisque tous les autres hommes ne meurent qu’une fois !
>
> Homère, *Odyssée*, Chant XII, vers 21-22

📖 Tout à coup la foule innombrable des morts se rassemble en poussant des cris bruyants : une peur verte s’empare de moi, je crains que la noble Perséphone ne m’envoie de l’Hadès la tête de la monstrueuse Gorgone ! Aussitôt je retourne à mon vaisseau, j’ordonne à mes compagnons de s’embarquer et de détacher les cordages ; ils m’obéissent et se placent sur les bancs des rameurs. Bientôt le navire est porté par les flots rapides à travers le fleuve Océan.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 632-639

📖 Anchise a fini de tout faire visiter à son fils ; il lui a enflammé le cœur en lui montrant la gloire qui lui viendrait de sa descendance. Alors il lui raconte les guerres qu’il va devoir mener, il le renseigne sur le peuple des Laurentes et sur la ville de Latinus, sur la façon dont il pourra se tirer de chaque épreuve.

Il y a deux portes du Sommeil : l’une, dit-on, est de corne ; c’est par là que les ombres véritables trouvent une sortie facile. L’autre est brillante, faite d’un ivoire éblouissant de blancheur, mais elle ne livre passage qu’à des fantômes trompeurs que les Mânes envoient vers le monde des vivants. Tout en parlant, Anchise accompagne son fils et la Sibylle jusqu’à la porte d’ivoire et les fait sortir par là. Le héros se dépêche de rejoindre ses compagnons qui l’attendent aux vaisseaux.

Virgile, *Enéide*, Livre VI, vers 888-899

Le vestibule : maux et monstres

Virgile décrit les Enfers comme une gigantesque maison : dans le *vestibulum* – la première pièce que traverse le visiteur après la porte d’entrée –, il place toute une série d’abstractions, représentant les soucis qui accablent les hommes, et de monstres mythologiques.

📖 Comme transportée par la fureur, la Sibylle s’élance dans la bouche de l’antre ; plein d’intrépidité, Enée la suit en réglant son pas sur les siens. […] Ils allaient, obscurs, dans la nuit solitaire, traversant l’ombre et les demeures vides de Dis, le Riche, roi d’un royaume sans consistance : c’est ainsi qu’on marche dans les bois à la lueur incertaine d’une lune voilée, inquiétante et trompeuse, quand Jupiter a recouvert le ciel d’ombre et que la nuit noire a privé de couleur toutes choses. Devant le vestibule lui-même, à l’entrée du passage étroit d’Orcus, les Pleurs du deuil et les Soucis vengeurs ont installé leur lit ; c’est là qu’habitent les pâles Maladies, la triste Vieillesse, la Crainte, la Faim, qui pousse aux mauvaises actions, et la Pauvreté qui fait honte. Que de figures effrayantes à voir ! Et voici la Mort et la Souffrance ; puis le Sommeil, frère de la Mort, et les Joies mauvaises de l’esprit. De l’autre côté du seuil, c’est la Guerre qui apporte le meurtre, les chambres grillagées de fer des Euménides, la Discorde déchaînée, avec ses cheveux de vipère entrelacés de bandelettes dégoulinant de sang.

Au milieu du vestibule, se dresse un orme touffu, immense, qui étend ses vieilles branches noueuses : c’est là, dit-on, que se tiennent les Rêves trompeurs, agrippés sous chacune de ses feuilles. Voici qu’apparaissent encore de nombreux monstres fabuleux, des bêtes sauvages installées dans l’entrée comme dans une étable : des Centaures, des Scyllas à double forme, Briarée avec ses cent bras, l’Hydre de Lerne poussant des sifflements horribles, la Chimère crachant des flammes, les Gorgones, les Harpyes, et l’ombre d’un géant à trois corps. Soudain, Enée se met à trembler d’épouvante : il dégaine son épée et il la pointe vers toutes ces formes qui viennent à sa rencontre. Mais son guide, la Sibylle qui sait tout, l’arrête : ces créatures qui voltigent ne sont que des formes légères et sans consistance, des fantômes, lui explique-t-elle ; cela ne sert à rien de se jeter sur elles pour les frapper à coups d’épée !

Virgile, *Enéide*, Livre VI, vers 262-294

Les fleuves

Le territoire infernal comporte cinq fleuves : le Styx (le fleuve « qui fait horreur », sur lequel on prête le plus sacré des serments), qui, selon certaines légendes, entoure les Enfers de neuf anneaux ; l'Achéron (le fleuve de « l'affliction ») dont le cours lent forme une sorte de marais que les âmes des morts doivent traverser ; le Cocyte (le fleuve des « gémissements ») et le Phlégéthon ou Pyriphlégéthon (le fleuve charriant du « feu brûlant »), qui se jettent dans l'Achéron ; enfin le Léthé (le fleuve de « l'oubli ») dont les âmes viennent boire l'eau pour oublier leur vie terrestre.

Le passeur et le chien de garde

Une fois entrées aux Enfers, les âmes des morts doivent traverser le sinistre marécage formé par les eaux du Styx et de l'Achéron en montant dans la barque du « nocher » Charon, vieillard hirsute et hideux qui fait office de passeur. Sur l'autre rive du fleuve, Cerbère, un monstrueux chien à trois têtes, monte la garde.

Le psychopompe et les juges

Dans les légendes les plus anciennes, tous les humains subissent le même sort après leur mort :

qu’ils aient bien ou mal agi sur terre, ils errent sans fin dans le royaume d’Hadès. Dans l’*Odyssée*, on voit apparaître la figure d’Hermès dit « psychopompe » (« conducteur des âmes » en grec) qui mène les nouveaux défunts dans l’Hadès, jusqu’à « la prairie d’asphodèles » où ils doivent désormais habiter.

Par la suite, on imagine que les morts sont jugés selon ce qu’ont été leurs mérites et leur comportement durant leur vie. Cette fonction revient à trois juges, tous nés de Zeus, Minos, Rhadamanthe et Eaque. Leur décision oriente les âmes vers le Tartare ou vers les Champs Elysées.

📖 *De retour à Ithaque, Ulysse a massacré les prétendants de Pénélope.*

Hermès appelait à lui les âmes des prétendants. Il tenait dans ses mains la belle baguette en or avec laquelle il charme les yeux des hommes qu’il lui plaît d’endormir ou bien réveille ceux qui sont endormis. Avec cette baguette, il stimulait et conduisait leur troupe : les âmes le suivaient en jetant de petits cris stridents. De même que les chauves-souris, dans le fond d’une grotte obscure et sacrée, prennent leur vol en jetant de petits cris aigus, lorsque l’une d’entre elles s’est détachée de leur grappe suspendue au rocher, car elles se tiennent agrippées les unes avec les autres ; de même, les âmes s’avançaient en troupe, en jetant de tels cris. Le bienfaisant Hermès les dirigeait sur les routes pleines de moisissure. Elles dépassèrent le cours de l’Océan, la roche Blanche, les portes du Soleil et le pays des songes ; bien vite elles arrivèrent dans la prairie d’asphodèles où habitent les âmes, fantômes des défunts.

Homère, *Odyssée*, Chant XXIV, vers 1-14

Tartare ou Champs Elysées ?

Chez Homère et Hésiode, le Tartare apparaît comme la région du monde la plus profonde, placée aussi loin sous l'Hadès que l'Hadès est loin du ciel : c'est là que les Titans sont enfermés après leur défaite contre les dieux. On y place aussi les grands criminels : châtiés pour leur *hybris*, ils sont condamnés à des supplices éternels. Tantale, qui a donné à manger aux dieux son propre fils Pélops, souffre d'une faim et d'une soif perpétuelles ; Ixion, qui a voulu violer Junon, est attaché sur une roue enflammée qui tourne sans fin ; Tityos, foudroyé pour avoir tenté de violer Léto, mère d'Apollon et de Diane, est harcelé par deux vautours qui dévorent son foie sans cesse renaissant ; les Danaïdes, qui ont tué leurs maris, doivent remplir d'eau un tonneau percé qui se vide continuellement ; Sisyphe, qui a osé enchaîner la Mort, pousse sans répit un énorme rocher le long d'une pente sans pouvoir l'empêcher de retomber dès qu'il arrive au sommet.

Quant à la « prairie d'asphodèles » (une plante méditerranéenne vivace, souvent utilisée dans les rites antiques pour fleurir la tombe des morts) où résident toutes les âmes selon Homère, elle devient « la plaine Elyséenne » : un « vallon verdoyant »

chez Virgile, une sorte de jardin proprement « édénique », inondé d’une lumière radieuse, où seuls les défunts qui ont été vertueux, comme les grands héros, sont admis.

> 🕮 *La Sibylle explique la suite du parcours infernal à Enée.*
> – C’est ici l’endroit où la route se sépare en deux : la droite mène jusqu’au pied des murailles du grand Dis, le Riche, par où nous irons vers l’Elysée ; mais la gauche conduit vers l’impie Tartare, où s’appliquent les punitions des méchants.
>
> Virgile, *Enéide*, Chant VI, vers 540-543

Le peuple des ombres

Dès les plus anciennes traditions, chaque être humain devient après sa mort une « ombre » immatérielle et sans force : c’est son « âme » (*psychè*) imaginée comme une sorte de duplicata de son corps qui a quitté son enveloppe terrestre et qui erre dans l’Hadès pour l’éternité. Lors de la cérémonie d’évocation au seuil de l’Hadès, Ulysse a ainsi l’occasion de revoir bon nombre de ses compagnons de guerre réduits à l’état de spectres plaintifs, dont Achille qui regrette amèrement la vie.

Objets de vénération et de frayeur, ces âmes des morts que les Romains nomment Mânes ont besoin que les vivants les honorent selon les rites prescrits (funérailles, offrandes) pour pouvoir franchir

l’Achéron et trouver une forme de paix. Elles peuvent apparaître dans le monde des vivants sous forme de fantômes pour réclamer leur dû.

📖 *L’âme d’Achille apparaît à Ulysse.*

– Ne cherche pas à m’adoucir la mort, noble Ulysse ! J’aimerais mieux être sur terre au service d’un paysan, fût-il sans patrimoine et presque sans ressources, que de régner ici parmi ces ombres consumées […].

Nous parlions ainsi, puis l’âme du fils d’Eaque, Achille aux pieds légers, s’en va en traversant à grands pas la prairie d’asphodèles.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 488-491 et 538-539

📖 *Le poète romain Properce pleure la disparition de sa maîtresse Cynthie.*

Les Mânes sont plus qu’une chimère, et tout ne meurt pas avec nous : il est une ombre qui se dégage du bûcher et qui en triomphe. Cynthie m’a paru se pencher sur mon lit – Cynthie que l’on venait d’inhumer au bord de la route et de ses bruits –, à l’heure où le sommeil, après les funérailles de mon amour, planait sur moi sans se poser et que je me plaignais de trouver trop froide ma couche. C’étaient ses cheveux, ses yeux, mais ses vêtements étaient brûlés ; la flamme avait dévoré l’anneau qu’elle portait au doigt, et l’onde du Léthé n’avait effacé que l’éclat de ses lèvres. Sa voix, ses reproches respiraient la vie […] : « Ne va pas mépriser les songes qui viennent par les portes des bienheureux […]. La nuit nous allons à l’aventure : la nuit libère les ombres, la porte s’ouvre et Cerbère lui-même erre en liberté. Mais, au matin, une loi impérieuse nous ramène aux rives infernales, et Charon nous charge dans sa barque. Il compte avec soin les ombres qu’il a passées. Adieu ! Sois à d’autres maintenant ! Bientôt je t’aurai pour moi seule ; tu seras avec moi et nos cendres se mêleront pour reposer dans le même tombeau. » Elle dit, et à peine son ombre plaintive avait achevé ces tristes paroles, qu’elle échappe soudain à mes embrassements.

Des Enfers à l'Enfer

Les mythes les plus anciens montrent que rites agraires et funéraires sont étroitement liés dans la conception du monde « d'en bas », où la vie disparaît et renaît selon un cycle immuable (voir le mythe des saisons lié à l'enlèvement de Perséphone par Hadès).

Les récits et les représentations artistiques (les vases grecs, en particulier) témoignent ensuite d'une évolution dans les images et les interprétations : les Enfers acquièrent progressivement une géographie avec un paysage spécifique de plus en plus concret. Le grand philosophe Platon – celui-là même qui dans *La République* condamne Homère pour avoir donné de l'Hadès une image trop suggestive, propre à effrayer les esprits impressionnables – n'hésite pas à conclure ce même traité (*La République*) par l'une des plus saisissantes descriptions de voyage aux Enfers : celui que fait un certain Er, guerrier pamphylien, laissé pour mort sur le champ de bataille. Ce récit qu'on nommerait aujourd'hui une « expérience de mort imminente » (EMI) met en scène les croyances orphiques et pythagoriciennes dans la réminiscence et la transmigration des âmes.

Progressivement, le royaume des morts a donc perdu sa réalité géographique : il s'est dématérialisé en quelque sorte pour ne plus être qu'un espace symbolique. La distinction Tartare / Champs Elysées évolue vers les concepts d'Enfer et de Paradis. Cependant, les Enfers de Virgile restent le modèle par excellence, comme le montre l'*Enfer* de Dante.

> 📖 Je vais te faire le récit d'un homme vaillant, Er, fils d'Arménios, originaire de Pamphylie. Il était mort dans une bataille ; dix jours après, comme on enlevait les cadavres déjà putréfiés, le sien fut retrouvé intact. On le porta chez lui pour l'ensevelir, mais le douzième jour, alors qu'il était étendu sur le bûcher, il revint à la vie ; quand il eut repris ses sens il raconta ce qu'il avait vu là-bas. Aussitôt, dit-il, que son âme était sortie de son corps, elle avait cheminé avec beaucoup d'autres, et elles étaient arrivées en un lieu divin où se voyaient dans la terre deux ouvertures situées côte à côte, et dans le ciel, en haut, deux autres qui leur faisaient face. Au milieu étaient assis des juges qui, après avoir rendu leur sentence, ordonnaient aux justes de prendre à droite la route qui montait à travers le ciel, après leur avoir attaché par-devant un écriteau contenant leur jugement ; et aux méchants de prendre à gauche la route descendante, portant eux aussi, mais par-derrière, un écriteau où étaient marquées toutes leurs actions. Lorsqu'il s'était présenté à son tour, les juges avaient déclaré qu'il devait porter aux hommes la nouvelle de ce qui se passait en cet autre monde, et ils lui avaient ordonné d'écouter et d'observer tout ce qui s'offrirait à lui. Il vit donc d'abord les âmes de ceux qu'on avait jugés, celles-ci monter au ciel, celles-là descendre sous terre, par les deux ouvertures qui se répondaient […].
>
> Il y avait encore, selon son récit, de grandes peines pour les impies. Au moment où ceux-ci s'attendaient à sortir, l'ouverture leur refusait le passage, et toutes les fois qu'un de ces misérables dont les crimes étaient sans remède, ou n'avaient pas été suffisamment expiés, essayait de sortir, elle se mettait à mugir. Alors des personnages hideux, au corps

enflammé, qui se trouvaient là, accouraient à ces mugissements. Ils emmenèrent d'abord de vive force un certain nombre de ces criminels ; quant à Ardiée, qui avait été tyran d'une ville de Pamphylie, et aux autres tyrans, ils leur lièrent les pieds, les mains, la tête, et les ayant jetés à terre, et écorchés à force de coups, ils les traînèrent hors de la route, à travers des ronces sanglantes, répétant aux ombres, à mesure qu'il en passait quelqu'une, la raison pour laquelle ils les traitaient de la sorte, et qu'ils allaient les précipiter dans le Tartare. […]

En passant devant les Moires et sous le trône de la Nécessité (voir Destin), chaque âme a reçu l'affectation d'une nouvelle vie terrestre : elle doit alors boire l'eau du fleuve dans la plaine de Léthé pour oublier complètement sa vie passée.

On s'endormit ensuite ; mais vers le milieu de la nuit, un éclat de tonnerre se produisit, avec un tremblement de terre ; et aussitôt les âmes furent dispersées çà et là vers les divers points de leur naissance terrestre, comme des étoiles qui jailliraient tout à coup dans le ciel. Quant à lui, disait Er, on l'avait empêché de boire de l'eau du fleuve ; cependant il ne savait pas par où ni comment son âme avait rejoint son corps ; mais le matin, ayant tout à coup ouvert les yeux, il s'était aperçu qu'il était étendu sur le bûcher.

Ce mythe, mon cher Glaucon, a été préservé de l'oubli, et il peut nous préserver nous-mêmes de notre perte si nous y ajoutons foi : nous passerons heureusement le fleuve Léthé et nous maintiendrons notre âme pure de toute souillure. Et si c'est à moi, mes amis, qu'il vous plaît d'ajouter foi, persuadés que l'âme est immortelle et qu'elle est capable par sa nature de tous les biens comme de tous les maux, nous marcherons sans cesse par la route qui conduit en haut, et nous nous attacherons de toutes nos forces à la pratique de la justice et de la sagesse, afin que nous soyons en paix avec nous-mêmes et avec les dieux, et que, durant cette vie terrestre et quand nous aurons remporté le prix destiné à la vertu, comme des athlètes victorieux qu'on mène en triomphe, nous soyons heureux ici-bas et dans ce voyage de mille années que nous venons de raconter.

Platon, *La République*, Livre X, 614b-616a et 621b-d (fin du traité)

📖 Comme il est dit : « Le Fils de l’homme enverra ses anges et ils rassembleront tous ceux qui font tomber dans le mal et ils les enverront dans la fournaise au feu brûlant ; là il n’y aura que pleurs et grincements de dents ; alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père », et ceci : « Ainsi ces misérables iront au supplice éternel, et les justes de leur côté à la vie éternelle. »

Augustin (citant l’Evangile selon saint Matthieu, XIII, 41-43 et XXV, 46), *La Cité de Dieu*, Livre XXI, chapitre 1

Éole

Plusieurs personnages mythologiques portent le nom d'Eole. Le plus ancien est le fils d'Hellen, petit-fils de Deucalion, père mythique des Eoliens, une des branches du peuple grec. Un autre Eole est le fils de Poséidon et le frère jumeau de Béotos, qui est lui-même l'ancêtre éponyme des Béotiens. Enfin Eole *Hippotades*, qui signifie « fils d'Hippotès » mais aussi « dompteur de chevaux », est considéré comme le dieu maître des vents. Zeus lui a conféré le pouvoir d'exciter ou de calmer les vents des tempêtes (*anémoï thuellaï*), qu'on se représentait comme des chevaux impétueux. Les héros et le dieu semblent liés dans les diverses traditions : peut-être un ancien roi des Eoliens a-t-il été divinisé, comme c'était pratique courante dans l'Antiquité.

Eole habite l'île d'Eolia (Lipari), dans l'archipel des Eoliennes, au nord-est de la Sicile. A la différence des quatre vents principaux, Euros, Notos, Borée et Zéphyr, qui ont leur propre domaine aux quatre points cardinaux, ouragans et tornades sont assignés à résidence sur l'île, tenus la bride serrée ou enfermés dans des cavernes souterraines par Eole. Il peut aussi les mettre dans des outres pour les

transporter, comme lorsqu'il a voulu aider Ulysse. Mais Eole lui-même exécute les ordres des dieux, principalement ceux de Zeus, Poséidon ou Héra. Quand il prend des initiatives, il déclenche des catastrophes et se fait rappeler à l'ordre par les Olympiens.

De son épouse Cyanée, Eole a six fils et six filles, qui habitent tous son palais et sont mariés entre eux.

➲ Carte « Le voyage d'Ulysse »

📖 *Ulysse raconte son passage chez Eole.*

Nous arrivons dans l'île d'Eolie, où habite le fils d'Hippotès, Eole, cher aux dieux immortels. C'est une île flottante ; un mur de bronze indestructible l'encercle tout entière et une roche lisse pointe à son sommet. Dans son palais, Eole a douze enfants, six filles et six garçons, pleins de jeunesse. Il a marié ses filles à ses fils et tous prennent leur repas en famille. Le jour, la maison et la cour sont remplies de bruits et de parfums ; la nuit tous dorment en couples dans des lits sculptés.

Pendant un mois entier Eole m'a reçu chez lui avec la plus grande hospitalité ; il m'interrogeait sur tout, sur Ilion, sur les vaisseaux argiens, sur le retour de tous les Achéens. Et moi, je lui racontais tout par le menu détail, selon la vérité. Enfin, quand je lui demande de me laisser partir, au lieu de me refuser la permission, bien au contraire, il m'aide à préparer mon départ. Il me donne une outre faite avec la peau d'un bœuf de neuf ans qu'il avait écorché lui-même : dans cette outre, il tenait soigneusement enfermés tous les vents qui hurlent, car Zeus, fils de Cronos, lui avait confié la garde des vents et le pouvoir de les apaiser ou de les déchaîner à son gré.

Eole attache cette outre dans la cale de mon navire avec un brillant câble d'argent, pour qu'aucun vent, même la plus petite brise, ne puisse s'en échapper. Il laisse seulement souffler le doux Zéphyr, pour nous emporter, nous et nos vaisseaux. Pourtant nous ne devions pas profiter

de la bienveillance d’Eole, car nos propres folies allaient causer notre perte.

Pendant neuf jours de suite, jour et nuit, nous voguons sans arrêt. Au dixième jour, les champs de la patrie apparaissaient enfin à l’horizon, et déjà nous pouvions voir les feux qu’allumaient les bergers, tant nous approchions du rivage. C’est alors que le doux sommeil vient me saisir. Il faut dire que j’étais épuisé, car je n’avais pas lâché le gouvernail : je n’avais voulu le confier à aucun de mes compagnons, pour que nous puissions arriver au plus vite dans la terre de nos pères. Pendant que je dormais, mes compagnons se mettent à discuter entre eux : ils prétendaient que je rapportais chez moi de l’or et de l’argent offerts par le fils d’Hippotès, le magnanime Eole. Chacun d’eux regarde son voisin et s’exprime ainsi :

– Grands dieux ! Regardez combien cet homme est aimé et respecté de tous, quels que soient la ville et le pays où il arrive ! Il ramène de Troie un tas de trésors précieux qu’il a pris en butin, alors que nous, nous revenons chez nous les mains vides, et pourtant nous avons fait une aussi longue route ! Et aujourd’hui encore, voici les cadeaux qu’Eole lui a donnés en gage d’amitié. Mais allons ! voyons vite ce qu’il y a là-dedans : combien cette outre peut-elle contenir d’or et d’argent ?

Ils parlaient ainsi et leur funeste décision l’emporte. Ils ouvrent l’outre, et tous les vents s’échappent. La tempête aussitôt saisit mon équipage éploré : elle l’emporte vers le large, loin de la terre de nos pères.

Homère, *Odyssée*, Chant X, vers 1-49

📖 *Héra va voir Eole pour lui demander de déchaîner une tempête sur les vaisseaux d’Enée.*

La déesse, qui brûle de se venger, vole jusqu’en Eolie, la sombre patrie des orages, la tumultueuse demeure des ouragans déchaînés. Là règne Eole ; là, au fond d’une immense caverne, le dieu asservit à son pouvoir tout le peuple turbulent des tempêtes et des vents. En vain ces sujets rebelles, luttant sans cesse, tournent en rugissant autour des barrières de leur prison, et font retentir la montagne de leur grondement sourd : Eole, assis, le sceptre en main, sur une roche escarpée, maîtrise

à son gré leur fougue et modère leur courroux. S'il cessait de les contenir, ils emporteraient dans leur course rapide la terre, la mer et les cieux, qu'ils disperseraient dans l'espace. Mais, craignant ces ravages, le tout-puissant maître de l'Olympe les a emprisonnés dans des cavernes ténébreuses, et a entassé sur leur cachot d'énormes montagnes ; il leur a donné un roi qui, soumis lui-même à sa volonté suprême, devait, suivant ses ordres, tantôt leur serrer, tantôt leur lâcher la bride.

C'est ce roi que Junon vient implorer […].

D'un revers de lance, Eole frappe la paroi de la montagne où est creusée sa caverne : aussitôt les vents se rangent en ordre de bataille et se précipitent par la sortie que leur maître vient d'ouvrir. Ils balaient la terre en trombe. D'un seul coup, l'Eurus, le Notus, l'Africus, pleins d'orages, s'abattent sur la mer et font rouler d'énormes vagues jusqu'au rivage. Alors les cris des hommes montent dans le ciel avec le grincement des cordages ; les nuages cachent soudain le ciel et la lumière du jour. Les Troyens ne voient plus rien : une nuit noire est tombée sur la mer. Le tonnerre éclate, les éclairs brillent de toutes parts, et l'univers entier sent la menace de mort.

Virgile, *Enéide*, Livre I, vers 50-91

Éos, l’Aurore

Fille des Titans Hypérion et Théia, Eos, comme son frère Hélios et sa sœur Séléné, règle l’évolution de la lumière céleste. Déesse de l’aurore, chaque jour, elle sort de sa couche, sur les rivages orientaux de l’Océan pour dissiper les ombres de la nuit. Elle est souvent identifiée à la déesse primordiale Héméra, « Jour ». Menant un char d’or tiré de chevaux ailés, ou volant de ses propres ailes, elle annonce l’arrivée d’Hélios ; dans les poèmes homériques, elle escorte même tout au long du jour le char de son frère. Ses épithètes rappellent son rôle : « la matinale », « la première née », ou décrivent son doux éclat : « aux doigts de rose, aux bras d’or, aux sandales brillantes, à la tunique safran, au trône d’or ». Comme Hélios, du haut du ciel, elle voit tout dans les palais des immortels ou sur la terre des humains. Même le roi des dieux doit se défier d’elle quand il veut agir en secret. Unie à Astraios, fils du Titan Crios, elle donne naissance aux Vents : Borée, Zéphyr, Notos, puis aux étoiles qui peuplent le ciel, dont Eosphoros, « qui apporte l’aurore » (la planète Vénus visible juste avant le jour, que l’on a longtemps prise pour une étoile, « l’étoile du berger »).

Mais ses aventures avec des mortels, plus mouvementées, inspirent davantage les poètes. Eos s’enflamme aisément pour les beaux jeunes gens : Tithon, CÉPHALE, Orion, Phaéton… Elle vit avec eux des passions, mais qui, hélas, en raison du déséquilibre des conditions, finissent souvent mal. Est-ce la générosité de la lumière, sur tous répandue, que reflète cette conduite audacieuse ou est-ce la vengeance d’Aphrodite qui, jalouse qu’Eos ait dormi avec Arès, la condamne à d’impossibles amours ? Eos enlève Orion, ce qui irrite les dieux, Artémis tue le géant d’une flèche, il deviendra une constellation. Elle enlève Céphale sur le sommet de l’Hymette pour l’emporter en Syrie : épris de sa femme, il résiste ; elle le convainc de l’infidélité de son épouse, et il cède. Eos conçoit de lui Phaéton, puis rend Céphale à son épouse.

Son idylle avec Tithon, fils du roi de Troie Laomédon, dure davantage. Elle l’installe dans son palais océanique et se précipite chaque soir pour l’y retrouver, elle s’arrache difficilement à ses bras le matin. Bref elle l’aime assez pour en faire son compagnon officiel et prier Zeus de le rendre immortel, mais elle oublie de demander aussi pour lui la jeunesse éternelle. Aussi longtemps qu’il reste beau, elle continue de vivre avec lui ; plus tard elle le

soigne jusqu’à ce qu’il s’affaiblisse au point que sa voix même s’éteint. Elle le transforme alors en cigale (ou en sauterelle) à jamais cachée dans la chambre de leurs amours. De Tithon, elle a eu deux fils, Emathion et surtout Memnon. Le garçon qui vit en Ethiopie, en conduit les troupes à Troie pour lutter contre les Grecs. Sa mère obtient ses armes d’Héphaïstos. Memnon tue de nombreux guerriers grecs, dont Antiloque, fils de Nestor. Malheureusement, il ose défier Achille. Zeus pèse les destins des deux jeunes gens, tandis que leurs mères, Thétis et Eos, prient pour la vie de leurs fils respectifs, c’est Achille qui doit l’emporter. Zeus accorde en compensation à Eos l’immortalité pour Memnon ; les Vents emportent son corps en Ethiopie. Sa mère pleure si amèrement sa mort que ses larmes abondantes donnent naissance à la rosée. Une belle légende dit que la statue de Memnon, en Ethiopie, se mettait à chanter au lever de l’aurore.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

> 🕮 Déjà, sortie du lit de Tithon, l’Aurore a chassé du ciel les ténèbres glacées ; de ses cheveux elle exprime la rosée, et le Soleil, la suivant, colore son visage. Lucifer, à travers les nuages, tourne vers elle les feux tardifs de son char, et se retire lentement de l’éther, qui n’est plus son domaine. Puis le dieu de la lumière envahit le monde, et ne permet pas même un rayon à sa sœur.

Stace, *Thébaïde*, Livre II, vers 134-140

📖 Eos au trône d’or enlève Tithon, un humain, semblable par sa beauté aux Immortels. Elle va demander au fils de Cronos qui amasse les nuées qu’il devienne immortel et vive toujours ; Zeus consent par un signe de tête, et il exauce son désir. Mais Eos, l’insensée, ne songe pas à demander pour lui la jeunesse pour le soustraire à la cruelle vieillesse. Aussi longtemps qu’il possède la jeunesse chère à tous, charmé par Eos au trône d’or, née au matin, il habite, aux limites de la terre, sur les bords de l’Océan. Mais, dès que les premiers cheveux blancs apparaissent sur sa belle tête, et que sa barbe blanchit, la vénérable Eos s’éloigne de son lit. Elle le nourrit encore, dans sa demeure, de blé et d’ambroisie, et elle lui donne de beaux vêtements. Mais quand il atteint l’odieuse vieillesse, sans pouvoir remuer ses membres ni se lever, Eos pense que le mieux est de le déposer dans la chambre nuptiale dont elle ferme les portes brillantes. Là, sa voix coule, sans être jamais entendue, et la force n’est plus qui animait autrefois ses membres souples.

Hymnes homériques, « A Aphrodite », vers 218-239

📖 Aurore, en deuil de son fils Memnon, fait descendre le Soleil et demande à la Nuit de venir plus tôt et de tromper l’armée ennemie, afin qu’elle puisse saisir son fils, sans doute avec la permission de Zeus. Vois, Memnon enlevé se tient sur le bord du tableau. Où se trouve-t-il ? Dans quelle région du monde ? On ne peut voir en aucun lieu de tombe de Memnon, mais en Ethiopie, il a été transformé en une statue de marbre blanc. Il est représenté assis ; lorsque les rayons du Soleil touchent ses lèvres, comme un plectre frappe une lyre, une voix s’élève, et cet artifice console Aurore.

Philostrate, *Galerie de tableaux*, Livre I, chapitre 7

Épiméthée

Fils du Titan Japet et de sa sœur Thémis ou de l'Océanide Clymène, Epiméthée est le frère de Prométhée. *Prometheus* « le prévoyant, celui qui réfléchit avant » et *Epimetheus* « celui qui réfléchit après coup » forment un couple antithétique. En effet, ce dernier est aussi impulsif et irréfléchi que son frère est prudent et avisé.

Les deux frères sont à l'origine de la vie sur terre soit sous le règne de Cronos, soit sous celui de Zeus. Selon des versions, ils ont modelé les êtres vivants dans de l'argile ou les dieux l'ont fait eux-mêmes puis leur ont donné une certaine quantité de dons à répartir entre leurs créatures. Malheureusement, Epiméthée épuise les qualités disponibles en dotant les animaux, et laisse Prométhée démuni pour équiper les humains. Celui-ci ne voit pas d'autre solution que de dérober aux dieux le feu et les techniques qui leur permettront de se protéger. Zeus le punit comme tous ceux qui s'attaquent à ses prérogatives, par un supplice perpétuel : il est enchaîné sur le mont Caucase où un aigle ou un vautour vient dévorer son foie sans cesse régénéré.

La punition d’Epiméthée, entraînant la perte du genre humain, est plus subtile. Zeus fait fabriquer par Héphaïstos la première femme mortelle, Pandore. Dotée de toutes les grâces et animée d’un souffle de vie par Athéna, il l’envoie à Epiméthée. Malgré les mises en garde de son frère, l’étourdi s’empresse de l’épouser. Or les dieux lui ont offert en cadeau de mariage une jarre bien close contenant tous les maux. Et bien sûr, elle ouvre la jarre, les maux se répandent sur la terre, les humains se comportent de plus en plus mal, si bien que les dieux décident de tous les noyer dans un déluge généralisé.

Mais de même que Zeus finit par pardonner son crime à Prométhée, il épargne la descendance d’Epiméthée et Pandore : leur fille Pyrrha et son mari Deucalion, fils de Prométhée, survivent au déluge. Tous deux créeront une nouvelle humanité. Les dieux auraient-ils compris que sans les hommes, ils ne sont rien ?

- Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 C’était à l’époque où les dieux existaient déjà, mais où les races mortelles n’existaient pas encore. Quand arriva le temps marqué par le destin pour leur création, les dieux les façonnèrent à l’intérieur de la terre avec un mélange de terre, de feu et de toutes les substances qui se combinent avec le feu et la terre. Le moment de les mettre au jour approchant, ils chargèrent Prométhée et Epiméthée de les équiper et d’attribuer à chacun les qualités appropriées. Epiméthée demanda à Prométhée de le laisser faire lui-même la distribution. « Quand j’aurai fini, dit-il, tu viendras l’examiner. » Sa demande accordée, il fit le partage.

Il attribua aux uns la force sans la vitesse, aux autres la vitesse sans la force. Il donna des armes à ceux-ci, en priva ceux-là, mais il imagina pour eux d’autres moyens de se sauver : à ceux qu’il logeait dans un corps de petite taille, il donna des ailes pour fuir ou un refuge souterrain ; pour ceux qui avaient l’avantage d’être grands, leur taille suffit à les protéger. Il appliqua ce procédé de compensation à tous les animaux. […] Quand il leur eut fourni les moyens d’échapper à une destruction mutuelle, il voulut les aider à supporter les saisons de Zeus : il imagina pour cela de les revêtir de fourrures et de peaux épaisses, suffisantes pour les garantir du froid ou les protéger contre la chaleur et pouvant servir, pendant leur sommeil, de couvertures naturelles adaptées à chacun d’eux ; il les chaussa aussi soit de sabots de corne, soit de peaux calleuses et dépourvues de sang. Ensuite il leur fournit des aliments variés suivant les espèces, aux uns l’herbe du sol, aux autres les fruits des arbres, aux autres encore des racines ; à quelques-uns même il donna d’autres animaux à manger, mais il limita leur fécondité et multiplia celle de leurs victimes, pour assurer le salut de la race.

Or Epiméthée, qui n’était pas très réfléchi, avait, sans y prendre garde, dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait. Il lui restait la race humaine à équiper, et il ne savait que faire. Dans cet embarras survient Prométhée pour inspecter le travail. Il voit les animaux bien pourvus, mais l’homme nu, sans chaussures, ni couverture, ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l’amener du sein de la terre à la lumière. Devant cette difficulté, ne sachant quel moyen de salut trouver pour l’homme, Prométhée se décide à dérober la connaissance des arts et techniques d’Héphaïstos et d’Athéna, et en même temps le feu, – car, sans feu, cette connaissance est impossible et

inutile, – puis il en fait présent à l'homme. C'est ainsi que l'homme fut mis en possession des arts utiles à la vie.

Platon, *Protagoras*, 320c-321d

Érèbe, les Ténèbres

Erèbe est issu de Chaos. A l’origine, sa sœur jumelle, Nyx, la Nuit, et lui s’unissent pour engendrer leurs parfaits contraires, les principes lumineux Ether, le Ciel lumineux, et Héméra, le Jour. Le matin, Héméra, bientôt assistée par l’Aurore, refoule les Ténèbres dans l’Erèbe ; le soir, la Nuit étend ses voiles sur le Ciel lumineux. L’alternance du jour et de la nuit fait entrer le monde dans le temps.

Les Anciens se représentent les Ténèbres enveloppant le monde sensible, aussi bien au-dessus qu’en dessous de la Terre. C’est ainsi que l’Erèbe devient une région des Enfers. Il est assimilé au Tartare chez Homère et Hésiode. La Nuit et ses enfants, de même qu’Hadès, le roi des Enfers, y habitent.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 Du Chaos naquirent Erèbe, les Ténèbres, et Nyx, la Nuit noire. Nyx à son tour donna naissance à Ether et Héméra, la Lumière du jour, qu’elle avait conçus en s’accouplant avec Erèbe.

Hésiode, *Théogonie*, vers 123-125

📖 L’Aurore se leva, chassant dans l’Erèbe les ténèbres épaisses, et répandit dans l’espace ses rayons éclatants.

Quintus de Smyrne, *La fin de l'*Iliade, Chant XII,
vers 117-118

Érechthée ou Érichthonios

Confondu à l’origine avec son grand-père Erichthonios, fils d’Héphaïstos et de la Terre, le premier Erechthée est né dans d’étranges circonstances. En apercevant Athéna, venue lui commander des armes dans son atelier, le dieu forgeron ne peut réprimer son désir et se précipite sur elle : son sperme se répand sur la jambe de la déesse vierge qui le repousse, excédée. Elle s’essuie avec un pan de tissu et le jette au sol. La Terre ainsi fécondée donne le jour à Erichthonios, dont le nom signifie « né du sol » en grec.

Bien qu’elle ne soit pas à proprement parler la mère de ce rejeton monstrueux, mi-homme, mi-serpent, Athéna le fait garder par un dragon à l’insu des autres dieux avant de l’enfermer dans une corbeille et de le confier aux trois filles de Cécrops, le fondateur mythique d’Athènes, lui-même né d’Héphaïstos et de la Terre. Elle leur recommande de ne l’ouvrir sous aucun prétexte. Mais leur curiosité, féminine bien entendu, les pousse à regarder le précieux dépôt. Prises de panique à la vue de l’enfant flanqué de deux serpents en guise de jambes, elles se jettent du haut de l’Acropole. Erichthonios est alors

recueilli et élevé par Athéna dans l’enceinte sacrée de son temple.

Devenu adulte, Erechthée reçoit le pouvoir de Cécrops. Dans certaines versions du mythe, il est tout simplement le fils de ce roi et il introduit à Athènes le culte d’Athéna, à qui il fait construire un temple sur l’Acropole. Son fils Pandion lui succède sur le trône.

Par la suite, à mesure que se précise la tradition, le second Erecthée se distingue de son ancêtre pour entrer dans la chronologie des premiers rois d’Athènes. Fils de Pandion, il lui succède après sa mort. Pendant le règne d’Erechthée, une guerre éclate entre Athènes et Eleusis qui compte parmi ses alliés le roi de Thrace Eumolpos, fils du dieu Poséidon. Erechthée consulte l’oracle de Delphes sur l’issue du combat : il lui faut sacrifier l’une de ses filles pour obtenir la victoire. Or les quatre filles d’Erechthée sont liées par un serment : si l’une doit mourir, les autres l’accompagneront dans la mort. Elles donnent donc ensemble leur vie pour sauver leur patrie. Grâce à ce sacrifice, les Athéniens sont victorieux, mais Erechthée a tué Eumolpos au cours de la bataille. Poséidon, furieux de la mort de son fils, le tue d’un coup de trident ou demande à Zeus de le foudroyer.

Diodore rapporte une tradition selon laquelle Erechthée serait venu d’Egypte, ce qui ferait

d’Athènes une colonie égyptienne.

📖 *La Corneille raconte ce qu’elle a vu :*

Athéna avait enfermé Erichthonius, un enfant né sans mère, dans une corbeille d’osier, qu’elle confia, en leur défendant de l’ouvrir, aux trois filles de Cécrops l’hybride. Cachée sous l’épais feuillage d’un ormeau, j’observais les trois princesses. Hersé et Pandrose surveillent sans tricher l’objet qui leur a été confié, mais Aglauros, traitant ses sœurs de timorées, défait les liens qui fermaient la corbeille et l’ouvre. A l’intérieur elles découvrent un bébé et un serpent couché à côté de lui.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre II, vers 553-561

📖 Les Egyptiens prétendent aussi qu’Erechthée, ancien roi d’Athènes, était originaire d’Egypte, et ils en apportent les preuves suivantes : selon une croyance généralement accréditée, une grande sécheresse désola tout le continent, à l’exception de l’Egypte, qui en fut préservée par sa position naturelle. Cette sécheresse faisait périr les hommes et les fruits. Erechthée se souvenant de sa double origine fit alors transporter du blé de l’Egypte à Athènes, dont il fut nommé roi par la reconnaissance publique. Après avoir accepté la royauté, il institua à Eleusis les initiations et les mystères de Déméter, d’après les rites égyptiens. C’est à cette époque que la tradition place l’apparition de Déméter en Attique et l’importation des céréales à Athènes a donné lieu à la croyance que Déméter fit connaître la première la culture de ses fruits. Les Athéniens affirment que l’apparition de Déméter et le don du blé arrivèrent sous le règne d’Erechthée, à une époque où il n’y avait pas de récoltes faute de pluie. De plus, les initiations et les mystères de cette déesse furent alors établis à Eleusis, où les Athéniens observent les mêmes rites que les Egyptiens. Enfin, les Athéniens sont les seuls Grecs qui jurent par Isis. Par leurs opinions et leurs mœurs, ils ressemblent le plus aux Egyptiens.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre I, chapitre 29

Érinyes

▷ Furies

Personnification de la vengeance poursuivant les criminels, les Erinyes sont des puissances primitives terrifiantes appartenant à la génération qui a précédé les dieux de l’Olympe.

Parfois évoquée au singulier de manière générique, l’Erinye est l’incarnation d’une justice ancestrale, du type du « talion » et de la « vendetta », réclamant le sang pour le sang : elle est chargée de punir tout particulièrement les crimes qui ont été commis dans la famille, comme le parricide d’Œdipe ou le matricide d’Oreste. Hésiode en fait trois monstres femelles, nommées Alecto (« l’Implacable » en grec), Tisiphone (« la Punition du meurtre ») et Mégère (« l’Envie ») : elles sont nées de Gaia, la Terre, fécondée par le sang d’Ouranos, le Ciel, émasculé par son fils Cronos. Souvent comparées à des chiennes flairant la trace de leur proie, elles sont représentées avec des ailes, les cheveux hérissés de serpents, brandissant des torches ou des fouets, parcourant l’Erèbe, les ténèbres infernales.

Associées par leur fonction à « l'Egareuse » Atè et aux Moires qui surveillent les destinées, les Erinyes punissent la démesure des humains, maintenant ainsi l'ordre universel, imposé par « l'impérieuse Nécessité » à laquelle obéit Zeus lui-même. Comme le dit un aphorisme d'Héraclite, « le Soleil ne doit pas dépasser ses limites, sinon les Erinyes, auxiliaires de la Justice, sauront le retrouver. » C'est pourquoi elles persécutent les coupables sans relâche et torturent leur conscience par le remords jusqu'à la folie.

Pour détourner leur colère et attirer leurs bonnes grâces, on honore les Erinyes par divers cultes et prières sous le nom d'Euménides – « les Bienveillantes » en grec : c'est un euphémisme qui permet de les flatter tout en évitant de prononcer l'appellation redoutée d'Erinye.

Mettant en scène la tragique histoire des Atrides, la trilogie d'Eschyle (*Agamemnon*, *Les Choéphores*, *Les Euménides*) suit le parcours de la malédiction et de la vengeance : au bout de la chaîne maudite, Oreste est délivré des Erinyes, qui le poursuivent pour punir le meurtre de sa mère Clytemnestre, grâce au jugement du premier tribunal humain, instauré par Athéna sur l'Aréopage à Athènes. Devenues les Euménides, les « vieilles déesses » qui incarnaient

« le fléau vengeur » sont symboliquement enfouies sous terre par Athéna comme divinités protectrices de sa cité.

Dans le monde romain, les Erinyes sont assimilées aux Furies, démons du monde infernal tourmentant les âmes des morts dans les croyances populaires primitives.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Gaia souffrait beaucoup à cause de la perte de ses enfants, les Cyclopes, précipités dans le Tartare par Ouranos. C'est pourquoi elle persuada les Titans d'attaquer leur père Ouranos et elle donna une faucille en adamantium comme arme au plus jeune d'entre eux, Cronos. Tous ensemble, les Titans assaillirent Ouranos, sauf Océan. Cronos coupa les parties génitales de son père et les jeta dans la mer : des gouttes de sang qui s'étaient répandues naquirent les Erinyes, Alecto, Tisiphone et Mégère. Ainsi, après avoir détrôné leur père, les Titans ramenèrent à la lumière leurs frères emprisonnés dans le Tartare et ils confièrent le pouvoir à Cronos.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre I, chapitre 1, 4

📖 *Oreste vient de tuer sa mère Clytemnestre.*

ORESTE. – Je m'en vais au pays d'Apollon Loxias, je fuis ce sang qui est aussi le mien. […] Ah !… Ah ! Qui va là ?… Des servantes… ces femmes-là, comme des Gorgones, toutes de noir vêtues, grouillant de serpents en masse compacte… Je ne peux pas rester !…

LE CORYPHÉE. – Quels fantômes t'agitent comme une toupie, toi qui étais le plus cher à ton père ? Tiens bon ! ne crains rien après une telle victoire !

ORESTE. – Ce ne sont point des fantômes, ces tourments : voici visibles les chiennes vengeresses de ma mère.

LE CORYPHÉE. – Le sang est encore frais sur tes mains : c'est de là que vient le trouble qui tombe sur ton esprit.

ORESTE. – Seigneur Apollon, les voilà qui pullulent et de leurs yeux dégoutte un sang horrible ! […] Vous ne les voyez pas, mais moi, je les vois. Je suis traqué, je ne peux pas rester plus longtemps.

Eschyle, *Les Choéphores*, vers 1046-1062

📖 *La Pythie, prêtresse d'Apollon à Delphes, découvre Oreste, qui s'est réfugié dans le temple du dieu, et les Erinyes, qui le pourchassent.*

LA PYTHIE. – Horrible à dire, horrible à voir de ses yeux, ce qui me chasse du temple d'Apollon Loxias ! Les forces me manquent, je ne puis ni marcher, ni me tenir debout ! […] J'entre dans le sanctuaire orné de couronnes et je vois sur l'ombilic un homme abominable accroupi en suppliant, ses mains dégouttantes de sang, avec une épée dégainée, et tenant un rameau d'olivier enveloppé de bandelettes de laine blanche. Devant cet homme dort une effrayante troupe de femmes assises sur les sièges. Des femmes ! Plutôt des Gorgones ! […] Elles sont sans ailes, noires et horribles. Elles ronflent avec un bruit épouvantable, et leurs yeux versent d'affreuses larmes, et leur vêtement est tel qu'on ne doit pas en porter de semblable devant les images des dieux, ou sous le toit des hommes.

Eschyle, *Les Euménides*, vers 34-54

📖 *Toujours à la poursuite d'Oreste, les Erinyes ont flairé sa trace à Athènes où le jeune prince est venu chercher l'aide de la déesse Athéna.*

LE CORYPHÉE (*le chef du chœur constitué par les Erinyes*). – Allons ! Voici visible la trace de l'homme ! Suis donc l'indice de ce guide muet ! Comme le chien sur la piste du faon blessé, nous suivons la piste du sang goutte à goutte. Brisées de tant de fatigues, nos côtes sont haletantes. Nous avons transhumé par tous les lieux de la terre. J'ai volé sans ailes à travers la mer, en le poursuivant, et je n'étais pas moins rapide que son navire. Et, maintenant, il est là, blotti quelque part. L'odeur du sang humain me sourit !

LE CHŒUR. – Regardons ! Regardons encore ! Regardons partout, de peur qu'il prenne la fuite, impuni, le meurtrier de sa mère ! (*Voyant*

Oreste.) Quoi ! le voici qui a trouvé de nouveau un refuge : il entoure de ses bras l'image d'une déesse, il veut être jugé à cause de son crime. Mais cela ne se peut pas ! O dieux ! le sang d'une mère, une fois versé, est ineffaçable. Il coule et il est absorbé par le sol. Il te faut expier ton crime, il faut que je boive à ton corps vivant la rouge et horrible liqueur, il faut que je me nourrisse du breuvage imbuvable. Je te dessécherai tout vif, je t'entraînerai sous terre, afin que tu sois châtié du meurtre de ta mère. Et là, tu verras alors frappés d'un juste châtiment tous ceux qui ont outragé ou les hommes, ou les dieux, ou leur hôte, ou qui ont méprisé leurs chers parents. Chacun a le châtiment qu'il mérite, car Hadès est le grand juge des mortels sous la terre : il voit tout et il inscrit tous les comptes.

Eschyle, *Les Euménides*, vers 244-275

Éris, la Discorde

Généralement considérée comme la fille de Nyx, la Nuit, Eris personnifie la discorde dont elle porte le nom (*éris*, « querelle » et « rivalité » en grec).

Dans sa *Théogonie*, Hésiode donne à Eris de nombreux enfants : ce sont des abstractions représentant les fléaux comme de mauvais génies qui accablent les hommes ; cependant, dans *Les Travaux et les Jours*, il distingue deux types de rivalité : l'une mauvaise qui pousse à la guerre, l'autre bénéfique qui entretient l'esprit d'émulation.

Pour Homère, Eris est la compagne d'Arès sur les champs de bataille, tandis que les poètes et auteurs tragiques voient surtout en elle la première responsable de la guerre de Troie. Eris joue en effet un rôle décisif dans la légende des noces de Thétis et Pélée : venue à la cérémonie sans y avoir été invitée, elle lance au milieu de l'assemblée la fameuse pomme dite de discorde qui provoque la dispute entre les trois déesses Héra, Athéna et Aphrodite. Zeus choisit alors le berger Pâris, fils du roi de Troie, pour arbitrer le conflit. Chaque déesse tente de soudoyer le jeune homme par des présents prestigieux, mais, dédaignant l'empire de la terre offert par Héra et la

victoire au combat promise par Athéna, Pâris choisit Aphrodite qui lui assure l'amour de la plus belle femme du monde : Hélène. Son enlèvement déclenche les hostilités entre les Grecs et les Troyens : Eris peut ainsi savourer sa revanche en suscitant le carnage.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 *Eris est née de Nyx, la Nuit.*

A son tour l'odieuse *Eris* (discorde) donna naissance à *Ponos* (travail) source de peine, *Léthé* (oubli), *Limos* (faim), *Algea* (douleurs) sources de larmes, *Hysminai* (combats), *Machai* (batailles), *Phonoi* (meurtres), *Androktasiai* (massacres d'hommes), *Neikea* (disputes), *Pseudologoi* (paroles mensongères), *Amphilogiai* (contestations), *Dysnomia* (mauvaise législation), *Atè* (égarement), son habituelle compagne, et *Horkos* (serment), le plus grand des fléaux pour les hommes qui vivent sur la terre, lorsque, de son plein gré, l'un d'eux a commis un parjure.

Hésiode, *Théogonie*, vers 226-232

📖 En vérité, il n’existe pas sur la terre une seule espèce d’Eris, mais deux : l’une est digne d’éloge pour celui qui la connaît, l’autre de blâme ; elles sont animées d’un esprit très différent. L’une excite la guerre désastreuse et la discorde, la cruelle ! nul homme ne la chérit, mais tous, d’après la volonté des dieux, sont contraints d’honorer cette accablante Eris. L’autre, la première, c’est la Nuit ténébreuse qui l’a enfantée : le fils de Cronos, qui habite au sommet des cieux, l’a placée aux racines mêmes de la terre et il l’a rendue bien meilleure pour les humains. Elle pousse au travail les mortels, même les plus indolents, car l’homme qui néglige le travail, s’il jette les yeux sur un autre homme devenu riche, s’empresse à son tour de labourer, de planter, de mettre en ordre sa maison. Le voisin envie le voisin qui tâche de s’enrichir : cette Eris (rivalité) est bonne pour les mortels. Ainsi le potier est jaloux du potier, le menuisier du menuisier, le mendiant du mendiant et le chanteur du chanteur.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 11-26

📖 Arès poussait les uns, Athéna aux yeux pers stimulait les autres ; avec eux Deimos (l’Epouvante), Phobos (la Peur) et Eris (la Discorde) aux fureurs sans mesure, tout à la fois sœur et compagne de l’homicide Arès. Elle est petite d’abord lorsqu’elle se dresse, mais bientôt elle touche du front le ciel et de ses pieds foule la terre. C’est donc elle qui, une fois de plus, vient semer chez tous la dispute cruelle, allant de proche en proche et grossissant la plainte des guerriers.

Homère, *Iliade*, Chant IV, vers 439-445

📖 Déjà l’hymen de Pélée faisait retentir de chants mélodieux les montagnes de Thessalie et Ganymède, obéissant au maître des dieux, versait le nectar aux convives ; toute la cour céleste s’empresse d’honorer de sa présence les noces de Thétis, la blanche sœur d’Amphitrite. […] Mais Chiron et Pélée repoussent Eris, la Discorde, sans se mettre en peine des suites d’un pareil affront. Elle secoue ses blonds cheveux et le vent fait voler ses boucles ondoyantes : percée des traits de l’Envie, porte en tous lieux ses pas inquiets et cherche les moyens de troubler le festin des dieux. […] Elle se souvient alors du jardin des Hespérides, où croissent des pommes d’or ; elle espère avoir trouvé la plus belle source de dissensions : elle se flatte d’exciter par là une guerre mémorable. Eris va donc chercher l’une de ces pommes, la jette au milieu du festin et répand ainsi le trouble entre les déesses.

Collouthos, *L’Enlèvement d’Hélène*, vers 17-62

📖 LA NÉRÉIDE PANOPE. – Hier, as-tu vu, Galéné, ce que la Discorde a fait au repas, en Thessalie, parce qu’on ne l’avait pas invitée à ce banquet ?

LA NÉRÉIDE GALÉNÉ. – Je n’étais pas de votre banquet. Poséidon m’avait ordonné, Panope, de veiller, pendant ce temps, à ce que la mer fût tranquille. Qu’a donc fait la Discorde, qui n’avait pas été invitée !

PANOPE. – Thétis et Pélée se retiraient dans la chambre nuptiale, conduits par Amphitrite et Poséidon. Alors Eris, la Discorde, sans être vue, et profitant de ce que les uns buvaient, les autres causaient avec bruit ou bien écoutaient la lyre d’Apollon et les chants d’Arès, jette au milieu de la salle une pomme magnifique, toute d’or, chère Galéné, et sur laquelle était écrit : « A la plus belle ! » La pomme roule, comme à dessein, vers l’endroit où étaient couchées Héra, Aphrodite et Athéna. Hermès la ramasse et lit l’inscription. Nous autres Néréides, nous gardons le silence. Que faire à côté de si grandes déesses ? Elles, au contraire, réclament, chacune, la pomme, prétendant y avoir droit, et, si Zeus ne les eût séparées, l’affaire en serait venue aux coups. Alors le dieu : « Je ne veux pas, dit-il, décider entre vous (elles avaient voulu, en effet, le prendre pour arbitre), mais descendez sur le mont Ida, auprès du fils de Priam. C’est un bon juge en fait de beauté, un vrai connaisseur, et il ne vous jugera pas mal ! »

GALÉNÉ. – Qu’ont fait alors les déesses, Panope ?

PANOPE. – Elles se rendent aujourd’hui, je crois, au mont Ida, et quelqu’un viendra sans doute avant peu nous annoncer quelle est la préférée.

GALÉNÉ. – Je te le dis d’avance, aucune autre ne sera victorieuse, puisque Aphrodite combat, ou bien le juge n’y verra pas clair !

Lucien, *Dialogues marins*, « Panope et Galéné », 5 (texte complet)

📖 Le long d’une route étroite, Héraclès cheminait. Il aperçoit à terre un objet qui ressemble à une pomme et il veut l’écraser : l’objet double de volume. A cette vue, Héraclès le piétine plus violemment encore et le frappe de sa massue. L’objet qui s’enfle encore en volume obstrue tout le chemin. Le héros alors jette sa massue et resta là, en proie à l’étonnement. Sur ces entrefaites, Athéna lui apparaît et lui dit :

– Arrête, Héraclès, et cesse de t’étonner ! Cet objet, c’est l’esprit de dispute (*eris*) et le goût des querelles : si on le laisse tranquille, il reste petit, tel qu’il était d’abord ; si on le combat, voilà comment il s’enfle.

Cette fable montre que les combats et les querelles sont cause de grands dommages.

Esope, *Fables*, « Héraclès et Athéna » (texte complet)

Éros, l’Amour

▷ Cupidon

Dans la mythologie antique coexistent deux figures d’Eros, le dieu de l’Amour, qui n’ont ni la même origine, ni la même signification symbolique. L’ancien Eros est décrit comme un jeune homme nu aux ailes d’or, un génie des airs rapide et resplendissant. Le plus récent prend d’abord l’apparence d’un bel adolescent, puis d’un petit enfant. Toujours ailé, il se sert de son arc ou d’une torche enflammée pour distribuer les plaisirs et les tourments de l’amour.

Le premier Eros apparaît peu après le Chaos, c’est le principe d’amour ou d’attraction qui va rendre possible la création de l’univers. Appelé aussi Phanès, « celui qui apparaît » ou « qui fait apparaître », ou Protogonos, « le premier-né » dans la cosmogonie orphique, il surgit en tourbillonnant d’un œuf cosmique et de son mouvement naît le monde. Les éclats de l’œuf qui se brise à sa naissance deviendront le Ciel, la Terre et l’Océan, enclenchant la succession des générations divines jusqu’à Zeus. Dans certaines versions, Zeus avale ensuite Eros, marquant le commencement d’un nouveau cycle.

Après le triomphe des Olympiens apparaît l'autre Eros, le jeune éphèbe puis l'amour angelot qui décoche ses flèches aux dieux et aux humains. Ses origines et sa généalogie varient selon les traditions. Homère attribue sa naissance à Aphrodite et Arès, amants adultères. *Le Banquet* de Platon, dialogue consacré à l'amour, en donne plusieurs, dont les plus célèbres sont celles de Phèdre, qui rappelle son ancienneté, celle d'Aristophane fondée sur le mythe de l'androgyne, et celle qui fait de l'Amour le fils de l'Abondance et de la Pauvreté, rapportée par Socrate lui-même.

Eros suscite l'amour des couples tant hétérosexuels qu'homosexuels, admis dans la société grecque. A l'occasion, il se révèle bourreau des cœurs. Mais quand il est pris à son propre piège, comme avec la belle Psyché, il sait offrir la félicité éternelle.

L'Amour, principe de vie, est omniprésent dans la mythologie antique. Il prend de nombreuses apparences, de la plus abstraite à la plus concrète, de l'attraction vertigineuse des origines au visage joufflu du petit Cupidon. A l'époque classique, sa puissance ne s'exerce plus sur l'univers entier mais seulement sur le cœur des dieux et des humains, qu'il soumet à l'attraction du désir et aux feux de la passion. Il

représente aussi bien l’attirance sexuelle, le désir charnel, que l’amour désincarné de la philosophie, en passant par toutes les formes du sentiment ou de la passion amoureuse. Il est relégué, tant par le culte que par les arts, dans l’orbite de sa mère Aphrodite.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 Au commencement était le Chaos, et la Nuit et le noir Erèbe et le vaste Tartare, mais ni la terre, ni l’air, ni le ciel n’existaient. Dans le sein infini de l’Erèbe tout d’abord la Nuit aux ailes noires produit un œuf sans germe, d’où, dans le cours des saisons, naquit Eros le désiré au dos étincelant d’ailes d’or, Eros semblable aux rapides tourbillons du Vent.

Aristophane, *Les Oiseaux,* vers 693-697

📖 C’est un grand dieu que l’Amour, il est vraiment digne d’être honoré des dieux et des hommes par bien des aspects, mais surtout à cause de son ancienneté, car il n’y a pas de dieu plus ancien que lui. En voici la preuve : il n’a ni père ni mère. Jamais ni conteur ni poète n’a cité leurs noms. Hésiode met avant tout le Chaos,

« Vient ensuite la Terre aux larges flancs, base inébranlable de toutes choses, et l’Amour… »

Par conséquent, Hésiode fait succéder au Chaos la Terre et l’Amour. Parménide a dit de son origine :

« L’Amour est le premier dieu qui fut conçu. »

[…] Ainsi, d’un avis unanime, il n’existe pas de dieu plus ancien que l’Amour. Et c’est aussi de tous les dieux celui qui fait le plus de bien aux hommes. Car je ne connais pas de plus grand avantage pour un jeune homme que d’avoir un amant vertueux, et pour un amant que d’aimer quelqu’un de vertueux. Ni la noblesse, ni les honneurs, ni les richesses, rien ne peut mieux que l’Amour inspirer à l’homme ce qu’il faut pour bien se conduire, c’est-à-dire la honte du mal et la recherche

du bien. Or sans ces deux sentiments, il est impossible, pour un individu comme pour un Etat, de jamais rien faire de beau ni de grand.

Platon, *Le Banquet*, 178a-178d

📖 La nature humaine était primitivement bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. D'abord, il y avait trois sortes d'hommes, les deux sexes qui subsistent encore, et un troisième composé des deux premiers et qui les renfermait tous deux : il s'appelait androgyne. Il a été détruit, et la seule chose qui en reste, est le nom qui est devenu une insulte.

Tous les hommes avaient un corps sphérique, des épaules et des côtes réunies en un seul bloc, quatre bras, quatre jambes, deux visages parfaitement semblables dans des directions opposées, sortant d'un seul cou et tenant à une seule tête, quatre oreilles, un sexe double, et tous les autres organes de même. Ils se tenaient debout comme nous, mais ils n'avaient pas besoin de se tourner pour aller où ils voulaient. Quand ils voulaient aller plus vite, ils avançaient en tournant sur leurs huit membres, comme ceux qui font la roue les pieds en l'air.

[…] Comme ils étaient très forts et courageux, ils se lancèrent à l'assaut du ciel et eurent l'audace de se battre contre les dieux, comme Ephialte et d'Otos, dont parle Homère. Zeus examina avec les dieux ce qu'on pouvait faire pour remédier à cette situation. […] Il leur expliqua son idée :

– Je crois avoir trouvé le meilleur moyen de préserver les hommes et de les calmer, c'est de diminuer leurs forces. Je vais les couper en deux pour les affaiblir. Nous en tirerons un avantage supplémentaire : ils seront plus nombreux à nous servir ! Ils marcheront debout sur deux jambes seulement. Et, si après cette punition ils sont toujours aussi effrontés, je les couperai encore en deux, et ils seront réduits à marcher sur une seule jambe, comme ceux qui dansent sur des outres à la fête de Dionysos.

Après cette déclaration le dieu opéra la scission décidée.

[…] Après cette division, chaque moitié cherchait à rejoindre celle qui lui appartenait. Lorsqu'elles s'étaient retrouvées, elles s'enlaçaient avec un désir si avide de retrouver leur unité primitive, qu'elles mouraient de faim et de langueur dans cet embrassement, car elles ne

voulaient rien faire l’une sans l’autre. Quand l’une des deux périssait, celle qui restait en cherchait une autre, à laquelle elle s’unissait de nouveau. Cela pouvait être soit la moitié d’une femme entière, ce qu’aujourd’hui nous appelons une femme, soit une moitié d’homme. Et ainsi cette race disparaissait progressivement.

Touché de ce malheur, Zeus imagine un autre expédient. Il change le sexe de place et le met à l’avant du corps. Auparavant il se trouvait à l’arrière, si bien qu’on concevait et qu’on répandait la semence, non l’un dans l’autre, mais à terre, comme les cigales. Il le mit donc à l’avant, de sorte que la conception se fit désormais par l’accouplement du mâle et de la femelle. Il en résulta que, si l’homme s’unissait à la femme, il engendrait et perpétuait l’espèce, et que, si le mâle s’unissait au mâle, ils en avaient rapidement assez et retournaient aux activités et aux préoccupations de la vie. Voilà pourquoi l’amour est si naturel à l’homme. En effet, l’amour nous ramène à notre nature primitive et, de deux êtres n’en faisant qu’un, il rétablit en quelque sorte la nature humaine dans son ancienne perfection.

Platon, *Le Banquet*, 189c-191d

📖 A la naissance d’Aphrodite, les dieux firent un festin où se trouvait, parmi tous les autres, Poros, l’Expédient, fils de Métis. Ils avaient déjà bien mangé lorsque Penia, la Pauvreté, s’approcha du buffet en restant près de la porte pour mendier quelques restes. Poros, lui, ivre de nectar (le vin n’avait pas encore été inventé), sortit dans le jardin de Zeus, et, la tête lourde, s’y endormit. Penia, poussée par la misère, veut profiter de l’occasion pour avoir un enfant de Poros ; elle couche avec lui, et devient enceinte de l’Amour. C’est ainsi que, conçu le jour même de la naissance d’Aphrodite, l’Amour devint son compagnon et son serviteur, d’autant plus que par nature, il aime la beauté, et qu’Aphrodite est belle.

Fils de l’Expédient et de la Pauvreté, voici quels attributs il reçut en partage. D’abord, il est toujours pauvre, et loin d’être beau et délicat comme on se l’imagine généralement, il est maigre, blafard, sans chaussures, sans domicile ; il couche à même le sol, sans couverture, à la belle étoile, sous un porche ou dans la rue ; bref, c’est bien le fils de sa mère, l’éternel compagnon de la misère. Du côté de son père, il

cherche toujours à atteindre ce qui est beau et bon ; il est viril, entreprenant, énergique, habile chasseur, toujours ingénieux, curieux de science, plein de ressources, passant sa vie à philosopher, enchanteur, magicien, beau parleur. De par sa naissance, il n'est ni un immortel, ni un mortel. Mais, successivement dans la même journée, il s'épanouit, plein de vie, quand tout va bien ; puis il se meurt, puis il revit encore, grâce à la nature qu'il tient de son père. Tout ce qu'il acquiert lui échappe sans cesse : de sorte que l'Amour n'est jamais ni dans l'opulence ni dans la misère ; de même il tient le milieu entre la science et l'ignorance.

Platon, *Le Banquet*, 203b-203d

Europe

Europe, fille d'Agénor, roi de Tyr, et de Téléphassa, est une des nombreuses conquêtes de Zeus. La princesse se promenait sur le rivage de Sidon avec ses suivantes, lorsqu'elle voit sortir des vagues un magnifique taureau blanc. Surprise, elle s'approche pour l'admirer. Elle le caresse, il semble docile, elle monte sur son dos ; aussitôt l'animal l'emporte malgré ses cris vers la haute mer. Le roi Agénor envoie alors tous ses fils à la recherche de leur sœur, en leur interdisant de remettre les pieds en Phénicie sans elle. Or le taureau n'était autre que Zeus, métamorphosé pour abuser la jeune fille naïve aussi bien qu'Héra, sa jalouse épouse. Il pose Europe en Crète, sur la plage de Gortyne. Sous un platane, il s'unit à elle après avoir repris apparence humaine. D'eux naissent Minos et Rhadamanthe, futurs juges des Enfers, ainsi que Sarpédon, combattant de la guerre de Troie. Europe épouse le roi de Crète, Astérion, qui adopte ses trois fils. Les frères d'Europe, dont Cadmos, fondateur de Thèbes, auront beau parcourir l'Asie et la Grèce, ils ne reverront jamais leur sœur. Ils donneront son nom au continent qu'ils découvrent dans leur expédition.

📖 Jupiter autrefois se changea en taureau pour enlever sur sa croupe une jeune fille de Tyr ; son front déguisé s’arma de cornes menaçantes. D’une main la jeune fille a saisi le cou de l’animal, de l’autre elle retient ses vêtements. Sa crainte même la rend plus belle. Le vent soulève les plis de sa robe ; le vent joue dans sa blonde chevelure. C’était ainsi, fille de Sidon, que tu devais appartenir à Jupiter. Souvent elle s’efforce de ne point toucher la mer de ses pieds délicats ; elle a peur qu’une vague ne vienne l’atteindre. Souvent le dieu enfonce à dessein sa croupe dans les flots, pour qu’elle s’attache plus étroitement à son cou. En descendant sur le rivage, les cornes de Jupiter ont disparu ; le taureau est redevenu un dieu. Le taureau est placé à présent dans le ciel. Fille de Sidon, Jupiter te rend mère, et tu donnes ton nom à l’une des trois parties du monde.

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 605-618

📖 ZÉPHYR. – Europe était descendue sur le rivage pour jouer avec des compagnes de son âge, quand Zeus, en prenant l’apparence d’un taureau, vint jouer avec elles ; il paraissait très beau : le poil tout blanc, les cornes merveilleusement recourbées, le regard doux ; il sautait sur le rivage et poussait des mugissements harmonieux, si bien qu’Europe osa même monter sur son dos. Alors Zeus courut dans la mer en la portant et il se jeta à la nage ; elle, effrayée, s’accrochait de sa main gauche à l’une des cornes, pour ne pas glisser dans les flots ; de l’autre main elle retenait son voile gonflé par le vent.

NOTOS. – C’est un beau spectacle que tu as vu là, Zéphyr, une belle scène d’amour quand tu voyais Zeus emporter à la nage sa bien-aimée.

ZÉPHYR. – Mais, ô Notos, la suite est bien plus plaisante encore : la mer aussitôt effaça ses vagues, sa surface se calma ; nous tous restions là à regarder. Des Amours accompagnaient Zeus en volant au-dessus de la mer, de leurs pieds ils effleuraient les flots ; ils portaient des torches enflammées et chantaient en même temps l’hyménée. Des Néréides, sortant des flots, chevauchaient des dauphins et applaudissaient, demi-nues pour la plupart ; les Tritons et toutes les créatures marines qui n’ont pas l’air effrayant dansaient en chœur autour de la jeune fille. Poséidon debout sur son char, accompagné d’Amphitrite, montrait joyeusement la voie à son frère ; à la fin de cette procession, Aphrodite

portée par deux Tritons dans une conque, répandait des fleurs sur la jeune mariée. Et ce spectacle dura de la Phénicie jusqu'en Crète. Quand il arriva sur l'île, le taureau disparut. Zeus prit par la main Europe, et la conduisit, rougissante, les yeux baissés, dans une grotte du Dicté : elle savait désormais pourquoi il l'y menait. Et nous, sautant de-ci, de-là dans les flots, nous fîmes jaillir l'écume de la mer.

Lucien, *Dialogues marins*, « Zéphyr et Notos », 15

Euros

Personnification du vent d’est, Euros est le fils d’Astraios et d’Eos, l’Aurore, le frère de Notos, vent du sud, de Borée, vent du nord et de Zéphyr, vent d’ouest. Il habite au levant, à côté du palais du Soleil. C’est le vent dominant de l’automne.

> 🕮 C’est dans la région de l’air que le dieu rassembla les brouillards et les nuages, le tonnerre dont les grondements allaient effrayer les mortels et les vents qui déclenchent les éclairs et la foudre. Mais le créateur de l’univers ne les laissa pas disposer entièrement de l’espace aérien. Actuellement, c’est tout juste si on arrive à les empêcher de déchiqueter le monde, alors qu’ils dirigent leurs souffles chacun dans une direction différente, tant est grande la discorde qui règne entre ces frères ennemis ! Eurus s’est retiré du côté de l’aurore, dans les royaumes nabatéens et la Perse, sur les montagnes qui reçoivent les premiers rayons du jour. Les rivages où se lève Vesper, l’étoile du soir, et que réchauffe le soleil couchant, sont voisins de Zéphyr. L’horrible Borée envahit la Scythie et le grand nord. Du côté opposé, la terre est arrosée par d’inlassables nuages, sous le front pluvieux de l’Auster.
>
> Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 54-66

Eurydice

Eurydice est une Dryade : épouse du poète ORPHÉE, elle meurt piquée par un serpent peu de temps après son mariage. Désespéré, Orphée descend aux Enfers et obtient des dieux infernaux, charmés par son chant, de ramener Eurydice sur terre ; mais il ne respecte pas la condition qu'ils lui ont fixée : ne pas se retourner avant d'avoir quitté le monde souterrain. Le fantôme d'Eurydice disparaît alors définitivement dans le royaume des morts.

Les amours malheureuses d'Eurydice et d'Orphée constituent un épisode légendaire et poétique très apprécié à partir de l'époque alexandrine (III^{e} siècle avant J.-C.) et chez les poètes latins. Capable de charmer le monde entier, le poète Orphée n'a pas pu se résoudre à obéir aux recommandations des dieux. Cette infraction à l'ordre divin montre que le héros n'est pas infaillible : il apparaît soudain si humain que son aventure devient l'une des plus pathétiques histoires d'amour et de mort que retiendra la postérité littéraire et artistique occidentale.

📖 *Le berger Aristée apprend du devin Protée pourquoi il a perdu toutes ses abeilles : les dieux le punissent pour avoir provoqué la mort d'Eurydice.*

Un dieu te poursuit de sa colère : tu dois expier un grand forfait ; ce châtiment, c'est le pitoyable Orphée qui l'attire sur toi, il te punit de lui avoir ravi son épouse. Tandis qu'elle te fuyait en courant éperdument le long du fleuve, la jeune femme ne vit pas sous ses pieds un serpent d'eau monstrueux caché dans l'herbe haute. Alors les Dryades, ses compagnes, firent retentir de leurs cris les montagnes. […] Orphée entra aux gorges du Ténare, portes profondes du royaume de Dis ; dans le bois obscur à la noire épouvante, il aborda les Mânes et leur roi redoutable, ainsi que tous ces cœurs qui ne savent pas s'attendrir aux prières humaines. Alors, du fond du séjour de l'Erèbe, on put voir s'avancer, émus par ses chants, les ombres minces et les fantômes des êtres qui ne voient plus la lumière, aussi nombreux que les milliers d'oiseaux qui se cachent dans les feuilles, quand le soir ou une pluie d'orage les chasse des montagnes […]. Bien plus, la stupeur saisit les demeures elles-mêmes et les profondeurs du Tartare où règne la Mort, et les Furies aux cheveux entrelacés de serpents d'azur ; Cerbère retint, béant, ses trois gueules, et la roue d'Ixion s'arrêta avec le vent qui la faisait tourner.

Déjà, revenant sur ses pas, il avait échappé à tous les périls, et Eurydice, qui lui avait été rendue, s'en venait aux souffles d'en haut en marchant derrière son mari – car telle était la loi fixée par Proserpine –, quand un accès de démence subite s'empara de l'imprudent amant : démence bien pardonnable, si les Mânes savaient pardonner ! Il s'arrêta, et juste au moment où son Eurydice arrivait à la lumière, oubliant tout, hélas ! et vaincu dans son âme, il se tourna pour la regarder. Sur-le-champ tout son effort s'écroula, et son pacte avec le cruel tyran fut rompu, et trois fois un bruit éclatant se fit entendre aux étangs de l'Averne.

– Qu'est-ce donc, s'écrie Eurydice, qui m'a perdue, malheureuse que je suis, et qui t'a perdu, toi, Orphée ? Quel est ce grand accès de folie ? Voici que pour la seconde fois les destins cruels me rappellent en arrière et que le sommeil ferme mes yeux défaillants. Adieu donc maintenant ! Je suis emportée dans la nuit immense qui m'entoure et ce sont des mains sans force que je te tends, hélas ! moi qui ne suis plus tienne…

Elle dit, et loin de ses yeux tout à coup, comme une fumée mêlée aux brises ténues, elle s'enfuit dans la direction opposée ; Orphée eut

beau tenter de saisir les ombres, il eut beau vouloir lui parler encore, il ne la vit plus et le nocher de l’Orcus ne le laissa plus franchir le marais qui la séparait d’elle. Que faire ? Où aller après s’être vu deux fois ravir son épouse ? Par quels pleurs émouvoir les Mânes, par quelles paroles fléchir la volonté des dieux ? Mais elle, déjà froide, voguait dans la barque sur le Styx.

Virgile, *Géorgiques*, Livre IV, vers 453–506

Eurysthée

Eurysthée, roi d'Argolide, fils de Sthénélos, descendant de Persée, est surtout connu pour avoir persécuté Héraclès en l'obligeant à accomplir pour lui maintes prouesses. En fait, Eurysthée n'aurait jamais dû régner sur l'Argolide. Le trône était destiné à Héraclès, descendant de Persée, fils d'Alcmène et de Zeus, que son père avait désigné en ces termes : « Ce jour, naîtra d'une mortelle, un enfant du sang de Zeus, qui régnera sur ce pays. » Mais Héra, folle de jalousie, détourne habilement les mots de la prédiction. Elle convoque Ilithye. La déesse des accouchements doit retarder la délivrance d'Alcmène et hâter au contraire celle de la femme de Sthénélos : Eurysthée deviendra roi. Lorsque Héraclès tue dans un accès de folie sa femme et ses enfants, l'oracle de Delphes le condamne à servir Eurysthée. Pour se débarrasser de ce serviteur dangereux, le roi lui fixe dix tâches impossibles à accomplir ; méfiant, il oblige Héraclès à s'arrêter hors de la ville avec les trésors rapportés, de crainte que le héros ne profite de son prestige pour prendre sa place.

La force et la vaillance du fils de Zeus font ressortir encore davantage la mauvaise foi et la

lâcheté de l’usurpateur : il refuse d’homologuer deux des exploits, et oblige Héraclès à réaliser en fait douze travaux ; il se cache terrorisé dans une jarre lorsque Héraclès arrive avec Cerbère, le chien des Enfers. Il poursuit encore de sa haine les enfants d’Héraclès qui doivent se réfugier en Attique. Tué dans une bataille contre les Athéniens, il sera mutilé par Alcmène : elle arrache les yeux du cadavre pour venger les souffrances de son fils.

📖 *Le poète cite l’histoire d’Héraclès parmi les exemples des égarements provoqués par Atè.*

Plein de fierté, Zeus dit à tous les dieux :

– Ecoutez tous, dieux et déesses, ce que mon cœur me porte à vous dire. Aujourd’hui Ilithye, déesse des naissances difficiles, mettra au monde un homme qui régnera sur tous ses voisins, un homme de la lignée issue de mon sang.

La vénérable Héra, qui prépare un piège, lui dit :

– Tu vas nous abuser en ne tenant pas ta parole. Alors jure, Olympien, par un serment inviolable, que vraiment régnera sur tous ses voisins, l’homme qui aujourd’hui même naîtra d’une femme, un homme appartenant à la lignée issue de ton sang.

Zeus ne voit pas quel piège cachent ces paroles ; il jure par un grand serment, et se trouve bientôt égaré. Héra quitte d’un bond les hauteurs de l’Olympe, et arrive en un instant à Argos en Achaïe : elle sait que l’épouse de Sthénélos, fils de Persée, attend un fils, et en est au septième mois de grossesse. Héra met l’enfant au monde, bien avant terme, et retarde l’accouchement d’Alcmène, en retenant les llithyes. Elle va en personne claironner à Zeus fils de Cronos :

– Zeus père, Foudroyant, j’ai une nouvelle à t’annoncer. Il est né, l’homme excellent qui régnera sur les Argiens ; c’est Eurysthée, fils de Sténélos fils de Persée, ta race. Oui, vraiment, il convient qu’il règne sur les Argiens.

A ces mots, une vive douleur transperce le cœur de Zeus. Aussitôt, pris de colère, il […] précipite Atè l'Egareuse du haut du ciel étoilé. Ensuite, sans trêve, il se plaint d'elle lorsqu'il voit son fils condamné à des travaux indignes par les épreuves qu'ordonne Eurysthée.

Homère, *Iliade*, Chant XIX, vers 100-133

📖 *Eurysthée est amené comme prisonnier devant les Athéniens. Ceux-ci décident de l'épargner.*

EURYSTHÉE. – (*s'adressant à Alcmène*) Femme, sache bien que je ne te flatterai pas, et que l'amour de la vie ne me fera pas encourir le reproche de lâcheté. J'ai embrassé malgré moi cette querelle : je savais bien que j'étais proche parent et de toi et de ton fils Héraclès, mais, bon gré mal gré, Héra (car c'est une déesse) m'a forcé à épouser son ressentiment. Dès le moment où je me suis déclaré l'ennemi d'Héraclès, et où j'ai résolu de soutenir cette lutte, j'ai dû imaginer chaque jour de nouveaux travaux ; j'ai passé les nuits à inventer de nouveaux périls, afin de faire périr mon ennemi, et de me délivrer de la crainte qu'il m'inspirait. Car je savais que ton fils n'était pas un homme vulgaire, mais vraiment un héros. Quoique son ennemi, je ne crains pas de rendre hommage à ses vertus héroïques. Après sa mort, me sachant haï de ses enfants, héritiers de la haine paternelle, ne devais-je pas tout mettre en œuvre pour les faire périr ou les bannir ? C'est ainsi seulement que j'assurais ma tranquillité. Toi-même, à ma place, n'aurais-tu pas persécuté les odieux petits d'un lion terrible ? Les aurais-tu laissés vivre tranquilles dans Argos ? Tu ne feras croire cela à personne ! Mais puisqu'ils ne m'ont pas tué quand j'affrontais le coup mortel, d'après les lois de la Grèce, ma mort sera une souillure pour celui qui me la donnera. Athènes m'a fait connaître sa clémence, elle a mis le respect des dieux au-dessus de son ressentiment. Tu m'as accusé, et je t'ai répondu : désormais on peut voir en moi ou un suppliant ou un homme de cœur. Telle est donc ma position : je ne désire pas la mort, mais je perdrai la vie sans regret. […] Donne-moi la mort, je ne demande point grâce. Mais, puisque Athènes m'a pardonné, et s'est fait scrupule de m'ôter la vie, je lui révélerai un antique oracle d'Apollon, qui un jour lui sera plus utile qu'on ne peut croire. Après ma mort, vous m'ensevelirez au lieu fixé par le destin, à Pallène, devant le temple

d’Athéna. Couché sous la terre, je serai pour Athènes un hôte protecteur.

Euripide, *Les Héraclides*, vers 983-1032

F

Fama, la Renommée

Fama est la personnification de la voix publique, considérée comme une divinité : qu'on la nomme Renommée ou Rumeur, elle répand les opinions en colportant les paroles des uns et des autres, elle forge la réputation des hommes comme elle peut la détruire. Homère l'appelle *Ossa*, Hésiode *Phèmè*, un nom tiré de la racine qui signifie « parler », comme le latin *fama*. Les poètes latins Virgile et Ovide développent le portrait de Fama au point d'en faire une figure allégorique haute en couleur. Virgile lui donne même une ascendance qui l'apparente aux Géants : lorsque ceux-ci, révoltés contre les dieux de l'Olympe, ont été foudroyés, la Terre aurait donné naissance à la Renommée pour les venger en nuisant aux dieux et aux hommes.

> 🕮 *De retour à Ithaque, Ulysse qui a massacré les prétendants est parti retrouver son vieux père Laërte à la campagne.*
>
> Dans la demeure de Laërte, les fils de Dolios entourèrent le glorieux Ulysse, le saluèrent avec de bienveillantes paroles, lui serrèrent les mains, et s'assirent, les uns à la suite des autres, à côté de Dolios, leur père. Ainsi, tous en étaient à prendre leur repas. Pendant ce temps, Ossa, la Rumeur, rapide messagère, s'en allait à travers la cité tout entière raconter le sort des prétendants et leur affreux trépas. Les citoyens, au fur et à mesure qu'ils entendaient sa voix, de tous côtés

accouraient et se portaient avec des grondements et des gémissements devant le palais d’Ulysse.

Homère, *Odyssée*, Chant XXIV, vers 409-416

📖 *Hésiode donne des conseils à son frère.*

Sache éviter une mauvaise renommée parmi tes semblables. La renommée est dangereuse : c’est un fardeau léger à soulever, mais lourd à supporter et difficile à déposer. Jamais la renommée ne disparaît complètement, lorsque beaucoup de gens l’ont répandue, car elle est aussi elle-même une divinité.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 760-764

📖 *Didon, reine de Carthage, a fini par céder à son violent désir pour Enée.*

Mais voici qu’aussitôt Fama, la Rumeur, s’élance : elle se répand dans toutes les grandes villes de Libye ; de tous les fléaux qui accablent l’humanité, c’est elle qui court le plus vite ! Elle se nourrit de son propre mouvement et elle augmente ses forces en marchant : elle est d’abord toute petite, comme si elle avait peur, mais bientôt elle grandit et s’élève dans les airs. Elle effleure le sol de ses pieds, mais elle cache sa tête dans les nuages. Sa mère ? C’est la Terre : on dit qu’elle lui a donné naissance parce qu’elle était furieuse contre les dieux, qu’elle voulait donner une petite sœur avec des pieds agiles et des ailes rapides au Géant Encelade. C’est un monstre horrible, énorme qui a autant d’yeux toujours prêts à fouiner partout que de plumes sur le corps ! Quel prodige étonnant à raconter ! oui, autant de langues, autant de bouches pour parler fort, autant d’oreilles qui se dressent pour écouter ! La nuit, elle vole à égale distance du ciel et de la terre, sifflant dans l’ombre, et jamais le doux sommeil ne vient lui fermer les yeux. Le jour, elle monte la garde au sommet d’un toit ou d’une haute tour ; elle sème la terreur dans les grandes villes ; elle brode, elle invente : en messagère obstinée, elle annonce le faux comme le vrai. Elle s’amuse à gaver les gens de ragots en tous genres, elle claironne partout aussi bien ce qui s’est passé que ce qui ne s’est pas passé : vous savez quoi ? Enée, un Troyen est arrivé à Carthage, et la belle Didon trouve bien de s’unir à ce héros, et maintenant tous les deux ils vont passer l’hiver entier à se

prélasser dans le luxe, sans se soucier de leurs obligations, et ils ne pensent plus qu'à leur plaisir : ils en sont prisonniers, c'est une honte ! Voilà donc les rumeurs que la funeste déesse fait circuler partout d'une bouche à une autre.

Virgile, *Enéide*, Livre IV, vers 173-195

Faunus

Faunus est un très ancien dieu romain : son nom, proche du verbe *favere* (« être favorable » en latin), lui donne la dimension d'un dieu bienfaisant, protecteur des troupeaux et des bergers.

Selon certaines légendes, Faunus est le petit-fils de Saturne. Après son arrivée dans le Latium, celui-ci a épousé une fille du dieu Janus, dont il a un fils : Picus. Amateur de chevaux, Picus s'occupe surtout des pâturages ; bien que métamorphosé en pivert par Circé, il conserve le prestige d'une divinité agreste. Faunus est son fils : il se consacre plus particulièrement à la viticulture avec sa sœur et épouse, Fauna. Leur fils, Latinus, accueille Enée lorsqu'il débarque avec ses compagnons sur le sol italien.

Au même titre que Janus, Picus, Faunus et Latinus font partie des premiers rois mythiques indigènes du Latium. Selon certaines légendes, Faunus aurait été tué par Hercule.

Les Faunes et les Sylvains, qui demeurent dans les vergers et les bois (*silvae* en latin), passent pour être les fils ou les descendants de Faunus. On représente ces « génies » champêtres à l'image du dieu Pan et

des Satyres chez les Grecs : des hommes dotés des oreilles, de la queue et souvent des sabots d’une chèvre, jouant de la flûte. Les poètes aiment dire qu’on entend souvent la voix des Faunes dans l’épaisseur des bois, car on leur prête aussi des pouvoirs oraculaires.

Toutes ces divinités agrestes qui associent la nature sauvage et la fertilité sont très vénérées dans les campagnes, où on leur fait des sacrifices (brebis, chevreau) et surtout des libations (un peu d’encens, du lait et du miel).

A Rome, le sanctuaire de Faunus *Lupercus* était la grotte du Lupercal, au pied du Palatin, où, selon la tradition nationale, une louve serait venue allaiter les jumeaux Romulus et Rémus. La grande fête des Lupercales, le 15 février, donne lieu à la procession rituelle des prêtres du dieu, les Luperques : nus, couverts seulement d’une peau de chèvre, ils courent dans les rues et flagellent avec des lanières taillées dans la peau d’une chèvre immolée les femmes qui se placent sur leur passage espérant ainsi devenir fécondes. Une croustillante aventure de Faunus, racontée par Ovide, explique la nudité des Luperques.

📖 *Egérie conseille le roi Numa Pompilius terrorisé par la foudre de Jupiter.*

– Ne crains rien, dit la déesse au roi. On peut conjurer les présages sinistres de la foudre et fléchir le courroux terrible de Jupiter. C’est Picus ou Faunus, génies tutélaires du sol romain, qui vous révéleront les rites expiatoires. Mais ils ne céderont pas sans résister ; il faut les saisir et les couvrir de chaînes.

En même temps, Egérie lui indique le moyen de les surprendre. Il y avait, au pied de l’Aventin, un bois où le sombre feuillage des chênes entretenait une nuit éternelle ; on ne pouvait y entrer sans s’écrier : « Ici il y a des dieux ! » Au milieu on trouvait des tapis de gazon ; un ruisseau d’eau vive sortait des flancs d’un rocher tout décoré de verte mousse. Faunus et Picus étaient presque les seuls à venir y boire. Numa pénètre en ces lieux : il immole une brebis à la fontaine, puis, déposant sur ses bords des coupes pleines d’un vin parfumé, il se cache au fond d’une grotte avec tous ses compagnons. Les deux divinités champêtres viennent à la fontaine à l’heure habituelle : le vin coule à flots dans leurs gorges altérées. Cependant, l’ivresse amène le sommeil : Numa sort de la grotte bien fraîche et voilà que des liens étroits assujettissent les mains de Faunus et de Picus pour les tenir prisonniers. A leur réveil, ils s’efforcent de rompre ces liens, mais ces efforts mêmes ne servent qu’à en resserrer les nœuds.

– Dieux de ces forêts, s’écrie Numa, pardonnez-moi mon audace ! Un attentat sacrilège est bien loin de ma pensée. J’ai voulu seulement apprendre de vous à conjurer les présages sinistres de la foudre.

Ainsi parle Numa ; ainsi lui répond Faunus, en secouant son front cornu :

– Tu demandes beaucoup ! Et ce n’est pas à nous qu’il appartient de révéler un tel mystère : notre pouvoir a ses limites. Nous sommes des dieux champêtres et nous ne régnons que sur les cimes de ces montagnes : la foudre n’obéit qu’à Jupiter. Seul tu ne saurais la faire descendre du ciel, mais peut-être le pourras-tu, si tu utilises notre aide.

Ainsi parla Faunus et Picus approuve ses paroles : ils libèrent les deux divinités de leurs liens.

Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 289-319

📖 *Pour s’amuser, Hercule et Omphale ont échangé leurs vêtements et se sont endormis dans une grotte après un joyeux festin.*

Leurs lits étaient posés côte à côte et les deux amants dormaient séparément : la raison en était qu'ils préparaient en l'honneur de Bacchus un sacrifice qu'ils accompliraient au lever du jour, en état de pureté. Il était déjà près de minuit. Jusqu'à quelle audace peut aller un amour sans retenue ? Dans l'obscurité, Faunus parvient à la grotte humide ; voyant les serviteurs pris par le sommeil et le vin, il se met à espérer que les maîtres connaissent la même torpeur. L'amoureux entreprenant entre et erre un peu au hasard ; prudemment, il tend les mains en avant et progresse à tâtons. Il était parvenu à la couchette qu'il convoitait, et, dès sa première tentative, était près d'arriver au bonheur. Touchant la toison du lion fauve hérissée de poils, il prend peur et retient sa main : sous l'effet de la stupeur et de la peur, il recule, comme souvent un voyageur retire son pied quand il se trouble à la vue d'un serpent. Alors, il touche les étoffes délicates du lit voisin : le voilà abusé par cet indice trompeur ; il monte et se couche sur le lit tout proche de lui : son membre gonflé est plus dur qu'une corne ! Entre-temps il remonte tous les voiles du vêtement à partir des pieds : des jambes rugueuses apparaissent hérissées de poils. Hercule repousse alors brusquement Faunus qui tentait d'autres gestes : il le fait tomber du haut du lit. Un bruit retentit ; Omphale appelle ses serviteurs, demande de la lumière : on apporte des torches ; les faits sont manifestes. Faunus, jeté violemment du haut du lit, pousse un gémissement et a bien du mal à se relever de la terre dure. Tous éclatent de rire : le grand Alcide, ceux qui l'ont vu par terre, et la belle Lydienne qui se moque de son amoureux. Depuis, trompé par un vêtement, le dieu n'aime pas les vêtements trompeurs : ce sont des jeunes gens nus qu'il appelle à célébrer son culte.

Ovide, *Fastes*, Livre II, vers 328-358

Flore

Flore, *Flora* en latin, est comme son nom l'indique avec évidence la déesse qui protège la floraison. Non que les Romains se passionnent pour les jardins d'agrément, mais parce que la production agricole, céréales, fruits et légumes, dépend du bon déroulement de la floraison. L'organisation religieuse manifeste d'ailleurs son importance : plusieurs jours de jeux, les *ludi Florales*, lui sont consacrés fin avril. Des courtisanes y participaient, et les moralistes chrétiens en particulier se sont indignés des débordements auxquels donnaient lieu ces fêtes ; cette caractéristique montre que fertilité végétale et sexualité humaine participent du même élan vital.

Ovide assimile Flora à la nymphe grecque Chloris, « la verdoyante », que le doux vent d'Ouest, Zéphyr, enlève et épouse au mois de mai. Le dieu lui offre l'éternelle jeunesse, et tout pouvoir sur les fleurs. Leur fils, Carpos, « le fruit », complète cette évocation du printemps.

> 🕮 *C'est la déesse Flore elle-même qui raconte*.
>
> Celle que vous appelez Flore était autrefois Chloris ; une lettre de mon nom a été altérée en passant des Grecs chez les Latins. J'étais Chloris, nymphe de ces régions fortunées où tu sais qu'autrefois les hommes voyaient s'écouler leur vie au sein de la félicité. Dire combien

j’étais belle coûterait à ma modestie ; si ma mère eut un dieu pour gendre, elle le dut à cette beauté. C’était au printemps, je me promenais au hasard ; Zéphyr m’aperçoit, je m’éloigne, il me suit ; j’essaie en vain de fuir, je ne puis lutter contre lui. […] Cependant Zéphyr répare sa faute en me donnant le nom d’épouse, et nulle plainte ne s’élève plus de mon lit d’hyménée. Je jouis toujours du printemps ; l’année, pour moi, conserve toujours ses richesses, l’arbre son feuillage, la terre sa verdure. Les champs que j’ai reçus en dot renferment un jardin fertile ; l’haleine des vents le caresse, une fontaine l’arrose de ses eaux limpides. Mon époux l’a rempli des fleurs les plus magnifiques, et m’a dit : « Déesse, sois la souveraine de ces fleurs. » […] Aussitôt que les feuilles ont secoué les froides gouttes de la rosée, et que les tiges variées se sont réchauffées aux rayons du soleil, je vois accourir ensemble les Heures aux robes diaprées ; elles recueillent mes présents dans de légères corbeilles ; les Grâces s’en emparent à l’instant pour tresser des guirlandes et des couronnes qui se mêleront à la chevelure des dieux. La première, j’ai répandu des semences inconnues sur l’immense surface de l’univers ; la terre, auparavant, ne présentait qu’une seule couleur. La première, j’ai fait une fleur du sang d’Hyacinthe […]. Toi aussi, grâce à moi, tu as un nom dans les jardins, ô Narcisse. Parlerai-je de Crocus, et d’Attis, et d’Adonis ? C’est grâce à moi que, par leurs blessures mêmes, ils ont revécu sous une forme plus belle.

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 195-228

📖 Un grave personnage, et qui se piquait de philosophie, Cicéron, sur le point d’être édile, criait à qui voulait l’entendre qu’entre autres devoirs de sa magistrature, il avait à apaiser la déesse Flore par des jeux solennels. Or, ces jeux marquaient d’autant plus de dévotion qu’ils étaient plus obscènes. Il dit ailleurs […] que l’on avait célébré des jeux pendant dix jours et que rien n’avait été négligé pour apaiser les dieux ; comme s’il n’eût pas mieux valu irriter de tels dieux par la tempérance que les apaiser par la luxure, et provoquer même leur inimitié par la pudeur que leur agréer.

Augustin, *La Cité de Dieu*, Livre II, chapitre 27

Furies

▷ Erinyes

Dans les croyances populaires romaines, les Furies sont de très anciens démons du monde infernal tourmentant les âmes des morts. Sous l'influence de la culture grecque, elles ont été assimilées aux Erinyes, dont elles prennent les fonctions et les noms : Alecto (« l'Implacable » en grec), Tisiphone (« la Punition du meurtre ») et Mégère (« l'Envie »).

Tandis que Mégère a pour but de semer la dispute parmi les hommes, Alecto répand l'esprit de vengeance : souvent représentée avec une chevelure entortillée de serpents, brandissant une torche, elle peut aussi emprunter différentes formes pour assouvir sa rage. Quant à Tisiphone, elle veille nuit et jour à la porte du Tartare : vêtue d'une robe ensanglantée, elle frappe impitoyablement les criminels avec son fouet vengeur et se moque de leurs lamentations. C'est elle qui répand la peste et les fléaux pour punir les mortels.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »
Carte « Les Enfers d'après Virgile »

📖 On raconte qu’il existe deux pestes, surnommées Furies, nées de la Nuit malveillante, avec Mégère l’infernale, en une seule et même portée ; leur mère couronna leurs trois têtes de serpents ondoyants et leur donna des ailes légères. On les voit postées près du trône de Jupiter, au seuil de son palais quand il sévit : elles attisent les craintes des malheureux mortels, lorsque le roi des dieux lance l’horrible trépas et les maladies ou lorsqu’il répand la terreur de la guerre sur les cités coupables.

Virgile, *Enéide*, Livre XII, vers 845-852

📖 *Après la mort d’Hercule, Déjanire est rongée par la culpabilité.*

DÉJANIRE. – Les Furies… J’entends le sifflement de leurs fouets ! Quelle est celle qui agite les serpents tombant sur son front hideux pour les exciter contre moi ? Mégère, pourquoi me poursuivre avec ta torche ardente ? Hercule demande mon supplice : il sera satisfait. Les juges des Enfers sont-ils sur leur siège ? Que dis-je ? Les portes du Tartare sont ouvertes et mon œil plonge dans l’abîme ! Qui est ce vieillard dont les épaules meurtries portent un énorme rocher, dont la masse, élevée avec tant d’efforts, cherche à retomber ? Qui est cet autre, étendu sur une roue ? Mais la pâle et cruelle Tisiphone est devant moi. Elle m’interroge… Ah ! de grâce, Mégère, suspends tes coups, éloigne cette torche infernale ! L’amour a causé mon crime. Quel prodige ! La terre tremble, d’affreuses secousses ébranlent ce palais. Que veut cette troupe menaçante ?

Sénèque, *Hercule sur l’Œta*, vers 1002-1017

📖 *Guidé par la Sibylle, Enée traverse les Enfers.*

Enée se retourne soudain, et il aperçoit sur sa gauche, au pied d’un rocher, de larges remparts entourés d’un triple mur. Tout autour, un fleuve coule comme un torrent de flammes et charrie des blocs de pierre avec un énorme fracas : c’est le Phlégéthon du Tartare. En face du héros, se dresse une énorme porte avec des colonnes en acier massif, que personne, ni homme ni dieu, ne pourrait enfoncer, même à coups de bélier le plus puissant. Une tour de fer se dresse haut dans les airs : Tisiphone se tient assise à l’entrée, avec sa robe pleine de sang retroussée sur ses genoux ; elle garde le vestibule de la tour, nuit et jour,

sans dormir. Des bruits horribles s’en échappent : on entend des gémissements, des coups de fouet qui claquent, terribles, le grincement de chaînes en fer que l’on traîne. Terrifié, Enée s’est arrêté pour écouter ce vacarme assourdissant. Il demande à la Sibylle :

– Mais quelle sorte de crimes punit-on ici ? Dis-le-moi, vierge sacrée ! Quels sont donc les châtiments qu’on y inflige ? Quelles sont ces terribles lamentations que j’entends ?

Alors, la prophétesse lui répond :

– Noble chef des Troyens, aucune créature au cœur pur ne peut franchir le seuil du crime. Mais Hécate, en me confiant la garde des bois sacrés de l’Averne, m’a expliqué elle-même toutes les punitions établies par les dieux et elle m’a fait tout visiter. C’est Rhadamanthe de Cnossos qui exerce ici son pouvoir implacable : il châtie ceux qui se réjouissaient de rester impunis de leurs crimes sur terre et qui retardaient le châtiment jusqu’à l’heure lointaine de leur mort ; il les pousse aux aveux, puis il les punit. Aussitôt, Tisiphone armée de son fouet exécute sa vengeance sur les coupables : elle leur saute dessus, elle les frappe, tout en brandissant de sa main gauche des serpents menaçants, et elle appelle la troupe cruelle de ses sœurs. Alors seulement, les portes sacrées s’ouvrent en grinçant horriblement. Tu vois la gardienne assise dans le vestibule ? tu vois le seuil qu’elle garde ?

Virgile, *Enéide*, Livre VI, vers 548-575

📖 *Déchaînée contre les Troyens, la déesse Junon veut empêcher le roi Latinus de donner sa fille en mariage à Enée.*

La déesse fait sortir la funeste Alecto des ténèbres des Enfers où siègent les déesses farouches. Alecto aime les guerres meurtrières, la haine, les pièges, les trahisons et la calomnie. Le dieu des Enfers lui-même, le vénérable Pluton, la déteste, ses sœurs infernales la détestent : ce monstre est capable de prendre tant d’aspects différents, son visage est d’une laideur si repoussante, il y a tant de couleuvres qui grouillent sur sa tête d’une noirceur hideuse ! […]

Aussitôt, Alecto se précipite dans le Latium, imprégnée des poisons de la Gorgone : elle fait le siège du palais royal et va trouver la reine Amata qui méditait en silence, furibonde. L’épouse de Latinus était très

préoccupée par l’arrivée des Troyens : elle était excitée par les soucis et la colère car elle voulait que sa fille épouse Turnus, chef des Rutules. Alors la déesse arrache l’un des serpents qui sifflait dans ses cheveux noirs aux reflets bleus, comme les ailes d’un corbeau, et elle le jette dans le corsage de la reine, tout près de son cœur, pour lui faire perdre la tête et mettre toute la maison sens dessus dessous.

Le serpent s’est glissé entre le vêtement et la tendre poitrine : il se déroule sans la toucher, mais il lui souffle son haleine de vipère pour la faire délirer. L’énorme couleuvre se transforme : elle devient le collier d’or torsadé qui lui entoure le cou, elle devient le ruban de la longue bandelette qui retient sa chevelure, elle se faufile dans ses cheveux et le long de ses membres. […]

Quand le venin du serpent s’est glissé tout au fond de son cœur et de son ventre, partout dans son corps, la reine est victime de terribles hallucinations : égarée, comme une folle sans pudeur, elle devient elle-même furie et parcourt la ville en tous sens.

Virgile, *Enéide*, Livre VII, vers 324-377

G

Gaia ou Gè, la Terre

Succédant au Chaos dans l'ordre d'apparition au monde, la Terre est la plus ancienne divinité grecque. Hésiode lui attribue d'emblée une forme féminine, avec une épithète de déesse mère : *eurysternos*, « à la large poitrine ». Elle est représentée comme une grande déesse, aux courbes généreuses, souvent assise à même le sol, portant des fruits ou des enfants en son giron.

Terre génitrice et nourricière, elle est à l'origine de l'univers sensible et de toutes les formes de vie, divines, humaines ou animales, qu'elles soient monstrueuses ou en harmonie avec la nature.

Gaia enfante d'abord par parthénogenèse Ouranos, le Ciel, Pontos, la Mer, et Ouréa, les Monts. Puis, avec Ouranos, elle conçoit les douze Titans et Titanides, les trois Cyclopes et les trois Hécatonchires ou Cent-Bras.

Mais Gaia, écrasée par Ouranos, ne peut se délivrer des enfants qui se multiplient dans son sein. Elle convainc alors Cronos, le plus jeune des Titans, d'émasculer son père avec une serpe de métal qu'elle a fabriquée. Blessé, celui-ci se retire dans le ciel et devient, comme Chaos, dieu inactif, qui se bornera

désormais à refléter l’alternance du jour et de la nuit sur terre. De son sang, recueilli par la Terre, naissent encore les Erinyes, les Géants et les Nymphes ; de son sperme répandu dans la mer, Aphrodite.

Gaia s’unit ensuite à Pontos pour engendrer Nérée et d’autres divinités marines. Typhon et Echidna sont les fruits monstrueux de son accouplement avec le Tartare. On lui attribue aussi la maternité de héros fondateurs autochtones, comme les Athéniens Cécrops et Erichthonios.

Contrairement aux autres divinités primitives, Gaia ne disparaît pas sous le règne des Olympiens. En tant que principe de vie et de fécondité, elle est associée, puis assimilée à d’autres déesses comme Rhéa, Thémis, Déméter, Cybèle…

➲ Généalogies « Les enfants du Chaos »,
« Les enfants de Gaia (1) et (2) »

📖 Je chanterai Gaia, Mère de tous, aux solides fondements, très antique, et qui nourrit sur son sol tout ce qui existe. Tout ce qui marche sur le sol divin, tout ce qui nage dans la mer, tout ce qui vole, se nourrit de tes richesses, ô Gaia !

De toi viennent les hommes qui ont beaucoup d’enfants et beaucoup de fruits, ô Vénérable ! Et il t’appartient de donner la vie ou de l’ôter aux hommes mortels.

Hymnes homériques, « A Gaia, mère de tous »
(texte complet)

📖 A mesure que ses enfants naissaient, Ouranos les ensevelissait, les privant de la lumière, dans les profondeurs de la terre. Et il se réjouissait de cette action contre nature. La grande Gaia gémissait, profondément affligée. Un jour enfin, elle conçut un projet cruel et perfide.

Dès qu'elle eut tiré de son sein le blanc acier, elle fabriqua une grande serpe. Elle révéla son projet à ses enfants, elle les encouragea en leur disant, le cœur plein de tristesse :

– Mes chers enfants, si vous voulez m'écouter, nous nous vengerons des outrages de votre père, ce monstre d'orgueil : son comportement est ignoble, c'est lui qui a commencé !

Elle dit mais ils ont tous peur, aucun n'ose parler. Enfin, ayant repris courage, le grand et astucieux Cronos répond ainsi à sa mère vénérable :

– Mère, je promets d'accomplir cette vengeance. Je n'ai plus de respect pour notre père, car c'est lui qui a commencé, son comportement est ignoble.

A ces mots, la grande Gaia se réjouit dans son cœur. Elle le posta en embuscade, lui mit en main la serpe aux dents tranchantes, et elle lui expliqua tout son plan. Le grand Ouranos arriva, amenant la nuit, et, plein d'un désir d'amour, il s'étendit tout entier sur Gaia, l'enserrant de toutes parts. Alors, sortant de sa cachette, son fils le saisit de la main gauche, et, de la droite, il brandit la serpe horrible, immense, aux dents tranchantes. Il coupe prestement les parties génitales de son père et les jette derrière lui.

Ce qui tomba de sa main ne resta pas sans effet : toutes les gouttes de sang qui en coulèrent, la Terre les recueillit, et quand le terme fut venu, elle donna naissance aux redoutables Erinyes, aux Géants monstrueux, chargés d'armes étincelantes et portant dans leurs mains d'énormes lances, et enfin à ces Nymphes qu'on appelle Mélies sur la terre immense. Quant aux parties coupées avec l'acier, il les jeta dans la mer aux flots agités. Elles flottèrent longtemps sur la mer, et de ce débris d'un corps immortel jaillit une blanche écume d'où naquit une

jeune fille qui fut d’abord portée vers la divine Cythère et de là parvint jusqu’à Chypre au milieu des flots.

Hésiode, Théogonie, vers 156-193

Galatée

Galatée, fille de Nérée et Doris, vit dans les eaux de Sicile, non loin du rocher qui abrite Scylla. Son nom, « blanche comme lait », évoque la délicatesse de son teint. La Néréide repousse le Cyclope Polyphème qui l’adore, car sa laideur lui répugne. Elle aime le joli berger Acis. Polyphème, fou de jalousie, écrase le jeune homme sous un rocher. Galatée transforme son bel amant en rivière. Les poètes décrivent avec compassion les souffrances du cyclope, amoureux candide et monstre rejeté, autant que le deuil de la belle nymphe privée de son ami.

📖 Les Muses rendaient moins amers les tourments du célèbre Cyclope, lorsqu’il aimait Galatée. […] Errant dès l’aurore, sur le rivage couvert d’algue marine, il appelait Galatée, et portait dans son cœur le trait profond dont l’avait frappé la redoutable Vénus. Assis sur un rocher élevé, l’œil fixé sur la mer, il chantait pour adoucir ses peines :

– O belle Galatée ! Pourquoi fuir l’amant qui t’adore ? Quand tu me regardes, tu es plus blanche que le lait, plus douce que l’agneau, plus légère que la génisse ; mais quand tu détournes de moi tes beaux yeux, tu deviens plus aigre que le fruit de la vigne sauvage. Tu viens sur cette plage quand le sommeil clôt mes paupières ; mais aussitôt que mon œil s’ouvre à la lumière du jour, tu fuis comme la brebis fuit le loup sanguinaire. […] Je sais, ô la plus belle des Nymphes, pourquoi tu me fuis ; c’est qu’un épais sourcil ombrage mon front de l’une à l’autre oreille ; c’est que je n’ai qu’un œil et que mon nez élargi descend jusque sur mes lèvres. Pourtant, tel que je suis, je mène paître mille brebis et je bois leur lait délicieux ; l’été, l’automne, à la fin de l’hiver, toujours mes claies sont pleines d’excellent fromage. Nul Cyclope ne

m’égale dans l’art de jouer du hautbois, et souvent toi que j’adore, toi qui es plus douce que la pomme vermeille, souvent je te célèbre dans mes chants pendant la nuit obscure. Pour toi je nourris onze faons que décore un beau collier, et quatre petits ours. Viens auprès de moi, et tout ce que je possède t’appartiendra. […] Qui peut, à tant d’avantages, préférer le séjour des flots bruyants ? […] Viens, et je suis prêt à tout souffrir, je te livre mon existence entière, même mon œil unique, cet œil qui m’est plus précieux que la vie. Hélas ! Pourquoi la nature m’a-t-elle refusé des nageoires ? J’irais à toi à travers les eaux ! […] O Cyclope, Cyclope ! Où est passée ta raison ? […] Tu peux trouver une autre Galatée moins rebelle à tes vœux et peut-être plus belle !

C’était ainsi que, par ses chansons, l’amoureux Cyclope soulageait ses peines cruelles.

Théocrite, *Idylles*, « Le Cyclope »

📖 Un jour que Scylla tressait les cheveux de Galatée, cette nymphe lui dit en soupirant :

– Hélas, moi, fille de Nérée, […] je n’ai pu me soustraire à la poursuite ardente du Cyclope qu’en me précipitant dans les flots. Le bel Acis, fils de Faunus et d’une nymphe, n’aimait que moi. […] Il avait à peine seize ans, un duvet léger commençait à peine à pousser sur ses joues. Je l’aimais, alors que Polyphème me poursuivait sans cesse de son amour. Mon cœur éprouvait autant de haine contre le Cyclope que de tendresse pour Acis. O Vénus, que ton pouvoir est grand, et ton empire absolu ! Ce monstre farouche, l’horreur des forêts mêmes, que nul mortel n’aborda jamais impunément, qui méprise et l’Olympe et ses dieux, est soumis à ta puissance. Epris de mes charmes, il brûle de tes feux. Il oublie ses troupeaux et les grottes qu’il habite. Déjà, Polyphème, tu prends soin de te parer. Tu cherches à me plaire. Tu peignes avec un râteau ta rude chevelure. Tu tailles avec une faucille ta barbe hérissée. Tu te mires dans l’eau, tu cherches à adoucir les traits affreux de ton visage. Tu perds ton ardeur pour le meurtre, ta cruauté, ta soif de carnage. […]

Polyphème adresse ses compliments amoureux et ses promesses touchantes à Galatée, la belle ne l’écoute pas.

Après ces plaintes vaines, il erre sur la montagne. Il m'aperçoit avec Acis. Trop imprudents, nous étions loin de craindre ce malheur. Le Cyclope s'écria :

– Je vous vois, mais c'est pour la dernière fois que l'amour vous rassemble !

Epouvantée, je plonge dans la mer. Acis criait :

– Aide-moi, Galatée ! ô mon père, ô ma mère, aidez-moi !

Le Cyclope le poursuit, lance sur lui un énorme rocher qui l'écrase. Hélas ! Je fais pour lui tout ce que le destin permet. Sous le rocher, le sang d'Acis coulait à flots : sa rouge couleur s'efface, elle devient bientôt limpide comme l'eau d'une source. La pierre s'entrouvre, des roseaux sveltes y poussent. Dans le creux du rocher l'eau bouillonne et murmure. O prodige ! De la source surgit un jeune homme : son front s'orne de petites cornes, des joncs le couronnent. C'est Acis, plus grand de taille et le visage bleu comme les eaux, c'est Acis, changé en fleuve.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XIII, vers 738-897

Ganymède

Fils de Tros et de Callirhoé, Ganymède, jeune prince troyen, est considéré comme le plus beau garçon de tous les mortels de son temps, ce qui lui vaut d'être désiré par Zeus. Le roi des dieux envoie son aigle pour l'enlever, ou se change lui-même en aigle pour ce rapt. En compensation, Zeus envoie Hermès offrir au père du jeune homme deux chevaux divins. Dans l'Olympe, l'amant de Zeus devient l'échanson des dieux. Il reçoit l'immortalité et l'éternelle jeunesse, et trouve place au ciel dans la constellation du Verseau. Ganymède, compagnon de jeu d'Eros, dieu de l'amour, incarne le désir homosexuel. Vêtu en berger, coiffé d'un bonnet phrygien, il tient un coq, don amoureux traditionnel, dans les scènes d'enlèvement. Lorsqu'il est représenté en échanson, il verse le nectar avec une cruche.

> 🕮 *Aphrodite s'adresse à Anchise*.
>
> – Les hommes de ta lignée ont toujours été proches des Dieux par leur beauté et leur stature. Le très sage Zeus a enlevé, à cause de sa beauté, le blond Ganymède, afin qu'il se mêlât aux Dieux, et leur versât le vin dans la demeure de Zeus. Et il est admirable à voir : honoré de tous les immortels, il puise dans un cratère d'or le nectar rouge. Mais Tros souffrait car il ne savait pas où la divine tempête avait emporté son fils bien-aimé ; il le pleurait tous les jours. Alors Zeus a pitié de lui, et il

lui donne, pour prix de son fils, des chevaux aux pieds rapides, de ceux qui portent les immortels. Et Hermès, le Messager tueur d'Argos, lui apprend, selon la volonté de Zeus, que son fils maintenant est immortel et ne vieillira plus. Après avoir écouté le message de Zeus, Tros ne gémit pas davantage mais son cœur se réjouit.

Hymnes homériques, « A Aphrodite », vers 203-217

📖 *Le poète décrit le bouclier de Dionysos forgé par Héphaïstos.*

Le bouclier merveilleux représente un astre dans le ciel, chef-d'œuvre digne de l'art divin. C'est l'échanson de Troie à la cour de Zeus, porté sur les ailes d'un aigle majestueux : on l'aperçoit d'abord tout tremblant entraîné par son ravisseur, tel qu'il est figuré dans les tableaux, quand le dieu prend son vol à travers les airs ; mais en enlevant dans ses serres qui le ménagent l'enfant terrifié, il ralentit le mouvement de ses ailes, car il redoute que Ganymède ne glisse et ne tombe du ciel dans les flots de la mer prête à le submerger. Il craint surtout le courroux des Moires, si le charmant adolescent venait à donner ainsi le premier son nom aux eaux du détroit, honneur qu'elles ont réservé à Hellé. L'enfant paraît ensuite près de la table des dieux : il puise le nectar, remplit jusqu'aux bords une coupe de la généreuse liqueur, et l'offre à Zeus pendant le festin. Héra y a pris place ; on la voit jalouse au fond du cœur de l'éclatante beauté de Ganymède. Ses traits expriment la colère, et la déesse montre à Pallas, assise près d'elle, ce tout jeune berger qui est venu dans l'Olympe pour y verser le doux nectar et ôter à Hébé ce privilège.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, poème 25, vers 430-448

📖 Cypris Aphrodite parcourt les lieux les plus secrets de l’Olympe pour y chercher son fils. Elle le trouve sous un bosquet fleuri, seul avec Ganymède, dont la beauté charma autrefois le maître des dieux, qui le mit au rang des immortels. Ils jouent ensemble comme des enfants du même âge avec des osselets d’or. Le folâtre Amour est debout, la main gauche remplie d’osselets et serrée contre son sein. Son teint brille des plus vives couleurs, et la joie éclate dans ses yeux. Son camarade au contraire, assis sur ses talons, l’air triste et honteux, joue au hasard deux osselets qui lui restent, en se fâchant contre Eros, qui rit aux éclats. Après avoir tout perdu, Ganymède s’en retourne tout confus et les mains vides.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant III,
vers 113-126

Géants

Comme l’indique leur nom grec *(gigantes*, rapproché de *gê*, « la terre », et de la racine *gen-*, « naître »), les Géants sont les enfants de Gaia, la Terre. Elle les a conçus à partir du sang et du sperme d’Ouranos, retombés sur le sol lorsque Cronos a mutilé son père. Et elle les a fait naître quelque temps après, pour venger Cronos et les autres Titans, vaincus et jetés au fond du Tartare par son petit-fils Zeus.

Ce sont des créatures gigantesques et d’une force prodigieuse. Leur corps athlétique a souvent inspiré les sculpteurs et les peintres. Ils leur prêtent tantôt une forme humaine mais à l’échelle des dieux, tantôt une silhouette monstrueuse, leurs jambes laissant place à deux serpents géants.

Gaia a soigneusement préparé sa vengeance. Elle sait que ses fils ne peuvent être tués que par la conjonction des coups d’un mortel et d’un dieu, elle a donc produit en cachette une herbe pour les rendre invisibles et invulnérables aux humains. Mais Zeus aussi est au courant de la prophétie. Il commence par engendrer un fils mortel avec Alcmène, en prenant l’apparence de son mari Amphitryon : Héraclès sera

le plus fort et le plus intrépide des mortels, presque l'égal d'un dieu. Puis le roi des dieux interdit au Soleil, à la Lune et à l'Aurore de se lever avant qu'il ait trouvé l'herbe miraculeuse et il la dérobe à la Terre.

Tout est prêt pour que la bataille commence. C'est la « Gigantomachie », guerre fondatrice du règne de Zeus, comme la « Titanomachie » menée auparavant contre les Titans. Les Géants ouvrent les hostilités en empilant des montagnes les unes sur les autres pour escalader le ciel, en bombardant les dieux d'énormes rochers en fusion et d'arbres déracinés, enflammés. L'alliance d'Héraclès et de Zeus fait merveille. D'abord, ils maîtrisent Alcyonée, le chef des Géants ; Zeus le foudroie mais Héraclès doit encore le traîner hors de sa terre natale, où il reste invincible, pour l'achever d'une flèche empoisonnée dans le cœur. Ils éliminent de même Eurymédon, qui a essayé de violer Héra, et beaucoup d'autres encore. Artémis, Apollon, Athéna, Hécate, Dionysos, Hermès, Héphaïstos et Poséidon sont aussi de la partie ; les deux premiers ajoutent leurs flèches à celles d'Hercule, les autres écrasent les Géants sous des rochers ou des volcans. C'est ainsi qu'Athéna, d'après certaines traditions, conquiert l'égide : elle

écorche le géant Pallas et renforce sa cuirasse ou son bouclier de sa peau velue.

Par bien des aspects, les Géants ressemblent à leurs frères les Cyclopes : habitants souterrains des régions volcaniques, ils sont sans doute les personnifications mythiques des forces indomptées de la nature qui se manifestent périodiquement par des éruptions volcaniques, des tremblements de terre ou des tsunamis.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 La Terre, irritée du malheur des Titans, eut d'Ouranos les Géants, d'une force et d'une taille au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Leur vue était effrayante ; ils avaient de longues barbes et de longs cheveux, les jambes couvertes d'écailles de serpent ; ils demeuraient, suivant les uns, dans les campagnes de Phlègres, et, suivant d'autres, à Pallène. Ils lançaient contre le ciel des rochers et des chênes enflammés. Porphyrion et Alcyonée étaient surtout remarquables ; ce dernier était immortel, tant qu'il combattait sur la terre où il était né. L'autre avait enlevé en Erythie les bœufs du Soleil. Il était connu dans le ciel que les dieux tout seuls ne pouvaient faire périr aucun des Géants, et que, pour y parvenir, il fallait qu'ils aient recours à l'aide d'un mortel. La Terre ayant appris cela, se mit à la recherche d'une plante qui devait les empêcher d'être tués, même par les mains des hommes : mais Zeus, qui a défendu au Soleil, à la Lune et à l'Aurore de paraître, devance la Terre, et coupe cette plante. Il envoie ensuite Athéna appeler Héraclès à son secours.

Héraclès transperça d'abord Alcyonée de flèches ; mais comme en touchant la terre il reprenait de nouvelles forces, Héraclès l'entraîna hors de Pallène suivant le conseil d'Athéna, et alors il mourut. Porphyrion avait attaqué en même temps Héraclès et Héra, alors Zeus

lui inspira des désirs pour cette dernière ; comme il lui déchirait ses vêtements et cherchait à la violer, elle appela au secours ; Zeus renversa Porphyrion d'un coup de foudre, et Héraclès l'acheva à coups de flèches. Quant aux autres géants, Apollon perça l'œil droit d'Ephialte d'une flèche, et Héraclès perça le gauche. Bacchus tua Eurytus d'un coup de thyrse ; Hécate acheva Clytius, et Héphaïstos Mimassous en leur lançant des blocs de lave incandescente. Athéna jeta l'île de Sicile sur Encélade qui fuyait ; après avoir écorché Pallas, elle se servit de sa peau pour se protéger dans les combats. Polybotes, poursuivi à travers la mer par Poséidon, se réfugia dans l'île de Cos : Poséidon en arracha la partie qu'on appelle Nisyre et la jeta sur lui pour l'écraser. Hermès, coiffé du casque d'Hadès, tua Hippolyte. Artémis tua Gration. Les Parques tuèrent Agrius et Thoon à grands coups de massues d'airain. Zeus fit périr les autres en les foudroyant, et Héraclès les acheva tous à coups de flèches.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre I, chapitre 6, 1-2

Gorgones

Filles de Phorcys et de Céto, eux-mêmes nés de Pontos, le Flot et Gaia, la Terre, les trois Gorgones sont antérieures à la naissance des Titans et des Olympiens. Elles sont les sœurs des Grées et de deux monstres redoutables : Scylla et le dragon qui garde le jardin des Hespérides. Deux d'entre elles, Sthéno et Euryalé, sont immortelles, seule Méduse est mortelle. Mais elles sont toutes trois d'une égale laideur, avec des serpents enchevêtrés en guise de chevelure, une large face à la bouche grimaçante, un cou écailleux et des griffes de bronze. Des ailes d'or leur permettent de se déplacer rapidement, leurs gros yeux écarquillés lancent des éclairs et changent en pierre ceux qui les regardent en face.

On connaît surtout l'histoire de Méduse, tuée par Persée et dont la tête a gardé le pouvoir de pétrifier par-delà la mort. Le héros s'en sert à plusieurs reprises comme d'une arme avant de l'offrir à Athéna, qui en orne son égide ou son bouclier.

Aux époques tardives, les Gorgones se multiplient pour former une tribu guerrière, ennemie des Atlantes. Diodore de Sicile raconte une confrontation insolite entre les Gorgones et les Amazones.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

📖 Céto donna à Phorcys […] les Gorgones qui habitent par-delà l'illustre Océan, vers l'empire de la Nuit, dans ces lointaines contrées, où demeurent les Hespérides à la voix sonore, les Gorgones Sthéno, Euryale et Méduse éprouvée par de cruelles souffrances. Méduse était mortelle, tandis que ses autres sœurs vivaient exemptes de vieillesse et de mort ; Poséidon aux cheveux sombres s'unit avec elle dans une tendre prairie, sur une couche de fleurs printanières. Lorsque Persée lui eut tranché la tête, on vit naître d'elle le grand Chrysaor et le cheval Pégase.

Hésiode, *Théogonie*, vers 274-281

📖 *Héphaïstos a fabriqué pour Achille un bouclier merveilleux sur lequel figurent diverses scènes.*

Plus loin, le fils de Danaé à la belle chevelure, Persée, le dompteur de chevaux, ne touchait pas de ses pieds rapides le bouclier tout proche : par un incroyable prodige, il n'y tenait d'aucun côté. Ciselé en or de la main de l'illustre Héphaïstos, il portait des brodequins ailés, et une épée de bronze à poignée noire, suspendue au baudrier, brillait sur ses épaules. Il volait comme la pensée. Tout son dos était couvert par la tête de la Gorgone sanguinaire : autour de cette tête voltigeait, ô merveille ! un sac d'argent d'où tombaient des franges d'or au loin étincelantes. Sur le front du héros vibrait le formidable casque d'Hadès, enveloppé des épaisses ténèbres de la nuit. Le fils de Danaé lui-même allongeait le pas, semblable à un homme qui précipite sa fuite, tout frissonnant de terreur ; derrière lui s'élançaient les monstres innommables et insaisissables, les Gorgones, impatientes de l'atteindre. Dans leur élan impétueux, l'acier pâle du bouclier retentissait d'un bruit aigu et perçant. A leurs ceintures pendaient deux dragons qui courbaient leurs têtes, dardaient leurs langues, entrechoquaient leurs dents avec fureur et lançaient de farouches regards. Sur les épouvantables têtes de ces Gorgones planait une grande terreur.

Hésiode, *Le Bouclier d'Héraclès*, vers 216-237

📖 Comme les Atlantes étaient souvent attaqués par les Gorgones, établies dans le voisinage, et qui de tout temps étaient leurs ennemies, la reine Myrina alla les combattre dans leur pays, à la prière des Atlantes. Les Gorgones se rangèrent en bataille, le combat fut acharné, mais à la fin les Amazones l'emportèrent, tuèrent un grand nombre de leurs ennemies, et ne firent pas moins de trois mille prisonnières. Le reste s'était sauvé dans les bois. Mais Myrina voulait entièrement détruire cette nation. Elle mit le feu à la forêt, mais elle ne réussit pas à les déloger et se retira sur les frontières du pays.

Une nuit où les Amazones, enflées de leur succès, faisaient la garde avec négligence, les Gorgones, leurs prisonnières, se saisirent de leurs épées et en égorgèrent un grand nombre. Mais les Amazones eurent tôt fait de les encercler ; accablées par le nombre, les Gorgones furent toutes tuées après une résistance héroïque. Myrina fit brûler sur trois bûchers les corps de ses compagnes tuées, et elle fit élever avec de la terre trois grands tombeaux qui s'appellent encore aujourd'hui les tombeaux des Amazones.

Par la suite, les Gorgones rescapées se multiplièrent. Persée, le fils de Zeus, les attaqua de nouveau à l'époque où Méduse était leur reine. Finalement, les Gorgones ainsi que les Amazones furent exterminées par Héraclès, lorsque, dans son expédition d'Occident, il posa une colonne en Libye. Après tous les bienfaits dont il avait comblé le genre humain, une nation dirigée par des femmes, c'était inadmissible pour lui !

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre III, chapitres 54-55

Grées

Filles de Phorcys et de Céto, eux-mêmes nés de Pontos, le Flot, et de Gaia, la Terre, les Grées, sœurs des Gorgones, sont antérieures à la naissance des Titans et des Olympiens.

Hésiode en compte deux, qu'il nomme Pemphrédo (« la Guêpe ») et Enyo (« la Belliqueuse »). Par la suite, on en ajoute une troisième, Deino (« la Terrible »).

Dès leur naissance, les Grées apparaissent comme de vieilles femmes aux cheveux blancs, d'où leur nom de *Graiai* (les « vieilles » en grec) ; à elles trois, elles n'ont qu'un œil et qu'une dent, qu'elles se passent à tour de rôle. Les Grées sont les gardiennes chargées d'interdire le chemin qui donne accès au territoire des Gorgones : le héros PERSÉE réussit à les tromper pour se procurer le moyen de parvenir jusqu'à Méduse.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

📖 *Prométhée annonce à Io le détail de ses errances qui doivent la conduire en Egypte.*

PROMÉTHÉE. – Quand tu auras passé le courant qui limite la terre, vers le levant que parcourt le soleil de feu, loin du grondement de la mer, tu parviendras dans les plaines gorgoniennes de Cisthène, où

demeurent les filles de Phorcys, trois vieilles sœurs blanches comme des cygnes, qui n’ont qu’une seule dent et qu’un seul œil en commun, et que jamais n’ont aperçues ni les rayons du soleil ni l’astre de la nuit. Près d’elles sont leurs trois autres sœurs, les Gorgones ailées, monstres détestés des humains ; leurs cheveux sont hérissés de serpents et nul mortel ne les voit sans perdre aussitôt le souffle de la vie.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 790-800

📖 *Persée raconte comment il a vaincu la Méduse.*

Au pied du mont Atlas se trouve une grotte inaccessible, protégée par de puissants rochers. C’est là qu’habitent les deux filles de Phorcys ; il faut savoir que ces vieilles femmes n’ont qu’un seul œil pour deux et qu’elles sont obligées de se le prêter tour à tour. Après une longue marche, je parviens à la grotte : tandis que l’une des Grées remettait l’œil à l’autre, je tends discrètement ma main à la place de celle qui allait le saisir et je m’en empare. Puis je me mets en route par des sentiers détournés ; je franchis des rochers escarpés, traverse d’horribles forêts et arrive enfin au palais des Gorgones.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IV, vers 772-779

Gygès

Gygès, ou Gyès, est l’un des trois Hécatonchires, frères des Cyclopes et des Titans. C’est un gigantesque monstre à cent bras et cinquante têtes, d’une puissance phénoménale. Comme ses frères, il reste la plupart du temps dans le Tartare, d’abord comme prisonnier, puis comme gardien des Titans après l’avènement de Zeus. Il s’agit sans doute d’une personnification des tempêtes volcaniques ou des cyclones dévastateurs.

Gygès est aussi le nom d’un roi de Lydie, devenu héros de conte. On raconte qu’il aurait trouvé un anneau d’or qui rend invisible alors qu’il n’était qu’un simple berger. Il s’introduit alors dans le palais du roi Candaule, séduit la reine et tue le roi pour prendre sa place. Platon se sert de cette parabole pour étudier les rapports entre honnêteté et impunité. Hérodote rapporte une version plus réaliste, où le merveilleux cède la place à l’observation des mœurs : le vaniteux roi Candaule invite Gygès à se cacher dans sa chambre nuptiale pour admirer la reine nue. Celle-ci s’en aperçoit, elle exige que Gygès tue le roi et l’épouse.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Candaule aimait éperdument sa femme, et la considérait comme la plus belle des femmes. Obsédé par sa passion, il ne cessait de vanter sa beauté à Gygès, fils de Dascylus, un de ses gardes, qu'il aimait beaucoup, et dont il faisait son confident. Peu de temps après, Candaule dit à Gygès :

– J'ai l'impression que tu ne me crois pas quand je te parle de la beauté de ma femme. Les oreilles sont plus difficiles à persuader que les yeux : essaie donc de la voir nue.

– Qu'est-ce que vous dites là, seigneur ! s'écria Gygès. Avez-vous perdu la tête ? Ordonner à un serviteur de regarder sa souveraine nue ! Oubliez-vous qu'une femme laisse tomber sa pudeur avec ses vêtements ? Nous devons nous plier aux principes de la morale. L'un des plus importants est que chacun ne doit garder que ce qui lui appartient. Je suis persuadé que vous avez la plus belle de toutes les femmes ; mais, je vous en conjure, n'exigez pas de moi un acte immoral !

Gygès refusait de suivre la proposition du roi, car il en craignait les conséquences pour lui-même.

– Rassure-toi, Gygès, lui dit Candaule ; ne crains ni ton roi (ce discours n'est pas un piège pour t'éprouver) ni la reine : elle ne te fera aucun mal. Je ferai en sorte qu'elle ne sache pas que tu l'as vue. Je te cacherai dans notre chambre à coucher, derrière la porte, qui restera ouverte : la reine ne tardera pas à me suivre. A l'entrée se trouve un siège où elle pose ses vêtements quand elle se déshabille. Ainsi, tu auras tout le loisir de l'admirer. Lorsqu'elle s'avancera du siège vers le lit, elle te tournera le dos ; à ce moment-là, profites-en pour t'esquiver sans qu'elle te voie.

Gygès ne pouvait plus se dérober aux instances du roi : il se tint prêt à obéir. A l'heure du coucher, Candaule le mena dans sa chambre, où la reine ne tarda pas à se rendre. Gygès la regarda se déshabiller, et, tandis qu'elle tournait le dos pour gagner le lit, il se glissa hors de l'appartement. Mais la reine l'aperçut. Elle était sûre que son mari était l'instigateur de cet outrage. C'est bien la pudeur qui l'empêcha de crier, mais en plus, elle fit semblant de n'avoir rien remarqué, car elle avait déjà un plan pour se venger de Candaule. Chez les Lydiens, comme

chez presque toutes les nations barbares, c'est une humiliation, même pour un homme, d'être vu nu.

La reine garde donc son calme et dissimule ses sentiments. Mais, dès l'aube, elle s'assure de la discrétion de ses plus fidèles serviteurs et fait appeler Gygès. Bien loin de se douter qu'elle sait, il se rend à son ordre, comme il avait l'habitude de le faire toutes les fois qu'elle l'appelait. Lorsqu'il est arrivé, la reine lui dit :

– Gygès, tu as le choix entre deux possibilités. A toi de décider, et vite ! Soit tu te débrouilles pour faire mourir Candaule et tu obtiens à la fois ma main et le trône de Lydie ; soit tu meurs sur-le-champ, ce qui t'évitera désormais, par une aveugle déférence pour ton roi, de voir ce qui t'est interdit. Il faut que l'un des deux périsse, ou toi qui, au mépris de la morale, m'as vue sans vêtements, ou du moins celui qui t'a donné ce conseil.

A ces mots, Gygès demeure quelques instants sans voix, puis il conjure la reine de ne pas l'obliger à faire un tel choix. Voyant qu'il ne peut la persuader, et qu'il n'a pas d'autre choix que de tuer son maître ou se résoudre lui-même à périr, il préfère sa propre survie.

– Puisque, malgré mes réticences, dit-il à la reine, vous me forcez à tuer mon maître, je suis prêt à me donner les moyens de réussir.

– Le lieu de l'embuscade, répondit-elle, sera celui-là même d'où il m'a exposée nue à tes regards, et le moment de l'attaque celui de son sommeil.

Ces mesures prises, elle retint Gygès : nul moyen pour lui de s'échapper. Il fallait que l'un des deux meure, ou lui ou Candaule. La nuit tombée, elle l'introduit dans la chambre, l'arme d'un poignard, et le cache derrière la porte : à peine Candaule est-il endormi, Gygès avance sans bruit et le poignarde. Il s'empare de son épouse et de son trône.

Hérodote, *Histoires*, Livre I, 8-12

H

Hadès

▷ Pluton

Hadès, le sombre dieu des morts, est le premier fils né de Rhéa et Cronos. Avalé comme ses frères et sœurs par son père qui craint de perdre sa suprématie, il est comme eux sauvé par Zeus. Reconnaissant, il combat les Titans à ses côtés ; après leur victoire, les trois frères se partagent le monde. Hadès reçoit en apanage le monde souterrain, on le surnomme parfois Zeus *catachtonios*, « souterrain ». Son autorité absolue sur les ombres et les monstres qui habitent les Enfers n'est jamais contestée. Le nombre de ses sujets s'accroît chaque jour, à chaque mort, et compte autant d'âmes, dit le poète, qu'il y a d'étoiles au firmament ou de vagues dans les mers. Hadès vit dans le Tartare et se mêle si peu aux autres dieux qu'il n'est pas toujours compté au nombre des douze Olympiens, peu de mythes le mettent en scène sinon dans les rares cas où des héros descendent aux Enfers. Il est craint et vénéré comme un dieu majeur par les Grecs comme par les Romains, même si les sanctuaires et les cérémonies qui lui sont consacrés

s’avèrent rares ; il garantit les serments et châtie les parjures.

Implacable et inexorable, il se laisse exceptionnellement fléchir ; sa physionomie sévère effraie tous ceux qui le rencontrent. Aucun enfant n’égaie sa vie, il ne connaît aucune aventure amoureuse. Il se plaint à Zeus de sa solitude, à moins que ce ne soit Aphrodite qui s’irrite qu’un être puisse échapper au pouvoir de l’amour. Eros reçoit alors l’ordre d’intervenir : Hadès tombe amoureux de la jolie Coré, fille de Déméter. A un moment où elle cueille des fleurs dans les prairies de Sicile, il sort de terre sur son char et l’emporte malgré ses cris. Nul n’a vu le coupable du forfait, sauf Hélios du haut du ciel, et la nymphe Cyanè qui a tenté de s’interposer. Hadès séquestre la jeune fille éplorée, tandis que sa mère, éperdue, la cherche partout sur la terre. Coré refuse de manger comme de boire, mais elle se laisse tenter par une grenade dont elle croque six pépins. Ce geste la lie irrémédiablement à son ravisseur, et Zeus lui-même ne pourra accorder à la mère désespérée le retour définitif de la jeune fille. Elle restera une partie de l’année avec celui qui est devenu son époux.

Assombrie par le séjour sinistre d’en bas et l’influence de son sévère compagnon, Coré devenue Perséphone trône à ses côtés, aussi rude que lui

désormais. Le couple ne se laisse attendrir que par Orphée, pleurant Eurydice, au point de rendre sa bien-aimée au poète. Hadès capture l'audacieux Pirithoos qui projetait d'enlever Perséphone et l'enchaîne à jamais à un rocher des Enfers, mais laisse repartir son ami Thésée. Quand Héraclès descend aux Enfers pour emporter Cerbère, le dieu l'autorise à combattre le monstre, à moins que la baguette d'Hadès qui tue les audacieux ne se soit révélée impuissante contre le héros sans peur. Enfin Sisyphe réussit à tromper Hadès et à sortir (provisoirement) des Enfers.

Hadès est représenté comme un homme d'âge mûr, à la longue barbe, assis sur un trône d'ébène, ou debout, conduisant un char tiré par quatre chevaux noirs. Sa tête est couronnée de narcisses ou de fougères, ou encore coiffée de la *kunè*, « casque en peau de chien », un don des Cyclopes qui rend invisible. Une fausse étymologie explique d'ailleurs son nom comme venant d'*aeidès*, « celui qui ne se voit pas ». Il tient dans ses mains un sceptre ou la fourche à deux dents qui le caractérise, avec des clés qui rappellent qu'il contrôle l'accès du monde d'en bas, et interdit aux morts de quitter son domaine. Le chien Cerbère l'accompagne. Le cyprès au sombre feuillage lui est dédié. Il possède une immense

fortune : son domaine ne connaît pas de limites, tous les biens des morts lui appartiennent ; sa richesse est figurée par la corne d'abondance. Les Grecs le désignent aussi par l'épithète *Ploutôn*, « dispensateur de richesse », sans le confondre avec Ploutos**,** dieu qui personnifie la richesse.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 *L'île de Sicile, secouée par les soubresauts de Typhon et par les éruptions de l'Etna, tremble.*

Pluton lui-même craint qu'elle ne s'entrouvre, et que le jour pénétrant dans son empire n'épouvante les ombres dans l'éternelle nuit. Il descend de son trône ténébreux. Il parcourt la Sicile, guidant les noirs coursiers qui sont attelés à son char ; il examine avec soin les fondements de l'île. Tout lui paraît solide. Aucun danger ne le menace, et sa terreur s'évanouit. […]

Vénus aperçoit Pluton depuis le mont Eryx, son sanctuaire sicilien. Elle appelle aussitôt son fils Cupidon : n'est-il pas inadmissible que le tiers de l'univers échappe à la puissance de l'amour puisque Pluton reste insensible ? Peut-on souffrir que Proserpine suive les traces de Minerve et de Diane en prétendant rester vierge ? Cupidon perce donc le cœur du farouche Pluton qui tombe aussitôt amoureux.

Non loin des murs d'Henna est un lac profond qu'on appelle Pergus. Jamais le Caÿstre ne vit autant de cygnes sur ses bords. Des arbres à l'épais feuillage couronnent le lac d'un berceau de verdure impénétrable aux rayons du soleil. La terre que baigne cette onde paisible est émaillée de fleurs. Là règnent, avec les Zéphyrs, l'ombre, la fraîcheur, un printemps éternel ; là, dans un bocage, jouait Proserpine. Elle allait, dans la joie ingénue de son sexe et de son âge, cueillant violettes et lis, s'en faisait des parures, en remplissait des corbeilles, rivalisait avec ses compagnes à qui rassemblerait les fleurs les plus belles. Pluton l'aperçoit et s'enflamme. Il la voit, il l'aime, il l'enlève ! La jeune déesse, dans son trouble et son effroi, appelle en gémissant sa

mère et ses compagnes. Sa moisson de lis s'échappe de sa robe déchirée. O candeur de son âge ! Dans ce moment terrible, la perte de ses fleurs lui fait de la peine !

Cependant le ravisseur hâte ses coursiers, il les presse en les appelant par leur nom. Il agite les rênes sur leur cou, le frein se couvre d'écume. Pluton traverse les lacs profonds, les étangs des Palices, dont les eaux bouillantes s'imprègnent du soufre qui sort de la terre ardente […] Entre Aréthuse et Cyané, deux écueils forment une étroite mer. C'est là qu'habite Cyané, la plus belle des Nymphes de Sicile, et le lac porte son nom. Elle s'élève, de la moitié du corps, au-dessus des eaux profondes, et, étendant ses bras, s'oppose à son passage. Le fils de Saturne ne peut plus retenir sa colère, il lance nerveusement son sceptre dans le fond du lac. La terre, frappée, accueille le char dans son sein, et lui ouvre le chemin des Enfers.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, vers 359-363 et 385-420

📖 *Cérès cherche longtemps sa fille disparue. Elle finit par apprendre que Pluton est le ravisseur : elle vient réclamer justice à Jupiter.*

Cérès monte sur son char, qui l'emporte au céleste séjour, elle s'arrête devant Jupiter, le visage baigné de larmes, les cheveux épars :

Souverain des dieux, je viens t'implorer pour mon sang et pour le tien. Si tu n'as point pitié d'une mère, que du moins ma fille puisse toucher le cœur de son père. Ne la punis point de me devoir le jour. Je la retrouve enfin cette fille que j'ai si longtemps cherchée, si pourtant c'est la retrouver que d'être plus certaine de l'avoir perdue ! si c'est la retrouver que de savoir où elle est ! Je puis pardonner à Pluton, pourvu qu'il me la rende. Ta fille, car, hélas ! elle n'est plus à moi ; ta fille ne peut être la proie d'un ravisseur.

Jupiter lui répond :

– Proserpine est le gage de notre amour, et l'objet commun de nos soins les plus chers. Mais, s'il faut donner aux choses leur véritable nom, l'action de Pluton est, non pas un outrage, mais un excès d'amour. Si tu consens à ce mariage, un gendre tel que lui ne saurait nous faire rougir. Sans parler de ses autres avantages, n'est-ce pas assez pour lui

d’être frère de Jupiter ? Que lui manque-t-il ? Il ne le cède qu’à moi ; et ma puissance absolue, je ne la dois qu’au sort. Si cependant tu veux arracher ta fille à ses bras, elle peut encore t’être rendue, pourvu qu’elle n’ait goûté à aucun fruit dans les Enfers. Tel est l’arrêt des Parques inflexibles.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, vers 512-532

📖 Installé sur un trône grossier, le souverain de l’Erèbe reste assis, terrible dans sa sombre majesté. Une rouille hideuse couvre son sceptre, un nuage de tristesse voile son front, la douleur rend son visage menaçant plus terrible encore. Le tonnerre de sa voix se fait entendre. A la parole du tyran, l’abîme épouvanté se tait ; le monstrueux gardien des portes retient les abois de sa triple gueule. Le Cocyte, fermant la source de ses pleurs, s’arrête ; l’Achéron, silencieux, fait taire le bruit de ses ondes ; le murmure des rives du Phlégéthon cesse aussi.

Claudien, *Le Rapt de Proserpine*, Livre I, vers 79-88

📖 *Proserpine, aux Enfers, ne cesse de pleurer. Pluton cherche à la persuader que son sort n’est pas si triste qu’elle le croit.*

Ces paroles, ces pleurs de la beauté ont vaincu le ravisseur farouche : les premiers soupirs de l’amour s’échappent de son cœur ; avec les plis de son noir manteau il essuie les larmes de la déesse et sa voix adoucie cherche à calmer sa douleur.

– Cesse, ô Proserpine ! de livrer ton âme à des soucis funestes, à des craintes chimériques : tes mains porteront un noble sceptre : les torches de l’hymen ne te livreront pas à un indigne époux. Vois en moi le fils de Saturne, le maître de la Nature dont l’empire s’étend dans les vastes champs du Chaos. Non, le jour ne t’est pas ravi ; d’autres astres brillent pour nous ; pour nous existe un autre univers. Tu verras une lumière plus pure. Tes yeux admireront le soleil de l’Elysée et ses pieux habitants : là tu retrouveras le siècle d’or et sa race heureuse. Ce que la terre n’a vu qu’une fois, nous le possédons pour toujours. Les douces prairies ne te manqueront pas ; ici l’haleine des zéphyrs, plus douce que sur la terre, caresse des fleurs immortelles, plus brillantes que celles d’Henna. Dans nos bois touffus s’élève un arbre, dont les rameaux se

courbent sous des fruits d’or : mon amour te le consacre. L’automne fortuné t’enrichira sans cesse de ses fruits. Bien plus, ton empire s’étendra sur tout ce que l’air enveloppe, tout ce que la terre alimente, tout ce qu’entraînent les flots de la mer, ce que les fleuves roulent dans leur cours, tout ce que nourrissent les marais, enfin sur tous les êtres animés que domine la lune. A tes pieds viendront les rois, dépouillés de la pourpre, confondus dans la foule des misérables. Tous sont égaux par la mort : toi, tu condamneras les coupables, tu donneras le repos aux justes : arbitre suprême, tu contraindras les criminels à avouer leurs forfaits. Règne sur le Léthé, que les Parques soient tes esclaves, et que ta volonté règle le destin.

A ces mots, il excite ses coursiers triomphants, et, le cœur adouci, il entre dans le Tartare.

Claudien, *Le Rapt de Proserpine*, Livre II, vers 273-307

Harmonie

Harmonie, fille d'Aphrodite et d'Arès, est née d'un adultère. Paradoxalement, c'est elle pourtant qui veille sur la bonne entente des époux dans le mariage. Dans les guerres, elle tâche de contrer Eris et aide les peuples à retrouver la paix. Chez les Romains, elle préside même à l'harmonie du monde céleste. A Samothrace, circule une légende différente : Harmonie, enfant de Zeus et d'Electre, fille d'Atlas, rencontre Cadmos lorsqu'il vient s'initier aux mystères dans cette île ; il l'enlève avec l'aide d'Athéna. Dans les deux versions elle épouse Cadmos et tous les dieux assistent à leurs noces. A cette occasion, Harmonie reçoit en présent un merveilleux collier forgé par Héphaïstos. Cadeau empoisonné ! Le dieu, légitime époux d'Aphrodite, furieux de la trahison de sa femme, y a attaché une malédiction secrète : de générations en générations, le désir de le posséder provoquera des catastrophes sans fin dans la descendance de Cadmos et Harmonie.

Le jeune couple vit d'abord à Thèbes, ville que Cadmos a fondée. Puis ils doivent s'exiler, Harmonie accompagne son mari en Illyrie où il se conquiert un

royaume. Bien des épreuves les attendent encore : leurs filles connaissent des destins tragiques. Sémélé, amante de Zeus, égarée par l'hybris, meurt brûlée ; Agavé, égarée par Dionysos, déchire son propre fils Penthée ; Ino, qui a recueilli le bébé Dionysos, subit la jalousie d'Héra : dans un accès de folie, elle se jette dans la mer avec son jeune fils.

Harmonie et Cadmos sont finalement transformés en serpents par les dieux. Selon certaines versions, c'est encore une vengeance d'Arès. Selon d'autres, c'est la récompense finale accordée par les Olympiens qui les envoient sur les Îles des Bienheureux où ils vivent enfin sereins pour l'éternité.

- Généalogie « Les Labdacides »

📖 Ni Pélée, ni le divin Cadmos ne furent exempts d'épreuves. Ces deux héros cependant passent pour avoir possédé le bonheur suprême. Tous deux entendirent chanter les Muses, l'un dans Thèbes aux sept portes, l'autre sur le Pélion : Cadmos, lorsqu'il épousa la brillante Harmonie, Pélée quand il unit son sort à Thétis. Tous deux virent les dieux s'asseoir sur des sièges d'or au banquet de leur mariage, et reçurent de leurs mains les présents de noces. Tous deux enfin, consolés de leurs revers par un bienfait de Zeus, rouvrirent à la joie leurs cœurs flétris par le vent du malheur. Mais voici venir de nouveau pour eux un temps d'épreuves et de calamités : les trois filles de Cadmos, par de tragiques aventures, éloignèrent de leur père tout espoir de bonheur. […] Le fils que l'immortelle Thétis donna à Pélée, atteint d'une flèche meurtrière, perdit la vie dans les combats. […] Que le sage, fidèle aux inspirations de la vérité, profite donc du présent et jouisse du bonheur que les dieux lui accordent ! Rien de plus inconstant que le souffle impétueux des vents ; de même la félicité des mortels n'est jamais durable.

Pindare, *Pythiques*, ode 3, vers 86-104

📖 *Penthée, petit-fils de Cadmos, a osé mépriser le culte de Dionysos. A la fin de la tragédie, Dionysos annonce au vieillard le sombre avenir que lui prépare sa vengeance.*

DIONYSOS. – (*à Cadmos*) Tu seras métamorphosé en dragon, et celle que tu as reçue pour épouse bien que tu sois mortel, Harmonie, fille d'Arès, changée en bête sauvage, prendra la forme d'un serpent. Porté sur un char à bœufs, comme l'annonce un oracle de Zeus, avec ton épouse, tu commanderas à des Barbares. Tu ravageras, avec une armée innombrable, beaucoup de cités. Mais ils saccageront le sanctuaire prophétique d'Apollon et en seront punis. Harmonie et toi, Arès vous sauvera, et vous établira dans la Terre des Bienheureux. Voilà ce que je vous annonce, moi, Dionysos, qui n'ai pas pour père un mortel, mais Zeus. Si vous aviez appris à pratiquer la sagesse au lieu de vous obstiner, vous seriez heureux : vous m'auriez pour allié. […]

CADMOS. – (*à sa fille Agavé*) O mon enfant, dans quel terrible malheur nous sommes tombés, toi, malheureuse, et tes sœurs chéries, et moi, misérable ! Je m'en irai chez les Barbares, malgré ma vieillesse, en

étranger. Il m’est encore prédit que je conduirai en Grèce une horde barbare. Quant à la fille d’Arès, Harmonie, mon épouse, métamorphosée comme moi-même en dragon, je la mènerai contre les autels et les tombeaux des Grecs, guidant les lances ennemies. Il n’y aura pas de terme à mes maux, hélas ! Même après avoir traversé l’Achéron qui mène sous la terre, je ne trouverai pas le repos.

Euripide, *Les Bacchantes*, vers 1330-1343 et 1352-1362

Harpyes

Filles de Thaumas, lui-même fils de Pontos (la Mer) et de Gaia (la Terre), et d'Electre, une fille d'Océan, les Harpyes appartiennent à la génération qui a précédé les divinités olympiennes, comme les Erinyes.

Proches des Sirènes par leur aspect, les Harpyes sont des monstres mi-femmes mi-oiseaux, dotés de serres aiguës, d'où leur nom de « Ravisseuses » (*harpyiai*, « celles qui arrachent leur proie » en grec). La plupart des récits en mentionnent deux : Aellô, « la Bourrasque », et Ocypétè, « Celle qui vole vite » ; parfois une troisième, Celaéno, « la Nuée d'orage », leur est adjointe. Elles passent pour habiter les îles Strophades dans la mer Egée. Redoutées comme de mauvais génies volant les enfants et les âmes dans le folklore populaire, elles sont parfois représentées sur les tombeaux emportant l'esprit du mort dans leurs serres.

Lors de leur escale en Thrace, Jason et ses compagnons, les Argonautes, découvrent que le roi du pays, Phinée, est accablé par une terrible malédiction : devin rendu aveugle par Zeus pour avoir abusé de son don de prophétie, Phinée ne peut

se nourrir sans que les Harpyes se précipitent sur les mets pour les emporter ou les souiller de leurs excréments. Deux Argonautes, les fils ailés de Borée, Calaïs et Zétès, sont chargés de pourchasser les monstres pour délivrer Phinée. En remerciement, le vieux roi révèle aux Argonautes comment poursuivre leur périple.

Selon certaines traditions, les Harpyes, unies au dieu-vent Zéphyr, avaient engendré les deux chevaux divins d'Achille et ceux des Dioscures, Castor et Pollux, tous réputés pour être aussi rapides que le vent.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

Cartes « Le voyage des Argonautes », « Le voyage d'Enée »

> 🕮 Jadis, les tourbillons de l'Océan, dont le courant revient toujours sur lui-même, enlevèrent les filles de Pandarée. Les dieux ayant fait périr leurs parents, elles restaient orphelines au fond de leur demeure. Mais la divine Aphrodite les nourrit de fromage, de doux miel et de vin délicieux. Héra leur concéda, plus qu'à toutes les femmes, la beauté, la sagesse. La chaste Artémis leur accorda une taille imposante et Athéna leur apprit l'art de faire de superbes ouvrages. Or, tandis que la divine Aphrodite était venue sur l'Olympe élevé demander à Zeus un florissant hymen pour ces filles – car Zeus qui lance la foudre sait tout parfaitement, et il connaît le sort heureux ou malheureux des hommes mortels – les Harpyes enlevèrent ces jeunes filles et les donnèrent pour servantes aux odieuses Erinyes.

Homère, *Odyssée*, Chant XX, vers 66-78

📖 *Les Argonautes sont prêts à délivrer Phinée.*

Calaïs et Zétès sont impatients de passer à l'action. Un repas, dernière proie des Harpyes, est bientôt préparé et servi devant le vieillard. Les fils de Borée se placent à ses côtés, tenant en main leurs épées : ils attendent l'instant d'exécuter leur dessein. Phinée avait à peine touché l'un des mets, que ces monstres affamés s'élancent avec un bruit affreux du haut du ciel et s'abattent tout à coup sur la table avec la rapidité des tourbillons ou des éclairs. Les Argonautes poussent de grands cris en les voyant. Tout est dévoré en un instant et les Harpyes s'envolent au-dessus de la mer aussi rapidement qu'elles étaient venues, laissant derrière elles une odeur insupportable. Les fils de Borée, que Zeus remplit alors d'une vigueur infatigable, les poursuivent avec une égale vitesse et les menacent sans cesse de leurs épées. Ainsi des chiens bien dressés, prêts d'atteindre à la course une biche légère, s'efforcent de la saisir en allongeant le cou, mais la proie leur échappe, et leurs dents claquent inutilement, ainsi les fils de Borée se rapprochent sans cesse des Harpyes sans pouvoir les saisir. Enfin ils les atteignent, et, contre la volonté des dieux, ils allaient les exterminer près des îles Plotées lorsque la légère Iris, leur sœur, traverse les airs et arrête leur bras ; elle leur dit :

– Fils de Borée, respectez les Harpyes, ce sont les chiens de Zeus ! Je vous jure par le Styx, redouté des dieux eux-mêmes, qu'elles n'approcheront plus à l'avenir de la demeure de Phinée.

Ayant entendu ce serment, Calaïs et Zétès retournent vers le navire des Argonautes, laissant le nom de Strophades, « les îles du Retour », à celles qu'on appelait auparavant Plotées. Iris regagne l'Olympe d'un vol rapide et les Harpies se réfugient dans une caverne de l'île de Crète.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant II,
vers 262-300

Hébé

Hébé, fille de Zeus et d'Héra, incarne la Jeunesse ; à la table des dieux, elle sert le nectar et l'ambroisie. Ganymède la supplée dans cette fonction d'échanson. Dans le cortège d'Aphrodite, Hébé protège les jeunes mariées. Suivante d'Héra, elle aide sa mère, par exemple en attelant son char. Elle épouse Héraclès après son apothéose. Elle semble avoir le pouvoir de préserver ou de redonner la jeunesse : ainsi rajeunit-elle Iolaos, le fidèle compagnon d'Héraclès, pour faire plaisir à son époux. Médée, lorsqu'elle rajeunit son beau-père Aeson, invoque Hécate, la magicienne, et Hébé.

> 🕮 Enfin Zeus eut pour dernière épouse l'éclatante Héra, qui mit au jour Hébé, Arès et Ilithye après avoir partagé la couche du roi des dieux et des hommes. […] L'intrépide enfant d'Alcmène aux pieds charmants, le puissant Héraclès, délivré de ses pénibles travaux, choisit pour chaste épouse dans l'Olympe neigeux Hébé, cette fille du grand Zeus et d'Héra aux brodequins d'or.
>
> Hésiode, *Théogonie*, vers 921-922 et 950-955

> 🕮 Un spectacle étonnant dissipe alors la tristesse d'Alcmène. Sur le seuil, lolaos s'offre à ses yeux sous les traits qu'il eut dans son jeune âge ; à peine un léger duvet ombrage son menton : il a retrouvé la fraîcheur et les charmes de ses premiers ans. C'est un don qu'a obtenu Hercule, nouvel époux d'Hébé, pour son ami ; la fille de Junon veut jurer qu'elle n'accordera plus de semblables bienfaits.

Thémis l'interrompt en prophétisant que Jupiter aura encore besoin, plus tard, de ses pouvoirs.

Un murmure confus s'élève dans l'assemblée des dieux. Ils se demandent pourquoi on ne pourrait accorder à d'autres de tels présents. L'Aurore gémit de la vieillesse de son époux. Cérès se plaint de voir blanchir la tête de Iasion ; Vulcain demande que son fils Erichthonios recommence une nouvelle vie. Vénus même s'inquiète de l'avenir, et réclame qu'Anchise retrouve ses jeunes années. Il n'est point de dieu qui ne s'intéresse à un mortel. La confusion augmente, la révolte murmure, quand Jupiter fait entendre sa voix :

– A quels excès vous laissez-vous emporter ! Qui de vous prétendrait asservir à son gré le Destin ? C'est lui seul qui veut que Iolaos rajeunisse. […] Cette faveur ne peut être obtenue ni par l'ambition, ni par la force des armes. Immortels, le Destin suprême vous soumet, comme moi-même, à ses décrets absolus.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IX, vers 396-401 et 419-434

Hécate

Hécate, fille des Titanides Astéria et Persès, est une divinité très ancienne qui ne fait pas partie des Olympiens. Ses pouvoirs de protection, étendus sur la terre, la mer et l'espace céleste, concernent de multiples domaines de la vie humaine.

Déesse nocturne, elle est associée à la lune nouvelle (Séléné et Artémis incarnent les autres phases de la lune). Avec Hélios, elle fut seule, selon l'hymne homérique à Déméter, à voir l'enlèvement de Coré. Les torches, son attribut le plus fréquent, évoquent sa clairvoyance autant que son éclat lunaire. Les serpents qui lui sont consacrés manifestent son identité chtonienne, les chiens aboyant qui la suivent rappellent qu'à l'instar des Erinyes, elle incite les criminels à expier leurs fautes. Elle inspire les cauchemars et suscite les spectres. Elle est très souvent figurée sous l'aspect d'une triade : soit comme trois femmes autour d'une colonne appelée *hekataion*, soit comme une seule femme pourvue de trois têtes. Sous cette forme, elle protège les carrefours : les Romains la surnomment alors *trivia*, « aux trois voies ».

Déesse magicienne, Hécate est invoquée pour maudire ses ennemis ou même les tuer par le poison. Médée, réputée pour ses talents de magicienne, exerce les fonctions de prêtresse d'Hécate en Colchide. Certaines légendes font d'Hécate la mère de Circé.

📖 Hécate est honorée entre toutes par Zeus, fils de Cronos. Il lui donna, illustre partage, de commander sur la terre et sur la mer stérile. Déjà cette part lui avait été faite par Ouranos, le Ciel étoilé, et elle était très honorée par les Dieux immortels. […] Celui qu'elle veut aider, elle l'aide, et il brille dans les assemblées des hommes, si elle le veut. Quand les guerriers s'arment pour le combat terrible, alors la déesse favorise qui elle veut, et à ses élus elle accorde prompte victoire et gloire éclatante. Elle s'assied auprès des Rois vénérables, quand ils jugent. […] Elle favorise les cavaliers, quand elle le veut, aussi bien que les voyageurs qui fendent la mer glauque, en pleine tempête. Quant aux chasseurs, quand ils supplient Hécate, la déesse illustre leur accorde aisément une proie abondante, mais si elle l'a décidé, elle leur montre le gibier et le leur dérobe. Avec Hermès, elle multiplie, dans les étables, les troupeaux de bœufs, et les troupeaux de chèvres, et les troupeaux de brebis laineuses ; à son gré, elle en accroît le nombre ou le diminue. Enfin, comme elle est la fille unique de sa mère, elle est revêtue de tous les honneurs parmi les Dieux, et le Cronide en a fait la nourrice de tous les hommes qui, après elle, de leurs yeux verront la lumière de l'Aurore étincelante. Ainsi, dès le commencement, nourrit-elle les jeunes hommes.

Hésiode, *Théogonie*, vers 412-452

📖 L’ayant entendu du fond de ses demeures souterraines, la déesse redoutable se rendit aux cérémonies sacrées du fils d’Eson. Elle portait une couronne de terribles serpents entrelacés à des rameaux de chêne ; des torches répandaient autour d’elle une lumière éclatante, et les chiens des enfers faisaient entendre leurs aboiements perçants. Sous ses pas, les prairies tremblaient au loin.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant III,
vers 1212-1218

Hécatonchires ou Cent-bras

Cottos (ou Coeos), Gygès (ou Gyès) et Briarée (ou Egéon) sont les fils d'Ouranos, le Ciel et de Gaia, la Terre, les frères des Cyclopes et des Titans. De taille gigantesque, ils ont chacun cent bras et cinquante têtes qui crachent du feu.

Jetés dans le Tartare par leur père, en même temps que les Cyclopes, ils en sont tirés par Cronos qui a besoin d'eux pour renverser Ouranos. Mais Cronos, redoutant que leur force prodigieuse ne se retourne contre lui, les enferme à nouveau sous terre. Ils y attendent, toujours avec leurs frères les Cyclopes, que Zeus les délivre pour qu'ils lui prêtent main(s)-forte(s) dans la guerre contre les Titans. Après leur défaite, ces derniers sont à leur tour précipités au Tartare, et confiés à la garde des Hécatonchires par Zeus reconnaissant.

Après cette guerre, les Cent-Bras interviennent encore quelquefois à l'appel de Zeus ou d'autres divinités. Ainsi Thétis demande à Briarée de délivrer le roi des dieux que les Olympiens, poussés à la révolte par Héra, ont enchaîné.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Un grand combat s’engagea entre tous les dieux et toutes les déesses, entre les Titans et les fils de Cronos, et ces fiers et indomptables combattants à la force immense, ramenés par Zeus du fond de l’Erèbe et des abîmes de la Terre. Ils avaient chacun cent bras qui sortaient de leurs épaules, et cinquante têtes, attachées à leur dos, s’élevaient au-dessus de leurs membres vigoureux. Armés d’énormes rocs, ils se placent en face des Titans, dont les rangs se resserrent.

Hésiode, *Théogonie*, vers 669-675

📖 *Achille s’adresse à Thétis.*

Souvent, dans le palais de mon père, je t’ai entendu dire que, seule parmi les Immortels, tu avais détourné un indigne traitement du fils de Cronos qui amasse les nuées. C’était à l’époque où les autres Olympiens, Héra, Poséidon et Pallas Athéna voulaient l’enchaîner. Et toi, Déesse, tu es accourue, et tu l’as délivré de ses chaînes. Tu avais aussitôt appelé dans le vaste Olympe le géant aux cent bras que les dieux nomment Briarée, et les hommes Egéon. Il était encore beaucoup plus fort que son père, et il s’assit, fier de sa gloire, à côté du fils de Cronos. Les dieux bienheureux en furent épouvantés et renoncèrent à enchaîner Zeus.

Homère, *Iliade*, Chant I, vers 396-406

Hector

Fils aîné de Priam, roi de Troie, et d'Hécube, époux d'Andromaque et père d'Astyanax, Hector est le plus valeureux des guerriers troyens.

Franc et courageux, serein dans l'adversité et compatissant envers sa famille comme envers ses hommes, très aimé du peuple, Hector est le chef énergique et incontesté des armées troyennes, à l'opposé de son frère Pâris, dont les manières peu viriles sont souvent l'objet de railleries.

Pendant la guerre qui oppose les Troyens aux Grecs, venus à Troie sous les ordres d'Agamemnon pour reconquérir la belle Hélène, Hector se couvre de gloire et harcèle sans cesse ses adversaires. Lors de la dixième année du conflit, en l'absence d'Achille qui refuse de combattre, il tue Patrocle, le très cher ami d'Achille. Cependant, défié en combat singulier par le héros grec, fou de colère, Hector tombe à son tour sous les coups d'Achille qui traîne son cadavre attaché à son char sous les remparts de Troie. C'est le vieux Priam qui vient lui-même réclamer le corps de son fils à son meurtrier contre une forte rançon.

Les exploits d'Hector sont célébrés par l'*Iliade* d'Homère : les épisodes guerriers, tels le combat du

héros contre Patrocle ou ses derniers instants face à Achille, alternent avec des moments émouvants et pathétiques, comme ses adieux à Andromaque et à son fils unique Astyanax, ou encore la restitution de son cadavre à son père accablé de chagrin. L'*Iliade* s'achève sur les funérailles du héros menées par Andromaque, Hécube et Hélène, envers qui Hector s'est toujours montré bienveillant.

➲ Généalogie « Les Priamides »

📖 *Alors qu'Hector doit repartir au combat, Andromaque sa femme s'inquiète.*

Hector qui porte son casque au panache resplendissant lui répond alors :

– Pour moi aussi, femme, tout cela est bien inquiétant ! Mais c'est surtout la honte que je craindrais, si les Troyens et les Troyennes au long péplos traînant me voyaient rester loin de la bataille, comme un lâche. Mon cœur lui-même, je dois le dire, ne m'y pousse pas : j'ai appris à être toujours brave et à combattre aux premiers rangs des Troyens, pour la plus grande gloire de mon père et pour la mienne aussi. Sans doute, je le sais très bien au fond de mon âme et de mon cœur, un jour viendra où elle périra, Ilion, notre cité sacrée, et avec elle Priam, et le peuple de Priam à la lance puissante. Mais si j'ai peur pour l'avenir, ce n'est pas tant en pensant à la souffrance des Troyens, ni à celle d'Hécube, ni à celle du roi Priam, ni à celle de mes frères qui, nombreux et braves, vont peut-être rouler dans la poussière sous les coups des ennemis. Non, c'est en pensant surtout à ta souffrance, Andromaque, quand un des Achéens à la cuirasse de bronze t'emmènera, tout en pleurs, pour faire de toi une esclave. Tu partiras peut-être à Argos, où tu devras tisser la toile au service d'une autre, tu seras peut-être obligée d'aller puiser l'eau de la fontaine Messéis ou de celle d'Hypérée. Tu subiras toutes les contraintes et toutes les peines,

accablée sous le poids brutal de la nécessité. Et un jour quelqu'un dira, en te voyant pleurer : « Regardez ! c'est la femme d'Hector, le meilleur au combat, parmi tous les Troyens dompteurs de chevaux, quand on se battait autour d'Ilion ! » Voilà ce qu'on dira, un jour, et pour toi la douleur renaîtra sans cesse, la douleur d'avoir perdu le seul homme capable de te protéger pour t'épargner l'esclavage ! Ah ! que je meure donc et qu'un monceau de terre recouvre mon cadavre, plutôt que d'entendre tes cris et de te voir traînée par l'ennemi !

Homère, *Iliade*, Chant VI, vers 440-465

📖 *Pendant le duel entre Achille et Hector, Athéna a pris l'apparence de Déiphobe, le frère préféré d'Hector, pour tromper le héros troyen qui compte sur son soutien.*

D'une voix forte, Hector appelle Déiphobe au bouclier brillant. Il lui demande une grande lance, mais son frère n'était plus à côté de lui. Alors Hector comprend tout et s'écrie :

– Malheur ! les dieux veulent ma mort, c'est certain ! Je croyais que Déiphobe était avec moi, mais il est dans nos murs, et Athéna m'a trompé ! Maintenant la mort affreuse est bien là : je ne peux plus lui échapper !… C'était donc là ce que voulaient Zeus et son fils Apollon, qui frappe loin ! Jusqu'ici ils se montraient bienveillants et ils me protégeaient, mais aujourd'hui c'est mon destin qui me rattrape ! Non, je ne veux pas mourir sans me battre ! Je mériterai la gloire en accomplissant un exploit dont tous les hommes se souviendront plus tard !

A ces mots, il tire l'épée bien aiguisée qu'il portait au côté, puis il se ramasse sur lui-même : il s'élance alors comme l'aigle qui vole haut dans le ciel et fond dans la plaine à travers les nuages pour se saisir d'un agneau ou d'un lièvre. C'est ainsi que s'élance Hector, en brandissant son épée bien aiguisée. Achille prend aussi son élan, le cœur plein d'une ardeur sauvage. Par-devant, il se couvre la poitrine avec son beau bouclier finement ouvragé ; il secoue son casque étincelant à quatre aigrettes et tous les beaux crins d'or de son panache s'agitent autour de sa tête. De même qu'une étoile brille en pleine nuit au milieu des autres étoiles, l'étoile du soir, la plus brillante dans le ciel, de même brille la pointe de la lance qu'Achille brandit de sa main

droite : il veut abattre le divin Hector et il cherche sur sa belle peau l'endroit où il pourrait frapper le plus facilement. Mais le fils de Priam avait revêtu ses belles armes de bronze, celles qu'il avait prises à Patrocle après l'avoir tué : tout son corps était bien protégé. On ne pouvait voir sa peau qu'en un seul point, là où le cou s'attache aux épaules, au creux de la gorge : c'est là que se perd le plus rapidement le souffle de la vie. Et c'est là que le divin Achille lui plante sa pique, en plein élan. Son cou délicat est traversé par la pointe, de part en part ; mais la trachée n'est pas sectionnée. Hector peut encore parler… Il tombe dans la poussière ; Achille exulte et s'écrie :

– Hector, tu croyais peut-être en dépouillant Patrocle que tu ne risquais rien, parce que je restais à l'écart du combat ? Pauvre sot ! Mais loin d'ici, à l'arrière, près des vaisseaux, un vengeur se tenait prêt, beaucoup plus fort que toi : moi ! oui, moi qui viens de rompre tes genoux. Toi, les chiens et les rapaces vont venir te déchirer, pour ta plus grande honte, tandis que les Achéens rendront les honneurs funèbres à Patrocle.

Epuisé, Hector au casque étincelant lui répond dans un souffle :

– Je t'en supplie, par ton âme, par tes genoux, par tes parents, ne laisse pas les chiens me dévorer près des vaisseaux achéens ! Accepte tout le bronze, tout l'or, tous les cadeaux que sont prêts à t'offrir mon père et ma mère vénérable ! Mon corps, rends-le à ma famille pour que les Troyens et les Troyennes puissent le livrer au feu d'un bûcher !

Achille aux pieds légers lui lance un regard de travers et lui répond alors avec mépris :

– Ne me supplie pas, chien, ni par mes genoux, ni par mes parents ! Ah ! j'ai tellement de rage dans mon cœur que je voudrais moi-même te découper en morceaux et dévorer ta chair toute crue pour tout le mal que tu m'as fait ! Personne, crois-moi, ne viendra chasser les chiens loin de ton corps, même si on devait m'apporter ici des rançons dix ou vingt fois plus lourdes, même si on m'en promettait d'autres encore ! Non, pas même si Priam, le fils de Dardanos, insistait pour me donner ton pesant d'or ! Non, même à ce prix, elle n'aura pas l'occasion de te pleurer ni de t'exposer sur un lit funéraire, la vénérable mère qui t'a donné le jour ! Mais les chiens et les rapaces te dévoreront tout entier !

Mourant, Hector au casque étincelant lui répond :

– Ah ! je te reconnais bien là ! je savais bien que je ne pourrais pas te toucher, car tu as un cœur de fer au fond de la poitrine ! Mais prends garde maintenant : mon sort pourrait bien t'attirer la colère des dieux, le jour où Pâris et Phoebus Apollon te feront mourir, tout brave que tu es, devant les portes Scées !

Pendant qu'il prononce ces mots, la mort qui termine tout vient l'envelopper : l'âme d'Hector s'envole, elle quitte ses membres pour aller chez Hadès, toute gémissante, obligée d'abandonner vigueur et jeunesse. Il était déjà mort, quand le divin Achille lui adresse ces mots :

– Meurs donc ! La divinité de la mort, moi, je la recevrai, lorsque Zeus et les autres dieux immortels voudront me l'envoyer !

Il dit et il retire du cadavre sa pique de bronze, puis il dépouille les épaules du mort de ses armes sanglantes. Les autres Achéens accourent alors tout autour de lui pour contempler la taille et la beauté admirable d'Hector ; aucun ne passe près de lui sans le piquer d'un coup de lance, et chacun disait en regardant son voisin :

– Ah ! le voilà donc bien plus tendre à tâter cet Hector que lorsqu'il venait jeter le feu sur nos vaisseaux pour les brûler ! […]

Cependant, Achille ruminait au fond de son cœur : il s'ingéniait à trouver un traitement affreux contre le divin Hector. Il lui perce alors les tendons derrière les deux pieds, de la cheville au talon, puis il y passe des lanières de cuir qu'il noue à son char pour tirer le cadavre en laissant traîner la tête. Puis il monte sur son char, entasse près de lui les armes glorieuses arrachées à Hector, et fouette ses chevaux qui s'élancent avec fougue. Le cadavre traîné par le char soulève un nuage de terre séchée ; ses beaux cheveux noirs flottent dans la poussière, et sa tête, autrefois si charmante, roule dans tous les sens… Zeus a accordé aux ennemis d'Hector de l'outrager sur le sol de sa propre patrie !

Homère, *Iliade*, Chant XXII, vers 294-404

Hécube

Epouse de Priam, Hécube est célèbre pour sa fécondité : selon Homère, elle aurait donné dix-neuf fils et douze filles au roi de Troie, dont les plus célèbres sont Hector, Pâris, Cassandre, Hélénos, Créüse, Polyxène et Troïlos.

Alors qu'elle est enceinte de Pâris, Hécube rêve qu'elle accouche d'une torche qui met le feu à Troie. Pour détourner le mauvais présage, l'enfant est abandonné à la naissance, ce qui n'empêchera pas le destin de se réaliser : en enlevant Hélène, Pâris provoque la guerre et la chute de Troie.

Hécube a la douleur de voir périr presque tous ses enfants pendant le siège de la ville ou après sa ruine. Cependant, l'un de ses fils, Polydore, a été confié par Priam au roi de Thrace, Polymestor, avec un important trésor, dans l'intention de préserver l'avenir d'un héritier pour le royaume troyen. Hécube, devenue l'esclave d'Ulysse après la victoire des Grecs, découvre le corps de Polydore sur le rivage : afin de garder le trésor pour lui, Polymestor a tué le jeune garçon et il a jeté son corps à la mer. Emportée par la fureur et le désir de vengeance, Hécube attire le roi meurtrier sous prétexte de lui

livrer d’autres richesses cachées, puis, avec l’aide de plusieurs esclaves troyennes, elle lui crève les yeux après avoir tué les deux enfants qu’il avait amenés avec lui. Pour la punir de ce crime, les Grecs décident de lapider Hécube, mais la vieille reine disparaît, métamorphosée en chienne. A la suite de cette légende, on montrait sur la côte européenne de l’Hellespont un « Tombeau de la Chienne » où Hécube était censée être enterrée.

➲ Généalogie « Les Priamides »

📖 *Hécube tente de dissuader Hector d’aller combattre Achille.*

Sa mère Hécube se lamentait, en versant des larmes. Ouvrant son corsage, de l’autre main elle présentait son sein ; et, tout en pleurant, elle dit ces mots ailés :

– Hector, mon enfant, respecte ceci ! Aie pitié de moi ! Si je t’ai jamais présenté ce sein qui fait oublier les peines, montre que tu t’en souviens, mon enfant. Repousse cet ennemi, mais de l’intérieur des murs ! Ne te tiens pas devant les remparts contre lui, le misérable ! S’il te tue, plus moyen même de te pleurer sur un lit, cher rejeton, pour moi qui t’enfantai, ni pour ta femme riche de cadeaux. Fort loin de nous, près des vaisseaux argiens, les chiens rapides te dévoreront !

Homère, *Iliade*, Chant XXII, vers 79-89

📖 *Après la chute de Troie, Hécube, réduite en esclavage, fait partie du butin qu’emporte Ulysse.*

HÉCUBE. – J’étais une reine, j’avais épousé un roi. Et j’ai enfanté de très illustres enfants : non pas une descendance obscure, mais les plus nobles des Phrygiens, tels que nulle autre femme, troyenne, grecque ou barbare, ne peut se glorifier d’en avoir enfanté. Je les ai vus renversés par la lance grecque, et j’ai coupé mes cheveux sur leur tertre funèbre.

Ce n’est pas pour avoir appris sa mort par d’autres que j’ai pleuré Priam, leur père, mais je l’ai vu de mes yeux, égorgé devant l’autel de Zeus protecteur du foyer, et j’ai vu la ville conquise. J’avais élevé mes filles, des vierges, pour être l’honneur d’illustres époux, et elles sont livrées à d’autres ! C’est pour des Grecs qu’elles sont arrachées de mes mains, et je les perds ! Et, désormais, je n’ai plus aucun espoir que jamais elles me revoient, ni que jamais je puisse les revoir. Enfin, pour mettre le comble à mes souffrances, la vieille femme que je suis part pour être esclave en Grèce. Les travaux les plus dégradants pour mon âge me seront infligés. Moi qui ai conçu Hector, je garderai les portes, ou je ferai le pain, et je coucherai sur la terre, le dos écorché, après avoir connu un lit royal, et mon corps déchiré sera vêtu de haillons, loques indignes pour qui fut heureuse autrefois ! O misérable que je suis ! Combien j’ai souffert à cause des noces d’une seule femme, et combien je souffrirai encore ! O ma fille, ô Cassandre, agitée de la fureur sacrée, par quelle calamité as-tu perdu ta virginité ? Et toi, malheureuse ! Où es-tu, Polyxène ? De tous mes enfants, autant qu’ils étaient, il ne me reste ni fils ni fille qui me vienne en aide, dans l’excès du malheur où je me trouve ! Pourquoi me relevez-vous ? Guidez mes pieds, si délicats naguère dans Troie et maintenant esclaves, conduisez-les vers la terre, ma couche, et sur le lit d’un roc afin que, noyée de larmes, je m’y laisse tomber et mourir ! Et, désormais, ne croyez au bonheur d’aucun être humain, fût-il des plus heureux, avant qu’il soit mort !

Euripide, *Les Troyennes*, vers 474-510

Hélène

Hélène est née de l’union de LÉDA avec Zeus, qui a pris la forme d’un cygne pour séduire l’épouse de Tyndare. Elle a une sœur, Clytemnestre, et deux frères, les Dioscures : Pollux est né de Zeus comme elle, tandis que Castor et Clytemnestre sont nés de Tyndare.

Elevée par Tyndare, d’où son surnom de Tyndaride (« fille de Tyndare » en grec), Hélène est d’une telle beauté qu’elle suscite très tôt les convoitises : à l’âge de douze ans, elle est enlevée par Thésée qui veut faire d’elle sa femme, mais elle est délivrée par ses deux frères, tandis que le héros athénien est retenu aux Enfers en compagnie de son ami Pirithoos. Lorsqu’elle est en âge de se marier, tous les rois et princes de la Grèce affluent à la cour de Tyndare et celui-ci, sur le conseil d’Ulysse, leur impose un serment : les prétendants devront porter secours quoi qu’il arrive à celui qu’Hélène choisira pour époux. C’est l’Atride Ménélas qui obtient d’épouser Hélène et le couple a une fille : Hermione.

Cependant, Hélène devient l’enjeu involontaire de la querelle qui oppose les trois déesses pour le prix de beauté lancé par Eris, la déesse de la Discorde : une

dispute dont la guerre de Troie sera la conséquence. En effet, dédaignant les cadeaux d'Héra et d'Athéna, le Troyen Pâris, choisi comme arbitre pour offrir la pomme d'or « à la plus belle », accorde ses suffrages à Aphrodite qui lui a promis l'amour de la plus belle femme du monde : Hélène. Venu en ambassade à Sparte, le fils du roi Priam profite de l'absence de Ménélas, parti en Crète aux funérailles de son grand-père, pour enlever Hélène qu'Aphrodite a fait succomber aux charmes du prince troyen : les amants s'enfuient vers Troie en emportant les précieux trésors de Ménélas.

Diverses ambassades, dont celle d'Ulysse et de Ménélas venus à Troie pour réclamer la fugitive, restent sans succès ; le mari bafoué rassemble alors tous les anciens prétendants auxquels il rappelle le serment prêté à Tyndare : pour venger son honneur et celui de la Grèce entière, une armée dirigée par Agamemnon, son frère aîné, doit aller à Troie et ramener l'épouse enlevée.

Très bien accueillie par Priam et par les Troyens, Hélène est considérée par tous comme la femme de Pâris ; seule Cassandre prophétise l'issue fatale de cette liaison : le conflit qu'elle a suscité va durer dix ans. Après la mort de Pâris, Priam donne Hélène en mariage à un autre de ses fils, Déiphobe, provoquant

ainsi la jalousie du devin Hélénos, frère jumeau de Cassandre, qui par dépit acceptera de révéler aux Grecs comment prendre Troie grâce aux armes détenues par Philoctète. Lorsque Ulysse réussit à s'introduire dans la ville déguisé en mendiant, Hélène le reconnaît, mais elle ne le trahit pas ; elle l'aide même à s'emparer de la statue d'Athéna, le PALLADION, nécessaire à la victoire des Grecs. Lors de la nuit fatale où Troie doit tomber aux mains de ses compatriotes, c'est elle qui, du haut des remparts, agite le flambeau comme signal convenu pour le retour de la flotte grecque : en effet, les Grecs ont simulé un faux départ et attendent en embuscade pour s'introduire dans la ville grâce à la ruse du cheval de bois. Quand Ménélas surgit devant elle, fou de rage et prêt à la tuer, il suffit à Hélène de dévoiler sa beauté pour obtenir le pardon de son époux comme celui de tous les guerriers grecs qui voulaient la lapider.

Le retour d'Hélène et de Ménélas vers la Grèce est aussi mouvementé que celui des autres héros : le couple mettra huit ans à revenir à Sparte, après avoir connu diverses errances en Méditerranée orientale et en particulier en Egypte. Selon la tradition la plus répandue, Hélène, réconciliée avec son époux, devient ensuite un exemple de vertu conjugale :

enlevée par Apollon, elle est divinisée et aurait aussi obtenu l'immortalité pour Ménélas, après sa mort, en compensation de tous les tourments subis à cause d'elle.

Selon certains récits, Hélène ne serait jamais allée à Troie : c'est une fausse Hélène, un leurre façonné dans une nuée par Héra, qui voulait ainsi punir Pâris, qui serait arrivée à la cour de Priam, tandis que la véritable Hélène aurait été conduite par Hermès en Egypte, où elle serait restée toute la durée de la guerre auprès du roi Protée.

La tradition a surtout gardé d'Hélène l'image d'une femme scandaleuse, responsable de la guerre et de la destruction de Troie, cependant le sophiste Gorgias s'est attaché à démontrer son innocence.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 Thésée, suivant Hellanicos, avait déjà cinquante ans lorsqu'il enleva Hélène, qui n'était pas encore nubile. Aussi quelques écrivains, pour le disculper d'un si grand crime, disent que ce ne fut pas lui qui l'enleva, mais qu'Ida et Lyncée, ses ravisseurs, la déposèrent entre ses mains, et qu'il refusa de la rendre à Castor et à Pollux, lorsqu'ils vinrent la redemander. D'autres vont jusqu'à soutenir que Tyndare lui-même la lui confia, parce qu'il craignait Enarsphoros, fils d'Hippocoon, qui cherchait à l'enlever, quoiqu'elle fût encore dans l'enfance.

Plutarque, *Vie de Thésée*, chapitre 31, 1

📖 AGAMEMNON. – Léda, fille de Thestios, eut trois filles, Phœbé, Clytemnestre, ma femme, et Hélène. Les jeunes princes les plus puissants de la Grèce furent les prétendants de cette dernière. De terribles menaces de mort s'élevèrent entre ceux qui n'obtiendraient pas la vierge. Ceci troubla son père Tyndare, qui ne savait à qui la donner ou la refuser, ni quel était le meilleur choix. Et il lui vint dans l'esprit de contraindre tous les prétendants à se lier par un serment, la main dans la main, et, brûlant des victimes et versant des libations, à s'obliger par des imprécations à venir en aide à celui qui épouserait la jeune Tyndaride, si quelqu'un enlevait celle-ci de sa demeure et violait son lit nuptial, et à lui faire la guerre, et à renverser par les armes sa ville, grecque ou barbare. Après qu'ils eurent été ainsi liés par une foi mutuelle, et que le vieillard Tyndare les eut engagés par son astuce, il permit à sa fille de choisir celui d'entre les prétendants vers lequel la porterait le doux choix d'Aphrodite, et elle choisit Ménélas. Plût aux dieux qu'il ne l'eût jamais épousée ! Ensuite, celui qui fut le juge des déesses, comme le rapporte la tradition des hommes, vint de chez les Phrygiens à Lacédémone, tout florissant de riches vêtements, resplendissant d'or et de luxe barbare. Et il aima Hélène qui l'aima : il s'enfuit avec elle vers les prairies de l'Ida, profitant de ce que Ménélas était éloigné. Mais celui-ci, se ruant à travers la Grèce, attesta l'ancien serment fait à Tyndare, par lequel on devait venir en aide à celui qui était outragé. C'est pourquoi les Grecs, excités à la guerre, ayant saisi les armes, vinrent ici, dans le détroit d'Aulis, munis de nefs, de boucliers, de chevaux et de chars en grand nombre.

Euripide, *Iphigénie à Aulis*, vers 49-83

📖 *Pour décider Pâris à la choisir comme la plus belle des déesses, Aphrodite lui offre la plus belle femme de Grèce, Hélène.*

APHRODITE. – Elle est fille de Léda, cette belle vers laquelle vola Jupiter changé en cygne.

PÂRIS. – Et comment est-elle ?

APHRODITE. – Blanche, puisqu'un cygne est son père, délicate, puisqu'elle a été nourrie dans un œuf, presque toujours nue comme un athlète, et s'exerçant à la lutte ; mais recherchée par tant d'amants qu'elle a causé une guerre, lorsque Thésée l'enleva toute petite encore.

Depuis qu'elle est parvenue à la fleur de la jeunesse, tous les princes de l'Achaïe sont accourus pour disputer sa main ; on a préféré Ménélas, de la race des Pélopides ; mais, si tu veux, je m'arrangerai pour qu'elle soit ton épouse.

PÂRIS. – Comment dites-vous ? Une femme mariée !

APHRODITE. – Tu es jeune et simple comme au village ! Mais moi, je sais ce qu'il faut faire pour cela…

Lucien, *Dialogue des dieux*, « Le jugement des déesses », 20

📖 *Hélène répond à Pâris qui lui a écrit pour lui déclarer son amour.*

Ce qui me touche bien plus que tes présents, c'est que tu m'aimes, c'est que je suis la cause de tes peines, c'est que ton espérance a traversé de si vastes mers. Les marques que tu donnes maintenant de ton amour audacieux, quand la table est dressée, ne m'échappent point, bien que je m'étudie à dissimuler. Tantôt tu me lances des regards passionnés et lascifs, dont les miens supportent à peine l'insistance ; tantôt tu soupires ; tantôt tu prends la coupe qui est près de moi, et tu bois à l'endroit même où j'ai bu. Ah ! combien de fois ai-je remarqué les signes que me faisaient tes doigts, combien de fois ceux de ton sourcil qui avait, pour ainsi dire, son langage ! Souvent aussi j'ai craint que mon époux ne les vît, et j'ai rougi de ces signes que tu ne cachais pas assez. Souvent, avec un léger mouvement de mes lèvres ou d'une bouche immobile j'ai dit : « Il n'a honte de rien, celui-là ! » et je ne me trompais pas. J'ai lu aussi sur le contour de la table, au-dessous de mon nom, oui, j'ai lu, tracé avec du vin, le mot « J'AIME ». Cependant j'ai, d'un œil incrédule, refusé d'y croire. Hélas ! déjà j'ai appris qu'on pouvait parler de cette sorte ! Voilà, si j'avais dû succomber, les séductions qui me toucheraient : c'est à ces pièges que mon cœur pouvait se laisser prendre. Tu as aussi, je l'avoue, des traits d'une rare beauté ; et une jeune fille peut bien vouloir de tes baisers.

Ovide, *Héroïdes*, lettre 17 « d'Hélène à Pâris », vers 75-96

📖 *Pendant que les adversaires s'affrontent dans la plaine, Hélène se dirige vers les remparts de Troie pour assister au combat dont dépend son sort.*

Le vieux Priam et les vénérables Anciens du peuple troyen s'étaient réunis près des portes Scées. Ils n'ont plus l'âge de faire la guerre, mais ils adorent parler : on dirait des cigales qui, postées sur un arbre, remplissent les bosquets du bruissement de leur chant doux comme le lis. Ils bavardaient ainsi, les vieux chefs troyens, assis sur le rempart.

Dès qu'ils voient Hélène monter sur le rempart, ils se mettent à parler à voix basse et échangent entre eux ces paroles ailées :

– Non, il ne faut pas s'indigner si les Troyens et les Achéens aux belles jambières souffrent tant de maux depuis si longtemps pour une telle femme ! On jurerait que c'est une déesse immortelle : elle en a terriblement l'air, quand on l'a devant soi ! Mais après tout, si belle qu'elle soit, qu'elle s'embarque et qu'elle s'en aille ! Surtout qu'elle ne reste pas ici, car c'est une calamité pour nous et, plus tard, pour nos enfants !

C'est ainsi qu'ils parlaient. Mais Priam se met à appeler Hélène à haute voix :

– Viens ici, ma chère enfant, viens t'asseoir devant moi ! Tu vas voir ton premier époux, tes parents, tes amis. Je n'ai rien à te reprocher : pour moi, tu n'es pas responsable. Ce sont les dieux qui ont tout fait. Ce sont eux qui sont coupables : ils ont poussé les Achéens contre moi pour faire cette guerre, source de tant de larmes !

Homère, *Iliade*, Chant III, vers 149-165

📖 *Alors que les Grecs se sont emparés de Troie, Hélène se retrouve face à son époux Ménélas.*

HÉLÈNE. Tu vois peut-être en moi, que mes raisons te semblent bonnes ou non, une ennemie à qui l'on n'a pas de réponse à faire. A moi donc de prévoir tes accusations en mettant face à face tes arguments et ma défense. Et, d'abord, la cause première de tous nos malheurs, c'est cette femme, Hécube, qui a enfanté Pâris. Ensuite, le vieillard Priam nous a perdus, Troie et moi, en ne tuant pas cet enfant, Alexandre, funeste image d'une torche dans le rêve de sa mère. Ecoute ce qui s'en est suivi. Pâris devint juge entre trois déesses, et il lui fut

promis par Pallas que, commandant aux Phrygiens, il dévasterait la Grèce. Héra de son côté lui promit qu'il régnerait sur l'Asie et l'Europe s'il se décidait pour elle. Enfin, Cypris, glorifiant ma beauté, lui promit de me donner à lui, s'il la déclarait la plus belle des déesses. Réfléchis aux événements qui suivirent. La déesse Cypris l'emporta. Et voici comment mes noces furent propices à la Grèce : vous n'avez point été conquis par les barbares et vous n'avez point subi leur joug. Mais ce qui a fait la gloire de la Grèce a causé ma perte : j'ai été vendue à cause de ma beauté et honteusement accusée, quand je devrais recevoir une couronne en récompense. Mais tu me demanderas pourquoi je me suis enfuie secrètement de ta demeure. C'est qu'il était venu accompagné d'une puissante déesse, ce génie funeste, que tu le nommes Alexandre ou Pâris, lui que tu laissas dans ton palais – lâche que tu es ! –, quand tu partis sur ta nef, de Sparte pour la Crète. Et maintenant ce n'est plus toi, c'est moi que j'interrogerai sur ce qui suivit. Quelle était donc ma pensée en suivant cet étranger loin de ma demeure, trahissant ainsi ma patrie ? Demande-le à la déesse Cypris, et sois plus puissant que Zeus, qui est son esclave, bien qu'il commande aux autres dieux ! Je dois donc être pardonnée. Tu peux, ensuite, porter contre moi une accusation plus spécieuse : après qu'Alexandre fut descendu, mort, sous la terre, et que le mariage imposé divinement n'était plus, il me fallait quitter le palais de Priam et venir aux nefs des Argiens. J'ai tenté de le faire : les gardes des tours et les sentinelles des murailles m'en sont témoins ! Et souvent ils m'ont surprise essayant de descendre en secret, à l'aide de cordes, du haut des créneaux jusqu'à terre. Mais un nouveau mari m'a prise de force, Déiphobe, et il m'a prise dans son lit, en dépit des Troyens. Comment donc, ô mon maître, mourrais-je équitablement, condamnée avec justice par toi, alors que c'est la force qui m'a unie à Pâris, et que, victime de ma beauté, je fus livrée à une dure servitude, sans recueillir le prix de la victoire ? Tu veux donc l'emporter sur les dieux ? Prétention insensée !

Euripide, *Les Troyennes*, vers 914-965

📖 Je voudrais dans ce discours fournir une démonstration raisonnée pour mettre fin à l'accusation portée contre Hélène, cette femme dont la réputation est si mauvaise qu'elle est devenue le symbole des pires malheurs. Je vais exposer pourquoi il est naturel qu'Hélène soit partie à Troie.

Ce qu'elle a fait, c'est par les arrêts du destin ou par ceux des dieux ; ou bien c'est enlevée de force, ou persuadée par des discours, ou encore prisonnière du désir. Si c'est par la cause citée en premier, il est juste d'accuser ce qui doit encourir l'accusation : la diligence des hommes ne peut s'opposer au désir d'un dieu. Le plus faible ne peut s'opposer au plus fort, il doit s'incliner devant le plus fort et se laisser conduire : le plus fort dirige, le plus faible suit. Or, un dieu est plus fort que les hommes par sa force, sa science et tous les avantages qui sont les siens. Si donc c'est contre le destin et contre la divinité qu'il faut faire porter l'accusation, lavons Hélène de son ignominie. Si c'est de force qu'elle a été enlevée, elle fut contrainte au mépris de la loi et injustement violentée. Il est clair alors que c'est le ravisseur, par sa violence, qui s'est rendu coupable […]. Mais, Hélène, contrainte, privée de sa patrie, arrachée à sa famille, comment ne serait-il pas naturel de la plaindre plutôt que de lui jeter l'opprobre ? L'un a commis les forfaits, mais elle, elle les a endurés. Il est donc juste de prendre pitié d'elle et de haïr l'autre. […]

Si donc, à la vue du corps d'Alexandre, l'œil d'Hélène a ressenti du plaisir et a excité, en son cœur, désir et élan d'amour, quoi d'étonnant ? Si Eros est un dieu, il a des dieux la puissance divine : comment un plus faible pourrait-il le repousser et s'en protéger ? Mais si la cause est un mal d'origine humaine, une ignorance de l'âme, il ne faut pas blâmer le mal comme une faute, il faut le tenir pour un malheur. Car, ce qui l'a fait survenir comme tel, ce sont les pièges de la fortune, et non les décisions du bon sens, ce sont les nécessités de l'amour, non les dispositions de l'art. Dans ces conditions, comment pourrait-on estimer juste le blâme qui frappe Hélène ? Qu'elle soit une victime de l'amour, ou du discours persuasif, qu'elle ait été enlevée de force ou obligée de faire ce qu'elle a fait par la nécessité divine, quoi qu'il en soit, elle échappe à l'accusation.

J'espère avoir réduit à néant, dans ce discours, la mauvaise réputation d'une femme et m'être tenu à la règle que j'avais fixée au

commencement de mon discours. J’ai tenté d’annuler l’injustice de cette mauvaise réputation et l’ignorance de l’opinion. Et si j’ai voulu rédiger ce discours, c’est afin qu’il soit pour Hélène comme un éloge, et pour moi comme un jeu.

Gorgias, *Eloge d’Hélène*, 2-21

Hélios, le Soleil

Fils des Titans Hypérion et Théia, Hélios prend pourtant le parti de Zeus contre les Géants et les Titans. Figure de l'astre solaire, il conduit son quadrige de chevaux ailés à travers le ciel : il quitte le matin son palais d'or, sortant de l'Océan, à l'extrémité orientale de la Terre, puis traverse le ciel avant de descendre le soir, à l'ouest, dans le séjour des Hespérides. Là l'attend une barque (ou un lit) d'or qui, sur les flots d'Océan, le ramène par le nord à son point de départ. Il est représenté avec une robe pourpre, dont la vive couleur rappelle l'éclat solaire ; jeune homme imberbe, il arbore une chevelure abondante, dont les longues mèches auréolent sa tête, ou un diadème rayonnant. Sa nature le rapproche certes du dieu Apollon, mais Grecs et Romains considèrent les deux dieux comme des entités différentes, et ne les assimileront qu'à une date très tardive, à l'époque de l'Empire romain.

Le dieu que le poète Ovide chante comme « celui qui voit tout, celui par qui la terre voit tout, l'œil du monde », semble omniscient, en dépit de quelques défaillances : il ne s'aperçoit pas qu'on lui vole son bétail… Sa clairvoyance ne s'accompagne pas de

discrétion : il va dénoncer à Héphaïstos les amours clandestines d'Arès et Aphrodite, allant jusqu'à lui indiquer le jour et le lieu où les surprendre. La belle déesse n'oubliera pas ce méfait, et se vengera en frappant Hélios d'une passion dévorante pour la belle Leucothée, puis en inspirant des désirs impies à ses descendantes, comme Pasiphaé, éprise d'un taureau, ou Phèdre, amoureuse de son beau-fils. Hélios fait preuve de compassion envers Déméter, mère éplorée, en lui révélant que sa fille Coré a été enlevée par Hadès.

Il croise la route d'Héraclès qu'il sauve dans une bataille, puis celle d'Ulysse. En effet, il possède en Sicile un magnifique troupeau de trois cent cinquante bœufs et moutons, dont le nombre ne varie jamais ; affamés, les compagnons d'Ulysse, malgré l'interdiction formelle de leur chef, abattent des bêtes pour les manger. Hélios obtient alors de Zeus qu'il foudroie leur navire, le seul Ulysse survivra.

Il s'unit avec plusieurs nymphes auxquelles il fait une foule d'enfants : Phaéton et ses sœurs ; Lampétie et Phaétuse, « L'Etincelante » et « La Brillante », qui gardent les troupeaux de leur père ; les rois Aiétès, Persès, et Augias, la magicienne Circé et la scandaleuse Pasiphaé… Il rejette, après l'avoir aimée, la nymphe Clytie, qui de désespoir se laisse

mourir de faim et de soif, tout en contemplant sans relâche l'objet de sa passion : elle se sèche, jaunit, et se transforme en tournesol.

C'est un père attentif et généreux. Il consent, avec beaucoup d'hésitations et de recommandations, à prêter son char à son fils PHAÉTON : celui-ci n'arrive pas à maîtriser les ardents chevaux du Soleil et en meurt. Il donne un attelage de chevaux rapides comme le vent à Aiétès, il protège Circé, il aide sa petite-fille Médée, trompée par Jason, à se venger de Corinthe, ville de sa rivale.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Théia, soumise à l'amour d'Hypérion, enfante le grand Hélios, et la claire Séléné, et Eos qui brille sur toute la terre ainsi que pour les dieux immortels qui habitent le vaste ciel.

Hésiode, *Théogonie*, vers 371-372

📖 Terrible sous son casque d'or, Hélios regarde, et de clairs rayons jaillissent de lui, et, sur ses tempes, les joues brillantes du casque entourent son visage éclatant. Autour de son beau corps des vêtements légers resplendissent au souffle des vents, et des étalons sont soumis au joug ; et, là où il arrête, le soir, il envoie son char d'or et ses chevaux du ciel dans l'Océan.

Salut, Roi ! Donne-moi, bienveillant, une douce nourriture. Ayant commencé par toi, je chanterai la race des hommes qui possèdent le langage articulé, des héros dont les immortels ont montré les travaux aux hommes.

Hymnes homériques, « A Hélios », vers 9-20

📖 Mais déjà les astres se plongent dans le sein paternel de l'antique Océan. Les coursiers du Soleil rongent leur frein. Phébus, entouré des Heures, ceint sa tête de rayons, et sa poitrine d'une cuirasse dont les couleurs offrent l'image des douze signes du zodiaque. Il attache son baudrier qui, sous la forme d'un arc, déploie dans le ciel, aux yeux des mortels, les nuances que produit l'opposition des nuages. Enfin, il apparaît au-dessus des montagnes qui bornent l'Orient, traînant après soi le Jour, du fond de ses retraites lumineuses.

Valerius Flaccus, *Argonautiques*, Livre IV, vers 90-100

📖 *L'ombre de Tirésias conseille Ulysse* :

– Quand ta nef solide aura abordé l'île de Trinacrie (la Sicile), où vous échapperez à la sombre mer, vous trouverez là, paissant, les bœufs et les moutons gras d'Hélios qui voit et entend tout. Si vous les laissez sains et saufs, si tu te souviens de ton retour, vous parviendrez tous dans Ithaque, après avoir beaucoup souffert ; mais, si tu les blesses, je te prédis la perte de ton navire et de tes compagnons. Tu échapperas seul, et tu reviendras misérablement, ayant perdu ton navire et tes compagnons, sur un navire étranger.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 106-115

📖 *Hélios a révélé à tous les amours de Mars et de Vénus*.

Vénus demande qu'on punisse le délateur d'une façon exemplaire, celui qui a dénoncé ses amours clandestines souffre aussitôt d'une folle passion. Ta beauté éclatante, ton aspect lumineux te sont désormais inutiles, fils d'Hypérion ! Toi qui brûles les champs, maintenant tu brûles d'amour. Toi qui as pour mission de regarder le monde entier, tu ne regardes plus que la seule Leucothée. Tu oublies de te lever à l'est le matin, tu tardes à disparaître le soir dans l'Océan, si bien que les heures d'hiver durent plus longtemps ! Parfois tu t'éclipses ou tu t'assombris, et ce n'est pas la lune qui s'interpose et altère ta lumière, non, cette pâleur est due à l'amour ! Tu n'aimes que Leucothée, tu ne t'intéresses plus à Clymène, ni à Rhodes, ni à la mère de Circé, ni à Clytie qui te désire. […]

Hélios revêt l'apparence d'Eurynomè, mère de Leucothée, pour surprendre la jeune fille dans son intimité, et il lui fait violence. Clytie, folle de jalousie, dénonce Leucothée à son père qui, pour venger le déshonneur subi, enterre vivante l'innocente victime. Hélios a beau accourir pour la sauver, il ne parvient pas à l'arracher à la mort. Il déteste d'autant plus Clytie.

Certes l'amour pouvait expliquer la douleur de Clytie, et sa douleur expliquer la dénonciation, mais Hélios n'en refuse pas moins de la voir et de se livrer désormais avec elle aux plaisirs de l'amour. Dès lors, elle se meurt, minée par la passion ; jour et nuit, elle reste prostrée, les cheveux en désordre ; neuf jours durant, elle jeûne, elle ne boit que la rosée et ses propres larmes. Elle tourne son regard vers le dieu dans le ciel, elle ne regarde rien d'autre que lui, au point qu'elle prend racine dans le sol. Le bas de son corps se transforme en tiges blanchâtres, blafardes, sans force ; le haut rougit, sa face semble une fleur violette. Sans relâche, bien que sa tige la maintienne prisonnière, elle tourne sa tête vers le soleil, et continue à l'adorer, même devenue fleur.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IV, vers 190-208 et 257-270

📖 *Médée apprend que son mari Jason l'a trahie.*

MÉDÉE. – Quoi, mon ancêtre, le Soleil peut regarder tranquillement cette trahison et parcourir sur son char, comme d'habitude, les espaces sereins du ciel ? Il ne retourne pas en arrière vers l'est, en inversant le jour ? Ah, accorde-moi, mon père, de traverser les airs sur ton char, donne-moi les rênes pour que je conduise l'attelage flamboyant et qu'il incendie Corinthe.

Sénèque, *Médée*, vers 28-35

Hellèn

Fils aîné de Deucalion et de Pyrrha, Hellèn est le héros éponyme de tout le peuple grec, « les Hellènes », dont le territoire est nommé « l'Hellade », en langue grecque (les termes « Grec » et « Grèce » sont issus du latin).

Roi de Phthie en Thessalie, il a choisi de s'installer là où précisément ses parents s'étaient établis après le terrible déluge que Zeus avait envoyé à l'humanité pour la détruire. Ses trois fils, Doros, Xouthos et Eole, sont considérés comme les ancêtres mythiques des trois grands groupes de population hellène : les Doriens, les Achéens ou Ioniens – dont les noms viennent de ceux des deux fils de Xouthos, Achaéos et Ion –, et les Eoliens.

- Carte « La Grèce homérique »

📖 Crésus rechercha avec soin quels étaient les peuples les plus puissants de la Grèce dans le but de s'en faire des amis : il trouva que les Lacédémoniens et les Athéniens tenaient le premier rang, les uns parmi les Doriens, les autres parmi les Ioniens. Ces nations autrefois étaient en effet les plus distinguées, l'une étant pélasgique et l'autre hellénique. La première n'est jamais sortie de son pays et l'autre a souvent changé de demeure. Les Hellènes habitaient en effet la Phthiotide sous le règne de Deucalion, puis sous celui de Doros, fils d'Hellèn, le pays appelé Histiéotide, au pied des monts Ossa et Olympe. Chassés de l'Histiéotide par les Cadméens, ils allèrent s'établir à Pinde, et furent appelés Macednes, « les hommes de haute stature ». De là, ils passèrent dans la Dryopide, et de la Dryopide dans le Péloponnèse, où ils ont été appelés Doriens.

Hérodote, *Histoires*, Livre I, chapitre 56

📖 Voici ce qui montre parfaitement la faiblesse de l'ancienne Hellade : avant la guerre de Troie, elle ne paraît pas avoir entrepris quoi que ce soit en commun ; et, à mon avis, le nom même d'Hellade ne s'appliquait pas à la totalité des territoires. Avant Hellèn, fils de Deucalion, cette appellation ne semble même pas avoir existé : chaque peuple, surtout celui des Pélasges, prêtait à la Grèce une appellation tirée de son nom particulier. Mais quand Hellèn et ses fils eurent établi leur puissance dans la Phtiotide, quand d'autres cités les appelèrent à leur secours, par suite de leurs rapports plus nombreux, ils se nommèrent réciproquement Hellènes ; cette appellation néanmoins dura peu et ne fut pas admise pour tous. Homère le montre parfaitement : bien qu'il ait vécu bien longtemps encore après la prise de Troie, nulle part, il n'appelle Hellènes l'ensemble des peuples ; les seuls qu'il appelle ainsi sont les compagnons d'Achille venant de la Phtiotide, qui étaient effectivement les premiers Hellènes ; pour les autres, il emploie, dans ses vers, le nom de Danaens, d'Argiens et d'Achéens. […] Ces peuples donc qui reçurent peu à peu le nom d'Hellènes, d'abord cité par cité, c'est-à-dire par groupe d'individus de même langue, puis tous ensemble, n'entreprirent rien en commun avant la guerre de Troie, en raison de leur faiblesse et de leur manque de relations. Et encore cette expédition, ils ne la tentèrent que lorsque leur expérience de la mer fut devenue plus grande.

Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, Livre I,
chapitre 3

Héméra, le Jour

Héméra, le Jour, est la fille de Nyx, la Nuit et de l’Erèbe. Elle habite dans le palais de sa mère, à l’entrée du Tartare. On la représente sur un char, sortant des Enfers le matin et croisant la Nuit qui rentre. La même scène se reproduit en sens inverse le soir. Son rôle est de dissiper l’obscurité de la Nuit, comme Eos, l’Aurore, à laquelle elle est souvent associée.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 Héméra et Nyx se rencontrent et se saluent en franchissant le large seuil d’airain. L’une sort lorsque l’autre rentre car jamais leur demeure ne les renferme ensemble. Tandis que l’une s’en élance pour commencer sa course autour de la terre, l’autre s’y retire en attendant de prendre à son tour le même chemin. C’est le Jour, portant la lumière aux mortels ; c’est la Nuit, la lugubre Nuit, cachée sous une nuée obscure, qui porte dans ses bras le Sommeil, frère de la Mort.

Hésiode, *Théogonie*, vers 747-757

Héphaïstos

▷ Vulcain

Héphaïstos est à la fois le plus disgracié et le plus talentueux des dieux de l’Olympe.

Un enfant martyr

Fils de Zeus et Héra, ou Héra seule voulant rivaliser avec son époux infidèle, il est si chétif à la naissance que sa mère, vexée d’avoir accouché d’un enfant mal conformé, le jette à la mer. Les nymphes Thétis et Eurynomé le recueillent et l’élèvent dans une grotte sous-marine. Selon une autre version, encore petit, il prend le parti de sa mère dans une scène de ménage, et c’est Zeus qui le saisit par le pied et l’envoie à terre. Quelle qu’en soit l’origine, cette chute du haut de l’Olympe a deux conséquences : d’abord le jeune dieu reste infirme et boiteux ; ensuite, il apprend à connaître et maîtriser le feu souterrain. Pendant son exil, il devient un forgeron et un orfèvre hors pair, auquel les dieux passeront souvent commande après son retour parmi eux.

Comment obtient-il de revenir sur l’Olympe ? Avant tout par son habileté : il fabrique un

magnifique trône d’or, qu’il offre à sa mère. Mais c’est un cadeau enchanté, qui l’enserre de liens invisibles dès qu’elle s’y est assise. L’assemblée des dieux s’émeut, on fait chercher Héphaïstos partout. Arès essaie de le ramener de force, mais il est mis en déroute par un jet de métal en fusion. Dionysos réussit à le persuader, après l’avoir enivré disent certains, et le ramène sur un âne ou un mulet. Pour délivrer Héra, le dieu rejeté exige d’être reconnu par ses parents et, comme signe de sa réintégration parmi les Olympiens, il obtient en mariage la plus belle des déesses, Aphrodite.

Un mari trompé

C’est un mariage bien mal assorti, auquel Aphrodite se hâte d’échapper en prenant Arès comme amant. Là encore, Héphaïstos utilise une machinerie de son invention pour confondre son épouse. Il prétexte un déplacement après avoir équipé le lit conjugal d’un filet métallique invisible qui s’abat sur le couple adultère. Tous les dieux sont là, conviés au spectacle par le mari trompé, et ils éclatent d’un rire homérique ! Mais Héphaïstos ne rit pas : les prenant à témoins, il réclame la restitution de la dot (dans l’Antiquité, c’est le futur époux qui faisait de riches

présents à sa belle famille pour obtenir la main de la jeune fille). Poséidon se porte garant et obtient la libération des amants. Il s'agit peut-être du premier divorce officiel dans la civilisation gréco-romaine. En effet, Aphrodite poursuit sa relation avec Arès, à qui elle donne plusieurs enfants, alors qu'elle n'en a aucun de son époux légitime. Quant à Héphaïstos, Hésiode et Homère lui attribuent une nouvelle épouse, Aglaé ou Charis, l'une des trois Grâces, dont il a quatre charmantes filles.

Une légende athénienne suppose également au dieu forgeron des velléités de tromper son épouse. Peut-être parce qu'il a aidé à extraire Athéna du crâne de Zeus, peut-être parce qu'il est assez proche de la protectrice des arts et techniques, Héphaïstos tombe amoureux de la déesse. Un jour où elle vient lui commander des armes, il tente de la violer ; elle le repousse et de son sperme tombé à terre naît Erichthonios, un des premiers rois autochtones d'Athènes. Il a quelques autres enfants, dont les Cabires, qui ont combattu en Inde avec Dionysos.

La sublimation par l'art

On représente Héphaïstos comme un artisan modestement vêtu d'une tunique courte, avec les

attributs du forgeron, le marteau ou la double hache et les tenailles. Sorte de gnome trapu, barbu et velu à l'origine, puis moins rustre, il est généralement assis, car ses jambes torses et ses pieds estropiés ne le soutiennent pas.

Plus que le récit de ses mésaventures conjugales, c'est la description de ses chefs-d'œuvre qui fait sa célébrité littéraire : le bouclier d'Achille, l'armure d'Enée, le palais d'Hélios sont autant de morceaux d'anthologie poétique. Quand les dieux veulent offrir un cadeau de noces à Thétis et Pelée, ou à Dionysos et Ariane, c'est encore à lui qu'ils font appel. Mais il met aussi son art au service de la vengeance et ses présents peuvent être maléfiques, comme le trône d'Héra ou le collier qu'il fabrique pour Harmonie, la fille d'Aphrodite et Arès, son rival, et qui porte malheur sur plusieurs générations.

Son habileté est celle d'un artiste doublé d'un magicien, capable d'animer ses créations. Ainsi il crée les premiers automates : les servantes d'or qui le soutiennent dans son atelier, les chiens d'or et d'argent d'Alcinoos, les taureaux de bronze d'Aiétès… Il aurait aussi participé à la création de Pandore, la première femme. On reconnaît sa patte dans la couronne d'or qu'il lui a ciselée.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 *Héphaïstos s'adresse à Héra et à Zeus qui se querellent.*

– Ah ! c'est bien ennuyeux et surtout franchement insupportable, si tous les deux vous vous disputez ainsi pour de simples mortels, et si devant les dieux vous vous chamaillez en poussant des cris d'oiseaux. Fini le plaisir de nos délicieux festins, si la bagarre l'emporte ! Moi, je conseille à ma mère – et elle y pense déjà ! – d'être gentille avec Zeus, notre père bien-aimé, pour qu'il ne lui cherche plus noise et ne vienne plus troubler notre festin. Et si, en plus, le tonneur de l'Olympe se sentait l'envie de nous frapper pour nous faire tomber de nos sièges ?… C'est bien lui le plus fort, et de beaucoup !… Allons, mère, essaie donc de l'amadouer par de tendres paroles, et aussitôt nous aurons l'Olympien de bonne humeur !

Ainsi parle Héphaïstos. Il saute sur ses pieds, s'élance vers sa mère chérie et lui met dans les mains une belle coupe à deux anses, tout en lui disant :

– Résigne-toi, chère mère, et supporte l'épreuve, quoi qu'il t'en coûte. Je t'aime et je ne veux pas te voir recevoir des coups ! Je ne pourrais pas t'aider, malgré tout le chagrin que j'aurais, car il est difficile de tenir tête contre l'Olympien ! Souviens-toi : une autre fois déjà, j'ai voulu te défendre. Alors, il m'a pris par le pied et il m'a jeté par la porte du palais. Tout le jour, je suis tombé et, au moment où le soleil se couchait, je me suis écrasé sur l'île de Lemnos. Je n'avais plus qu'un souffle de vie. C'est là que les Sintiens m'ont ramassé, après cette terrible chute.

Ainsi parle-t-il. Héra, la déesse aux bras blancs, se met à sourire et, toujours souriante, elle reçoit la coupe de son fils. Alors Héphaïstos sert à boire à tous les autres dieux, en allant de gauche à droite : il leur verse le doux nectar qu'il puise dans un cratère. Et les dieux bienheureux éclatent d'un rire inextinguible lorsqu'ils voient Héphaïstos se démener ainsi dans la salle du palais.

Homère, *Iliade*, Chant I, vers 573-600

📖 *Héphaïstos se plaint d'Aphrodite, son épouse, après qu'elle l'a trompé avec Arès.*

L’illustre artisan Héphaïstos, adroit de ses deux mains, ne tarde pas à revenir dans son palais, car il avait rebroussé chemin avant d’avoir atteint la terre de Lemnos. En effet, le Soleil, qui faisait le guet pour lui, était venu tout lui raconter, et le dieu forgeron rentrait chez lui, le cœur plein de colère.

Héphaïstos s’arrête devant l’entrée ; une rage sauvage s’est emparée de lui. Il pousse alors un cri si terrifiant qu’il ameute tous les dieux :

– Zeus, mon père, et vous, tous les autres dieux, toujours bienheureux, venez vite ! Soyez donc les témoins d’un acte intolérable et révoltant ! Il n’y a pas de quoi rire ! Parce que je suis boiteux, la fille de Zeus, Aphrodite, ne cesse de me déshonorer. Elle aime cette brute d’Arès, parce qu’il est beau et qu’il a des jambes bien droites, tandis que moi, je ne suis qu’un pauvre estropié qui boite. Mais ce n’est pas ma faute ! c’est celle de mon père et de ma mère : ils auraient mieux fait de ne pas me mettre au monde ! Allons ! venez voir ! Regardez où ils dorment, dans les bras l’un de l’autre, car c’est dans mon propre lit qu’ils ont osé se coucher ! Moi, ce spectacle me flanque par terre ! Mais je crois bien qu’ils n’auront plus envie maintenant de dormir de cette façon, ne serait-ce que pour un instant, même s’ils brûlent d’amour. Ils vont en avoir vite assez tous les deux de coucher ensemble ! Cependant, les chaînes de mon piège les tiendront prisonniers, tant que le père d’Aphrodite ne m’aura pas exactement rendu tous les cadeaux que je lui ai offerts pour obtenir sa fille aux yeux de chienne. Oui, elle est belle sa fille, mais elle ne sait pas se tenir !

Ainsi parle Héphaïstos, et les dieux accourent dans son palais construit en bronze.

Homère, *Odyssée*, Chant VIII, vers 300-321

📖 *Thétis vient demander à Héphaïstos de forger des armes pour son fils Achille.*

Thétis aux pieds d’argent arriva dans le palais d’Héphaïstos. Ce palais de bronze indestructible, brillant comme un astre, admiré par les Immortels eux-mêmes, le Boiteux l’avait construit de ses mains. Et elle le trouva tout en sueur, qui tournait autour des soufflets en haletant. Il forgeait une vingtaine de trépieds pour les placer contre le mur de sa demeure bien construite. Il les avait posés sur des roulettes en or pour

qu’ils avancent automatiquement jusqu’à l’assemblée des dieux, et qu’ils en reviennent de même, un vrai prodige. Ils étaient presque finis, il ne leur manquait plus que des anses ouvragées. Héphaïstos les préparait et en forgeait les attaches.

Tandis qu’il travaillait à ces œuvres avec un art raffiné, la déesse Thétis aux pieds d’argent s’approcha. Charis au beau bandeau, l’épouse de l’illustre Boiteux, l’aperçut. Elle lui prit la main et lui dit :

– Thétis à l’ample tunique, très chère amie, qu’est-ce qui t’amène chez nous ? Jusqu’ici, tu ne nous as pas souvent rendu visite ! Mais suis-moi, je vais t’offrir les cadeaux d’hospitalité.

Après ces paroles, la très noble déesse la fit entrer. Elle la fit asseoir sur un beau trône à clous d’argent, ingénieusement fabriqué avec un escabeau pour les pieds. Puis elle appela l’illustre ouvrier Héphaïstos. […]

Le corps monstrueux du dieu se redresse de l’enclume, il boite, chancelant sur ses jambes grêles et torses. Il éloigne les soufflets du feu, et il dépose dans un coffre d’argent tous ses outils, ses instruments familiers. Il essuie avec une éponge son visage, ses mains, son cou robuste et sa poitrine velue. Il met une tunique, prend un sceptre énorme et sort de la forge en boitant. Deux servantes soutiennent leur roi. Elles sont faites d’or mais semblables à des jeunes filles vivantes : elles pensent et parlent, et les immortels leur ont appris à agir. S’appuyant sur elles et marchant à pas lourds, il vient s’asseoir auprès de Thétis, sur un trône brillant.

Homère, *Iliade*, Chant XVIII, vers 369-423

📖 *Le bouclier d’Achille.*

Il fit d’abord un grand et solide bouclier, bien forgé dans tous les sens. Autour, il rajouta une triple bordure brillante, éclatante, et il y suspendit un baudrier d’argent. Le bouclier lui-même comprenait cinq bandes qu’Héphaïstos décora avec art. Il y représenta la terre, et le ciel, et la mer, le soleil infatigable et la pleine lune. Il y mit aussi tous les astres qui couronnent le ciel, les Pléiades, les Hyades, le puissant Orion, et l’Ourse, appelée aussi Chariot, qui tourne sur place en épiant Orion, et, seule, ne plonge jamais dans l’Océan.

Il y fit deux belles villes humaines. Dans l'une, c'étaient noces et festins. […]

Autour de l'autre ville étaient campées deux armées de guerriers qui brillaient sous leurs armes. Les assiégeants hésitaient entre deux partis : ou détruire la cité, ou partager en deux toutes les richesses que renfermait cette ville charmante. Les assiégés ne cédaient pas encore : ils s'armaient en secret pour une embuscade. Le rempart était défendu par leurs femmes chéries et leurs jeunes enfants : ils s'y tenaient debout, avec ceux des hommes qu'avait pris la vieillesse. Les autres partaient : Arès et Pallas Athéna marchaient à leur tête, tous deux en or et d'or tout habillés, beaux et grands sous leurs armes, comme il convient toujours à des dieux : ils tranchaient par leur taille sur le reste des guerriers, qui étaient bien plus petits. Une fois arrivés au lieu convenable pour l'embuscade, dans le lit du fleuve où était l'abreuvoir de tous les troupeaux, ils s'y postaient, couverts de bronze flamboyant. A distance de la troupe se tenaient deux guetteurs. Ils attendaient de voir arriver les moutons et les bœufs aux cornes recourbées. Ceux-ci étaient presque devant eux, suivis de deux pâtres insouciants, qui jouaient de la syrinx : ils n'avaient pas vu le piège. Les hommes cachés accouraient et ils tuaient les bœufs et les beaux troupeaux de brebis blanches, et les bergers eux-mêmes. Sur les rives d'un fleuve, des guerriers se battaient, faisant voler dans les deux sens leurs piques de bronze. Au milieu d'eux se trouvaient Eris, la Discorde, le Tumulte et Kère, la mort cruelle. Celle-ci tenait tantôt un homme vivant, qui venait d'être blessé, tantôt un autre sans blessure, tantôt un autre encore, déjà mort, qu'elle tirait par les pieds à travers la mêlée. Et elle portait autour de ses épaules un vêtement rougi par le sang des guerriers. Tous ces personnages qui combattaient dans la mêlée, on aurait dit qu'ils étaient vivants et des deux côtés, ils emportaient leurs morts.

Homère, *Iliade*, Chant XVIII, vers 478-540

Héra

▷ Junon

Héra, sœur et épouse de Zeus, souveraine du ciel, protège les femmes, et particulièrement les femmes mariées. Les poètes louent sa beauté majestueuse, ses « bras blancs » et ses « yeux de vache ». Les sculpteurs la dotent d'une couronne et d'un sceptre, la drapent d'un long voile, mettent dans sa main une grenade, symbole de fécondité, et placent à ses côtés son animal emblématique, le paon.

Reine « au trône d'or », la « vénérable Héra » est respectée et obéie même des plus fières déesses, la belle Aphrodite ou la sage Athéna. Mais les récits s'attardent davantage sur sa personnalité irascible qui déclenche des aventures en série. Ses disputes avec Zeus animent l'Olympe. Ses vengeances ingénieuses suscitent la crainte, mais que serait le fils d'Alcmène sans sa persécution ? Le nom qu'il adopte, Héraclès, ou « gloire d'Héra », n'est pas seulement un geste de prudence, c'est aussi une reconnaissance de dette…

De la naissance au mariage

Troisième enfant de Cronos et Rhéa, avalée par son père, Héra est sauvée par Zeus comme ses frères

et sœurs. Pendant la guerre de Zeus contre les Titans, sa mère la confie à Téthys et Océan. Elle gardera une grande affection à ses parents nourriciers, leur rend régulièrement visite, jouant à l'occasion la conseillère conjugale.

Zeus s'était déjà marié à Thémis, puis à Métis, lorsqu'il tombe amoureux de la belle Héra. Il se transforme en coucou pour l'approcher : un coucou tout transi que la déesse réchauffe sous sa tunique, on devine ce qu'il en advint. C'est en cachette de leurs parents, dans un jardin de Samos ou sur le mont Thornax, que Zeus et Héra ont satisfait pour la première fois leur désir. Désir aussi vif que durable (trois cents ans, disent certains textes) : une légende d'Argos prétend ainsi que chaque année, Héra se baigne dans la source Canathos et y retrouve sa virginité… Une anecdote illustre bien l'entente complice des époux : ils se demandent un jour qui de l'homme ou de la femme ressent le plus intensément le plaisir sexuel ; Tirésias, seul mortel à avoir connu successivement les deux sexes, est convoqué pour trancher le débat, il répond sans hésiter « la femme ». Héra, fâchée que le devin ait trahi ce secret soigneusement caché par les femmes, le punit. Zeus devait pourtant être lui aussi satisfait, puisque ce dieu si volage revient toujours vers son épouse et

succombe souvent à sa séduction. La maligne Héra abuse de son pouvoir pour égarer Zeus et faire triompher (provisoirement) ses projets.

Les noces de Zeus et d'Héra sont l'occasion d'une grande fête où toutes les divinités sont invitées ; la seule Chélonè ne juge pas bon de se déplacer ; Hermès punit ce mépris en la transformant en tortue. Gaïa offre au jeune couple des pommes d'or, symbole de fécondité, confiées à la garde des Hespérides.

Péripéties conjugales

L'irascible déesse a des accents presque féministes quand elle défend ses droits contre Zeus ! Elle s'indigne d'être trompée sans cesse, outragée comme épouse. Elle tourmente les innombrables amantes de Zeus en utilisant toutes les ressources que lui dicte la haine : elle surveille et espionne. Elle harcèle Io, elle pousse Sémélé à la mort en lui inspirant le désir de voir Zeus dans sa gloire, elle empêche Alcmène et Léto d'accoucher, elle suscite le malheur de Danaé. Elle attaque les enfants illégitimes, les préférés de Zeus surtout : Dionysos et Héraclès.

Elle se dispute souvent, et violemment, avec Zeus. Le maître des dieux supporte ses éclats, mais perd

parfois patience. Elle ruse pour agir en cachette, car elle le craint. Un jour, en effet, qu'elle a comploté contre lui avec Poséidon et Athéna, et que Thétis les a dénoncés, Zeus, en colère, l'a suspendue par une chaîne d'or au ciel, deux enclumes attachées aux chevilles, et ne l'a libérée que sur sa promesse de totale soumission.

Inépuisable sujet d'inspiration pour les poètes, Héra est présentée dans la littérature comme un personnage presque comique dans ses excès attendus et répétés, jamais pathétique comme pourrait l'être une femme fidèle et trahie. Peut-être parce que l'amour-propre la mène plus que l'amour ?

De Zeus, elle conçoit Arès dieu de la guerre, Hébé déesse de la jeunesse, Ilithye protectrice des accouchements. Ses filles la suivent fidèlement, et obéissent à ses ordres. Elle semble en revanche peu satisfaite d'Arès, trop brutal et mal dégrossi. D'autres sources lui attribuent d'autres enfants : Pasithée, une des Charites, ou des divinités fauteuses de troubles, Eris (la Discorde) ou Atè (l'Egarement), reflets de sa nature colérique.

Eh bien, la guerre !

Sans être une déesse guerrière, Héra s’engage dans querelles et combats. Elle participe à la Gigantomachie où elle se distingue en exterminant le géant Phoitios ; attaquée par le géant Porphyrion qui tente de la violer, elle est sauvée *in extremis* par Zeus et Héraclès. La déesse du mariage reste indéfectiblement fidèle à Zeus, et refuse les aventures extra-conjugales, mais sa beauté excite le désir : Endymion tombe amoureux d’elle ; Ixion va jusqu’à se jeter sur elle, mais il n’embrasse qu’un nuage auquel Zeus a donné sa forme. L’audacieux sera éternellement puni dans le Tartare pour ce sacrilège.

Héra s’oppose pour des questions de pouvoir et de prestige aux autres Olympiens. Elle dispute à Poséidon la souveraineté sur la ville d’Argos, qu’elle emporte. Elle subit en revanche l’humiliation de la défaite dans le célèbre jugement de PÂRIS. Héra, si fière de sa beauté qu’elle entretient avec soin, entre en compétition avec Aphrodite et Athéna pour obtenir la pomme d’or. Elle a beau promettre au jeune prince le pouvoir souverain, celui-ci donne la préférence à Aphrodite. La haine d’Héra poursuit dès lors les Troyens : elle soutient les Grecs, prenant parfois directement part au combat. Elle sera même blessée au sein droit par une flèche perdue d’Héraclès. Elle finit par obtenir ce qu’elle voulait :

la prise de la ville, l’incendie, le massacre. Châtiment atroce et exemplaire !

D’autres mortels, plus rares, ont au contraire la chance de bénéficier de sa faveur, comme Jason qu’elle aide pendant l’expédition des Argonautes.

Zeus a-t-il la prétention de se passer de femme pour donner naissance à un dieu ? Et à quelle divinité ! La puissante Athéna ! Aussitôt Héra veut rétablir les droits de son sexe et donne naissance, seule, à Héphaïstos ; toutefois les commérages de l’Olympe ne croient pas à la parthénogénèse, on murmure qu’elle masquerait ainsi une conception avant mariage. Héra est consciente que, loin d’allier sagesse et beauté comme la fille de Zeus, ses enfants à elle sont mal finis : violent comme Arès, laid comme HÉPHAÏSTOS. Ses relations avec ce fils raté sont orageuses. Puis leurs relations s’apaisent : elle lui procure des ateliers où exercer son art de forgeron, il l’aide dans ses projets. Une autre tentative de procréation assistée donne un résultat bien pire : elle accouche du farouche TYPHON, qu’elle confie au dragon de Delphes.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Je chante Héra au trône d’or qu’enfanta Rhéa. Reine des Immortels, elle les surpasse tous en beauté. Sœur et épouse de Zeus au tonnerre fracassant, déesse pleine de gloire que tous les bienheureux sur l’Olympe élevé vénèrent et honorent à l’égal de Zeus le foudroyant !

Hymnes homériques, « A Héra » (texte complet)

📖 Héra, reine bénie de Zeus, divine souveraine des airs, qui trônes au cœur de l’azur, tu n’oublies pas les mortels, ton constant souci. Les brises fraîches que tu fais souffler nourrissent toute vie, tout vivant les attend. Mère des pluies et des vents, toi seule fais naître toutes choses, par toi seule existe la vie des mortels. A toute la nature tu dispenses l’air bienheureux, sur tous tu exerces ton pouvoir, sur tous tu règnes, en soulevant de tes bourrasques sonores, la mer ondoyante. Viens, déesse bénie, reine toute-puissante et toute bienveillante ! Souris-nous, apporte-nous ta paix !

Hymnes orphiques, « A Héra », 16 (texte complet)

📖 D’une des cimes de l’Olympe où elle était postée, Héra, la déesse au trône d’or, observait la bataille qui faisait rage sous les remparts de Troie. […] Elle se mit à réfléchir : comment tromper l’esprit de Zeus, le maître des dieux qui porte l’égide ? Voici la décision qui lui parut la meilleure : mettre ses plus beaux vêtements et se rendre sur l’Ida, dans l’espoir d’inspirer à Zeus le désir de coucher avec elle tendrement, peau contre peau ; elle pourrait alors verser sur ses paupières un tiède et tranquille sommeil, capable de détourner son attention. Elle voulait ainsi empêcher son époux de donner sa préférence aux Troyens.

Héra se dirige donc vers la chambre qu’Héphaïstos, son cher fils, lui avait édifiée : il en avait solidement ajusté les portes aux montants par un verrou secret, qu’aucun autre dieu n’aurait pu retirer. Sitôt entrée, la déesse referme les portes qui brillent de l’éclat de l’or. Tout d’abord, elle nettoie son corps désirable avec de l’ambroisie pour le purifier entièrement, puis elle s’enduit d’une huile grasse, un baume suave dont le parfum divin lui va à merveille. A peine touchait-on à cet onguent dans le puissant palais de Zeus que son odeur se répandait partout, sur terre comme au ciel.

Après avoir bien huilé toute sa belle peau, Héra peigne ses cheveux et tresse de sa main les boucles lumineuses, superbes et divines, qui tombent gracieusement de sa tête immortelle. Elle revêt ensuite la robe divine qu'Athéna s'était appliquée à lui confectionner et qu'elle avait ornée de mille broderies. Avec des broches d'or, elle l'agrafe sur sa poitrine et elle ceint sa taille d'une ceinture à cent franges. Puis elle passe dans les lobes de ses oreilles soigneusement percées des boucles à trois perles, finement travaillées, de la grosseur des mûres ; elle rayonne d'une grâce infinie. Pour finir, la vénérable déesse couvre sa tête d'un voile éclatant, tout beau tout neuf qui, comme un soleil, resplendit de blancheur. A ses pieds luisants, elle attache de superbes sandales.

Après avoir ainsi orné son corps de toutes les parures, Héra sort de sa chambre […] ; elle quitte d'un bond le sommet de l'Olympe. Elle descend sur la mer bouillonnante et arrive dans l'île de Lemnos, où règne le divin Thoas. Là, elle rencontre le Sommeil, le frère de la Mort ; elle lui prend la main et lui parle ainsi :

– Sommeil, maître de tous les dieux et de tous les hommes, tu m'as déjà écoutée autrefois, alors obéis-moi donc encore aujourd'hui, et je t'en saurai gré chaque jour pour l'éternité ! Endors sous leurs sourcils les yeux brillants de Zeus, dès que je serai couchée contre lui pour faire l'amour. Fais-le pour moi et je te donnerai un beau trône d'or, que rien ni personne ne pourra détruire ! Mon fils, le forgeron boiteux Héphaïstos, s'appliquera à te le fabriquer ; il adaptera même à sa base un joli petit tabouret sur lequel tes pieds luisants pourront se poser, quand tu seras à table pour nos festins.

Héra prononce le serment demandé et Sommeil la suit jusqu'aux abords de l'Ida où Zeus se trouve.

Zeus, le divin berger des nuages, l'aperçoit… Aussitôt le désir envahit son esprit, si avisé soit-il, comme le jour où, pour la première fois, ils ont fait l'amour, en se retrouvant dans leur lit à l'insu de leurs parents chéris. Il s'arrête devant elle et l'interpelle ainsi :

– Héra, où donc cours-tu si vite ? Tu es si pressée de quitter l'Olympe ? Et te voici sans chevaux ni char pour te transporter ! […] Viens faire l'amour, et couchons-nous vite tous les deux ! Jamais l'envie d'une déesse ou d'une femme n'a pénétré ainsi mon cœur ! Jamais l'amour ne m'a encore dompté à ce point, […] tant je t'aime à cette heure et tant je me sens saisi d'une invincible ardeur !

Astucieusement, la vénérable Héra qui médite sa ruse répond :

– Redoutable fils de Cronos, quels mots viens-tu de prononcer ? Tu brûles maintenant de te coucher avec moi sur le sommet de l'Ida ? Mais on voit tout ce qui se passe ici ! Qu'arriverait-il, si l'un des dieux éternels nous voyait dormir ensemble et s'empressait d'aller le raconter à tous les autres dieux ? Pour moi, après ça, je n'oserais plus rentrer dans ton palais : ce serait une honte ! […]

Alors Zeus, le divin berger des nuages, lui dit :

– Héra, n'aie pas peur ! Ni les dieux ni les hommes ne pourront te voir : je vais t'envelopper d'un grand nuage d'or ; et nous échapperons au regard même du Soleil, si vif et pénétrant que soit l'éclat de ses rayons !

Le fils de Cronos prit son épouse dans ses bras. Sous eux, la terre divine fit pousser un gazon nouvellement fleuri, parsemé de lotus frais, de safran, de jacinthe, formant une couche épaisse et molle qui les soulevait au-dessus du sol. C'est là qu'ils se couchèrent tous les deux, enveloppés d'un beau nuage d'or, d'où tombaient des gouttes de rosée, brillantes et laiteuses. C'est ainsi que le Père Zeus s'endormit au sommet du Gargare, dompté par le sommeil et l'amour, tenant son épouse dans ses bras.

Homère, *Iliade*, Chant XIV, vers 153-240, 280-353

📖 *Le philosophe Platon cite cet épisode pour montrer qu'il faut se méfier des poètes, même d'Homère, le plus vénérable : ils ne donnent pas au jeune homme des exemples de maîtrise de soi !*

Lui convient-il d'entendre raconter que Zeus, veillant seul pendant que les dieux et les hommes dormaient, oublia facilement, dans l'ardeur du désir amoureux qui le prit, tous les desseins qu'il avait conçus, et fut à tel point frappé par la vue d'Héra qu'il ne consentit point à rentrer dans son palais, mais voulut sur le lieu même, à terre, s'unir à elle, lui protestant qu'il ne l'avait jamais tant désirée, pas même le jour où ils s'étaient rencontrés pour la première fois à l'insu de leurs chers parents ?

Platon, *La République*, Livre X, 390b-390c

📖 Héra n’ignore pas que Thétis aux pieds d’argent est allée voir Zeus. Aussitôt elle adresse au fils de Cronos ces mots blessants :

– Fourbe, quel dieu s’est concerté avec toi ? Tu aimes, loin de moi, dans le secret, réfléchir et décider seul. Tu ne peux te résoudre de bon cœur à partager tes pensées avec moi.

Le père des hommes et des dieux lui répond :

– Héra, n’espère pas connaître toutes mes pensées. Cela te sera difficile, quoique tu sois mon épouse. Celles qu’il convient que l’on entende, aucun dieu ne les saura avant toi, ni aucun homme ; mais mes pensées secrètes, ne m’interroge pas sans cesse sur elles. […]

Héra accuse Zeus d’avoir fait des promesses excessives à Thétis. Zeus lui répond sèchement :

– Héra, tu ne peux arriver à rien qu’à détourner mon cœur de toi, et tu le regretteras amèrement. S’il en est comme tu l’as dit, c’est que la chose doit me plaire. Assieds-toi en silence, et obéis-moi, crains que tous les dieux de l’Olympe ne puissent rien pour toi, quand je t’attraperai.

A ces mots, la vénérable Héra aux yeux de génisse, prise de peur, cède et s’assied en silence. Dans la demeure de Zeus, les dieux célestes murmurent. Alors Héphaïstos, l’illustre ouvrier, se met à parler, en propos agréables pour sa mère Héra aux bras blancs :

– Ce sera triste pour nous tous, d’une tristesse insupportable, si tous deux, vous vous querellez ainsi pour des mortels, si, au milieu des dieux, vous vous mettez à criailler. Dans nos festins, plus de douceur si le pire l’emporte. […] O ma mère, touche Zeus, mon père, par des paroles tendres pour qu’il soit de bonne humeur !

Homère, *Iliade*, Chant I, vers 538-583

📖 Les peintures qui ornent ce lieu montrent Dionysos ramenant Héphaïstos au ciel. Les Grecs racontent qu’Héra, ayant précipité Héphaïstos du ciel aussitôt après sa naissance, ce dieu, pour satisfaire son ressentiment, lui envoya en présent un trône où il y avait des liens invisibles, et qu’Héra, s’y étant assise, se trouva enchaînée ; aucun des autres dieux ne put fléchir Héphaïstos, mais Dionysos qui avait toute sa confiance, l’enivra et l’amena au ciel.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre I,
chapitre 20, 3

Héraclès

▷ Hercule

Héraclès, fils d'Alcmène et de Zeus, apparaît comme le héros majeur de la Grèce. Il débarrasse la terre de ses monstres ; il parcourt le monde, de l'Asie à l'Atlantique, des Enfers à l'Olympe. Le personnage a une face glorieuse : ses prouesses, sa loyauté, son sens de l'amitié, et une face obscure : son goût compulsif pour les femmes, son faible pour le vin, ses moments de colère et d'égarement, sa violence. On comprend pourquoi le philosophe Prodicos le choisit, dans un apologue célèbre, pour illustrer le choix entre vice et vertu. Sa longue geste ne peut être entièrement retracée, en voici les épisodes marquants.

Naissance et aventures de jeunesse

ALCMÈNE, fidèle épouse d'Amphitryon, est trompée par Zeus qui prend l'apparence de son mari et ne passe pas moins de trois nuits avec elle pour engendrer Héraclès. Zeus annonce trop tôt la gloire future de l'enfant à naître. Héra, jalouse, retarde la naissance pour qu'un cousin d'Héraclès, EURYSTHÉE, devienne roi d'Argos, en son lieu et place. Cet incident originel déterminera le destin du héros. Iphiclès, fils d'Alcmène et Amphitryon, son

jumeau mortel, soutiendra toujours fidèlement son frère.

Les mauvaises langues doutent de la bonne foi d'Alcmène et de la paternité divine d'Héraclès. Alcmène doit subir l'épreuve du bûcher : à peine est-il allumé que la pluie de Zeus l'éteint, l'épouse est reconnue innocente. Héra envoie de gigantesques serpents étouffer le bébé dans son berceau ; Iphiclès est normalement terrifié tandis qu'Héraclès saisit les monstres et les étrangle, l'enfant est reconnu d'ascendance divine ! On lui donne pourtant le nom d'Alcide, « descendant d'Alcée », puisque son père nourricier Amphitryon est fils d'Alcée. Une légende moins répandue affirme que, pour que le héros puisse un jour jouir de l'immortalité, il doit boire le lait d'Héra. Le rusé Hermès pose donc un jour le bébé sur le sein d'Héra endormie ; il tète. Brutalement réveillée, elle le repousse ; de ses seins, coulent quelques gouttes de lait qui forment la Voie lactée.

Héraclès grandit rapidement en taille et en force, moins en sagesse. Il reçoit les leçons du savant Rhadamanthe et du musicien Linus. Sur un coup de colère, il assomme son maître, aussi Amphitryon le punit-il en l'envoyant garder les troupeaux sur le mont Cithéron. Occasion de ses premiers exploits : il tue un féroce lion des montagnes qui décimait les

troupeaux du roi Thespios. S’il chasse le jour, la nuit, il couche avec les cinquante filles de ce roi et engendre cinquante fils.

Les douze travaux

Héraclès aide Créon, roi de Thèbes, à éliminer ses ennemis ; en récompense, le roi lui donne comme épouse sa fille Mégara tandis qu’Iphiclès épouse la cadette. Trois enfants naissent de leur union. Hélas, la vindicative Héra frappe de folie Héraclès qui tue ses propres enfants sans les reconnaître. Athéna le plonge dans un profond sommeil pour le calmer, mais à son réveil, désespéré, il va consulter l’oracle d’Apollon à Delphes pour savoir comment il peut expier son crime. L’oracle lui conseille d’adopter le nom d’Héraclès, « gloire d’Héra », pour apaiser un peu la déesse, et lui enjoint de se mettre pendant plusieurs années aux ordres de son cousin Eurysthée, le temps d’exécuter douze exploits que celui-ci lui fixera. Héraclès, en huit ans, accomplit donc les missions impossibles qu’on nomme les douze travaux ; il débarrasse d’abord l’Argolide et les régions voisines de leurs monstres, puis poursuit ses aventures plus loin, de la Crète aux confins du monde connu. Les

Anciens ont imaginé quelques variantes pour ces exploits, voici la liste la plus courante :

1 – Le lion de Némée : Héraclès étouffe ce lion géant que sa peau rend invulnérable aux flèches, il l'écorche, et adopte ensuite sa peau comme protection et emblème ;

2 – L'HYDRE DE LERNE : il tue le monstre à neuf têtes qui vit dans les marais de Lerne ;

3 – Le sanglier d'Erymanthe : Héraclès poursuit sur les monts d'Arcadie cette bête monstrueuse. Hébergé par le centaure Pholoé, il festoie avec lui quand surgissent les centaures des environs attirés par l'odeur du vin. Dans la bagarre qui s'ensuit, Pholoé est tué accidentellement, son hôte lui rend les derniers honneurs. Il finit par attraper le sanglier dans un filet et le rapporte tout vif à Eurysthée qui se cache, terrifié, au fond d'une jarre. Par la suite, Eurysthée refuse donc de le recevoir, et lui ordonne de déposer ses proies devant les portes de la ville ;

4 – La biche de Cérynie : une biche aux sabots de bronze, infatigable à la course, habite les forêts d'Arcadie ; Héraclès la poursuit un an durant, à travers la Grèce et au-delà avant de l'attraper ;

5 – Les oiseaux du lac Stymphale : ces oiseaux féroces, dressés par Arès, ont les plumes et les becs si acérés qu'ils tuent ainsi toutes leurs proies. Puis ils

les dévorent, les hommes comme les animaux. Athéna vient en aide à son protégé, elle lui donne des castagnettes pour effrayer les oiseaux qui s'envolent, Héraclès n'a plus qu'à les transpercer de ses flèches ;

6 – Les écuries d'AUGIAS en Elide : Héraclès détourne un fleuve pour nettoyer les écuries de ce roi ;

7 – Le taureau de Crète : Héraclès capture le taureau de Minos que Poséidon a rendu furieux ;

8 – Les juments de DIOMÈDE : Héraclès maîtrise les cavales anthropophages du roi de Thrace ;

9 – La ceinture de la reine des Amazones : Héraclès va jusqu'en Asie pour ravir à Hippolyte, reine des Amazones, sa ceinture que convoite la fille d'Eurysthée. La reine, séduite par le héros, serait prête à la lui donner, mais Héra égare les esprits et déclenche un massacre où périt la reine ;

10 – Les bœufs de Géryon : le héros vole les bœufs de Géryon après avoir combattu ce monstre à trois têtes et trois torses.

11 – Les pommes d'or des HESPÉRIDES : Héraclès porte sur ses épaules la Terre pour relayer Atlas, pendant que le géant va chercher les fruits d'or dans le jardin de ses filles ;

12 – Le chien CERBÈRE : Héraclès descend jusqu'aux Enfers et ramène en laisse le chien

épouvantable qui en garde l’entrée.

Le héros mérite les louanges que lui adresse Déjanire : « Vois le monde pacifié par ta force vengeresse : la terre te doit la paix, les mers la sécurité ; l’Orient et l’Occident sont pleins de ta gloire. Tu as le premier porté le ciel qui doit te recevoir un jour. » Eurysthée, de mauvais gré, finit par déclarer quitte Héraclès qui retrouve sa liberté d’agir. Finalement, c’est la colère d’Héra et la mauvaise foi d’Eurysthée qui ont permis au jeune homme de devenir le héros acclamé par toute la Grèce !

Problèmes de femmes, autres fautes, autres exploits

Héraclès tue les enfants qu’il a eus de Mégara dans un accès de folie provoqué par Héra. A peine a-t-il expié ce crime que la colère le pousse à tuer son ami Iphitos, fils du roi Eurytos. L’oracle de Delphes, las peut-être de tant de fureurs, se refuse à lui dire comment se purifier de ce nouveau forfait. Héraclès menace de confisquer le trépied sacré. Apollon vient défendre son bien, ni l’un ni l’autre ne peut être vainqueur dans ce combat trop égal, Zeus sépare d’un coup de foudre ses deux fils. L’oracle finit par donner sa réponse : Héraclès devra se vendre comme esclave

et donner à Eurytos cet argent comme prix du sang. Il aura à servir pendant trois ans Omphale, reine de Lydie. On le représente parfois humilié, filant à ses pieds ; finalement elle l'aimera et l'affranchira. Revenu en Grèce, il épouse Déjanire, sœur de son ami Méléagre, après avoir vaincu le dieu-fleuve Achéloos qui prétendait à sa main. Pour défendre la vertu de sa jeune épouse, il doit tuer le centaure Nessus qui s'apprêtait à l'agresser.

L'histoire d'Héraclès respecte peu la chronologie des générations mythiques, mais attribue au héros les exploits les plus extraordinaires. Il est censé avoir prêté main-forte aux Olympiens contre les Géants, il aurait délivré Prométhée de l'aigle qui le dévorait, on ne comptabilisera pas les expéditions militaires auxquelles il participe, toujours victorieuses. Il tue le roi de Troie, Laomédon, comme le cruel roi d'Egypte, Busiris, qui avait enlevé les filles d'Atlas. Il étouffe en le soulevant dans ses bras le géant Antée, puisque celui-ci reprenait des forces à chaque fois que, terrassé, il touchait sa mère, Gaia. Son combat contre Cycnos fournit à Hésiode le sujet d'un poème, *Le Bouclier*. Il va chercher aux Enfers Alceste pour la rendre à son mari, il en ramène son ami Thésée qui avait projeté d'enlever Perséphone. Il

participe à l’expédition des Argonautes, menée par Jason. Bref, il est de toutes les aventures…

De l’enfer à l’Olympe : mort et apothéose

Héraclès a épousé Déjanire, mais il désire déjà une autre femme, Iole, fille du roi Eurytos. Jalouse, Déjanire lui envoie une tunique teinte du sang de Nessus, qu’elle prend pour un philtre d’amour. Mais c’est en fait un poison violent. La tunique se colle au corps d’Héraclès et le brûle atrocement. Il préfère mourir à subir de tels tourments. Il va sur le mont Œta, et, aidé de son fidèle écuyer, Iolaos, fils d’Iphiclès, il bâtit un bûcher sur lequel il s’étend. Philoctète, son compagnon de toujours, enterre ses cendres dans un lieu secret et hérite de son arc prodigieux. Comme les flammes ont détruit sa part mortelle, il monte sur l’Olympe où l’accueille Héra, enfin bienveillante. Il épouse Hébé, la déesse de l’éternelle jeunesse. Héraclès, vénéré dans toute la Grèce, est assurément le plus populaire des héros. Idéal grec de la vaillance épique, il est d’un autre côté un personnage aussi comique et pittoresque dans ses excès que violemment tragique par ses malheurs.

➲ Carte « Les travaux d’Héraclès »

📖 *Alcmène, âgée, raconte à Iole, la jeune épouse de son petit-fils, Hyllos, la naissance du héros.*

– La haine de Junon rendit Ilithye impitoyable pour moi ! Le temps où le vaillant Alcide devait naître était arrivé. Déjà le Soleil entrait dans le dixième signe. Le poids extraordinaire qui chargeait mon sein annonçait l'œuvre de Jupiter ; je ne pouvais le supporter plus longtemps. Mes douleurs semblent se réveiller encore en te les racontant ; car c'est en souffrir une seconde fois que de m'en souvenir. Pendant sept jours et sept nuits, tourmentée par un travail horrible, les bras tendus au ciel, j'appelais à grands cris Ilithye et les dieux qui président à la naissance des mortels. Lucine-Ilithye enfin paraît, mais gagnée à sa cause par la barbare Junon, elle lui a promis ma mort. Dès qu'elle entend mes cris, elle s'assied sur un autel, aux portes du palais ; sur ses genoux qu'elle croise, elle pose ses doigts entrelacés, en prononçant à voix basse les mots secrets qui prolongent le travail et les douleurs. Je m'épuise en efforts. Dans mon désespoir, j'accuse en vain Jupiter d'ingratitude. J'appelle la mort. Mes cris auraient pu émouvoir les rochers. Les dames thébaines me prodiguent leurs vœux, et d'inutiles consolations.

Mais une de mes esclaves, la blonde Galanthis, toujours empressée à me servir, soupçonne que l'implacable Junon agit pour me nuire ; et, tandis qu'elle va et vient, elle aperçoit la déesse assise dehors, sous le portique, qui croise obstinément ses doigts et ses genoux. Elle lui dit alors :

– Félicitez Alcmène : ses douleurs sont finies, elle est devenue mère.

Lucine de dépit se lève et relâche du même coup ses genoux et ses doigts. Aussitôt me voici délivrée : Hercule voit le jour. Galanthis, dit-on, se met à rire d'avoir trompé Lucine ; elle riait encore, que la déesse irritée la saisit par ses blonds cheveux, et la renverse à terre. Soudain ses bras en jambes sont changés, mais elle conserve son agilité d'autrefois ; elle est blonde encore, mais elle a perdu sa forme première ; comme sa bouche a facilité l'accouchement d'Alcmène par un mensonge, désormais elle enfante par la bouche. Belette familière, elle fréquente le toit des maisons.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IX, vers 284-323

📖 *La servante Bromia raconte à son maître Amphitryon l'accouchement d'Alcmène.*

BROMIA. – Cesse de geindre, écoute plutôt la fin de mon récit. Alcmène nous ordonne de laver les deux nouveau-nés. Nous nous dépêchons d'obéir. Dieux, que celui que j'ai lavé est grand et costaud ! Jamais on n'a pu l'emmailloter dans les langes.

AMPHITRYON. – Que tout cela me surprend ! Si tu dis vrai, je ne doute pas que les dieux ne soient venus au secours de ma femme.

BROMIA. – Tu vas être encore plus émerveillé. Nous plaçons cet enfant dans son berceau, et voici que du haut du ciel, volent dans la cour deux serpents énormes, dressant leur tête menaçante.

AMPHITRYON. – Je frémis.

BROMIA. – Ne crains rien. Ces deux serpents nous scrutent, enfin ils aperçoivent les jumeaux et vont droit sur eux. Moi, je tire le berceau à droite, à gauche, de-ci, de-là, j'ai peur pour les enfants, et aussi pour mon propre compte. Les serpents nous poursuivent avec obstination. Mais le plus fort des jumeaux, à la vue des deux monstres, saute de son berceau, se précipite sur eux, et en saisit un dans chaque main, et à toute vitesse.

AMPHITRYON. – Quelles merveilles ! Tu me racontes une histoire terrible. Je tremble rien que de t'entendre. Et après, qu'arriva-t-il ? Dis-le-moi…

BROMIA. – L'enfant étouffe les deux serpents ! Au même instant, une voix forte appelle ta femme.

AMPHITRYON. – De qui ?

BROMIA. – Du souverain des dieux et des hommes, Jupiter. Il déclare qu'il a été l'amant d'Alcmène mystérieusement : l'enfant qui a vaincu les serpents est son fils, l'autre petit t'appartient.

AMPHITRYON. – Par Pollux ! Ce m'est un grand honneur de faire biens communs avec Jupiter.

Plaute, *Amphitryon*, vers 1121-1144

📖 *Héraclès, arrivé en Elide, chez le roi Augias, se promène avec le fils du roi, Phylée, qui l'admire et voudrait qu'il lui raconte ses exploits.*

– Ce lion, comme un torrent en crue, ravageait les champs de Pise. Eurysthée m'imposa, pour premier de mes travaux, de lui arracher la

vie. Je pars aussitôt, tenant d'une main mon arc flexible et mon carquois plein de flèches, et de l'autre une forte massue dont le bois était encore revêtu de son écorce : je l'avais faite moi-même d'un olivier que j'avais arraché tout entier avec ses fortes racines au pied de l'Hélicon. Arrivé près du repaire du monstre, je prends mon arc, tends la corde et y place une flèche meurtrière, et je le cherche partout des yeux. Déjà le soleil était au milieu de sa course et je ne voyais encore aucune trace du lion, je n'entendais point ses rugissements, je n'apercevais dans la campagne ni berger ni laboureur à interroger : la peur livide les tenait tous enfermés dans leurs cabanes. Je parcourus alors la forêt, impatient de rencontrer le monstre, d'essayer mes forces contre lui.

Enfin vers le soir, rassasié de chair et de sang, il revenait vers son repaire. Sa crinière, sa tête hideuse et sa poitrine étaient couvertes de sang et de poussière, il léchait encore ses babines ensanglantées. Posté sur un rocher couvert d'arbrisseaux touffus, je l'attends au passage. Au moment où il s'avance, ma flèche part et l'atteint au flanc gauche. En vain : le fer aigu ne peut percer son impénétrable peau et tombe sur l'herbe. Aussitôt le lion étonné lève la tête, promène çà et là des regards étincelants, ouvre sa gueule et montre ses dents terribles. Indigné de l'échec de ma première attaque, je lui décoche un second trait qui le frappe en pleine poitrine, mais il effleure à peine son cuir épais, et, aussi inutile que le premier, tombe à ses pieds. Désespéré, je vais lancer une troisième flèche, quand ce monstre épouvantable m'aperçoit enfin. Sa longue queue bat ses jarrets ; il s'apprête au combat. Son cou se gonfle de fureur, la rage hérisse sa crinière, son dos se courbe en arc, il s'accroupit pour bondir. […] Le lion, avide de mon sang, s'élance sur moi. Alors le bras enveloppé de mon manteau, d'une main, je lui présente une flèche, et de l'autre je lève ma massue et l'assène avec force sur son front. Le sauvage olivier, malgré sa dureté, se brise en deux sur le crâne de cette bête indomptable. Le monstre allait fondre sur moi, déjà ses pieds ne touchaient plus la terre, mais il chancelle et tombe, tant le coup a ébranlé sa tête ; un nuage épais se répand sur ses yeux. Le voyant étourdi par la douleur, je jette à terre mon arc et, sans lui donner le temps de reprendre ses esprits, je m'élance. D'une main vigoureuse j'étreins son cou par-derrière, dans la crainte qu'il ne me déchire avec ses griffes, je presse ses pieds sous mes pieds, mes cuisses compriment ses flancs, puis soulevant son énorme tête et ses pattes

avant, je lui arrache la vie. L'Enfer vit alors son âme hideuse errer sur ses sombres bords.

Bientôt je cherchai le moyen de le dépouiller de sa peau si dure. Tâche pénible, car ni le fer, ni la pierre ne pouvaient l'entamer. Un dieu m'inspira l'idée de me servir des griffes mêmes du lion pour le déchirer. Je réussis, j'arrachai ce cuir plus dur que le fer, j'en couvris mes épaules et m'en fis une armure impénétrable aux traits meurtriers des ennemis. Telle fut, ami, la fin du terrible lion de Némée, qui pendant si longtemps avait fait un carnage affreux d'hommes et de troupeaux.

Théocrite, *Idylles*, « Héraclès et le lion »,
vers 200-279

📖 *Le roi Lycos se moque du héros qu'il croit disparu pour toujours.*

LYCOS. – (*à Mégara*) Toi, « l'épouse du plus vaillant des hommes » ? Pourquoi donc ? Quel exploit remarquable a donc accompli ton époux en tuant l'hydre du marais ou la bête de Némée ? Il l'a prise dans ses filets, il prétend l'avoir étouffée dans ses bras ! […] Il s'est acquis une réputation de bravoure – lui un homme de rien ! – à lutter contre des bêtes. Mais pour le reste, nullement courageux. Jamais il n'a tenu de bouclier à son bras gauche, ni affronté une lance ; non, il portait un arc, la plus lâche des armes, pour être toujours prêt à la fuite. Ce qui prouve la bravoure d'un guerrier, ce n'est pas le tir à l'arc, c'est d'attendre, l'œil clair, en regardant bien en face, l'assaut des lances, et de rester à son poste.

Euripide, *La folie d'Héraclès*, vers 150-164

📖 *Héra a envoyé sur la terre sa messagère, Iris, et Lyssa, la Rage, pour frapper Héraclès de folie ; la scène est à Thèbes devant le palais d'Héraclès où habitent ses enfants. Le chœur est composé de vieillards thébains.*

IRIS. – Rassurez-vous. Vous voyez ici, vieillards, la fille de la Nuit, Lyssa ; et moi, je suis la servante des dieux, Iris. La ville n'a rien à craindre de nous, c'est un seul homme et sa famille que nous attaquons, celui qu'on dit né de Zeus et d'Alcmène. Tant qu'il n'avait pas achevé ses pénibles travaux, le destin le protégeait, et son père, Zeus, ne

permettait jamais à Héra ni à moi de lui faire du mal. Mais maintenant qu'il a mené à terme les épreuves imposées par Eurysthée, Héra veut qu'il se souille du sang des siens, qu'il abatte ses fils, et je le veux avec elle. Va donc, trempe ton cœur inexorable, fille de la sombre Nuit, vierge qui fuit le mariage. Jette cet homme dans les accès de la démence ; qu'il tue ses enfants, dans les troubles de la folie. Fais-lui danser une danse forcenée, excite-le ! Lâche le câble du meurtre pour qu'il tue ses fils de sa propre main ! Qu'il sache ce que peuvent contre lui la haine d'Héra et la mienne. Les dieux ne seront plus rien, c'est l'humanité qui prendra le pouvoir, s'il n'est pas puni. […]

LYSSA. – (*se tournant vers l'intérieur du palais*) Regarde. Voici que déjà Héraclès secoue la tête, il franchit les barrières de l'arène et roule des yeux hagards. Il se tait, il halète ; comme un taureau prêt à foncer, il pousse des mugissements terribles, en invoquant les Kères du Tartare. Bientôt je le ferai danser mieux encore aux accents de la flûte de l'épouvante.

LE CHŒUR. – Leur père s'arrête, ses fils tournent vers lui leurs regards. Il ne se ressemble plus ; il roule les yeux, décomposé ; ses yeux, injectés de sang, lui sortent des orbites ; la bave dégouline sur sa barbe touffue. Il a le rire d'un fou.

Euripide, *La folie d'Héraclès*, vers 822-842 et 858-874

📖 *Déjanire se croit trahie par Héraclès, elle imagine un moyen de reconquérir son amour.*

Déjanire (la malheureuse !) ordonne à Lichas de porter à son époux la tunique, funeste présent. Il le reçoit sans défiance, et du venin de l'hydre il couvre ses épaules. […] Vaincu par la douleur, il remplit de ses cris terribles les forêts de l'Œta. Il veut rejeter cette tunique fatale, mais, partout où il la déchire, il déchire sa chair. Ah ! comment, sans horreur, peut-on le raconter ? Ce tissu s'attache à son corps, il se colle à sa peau. […] Des feux avides dévorent ses entrailles. De tous ses membres coule une sueur livide. […] La moelle de ses os se fond et s'évapore. Enfin, levant au ciel ses bras, il crie :

– O Junon, jouis de mon malheur. Barbare ! Vois du haut de l'Olympe ces horribles tourments, et repais-toi de mes douleurs, déesse

impitoyable. Ou, si je puis être un objet de pitié pour mes ennemis même (car je sais trop que tu me hais), achève. Arrache-moi une vie qui m'est odieuse, qui fut destinée à tant de travaux, et toujours par toi si cruellement poursuivie ! La mort est un bienfait que je te demande. […] Un feu dévorant s'allume dans mes veines, et me consume tout entier. Et, cependant, le cruel Eurysthée est heureux ! et les mortels croient qu'il existe des dieux !

Il prend sa course dans les bois de l'Œta, tel un tigre qui porte en ses flancs le javelot qui le déchire. […] Toi cependant, illustre fils de Jupiter, tu prépares ton bûcher, tu rassembles ces troncs que ton bras a déracinés. Tu remets au fils de Péan ton arc, ton carquois gigantesque, et tes flèches, qui doivent une seconde fois sceller le destin d'Ilion ; et tandis que cet ami fidèle allume par ton ordre les feux qui vont te consumer, tu te places sur ce lit funèbre, où tu as étendu la peau du lion de Némée, où ta tête repose sur ta forte massue. Tu as l'air serein, comme si, couronné de fleurs, tu venais, heureux convive, prendre la coupe du festin.

Déjà de toutes parts la flamme attaque le bûcher, et le héros insensible à sa fureur. Tous les dieux tremblent pour le vengeur du monde. Jupiter voit leur douleur, et, d'un front sans nuage, leur adresse ce discours :

– Habitants de l'Olympe, […] cessez de vous troubler. Ce bûcher qui s'allume sur l'Oeta ne doit pas vous alarmer. Celui qui a triomphé de tout triomphera de ces flammes. Il n'en sera atteint que dans la part qu'il tient de sa mère. Ce qu'il a reçu de moi est éternel, inaltérable, et ne craint pas l'ardeur dévorante du feu. Je le recevrai dans le ciel dès qu'il aura quitté sa dépouille terrestre, et je me flatte que tous les dieux en seront satisfaits. Si cependant quelque divinité voyait d'un œil jaloux ce héros assis au rang des immortels, si elle s'indignait de la récompense que je lui dois, elle reconnaîtra du moins qu'il en est digne, et m'approuvera malgré elle.

Tous les dieux applaudissent à ce discours. Junon même a paru l'entendre sans déplaisir. Si le dépit a coloré ses traits, c'est lorsque, dans ses derniers mots, Jupiter, en la désignant, a condamné sa haine. Cependant les feux du bûcher ont consumé tout ce qu'ils pouvaient détruire. Il ne reste d'Alcide rien qu'on puisse reconnaître, rien de ce qu'il tenait de sa mère ; il ne conserve que ce qu'il a reçu de Jupiter. Tel

un serpent qui semble avec sa peau dépouiller sa vieillesse, et, sous des écailles nouvelles, brille d'un éclat nouveau, le grand Alcide, dépose là la faiblesse de l'humanité, garde la meilleure partie de lui-même, devient plus grand, et paraît revêtu de plus de majesté. Jupiter l'emporte dans les nues, sur un char attelé de quatre coursiers, et le place au rang des immortels.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IX vers 155-272

📖 Le sage Prodicos raconte qu'Héraclès, à peine sorti de l'enfance, à cet âge où les jeunes gens, déjà maîtres d'eux-mêmes, laissent voir s'ils entreront dans la vie par le chemin de la vertu ou par celui du vice, se retira dans la solitude et s'assit incertain sur la route qu'il allait choisir. Deux femmes de haute taille se présentent à ses yeux : l'une décente et noble, dans sa seule beauté naturelle, le regard pudique et le maintien modeste, en vêtements blancs ; l'autre grasse et molle, la peau fardée pour avoir l'air et plus blanche et plus vermeille, […] les yeux impudents, la parure étudiée pour souligner ses charmes, se contemplant sans cesse tout en regardant si quelqu'un l'admire. […] Quand elles arrivent près d'Héraclès, la seconde court pour devancer la première :

– Je te vois, Héraclès, incertain de la route que tu dois suivre dans la vie : si tu veux me prendre pour amie, je te conduirai par la route la plus agréable et la plus facile, tu goûteras tous les plaisirs, et tu vivras exempt de peine. D'abord tu ne t'occuperas ni de guerres, ni d'affaires, mais tu ne cesseras d'examiner quels mets et quelles boissons t'agréent le plus, les objets qui peuvent réjouir tes yeux et tes oreilles, flatter ton odorat ou ton toucher, quelles affections auront le plus de charmes pour toi, comment tu dormiras avec le plus de mollesse, comment avec le moins de peine tu pourras te procurer tous ces plaisirs. […] Ne crains pas que je t'engage à travailler et à peiner pour les acquérir ; tu tireras profit du labeur des autres.

Héraclès, après avoir entendu ces mots, dit :

– Femme, quel est ton nom ?

– Mes amis me nomment Félicité, et mes ennemis Perversité.

Alors l'autre femme s'avance :

– Moi aussi, je viens vers toi, Hercule. Je connais tes parents, et, depuis ton enfance, j'ai pénétré ton caractère. Aussi j'espère, si tu prends la route qui mène vers moi, que tu seras un jour l'auteur illustre de beaux et glorieux exploits, et que moi-même je me verrai plus honorée et plus considérée par les hommes vertueux. Je ne t'abuserai point par des promesses de plaisirs, mais je t'exposerai ce qui est avec vérité, et tel que les dieux l'ont établi. Ce qu'il y a de réellement honnête et beau, les dieux ne l'accordent pas aux hommes sans peine et sans soin. Mais si tu veux que les dieux te soient propices, il faut rendre hommage aux dieux. Si tu veux que tes amis te chérissent, tu dois faire du bien à tes amis. Si tu désires qu'un pays t'honore, tu dois rendre service à ce pays. Si tu souhaites que la Grèce tout entière admire ta vertu, tu dois essayer d'être utile à la Grèce. […] Si tu veux acquérir la force, tu dois habituer ton corps à se soumettre à l'intelligence et l'exercer par les travaux et les sueurs.

La Perversité reprend alors :

– Comprends-tu, Héraclès, combien est pénible et longue la route du bonheur que cette femme vient de te tracer ? Moi, c'est par un chemin facile et court que je te conduirai au bonheur.

Alors la Vertu s'écrie :

– Misérable, quels biens possèdes-tu donc ? Quels plaisirs peux-tu connaître, toi qui ne veux rien faire pour les acheter ? Tu ne laisses pas même naître le désir, mais, rassasiée de tout avant d'avoir rien souhaité, tu manges avant la faim, tu bois avant la soif. […] Mes amis jouissent avec plaisir et sans apprêt des aliments et des boissons, car ils attendent d'en avoir envie pour manger et pour boire. Grâce à moi, ils sont aimés des dieux, chers à leurs amis, honorés de leur patrie. Quand est venue l'heure fatale, ils ne se couchent pas dans un oubli sans honneur, mais leur mémoire fleurit, célébrée d'âge en âge. Voilà comment, Héraclès, fils de parents vertueux, tu peux en travaillant acquérir le suprême bonheur.

Xénophon, *Mémorables*, Livre II, 1, 21-34

Hercule

▷ Héraclès

Le personnage d'Héraclès convenait si bien à l'idéal romain masculin qu'il a été adopté tel quel, avec son nom, sa figure, son histoire. Plusieurs épisodes de la geste d'Héraclès se passaient déjà en Sicile ou en Italie du Sud, ce qui a favorisé l'acclimatation du héros qui occupe vite une place solide dans la vie romaine, privée et publique. Les Romains ne jurent-ils pas « par Hercule » comme les Romaines « par Junon » ? Fort, sauveur, toujours vainqueur (*victor, invictus*), Héraclès symbolise le pouvoir impérial et nombre d'empereurs se font représenter sous ses traits.

Comme les Grecs, les auteurs latins décrivent aussi bien les souffrances tragiques du héros (la folie qui le pousse au meurtre, la mort pathétique) que ses excès comiques. Ils ajoutent à une liste d'exploits déjà copieuse, quelques épisodes spécifiquement italiens, comme la bataille avec le brigand Cacus sur la colline où plus tard s'élèvera Rome. Des légendes locales expliquent par son passage en Italie, le nom d'un lieu, l'origine d'une famille, la modification d'un site (par exemple la digue du lac Lucrin). Ces

légendes souvent ne s’accordent pas entre elles. Dans l’une, le roi Faunus essaie de tuer le héros, comme il le faisait de tous les hôtes de passage, mais il est tué par lui. Dans l’autre, Fauna, sa fille, s’unit à Hercule et enfante Latinus. Dans une autre encore, le roi Evandre, averti par sa mère Carmenta de l’identité de son hôte, le marie à sa fille ; leur fils, Pallas, donne son nom au mont Palatin.

📖 Les jeunes gens et les vieillards en chœur chantent les louanges d’Hercule. Ils rappellent tous ses exploits : les premiers monstres, les deux serpents envoyés par sa belle-mère, qu’il a étouffés ; les villes magnifiques de Troie et d’Œchalie qu’il a ruinées par la guerre ; les mille pénibles épreuves ordonnées par le roi Eurysthée, selon la volonté fatale de l’injuste Junon.

– O toi, l’Invaincu, tu as abattu les fils nés des nuages, les centaures Hyléus et Pholéus, les monstres de la Crète, le lion géant de Némée tapi sous son rocher ! Les marais du Styx ont tremblé devant toi, comme le portier d’Orcus couché sur des os à demi rongés, dans son repaire ensanglanté. Rien ne t’a effrayé. Typhon même ne t’a pas inquiété, malgré sa taille immense et ses armes redoutables. Tu ne t’es pas affolé, quand le serpent de Lerne aux nombreuses têtes t’a attaqué. Salut, vrai fils de Jupiter, gloire nouvelle parmi les dieux, sois-nous propice !

[…] Voilà ce que célèbrent leurs chants. A tout cela, ils ajoutent l’histoire de Cacus dans sa caverne, monstre qui crache le feu.

Virgile, *Enéide*, Livre VIII, vers 287-304

📖 Il y avait ici jadis, cachée dans un coin reculé, la caverne de Cacus, monstre à moitié humain, à face sauvage : jamais le soleil ne l'éclairait, le sol en était toujours humide d'un massacre récent. […] La gueule du monstre au corps énorme, fils de Vulcain, crachait les terribles feux hérités de son père. Un jour, nos vœux furent exaucés, un dieu vint nous secourir. En effet, le suprême vengeur, fier du massacre du triple Géryon, fier de son butin, Hercule l'Alcide, passa par ici. Vainqueur, il menait ses taureaux énormes dans la vallée, près du fleuve. Mais Cacus, le violent, le farouche, n'hésitait dans son audace devant aucun vol, aucune ruse ; il ose donc voler dans leur enclos quatre taureaux splendides, quatre superbes génisses. Il les tire par la queue dans sa caverne, pour inverser les traces de pas, et cache les bêtes volées dans sa caverne sombre. Faute de marques tournées vers l'avant, rien n'indiquera leur piste. Le fils d'Amphitryon va chercher au pré le troupeau repu et se prépare à partir, mais les bœufs se mettent à mugir, le bois et les collines retentissent de leurs gémissements. Une des génisses beugle plus fort, et du fond de la caverne, sa compagne prisonnière lui répond, déjouant ainsi les attentes de Cacus. Alors […] l'Alcide, furieux, saisit sa massue de chêne, ses armes, et court jusqu'au sommet de la montagne. Alors les nôtres assistent pour la première fois à la fuite de Cacus : terrorisé, éperdu, plus prompt que l'Eurus, il cherche à regagner sa caverne ; il court, la peur lui donne des ailes. Il s'enferme dans la grotte, détache un énorme bloc de pierre (que son père avait suspendu là, habilement, avec des chaînes de fer) et le roule pour murer l'entrée. Le héros de Tirynthe arrive, plein de rage. Il cherche une issue, il parcourt trois fois des yeux le mont Aventin, trois fois il secoue le bloc de pierre, en vain ! trois fois, épuisé, il s'assied. Or, en haut, un rocher pointu formait le toit de la caverne, si haut qu'il offrait un nid à de sinistres oiseaux. Hercule arrache ce rocher, le précipite en bas, dans un bruit de tonnerre. […] La caverne de Cacus apparaît au grand jour, on voit ses profondeurs obscures, comme si la terre s'était ouverte pour dévoiler le fond des Enfers, pour montrer l'abîme où s'agiteraient les ombres des morts effrayées par la lumière. Ainsi Cacus, surpris par cette lumière soudaine, prisonnier dans son repaire, rugissant de colère, est-il atteint par tous les projectiles dont l'Alcide, depuis le haut, le bombarde : branches, pierres, tout ce qui lui tombe sous la main. Le monstre ne peut fuir le danger, il crache des

panaches de fumée (ô merveille) qui plongent la grotte dans une obscurité opaque et le cachent à tous les yeux. Le feu se mêle aux ténèbres. Mais Hercule bondit au cœur des flammes, au plus épais de la fumée. […] Il attrape Cacus qui crache en vain le feu, il l'étreint, il le serre, il l'étouffe jusqu'à faire jaillir ses yeux de leurs orbites. […] Bientôt Hercule arrache les portes : la caverne obscure, béante, exhibe au jour les bêtes volées, le butin amassé (vols que Cacus avait niés). Le monstrueux cadavre est tiré dehors par les pieds. Ceux qui sont là ne peuvent se rassasier de contempler les yeux effrayants, la face et le torse velus ; les feux de sa gueule sont éteints pour toujours.

Virgile, *Enéide*, Livre VIII, vers 193-267

Hermaphrodite

Fils d’Hermès et d’Aphrodite, Hermaphrodite est un jeune homme d’une sublime beauté. Alors qu’il se baigne dans un lac de Carie, la naïade Salmacis qui y habite s’éprend de lui. Il la repousse. Elle demande alors à Poséidon, son père, de pouvoir à jamais ne former qu’un avec l’être aimé. Aussitôt Hermaphrodite voit des attributs féminins s’ajouter à ses organes masculins, il maudit le lac en condamnant tout homme qui se baignerait dans son eau à subir le même sort que lui.

> 📖 Dans les grottes du mont Ida fut jadis nourri par les Naïades un enfant, fruit des amours d’Aphrodite et d’Hermès.
>
> *Devenu un bel adolescent, Hermaphrodite, en flânant par la Carie, arrive près d’une source*.
>
> Cette fontaine est environnée d’une verte ceinture, abordée d’un gazon toujours frais. Une Nymphe, Salmacis, l’habite ; inhabile aux exercices de Diane, elle ne sait ni tirer de l’arc, ni suivre un cerf à la course. […] Le jeune Hermaphrodite s’offre à ses regards, elle le voit, et l’aime aussitôt. Elle arrange sa parure, elle compose son visage, son regard, son maintien. Elle brille enfin de tout l’éclat de ses attraits. – Bel enfant, es-tu un mortel ou un dieu ? Si tu es un dieu, je vois sans doute l’Amour. Si c’est à une mortelle que tu dois le jour, combien ta mère est heureuse ! […] Heureuse encore la nourrice qui t’a donné son sein ! Mais heureuse surtout, et mille fois heureuse, ta compagne, ou celle que tu trouveras digne de ce bonheur ! Si ton choix est déjà fait, permets du moins qu’un doux larcin soit le prix de ma flamme. Mais si ta main peut encore se donner, oh ! que je sois ton épouse, comble tous mes vœux !

La Naïade se tait. Hermaphrodite rougit. Il ignore ce qu'est l'amour ; sa rougeur l'embellit encore. […] La Nymphe implore de lui au moins ces baisers innocents qu'une sœur donne à un frère. Déjà ses mains vont toucher l'ivoire de son cou… Il proteste :

– Cessez, ou je fuis.

[…] A ces mots, elle feint de s'éloigner et se glisse sous un épais feuillage d'où elle voit sans être vue. Se croyant seul, le fils de Mercure et de Vénus plonge un pied timide dans l'eau tranquille ; et bientôt, invité par l'onde tiède et limpide, de son corps délicat il détache le vêtement léger. La Nymphe le voit, l'admire, et s'enflamme. […] La Nymphe retient avec peine ses transports ; éperdue, hors d'elle-même, elle brûle, et ne se contient plus. Hermaphrodite s'élance dans les flots. […] La Nymphe s'écrie :

– Je triomphe, il est à moi !

A l'instant même, dégagée de sa robe légère, la voici au milieu des flots. Elle saisit Hermaphrodite, qui résiste ; elle ravit des baisers, qu'il dispute ; elle presse son sein sur son sein ; elle l'enlace dans ses bras, […] tel le lierre tortueux qui enserre le tronc d'un vieux chêne ou le poulpe qui, au fond des mers, enveloppe sa proie.

Hermaphrodite se débat et résiste. La Nymphe s'attache à lui en redoublant ses efforts.

– Tu te défends en vain, ingrat ! Tu n'échapperas pas. Dieux, daignez l'ordonner ainsi ! Que rien ne me sépare de lui, que rien ne le détache de moi !

Les dieux exaucent sa prière. Au même instant, sous une seule tête, les deux corps se sont unis. Tels deux jeunes rameaux, liés l'un à l'autre, croissent sous la même écorce et ne font qu'une tige. Hermaphrodite et la Nymphe ne sont plus ni l'un ni l'autre, et sont les deux ensemble. Ils paraissent avoir les deux sexes et ils n'en ont aucun. Hermaphrodite s'étonne d'avoir perdu dans cette eau limpide son sexe et sa vigueur ; il lève les mains au ciel, et s'écrie :

– Dieux dont je porte le nom, auteurs de mes jours, accordez-moi la grâce que j'implore ! Que tous ceux qui viendront après moi se baigner dans ces eaux y perdent la moitié de leur sexe !

Mercure et Vénus, touchés de sa prière, daignèrent l'exaucer et donnèrent à ces eaux la vertu de rendre les sexes indécis.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IV, vers 288-389

Hermès

▷ Mercure

Hermès, fils de Zeus et de la Pléiade Maïa, messager de Zeus, est un dieu inventif, expert en persuasion, que ce soit pour guider ou pour tromper. Son imagination fertile crée techniques et objets nouveaux aussi bien que ruses perfides ou amusants jeux de mots.

Dès son plus jeune âge, il se montre habile et sans scrupules. Il vient à peine de naître dans une grotte du mont Cyllène, en Arcadie, qu'il s'échappe de son berceau pour voler les bœufs d'Apollon ; afin de déjouer les poursuites, il brouille ses traces en marchant à reculons. Il cache son butin à Pylos, tue deux des bœufs, tanne les peaux, puis brûle la chair en l'honneur des douze dieux, instaurant ainsi le rite du sacrifice. De retour au Cyllène, il vide la carapace d'une tortue, tend dessus des boyaux de mouton, fabrique un plectre, et voilà la première lyre ! C'est la beauté de la musique ainsi produite qui lui vaut le pardon d'Apollon, d'abord furieux qu'on ait osé s'en prendre à son troupeau. Le dieu charmé prend désormais le jeune voyou sous sa protection. Hermès, après avoir confectionné aussi la première syrinx,

donne à Apollon les deux instruments ; en échange, le dieu lui confie la protection des troupeaux, le dote d'une baguette d'or magique et lui enseigne les procédés de la divination par le lancer de dés.

Zeus fait de lui le héraut qui porte ses messages, ainsi que ceux des dieux infernaux. Hermès devient donc le dieu de l'éloquence : dans les sacrifices, on lui consacre les langues des victimes. Adroit négociateur, il s'entremet efficacement dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* : il aide Priam à obtenir d'Achille le cadavre d'Hector, il prévient Ulysse contre Circé… Il exerce plus généralement sa prudence et sa diplomatie dans toutes les relations sociales, il parraine les différentes formes de communication entre les hommes. Il instille dans les esprits les rêves envoyés par Zeus ; avec sa baguette, il ferme les yeux pour endormir, ou il les ouvre à la vérité des mystères. Car c'est lui qui guide les âmes après la mort vers le royaume souterrain, on le surnomme alors *psychopompe*.

On lui attribue de nombreuses inventions : l'alphabet et l'écriture, les nombres, les poids et les mesures (ce qui, entre autres qualifications, fait de lui le dieu du commerce… et de la fraude). On le représente comme un jeune homme imberbe et gracieux, au physique d'athlète : il passe en effet

pour le fondateur de la gymnastique et des compétitions sportives ; sa statue sur les palestres accompagne celle d'Héraclès. Son manteau court, son chapeau large, le *pétase*, ses sandales ou bottines ailées, son bâton de héraut, le *caducée*, rappellent sa fonction majeure, celle de messager. Il veille sur les voyageurs, les routes et les différents modes de transport (les Grecs appellent *hermès* les bornes à forme schématiquement humaine, qui jalonnent les carrefours). Il fait respecter les lois de l'hospitalité : on le voit ainsi arriver incognito chez Philémon et Baucis en tournée d'inspection avec Zeus. Hermès d'ailleurs aime à se travestir.

Il intervient comme agent des dieux dans d'innombrables histoires : il sauve de la mort le bébé Dionysos, il conduit Athéna, Héra, et Aphrodite à Pâris pour que ce berger attribue la pomme d'or à la plus belle, il libère Io en tuant Argus, il attache Ixion à sa roue et Prométhée à son rocher… Il sert parfois de cocher ou d'échanson à Zeus. Il vit une multiplicité d'aventures amoureuses avec déesses, nymphes et simples mortelles ; elles donnent lieu à peu de récits développés, mais une foule d'enfants en sont issus. D'une brève rencontre avec Aphrodite, naît Hermaphrodite. Chioné qu'il partage de façon assez scabreuse avec Apollon met au monde

Autolycos. Uni à diverses nymphes, il engendre le dieu Pan, Céphale, Evandre… Après avoir fait partie des prétendants malheureux de Coré, il épouse Peitho, la « Persuasion ».

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Maia enfanta alors un fils subtil et éloquent, voleur, ravisseur de bœufs, conducteur de songes, éclaireur de nuit, gardien de portes, et qui devait promptement accomplir d'illustres travaux parmi les Dieux immortels. Né au matin, il joua de la cithare au milieu du jour, et, le soir, il vola les bœufs de l'Archer Apollon. […]

L'illustre Hermès fixe sur la carapace de la tortue des tiges de roseaux, coupées à diverses longueurs, et il les fait passer à travers son dos, puis il tend autour, avec adresse, une peau de bœuf. Il adapte les deux bras et le chevalet, et il tend ensuite sept cordes harmoniques en boyaux de brebis. Puis, ayant construit l'aimable jouet, il fait résonner chaque note à l'aide du plectre. La tortue, sous sa main, résonne, et le Dieu, excité par son œuvre, chante admirablement. […]

Il vole ensuite les bœufs d'Apollon.

Le fils de Maia, le vigilant Tueur d'Argos, sépare du troupeau cinquante vaches mugissantes, et il les chasse par un endroit sablonneux, en effaçant leurs traces, car il n'oublie pas son art de la ruse. Il tourna les sabots de devant en arrière, et ceux de l'arrière en avant, et lui-même marche à reculons.

Au moment où il retourne discrètement à la grotte natale, sa mère l'aperçoit, et le sermonne.

Hermès lui répondit par ces paroles rusées :

– Ma mère, pourquoi me surveilles-tu ainsi comme un enfant nouveau-né innocent, timide, et craignant les réprimandes ? Mais, songeant à toi et à moi, je me servirai de l'art le meilleur de tous, et nous ne resterons pas ici, comme tu l'ordonnes, seuls, entre les Dieux immortels, à ne recevoir ni présents ni nourriture. Il vaut mieux demeurer tous les jours avec les Immortels, dans la richesse et

l’abondance que d’habiter cet antre obscur. J’obtiendrai, moi aussi, comme Apollon, l’honneur des sacrifices. Si mon père ne me le donne pas, je tenterai de le posséder, et je puis devenir le prince des voleurs.

Apollon retrouve sa trace mais Hermès nie sans vergogne :

– Fils de Léto, pourquoi me parler rudement ? Pourquoi venir chercher ici tes vaches ? Je n’ai rien vu, ni rien entendu. Je ne ressemble en rien à un homme vigoureux, voleur de bœufs. Ce n’est pas là mon affaire : je ne me soucie que de dormir, de téter le lait de ma mère, d’être emmailloté de langes, et de prendre des bains tièdes. Ce serait, certes, un grand prodige pour les immortels qu’un enfant nouveau-né tirant des bœufs derrière lui ! Tu dis des bêtises. Je suis né d’hier, mes pieds sont tendres et la terre est dure. […]

Mais l’Archer Apollon, souriant doucement, lui dit :

– O petit enfant menteur et rusé, si tu es capable de débiter de tels discours, je pense que tu pénétreras souvent dans les riches demeures, et que, pendant la nuit, ayant dévalisé sans bruit la maison, tu feras coucher plus d’un homme sur la terre. Allons ! Tu auras désormais cet honneur parmi les Immortels d’être appelé toujours le Prince des voleurs. […]

Hermès joue alors de la cithare, Apollon s’étonne.

– Tueur de vaches, rusé travailleur, tu possèdes là quelque chose qui vaut cinquante bœufs. J’écoute cette voix nouvelle, et je pense qu’aucun des hommes ni aucun des Dieux ne te l’a enseignée, excepté toi-même, jeune menteur, fils de Zeus et de Maïa ! Quel est cet art ? Cette Muse qui guérit les inquiétudes amères ? Et cette habileté ? En effet ces trois choses sont réunies, pour la joie, le désir et le doux sommeil.

Hermès offre alors à Phébus Apollon la cithare ; celui-ci lui donne un fouet brillant, et lui confie la garde des vaches. […] Puis les illustres fils de Zeus retournent tous deux à l’Olympe neigeux où le sage Zeus se réjouit de leur entente. […] Apollon déclare enfin à Hermès :

– Je te donnerai une baguette de félicité et de richesse, une baguette d’or pur, qui te protégera, puissante sur tous les dieux. […] Sois aussi le seul messager irrécusable chez Hadès.

Ainsi le roi Apollon aima le fils de Maia de toute son amitié, et Zeus lui pardonna sa faute. Hermès se mêle à tous les mortels et à tous les Immortels ; il vient en aide à quelques-uns, mais il trompe sans cesse, dans la nuit ténébreuse, les races des hommes mortels.

Hymnes homériques, « A Hermès », vers 14-543

📖 Chioné avait quatorze ans ; son jeune âge et sa beauté de mille amants lui valurent l'hommage. Apollon et le fils de Maia, revenant l'un de Delphes, l'autre, du mont Cyllène, en même temps ont vu Chioné ; en même temps ils sont atteints d'une flamme imprévue. Apollon jusqu'à la nuit diffère ses plaisirs. Mercure, plus impatient, touche Chioné de son caducée, et soudain le sommeil la livre sans défense au dieu. Déjà la nuit semait d'étoiles l'azur des cieux ; Apollon, à son tour, paraît sous les traits d'une vieille, et sous cette forme, il trompe la jeune fille. Neuf mois s'écoulent : elle devient mère de deux jumeaux. Fils de Mercure, Autolycus est, comme son père, fertile en ruses, adroit dans toute espèce de vol. Il peut changer le noir en blanc, changer le blanc en noir. Fils du dieu des vers et de l'harmonie, Philammon devient célèbre par ses chants et par sa lyre.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XI, vers 301-315

Hermione

Fille unique de Ménélas et d'Hélène, Hermione est fiancée par son père à son cousin germain Oreste avant la guerre de Troie. Mais au bout de plusieurs années de combat, Ménélas la promet au fils d'Achille car son intervention est indispensable pour la prise de la ville. Devenue l'épouse de Néoptolème, elle demeure stérile et persécute de sa haine jalouse Andromaque, la concubine de son mari qui lui a donné un fils, Molossos. Après la mort de Néoptolème, elle épouse le meurtrier de celui-ci, Oreste.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 *Mariée contre son gré à Néoptolème, Hermione écrit à Oreste pour réclamer son aide.*

La fille de Tyndare, Hélène, que l'hôte du mont Ida emmena au-delà des mers, vit les Grecs prendre les armes pour elle. Je m'en souviens à peine ; je m'en souviens cependant : tout était plein de deuil, plein d'inquiétude et d'alarmes. Mon grand-père pleurait, ainsi que les deux frères jumeaux, Castor et Pollux, et leur sœur Phoebé ; Léda invoquait les dieux et Jupiter son époux. Moi-même, bien jeune encore, je m'arrachais les cheveux et je m'écriais : « Tu pars sans moi, ma mère, sans moi ! » Son époux était absent. […] Quel astre funeste accuserai-je de mes malheurs ? Encore enfant, je me vis sans mère ; mon père portait les armes ; tous deux vivaient, et j'étais cependant privée de tous deux. Dans ses jeunes années, ta fille, ô ma mère ! ne te fit pas entendre les mots caressants d'une bouche qui s'essaie à les dire.

Je n’ai pas entouré ton cou de mes bras enfantins ; je ne me suis pas, doux fardeau, assise sur tes genoux. Tu n’as pu prendre soin de me parer ; fiancée à un époux, je ne suis pas entrée, conduite par ma mère, dans la nouvelle chambre nuptiale. Lorsque, à ton retour, j’allai à ta rencontre, j’avouerai la vérité, les traits de ma mère m’étaient inconnus. Cependant je devinai, en te voyant la plus belle, que tu étais Hélène. Tu cherchais, toi, qui pouvait être ta fille.

Ovide, *Héroïdes*, lettre 8 « d’Hermione à Oreste »,
vers 73-100

📖 *Hermione veut éliminer Andromaque, la captive que son époux Néoptolème a ramenée de Troie.*

HERMIONE. – Ce n’est pas de la demeure d’Achille et de Pélée que je tiens ces parures, ce ne sont pas des cadeaux de mariage ces ornements d’or qui entourent ma tête et ces vêtements aux couleurs variées qui revêtent mon corps, mais je les ai apportés de Laconie, de ma terre de Sparte, et mon père Ménélas me les a donnés avec une grande dot. J’ai le droit de parler librement. Je réponds ainsi à vos paroles. (*Elle s’adresse à Andromaque*.) Mais toi, esclave, toi, vil butin de guerre, tu veux, après m’avoir chassée, t’installer dans cette demeure ! A cause de tes philtres, je suis devenue odieuse à mon mari, et tu as fait que mon ventre reste stérile ; car l’esprit des femmes asiatiques est habile dans ces pratiques de sorcières. C’est pourquoi je te réprimerai, et le sanctuaire de la Néréide ne te sera d’aucun secours, ni l’autel, ni le temple, et tu mourras ! Et même si tu crois que quelqu’un parmi les hommes ou parmi les dieux veut te sauver, il te faudra, au lieu de ton ancien orgueil, devenir humble, te prosterner à mes genoux, et balayer ma demeure, en apportant l’eau du fleuve Achéloos dans mes vases d’or, et reconnaître enfin sur quelle terre tu es. En effet, il n’y a ici ni Hector, ni Priam, ni richesse, mais une cité de la Grèce. Tu en es venue à ce point de démence, misérable que tu es, d’oser coucher avec le fils d’un père qui a tué ton mari, et de concevoir des enfants de son meurtrier ! Telle est la race des barbares : le père s’unit à sa fille, et le fils à sa mère, et la sœur à son frère ; et les plus chers s’entretuent, et la loi ne défend rien de tout cela ! N’introduis rien de tel parmi nous. II n’est pas honnête, en effet, qu’un homme tienne les rênes de deux

femmes ; mais quiconque ne veut pas habiter une demeure honteuse doit se contenter d’une seule épouse légitime.

Euripide, *Andromaque*, vers 147-180

Héros

Les héros sont, avec les dieux et les monstres auxquels ils sont toujours étroitement liés, les principaux acteurs des récits mythologiques.

Mythe et épopée

Dès l'Antiquité, le terme de « héros » désigne deux catégories de personnages différents selon qu'ils apparaissent dans les récits épiques ou mythologiques :

– chez Homère, considéré comme le père de l'épopée, le héros est un chef militaire, roi ou prince, qui se distingue par sa noblesse naturelle, son courage et sa force ; ainsi dans l'*Iliade*, le Grec Achille et le Troyen Hector sont les champions de leur camp : leurs exploits au combat constituent un modèle de « geste » – *gesta*, en latin « hauts faits accomplis » – pour toute la littérature occidentale. C'est l'origine du mot « héros » au sens moderne : personnage de fiction littéraire (le « héros de roman ») ou acteur réel d'un événement (le « héros de la fête ») qui se distingue du commun par ses traits de caractère et ses actes.

– chez Hésiode, tenu pour le père de la mythologie, le héros est proprement un « demi-dieu » par sa filiation extraordinaire : enfant né de l’union d’une divinité avec un être humain, il participe ainsi des deux univers par sa nature même, le divin et l’humain.

Socrate confirme cette origine avec une précision étymologique proprement « cratylienne », éclairante pour le sens symbolique, mais fantaisiste pour les linguistes, car elle joue sur le simple rapprochement homophonique des termes « héros » et « amour ».

Cependant, loin de s’exclure, les conceptions homérique et hésiodique se recoupent le plus souvent, du fait même que l’épopée et la mythologie entretiennent des rapports littéraires consubstantiels : ainsi, par exemple, Achille, héros « épique » par excellence, est aussi un héros « mythologique », fils de la déesse Thétis et du mortel Pélée ; Enée, le grand héros de l’épopée romaine de Virgile, est fils de la déesse Vénus et du mortel Anchise ; quant au plus célèbre héros de la mythologie, Héraclès/Hercule, il s’illustre par des exploits qui n’ont rien à envier aux « combats homériques ».

> 📖 Zeus, fils de Cronos, créa la race divine des héros, plus juste et plus brave, que l’on nomme demi-dieux et dont la génération nous a précédés sur la terre sans limites.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 158-160

📖 Leur nom légèrement altéré indique que les héros (*hérôes*) sont nés de l'amour (*érôs*). Ils sont tous nés des amours d'un dieu pour une mortelle, ou d'un mortel pour une déesse. Considère ce qu'était aussi ce nom et tu t'en rendras mieux compte : tu verras qu'il est modelé sur le nom de l'amour auquel les héros doivent leur naissance.

Platon, *Cratyle*, 398 d

Entre Mythe et Histoire

Selon Hésiode, le temps des héros marque une sorte de solution provisoire de continuité dans la succession des races que met en scène le mythe de l'Age d'or : après l'or (règne de Cronos) et l'argent (règne de Zeus), entre l'âge de bronze et l'âge de fer (celui des hommes, simples mortels), cette « quatrième race », intermédiaire par essence entre les dieux et les hommes, assure le passage entre la « fluidité des origines », selon l'expression de Mircea Eliade, et la fixité du monde dans lequel nous vivons, entre le temps mythique et le temps historique.

Par leur nature et par leurs actes, les héros témoignent de la mise en place d'un ordre nouveau qui achève l'organisation du *cosmos*, au sens étymologique du terme : en un temps où les normes ne sont pas encore suffisamment établies pour fixer la mesure, ils participent à l'élaboration des institutions,

des lois, des techniques et des arts, fondant ainsi l'univers humain où les excès et les transgressions seront désormais interdits. Avec les héros, le temps du mythe, à la fois surnaturel, merveilleux et équivoque, s'achève pour faire place au temps de l'histoire, naturel, concret et univoque.

Lorsque le temps des cités succède aux temps des royaumes homériques, les héros se font fondateurs et législateurs, comme l'a été Thésée à Athènes : ils ont encore une histoire en lien avec le Mythe, tel le roi romain Numa Pompilius qui s'entretient avec la Nymphe Egérie, mais ils sont déjà dans l'Histoire, avec des dates et des événements attestés dans les annales.

Héros : tout un programme

Le héros, « programmé » par le Destin, se caractérise par un parcours stéréotypé. Filiation, naissance et enfance héroïques constituent la matière de récits très souvent similaires, sinon identiques (des « mythèmes »), dont on peut dégager les principales caractéristiques.

a. Une origine divine

Avant d’être célébré comme « fils d’un dieu », le héros n’a pas de père reconnu – comme Persée, né de Danaé enfermée dans une tour par son père Acrisios, mais fécondée par Zeus qui a pris la forme d’une pluie d’or –, ou bien il est considéré comme le fils de l’époux humain de sa mère – comme Héraclès, conçu par Zeus, mais « fils » d’Amphitryon, mari d’Alcmène. Ce qui fait de lui une sorte de « bâtard divin ». Selon les légendes, on peut même constater la coexistence des deux filiations, humaine et divine : ainsi Thésée passe tantôt pour le véritable fils d’Egée, tantôt pour celui de Poséidon, tous deux s’étant unis à Aethra la même nuit. Parfois, la filiation divine peut être moins directe, bien qu’elle soit toujours attestée : ainsi Cadmos est fils du roi Agénor, mais ce dernier est lui-même fils de Poséidon et arrière-petit-fils de Zeus par sa mère.

b. Une naissance menaçante et menacée

La venue au monde du héros est précédée de circonstances très défavorables : soit la soif du pouvoir – Pélias usurpe le trône d’Aeson, père de Jason ; Amulius chasse son frère Numitor, grand-père de Romulus et Rémus –, soit la peur de le perdre – Acrisios craint d’être détrôné –, renforcées par l’annonce d’un danger fatal pour la famille – le plus

souvent la mort du père/roi, comme celle de Laïos, père d'Œdipe et roi de Thèbes –, révélé sous la forme d'un funeste présage – un oracle, un rêve, comme celui d'Hécube, enceinte de Pâris –, ont pour conséquence de condamner l'enfant à disparaître à peine né. La plupart du temps, il est abandonné, « exposé » dans un environnement hostile (Œdipe, Persée, Romulus).

c. L'exposition, l'animal nourricier, l'adoption

A l'instigation de la personne qui se sent menacée par cette naissance (le père ou un autre membre de la famille), le nouveau-né doit être supprimé par un serviteur qui – remords ou lâcheté ? – préfère l'exposer dans un lieu désert (forêt, montagne) ; parfois, il est abandonné par sa mère elle-même. Souvent, il est déposé dans un substitut de berceau (panier, coffre) au fil de l'eau (fleuve, mer). Mais le hasard – le Destin ? – veille à ce qu'il soit sauvé : momentanément nourri par un animal sauvage (une louve pour Romulus et Rémus, une ourse pour Pâris), il est recueilli par une famille adoptive (en général de basse condition, comme des bergers) qui l'élève comme son propre fils.

d. L'accomplissement du destin

Devenu grand, le héros finit par retrouver ses origines et sa famille naturelle, le plus souvent grâce à un objet ou à un signe de reconnaissance (l’épée de Thésée, la sandale de Jason). Il finira par réaliser précisément l’acte redouté avant sa naissance et par tirer vengeance de l’instigateur de son abandon. Mais avant de regagner la place qui lui est due, il se voit imposer des épreuves réputées insurmontables dans le dessein plus ou moins avoué de se débarrasser de lui : Polydecte espère que Persée disparaîtra en cherchant Méduse ; même volonté chez Eurysthée qui ordonne ses travaux à Hercule, chez Pélias qui envoie Jason à la conquête de la Toison d’or. Cependant, le héros punira les usurpateurs après avoir trouvé la gloire dans la réalisation d’exploits surhumains : un cycle d’aventures (voyages, combats) constitue sa geste et confirme son statut héroïque.

On retrouve tous ces mythèmes dans la plupart des récits légendaires mettant en scène les grands héros, d’autant plus que beaucoup d’entre eux sont remaniés à une époque tardive sur un modèle devenu stéréotypé par des mythographes compilateurs soucieux d’ordonner la matière mythique.

📖 *Un exemple de compilation : l’histoire de Pâris.*

Après la prise d'Ilion par Héraclès, Podarcès, aussi nommé Priam, monta sur le trône et il se maria d'abord avec Arisbé, fille de Mérops, dont il eut un fils, Aesacos. […] Puis il épousa Hécube, fille de Dymas ou de Cissée selon ce que racontent quelques auteurs, ou, suivant d'autres encore, du fleuve Sangarios et de Métopè. Ils eurent d'abord un fils nommé Hector. Alors qu'elle était prête à mettre au monde un deuxième enfant, Hécube rêva qu'elle accouchait d'un tison enflammé qui embrasait toute la ville. Comme elle avait raconté son rêve à son époux, Priam envoya chercher son premier fils Aesacos, qui avait appris de Mérops, son grand-père maternel, l'art d'interpréter les songes. Aesacos dit que cet enfant causerait la ruine de son pays et qu'il fallait le faire exposer. Dès qu'Hécube eut accouché, Priam donna donc le nouveau-né à l'un de ses esclaves, nommé Agélaos, avec l'ordre de l'abandonner sur le Mont Ida. Ayant été ainsi exposé, l'enfant fut nourri par une ourse pendant cinq jours. Puis Agélaos le retrouva vivant et il l'emporta ; il l'éleva dans les champs comme son propre fils et le nomma Pâris. Parvenu à l'adolescence, Pâris l'emportait de beaucoup sur la plupart des autres jeunes gens, en force comme en beauté : on le surnomma Alexandre, parce qu'il protégeait les troupeaux et chassait les voleurs. Il retrouva ses parents peu de temps après.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre III, chapitre 12, 5

Héros : une vocation et une mission

C'est grâce à l'épreuve que le héros gagne ses « galons ». Vainqueur de tous les obstacles, il franchit un véritable parcours initiatique où chaque aventure peut se lire comme un rite d'initiation tel qu'il s'en pratique encore dans les sociétés dites « primitives » pour marquer le passage de l'adolescence à l'âge adulte (le rite du feu ou de l'eau, par exemple) : ainsi, pour Thésée, la pénétration dans le labyrinthe et la

lutte avec le Minotaure sont une étape indispensable sur le chemin de son accession à la royauté. Qu'il soit pourfendeur de monstres, conquérant, guérisseur, législateur, navigateur, le héros est toujours porteur de civilisation, « modérateur » au sens étymologique du terme : il exerce ainsi sa fonction sotériologique – sauver une personne, un peuple, le monde – pour laquelle il a été en quelque sorte programmé dès sa conception. C'est à la fois sa vocation et sa mission d'« élu ».

On peut ici encore esquisser une typologie du héros qui permet un regroupement par catégories, sans que celles-ci s'excluent (la plupart des grands héros représentant plusieurs types à la fois) :

a. Le héros régulateur

C'est avant tout un « redresseur de torts » qui massacre monstres et brigands sans relâche ; l'archétype le plus illustre est, bien entendu, Héraclès dont les travaux ne sont qu'une énumération de prouesses destinées à remettre de l'ordre dans la nature comme dans les royaumes. C'est aussi ce que s'attache à faire Thésée, l'émule direct d'Héraclès, anéantissant les « fauteurs de troubles » rencontrés sur son chemin, tel le brigand Procuste. C'est pourquoi la route du héros est toujours semée de

monstres indispensables à sa fonction : les six premiers travaux herculéens, tous dans le Péloponnèse, ont pu être interprétés comme la transposition symbolique de diverses opérations d'assainissement naturel. Par exemple, le combat contre l'Hydre de Lerne à neuf têtes, dans un endroit qui abonde en marais pestilentiels, et celui contre les oiseaux qui infestent le lac Stymphale représenteraient la lutte toujours renouvelée des hommes pour assécher des zones marécageuses ; le nettoyage des écuries d'Augias relève de ce même souci de régulation, de mise en ordre pour « assainir » les activités humaines.

b. Le héros initiateur

C'est celui qui apporte aux hommes le produit de son talent créateur et de son habileté manuelle : par exemple, Dédale, le constructeur du labyrinthe, passe pour avoir inventé l'art de sculpter les statues ainsi que les divers outils nécessaires au charpentier comme à l'architecte, tels le fil à plomb et la colle ; Argos, le constructeur du navire des Argonautes qui porte son nom, est considéré comme le premier inventeur de la navigation. Le héros peut être aussi celui qui initie des rites et des cultes, tel Numa

Pompilius qui passe pour avoir donné aux Romains l'essentiel de leurs institutions religieuses.

c. le héros fondateur

C'est le héros qui décide la création d'une cité à laquelle il donne sa forme et ses lois, mais aussi souvent son nom ; il en est le héros éponyme, en tant qu'ancêtre d'une colonie de peuplement : par exemple, Hellèn, héros éponyme de tout le peuple grec (les Hellènes) ; Pergamos, fils d'Andromaque et de Néoptolème, fondateur de Pergame en Mysie ; Cadmos, fondateur de la ville de Thèbes, dont la forteresse, la Cadmée, porte son nom ou encore Romulus, fils de Mars et « père » de Rome. C'est à ce type de héros que se rattachent les législateurs : sans fonder de villes au sens strict du terme, ils inspirent tout de même aux hommes leur organisation politique, tel Thésée – il n'a pas créé Athènes, mais il lui a donné son statut glorieux de cité – ou encore Minos, premier roi législateur de la Crète.

Le mythe exhibe ici le besoin d'enraciner au sens propre la cité dans son sol pour légitimer sa souveraineté : la légende des *Spartes* à Thèbes (les « semés » issus des dents du dragon tué par Cadmos) ou encore celle d'Erichthonios, le roi-serpent à Athènes, montre l'importance des héros

« autochtones ». Ainsi toutes les grandes villes antiques construisent leur propre mythologie de référence pour se donner des héros et des origines éminemment glorieux.

d. Le héros « explorateur »

C'est avant tout un navigateur – on sait que la mer est l'univers de prédilection des Grecs – qui part à l'aventure pour découvrir des horizons lointains et nouveaux, à la recherche d'un trésor ou simplement du chemin de retour vers sa patrie : Ulysse est l'archétype de ces découvreurs intrépides, mais bien d'autres héros vivent des périples aussi mouvementés (Jason vers la Colchide, Hercule qui sillonne la Méditerranée jusqu'aux fameuses Colonnes qui portent son nom, Enée en quête d'une nouvelle patrie). Tous ces récits conservent sans doute la trace d'explorations maritimes réelles, au cours desquelles les hommes ont dû affronter bon nombre de dangers, devenus symboliquement des monstres redoutables, pour la plupart nés de l'union de Gaia, la Terre, avec Pontos, le Flot brutal de la Mer.

➲ Cartes « Les travaux d'Héraclès », « Le voyage d'Ulysse », « Le voyage de Jason », « Le voyage d'Enée »

Le héros et le monstre

De manière générale, on peut dire qu'il n'y a pas de héros sans son monstre ni de monstre sans son héros : l'un justifie la nature même de l'autre, dans la mesure où ils sont inséparables. Le héros a besoin du monstre pour éprouver et donc prouver son héroïsme : quand il l'affronte, il n'a encore ni pouvoir ni sagesse. Les monstres portent en eux-mêmes la marque du chaos originel, de la violence primitive du monde : leur élimination par les héros instaure l'avènement d'un ordre plus harmonieux qui devient celui des hommes. Ainsi la mise en ordre du *cosmos* s'achève par le triomphe de l'intelligence, faite de ruse et de raison – l'indispensable pouvoir de la *métis* – sur les forces primitives et brutales de l'instinct.

Le héros et la mort

Qu'ils affrontent le danger sur le champ de bataille ou dans diverses aventures, les héros sont en permanence confrontés à la mort. Il leur arrive même de devoir descendre au royaume d'Hadès, tels Héraclès, Enée, Thésée ou Orphée.

Leur part mortelle fait qu'ils sont soumis à la loi inexorable imposée à tous les êtres humains : quand

le temps est venu, selon le lot fixé par les Moires, ils doivent disparaître du monde des vivants. Cependant, leur part immortelle leur confère le droit à une forme de divinisation accordée par les dieux en proportion de leurs mérites : ainsi Héraclès, Enée, Romulus obtiennent l'apothéose, qui les enlève littéralement de la terre pour les porter jusqu'aux dieux.

Une fois divinisé, le héros devient un « génie » tutélaire qui protège sa cité contre les fléaux variés (invasions, épidémies, catastrophes naturelles) : par exemple, Romulus devenu Quirinus. De nombreux héros jouissent ainsi d'une postexistence illimitée : leurs dépouilles passent pour détenir de redoutables puissances magiques ; c'est pourquoi elles sont symboliquement enterrées à l'intérieur de la cité, parfois même dans les sanctuaires (ainsi Pélops dans le sanctuaire de Zeus à Olympie). Leurs cénotaphes constituent le centre du culte héroïque accompagné de rites et de sacrifices comme pour les dieux.

La nostalgie des temps héroïques

Le héros se définit toujours par son appartenance à une dynastie qui le situe dans une généalogie et une génération héroïques. Il est toujours « fils de… », comme on le voit en particulier dans les épisodes

homériques, car la filiation est fondamentale pour rappeler l’origine aristocratique du héros : ainsi Diomède est plus souvent désigné comme « le fils de Tydée » (un héros étolien qui a fait partie des Sept chefs contre Thèbes) que par son propre nom. Ce qui signifie que le fils doit égaler, sinon surpasser le père, pour prouver sa propre « aristie » (*aristeia*, « vaillance » en grec).

Il en résulte une forme de nostalgie pour ceux qui, dans la génération suivante, ont conscience qu’il faut prendre la relève : c’est cette nostalgie qu’exprime le sage et vieux Nestor, regrettant le temps des pourfendeurs de monstres.

Pour le lecteur moderne, comme pour Nestor, le temps des héros, c’est donc avant tout le « temps des forts se battant contre les forts » : un temps révolu, mais toujours inscrit dans la mémoire des hommes, grâce au mythe. Il trouve aujourd’hui une nouvelle vie avec la mode des « super-héros » en bande dessinée et au cinéma.

> 📖 Alors, au conseil des Achéens se leva Nestor au fin parler, l’orateur vibrant de Pylos ; de sa bouche coulait une éloquence plus douce que le miel. Sous ses yeux déjà avaient disparu deux générations d’hommes doués de la parole, qui avaient naguère, dans la très sainte Pylos, grandi et subsisté en même temps que lui, et il régnait sur la troisième. En sage qu’il était, il prit donc la parole et dit :

– Hélas ! c’est un grand deuil qui advient sur la terre achéenne ! En vérité, ils se réjouiraient, Priam et les fils de Priam, et le restant des Troyens auraient au cœur grande joie, s’ils apprenaient tout ce qu’engendrent vos luttes, vous qui l’emportez sur les Danaens par vos conseils et votre courage au combat. Ecoutez-moi donc tous les deux ! Vous êtes plus jeunes que moi. Jadis, en effet, j’ai eu pour compagnons des hommes bien plus braves que nous et jamais ils ne m’ont dédaigné. Non, je n’ai jamais vu ni jamais ne verrai des hommes tels que Pirithoos ou Dryas, conducteur de guerriers, que Cénée, Exadios et Polyphème comparable à un dieu, ou que Thésée, fils d’Egée, semblable aux immortels. C’étaient des hommes forts, s’il en poussa sur cette terre ; et forts, comme ils l’étaient, ils se battaient contre des forts, les monstres sauvages qui habitaient les montagnes, et ils en firent un prodigieux massacre. J’étais venu me joindre à eux, moi qui venais de Pylos, d’une terre étrangère et lointaine. Ils m’avaient eux-mêmes appelé et je combattais pour mon propre compte. Ah ! nul mortel ne pourrait aujourd’hui lutter contre eux en ce bas monde ! Et pourtant, ils m’écoutaient toujours et suivaient mes conseils.

Homère, *Iliade*, Chant I, vers 247-273

Hespérides

Les Hespérides sont « les Filles du Soir » (*hespera* en grec), c’est-à-dire des divinités du Couchant, habitant à l’extrême occident dans un jardin merveilleux qui porte leur nom.

Selon Hésiode, les Hespérides sont filles de la Nuit : dotées d’une voix claire et harmonieuse, elles ont les Gorgones pour voisines, « par-delà l’Océan fameux, dans les régions extrêmes, près de la nuit », et elles sont chargées de veiller sur « des arbres qui portent des pommes d’or ».

Dans d’autres traditions postérieures à Hésiode, les Hespérides sont filles de Phorcys et de Céto, créatures monstrueuses nées de Gaia et de Pontos : elles partagent cette filiation avec les Gorgones, mais aussi avec Ladon, le serpent-dragon (*drakôn* en grec) à cent têtes, qui ne dort jamais, choisi par Héra pour garder les pommes d’or. Certains auteurs présentent parfois les Hespérides comme les filles de Zeus et de Thémis ou encore d’Atlas, qui se serait uni avec Hespéris sa propre nièce. Leur nombre et leur nom varient aussi selon les récits : le plus souvent elles sont trois, Eglé (« la Brillante »), Erythie (« la

Rougeoyante ») et Hespérie (« la Vespérale »), auxquelles on ajoute parfois Aréthuse.

Lorsque Zeus s'unit avec sa sœur Héra, Gaia, leur grand-mère, offre en cadeau de mariage de magnifiques pommes d'or, gage de fécondité et de bonheur : la mariée s'empresse de les confier aux Hespérides pour qu'elles les conservent précieusement dans leur fabuleux jardin, gardé par le monstrueux Ladon. Ce sont ces pommes d'or qu'Héraclès doit aller chercher pour son avant-dernier (ou dernier) travail. Le héros demande au géant Atlas, qui porte la voûte du ciel sur ses épaules, de s'emparer lui-même de ce trésor. Une fois arrivé au jardin, Héraclès tue le dragon grâce à ses flèches empoisonnées, puis il soulage Atlas de son fardeau, tandis que le géant cueille les fruits fabuleux et lui en rapporte trois. Selon certaines traditions, la fameuse « pomme de Discorde », jetée par ERIS et cause première de la guerre de Troie, provient aussi du jardin des Hespérides.

Les mythographes antiques ont beaucoup discuté pour savoir quelle était la nature exacte de ces « pommes d'or » : en effet, le nom *mèlon* en grec, *malum* en latin, est un terme générique qui désigne tout fruit à pépins ou à noyau (par opposition aux noix), dont les pommes, mais aussi les abricots, les

coings, les citrons cédrat, les grenades, les oranges, les pêches. De plus, en grec le nom *mèlon* peut aussi signifier « mouton », d'où l'interprétation de la légende proposée par Diodore de Sicile. Pour les auteurs qui cherchent une explication rationnelle, les pommes d'or seraient en réalité des agrumes, et tout particulièrement des oranges, alors inconnues en Grèce, car elles ressemblent à des pommes d'une couleur flamboyante. Quant à l'emplacement du légendaire « jardin des Hespérides », il fut situé en Libye (le terme désigne l'Afrique du Nord), à proximité de la cité de Lixos, aujourd'hui sur la côte atlantique au sud de Tanger au Maroc.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »
Carte « Les travaux d'Héraclès »

📖 LE CHŒUR. – Je voudrais arriver à la côte des pommes, pays des Hespérides musiciennes où Poséidon qui gouverne la mer n'a plus de route à montrer aux marins, car c'est là qu'il rencontre l'auguste frontière du ciel soutenu par Atlas. Des sources d'ambroisie coulent près de la couche où Zeus fête ses épousailles, en la terre divine qui donne la vie et accroît le bonheur des dieux.

Euripide, *Hippolyte*, vers 742-751

📖 On raconte que le dernier travail d'Héraclès fut d'apporter les fruits d'or des Hespérides. Il navigua alors de nouveau vers la Libye. Les avis des mythographes sont partagés au sujet de ces fruits : les uns disent qu'il y avait des pommes d'or dans quelques jardins des Hespérides, en Libye, et qu'elles étaient continuellement gardées par un redoutable dragon. D'autres soutiennent que les Hespérides possédaient de si beaux troupeaux de brebis, que, par une métaphore poétique, on les avait appelées « moutons d'or », comme on appelle Aphrodite « dorée », à cause de sa beauté. Quelques-uns enfin disent que ces brebis avaient une toison d'une couleur particulière, semblable à l'or, et que pour « dragon » il faut comprendre le gardien de ces troupeaux, homme robuste et courageux, tuant tous ceux qui cherchaient à lui ravir ces brebis. Mais chacun est libre de croire à cet égard ce qu'il voudra. Héraclès tua le gardien de ces troupeaux, ou de ces pommes, et les apporta à Eurysthée ; ayant ainsi accompli ses travaux, il attendit pour récompense l'immortalité, comme le lui avait promis Apollon. Nous ne devons pas laisser de côté ce que les mythographes racontent d'Atlas et de l'origine des Hespérides. Dans le pays appelé Hespéritis, vivaient deux frères célèbres, Hespéros et Atlas […]. Hespéros eut une fille nommée Hespéris ; il la donna en mariage à son frère Atlas. C'est d'elle que le pays d'Hespéritis prit son nom. Atlas eut d'Hespéris sept filles, appelées Atlantides du nom de leur père, et Hespérides de celui de leur mère. Comme elles étaient célèbres pour leur beauté et leur sagesse, Busiris, roi d'Egypte, désira, dit-on, s'en emparer. Dans ce dessein, il envoya des pirates avec l'ordre d'enlever ces filles et de les lui amener. A cette époque, Héraclès, achevant son dernier travail, venait de tuer en Libye le géant Antée qui provoquait tous les étrangers à la lutte ; il venait aussi, en Egypte, de châtier en l'immolant à Jupiter le roi Busiris qui égorgeait les voyageurs étrangers. […] Or, les pirates envoyés par Busiris trouvèrent les filles d'Atlas jouant dans un jardin ; ils les enlevèrent et s'enfuirent promptement dans leurs vaisseaux. Héraclès les surprit au moment où ils mangeaient sur la plage et il apprit de ces filles ce qui leur était arrivé ; alors, il tua tous les ravisseurs et rendit les filles à leur père Atlas. En reconnaissance de ce service, Atlas donna à Héraclès non seulement ce qu'il était venu chercher, mais encore il l'initia dans l'astronomie. Atlas avait bien approfondi cette science, et il avait construit avec art une sphère céleste ; c'est pourquoi on le

supposait portant le monde sur ses épaules. Comme Héraclès apporta le premier en Grèce la science de la sphère, il en retira une grande gloire : c'est ce qui fit dire aux hommes, allégoriquement, qu'il avait reçu d'Atlas le fardeau du monde.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre IV, chapitres 26 et 27

Hestia

▷ Vesta

Premier enfant né du couple formé par les Titans Cronos et Rhéa, Hestia fait partie de la première génération des Olympiens, gouvernés par son frère Zeus. Elle est la déesse du foyer (*hestia* en grec), dont elle est la personnification : elle est honorée dans la partie la plus sacrée de la demeure, où se trouvent le feu indispensable à la vie ainsi que l'autel des dieux domestiques.

Hestia ne figure ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssée* ; plus tard, les poètes l'imaginent comme « la vierge vénérée de l'Olympe » : douce et vertueuse, ne quittant jamais le feu dont elle a la charge, toujours voilée, insensible au pouvoir d'Aphrodite, elle ne se prête à aucune aventure. Sa fonction est de veiller en permanence sur le foyer des familles, des temples et des cités : à ce titre, elle a sa part de tous les sacrifices, dont elle reçoit toujours la première libation. Elle est aussi révérée comme la grande protectrice des suppliants. Les temples qui lui sont consacrés présentent une forme circulaire caractéristique.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 O Hestia, toi qui, partout, dans les hautes demeures de tous les dieux immortels et des hommes qui marchent sur la terre, as reçu en partage un siège éternel, honneur antique ! Tu as cette belle récompense et cet honneur, car, à la vérité, il n’y aurait point sans toi de festins chez les mortels. C’est par Hestia que chacun commence et finit, en faisant des libations de vin mielleux. […]

O Hestia, toi qui protèges la demeure sacrée de l’Archer Apollon, dans la divine Pythô, l’huile parfumée coule toujours de tes tresses. Toi qui as une âme bienveillante, viens dans cette demeure, avec le prévoyant Zeus, et accorde tes faveurs à mon chant.

Hymnes homériques, « A Hestia » 1, vers 1-6, et 2
(texte complet)

Heures

Les Heures, que certains traducteurs appellent « Saisons », sont des divinités émanant de la nature, des régularités cosmologiques ou climatiques qui rythment l'année. A ce titre, elles sont les filles de Zeus, qui dirige le mouvement des astres, et de Thémis, la Loi divine, ou du Soleil et de la Lune, qui mesurent le mois et l'année.

Sous les ordres de leur père, elles sont les gardiennes des portes de l'Olympe, qu'elles ouvrent pour les seuls dieux, elles servent le nectar et l'ambroisie lors des banquets. On les décrit chantant et dansant en compagnie des Muses et des Charites, avec lesquelles elles sont souvent confondues. Comme elles, ce sont de belles et sages jeunes filles, qui offrent généreusement fleurs et fruits de saison. Comme elles, ce sont les suivantes d'Aphrodite, qu'elles habillent et parent de bijoux.

A l'origine, elles président au déroulement du temps, tel qu'il se manifeste dans la succession des saisons. Au nombre de trois, elles représentent le printemps, l'été et l'automne, comme l'évoquent leurs noms : Thallo, « jeune pousse », Auxo, « croissance » et Carpo, « fruit ». L'hiver, quand

Perséphone est aux Enfers, elles se reposent. Ensuite, elles « ouvrent leur chambre » pour l'accueillir à son retour sur terre. Cette expression signifie en grec ancien le début du printemps. A la même époque, elles sont chargées de ramener Adonis auprès d'Aphrodite.

Les Heures passent métaphoriquement de l'ordre naturel à l'ordre social et moral. Hésiode les nomme *Eunomia*, « ordre », *Diké*, « justice », *Eiréné*, « paix ». Toutes trois assurent les conditions d'une vie en société harmonieuse, qui permet aux paysans de cultiver la terre et de recueillir les fruits de la nature.

Leurs attributions ont été élargies par la suite, de même que leur nombre. A quatre, elles symbolisent les quatre saisons et les âges de la vie. A dix ou douze, elles correspondent aux heures de la journée. Leurs noms évoquent les activités qui y sont liées, comme Musica, la troisième de la journée, l'Heure de la musique et de l'étude, ou Spondé, la septième, l'Heure des libations versées après le déjeuner.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 *Les Heures accueillent Aphrodite à sa naissance.*

Les Heures aux riches bandeaux l'accueillent avec joie et la parent de vêtements divins : sur son front immortel elles placent une belle

couronne d’or admirablement ciselée, dans ses oreilles percées des fleurs d’orichalque, enrichies d’or pur ; elles entourent son cou délicat d’un collier d’or qui retombe sur sa blanche poitrine, merveilleux collier que portent les Heures elles-mêmes quand elles vont se joindre aux danses des dieux dans le palais de leur père. Sa toilette achevée, elles conduisent la déesse devant l’assemblée des immortels

Hymnes homériques, « A Aphrodite » 2, vers 5-15

📖 Les Saisons au teint de rose, filles de l’année si rapide créatrice, se pressaient dans la maison du Soleil. L’une porte sur son visage amaigri et ombragé par les frimas le reflet des sombres nuées, attache les talonnières de la grêle à ses pieds refroidis ; puis, rassemblant ses boucles sur sa tête humide, elle affermit sur son front un voile pluvieux. La couronne de ses cheveux est gelée, et une blanche ceinture de neige serre son sein glacé. L’autre amène avec elle les délicieuses haleines des vents porteurs de l’hirondelle et sur sa tête aimée du Zéphyr, elle pare sa chevelure printanière d’un bandeau de rosée. Son sourire est plein de fleurs, son manteau déployé répand le parfum matinal et prolongé de la rosée épanouie, et elle donne le signal des jeux d’Aphrodite et d’Adonis. La troisième, qui marche après ses sœurs, préside aux fêtes des moissons. Elle porte dans sa main droite un épi hérissé de grains barbus, et une faucille aiguë et recourbée, qui annonce la moisson. Sa taille est entourée des voiles qui blanchissent sur la mer ; et ses beautés, parmi les rondes de la danse, se révèlent sous la transparence de ses vêtements. Le plus brûlant soleil sèche aussitôt les gouttes de sueur qui mouillent ses joues. La quatrième, enfin, conduit les chœurs d’une danse régulière, et cache son front presque chauve sous les rameaux des oliviers que baigne le Nil aux sept embouchures. Ses rares cheveux se flétrissent sur sa tête ; son corps se dessèche, car elle est l’Automne, et les vents, ennemis des feuilles des forêts, n’ont pas ménagé sa chevelure. La vigne n’a pas encore embelli des guirlandes entrelacées de ses pampres et de ses raisins dorés le cou de la nymphe. Elle ne s’est pas encore enivrée, auprès du pressoir où l’on boit à longs traits, des flots pourprés de la liqueur de Maronie, et le lierre n’a pas encore enroulé sur lui-même ses tiges vagabondes.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, Chant XI,
vers 487-519

Hippodamie

Fille d'Œnomaos, lui-même fils du dieu Arès et roi de Pise en Elide, et de Stéropé, une fille d'Atlas, Hippodamie, dont le nom signifie « dompteuse de chevaux » en grec, est particulièrement réputée pour sa beauté.

Comme les prétendants se pressent pour demander la main de sa fille, Œnomaos refuse de la marier, par jalousie aussi bien que par crainte : alors qu'il est lui-même ardemment épris d'Hippodamie, un oracle lui a prédit qu'il périrait de la main de son futur gendre. En conséquence, il proclame qu'il ne donnera sa fille qu'à celui qui serait capable de le vaincre dans une course de chars entre Pise et Corinthe. Sûr de la rapidité de ses chevaux, offerts par Arès, Œnomaos ne craint aucun rival : toujours vainqueur, il a déjà mis à mort douze concurrents malheureux, dont les têtes coupées sont clouées sur la porte de son palais, lorsque se présente Pélops.

Aussitôt éprise du beau héros venu d'Asie, Hippodamie s'active pour le faire gagner : trahissant son père, elle obtient de son cocher Myrtilos, amoureux d'elle, qu'il remplace les chevilles de bois du char paternel par des chevilles de cire qui ne

tardent pas à céder pendant la course. L’accident coûte la vie à Œnomaos, traîné par ses chevaux, et donne à Pélops le royaume de Pise avec la main d’Hippodamie. Mal payé de ses services, Myrtilos est bientôt tué par Pélops, soit que le cocher ait tenté de violer Hippodamie, soit que celle-ci l’ait injustement accusé d’avoir abusé d’elle.

Hippodamie et Pélops ont plusieurs enfants, dont les jumeaux Atrée et Thyeste. Cependant, jalouse de Chrysippos, un fils né de l’union de Pélops avec une Nymphe, Hippodamie organise son meurtre : soit elle le fait mettre à mort par ses propres fils, Atrée et Thyeste, soit elle le tue elle-même avec l’épée du roi de Thèbes Laïos, invité de passage. Le crime découvert, elle est chassée (ou tuée) par Pélops. Cependant, après la mort d’Hippodamie, ses cendres seront ramenées par son époux, sur l’ordre d’un oracle, dans une chapelle de l’Altis, l’enceinte sacrée d’Olympie.

Hippodamie est aussi le nom de la femme de PIRITHOOS, à propos de laquelle a lieu le combat des Lapithes et des Centaures.

Les frontons du temple de Zeus à Olympie représentent les célèbres épisodes où on retrouve les deux Hippodamies.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 Pélops, fils de Tantale et d'Euryanassa, épousa Hippodamie, dont il eut deux fils, Atrée et Thyeste. De la Nymphe Danaïs il avait eu un fils, Chrysippos, qu'il aimait plus tendrement que les enfants nés de sa femme. Laïos de Thèbes enleva Chrysippos, qui lui avait plu. Il fut pris par Atrée et Thyeste ; mais Pélops lui fit grâce à cause du motif de cet enlèvement. Hippodamie voulut alors entraîner ses deux fils à tuer Chrysippos, qui, disait-elle, leur enlèverait un jour le trône. Comme ils refusèrent de servir sa haine, elle-même s'en chargea : la nuit, pendant que Laïos dormait, elle s'approcha du lit et frappa Chrysippos avec l'épée de Laïos. Celui-ci fut soupçonné d'avoir commis l'assassinat ; mais Chrysippos, qui respirait encore, eut le temps de le mettre hors de tout soupçon et de révéler le véritable auteur de sa mort. Après avoir rendu à son fils les derniers devoirs, Pélops punit Hippodamie par l'exil.

Plutarque, *Œuvres morales, Parallèles d'histoires grecques et romaines*, 66

📖 *Pausanias décrit les frontons du temple de Zeus à Olympie.*

Quant aux frontons, on voit sur celui de devant [*le fronton est*] Pélops et Œnomaos prêts à se disputer le prix de la course des chars ; ils se disposent tous deux à entrer en lice. Zeus est précisément au milieu du fronton ; à sa droite est Œnomaos avec son casque sur la tête ; et auprès de lui Stéropé, son épouse, l'une des filles d'Atlas. Myrtilos, qui conduisait le char d'Œnomaos, est aussi devant les chevaux, qui sont au nombre de quatre. Derrière lui sont deux hommes dont on ne connaît pas les noms, mais qui étaient probablement aussi chargés par Œnomaos du soin des chevaux ; tout à fait à l'extrémité se voit le fleuve Cladéos, c'est après l'Alphée celui que les Eléens honorent le plus. A la gauche de Zeus on voit Pélops et Hippodamie, ensuite le conducteur du char de Pélops, ses chevaux, deux palefreniers de Pélops, et à l'extrémité du fronton, à l'endroit où il se rétrécit, le fleuve Alphée. Le conducteur du char de Pélops se nommait Sphéros, si l'on en croit les Trézéniens ; mais l'exégète d'Olympie dit qu'il se nommait Cilla. Toutes les sculptures du fronton antérieur sont de Paionios, originaire de

Mendes, ville de Thrace. Le fronton postérieur [*le fronton ouest*] du temple a été sculpté par Alcamènes, contemporain de Phidias et après lui le plus habile statuaire. Il a représenté le combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoos ; ce héros est au milieu du fronton : auprès de lui sont, d'un côté Eurytion, qui enlève la femme de Pirithoos, Hippodamie, et Cénéos qui défend ce dernier ; de l'autre, Thésée qui combat les Centaures avec une hache ; l'un de ces Centaures veut enlever une vierge ; un autre saisit un jeune garçon. Alcamènes a probablement choisi ce sujet parce qu'il avait appris par les vers d'Homère que Pirithoos était fils de Zeus et qu'il savait que Thésée descendait de Pélops à la quatrième génération.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre V,
chapitre 10, 6-8

Hippolyte, reine des Amazones

Comme toutes les Amazones de la première génération, Hippolyte ou Hippolyté est la fille d'Arès et d'Otréra. Son histoire n'est pas claire, notamment parce que les mythographes anciens confondent les noms de quatre sœurs : Orithyie, Hippolyte, Antiope et Ménalippe.

Reine des Amazones à l'époque d'Héraclès, Hippolyte a la réputation d'être invincible. Elle porte comme insigne de son pouvoir une ceinture offerte par son père, le dieu de la guerre. Pour son neuvième travail, Héraclès doit rapporter cette ceinture à Eurysthée. Il monte une expédition avec l'élite de la jeunesse grecque, débarque par surprise sur les rives du Pont-Euxin et remporte une victoire facile sur les Amazones. Thésée l'aurait accompagné selon certains auteurs ; selon d'autres, il serait venu avec sa propre expédition un peu plus tard. Dans les deux cas, le héros vainqueur revient à Athènes avec une Amazone captive, Antiope, Ménalippe ou Hippolyte. Il l'épouse et elle lui donne un fils, Hippolyte.

Les circonstances de sa mort varient également selon les traditions. Soit Hippolyte est tuée par Héraclès dès la première expédition, dans la

confusion de la bataille pour sa ceinture ; soit elle est tuée plus tard par Penthésilée, une autre sœur, dans un accident de chasse ; soit encore, si c’est elle que Thésée épouse, elle périt lors de l’attaque d’Athènes par les Amazones.

➲ Carte « Les travaux d’Héraclès »

📖 Deux sœurs d’Antiope, Hippolyte et Ménalippe, tombèrent, l’une aux mains de Thésée, l’autre au pouvoir d’Hercule : le premier épousa sa captive, dont il eut un fils qui porta le même nom ; le second rendit Ménalippe à sa sœur et reçut pour rançon la ceinture de la reine. Ensuite, il retourna chez Eurysthée, sa mission accomplie.

A la nouvelle de ce désastre, Orithye excite ses compagnes contre le roi d’Athènes, ravisseur d’Hippolyte : que leur sert d’avoir conquis le Pont et subjugué l’Asie, s’il leur faut subir pas même les guerres mais les rapines de ces pirates grecs ? Elle demande des secours à Sagillus, roi de Scythie ; elle lui rappelle que les Amazones sont filles des Scythes ; privées de leurs époux, elles ont été forcées de défendre par les armes la justice de leur cause, et elles ont montré que chez les Scythes les femmes ne le cèdent point aux hommes en valeur. Touché de la gloire de sa nation, Sagillus envoie à leur secours son fils Panasagore, avec une nombreuse cavalerie ; mais, avant le combat, la discorde éclate entre les deux peuples, et, abandonnée de ses alliés, Orithye est battue par les Athéniens : cependant ses troupes trouvèrent un asile dans le camp des Scythes, et sous cette sauvegarde, traversant l’Asie sans obstacle, elles rentrèrent dans leur empire.

Justin, *Histoire universelle*, Livre II, chapitre 4

📖 Le tombeau de l’Amazone Hippolyte est voisin du monument de Pandion. Les Mégaréens disent que les Amazones, venues attaquer les Athéniens pour se venger de l’enlèvement d’Antiope, furent vaincues par Thésée et que la plupart d’entre elles perdirent la vie dans le combat. Hippolyte, sœur d’Antiope et qui commandait cette expédition, se réfugia avec un petit nombre de femmes à Mégare : là, le chagrin du revers qu’elle venait d’éprouver et l’inquiétude de savoir comment elle retournerait à Thémiscyre, la découragèrent et la conduisirent à la mort. Elle fut enterrée dans cet endroit et son tombeau a la forme d’un bouclier d’Amazone.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre I,
chapitre 41, 7

Hippolyte, fils de Thésée

Fils de Thésée et d’une Amazone, Hippolyte connaît un destin tragique. Il est le type même du « fils de », écrasé par la personnalité de son père, ses exploits et ses succès amoureux. Si l’eugénisme que pratiquaient, dit-on, les Amazones a un sens, il aurait dû être l’un des guerriers les plus redoutables de sa génération. Pourtant, Hippolyte le farouche meurt sans trouver sa place parmi les hommes de sa lignée.

Après avoir tué le Minotaure, Thésée se remarie avec Phèdre, la fille de Minos, et repart pour d’autres aventures, laissant sa jeune femme seule. Dans le palais de Pitthée, à Trézène, elle rencontre son beau-fils Hippolyte, qui a été élevé par son aïeul après la mort de sa mère. Il est devenu un jeune homme athlétique, séduisant mais chaste, solitaire, fervent adorateur d’Artémis. Il n’a que deux passions : les chevaux et la chasse. Phèdre tombe éperdument amoureuse de lui. Elle le lui laisse entendre, soit elle-même, soit par l’intermédiaire de sa nourrice, mais il rejette ses avances avec horreur.

Au retour de Thésée, Phèdre accuse faussement Hippolyte de lui avoir fait des propositions malhonnêtes. Profondément blessé, le fils proteste de

son innocence, mais son père le chasse en le maudissant : il appelle sur lui la colère de Poséidon. Alors qu'Hippolyte quitte Trézène en longeant la côte en direction d'Argos, un monstre hideux, hybride de taureau et de serpent marin, surgit des flots devant son char ; ses chevaux épouvantés s'emballent, il perd le contrôle de son char, qui se fracasse sur les rochers. Par une cruelle ironie du sort, le jeune homme, dont le nom signifie « qui détache les chevaux » (de *hippos*, « cheval » et *luein*, « détacher »), est pris dans les rênes et traîné par terre jusqu'à ce qu'il meure, le corps déchiqueté. Phèdre se suicide. Thésée se rend compte de son erreur, mais il est trop tard.

Dans la tradition latine, Diane demande à Esculape de ressusciter Hippolyte. Il est ensuite assimilé au dieu Virbius et honoré dans la région d'Aricie, dans le Latium. Racine fera d'Aricie une jeune fille, fiancée à Hippolyte dans sa tragédie *Phèdre*.

> 🕮 *Phèdre avoue son amour à Hippolyte de manière détournée.*
>
> PHÈDRE. – Oui, Hippolyte, j'aime le visage de Thésée, le visage resplendissant de sa première jeunesse, lorsqu'un léger duvet couvrait à peine ses joues, lorsqu'il osa porter ses pas dans le labyrinthe du monstre de la Crète, et qu'à l'aide d'un fil il en sortit vainqueur. Qu'ils étaient beaux, ses cheveux retenus par de simples bandelettes ! Ses joues délicates rougissaient de pudeur ; son jeune bras annonçait déjà la

vigueur d’un héros. Il avait le visage de ta Phoébé (Diane) ou de mon Phébus, ou plutôt le tien. Oui, il était bien ainsi, à l’époque où il plut même à son ennemie. Il relevait fièrement la tête comme cela, oui, mais toi, ta tenue sans artifice fait éclater encore mieux ta beauté. Tu es tout le portrait de ton père, mais il s’y mêle je ne sais quelle grâce un peu sauvage de ta mère : c’est la beauté du jeune Grec relevée par la rude fierté d’un Scythe. Ah ! si tu avais suivi ton père sur les mers de Crète, c’est pour toi que ma sœur aurait filé son fil. O ma sœur, en quelque partie du ciel que tu brilles, je t’invoque pour une cause semblable à la tienne. Nous avons trouvé notre vainqueur dans la même famille. Le fils m’inspire l’amour que tu as ressenti pour le père. Tu vois à genoux à tes pieds la fille d’un roi puissant. Jusqu’aujourd’hui chaste et pure, sans tache, c’est pour toi seul que je trahis. C’en est fait, ma résolution est prise, tu as entendu ma prière. Ce jour terminera ou ma peine ou ma vie. Oh ! Pitié pour une infortunée qui t’aime.

HIPPOLYTE. – O puissant roi des dieux, tu peux entendre et voir sans réagir de pareils crimes ? Pour qui donc réserves-tu tes foudres, s’ils restent au repos aujourd’hui ? Ebranle tout le ciel, que de sombres nuages nous dérobent le jour, que les astres reculent d’épouvante ! Et toi, Titan, astre éclatant de la lumière, seras-tu le témoin des crimes de ta famille ? Cache-nous ton flambeau, et plonge-toi dans les ténèbres. Eh quoi ! souverain des dieux et des hommes, ta main reste immobile, la foudre aux trois pointes n’a pas embrasé les airs ? Fais tomber sur moi ton tonnerre ! Que je sois transpercé, consumé par ton feu ! Je suis coupable, j’ai mérité la mort. J’ai inspiré de l’amour à la femme de mon père ! Tu me crois donc capable de partager ta luxure ? Quoi ! c’est moi que tu te flattes de séduire ? Est-ce mon aversion pour votre sexe qui m’a valu cette préférence ? O la plus criminelle de toutes les femmes, ta perversité surpasse celle de ta mère, et ton crime est plus grand que le sien. Elle a donné la vie à un monstre, elle s’est souillée par un adultère. Mais sa faute, longtemps ignorée, ne fut découverte que lorsqu’elle eut mis au monde le fruit monstrueux de ses amours. La naissance de ce fils hybride et mugissant révéla seule les égarements de sa mère. Ah ! voilà bien le ventre qui devait porter une telle fille ! O mille fois heureux ceux qui ont péri victimes de la haine ou de la perfidie ! O mon père, j’envie ton sort. Ta marâtre de Colchide fut moins barbare que la mienne !

PHÈDRE. – Je connais la fatalité attachée à notre famille : aimer ce que nous devrions fuir. Mais je ne suis plus maîtresse de moi. Je te suivrai partout, à travers les flammes, la mer furieuse, les rochers et les torrents impétueux. C'en est fait, je m'attache à tes pas. Homme superbe, je tombe encore à tes pieds.

HIPPOLYTE. – Arrête ! Ne me touche pas de tes mains impures. Mais que vois-je ? elle se jette sur moi pour m'embrasser ! Tirons l'épée ; punissons, comme elle le mérite, cette femme impudique. C'en est fait, ma main gauche a saisi ses cheveux, et renversé sa tête en arrière. Jamais sang ne fut plus justement répandu sur tes autels, déesse à l'arc.

PHÈDRE. – Hippolyte, tu combles tous mes vœux, tu calmes ma fureur. Mourir de ta main, sans avoir trahi mes devoirs, c'est plus que je n'osais espérer.

Sénèque, *Phèdre*, vers 646-712

📖 *La nourrice de Phèdre vient de révéler à Hippolyte l'amour que lui porte sa belle-mère.*

HIPPOLYTE. – O Zeus, pourquoi as-tu mis au monde les femmes, cette engeance trompeuse ? Si tu voulais donner l'existence au genre humain, il ne fallait pas le faire naître des femmes : mais les hommes, déposant dans tes temples des offrandes d'or, de fer ou d'airain, auraient acheté des enfants, chacun en raison de la valeur de ses dons ; et ils auraient vécu dans leurs maisons, libres et sans femmes. Mais à présent, dès que nous pensons à introduire ce fléau dans nos maisons, nous dépensons toute notre fortune. Ce qui prouve combien la femme est un fléau funeste, c'est que le père qui l'a mise au monde et l'a élevée y ajoute une dot, pour la faire entrer dans une autre famille et s'en débarrasser. L'époux qui reçoit dans sa maison cette plante parasite se réjouit ; il couvre de riches parures sa méprisable idole, il la charge de robes, le malheureux, et épuise toutes les ressources de son patrimoine. Il est réduit à cette extrémité : s'il s'est allié à une illustre famille, il lui faut se satisfaire d'un mariage plein d'amertume ; ou s'il a rencontré une bonne épouse et des parents pénibles, il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

On supporte encore plus facilement dans sa maison une femme nulle, bonne à rien à cause de sa bêtise. Mais je hais surtout la femme

savante : que jamais ma maison du moins n’en reçoive une qui sache plus qu’il ne convient à une femme de savoir ! C’est aux femmes savantes qu’Aphrodite suggère des idées malfaisantes : la femme simple est trop stupide pour être impudique. Il faudrait que les femmes n’aient pas auprès d’elles de servantes, mais qu’elles soient servies par des animaux muets, pour qu’elles n’aient personne à qui parler, ni qui puisse leur répondre. […] Soyez maudites ! Jamais je ne me lasserai de haïr les femmes, même si on dit que je me répète toujours : c’est qu’en effet elles sont toujours méchantes. Qu’on leur enseigne enfin la modestie, ou qu’on admette que je les attaque toujours !

Euripide, *Hippolyte*, vers 616-667

📖 *Le messager vient de décrire le monstre que Neptune a envoyé à la demande de Thésée. Tout le monde est épouvanté sauf Hippolyte.*

LE MESSAGER. – Hippolyte seul inaccessible à l’effroi retient ses chevaux d’une main ferme. Il s’efforce de les rassurer de sa voix familière. Une partie de la route d’Argos est percée entre de hautes collines, et voisine du rivage de la mer. C’est là que le monstre s’excite au combat et aiguise sa rage. Dès qu’il a pris courage et planifié son attaque, il s’élance par bonds impétueux, et, touchant à peine la terre dans sa course rapide, il se dresse, menaçant, devant les chevaux épouvantés. Ton fils, sans changer de visage, s’apprête à le repousser, et, d’un air menaçant et d’une voix terrible :

– Cet épouvantail, s’écrie-t-il, ne va pas abattre mon courage ; mon père m’a appris à terrasser les taureaux.

Mais les chevaux, cessant d’obéir au mors, entraînent le char, et, quittant le chemin, sont précipités par leur frayeur dans une course folle à travers les rochers. Comme un pilote qui, malgré la tempête, dirige son navire et l’empêche de présenter le flanc aux vagues, Hippolyte gouverne encore ses chevaux emportés. Tantôt il tire à lui les rênes, tantôt il frappe leur croupe à coups redoublés. Mais le monstre, s’attachant à ses pas, bondit tantôt à côté du char, tantôt devant les coursiers, et partout redouble leur terreur. Enfin le monstre cornu venant de la mer leur ferme le passage et se dresse devant eux, sa gueule effroyable grande ouverte. Les coursiers épouvantés, et sourds à la voix de leur maître, cherchent à se dégager des rênes ; ils se cabrent, et

renversent le char. Lui tombe la tête la première et se prend dans les rênes, le visage contre terre. Plus il se débat, plus il resserre les liens funestes qui le retiennent. Les chevaux se sentent libres, et leur fougue désordonnée emporte le char vide partout où la peur les conduit. […] La plage est rougie du sang du malheureux Hippolyte ; sa tête se brise en heurtant les rochers. Les ronces arrachent ses cheveux, les pierres meurtrissent son beau visage ; et ces traits délicats, dont la beauté lui fut fatale, sont déchirés par mille blessures. Mais tandis que son corps moribond est emporté par les roues rapides, un tronc dont la souche à demi brûlée s'élevait sur son passage l'arrête en se plantant dans son aine. Ce coup affreux retient un moment le char ; mais les chevaux forcent l'obstacle en déchirant leur maître, qui respirait encore. Les ronces achèvent de le mettre en pièces. Il n'est pas un buisson, pas un tronc qui ne porte quelque lambeau de son corps. Ses compagnons éperdus courent à travers la plaine, et suivent la route sanglante que le char a marquée. Ses chiens même cherchent en gémissant les traces de leur maître. Hélas ! nos soins n'ont pu rassembler encore tous les restes de ton fils. Voilà ce prince naguère si beau ! voilà celui qui partageait glorieusement le trône de son père, et qui devait lui succéder un jour ! Ce matin il brillait comme un astre ; maintenant ses membres épars sont ramassés pour le bûcher.

Sénèque, *Phèdre*, vers 1054-1114

Hyacinthe

Fils d’Amyclas, roi d’Amyclées, ou d’un roi de Sparte, Hyacinthe est un adolescent d’une si merveilleuse beauté qu’Apollon et Zéphyr rivalisent pour obtenir ses faveurs. Apollon lui apprend les exercices sportifs de la palestre, la musique et la divination. Mais alors qu’ils s’exercent au lancer du disque, Hyacinthe est touché à la tempe par le disque envoyé par Apollon : Zéphyr, jaloux, a fait dévier le tir. Du sang de Hyacinthe naissent des fleurs, les hyacinthes. En son honneur, Apollon ajoute *Hyacinthios* à ses épithètes, dans certaines versions il ressuscite le jeune homme. Cette poétique et tragique histoire symbolise la mort et la renaissance de la végétation. Elle montre aussi comment, dans la relation pédérastique, l’amant plus âgé instruit l’aimé adolescent. La mort de Hyacinthe figurerait alors le passage de l’adolescence à l’âge adulte.

📖 HERMÈS. – D’où te vient cet air triste, Apollon ?

APOLLON. – C’est, Hermès, que je suis bien malheureux en amour !

HERMÈS. – Juste sujet de tristesse, en effet. Mais quel est le motif de ton malheur ? Daphné cause-t-elle encore tes peines ?

APOLLON. – Non, je regrette le Lacédémonien, fils d’Œbale.

HERMÈS. – Hyacinthe est donc mort, dis-moi !

APOLLON. – Hélas, oui.

HERMÈS. – Et qui l’a tué, Apollon ? Qui peut avoir eu le cœur assez dur pour tuer un aussi joli garçon ?

APOLLON. – C’est moi qui ai commis ce meurtre.

HERMÈS. – Est-ce que tu as eu un moment de folie ?

APOLLON. – Non, ce malheur est involontaire.

HERMÈS. – Comment cela ? Je désire entendre le récit de cette aventure.

APOLLON. – Il apprenait à lancer le disque, et je le lançais avec lui, lorsque Zéphyr, le pire des vents, qui depuis longtemps aimait Hyacinthe, mais en était méprisé, outré de ce mépris, profite du moment où, selon l’ordinaire, je jetais le disque en l’air, se met à souffler du mont Taygète et dirige le disque sur la tête du pauvre enfant. Le coup fait jaillir le sang en abondance, et l’enfant expire sur-le-champ. Je me suis vengé de Zéphyr en le poursuivant à coups de flèches, tandis qu’il fuyait vers la montagne. J’ai élevé au jeune garçon un tombeau à Amyclées, au lieu même où le disque l’a frappé, et de son sang j’ai fait produire à la terre la plus agréable et la plus charmante des fleurs, ornée de lettres qui témoignent mes regrets de cette mort. Ma douleur maintenant te semble-t-elle déraisonnable ?

HERMÈS. – Oui, Apollon, car tu savais bien que l’objet de ta tendresse était mortel. Ne te chagrine donc pas de sa mort.

Lucien, *Dialogue des dieux*, « Hermès et Apollon », 14 (texte complet)

📖 *Le poète Orphée raconte l’histoire de Hyacinthe.*

Et toi, fils d’Amyclès, Phébus dans le ciel t’aurait aussi placé toi-même, si l’inflexible Destin l’eût permis. Du moins, autant qu’il est en son pouvoir, il te rend immortel. Toutes les fois que le printemps vient chasser l’hiver, […] Hyacinthe, tu renais, tu refleuris sur ta tige. Plus que tout autre, tu fus cher au dieu qui m’a donné le jour. […] Il oublie et son arc et sa lyre ; il s’oublie lui-même pour tendre tes filets, pour conduire tes chiens. Il gravit, sur tes pas, la roche escarpée. Il veut te plaire, et c’est sa plus douce habitude.

Un jour, à l’heure où le soleil atteint le milieu de sa carrière, Apollon et Hyacinthe se déshabillent, enduisent leurs corps d’huile d’olive, et au jeu du disque ils s’exercent tous deux. Apollon le premier

lance le sien dans les airs ; il fend la nue, semble longtemps s'y perdre, retombe enfin sur la terre, et prouve du dieu l'adresse et la vigueur. Soudain à l'ardeur du jeu te laissant emporter, imprudent Hyacinthe, tu t'élances pour saisir le disque bondissant ; il va frapper ton front. Tu pâlis ; comme toi, le dieu pâlit lui-même. Il soutient ton corps qui chancelle, il cherche à ranimer sa chaleur qui s'éteint. Il étanche le sang qui s'écoule, il exprime le suc des plantes pour retenir ton âme fugitive. Mais, hélas, son art est impuissant. La blessure est mortelle.

Comme dans un jardin la violette, le pavot, ou le lis dont la tige fut blessée, languissent encore attachés à cette tige flétrie qui ne les soutient plus, inclinent leur tête, tombent et meurent sur l'herbe : tel Hyacinthe languit ; sa tête appesantie sur son épaule tombe, et retombe couchée. Apollon s'écrie :

– Tu meurs, Hyacinthe, tu péris moissonné dans ta fleur. Je vois ta blessure et mon crime. […] Que ne puis-je donner ma vie pour la tienne, ou mourir avec toi ! Mais puisque le Destin me retient sous sa loi, tu vivras dans ma mémoire, dans mes vers, sur ma lyre. Tu seras immortel par moi. Tu deviendras une fleur nouvelle. On lira sur tes feuilles le cri de ma douleur. […]

Tandis que le dieu parle encore, le sang qui rougit l'herbe n'est plus du sang. C'est une fleur plus brillante que la pourpre de Tyr ; elle offre du lis et la forme et l'éclat. Mais le lis est argenté, et l'hyacinthe en diffère par la couleur. Apollon (car il fut l'auteur de cette métamorphose) trace lui-même sur l'hyacinthe le cri de ses regrets, et ces lettres Aï, Aï, sont gravées sur cette fleur.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre X, vers 163-217

Hybris

Les Grecs nomment *hybris* toute forme de démesure, en actes, en paroles ou même seulement en pensée. C’est une notion fondamentale que donne à lire le mythe antique pour comprendre la culture occidentale : elle met en lumière une sorte d’obsession constante de penser le monde en termes d’ordre et de répartition.

Violence et hybridité

Dans la nature, l’hybride est le résultat provenant du croisement de variétés, de races, d’espèces différentes, dans le règne végétal comme dans le règne animal. Dans l’interprétation la plus courante du phénomène, on considère que le processus de l’hybridité fusionne des éléments considérés comme « anormalement » réunis, violant en quelque sorte les lois et les normes naturelles.

C’est ce même principe que met en lumière le mythe à travers les innombrables histoires de créatures hybrides. Ce sont des « monstres », au sens étymologique du terme, qui confondent dans leur morphologie l’homme ou la femme avec le serpent (Echidna, Cécrops, Erichthonios), l’oiseau (Sirènes,

Harpyes), le cheval (les Centaures), le taureau (le Minotaure), le lion (la Sphinge), le bouc (les Satyres), le poisson (Triton). L'hybridité mélange aussi les animaux entre eux, telle la Chimère qui tient de la chèvre, du lion et du serpent.

Tous ces êtres hybrides gardent en eux la trace de la violence primitive et primordiale du monde, celle du Chaos originel où la matière est confuse, pêle-mêle, car elle n'a pas encore été séparée, divisée et ordonnée en catégories distinctes non perméables. Leur élimination par les héros marque la victoire de l'ordre sur le désordre (voir *MONSTRES* et *HÉROS*).

Mesure et démesure

Appliqué au monde humain, le principe d'ordre et de répartition suppose que chacun se tienne à sa place d'homme, sans chercher à se comporter ni comme un dieu ni comme une bête : ici aussi, pas de mélange des catégories ; on connaît la fameuse pensée de Pascal, « l'homme n'est ni ange ni bête et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête ». Tous ceux qui font preuve d'hybris vont donc contre la loi fondamentale qui régit le monde : à chacun son lot, sa place et sa portion, selon la distribution voulue par

le Destin et assurée par le célèbre trio de fileuses, les Moires.

Sortir du lot, volontairement ou non, c’est sortir de la mesure et enclencher le processus inéluctable qui lie cause et conséquence, comme l’illustre le sort de Phaéton qui enflamme l’univers en voulant conduire le char du Soleil. « Démesure, il faut l’éteindre plus encore qu’incendie », déclare Héraclite. De fait, l’hybris est un risque permanent de catastrophe : tout excès – un crime, bien sûr, mais aussi un succès ou un bonheur trop manifestes – entraîne un danger proprement surnaturel, surtout si l’homme a l’orgueil de s’en vanter, car il attire sur lui l’attention, sinon la jalousie des dieux, comme les maisons et les arbres les plus élevés attirent la foudre.

📖 *Artabane s’adresse à son neveu Xerxès, le « Grand roi » Perse, pour le mettre en garde contre la démesure alors qu’il veut envahir la Grèce.*

– Ne vois-tu pas que le dieu lance sa foudre sur les animaux les plus grands et qu’il les fait disparaître, tandis que les petits ne provoquent même pas le moindre souci pour lui ? Tu ne vois donc pas que sa foudre tombe toujours sur les plus grands édifices et sur les arbres les plus élevés ? C’est que la divinité, en effet, se plaît à rabaisser tout ce qui s’élève trop haut. Ainsi une grande armée est souvent taillée en pièces par une petite. Car le dieu, jaloux, lui envoie la peur ou la frappe d’aveuglement, ce qui fait que les hommes périssent d’une manière indigne d’eux. Un dieu ne permet pas qu’un autre que lui-même s’élève et se glorifie.

Hérodote, *Histoires*, Livre VII, 10e

📖 Venez, Muses, et célébrez votre père, de qui descendent à la fois tous les hommes anonymes ou célèbres, le grand Zeus, qui leur accorde à son gré la honte ou la gloire, les élève aisément ou aisément les renverse, affaiblit le puissant et fortifie le faible, corrige le méchant et humilie le superbe, Zeus qui tonne dans les cieux et réside sur les plus hauts sommets de l'Olympe. Dieu puissant qui entends et vois tout, écoute : dirige vers l'équité les jugements des mortels.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 1-9

Orgueil et insolence

Chez les hommes, la démesure suscite l'arrogance, au sens étymologique du verbe « s'arroger », c'est-à-dire s'attribuer un privilège sans y avoir droit : un comportement et un état d'esprit marqué par l'excès de confiance en soi.

Le mythe de l'âge d'or a montré comment l'hybris a provoqué la décadence des races et les poètes se sont plu à développer l'image de ces personnages à l'orgueil démesuré qui ont suscité un châtiment exemplaire : rois présomptueux et violents qui ont défié la puissance divine, tel Lycaon, responsable du déluge qui a dévasté l'humanité, ou Tantale précipité au Tartare pour y subir un supplice éternel, mais aussi simples mortels insolents, telle Arachné qui a osé rivaliser avec la déesse Athéna.

Reprenant la matière mythique, le théâtre place l'hybris au cœur du débat tragique : les familles

maudites des Atrides et des Labdacides paient un lourd tribut pour expier la démesure de leurs ancêtres, sous l'aiguillon des redoutables Erinyes. Chaque génération apporte ainsi son nouveau lot d'hybris.

> 📖 Ceux qui prodiguent le sang n'échappent pas aux regards des dieux. Un jour, les noires Erinyes écrasent, réduisent à rien celui qui s'est comporté sans justice dans le bonheur ; elles le plongent dans les ténèbres, et il disparaît. Il est terrible d'être trop loué et envié, car la foudre jaillit des yeux de Zeus.
>
> Eschyle, *Agamemnon*, vers 461-470

Justice : de Némésis à Nomos

Héritée des mentalités archaïques, la justice est d'abord l'expression religieuse de la *moira* (« portion » en grec) : la « juste » distribution du lot assigné à chacun est personnifiée par la *Némésis* (« Justice distributive »). Appartenant à la même famille étymologique *némein* (« distribuer »), le terme *nomos* (« ce qui est attribué en partage ») sert précisément à désigner « la loi », celle des hommes dans la Cité, distincte de celle des dieux. C'est avec la loi que se fonde la notion de droit civique pour des individus « semblables » et responsables, réunis par les mêmes règles : l'*isonomia*, (« lois égales ») est la base de la démocratie. La justice (*dikè*) n'est plus la

punition de sujets soumis aux devoirs imposés par d’obscures forces transcendantes, mais l’expression de la loi et du droit (*nomô kaï dikè*), garants de l’équité.

A ce titre, la leçon de la trilogie d’Eschyle *L’Orestie* est particulièrement symbolique d’un changement radical des mentalités : elle montre que la malédiction familiale héréditaire peut être levée et transforme les terrifiantes Erinyes en bienveillantes Euménides. Avec la protection des « jeunes dieux », Apollon et Athéna, interprètes de la volonté du Père Zeus, la loi du premier tribunal humain, l’Aréopage athénien, met un terme à la loi du talion sans merci qui s’exerçait jusque-là.

Avec Antigone, on voit encore s’affronter deux *dikè*, selon la fameuse distinction « lois écrites »/« lois non écrites » : dans l’affrontement qui l’oppose à Créon, le roi « politique », la fille d’Œdipe représente le poids d’une justice ancestrale, exercée par les forces archaïques du monde « d’en bas » – celui des morts, mais aussi des Moires et des Erinyes, filles des Ténèbres – où elle s’apprête à descendre.

> 🕮 Mais toi, Persès, écoute la justice (*dikè*), ne cède pas à la démesure (*hybris*). La démesure, en effet, est mauvaise pour le faible mortel. Le puissant lui-même ne la supporte pas facilement et il est accablé sous son poids, quand le malheur se trouve sur sa route. Il vaut mieux suivre le chemin qui mène à la justice. La Justice triomphe

toujours de la Démesure, à la fin quand son temps est venu ; celui qui ne le sait pas, comme un enfant, l'apprend par son propre malheur.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 213-218

📖 HÉCUBE. – Les dieux sont puissants. Puissante aussi celle qui les gouverne, la Loi (*Nomos*). C'est parce qu'elle existe que nous croyons qu'il est des dieux, et que nous réglons notre vie en distinguant le juste de l'injuste.

Euripide, *Hécube*, vers 799-801

Culpabilité et responsabilité

L'hybris est toujours une forme de « péché » dont le salaire est la ruine et la mort : Homère en faisait la manifestation d'une folie venue de l'extérieur, les auteurs tragiques l'intériorisent, introduisant du même coup le sentiment de la culpabilité. L'erreur, suscitée par Até, « l'Egareuse », est devenue faute. Du « je ne suis pas coupable » d'Agamemnon à la culpabilité assumée d'Œdipe, on mesure l'évolution des mentalités, car si le roi de Thèbes a hérité de l'hybris familiale, il a aussi manifesté l'excès dans son comportement d'homme et de prince trop confiant dans ses actes.

Coupable sans être responsable, le héros tragique se débat seul avec son propre destin tout en croyant orgueilleusement – et faussement – le connaître et le conduire : Œdipe croit avoir détourné la parole de

l’oracle, mais son assurance ne lui épargne pas le malheur. Cependant, celui qui s’est aveuglé pour se punir de son aveuglement trouve une forme d’apaisement, voire de rédemption, lorsqu’il accepte son sort et conseille à Thésée de se garder de l’hybris.

📖 *Pénélope ne croit pas la nourrice Euryclée qui vient de lui annoncer le retour d’Ulysse à Ithaque.*

– Ma chère nourrice, les dieux t’ont ravi la raison : ils peuvent rendre fou le plus sensé et redonner le bon sens au fou. Sans doute ce sont eux qui t’ont frappée de folie, toi qui, jusqu’à présent, me paraissais être remplie de sagesse et de prudence.

Homère, *Odyssée*, Chant XXIII, vers 11-13

📖 Combien de villes si bien régies se laissent aller à l’orgueil ! Les dieux savent voir, même longtemps après, celui qui les méprise et tourne à la folie. Toi, fils d’Egée, garde-toi d’en venir là.

Sophocle, *Œdipe à Colone*, vers 1534-1538

Sagesse : le juste milieu

Le « péché » d’orgueil qui caractérise l’hybris relève d’une peur profondément ancrée dans les mentalités humaines ; on en trouve la trace dans des civilisations différentes : « Si vous êtes de rang riche et exalté, vous devenez orgueilleux, vous abandonnant ainsi à une ruine inévitable » (*Tao Te King*, Chine, IV^{e} siècle avant J.-C.). « Le Seigneur

châtiera le fruit du cœur orgueilleux du roi d'Assur et la morgue de ses regards arrogants » (la Bible, Livre d'Isaïe, X, 12).

Cette crainte du « trop » suscite une forme de « philosophie » de la vie, faite de sagesse populaire, pragmatique et pratique, que représente bien le chœur au théâtre : pour ne pas attirer les foudres divines, il vaut mieux être pauvre et obscur que riche et célèbre. C'est la voie du « juste milieu » – et la revanche des « médiocres » ? – qui permet de se contenter de son modeste lot sans rêver à la vaniteuse gloire des princes.

On voit bien en effet comment se dessinent les étapes de la chaîne fatale pour les héros mythologiques et tragiques : excès (trop de bonheur, de réussite, de richesse), d'où orgueil, d'où punition par l'autorité supérieure, d'où ruine. Le seul moyen d'y échapper est dans ce *mèden agan* (« rien de trop »), inscrit au temple d'Apollon à Delphes avec le fameux *gnôthi seauton* (« connais-toi toi-même »), deux formules proverbiales chargées de rappeler aux hommes la sagesse avec la conscience essentielle de leurs limites.

Puisque « tout homme heureux est coupable », comme l'écrit Charles Péguy méditant sur *Œdipe roi*, il convient donc aux mortels de rester prudents

jusqu’au bout, car ce n’est que dans son dénouement que se jugent une histoire, une vie, un destin.

📖 La nourrice. – Il faut s’accoutumer à vivre parmi les gens de sa condition. Loin des grandeurs, puissé-je en paix vieillir ! Le seul nom du juste milieu porte en soi son éloge, et, dans la vie, il se révèle ce qu’il y a de mieux pour tous. Car les dépassements n’amènent rien de bon. Quand un dieu en colère s’en prend à un foyer, la grandeur rend la chute plus profonde.

Euripide, *Médée*, vers 125-131

📖 Le Chœur. – Enflées par un vent favorable, les voiles craignent le souffle impétueux qui les emporte. La tour qui élève sa tête jusqu’aux nuages gémit sous les coups de l’Autan pluvieux. Les forêts qui projettent une ombre épaisse voient les vieux chênes brisés par les orages. La foudre frappe les hautes montagnes. Les grands corps offrent plus de prise aux maladies. On laisse les brebis errer à l’aventure dans les pâturages, mais on réserve les taureaux pour les sacrifices. Tout ce que la Fortune élève, c’est pour le renverser. La médiocrité assure une plus longue existence. Heureux l’homme qui, modestement caché dans la foule, ne livre sa voile qu’au souffle du zéphyr, et qui, craignant d’affronter la haute mer, se contente avec sa rame d’effleurer le rivage !

Sénèque, *Agamemnon*, vers 90-107

📖 Il faut considérer la fin de toutes choses, et voir quelle en sera l’issue ; car il arrive que la divinité, après avoir fait entrevoir la félicité à quelques hommes, la détruit souvent radicalement.

Discours de Solon à Crésus, Hérodote, *Histoire*,
Livre I, 32

📖 Le Coryphée. – On ne doit estimer heureux aucun mortel avant de voir son dernier jour et qu’il ait atteint le terme de sa vie sans subir de souffrance.

Sophocle, *Œdipe roi*, vers 1528-1530 (fin de la tragédie)

📖 LE CHŒUR. – Qui célèbre pieusement Zeus victorieux, emporte sûrement la palme de la sagesse. Il a conduit les hommes dans la voie de la raison, en leur posant pour règle de s'instruire à leurs dépens. Dans le sommeil, le souvenir amer de nos maux pleut goutte à goutte sur nos cœurs, et il nous apporte malgré nous la sagesse.

Eschyle, *Agamemnon*, vers 174-181

Hydre de Lerne

Née d’Echidna et de Typhon, l’Hydre de Lerne est un monstre à sept têtes (leur nombre de fait varie de cinq à cent selon les auteurs) sur un corps de lézard géant. La tête du milieu, immortelle, commande les autres ; si on coupe une des têtes, deux repoussent à sa place. L’haleine de l’Hydre répand une odeur pestilentielle et empoisonne ceux qu’elle atteint. Ce monstre, protégé par Héra, habite les marais de Lerne, et terrorise les habitants du pays dont elle détruit récoltes et troupeaux. Héraclès vient délivrer la région de ce fléau. Il fait d’abord usage de sa force en tranchant les têtes de son épée, mais la situation ne cesse d’empirer puisqu’il doit affronter des gueules de plus en plus nombreuses ; il recourt donc aussi à la ruse, et à une connaissance surprenante de la chirurgie. Il appelle son neveu et compagnon fidèle, Iolaos, qu’il charge de cautériser d’une torche les cous tranchés. Ainsi les têtes ne repoussent plus. Il ne lui reste qu’à enterrer sous un rocher la tête immortelle, toujours sifflant de rage. Héraclès recueille le venin de la bête pour y plonger ses flèches, sans se douter que le centaure Nessus, bien plus tard, s’en servira pour causer sa mort. Eurysthée refuse d’homologuer la victoire sur l’Hydre parmi les

épreuves qu’il impose à Héraclès, car celui-ci aurait triché en se faisant aider par Iolaos.

Médée, pour préparer ses poisons, invoque l’Hydre parmi les serpents maléfiques ; Virgile, dans l’*Enéide*, la place avec d’autres monstres aux portes de l’Hadès pour en défendre l’entrée.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »
- Carte « Les travaux d’Héraclès »

📖 Le deuxième des travaux qu’Eurysthée ordonna à Héraclès fut de tuer l’Hydre de Lerne. Nourrie dans les marais de Lerne, cette créature monstrueuse sortait dans les champs : elle ravageait le pays et détruisait les troupeaux. D’une grandeur démesurée, elle possédait neuf têtes, dont huit étaient mortelles et la neuvième immortelle. Héraclès, qui était monté sur son char, conduit par Iolaos, arriva à Lerne, où il fit arrêter ses chevaux. Il trouva l’Hydre sur une petite colline, près des sources de la fontaine Amymone, où était son repaire ; il la força à en sortir en lui lançant des flèches enflammées. Il la saisit alors et l’arrêta : mais le monstre s’entortilla autour d’un de ses pieds et réussit à l’entraver. Cependant Héraclès brisait ses têtes à coups de massue : en vain, car pour une qu’il abattait, il en renaissait deux. De plus, un crabe énorme vint au secours de l’Hydre et mordit le pied du héros. Celui-ci commença donc par tuer le crabe ; il appela ensuite Iolaos à son aide. Après avoir mis le feu à une partie de la forêt voisine, Iolaos brûlait avec des tisons enflammés les têtes de l’Hydre à mesure qu’elles repoussaient et il les empêchait ainsi de renaître. De cette manière, Héraclès parvint à détruire ces têtes renaissantes ; il enterra celle qui était immortelle sur le chemin qui mène de Lerne à Eléonte et il mit une très grosse pierre dessus. Ensuite il ouvrit le corps de l’hydre et trempa la pointe de ses flèches dans son fiel. Cependant Eurysthée refusa que cet exploit fut compté dans les douze travaux, parce que, disait-il, pour détruire l’Hydre, il avait eu besoin du secours d’Iolaos.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre II, chapitre 5, 2

📖 *Le centaure Nessus a enlevé Déjanire, épouse d'Hercule. Le héros court à leurs trousses.*

Hercule crie :

– Tu ne m'échapperas pas !

L'arc siffle, et la flèche a suivi sa parole. Elle atteint le Centaure en fuite, perce son dos, et traverse son torse : Nessus avec effort la retire. Le sang jaillit de sa double blessure, et se mêle aux poisons de l'hydre dont la flèche est enduite : « Ah, du moins, se dit-il, ne mourons pas sans vengeance ! » Il donne alors à Déjanire sa tunique ensanglantée, comme un don précieux qui peut fixer le cœur de son époux.

Déjanire a appris que son mari est sur le point d'épouser Iole : elle cherche comment empêcher cette infidélité.

Elle décide enfin d'envoyer au héros la tunique que le Centaure a teinte de son sang, et qui rallumera des feux peut-être mal éteints. Elle la confie à Lichas, qui n'en connaît point le danger. Elle-même ignore qu'elle causera son deuil. La malheureuse prie Lichas de porter à son époux ce funeste présent. Hercule le reçoit sans défiance, et du venin de l'hydre il couvre ses épaules. Il versait à ce moment sur le feu l'encens qui montait, avec sa prière, au trône de Jupiter. Soudain le feu sacré échauffe le venin : il circule dans ses veines et pénètre tout son corps. D'abord le vaillant Hercule souffre sans gémir un mal si violent, mais, vaincu enfin par la douleur, il remplit de ses cris terribles les forêts de l'Œta. Il veut soudain rejeter cette robe fatale ; mais partout où il la déchire, il déchire sa chair. Peut-on raconter ce supplice sans horreur ? Ce tissu se colle à sa peau, Hercule ne peut l'arracher sans mettre à nu ses chairs, et ses os puissants. Son sang frémit et bouillonne comme l'eau froide où l'on plonge un fer ardent. Un poison brûlant consume ses entrailles.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IX, vers 126-133 et 152-173

Hygie

Hygie, personnification de la santé, a pour père le dieu de la médecine Asclépios. Elle le seconde dans sa tâche, et paraît plus vénérée et plus connue que ses sœurs Panacée, « qui soigne tout », et Iaso, « remède », considérées sans doute davantage comme des abstractions que comme des divinités incarnées. Toutes luttent contre les Maladies, démons sortis de la jarre de Pandore, enfants de la Nuit, qui viennent miner les humains. Hygie semble d'ailleurs une émanation du pouvoir guérisseur d'Asclépios, plutôt qu'un personnage individualisé : elle ne donne pas lieu au développement d'histoires, mais elle figure souvent dans des groupes statuaires aux côtés de son père : il trône, elle reste debout. Un serpent entre eux deux rampe au sol ; souvent elle tend un gâteau ou un fruit à l'animal sacré, ou lui donne à boire.

📖 O aimable et féconde reine du monde ! Ecoute-moi, Hygie, porteuse de vie, Mère universelle ! Grâce à toi, les noires maladies qui détruisent notre bonheur, disparaissent de notre vie ; toute demeure fleurit et s'épanouit quand tu viens lui redonner la joie. […] L'univers entier désire ta main secourable. Hadès seul, ce fléau de la vie, s'oppose à ta volonté et déteste ton art salutaire. O reine généreuse, de toi vient toujours pour la vie humaine le soulagement, loin du trépas. Les hommes, sans ton soutien, ne réussissent ni travail ni projet. Sans ton aide, Hadès même ne peut prospérer, aucun homme ne devient vieux. Car toi seule, sereine déesse, gouverne toutes choses, reine universelle. Sois bienveillante à tes fidèles et délivre-les des maladies de toutes sortes !

Hymnes orphiques, « Parfum d'Hygie » (texte complet)

📖 Ariphron de Sicyone a fait un péan en l'honneur d'Hygie. Le voici : « Hygie, déesse la plus vénérée des hommes parmi les bienheureux, puissé-je demeurer toujours avec toi le reste de mes jours ! Fais-moi la grâce d'accompagner ma vie. Car si on trouve de la joie dans les richesses, dans les enfants, dans l'exercice du pouvoir royal que les hommes regardent comme le bonheur des dieux mêmes, dans les plaisirs que nous cherchons dans les filets secrets de Vénus, dans le repos après le travail, dans tous les plaisirs que les dieux ont appris aux mortels, ô Hygie, c'est avec toi, déesse bienheureuse, que tout fleurit et que brille le printemps des grâces. Mais sans toi, nul homme n'est heureux. »

Ariphron, Fragment 813 (cité par Athénée, *Le Banquet des sages*, XV, 702a-702b)

Hylas

Fils du roi des Dryopes qui habitent la région du mont Parnasse, et d’une nymphe, Hylas est un adolescent d’une grande beauté, aimé d’Héraclès.

Hylas venait à peine de naître lorsque Héraclès tue son père au cours de l’une de ses nombreuses expéditions. Le héros enlève alors l’enfant et en fait son serviteur favori.

Héraclès et Hylas font partie de l’expédition des Argonautes : au cours d’une escale en Mysie, Héraclès, qui a cassé sa rame, selon certaines versions de la légende, part dans la forêt voisine chercher un arbre pour en fabriquer une autre. Pendant ce temps, Hylas va puiser de l’eau à une fontaine : les NAÏADES qui l’habitent, émerveillées par la beauté de l’adolescent, l’attirent dans l’eau où il se noie. Accablé de douleur par la disparition d’Hylas, Héraclès erre à sa recherche et manque ainsi le départ de l’Argo : le voyage se poursuivra désormais sans lui, car, selon la volonté du destin, l’illustre héros thébain ne devait pas participer à la conquête de la Toison d’or.

Le poète latin Valerius Flaccus brode sur cet épisode en imaginant qu’il est provoqué par Junon,

toujours prête à frapper Hercule, le bâtard de son mari.

➲ Carte « Le voyage des Argonautes »

📖 Enfin, le bel Hylas marchait avec le divin Héraclès, dont il était le compagnon. Un tendre duvet ne brunissait pas encore ses joues blanches au-dessus de son menton de roses. Mais il était encore enfant et il plaisait beaucoup à Héraclès. […]

Les Argonautes font escale en Mysie.

Prenant les cordes avec leurs mains les marins roulèrent les voiles et les lièrent avec des courroies ; ils appuyèrent l'échelle sur la terre et descendirent, poussés par le désir ardent de prendre de la nourriture. A l'entour apparut la colline d'Arganthe et ses sommets élevés. Hercule se précipita aussitôt vers les bois ténébreux, tenant dans ses mains son arc et ses flèches à trois pointes, pour se livrer au plaisir de la chasse, et pour apporter à ses compagnons un souper agréable, ou des sangliers ou une génisse ornée de cornes, ou un chevreau sauvage. Comme il s'égare, Hylas sort du navire et le suit ; mais lui-même se perd sur une route tortueuse : il erre dans la forêt et arrive à la grotte des nymphes champêtres. Celles-ci sont frappées d'admiration en le voyant dans la fleur de l'adolescence et semblable aux dieux : elles le retiennent afin qu'il devienne immortel au milieu d'elles et qu'il vive éternellement sans connaître la vieillesse.

Poèmes attribués à Orphée, L'*Argonautique*, vers 224-227 et 632-646

📖 Pendant ce temps le jeune Hylas, attentif à préparer le repas de son maître, s'était écarté de la troupe : tenant un grand vase d'airain, il cherchait une claire fontaine pour y puiser de l'eau. Héraclès l'avait accoutumé dès l'enfance à le servir, lorsque après avoir tué son père Théodamas, il l'avait enlevé de la maison paternelle. Théodamas, qui habitait autrefois la Dryopie, était occupé à labourer son champ et conduisait tristement sa charrue : Héraclès, qui ne cherchait qu'un prétexte de faire la guerre aux Dryopes pour les punir de leurs brigandages, lui demanda fièrement l'un de ses bœufs et, sur son refus, le massacra lui-même impitoyablement. Mais pourquoi m'arrêter à ce récit ? Hylas, conduit par le hasard, arriva au bord d'une fontaine qu'on appelle « les Sources ». […]

Emporté au fond de l'eau par une Naïade qui s'est éprise de lui, Hylas pousse des cris perçants.

L'Argonaute Polyphème, qui était éloigné des autres et attendait le retour d'Héraclès, fut le seul qui les entendit. Il courut aussitôt du côté de la fontaine. […] En vain il parcourt en criant tous les lieux aux alentours, rien ne répond à ses cris : craignant qu'Hylas ne soit devenu la proie des bêtes féroces ou n'ait été enlevé par des brigands, il tire son épée pour voler à son secours, s'il le peut. Tandis qu'il courait ainsi en faisant briller son épée dans l'obscurité, il rencontra Héraclès qui retournait à grands pas vers le vaisseau. Il le reconnaît et, tout hors d'haleine, il lui adresse ces mots :

– Camarade, je vais t'annoncer un bien triste accident. Hylas est allé puiser de l'eau à une fontaine et il ne reparaît pas. Des voleurs ou des bêtes féroces ont dû se jeter sur lui : j'ai entendu ses cris et je ne sais rien de plus.

Tandis qu'Héraclès écoutait ces paroles, une sueur abondante coulait de son front et son sang bouillonnait dans ses veines. Enflammé de colère, il jette aussitôt le sapin qu'il portait et suit en courant le chemin qui se présente à lui. Comme un taureau, piqué par un taon, s'échappe du pâturage, et, fuyant loin des bergers et du troupeau, s'arrête quelquefois, lève sa tête altière, et, pressé par la douleur, pousse d'effroyables mugissements, ainsi Héraclès, emporté par sa fureur, tantôt courant avec rapidité, tantôt suspendant sa course, répète avec des cris perçants le nom de son cher Hylas. Cependant l'étoile du matin brillait sur la cime des montagnes, les vents propices commençaient à

souffler, et Tiphys, le pilote de l'Argo, pressait ses compagnons de partir. Obéissant à ses conseils, ils montent aussitôt sur le vaisseau, lèvent l'ancre et retirent les câbles. Le vent enfle la voile, et déjà ils doublent avec joie le promontoire de Poséidon. L'aurore vermeille éclairait le ciel de ses feux. On voyait au milieu des vertes campagnes reluire les sentiers poudreux et briller les champs couverts de rosée. Les Argonautes s'aperçoivent alors de l'absence de leurs compagnons. Une violente querelle s'élève aussitôt parmi eux. On n'entend de tous côtés que plaintes et que clameurs. Tous se reprochaient mutuellement d'avoir si promptement mis à la voile et laissé à terre le plus vaillant héros de la troupe.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant I,
vers 1207-1222 et 1240-1286

Hyménée

Comme son nom l’indique, Hyménée est le dieu qui protège l’hymen : il apparaît comme la personnification du chant qui accompagne les mariages avec l’invocation *Hymen*, *Hymenaios* en grec.

Selon les traditions, Hyménée est le fils d’une Muse (Calliope, Clio ou Uranie) et d’Apollon, ou de Dionysos et d’Aphrodite. Artistes et poètes le représentent comme un jeune homme d’une très grande beauté, blond, couronné de fleurs, conduisant le cortège nuptial un flambeau à la main. Il porte un vêtement « couleur de safran » : c’est la couleur jaune doré caractéristique du voile porté par les jeunes mariées à Rome.

> 🕮 *Après la chute de Troie, Cassandre se met à délirer en apprenant qu’elle échoit comme part de butin à Agamemnon qui veut faire d’elle sa concubine.*
>
> CASSANDRE. – Faites place, attention ! Je porte la torche sacrée, je l’agite : voyez, j’éclaire ce temple de sa lumière ! O Hymen ! ô seigneur Hyménée ! Louange à l’époux, louange à moi aussi qui entre en fiancée au lit du roi d’Argos, ô Hymen ! ô seigneur Hyménée ! Ma mère, puisque, vouée au deuil et aux larmes, tu déplores sans cesse la mort de mon père et la ruine de notre patrie, c’est à moi d’allumer pour mes noces le flambeau sacré et d’en faire briller l’éclat, ô Hymen ! ô Hyménée ! Répands la lumière, ô Hécate, comme c’est l’usage, dans les noces d’une vierge, et que tes pieds frappent la terre en cadence. […] Hymen ! Hyménée ! Hymen ! Il faut rire et danser, ma mère, et par

amour pour moi régler ton pas sur ma cadence. Que vos voix réunies s'élèvent en l'honneur d'Hyménée, que vos chants et vos cris joyeux célèbrent le bonheur de l'épouse ! Venez, filles de Troie, revêtez vos robes de fête, venez chanter mes noces glorieuses et l'époux que les destins m'ont choisi !

Euripide, *Les Troyennes*, vers 308-340

📖 *Aphrodite a envoyé la Charite Aglaé chercher son fils Eros : il est en train de jouer au cottabe, un jeu qui consiste à faire tourner une coupe et à lancer quelques gouttes de vin sur une cible donnée.*

Aglaé découvre Eros auprès de la cime dorée de l'Olympe, lançant avec la coupe les gouttes du nectar. Près de lui se tient Hyménée à la belle chevelure, le tendre adolescent compagnon de ses jeux : Hyménée présente une sphère arrondie, habile ouvrage de sa mère Uranie, dont l'esprit sublime connaît le cours des astres ; il en fait le prix de la lutte. Le volage Eros offre de son côté le superbe collier d'or que porte sa mère Aphrodite, la déesse marine : c'est la récompense émaillée et étincelante du vainqueur. Le bassin d'argent est dressé pour le défi ; la cible à atteindre est une statue d'Hébé versant le vin qui se trouve au centre. Le charmant Ganymède, l'échanson de Zeus, est l'arbitre : il tient dans ses mains la couronne. Il s'agit de lancer la joyeuse liqueur par diverses évolutions des doigts, soit en les dressant, soit en les réunissant dans la paume des mains, ou en les entrelaçant les uns aux autres. La gracieuse lutte s'établit et le sort désigne en premier Hyménée à la molle chevelure : il prend la coupe, fait voler en l'air bien haut les gouttes du nectar et passe au-dessus du bassin. Il ne fait pas honneur à la Muse sa mère, car la liqueur échappée de la coupe traverse l'air, s'écarte et va frapper le bord du bassin ; là, elle bondit et rejaillit sur le visage de la statue, dont la tête muette, atteinte à son sommet, ne rend aucun son.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, Chant XXXIII, vers 64-89

Hypnos, le Sommeil

Fils d'Erébos (Erèbe) et de Nyx (Nuit), Hypnos est la personnification du sommeil (*hypnos* en grec) ; il a pour frère jumeau Thanatos, la personnification de la mort. Souvent représenté comme un jeune homme ailé, Hypnos ne cesse de parcourir la terre et endort tout sur son passage. A la demande d'Héra, il plonge Zeus dans le sommeil pour permettre à Poséidon d'intervenir en faveur des Grecs pendant la guerre de Troie. Avec son frère Thanatos, il transporte en Lycie le corps du vaillant Sarpédon tombé sous les remparts de Troie ; enfin il accorde à Endymion dont il est amoureux le don de dormir les yeux ouverts pour pouvoir regarder sans cesse son amant. Hypnos passe pour avoir mille enfants, dont le célèbre Morphée ; les poètes lui attribuent diverses demeures : l'île de Lemnos pour Homère ; les Enfers selon Virgile ; le rivage lointain des Cimmériens, près du pays des morts, chez Ovide, qui lui prête un palais enchanté où tout dort.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 On dit que le souverain Jupiter, lorsqu'il créa dès l'origine les choses humaines, partagea d'un seul coup toute la durée du temps en deux parties entièrement égales ; qu'il revêtit l'une de lumières, l'autre de ténèbres ; qu'il leur donna le nom de jour et de nuit, et qu'il attribua le repos à la nuit et les affaires au jour. Alors le sommeil n'était pas encore né, et tous passaient leur vie sans fermer l'œil ; mais on avait promulgué un repos nocturne qui tenait lieu de sommeil à ces êtres éveillés. Peu à peu dans la suite, comme l'esprit de l'homme est remuant, avide de mouvement et d'action, on dépensait le jour et la nuit en travail, sans réserver même une heure au repos. Alors, on raconte que Jupiter, voyant que la nuit n'arrêtait ni les querelles ni les assignations, qu'on plaidait même la nuit, résolut en son cœur de confier à l'un de ses frères le soin de veiller à la nuit et au repos des hommes. Neptune s'excusa sur la multitude et l'importance de ses travaux maritimes ; sans lui, les flots engloutiraient toutes les terres avec les montagnes, ou les vents déchaînés bouleverseraient la nature dans ses fondements, et arracheraient jusqu'en leurs racines les forêts et les moissons. Pluton, de son côté, disait qu'il avait peine, à force de travaux, à force de soins, à retenir sous le joug les divinités infernales ; à comprimer l'Achéron dans son rempart de fleuves, de marais et d'étangs stygiens. […] Alors, Jupiter prend le parti de créer le Sommeil, le range au nombre des dieux, le prépose à la nuit et au repos, et lui confie les clefs des yeux. Jupiter prépare aussi de ses propres mains des sucs d'herbes avec lesquels le Sommeil pourrait assoupir les cœurs des hommes. Des herbes de sécurité et de volupté furent apportées de la forêt du ciel ; mais on demanda aux prairies de l'Achéron l'herbe de mort. Il exprima de ce suc de mort une goutte aussi petite que l'est d'ordinaire une larme qu'on dissimule. Arrose de ce suc, dit-il, les enveloppes des yeux des hommes ; tous ceux qui en auront été arrosés succomberont aussitôt, et resteront tout à coup étendus et immobiles sous le poids de tes forces. Cependant ne crains rien, car ils vivront, et, peu après, lorsqu'ils seront éveillés, ils se relèveront. Après cela, Jupiter ajusta au Sommeil deux ailes qu'il lui attacha, non aux talons comme à Mercure, mais aux épaules comme à l'Amour ; car ce n'est point chargé d'une parure aux pieds ou aux talons, lui dit-il, que tu dois te précipiter sur les prunelles et les paupières des hommes avec le fracas d'un char ou le frémissement du cheval, mais tu voltigeras doucement et

mollement avec la plume tranquille de l'hirondelle, et non avec l'aile agitée de la colombe. En même temps, pour rendre le Sommeil plus agréable aux hommes, il lui remet une foule de songes délicieux, appropriés aux passions de chacun ; en sorte que l'amateur en sommeillant pût contempler l'histrion, entendre le joueur de flûte, encourager l'écuyer dans sa course ; que le soldat vainquît en songe, et qu'en songe l'empereur triomphât, et que le voyageur revînt en songe dans ses foyers. Ces songes se changent la plupart du temps en réalités.

Fronton, *Lettres à Marc Aurèle*, « Sur les vacances à Alsium », III, 9-13

📖 *Pendant la Guerre de Troie, Héra vient trouver le Sommeil pour lui demander d'endormir son époux après qu'ils auront fait l'amour. Elle compte ainsi empêcher Zeus de favoriser les Troyens.*

Le Sommeil invincible répond alors à la demande d'Héra :

– Héra, vénérable déesse, fille du grand Cronos, si c'était un autre des dieux éternels, je n'aurais pas de peine à l'endormir, fût-ce même Océan, le fleuve au large cours qui se trouve être le père de toutes choses. Mais Zeus, fils de Cronos, je ne peux pas l'approcher ni l'endormir, à moins que lui-même ne m'y invite. Une autre fois déjà, cela m'a coûté cher d'obéir à tes ordres : une belle leçon ! C'était le jour où le fils de Zeus, le fougueux Héraclès, revenait d'Ilion, après avoir saccagé la ville des Troyens. Souviens-toi : j'ai endormi l'esprit de Zeus, le maître qui porte l'égide, en l'enivrant grâce à mes effluves invincibles. Mais toi, perfidement, tu en as profité pour déclencher tous les malheurs contre ce héros que tu ne supportes pas parce qu'il est le fils d'une autre. Tu as déchaîné les souffles des vents terribles sur la mer pour emporter Héraclès bien loin de tous ses amis, vers la riante île de Cos. A son réveil, Zeus était furieux : il s'en est pris à tous les dieux à travers son palais, mais c'était surtout moi qu'il cherchait ! Il m'aurait fait à jamais disparaître, en me jetant du haut du ciel dans la mer, si la Nuit, qui dompte les hommes et les dieux, ne m'eût sauvé. Je suis allé la trouver en suppliant, et Zeus s'est calmé, tout irrité qu'il fût, parce qu'il avait peur de déplaire à la Nuit, toujours prompte à venir. Et maintenant, tu me demandes encore l'impossible !

Homère, *Iliade*, Chant XIV, vers 241-262

📖 Il est, près du pays des Cimmériens, une caverne profonde, creusée dans les flancs d'une montagne : c'est la demeure mystérieuse du Sommeil paresseux. Soit qu'il se lève à l'orient, soit qu'il arrive au milieu de sa carrière, soit qu'il se plonge dans les flots, jamais Phébus n'y lance ses rayons. La terre, à l'entour, exhale de sombres brouillards ; ces lieux ne sont éclairés que par la lueur douteuse d'un éternel crépuscule. Là, jamais l'oiseau vigilant à la crête de pourpre n'appela l'Aurore de ses chants ; jamais les chiens si attentifs au bruit, jamais l'oie, plus attentive encore, ne troublèrent le silence par leurs appels ; jamais ni le rugissement des bêtes féroces, ni les bêlements des troupeaux, ni le froissement des feuilles agitées par le vent, ni les cris de l'homme ne s'y firent entendre : c'est l'empire du muet repos. Seulement, du fond de la caverne, un ruisseau plein de l'eau du Léthé coule sur les cailloux qui bruissent, avec un murmure dont la douceur invite au sommeil. A l'entrée croit une moisson de pavots et d'innombrables herbes soporifiques : la Nuit en exprime le suc et le répand avec son humidité sur la terre obscure. Là, pas de porte qui grince en tournant sur ses gonds : rien ne défend l'entrée, nul gardien ne veille sur le seuil. Au milieu s'élève un lit d'ébène, rempli d'un épais duvet et couvert d'un noir tissu où le dieu repose ses membres alanguis. Autour de lui sont étendus çà et là les Songes aux formes vaines, en nombre égal aux épis que mûrit l'automne, aux feuilles des forêts, aux grains de sable que la mer rejette sur ses rivages. Iris entre et de ses mains écarte les Songes qui lui ferment le passage : la sombre demeure resplendit des feux de sa robe étincelante. Le dieu essaie d'ouvrir ses paupières appesanties. […] Iris ne pourrait plus longtemps supporter l'épaisse vapeur qui l'entoure : déjà elle sentait le sommeil se glisser dans ses membres ; elle s'envole et retourne au ciel sur l'arc brillant qui l'amena.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XI, vers 592-632

I

Icare

Fils de Dédale, le célèbre architecte de Minos, et d’une esclave du roi de Crète, Icare est surtout célèbre pour son vol et sa chute.

Après la mort du Minotaure tué par Thésée qui a pu sortir du labyrinthe grâce au fil d’Ariane fourni par Dédale lui-même, Minos, furieux, emprisonne père et fils dans l’édifice aux couloirs inextricables. Dédale fabrique alors des ailes qu’il fixe sur leurs épaules avec de la cire et tous deux s’envolent non sans que le père ait recommandé au fils turbulent de ne voler ni trop haut ni trop bas. Mais l’orgueil pousse Icare à désobéir : il s’approche tant du soleil que la cire fond et l’imprudent est précipité dans les flots de la mer Egée, non loin de l’île de Samos, appelée depuis mer Icarienne.

Le mythe d’Icare n’a cessé de nourrir les rêves de l’homme désireux de voler pour conquérir les airs et l’espace.

📖 Dédale a un fils, Icare, qui joue auprès de lui : tantôt il court en riant pour attraper le duvet que fait voler la brise, tantôt il s'amuse à faire fondre la cire entre ses doigts. Le petit garçon retarde le merveilleux travail de son père : le malheureux ! il ne savait pas qu'il était en train de manier les instruments de sa perte ! Dès que Dédale a achevé son ouvrage, il fixe deux ailes sur son propre dos, les agite en prenant bien soin d'équilibrer son corps et se met à voler dans les airs. Il procède ensuite à la même opération avec son fils, tout en veillant à lui donner les instructions indispensables : « Icare, je t'en prie, lui dit-il, tiens-toi toujours à mi-hauteur dans le ciel ! Si tu descends trop bas, tu frôleras la mer et les embruns alourdiront dangereusement tes ailes ; si tu montes trop haut, le soleil fera fondre la cire qui les tient fixées sur tes épaules. Vole entre les deux ! Fais comme moi et suis la route que je vais prendre ! »

Pendant qu'il attache les ailes sur le dos d'Icare et qu'il lui donne ses derniers conseils, le vieux Dédale ne peut pas s'empêcher de pleurer : ses mains tremblent. Il embrasse son fils. Hélas ! il ne sait pas que c'est pour la dernière fois ! Bientôt il s'élève dans les airs ; inquiet, il vole devant son enfant, comme l'oiseau qui fait sortir sa couvée de son nid et dirige son premier essor. Dédale encourage Icare ; il lui montre comment se servir de ses ailes, il n'arrête pas de se retourner vers lui pour le regarder voler. Un pêcheur qui était en train d'installer ses lignes sur le rivage, un berger appuyé sur son bâton en haut d'une colline, un laboureur qui conduisait sa charrue dans son champ les voient passer au-dessus de leur tête : ils sont stupéfaits. Saisis d'admiration, ils prennent ces hommes capables de voler pour des dieux.

Déjà Dédale et son fils avaient dépassé Délos et Paros, ils avaient laissé Samos sur leur gauche ; sur leur droite s'étendaient Lébynthos et Calymné. Mais voilà que le jeune Icare, enivré par le plaisir de voler, oublie toute prudence. Il veut monter toujours plus haut, abandonne son guide, et se dirige vers les zones les plus élevées de la voûte céleste. Cependant, la proximité du soleil ramollit la cire qui attache ses ailes. Trop tard ! la cire est fondue ! Icare agite ses bras nus : privé des ailes qui le soutenaient, il n'a plus de prise dans l'air. Il crie, il appelle son père, et tombe dans les flots couleur d'azur. Depuis la mer qui l'a englouti porte son nom.

Cependant son père – le malheureux qui n'était déjà plus père – continue de voler en criant : « Icare ! Icare ! où es-tu ? où dois-je te chercher ? » Il criait encore quand il aperçoit des plumes qui flottent sur l'eau. Alors Dédale maudit cet art qui a fait sa gloire et qui a tué son fils ; il recueille son corps et lui dresse un tombeau sur le rivage. La terre où Icare est enseveli reçoit aussi son nom.

Ovide, *Métamorphoses,* Livre VIII, vers 195-235

Idoménée

Petit-fils de Minos et de Pasiphae, Idoménée est roi de Crète.

Lié par le serment que tous les prétendants d'Hélène ont prêté à Tyndare, il conduit le contingent crétois engagé dans la guerre de Troie avec quatre-vingts navires. Il se distingue sur le champ de bataille et figure parmi les neuf chefs grecs qui se proposent d'affronter Hector en combat singulier pour mettre un terme au conflit. Enfin, il fait partie des guerriers qui se dissimulent dans le cheval de bois pour pénétrer dans Troie.

Si le retour d'Idoménée dans sa patrie passe pour être l'un des plus heureux, selon l'*Odyssée*, les traditions varient sur les événements de sa vie : pour les uns, il règne tranquillement sur la Crète ; pour d'autres, un vœu imprudent fait à Poséidon l'oblige à sacrifier son fils dès son arrivée.

On rend aussi Idoménée responsable de la réputation légendaire des Crétois tenus pour un peuple de menteurs : en effet le roi de Crète aurait provoqué la colère de Médée parce qu'il ne lui avait pas décerné le prix de beauté qu'elle se disputait avec

Thétis, ce qui aurait poussé la magicienne à maudire les Crétois en les vouant au mensonge perpétuel.

📖 Fils de Deucalion, lui-même fils de Minos, Idoménée, roi de Crète, fut pris dans une tempête lors de son retour après la chute de Troie. Il fit le vœu qu'il sacrifierait la première chose qui viendrait à lui à son arrivée. Et il arriva que ce fut son propre fils qui vint le premier à sa rencontre. Alors, selon les uns, il l'immola, selon d'autres, il voulut seulement l'immoler, mais, comme une épidémie de peste s'était déclarée, il fut chassé par ses concitoyens. C'est pourquoi il vint s'établir sur le promontoire de Sallente, en Calabre, dont il fit son royaume ; juste à côté de celui-ci, il fonda une ville.

Maurus Servius Honoratus, *Commentaires sur l'*Enéide *de Virgile*, commentaire au vers 121 du Livre III

Idothée

Fille de Protée, le « Vieux de la mer », Idothée aide Ménélas, égaré près des côtes de l’Egypte, à obtenir un oracle de son père.

📖 Après s’être enfoncée dans le vaste sein de la mer, Idothée en rapporte les peaux de quatre phoques fraîchement écorchés : c’était un piège qu’elle tendait à son père. Elle creuse des lits dans le sable au bord de la mer, s’assied et attend. Nous ne tardons pas à arriver près d’elle : elle nous fait coucher l’un à côté de l’autre et sur chacun de nous étend une peau de phoque pour nous cacher. C’est le moment le plus désagréable de notre embuscade : l’insupportable odeur de ces phoques, nourrissons de la mer, nous suffoque. Qui pourrait, en effet, se coucher à côté d’un monstre marin ? Mais la déesse sait nous soulager en préparant un cordial énergique : elle met sous le nez de chacun de nous un peu d’ambroisie dont le suave parfum détruit l’odeur exhalée par cette espèce de baleines. Nous attendons toute la matinée, le cœur plein de courage. Les phoques en troupeau sortent de l’eau salée : ils se couchent les uns à côté des autres et s’endorment sur le rivage où se brise la mer. Au milieu du jour, le Vieillard de la mer sort à son tour des flots ; il retrouve ses phoques bien gras : il les passe en revue et les compte un par un. C’est nous qu’il compte les premiers, sans rien soupçonner ; puis il se couche lui aussi. Nous nous élançons alors en poussant de grands cris et nous l’enserrons dans nos bras vigoureux. Mais le Vieillard n’a rien oublié de l’art de la ruse. Il se changea d’abord en lion à la crinière épaisse, en dragon, en panthère, en sanglier énorme ; il se transforme encore en eau vive et en arbre à haute feuillée. Mais nous le tenons bien ferme, sans faiblir, le cœur plein de courage.

Homère, *Odyssée*, Chant IV, vers 435-459

Ino

Ino est une princesse, fille de Cadmos, le roi mythique de Thèbes, et d'Harmonie, la fille adultérine d'Aphrodite et Arès. Elle est née sous de mauvais auspices, puisque lors du mariage de sa mère, Héphaïstos le mari trompé d'Aphrodite a offert à Harmonie un collier maudit, qui devait apporter le malheur à sa descendance. Elle est la sœur de Sémélé, mère de Dionysos, pour laquelle la malédiction se réalise rapidement : amante mortelle de Zeus, elle est foudroyée lorsqu'il lui apparaît dans toute sa gloire.

L'histoire d'Ino est marquée par la jalousie, la sienne ou celle de Héra, l'épouse maintes fois trompée mais toujours aussi jalouse de Zeus. Elle sera le sujet de nombreuses tragédies, presque toutes perdues.

Ino épouse Athamas, roi de Thèbes, qui a déjà un fils, Phrixos, et une fille, Hellé, d'un premier lit. Ensemble, ils ont deux autres fils, Léarque et Mélicerte. Dans une première version du mythe, elle monte une intrigue particulièrement tortueuse contre son beau-fils : elle persuade les femmes de Thèbes de faire griller les grains prévus pour les semailles,

provoquant ainsi une famine ; Athamas envoie un émissaire à Delphes consulter l'oracle, mais Ino l'intercepte et lui fait dire qu'il faut sacrifier Phrixos à Zeus. L'émissaire révèle le complot et Athamas se rend compte de la turpitude de sa nouvelle épouse. Fou de rage, il tue Léarque, poursuit Ino et, d'après certaines sources, met à bouillir Mélicerte ; Ino l'arrache à la marmite fumante, s'enfuit et se précipite dans la mer avec lui.

Dans la deuxième version, les ennuis commencent vraiment quand Ino recueille et allaite son neveu Dionysos pour le soustraire à la jalousie d'Héra. Celle-ci découvre la cachette du bébé et, pour les punir, frappe Athamas et Ino de folie meurtrière. L'un, prenant son aîné pour un cerf ou un lionceau, le tue à la chasse ; l'autre se précipite dans la mer du haut d'une falaise avec son cadet dans les bras.

Ino et Mélicerte sont recueillis par les Néréides et deviennent des divinités marines sous le nom de Leucothée et Palaimon. Désormais bienveillants, ils ont le pouvoir d'apaiser les tempêtes et viennent en aide aux marins. Ainsi, Leucothée sauve Ulysse après son naufrage en l'entourant d'un bandeau magique qui le maintient à flot, comme une bouée.

D'après une autre tradition, Ino est transportée par un dauphin dans l'isthme de Corinthe, où Sisyphe,

frère d’Athamas, enterre son corps. Il fonde les Jeux Isthmiques en mémoire de Mélicerte.

Généalogie « Les Labdacides »

📖 *Athamas est devenu fou.*

Dans sa frénésie pour la chasse, Athamas se précipite en courant vers les collines. Là, il prend son fils pour un cerf : l’arc tendu, il s’approche et prend par surprise Léarque dans lequel il ne voit qu’un jeune cerf aux bois ramifiés tout semblable aux hôtes des forêts ; celui-ci se met à fuir ; et comme, dans sa frayeur, il accélère sa course, le père, ajustant de ses mains furieuses une flèche ailée, arrête d’un trait assassin son jeune enfant. Puis il tranche de son couteau cette tête qu’il ne reconnaît pas car ses illusions en ont fait un cerf, et palpant le duvet de sa joue sanglante dans son visage sans vie, il sourit à l’aspect de cette noble proie. Ensuite il bondit dans un nouvel accès de rage, et poursuit la mère en abandonnant Léarque palpitant encore et sans sépulture. Il roule des yeux terribles, aucune des suivantes n’ose s’approcher de lui. Il traverse en courant les sept salles de son palais, appelant à grands cris son enfant qu’il vient d’égorger. Il ne trouve que le petit Mélicerte, qu’on vient de rentrer ; alors il place sur le feu une marmite brûlante, et met son fils dedans. Le feu flambe, le chaudron meurtrier bouillonne sous la vapeur de l’eau. Mélicerte appelle son père à grands cris. Personne ne vient à son secours ; alors sa mère Ino se précipite, l’enlève de la marmite ébouillanté et à demi consumé ; elle s’enfuit avec lui à toutes jambes, rapide comme le vent. Elle soulève en courant la poussière de la blanche plaine, et reçoit ainsi le nom de Leucothée, la blanche déesse.

D’abord en vain, Athamas furieux se lance dans une course folle à la suite d’Ino qui le devance à travers les montagnes. Mais, quand son effroyable époux la rattrape d’un pas chancelant et incertain, l’infortunée est acculée au bord de la mer, les pieds dans l’eau ; elle se lamente sur son fils qui pleure et adresse d’amers reproches à Zeus […].

Les jambes tremblantes, elle s’élance dans la mer et y plonge rapidement avec son fils ; le dieu aux cheveux couleur de mer ouvre les

bras pour accueillir Leucothée qu'il admet parmi les divinités des flots. Elle devient Ino de la mer, une Néréide qui secourt les marins égarés, et préside au calme des ondes.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, poème 10,
vers 51-125

📖 Ulysse finissait à peine de parler, quand une vague énorme s'écrase sur lui : avec un élan terrible, elle fait tournoyer le radeau, puis le retourne. Ulysse tombe loin de son embarcation : le gouvernail lui a échappé des mains. Tous les vents réunis soufflent en tempête : ils cassent le mât en deux, ils arrachent les voiles et les emportent très loin. Ulysse lui-même reste longtemps englouti dans l'eau : sous l'assaut des grandes lames qui déferlent, il n'arrive pas à remonter à la surface ; il est alourdi par les vêtements que lui avait donnés la divine Calypso… Il émerge enfin, recrache l'eau salée qui lui ruisselle sur la tête. Mais, malgré sa détresse, il n'oublie pas son radeau et il s'élance alors à sa poursuite en nageant au milieu des vagues. Il réussit à le rattraper, à monter dessus et à s'asseoir sur les planches, pour échapper à la noyade. Des vagues énormes le ballottent dans tous les sens, au gré des courants. Comme à l'automne Borée chasse par les plaines les broussailles desséchées, de même les vents chassent çà et là le radeau sur la mer. Tantôt le Notos le pousse vers Borée, tantôt l'Euros le jette au Zéphyr pour qu'il l'emporte.

La fille de Cadmos l'aperçoit, Ino aux belles chevilles, qui était autrefois une mortelle douée de la parole. Maintenant elle se nomme Leucothée et partage les honneurs des dieux dans les abîmes de la mer. Elle a pitié d'Ulysse qui erre à la dérive, accablé de maux. Elle émerge des profondeurs sous la forme d'une mouette en vol, et se pose sur le radeau bien ficelé. Elle dit à Ulysse :

– Malheureux, pourquoi donc Poséidon, l'Ebranleur de la Terre, est-il si fâché contre toi ? Pourquoi te fait-il toutes ces misères ? Mais il ne pourra pas te faire périr, si grande envie qu'il en ait. Fais bien ce que je te dis, car tu ne sembles pas manquer de bon sens. Enlève tes vêtements, laisse les vents emporter ton radeau et tâche de revenir à la nage vers la terre des Phéaciens, où ton destin est de trouver le salut. Tiens, étends ce bandeau immortel sur ta poitrine. Avec cela, tu n'as

plus à craindre de souffrir ni de mourir. Mais, dès que tes mains toucheront le rivage, dénoue-le, jette-le dans la mer vineuse, loin des terres et éloigne-toi.

La déesse lui donne son bandeau puis elle plonge dans la mer ondoyante sous la forme d’une mouette, et le sombre flot la recouvre aussitôt.

Homère, *Odyssée*, Chant V, vers 313-353

Io

Io, fille du fleuve Inachos, princesse argienne, appartient au troupeau nombreux des maîtresses de Zeus. Elle s’y distingue en ce que c’est elle, et non son illustre amant, qui subit une métamorphose. Cette nymphe, chère aux cruciverbistes, connaît une longue série d’épreuves et de souffrances avant de pouvoir vivre en paix.

Zeus, épris de la belle, l’étreignait précisément au moment où sa jalouse épouse, Héra, le surprend. Il transforme promptement Io en une blanche génisse et joue les innocents. Héra, qui n’est pas dupe, réclame en cadeau cette bête magnifique et, pour la tenir à l’écart de Zeus, la fait garder par Argus aux cent yeux. Io souffre et se plaint ; Zeus, ému, envoie Hermès la délivrer en tuant Argus. Alors Héra, toujours courroucée, envoie un taon harceler la génisse. Folle de douleur, elle galope des jours durant, longeant le golfe auquel elle donne son nom (la mer Ionienne), traversant à la nage le détroit qui depuis s’appelle *Bosphore*, « le passage de la vache ». Eschyle la fait même remonter au nord jusqu’au lointain mont du Caucase où Prométhée reste enchaîné. Les deux victimes de Zeus peuvent se

comprendre… Elle parcourt l'Asie et parvient enfin en Egypte où Zeus lui redonne forme humaine. Sur les rives du Nil, elle donne naissance à leur fils, Epaphos. Celui-ci sera longtemps poursuivi par la vindicte d'Héra qui l'enlève et le cache ; Io part en une nouvelle quête, cette fois pour retrouver son enfant. Sauvé par Zeus, Epaphos devient roi d'Egypte, Io est transformée en étoile. Sa descendance reviendra plus tard en Grèce, et fondera les maisons royales de Thèbes (Cadmos) et Argos (Danaos).

- Généalogie « Les Labdacides »

📖 *Io révèle au chœur des Océanides l'origine de son malheur.*

IO. – Sachez donc ce que vous désirez apprendre, bien qu'il m'en coûte de raconter la cause et du fléau dont le ciel m'accable, et de l'altération de mes traits. Jeune fille, des songes me visitaient sans cesse ; une voix flatteuse me disait : « Nymphe trop heureuse, pourquoi t'obstiner à garder ta virginité, quand tu peux former l'hymen le plus glorieux ? C'est pour toi que Jupiter brûle du feu du désir ! Fille d'Inachos, ne dédaigne point le lit de Jupiter : va dans les plaines fertiles de Lerne, dans les pâturages que ton père arrose, et contente l'œil amoureux du Dieu qui t'adore. » Infortunée ! Tels étaient les songes qui m'occupaient chaque nuit.

Inachos, à qui Io a confié ses songes, consulte les oracles de Dodone et de Delphes : ils lui imposent de chasser sa fille, faute de quoi toute sa race sera détruite.

IO. – D'après cet oracle d'Apollon, mon père me repousse de sa demeure, et m'exile. C'était malgré lui, malgré moi ; mais le pouvoir de Jupiter le forçait à cette violence. Aussitôt, ma raison et mes traits

s’altérèrent ; ces cornes, que tu vois, s’élevèrent sur mon front : un taon me perça de son dard aigu ; d’un bond furieux, je m’élançai vers les flots salutaires de Corinthe et la source de Lerne. Un pâtre, enfant de la Terre, l’impitoyable Argus, me suivit ; de ses yeux innombrables il observait tous mes pas. Un coup inattendu l’a privé subitement de la vie ; mais le taon, ce fléau divin, me chasse de contrée en contrée. Voilà jusqu’à présent mon sort ; si tu sais ce qui me reste à souffrir, déclare-le-moi.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 640-677

📖 Le ressentiment de Junon n’est sans doute pas encore apaisé, depuis le jour où une femme devint génisse, et de génisse déesse ; mais c’est être assez vengée, qu’une tendre jeune fille ait mugi, et que, belle naguère, elle ne puisse plus charmer Jupiter. La génisse nouvelle s’arrêta sur les rives du fleuve, son père, et vit dans les eaux des cornes inconnues sur sa tête. Elle s’efforce de parler ; sa bouche pousse un mugissement plaintif ; sa forme, sa voix l’épouvantent. Pourquoi cette fureur, malheureuse ? Pourquoi te contempler dans l’onde ? […] Toi, l’amante du grand Jupiter, toi que sa sœur a craint, tu assouvis avec de l’herbe et des feuilles ta faim devenue insatiable : tu bois à une source, tu considères avec stupeur ta figure ; et tu crains qu’elles ne te blessent, ces armes que tu portes. […] Tu reposes nue sur la terre nue. Tu cours à travers les mers, à travers les terres, et les fleuves tes parents ; la mer, les fleuves, la terre te livrent un passage. Qui te fait fuir ainsi ? Pourquoi, Io, errer sur la vaste étendue des mers ? Tu ne pourras te dérober à ta propre vue. Fille d’Inachos, où cours-tu ? Tu ne fais, en te fuyant, que te suivre ! […] Le Nil, qui, par sept embouchures, va se jeter dans la mer, rend à la génisse furieuse le visage qui l’a fait aimer.

Ovide, *Héroïdes*, lettre 14 « d’Hypermnestre à son époux Lyncée », vers 87-110

Iphigénie

Fille aînée d'Agamemnon, roi d'Argos et de Mycènes, et de Clytemnestre, elle est la sœur d'Electre et d'Oreste. Jeune fille digne et innocente, elle est victime du terrible destin qui pèse sur la famille des Atrides.

Alors qu'elle fait route vers Troie sous le commandement d'Agamemnon, la flotte grecque se trouve longuement immobilisée par la brusque absence de vents dans le détroit d'Aulis, sur la côte de Béotie en face de l'île d'Eubée. Le devin Calchas annonce alors que la déesse Artémis, irritée contre le chef de l'expédition qui a tué l'une de ses biches sacrées lors d'une chasse, exige en retour le sacrifice de sa fille Iphigénie pour permettre à la flotte de repartir. Poussé par la troupe des guerriers inactifs et impatients de combattre, surtout par le rusé Ulysse et par son propre frère Ménélas, Agamemnon finit par accepter la terrible décision et fait venir de Mycènes son épouse et sa fille sous le prétexte d'un mariage avec Achille. Ce dernier, furieux d'avoir été trompé, tente en vain de sauver la jeune fille avec l'aide de Clytemnestre. Iphigénie accepte de mourir avec courage et dignité, mais, au moment où elle va être

immolée, Artémis la sauve en lui substituant une biche et l’emmène en Tauride, dans la presqu’île de Crimée aux confins de la Mer Noire, où elle en fait sa prêtresse. Le retour des vents nécessaires à la navigation permet à l’armée grecque de poursuivre son périple.

En Tauride, Iphigénie reste plusieurs années au service de la déesse Artémis dont elle est devenue la prêtresse : elle a pour fonction de sacrifier tous les étrangers qu’un naufrage rejette sur la côte inhospitalière, jusqu’au jour où elle reconnaît deux jeunes gens promis à la mort rituelle : son propre frère, Oreste, et l’ami de celui-ci, Pylade, envoyés en Tauride par l’oracle de Delphes pour expier la mort de Clytemnestre et ramener à Athènes la statue d’Artémis. S’opposant à la barbarie du roi de Taures, Iphigénie parvient à sauver les deux jeunes gens, leur livre la statue et s’enfuit avec eux pour rentrer en Grèce. Elle s’installe alors en Attique pour fonder un sanctuaire consacré à la déesse chasseresse, enfin apaisée et désormais satisfaite de sacrifices symboliques.

Généalogie « Les Atrides »

📖 IPHIGÉNIE. – Pélops, fils de Tantale, étant venu à Pise sur ses chevaux rapides, épousa la fille d’Œnomaos, de laquelle naquit Atrée.

Et les fils d'Atrée furent Ménélas et Agamemnon ; je suis née de celui-ci, moi, Iphigénie, et de la fille de Tyndare. Sur les bords de l'Euripe aux eaux tourbillonnantes, que bouleversent les sombres vents, mon père, pour la cause d'Hélène, comme il le crut, me sacrifia à Artémis dans l'illustre port d'Aulis. Là, en effet, le roi Agamemnon avait rassemblé une flotte de mille nefs grecques, voulant offrir aux Achéens la belle gloire de vaincre Ilion, afin de venger les noces adultères d'Hélène et de plaire à Ménélas. Mais ne pouvant naviguer faute de vent, il eut recours à la divination par le feu, et Calchas dit ceci : « Toi qui commandes cette armée venue de toute la Grèce, Agamemnon, tu n'emmèneras pas les nefs loin de cette terre avant qu'Artémis n'ait reçu en victime ta fille Iphigénie, car tu as voué à la déesse porte-lumière ce que l'année produirait de plus beau. C'est pourquoi ton épouse Clytemnestre a enfanté dans ta demeure une fille qu'il te faut sacrifier. » Il me désignait ainsi, comme étant ce qu'il y avait de plus beau. Par les ruses d'Ulysse, ils m'enlevèrent à ma mère, sous prétexte de me marier à Achille. A peine arrivée à Aulis, je fus portée, malheureuse, au sommet d'un bûcher, et j'allais être tuée par l'épée, quand Artémis m'enleva aux Achéens, et, laissant une biche à ma place, m'emporta, à travers le ciel lumineux, dans ce pays des Taures, où le barbare Thoas est roi d'une terre barbare. Et la déesse Artémis m'a établie sacrificatrice dans ce temple, pour un rite dont elle se réjouit et dont le nom seul est beau. Mais je tais le reste, craignant la déesse. En effet, par une coutume ancienne du pays, je sacrifie tout homme grec qui aborde cette terre. Je préside aux rites sacrés, mais d'autres sont chargés de cet égorgement abominable dans le temple de la déesse.

Euripide, *Iphigénie en Tauride*, vers 1-41

📖 *Apprenant qu'elle doit être sacrifiée, Iphigénie supplie d'abord son père de l'épargner, puis elle accepte la mort avec héroïsme.*

IPHIGÉNIE. – Si je pouvais, mon père, parler ainsi qu'Orphée, si je pouvais, en chantant, persuader les rochers de me suivre et attendrir qui je voudrais par mes paroles, je lui demanderais secours ; mais, pour toute éloquence, je t'offrirai mes larmes : je ne puis que cela. Je mets à tes genoux, comme un rameau de suppliant, mon corps que ma mère pour toi a mis au monde. Ne me tue pas avant le temps, car il est doux

de voir la lumière ! Ne me force pas de me rendre sous la terre ! La première, c'est moi qui t'ai donné le doux nom de père, et tu m'as appelée ta fille ; la première, sur tes genoux, j'ai donné et reçu de douces caresses ! Et, alors, tu me parlais ainsi : « Te verrai-je, mon enfant, mener heureuse au foyer d'un mari une vie florissante, comme il est digne de moi ? » Et je te disais à mon tour, suspendant mes bras à ton cou et pressant ton menton de mes mains comme maintenant : « Et moi, te verrai-je vieillir, mon père, dans la douce hospitalité de ma demeure, pour que je te rende les soins dont tu as nourri mon enfance ? » J'ai gardé le souvenir de ces paroles, mais toi, tu les as oubliées, et tu veux me tuer ! Non ! Je t'en conjure, par Pélops, par ton père Atrée, par cette mère qui m'a enfantée et qui souffre une seconde fois les douleurs de l'enfantement ! Qu'ai-je à voir aux amours d'Alexandre et d'Hélène ? Pourquoi, mon père, est-il venu à Sparte ? pour ma mort ? Regarde-moi ! Donne-moi un regard et un baiser, pour que j'emporte au moins en mourant un gage de toi, si tu ne cèdes pas à mes paroles. *(Elle prend Oreste dans ses bras.)* Mon frère ! tu es bien petit pour secourir les tiens ! Pleure cependant avec moi, et supplie ton père pour que ta sœur ne meure pas ! Il y a quelque conscience du malheur chez les petits enfants. Vois, qu'a-t-il besoin de paroles ? Il te supplie en silence, mon père ! Songe à moi, aie pitié de ma jeune vie ! Oui ! nous deux qui te sommes chers, nous te supplions en touchant ton menton, lui, le petit oiseau, et moi déjà une femme. Je résume tout en un mot, et ce mot l'emportera : il est très doux aux hommes de voir la lumière, mais les morts ne sont plus rien. Insensé qui désire mourir ! Il vaut mieux vivre misérablement que mourir glorieusement. […]

Ecoutez mes paroles ! Mère, je te vois irritée contre ton mari, mais en vain, car il ne nous est pas possible de nous obstiner dans une entreprise impossible. Il est juste de louer notre défenseur pour son cœur ardent ; mais il te faut prendre garde qu'il ne soit accusé auprès de l'armée et que, sans aucun profit pour nous, il ne doive en souffrir. J'ai réfléchi, ma mère, et j'ai compris que je dois accepter de mourir. Mais je veux mourir glorieusement, en rejetant tous les lâches sentiments ! Considère avec moi, mère, combien j'ai raison. Maintenant toute la Grèce me regarde, et c'est de moi que dépendent la navigation des nefs et la ruine de Troie. Il dépend de moi que les barbares ne tentent plus désormais d'enlever les femmes de notre heureux pays et qu'ils expient

l’opprobre d’Hélène que Pâris a enlevée. Je rachèterai tout cela par ma mort, et ma gloire sera grande, parce que j’aurai délivré la Grèce. Certes, il ne convient pas que j’aime tant la vie ! Tu m’as enfantée pour tous les Grecs, et non pour toi seule. Quoi ! tant d’hommes porteurs de boucliers, tant de rameurs, à cause de la patrie offensée, oseront lutter glorieusement contre les ennemis et mourir pour la Grèce, et ma seule vie empêcherait tout cela ? Serait-ce juste ? Qu’aurions-nous à répondre ? Et voici encore autre chose : il ne faut pas qu’Achille combatte seul contre tous les Grecs, à cause d’une femme, ni qu’il meure. Un seul homme est plus digne que mille femmes de voir la lumière. Et si Artémis veut prendre ma vie, résisterai-je à une déesse, moi qui suis mortelle ? Cela ne se peut. Je donne donc mon corps à la Grèce. Immolez-le et prenez Troie. Ainsi de moi l’on gardera mémoire, longtemps. Ce seront mes noces, mes enfants et ma gloire ! Mère, il convient que les Grecs commandent aux barbares, et non les barbares aux Grecs. Car eux sont nés esclaves, et nous, nous sommes nés libres !

Euripide, *Iphigénie à Aulis*, vers 1211-1252 et 1369-1401

Iphis

Née dans une famille pauvre de Crète, Iphis est menacée de disparaître dès sa naissance, car son père ne veut pas avoir à élever une fille. Cependant, inspirée par la déesse Isis, sa mère réussit à la sauver en la faisant passer pour un garçon. A l'adolescence, Iphis séduit toutes les jeunes filles par sa beauté ; fiancée à une camarade de son âge, Iphis redoute l'épreuve de vérité que sera le mariage. Finalement, c'est la bienveillante Isis, « mère universelle », qui apportera un heureux dénouement.

📖 Dans la ville de Phaestos, près du royaume de Knossos, en Crète, naquit jadis un certain Ligdus : c'était un homme du peuple sans aucune renommée, pauvre, mais libre. Il n'avait pas plus de fortune que de noblesse, cependant il était irréprochable dans sa vie et dans ses actions. […]

Quand la femme de Ligdus tombe enceinte, celui-ci décide de mettre l'enfant à mort si c'est une fille car il n'a pas les moyens de l'élever. Peu avant d'accoucher, Téléthuse voit la déesse Isis lui apparaître en rêve et lui promettre son aide.

Le terme arrive où Téléthuse va devenir mère ; elle se délivre sans peine de son fardeau : c'est une fille qui vient au monde, sans que son père le sache. Téléthuse décide de l'élever en la faisant passer pour un garçon ; personne ne se pose de questions et le secret est bien gardé. Seule la nourrice est mise dans la confidence : elle est complice de ce pieux mensonge.

Cependant Ligdus croit ses vœux accomplis : il rend grâces aux dieux, et donne à sa fille le nom d'Iphis, que portait son grand-père. Ce nom plaît à Téléthuse parce qu'il peut être porté aussi bien par une fille

que par un garçon et qu'ainsi elle ne trompe personne. Grâce à ce pieux mensonge, l'épouse de Ligdus peut cacher le sexe de son enfant, qu'elle habille en garçon.

Qu'on le prenne pour un garçon ou pour une fille, Iphis est d'une beauté remarquable. Voici que tu as atteint ta treizième année, Iphis ; déjà ton père te donne pour fiancée la blonde Ianthé, fille de Télestès, la plus belle des vierges de Phaestos : même âge, même charme resplendissant, même éducation avec les mêmes maîtres et les mêmes leçons.

De cette enfance partagée est né un tendre amour, qui se manifeste avec une égale puissance, mais qui ne donne pas les mêmes espérances. Ianthé attend avec impatience le jour où brilleront les torches de son mariage et où celui qu'elle prend pour un homme va se montrer un homme. Iphis aime, sans espoir de pouvoir posséder celle qu'elle aime, et cet obstacle même augmente encore son amour. Vierge, elle brûle pour une vierge, et elle peine à retenir ses larmes :

– Quelle issue, dit-elle, puis-je attendre de cet amour ? Quelle est cette passion inconnue, dévorante et bizarre ? […] O Junon, toi qui protèges les mariages, et toi, Hyménée, que viendrez-vous faire dans cette triste cérémonie, où il n'y aura pas de mari pour conduire l'épouse à l'autel, mais où il y aura deux femmes à épouser !

Sur ces mots, elle se tait. Comme elle, Ianthé brûle et elle prie le dieu Hyménée pour qu'il vienne vite. Mais ce qu'elle désire, Téléthuse le redoute : pour gagner du temps et reculer la date du mariage, tantôt elle fait semblant d'être malade, tantôt elle prétexte un mauvais présage ou un songe qui l'a effrayée. Mais elle finit par épuiser toutes les raisons qui pouvaient justifier un tel retard ; la date tant de fois différée pour allumer les torches nuptiales arrive enfin : il ne reste qu'un jour.

Alors Téléthuse détache les bandelettes qui ornent sa tête et celle d'Iphis ; puis, les cheveux épars, elle se prosterne avec sa fille dans le temple d'Isis […]

Soudain, elle croit voir l'autel s'agiter ; et ce n'est pas une illusion : les portes du temple se mettent à trembler. Le croissant de lune que porte la déesse brille comme un éclair et on entend résonner la musique de son sistre. Téléthuse se met à espérer ; mais, sans être encore complètement rassurée par ce présage, elle sort du temple. Iphis la suit : la voici qui marche en faisant des enjambées plus grandes que

d’habitude. Le teint de son visage perd de sa blancheur ; ses forces augmentent : il y a dans ses traits plus de mâle hardiesse, ses cheveux raccourcissent. Elle sent en elle-même une audace et une vigueur nouvelles, étrangères à son sexe. Et en effet, de fille que tu étais, Iphis, tu deviens homme ! Allez, portez au temple vos offrandes, et pleins de confiance, rendez grâces aux dieux !… Mère et fils retournent au temple ; ils y déposent leurs offrandes avec cette inscription : « Le jeune Iphis acquitte le vœu qu’il avait fait lorsqu’il était jeune fille. »

Le jour avait de ses rayons illuminé toute l’étendue de l’univers, lorsque Junon, Vénus, et Hyménée, leur compagnon, viennent se réunir autour des torches nuptiales et le jeune Iphis devient l’heureux époux de sa chère Ianthé.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IX, vers 669-797

Iris

Iris, fille du dieu marin Thaumas et d'Electra, nymphe des nuages, incarne l'arc-en-ciel, trait d'union entre mer et ciel, domaines de ses parents. Au moment du Déluge, selon Ovide, elle va puiser les eaux de l'océan pour en grossir les nuages. Messagère attitrée des dieux, Iris vole entre Olympe et terre, entre monde d'en haut et monde d'en bas porter les ordres de Zeus. Elle sert néanmoins plus particulièrement Héra.

Cette belle jeune femme est en général présentée comme vierge ; seuls, quelques textes lui prêtent une aventure avec Zéphyr d'où serait né Pothos, le Désir. Si elle ne possède pas d'histoire propre, elle joue un rôle dramatique important dans de nombreuses aventures divines et humaines : elle tâche de réconcilier et pacifier. Zeus l'envoie supplier Déméter en deuil de ne plus affamer la terre. Elle va chercher Ilithye sur l'Olympe pour permettre à Léto d'accoucher enfin. Elle aide les Argonautes à lutter contre ses sœurs, les Harpyes. Dans l'*Iliade* ou l'*Enéide*, elle transmet les sentences des dieux ou oriente les esprits par sa parole persuasive.

On la représente avec une tunique ample, des ailes attachées aux épaules ou aux pieds qui évoquent la vitesse de son vol, et un bâton de héraut qui symbolise sa fonction. Elle tient souvent une cruche pour servir du nectar à Zeus et Héra. Ovide l'imagine qui court légèrement sur l'arc brillant du ciel, parée d'une « robe aux mille couleurs » ou d'une écharpe bigarrée flottant au vent.

📖 Quelquefois la fille de Thaumas, Iris aux pieds rapides, vole, messagère docile, sur le vaste dos de la mer lorsqu'une rivalité ou une dispute règne parmi les dieux. Alors, si l'un des habitants de l'Olympe s'est rendu coupable d'un mensonge, Iris, envoyée par Zeus dans cette région lointaine pour consacrer le grand serment des dieux, va chercher dans une aiguière d'or la fameuse eau glacée provenant de Styx qui tombe d'un rocher escarpé et inaccessible.

Hésiode, *Théogonie*, vers 780-787

📖 Et les déesses envoient Iris, de l'île aux belles demeures, afin d'amener Ilithye, lui promettant un grand collier noué de fils d'or et long de neuf coudées. Et elles lui ordonnent de l'appeler à l'insu d'Héra aux bras blancs, de peur que celle-ci, par ses paroles, ne la détourne de venir. Et, dès que la rapide Iris aux pieds prompts comme le vent les a entendues, elle part en s'élançant et traverse rapidement l'espace. Quand elle arrive dans le haut Olympe, trône des Dieux, elle appelle aussitôt Ilithye à la porte du palais, et elle lui dit en paroles ailées et pressées tout ce que les déesses qui demeurent sur l'Olympe lui ont ordonné de dire, et elle persuade son cœur. Et toutes deux partent, semblables par leurs pieds à des colombes timides. Et, quand Ilithye la libératrice arrive à Délos, alors Léto enfin peut accoucher.

Hymnes homériques, « A Apollon », vers 102-117

📖 Junon, encore en colère, du haut du ciel dépêche Iris vers la flotte d'Ilion. […] La vierge se hâte, courant à travers un arc aux mille couleurs, et descend par ce sentier rapide, sans que personne ne la voie. Elle aperçoit les ports déserts et la flotte abandonnée. Plus loin, sur une plage isolée, des Troyennes déploraient la mort d'Anchise, et toutes regardaient la mer profonde, en pleurant. […] Toutes ont un seul et même souhait : elles demandent une ville, excédées d'endurer les épreuves de la mer. Or donc, Iris, qui n'ignore rien de l'art de nuire, se jette parmi elles, renonçant à son apparence et à ses vêtements de déesse. Elle prend l'apparence de la vieille Béroé et dit aux Troyennes :

– Nous sommes bien malheureuses d'avoir évité la mort, pendant la guerre, sous les murs de notre patrie ! Race infortunée, pour quel désastre la Fortune te réserve-t-elle ? […]

Elle incite alors les femmes à brûler la flotte d'Enée.

Les matrones, tout d'abord indécises, regardent les bateaux d'un œil mauvais, partagées entre leur malheureux amour pour la terre où elles se trouvent et le royaume où les appelle le destin, quand la déesse, soudain, de ses deux ailes se soulève dans le ciel, et dans sa fuite découpe sous les nuages un immense arc-en-ciel. Alors, terrifiées par ces prodiges et poussées par la colère, elles crient ensemble et s'emparent du feu.

Virgile, *Enéide*, Livre V, vers 606-658

Isis

Isis, déesse égyptienne majeure, a été adoptée dès l'époque hellénistique par les Grecs, et connaît un succès de plus en plus éclatant dans le monde gréco-romain. Son histoire la lie au cycle de la vie et de la mort, à la végétation et à l'invention de la culture, ce qui la rapproche plus particulièrement de Déméter. Mais Plutarque expose dans son traité *Sur Isis et Osiris* comment peu à peu la figure d'Isis condense les traits de plusieurs déesses-mères et note cette inscription égyptienne où elle se définit : « Je suis tout ce qui a été, qui est et qui sera, et mon voile, aucun mortel ne l'a encore soulevé. » Ainsi, pour ses nombreux fidèles, apparaît-elle comme la Grande Déesse universelle. L'initiation aux mystères d'Isis permet le salut ici-bas et dans l'au-delà ; dans le roman d'Apulée, *Les Métamorphoses*, l'histoire de Lucius illustre cette foi.

Isis, selon certaines traditions, aurait enfanté seule son fils Horus ; mais, dans la plupart des récits, Horus naît de son union avec son époux Osiris. Le dieu Seth, violent et jaloux, a tué son frère dont il a placé le corps dans un coffre qu'il jette à la mer. Les courants l'emportent jusqu'en Phénicie où Isis le

retrouve enfin sur la plage de Byblos ; elle le ramène alors en Egypte pour lui donner une sépulture. Seth réussit à s'emparer du cadavre, le découpe en morceaux, puis disperse ceux-ci dans les marais du delta du Nil : il veut empêcher les funérailles qui donneraient à son frère la possibilité d'une vie dans l'au-delà. La fidèle épouse, désespérée, part à nouveau en quête, sur une barque de papyrus. Elle finit par récupérer les différents morceaux du corps, sauf un, le phallus. Elle le reconstitue donc avec de l'argile, puis elle ressuscite brièvement Osiris le temps de concevoir Horus. Enfin elle peut enterrer Osiris selon les rites. Horus devenu grand vengera son père.

Le couple mythique d'Isis et Osiris figure l'union des principes féminin et masculin qui permet la transmission de la vie ; la croyance égyptienne voit dans Isis la terre nourricière, fécondée par le Nil ; plus généralement, le cycle de mort et résurrection suivi par Osiris représente le cycle de la végétation. Le duel entre Osiris et Seth incarne l'éternelle lutte du bien contre le mal, le bien peut triompher grâce à l'intervention de la déesse. Epouse parfaite, Isis veille sur l'institution du mariage ; mère exemplaire, elle protège les petits enfants. Civilisatrice, elle sort les humains de la barbarie en leur enseignant

l’agriculture, l’écriture, la navigation, les lois qui organisent la société. Protectrice des morts, elle guide les humains vers l’autre vie comme elle l’a fait pour son mari ; la fleur de lotus qui orne son front symbolise cette relation avec l’au-delà.

« Dame du ciel » qui règle jours et saisons, Isis est vue par les Egyptiens comme une vache dont le ventre serait la voûte céleste. A époque gréco-romaine, elle est le plus souvent représentée debout, un sistre dans la main droite. Une longue robe la couvre, des cornes entourant le disque solaire couronnent sa tête, c’est ainsi que les Grecs l’ont rapprochée du personnage d’Io, et que les Romains (confondant cornes et croissant ?) l’ont associée à la Lune. Parfois, en déesse de fécondité, elle trône, avec dans les bras le bébé Horus qu’elle allaite ; des épis ou une corne d’abondance accentuent cet hommage à la fertilité. On lui assimile aussi Tyché, la déesse qui préside à la (bonne) fortune, dont elle partage les attributs (gouvernail, sphère).

Rome adopta officiellement Isis à l’époque impériale : à Pompéi, elle était vénérée avec Osiris-Sérapis et Anubis ; l’empereur Caligula était un « dévot » d’Isis ; dans sa superbe villa de Tibur (Tivoli), Hadrien fit construire un temple dédié à Isis et Caracalla en édifia un à Rome même. Très

populaire, le culte à mystères de la déesse « universelle » se répandit partout dans les provinces romaines : seul le culte du dieu Mithra, également à mystères, finit par dépasser le sien en nombre de fidèles.

📖 Je vais parler maintenant de la déesse Isis, que les Egyptiens regardent comme la plus grande de toutes les divinités, et de la fête magnifique qu'ils célèbrent en son honneur. Après s'être préparés à cette fête par des jeûnes et par des prières, ils lui sacrifient un bœuf. […] Pendant que la victime brûle, ils se frappent tous ; et, lorsqu'ils ont cessé de frapper, on leur sert les restes du sacrifice. Tous les Egyptiens immolent des bœufs et des veaux sans défaut ; mais il ne leur est pas permis de sacrifier des génisses, parce qu'elles sont consacrées à Isis, qu'on représente dans ses statues sous la forme d'une femme avec des cornes de génisse, comme les Grecs peignent Io.

Hérodote, *Histoires*, Livre II, 40-41

📖 Les mythologues égyptiens qui ont parlé de Priape racontent que les Titans dressèrent des embûches à Osiris et le massacrèrent ; qu'après avoir divisé son corps en plusieurs parties égales, ils les emportèrent secrètement hors du palais ; que les seules parties génitales furent jetées dans le fleuve, parce que personne ne voulait les conserver. Isis ayant recherché les meurtriers de son mari, et fait périr les Titans, rassembla les autres parties du corps d'Osiris et leur donna une figure humaine ; puis elle confia aux prêtres le soin de les enterrer et leur commanda de vénérer Osiris comme un dieu. Mais ne pouvant retrouver les parties génitales, elle leur fit rendre les honneurs divins et en déposa l'image dans un temple. Voilà ce que les anciens Egyptiens racontent de Priape et des honneurs qu'on lui rend.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre IV, 6

📖 *Lucius, transformé en âne, subit des épreuves qui lui apprennent la vie et purifie son âme. A la fin du roman, il aperçoit une possibilité de salut par l'initiation au culte d'Isis.*

Dans un transport de joie, dont la ferveur allait jusqu'aux larmes, j'adresse cette prière à la puissante divinité :

– Reine des cieux, qui que tu sois, bienfaisante Cérès, mère des moissons, inventrice du labourage, qui, joyeuse d'avoir retrouvé ta fille, instruisis l'homme à remplacer les sauvages banquets du vieux gland par une plus douce nourriture, toi qui protèges Eleusis ; Vénus céleste, qui, dès les premiers jours du monde, donnas l'être à l'Amour pour faire cesser l'antagonisme des deux sexes, et perpétuer par la génération l'existence de la race humaine, toi qui te plais à habiter Paphos ; Diane, chaste sœur de Phébus, dont la secourable assistance au travail de l'enfantement a peuplé le vaste univers, divinité qu'on adore à Ephèse ; redoutable Proserpine, au nocturne hurlement, qui, sous ta triple forme, tiens les ombres dans l'obéissance, geôlière des prisons souterraines ; souveraine aux cent cultes divers […], daigne m'assister dans ma détresse ! […]

A peine avais-je fermé les yeux, que du sein des mers s'élève d'abord une face imposante à commander le respect aux dieux mêmes, puis un corps resplendissant de la plus vive lumière. Cette auguste figure sort des flots, et se place devant moi. […] Une épaisse et longue chevelure flottait négligemment derrière le cou de la déesse. Une couronne de fleurs mêlées venait des deux côtés se rejoindre sur son front à un disque en forme de miroir, dont la blanche clarté faisait reconnaître la lune. Le long de ses tempes, en guise de bandeau, des vipères dressaient la tête. […] Sur son ample manteau d'un noir profond, se détachait un semis de brillantes étoiles, et dans le milieu se montrait une lune dans son plein, toute rayonnante de lumière. […] La déesse tenait dans ses mains différents attributs. Dans sa droite était un sistre d'airain, dont la lame étroite et courbée en forme de baudrier était traversée de trois petites baguettes, qui, touchées d'un même coup, rendaient un tintement aigu. […]

La divine apparition daigna m'honorer de ces paroles :

– Je viens à toi, Lucius, émue par tes prières. Je suis la Nature, mère de toutes choses, maîtresse des éléments, principe originel des siècles, divinité suprême, reine des Mânes, la première entre les habitants du

ciel, type universel des dieux et des déesses. L'Empyrée et ses voûtes lumineuses, la mer et ses brises salubres, l'enfer et ses silencieux chaos, obéissent à mes lois, puissance unique adorée sous autant d'aspects, de formes, de cultes et de noms qu'il y a de peuples sur la terre. Pour la race primitive des Phrygiens, je suis la déesse de Pessinonte et la mère des dieux ; le peuple de l'Attique me nomme Minerve. Je suis Vénus pour les insulaires de Chypre, Diane pour les Crétois aux flèches inévitables. Dans les trois langues de Sicile, j'ai nom Proserpine, et Cérès à Eleusis. Les uns m'invoquent sous celui de Junon, les autres sous celui de Bellone. Je suis Hécate ici, là Rhamnusie. Mais les peuples d'Ethiopie, de l'Ariane et de l'antique et docte Egypte, contrées que le soleil favorise de ses rayons naissants, seuls me rendent mon culte propre, et me donnent mon vrai nom de déesse Isis.

Apulée, *Métamorphoses*, Livre XI, chapitres 2,1 – 5, 3

Ixion

Roi thessalien des Lapithes, Ixion est aussi le roi des ingrats.

Il commence par demander en mariage Dia, fille de Déionée, en promettant une dot somptueuse. Mais une fois le mariage consommé, il ne paie pas le prix convenu pour sa femme, comme c'est l'usage dans l'Antiquité. Déionée, en compensation, saisit ses chevaux en gage. Ixion invite alors son beau-père à venir chercher les cadeaux de la noce, et le fait tomber dans une fosse ardente où il est brûlé vif.

Abandonné de tous après son atroce parricide, il réussit à apitoyer Zeus qui le purifie et l'accueille dans l'Olympe. Comme Tantale, il partage les repas des dieux, boit le nectar et mange l'ambroisie qui rendent immortel.

C'est là que l'ingrat commet son second forfait : au mépris des lois sacrées de l'hospitalité, il ose faire des avances à Héra, l'épouse de son bienfaiteur. Celle-ci, choquée de tant d'impudence, en parle à son mari, qui pour en avoir le cœur net, donne à une nuée (*nephélé* en grec) les formes sculpturales de la déesse et laisse Ixion s'en approcher. Profitant de l'aubaine, celui-ci viole Néphélé. De leur union naissent soit

directement les Centaures, soit un fils nommé Centauros, qui s’accouple ensuite aux juments de Magnésie pour engendrer les Centaures.

Zeus foudroie Ixion et l’envoie dans le ciel d’un coup si violent qu’il ne s’arrête plus de tournoyer. Selon d’autres traditions, il le jette dans le Tartare, où Hermès, l’exécuteur des sentences infernales, l’attache par les quatre membres à une roue entourée de serpents qui tourne à vive allure. Il y reste enchaîné pour l’éternité avec les autres grands criminels qui ont défié les dieux en tentant de devenir leur égal.

Ixion a également un fils de Dia, Pirithoos, qui deviendra l’ami de Thésée.

📖 Rapidement entraîné sur la roue à laquelle l’a fixé l’ordre des dieux, Ixion crie aux mortels qu’ils doivent se montrer reconnaissants pour le bien qu’on leur fait. C’est sa triste expérience qui le lui a appris. Admis par la bonté des fils de Cronos à séjourner auprès d’eux ; au comble du bonheur, il perdit la tête et conçut, dans son délire aveugle, une furieuse passion pour Héra, la compagne qui fait les délices de Zeus. Mais son orgueilleuse audace le précipita au fond du malheur.

Il est doublement coupable : d’abord sur terre, il commit traîtreusement le premier parricide au monde en versant le sang de son beau-père, et ensuite, sur l’Olympe, il osa attenter à la pudeur d’Héra, l’épouse du puissant Zeus. Mortels, apprenez par cet exemple qu’il ne faut pas former de vœux au-dessus de votre faible nature. Ixion, pour assouvir sa passion sacrilège, se précipita dans l’excès du malheur, aveugle qu’il était. Il n’avait embrassé qu’un nuage, et son amour trompé s’était enivré de ce doux mensonge ! La nue, phénomène

lumineux créé pour l’entraîner à sa perte, avait pris sous la main de Zeus la beauté céleste de la fille de Cronos.

Alors le maître des dieux l’enchaîna aux quatre rayons de cette roue… Ses membres y sont à jamais attachés par d’invincibles nœuds, et ses tortures, hélas ! trop célèbres témoignent sur terre de la vengeance des Immortels.

Pindare, *Pythiques*, ode 2, vers 35-41

J

Janus

Janus est un dieu purement italique : il n’apparaît chez aucun autre peuple antique. Très populaire chez les Romains, il est honoré comme l’une des plus anciennes divinités nationales. A Rome, la colline du Janicule porte son nom.

Selon la tradition légendaire, Janus régnait dans le Latium quand arriva Saturne, chassé de l’Olympe par son fils Jupiter. Il offrit l’hospitalité au Titan déchu, qui, en retour, lui apprit les bienfaits de l’agriculture. Janus et Saturne gouvernèrent alors ensemble, offrant aux Aborigènes, les premiers habitants du pays latin, le bonheur d’un âge d’or fait d’abondance, d’honnêteté, de justice et de paix. Chaque année, la fête des Saturnales (17-24 décembre) perpétue le souvenir de ces temps de prospérité mythique.

Dieu des commencements et des passages, Janus protège tout ce qui a un rapport concret ou symbolique avec « la porte » (*janua* en latin) : les entrées et les sorties, les départs comme les retours. Il garde le seuil de chaque maison, surveille les portes des villes signalées par de grands arcs de pierre. C’est pourquoi ses deux attributs distinctifs sont la clé et le bâton qui permettent au « portier » d’ouvrir ou de

fermer la porte et de chasser les visiteurs indésirables. Pour cette même raison, il est traditionnellement représenté avec deux visages : un dans chaque direction à surveiller (dedans et dehors).

Dieu du matin, du premier jour de chaque mois, il est surtout celui qui ouvre la porte de l'année, d'où le nom de son mois, *januarius* (« janvier » en latin). Pour bien augurer de l'année à venir et la placer sous d'heureux présages, on se livre ainsi à tout un cérémonial associé au culte de Janus : on orne les portes de branches de laurier, car cette plante est toujours verte ; on y suspend des lanternes allumées en plein jour ; on échange salutations, embrassades, vœux et cadeaux, appelés *strenae* (d'où vient notre mot « étrennes ») : on offre des dattes, des figues sèches et du miel pour garder le goût de la douceur toute l'année, des noix enveloppées d'or ou d'argent, des pièces de monnaie en présage d'une richesse souhaitée par chacun. C'est ce rite proprement romain du Nouvel An dont nous perpétuons la tradition encore aujourd'hui.

Les Romains attribuaient aussi à Janus une intervention miraculeuse pendant la guerre qui les opposait aux Sabins peu de temps après la fondation de la cité par Romulus : alors que les Sabins allaient investir la citadelle du Capitole, le dieu aurait fait

jaillir une source d’eau chaude qui mit les assaillants en fuite. C’est pour commémorer ce miracle, qu’il fut décidé de laisser ouvertes les portes du temple de Janus en temps de guerre : le dieu pouvait ainsi venir au secours de son peuple ; une fois les combats terminés, on refermait les portes pour conserver la paix le plus longtemps possible.

📖 Janus régna sur ce pays qu’on appelle maintenant l’Italie […]. Il donna l’hospitalité à Saturne, qu’un vaisseau amena dans son pays : comme il avait appris de lui l’art de l’agriculture et celui de perfectionner les aliments, qui étaient grossiers et sauvages avant que l’on connût l’usage des productions de la terre, il partagea avec lui la couronne. […] On s’accorde à dire que Saturne et Janus régnèrent en paix, ensemble, et qu’ils bâtirent en commun, dans le même pays, deux villes voisines ; ce qui est non seulement établi par le témoignage de Virgile, qui dit « l’une fut nommée Janicule et l’autre Saturnia », mais encore confirmé par la postérité, qui consacra à ces deux personnages deux mois consécutifs, décembre à Saturne, et janvier, à qui l’on donna le nom de Janus. Comme Saturne avait subitement disparu pendant leur règne, Janus imagina d’augmenter les honneurs qu’on lui rendait. Et d’abord toute la terre qui était soumise à son autorité, il l’appela Saturnie ; puis il lui consacra un autel comme à un dieu avec des cérémonies religieuses qu’il nomma Saturnales.

Macrobe, *Saturnales*, Livre I, chapitre 7, 22-24

📖 *Ovide a décidé de consacrer un poème à Janus pour expliquer sa nature et sa puissance.*

Tandis que, mes tablettes à la main, je réfléchissais à ces questions, ma maison m’apparut plus brillante que jamais. Alors le vénérable Janus, si étonnant avec sa double figure, offrit soudain à mes yeux ses deux visages. Epouvanté, je sentis mes cheveux se hérisser de peur et mon cœur se glacer d’un froid subit. Lui, tenant un bâton de la main

droite et une clef de la gauche, prononça ces paroles avec la bouche qui me faisait face :

– N’aie pas peur, poète, et écoute ce que tu cherches. […] Tout ce que tes yeux embrassent, les cieux, l’Océan, les nuages et la terre, c’est à ma main qu’il est donné de les fermer ou de les ouvrir ; c’est à moi qu’on a confié la garde de cet univers immense ; c’est moi qui le fais tourner sur ses gonds. Si je permets à la Paix de sortir de mon temple, asile où elle sommeille, les chemins s’aplanissent devant elle et elle y marche en liberté ; mais, si je cesse de retenir la guerre sous d’inébranlables verrous, le monde est bouleversé, inondé de carnage. Je garde les portes du Ciel avec l’aimable cortège des Heures : pour sortir et pour rentrer Jupiter lui-même a besoin de mes services. […] Apprends maintenant la raison de mon apparence, bien que tu la connaisses déjà en partie. Toute porte possède deux faces : l’une regarde les gens vers l’extérieur, l’autre le Lare de la maison vers l’intérieur. Et de même que votre portier, assis près du seuil de la maison, voit les entrées et les sorties, de même moi, portier du palais céleste, j’examine en même temps l’Orient et l’Occident. Pour ne pas perdre de temps à tourner la tête, je peux suivre des yeux sans bouger le corps.

Ovide, *Fastes*, Livre I, vers 93-144

Jason

Fils d'Aeson, roi d'Iolcos en Thessalie et petit-fils d'Eole, Jason est le héros d'un ensemble de légendes très célèbre dans l'Antiquité : le périple des ARGONAUTES et la conquête de la TOISON D'OR.

Comme Aeson a été chassé du trône d'Iolcos par son demi-frère Pélias, la vie de Jason, qui n'est encore qu'un nourrisson, est menacée par l'usurpateur : l'héritier légitime est confié par sa mère au Centaure Chiron, qui l'élève sur le Mont Pélion et lui apprend la médecine comme à ses autres élèves, Achille et Asclépios. Arrivé à l'âge d'homme, Jason revient à Iolcos pour réclamer le pouvoir qui devait lui revenir : il attire aussitôt l'attention de Pélias qu'un oracle ancien avait mis en garde contre un mystérieux inconnu. Pour éliminer son neveu encombrant, Pélias lui impose alors une épreuve réputée impossible, avec l'espoir qu'il n'en reviendra pas : conquérir la Toison d'or gardée par un dragon dans le royaume d'Aiétès en Colchide, aux confins du Pont-Euxin.

Après avoir consulté l'oracle de Delphes, Jason rassemble les plus grands héros de la Grèce et

s’embarque avec eux sur le navire Argo, ce qui vaut à tous les membres de cette expédition le nom d’Argonautes (« marins de l’Argo » en grec).

Après un périple mouvementé, Jason parvient en Colchide et expose au roi Aiétès le but de sa mission ; dans l’intention de se débarrasser de lui, le souverain lui impose alors une épreuve de force et d’adresse : atteler au même joug une paire de taureaux aux sabots d’airain, soufflant le feu par leurs naseaux, puis labourer un champ, y semer les dents provenant du dragon vaincu par Cadmos, et enfin tuer l’armée de guerriers qui doivent surgir du sol après cette étrange moisson. Aidé par les pouvoirs de magicienne de MÉDÉE, la fille d’Aiétès, à qui la déesse Aphrodite a inspiré une passion immédiate pour le chef des Argonautes, Jason sort vainqueur de l’épreuve, mais le roi refuse de lui livrer la précieuse toison.

Toujours guidé par Médée à qui il a promis le mariage, Jason finit par s’emparer du trophée exposé dans le bois sacré d’Arès, pendant que la magicienne a endormi le dragon qui le garde ; puis les deux jeunes gens rejoignent l’Argo qui appareille aussitôt. Revenu à Iolcos, Jason remet la Toison d’or à Pélias, mais comme le roi ne paraît guère décidé à lui rendre

le pouvoir, c’est encore Médée qui élimine l’usurpateur grâce à ses enchantements maléfiques.

Pourchassés par les habitants d’Iolcos, Jason et Médée se réfugient à Corinthe, à la cour du roi Créon. Quelques années plus tard, Jason décide de répudier Médée pour épouser la fille du roi de Corinthe : furieuse, Médée se venge en provoquant la mort de sa rivale et de son père Créon, puis elle assassine ses propres fils, qu’elle a eus de Jason.

Après cet épisode tragique, Jason survit quelque temps, rêvant à sa gloire passée, jusqu’au jour où, selon certaines légendes, il est tué sur le coup par la proue tombée de son vieux bateau, l’Argo, au pied duquel il se reposait sur la plage.

➲ Carte « Le voyage des Argonautes »

📖 Sur les bords de la rivière Evenus, la déesse Junon se transforma en vieille femme et elle resta postée là, dans l’intention de tester l’esprit des hommes, pour voir si quelqu’un la transporterait de l’autre côté de la rivière. Personne ne lui en fit la proposition, sauf Jason, le fils d’Aeson et d’Alcimède, qui la fit traverser en la prenant sur ses épaules. Junon, en colère contre Pélias qui avait oublié de l’honorer dans ses sacrifices, fit en sorte que Jason perde l’une de ses sandales dans la boue.

Hygin, *Fables*, 13, « Junon »

📖 Un oracle avait prédit à Pélias qu'il périrait par les mains ou par les conseils inflexibles des fils d'Eole. Cet arrêt funeste lui fut annoncé dans les bosquets sacrés de Pytho, centre de la terre : « Evite soigneusement la rencontre du mortel qui, étranger et citoyen en même temps, descendra des montagnes n'ayant aux pieds qu'une chaussure, et qui, marchant vers l'occident, entrera dans la célèbre Iolcos. » Au temps fixé par le Destin, il paraît cet homme inconnu, sous l'apparence d'un guerrier formidable. Il porte des armes à la main ; un double vêtement le couvre : une tunique à la mode thessalienne dessine les belles formes de ses muscles nerveux, sous une peau de panthère qui le protège des pluies et du froid. Il n'avait pas laissé le tranchant du fer couper les boucles magnifiques de sa chevelure : flottant négligemment sur ses épaules, elles incendiaient tout son dos. Intrépide, il s'avance d'un pas ferme et s'arrête avec une contenance assurée au milieu de la foule qui remplissait la place publique. Personne ne le connaît, mais tous, à sa vue, saisis de respect, s'exclament :

– Ne serait-ce point Apollon ou l'amant de la belle Aphrodite, Arès, qui vole sur un char de bronze dans les combats ? […]

Ainsi parlaient entre eux les habitants d'Iolcos. Cependant Pélias, monté sur un char brillant traîné par des mules, se hâte d'arriver. Etonné à la vue de l'unique chaussure qui couvre le pied droit de l'étranger, il se souvient de l'oracle qui lui avait été annoncé ; mais, dissimulant sa frayeur, il dit :

– Quelle terre, étranger, te glorifies-tu d'avoir pour patrie et quels sont parmi les mortels les illustres parents qui t'ont donné le jour ? Parle : quelle est ton origine ? Que l'odieux mensonge ne souille point ta bouche !

Alors plein de confiance, le héros lui répond :

– Formé à l'école de Chiron, nourri par les chastes filles du Centaure, j'arrive de la caverne qu'habitent avec lui Philyre et Chariclo ; j'ai vécu avec elles jusqu'à l'âge de vingt ans sans qu'on ait jamais eu à me reprocher une action, ni même une parole déplacée. Aujourd'hui, je viens dans mon palais réclamer le trône de mon père injustement usurpé par des étrangers ; Eole, son grand-père, le reçut de Zeus, pour le transmettre avec gloire à ses descendants. J'apprends que Pélias, aveuglé par une folle ambition, a arraché par la force des mains de mes aïeux le sceptre qu'ils portaient en toute légitimité. Redoutant la

férocité de l’orgueilleux usurpateur, mes parents affichèrent un grand deuil à ma naissance et feignirent de pleurer ma mort ; les femmes firent retentir le palais de leurs gémissements, et, à la faveur de la nuit, seul témoin de leur subterfuge, ils m’enveloppèrent en secret dans des langes de pourpre et me firent porter au fils de Cronos, au centaure Chiron, le chargeant de prendre soin de mon enfance. Voilà en peu de mots les principaux événements de ma vie. Maintenant que vous les connaissez, généreux citoyens, indiquez-moi le palais de mes pères : le fils d’Aeson et né dans ces lieux, je suis loin d’être étranger à cette terre : Jason est le nom que le divin Centaure m’a donné.

Pindare, *Pythiques*, ode 4, vers 71-119

📖 *Le roi Aiétès a imposé une épreuve à Jason.*

Dès que l’Aurore a chassé les étoiles, le peuple de Colchide se rassemble sur le champ consacré au dieu Mars et s’installe sur les collines qui l’entourent. Vêtu de pourpre et reconnaissable à son sceptre d’ivoire, le roi lui-même prend place, au milieu de sa cour.

Voici que surgissent les taureaux aux pieds de bronze : leurs naseaux d’acier crachent des flammes, qui embrasent l’herbe à peine effleurée. Comme on entend gronder la forge bien remplie, comme la chaux frémit dans le four et bouillonne quand on l’asperge d’eau, ainsi grondaient les taureaux, la gorge brûlante, leurs flancs roulant des flammes.

Cependant, le fils d’Aeson marche à leur rencontre : furieux, ils braquent sur lui leur face menaçante, armée de cornes en fer. Leurs sabots frappent la terre, la poussière vole ; leurs mugissements retentissent dans toute la plaine et les Argonautes en sont glacés de terreur. Le héros s’avance ; il ne sent pas la brûlante haleine des taureaux, tant les herbes magiques de Médée sont puissantes. Plein d’audace, Jason caresse leur gorge et réussit à les soumettre au joug. Puis il force les taureaux monstrueux à tirer une lourde charrue et à sillonner cette plaine qui n’avait jamais subi le soc du laboureur. Les Colchidiens admirent ce prodige ! Les Argonautes, de leur côté, poussent des cris de joie et encouragent leur chef.

Jason prend alors les dents du dragon dans un casque de bronze et il les sème dans les sillons qu’il venait de tracer. Imprégnées d’un venin

puissant, ces terribles semences se ramollissent dans la terre et se mettent à pousser. Elles se transforment, prennent la forme d'hommes. Un enfant, dans le ventre de sa mère, se développe progressivement, et vient au monde, une fois parvenu à maturité : de la même manière, une fois leur forme humaine complètement achevée, ces semences sortirent de la terre féconde. Mais – prodige encore plus grand ! – ces hommes brandissent des armes, sorties en même temps qu'eux. Quand ils voient ces lances prêtes à transpercer le jeune Thessalien, les Grecs baissent la tête en signe de découragement. Médée elle-même, qui avait jusque-là rendu Jason invulnérable, est épouvantée. Quand elle le voit ainsi, seul face à tant d'ennemis, elle pâlit. Son sang se fige soudain dans ses veines et elle tombe assise. Elle a peur que les herbes données à Jason ne soient pas assez efficaces : elle se met alors à chanter des incantations magiques, appelant à son secours tous les secrets de son art de magicienne.

Jason lance une lourde pierre au milieu des guerriers pour retourner ses adversaires contre eux-mêmes et les détourner de lui. Aussitôt, ces frères nés de la Terre s'attaquent les uns les autres et périssent victimes de leurs propres assauts.

Les Grecs félicitent le vainqueur : ils sont tous autour de lui, à le porter et à le serrer dans leurs bras. Toi aussi, Médée, tu voudrais embrasser le vainqueur, mais la pudeur te retient. Oui, tu l'aurais bien pris dans tes bras ! Tout en préservant ta réputation, tu peux au moins te réjouir en silence : tu te félicites de tes chants magiques et tu rends grâce aux dieux qui les ont inspirés.

Mais il reste une dernière épreuve : endormir le dragon qui surveille la Toison d'or avec les herbes enchantées. En effet, ce monstre était toujours éveillé, avec sa tête ornée d'une crête d'écailles, ses dents de fer et sa triple langue : il montait la garde au pied de l'arbre qui abritait la toison. Médée jette sur lui le suc d'une herbe aussi puissante que les eaux du Léthé, puis elle prononce trois fois des formules qui provoquent un sommeil paisible, capables d'apaiser la tempête et d'arrêter le cours des fleuves. Aussitôt, les yeux du monstre se chargent d'une lourdeur inconnue et il s'endort pour la première fois ; alors le héros, fils d'Aeson, s'empare de la Toison d'or. Fier de sa conquête, il emporte aussi une autre conquête : celle qui lui avait permis la victoire. Avec Médée qu'il a épousée, il rejoint en vainqueur le port d'Iolcos.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VII, vers 100-158

Jocaste

Jocaste, fille de Ménécée, épouse Laïos, roi de Thèbes. Malgré les avertissements de l'oracle, le couple a un fils, Œdipe. Mais, effrayé par la prédiction : « Il tuera son père et épousera sa mère », Laïos décide de l'exposer sur la montagne. L'enfant survit, Œdipe tue son père par accident et sans connaître son identité. Il arrive ensuite devant Thèbes où Créon, frère de Jocaste, a promis le trône et la main de sa sœur à celui qui débarrasserait la ville du Sphinx, monstre qui tue les passants. Œdipe trouve l'énigme posée par le sphinx, et obtient la récompense promise ; comme l'avait dit l'oracle, il épouse sa propre mère. Jocaste et Œdipe ne découvrent l'atroce vérité que des années plus tard lorsque leur union a produit quatre enfants : deux fils jumeaux Etéocle et Polynice, deux filles Antigone et Ismène. Les textes grecs s'attardent peu sur les malheurs de Jocaste, victime exemplaire plutôt qu'héroïne. Dans *Œdipe roi*, aussi aveugle d'abord que le roi, elle devine plus tôt la vérité, et tâche d'empêcher Œdipe de poursuivre son enquête. En vain. Elle se retire dans le palais pour se suicider. Dans *Les Phéniciennes* d'Euripide, Jocaste a survécu

à la révélation de la vérité, elle assiste à la guerre entre ses fils pour la royauté, elle essaie de les réconcilier. En vain. Ils s’entretuent et elle se suicide sur leurs cadavres.

➲ Généalogie « Les Labdacides »

📖 *Le chœur, composé de vieillards thébains, apprend d’un serviteur la triste fin de Jocaste.*

LE SERVITEUR. – Pour vous l’apprendre en peu de mots, la chère et divine Jocaste est morte !

LE CHŒUR. – La malheureuse ! Qu’est-ce qui a causé sa mort ?

LE SERVITEUR. – Elle-même. Vous ne savez pas le plus triste, car vous n’étiez pas là. Je vais rassembler mes souvenirs pour que vous connaissiez sa malheureuse destinée. Prise de fureur, elle court à la chambre nuptiale, elle s’arrache les cheveux à deux mains. Elle ferme violemment les portes, elle invoque Laïos, mort depuis longtemps, elle rappelle ce fils qu’elle eut de leur union et qui devait tuer son père, et par qui, en des noces abominables, sa propre mère devait enfanter. Et elle pleure sur ce lit où, deux fois malheureuse, elle eut un mari d’un mari, et d’un fils conçut des enfants. Comment elle périt, je ne sais. Nous n’avons pu voir la fin de Jocaste car Œdipe s’est précipité à grands cris, nous le regardions qui courait çà et là. Il va et vient en réclamant une épée, il cherche sa femme qui n’était point sa femme, mais qui était sa propre mère et celle de ses enfants ! Un dieu sans doute le renseigne dans sa folie, car aucun de nous n’a rien dit. Alors, avec un cri terrible, il se jette contre les doubles portes, arrache les battants des gonds, et se rue dans la chambre où nous voyons la femme pendue à la corde qui l’étrangle. En la voyant ainsi, le malheureux frémit d’horreur et dénoue la corde. La malheureuse tombe contre terre, une scène horrible s’offre à nos yeux. Il arrache les agrafes d’or des vêtements de Jocaste, il en crève ses yeux ouverts, disant qu’ainsi ceux-ci ne verraient plus les maux qu’il avait soufferts et les malheurs qu’il avait causés.

Sophocle, *Œdipe-roi*, vers 1234-1272

📖 *Jocaste retrouve son fils Polynice, revenu d'exil et décidé à se battre contre son frère Etéocle pour récupérer le trône.*

JOCASTE. – O mon fils ! Après tant de jours écoulés, je revois donc enfin ton visage ! Entoure de tes bras le sein de ta mère, appuie ta joue contre la mienne, et laisse tomber tes cheveux noirs sur mon cou ombragé de leurs longues boucles. O bonheur ! Te voilà donc, non sans peine, contre toute attente, contre toute espérance, rendu aux embrassements de ta mère ! Que te dirai-je ? Comment pourrais-je autant que je le voudrais, en caresses, en paroles, dire la joie qui danse en moi, t'exprimer ma tendresse maternelle, depuis longtemps sevrée de cette douceur ? O mon enfant, quel vide tu as laissé dans la maison paternelle, après avoir été exilé, chassé de ta patrie par la violence d'un frère ! Quels regrets pour les tiens ! Quels regrets à Thèbes ! C'est alors que, dans ma douleur, en pleurant, j'ai dénoué et rasé mes cheveux gris. Je n'ai plus voulu, ô mon fils, me parer de robes blanches : je les ai quittées pour porter ces haillons noirs en signe de deuil. […]

A la fin de la pièce, Antigone revient du champ de bataille où Etéocle et Polynice se sont entretués : elle raconte à Œdipe, resté dans le palais, la mort de Jocaste.

ANTIGONE. – Tous ont pu la voir, en pleurs, gémissante, s'élancer vers ses fils, elle les supplie, elle leur montre son sein. Elle les a trouvés à la porte d'Electre, sur le pré couvert de lotus, la lance au poing, dans toute la fureur du combat, pareils à deux lions nourris dans le même antre. Ils tombent blessés à mort ; ils ont versé sur le sol la cruelle libation de leur sang, don d'Arès à Hadès, qui refroidit déjà. Alors elle arrache d'un cadavre une épée de bronze, et se la plonge dans le corps : inconsolable de la mort de ses enfants, elle meurt à côté d'eux. Que de malheurs, ô mon père, a accumulés en ce jour sur notre maison le dieu qui achève notre destin !

Euripide, *Les Phéniciennes*, vers 304-323 et 1567-1581

Junon

▷ Héra

Junon, fille de Saturne et de Rhéa, souveraine des dieux et du ciel, *Regina* et *Victrix* (Reine et Victorieuse), fait partie de la triade capitoline : Jupiter-Junon-Minerve. Cette triade, honorée sur le Capitole, colline sacrée de Rome, symbolise le pouvoir de la Ville souveraine et guerrière, et est exportée dans tout l'Empire romain. Dans le temple de Junon Moneta, « celle qui avertit », sur le Capitole, sont élevées des oies sacrées ; la légende dit que, lors de l'assaut nocturne des Gaulois contre la citadelle en 390 av. J.-C., les oies ont réveillé de leurs cris les soldats romains endormis et ainsi sauvé la ville. Le quatrième mois de l'année romaine, *Junius*, Juin, lui est consacré ; il est donc considéré comme le meilleur mois pour les mariages.

En effet Junon protège les femmes tout au long de leur vie, ses nombreuses épithètes (*Virginalis*, *Matrona*) manifestent sa présence à tous les âges et à tous les moments déterminants de leur existence. Comme chaque homme possède son génie ou *genius*, chaque femme est accompagnée par sa Junon et offre un sacrifice particulier le jour de son anniversaire à

Junon *Natalis*. Junon *Sororia* préside à l’initiation des filles à la puberté, Junon *Pronuba* soutient les jeunes mariées. La déesse veille sur le respect de l’union comme sur la fertilité du couple, elle punit les adultères comme les dépravés. Junon *Lucina* facilite les accouchements ; pendant les cérémonies qui lui sont consacrées, les fidèles ne doivent rien avoir de noué dans leurs vêtements, le nœud symbolisant tout ce qui empêche une heureuse délivrance des mères. Dans cette fonction, elle évoque plus l’Ilithye ou l’Artémis grecques qu’Héra. Elle protège ensuite les nouveaux-nés.

Ses histoires de couple avec Jupiter sont exactement calquées sur celles de Zeus et Héra. Mêmes infidélités à répétitions de l’époux, mêmes invectives de l’épouse trompée, mêmes vengeances impitoyables contre ceux qui l’ont offensée, Hercule ou Ino. Même volonté féministe de ne pas se laisser damer le pion par son mari : chez Ovide, c’est Mars et non Vulcain, comme dans la version grecque, que Junon conçoit sans intervention masculine.

> 📖 JUNON. – Sœur du dieu tonnant – c’est le seul titre qui me reste puisque Jupiter est toujours ailleurs – j’ai quitté les palais, tout en haut de l’éther, où je vis comme une veuve. Chassée du ciel par ses maîtresses, je leur ai abandonné la place. Oui, je n’ai plus qu’à vivre sur la terre, le ciel est plein de ses maîtresses ! Ici, du côté du pôle glacial, l’Ourse (Callisto) guide les flottes argiennes. Là, du côté où le

printemps tiédit le jour, je vois briller le Taureau qui porte Europe la Tyrienne à travers les flots. […] Là-bas, étincellent les Gémeaux, astres doubles des Tyndarides, et au-dessus ceux pour qui s'est enracinée l'île flottante (la Délos d'Apollon et Artémis). Sans parler de Bacchus et de sa mère ! […] Je me plains là de vieilles offenses, mais la cruelle terre de Thèbes, combien a-t-elle porté de femmes adultères et impies ? De combien d'enfants m'a-t-elle indûment fait la belle-mère ? Qu'elle monte donc au ciel, Alcmène la victorieuse, pour occuper ma place ! Et son fils Hercule aussi, qu'il reçoive la place au ciel qui lui a été promise. […] Mais ma haine contre lui ne faiblira pas. Une colère toujours vive agitera mon esprit, la douleur cruelle qui me point soulèvera contre lui éternellement la guerre. Hélas, quelle guerre ? […] Il triomphe de tous les monstres, il grandit à chaque épreuve, ma colère profite à sa gloire.

Junon trouve la solution diabolique pour détruire Hercule ; plus de monstres pour l'attaquer en vain, mais la folie où il se détruira lui-même en tuant ses propres enfants. Junon jubile cyniquement.

– Ah, Hercule, tu t'applaudis d'avoir échappé au Styx et aux mânes ; c'est ici, sur la terre, que je te montrerai les enfers. […] Furies inexorables, frappez-le, qu'un feu plus violent que la fournaise de l'Etna brûle dans son cœur ! N'est-ce pas là une idée digne d'une belle-mère ? Que la vaillance de son bras détesté, qui lui a tant donné la victoire, fasse aujourd'hui ma victoire ! Lui qui est remonté des enfers, qu'il souhaite bientôt y être resté, mort !

Sénèque, *Hercule furieux*, vers 1-117

📖 *Ovide rapporte une singulière légende à propos de la naissance de Mars : c'est la déesse Flore qui la raconte.*

– C'est à mon pouvoir, si tu l'ignores, que Mars a dû de voir le jour : puisse ce prodige être ignoré à jamais de Jupiter ! Quand la vénérable Junon découvrit que Minerve était née sans mère, elle s'affligea que Jupiter l'eût privée de son rôle d'épouse : elle alla se plaindre auprès d'Océan de cette atteinte portée aux droits du mariage, mais la fatigue l'arrêta sur le seuil de ma demeure. Dès que je l'aperçus, je lui dis : « Fille de Saturne, qui t'amène vers moi ? »

Elle m’apprend alors la raison de son voyage : j’essaie de la consoler par des paroles amicales. « Ce n’est pas par des paroles, dit-elle, que tu peux adoucir ma peine. Si Jupiter est devenu père sans que son épouse y ait participé, s’il détient à lui seul le nom de père et de mère, pourquoi moi n’aurais-je pas l’espoir de devenir mère sans mon époux, et de concevoir sans ses étreintes, mais en lui restant toutefois chaste et fidèle ? Je suis prête à essayer toutes les plantes médicinales de la terre, j’interrogerai la mer même et jusqu’aux replis les plus secrets du Tartare ! » Ma bouche allait s’ouvrir : l’hésitation se peignait sur mon visage. « Nymphe, dit-elle, je suis sûre qu’il existe une chose, je ne sais pas laquelle, que tu peux faire ! » Trois fois j’ai voulu lui promettre mon aide, trois fois ma langue s’est arrêtée : je tremblais à l’idée d’exciter le courroux du grand Jupiter. « Viens à mon secours, dit-elle, je t’en supplie ! On cachera ton intervention », et, en même temps, elle m’en fait le serment sur les eaux du Styx. « Ce que tu demandes, lui dis-je, je vais le faire avec une fleur qui m’est venue des champs d’Olène en Achaïe ; elle est unique dans mes jardins et celui qui m’en a fait don m’a dit : “Touche avec cette fleur une génisse, fût-elle stérile, et elle sera mère”, j’obéis, je touchai la génisse, et elle devint mère aussitôt. » Ma main, sur-le-champ, déchire les liens qui retiennent la fleur à sa tige : je touche la déesse, et cet attouchement a fécondé son sein. Déjà enceinte, elle parcourt la Thrace et la rive gauche de la Propontide : ses vœux sont accomplis, Mars a vu le jour.

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 229-258

📖 *Le poète prie Junon* Natalis *(protectrice de la naissance).*

Toi qui présides à la naissance, divine Junon, accepte ce pieux tribut d’encens que te donne, de sa tendre main, une savante jeune femme. Elle est tout entière à toi en ce jour ; c’est pour toi qu’elle a eu la grande joie de se parer ; afin d’attirer tous les regards, debout devant tes autels. Oui, c’est à toi, Déesse, qu’elle rapporte le soin qu’elle a pris de sa parure ; il est pourtant quelqu’un à qui elle voudrait plaire secrètement. Mais toi, sainte déesse, sois-lui favorable : que la nuit ne sépare pas deux amants, mais, de grâce, fais partager sa chaîne à son jeune ami. Ainsi tu formeras un couple bien assorti ; nulle femme n’est plus digne d’être aimée de lui, nul homme d’être aimé d’elle. Que ces amoureux ne

puissent pas être surpris par un gardien vigilant et que l'Amour leur fournisse mille moyens de le tromper. Exauce-moi et viens, toute resplendissante dans ta robe de pourpre : voici une triple offrande de gâteau, voici, chaste Déesse, une triple offrande de vin pur. Une mère attentive prescrit à sa fille un vœu conforme à ce qu'elle désire ; mais celle-ci, en secret, sachant déjà ce qu'elle veut, demande autre chose ; elle brûle, comme brûlent les autels sous les flammes rapides, et, en eût-elle le pouvoir, elle ne voudrait pas être sage. Puisse-t-elle plaire à son jeune ami, et qu'au retour de l'année prochaine, ce même amour, déjà ancien, fasse partie de ses vœux !

Tibulle, *Elégies*, Livre III, 12 (texte complet)

📖 *Une antique cérémonie romaine, l'*evocatio*, a pour but d'évoquer un dieu pour le pousser à changer de camp dans un conflit. C'est ce que tente, en 396 avant J.-C., pendant le siège de la cité étrusque de Véies, le dictateur Camille en priant Junon.*

– Toi, Junon Reine, qui habites actuellement à Véies, je te prie de nous suivre après la victoire dans notre ville qui deviendra aussi la tienne. Tu y trouveras un temple digne de toi.

[…] Une fois Véies prise, de jeunes Romains reçurent la mission de transporter Junon à Rome. Ils entrèrent dans son temple et furent saisis de crainte à la vue de la statue de la déesse que seul un prêtre étrusque avait le droit de toucher, mais l'un d'eux, pris d'une inspiration divine ou d'une simple envie de plaisanter, s'exclama :

– Veux-tu aller à Rome, Junon ?

Tous ses camarades affirmèrent ensuite l'avoir vue opiner de la tête. Certains ajoutèrent même ensuite qu'ils l'avaient entendue dire « oui ». En tout cas, on transporta la déesse facilement : légère, elle avait l'air de venir d'elle-même. Elle arriva sur l'Aventin et selon les vœux du dictateur, on lui éleva le temple promis.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre V, chapitres 21, 3 – 22, 7

Jupiter

▷ Zeus

Jupiter, *Optimus Maximus* « très bon très grand », est le dieu suprême des Latins. Au sommet du panthéon romain, règne une triade de dieux, Jupiter, Mars et Quirinus. Chacun incarne une fonction essentielle à la vie d'une société humaine : Jupiter assume le gouvernement politique, Mars dirige les guerres, Quirinus protège les paysans. Puis les Romains remplacent cette première triade par la triade capitoline, qu'ils exporteront dans tout leur Empire. Jupiter y occupe toujours la première place, secondé par Junon, protectrice des femmes, et Minerve, déesse de la sagesse, de la guerre et des techniques.

Le nom même de Jupiter, contraction de *Diovis Pater*, « père céleste », montre qu'il a pouvoir sur toutes les manifestations du ciel : pluie, tempête, tonnerre et foudre. On l'invoque quand les champs manquent d'eau ; l'expression *sub dio*, « à la belle étoile », rappelle aussi cette attribution. Dieu de lumière, il est associé à la couleur blanche : des chevaux blancs tirent son char, on lui sacrifie des animaux blancs… Il est vénéré, comme le Zeus grec,

sur les hauteurs ; son temple majeur à Rome s’élève sur la colline du Capitole.

C’est vers lui que se dirigent les cortèges des généraux triomphants, ils viennent remercier le dieu qui leur a donné la victoire, le Jupiter *Victor Invictus* « vainqueur et invaincu ». Romulus, par exemple, consacre son premier butin à Jupiter *Férétrien*, ou rend grâces à Jupiter *Stator*, qui « a arrêté » l’ennemi sabin. Le dieu garantit les serments solennels, particulièrement les traités entre les peuples. Dans le temple du Capitole, *Fides* « la Bonne Foi » et Victoire, l’assistent ; tout à côté, du haut de la roche Tarpéienne, sont précipités les traîtres à la patrie. Jupiter protège les commencements, ainsi les consuls lui rendent-ils hommage lors de leur entrée en charge. On l’invoque au début de toute entreprise sacrée ou profane. Jupiter *Terminus* garde les propriétés, plus généralement le dieu veille sur les familles, et tous les corps politiques. Il règle le cours des affaires humaines : il sait l’avenir et le révèle aux hommes par des signes (tonnerre, éclairs, vol des oiseaux).

L’histoire ou l’épopée décrivent ces nobles fonctions de Jupiter, mais les auteurs comiques font du dieu un personnage plus trivial dans ses aventures amoureuses reprises aux Grecs.

📖 *Le roi Evandre fait visiter à Enée la citadelle de Rome*.

De là, il le conduit vers la demeure de Tarpéia et vers le Capitole, tout en or aujourd'hui, autrefois hérissé de ronces sauvages. Déjà alors, un effroi sacré émanait de ce lieu, qui inspirait une pieuse terreur aux paysans : le bois et le rocher les faisaient trembler. Evandre dit alors :

– Cette colline boisée, un dieu (lequel, on ne le sait pas) l'habite ; mes compatriotes croient y avoir vu Jupiter en personne, quand dans sa main il agite la noire égide et ébranle les orages.

Virgile, *Enéide*, Livre VIII, vers 347-354

📖 *A la demande d'Egérie, Picus et Faunus font en sorte que Jupiter se montre au roi Numa Pompilius.*

Ce que firent les dieux champêtres, quels vers magiques ils prononcèrent, et comment ils firent descendre Jupiter du ciel, nul mortel ne peut le savoir. Il est des mystères interdits à mes chants, et je dirai seulement ce que peut dire sans crime un poète pieux. A leur voix, tu sortis du ciel, ô Jupiter, et c'est pour cela que les générations qui suivirent t'adorèrent sous le nom de Jupiter *Elicius*. Les forêts tremblèrent, dit-on, sur les sommets de l'Aventin, et la terre s'affaissa sous le poids du maître de l'Olympe. Le cœur de Numa tressaille, le sang se retire de tout son corps et ses cheveux hérissés se raidissent.

Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 323-332

📖 Au retour de son armée victorieuse, Romulus qui, au génie des grandes choses alliait l'habileté qui les fait valoir, suspend à un trophée les dépouilles du roi mort, puis monte au Capitole. Là il les dépose au pied d'un chêne, sacré pour les bergers, il en fait hommage à Jupiter, et trace l'enceinte d'un temple qu'il dédie à ce dieu sous un nouveau surnom :

– Jupiter Férétrien, c'est à toi qu'un roi vainqueur offre ces armes d'un roi, et qu'il consacre le temple dont il vient de mesurer l'enceinte. Là sera déposé le butin que mes descendants, vainqueurs comme moi, arracheront avec la vie aux rois et aux chefs ennemis.

Telle est l'origine de ce temple, le premier dont Rome ait vu la consécration.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre I, chapitre 10, 5-7

📖 *Jupiter a passé la nuit avec Alcmène sous l'apparence de son mari Amphitryon. Il quitte au matin la jeune femme.*

JUPITER. – Adieu, Alcmène, continue à veiller pour le bien de notre maison. Mais, ménage-toi, je t'en prie, car ton terme approche. Il faut que je parte. Je reconnais d'avance l'enfant qui doit naître.

ALCMÈNE. – Quelle affaire, cher époux, t'éloigne si tôt de la maison ?

JUPITER. – Ah ! Ce n'est pas que le temps me semble long près de toi, dans mon foyer ; mais dans une armée, en l'absence du général, le mal arrive plus vite que le bien.

MERCURE. – (*à part*) Le rusé trompeur que mon digne père ! Voyez comme il va doucement la cajoler.

ALCMÈNE. – Sur ma foi, tu me montres le pouvoir qu'une épouse a sur ton cœur !

JUPITER. – Ne te suffit-il pas que tu sois pour moi la plus chère des femmes ?

MERCURE. – (*à part*) Par Pollux, si ta femme là-haut te savait si galamment occupé, je suis sûr que tu voudrais être Amphitryon plutôt que Jupiter. […]

JUPITER. – Maintenant je dois retourner en secret à l'armée, avant qu'on remarque mon absence. Il ne faut pas qu'on me reproche d'avoir fait passer ma femme avant le bien public.

ALCMÈNE. – Ton départ coûte des pleurs à ton épouse.

JUPITER. – Calme-toi. Ne rougis pas tes yeux. Je serai bientôt de retour.

ALCMÈNE. – Ce « bientôt » est loin encore !

JUPITER. – C'est à regret que je te laisse, à regret que je m'en vais !

Plaute, *Amphitryon*, vers 340-373

📖 *Jupiter, en bon* deus ex machina, *vient tout expliquer et réconcilier Amphitryon avec Alcmène. La morale n'en sort guère sauve…*

JUPITER. – *dans les nuages* Rassure-toi, Amphitryon ! Je viens te protéger, ainsi que tous les tiens. Tu n’as rien à redouter. Laisse-là les devins et les haruspices. Je t’instruirai et du passé et de l’avenir, mieux qu’ils ne pourraient le faire, car je suis Jupiter. J’ai joui en premier du corps d’Alcmène, et de notre union elle a conçu un fils. Puis, toi aussi, tu l’as rendue mère, avant de partir pour l’armée. Les deux enfants sont nés en même temps. Celui qui est fils de mon sang te couronnera par ses exploits d’une gloire immortelle. Rends à ton épouse ton affection : elle ne mérite point tes reproches, elle a cédé à ma violence. Je remonte dans les cieux.

Plaute, *Amphitryon*, vers 1150-1162

K

Kères

Souvent associées au destin inéluctable, les Kères sont des sortes de génies féminins qui personnifient le sort conduisant chaque mortel au trépas (le nom commun féminin *kère* signifie à la fois « sort » et « mort » en grec). Dans la *Théogonie* d'Hésiode, cette forme d'abstraction personnifiée figure parmi les enfants de la Nuit : d'abord comme un personnage unique, la « noire Kère », citée entre le Destin et la Mort, puis comme un groupe, les Kères, sœurs des Moires, dont elles partagent le rôle d'« implacables vengeresses » veillant à l'accomplissement des destinées.

Dans l'*Iliade*, les Kères sont l'image du « trépas cruel » que Zeus met en balance pour déterminer le sort des guerriers ; sur le champ de bataille, l'apparition de la Kère sème le carnage et la terreur.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 *Achille explique dans quelle alternative le place sa destinée.*

La vie est un bien qui nous échappe et qui s'envole sans retour, dès qu'elle a franchi la barrière des dents. Ma mère, la déesse Thétis aux pieds d'argent, m'a dit que deux sorts (*kères*) m'entraînent au terme fixé du trépas. Si je reste ici à combattre autour de la ville des Troyens, mon retour est perdu, mais ma gloire sera impérissable. Si, au contraire, je

m’en vais chez moi, dans la terre de ma chère patrie, c’en est fait de ma noble gloire, mais ma vie sera longue et le jour du trépas ne m’atteindra pas vite.

Homère, *Iliade*, Chant IX, vers 408-416

📖 *Hector et Achille s’affrontent dans un duel sans merci.*

Mais quand, pour la quatrième fois, ils passent tout près des fontaines, le Père Zeus laisse pendre les plateaux de sa balance d’or ; il y place les deux Kères, les génies du trépas cruel, l’une pour Achille et l’autre pour Hector, dompteur de chevaux. Puis il soulève le fléau par le milieu ; alors, le sort d’Hector se met à pencher et à descendre vers l’Hadès : c’était donc le jour fatal pour lui ! Et Phœbos Apollon, qui le soutenait jusque-là, l’abandonne.

Homère, *Iliade*, Chant XXII, vers 208-213

📖 *Sur le modèle homérique, un poème attribué à Hésiode décrit le bouclier d’Héraclès.*

Des guerriers combattaient sans relâche et, derrière eux, les Kères couleur bleu sombre, entrechoquant leurs dents éclatantes de blancheur, lançant des regards féroces, hideuses, ensanglantées, invincibles, se disputaient les guerriers tombés au sol. Toutes, altérées d’un sang noir, étendaient leurs larges ongles sur le premier soldat étendu mort ou récemment blessé, et les âmes des victimes étaient précipitées dans la demeure d’Hadès, dans le froid Tartare. A peine rassasiées de sang humain, elles rejetaient derrière elles les cadavres et elles retournaient à grands pas au milieu du tumulte et du carnage.

Hésiode, *Le Bouclier d’Héraclès*, vers 248-257

L

Labdacides

Les Labdacides, « descendants de Labdacos », sont poursuivis de génération en génération par le malheur. Certes ils sont parfois bénis par les dieux qui leur permettent de fonder et agrandir Thèbes ; de plus, Dionysos, fils de Sémélé, est issu de cette lignée. Mais, trop souvent, l'orgueil des hommes leur attire la haine des immortels qui ne pardonnent jamais : la fatalité frappe durement la famille sur six générations. Thèbes en subit les dommages collatéraux : elle est ravagée par les guerres, terrorisée par le sphinx, décimée par la peste.

Le devin TIRÉSIAS, grâce à son exceptionnelle longévité, assiste, témoin lucide et impuissant, à l'accomplissement de la malédiction jusqu'à son terme. Ses révélations éclairent les victimes, mais trop tard, mais en vain ! Le sort de cette famille maudite a souvent inspiré les tragiques grecs et latins.

L'ancienne malédiction : Arès et le dragon

Le mal vient de loin : déjà CADMOS, grand-père de Labdacos, s'est attiré la colère d'Arès pour avoir tué le dragon, fils du dieu. Un collier merveilleux

(mais maudit) offert à HARMONIE pour ses noces avec Cadmos sera un des instruments de la vengeance divine. Il porte malheur à leurs enfants : SÉMÉLÉ meurt foudroyée, INO noyée, Agavé tue PENTHÉE, son propre fils. Les successeurs de Cadmos, son fils Polydore et son petit-fils Labdacos, meurent jeunes.

Les fautes de Laïos

LAÏOS, fils de Labdacos et son légitime héritier, doit d'abord vivre en exil. Réfugié à Corinthe, il violente le jeune Chrysippos et cause sa mort. Apollon, protecteur du père éploré, et Héra, gardienne des mœurs, méditent désormais sa perte. Marié à Jocaste, Laïos n'a pas d'enfant ; l'oracle de Delphes les a en effet menacés par cette sentence : « Le fils tuera son père et épousera sa mère ». Dans un moment d'ivresse, Laïos oublie l'interdit et engrosse Jocaste. L'oracle répète son verdict, le nourrisson est condamné à mort par exposition.

Œdipe, criminel innocent

ŒDIPE a bien sûr survécu, et réalise la prédiction : ignorant sa véritable identité, il tue son père par accident. Un sphinx ravage alors la région de

Thèbes, Œdipe en triomphe et obtient la récompense promise : le trône de Thèbes et la main de Jocaste, veuve de Laïos. Il épouse donc sa mère sans le savoir. Cruelle ironie des dieux : la victoire est récompensée d'un cadeau empoisonné.

Ce mariage criminel aggrave les catastrophes. Les dieux méchants attendent quelques années, le temps que des enfants naissent de l'inceste. Puis Apollon frappe Thèbes de la peste pour provoquer une enquête. Œdipe découvre alors ses crimes. Quand Jocaste comprend qu'elle a épousé son fils, elle se suicide. Œdipe se crève les yeux et part en mendiant sur les routes.

Le malheur des enfants d'Œdipe

Les quatre enfants du couple sont à leur tour frappés. Les fils jumeaux, Etéocle et Polynice, s'entretuent pour obtenir le pouvoir. Antigone est condamnée à mort pour avoir essayé d'enterrer son frère ; seule Ismène survit. Même le frère de Jocaste, Créon, subit le poids de la fatalité : il a sacrifié un de ses fils au salut de Thèbes assiégée ; en tuant Antigone, il provoque le suicide de son autre fils Hémon, fiancé de la jeune fille.

➲ Généalogie « Les Labdacides »

📖 LE CHŒUR. – Heureux ceux qui ont vécu à l'abri des maux ! Pour ceux dont la maison a été frappée par les dieux, il ne manque aucune calamité jusqu'à la dernière génération. De même, lorsque la houle, soulevée par les violents vents de Thrace, parcourt l'obscurité sous-marine, elle fait monter du fond la vase noire, et les rivages qu'elle bat retentissent de ses grondements. Je vois, depuis les temps anciens, dans la maison des Labdacides, les calamités s'ajouter aux calamités des aïeux disparus. Une génération ne sauve pas l'autre génération, mais toujours un dieu l'accable sans lui laisser de répit. Une lumière brillait encore, dans la maison d'Œdipe, sur ses derniers rejetons ; mais la voici à son tour moissonnée, poussière sanglante offerte aux dieux d'en bas, parole insensée, Erinys qui frappe les esprits.

Sophocle, *Antigone*, vers 583-604

📖 LE CHŒUR. – Infortunés Labdacides ! Bois sacré au divin feuillage que peuplent les bêtes fauves, montagne neigeuse chère à Artémis, ô Cithéron, pourquoi as-tu laissé grandir le fils de Jocaste, exposé sur tes rochers pour y trouver la mort, le tendre nourrisson rejeté de la maison paternelle, cet Œdipe, qui porte la marque des agrafes d'or dont il s'est frappé les yeux ? […]

TIRÉSIAS. – (*à Créon*) Pour Etéocle, ma bouche resterait close et ne révélerait pas les oracles. Mais pour toi, puisque tu veux les connaître, je parlerai. Ce pays souffre depuis longtemps, Créon, depuis le jour où Laïos fut père malgré les dieux et engendra le malheureux Œdipe, qui devait épouser sa mère. Si Œdipe a porté une main meurtrière sur ses yeux ensanglantés, ce sont les dieux qui l'ont voulu, c'est un enseignement qu'ils ont donné à la Grèce. Ses fils croyaient que le temps pouvait ensevelir ce passé ; ils espéraient ainsi échapper aux dieux : quelle illusion de leur aveuglement ! […] Créon, l'heure est proche où ils vont se donner la mort de leurs propres mains. Et le spectacle des cadavres amoncelés les uns sur les autres, au milieu des armes confondues, arrachera au peuple de Thèbes d'amers gémissements. Et toi, ville infortunée, tu vas périr aussi, si tu n'écoutes pas ma voix ! Il aurait fallu ne souffrir ni sur le trône, ni dans la cité, ces

fils d’Œdipe que poursuit le Destin, et qui doivent perdre Thèbes. Le mal a prévalu sur le bien !

Euripide, *Les Phéniciennes*, vers 800-805 et 865-889

📖 *Thèbes est ravagée par la peste ; le devin Tirésias invoque le fantôme de Laïus pour connaître la cause de l’épidémie.*

TIRÉSIAS. – Laïus se dresse devant moi, tout sanglant et les cheveux souillés d’une affreuse poussière. Il parle avec colère : « O féroce famille de Cadmus, toujours altérée de ton propre sang, arme-toi du thyrse, et, dans ta fureur, déchire tes propres enfants. Le plus grand crime de Thèbes, c’est l’amour d’une mère pour son fils ! O ma patrie, ce n’est pas la colère des dieux, c’est un crime qui cause ta perte. Ce n’est pas le souffle fatal de l’Auster, ni l’aridité d’une terre que la pluie du ciel n’arrose pas assez, qui te nuit ; non, c’est ce roi couvert de sang, qui a reçu, pour prix d’un meurtre cruel, le sceptre de son père et qui en occupe le lit interdit ; enfant dénaturé (mais la mère est pire encore que le fils, deux fois maudite dans ses enfants), qui, retournant à l’origine de sa vie, a fait porter à sa mère des enfants sacrilèges, et qui, par un crime qui n’a pas d’exemple parmi les bêtes féroces, s’est engendré à lui-même des frères. Mal caché, énigme plus complexe que celle du Sphinx qu’il a vaincu ! O toi qui portes le sceptre dans ta main sanglante, moi, ton père resté sans vengeance, je te poursuivrai, avec toute la ville. Je conduirai les Furies qui présidèrent à ton mariage : elles feront claquer leurs fouets. J’exterminerai cette famille incestueuse, et je détruirai ton foyer par une guerre impie. Chassez donc promptement du trône et du pays ce roi maudit. Toute terre dont il aura retiré son pied funeste se couvrira, au printemps, de verdure et de fleurs. L’air redeviendra pur. Les bois retrouveront la beauté de leur feuillage. La mort, la peste, la destruction, la maladie, la corruption, la douleur, funeste cortège qui le suit, disparaîtront avec lui. […] Il se traînera, ne sachant où aller, et cherchera tristement son chemin avec un bâton, comme un vieillard. Otez-lui la terre, et moi, son père, je lui ravirai le ciel. »

Sénèque, *Œdipe*, vers 623-658

Labyrinthe

Formé de salles enchevêtrées et de couloirs sans issue qui se croisent et se recroisent, le labyrinthe est d'origine très ancienne. Des représentations gravées de labyrinthe apparaissent dès la préhistoire, associées à des sites sacrés. Les Egyptiens y ont recours dans les tombes ou les pyramides : l'accès des chambres funéraires est souvent rendu plus difficile par de telles galeries souterraines pour éviter les pillages. Mais le mot lui-même, ainsi que de son synonyme, le « dédale », nous viennent de Crète, à l'époque du roi Minos.

D'après la légende, l'architecte athénien Dédale, réfugié à la cour de Minos après un meurtre, construit le Labyrinthe pour y enfermer le Minotaure, fruit des amours monstrueuses de la reine Pasiphaé avec un taureau. Des victimes humaines y sont données en pâture au monstre. Personne n'a jamais réussi à en ressortir sauf Thésée, avec l'aide du fil d'Ariane.

Les palais minoens de Crète, construits selon un plan complexe, formés de nombreuses pièces sur plusieurs niveaux, sont peut-être historiquement à l'origine de la légende. Cette interprétation pragmatique s'accompagne de nombreuses

interprétations symboliques. Le labyrinthe représente l’univers où l’homme, perdu, cherche le sens de sa vie. Il peut aussi être le symbole de l’âme humaine ambivalente, qui porte le mal (le Minotaure) en son sein, mais aspire au bien (Thésée), guidée par l’amour (Ariane). La traversée du labyrinthe est une initiation dont le circuit correspond au cours de la vie.

> 📖 Le labyrinthe l’emporte même sur les pyramides. Il est composé de douze cours environnées de murs, dont les portes sont à l’opposé l’une de l’autre, six au nord et six au sud, toutes contiguës ; une même enceinte de murailles, continue en dehors, les renferme ; les appartements en sont doubles ; il y en a quinze cents sous terre, quinze cents au-dessus, trois mille en tout. J’ai visité les appartements d’en haut, je les ai parcourus ainsi j’en parle avec certitude et comme témoin oculaire. Quant aux appartements souterrains, je ne sais que ce qu’on m’en a dit. Les Egyptiens gouverneurs du labyrinthe ne permirent point qu’on me les montrât, parce qu’ils servaient, me dirent-ils, de sépulture aux crocodiles sacrés, et aux rois qui ont fait bâtir entièrement cet édifice. Je ne parle donc des logements souterrains que sur le rapport d’autrui : quant à ceux d’en haut, je les ai vus, et les regarde comme ce que les hommes ont jamais fait de plus grand. On ne peut en effet se lasser d’admirer la variété des passages tortueux qui mènent des cours à des corps de logis et des issues qui conduisent à d’autres cours. Chaque corps de logis a une multitude de chambres qui aboutissent à des vestibules. Au sortir de ces vestibules, on passe dans d’autres bâtiments, dont il faut traverser les chambres pour entrer dans d’autres cours. Le toit de tous ces corps de logis est de pierre ainsi que les murs, qui sont partout décorés de figures en bas-relief. Une colonnade de pierres blanches parfaitement jointes ensemble entoure chaque cour. A l’angle où finit le labyrinthe s’élève une pyramide d’environ cent mètres de côté, sur laquelle on a sculpté en grand des figures d’animaux. On s’y rend par un souterrain.

Hérodote, *Histoires*, Livre II, chapitre 148

📖 L’opprobre de la famille grandissait, le monstre à double forme révélait au grand jour l’épouvantable adultère de sa mère. Minos veut cacher au monde la honte de son mariage : il enferme le Minotaure dans les murs tortueux d’un palais aveugle. Dédale, le plus célèbre des architectes, en a jeté les fondations. Il brouille les repères et égare le regard dans une suite de couloirs qui se croisent et se confondent. Ainsi le Méandre se joue dans les champs de Phrygie : dans sa course hésitante, il suit sa pente ou revient sur ses pas, et il erre au hasard, détournant ses eaux vers leur source, ou les ramenant vers la mer, en mille détours. De même Dédale jette la confusion dans ses couloirs innombrables. C’est tout juste s’il réussit lui-même à en sortir, tellement il y a mis de détours trompeurs ! Enfermé dans le labyrinthe, le monstre, moitié homme et moitié taureau, s’était engraissé deux fois du sang athénien. Après neuf ans, il tomba sous les coups du héros que le sort d’un troisième tribut condamnait à être dévoré. Thésée, à l’aide du fil d’Ariane, revient à la porte du labyrinthe qu’avant lui nul autre n’avait pu retrouver.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VIII, vers 155-173

Laïos

Laïos, fils de Labdacos, roi de Thèbes, subit et aggrave la malédiction qui ravage sa famille. Sa vie prouve, comme celle de son fils Œdipe, que l'homme ne peut rien contre les arrêts du destin.

Arrière-petit-fils de Cadmos, lignée poursuivie par la vengeance d'Arès, Laïos connaît bien des épreuves dans sa jeunesse. Il perd son père prématurément ; comme il est trop jeune, c'est son grand-oncle Lycos qui devient régent. Amphion et Zéthos qui haïssent Lycos, persécuteur de leur mère Antiope, le tuent, et s'emparent du trône. Laïos doit fuir à Mycènes, chez le roi Pélops. Celui-ci lui confie le soin d'apprendre à son fils Chrysippos l'art de conduire les chars. Mais Laïos tombe amoureux du bel adolescent, l'enlève, et lui fait violence ; Chrysippos se suicide. Le père, accablé de chagrin, invoque Apollon pour qu'il venge cet affront. D'autres textes racontent aussi qu'Héra, protectrice du mariage, s'est scandalisée de cette relation homosexuelle, la première, et poursuit Laïos de sa colère.

Amphion meurt, Laïos revient à Thèbes où il règne et épouse Jocaste. Mais les dieux n'ont ni oublié ni pardonné. L'oracle de Delphes, consulté sur

l’union de Laïos et Jocaste, leur prédit que le fils qui leur naîtra tuera son père et épousera sa mère. Pour conjurer le sort, Laïos pratique l’abstinence, jusqu’au jour où, égaré par l’ivresse, il couche avec Jocaste qui conçoit un fils. Dès la naissance, le roi fait exposer le petit sur le mont Cithéron, dans l’idée que les fauves l’en débarrasseront rapidement. Mais un berger, passant par là, prend pitié du bébé sans savoir qui il est, et l’emmène dans sa ville, Corinthe, où justement le roi Polybe et la reine se désolent de n’avoir pas d’enfant. Œdipe arrivé à l’adolescence va consulter l’oracle sur son avenir : il lui est prédit qu’il tuera son père et épousera sa mère. Il décide aussitôt de ne pas rentrer à Corinthe. Non loin de là, sur une route étroite, il croise un char ; aucun des voyageurs ne veut céder le pas à l’autre. La querelle s’envenime et dégénère en duel. Le plus jeune, Œdipe, tue le plus âgé, et poursuit son chemin sans savoir que c’est précisément son père Laïos qu’il vient de tuer. Il apprendra bien plus tard cette stupéfiante vérité (la tragédie de Sophocle, *Œdipe Roi*, suit cette enquête pas à pas). Et la malédiction continuera de s’acharner sur la descendance de Laïos…

- Généalogie « Les Labdacides »

📖 JOCASTE. – O Soleil, toi qui te fraies une route à travers les constellations du ciel, […] quelle funeste lumière tu répandis sur Thèbes le jour où Cadmos, parti des rivages de Phénicie, arriva dans ce pays ! D'Harmonie, fille d'Aphrodite, il eut Polydore ; de Polydore naquit, dit-on, Labdacos, qui fut père de Laïos. Moi, Jocaste, fille de Ménœcée, j'ai pour frère Créon. Laïos était mon époux. Se voyant sans enfants, bien que depuis longtemps je partage son lit, il va consulter Phoebos, et le prier de faire naître de notre union des garçons pour l'avenir de sa lignée. Le dieu lui répond : « Roi de Thèbes aux vaillants coursiers, n'engendre pas d'enfants malgré les dieux : car, s'il te naît un fils, ce fils te tuera, et toute ta maison périra dans le sang. » Mais, dans un élan de désir, dans un moment d'ivresse, il me rend mère d'un fils. A peine a-t-il engendré l'enfant, qu'il reconnaît sa faute, et se rappelle la parole du dieu. Laïos livre donc le nouveau-né à des bergers pour l'exposer sur les hauteurs du Cithéron : auparavant il lui a transpercé de pointes de fer les talons. (De là, le nom d'Œdipe que lui a donné la Grèce.) Des bergers, qui faisaient paître là les chevaux de Polybe, le recueillent, l'emportent au palais, et le remettent à leur maîtresse. Celle-ci donne le sein à l'enfant de mes entrailles, et fait croire à son mari que c'est elle qui l'a mis au monde. Arrivé à l'âge d'homme, quand déjà un blond duvet ombrageait ses joues, soupçonnant ou apprenant la vérité, mon fils se rend au temple d'Apollon pour connaître le nom de ses parents. De son côté, Laïos, mon mari, en fait autant pour savoir si le fils qu'il a exposé vit encore. Tous deux se rencontrent en Phocide à un carrefour. Le cocher de Laïos crie à Œdipe : « Pousse-toi de là, laisse passer le roi ! » Mais lui, sans répondre, continue sa route fièrement. Déjà les chevaux lui marchent sur les pieds et les rougissent de sang. Alors… mais pourquoi prolonger ce récit ? J'arrive tout de suite au funeste dénouement : le fils tue le père, monte sur le char de Laïos, et va en faire cadeau à l'homme qui l'a élevé, Polybe.

Euripide, *Les Phéniciennes*, vers 1-45

📖 JOCASTE. – Autrefois, un oracle fut révélé à Laïos, non par Phœbos lui-même, mais par ses serviteurs, qui disait que sa destinée était d'être tué par un fils né de lui et de moi. Cependant des voleurs étrangers l'ont tué à la rencontre de trois chemins. A peine l'enfant

avait-il trois jours que Laïos chargea des mains étrangères de le jeter, les pieds liés, sur une montagne déserte. Ainsi Apollon n'a point fait que le fils fût le meurtrier du père, ni que Laïos souffrît de son fils ce qu'il en redoutait. Voilà comment se sont accomplies les prédictions fatales ! Ne te fais donc pas de souci. […]

ŒDIPE. – O femme, en t'écoutant, mon âme est inquiète et mon cœur ému !

JOCASTE. – De quoi t'inquiètes-tu ?

ŒDIPE. – Je t'ai entendue dire, il me semble, que Laïos avait été tué à la rencontre de trois chemins ?

JOCASTE. – Oui, c'est ce qu'on a dit, et cela n'a pas été démenti.

ŒDIPE. – Et où cela s'est-il passé ?

JOCASTE. – Dans la région qu'on nomme Phocide, là où se rejoignent les routes qui viennent de Delphes et de Daulis.

ŒDIPE. – Il y a longtemps ?

JOCASTE. – On annonça la nouvelle dans la Ville un peu avant que tu devinsses roi de cette terre.

ŒDIPE. – O Zeus, que m'as-tu fait faire ?

JOCASTE. – Œdipe, pourquoi cette épouvante ?

ŒDIPE. – Ne me demande rien encore. Mais, dis-moi, à quoi ressemblait Laïos ? Quel âge avait-il ?

JOCASTE. – Il était grand, ses cheveux commençaient à blanchir, et son visage ressemblait au tien.

ŒDIPE. – Malheur à moi ! Il semble que, sans le savoir, je me suis adressé à moi-même d'horribles imprécations !

Sophocle, *Œdipe* roi, vers 711-745

Laocoon

Parfois présenté comme le frère d’Anchise, Laocoon est prêtre d’Apollon à Troie. Avec Cassandre, il est le seul à mettre les Troyens en garde contre le mystérieux cheval de bois abandonné par les Grecs ; cependant, ces derniers ont simulé le départ de leur flotte pour tromper l’adversaire et ils sont partis se cacher derrière l’île de Ténédos.

Après avoir lancé un javelot contre les flancs du gigantesque animal et révélé ainsi qu’il était creux, il s’oppose à son introduction dans la ville et conseille de le brûler. Mais deux serpents monstrueux surgis de la mer enlacent les deux fils de Laocoon et les étouffent ainsi que leur père venu à leur secours : pour certains, ce serait la vengeance du dieu Apollon dont Laocoon avait profané le temple en s’unissant avec son épouse aux pieds de la statue divine. Les Troyens, effrayés par cette mort et abusés par l’espion ennemi Sinon, la considèrent comme un châtiment pour avoir osé frapper le cheval : ils s’empressent de traîner celui-ci jusqu’à l’intérieur des remparts, précipitant ainsi la ruine de leur ville.

➲ Carte « La Troade homérique »

📖 *Enée raconte la prise de Troie : alors que les Grecs ont abandonné sur le rivage un gigantesque cheval de bois, Sinon, un Grec qui déclare avoir abandonné son camp, prétend que les Troyens seront définitivement vainqueurs s'ils le font entrer dans leur ville.*

Voici qu'à la tête d'une troupe nombreuse arrive le grand prêtre Laocoon ; il accourt du haut de la citadelle et il crie de loin, furieux :

– Malheureux ! Vous êtes fous ? Vous croyez que les ennemis sont partis ? Vous pensez que les Danaens peuvent faire des cadeaux sans qu'il y ait un piège derrière ? C'est bien ça la réputation d'Ulysse ? Ou bien des Achéens sont cachés dans ce cheval de bois, ou bien c'est une machine fabriquée pour attaquer nos murs, espionner nos maisons et s'abattre de toute sa hauteur sur notre ville, ou alors il y a encore un autre piège caché à l'intérieur. Troyens, ne vous fiez surtout pas à ce cheval ! Quoi que ce soit, je crains les Danaens, même lorsqu'ils font des cadeaux !

A ces mots, de toutes ses forces, il lance un énorme javelot dans les flancs de la bête : il s'y fixe en vibrant ; ébranlé dans ses profondeurs, tout le ventre de bois résonne et laisse échapper une sorte de long gémissement. Si les dieux ne s'y étaient pas opposés, si nos esprits n'avaient pas été aveuglés, Laocoon nous aurait poussés à planter nos lances aux pointes de fer dans les cachettes des Argiens ! Troie, tu serais encore debout ! haute citadelle de Priam, tu existerais encore ! […]

Cependant, Laocoon, que le sort avait alors désigné comme prêtre de Neptune, le dieu des mers, était en train d'immoler solennellement un énorme taureau sur l'autel préparé pour le sacrifice. La mer est calme. Mais voici qu'arrivent de l'île de Ténédos, glissant côte à côte sur les flots, deux serpents – je frémis d'horreur en le racontant ! – : ils s'enroulent en spirales immenses, ils gagnent le rivage, la tête dressée au-dessus des vagues, avec leurs crêtes énormes rouge sang. La mer écume et résonne de leur venue. Leurs yeux brillants sont injectés de sang et de feu ; avec leur langue toute vibrante, ils lèchent leurs gueules qui sifflent. A cette vue, nous fuyons tous, blancs de peur.

Mais les serpents, sans hésiter, foncent sur Laocoon. Ils se jettent d'abord sur ses jeunes fils, ils les enlacent, ils les étouffent, ils les dévorent ! Laocoon se précipite alors à leur secours, une arme à la main. Aussitôt, les serpents le saisissent et le serrent dans leurs énormes

anneaux. Deux fois, ils l’ont pris par la taille, deux fois ils ont enroulé autour de son cou leurs anneaux couverts d’écailles, tendant leurs gueules menaçantes au-dessus de sa tête. Avec ses mains, le prêtre tente en vain de défaire leurs nœuds ; ses bandelettes sont souillées de bave et de venin noir. Laocoon pousse des cris horribles vers le ciel : on dirait le mugissement d’un taureau blessé fuyant l’autel du sacrifice et secouant la hache mal enfoncée dans sa nuque. Mais les deux dragons glissent et fuient vers les temples : ils gagnent la citadelle de la cruelle Pallas et ils s’abritent aux pieds de la déesse, derrière son bouclier.

Alors une terreur inconnue s’empare de nos cœurs et nous fait tous trembler : on se met à raconter que Laocoon a mérité ce châtiment parce qu’il a osé jeter sa lance sur le cheval sacré. On crie en chœur qu’il faut transporter cette offrande à sa place et implorer la toute-puissance de la déesse ! Nous faisons une brèche dans nos remparts, nous ouvrons les remparts de la ville : tous se mettent à l’ouvrage. On glisse des roues sous les pieds du cheval, on accroche des cordes de chanvre autour de son cou et on tire : la machine de mort franchit les remparts, pleine d’hommes armés. Tout autour d’elle, des enfants, garçons et filles, chantent des hymnes sacrés, s’amusent à toucher le câble qui la traîne. Le cheval s’avance, il glisse, menaçant, jusqu’au cœur de la ville.

Virgile, *Enéide*, Livre II, vers 40-55 et 201-240

Laomédon

Descendant de Dardanos, Laomédon est roi de Troie ; il est le père de Priam, et, selon certaines légendes, de Ganymède. Deux fois parjure, il contribue au tragique destin qui frappe sa ville.

Pour construire les remparts de la citadelle d'Ilion, Laomédon fait appel à Apollon et à Poséidon, mais il ne leur paie pas le salaire convenu. Ce premier manquement à la parole donnée déchaîne la colère des dieux : pour se venger, Apollon envoie une épidémie de peste, Poséidon un monstre marin qui dévore les habitants et dévaste les champs en vomissant l'eau de mer dans la plaine. Pour mettre un terme à ces calamités, Laomédon doit sacrifier au monstre sa propre fille Hésione. C'est alors que survient Héraclès ; il tue le monstre et délivre Hésione, moyennant une récompense que lui promet Laomédon : deux superbes juments blanches, aussi rapides que le vent, reçues de Zeus en compensation de l'enlèvement du prince troyen Ganymède. Mais Laomédon ne tient pas sa promesse : Héraclès revient punir ce second parjure ; à la tête d'une armée, il s'empare de Troie, massacre Laomédon et ses fils, à l'exception du petit Podarcès, plus connu sous le nom

de Priam, qu’il met sur le trône pour le récompenser d’avoir pris son parti contre son père.

En fin de compte, Troie tombe deux fois victime d’Héraclès : c’est en effet grâce à l’arc et aux flèches du héros, conservés par Philoctète, que la ville sera détruite par les Grecs, comme l’a annoncé la prédiction.

➲ Généalogie « Les Priamides »

📖 Déjà, rassemblant ses replis sur la rive, le monstre marin, la gueule entrouverte, est près de sa victime. Debout sur un écueil, Alcide l’attend : il lui écrase d’abord la tête avec un rocher, puis il le frappe à coups redoublés de sa noueuse massue. L’animal, refoulé dans les flots, roule et disparaît au fond de l’abîme. Cybèle pousse un cri d’allégresse ; les Nymphes et les Naïades y répondent du haut de leurs collines ; les bergers quittent leurs montagnes, leurs sombres vallées, et, transportés de joie, courent en toute hâte vers la ville. Hercule, sans perdre de temps, vole en haut du rocher escarpé, il détache les mains de la jeune fille, reprend ses armes, remonte d’un pas triomphant le rivage libéré par sa victoire et marche jusqu’au palais de Laomédon, tel un taureau puissant à travers les prairies. Cependant accourent au-devant de lui la foule des Phrygiens, si longtemps prisonnière dans ses murs, et Laomédon, suivi de sa femme et de son fils ; mais le roi est triste : il regrette déjà les chevaux qu’il doit au vainqueur. Le reste des Troyens borde le haut des remparts, d’où ils admirent Alcide et cette armure qui leur est inconnue. Laomédon le regarde d’un air sombre ; alors, masquant ses desseins d’une joie hypocrite et d’une fausse tendresse paternelle, il l’aborde avec ces mots :

– O le plus grand des Grecs, toi que le hasard seul, et non la pitié pour les maux de Troie, a conduit vers ce rivage, si ce qu’on dit est vrai, si tu es le fils de Jupiter, sois le bienvenu parmi nous ! Car moi aussi, malgré l’espace qui sépare nos deux patries, je suis un rejeton du même

sang. Mais, après tant de larmes, après une si cruelle expiation, tu arrives tard ! Elle est bien réduite la gloire de cet exploit ! Mais allons ! Amène tes compagnons dans ces murs qui t'accueillent et demain tu verras les deux chevaux dont je dois récompenser le libérateur de ma fille.

Il parle ainsi et machine en silence le complot perfide d'immoler Hercule pendant son sommeil : il veut aussi détourner les prédictions de l'oracle en lui enlevant ses flèches, car il sait qu'elles doivent être deux fois fatales à la ville de Troie. Mais qui pourrait changer la destinée du royaume de Priam ? Elle est irrévocable cette nuit promise à la race d'Enée, qui verra une autre Troie plus puissante.

– Nous partons, dit Hercule, aux extrémités du Pont-Euxin ; bientôt nous serons de retour et alors j'emporterai tes présents.

Laomédon prend les dieux à témoin qu'il en augmentera encore le nombre, mais les Phrygiens pleuraient déjà le parjure de leur roi et les malheurs de leur patrie.

Valerius Flaccus, *Argonautiques*, Livre II, vers 530-579

Lapithes

Habitant au nord de la Thessalie, les Lapithes sont les voisins des Centaures du Mont Pélion. Les deux peuples sont étroitement apparentés. Selon les légendes, soit Centauros et Lapithès, l'ancêtre éponyme des Lapithes, sont frères, fils d'Apollon et de la Naïade Stilbé ; soit Lapithès est le grand-père d'Ixion, lui-même père de Centauros et de Pirithoos, autre roi des Lapithes. A l'origine, ils ont aussi une activité commune, celle de chasser les taureaux à cheval. Mais les Lapithes sont plus civilisés que les Centaures des bois.

Comme dans toutes les familles, ils ont des querelles d'héritage. Et c'est au cours des fêtes de famille que les rancœurs se libèrent. Ainsi, lorsque les Centaures sont invités au mariage de Pirithoos et Hippodamie, Eurytion, complètement ivre, tente d'abuser de la mariée. Il est assez vite maîtrisé, mais ses frères accourent et la fête dégénère en mêlée généralisée. C'est le célèbre « combat des Lapithes et des Centaures ». Les Lapithes sont vainqueurs, avec l'aide de Thésée, l'ami de Pirithoos. Plus tard, devant Troie, les Lapithes se distinguent par leur force et leur bravoure.

📖 *Antinoos invective Ulysse déguisé en mendiant, qu'il croit ivre.*

Le vin doux comme le miel te trouble, comme il trouble tous ceux qui s'en remplissent goulûment le gosier au lieu de boire avec mesure. C'est le vin aussi qui tourna la tête à l'illustre Centaure Eurytion, invité chez les Lapithes, dans la demeure du valeureux Pirithoos. Il but trop, à en perdre la raison. Dans son délire, il commit des crimes sous le toit de Pirithoos. L'indignation saisit les héros : ils s'élancèrent sur lui, le traînèrent à travers le vestibule, le jetèrent à la porte, après lui avoir coupé les oreilles et le nez d'un glaive sans pitié. L'esprit égaré, il s'en alla, emportant son malheur dans son cœur en folie. C'est l'origine du combat des Lapithes et des Centaures, dont la première victime fut cet ivrogne d'Eurytion.

Homère, *Odyssée*, Chant XXI, vers 294-304

📖 *Cénée, dont le premier nom est Cénis, est un Lapithe transsexuel rendu invulnérable par Poséidon après son viol.*

Cénée avait terrassé cinq guerriers […]. Couvert des dépouilles de l'Emathien Halésus, qu'il vient de mettre à mort, Latrée, un colosse par sa stature et la taille de ses membres, vole à la rencontre de Cénée. Latrée n'est plus jeune, mais n'est pas vieux encore : ses tempes sont grisonnantes, mais il conserve encore toute la vigueur de la jeunesse. Armé d'une épée, d'un bouclier, d'une sarisse macédonienne, il attire tous les regards ; il se place au milieu des deux troupes ennemies, frappe sur ses armes, et, promenant ses regards sur l'un et l'autre côté, fait tourner son cheval plusieurs fois en un cercle rapide ; puis il prononce ces paroles orgueilleuses :

– Penses-tu donc que ma main ne punira pas ton audace, Cénis ? Car, pour moi, tu ne seras jamais que Cénis, tu ne seras jamais qu'une femme. As-tu donc oublié ce que tu étais à ta naissance ? Ta mémoire ne te rappellerait-elle plus à quel prix tu obtins cette fausse apparence masculine ? Souviens-toi de quel sexe tu naquis, Cénis, souviens-toi de l'outrage que tu as subi, et va reprendre une quenouille et une corbeille, va tordre le fil sous ton pouce ! Laisse donc la guerre aux guerriers !

A peine a-t-il prononcé ces paroles insolentes que Cénée lui perce le flanc de son javelot à l'endroit où finit l'homme et commence le cheval. Fou de douleur, le Centaure frappe de sa pique le visage à découvert du

jeune guerrier de Phyllus : l'arme rebondit comme la grêle qui tombe sur un toit, ou comme un léger caillou lancé sur la peau tendue d'un tambour. Latrée attaque de près son ennemi, cherche à lui plonger son épée dans les flancs, mais en vain : son épée ne peut trouver un passage.

– Tu ne m'échapperas pourtant pas ! s'écrie-t-il ; puisque sur toi la pointe de mon épée s'émousse, son tranchant t'abattra !

Il dit ; il le frappe obliquement avec le tranchant du fer et, le bras allongé, lui assène un coup qui fait le tour de sa taille : sous le choc, son corps résonne comme si l'épée avait frappé du marbre, et la lame vole en éclats.

Après avoir ainsi quelque temps offert son corps invulnérable aux coups du Centaure stupéfait :

– A mon tour maintenant, dit Cénée, je veux voir si ton corps est impénétrable à mon fer.

Il dit, et enfonce son épée porteuse de mort jusqu'à la garde dans le flanc du Centaure : il la tourne et la retourne de la main dans le fond de ses entrailles, et fait une nouvelle plaie dans la plaie. A cette vue, les créatures hybrides poussent des cris de rage, s'élancent, dirigent contre Cénée seul toutes les armes qu'ils ont trouvées. Leurs traits retombent émoussés : Cénée est sans blessure. Ce prodige les étonne :

– Honte à nous ! s'écrie Monychus ; tout un peuple est vaincu par un seul homme ! et encore, c'est à peine un homme ! Mais nous, par notre lâcheté, nous sommes ce qu'il fut jadis ! A quoi nous servent donc nos corps gigantesques et notre double force ? Pourquoi la nature a-t-elle réuni en nous deux êtres puissants entre tous ? Non, nous ne sommes pas les fils d'une déesse, nous ne sommes pas les fils d'Ixion, de cet Ixion, qui fut si grand qu'il put porter ses désirs jusque sur l'épouse du maître des dieux. Et voici que nous sommes vaincus par un ennemi qui n'est même pas un homme ! Compagnons, roulons sur lui des rochers, des arbres, des montagnes entières ! Ensevelissons le tout vivant sous leur immense poids. Qu'une forêt lui écrase la gorge : même sans blessure, il succombera sous la charge !

Il dit, aperçoit un vieux tronc que la violence déchaînée de l'Auster avait renversé : il le lance contre le terrible ennemi. Cet exemple est aussitôt suivi : en un instant l'Othrys est dépouillé, le Pélion a perdu son ombrage. Enseveli sous le poids formidable des arbres amoncelés, Cénée, haletant, cherche à soutenir l'énorme fardeau sur ses fortes

épaules. Mais, enfin, les arbres s’entassent au-dessus de sa bouche, couvrent sa tête et ferment tout passage à la respiration. Tantôt il retombe accablé, tantôt il cherche en vain à se dégager et à soulever la forêt qui l’oppresse : il donne des secousses qui ébranlent le sol, comme on voit vaciller les sommets de l’Ida, que nous voyons d’ici, ébranlé par de sourds tremblements.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XII, vers 476-521

Lares

Les Lares font partie du groupe des divinités familiales dans la religion étrusque assimilée par les Romains. Pour ceux-ci, en effet, chaque foyer est protégé par des puissances divines organisées comme une véritable entreprise, avec un chef (la déesse Vesta) et des sous-chefs, qui sont des gardiens (les Lares) ou des fournisseurs (les Pénates).

A l'origine, chaque famille ne vénérait qu'un seul Lare, une sorte de génie bienveillant qui veille sur la prospérité et le bonheur de toute la maison : nommé *Lar familiaris* (« Lar de la famille »), il est représenté comme un joyeux jeune homme, dansant et versant du vin. Puis, la coutume est d'honorer deux Lares : on peut les voir sous forme de statuettes de bronze ou peints sur les fresques pompéiennes, formant un couple de jeunes gens esquissant un pas de danse ; vêtus d'une tunique courte, portant une couronne et des bottines, ils tiennent un vase à boire en forme de corne, appelé rhyton, et une patère (coupe plate destinée aux libations).

Lorsque le maître de maison, le *pater familias*, revient à la maison après une absence, c'est toujours le *Lar familiaris* qu'il salue en premier. Le poète

Ovide raconte une légende qui fait des Lares les fils de Mercure, honoré comme dieu des carrefours, et de la Naïade Lara.

📖 *Dans le prologue de cette comédie de Plaute, le Lare de la famille se présente au public.*

LE LARE DE LA FAMILLE. – Pour que personne ne se demande qui je suis, je vais vous le dire en peu de mots. Je suis le dieu Lare de cette maison, de la maison d'où vous venez de me voir sortir. Cette demeure, il y a bien des années que j'y suis installé, que j'y habite, pour protéger le père et l'aïeul de l'homme qui l'occupe aujourd'hui. Cet aïeul me confia un trésor inconnu de tout le monde et l'enfouit au milieu du foyer, me priant, me suppliant de le lui conserver. A sa mort, voyez son avarice, il ne voulut point dire le secret à son fils et il aima mieux le laisser pauvre que de lui découvrir son trésor… Un père ! Son héritage consistait en un petit coin de terre, d'où l'on ne pouvait tirer, à force de travail, qu'une chétive existence. Quand cet homme cessa de vivre, moi, gardien du dépôt, je voulus voir si le fils me rendrait plus d'honneur que son père. Ce fut bien pis encore ! Mon culte fut de plus en plus négligé. Notre homme eut ce qu'il méritait : je le laissai mourir sans être plus avancé. Un fils lui succéda : c'est le possesseur actuel de la maison ; caractère tout à fait semblable à son aïeul et à son père ! Il a une fille unique. Elle, au contraire, elle m'offre chaque jour, soit un peu de vin, soit un peu d'encens, ou quelque autre hommage ; elle m'apporte des couronnes.

Plaute, *La Marmite*, vers 1-25

📖 *Un poète prie les dieux Lares.*

Ah ! protégez-moi, Lares de mes pères : c'est vous qui m'avez nourri, lorsque, petit enfant, je courais à vos pieds. Et ne rougissez pas d'être taillés dans un vieux tronc d'arbre : c'est ainsi que vous avez habité l'antique demeure de mon aïeul. On se préoccupait plus de sa foi et moins de sa richesse quand on honorait un dieu en bois dans une toute petite chapelle. On l'apaisait en lui offrant une grappe de raisin, ou en couronnant d'une guirlande d'épis sa chevelure sacrée. Celui qui

avait vu son vœu exaucé lui apportait lui-même des gâteaux et, derrière lui, marchait sa fille, toute petite, tenant un pur rayon de miel. Eh bien ! Lares, épargnez-nous la guerre et je vous offrirai une belle truie de mon étable et des guirlandes de myrte.

Tibulle, *Elégies*, Livre I, élégie 10, vers 15-28

📖 Violemment épris de la Nymphe Juturne, Jupiter avait essuyé des dédains auxquels un dieu si puissant ne devait guère s'attendre. Tantôt elle se cachait dans les forêts parmi les coudriers, tantôt elle se réfugiait dans l'eau des sources qui la reconnaissaient comme leur maîtresse. Un jour, Jupiter rassemble toutes les Nymphes du Latium, et, se plaçant au milieu d'elles, il parle ainsi :

– Juturne, votre sœur, se fait du tort à elle-même, car elle refuse son bonheur en refusant d'accueillir dans ses bras le maître de l'Olympe. En me servant, vous servirez votre sœur et, si elle comble mes désirs, elle n'aura plus rien à désirer elle-même. Lorsqu'elle voudra m'échapper, placez-vous donc sur la rive pour qu'elle ne puisse pas sauter dans l'eau du fleuve.

Il parle ainsi et sa prière est accueillie par toutes les Nymphes du Tibre. Il y avait parmi elles une Naïade qui s'appelait Lara : la première syllabe de ce mot, deux fois répétée, formait autrefois son nom, Lala, « la Bavarde », et ce nom même l'accusait de trop parler. Souvent Almo lui avait dit : « Ma fille, sois discrète ! » et sa fille causait toujours.

Lara court au lac de Juturne :

– Ma sœur, s'écrie-t-elle, tiens-toi loin des rives !

Et elle lui rapporte les paroles de Jupiter. En plus, elle se rend chez Junon et, tout en s'apitoyant sur son mariage, elle lui dit :

– Ton mari est amoureux de la Naïade Juturne.

Jupiter, furieux, lui ôte alors l'usage de la parole pour la punir d'avoir trop parlé. Il appelle Mercure :

– Conduis-la chez les Mânes, dit-il. C'est l'endroit rêvé pour garder le silence : qu'elle reste Nymphe, mais Nymphe du marais infernal !

Les ordres de Jupiter sont respectés : Lara et Mercure partent tous les deux ; ils traversent la forêt, mais, en cours de route, dit-on, le dieu s'aperçoit que la Naïade est belle. Il veut la posséder : elle agite en vain ses lèvres ; elle est muette et n'oppose à la violence qu'un regard

suppliant. Devenue mère, elle met au monde des jumeaux : ce sont les Lares qui gardent nos carrefours et veillent assis au foyer de nos maisons.

Ovide, *Fastes*, Livre II, vers 585-616

Latinus

Latinus, roi des Aborigènes, le plus ancien peuple de l'Italie selon les mythes, donne son nom au Latium, et aux Latins. Il joue un rôle déterminant dans l'histoire d'Enée en Italie, donc aux origines de Rome. Selon les auteurs grecs, il serait fils d'Ulysse et Circé ; selon les latins, du dieu champêtre Faunus et d'une nymphe indigène. De son épouse, Amata, il a eu un fils, mort jeune, et une fille, Lavinia. La jeune princesse est courtisée par plusieurs prétendants ; Turnus, roi des Rutules, un peuple voisin, qui a le soutien d'Amata, semble le mieux placé… jusqu'au jour où débarque Enée. Des prodiges ont annoncé le destin de Lavinia. Un jour qu'elle faisait des offrandes aux dieux, ses cheveux et ses vêtements ont pris feu sans qu'elle en soit incommodée ; les devins ont interprété le présage en disant que Lavinia connaîtrait un avenir glorieux mais qui causerait la perte de son peuple. Le dieu Faunus intervient en personne pour intimer à son fils d'attendre et de marier plus tard Lavinia au prince étranger désigné par les dieux.

Différentes versions s'opposent pour retracer les relations, amicales et belliqueuses tour à tour, entre

Latinus et Enée. Dans le récit de Virgile, Latinus accueille chaleureusement Enée en qui il reconnaît le gendre prédit, et lui offre la main de Lavinia. Mais Ascagne, fils d'Enée, tue une biche sacrée ; mais Turnus et Amata enveniment la querelle qui s'ensuit. La guerre oppose Troyens et Italiens, tandis que Latinus, en désaccord avec ces combats, reste en retrait. Après la mort de Turnus et Amata, il conclut la paix avec Enée. Lavinia épouse celui-ci, elle en a un fils, Silvius. Enée fonde en son honneur la ville de Lavinium. Ascagne, héritier d'Enée, resté sans enfant, désignera son demi-frère comme successeur.

➲ Généalogie « De Troie à Rome »

📖 Latinus, le visage baissé, reste immobile, cloué sur place ; ses pensées défilent. La pourpre brodée, et le sceptre de Priam l'intéressent et le retiennent bien moins que l'idée du mariage de sa fille. En son cœur, il retourne l'oracle du vieux Faunus :

– Voilà donc le gendre, venu de l'étranger, annoncé par les destins ; il est appelé à régner en égal avec moi. Sa vaillance lui vaudra une descendance qui deviendra illustre, et qui imposera sa puissance à l'univers entier.

Enfin, tout à sa joie, il dit :

– Que les dieux favorisent nos plans, et ce qu'ils ont eux-mêmes annoncé ! Troyen, tes souhaits te seront accordés. Et je ne refuse pas vos présents : Latinus vivant, vous ne serez privés ni d'une terre féconde ni de l'opulence de Troie. Si Enée désire tellement nous rencontrer, s'il a hâte de nouer des liens d'hospitalité, de se dire notre allié, qu'il vienne en personne, sans nous craindre. Pour moi, une partie de la paix sera d'avoir touché la main droite de votre chef. Vous, portez

à présent mon message à votre roi : j'ai une fille, qui ne peut être mariée à un homme de notre peuple ; les oracles qu'a rendus le sanctuaire de mon père, et une foule de signes célestes l'interdisent. Venu de rivages étrangers, viendra un gendre – c'est ce que les devins prédisent pour le Latium –, et son nom portera notre nom jusqu'aux astres. Les destins le réclament, j'en suis convaincu, et, si je ne me trompe pas, tel est aussi mon souhait.

Virgile, *Enéide*, Livre VII, vers 249-273

Léda

Fille d’un roi d’Etolie, Léda est la femme de Tyndare, roi de Sparte ; elle est la mère des Dioscures, Castor et Pollux, d’Hélène et de Clytemnestre.

Unie la même nuit à Zeus, qui lui est apparu sous la forme d’un cygne, et à son époux Tyndare, Léda met au jour un œuf – deux selon certains – d’où sortent deux couples jumeaux, Castor et Clytemnestre d’une part, Pollux et Hélène d’autre part. Mais alors que Castor et Clytemnestre passent pour les enfants mortels du couple royal, Pollux et Hélène sont considérés comme les rejetons divins nés de l’union de Zeus avec Léda.

Une autre tradition légendaire fait d’Hélène la fille de Zeus et de Némésis, la déesse de la Vengeance divine.

- Généalogie « Les Atrides »

📖 Zeus s’unit à Léda sous l’apparence d’un cygne et, la même nuit, son époux Tyndare s’unit aussi à elle. Léda eut Pollux et Hélène de Zeus, et Castor et Clytemnestre de Tyndare. Certains, toutefois, prétendent qu’Hélène était la fille de Zeus et de Némésis. Un jour, Némésis se métamorphosa en oie, pour échapper aux étreintes de Zeus qui voulait la posséder par la force ; mais Zeus se changea alors en cygne et il s’unit à elle. Némésis pondit un œuf ; un berger le trouva dans les buissons et le porta à Léda. La reine le conserva dans un coffre ; à terme, Hélène naquit et Léda l’éleva comme sa propre enfant.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre III, chapitre 10, 7

📖 HÉLÈNE. Pour moi, ma patrie est un pays de grand renom, Sparte, et mon père est Tyndare. On raconte pourtant qu’afin de jouir d’un plaisir dérobé Zeus sut pénétrer dans le sein de ma mère Léda, ayant pris la forme d’un cygne qui entra par ruse dans son lit, comme s’il fuyait un aigle qui le poursuivait. Ce récit est-il digne de foi ? On me nomma Hélène.

Euripide, *Hélène*, vers 16-22

📖 A Sparte se trouve le temple d’Hilaïre et Phœbé. On dit qu’elles étaient filles d’Apollon. […] Un œuf orné de bandelettes est suspendu au plancher du temple : on raconte que c’est celui dont accoucha Léda.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre III, chapitre 16

Léthé, l’oubli

D’après la *Théogonie* d’Hésiode, Léthé, fille d’Eris, la Discorde, est la personnification de l’oubli (*lèthè* en grec).

Dans la géographie des Enfers, Léthé est le nom d’une plaine et d’un fleuve où les âmes des défunts viennent boire : elles oublient ainsi leur vie terrestre.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »
Carte « Les Enfers d’après Virgile »

📖 *Après leur jugement aux Enfers, les âmes doivent se choisir une nouvelle vie et oublier la précédente.*

Les âmes se rendirent dans la plaine du Léthé, par une chaleur terrible qui brûlait et qui suffoquait : car cette plaine est dénuée d’arbres et de tout ce qui pousse de la terre. Le soir venu, elles campèrent au bord du fleuve Amélès [*« Insouciant » en grec*], dont aucun vase ne peut contenir l’eau. Chaque âme est obligée de boire une certaine quantité de cette eau, mais celles que ne retient point la prudence en boivent plus qu’il ne faudrait. En buvant, on perd le souvenir de tout.

Platon, *La République*, Livre X, 621 a-b

📖 *Enée a retrouvé l’âme de son père Anchise dans la vallée verdoyante des Enfers où demeurent les Bienheureux.*

Cependant, Enée voit, dans un vallon en retrait, l’enclos d’un bois sacré, les broussailles d’une forêt bruissante et le fleuve Léthé, qui s’écoule le long de ces lieux paisibles. Tout autour de ce fleuve volaient des nations, des peuples sans nombre ; et, comme dans les prés, au cours d’un été serein, quand les abeilles se posent sur les fleurs bigarrées et se coulent dans les lys blancs, toute la plaine était

bourdonnante de leur murmure. Enée, qui ne comprend pas, frémit à cette vue soudaine, s'informe des causes de ce rassemblement, demande ce qu'est ce fleuve au loin, qui sont ces hommes, en rangs si serrés, le long des rives. Alors le noble Anchise explique :

– Les âmes à qui les destins réservent d'autres corps viennent boire dans l'onde du fleuve Léthé les liqueurs rassurantes des longs oublis. […] En effet, lorsque durant mille ans toutes les âmes ont tourné la roue du temps, un dieu appelle leur immense troupe près du fleuve Léthé, pour que, sans se souvenir du passé, elles revisitent à nouveau les sphères supérieures et commencent à vouloir se réincarner.

Virgile, *Enéide*, Livre VI, vers 703-715 et 748-751

Léto

▷ Latone

Fille des Titans Coéos et Phoebé, Léto est une des premières femmes aimées par Zeus. Certaines légendes racontent même qu'il l'a connue avant d'épouser Héra. Toutefois, dans la plupart des sources, Héra, alors légitime épouse du roi des dieux, poursuit la déesse enceinte de sa haine, et interdit à toutes les terres de l'accueillir. Elle excite le serpent Python à l'agresser. Léto fuit à travers le monde, jusqu'à ce qu'elle soit accueillie sur l'île flottante d'Astérie-Ortygie (« l'île aux cailles »), et puisse accoucher des jumeaux divins, Artémis et Apollon. Poséidon fixe alors l'île sur le fond des mers, une verte végétation peut y pousser.

Les enfants ont à peine quatre jours que Léto reprend ses pérégrinations avec eux à travers la Grèce. Les gens rencontrés ne sont pas toujours hospitaliers ! Les paysans de Lycie les empêchent même de boire un peu d'eau, Léto les punit en les changeant en grenouilles. Bientôt les jeunes dieux ont acquis assez de force pour défendre eux-mêmes leur mère. Ils tuent Python, ce qui permet à Apollon de régner sur Delphes, domaine auparavant réservé au

redoutable serpent. Apollon et Artémis restent si attachés à leur mère qu’il suffit qu’elle appelle à l’aide pour qu’ils arrivent, courroucés, prêts à la venger. Ainsi tuent-ils le géant Tityos qui a essayé de la violer, et massacrent-ils les sept fils et les sept filles de Niobé qui a osé se prétendre supérieure à la déesse.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Latone donna le jour à deux jumeaux divins, en dépit de l’implacable Junon. Mais bientôt après, obligée de se soustraire au courroux de sa rivale, elle fuit, emportant dans ses bras le tendre et double fruit de son amour. Elle arrive en Lycie, un jour que le soleil lançait sur les campagnes ses feux dévorants. Latone est épuisée par un si long voyage, par une soif ardente ; ses enfants avides ont tari ses mamelles. Elle découvre enfin, dans le creux d’un vallon boueux, une source d’eau pure. Là des paysans coupent l’osier et le jonc des marais. Elle approche, s’agenouille et se penche vers l’eau pour se désaltérer ; cette troupe grossière s’oppose à ses désirs :

– Pourquoi, dit la déesse, me défendez-vous ces eaux ? Les eaux appartiennent à tous. La nature, dans sa bonté, fit pour les hommes l’air, la lumière, et l’eau. Je viens ici jouir d’un bien commun. Cependant, comme un bienfait, je l’implore de vous. Mon dessein n’est pas de rafraîchir mon corps fatigué dans un bain agréable. Je ne veux qu’apaiser ma soif. Ma bouche, desséchée, laisse à peine entendre ma faible voix. Cette onde sera pour moi un nectar précieux ; permettez-moi de boire, je vous devrai la vie. Ah ! Laissez-vous toucher par ces deux enfants qui, suspendus à mon sein, vous tendent leurs faibles bras !

Quel cœur assez barbare aurait pu rester insensible à ces douces prières ! Mais ces paysans grossiers persistent dans leur refus. Bientôt, à l’injure ajoutant la menace, ils lui commandent de se retirer. Ce n’est

pas encore assez. De leurs mains, de leurs pieds, ils agitent et troublent le lac ; ils font monter à sa surface l'épais limon qui reposait au fond.

La colère de Latone lui fait oublier sa soif ; et, sans s'abaisser davantage à des prières indignes de la majesté des dieux, elle élève ses mains vers le ciel, et s'écrie :

– Vivez donc éternellement dans la fange des marais !

Ses vœux aussitôt sont accomplis. Les paysans plongent dans les eaux, puis nagent à la surface ; ils s'élancent sur le rivage et, à nouveau, sautent dans l'onde. Sans vergogne, ils exercent encore leur langue impure à l'outrage ; même sous les eaux, on entend leurs cris qui insultent Latone. Mais leur voix devient rauque, leur gorge s'enfle, leur bouche s'élargit sous l'injure ; leur cou disparaît, leur tête se joint à leurs épaules ; leur dos verdit, leur ventre blanchit. Changés en grenouilles, ils s'élancent dans le marais bourbeux.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VI, vers 336-381

Lycaon

Roi mythique d'Arcadie, Lycaon, fils de Pélasgos, est contemporain des tout premiers hommes, les descendants de Prométhée. Il a de nombreux enfants, cinquante fils, dit la légende, et au moins une fille, la nymphe Callisto, qui aura un fils de Zeus et sera métamorphosée en ourse.

Lycaon introduit le culte de Zeus Lycéen (du mont Lycée) en Arcadie où l'on pratique encore, à cette époque primitive, des sacrifices humains. C'est donc un personnage ambigu, à la fois civilisateur et de mœurs barbares. De même ses fils, bien que fondateurs éponymes des villes et villages arcadiens, ont une solide réputation d'impiété.

Dans la version la plus simple de la légende, le roi sacrifie l'un de ses fils, l'aîné ou le plus jeune, sur l'autel de Zeus ; pour le punir, le dieu le transforme en loup et foudroie ses autres fils. Le nom même de Lycaon manifeste le rapport avec le loup (*lykos* en grec) : le roi cruel, métamorphosé en loup, est l'archétype du *lycanthrope* (« loup-homme » en grec), nom savant du loup-garou.

Dans une version plus développée, la réputation de Lycaon et de ses fils parvient jusqu'à l'Olympe.

Zeus, déguisé en mendiant, se rend à la cour du roi pour l'éprouver. Il est accueilli à la table royale, mais Lycaon a des soupçons. Il veut à son tour vérifier l'omniscience de son visiteur : suivant la suggestion de l'un de ses fils, il mêle aux plats qu'il lui sert la chair d'un enfant assassiné, soit son fils Nyctimos, soit Arcas, le fils de Callisto, soit un captif. Zeus s'en aperçoit immédiatement et renverse la table, horrifié, sans toucher aux mets. Puis il foudroie ou transforme en loups Lycaon et ses fils. Seul Nyctimos échappe à la foudre et prend la succession de son père. Dans la tradition développée par Ovide, le comportement de Lycaon est à l'origine du déluge provoqué par Zeus pour punir et anéantir la première race d'hommes coupable d'*hybris* : seuls en réchappent deux « justes », Deucalion et Pyrrha.

Le mythe de Lycaon offre des similitudes avec celui de Tantale. Il renvoie à une époque où les sacrifices humains, notamment celui de l'enfant premier né, étaient courants autour de la Méditerranée. Mais les Grecs réprouvent cette coutume, comme le montre la légende. Des voyageurs antiques et des spectateurs des Jeux Lycéens ont cependant noté, jusqu'au IV^{e} siècle avant J.-C., des rituels mystérieux, peut-être des

sacrifices humains, dans le sanctuaire arcadien de Zeus.

📖 *Jupiter est descendu de l'Olympe pour observer le comportement de Lycaon.*

Arrivé au cœur du Péloponnèse, en Arcadie, je pénètre dans la demeure inhospitalière du tyran Lycaon qui régnait sur le pays, à l'heure où le crépuscule annonce la nuit qui s'avance. Je décidai d'abord de révéler par des signes manifestes la présence d'un dieu, et, déjà, le peuple se mettait à prier pour me rendre hommage. Mais voilà que le roi Lycaon se moque de leur pieuse crédulité. « Je vais vérifier, proclame-t-il avec insolence, si ce voyageur est un dieu ou un mortel, et l'épreuve ne laissera aucun doute ! » Lycaon s'apprêtait à me surprendre pendant la nuit, au moment où je dormirais, pour essayer de me tuer. Voilà l'épreuve que préparait le perfide pour connaître la vérité. Mais cela ne lui suffit pas ! Il égorge devant moi l'un des otages que lui avait envoyés le peuple des Molosses, vaincus à la guerre ; il fait bouillir une partie des membres encore palpitants de la victime et fait rôtir l'autre sur la flamme. Enfin, il ose me servir le tout à manger comme autant de mets à déguster. Je suis horrifié ! Aussitôt ma foudre vengeresse frappe son palais : elle fait s'écrouler cette sinistre demeure, bien digne d'un tel maître. Lycaon s'enfuit, épouvanté. Il veut parler, mais en vain : seuls des hurlements troublent le silence de la campagne ; toute la rage qu'il avait dans le cœur se concentre dans sa bouche, et, toujours affamé de carnage, il déchaîne sa folie meurtrière contre les troupeaux. Ainsi tire-t-il toujours son plaisir du sang qu'il fait couler. Ses vêtements se changent en poils ; ses bras deviennent des jambes. C'est désormais un loup cruel, mais il a conservé quelques restes de son ancienne forme : la couleur grisonnante de ses cheveux est restée dans son poil ; le même air farouche, les mêmes yeux qui lancent des flammes : tout en lui respire cette férocité qui lui était naturelle.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 218-239

📖 Lycaon, fils de Pélasgos fut à quelques égards plus sage que son père. Il fonda la ville de Lycosure sur le mont Lycée ; il fit honorer Zeus sous le nom de Zeus Lycéen, et il institua les jeux Lycéens. […] Je crois qu'il régnait en Arcadie à la même époque que Cécrops à Athènes ; mais ils n'ont pas fait preuve de la même sagesse pour régler le culte des dieux. Cécrops fut le premier qui appela Zeus dieu « suprême » ; il interdit que l'on sacrifie des êtres animés, il instaura la coutume d'offrir aux dieux des gâteaux de fabrication locale, ces gâteaux rituels que les Athéniens appellent encore aujourd'hui d'un nom particulier. Au contraire Lycaon apporta un nouveau-né humain à Zeus Lycéen, l'immola et versa son sang sur l'autel. On dit qu'aussitôt après le sacrifice, il fut changé en loup, ce que, pour ma part, je crois volontiers. Outre que cette légende est très ancienne chez les Arcadiens, elle n'a rien d'invraisemblable. En effet, ces premiers hommes étaient souvent les hôtes des dieux et mangeaient à la même table qu'eux. C'était la récompense de leur justice et de leur piété : les bons étaient honorés de la visite des dieux, et les méchants éprouvaient sur-le-champ leur colère. […] On peut donc croire que Lycaon fut changé en bête, et que Niobé, fille de Tantale, fut changée en rocher.

Mais aujourd'hui que les hommes sont partout mauvais, et que leur méchanceté a gagné toutes les villes et tous les pays, on ne voit plus aucun mortel devenir dieu, si ce n'est par de vaines apothéoses qu'invente la flatterie pour les puissants. La justice divine, devenue plus lente et plus tardive, n'atteint les coupables qu'après leur mort. Or de tout temps, bien des événements du passé et même certains faits récents, ont été discrédités auprès du public par les affabulations qu'on a superposées aux faits établis. Ainsi, on raconte qu'à la suite de Lycaon, d'autres hommes ont continué à se transformer en loups lors d'un sacrifice à Zeus Lycéen, mais pas définitivement : s'ils se sont abstenus de chair humaine pendant qu'ils étaient loups, dit-on, ils reprennent leur forme humaine au bout de dix ans ; sinon, ils restent bête sauvage pour toujours. […] Ceux qui prennent plaisir au récit de ces fables en ajoutent volontiers d'autres de leur propre cru. Voilà comment ils altèrent la vérité en y mêlant des mensonges.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre VIII, chapitre 2

M

Maia

Maia est l’aînée des sept Pléiades, filles d’Atlas et Pléionè, qui forment la constellation du même nom. Nymphe discrète, elle vit à l’écart de tous, dans une grotte du mont Cyllène en Arcadie. Sa liaison avec Zeus, puis la naissance d’Hermès, peuvent ainsi rester secrètes. Elle s’aperçoit vite que son fils est un enfant malin et singulièrement précoce, qui prend vite son indépendance. Admis dans l’Olympe, il devient compagnon de son demi-frère Apollon ; Hermès confie à sa mère Arcas, fils de Zeus et Callisto, une fois que celle-ci a été transformée en ourse, pour que l’enfant échappe à la colère de la déesse Héra. C’est son nom que les Romains auraient donné au cinquième mois de l’année, Mai.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

> 🕮 Loin des Dieux heureux, Maia, la nymphe aux beaux cheveux, habitait une caverne sombre où le fils de Cronos s’unit avec elle, au milieu de la nuit, afin que le doux Hypnos enveloppât Héra aux bras blancs, et qu’ils pussent se cacher des Dieux immortels et des hommes mortels. Quand la volonté de Zeus eut été accomplie, et quand le dixième mois fut marqué dans le ciel, Maia mit au jour le quatrième jour du mois son fils Hermès, et des œuvres merveilleuses apparurent. […]

Hermès vole les bœufs d'Apollon puis revient discrètement dans la grotte maternelle.

L'illustre Hermès entra rapidement dans le berceau, enveloppant ses épaules de ses langes, comme un enfant nouveau-né. Et il se coucha, il repoussait, en jouant, la couverture sur ses jambes, et tenait sa chère tortue dans sa main gauche. Mais le dieu ne put pas se cacher de la déesse sa mère, qui lui dit :

– Petit enfant rusé et impudent, d'où viens-tu à cette heure de la nuit ? Je pense que, même emmailloté de cordes, même saisi par Apollon qui t'emporterait dans ses bras, tu t'échapperais à nouveau ! Vraiment, ton père t'a engendré pour causer de grands soucis aux hommes mortels et aux dieux immortels !

Hymnes homériques, « A Hermès », vers 6-13 et 151-162

📖 Une des Pléiades, Maia, suivant les traditions, surpassa en beauté ses sœurs, et reçut dans son lit le puissant Jupiter. Elle mit au jour, sur le sommet du Cyllène ombragé de cyprès, le dieu qui d'un pied ailé fend les plaines de l'air ; c'est lui qu'adorent les Arcadiens. Evandre, exilé d'Arcadie, vint aborder au Latium, et avec lui il amena ses dieux. Ici, où maintenant s'élève Rome, souveraine du monde, on ne voyait que des arbres et des gazons ; çà et là, des cabanes et quelques troupeaux. […] Il introduit chez ces peuples le culte de plusieurs dieux, et d'abord celui de Faune et celui de Mercure aux pieds ailés. […] Toi, inventeur de la lyre recourbée, patron des voleurs, tu as donné au mois de Mai le nom de ta mère ; et ce n'est pas le seul témoignage de ta piété filiale : si tu as donné sept cordes à la lyre, on pense que c'est pour rappeler le nombre des Pléiades.

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 85-107

Mânes

Les Mânes sont les âmes des morts pour les Romains. À une période très ancienne de leur histoire, ceux-ci ensevelissaient les défunts de la famille dans le sol même de leur maison : ils croyaient que leurs âmes habitaient ainsi avec eux sous la forme d'esprits familiers, nommés *Dii parentes* (« Dieux parents ») et *Manes* (« Mânes »), un nom issu d'un vieil adjectif *manus* signifiant « bon, gentil ».

Considérés comme de « bons esprits » protecteurs, les Mânes sont honorés régulièrement par chaque père de famille : il leur fait des offrandes sur l'autel de sa maison, comme aux autres divinités traditionnelles du foyer, les Lares et les Pénates. Sur les stèles funéraires, la coutume est d'inscrire les initiales D. M. : *deis Manibus* (« pour les dieux Mânes »).

Les Romains imaginent les Mânes comme un peuple d'ombres menant une copie de leur vie terrestre dans l'immense royaume souterrain des Enfers. Mais, à certains moments de l'année, les Mânes peuvent remonter dans le monde des vivants : deux coutumes importantes montrent que, pour les

Romains, le monde des morts et celui des vivants restent ainsi en communication.

Trois jours par an (24 août, 5 octobre, 8 novembre), notés MP dans le calendrier, on déclare officiellement : *Mundus Patet* (« le Monde est ouvert »). L'espace sacré appelé *Mundus* sur le Forum de Rome est en effet considéré comme une « bouche des Enfers » et, en levant la pierre qui le couvre, on offre symboliquement un libre passage aux Mânes pour profiter de leur influence bénéfique. Pendant les jours prescrits, toute activité doit cesser dans la cité.

D'autre part, la fête des *Lemuria* (« Lémuries »), les 9, 11 et 13 mai, est destinée à apaiser les Mânes à titre privé : pour que les esprits des défunts ne viennent pas envahir les maisons en sortant de leurs tombeaux sous la forme de *lemures* (« lémures » ou « spectres »), chaque père de famille célèbre une cérémonie de purification au milieu de la nuit.

Selon des croyances populaires très anciennes, les Romains imaginent aussi que ceux qui ont été frappés de mort violente ou prématurée deviennent des esprits malfaisants. On désigne du nom de *larvae* (« larves ») ces revenants condamnés à errer dans le monde des vivants, la nuit, pour les tourmenter ou pour implorer leur pitié. Divers rites d'exorcisme

sont destinés à apaiser ces « larves » représentées comme des spectres très pâles ou comme des fantômes grimaçants dont on ne voit plus que les os.

📖 *Ovide décrit la fête des Lémuries.*

Quand trois fois l'étoile du soir aura montré son beau visage, quand trois fois les étoiles vaincues auront cédé la place à Phébus, alors aura lieu une cérémonie à l'antique rituel, les Lémuries, qui se déroulent pendant la nuit : on y offrira des sacrifices aux Mânes silencieux. […] Lorsque la nuit en est déjà à sa moitié et qu'elle assure le silence par le sommeil, lorsque vous, chiens et oiseaux de toutes espèces, vous vous êtes tus, celui qui est resté fidèle à l'antique rituel et qui craint les dieux, celui-là se lève, sans porter aucun lien ni chaussure à ses pieds. De son pouce placé entre ses doigts joints, il fait un signe pour ne rencontrer, dans sa marche silencieuse, aucune ombre légère. Lorsqu'il s'est lavé les mains dans l'eau d'une source pure, il fait demi-tour et, après avoir pris des fèves noires, il les jette derrière lui ; et, tout en les jetant, il dit : « Je vous offre ces fèves ; grâce à elles, je me rachète moi et les miens. » Il prononce cette formule neuf fois, sans regarder en arrière : l'ombre est censée ramasser les fèves et suivre ses pas, dans son dos, sans être vue. À nouveau il touche l'eau et fait retentir le gong en bronze de Témésa, puis il demande à l'ombre de quitter son toit. Lorsqu'il a dit neuf fois : « Mânes de mes ancêtres, allez-vous-en ! », il se retourne pour regarder derrière lui et il considère que les rites ont été accomplis selon les règles.

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 419-444

Mars

▷ Arès

Mars est un dieu très ancien, honoré par les premiers peuples italiques : en effet, il préexistait en Italie bien avant l'introduction de l'Arès grec auquel il a été identifié du fait de l'hellénisation de la culture romaine. Divers peuples ont ainsi revendiqué Mars (*Mamers* dans la langue osque) comme leur ancêtre : outre les Romains, fiers de descendre de son fils Romulus, les Marses (dans les Apennins), les Marrucins (sur la côte adriatique) et les Mamertins (en Campanie) affichaient leur filiation sacrée avec le dieu par leur nom même où se reconnaît la trace du nom Mars.

Dans la Rome primitive, Mars faisait partie de la triade dite « précapitoline » qui associait Jupiter, Mars et Quirinus. Dès le règne de Numa Pompilius, un collège de prêtres, choisis parmi les patriciens, fut chargé de veiller sur le culte et les autels de Mars. Ces prêtres, appelés « Saliens », étaient préposés à la garde des douze boucliers sacrés, les « anciles », dont l'un, disait-on, était tombé du ciel. Tous les ans, à la fête du dieu, les Saliens, vêtus d'une tunique de pourpre, portant les boucliers, parcouraient la ville en

dansant et en sautant : leur procession solennelle se terminait au temple du dieu par un somptueux festin.

A l'époque classique (II^{e} siècle avant – II^{e} siècle après J.-C.), Mars est vénéré comme le dieu de la guerre, mais il présente aussi les caractéristiques d'un dieu agraire, lié à la végétation : les fêtes qui lui sont consacrées dans le mois qui lui est dédié – le mois de Mars, qui fut le premier de l'année romaine jusqu'à la réforme du calendrier par Jules César en 46 avant J.-C. – associent la figure du dieu combattant avec celle de la divinité du printemps, car la saison de la guerre commence avec la fin de l'hiver. C'est aussi le dieu de la jeunesse virile, appelée à servir dans les armées : lors du « printemps sacré », Mars guidait les jeunes gens qui émigraient des cités sabines pour fonder de nouvelles villes. Dans sa fonction de dieu combattant, on lui associe souvent la figure de Bellone (de *bellum*, la guerre en latin), présentée comme la sœur ou la femme de Mars, conduisant son char, une torche ou une lance à la main, grimaçante comme une Furie.

La légende qui fonde la tradition nationale romaine fait de Mars, uni à RHÉA SILVIA, le père des jumeaux Romulus et Rémus ; le pivert et le loup, associés à cette légende, lui sont consacrés. Dans les

sacrifices, on offre au dieu trois animaux spécialement choisis en son honneur : un taureau, un verrat, un bélier. Parmi les nombreux temples de Mars à Rome, le plus célèbre fut celui qu'Auguste lui dédia sous le nom de « Mars Vengeur » (en souvenir de la punition infligée aux assassins de Jules César). Le « Champ de Mars », plaine située hors de l'enceinte sacrée de Rome, était à l'origine dévolu aux exercices de l'entraînement militaire. Témoignage de sa grande popularité, Mars a donné son nom à une planète et à un jour de la semaine, le mardi (*Martis dies*, « jour de Mars »), qui lui est consacré.

➲ Généalogie « De Troie à Rome »

📖 *Le 12 mai est la date d'une grande fête en l'honneur de Mars Vengeur.*

Mais pourquoi Orion et les autres astres s'empressent-ils de quitter le ciel et pourquoi la nuit raccourcit-elle son voyage ? Pourquoi le jour, précédé par l'étoile du matin, élève-t-il, plus vite que d'habitude, son flambeau lumineux au-dessus de l'océan limpide ? Je me trompe ou ai-je entendu sonner des armes ? Non, des armes ont sonné ! Mars arrive et sa venue a donné le signal de la guerre. Le Vengeur en personne est descendu du ciel, pour les cérémonies à sa gloire et pour contempler son temple sur le Forum d'Auguste. Le dieu est grand et l'édifice l'est tout autant : dans la ville de son fils, Mars ne devait pas habiter une demeure autre que grande.

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 545-554

📖 *Anna Perenna (« Pérenne ») est une déesse archaïque dont les Romains font une personnification de l'année dans son retour perpétuel. Le 15 mars avait lieu une fête très populaire en son honneur dans un bois sacré près des rives du Tibre, un peu à l'extérieur de Rome : tout le monde buvait et entonnait des chansons obscènes liées à des rites de fécondité.*

Il me reste à dire pourquoi les jeunes filles chantent des obscénités. En effet, elles se rassemblent et chantent traditionnellement des grivoiseries. Anna venait de devenir déesse ; Mars Gradivus, le dieu « qui fait pousser », s'approche d'elle, et l'emmenant à l'écart, lui tient ces propos :

– Tu es honorée au cours de mon mois, mes temps de fête et les tiens sont unis ; pour ma part, j'attache beaucoup d'espoir à tes services. Je suis le dieu guerrier et je me suis pris d'amour pour Minerve la déesse guerrière : je me consume et je nourris cette blessure depuis longtemps. Fais en sorte que nous nous unissions puisque nous sommes des dieux aux goûts semblables. Ce rôle te convient, ma bonne vieille commère !

Mars avait parlé ainsi ; elle, elle fit au dieu une promesse vaine et trompeuse, et par de vagues délais prolongea sans fin le fol espoir qu'il éprouvait. Très souvent Mars insistait ; Anna finit par lui dire :

– J'ai accompli tes ordres : je l'ai convaincue ; elle vient de se rendre à mes prières.

L'amoureux la croit et prépare la chambre nuptiale. On y conduit Anna, visage voilé, comme une jeune épousée. Mars est prêt à lui donner un baiser : il aperçoit soudain Anna ; la honte et la colère tour à tour gagnent le cœur du dieu qui se sent abusé. La nouvelle déesse se moque de la passion de Mars pour une si belle Minerve, et Vénus n'a jamais ri de si bon cœur. Voilà l'origine de ces plaisanteries et de ces chants obscènes : on y célèbre la supercherie qui a trompé un grand dieu.

Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 675-696

📖 Les fils de Mars avaient déjà dix-huit ans et une jeune barbe déjà s'ajoutait à leur blonde chevelure. Romulus et Rémus, les frères jumeaux nés d'Ilia, rendaient la justice à tous les paysans et à tous les bergers qui venaient la leur réclamer. Souvent ils rentraient chez eux heureux d'avoir puni des voleurs et ramenaient des bêtes volées dans leurs pâturages. Quand ils entendirent parler de leur naissance, le père dont ils apprirent l'identité fit croître leur vaillance, et voir leur nom glorieux limité à quelques cabanes leur fit honte […]. De nouveaux remparts sont fondés ; ce qui naguère était seulement un bois et un refuge pour les troupeaux était désormais une cité, quand le fondateur de la Ville éternelle dit :

– Maître des armées, toi à qui je dois mon sang, toi dont on me croit né – et j'en donnerai de multiples gages pour le prouver –, nous décidons que l'année romaine commence avec toi : le premier mois portera le nom de mon père.

Sa parole a force de loi et il donne au mois le nom de son père : cette marque de piété, dit-on, fut agréable au dieu. Et pourtant nos ancêtres déjà vénéraient Mars plus que tout autre dieu : la foule qui aime la guerre suivait en cela son ardeur naturelle. Ainsi les descendants de Cécrops honoraient-ils Pallas […]. Le Latium se devait de vénérer Mars, puisqu'il préside aux armes : les armes qui assuraient la richesse et la gloire à ce peuple fier et farouche.

Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 59-86

📖 *L'historien romain Tite-Live justifie le fait que la légende puisse aussi faire partie de l'histoire de Rome.*

Je n'ai l'intention ni de garantir ni de démentir les événements liés à la fondation de Rome, tels qu'ils sont rapportés. On sait qu'ils sont plus embellis par des récits fabuleux que fondés sur des documents authentiques témoignant des faits accomplis. Mais on accorde aux Anciens le droit de mêler le divin à l'humain pour rendre les débuts des villes plus prestigieux. Un peuple peut ainsi rendre ses origines sacrées en prenant les dieux comme garantie. C'est un droit qui revient au peuple romain plus qu'à aucun autre. Sa gloire militaire lui suffit : s'il veut faire du dieu Mars le père de son fondateur, les autres peuples l'admettent avec autant de facilité qu'ils acceptent sa domination.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Préface, 6-7

Marsyas

Marsyas, satyre de Phrygie, est connu pour sa mort horrible plus que pour ses talents. Il n'a pas inventé la flûte double ou *aulos*, création d'Athéna, mais il en joue avec habileté. Il défie Apollon de jouer aussi bien que lui, commettant ainsi la faute impardonnable d'*hybris*. Le concours ne se termine pas par une incontestable victoire du dieu à la lyre ; les jurés sont partagés : les Muses votent pour Apollon, Midas pour Marsyas, ou bien Apollon l'emporte par une pirouette, en jouant sur l'instrument tenu à l'envers. Mais sa vengeance est impitoyable : il suspend le satyre à un arbre et l'écorche, le sang donne naissance à un torrent, la flûte en suit le courant jusqu'au Méandre, et au sanctuaire d'Apollon à Sicyone. L'histoire souligne la rivalité entre deux styles musicaux, la lyre liée au culte d'Apollon et l'aulos caractéristique des rites orgiaques venus d'Asie, comme ceux de la Cybèle phrygienne.

📖 Après avoir raconté la triste aventure des pâtres de Lycie, on rappelle celle du Satyre si cruellement puni par le fils de Latone, vainqueur au combat de la flûte inventée par Minerve : « Pourquoi me déchires-tu ? s'écriait Marsyas. Ah ! Je me repens de mon audace. Fallait-il qu'une flûte me coûtât si cher ! » Cependant tous ses membres sont dépouillés de la peau qui les couvre. Son corps n'est qu'une plaie. Son sang coule de toutes parts. Ses nerfs sont découverts. On voit le mouvement de ses veines ; on voit ses entrailles palpitantes, et l'œil peut compter ses fibres transparentes. Les dieux des forêts, les Faunes champêtres, les Satyres ses frères, Olympus, son célèbre disciple, les Nymphes, et tous les bergers de ces contrées, donnent des pleurs à son malheureux sort. La terre s'abreuve de tant de larmes ; elle les rassemble, et les faisant couler sur son sein, elle en forme un nouveau fleuve, qui, sous le nom de Marsyas, roule les eaux les plus limpides de la Phrygie, et va, par une pente rapide, se perdre dans la mer.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VI, vers 382-400

📖 *Minerve parle* : « C'est à moi que la troupe de ces musiciens doit l'invention de son art. C'est moi qui la première, perçant de quelques trous une branche de bois, en ai fait une longue flûte d'où s'échappaient des sons divers. Cette harmonie me plaisait ; mais ayant vu mon image réfléchie par les eaux limpides, je m'aperçois du gonflement de mes joues virginales. A ce prix, l'art me semble chèrement acheté ; "Adieu ma flûte", m'écrié-je, et elle va tomber sur les gazons du rivage. Un satyre la trouve et d'abord la considère avec étonnement ; il ne sait comment s'en servir ; il découvre que le souffle en fait sortir un son ; tantôt ses doigts donnent passage à l'air, tantôt ils le compriment, et déjà il s'enorgueillit de son talent au milieu des nymphes. Bientôt il provoque Phébus lui-même ; il est vaincu par Phébus, et pendu ; et le fer sépare la peau de ses membres. Mais toujours c'est à moi que sont dues la découverte et l'invention de l'instrument mélodieux. »

Ovide, *Fastes*, Livre VI, 697-709

Médée

Fille d'Aiétès, roi de Colchide, sur les bords du Pont-Euxin, au pied du Caucase, Médée est la petite-fille d'Hélios, le Soleil, et la nièce de Circé, avec qui elle partage la réputation de magicienne et ensorceleuse redoutable. Selon certaines légendes, Médée est aussi prêtresse d'Hécate, qu'on lui donne parfois pour mère. Elle joue un rôle essentiel dans l'expédition des ARGONAUTES : experte en philtres et poisons variés, elle est capable de tous les crimes ; sa passion pour JASON et les conséquences funestes qui en découlent font aussi d'elle une héroïne de tragédie.

Médée s'est éprise de Jason dès le premier regard, sur la volonté d'Aphrodite. C'est pourquoi elle aide son héros à surmonter tous les obstacles qu'il rencontre pour la conquête de la TOISON D'OR et pour son retour en Thessalie : ses onguents magiques le protègent des naseaux brûlants des taureaux monstrueux qu'il doit vaincre sur l'ordre d'Aiétès ; ses sortilèges endorment le terrible dragon qui veille sur la Toison dans le bois sacré où elle a conduit Jason ; sa détermination permet aux Argonautes d'échapper à leurs poursuivants : elle n'hésite pas en

effet à tuer son jeune frère Apsyrtos, qu'elle avait eu la précaution d'embarquer comme otage sur le navire Argo, puis à le dépecer et à jeter les morceaux à la mer pour que son père, lancé à la poursuite des voleurs, arrête sa course afin de rendre au cadavre le culte dû aux morts. Enfin, sur le chemin du retour à Iolcos, c'est encore une ruse de Médée qui déjoue la force jusque-là invincible de Talos, le géant de bronze que Minos avait placé en sentinelle sur l'île de Crète.

En échange de son aide, Jason a promis le mariage à Médée : celui-ci est consommé lors de l'escale chez les Phéaciens. A l'arrivée à Iolcos, Médée permet à Jason de se débarrasser de l'usurpateur Pélias qui ne se décidait pas à lui rendre son trône, malgré la conquête de la fameuse Toison : après avoir miraculeusement rajeuni grâce à ses pouvoirs de magicienne un vieux bélier qu'elle avait dépecé et fait bouillir dans un chaudron, Médée persuade les filles du roi d'en faire autant pour leur père. Mais, bien entendu, Pélias ne réchappe pas à l'expérience. Jason et Médée doivent alors fuir la ville, chassés par les habitants horrifiés par un tel crime : poursuivis par le fils de Pélias, Acaste, qui veut venger son père, ils se réfugient à Corinthe ; ils y vivent heureux pendant quelques années et ils ont deux fils.

Cependant, lassé de Médée et soucieux de ménager ses intérêts auprès de Créon, le roi de Corinthe, Jason répudie sa femme pour se fiancer à Glaukè, fille de Créon. Folle de colère, Médée trame une terrible vengeance contre sa malheureuse rivale : elle envoie ses fils offrir à la jeune princesse une parure de mariage, un voile d'or qu'elle a empoisonné par ses philtres magiques ; à peine Glaukè l'a-t-elle posé sur sa tête que le tissu la consume aussitôt, ainsi que son père Créon, accouru à son aide. Puis, pour mettre un comble à la souffrance du traître qui l'a abandonnée, Médée tue ses propres enfants, nés de son union avec Jason. Les meurtres accomplis, elle s'enfuit sur un char magique, tiré par des dragons ailés, que lui avait offert Hélios, son grand-père.

Médée se réfugie alors à Athènes où elle obtient la protection du roi Egée. Persuadé de ne pas avoir d'enfant, car il ignore encore l'existence de son fils Thésée, Egée épouse Médée pour avoir une progéniture. Mais lorsque le jeune Thésée vient à Athènes pour se faire reconnaître, Médée tente en vain de l'empoisonner : elle est alors chassée par Egée, qui a fini par reconnaître son fils.

Enfin, Médée revient en Asie avec Médos, le fils qu'elle a eu d'Egée : la légende en fait l'ancêtre

éponyme des Mèdes. De retour en Colchide, Médée fait tuer le frère d'Aiétès, Persès, qui avait usurpé son trône, et elle rétablit son père à la tête du royaume.

Enfin, certaines traditions tardives placent Médée dans l'île des Bienheureux, après une mort demeurée mystérieuse : elle y deviendrait la compagne d'Achille, au même titre qu'Iphigénie, Polyxène et Hélène.

- Carte « Le voyage des Argonautes »

📖 *Les Argonautes viennent d'arriver chez le roi de Colchide.*

Aiétès donne des ordres pour recevoir les étrangers et ses esclaves s'empressent d'obéir : les uns apprêtent un bœuf pour le festin, d'autres s'arment de cognées à fendre le bois, d'autres encore font chauffer de l'eau pour les bains. Cependant Eros, le petit dieu Amour, traverse les airs sans être aperçu : il descend dans le palais, semblable au taon bourdonnant qui fond sur les génisses et les met en fureur. Il s'arrête d'abord dans le vestibule, bande son arc et tire de son carquois une flèche redoutable qui n'avait pas encore servi. S'avançant ensuite légèrement, il jette les yeux de tous cotés, se glisse derrière Jason, fixe la flèche au centre de la corde, tend l'arc des deux mains, bien droit, et tire sur Médée : une stupeur envahit l'âme de la jeune fille. Et lui, l'enfant malin, il s'envole du palais au toit élevé en riant aux éclats. Mais le trait brûlait au fond du cœur de la jeune fille, tel qu'une flamme : placée face au fils d'Aeson, elle jetait sans cesse sur lui le regard de ses yeux brillants ; son cœur angoissé battait à coups redoublés dans sa poitrine, elle n'avait pas d'autre pensée et son âme était consumée par cette charmante douleur. Ainsi, une femme qui vit du travail de ses mains, occupée à faire de la laine, jette des brindilles de bois sur un tison ardent pour que, pendant la nuit, elle puisse se procurer dans sa demeure un feu brillant, elle qui s'éveille de bien bonne heure ; du petit tison s'élève une flamme prodigieuse qui réduit

en cendres tous les brins de bois. Ainsi, blotti au fond du cœur de Médée, il brûlait en secret, le cruel amour : les tendres joues de la jeune fille pâlissaient et rougissaient tour à tour, car son âme était troublée.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant III,
vers 270-298

📖 *Médée a proposé aux filles de Pélias de rajeunir leur père.*

Médée promet :

– Pour que vous ayez confiance dans mon art, donnez-moi le plus vieux des béliers qui marchent à la tête de vos troupeaux : grâce à mes philtres, il redeviendra sous vos yeux un jeune agneau.

Aussitôt on amène un bélier épuisé par des années sans nombre, dont les cornes se recourbent en cercle autour de son front décharné. Médée ouvre sa gorge avec un couteau qu'elle retire à peine rougi de quelques gouttes de sang. Elle coupe en pièces le bélier et plonge ses membres palpitants dans un vase de bronze, où fermentent des sucs puissants. Aussitôt les membres du bélier se réduisent, de même que ses cornes, et, avec elles, ses nombreuses années. Voici qu'on entend venant du fond du vase un tendre bêlement : bientôt aux yeux des sœurs étonnées, il en sort un agneau qui fuit d'un pas léger, bondit, et cherche la mamelle. Les filles de Pélias restent frappées de stupeur : elles sont convaincues que Médée peut tenir tout ce qu'elle a promis. Elles redoublent alors et leurs instances et leurs prières. Déjà le Soleil avait trois fois ramené ses coursiers et la nuit avait rallumé ses flambeaux radieux, lorsque la fille perfide d'Aiétès met sur le brasier un vase rempli d'eau pure et d'herbes sans aucune vertu magique. Aux accents de sa voix et par ses enchantements, un sommeil profond, semblable à la mort, s'empare de Pélias et de la garde du palais. Elle ordonne aux filles du roi d'entrer avec elle dans l'appartement de leur père ; elles se rangent autour de son lit et Médée leur dit :

– Maintenant pourquoi hésitez-vous ? […] Que le fer attaque et chasse la vieillesse de votre père !

A ces mots, les filles de Pélias deviennent impies par piété et la crainte du crime les rend criminelles. Nulle d'elles cependant n'ose regarder où elle porte ses coups : toutes détournent les yeux et frappent au hasard. Pélias se réveille tout sanglant : percé de coups, il se soulève

sur son lit ; il voulait se sauver, et tendant ses bras affaiblis, au milieu de tant de poignards, il crie :

– O mes filles, que faites-vous et quelle fureur vous arme ainsi contre la vie de votre père ?

Ces mots ont glacé leur courage et suspendent leurs bras. Le vieux roi allait en dire davantage, lorsque Médée arrête ses paroles en lui coupant la gorge et elle jette ses membres mutilés dans le vase où l'eau bouillonne.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VII, vers 309-349

📖 *Jason veut que Médée quitte Corinthe.*

MÉDÉE. – Je fuis, Jason, je fuis. […] Homme ingrat ! souviens-toi donc de ces taureaux qui vomissaient le feu, et qui glaçaient de terreur tes compagnons et toi-même, dans cette plaine d'où sortait tout à coup une moisson furieuse de soldats armés, enfants de la terre, qui, à mon commandement, s'entr'égorgèrent tous. Rappelle-toi encore le bélier de Phrixus dont tu venais conquérir la riche dépouille, et le dragon vigilant forcé, pour la première fois, de céder à la puissance du sommeil, et mon frère mis à mort, et les filles de Pélias abusées par mes artifices jusqu'à mettre en pièces le corps de leur vieux père qui ne devait point revivre. N'oublie pas non plus que, pour chercher sur tes pas un autre royaume, j'ai abandonné le mien. Par les enfants que tu espères d'une nouvelle épouse, par le repos que tu vas trouver dans le palais de Créon, par les monstres que j'ai vaincus, par ces mains toujours dévouées à te servir, par les périls dont je t'ai délivré, par le ciel et la mer témoins de nos serments, prends pitié de ma misère, je t'en supplie, et rends-moi, au sein de la prospérité, le prix de mes bienfaits. […] Ma patrie, mon père, mon frère, ma pudeur et mon honneur, je t'ai tout sacrifié : ce fut ma dot. Rends-moi tous ces biens puisque tu me renvoies !

Sénèque, *Médée*, vers 447-489

📖 *Médée veut se venger de Jason en tuant ses propres enfants.*

MÉDÉE.- Arme-toi donc mon cœur. A quoi bon hésiter pour accomplir l'acte terrible, inéluctable ? Allons, ma main, mon audacieuse main, prends le couteau, allons vers la barrière qui ouvre sur la vie maudite, ne faiblis pas, oublie que ces enfants sont ton bien le

plus cher, que tu les as mis au monde. Oublie-les pour un court instant. Tu pleureras ensuite. Tu les tues et cependant tu les aimes. Ah ! pauvre femme que je suis !

Euripide, *Médée*, vers 1242-1250

Méduse

Fille de Phorcys et de Céto, Méduse est l’une des trois Gorgones. Seule mortelle des trois sœurs, elle est surtout connue par sa mort et l’utilisation que ses vainqueurs ont faite de sa dépouille.

On dit que Méduse était d’une plastique parfaite, à l’exception de son visage, absolument hideux. Sa figure est bouffie, avec un nez épaté et de grandes oreilles, une bouche énorme pourvue d’énormes défenses de sanglier et d’une langue pendante ; sa chevelure est faite de serpents enchevêtrés, parfois elle se prolonge par une barbe ; ses gros yeux écarquillés lancent des éclairs et changent en pierre ceux qui la regardent en face. Elle a une ou deux paires d’ailes d’or et des griffes de bronze.

Jeune, elle a pour amant Poséidon. Selon certaines versions du mythe, c’était alors une fort belle jeune fille, transformée plus tard en monstre par Athéna ou Aphrodite. Selon d’autres, Poséidon n’a pas été rebuté par son visage, déjà épouvantable, mais ils se sont aventurés dans le sanctuaire d’Athéna pour faire l’amour. La déesse furieuse, soit se venge elle-même, soit demande à Persée de tuer la Gorgone sacrilège.

Dans la légende la plus répandue, c’est bien Persée qui est chargé de tuer Méduse, mais par Polydecte, le roi qui séquestre sa mère Danaé et qui espère ainsi se débarrasser de lui. Les dieux lui fournissent les armes nécessaires pour réussir sa mission : les sandales ailées d’Hermès pour courir aussi vite que son adversaire, le casque d’invisibilité d’Hadès, un bouclier poli comme un miroir, dans lequel il peut observer la Gorgone sans la regarder en face, une faucille d’acier forgée par Héphaïstos. Ainsi équipé, Persée décapite Méduse pendant son sommeil et jette sa tête dans un sac. De son cou tranché naissent deux créatures fabuleuses, les enfants qu’elle a conçus de Poséidon : le géant Chrysaor (le guerrier « à l’épée d’or » en grec), et Pégase, le cheval ailé, que Persée enfourche aussitôt pour échapper aux deux sœurs hurlantes de sa victime.

Grâce à sa dépouille, qui conserve le pouvoir de pétrifier qui la regarde, Persée neutralise le monstre marin que Poséidon dresse contre lui lorsqu’il va délivrer Andromède et transforme le géant Atlas en chaîne de montagnes. Puis il règle le sort de Polydecte, qui a profité de son absence pour tenter de violer Danaé. Ensuite, il offre la tête à Athéna, qui en orne son égide ou son bouclier, et acquiert ainsi le pouvoir de paralyser ses ennemis.

Plusieurs villes grecques, dont Athènes et Argos, se targuent de posséder la tête de Méduse, ou une partie de celle-ci, enterrée dans leur sol. On prête à ces reliques des vertus dissuasives. Plus tard, les Grecs, puis les Romains représenteront cette tête, appelée *gorgonéion*, en bas-relief sur le porche ou en mosaïque sur le sol des maisons, ou porteront des sortes d'amulettes contre le mauvais œil à son effigie.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

📖 *Persée raconte comment il a vaincu Méduse :*

– Chemin faisant, j'avais aperçu partout, dans les champs et sur les sentiers, des hommes transformés en statues, des animaux pétrifiés par Méduse. Oui, je savais que c'était le nom de celle des trois Gorgones qui avait le pouvoir de transformer en pierre tous ceux qui regardaient son visage hideux. Mais j'avais pris mes précautions : une fois entré dans son palais sans faire de bruit, je m'étais placé derrière une colonne pour l'observer, non pas elle, bien sûr ! mais son image qui se reflétait sur la surface de bronze finement polie du bouclier que je tenais dans ma main gauche. Et j'attends. Alors, tandis que le monstre avait fini par s'endormir ainsi que tous les serpents qui sifflaient sur sa tête, je sors mon épée recourbée et je tranche son cou sans hésiter !

Persée raconte encore comment le cheval ailé Pégase et le guerrier à l'épée d'or Chrysaor sont nés du sang de Méduse qui coulait à grands flots.

Il continue en passant ses exploits en revue, mais l'un des convives veut savoir pourquoi Méduse est la seule de trois sœurs Gorgones à avoir une tête hideuse hérissée de serpents. Persée reprend :

– Apprenez tous que Méduse brillait jadis de tout l'éclat d'une exceptionnelle beauté et qu'un grand nombre de prétendants se la disputaient. Ses cheveux surtout étaient magnifiques : j'ai connu des voyageurs qui l'ont vue et qui me l'ont raconté. C'est Neptune qui fut la

cause de son malheur, à ce que l'on dit : tombé sous son charme, le dieu de la mer l'entraîna dans un temple de Minerve où il abusa d'elle. Horrifiée d'un tel acte sacrilège, la chaste déesse détourna les yeux et cacha son visage sous son égide. Pour se venger, elle changea aussitôt les cheveux de Méduse en serpents. Aujourd'hui encore, la fille de Jupiter, pour frapper ses ennemis d'épouvante et d'horreur, porte sur son égide la tête de la Gorgone que Persée lui a offerte.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IV, vers 780-803

Méléagre

Fils d’Œnée, roi de Calydon, Méléagre est le principal héros de la chasse au sanglier de Calydon. Cet animal monstrueux a été envoyé par Artémis en représailles contre Œnée, qui avait négligé de lui faire un sacrifice. Il dévaste la région, autrefois fertile et riche en fruits. Sous la menace de la famine, Méléagre rassemble un groupe de héros alliés et, aidé des Courètes, organise une battue.

Selon Homère, Méléagre réussit à tuer le sanglier, mais une dispute s’élève entre les alliés à propos de la dépouille de la bête. Dans la mêlée, dont Artémis accroît la confusion, Méléagre tue les frères de sa mère, qui appelle sur lui la malédiction des dieux. Comme Achille plus tard, Méléagre se retire alors dans sa chambre auprès de son épouse, tandis qu’au-dehors la bataille fait rage entre Courètes et Etoliens. La ville est déjà à feu et à sang quand il se laisse enfin fléchir par les prières de sa femme, de sa mère et des anciens du royaume. Il reprend les armes et repousse l’ennemi, mais son camp a subi inutilement de lourdes pertes.

La version plus tardive ajoute un élément merveilleux à la naissance de Méléagre : les Parques

annoncent à sa mère Althée que la vie de son enfant s’achèvera lorsque la bûche qui brûle dans l’âtre sera consumée. Aussitôt, celle-ci éteint et cache le tison. Plus tard, Méléagre veut donner la dépouille du sanglier de Calydon à Atalante, l’héroïne chasseresse. Bien qu’il ait lui-même achevé le monstre, c’est elle, en effet, qui l’a touché la première. Ses oncles maternels contestent ce geste galant, peut-être dicté par l’amour. Dans la querelle qui suit, Méléagre les tue. Sa mère, égarée par la douleur d’avoir perdu ses frères, rallume la bûche. Le héros meurt dans d’atroces souffrances.

📖 *Phœnix raconte l’histoire de Méléagre pour tenter de faire revenir Achille au combat.*

Les Courètes et les Etoliens belliqueux se battaient autour de la ville de Calydon, et s’égorgeaient les uns les autres, les Etoliens défendant l’aimable Calydon, les Courètes impatients de la détruire par Arès. Ce malheur, Artémis au trône d’or l’avait attiré sur eux, car elle était furieuse qu’Œnée ne lui ait pas offert de prémices dans ses grasses prairies. Les autres dieux se rassasiaient d’hécatombes, à elle seule, la fille du grand Zeus, il n’avait rien offert. Soit par oubli, soit par négligence, il causa de grands maux. Dans sa colère, la déesse qui jette les flèches fit apparaître un sanglier solitaire, sauvage, aux blanches défenses, qui dévasta le verger d’Œnée : il arracha et jeta à terre beaucoup de grands arbres, avec leurs racines et leurs fleurs, promesses des fruits. Le fils d’Œnée, Méléagre, tua ce sanglier, après avoir convoqué des chasseurs et des chiens de plusieurs villes. Il n’avait pas suffi de quelques hommes pour dompter cette bête féroce ; elle en avait fait monter un certain nombre sur le bûcher funèbre. Mais Artémis excita la discorde et la guerre entre les Courètes et les magnanimes

Etoliens, à cause de la hure du sanglier et de sa dépouille hérissée de poils.

Au cours de la dispute, Méléagre tue son oncle. Devant les reproches de sa mère, il se retire dans sa tente aux côtés de son épouse, Cléopâtre.

Méléagre restait couché auprès de Cléopâtre, couvant une ardente colère, irrité des imprécations qu'adressait aux dieux sa mère, fort affligée du meurtre d'un frère : à genoux, le sein mouillé de larmes, elle frappait des mains la terre nourricière, demandant à Hadès et à la terrible Perséphone de donner la mort à son fils. Et l'Erinye au cœur implacable qui erre dans la nuit l'entendit du fond de l'Erèbe.

Bientôt, près des portes, éclatent le tumulte et le bruit des Courètes, qui abattaient les remparts. Les anciens des Etoliens supplient Méléagre, lui envoient les plus nobles prêtres des dieux, pour qu'il sorte les protéger. Ils lui promettent une grande récompense : ils l'invitent à choisir le plus fertile et le plus beau domaine de l'heureuse plaine du Calydon, vaste de cinquante arpents, moitié en vignes, moitié en terres arables. Le vieil écuyer Œnée le suppliait, debout sur le seuil élevé de la chambre nuptiale, secouant la porte bien fermée ; et ses sœurs et sa mère vénérable le suppliaient aussi. Mais il ne les écoutait pas, pas plus que ses plus chers compagnons, les plus dévoués. Même eux ne pouvaient apaiser son cœur.

Mais déjà les Courètes escaladaient les tours, incendiaient la ville et approchaient de la chambre nuptiale. Alors, la belle jeune femme le supplia à son tour, et elle lui rappela les calamités qui accablent les habitants d'une ville prise d'assaut : les hommes tués, les demeures réduites en cendre, les enfants et les jeunes femmes emmenés en captivité. Enfin son cœur est ému au tableau de ces misères. Il se lève, revêt ses armes éclatantes, et éloigne des Etoliens leur dernier jour.

Homère, *Iliade*, Chant IX, vers 529-597

📖 Artémis envoie dans les champs d'Œnée un sanglier furieux. L'Epire aux gras pâturages, n'a pas de plus gros taureaux, et ceux des plaines de Sicile sont plus petits. Ses yeux étincellent d'un feu rouge et sanglant. Sa tête est horrible et menaçante. Son dos couvert de soies longues et épaisses, semble se hérisser de dards. Avec un grognement rauque, il fait couler sur ses larges flancs une bave bouillante. Ses défenses sont aussi grandes que celles de l'éléphant indien, sa gueule crache la foudre, son haleine brûle les feuilles. Tantôt il piétine le blé en herbe, et réduit au désespoir les paysans ; tantôt il détruit les épis de Cérès ; l'aire et les greniers attendent en vain les moissons prometteuses. Il écrase au sol les longs ceps et les lourdes grappes, les fruits et les branches de l'olivier toujours vert. Il sévit aussi dans les troupeaux. Ni les bergers, ni les chiens, ni les farouches taureaux ne peuvent les défendre. Partout la population s'enfuit et ne se sent en sécurité que derrière les murs de la ville jusqu'au jour où Méléagre rassemble une bande de jeunes avides de gloire. […]

Divers héros tentent leur chance, mais seule Atalante, la chasseresse, réussit à blesser le sanglier. Comme Méléagre veut lui en offrir la dépouille, il tue ses oncles qui s'y opposent. Althée, la mère de Méléagre, veut venger ses frères.

A la naissance de Méléagre, les trois Parques avaient jeté un tison dans le foyer ardent. Tout en filant sous leurs doigts la trame fatale de ses jours, elles dirent :

– Nous te donnons, nouveau-né, la même durée de vie qu'à cette bûche.

Après cet oracle, les déesses se retirèrent et Althée se hâta de sortir du feu la bûche enflammée ; elle l'aspergea d'eau et la cacha au fond de son palais. Ainsi préservée, elle t'avait aussi préservé de la mort, jeune homme.

La mère va chercher cette bûche et commande qu'on entasse des branches et des copeaux de pin. Elle y met le feu elle-même. Quatre fois elle veut y plonger le tison fatal ; quatre fois elle se retient. Elle est sœur, elle est mère : des sentiments contraires luttent dans son cœur. Souvent, la pensée du crime qu'elle prépare la fait pâlir d'épouvante ; souvent ses yeux sont rouges d'une colère brûlante. Tantôt son visage menaçant laisse prévoir je ne sais quel acte barbare, tantôt il semble exprimer la pitié. […] Sa colère, tour à tour, s'apaise puis renaît.

Cependant, elle commence à devenir plus sœur que mère : prête à immoler son fils aux mânes de ses frères, par trop de pitié elle devient impie. Quand le feu ravageur est bien pris, elle s'écrie :

– Que ce bûcher consume le fruit de mes entrailles !

[…] D'une main tremblante, et détournant les yeux, elle jette le funeste tison dans le brasier ardent. Le morceau de bois gémit, ou on croirait l'entendre gémir et les flammes à regret semblent le dévorer. Au loin, ignorant son destin, Méléagre se consume dans les flammes du bûcher. Il sent ses entrailles brûlées par un feu invisible. Il supporte avec courage ses immenses souffrances. Il se plaint seulement de succomber à une mort sans gloire, sans verser de sang. Il envie les nobles blessures d'Ancée. Sa voix mourante appelle son vieux père, son frère, ses tendres sœurs, sa compagne, et peut-être même sa mère. La flamme et sa douleur redoublent de violence puis se calment ; elles s'éteignent enfin, toutes deux ensemble. L'âme de Méléagre s'en va dans un souffle léger, en même temps qu'une cendre blanche couvre le tison consumé.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VIII, vers 281-300, 451-525

Ménélas

Fils d'Atrée et d'Aéropé, petite-fille du roi de Crète Minos, Ménélas est le frère cadet d'Agamemnon et l'époux d'Hélène.

Chassés de Mycènes par leur cousin Egisthe, qui a tué Atrée et rétabli sur le trône son propre père Thyeste, Agamemnon et Ménélas se réfugient à Sparte auprès du roi Tyndare ; ils épousent les deux princesses filles de Léda, la femme de Tyndare : Agamemnon choisit Clytemnestre et propose Ménélas à Hélène. Sur le conseil d'Ulysse, Tyndare a pris la précaution d'imposer aux nombreux prétendants qui convoitaient sa fille pour sa légendaire beauté le serment de porter secours quoi qu'il arrive à celui qu'Hélène épouserait.

Installé sur le trône de Sparte grâce à l'abdication du vieux Tyndare en sa faveur, Ménélas reçoit avec largesse l'ambassade de Pâris, fils de Priam, roi de Troie. Cependant, alors que Ménélas doit quitter le palais pour se rendre en Crète aux funérailles de son grand-père Catrée, Pâris enlève Hélène en emportant aussi à Troie les précieux trésors du roi. Diverses ambassades, dont celle d'Ulysse et de Ménélas lui-même, venus à Troie pour réclamer la fugitive,

restent sans succès. Au nom de l'ancien serment prêté à Tyndare, le mari bafoué demande alors l'aide de son frère aîné Agamemnon et convoque tous les anciens prétendants d'Hélène pour venger l'affront qui, selon lui, déshonore la Grèce tout entière. Ménélas équipe soixante vaisseaux pour attaquer Troie, pourtant ce n'est pas lui qui obtient le commandement suprême de l'expédition punitive, mais son aîné Agamemnon dont l'ambition et l'habileté égalent la valeur personnelle.

Pendant la guerre, timide et moins orgueilleux que son frère, bien que vaillant guerrier, Ménélas reste toujours au second plan, dans l'ombre des héros les plus brillants. A la dixième année de combats, un duel est organisé entre Ménélas et Pâris pour décider de l'issue du conflit. Le Grec est sur le point de tuer le Troyen lorsque la déesse Aphrodite intervient pour sauver son protégé et le transporte chez lui enveloppé dans un nuage. Ménélas figure au nombre des guerriers qui prennent place dans le cheval de bois pour entrer dans Troie. Une fois la ville prise, il retrouve Hélène chez un frère de Pâris à qui elle avait été donnée après la mort de celui-ci : sur le point de la tuer, vaincu par sa beauté comme par le pouvoir d'Aphrodite, il oublie sa colère et son désir de vengeance.

Après la victoire, Ménélas se hâte de rentrer avec Hélène, mais le voyage est difficile car les dieux de la ville vaincue poursuivent les navires grecs de leur colère. Contraints de passer par l'Egypte où ils demeurent cinq années en accumulant les richesses, Ménélas et Hélène regagnent enfin Sparte, huit ans après avoir quitté Troie. Les époux réconciliés coulent désormais une vie paisible : après leur mort, tous deux reçoivent le don d'immortalité et sont transportés aux Champs Elysées.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 *Le duel entre Ménélas et Pâris met face à face les deux hommes qui se disputent Hélène.*

Dès qu'ils ont revêtu leur armure, à l'écart de la foule, les deux champions s'avancent entre les Troyens et les Achéens. Leurs yeux lancent des éclairs si terribles que la peur s'empare de tous ceux qui les regardent, Troyens dompteurs de chevaux et Achéens aux belles jambières. Arrivés sur le terrain délimité pour le combat, ils s'arrêtent face à face en brandissant leur lance dans un même élan de haine.

Le premier, Alexandre lance sa longue javeline : il atteint le grand bouclier arrondi de l'Atride. Mais au lieu de le fendre, la pointe en bronze se tord et rebondit sur sa surface. Alors l'Atride Ménélas s'élance, sa pique bien en main, tout en priant le Père Zeus :

– Oh ! Zeus notre maître, donne-moi l'occasion de punir celui qui m'a fait tort le premier, le divin Alexandre ! Fais que je le dompte de ma main pour que chacun tremble à l'avenir ! Ainsi chacun saura, dans les générations futures, ce qu'il en coûte de causer du tort à l'hôte qui l'aura reçu comme un ami !

A ces mots, il brandit sa longue javeline et il vise le grand bouclier arrondi du fils de Priam. La forte pique traverse de part en part le beau

bouclier brillant, enfonce la cuirasse finement ciselée et déchire la tunique, tout le long du côté. Mais Alexandre s'est penché : il esquive le coup. Il a échappé à la noire divinité de la mort. L'Atride dégaine alors son épée à clous d'argent, il la lève bien haut et frappe le cimier du casque. Mais son arme se brise : elle lui tombe des mains en trois ou quatre morceaux. Et l'Atride gémit, les yeux levés vers le vaste ciel :

– Zeus Père, il n'y a pas de dieu plus malfaisant que toi ! Je pensais que j'allais punir Alexandre de son honteux forfait, mais voilà que mon épée s'est brisée dans ma main ! Et c'est pour rien que mon bras a décoché ma lance ! Je ne l'ai même pas blessé !

Il dit. D'un bond, il saisit le Troyen par son casque à l'épaisse crinière, le fait pivoter sur lui-même, et le traîne à la renverse vers les Achéens aux belles jambières. La belle bride qui tenait le casque fixé sous son menton étrangle le cou délicat du fils de Priam. Et Ménélas l'aurait emporté pour sa plus grande gloire, si Aphrodite, la fille de Zeus, ne l'avait vu de son œil perçant. Elle rompt la courroie de cuir, si bien que c'est maintenant un casque vide que traîne la puissante main de Ménélas. Alors l'Atride le fait tournoyer et le jette au milieu des Achéens aux belles jambières.

Tandis que ses loyaux compagnons ramassent le casque, lui, il se rue de nouveau sur Alexandre : il brûle de le tuer avec sa lance de bronze. Mais Aphrodite enlève le fils de Priam : c'est un jeu d'enfant pour elle qui est une déesse ! Elle le cache sous un épais brouillard, puis elle le dépose dans la chambre délicieusement parfumée qu'il occupe au palais de son père.

Homère, *Iliade*, Chant III, vers 340-382

📖 *Alors que les Grecs se sont emparés de Troie, Ménélas retrouve Hélène.*

MÉNÉLAS. – Qu'il est beau l'éclat du soleil qui répand sa belle lumière sur ce jour où je reprends ma femme Hélène ! Me voici, moi, Ménélas, qui ai supporté tant de fatigues, et voici l'armée achéenne. Je suis venu à Troie, non pas tant pour cette femme, ainsi qu'on le pense, mais contre l'homme qui, violant l'hospitalité, l'a enlevée de mon palais. Grâce aux dieux, il a été châtié, et la terre de sa patrie a été domptée par la lance grecque. Je suis venu pour emmener cette

Laconienne, car je ne veux même pas la nommer mon épouse, ce qu'elle fut autrefois. Elle est dans cette tente avec les captives troyennes. Ceux qui l'ont reprise par leurs travaux guerriers me l'ont donnée pour que je la tue, ou pour que je la reconduise sur la terre argienne. Or j'ai décidé de ne pas tuer Hélène à Troie, mais de la ramener sur ma nef en Grèce et de la livrer, là-bas, à la vengeance de ceux des nôtres qui ont perdu des êtres chers devant Ilion. Gardes, allez ! entrez dans la tente et traînez-la ici par les cheveux, souillée qu'elle est de tant de carnage ! Dès que les vents seront favorables, nous la ramènerons en Grèce.

Euripide, *Les Troyennes*, vers 860-883

Mentor

Vieil ami d’Ulysse, Mentor s’occupe de la famille et des biens du roi après son départ pour la guerre de Troie. Mentor assure les fonctions de régisseur du domaine, mais aussi de tuteur et de précepteur du jeune Télémaque en l’absence de son père. Lorsque Athéna décide qu’il est temps pour le jeune homme d’agir en adulte, elle le guide et l’aide à préparer le retour de son père en prenant l’apparence de Mentor.

📖 Mentor, l’ami du valeureux Ulysse, se lève. Au moment de s’embarquer, le héros a confié au vieillard la mission de s’occuper de sa famille et d’administrer ses biens.

Homère, *Odyssée*, Chant II, vers 225-228

📖 *De retour à Ithaque, Ulysse doit affronter les prétendants de Pénélope.*

Athéna, la fille de Zeus, se présente alors sous les traits de Mentor : elle a pris sa taille et sa voix. Ulysse, en apercevant la déesse, se sent plein de joie et il s’écrie :

– Mentor, assiste-moi dans ce combat funeste ! Souviens-toi de ton compagnon chéri, qui t’a toujours comblé de biens et qui est du même âge que toi !

Homère, *Odyssée*, Chant XXII, vers 205-209

📖 *Télémaque aborde à Pylos pour demander des nouvelles de son père au roi Nestor.*

Télémaque descend du vaisseau, précédé d'Athéna, qui a pris l'apparence de Mentor. La première, Athéna, la déesse aux yeux pers, lui adresse la parole :

– Télémaque, il ne faut plus du tout te montrer timide ! Tu as navigué sur les mers pour chercher des nouvelles de ton père, tu veux savoir en quel lieu la terre le tient caché et quel est le sort qui lui a été réservé. Va donc à présent trouver directement Nestor conducteur de chevaux : nous saurons la pensée qu'il cache au fond de sa poitrine. Prie-le toi-même de te parler en toute vérité : il ne mentira pas, car la sagesse la plus haute l'inspire.

Le prudent Télémaque lui répond alors :

– Mentor, comment l'aborderai-je et comment pourrai-je me glisser près de lui pour l'implorer ? Je n'ai encore aucune habileté dans l'art de bien s'exprimer, d'autant plus qu'un jeune homme appréhende toujours d'interroger un homme plus âgé.

Athéna, la déesse aux yeux pers, lui répond alors :

– Télémaque, tu trouveras de toi-même au fond de ton cœur une partie de ce que tu dois dire et une divinité t'inspirera le reste, car ce n'est pas contre la volonté des dieux, je pense, que tu as vu le jour et que tu as grandi.

Ayant ainsi parlé, Athéna prend tout aussitôt les devants : Télémaque suit la déesse et marche sur ses traces.

Homère, *Odyssée*, Chant III, vers 12-30

Mercure

▷ Hermès

Les Romains ont adopté le dieu grec Hermès en gardant son histoire et en adaptant son personnage. Qu'il soit fils de Jupiter et Maia leur convient d'autant mieux qu'ils honorent une déesse de la terre et de la fertilité sous le nom de Maia, « celle qui accroît ». Les deux divinités ont ainsi aisément fusionné. Des cérémonies dédiées à Mercure et à Maia se déroulent logiquement en Mai, mois qui célèbre la croissance de la végétation. Mercure apparaît, à l'instar d'Hermès, comme un dieu plaisant, voire malicieux, qui aime à se travestir et ne dépare donc pas dans les comédies : chez Plaute, il prend l'apparence de Sosie, valet d'Amphitryon. Les Romains estompent un peu son image de voleur pour privilégier son rôle de dieu du commerce. Le nom de Mercure est étymologiquement lié à la famille de *mercari*, faire du commerce ; le dieu protège les marchés et les marchands, il veille sur les richesses, il favorise les profits et les fortunes subites. On le représente aux côtés de Fortuna arborant la corne d'abondance ; un casque ailé permet de le reconnaître au premier coup d'œil, ainsi que la bourse bien

remplie qu’il brandit. Une nymphe, Lara, punie par Jupiter pour ses bavardages indiscrets, séduite par Mercure sur le chemin des Enfers où il devait aller l’enfermer, donne naissance à des jumeaux, les Lares, dont la fête tombe le jour des Calendes de Mai (15 Mai).

📖 MERCURE. – Vous voulez, n’est-ce pas, que je vous favorise dans votre commerce, soit pour les ventes, soit pour les achats, et que mon secours vous assure tous les gains possibles. Que, grâce à moi, les affaires de toute votre famille s’arrangent bien chez vous et au dehors, que d’amples profits couronnent toujours vos entreprises présentes et futures : vous voulez encore que je ne cesse de vous réjouir, vous et les vôtres, par d’heureuses nouvelles, et que je vous apporte et vous annonce les plus beaux succès pour la république. Car, vous le savez, les autres dieux m’ont commis l’emploi de veiller aux messages et au commerce. Eh bien ! si vous voulez que je m’en acquitte à votre satisfaction, et que mes soins tendent constamment à vous enrichir, il faut que tous, vous écoutiez cette comédie en silence, et que vous soyez arbitres justes et équitables. Maintenant, de quelle part je viens, et quel est l’objet de ma venue, je vais vous le dire ; je m’expliquerai aussi sur mon nom. C’est Jupiter qui m’envoie, je m’appelle Mercure.

Plaute, *Amphitryon*, vers 1-19

📖 *Le poète invoque le dieu.*

Viens m’inspirer, illustre descendant d’Atlas, toi que jadis une Pléiade, sur les montagnes d’Arcadie, donna pour fils à Jupiter ; arbitre de la paix et de la guerre entre les dieux célestes et les dieux infernaux, toi dont les pieds ailés fendent l’air ; toi, qui te plais aux accords de la lyre et aux étreintes glissantes de la palestre, toi dont les hommes ont appris l’art de l’éloquence. Aux ides de ce mois, le sénat t’a dédié le temple en face du cirque, et depuis lors ce jour t’appartient. Tous ceux

dont la profession est de vendre des marchandises t'offrent de l'encens, et te prient de favoriser leur trafic. Auprès de la porte Capène est la fontaine de Mercure, douée de puissantes vertus, si l'on en croit ceux qui en ont éprouvé le bienfait. Là vient le marchand en tunique courte, il s'est purifié, il a parfumé un vase, et il emporte l'eau qu'il a puisée. Dans cette eau il plonge une branche de laurier, et avec cette branche il asperge tous les objets qui attendent de nouveaux maîtres. Lui-même, il humecte ses cheveux des gouttes de cette rosée ; et, d'une voix accoutumée à tromper, il prononce cette prière : « Efface mes parjures d'hier, efface mes mensonges passés. […] Grâce aussi pour mes parjures à venir ! S'il en échappe à ma bouche, puissent les dieux n'en avoir souci ! Fais seulement que le gain m'arrive et la joie avec lui ; fais que je m'applaudisse d'avoir dupé mon acheteur avec de belles paroles. » A cette prière, Mercure sourit du haut des cieux, en se souvenant qu'il a volé les troupeaux d'Apollon.

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 663-692s

Métamorphoses

La métamorphose, « changement de forme », est un don merveilleux que possèdent les dieux. Ils peuvent prendre l'aspect d'humains ou d'animaux pour aider, séduire, ou tromper les mortels. Ils changent aussi les hommes en animaux, végétaux ou minéraux, afin de punir les sacrilèges et les criminels, de récompenser les vertueux. Source d'innombrables histoires, et occasion de poétiques évocations, la métamorphose n'est-elle pas aussi le signe d'une unité cosmique, la manifestation du principe de mutation qui régit l'univers ?

Travestissements et ruses

Les dieux aiment intervenir dans les affaires humaines. Ils peuvent certes se manifester sous leur forme divine, mais ils préfèrent attirer moins l'attention. Ils apparaissent donc comme l'ami, le parent ou la vieille nourrice du personnage à influencer. Un conseiller qui inspire confiance en tout cas. Le plus souvent, il s'agit d'une aide discrète : ainsi Athéna devient-elle un voyageur pour informer Télémaque sur son père, ou une jeune amie pour guider Nausicaa vers Ulysse. Parfois c'est un piège :

Héra prend les traits de la nourrice de Sémélé pour conduire la jeune femme à la mort.

ZEUS utilise son pouvoir de transformation pour approcher les femmes dont il s'éprend, sans être repéré par la jalouse Héra. Il devient un magnifique taureau blanc pour attirer Europe, un cygne pour charmer Léda ; il se glisse en pluie d'or dans la prison de Danaé, s'insinue en serpent dans le lit de Perséphone. Les formes qu'il adopte sont en relation plus ou moins évidente avec la virilité… Il trompe parfois ses proies mêmes : ainsi, fait-il croire à Alcmène qu'il est Amphitryon, son mari. Il transforme aussi ses amantes : il fait de IO une vache pour qu'elle échappe aux regards d'Héra.

Les dieux aquatiques bénéficient d'un talent spectaculaire de changement à vue. Sans doute parce que l'eau est l'élément changeant par excellence, liquide fuyant, vite devenu vapeur ou glace. PROTÉE en est l'exemple le plus souvent décrit : comment combattre un être qui devient à volonté n'importe quel animal ? Mais Nérée ou THÉTIS jouissent des mêmes ressources. Pélée aura les plus grandes difficultés à posséder la déesse, il lui faudra les conseils de Zeus et des cordes solides !

Certaines magiciennes puissantes, comme Circé ou Médée, parviennent par leurs incantations et leurs

décoctions d’herbes, à pratiquer aussi des métamorphoses, qui bestialisent les victimes ou leur confèrent une nouvelle jeunesse.

Châtiment ou récompense

Les dieux changent de statut les mortels quand leurs actions ont mérité, en bien ou en mal, cette transformation. Chaque créature, selon son degré de conscience, d’intelligence, d’autonomie, occupe en effet une place déterminée dans la hiérarchie de ce qui existe : au sommet de la pyramide, les dieux, en dessous les hommes, puis les animaux, les plantes, les minéraux. Les dieux punissent les humains en les dégradant (métamorphose descendante) ; ils les récompensent en les élevant (métamorphose ascendante), en leur donnant l’immortalité des dieux ou des astres. Pour échapper à un danger, pour éviter une séparation, les hommes parfois supplient les dieux de les changer en plantes. Les jeunes filles, poursuivies par des dieux trop entreprenants alors qu’elles veulent préserver leur virginité, prient ainsi les déesses vierges, Artémis ou Athéna, d’intervenir.

La métamorphose change la forme, mais garde à l’être son caractère, son passé. Myrrha, devenue arbre, reste enceinte et accouche d’Adonis. Actéon, le

chasseur, devient cerf. La nouvelle forme révèle les vices dominants, plus ou moins cachés : les compagnons d'Ulysse, trop gloutons, deviennent des pourceaux ; le cruel Lycaon sera un loup-garou. Midas qui ne sait pas apprécier la bonne musique aura des oreilles d'âne. Les victimes sont mieux traitées : la tendre Philomèle survit en rossignol.

La cause explique l'effet : ceux qui pleurent désespérément un deuil se fondent en source, ceux qui rejettent l'amour se figent en pierre, aussi dure que leur cœur. L'histoire justifie l'aspect : l'anémone est rouge parce qu'Adonis est mort éventré, le narcisse pousse près de l'eau parce que Narcisse s'est contemplé dans un étang, les Myrmidons sont durs à la tâche parce qu'ils naissent de fourmis. Le nom appelle la mutation : Cycnos devient cygne, Cyparissus cyprès.

Quelques exemples tirés des *Métamorphoses* d'Ovide :

	Personnage	Cause	Résultat	Agent
Eléments naturels				
Minéral	Atlas	refus à Persée	montagne	Persée (Méduse)
	Echo	trahison de Junon	rocher, écho	Junon

Eau	Acis	mort précoce	petit fleuve	Galatée
	Aréthuse	fuite/Alphée	source	Diane
	Niobé	deuil	ruissellement	Jupiter
Animaux				
Oiseaux	Alcyone et Céyx	deuil, fidélité	alcyon et plongeon	Junon
	Philomèle, Procné, Térée	viol, puis vengeance impie	rossignol, hirondelle, huppe	
	Piérides	hybris	pies	Muses
Fauves	Atalante, Hippomène	impiété	lions	Cybèle
	Callisto	grossesse	ourse	Junon
	Lycaon	anthropophagie	loup-garou	Jupiter
Autres	Actéon	voyeurisme	cerf	Diane
	Arachné	hybris	araignée	Minerve
	Io	fuite devant Junon	vache	Jupiter
	Paysans lyciens	inhospitaliers	grenouilles	Latone
	Pirates tyrrhéniens	attaque sacrilège	dauphins	Bacchus
Végétaux				
Arbres	Baucis et Philémon	hospitalité	tilleul et chêne	Jupiter
	Daphné	refuse Apollon	laurier	fleuve Pénée
	Myrrha	inceste	arbre à myrrhe	
Plantes, fleurs	Adonis	mort précoce	anémone rouge	Vénus
	Hyacinthe	mort précoce	lys rouge	Apollon
	Narcisse	amour de soi	narcisse	Vénus

Etoiles				
	Arcas et Callisto	amour	Petite et Grande Ourse	Jupiter
	Couronne d'Ariane	amour	constellation	Bacchus
Mutations humaines				
Création	dents de dragon	ordre divin	Spartes guerriers	Cadmus, Jason
	fourmis	prière d'Eaque	Myrmidons	Jupiter
	pierres	déluge	hommes	Deucalion, Pyrrha
Age	Aeson	demande de Jason	rajeunissement	Médée
	Iolaos	demande d'Hercule	rajeunissement	Hébé
Sexe	Hermaphrodite	indifférence	double sexe	Neptune
	Tirésias	voyeurisme	femme	serpents ?

Ovide a consacré les quinze livres des *Métamorphoses* à la narration de ces épisodes étonnants. Il aime à raconter les rebondissements de l'action, puis à décrire en gros plan les étapes de la mue.

📖 *La métamorphose punit les sacrilèges, comme le comprend trop tard Cadmos, le fondateur de Thèbes.*

– Ah ! Il était donc sacré ce dragon que j'ai percé de ma lance, ce dragon dont j'ai semé les dents pour produire une race de guerriers ? Dieux ! Si c'est un serpent que venge avec tant de constance votre colère, achevez votre ouvrage, et que, serpent moi-même, je rampe comme lui !

Déjà son corps se resserre et s’allonge, sa peau se couvre d’écailles, son dos brille émaillé d’or et d’azur. Il tombe, et ses jambes réunies se courbent en longs anneaux. Il conservait encore ses bras : il les tend à son épouse, et laissant couler des pleurs sur son visage, encore intact, lui dit :

– Approche, malheureuse, approche ; puisqu’il reste encore quelque chose de moi, touche, prends cette main, tant qu’il me reste une main, tant que la peau du serpent ne m’enveloppe pas tout entier !

Il voulait poursuivre, sa langue se fend et s’aiguise en dard, il ne peut plus parler. Il voulait se plaindre, il siffle : c’est la seule voix que lui laisse la nature.

Ovide, *Métamorphoses,* Livre IV, vers 572-589

📖 *Myrrha, éprise de son propre père, l’a trompé pour coucher avec lui : elle attend un enfant, le futur Adonis. Elle est tourmentée par la honte.*

Myrrha ne sait plus que vouloir : la vie lui pèse, mais elle craint la mort. Eperdue, elle crie cette prière :

– O dieux, si l’aveu des fautes et le repentir des mortels peuvent vous toucher, je reconnais avoir mérité ma peine, je me soumets au châtiment que m’a réservé votre colère. Mais, afin que ma vue ne souille pas les yeux des humains si je reste sur la terre, ni les regards des ombres si je descends dans leur triste domaine, sauvez-moi de la vie, comme de la mort ! Changez ma forme et ma figure, faites qu’en même temps je sois et ne sois plus !

Le coupable qui se repent trouve toujours quelque divinité propice. Les derniers vœux de Myrrha furent exaucés. Elle parlait encore, que déjà ses pieds s’enfoncent dans la terre. Des racines en sortent, serpentent, affermissent son corps. Ses os font la force du nouvel arbre, la sève monte et circule dans les canaux du sang. Ses bras s’étendent en longues branches, ses doigts en légers rameaux ; sa peau s’épaissit en écorce. Déjà l’arbre recouvre son sein, et, poussant petit à petit, dépasse ses épaules. Myrrha, impatiente, penche son cou, plonge sa tête dans l’écorce, et y cache sa douleur. Quoique en perdant sa forme, elle ait aussi perdu le sentiment, elle pleure encore ! Un parfum précieux, la

myrrhe, coule de l’arbre qui porte son nom, et le rendra célèbre jusque dans les siècles à venir.

Ovide, *Métamorphoses,* Livre X, vers 482-502

📖 *L’un des compagnons d’Ulysse raconte comment la magicienne Circé les a transformés en cochons.*

– Nous recevons les coupes que présente sa main, et, tandis que, dévorés par une soif ardente, nous buvons tous ensemble, la déesse cruelle touche légèrement nos fronts de sa baguette. Soudain, j’ai honte de le dire, mon corps commence à se hérisser d’un poil rude. Déjà je ne puis plus parler : au lieu de mots, je n’émets qu’un son rauque. Mon front se courbe vers la terre. Je sens ma bouche se fendre et se durcir en long museau. Mon cou se gonfle sous les plis de mes chairs. De la main même qui venait de saisir la coupe, je forme des pas : telle était la force de ce breuvage ! On m’enferme dans une étable avec mes compagnons. Nous voyons Euryloque qui, seul, a conservé sa figure : seul, il avait refusé la coupe fatale ; s’il l’avait acceptée, il serait encore comme nous changé en vil pourceau : Ulysse n’aurait pas appris par lui notre infortune.

Ovide, *Métamorphoses,* Livre XIV, vers 276-290

📖 *Sous la plante, peut se cacher un être vivant. Il vaut mieux éviter de les cueillir !*

Non loin du lac, pousse le lotus, dont les fleurs imitent la pourpre de Tyr. Dryopé en cueille plusieurs qui, dans les mains de son fils, serviront à ses jeux innocents. J’allais imiter ma sœur, car j’étais avec elle, lorsque je vois tomber des fleurs cueillies quelques gouttes de sang ; les rameaux de l’arbre s’agitent et frémissent. Les bergers du pays nous apprennent – mais trop tard ! – qu’une nymphe, pour échapper à l’infâme poursuite de Priape, dieu des jardins, avait été changée en cet arbre qui porte désormais son nom : lotis.

Ma sœur ignorait cette aventure. Effrayée par ce prodige, elle veut fuir, mais ses pieds prennent racine dans la terre. Elle tente de les dégager, elle ne peut plus remuer que le haut de son corps. Une soudaine écorce l’enveloppe, et lentement monte jusqu’à sa poitrine. L’infortunée veut de sa main arracher ses cheveux, et sa main se remplit

de feuilles qui déjà ombragent son front. Le bébé qu'elle nourrit sent les seins que tète sa bouche, se durcir, leur lait se tarit et se refuse à sa faim. J'étais témoin de ce spectacle affreux.

Ovide, *Métamorphoses,* Livre IX, vers 340-359

📖 *Les magiciennes aussi savent métamorphoser les humains ; Médée rajeunit son beau-père, Aeson.*

Médée ouvre avec une épée la gorge du vieillard. Elle en fait sortir tout le sang qui coulait dans ses veines, et le remplace par les merveilleux sucs de plantes qu'elle verse dans la bouche ou sur la plaie d'Aeson. Sa barbe, ses cheveux que les ans ont blanchis, se noircissent soudain. Sa maigreur disparaît. Sa pâleur et ses rides s'effacent. Un nouveau sang coule dans ses veines. Il a repris sa force, sa beauté, et il s'étonne de se retrouver tel qu'il était avant d'avoir atteint sa quarantième année.

Ovide, *Métamorphoses,* Livre VII, vers 285-294

Interprétations philosophiques

Les métamorphoses donnent donc une leçon morale évidente. Le latin Apulée en fait l'axe même de son roman, *L'Ane d'or ou les Métamorphoses* : le héros, Lucius est puni de sa curiosité déplacée, de sa sensualité débridée, de ses prétentions démesurées, par sa transformation en âne. Quand il a, à force d'épreuves, appris la sagesse, il est sauvé par la déesse Isis, et dans un acte de foi mystique, il reprend forme humaine.

Les histoires de métamorphoses ont une portée *étiologique*, elles justifient la couleur des fleurs

comme la présence d’une source ou le tempérament d’un animal. Elles donnent une cohérence à l’univers. Plus métaphysiquement, l’existence des métamorphoses démontre l’unité du monde puisqu’il est possible de passer d’un règne à l’autre. Le long discours qu’Ovide attribue à Pythagore au livre XV de son ouvrage souligne que la métamorphose exprime finalement le mouvement même de l’univers, soumis à un perpétuel changement. Tout se transforme : l’homme vieillit, les plantes croissent et meurent, le temps s’écoule… Pour le philosophe pythagoricien, l’âme migre d’un corps à l’autre par la *métempsycose*, et parcourt le cycle des réincarnations. Aussi convient-il de ne pas briser inconsidérément une tige, de ne pas manger d’animal. « Tout est plein d’âme. »

> 🕮 *Le jeune Lucius, qui voyage en Thessalie, courtise Photis, la servante d’une magicienne.*
>
> – Il est une chose que je désire avec passion : fais-la. Montre-moi ta maîtresse opérant selon la science dans le feu de l’évocation ; que je la voie au moins dans une de ses métamorphoses. Je meurs d’envie d’apprendre les secrets de l’art magique. Mais toi, si je ne me trompe, non, tu n’y es pas novice ; je le sais, et de plus je le sens. Moi, si indifférent aux caresses de nos belles dames, ces yeux brillants, ces fraîches joues, l’or de cette chevelure, ces baisers à lèvres ouvertes, cette gorge enivrante, je suis l’esclave de tout cela, et l’esclave volontaire. Adieu le foyer, adieu le retour. Une nuit comme celle-ci est ce que je mets au-dessus de tout. […]

Photis a volé un onguent à sa maîtresse et se fait fort de transformer Lucius en oiseau. Le jeune homme s'inquiète, saura-t-elle lui redonner sa forme initiale ? Photis le rassure :

– Là-dessus, tu peux être tranquille. J'ai appris de ma maîtresse ce qu'il faut faire pour revenir à la figure humaine. Et ne va pas croire qu'elle m'en ait instruite par bonté d'âme : c'est seulement pour être sûre que je lui apporte une aide efficace à son retour. Au reste, tu le vois, c'est avec les herbes les plus communes que s'opèrent de si grands effets : il suffit d'un peu d'aneth et de quelques feuilles de laurier infusés dans de l'eau de source. Elle en fait usage en bain et en boisson.

Après m'avoir répété ces instructions, elle se glisse dans le réduit, non sans trembler de tous ses membres. Elle prend dans le coffret une petite boîte dont je m'empare et que je baise, en la suppliant de faire que je puisse voler. En un clin d'œil je me mets nu et je plonge mes deux mains dans la boîte. Je les remplis de pommade et je me frotte de la tête aux pieds. Puis me voilà battant l'air de mes bras pour imiter les mouvements d'un oiseau… Mais de duvet point, de plumes pas davantage !… ce que j'ai de poil s'épaissit et me couvre tout le corps. Ma douce peau devient cuir. A mes pieds, à mes mains, les cinq doigts se confondent et se ferment en sabot ; du bas du dos, il me sort une longue queue, ma face s'allonge, ma bouche se fend, mes narines s'écartent, et mes lèvres deviennent pendantes ; mes oreilles se dressent : elles sont d'une taille démesurée. Plus moyen d'embrasser ma Photis !… mais certaine partie de mon corps – et c'était toute ma consolation – avait singulièrement gagné au change !

C'en est fait : j'ai beau considérer ma personne, je me vois âne ; et d'oiseau, point de nouvelles ! Je veux me plaindre à Photis, mais déjà privé de la parole humaine, je ne peux qu'étendre ma lèvre inférieure, et la regarder de côté, l'œil humide, en lui adressant une muette prière.

Apulée, *Les Métamorphoses*, Livre III, chapitre 19, 3-6 et chapitres 23,6-25,1

📖 *Pythagore explique au roi romain Numa, par la loi universelle de la métamorphose, la nécessité d'adopter un régime végétarien.*

Tout change, rien ne meurt. L'âme erre d'un corps à un autre, quel qu'il soit : elle passe de l'animal à l'homme, de l'homme à l'animal, et

ne périt jamais. Comme la cire fragile reçoit des formes variées, et change de figure sans changer de substance ; ainsi j'enseigne que l'âme est toujours la même, mais qu'elle émigre en des corps différents. Dans vos appétits déréglés, craignez donc de devenir impies. Je le déclare au nom des dieux, prenez garde, en tuant les animaux, de chasser de leur nouveau refuge les âmes de vos parents. Que votre sang ne se nourrisse point de votre sang. […]

Rien n'est stable dans l'univers : tout varie, tout n'offre qu'une image passagère. Le temps lui-même coule comme un fleuve dans sa course éternelle. […] L'instant qui vient de commencer, n'est plus ; celui qui n'était pas encore arrive : tous passent, et se renouvellent sans cesse. […] Voyez l'année, partagée en quatre saisons, imiter les âges de la vie. Au commencement du printemps, elle a la faiblesse de l'enfant à la mamelle. Tout fleurit, la campagne riante est émaillée de mille couleurs, mais les plantes manquent encore de vivacité. Devenue plus robuste, l'année passe du printemps à l'été, semblable au jeune homme vigoureux. Aucun âge n'est plus fort, plus fécond, plus ardent. L'automne lui succède : c'est l'âge du calme et de la maturité. Enfin le vieil hiver arrive d'un pas tremblant, avec ses cheveux blancs et son front chauve. C'est ainsi que nos corps changent sans cesse : ce que nous étions hier, ce qu'aujourd'hui nous sommes, demain nous ne le serons plus. […] Ce que nous appelons éléments n'a pas plus de stabilité. Le monde éternel contient quatre corps élémentaires : deux, la terre et l'eau, sont pesants, et descendent entraînés par leur propre poids. Les deux autres, l'air, et le feu, plus pur que l'air, ne pèsent rien et s'élèvent sans résistance. Ces corps sont le principe de toutes choses. Eux-mêmes se changent l'un en l'autre : la terre se dissout en eau, l'eau se résout en vapeur légère, et l'air, devenu plus subtil, brille parmi les feux éthérés. […] Aucun corps ne conserve sa forme primitive. La Nature, qui renouvelle sans cesse les choses, ne fait que substituer des formes à d'autres formes. Croyez-moi, rien ne périt dans ce vaste univers ; mais tout varie et change de figure.

Ovide, *Métamorphoses,* Livre XV, vers 165-255

Métis

Née du couple formé par les Titans Océan et Téthys, Métis est la première « épouse » de Zeus, son « cousin germain ». Son nom même (*mètis*, à la fois prudence et ruse en grec) témoigne du pouvoir ambivalent et ambigu de l'intelligence, faite de sagesse et de prévoyance, mais aussi de capacité à tromper l'adversaire avec perfidie.

Métis donne à Zeus la drogue vomitive qui lui permet de récupérer ses frères et sœurs avalés par Cronos, mais c'est elle qui, par la suite, est avalée par Zeus, dont elle est enceinte, car le nouveau maître de l'Olympe ne veut pas risquer la naissance d'un fils qui le détrônerait à son tour. Cependant, au terme du temps de grossesse, l'enfant de Métis sort du crâne de Zeus : Athéna naît tout armée comme une guerrière.

Sur le plan symbolique, en ingérant Métis, Zeus s'approprie la forme d'intelligence qu'elle incarne et Athéna en hérite directement, bien qu'elle aime se vanter d'être née sans mère. Déesse du savoir et du savoir-faire, Athéna inspire en effet aussi bien la science des savants et des sages que l'habileté technique et pratique des artisans. Elle protège les héros « industrieux », qui savent se sortir de toutes

les situations, tel son favori le rusé Ulysse, précisément qualifié de *polumétis* (« celui qui a beaucoup de *métis* » en grec), « aux mille ruses ».

Dans le *Banquet*, Platon fait de Métis la mère de Poros (« l'expédient » en grec), le père d'Eros, l'Amour : une façon de montrer aussi que les héritiers de Métis ne sont jamais dépourvus de ressources.

> 🕮 Zeus, qui avait grandi, appelle à son aide Métis, fille d'Océan : elle fait prendre à Cronos un breuvage qui lui fait vomir d'abord la pierre, ensuite les enfants qu'il avait avalés ; avec ceux-ci, Zeus fait la guerre aux Titans et à Cronos.
>
> Zeus veut s'unir avec Métis, qui prend toutes sortes de formes pour se soustraire à ses poursuites, mais en vain. Une fois qu'elle est enceinte, Zeus, par la ruse, l'avale avant qu'elle puisse accoucher. Elle avait prédit, en effet, qu'après la fille dont elle allait accoucher, elle aurait un fils destiné à devenir le maître du Ciel, et c'est parce qu'il craint un tel événement que Zeus avale Métis. Quand le terme de l'accouchement est arrivé, il ordonne à Prométhée de lui fendre la tête avec sa hache – d'autres disent que c'est Héphaïstos qui l'a fait – et Athéna bondit alors tout armée hors de la tête de Zeus sur les rives du lac Triton.
>
> Apollodore, *Bibliothèque*, Livre I, chapitres 2, 1 et 3, 6

Midas

Midas, roi de Phrygie, célèbre pour sa richesse, a connu quelques douloureuses mésaventures, dues à son irréflexion… Comme il a rendu service à Dionysos en recueillant son vieux maître, Silène, égaré par l'ivresse, le dieu lui offre la réalisation d'un vœu. Midas demande à pouvoir changer en or tout ce qu'il touche ; il ne tarde pas à se rendre compte des problèmes suscités par ce don : il ne peut plus manger ni boire puisque tout objet se transforme en or. Dionysos le délivre : il lui suffira de se laver les mains dans le fleuve de Phrygie, le Pactole. Désormais le cours d'eau roulera des paillettes et pépites d'or qui feront la richesse du royaume.

Musicien expert qui a suivi les leçons d'Orphée, Midas est désigné comme juge dans le concours qui oppose Marsyas à Apollon, l'art de la flûte à celui de la lyre. Ovide donne une autre version : le défi concerne Pan et Midas n'est qu'un auditeur grossier. Quoi qu'il en soit, Midas a l'imprudence de ne pas préférer Apollon ; finalement déclaré vainqueur par les Muses, le dieu se venge en coiffant Midas d'oreilles d'âne. Le roi les cache soigneusement sous son bonnet phrygien, mais un serviteur découvre son

secret. Il étouffe de ne pouvoir le dire ; aussi, pour se soulager, va-t-il au bord du fleuve creuser un trou pour y crier : « Le roi Midas a des oreilles d'âne. » Mais les roseaux indiscrets qui poussent là se chargent de diffuser la nouvelle lorsque le vent les fait murmurer…

📖 *Midas a recueilli Silène égaré et ivre, il ramène à Bacchus son vieux compagnon. Le dieu, reconnaissant, lui accorde un vœu.*

Mais ce prince qui doit mal user de ce don, le rendra inutile. Il lui demande :

– Fais que tout se change en or sous ma main.

Son vœu est accordé, mais ce bien lui deviendra funeste ; et le dieu regrette que son souhait n'ait pas été plus sage. Midas se retire transporté de joie, et se félicite de son malheur. Il veut sur-le-champ essayer l'effet des promesses du dieu. Il touche tout ce qui s'offre devant lui. D'un arbre il détache une branche, et il tient un rameau d'or. Il croit à peine ce qu'il voit. Il ramasse une pierre, elle jaunit dans ses mains. […] Il coupe des épis, c'est une gerbe d'or. Il cueille une pomme, on la dirait un fruit des Hespérides. Il touche aux portes de son palais, et l'or rayonne sous ses doigts. […]

Les esclaves dressent sa table et la chargent de viandes et de fruits ; mais le pain qu'il touche, il le sent se durcir. Il porte des mets à sa bouche, et c'est un or solide sur lequel ses dents se fatiguent en vain. L'eau pure que dans sa coupe il mêle avec le vin, sur ses lèvres ruisselle en or fluide. Etonné d'un malheur si nouveau, se trouvant à la fois riche et misérable, il maudit ses trésors. L'objet naguère de ses vœux devient l'objet de sa haine. Au sein de l'abondance, la faim le tourmente, la soif brûle sa gorge aride. L'or qu'il a désiré punit ses coupables désirs. Il lève au ciel les mains […] et s'écrie :

– O Bacchus, pardonne ! Je reconnais mon erreur. Pardonne, et prive-moi d'un bien qui m'a rendu si misérable !

Les dieux sont indulgents. Bacchus écoute favorablement l'infortuné qui s'accuse, et lui retire un si funeste présent :

– Pour que tes mains ne soient plus empreintes de cet or, demandé si mal à propos, va vers le fleuve qui coule près de la puissante ville de Sardes. Remonte vers sa source ; plonge ta tête dans ses flots écumants, et lave à la fois et ton corps et ton crime.

Midas arrive aux sources du Pactole. Il s'y baigne, soudain l'eau jaunit. Le fleuve depuis roule un sable d'or, l'or brille à sa surface, et sur ses rives.

Désormais, ennemi des richesses, Midas n'aime plus que les champs et les bois. Il suit le dieu Pan, qui dans les antres des montagnes a fixé son séjour ; mais il conserve un esprit épais, et bientôt sa sottise lui deviendra encore funeste. […] Pan ose préférer ses pipeaux à la lyre d'Apollon : il défie le dieu. […] Pan souffle dans ses pipeaux rustiques, et charme, par son aigre harmonie, l'oreille grossière de Midas, présent à ce combat. […] Mais lorsque Apollon d'une main savante, touche son instrument, ravi par la douceur de ses accords, le dieu des monts pris pour juge décrète que la flûte champêtre est vaincue par la lyre. Les nymphes et les bergers applaudissent. Seul, Midas le trouve injuste, et le condamne. Le dieu de Délos ne peut souffrir que des oreilles si grossières conservent l'aspect d'une oreille humaine. Il les allonge, il les couvre d'un poil grisâtre ; […] Midas a désormais des oreilles d'âne. Il les couvre avec soin ! Une tiare de pourpre descend sur ses tempes, et cache son affront. Mais il n'a pu le soustraire aux regards de l'esclave qui coupe ses cheveux. N'osant révéler ce qu'il a vu, et néanmoins incapable de se taire, l'esclave s'éloigne, creuse la terre, et dans le trou qu'il a fait, en murmurant, il confie la honte de Midas. Il recouvre de terre ces mots indiscrets, comme pour les ensevelir. Mais bientôt, en ce lieu, on voit croître d'innombrables roseaux ; et, […] dès que le Zéphyr agite leurs cimes légères, ils redisent ces mots confiés à la terre :

– Le roi Midas a des oreilles d'âne.

Ovide, *Métamorphoses,* Livre XI, vers 90-193

Minerve

▷ Athéna

D’abord vénérée chez les Etrusques, Minerve est très tôt identifiée à Athéna dont elle partage les attributs et les domaines d’activité. Elle est introduite à Rome dans la triade dite « capitoline » aux côtés de Jupiter et de Junon, honorés dans le temple de Jupiter dit « Capitolin » sur la colline du Capitole.

Du 19 au 23 mars, cinq jours appelés « Quinquatries » étaient consacrés à Minerve, célébrée comme déesse guerrière, mais surtout comme protectrice des arts, métiers et techniques, ainsi que de tous ceux qui les pratiquent.

> 🕮 On célèbre les cérémonies sacrées dédiées à Minerve qui tirent leur nom des cinq jours groupés qui les constituent. Le premier jour, on s’abstient de verser le sang et il est interdit de croiser le fer, pour la raison que ce jour est celui de la naissance de Minerve. Le lendemain et les trois jours suivants, des jeux avec des combats de gladiateurs occupent l’arène : la déesse guerrière est heureuse de voir des épées dégainées. Maintenant invoquez Pallas, jeunes garçons et tendres jeunes filles ! Celui qui aura gagné la faveur de Pallas deviendra habile et savant. Que les jeunes filles apprennent, grâce à sa bienveillance, à carder la laine et à dévider les quenouilles pleines. C’est elle aussi qui enseigne l’art de faire courir la navette à travers les fils droits de la chaîne et à resserrer avec le peigne l’ouvrage trop lâche sur le métier. Honore-la, toi qui enlèves les taches des vêtements sales. Honorez-la, vous qui préparez les chaudrons de bronze pour teindre les laines. Sans le consentement de Pallas, personne, fût-il plus expert que le cordonnier

Tychius, qui a fabriqué le bouclier d'Ajax, ne pourra bien adapter des lanières à un pied. Et celui qui rivaliserait avec l'antique charpentier Epéus, qui a construit le cheval de Troie, se retrouvera comme un manchot, si Pallas est en colère. Vous aussi, médecins qui chassez les maladies grâce à l'art de Phébus, rapportez à la déesse une petite part de vos gains. Et vous, foule des maîtres d'école, souvent frustrés de salaire, ne la dédaignez pas car elle attire de nouveaux élèves ; et toi non plus qui manies le burin des ciseleurs, ni toi qui peins à l'encaustique, ni toi qui de tes mains habiles façonnes la pierre. Elle est la déesse de mille arts et travaux ; à coup sûr, celle de la poésie. Si je le mérite, puisse-t-elle m'assister comme une amie dans mes efforts ! A l'endroit où la colline du Caelius descend en pente vers la plaine, là où la route n'est pas tout à fait plane, mais presque, on peut voir le petit temple élevé à Minerve Captive, temple dont la déesse a pris possession le jour de son anniversaire. On hésite sur la raison de cette appellation. Nous qualifions de « capital » un esprit qui a du génie car la déesse est ingénieuse précisément. Ou est-ce parce que, selon la tradition, sans mère, elle a bondi avec son bouclier du sommet du crâne (*caput*) de son père ? Ou est-ce parce que, après la soumission de la cité des Falisques, où elle jouissait d'un culte important, la déesse est arrivée chez nous en captive ? C'est ce que dit une antique inscription sur la statue. Ou est-ce encore parce qu'il existe une loi exigeant la peine capitale pour les vols commis dans ce sanctuaire ? Quelle que soit la raison dont tu tires ton nom, Pallas, tiens toujours ton égide pour protéger nos princes !

Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 809-848

Minos

Fils de Zeus et d’Europe, Minos est le fondateur d’une dynastie de rois crétois. Sous son règne se développe une civilisation brillante, la civilisation « minoenne », dont témoignent les vestiges de Cnossos, sa capitale. A l’intérieur, il organise le royaume, gouverne avec sagesse et équité. On dit que Zeus lui-même lui donne des instructions dans la caverne du Mont Ida. A l’extérieur, il étend son empire sur les îles de la mer Egée et lance des incursions vers l’Attique. Il prend la ville de Mégare grâce à la trahison de Scylla, la fille du roi Nisos.

Minos épouse Pasiphaé, fille du Soleil, qui lui donne plusieurs enfants, dont Androgée, Ariane et Phèdre. Lorsque Androgée est tué dans des circonstances troubles par les Athéniens, Minos engage une expédition de représailles contre eux. Victorieux, il leur impose un lourd tribut humain : sept jeunes gens et sept jeunes filles seront livrés à Cnossos tous les ans ou tous les neuf ans, selon les versions.

Les coulisses de ce règne sont moins glorieuses. Tout d’abord, pour obtenir la succession de son beau-père, le mari d’Europe, mort sans héritier, Minos fait

valoir son origine divine et donne pour preuve de la faveur des dieux un cadeau de Poséidon, un magnifique taureau blanc surgi des flots. Mais au lieu de sacrifier l'animal comme promis, il le garde dans ses troupeaux. Poséidon en colère inspire à la reine Pasiphaé une folle passion pour le taureau, d'où naîtra le Minotaure. Minos fait alors construire le Labyrinthe pour abriter le monstre et lui donne en pâture des victimes humaines envoyées par les peuples qu'il a soumis. Le héros athénien Thésée met fin à cette pratique barbare en tuant le Minotaure.

Ensuite, une série de malheurs s'abat sur Minos et les siens : Ariane est séduite et abandonnée ; Phèdre se suicide ; Minos lui-même, poursuivant son architecte Dédale, est assassiné en Sicile. Après sa mort, il devient l'un des trois juges des Enfers, avec son frère Rhadamanthe et Eaque, le roi d'Egine, un autre fils de Zeus.

La légende évoque l'histoire de la thalassocratie crétoise, vaste empire maritime qui s'étend sur toute la Méditerranée orientale au second millénaire avant J.-C., Minos en personnifie la puissance. Selon l'origine des versions du mythe, la tradition a gardé l'image d'un souverain juste et pieux ou celle d'un despote sanguinaire. Pour Platon, Minos a commis une erreur en s'attaquant à Athènes, patrie de la

tragédie, car les poètes ont un grand pouvoir sur l'opinion publique : à cause d'eux, la postérité retiendra de lui une image peu flatteuse.

📖 Au milieu de la vaste mer se trouve la belle et féconde île de Crète, elle abrite des milliers d'habitants et quatre-vingt-dix villes. On y parle toutes les langues, car il y a là des Achéens, des Crétois autochtones au grand cœur, des Cydoniens et des Doriens, divisés en trois tribus, ainsi que de nobles Pélasges. Au milieu de cette contrée s'élève la grande ville de Cnossos où Minos, familier du grand Zeus, régna pendant neuf ans.

Homère, *Odyssée*, Chant XIX, vers 172-179

📖 *Ulysse se trouve à l'entrée des Enfers.*

J'aperçois Minos, l'illustre fils de Zeus, assis sur un trône : son sceptre d'or à la main, il juge les morts. Assis ou debout autour de lui, ceux-ci plaident leur cause dans le vaste palais d'Hadès aux larges portes.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 568-571

📖 *Socrate commente les vers d'Homère sur Minos.*

SOCRATE. – En parlant de la Crète, Homère admire le nombre de ses habitants et ses quatre-vingt-dix villes : « Au milieu de cette contrée, dit-il, s'élève la grande ville de Cnossos où Minos, familier du grand Zeus, régna pendant neuf ans. » Voilà l'hommage que rend Homère à Minos, il tient en peu de mots. Pourtant, il ne s'est jamais montré aussi élogieux pour aucun de ses héros. Là comme dans beaucoup d'autres passages, il présente Zeus comme un maître de philosophie, cette discipline admirable. Il dit en effet que Minos fréquenta Zeus pendant neuf ans, et alla suivre son enseignement comme celui d'un philosophe. Or Homère n'a dit d'aucun autre héros qu'il a eu le privilège de suivre l'enseignement de Zeus en personne, c'est donc un éloge vraiment extraordinaire. De même, dans la descente aux Enfers de l'*Odyssée*, ce n'est pas Rhadamanthe mais Minos qu'il représente en train de juger, un

sceptre d’or à la main. Non seulement il ne fait pas de Rhadamanthe un juge des Enfers, mais nulle part il ne le montre dans l’intimité de Zeus. Toutes ces raisons me font dire que Minos est, de tous les héros d’Homère, celui qu’il a le plus glorifié. Etre le fils de Zeus, et le seul à avoir suivi l’enseignement de Zeus lui-même, n’est-ce pas le comble de la gloire ? Le vers : « Minos, familier du grand Zeus, régna pendant neuf ans » signifie en effet que Minos était le disciple de Zeus, car les relations familières, ce sont les entretiens philosophiques, et le familier de quelqu’un, c’est le disciple qui suit l’enseignement philosophique. Minos fréquenta donc pendant neuf ans la caverne de Zeus, pour s’instruire et enseigner ensuite aux autres ce que le dieu lui avait appris. […] Cette familiarité avec Zeus consistait, comme je l’ai dit, dans des conversations dont le but était l’enseignement de la sagesse. Ensuite, Minos donna à ses concitoyens les lois qui firent de tout temps le bonheur de la Crète et qui font celui de Sparte depuis qu’elle les observe comme des règles divines.

L’AMI. – D’où vient alors, Socrate, cette tradition si généralement répandue que Minos était un homme farouche et cruel ?

SOCRATE. – Cela vient de ce que les hommes sensés – toi aussi, mon cher ami, ainsi que tous ceux qui ont besoin d’une bonne réputation – feraient bien d’éviter de se mettre à dos un poète quel qu’il soit. Car les poètes ont une grande influence sur l’opinion publique quand ils distribuent les blâmes ou les éloges. Minos a commis une erreur fatale en faisant la guerre à une ville de culture comme la nôtre, remplie d’artistes en tous genres et surtout de poètes et d’auteurs tragiques. […] La tragédie est de tous les poèmes celui qui plaît le plus au peuple et touche le mieux les cœurs. En produisant Minos sur notre scène, nous nous sommes vengés de ces tributs qu’il nous forçait à lui payer. Minos a donc fait une erreur en s’attirant notre haine, et voilà d’où vient sa mauvaise réputation. Mais une preuve évidente qu’il était réellement vertueux, juste, et, comme nous l’avons déjà dit, excellent législateur, c’est que ses lois sont restées inébranlables, parce qu’il avait découvert les véritables principes du gouvernement des Etats.

Platon, *Minos*, 319a-321b

Minotaure

Le Minotaure, de son vrai nom Astérion est le fils de Pasiphaé, épouse de Minos et d'un taureau envoyé par Poséidon. De leur accouplement, voulu par le dieu en colère, est né ce monstre hybride, doté d'un corps d'homme surmonté d'une tête de taureau. Pour cacher sa honte aux yeux de son peuple, Minos le fait enfermer au centre d'un palais construit par son architecte Dédale : le Labyrinthe. C'est un tel enchevêtrement de salles et de couloirs sans issue que personne, une fois engagé à l'intérieur, ne parvient à en sortir.

Malgré l'origine adultérine et contre-nature de cet étrange beau-fils, Minos organise des jeux en son honneur et lui fait livrer tous les ans sept jeunes filles et sept jeunes garçons athéniens, tribut qu'il a imposé à la ville grecque à la suite du meurtre de son fils Androgée. Les jeunes gens sont condamnés à être dévorés dans le Labyrinthe. Thésée, le fils du roi Egée, se porte volontaire pour le sacrifice. Il réussit à tuer le monstre et à ressortir du Labyrinthe grâce à la pelote de fil que lui a donnée Ariane, l'une des filles de Minos tombée amoureuse de lui.

On a vu dans ce récit la trace d’un ancien culte crétois du taureau, qui exigeait des sacrifices humains. Les historiens l’ont interprété comme un symbole de la domination crétoise sur tout l’est de la Méditerranée.

📖 Androgée, fils de Minos, ayant été tué par traîtrise en Attique, Minos avait fait aux Athéniens une guerre impitoyable. En même temps les dieux avaient frappé le pays de tous les fléaux : partout la stérilité et les maladies ; enfin les rivières avaient tari. L’oracle d’Apollon annonça que les dieux ne mettraient fin à ces maux, qu’après qu’on aurait fait la paix avec Minos. On lui envoya donc des hérauts, pour le supplier d’accorder la paix. Il y consentit, à condition que, pendant neuf ans, les Athéniens lui paient un tribut de sept jeunes garçons et d’autant de jeunes filles. Voilà sur quoi la plupart des écrivains sont d’accord. S’il faut en croire le récit le plus tragique, ces enfants, transportés en Crète, étaient dévorés par le Minotaure, dans le Labyrinthe, ou bien ils mouraient égarés dans ce palais, s’épuisant en vain pour en trouver l’issue. Quant au Minotaure, c’était, suivant le mot d’Euripide, « un corps double, un être monstrueux », et encore « le mélange de deux natures, le taureau et l’homme ».

Mais, suivant Philochorus, les Crétois ne sont pas d’accord. Ils disent que le Labyrinthe était une prison, où l’on n’avait d’autre mal que de ne pouvoir s’enfuir, quand on y était enfermé. Minos, ajoutent-ils, avait institué, en l’honneur de son fils, des combats gymniques, où les vainqueurs recevaient pour prix ces enfants, qui restaient, jusqu’à cet instant, détenus dans le Labyrinthe. Aux premiers jeux, le vainqueur avait été un des principaux favoris du roi, un général d’armée nommé Taurus, homme de mœurs dures et farouches, et qui avait traité les enfants des Athéniens avec insolence et cruauté. Aristote, dans sa *République des Bottiéiens*, ne croit pas non plus que ces enfants fussent mis à mort par Minos, mais qu’ils vivaient en Crète du travail de leurs mains, et vieillissaient dans l’esclavage.

Plutarque, *Vies parallèles des hommes illustres,*
« Thésée », chapitres 15-16

Mithra

Mithra, dieu perse d’origine babylonienne, n’a guère connu de succès en Grèce, mais son culte s’est largement répandu dans l’Empire romain, en particulier dans les armées. Fils de personne, Mithra s’est créé lui-même, il est sorti d’un rocher, coiffé d’un bonnet phrygien, tenant une torche et un couteau. Il a ensuite cueilli sur les arbres de quoi se vêtir et se nourrir, des bergers sont venus lui apporter leurs offrandes. Il dompte un taureau sauvage qu’il emmène dans la grotte où il habite, mais le Soleil lui envoie un corbeau pour lui ordonner de tuer l’animal. A contrecœur, Mithra s’exécute et l’égorge : c’est la scène que représentent souvent les bas-reliefs consacrés au dieu. Le sang et le sperme du taureau arrosent la terre, et font naître toutes les plantes et tous les animaux, malgré l’opposition du serpent, du scorpion et du chien envoyés par le dieu du mal, Ahriman, pour boire le sang et manger les testicules. Mithra, devenu ainsi dieu créateur, célèbre par un festin la fin de son séjour terrestre, et part au ciel sur le quadrige du Soleil.

Dieu de lumière, Mithra défend la justice et la vérité, et éloigne les forces mauvaises des ténèbres. Il

protège ceux qui respectent amitié et loyauté, il aide ses fidèles à atteindre le séjour des bienheureux. Les confréries qui l'honorent dans l'Empire se composent uniquement d'hommes ; rites de purification et épreuves de courage permettent de monter les grades de la hiérarchie des initiés aux mystères. Son culte est pratiqué dans des chapelles souterraines, des cryptes voûtées. Dieu solaire, sa naissance est fêtée au solstice d'hiver qui marque le retour de la lumière, donc de la vie.

> 📖 C'est là une opinion adoptée par le plus grand nombre et par les plus sages. Les uns pensent qu'il existe deux divinités en quelque sorte rivales, dont l'une produit les biens et la seconde, les maux. D'autres appellent dieu le meilleur de ces principes, et démon le plus mauvais. C'est la doctrine du mage Zoroastre, lequel vécut, dit-on, cinq mille ans avant la guerre de Troie. Il donnait au Dieu le nom d'Oromase, et au Démon celui d'Ahriman. Il ajoutait qu'entre les choses sensibles c'était à la lumière que le premier ressemblait le plus, le second, au contraire, aux ténèbres et à l'ignorance ; que Mithra tenait le milieu entre ces deux principes, ce qui explique que les Perses donnent aussi à Mithra le nom de Mesitès « *celui qui est au milieu* ».
>
> Plutarque, *Sur Isis et Osiris*, chapitre 46

Mnémosyne

Mnémosyne, fille de Gaia et d'Ouranos, est la déesse de la mémoire. Elle a aussi inventé le langage. Cette Titanide s'est unie à Zeus pour donner naissance aux neuf Muses. Son histoire forme ainsi une cohérence logique : la mémoire est nécessaire pour retenir les hauts faits, puis les mots pour les dire et transmettre. Toute création poétique s'avère donc fille de mémoire et d'invention verbale. Mnémosyne bénéficie également de pouvoirs oraculaires ainsi qu'on le voit au sanctuaire de Trophonios : y coule une source dédiée à Mnémosyne, proche de la source d'oubli, le Léthé. La même entité semble apparaître sous le nom de Mnémé, « mémoire », comme une des trois Muses primitives honorées en Béotie.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 J'invoque Mnémosyne, épouse du puissant Jupiter qui a enfanté les Muses au doux langage, et qui guérit de ses erreurs un cerveau dérangé. Amie de la raison, elle inspire les âmes de tout ce qui respire, elle augmente la force des hommes ; vigilante et sans jamais se reposer, elle donne une mémoire fidèle à ceux qui aiment à cultiver les arts ; elle réveille la pensée de ceux qui la respectent. Accorde donc à tes prêtres un esprit qui se souvienne toujours, éloigne d'eux l'oubli.

Hymnes orphiques, « Parfum de Mnémosyne »
(texte complet)

📖 *Iris s’adresse à Hypnos, « le Sommeil » :*

Ah ! mon fils, arme-toi contre Zeus ; car il peut créer une obscurité de neuf jours ; songe à Mnémosyne auprès de laquelle jadis il demeura pendant neuf nuits sans jamais s’abandonner à tes charmes, dans son ardeur vigilante à multiplier sa postérité.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, poème 31,
vers 168-170

📖 SOCRATE. – Suppose donc avec moi, pour le besoin de l’argument, qu’il y a dans nos âmes un bloc de cire, plus grand chez celui-ci, plus petit chez celui-là, d’une cire plus pure chez l’un, plus impure et plus dure chez l’autre, plus molle chez quelques-uns, et chez d’autres exactement conditionnée.

THÉÉTÈTE. – Je le suppose.

SOCRATE. – Disons maintenant que c’est un présent de la mère des Muses, Mnémosyne, et que, toutes les fois que nous voulons nous souvenir de quelque chose que nous avons vu, ou entendu, ou conçu nous-mêmes, nous tenons ce bloc sous nos sensations et nos conceptions et les y imprimons, comme nous gravons le sceau d’un anneau, et que ce qui a été imprimé ainsi, nous nous le rappelons et le savons, tant que l’image reste sur la cire, tandis que ce qui s’est effacé ou qu’il a été impossible de graver, nous l’oublions et ne le savons pas.

Platon, *Théétète*, 191c

📖 Celui qui vient consulter l’oracle de Trophonios à Lébadées est mené par les prêtres à des sources très proches l’une de l’autre. Là il doit boire l’eau du Léthé pour pouvoir oublier tout ce qu’il a pensé auparavant, puis il boit de l’autre source, l’eau de Mnémosyne, qui lui permet de se souvenir de ce qu’il voit après sa descente. […] Après être remonté de l’antre de Trophonios, le fidèle est à nouveau pris en main par les prêtres qui l’asseyent sur un siège appelé siège de Mnémosyne, non loin de l’autel, et lui demandent de dire, quand il y est assis, tout ce qu’il a vu ou appris.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre IX,
chapitre 39, 3

Moires

▷ Parques

Personnification du destin assigné à chacun sur terre, les Moires sont généralement représentées sous les traits de trois déesses sœurs chargées de surveiller le sort des hommes.

A l'origine abstraite et impersonnelle, la Moire – le nom commun *moira* signifie « la part » en grec – représente le lot assigné à chaque être, sa portion de vie, de bonheur ou de malheur, de richesse ou de pauvreté, de gloire ou de misère. Aussi incontournable que la nécessité (*ananké* en grec) caractérisant le destin, auquel elle est souvent associée, la Moire s'impose à tous, mortels et immortels, et nul ne peut transgresser son autorité sans mettre l'ordre du monde en péril. Zeus lui-même ne peut empêcher son intervention, lorsque le moment décisif a été programmé, comme c'est le cas pour Sarpédon, tué par Patrocle.

Après les épopées homériques, la tradition mythologique fixe l'image d'une triade à la double généalogie : Hésiode les dit filles de la Nuit ou de Zeus uni à Thémis. Poètes et artistes les représentent comme de vieilles fileuses, nommées Clothô (« la

Fileuse »), Lachésis (« le Sort ») et Atropos (« l'Inflexible ») : installées aux Enfers, elles mesurent la vie de chacun, de la naissance à la mort, à l'aide d'un brin de laine symbolique, filé par la première, dévidé par la deuxième et coupé par la troisième. Par leur fonction, elles sont liées aux Erinyes, à Ilithye, divinité qui protège les accouchements, comme aux Kères. A Rome, les Moires sont assimilées aux Parques.

➲ Généalogies « Les générations du Chaos », « Les enfants de Gaia (1) »

📖 *Hésiode donne deux origines différentes pour les Moires : dans la première version, deux vers extrapolés précisent le nom de chacune d'elles ; le poète cite clairement ces noms dans la seconde version.*

Nuit (*Nyx*) mit aussi au monde les Moires et les Kères, implacables vengeresses, [Clotho, Lachésis, Atropos, qui président à la naissance des mortels, et leur distribuent les biens et les maux] qui poursuivent toutes les fautes contre les dieux ou les hommes, déesses dont la redoutable colère jamais ne s'arrête avant d'avoir exercé une cruelle vengeance sur le coupable, quel qu'il soit. […]

Zeus épousa la brillante Thémis ; Thémis enfanta les Heures, Eunomia [*le bon ordre des lois*], Dikè [*la justice*], la florissante Eirénè [*la paix*], qui veillent sur les ouvrages des humains, et les Moires, comblées par Zeus des plus rares honneurs, Clothô, Lachésis et Atropos, qui dispensent aux hommes et les biens et les maux.

Hésiode, *Théogonie*, vers 217-222 et 901-906

📖 PROMÉTHÉE. – La Moire qui accomplit tout n'est pas encore arrivée à sa fin. C'est seulement après avoir subi des tortures, des peines

infinies que je sortirai de ces chaînes. L'habileté est sans force contre la nécessité (*anankè*).

LE CHŒUR. – Mais qui donc est celui qui gouverne la nécessité ?

PROMÉTHÉE. – Les Moires à la triple forme qui se souviennent de tout et les Erinyes.

LE CHŒUR. – Zeus est-il alors plus faible qu'elles ?

PROMÉTHÉE. – Oui ! Lui-même il ne pourrait échapper à ce qui a été marqué par le destin.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 511-518

📖 *Combattant du côté des Troyens, Sarpédon, fils de Zeus, et le Grec Patrocle se livrent un combat acharné.*

En les apercevant, Zeus, le fils de Cronos aux pensées tortueuses, fut pris de pitié ; il dit à Héra, sa sœur et son épouse :

– Hélas ! C'est le lot [*moira*] de Sarpédon, l'homme qui m'est le plus cher, d'être tué par Patrocle, fils de Ménoetios ! Mais un double choix partage mon cœur anxieux : je peux soit l'arracher vivant au combat plein de larmes et le déposer sans retard dans la grasse Lycie, soit le laisser abattre à l'instant par les mains du fils de Ménoetios.

La vénérable Héra aux grands yeux de génisse lui répondit :

– Terrible fils de Cronos, quelle parole as-tu prononcée ! Ce n'est là qu'un simple mortel : son sort est depuis longtemps marqué par le destin et tu voudrais l'affranchir de la mort cruelle ! Eh bien, fais-le ! Mais nous tous, les autres dieux, nous ne t'approuverons pas ! J'ai encore un autre mot à te dire : mets-toi-le bien en tête ! Si tu emportes Sarpédon vivant dans sa demeure, prends garde que, par la suite, un autre dieu ne veuille, lui aussi, renvoyer son fils de la rude mêlée. Ils sont nombreux, en effet, les fils des immortels qui combattent sous les murs de la grande ville de Priam, et tu risques d'exaspérer le cœur de tous leurs pères ! Aussi, même si Sarpédon t'est très cher, même si ton cœur le plaint, accepte de le voir périr dans la rude mêlée, dompté sous les coups de Patrocle, fils de Ménoetios. Et, dès qu'il aura perdu le souffle de la vie, envoie la Mort et le Sommeil invincible le mener jusqu'au pays de la vaste Lycie. Là, ses frères et ses parents lui rendront les honneurs funèbres en lui érigeant un tombeau et une stèle, car tel est l'hommage réservé aux morts.

Héra parla ainsi, et le Père des hommes et des dieux ne la désapprouva pas. Alors il répandit sur la terre une fine pluie de sang, pour honorer le fils qu'allait lui perdre Patrocle, dans la fertile Troade, loin de sa patrie.

Homère, *Iliade*, Chant XVI, vers 431-461

Monstres

Les monstres sont-ils des transpositions symboliques de la réalité ou des fantasmes de l'imagination ? Sans doute les deux, mais dans les deux cas, ils sont le résultat d'une activité créatrice qui veut faire voir (*phainein*), faire connaître (*monstrare*).

Les monstres, signes des dieux

Le mot latin *monstrum* a pour sens premier « signe, avertissement des dieux », comme son équivalent grec *téras*, dont est dérivé le nom scientifique de l'étude des monstres, la tératologie. Les hommes ne comprennent pas immédiatement le langage des dieux. Ceux-ci ne s'expriment pas par des mots, mais par des mouvements naturels comme les tempêtes, les inondations, les éruptions volcaniques ou d'autres phénomènes qui dépassent l'entendement des mortels, les plongeant dans la stupéfaction ou l'épouvante. D'où le second sens de *monstrum* : « prodige », événement, objet ou être qui sort de l'ordinaire. Les monstres sont bien de tels êtres, à la fois expression des puissances naturelles et prodiges extraordinaires, voire contre-nature.

A mesure que les dieux et les héros prennent possession du monde, les monstres primitifs sont éliminés, le plus souvent renvoyés sous terre, dans le Tartare, ou du moins repoussés hors des régions civilisées, dans les bois et les montagnes, dans les mers inexplorées, aux confins des terres habitées. Apparaît alors une nouvelle catégorie de créatures dont la monstruosité est plus morale que physique. Ces brigands tortionnaires ou rois pervers sont des allégories des vices humains.

Du phénomène (du grec *phainein*, faire apparaître) atmosphérique au phénomène de foire, le monstre a aussi un côté spectaculaire, qui fascine en même temps qu'il fait horreur. Il n'est donc pas étonnant qu'on en trouve de nombreuses descriptions dans tous les arts. Les peintres et les poètes rivalisent d'imagination dans ce domaine.

📖 L’évolution de l’univers est le fruit du temps, les choses passent nécessairement d’un état à un autre, aucune ne reste identique à elle-même, tout passe, tout change, tout se métamorphose par la volonté de la nature. Telle existence tombe en poussière ou s’épuise de vieillesse, tandis qu’une autre grandit à sa place, sortie de la boue. C’est ainsi que le monde entier évolue dans le temps et que d’état en état passe la terre : ce dont elle était capable, elle ne peut plus le faire, mais elle peut produire ce qui lui fut impossible. Que de monstres d’apparence et de conformation étranges la terre en travail s’efforça de créer ! On vit l’androgyne, qui tient des deux sexes mais n’appartient à aucun, et n’est ni l’un ni l’autre ; on vit des êtres sans pieds et sans mains, ou muets et sans bouche, ou sans regard, aveugles, ou bien dont les membres adhéraient tous au tronc et qui ne pouvaient ni agir, ni marcher, ni éviter un péril, ni pourvoir à leurs besoins. Tous ces monstres et combien d’autres de même sorte furent créés en vain, la nature paralysa leur croissance et ils ne purent atteindre l’âge adulte, ni trouver de nourriture, ni s’unir d’amour. Il faut en effet, nous le savons, tout un concours de circonstances pour que les espèces puissent durer en se reproduisant : des aliments d’abord, puis des cellules reproductrices collectées par des canaux d’où elles puissent s’écouler hors du corps, et enfin, pour que la femelle puisse se joindre au mâle, des organes qui leur permettent une jouissance partagée. Beaucoup d’espèces durent périr sans avoir pu se reproduire et laisser une descendance.

Lucrèce *De la nature des choses*, Livre V, vers 828-856

Forces primitives de la nature et pourtant contre-nature

Comme la plupart des créatures vivantes, les monstres sont nés de Gaia, la Terre. Très peu d’entre eux sont issus de son union avec Ouranos, le Ciel étoilé : les trois Cyclopes et les trois Hécatonchires,

auxquels il faut ajouter les Erinyes et les Géants, nés du sang d’Ouranos retombé sur la Terre après sa castration.

De l’union de Gaia avec Pontos, le Flot, naissent la plupart des monstres marins : Nérée, le Vieillard de la mer, à l’étonnant pouvoir de métamorphose ; Thaumas, le père des Harpyes ; Phorcys et Céto, la Baleine, qui donnent naissance aux Grées et aux Gorgones, à Ladon, le dragon des Hespérides, et peut-être à Echidna, qu’on retrouve dans d’autres traditions comme fille du Tartare. Méduse, l’une des Gorgones, est la mère par Poséidon de Pégase et Chrysaor, lui-même père de Géryon, un géant à trois corps.

Le Tartare, gouffre des Enfers, est le troisième époux de Gaia : il engendre avec elle Typhon, le plus épouvantable des monstres, et peut-être Echidna. De leur accouplement naissent des monstres terrestres ou souterrains : Orthros, le chien de Géryon, Cerbère, l’Hydre de Lerne et la Chimère. La lignée est complétée par Echidna avec son fils Orthros : le lion de Némée, le Sphinx, le dragon de Colchide qui garde la Toison d’or et d’autres encore.

Cette galerie d’êtres fabuleux parmi les plus célèbres de la mythologie illustre bien les principaux critères de la monstruosité : le gigantisme (Chrysaor,

les Géants), l’absence d’organes (un seul œil et une seule dent pour les Grées) ou, à l’inverse, leur prolifération (Cerbère a trois têtes, les Hécatonchires ont cent bras et cinquante têtes), l’hybridité qui croise plusieurs espèces animales différentes (la Chimère, Typhon), ou mélange l’homme et la bête (les Harpyes, le Sphinx), le pouvoir de métamorphose (Nérée)… Que ce soit par les aberrations de la procréation (parthénogénèse, inceste) ou de la morphologie, tous ces monstres portent en eux la marque du Chaos originel, de la violence primitive du monde.

Bien qu’effrayants pour les hommes et parfois même pour les dieux, ces êtres primitifs nés de la Terre ne sont pas intrinsèquement mauvais. Ils ne diffèrent que par leur apparence des dieux anthropomorphes auxquels ils s’opposent, eux-mêmes gigantesques et dotés de pouvoirs surnaturels. Néanmoins, ils ne semblent pas capables de contrôler leurs forces démesurées : livrés à eux-mêmes, ils agissent sans dessein, de façon désordonnée, et le résultat est en général catastrophique. S’ils passent sous les ordres d’un dieu supérieur, ils exécutent aveuglément ses ordres, pour le bien ou le mal. Héra en fait élever quelques-uns pour assouvir sa jalousie. Cronos puis Zeus utilisent la puissance des

Hécatonchires pour établir leur pouvoir. Ces alliés trop dangereux finissent immanquablement au Tartare. Mais Zeus, plus habile que son père, les nomme geôliers des Titans. Fonction qu'ils acceptent avec fierté et assument avec une loyauté indéfectible.

📖 Lorsque autrefois Briarée, Cœos et Gyès suscitèrent le courroux de leur père, jaloux de leur force prodigieuse, de leur aspect et de leur taille gigantesque, il les chargea de chaînes et les enferma dans le sein de la vaste terre. Longtemps ils habitèrent au fin fond de ses abîmes, souffrant mille maux et le cœur rempli d'amertume. Mais Zeus et les autres immortels, fils de Rhéa et de Cronos, les rendirent enfin au jour, suivant le conseil de Gaia. Elle leur avait révélé l'oracle des destinées, leur avait promis qu'avec l'aide de ses enfants, ils remporteraient sur leurs ennemis une victoire éclatante.

[…] Zeus offre un riche festin à ses nouveaux alliés, il leur prodigue le nectar et l'ambroisie dont se nourrissent les dieux eux-mêmes. Quand ils se sont rassasiés de nectar et d'ambroisie, et qu'avec cette céleste nourriture, ils ont refait le plein d'audace, le père des dieux et des hommes leur tient ce discours :

– Ecoutez, illustres enfants de la Terre et du Ciel, ce que je tiens à vous dire. Voilà bien des années que nous nous battons pour la victoire et le pouvoir, les Titans d'un côté, et de l'autre nous tous qui sommes nés de Cronos. Venez dans la sinistre mêlée montrer aux Titans la force terrible de vos bras invincibles. Souvenez-vous de l'amitié qui nous unit, des maux que vous avez soufferts, et auxquels j'ai mis fin par ma volonté, souvenez-vous de ces chaînes, de ces ténèbres, dont je vous ai tirés pour vous rendre à la lumière.

Le noble Cottos lui répond :

– Tu ne nous apprends rien, auguste Zeus. Nous aussi, nous savons combien tu es supérieur aux autres en sagesse et en intelligence. Tu as repoussé loin des Immortels une horrible calamité. Grâce à toi, puissant fils de Cronos, grâce à tes clairvoyantes décisions, nous sommes enfin sortis de ces ténèbres épaisses, de ces chaînes douloureuses où nous avons souffert mille maux. C'est donc avec un cœur résolu, une

détermination sans faille, que nous soutiendrons ton pouvoir dans ce terrible conflit : nous acceptons de combattre les formidables Titans.

A ces paroles, les dieux généreux applaudissent. Une ardeur impatiente s'empare des cœurs. Ce jour-là, un grand combat s'engagea entre tous les dieux et toutes les déesses, entre les Titans et les fils de Cronos, et ces fiers et indomptables combattants à la force immense, ramenés par Zeus du fond de l'Erèbe et des abîmes de la Terre.

Hésiode, *Théogonie,* vers 617-670

Nouveaux monstres

Les monstres issus des forces primitives sont moins colossaux et moins puissants que leurs ancêtres, mais ils gardent des pouvoirs surhumains. La plupart sont des hybrides mi-homme ou femme, mi-animal, tel le monstre femelle nommé « Sphinx ». A chaque élément appartient un animal emblématique. Le serpent (*drakon* en grec, d'où « dragon ») est lié à la Terre dans les mythes d'autochtonie (naissance à partir du sol) ou au feu quand il personnifie un volcan. Le poisson – souvent baleine (*céto* en grec) – et sa variante le serpent de mer renvoient à l'eau. Le symbolisme des ailes est plus complexe. Celles-ci correspondent évidemment à l'air, aux oiseaux ou aux papillons. Mais elles sont aussi les signes du divin et les attributs de l'âme après la mort : les Anciens imaginent le séjour des dieux dans le ciel ou aux Enfers, qui est pour eux une

sorte de ciel inversé, en dessous de la terre. Quant aux mammifères, principalement le cheval, le taureau, le bouc et le sanglier, ils personnifient la nature sauvage. Ils en incarnent la fécondité avec une activité sexuelle débridée (les Satyres) ou la violence aveugle (le sanglier de Calydon, les Centaures), plus rarement la sagesse (Chiron).

A ceux-là s'ajoutent des monstres moraux, comme les fils de Poséidon, Sinis et Procuste qui torturent à mort les voyageurs autour de l'isthme de Corinthe. Leur physique, bien que repoussant, n'est pas hors norme. Ils sont monstrueux parce qu'ils menacent la société en train de se construire, ils transgressent les lois les plus sacrées, celles de l'hospitalité et du respect de la vie humaine.

📖 Assez loin de la ville s’élèvent deux collines que sépare une gorge dangereuse, obscurcie par l’ombre des montagnes et par les bois touffus. La nature a formé ce lieu pour une embuscade ; la route n’est qu’un sentier âpre, étranglé entre les rochers, et terminé par de vastes campagnes. Là un rocher à pic abritait le monstre ailé vaincu par Œdipe ; là se tenait jadis cet animal aux joues pâles, aux yeux souillés de venin, aux plumes collées de sang, embrassant des débris d’hommes, et de sa poitrine nue foulant des ossements à demi rongés : son regard frémissant parcourait les plaines, brûlant d’y découvrir quelque étranger, quelque voyageur assez audacieux pour s’approcher, tenter d’expliquer ses énigmes, et lier avec lui un entretien funeste. Soudain, aiguisant ses griffes déployées, il tendait ses mains livides, montrait ses dents brisées à broyer des os, et faisait face à son hôte dans un effroyable battement d’ailes. Ses énigmes restèrent cachées jusqu’à ce que, pris en défaut par un homme, hélas ! fatal lui aussi, le Sphinx laissât tomber ses ailes, et du haut de son pic ensanglanté brisât sur les rochers son ventre insatiable. La forêt a gardé sa hideuse empreinte ; les troupeaux affamés fuient ces pâturages maudits. Ces ombrages n’abritent plus ni les chœurs des Dryades ni les mystères des Faunes ; les oiseaux de proie eux-mêmes ont fui cette forêt des prodiges.

Stace, *Thébaïde*, Livre II, vers 498-523

A chaque monstre son héros

Les Titans et les Olympiens sont donc les premiers adversaires des monstres primitifs, leurs frères ou cousins. Zeus se bat avec acharnement contre Typhon, rival suscité contre lui par son aïeule ou sa propre épouse. Le feu du ciel finit par anéantir le feu jailli de la Terre. La nature se calme, le climat se stabilise, l’homme peut commencer sa longue conquête.

Les demi-dieux et héros fondateurs achèvent de purger le monde des descendants des puissances originelles. Le champion est Héraclès, que Zeus a expressément engendré pour l'aider dans sa tâche, car les enfants de Gaia ne peuvent être tués que par l'alliance d'un dieu et d'un mortel. Il participe à la *Gigantomachie*, « la guerre contre les Géants » et extermine encore une douzaine de créatures fantastiques lors de ses travaux. Thésée, Persée et Bellérophon ont également quelques beaux trophées : le Minotaure, Méduse et la Chimère.

Héraclès et Thésée en débarrassent les routes terrestres et les voies maritimes, qu'ils rendent ainsi plus sûres.

Si combattre un géant ou un dragon est un bon moyen de se faire reconnaître, de conquérir une princesse (et le royaume qui va avec), l'histoire, en général, ne s'arrête pas là. Les mythes sont plus complexes que les contes de fées. Certes, la victoire sur la bête permet au héros de mettre en valeur sa force ou son intelligence, mais c'est aussi parfois le révélateur de ses propres faiblesses, qui causeront sa perte s'il ne les surmonte pas. Thésée a-t-il tué le monstre qui est en lui, lui qui abandonne Ariane dès qu'il n'a plus besoin d'elle, qui appelle la malédiction de Poséidon sur son propre fils, qui va

fanfaronner aux Enfers avec Pirithoos au lieu de gouverner sa cité ? Et que dire d'Œdipe, vainqueur du Sphinx, qui obtient en récompense le royaume du père qu'il a assassiné et la main de sa mère ? Les monstres, quelquefois, se vengent…

L'élimination des monstres par les héros instaure dans les régions civilisées un ordre plus humain où l'intelligence et la raison l'emportent sur les forces brutales de l'instinct. Mais on ne peut brider complètement les forces de la nature, on ne peut éradiquer le mal dans l'âme humaine. Aux frontières du monde connu, comme au fond de l'homme, d'autres monstres sont tapis. Dans les montagnes et les campagnes désertes, les Satyres et les Centaures violent les jeunes filles. Sur mer, loin de la cité, de nouveaux héros luttent contre des créatures de cauchemar : Ulysse doit affronter les pires dangers, pour avoir tué un autre fils de Poséidon, le cyclope Polyphème qui se vante d'ignorer toutes les lois. De grands criminels rejoignent dans le Tartare les monstres des origines : Tantale l'infanticide anthropophage, Lycaon le loup-garou, etc. Les mythes nous apprennent que le chaos peut ressurgir à la moindre défaillance. La victoire sur la barbarie n'est jamais acquise.

📖 *Prométhée exprime un mélange d'admiration et de crainte pour Typhon.*

Je n'ai pu m'empêcher d'éprouver de la pitié pour celui qui habite les gouffres de Cilicie, le fils de la Terre, ce géant prodigieux, l'audacieux Typhon aux cent têtes, dompté par un bras vainqueur, lui qui défiait tous les dieux. Ses bouches épouvantables soufflaient la mort, d'effrayants éclairs jaillissaient de ses yeux, on aurait dit qu'il allait renverser l'empire de Zeus. Mais le trait flamboyant de Zeus, la foudre qui ne dort jamais, se précipite, l'atteint ; ses menaces insolentes sont anéanties. Il est foudroyé et réduit en cendres jusqu'au fond des entrailles, sa force est dissoute : et, maintenant cadavre impuissant, il est étendu le long de la mer, près du détroit, écrasé sous les racines de l'Etna. Assis au sommet, Héphaïstos forge du fer ardent. De là, se déverseront un jour des torrents de feu, dont la dent féroce dévorera les plaines de la féconde et belle Sicile : c'est ainsi que Typhon, tout calciné qu'il est par la foudre de Zeus, vomira sa rage en faisant bouillonner les flots brûlants d'une tempête de feu qui ne sera jamais apaisée.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 350-372

📖 *Les habitants d'Athènes rendent hommage à Thésée.*

Très grand Thésée, Marathon t'admire car tu as répandu le sang du taureau de Crète. Grâce à toi, sous ta protection, le laboureur cultive en paix les champs de Cromyon. La terre d'Epidaure a vu succomber grâce à toi le fils de Vulcain, armé d'une massue. Grâce à toi, les rives du Céphise ont vu périr le cruel Procuste et Eleusis le farouche Cercyon. Il est mort aussi, le fameux Sinis, qui faisait de sa force extraordinaire un si mauvais usage : il pouvait courber les plus gros arbres jusqu'à terre, il y attachait ses victimes, et les arbres, en se redressant, dispersaient au loin leurs membres déchirés. La route de Mégare est libre et sûre depuis la mort de Sciron. La terre a rejeté les os dispersés du brigand ; la mer les a rejetés. Longtemps ballottés, ils se sont durcis, dit-on, en rochers qui portent son nom. Si nous comptons tes années et tes exploits, le nombre de tes exploits surpasse celui de tes années.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VII, vers 433-449

📖 *Polyphème trouve Ulysse et ses compagnons dans son antre.*

C’est au moment où il ranime son feu qu’il nous aperçoit. Il nous interroge :

– Etrangers, qui êtes-vous ? D’où venez-vous sur les routes de la mer ? Êtes-vous des commerçants ou des aventuriers, comme ces pirates qui errent sur les flots, risquent leur vie et portent le désastre sur les côtes de nombreux pays ?

Ainsi parlait-il. Et nous, nous avions le cœur brisé par la peur, en voyant sa taille monstrueuse et en entendant sa voix rauque. Malgré tout, je prends la parole et je réponds :

– Nous sommes Achéens ; nous revenons de Troie, et toutes sortes de vents nous ont égarés sur le grand gouffre des mers. Nous voulions rentrer chez nous, mais c’est un autre chemin qui nous a conduits jusqu’ici. Telle est sans doute la volonté de Zeus. Nous nous glorifions d’être des guerriers d’Agamemnon, le fils d’Atrée : sa gloire est immense aujourd’hui sous le ciel, tant était grande la ville qu’il a détruite et nombreux les peuples qu’il a vaincus. Mais puisque nous sommes ici, nous venons embrasser tes genoux, car nous espérons recevoir ton hospitalité, avec le cadeau de bienvenue que, selon l’usage, il convient d’offrir aux hôtes que l’on reçoit. Crains les dieux, brave ami, car c’est en suppliants que nous venons à toi ! C’est Zeus, oui, Zeus hospitalier, tu le sais, qui protège les hôtes et exige qu’on les respecte.

Je parlai ainsi. Et le Cyclope me répond aussitôt, d’un cœur impitoyable :

– Il faut que tu sois bien niais, étranger, ou que tu viennes de loin, pour me conseiller de craindre les dieux ! Les Cyclopes ne se soucient absolument pas de Zeus qui porte l’égide, ni des dieux bienheureux. Nous sommes, en effet, largement plus puissants qu’eux ! Non, ce ne serait sûrement pas pour éviter la colère de Zeus que je pourrais vous épargner, toi et tes compagnons. Si par hasard c’était le cas, vous le devriez à mon seul bon plaisir. Mais dis-moi : où donc as-tu fait mouiller ton solide navire quand tu es arrivé ? Est-ce à la pointe de l’île ou près d’ici ? Je veux savoir où il est.

Ainsi parlait-il : il voulait me sonder. Mais j’en savais trop long sur lui pour ne pas être sur mes gardes. C’est pourquoi je lui réponds par d’astucieuses paroles :

– Poséidon, le dieu de la mer qui ébranle la terre, a brisé mon navire : il l'a poussé et fracassé sur un cap rocheux, à la pointe de votre île. Le vent du large en a dispersé les débris, et seuls, mes compagnons et moi-même, nous avons pu échapper au gouffre de la mort.

Je parlai ainsi. Et le Cyclope au cœur impitoyable ne me répond rien. Mais il bondit et se jette sur mes compagnons ; il s'empare de deux d'entre eux, un dans chaque main, et il les frappe contre le sol, comme de petits chiens. Leur cervelle jaillit et éclabousse la terre. Puis le monstre découpe leurs membres et en fait son souper : il les dévore comme un lion nourri dans les montagnes. Il engloutit tout : entrailles, chairs, os pleins de moelle, il ne laisse rien ! Nous, témoins de ces horribles crimes, nous ne pouvons agir : nous pleurons et nous tendons nos mains vers Zeus.

Quand le Cyclope a fini de remplir son énorme ventre en se gorgeant de chair humaine et en buvant du lait pur par-dessus, il se couche de tout son long au fond de sa grotte, au milieu de ses troupeaux.

Homère, *Odyssée*, Chant IX, vers 251-298

Entre horreur et fascination

Dans la poésie épique et au théâtre, les Anciens privilégient tantôt la représentation des forces non maîtrisées de la nature primordiale qui menacent l'homme, tantôt l'évocation imagée des pulsions humaines. La signification de ces récits n'est pas forcément explicitée, mais toujours, ils répondent au goût de leurs contemporains pour les histoires extraordinaires, les images « à grand spectacle », les émotions fortes.

Issue des récits épiques, la fascination du monstre a gagné toutes sortes de divertissements. Au cirque, dès l'Antiquité, on exhibe des fauves ou des êtres malformés, parfois maquillés pour les rendre plus terrifiants. Le déploiement de muscles d'un combat entre Héraclès et le géant Antée est le même chez les gladiateurs de Rome et les catcheurs de nos jours.

Le motif du monstre est repris, amplifié, mis au goût du jour par les artistes de toutes les époques et continue d'alimenter l'imaginaire moderne dans les médias les plus récents. On pense bien sûr au cinéma, du péplum à la science-fiction, du *Choc des Titans* à la *Guerre des Etoiles*. Le dessin animé et les effets spéciaux mettent en images les métamorphoses les plus extraordinaires. Ainsi le combat entre Merlin et la fée Viviane, issus des légendes celtiques, est aussi, dans *Merlin l'Enchanteur*, une amusante parodie des transformations de Protée ou Thétis.

Aujourd'hui, le spectateur devient acteur, il peut donner une apparence à ses monstres personnels sur ordinateur ou se projeter dans la lutte du Bien contre le Mal à travers les jeux vidéo, souvent inspirés des thèmes antiques.

📖 *Ce tableau décrit la lutte d'Héraclès contre Antée.*

Sans prendre le temps de fléchir le genou, comme on dit, encore tout haletant de la fatigue d'une longue route, Héraclès se prépare au

combat. Son regard est fixe, c’est qu’il songe à la lutte, qu’il étudie ses mouvements ; il tempère sa colère, pour ne pas se laisser emporter au-delà de la prudence. Gonflé d’orgueil et plein de mépris pour son adversaire, Antée semble lui crier « Fils de… », ou quelque autre insulte, pour se donner du courage. Si Héraclès était un champion de lutte, on ne l’aurait pas représenté autrement, tant il paraît musclé, bien proportionné et plein de talent. Il a d’ailleurs la taille d’un géant et une beauté plus qu’humaine : son teint est éclatant ; ses veines sont gonflées par la colère.

Antée, tu le trouverais plutôt effrayant, mon enfant. Il ressemble à un fauve féroce, pratiquement aussi large que haut. Son cou épais s’enfonce dans ses épaules ; ses bras sont aussi gros que ses épaules. Sa poitrine, son ventre travaillés au marteau, sa cuisse mal tournée et grossière lui donnent un aspect puissant mais aux muscles noueux, sans souplesse et sans habileté. De plus, Antée est noir, tanné par le soleil. Voilà pour la scène qui précède la lutte.

Mais tu as aussi sous les yeux la lutte elle-même ou plutôt la fin de la lutte et la victoire d’Héraclès. Comme la terre se bombait pour secourir Antée et le faisait rebondir chaque fois qu’il fléchissait, Héraclès vient à bout de son adversaire en le soulevant au-dessus du sol. Il saisit Antée par le milieu du corps, au-dessus de la taille, au niveau des côtes. Il le soulève tout droit et le maintient contre sa cuisse, en le ceinturant des deux bras. Puis il écrase de son coude son bas-ventre flasque et haletant, il l’étouffe et l’achève en lui enfonçant dans le foie l’extrémité aiguë des côtes.

Philostrate, *Galerie de tableaux*, Livre II, chapitre 21

Morphée

Fils d’Hypnos (Sommeil) et de Nyx (Nuit), Morphée est le plus célèbre des mille enfants du Sommeil, selon Ovide. Comme tous les songes, il possède de grandes ailes qui battent sans bruit et le transportent partout en un instant. Mais il a surtout la capacité de prendre n’importe quelle forme humaine, d’où son nom (*morphè*, la forme en grec), pour apparaître aux mortels pendant leur sommeil. Ainsi, c’est sous la forme de son mari mort dans un naufrage qu’il apparaît à Alcyone.

📖 Entre ses mille enfants, le Sommeil appelle Morphée. Nul autre mieux que lui, en effet, ne saurait imiter les traits, la démarche, les vêtements, la voix – jusqu’aux accents les plus familiers – de ceux qu’il est chargé de représenter. Sa spécialité, ce sont les humains. Il se distingue ainsi de ses frères, Phobétor, qui imite les animaux – bêtes féroces, oiseaux, serpents –, et Phantasos, qui se transforme en objets – terre, pierre, eau, bois. Morphée est fier d’avoir été choisi pour exécuter la mission demandée par Iris : porté par des ailes qui ne font aucun bruit, il s’envole vers Trachis, tandis que son père se rendort déjà sur son lit moelleux.

En un instant Morphée arrive dans le palais de Céyx. Il entre dans la chambre d’Alcyone, dépose ses ailes et prend la forme du roi : nu, livide, cadavérique, il se tient debout devant le lit de la reine. L’eau de mer dégouline de sa barbe et de ses cheveux, des larmes coulent de ses yeux vitreux. Il se penche et murmure :

– Chère épouse, reconnais-tu Céyx ? La mer a déformé mes traits ! Regarde-moi : je ne suis plus que l’ombre de ton époux. Mon Alcyone, tes vœux m’ont été inutiles ! Je suis mort. Il ne faut plus que tu

nourrisses l’espoir chimérique de mon retour. La tempête a saisi mon navire, elle l’a fracassé de son souffle terrible. Sans cesse, je t’ai appelée, mais la mer a étouffé ma voix. Ce n’est pas un messager dont tu pourrais douter, ce ne sont pas des rumeurs qui t’apprennent le naufrage de ton époux, mais c’est ton époux lui-même qui vient te raconter son malheur. Lève-toi, je t’en prie, et mets tes habits de deuil ! Je ne peux pas descendre aux Enfers tant que tu ne m’auras pas retrouvé.

Alcyone gémit, elle entend la voix de son époux, elle pleure, et elle tend les bras dans son sommeil pour embrasser Céyx : elle n’embrasse que le vide ! Elle crie :

– Reste ! Où t’enfuis-tu ? Nous partirons ensemble !

Alors, troublée par l’écho de sa propre voix, elle se réveille.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XI, vers 633-679

Muses

Les Muses, belles déesses qui inspirent aux poètes et aux savants leurs créations, ont à leur tour inspiré de nombreux chants à leur gloire, et suscité des légendes variées au fil des siècles et au gré des régions. Elles suivent Dionysos en Thrace, Apollon en Béotie. Certains lieux, collines inspirées, reçoivent plus souvent leur visite : le mont Parnasse près de Delphes, l'Hélicon en Béotie. Le poète Hésiode, originaire de Thespies, ville sise au pied de l'Hélicon, leur dédie pieusement ses œuvres. Sur cette montagne aussi, jaillit la source Hippocrène, surgie du rocher sous un coup de sabot de Pégase, le cheval ailé ; elle symbolise l'inspiration qui naît des profondeurs et s'écoule telle une onde pure. Couronnées de violettes, les Muses dansent et chantent sur les prés qui l'entourent, avec les Grâces ou Charites, leurs compagnes.

Homère invoque « la Muse » comme source d'inspiration, quelquefois « les Muses » ; c'est Hésiode qui cite le premier les noms des neuf sœurs : Calliope, Clio, Erato, Euterpe, Melpomène, Terpsichore, Polymnie, Thalie, Uranie. Telle est la liste canonique à laquelle poètes et artistes se réfèrent

le plus souvent. Mais il y en a eu d'autres qui reflètent la nature et la fonction des Muses. Pausanias en identifie trois, Aédé, « le chant », Mélété, « la réflexion » et Mnémé, « la mémoire », les trois facultés qui selon lui permettent de composer. A Delphes, on leur donne les noms des trois premières cordes de la lyre, instrument privilégié d'Apollon et de l'art justement nommé lyrique : Néte, « l'aiguë », Mésé, « la médiane », et Hypaté, « la grave ». Cicéron, dans *La nature des dieux*, en connaît quatre : Aédé, Mélété, Arché, « le commencement », et Thelxinoé, « qui touche le cœur ».

Dans le récit d'Hésiode, *La Théogonie*, Zeus s'unit à neuf reprises avec la Titanide Mnémosyne, « la Mémoire », pour les engendrer. C'est la version la plus répandue et qui correspond le mieux à l'éminente place des Muses, même si d'autres textes leur attribuent d'autres parents (Gaia et Ouranos, Apollon…). Elles naissent toutes neuf le même jour, en Piérie, au pied du mont Olympe, d'où leur surnom de Piérides. Elles participent à la vie des dieux en accompagnant de leurs chants joyeux ou plaintifs les festins de l'Olympe, les noces (celles de Pélée et Thétis, Cadmos et Harmonie, Eros et Psyché) ou les funérailles (celles d'Achille par exemple).

Généreuses, elles choisissent certains hommes pour leur donner l'éloquence et le pouvoir de persuader les foules, c'est ainsi que l'aède Démodocos, dans *L'Odyssée*, peut faire pleurer les Phéaciens. Les poètes se déclarent leurs disciples ou leurs fils ; Platon décrit ainsi, dans *Ion*, la chaîne magnétique qui lie les Muses aux auditeurs en passant par les aèdes et poètes. Titanides et filles de Mémoire, elles jouissent d'une connaissance du temps : elles gardent souvenir de tout passé et sont dotées de pouvoirs prophétiques ; elles enseignent ainsi l'art de la divination à Aristée, fils d'Apollon. Elles donnent donc à beaucoup joie et connaissance. Mais, jalouses de leur supériorité artistique, elles punissent aussi sans pitié ceux qui prétendent les égaler. Thamyris est frappé de cécité ; les Piérides, filles du roi Piéros, dont les Muses ajoutent ensuite le nom à leurs épithètes, sont transformées en oiseaux ; les Sirènes sont privées de leurs plumes dont les Muses se parent.

Elles apparaissent toutes ensemble, sans compagnon autre qu'Apollon Musagète qui mène leur chœur gracieux, mais chacune semble avoir vécu des liaisons amoureuses ; la mythologie leur attribue des enfants plus ou moins illustres, souvent poètes et chanteurs : Linus, Orphée, Hyacinthe, Thamyris… Ils

connaissent des destins tragiques, rencontrent une mort violente et prématurée ; Pindare décrit ainsi les Muses qui se lamentent sur leurs fils : Terpsichore pleure Linus, Uranie Hyménée, et Calliope Orphée.

Elles se ressemblent dans leurs représentations, comme il est logique pour des sœurs jumelles, nobles et élégantes, drapées de longs péplos, portant des instruments de musique qui rappellent leur commun talent : *mousikè*, « la musique », art des Muses par excellence. La musique, c'est le chant, la danse, le théâtre, mais aussi l'harmonie qui règle le cours des astres.

Ainsi les Muses vont-elles se différencier peu à peu au fil des siècles, pour exercer leurs compétences dans des disciplines ou genres particuliers auxquels leurs emblèmes font allusion. Calliope, « qui a une belle voix », Muse de l'éloquence, puis de la poésie épique, porte une couronne d'or, une tablette et un stylet, une trompette. Clio, « qui est célèbre », Muse de l'épopée, puis de l'histoire, figure, assise, couronnée de laurier, tenant elle aussi la tablette et le stylet pour noter les exploits, ou le rouleau sur lequel elle les a notés. Erato, « l'aimable », spécialiste de la poésie amoureuse, de l'élégie, plus généralement du chant lyrique et choral, couronnée de myrte et de rose, joue du tambourin, ou de la lyre, un cygne

l’escorte. Euterpe, « celle qui donne la joie », qui crée la musique de danse, joue de la flûte simple ou double. Melpomène, « la chanteuse », Muse du chant, puis de la tragédie, est couronnée de pampres comme Dionysos, tient une épée et un masque tragique, chausse des cothurnes. Polymnie, « celle qui chante de nombreux hymnes », inspiratrice des chants de noces et de deuil, puis Muse de la rhétorique, adopte une attitude de méditation, et parfois joue de l’orgue. Terpsichore, « la danseuse charmante », Muse de la danse et de la poésie légère, manie le plectre pour faire sonner lyre ou viole. Thalie, « la florissante », Muse de la comédie et de la poésie pastorale, couronnée de lierre, brandit parfois une houlette de berger, plus souvent un masque comique. Uranie, « la céleste », Muse de l’astronomie, tient le compas et le globe, instruments de science.

Les douces déesses auxquelles on offre des libations d’eau, de lait et de miel, semblent unir en elles la dualité de la création poétique : l’harmonie réfléchie avec Apollon, la transe avec Dionysos. Les philosophes leur donnent un rôle dans leurs thèses. Platon, même si c’est sans doute ironiquement, énonce dans *Ion* une théorie de l’inspiration. Les néoplatoniciens font des Muses les médiatrices indispensables qui peuvent élever les hommes vers le

monde de la beauté spirituelle. Pour les pythagoriciens, elles permettent l'anamnèse, ce voyage de la mémoire qui remonte le temps : les hommes, retrouvant la trace et le souvenir de leurs vies antérieures, échappent à leur condition éphémère.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Et maintenant, Muses qui habitez les demeures de l'Olympe, déesses qui voyez tout et qui savez tout, tandis que nous ne savons rien et n'entendons qu'un bruit de gloire, dites les Rois et les princes des Danaens. Car je ne pourrais nommer ni décrire la multitude, même si je possédais dix langues, dix bouches, une voix infatigable et une poitrine de bronze, si les Muses Olympiades, filles de Zeus tempétueux, ne me rappellent les chefs qui vinrent sous Ilion.

Homère, *Iliade*, Chant II, vers 484-492

📖 Commençons notre chant par les Muses, habitantes du haut et divin Hélicon, qui, près d'une noire fontaine, devant l'autel du puissant fils de Cronos, mènent des danses légères […]. Elles-mêmes elles enseignèrent leurs beaux chants à Hésiode, tandis qu'il menait son troupeau au pied du divin Hélicon. Voici comment me parlèrent ces déesses de l'Olympe, ces filles de Jupiter :

– Bergers qui dormez dans les champs, race grossière et brutale, nous savons ces histoires mensongères qui ressemblent à la vérité ; nous pouvons aussi quand il nous plaît, en raconter de véritables.

Ainsi dirent les filles éloquentes du grand Zeus, et elles placèrent dans mes mains un sceptre merveilleux, un verdoyant rameau d'olivier ; elles me soufflèrent une voix divine, pour annoncer ce qui doit être et ce qui fut ; elles m'ordonnèrent de célébrer la race des immortels, les bienheureux habitants du ciel, elles surtout, dont la louange devait toujours ouvrir et terminer mes chants. […]

Commençons donc par les Muses, qui, dans l'Olympe, charment la sublime intelligence de leur père, lorsque unissant leurs voix, elles disent et le présent, et l'avenir, et le passé. […]

Voilà ce que chantent les Muses, habitantes des palais de l'Olympe, les neuf filles du grand Zeus, Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Uranie, Calliope, la première entre ses sœurs, car elle habite avec les rois. Si, parmi les nourrissons de Zeus, il en est un que ses filles protègent, et qu'elles aient regardé à sa naissance d'un œil favorable, elles répandent sur sa langue une douce rosée ; de sa bouche les paroles coulent comme le miel ; les peuples le contemplent, lorsqu'il juge les différends et prononce ses équitables arrêts ; il parle avec autorité, et devant ses discours tombent aussitôt les plus vives discordes. […] Heureux le mortel aimé des Muses ! Une douce voix coule de sa bouche. Quand vous êtes dans le malheur, dans l'affliction, si un serviteur des Muses vient à chanter l'histoire des premiers humains et des bienheureux habitants de l'Olympe, vous oubliez vos chagrins, vous n'avez plus souvenir de vos maux, et soudain vous êtes changé par le divin bienfait de ces déesses. Filles de Zeus, je vous invoque. Donnez-moi des chants dignes de plaire.

Hésiode, *Théogonie,* vers 1-103

📖 Ainsi la Muse crée-t-elle des inspirés et, par l'intermédiaire de ces inspirés, une foule d'enthousiastes se rattachent à elle. […] Les poètes nous disent qu'à des fontaines de miel dans les jardins et les vergers des Muses, ils cueillent leurs mélodies pour nous les apporter, semblables aux abeilles, ailés comme elles.

Platon, *Ion*, 533e et 534b

📖 Ainsi parlait la muse, lorsque l'air frémit d'un bruit confus de battements ailés ; et, du haut des arbres, une voix semble saluer Minerve. La déesse lève les yeux, et cherche d'où partent des sons si bien articulés. Elle croit qu'une voix humaine a frappé son oreille. C'est celle de pies qui, au nombre de neuf, déplorent leurs nouveaux destins, et, placées sur des branches élevées, imitent de l'homme la voix et le langage. Minerve s'étonne et la Muse reprend :

– C’est depuis peu que, vaincues dans un défi, celles que vous entendez augmentent le nombre des oiseaux. Elles naquirent d’Evippé et de Piéros, roi de Pella. Evippé invoqua neuf fois Lucine, et neuf fois féconde elle mit neuf vierges au monde. Fières de leur nombre au nôtre égal, elles nous défient au combat : « Cessez, Muses de Thespies, cessez d’abuser par de vains accords les esprits ignorants. Osez aujourd’hui nous disputer le prix du chant. Vous ne l’emporterez ni par votre voix, ni par votre art. Notre nombre égale le vôtre. […] Que les Nymphes soient les juges du combat. »

Les Piérides font l’éloge des Géants luttant contre les dieux, la Muse Calliope chante la grandeur divine.

Les Nymphes, d’une voix unanime, décernent le prix aux déesses de l’Hélicon. Les Piérides vaincues murmurent des injures. La Muse reprit : « Puisque c’est peu pour vous d’avoir déjà mérité, par votre défi téméraire, un légitime châtiment, et que vous osez encore ajouter l’insulte à l’audace, la patience n’est plus en notre pouvoir ; et justement irritées, nous saurons vous punir et nous venger. » Elles écoutaient nos menaces avec un rire moqueur. Mais voulant joindre à la violence de leurs clameurs des gestes insolents, elles voient des plumes croître sur leurs doigts et sur leurs bras. Elles voient leur bouche se durcir en un bec allongé. Déjà changées en oiseaux, elles voulaient meurtrir leur sein, elles battent des ailes, et s’élèvent dans les airs. Elles vont se percher sur les arbres ; et transformées en pies, elles ont conservé leur caquet indiscret et leur cri rauque et babillard.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, vers 294-338 et 662-678

Myrmidons

Tirant leur nom de la fourmi (*myrmex* en grec), les Myrmidons sont un peuple de guerriers grecs particulièrement réputés pour leur vaillance et leur endurance. Dans l'*Iliade*, ils s'illustrent en combattant les Troyens sous les ordres d'Achille.

Selon la tradition la plus répandue, les Myrmidons doivent leur origine à un vœu formulé par Eaque, fils de Zeus et roi d'Egine : en effet, alors que son île a été dévastée par une épidémie de peste provoquée par Héra, Eaque implore Zeus de lui accorder autant d'habitants que de fourmis aperçues sur un chêne. Sa prière exaucée, Eaque découvre un nouveau peuple, qu'il nomme Myrmidons, en souvenir de leur origine.

Cependant, lorsque Eaque exile ses deux fils Pélée et Télamon pour avoir tué l'un de leurs demi-frères, Pélée se réfugie dans le royaume de Phthie, au nord de la Grèce, et emmène un groupe de Myrmidons avec lui. Ceux-ci forment la bande de guerriers farouches et puissants qu'Achille, fils de Pélée, conduit à Troie.

> 📖 *Eaque raconte comment son île, frappée par une terrible épidémie de peste, a été repeuplée.*
>
> Sous les coups du fléau, la terre ne suffit plus aux tombeaux, ni les arbres aux bûchers. Accablé par un tel ouragan de maux, je m'écriai :

– O Jupiter ! S’il est vrai, comme on le dit que la fille d’Asopos a su te plaire, dieu puissant ! si tu ne rougis pas de m’avouer pour ton fils, ou bien rends-moi mes sujets, ou bien fais-moi descendre aussi dans la tombe !

Soudain l’éclair brille, le ciel serein tonne et m’annonce que ma prière a été entendue.

– J’accepte ce présage, dis-je alors. Qu’il soit le signe et le gage d’un meilleur destin !

Non loin de mon palais s’élève un chêne consacré à Jupiter : il est né d’un gland cueilli dans la forêt de Dodone ; un feuillage d’une rare beauté pare ses rameaux. Là, nous y voyons alors s’avancer en longue file des fourmis glaneuses de blé qui portaient de lourdes charges dans leurs petites bouches et suivaient toutes le même sentier dans les rides de l’écorce. Je m’émerveille de leur nombre et je m’écrie :

– O père, toi le meilleur des dieux, donne-moi autant de citoyens pour repeupler cette île déserte !

Alors le chêne robuste frémit et de ses rameaux semble sortir une voix inconnue, sans qu’aucun souffle agite les branches. Mes membres frissonnent de crainte, mes cheveux se hérissent sur ma tête. Cependant, je couvre la terre et le chêne de baisers respectueux ; je n’ose m’avouer que j’espère : j’espère pourtant, car une confiance secrète accompagne mes vœux. La nuit vient, le sommeil bienfaisant fait oublier les peines du jour. Je crois voir alors ce même chêne devant mes yeux : c’était le même nombre de rameaux, le même nombre de fourmis, le même mouvement dont l’arbre fut agité. Il faisait pleuvoir autour de lui des légions de ces insectes laborieux : je les vois tout à coup croître de plus en plus, grandir, se lever de terre, se redresser, perdre leur maigreur, une partie de leurs pattes, leur couleur noire ; et je vois leurs membres revêtir la forme humaine. Je me réveille, je condamne cette vision, mensonge de la nuit, et j’accuse les dieux qui m’ont promis un vain secours. Cependant un bruit confus retentissait dans le palais : je croyais entendre des voix humaines dont le son avait presque cessé de frapper mon oreille ; je doutais encore si ce n’était pas la suite des illusions du sommeil. Mon fils Télamon arrive en toute hâte, il entre et dit :

– Mon père, tu vas voir un prodige qui dépasse tout ce que l’on peut croire et tout ce que l’on peut espérer ! Sors donc !

Je sors et j’aperçois les mêmes hommes que j’avais vus en rêve dans mon sommeil : ils sont rangés, je les reconnais ; ils s’approchent et me saluent comme leur roi. Je rends des actions de grâces à Jupiter. Pour ce peuple nouveau, je partage la ville déserte et les campagnes dépeuplées de leurs anciens cultivateurs ; je nomme ces hommes Myrmidons, afin que leur nom indique bien leur origine. Tu as vu leurs corps ; quant à leur comportement, ils ont conservé celui qu’ils avaient auparavant : c’est une race économe, dure au travail, infatigable, qui tient très fortement à son bien et aime à le mettre en réserve. Egaux en âge et en valeur, ils te suivront aux combats.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VII, vers 613-658

📖 On prétend que les Eginètes ont été appelés d’abord Myrmidons : non pas, comme le dit le récit légendaire, qu’à la suite d’une grande peste toutes les fourmis de l’île aient été changées en hommes sur la prière d’Eaque, mais parce qu’apparemment les premiers habitants s’étaient mis, comme les fourmis, à creuser le sol et que, après avoir étendu sur la roche l’humus ainsi extrait pour avoir un peu de terre à cultiver, ils s’étaient, par économie, et pour ne pas avoir à faire la dépense de briques, logés dans ces excavations.

Strabon, *Géographie*, Livre VIII, chapitre 6, 16

N

Naïades

Les Naïades sont des nymphes d’eau douce, descendant d’Océan et des fleuves, attachées à une région spécifique. Leurs noms renvoient à leur habitat : les *Pèges*, « nymphes des sources », les *Potamides*, « nymphes des fleuves », les *Limnades*, « nymphes des lacs », etc. Les Naïades des sources ont souvent donné leur nom aux îles, comme *Aigina* à Egine, ou aux villes qu’elles alimentaient en eau douce, comme *Thébé* à Thèbes.

Divinités mineures, elles sont cependant invitées aux assemblées de dieux sur l’Olympe, qu’elles égaient de leur grâce. Elles ont des liens privilégiés avec les dieux proches de la nature, comme Dionysos et Pan, elles font partie de la suite d’Artémis. Comme la déesse chasseresse, elles habitent les montagnes, les régions boisées et bien irriguées. Elles l’assistent auprès des jeunes filles et des jeunes mères, dansent et chassent avec elle.

Leurs pouvoirs sont ceux des nymphes, avec des nuances dues à la qualité des eaux auxquelles elles sont attachées : eaux thermales aux vertus médicinales, eaux sacrées inspirant les poètes ou conférant le don de prophétie… En général

bienveillantes, elles peuvent être coquines, mais c’est par amour, comme le montre l’aventure du jeune Hylas, entraîné au fond de l’eau par une Naïade des sources.

📖 Hylas arriva au bord d’une fontaine qu’on appelle les Sources. C’était l’heure à laquelle les nymphes qui habitaient la riante contrée d’alentour, avaient coutume de se rassembler en chœur la nuit pour célébrer Artémis de leurs chants. Les nymphes des montagnes, celles des bois, celles qui demeuraient dans les grottes profondes arrivaient de loin. La Nymphe de la fontaine, levant la tête au-dessus de son onde limpide, aperçut le jeune Hylas, et découvrit à la faveur de la lune, qui laissait tomber sur lui ses rayons, l’éclat de sa beauté et les grâces de son visage. Aussitôt l’amour lui fait perdre la tête, elle a du mal à rassembler ses esprits. Hylas, penché sur le bord, plongeait son urne dans les ondes et l’eau s’engouffrait bruyamment dans le bronze sonore. La Naïade, brûlant d’embrasser ses lèvres délicates, lui passe une main autour du cou et le tire de l’autre par le bras. L’infortuné est entraîné dans le tourbillon de la source et jette en tombant des cris perçants.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant I,
vers 1221-1239

Narcisse

Fils du fleuve Céphise et d’une naïade, Narcisse vivait sur les monts, près de Thespies, en Béotie. Sa mère consulte le célèbre devin Tirésias pour apprendre l’avenir de son fils, celui-ci répond : « Il atteindra la vieillesse s’il ne se connaît pas. » Chasseur, le jeune éphèbe est d’une telle beauté que tous les hommes et toutes les femmes sont amoureux de lui, mais, aussi orgueilleux qu’indifférent, il les dédaigne tous. La nymphe Echo que sa vaine passion pour lui conduit à la disparition, lance une malédiction contre lui quand il la repousse brutalement. D’autres disent que le châtiment vient d’Artémis, outrée que sa froideur ait causé le suicide du chasseur Aminias, un de ses fidèles, ou du vœu d’Aminias lui-même en appelant à Némésis à l’instant de sa mort. Le jour où Narcisse se penche sur une source pour boire, il aperçoit sa propre image et s’éprend de lui-même. Il ne peut se détacher de cette contemplation ; des jours durant, il dépérit, il prend racine et se mue en une fleur blanche qu’on appelle dès lors narcisse. A moins qu’il ne se soit noyé en voulant embrasser son reflet dans l’eau. Une version, sans doute plus ancienne, attribue sa mort au

suicide (que faire d’autre face à une passion nécessairement sans issue ?), la corolle rouge du narcisse rappellerait le sang sur la peau blanche, blessure du poignard plongé dans sa poitrine.

La fable rappelle que connaître l’amour est une étape indispensable de la formation d’un éphèbe, et que les beaux adolescents ne doivent pas repousser les avances des plus âgés. La psychologie a baptisé narcissisme, ce stade de l’amour de soi, à dépasser pour aller vers autrui.

> 📖 La blonde Liriope fit la première épreuve de l’adresse de Tirésias à pénétrer dans l’obscur avenir. C’est elle dont le Céphise arrêta les pas dans ses flots tortueux, elle qu’il soumit à sa violence, et qu’il rendit mère d’un enfant si beau, que les Nymphes l’aimaient déjà dès sa plus tendre enfance. Narcisse était son nom. Tirésias, interrogé pour savoir si cet enfant atteindrait une longue vieillesse :
>
> – Il l’atteindra s’il ne se connaît pas.
>
> Cet oracle parut longtemps frivole et mensonger ; mais l’aventure et la mort de Narcisse, et son fatal délire, l’ont trop bien expliqué.
>
> Déjà le fils de Céphise venait d’ajouter une année à son quinzième printemps : il réunissait les charmes de l’enfance aux fleurs de la jeunesse. Les Nymphes veulent lui plaire ; plusieurs jeunes Béotiens recherchent son amitié ; mais à des grâces si tendres il joint tant de fierté, qu’il rejette tous les vœux qui lui sont adressés. […]
>
> *Il repousse la Nymphe Echo, qui meurt de son indifférence. Les nymphes des bois le maudissent en désirant qu’à son tour, il ressente un amour non partagé.*
>
> Près de là était une fontaine dont l’eau pure, argentée, inconnue aux bergers, n’avait jamais été troublée ni par les chèvres qui paissent sur les montagnes, ni par les troupeaux des environs. […] C’est là que, fatigué de la chasse et de la chaleur du jour, Narcisse vient s’asseoir, attiré par la beauté, la fraîcheur, et le silence de ces lieux. Mais tandis

qu’il apaise la soif qui le dévore, il sent naître une autre soif plus dévorante encore.

Séduit par son image réfléchie dans l’onde, il devient épris de sa propre beauté. Il s’admire, il reste immobile à son aspect, et tel qu’on le prendrait pour une statue de marbre de Paros. Penché sur l’onde, il contemple ses yeux pareils à deux astres étincelants, ses cheveux dignes d’Apollon et de Bacchus, ses joues colorées des fleurs brillantes de la jeunesse, l’ivoire de son cou, la grâce de sa bouche, les roses et les lis de son teint : il admire enfin la beauté qui le fait admirer. Imprudent ! Il est charmé de lui-même : il est à la fois l’amant et l’objet aimé ; il désire, et il est l’objet qu’il a désiré ; il brûle, et les feux qu’il allume sont ceux dont il est consumé. Ah, que d’ardents baisers il imprime sur cette onde trompeuse ! Combien de fois vainement il y plonge ses bras croyant saisir son image ! Il ignore ce qu’il voit ; mais ce qu’il voit l’enflamme, et l’erreur qui flatte ses yeux irrite ses désirs.

Insensé ! Pourquoi suivre ainsi cette image qui sans cesse te fuit ? […] Etendu sur l’herbe épaisse et fleurie, il ne peut se lasser de contempler l’image qui l’abuse ; il périt enfin par ses propres regards. Retombant dans sa fatale illusion, il retourne vers l’objet que l’onde lui retrace. Il pleure, l’eau se trouble, l’image disparaît ; et croyant la voir s’éloigner, il s’écrie :

– Où fuis-tu, cruel ? Je t’en conjure, arrête, et ne quitte point ton amant ! […]

Comme la cire fond auprès d’un feu léger, ou comme la rosée se dissipe aux premiers feux de l’astre du jour : ainsi, brûlé d’une flamme secrète, l’infortuné se consume et périt. […] Son teint n’a plus l’éclat de la rose et du lis ; il a perdu cette force et cette beauté qu’il avait trop aimée, cette beauté qu’aima trop la malheureuse Echo. […] Il laisse alors retomber sur le gazon sa tête languissante ; une nuit éternelle couvre ses yeux épris de sa beauté. Mais sa passion le suit au séjour des ombres, et il cherche encore son image dans les ondes du Styx. […] On avait déjà préparé le bûcher, les torches, le tombeau ; mais le corps de Narcisse a disparu ; et à sa place les Nymphes ne trouvent qu’une fleur d’or de feuilles d’albâtre couronnée.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre III, vers 341-356, 402-510

📖 Sur le territoire de Thespies, au lieu dit « Donakon », il y a la source de Narcisse. On dit que Narcisse s’est regardé dans cette eau, et ne comprenant pas qu’il voyait son reflet, tomba sans le savoir amoureux de lui-même et mourut de désir auprès de la source. Mais c’est une profonde sottise d’imaginer qu’un homme assez vieux pour tomber amoureux soit incapable de faire la distinction entre un homme et son reflet. Une autre histoire, moins connue que la précédente, mais non sans appui. Elle dit que Narcisse avait une jumelle, ils étaient semblables d’aspect, leurs cheveux étaient pareils, leurs vêtements aussi, et ils chassaient ensemble. L’histoire dit ensuite que Narcisse s’éprit de sa sœur et qu’à sa mort, il allait à la source sachant bien qu’il voyait son propre reflet, mais trouvant quelque réconfort à imaginer qu’il voyait la ressemblance de sa sœur, au lieu de son reflet à lui.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre IX,
chapitre 31, 7-8

Nausicaa

Nausicaa est la fille du roi phéacien Alcinoos. Inspirée par la déesse Athéna, elle est allée laver le linge à la rivière avec ses compagnes. Elle découvre Ulysse nu et épuisé après son dernier naufrage. Poussé sur le récif par l'orage, il a dû enlever ses vêtements pour nager avec ses dernières forces vers une plage sans rochers, à l'embouchure du fleuve. Il se fait une ceinture de feuillages et s'approche avec beaucoup de pudeur et de respect de la jeune vierge. Elle lui fait donner un bain et l'amène à la cour du roi son père, où il est reçu comme un hôte de marque.

Lorsque le héros raconte ses aventures, Nausicaa éprouve ses premiers émois, un sentiment de compassion mêlé d'admiration. Alcinoos propose la main de sa fille à son hôte, mais le destin d'Ulysse est désormais de retrouver Pénélope en Ithaque. Plus tard, Nausicaa épousera Télémaque selon certaines traditions.

➲ Carte « Le voyage d'Ulysse »

📖 Après le déjeuner, Nausicaa et ses servantes jouent à la balle, les cheveux dénoués. Et Nausicaa aux bras blancs mène le jeu. De même Artémis, la déesse qui lance des flèches, marche sur les montagnes, sur le Taygète escarpé ou l'Erymanthe, toute joyeuse de poursuivre des sangliers et des cerfs rapides. Les nymphes agrestes, filles de Zeus qui porte l'égide, jouent avec elle et Léto se réjouit dans son cœur car Artémis les dépasse toutes de la tête et du front, et on la reconnaît facilement, bien qu'elles soient toutes belles. De même, la jeune fille brille au milieu de ses suivantes.

Comme Nausicaa se préparait à retourner chez elle, après avoir attelé les mules et plié son beau linge, Athéna, la déesse aux yeux de chouette, décide de changer le programme : elle veut qu'Ulysse se réveille, qu'il voie la princesse au beau regard, et que celle-ci le conduise dans la cité des Phéaciens. C'est alors que la fille du roi lance la balle à l'une de ses servantes, mais elle manque son coup : la balle tombe dans un remous profond de la rivière. Toutes ses compagnes poussent un grand cri. Et Ulysse se réveille en sursaut ; il s'assied et se dit en lui-même :

– Ah ! malheureux que je suis ! dans quel pays suis-je donc arrivé ? Les gens d'ici sont-ils violents, sauvages et sans justice ? ou bien sont-ils accueillants pour les étrangers ? respectent-ils les lois de l'hospitalité imposées par les dieux ? Mais voici que j'entends des voix de jeunes filles, sans doute des Nymphes qui habitent les sommets des montagnes, les sources des fleuves et les prairies à l'herbe tendre. A moins que je ne me trouve chez des mortels ? Mais allons ! il faut que j'aille m'en assurer moi-même et le voir de mes propres yeux.

A ces mots, l'illustre Ulysse sort du buisson où il s'était endormi. Dans le bois, il avait cassé une branche avec ses feuilles, pour se couvrir le bas du corps et cacher son sexe. Il s'avance : on dirait un lion nourri dans les montagnes, qui marche plein de confiance dans sa force, malgré le vent et la pluie ; le feu brille dans ses yeux : il fonce alors sur les bœufs, les moutons et les biches sauvages. La faim le pousse à attaquer les troupeaux et même à pénétrer dans une étable soigneusement fermée. De la même façon, Ulysse s'apprêtait à rejoindre ces jeunes filles aux belles tresses, nu comme il était, car il ne pouvait pas faire autrement.

Le héros surgit alors devant elles : il est horrible, effrayant, défiguré par le sel de la mer. Elles s’enfuient chacune de son côté et se dispersent sur les berges du fleuve. Seule, la fille du roi Alcinoos reste debout, face à face avec Ulysse : elle n’avait pas peur, car la déesse Athéna avait mis du courage dans son cœur et dans son corps.

Homère, *Odyssée*, Chant VI, vers 99-141

Némésis

Personnification de la vengeance divine dans sa forme la plus ancienne, Némésis a acquis peu à peu les caractères spécifiques d'une divinité avec une généalogie et une mythologie définies par une tradition plus littéraire que religieuse.

Fille de Nyx (la Nuit) ou née d'Océan, selon les sources, Némésis fait partie de la génération divine primitive qui échappe à l'autorité des Olympiens. Comme les Erinyes, elle châtie le crime, mais surtout le péché d'*hybris*, la démesure qui tend à faire oublier aux mortels les limites de leur condition humaine. En effet, Némésis, dont le nom signifie « celle qui distribue selon le partage » (*nemein*, « partager », « distribuer » en grec), veille jalousement à la loi qui fait succéder le malheur au bonheur, surtout quand ce dernier est excessif : elle n'épargne ni l'orgueil des puissants, ni la vanité des riches, ni la violence des criminels.

Aimée de Zeus, Némésis tente d'échapper à ses étreintes pressantes ; cependant, le maître des dieux parvient à s'unir à elle par la ruse, en prenant l'apparence d'un cygne. Némésis pond alors un œuf qui est confié à Léda, reine de Sparte : c'est de cet

œuf merveilleux que serait sortie Hélène. Quant à l’exploit amoureux du grand Zeus, il expliquerait les noms de deux constellations : l’Aigle et le Cygne.

Némésis était honorée dans un sanctuaire très réputé de Rhamnonte, petite ville de l’Attique : sa statue, sculptée par le célèbre Phidias, rappelait l’orgueil puni des Perses, vaincus à la bataille de Marathon (490 avant J.-C.). Par la suite, à Rome comme en Grèce, Némésis devint l’objet d’un culte populaire, associé à diverses superstitions : on priait la déesse par précaution, pour échapper à son courroux, mais aussi par jalousie, pour se venger d’un adversaire à qui on voulait nuire. On la représentait souvent avec une roue symbolisant le cours de l’année et de la fortune, une balance, une épée et un fléau, montée sur un char conduit par des griffons.

- Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 La constellation que les Grecs appellent « le Cygne » tire son nom de la légende suivante : Jupiter, poussé par l’amour, commença à désirer Némésis sans pouvoir la persuader de coucher avec lui ; mais voici comment il parvint à ses fins. Il ordonne à Vénus de prendre l’apparence d’un aigle et de le poursuivre ; lui-même se transforme en cygne de telle sorte que, faisant semblant de fuir l’aigle, il se réfugie auprès de Némésis et se blottit sur son sein. Némésis ne le repousse pas : elle s’endort en le serrant dans ses bras ; pendant qu’elle dormait, Jupiter s’unit à elle puis s’envole. Comme des hommes l’aperçurent en train de voler haut dans le ciel, ils dirent qu’un cygne avait été mis au nombre des étoiles. Pour ne pas démentir l’histoire tout en gardant son secret, Jupiter plaça dans la voûte du ciel le cygne en train de voler et l’aigle en train de le poursuivre. Quant à Némésis, comme si elle s’était unie à l’espèce des oiseaux, une fois les mois de gestation achevés, elle accoucha d’un œuf. Mercure l’emporta à Sparte et le jeta sur le sein de Léda qui était assise ; de cet œuf naquit Hélène, surpassant toutes les autres femmes par sa beauté : Léda la nomma sa propre fille. Mais d’autres racontèrent que Jupiter, transformé en cygne, avait couché avec Léda : nous ne trancherons pas entre ces deux versions.

Hygin, *De l’astronomie*, Livre II, 8 « Le Cygne »
(texte complet)

📖 Rhamnonte est à soixante stades tout au plus de Marathon : les maisons des habitants sont sur le bord de la mer. Le temple de Némésis est un peu au-dessus, à quelque distance du rivage. Il n'y a pas de divinité plus implacable pour ceux qui abusent insolemment de leur pouvoir ; et il me semble que son courroux s'est manifesté d'une manière bien évidente envers les barbares qui débarquèrent à Marathon. Ils n'imaginaient pas qu'Athènes puisse leur résister et ils avaient apporté un bloc de marbre pour ériger un trophée : Phidias s'en est servi pour faire la statue de Némésis. Elle a sur la tête une couronne ornée de petites figures représentant des cerfs et des Victoires ; elle tient de la main gauche une branche de pommier, et de la droite un vase sur lequel sont sculptés des Ethiopiens. Je ne comprends guère pourquoi Phidias les a placés là et je n'ai pas été vraiment satisfait de l'explication que m'ont donnée ceux qui croient le savoir : ils prétendent que ces Ethiopiens sont là pour rappeler le fleuve Océan, au bord duquel ce peuple habite, et qui est le père de Némésis.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre I,
chapitre 33, 2-3

📖 Les anciens Grecs avaient l'habitude de toucher le menton dans les rites de supplication. C'est au bas de l'oreille qu'on situe le lieu de la mémoire : pour invoquer le témoignage de quelqu'un, nous lui touchons le lobe de cette oreille. C'est aussi derrière l'oreille droite que se trouve le lieu de Némésis, déesse qui n'a pas trouvé de nom latin, même dans le Capitole où elle a sa statue : nous le touchons avec le doigt annulaire après l'avoir porté à la bouche, quand nous demandons pardon aux dieux d'avoir prononcé des paroles indiscrètes.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre XI,
chapitre 103, 251

Néoptolème

Néoptolème (« jeune guerrier » en grec) est le fils qu'Achille a eu de Déidamie, fille de Lycomède, roi de l'île de Scyros : en effet, Thétis, mère d'Achille, avait caché celui-ci, alors qu'il était adolescent, parmi les jeunes filles de la cour de Lycomède pour qu'il échappât à l'expédition grecque contre Troie, car elle savait qu'il y trouverait la mort. Comme Achille, déguisé en fille, portait alors le surnom de Pyrrha (« qui est d'un rouge feu » en grec) en raison de sa chevelure d'un blond flamboyant, son fils fut également surnommé Pyrrhos (Pyrrhus).

Né après le départ de son père pour la guerre de Troie, Néoptolème est élevé par son grand-père, Lycomède. Après la mort d'Achille, les Grecs apprennent du devin troyen Hélénos que la ville ne pourra être prise que par le fils du héros, armé de l'arc et des flèches d'Héraclès détenues par Philoctète. Parvenu à Troie, Néoptolème se couvre de gloire et venge la mémoire de son père en prenant la ville : il massacre ses habitants et emporte Andromaque dans son butin. Ménélas lui donne en mariage sa fille Hermione.

Parti à Delphes pour demander raison au dieu Apollon de la mort de son père Achille, Néoptolème tombe victime d'un complot organisé par Oreste qui veut lui reprendre Hermione.

➲ Généalogie « Les Eacides »

📖 *Parvenu aux Enfers, Ulysse voit apparaître l'âme d'Achille qui lui demande des nouvelles de son fils.*

– Sur ton cher fils Néoptolème, je te dirai toute la vérité, comme tu me le demandes. C'est moi-même qui sur un vaisseau creux et bien équilibré l'amenai de Scyros rejoindre les Achéens aux bonnes jambières. Certes, quand autour de la ville de Troie nous tenions conseil, il était toujours le premier à parler, et jamais son avis n'était en défaut. Seuls, le divin Nestor et moi le surpassions. Et quand dans la plaine troyenne nous combattions, le bronze en mains, jamais dans la foule et la charge des hommes il ne restait en arrière ; avant tous il courait au premier rang. Pour la fougue il ne le cédait à personne et frappait maints guerriers à mort dans l'effroyable mêlée : je ne saurais dénombrer et nommer tous ceux qu'il tua en défendant les Argiens. […] Et lorsque nous, les meilleurs des Argiens, nous sommes descendus dans le cheval qu'avait construit Epeios – c'est moi qu'on avait chargé de veiller à tout, d'ouvrir et de fermer la solide porte –, alors les autres chefs et conseillers danaens essuyaient des larmes et tremblaient de tous leurs membres ; mais lui, jamais je ne l'ai vu une seule fois pâlir et perdre son teint magnifique ; jamais il n'essuya de larmes sur ses joues. Au contraire, il me suppliait instamment de le laisser sortir du cheval ; il serrait la poignée de son épée et sa javeline lourde de bronze ; il méditait des malheurs pour les Troyens. Et quand on eut mis à sac l'acropole escarpée de Priam, lui, avec sa part de butin, glorieuse récompense, il s'embarqua sans blessure, sans avoir été touché par le bronze aigu ni atteint dans le corps à corps, comme il arrive souvent dans la bataille, quand Arès furieux frappe en aveugle.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 506-537

📖 *Enée raconte la prise de Troie : surgi du cheval de bois qui a permis aux Grecs de s'introduire dans la ville, le fils d'Achille se précipite vers le palais de Priam.*

Sur le seuil, dans le vestibule de l'entrée, Pyrrhus exulte, resplendissant dans son armure de bronze qui étincelle à la lueur de l'incendie. […] Il saisit une solide hache à deux tranchants, saccage le solide perron, arrache de leurs gonds les montants en bronze des portes. Déjà, il a fait sauter une poutre, enfoncé le chêne résistant, et ouvert une immense brèche, largement béante. L'intérieur apparaît : ses longues cours se découvrent ; on voit les appartements du palais de Priam et des anciens rois ; on voit aussi les soldats armés debout devant l'entrée, sur le seuil. A l'intérieur du palais, ce ne sont que cris, gémissements, tumulte et douleur. Toutes les cours résonnent du hurlement des femmes, qui montent jusqu'aux étoiles d'or dans le ciel. Les mères épouvantées errent dans les galeries et les salles immenses, elles s'accrochent aux portes, elles y collent leurs lèvres. Pyrrhus, aussi fougueux et violent que son père, les poursuit : aucun garde, aucune barrière ne peut l'arrêter. Sous les coups répétés du bélier, les portes cèdent et les battants, sortis de leurs gonds, s'écroulent les uns après les autres. Un passage est ouvert de force. Rompant les accès, tuant tous ceux qu'ils rencontrent sur leur chemin, les Danaens sont entrés et des guerriers emplissent toutes les pièces. Un fleuve bouillonnant qui a rompu ses digues, met moins de fureur à sortir de son lit et à submerger les berges opposées à son tourbillon, lorsque son flot déborde sur les champs, entraînant à travers les plaines bêtes et étables. J'ai vu de mes propres yeux, oui, j'ai vu Néoptolème, ivre de carnage, et les deux Atrides se ruer dans le palais. J'ai vu Hécube et ses cent belles-filles, j'ai vu Priam souiller de son sang l'autel sacré où il célébrait lui-même les sacrifices.

Virgile, *Enéide*, Livre II, vers 469-502

📖 *Un serviteur de Néoptolème raconte à Pélée la mort de son petit-fils à Delphes, dans le temple d'Apollon.*

LE SERVITEUR. Néoptolème gravit les degrés du temple, il s'approche de la salle où parle l'oracle afin de prier Phébus Apollon. Il est près du foyer sacré. L'épée à la main, des gens sont embusqués dans

l’ombre du laurier ; parmi eux, était le fils de Clytemnestre, le machinateur de tout cela. Debout, visible à tous, Néoptolème priait le dieu ; mais eux, armés d’épées aiguës, frappent par surprise le fils d’Achille désarmé. Celui-ci recule sans tourner le dos. En effet, il n’était pas blessé d’un coup mortel. Il dégaine, et, arrachant les armes suspendues à un pilastre, il se tient devant l’autel, tel qu’un guerrier terrible, et s’écrie en interrogeant les Delphiens : « Pourquoi me tuez-vous, quand je fais ici un voyage pieux ? Pour quel motif dois-je mourir ? » Nul dans la foule ne lui répondit, mais ces hommes l’assaillaient de jets de pierres. Accablé de tous côtés par cette épaisse grêle, il se couvrait de ses armes et parait les coups en tendant son bouclier çà et là. Mais rien n’y faisait. D’innombrables traits, flèches, piques, dards et broches mortelles tombaient sur lui. Tu aurais vu l’affreuse pyrrhique que dansait ton fils pour éviter les traits. Mais alors que tous le tenaient enfermé dans le cercle qui l’enveloppait et ne le laissaient pas respirer, abandonnant le foyer de l’autel prêt pour les victimes et bondissant sur ses pieds comme pour le bond troyen, il se rua contre eux, et ses assaillants, telles des colombes qui voient l’épervier, tournèrent le dos et prirent la fuite. Et beaucoup tombaient pêle-mêle, blessés ou écrasés sous les pieds des autres, par les étroites sorties. Et une clameur impie retentit dans la demeure sacrée, renvoyée par les rochers ; mais, comme au milieu d’une éclaircie, mon maître brillait sous ses armes splendides, jusqu’à ce que, du fond du sanctuaire, quelqu’un poussa un cri horrible, farouche, qui ramena la foule au combat. Alors, le fils d’Achille tomba, percé au flanc par l’épée aiguë d’un Delphien, qui le frappa à mort, avec un grand nombre d’autres. Et quand il fut tombé, quel fer, quelle pierre ne l’atteignit pas, jetés de loin ou le frappant de près ? Tout son beau corps est déchiré de blessures horribles. Puis, ils jetèrent, hors du temple abondant en victimes, son cadavre gisant près de l’autel. Pour nous, l’ayant promptement saisi de nos mains, nous t’apportons ses restes lamentables pour que tu pleures et gémisses sur lui, vieillard, et que tu lui donnes les honneurs de la sépulture.

Euripide, *Andromaque*, vers 1112-1159

Neptune

▷ Poséidon

Neptune a été très tôt assimilé à Poséidon, dont il a pris la généalogie et les attributs. Il hérite aussi des exploits, des amours et des enfants du dieu grec. En devenant romain, il perd néanmoins un peu de sa haine contre Troie et les descendants de Laomédon. Ainsi, il sauve à plusieurs reprises de la colère de Junon Enée et les derniers survivants troyens.

Il lui reste de ses origines italiques une préférence pour les sources d'eau douce et l'humidité des sous-bois. S'il est bien le protecteur des marins qui se hasardent en Méditerranée, il est aussi fêté, lors des *Neptunalia* de juillet, comme le dieu qui dispense au cœur de l'été la fraîcheur et l'humidité propice à la végétation.

> 🕮 *A la demande de Junon, Eole a déchaîné une tempête terrible sur la flotte d'Enée.*
>
> Le bruit de la mer qui gronde, le choc affreux des vents déchaînés et des vagues bondissantes, parvient jusqu'à Neptune. Profondément ému, le dieu inspecte les flots depuis le large, et lève au-dessus des ondes sa tête majestueuse. Il voit les vaisseaux d'Enée dispersés sur toute la surface de la mer ; il voit les Troyens écrasés par les vagues et l'effondrement du ciel. A sa colère, à sa vengeance, Neptune reconnaît sa sœur Junon. Il appelle Eurus et Zéphyr, et leur dit :
>
> – Pour qui vous prenez-vous pour avoir autant d'audace ? Comment ! sans mon ordre, vous osez troubler le ciel et la terre, et

soulever d’énormes masses d’eau ! Téméraires ! je devrais… Mais il est plus urgent de calmer les flots déchaînés. Vous me paierez cela plus tard, et par un châtiment sans précédent ! Allez-vous-en et dites bien ceci à votre roi : ce n’est pas lui qui est le maître des mers et du redoutable trident, c’est moi que le sort a désigné. Lui, il possède les rochers immenses où vous habitez, Eurus : qu’Eole parade dans cette cour, et qu’il règne sur les vents, bien enfermés dans leur prison.

Après ces mots il apaise promptement les vagues gonflées, dissipe les nuages et ramène le soleil. Cymothoé, et Triton, unissant leurs efforts, dégagent les navires des écueils coupants. Le dieu lui-même les soulève de son trident, et ouvre devant eux de vastes bancs de sable. Il aplanit les eaux et d’une roue légère, son char effleure à peine la surfaces des eaux.

Virgile, *Enéide*, Livre I, vers 124-147

Nérée

Fils de Pontos, le Flot marin, et de Gaia, la Terre, Nérée est un dieu de la mer plus ancien que Poséidon, l'Olympien : il est né des éléments primordiaux, comme Cronos et les Titans. C'est *halios Gerôn*, un « Vieux de la mer ». Il endosse plus particulièrement ce rôle dans le cycle d'Héraclès, alors que Protée apparaît dans l'*Odyssée* et Glaucos dans les légendes des Argonautes. On le représente avec une barbe blanche, il tient souvent un bâton ou un trident ; quand il n'est pas lui-même pourvu d'une queue de poisson, il chevauche un Triton.

Il habite au fond de la mer Egée, avec la nymphe Doris, son épouse et ses cinquante filles, les Néréides.

Nérée est doté des mêmes pouvoirs de métamorphose et de prophétie que les autres dieux marins. Son honnêteté est sans faille et ses paroles sont toujours véridiques. Bien qu'il soit en général considéré comme une divinité bienveillante, il n'accepte pas facilement de partager ses secrets. Ainsi Héraclès doit se battre contre lui pour connaître le chemin des Hespérides.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

📖 Lorsque le berger Pâris, hôte perfide, entraînait Hélène à travers les mers avec ses navires troyens, Nérée obligea les vents rapides à se mettre au repos pour chanter ainsi les destinées terribles :

– Par malheur, tu conduis dans la demeure de tes aïeux cette femme que réclameront les innombrables soldats grecs conjurés pour briser tes noces en même temps que l'antique royaume de Priam. Hélas, hélas ! pour les chevaux et pour les guerriers, que de peines, que de sueur ! Que de funérailles tu prépares pour le peuple né de Dardanos ! Déjà Pallas prépare son casque, son égide, son char, sa rage. En vain tu pourras te vanter fièrement de l'appui de Vénus, en vain tu peigneras ta chevelure et tu tireras de ta tendre cithare des chants agréables aux femmes, en vain sur ton lit nuptial tu éviteras les lourdes lances et les pointes des javelots, tu échapperas au fracas de la mêlée et à la poursuite du rapide Ajax : pourtant, hélas ! tu finiras par traîner dans la poussière tes cheveux de prince adultère. Ne vois-tu pas le fils de Laërte, fléau de ta race, et Nestor de Pylos ? Ils te menacent, ces braves, Teucer de Salamine, et Sthénélus, habile au combat, bon conducteur de char, quand il faut diriger les chevaux. Tu connaîtras aussi Mérion. Et voici qu'il te cherche, furieux, le farouche Diomède, plus brave que son père Tydée. Comme le cerf qui voit un loup à l'autre bout de la vallée et oublie le goût de l'herbe, tu fuiras devant ce guerrier, épuisé, hors d'haleine : ce n'est pas ce que tu as promis à ta bien-aimée ! La colère d'Achille reculera le dernier jour d'Ilion pour les épouses des Phrygiens, mais, une fois tous les hivers accomplis, c'est le feu venu d'Achaïe qui brûlera les demeures de Troie !

Horace, *Odes*, Livre I, 15 (texte complet)

Néréides

Petites filles de l’Océan et du Flot marin, les cinquante filles de Nérée et Doris (en fait, en compilant les diverses nomenclatures, on en compte près d’une centaine) sont des nymphes de la mer qui en personnifient les multiples aspects. Leurs noms en évoquent la couleur (*Galatée*, « blanche comme le lait », *Glaucé*, « de couleur vert-bleu »), les états (*Cymo*, « la vague »), les mouvements (*Hioné*, « celle qui vient battre les rochers », *Spèio*, « celle qui pénètre dans les grottes »), la puissance (*Dynaméné*, « la puissante »), les émotions qu’elle suscite (*Erato*, « l’aimable »), leur rôle bienfaisant (*Euliméné*, « celle qui amène à bon port »), etc. Elles sont toujours bienveillantes envers les marins, qu’elles guident et protègent. En général représentées en groupe, ce sont de belles jeunes filles, enjouées, vêtues de robes légères et de voiles, entourées d’animaux marins bondissant hors de l’eau.

Elles forment une famille soudée. Dans leur palais sous-marin inondé de lumière, elles filent, tissent, chantent et dansent auprès de leurs parents. Montées sur des dauphins, des hippocampes, des Tritons et d’autres créatures marines, elles accompagnent leurs

sœurs dans toutes les grandes occasions : le mariage d'Amphitrite avec Poséidon, le deuil de Thétis, épouse du mortel Pelée et mère d'Achille. Après sa mort devant Troie, elles accompagnent le héros vers l'île Blanche, où il régnera, devenu immortel, parmi les Bienheureux.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

📖 *Ovide décrit un bas-relief décorant les portes du palais du soleil.*

On y voit les dieux des mers s'élever sur les ondes ; on y distingue Triton à la conque retentissante, Protée à l'aspect changeant, et l'énorme Egéon appuyant ses bras sur le dos des immenses baleines. On y voit Doris et ses filles : plusieurs d'entre elles semblent nager, tandis que d'autres, assises sur des rochers, font sécher leur verte chevelure, et que d'autres encore sont portées par des monstres marins. Elles n'ont pas toutes les mêmes traits, et cependant elles se ressemblent comme des sœurs.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre II, vers 8-14

📖 *Les Néréides aident les Argonautes à franchir les écueils des Roches errantes.*

Les Néréides paraissent aussitôt de tous côtés et Thétis saisit elle-même le gouvernail. De même qu'une troupe de dauphins dont la vue remplit de joie les matelots joue autour d'un vaisseau à la sortie d'une mer tranquille, de même les filles de Nérée entourent le navire Argo, dirigé par Thétis. Lorsqu'il arrive près des Roches errantes, les Nymphes relèvent leurs robes jusqu'aux genoux et se répartissent de part et d'autre de la passe, sur le bord des écueils.

Le vaisseau entraîné par le courant est battu par les flots qui se soulèvent avec furie et mugissent en se brisant contre les rochers dont les uns s'élèvent comme des précipices au milieu des airs et les autres

sont cachés sous les eaux. Comme on voit sur la plage des jeunes filles, la robe retroussée dans la ceinture, s'amuser à se renvoyer mutuellement une balle qui ne touche jamais la terre, ainsi les Nymphes de la mer font voler tour à tour le vaisseau sur les flots et lui font franchir tous les écueils. Héphaïstos, debout au sommet d'un rocher, l'épaule appuyée sur le manche de son marteau, regarde avec étonnement ce spectacle. Héra le voit aussi du haut des cieux et tout effrayée, elle serre Athéna entre ses bras.

Le travail des Néréides dura le temps d'un jour de printemps. Elles disparurent après avoir rempli les ordres d'Héra et s'enfoncèrent comme des plongeons dans les flots.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant IV,
vers 930-967

Nessus

Le Centaure Nessus (Nessos en grec) est obligé de quitter la Thessalie après la défaite de son peuple contre les Lapithes. Il s'installe comme passeur au bord de la rivière Evenos, en Etolie.

Quand Héraclès se présente avec Déjanire, Nessus fait traverser la jeune femme sur son dos et en a les sens chavirés. Il tente de l'enlever de force pour la violer. Mais elle appelle Héraclès au secours. Le héros abat le Centaure d'une de ses flèches empoisonnées au sang de l'Hydre de Lerne.

Avant de mourir, Nessus a le temps de persuader Déjanire de recueillir un peu de son sang pour en faire un philtre d'amour. Si elle doute de la fidélité d'Héraclès, elle n'aura qu'à tremper dans ce philtre l'un de ses vêtements pour rendre son époux fidèle à jamais. C'est ce que fait la malheureuse quelques années plus tard. Le Centaure sera cruellement vengé : Héraclès, dévoré par le poison dont Déjanire a imprégné sa tunique sans le savoir, s'immole sur un bûcher pour échapper aux atroces souffrances qui le tourmentent ; Déjanire se pend.

📖 DÉJANIRE. – Je conservais, caché dans un coffret d'airain, un cadeau que m'avait fait autrefois le Centaure Nessos. J'étais encore

presque une enfant lorsque, mortellement blessé, le vieux monstre au poitrail crépu m'en fit don. D'un bord à l'autre du fleuve Evénos au cours profond, il gagnait sa vie en passant les voyageurs dans ses bras, sans rames ni voiles. Je faisais alors mon premier voyage avec Héraclès, le jeune époux que mon père m'avait choisi. Le Centaure me prend sur son dos, mais voilà qu'au milieu du passage l'insolent ose porter les mains sur moi. A mes cris, le fils de Zeus se retourne et lui décoche une flèche sifflante qui s'enfonce dans sa poitrine jusqu'au poumon. Le monstre agonisant peut à peine m'adresser quelques mots : « Fille du vieil Oenée, ma dernière passagère, cette aventure te portera bonheur si tu m'écoutes bien. Recueille du sang coagulé de ma blessure, mêlé au noir venin de l'Hydre de Lerne dont la flèche est imprégnée, et tu posséderas un charme d'amour si puissant sur l'esprit d'Héraclès que jamais il ne chérira aucune femme plus que toi. » Depuis sa mort, mes amies, je conservais à la maison ce présent soigneusement enfermé. L'idée m'est venue d'en teindre une tunique en suivant les instructions du moribond. C'est chose faite.

Sophocle, *Les Trachiniennes*, vers 555-581

Nestor

Nestor est le plus jeune des fils de Nélée, lui-même fils de Poséidon et roi de la ville de Pylos qu'il a fondée en Messénie, sur la côte ouest du Péloponnèse ; sa mère, Chloris, est l'une des filles de Niobé.

Absent de Pylos lorsque Héraclès lance une expédition punitive contre la ville, Nestor échappe au massacre où périssent ses onze frères. Devenu roi de Pylos, il s'illustre dans de nombreuses campagnes contre les villes voisines de son royaume. Ayant reçu d'Apollon le don de connaître une longévité extraordinaire, il aurait connu plus de trois générations humaines, selon les légendes.

Il est le premier à accompagner Ménélas dans toute la Grèce pour en rassembler les héros après l'enlèvement d'Hélène ; il fournit lui-même un contingent de quatre-vingt-dix navires et s'embarque pour Troie avec deux de ses fils, Thrasymède et Antiloque.

Pendant la guerre de Troie, Nestor apparaît comme le type du vieillard sage et respecté, encore vaillant sur le champ de bataille, mais surtout expert au conseil des chefs, dont il est de loin le plus âgé. Il

intervient à tous les moments clés, se référant à chaque fois à des actions ou des événements de sa longue expérience : il calme les esprits et stimule sans cesse l’ardeur guerrière des Achéens. Il s’interpose entre Achille et Agamemnon lorsque les deux chefs se disputent la même captive et il s’efforce jusqu’au bout de préserver la concorde dans le camp des Grecs. Attaqué par Memnon, neveu de Priam, il est sauvé par son fils Antiloque, qui sacrifie sa propre vie pour lui.

Après la prise de Troie, Nestor évite de justesse la violente tempête qui fait périr tant de Grecs et il rentre sans encombre dans sa patrie. Dix ans plus tard, il accueille Télémaque, le fils d’Ulysse, venu chercher des nouvelles de son père et il lui conseille d’aller trouver Ménélas. Patriarche menant une vie paisible, entouré de ses enfants, Nestor meurt très âgé : son tombeau que l’on montrait à Pylos était très honoré dans l’Antiquité.

> 🕮 *Tandis que la bataille fait rage, Zeus donne pour un temps l’avantage aux Troyens.*
>
> Alors on vit flancher Idoménée, Agamemnon ainsi que les deux Ajax, les serviteurs d’Arès. Et seul, Nestor, le vieux chef des Achéens, restait en place. Il ne le voulait pas, mais l’un de ses chevaux avait été blessé. Le divin Alexandre, l’époux d’Hélène aux superbes cheveux, l’avait frappé d’un trait au sommet de la tête, à l’endroit où les premiers crins s’implantent dans le crâne de l’animal et où les coups ont la plus forte chance. Le cheval sursauta de douleur, car le trait avait pénétré

jusque dans le cerveau, et, en se débattant, il avait jeté dans le désarroi les deux autres chevaux. Pendant que le vieillard, ayant saisi son glaive, s'empressait de couper les traits du cheval de volée, les rapides chevaux d'Hector arrivèrent au milieu du tumulte, portant Hector, leur hardi conducteur. Et là, sans doute, c'en était fait du vieillard, si Diomède, vaillant au cri de guerre, ne l'avait aperçu de son regard perçant. […]

Alors, quoique seul, le fils de Tydée alla rejoindre les premiers combattants. Il s'arrêta devant les chevaux du vieillard, fils de Nélée, prit la parole et dit ces mots ailés :

– Ah, vieillard, ces jeunes guerriers te donnent bien du mal ! Tu n'en peux plus et la vieillesse pénible t'accompagne. Ton écuyer manque de force et tes chevaux s'épuisent. Viens ! monte sur mon char et tu verras ce que valent les chevaux de Tros, et comment ils savent dans la plaine, de tous côtés et à très vive allure, poursuivre l'ennemi ou bien s'en dégager : ces deux chevaux, artisans de déroute, c'est à Enée que je les ai pris un jour. Que tes deux écuyers s'occupent des tiens ; quant aux miens, dirigeons-les contre les Troyens dompteurs de coursiers, afin qu'Hector puisse mesurer à son tour si ma lance également fait fureur en mes mains.

Ainsi parla-t-il, et Nestor, le vieux meneur de chars, s'empressa d'obéir.

Homère, *Iliade*, Chant VIII, vers 78-112

📖 *A la recherche de son père, Télémaque se rend chez Nestor en compagnie d'Athéna, qui a pris l'apparence de Mentor, un fidèle ami d'Ulysse.*

Ils arrivèrent à Pylos, la citadelle bien bâtie de Nélée. Les Pyliens, sur le bord de la mer, sacrifiaient des victimes, des taureaux tout noirs, au dieu qui ébranle la terre, Poséidon aux cheveux d'un bleu sombre. Il y avait là neuf rangées de bancs et cinq cents personnes se trouvaient assises sur chaque rangée ; neuf taureaux avaient été offerts, un devant chaque rang. […]

Télémaque et Athéna, qui avait pris l'apparence de Mentor, arrivèrent à l'endroit où siégeait l'assemblée des Pyliens et où Nestor était assis avec ses fils. Autour d'eux, leurs compagnons préparaient le repas, faisant rôtir ou embrochant les viandes. Or, dès qu'on s'aperçut

de ces étrangers, la foule tout entière accourut, les salua des mains et les pressa de s'asseoir.

Mais ce fut Pisistrate, un des fils de Nestor, qui s'approcha le premier. Ayant pris la main de ces deux étrangers, il leur fit une place au festin en les installant sur de douces toisons, étendues sur le sable des mers, entre son frère Thrasymède et son père. […]

Dès qu'ils eurent chassé le désir de boire et de manger, Nestor, le conducteur de chevaux, fut le premier à prendre la parole :

– C'est maintenant, après qu'ils ont joui du plaisir de manger, qu'il est plus convenable d'interroger nos hôtes et de leur demander qui ils sont. Etrangers, qui donc êtes-vous ? D'où venez-vous en naviguant sur les routes des eaux ? Est-ce en vue d'un négoce, ou bien errez-vous à l'aventure, comme font les pirates qui errent sur les mers, exposant leur vie et portant le ravage sur les côtes étrangères ?

Homère, *Odyssée*, Chant III, vers 4-74

Niobé

Niobé, fille de Tantale, a épousé Amphion, le musicien et poète, et en a eu sept fils et sept filles dont elle est très fière. Aussi orgueilleuse que son père, elle se vante de sa belle progéniture, et ose railler Léto qui n'a donné le jour qu'à deux enfants, Apollon et Artémis. Léto, outragée, appelle ceux-ci pour venger cette offense. Les flèches d'Apollon tuent tous les garçons, celles d'Artémis toutes les filles. Certaines versions, plus clémentes, laissent survivre une fille que le choc a rendue si pâle qu'elle se dénommera désormais Chloris, « la verte ». Le malheureux père, Amphion, se suicide. Niobé reste immobile, sidérée devant les cadavres, des larmes muettes et continuelles manifestent seules qu'elle vit encore pour souffrir. Zeus, compatissant, la change en un rocher d'où surgit une source intarissable. Le sort de Niobé illustre cruellement la gravité de l'*hybris* : vouloir rivaliser avec les dieux conduit au désastre absolu les vulnérables mortels, quel que soit leur rang.

📖 Tout contribuait à rendre Niobé présomptueuse et vaine ; mais quoique son amour-propre en fût flatté, ce n'étaient ni les murs bâtis aux accords de la lyre par son époux, ni le sang des dieux qui coulait dans ses veines, ni le sceptre des rois, qui l'enivraient d'un orgueilleux délire : c'étaient ses enfants ; et Niobé eût pu être la plus heureuse des mères, si elle n'eût été elle-même trop fière de ce bonheur.

[…] Un jour, lors d'une fête en l'honneur de Latone, Niobé s'avance au milieu de sa cour. On la reconnaît à sa robe de pourpre tissée d'or. Belle, malgré sa colère, elle agite sa tête superbe et ses cheveux ondoyants sur ses épaules. Elle s'arrête, et promenant devant elle l'orgueil de ses regards :

– Quelle est votre folie ? Pourquoi Latone a-t-elle des autels, tandis que j'en attends encore ? Moi, fille de Tantale, qui seul de tous les mortels fut admis à la table des dieux ! Moi, dont le père est fils de Jupiter ! Moi, dont Jupiter est le beau-père ! Les peuples de Phrygie sont soumis à mes lois, je règne dans le palais de Cadmos. […] Je possède d'immenses richesses. J'ai les traits et la majesté d'une déesse. Ajoutez à tant d'éclat sept filles et sept fils ; ajoutez bientôt sept gendres et sept brus ; et demandez ensuite d'où peut naître mon orgueil ! […] Latone devint mère de deux enfants. Mais ce n'est que la septième partie de ceux qui me doivent le jour. Je suis heureuse : qui pourrait le nier ? Je serai toujours heureuse : qui oserait en douter ? Je suis au-dessus des revers de la fortune. […] Quand même dans ce peuple d'enfants le Destin m'en ravirait plusieurs, je ne serai jamais réduite, comme Latone, à n'en avoir que deux. Allez donc : détachez de vos fronts ces couronnes, et cessez des sacrifices vains ! […]

Latone, indignée d'une telle arrogance, demande à ses enfants de punir cette impiété.

Tous deux, cachés dans un nuage, s'élancent rapidement dans les airs, et arrivent devant les remparts de Thèbes. Là, s'étend une vaste plaine. C'est là que les enfants de Niobé galopent sur des chevaux vifs, parés de pourpre. Alors qu'Ismène, le premier qui fit sentir à Niobé l'orgueil d'être mère, tourne et retourne en cercle, il jette un cri soudain. Un trait mortel le frappe et pénètre son cœur. Sa main mourante abandonne les rênes ; il tombe, et ses yeux se couvrent des ombres de la mort. Au bruit du trait fatal qui siffle dans l'air, Sipyle presse son coursier, mais le trait inévitable le suit, frémit sur sa tête, et ressort par

sa bouche sanglante. Le jeune homme glisse sur la crinière, et roule à terre. […]

Tous les garçons meurent transpercés de flèches, leur père Amphion se suicide.

Qu'en ce moment Niobé était différente de cette reine superbe qui éloignait le peuple des autels de Latone ! Maintenant, de ses ennemis mêmes, elle pourrait obtenir la pitié. Elle embrasse les corps glacés de ses enfants et se plaint :

– Jouis de ma douleur, cruelle Latone ! Repais ton cœur barbare du sang de mes enfants. Je souffre, et tu triomphes, implacable ennemie. Tu triomphes ! Mais que dis-je ? Après tant de deuils, je l'emporte encore sur toi.

Elle parle, et déjà résonne dans l'air l'arc tendu par la main de Diane. Niobé est intrépide. L'excès du malheur ajoute à son audace. Couvertes de longs voiles de deuil, les cheveux épars, ses filles sont là, autour des lits funèbres de leurs malheureux frères. Soudain, l'une d'elles frappée arrache de son sein le trait déchirant, tombe sur le corps d'un de ses frères, et meurt en l'embrassant. Une autre qui s'efforce de consoler sa mère, parle encore que déjà elle expire, atteinte par une invisible main. L'une tombe en fuyant ; une autre succombe à ses côtés ; une autre en vain se cache ; une autre tremble et ne peut éviter son destin. Une seule reste. Sa mère la couvre de tout son corps et s'écrie :

– Sur sept filles que j'avais, ah ! laisse-m'en une, je t'en supplie ! Je n'en demande qu'une, la plus jeune.

Mais tandis qu'elle implore Latone, cette tendre et dernière victime meurt dans ses bras.

Veuve de son époux, ayant perdu tous ses enfants, Niobé s'assied au milieu d'eux. Son sang s'est figé, son visage a perdu sa couleur, son œil est fixe. Tout cesse de vivre en elle. Sa langue se glace dans sa bouche, ses bras et ses pieds ne peuvent se mouvoir. Cependant ses yeux versent des pleurs. Un tourbillon l'emporte. Placée sur le sommet d'une montagne, elle pleure encore, et les larmes coulent sans cesse de son rocher.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VI, vers 148–287

Notos

▷ Auster

Personnification du vent du sud, Notos est le fils d’Eos, l’Aurore, et d’Astraios, le frère d’Euros, vent d’est, de Borée, vent du nord et de Zéphyr, vent d’ouest. Il habite en Ethiopie, dans les régions les plus méridionales du monde antique. C’est le vent dominant de la fin de l’été et du début de l’automne, il apporte de la pluie et des orages.

> 🕮 Il commande au Notus, qui vole sur ses ailes humides : son visage affreux est couvert de ténèbres ; sa barbe est chargée de brouillards ; l’onde coule de ses cheveux blancs ; sur son front s’assemblent les nuées, et les torrents tombent de ses ailes et de son sein.
>
> Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 264-267

> 🕮 Ainsi parfois, quand éclate une tempête, s’affrontent des vents contraires, le Zéphyr, le Notus et l’Eurus, fier de ses chevaux venant de l’Aurore. Les forêts sifflent. Tout couvert d’écume, armé de son trident, Nérée se déchaîne et du fond de l’abîme, soulève les flots.
>
> Virgile, *Enéide*, Livre II, 416-419

Numa Pompilius

Deuxième roi de Rome, Numa Pompilius est un personnage qui, comme Romulus, relève plus de la légende que de l'histoire : il aurait régné de 715 à 672 avant J.-C. D'origine sabine, il passe pour avoir donné aux Romains l'essentiel de leurs institutions religieuses, ce qui lui vaut d'être honoré comme le modèle du roi pieux par excellence : attribution des honneurs divins à Romulus sous le nom de Quirinus, création des divers collèges de prêtres, dont celui des Vestales, institution de nombreux cultes divins et du calendrier fixant les jours fastes et néfastes.

On attribuait aussi à Numa des pouvoirs magiques : inspiré par EGÉRIE, divinité des bois et des sources, il avait appris à conjurer la foudre de Jupiter et à traiter directement avec le roi des dieux pour épargner les hommes.

📖 Comme au début les gens étaient incrédules – ce qui paraît bien naturel – et qu'ils considéraient l'histoire de la déesse Egérie comme une invention, Numa, afin de leur fournir des preuves manifestes de sa relation avec cette divinité, agit selon les instructions de celle-ci. Il invita dans la maison où il vivait un grand nombre de Romains, tous hommes de bien, et après leur avoir montré ses appartements, très simplement équipés de meubles et manquant en particulier de tout ce qui était nécessaire pour recevoir une nombreuse compagnie, il leur demanda de partir, mais les invita à dîner en soirée. Et quand ils revinrent à l'heure prévue, il leur montra des divans luxueux et des tables chargées d'une multitude de belles coupes ; quand ils furent à table, il leur servit un banquet se composant de toutes sortes de viandes : un banquet d'une telle splendeur, en effet, qu'il n'aurait pas été facile pour un homme de l'époque de le préparer même en beaucoup de temps. Les Romains furent étonnés de tout ce qu'ils virent et, dès lors, ils eurent la ferme conviction qu'une déesse conversait bien avec lui.

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, Livre II, chapitre 60, 5-7

📖 *Descendu du ciel, Jupiter fait trembler l'Aventin, l'une des collines de Rome.*

Le cœur de Numa tressaille, le sang se retire de tout son corps et ses cheveux hérissés se raidissent. Quand il a retrouvé son courage, il dit :

– Fais-moi connaître les sacrifices sûrs qui conjurent la foudre, ô roi et père des dieux d'en haut, si ces mains qui ont touché tes tables d'offrande sont pures, si la langue qui fait cette demande est pieuse elle aussi !

Le dieu approuve sa prière d'un signe de tête, mais il dissimule la vérité par d'énigmatiques détours et des paroles ambiguës.

– Coupe une tête ! dit-il.

Numa lui répond :

– J'obéirai : je ferai couper la tête d'un oignon arraché dans mon jardin !

Le dieu précise :

– Celle d’un homme : tu prendras ses cheveux, dit le dieu qui exige une vie.

– Celle d’un poisson, dit Numa.

Le dieu rit et dit :

– Sers-toi de ces moyens pour détourner mes traits, ô mortel qui ne crains pas de converser avec les dieux. Mais, demain, lorsque le dieu du Cynthe, Apollon, aura présenté son disque entier, je te donnerai un gage sûr de souveraineté.

Sur ces paroles, laissant Numa en train de l’adorer, il se transporte tout en haut du ciel qu’il ébranle, dans un vacarme tonitruant. Numa revient très heureux, et rapporte l’événement aux Quirites : ils sont lents et réticents à attacher foi à ses paroles.

– Mais vous me croirez certainement, dit Numa, si mes paroles se vérifient : vous tous ici présents, écoutez, voici ce qui se passera demain. Lorsque le dieu du Cynthe aura présenté à la terre son disque entier, Jupiter nous donnera un gage sûr de souveraineté.

Ils s’en vont, perplexes : les promesses semblent lointaines et leur confiance dépend de ce qu’apportera le lendemain. La terre mollissait, tout humide de la rosée du matin : le peuple est là, devant le seuil du roi. Celui-ci s’avance et s’assied au centre sur un trône d’érable ; des hommes en foule l’entourent, debout et silencieux. Phébus s’était levé, n’ayant découvert que le haut de son disque : les esprits, pleins d’effroi, s’agitaient entre espoir et crainte. Le roi se dresse, et la tête couverte d’un voile blanc comme neige, lève les mains, déjà bien familières aux dieux ; il parle ainsi :

– Voici le moment de la récompense annoncée : Jupiter, permets-nous de croire en tes promesses !

Pendant qu’il parlait, le soleil déjà avait entièrement sorti son disque. Un craquement intense retentit, provenant de la voûte céleste. Le dieu tonne trois fois dans un ciel sans nuage et envoie trois éclairs. Croyez-moi : j’évoque des faits étonnants, mais vrais. Le ciel commence à se fendre en son milieu. Tous, la foule et son roi, lèvent ensemble les yeux. Voici que tombe un bouclier doucement porté dans l’air léger : du peuple une clameur monte vers le ciel. Le roi soulève de terre le présent, après avoir sacrifié une génisse dont le cou jamais encore n’avait senti le poids du joug, et il appelle ce bouclier ancile, parce qu’il est arrondi de tous côtés, et n’a pas un seul angle où qu’on y

porte les yeux. Alors, se souvenant que le sort de la souveraineté tenait à cet objet, Numa prit une décision d’une extrême habileté : il ordonna de faire ciseler plusieurs boucliers de la même forme, pour induire en erreur celui qui y porterait les yeux pour s’en saisir.

Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 331-382

Nymphes

Qu’elles soient nées du Ciel, de la Terre ou de l’Océan, filles de Zeus ou des fleuves, les Nymphes sont toujours les émanations de la nature qui dispense la vie. Elles personnifient les forces de la fécondation, la germination et la croissance des plantes, des animaux et des hommes. Représentées comme de gracieuses jeunes filles, nues ou très légèrement vêtues, elles jouent, dansent, et chantent dans la mer ou les rivières, dans les bois, les campagnes et les montagnes, près des sources, des arbres, des rochers, des grottes…

Les Anciens distinguent plusieurs familles de nymphes selon leur origine et leur habitat. Les plus anciennes sont les Océanides, qui vivent aussi bien dans la mer, comme Doris, l’épouse de Nérée, sur des îles, comme Calypso, qu’auprès des sources d’eau douce et des fleuves, dont elles sont souvent les compagnes. En effet, Océan est le plus grand des fleuves et Poséidon, le maître des flots, règne aussi sur les rivières et les fleuves.

Les Néréides, elles, sont plus spécifiquement les nymphes de la Méditerranée. Les nymphes d’eau douce s’appellent Naïades, Dryades ou Oréades.

Elles hantent les forêts, les prairies humides, les grottes, le sommet des montagnes où les fleuves prennent leur source. Elles y côtoient d'autres dieux agrestes, comme Pan, les Satyres et les Silènes. On les voit souvent poursuivies par ces divinités lubriques. Elles-mêmes peuvent se déchaîner quand elles se joignent à Dionysos pour former le chœur des Ménades. Plus sages, elles font partie du cortège d'Artémis, la déesse chasseresse.

Les nymphes des arbres, ou Hamadryades, se confondent avec les arbres qui les abritent. On dit qu'elles ne peuvent en sortir et qu'elles meurent en même temps qu'eux. Elles en sont en quelque sorte l'âme. Beaucoup habitent des chênes, *drys* en grec, d'où leur nom de Dryades, mais il existe aussi des nymphes des frênes, les Mélies, qui s'occupent des abeilles (*mélissai* en grec).

Enfin, les nymphes champêtres, les Epimélides, font prospérer les troupeaux et mûrir les fruits dans les vergers, comme l'indique leur nom, de *mêlon*, qui signifie « fruit » ou « petit bétail ». Hermès, dieu des troupeaux, en séduit plus d'une. Leur beauté et leur gaieté attirent d'autres dieux : Zeus, bien sûr, qui ne manque aucune occasion, mais aussi Poséidon, Apollon, et même l'austère Hadès. Peu farouches,

elles ne dédaignent pas non plus une aventure avec un beau mortel.

Elles sont presque partout associées à l’eau qui rafraîchit et fertilise, élément indispensable à la vie. Près des villes, on construit parfois au-dessus des sources des fontaines qui leur sont dédiées, appelées *nymphaion*, « sanctuaire des Nymphes ». Les habitants viennent y puiser l’eau et laissent des offrandes pour s’attirer leur bienveillance ou les remercier d’avoir exaucé un vœu.

Elles sont aimables et secourables, elles s’occupent volontiers des enfants ou des jeunes en difficulté, qu’ils soient divins ou mortels. Elles protègent les amoureux, les femmes enceintes, les jeunes mères. Dans les régions thermales, elles ont le pouvoir de soulager les malades. Elles ont aussi le don de prophétie, elles inspirent courage et nobles pensées à ceux qui fréquentent assidûment les lieux où elles demeurent. Comme les Muses, qui sont des nymphes à l’origine, elles favorisent l’inspiration poétique.

> 📖 *Fils du roi thessalien Triopas, Erysichthon veut faire couper un bois consacré à Déméter.*
>
> Là s’élevait un chêne au tronc séculaire, aussi immense à lui seul qu’une forêt tout entière : il était orné de bandelettes, de guirlandes et d’ex-voto qui témoignaient de vœux heureusement exaucés. Souvent, sous ses branches, les Dryades se réunirent pour danser joyeusement ;

souvent, disposées en chœur, elles l'entourèrent en faisant la ronde et elles mesurèrent sa circonférence de leurs mains entrelacées : il leur fallait quinze brasses pour encercler sa masse énorme. Par rapport aux autres arbres de la forêt, il s'élevait aussi haut qu'eux-mêmes par rapport à l'herbe qui poussait à leurs pieds.

Malgré cela, rien ne peut empêcher le fils de Triopas de vouloir l'abattre à la hache : il ordonne à ses serviteurs de couper au pied ce chêne sacré. Voyant qu'ils hésitent à accomplir son ordre, le misérable arrache la cognée de leurs mains et s'écrie :

– Peu m'importe qu'il soit cher à la déesse ; peu importe même qu'il soit la déesse elle-même, sa cime feuillue ne va pas tarder à toucher la terre !

A ces mots, tandis qu'il balance la hache de côté pour porter les premiers coups, le chêne sacré de Déméter tremble et gémit : en un instant, ses glands et ses feuilles pâlissent, ses longues branches perdent leur couleur. A peine la main sacrilège a-t-elle ouvert une blessure dans le tronc que l'écorce fendue laisse couler du sang ; ainsi, quand un énorme taureau est la victime immolée devant les autels, le sang jaillit violemment de son cou tranché.

Tous ceux qui sont là sont frappés de stupeur. Quelqu'un ose empêcher le sacrilège et retenir la hache cruelle. Erysichthon le regarde et dit :

– Reçois la récompense de ta piété !

A ces mots, il détourne le coup de l'arbre vers l'homme, qu'il décapite ; puis il revient au chêne, qu'il abat à coups redoublés. Alors, du milieu du tronc, s'élève une voix qui dit :

– Je suis une nymphe très chère à Cérès : j'habite dans cet arbre et je meurs par ton crime. Mais je te prédis que le châtiment de tes forfaits approche et c'est ce qui me console de quitter la vie. »

L'infâme achève son crime : ébranlé par des coups innombrables et tiré par des cordes, l'arbre finit par tomber et il écrase sous son poids une grande partie de la forêt. Les Dryades sont consternées de cette perte qui les frappe en même temps que la forêt : elles pleurent leur sœur et, toutes vêtues de noir, elles vont demander à Cérès le châtiment d'Erysichthon.

Cérès condamne Erysichthon à souffrir d'une faim que rien ne peut apaiser si bien qu'il finit par se dévorer lui-même.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VIII, vers 743-779

📖 Nymphes, illustres déesses, descendance de l’illustre Océan, qui habitez sous les profondeurs de la terre dans des demeures liquides ; nourrices secrètes de Dionysos, joyeuses divinités du foyer, divinités fleuries qui errez aux carrefours des chemins, habitantes des cavernes et des antres, vous qui volez dans les airs, nymphes des fontaines, nymphes errantes qui répandez la rosée, nymphes aux pieds ailés, visibles et invisibles, courant et dansant avec les faunes sur le sommet des montagnes ; nymphes des rochers, des forêts ; nymphes qui animez toutes choses, nymphes à la douce odeur, à la blancheur éclatante et qui respirez de doux zéphyrs, amies des bergers et des chevriers, tendres nourrices qui habitez au fond de toutes choses, hamadryades dont la demeure est dans les chênes ; ô vous qui volez dans les airs, amies du printemps, soyez favorables aux mortels avec Déméter et Dionysos, et, nous regardant d’un œil bienveillant, envoyez-nous les haleines agréables des douces saisons.

Hymnes orphiques, « Parfum des Nymphes »

Nyx, la Nuit

La Nuit, fille du Chaos, est l'une des entités primordiales dans la plupart des récits des origines. On la représente un voile noir flottant au-dessus de sa tête, sur un char ou tenant dans ses bras ses deux fils Hypnos, Sommeil, et Thanatos, Mort.

Chez Hésiode, elle apparaît en même temps qu'Erèbe, les Ténèbres, son jumeau masculin. De leur union naissent leurs contraires, les principes lumineux Ether, le Ciel lumineux, et Héméra, le Jour. Dans la cosmogonie orphique, Nyx dépose un œuf clair dans le sein d'Erèbe. Eros, l'Amour, surgit de l'œuf en tourbillonnant et de son mouvement naît le monde.

Après la création du monde sensible par la Terre et ses descendants, Nyx est reléguée dans le Tartare, dont elle occupe la partie occidentale. Elle y croise le char de sa fille Héméra matin et soir. Elle continue à enfanter seule, par division, toutes les puissances de mort, de destruction ou de malheur qui peuvent s'abattre sur les vivants.

A l'avènement de Zeus, Nyx a pratiquement disparu du panthéon, comme les autres entités primordiales. La Nuit prend alors un nouveau visage,

elle devient « le côté obscur » de la Terre Mère. Elle fait partie du royaume des morts et participe au destin funeste qui s'y trame en secret. Elle est associée à Hécate dans la triade Déméter, Hécate, Perséphone des mystères d'Eleusis. Toutes deux sont invoquées dans les rites de sorcellerie. Ainsi, les derniers avatars de Nyx, la Nuit cosmique, président à la naissance et à la mort des humains.

➲ Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 Du Chaos naquirent Erèbe, les Ténèbres, et Nyx, la Nuit noire. Nyx à son tour donna naissance à Ether et Héméra, la Lumière du jour, qu'elle avait conçus en s'accouplant avec Erèbe.[…]

Et la Nuit engendra le triste Sort, le Trépas cruel, la Mort, le Sommeil, la troupe des Songes ; la Nuit les engendra seule, sans s'unir à aucune autre divinité. Ensuite elle fit naître Momos et la cruelle Misère, enfin les Hespérides, gardiennes de ces beaux fruits, de ces fruits d'or, qui croissent aux confins de l'Océan : elle enfanta les Moires, ces sévères ministres de la destinée, Clotho, Lachésis, Atropos, qui président à la naissance des mortels, et leur distribuent les biens et les maux, qui, chargés de poursuivre les attentats des hommes et des dieux, ne laissent point reposer leur courroux avant que le coupable, quel qu'il soit, n'ait reçu son châtiment. De la funeste Nuit sortit encore Némésis, le fléau des humains, puis la Tromperie et la Séduction, l'affreuse Vieillesse, l'ardente Discorde.

Hésiode, *Théogonie*, vers 123-125 et 211-224

📖 *La magicienne Médée invoque les puissances de l'univers.*

Dès que, brillant de tout son éclat, la pleine lune se dévoile tout entière à la terre, Médée sort de sa demeure, la robe flottante, sans ceinture, pieds nus, les cheveux détachés, épars sur ses épaules nues.

Seule, sans compagne ni témoin, elle erre d’un pas incertain dans l’ombre et le silence de la nuit. Hommes, oiseaux, bêtes sauvages : tout est pris dans un profond sommeil. Elle, elle glisse sans bruit, comme si elle dormait elle-même. Aucun bruit dans les buissons : tout se tait, les feuilles immobiles et l’air humide. Seuls, les astres brillent dans la nuit. Tendant vers eux ses bras, Médée tourne trois fois sur elle-même ; trois fois elle puise de l’eau du fleuve qu’elle répand sur ses cheveux ; trois fois elle pousse un cri strident. Puis elle fléchit un genou jusqu’à terre et dit :

– O Nuit, très fidèle amie des mystères, et vous étoiles d’or, qui, avec la lune, succédez aux feux du jour, et toi, Hécate aux trois têtes, qui viens à mon appel pour partager la confidence de mes desseins et pour leur apporter l’aide dont tu entoures les chants et l’art des magiciens, et toi, Terre, qui produis des plantes aux puissants pouvoirs magiques, et vous air léger, vents, montagnes, fleuves, lacs profonds, vous tous dieux des forêts, dieux de la nuit, je vous invoque : venez tous à mon secours !

Ovide, *Métamorphoses,* Livre VII, vers 180-199

O

Océan

Aîné des Titans, Océan est représenté comme un gigantesque fleuve encerclant le disque plat de la terre : c'est sur son bord mystérieux, où s'arrête le monde des hommes, qu'Ulysse parvient chez les Cimmériens et trouve un accès aux Enfers.

Océan s'unit à l'une de ses sœurs, Téthys ; le couple donne naissance à trois mille fils, qui forment tous les fleuves de la terre, et à trois mille filles, dont Styx est la plus âgée selon Hésiode : appelées Océanides, elles personnifient les ruisseaux et les sources. Parmi elles, on compte Métis, la première compagne de Zeus, et Dioné, qui, unie à Zeus elle aussi, donne naissance à Aphrodite, selon Homère.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »
Cartes « Le monde au temps d'Homère »,
« Le voyage d'Ulysse »

📖 Tout au long du jour, les voiles du bateau qui traverse la mer sont tendues par le vent. Enfin, le soleil s'enfonce et l'obscurité couvre tous les chemins. Cependant nous arrivons aux limites du profond Océan aux vastes tourbillons. C'est là que se trouvent la ville et le pays des Cimmériens.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 10-14

📖 La vénérable Héra dit :

– Je vais voir, aux extrémités de la terre nourricière, l'Océan, géniteur de dieux, et leur mère Téthys, qui, dans leur demeure, m'ont bien nourrie et choyée, après m'avoir reçue de Rhéa.

Homère, *Iliade*, Chant XIV, vers 200-203

📖 Il y a trois mille Océanides aux fines chevilles dispersées sur la terre et dans les lacs profonds, et qui habitent de toutes parts, illustre race de déesses. Et il y a autant de fleuves au cours retentissant, fils d'Océan, enfantés par la vénérable Téthys. Et il serait difficile à un homme de dire tous leurs noms ; mais ceux qui habitent leurs bords les connaissent tous.

Hésiode, *Théogonie*, vers 364-370

📖 Homère commence par nous représenter la terre telle qu'elle est, en effet, enveloppée de tous côtés et baignée par l'Océan ; puis, des diverses contrées qu'elle renferme, il désigne les unes par leurs vrais noms et nous laisse reconnaître les autres à certaines indications détournées : ainsi, tandis qu'il nomme expressément la Libye, l'Ethiopie, les Sidoniens et les Erembes (les mêmes apparemment que les Arabes Troglodytes), il se contente de désigner indirectement les pays de l'Orient et de l'Occident par cette circonstance que l'Océan les baigne. […] D'autres indications d'Homère nous montrent les Ethiopiens habitant aux derniers confins de la terre, sur les bords mêmes de l'Océan : « Car Zeus s'en fut hier vers l'Océan pour visiter les vertueux Ethiopiens et prendre part à leur banquet. » [*Iliade*, I, 423-424]

Strabon, *Géographie*, Livre I, chapitres 1, 3 et 6

📖 L'Océan n'est pas un fleuve : c'est la mer la plus éloignée de toutes les mers navigables ; ses côtes sont habitées par les Celtes et par les Ibères, et l'on y trouve une île nommée la Bretagne.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre I, chapitre 33, 4

Œdipe

Œdipe, fils de Laïos et Jocaste, est l'exemple le plus célèbre de la force du destin, que le héros tragique ne peut contrer. Il hérite de la malédiction qui poursuit la famille des Labdacides. Son père Laïos l'a conçu dans un moment d'ivresse malgré l'avertissement de l'oracle de Delphes : le fils qui lui naîtrait tuerait son père et épouserait sa mère. Avertissement répété à la naissance de l'enfant. Œdipe est exposé sur le mont Cithéron, les chevilles percées par un lien de fer (d'où son nom d'Œdipe, « aux pieds enflés »). Un berger corinthien le sauve et l'amène à sa reine qui l'adopte. Sans enfant jusque-là, elle le fait passer pour son fils. A l'adolescence, le jeune Œdipe, désireux d'aventure, va consulter l'oracle et reçoit la terrible prédiction : « Tu tueras ton père et épouseras ta mère. » Il décide alors de ne jamais retourner à Corinthe. Sur une route étroite, il croise un char conduit par un vieillard, une querelle éclate ; le plus jeune tue le plus vieux en duel. Œdipe, sans le savoir, vient de tuer son père. Il continue sa route jusqu'à Thèbes où un monstre, la Sphinx, tue tous ceux qui ne savent pas répondre à son énigme : « Quel être, pourvu d'une seule voix, a d'abord

quatre jambes, puis deux jambes, et enfin trois ? » Lorsque Œdipe lui donne la réponse : « L'homme », la Sphinx se tue, la ville est délivrée. Le jeune homme obtient donc la récompense promise : le trône de Thèbes et la reine-veuve Jocaste, en mariage.

Quelques années passent où Œdipe règne en souverain incontesté et engendre deux fils, les jumeaux Etéocle et Polynice, et deux filles, Antigone et Ismène. Puis le destin le rattrape : une peste ravage Thèbes, signe de la colère des dieux. Œdipe mène lui-même l'enquête pour découvrir enfin que celui qui souille la ville, c'est lui, assassin de son père et époux de sa mère, frère et père de ses enfants. Il se crève les yeux et part en mendiant sur les routes. Il finit par arriver à Colone, près d'Athènes, où il reçoit la protection de Thésée, et meurt, ou du moins disparaît au milieu des éclairs. Les dieux semblent lui avoir enfin pardonné ; le lieu de sa disparition devient sacré. Mais la malédiction des Labdacides poursuit encore les enfants : ses deux fils s'entre-tuent, sa fille Antigone, condamnée à mort, se suicide.

Sophocle a montré dans deux tragédies, *Œdipe Roi* et *Œdipe à Colone*, l'intelligence et l'entêtement d'Œdipe. D'une volonté inébranlable, il s'oppose au destin, et en cela la clairvoyance dont il se vante, est

aveuglement ! Cruelle ironie des dieux qui punissent l'*hybris* de celui qui s'est estimé plus astucieux qu'eux. Œdipe, dans son déni de vérité, va jusqu'à railler et accuser le devin Tirésias et ses lucides avertissements. Victime exemplaire de la fatalité, Œdipe passe sans cesse du sort le plus misérable au statut le plus brillant : enfant abandonné, il devient roi de Thèbes et règne avec autorité ; souverain respecté, il devient mendiant scandaleux ; misérable errant, il devient à sa mort le sage protecteur de Thésée et d'Athènes. Il est le modèle même du parfait héros tragique selon Aristote, en ce qu'il est à la fois coupable et innocent : il transgresse les tabous les plus essentiels (parricide et inceste), ce qui suscite l'horreur, mais il le fait sans le savoir, ce qui lui attire la compassion du spectateur. Les commentaires du chœur dans les tragédies exposent la morale à tirer de cette histoire effroyable et les émotions qu'un homme éprouve à l'entendre. Freud et la psychanalyse, lorsqu'ils nomment « complexe d'Œdipe » le stade où l'enfant aime le parent du sexe opposé et hait celui du même sexe, ne retiennent de l'histoire initiale que les faits, nulle part en effet la mythologie ne parle des sentiments d'Œdipe à l'égard de ses parents.

- Généalogie « Les Labdacides »

📖 *Œdipe défie Tirésias qui vient de lui annoncer que le fauteur de peste, le criminel, c'est lui, Œdipe.*

ŒDIPE. – Allons ! Dis-moi, où t'es-tu montré un devin sûr ? Pourquoi, quand elle était là, la Chienne aux paroles obscures, n'as-tu pas trouvé un moyen de sauver les citoyens ? Etait-ce au premier homme venu d'expliquer l'énigme, plutôt qu'aux devins ? Tu n'as rien trouvé, ni grâce aux augures, ni par une révélation des dieux. Et moi, Œdipe, qui arrivais ne sachant rien, je fis taire la Sphinx par la seule force de mon esprit, sans l'aide d'aucun oiseau… Et c'est là l'homme que tu tentes de renverser !

Sophocle, *Œdipe-Roi*, vers 390-399

📖 *Un messager vient de Corinthe annoncer à Œdipe la mort du roi, son père supposé. Il se trouve que ce messager fut jadis berger sur le mont Cithéron et connaît Œdipe depuis longtemps, ce qu'il lui apprend dans la louable intention de le rassurer, et sans se douter des catastrophes qu'il va provoquer.*

LE MESSAGER. – En ce temps-là, ô fils, je fus ton sauveur.

ŒDIPE. – Quel était mon mal quand tu m'as secouru ?

LE MESSAGER. – Les articulations de tes pieds peuvent le dire.

ŒDIPE. – O Dieux ! Pourquoi rappeler cette vieille misère ?

LE MESSAGER. – J'ai défait tes liens : tu avais le bout de chaque pied transpercé.

ŒDIPE. – Oui, j'ai ces marques depuis l'enfance, et je ne m'en vante pas.

LE MESSAGER. – C'est pour cela qu'on t'a donné le nom que tu as.

ŒDIPE. – Oh ! Par les dieux, dis-moi si ce fut sur l'ordre de mon père ou de ma mère.

LE MESSAGER. – Je ne sais pas. Celui qui te donna à moi le saurait mieux.

ŒDIPE. – Tu m'as donc reçu d'un autre ? Tu ne m'as pas trouvé toi-même ?

LE MESSAGER. – Non. Un autre berger t'a donné à moi.

ŒDIPE. – Quel est-il ? Peux-tu me le nommer ?

LE MESSAGER. – Il se disait serviteur de Laïos. […]

Jocaste et les autres tâchent de faire renoncer Œdipe à cette enquête sur sa naissance. En vain.

ŒDIPE. – Qu'il en sorte ce qu'il voudra ! Pour moi, je veux connaître mon origine, si obscure qu'elle soit. Jocaste, orgueilleuse comme le sont les femmes, a honte peut-être de ma naissance commune. Moi, fils de la Fortune, de la bonne Fortune, je ne la renierai pas. Oui, Fortune est ma mère, et le fil des mois m'a fait grand de petit que j'étais. Avec un tel parcours, que m'importe le reste ? Pourquoi ne rechercherais-je pas mon origine ?

Sophocle, *Œdipe-Roi*, vers 1030-1050 et 1076-1086

📖 *Les informations se recoupent : la vérité apparaît, sans doute possible désormais.*

ŒDIPE. – Hélas, hélas ! Tout apparaît clairement. O lumière, je te vois pour la dernière fois, moi qui suis né de ceux dont il ne fallait point naître, qui me suis uni à qui je ne devais point m'unir, qui ai tué qui je ne devais point tuer !

LE CHŒUR. – Oh, générations humaines, votre vie ne compte pour rien ! Quel homme reçoit en partage plus de bonheur que ce qu'il en faut pour se croire heureux, et tomber de plus haut ? Devant ta destinée, ô malheureux Œdipe, je dis qu'il n'y a pas de bonheur pour les mortels. Tu as visé tout en haut et tu as obtenu le sort le plus heureux. O Zeus ! Tu as dompté la prophétesse aux ongles recourbés, tu as été le rempart de la patrie et tu as défendu les citoyens contre la mort, alors tu as été nommé roi et tu as reçu les honneurs les plus hauts, tu commandes Thèbes la grande. Et maintenant, qui est plus misérable que toi ? Qui a été plongé, par les retournements de la vie, dans une plus terrible peine ?

Sophocle, *Œdipe-Roi*, vers 1182-1206

📖 *Œdipe, épuisé, arrive à Colone, le vieillard aveugle est guidé par sa fille Antigone. Le chœur, composé de vieillards du pays, effrayé, refuse de les accueillir.*

ŒDIPE. – A quoi sert donc la bonne réputation, à quoi sert la gloire que les actions démentent ? On dit qu'Athènes est la plus religieuse des

cités, la seule capable de sauver l'étranger malheureux, la seule capable de le secourir. Mais je ne le vérifie guère ! Vous m'arrachez de mon asile, vous me chassez à cause de la seule crainte qu'inspire mon nom ? Car ce n'est pas ma personne, ce ne sont pas mes actions que vous craignez. Car ces actions (si j'ose parler ainsi de mon père et de ma mère), j'en suis moins l'auteur que la victime. Oui, mes actes vous inspirent de l'horreur. Mais peut-on me traiter de méchant, quand je n'ai fait que rendre le mal que j'avais souffert ? Même si j'avais agi volontairement, même alors, je n'aurais pas été coupable. Mais c'est sans le savoir que j'ai suivi cette route fatale, […]. Défendez, sauvez le suppliant que vous avez accueilli et qui compte sur votre foi. N'insultez pas ma tête atrocement défigurée. Je viens, en homme pieux, en hôte sacré, apporter un grand bienfait à toute votre cité.

Sophocle, *Œdipe à Colone*, vers 200-288

📖 *Œdipe est parti dans le bois sacré, accompagné de Thésée et de ses filles ; le lieu de son tombeau doit rester secret. Un messager raconte au chœur ce qui s'est passé.*

LE MESSAGER. – Le dieu des enfers tonna. A ce bruit, les jeunes filles épouvantées tombent aux genoux de leur père, elles pleurent, se frappent la poitrine et gémissent. Mais lui, aussitôt qu'il entend ce bruit terrible, il les embrasse et leur dit : « O mes enfants, aujourd'hui vous n'avez plus de père ; tout est fini pour moi. Vous n'aurez plus le soin de me nourrir, c'était dur, je le sais, mes filles. Je n'ajouterai qu'un mot, un seul, pour alléger votre peine : personne ne vous a plus tendrement aimées que ce père, sans lequel vous allez vivre le reste de vos jours. » Alors le père et les filles, embrassés, mêlent leurs pleurs et leurs sanglots. Enfin ils cessent de se plaindre ; le silence se fait. Une voix, soudain, interpelle Œdipe. De peur, nos cheveux se dressent sur nos têtes, car c'est un dieu qui l'appelle : « Œdipe, Œdipe, pourquoi attendre ? Partons, tu tardes trop. » Œdipe comprend que le dieu l'appelle et ordonne à Thésée d'approcher. Il lui dit alors : « Cher Thésée, donne ta main à mes filles, comme gage de ta promesse, et vous, mes filles, donnez-lui la vôtre. Jure-moi de ne jamais les abandonner, et de faire tout ce que tu jugeras utile pour elles. » Thésée, en homme généreux, retient ses pleurs, et jure à son hôte de lui obéir.

Après ce serment, il dit à ses filles en posant sur elles ses mains d'aveugle : « Mes filles, résignez-vous à quitter ces lieux, et ne demandez pas à voir ou à entendre ce qui vous est interdit. Partez vite ! Que Thésée reste seul ; seul il a le droit de savoir ce qui va s'accomplir. » A cet ordre, que nous avons tous entendu, nous partons avec les jeunes filles en pleurant. A peine éloignés, nous regardons en arrière : Œdipe avait disparu ; nous ne voyons plus que Thésée, qui cache ses yeux de sa main, comme effrayé par une apparition dont il ne peut soutenir la vue. Quelques instants après, nous le voyons se prosterner et adorer à la fois la terre et le divin Olympe. Seul d'entre tous les mortels, Thésée pourrait dire comment Œdipe a péri. Il n'a point été frappé par la foudre étincelante de Zeus, ni englouti par une tempête. Sans doute un envoyé des dieux est venu l'enlever, ou le noir abîme de la terre s'est ouvert pour l'accueillir doucement dans le domaine des morts. Il a quitté la vie sans plainte, sans les douleurs d'une maladie, d'une manière toute merveilleuse.

Sophocle, *Œdipe à Colone*, vers 1606-1665

Olympe, Olympiens

Dès les poèmes homériques, le mont Olympe, un massif montagneux culminant à près de trois mille mètres au nord de la Grèce, à la limite de la Thessalie et de la Macédoine, passe pour être « le séjour des dieux immortels », à l'abri du regard des mortels, car son sommet reste caché par d'épais nuages. C'est là, en effet, que s'est installé Zeus avec sa nombreuse famille, frères, sœurs et enfants, nommés Olympiens pour cette raison. Selon certaines légendes d'inspiration orphique, l'Olympe fut d'abord occupé par Ophion, divinité primordiale au corps de serpent.

Par la suite, l'Olympe devient le terme général pour désigner l'espace céleste où sont supposés vivre les dieux, rassemblés dans un « panthéon » (« ce qui est commun à tous les dieux » en grec) qui constitue le groupe des divinités majeures. Celles-ci président à toutes les activités humaines, à côté d'innombrables divinités secondaires qui peuplent la nature, telles les Nymphes dans les campagnes ou les Néréides dans la mer.

📖 *Hésiode s'adresse aux Muses.*

« Apprenez-moi comment sont nés les dieux, dispensateurs de tous les biens, comment cette race céleste s'est partagé les richesses et les

honneurs, comment elle a occupé au commencement l’Olympe aux nombreux replis. »

Hésiode, *Théogonie*, vers 111-113

📖 *Athéna est descendue de l’Olympe pour conseiller Nausicaa.*

Athéna, la déesse aux yeux pers, repartit pour l’Olympe, où l’on dit que se trouve la demeure toujours stable des dieux. Elle n’est jamais ébranlée par les vents, jamais mouillée par la pluie, jamais couverte par la neige. Mais la pureté de l’air s’y déploie sans nuage et partout y règne une éclatante blancheur. C’est là que les dieux bienheureux passent tous leurs jours dans la joie, et ce fut là que vint la déesse aux yeux pers, après avoir donné ses conseils à la jeune vierge Nausicaa.

Homère, *Odyssée*, Chant VI, vers 41-47

📖 *Orphée chante l’histoire de la création du monde.*

Il chantait aussi comment Ophion et Eurynomé, fille d’Océan, régnèrent ensemble sur l’Olympe neigeux ; comment, vaincu par la violence d’un bras puissant, Ophion dut céder la souveraineté à Cronos et Eurynomé à Rhéa ; comment tous les deux furent précipités dans les flots de l’Océan. Cependant, leurs vainqueurs étaient rois des Titans, dieux bienheureux. Zeus alors était un enfant : il ne savait encore dans son esprit que ce que savent les enfants.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant I, vers 503-508

📖 Je vois les dieux puissants dans leurs tranquilles demeures que n’ébranlent pas les vents, que les nuages ne battent pas de leur pluie, que la blanche neige glacée n’atteint pas dans sa chute, car un éther toujours serein leur sert de voûte et leur verse à larges flots sa riante lumière. Tous leurs besoins, la nature y pourvoit et rien en aucun temps n’altère la paix de leurs âmes.

Lucrèce, *De la nature des choses*, Livre III, vers 17-24

La première génération des Olympiens

Trônant sur l’Olympe, Zeus règne sur l’univers dont il a partagé l’organisation avec ses cinq frères et sœurs, après avoir obligé leur père, le Titan Cronos, à les régurgiter. Chacun exerce son autorité dans un domaine défini, que symbolisent divers attributs distinctifs.

NOM GREC	NOM LATIN	FONCTION	ATTRIBUTS
ZEUS	JUPITER	dieu du ciel et de la lumière, maître du monde	foudre, sceptre, aigle
POSÉIDON	NEPTUNE	dieu de la mer	trident, cheval
HADÈS	PLUTON OU DIS(« le Riche »)	dieu des Enfers (ne vient jamais sur l’Olympe)	fourche à deux dents
HÉRA	JUNON	déesse protectrice du mariage et des femmes mariées, épouse légitime de Zeus	diadème, grenade, paon
HESTIA	VESTA	déesse du foyer	feu, âne
DÉMÉTER	CÉRÈS	déesse des moissons et de la terre cultivée	faucille, gerbe de blé

La seconde génération des Olympiens

Aux six dieux et déesses nés de Cronos et Rhéa viennent s’ajouter six enfants : à l’exception

d’Héphaïstos, tous ont pour père Zeus.

NOM GREC	NOM LATIN	NAISSANCE/FONCTION	ATTRIBUTS
ATHÉNA	MINERVE	• fille de Métis, elle-même fille de Titans ; née tout armée du crâne de Zeus • déesse de la guerre considérée comme « juste », des arts et métiers, de l’intelligence et de la sagesse en général	égide, casque, olivier, chouette
ARÈS	MARS	• fils d’Héra • dieu de la guerre, souvent « injuste » et dévastatrice	casque, armes
APOLLON	APOLLON	• fils de Léto, elle-même fille de Titans • dieu solaire de la divination et des arts, en particulier de la musique et de la poésie	arc, lyre, laurier
ARTÉMIS	DIANE	• fille de Léto ; sœur jumelle d’Apollon • déesse lunaire de la nature sauvage et de la chasse	croissant de lune, arc, biche
HERMÈS	MERCURE	• fils de Maia, une Nymphe fille d’Atlas, lui-même fils du Titan Japet	sandales et chapeau ailés, caducée

		• dieu du commerce, protecteur des voyageurs et des voleurs, messager des Olympiens	
HÉPHAÏSTOS	VULCAIN	• né d'Héra ; selon certaines légendes, la déesse, jalouse de la naissance d'Athéna, l'aurait engendré seule pour imiter Zeus • forgeron, protecteur des artisans, dieu du feu nécessaire à la métallurgie	enclume, marteau

Une déesse constitue un cas particulier de génération, selon que l'on considère des traditions légendaires différentes :

NOM GREC	NOM LATIN	NAISSANCE/FONCTION	ATTRIBUTS
APHRODITE	VÉNUS	• selon Hésiode, née de la mutilation d'Ouranos, avant la génération des Olympiens • selon Homère, fille de Zeus et de Dioné, elle-même fille de Titans • déesse de la beauté et de l'amour	miroir, colombe

Pour constituer le panthéon « classique » complet, à ces treize dieux et déesses se joignent deux demi-dieux. Bien qu'ils ne soient pas d'essence purement divine, car nés de l'union d'un dieu avec des femmes mortelles, ils sont élevés au rang des Olympiens :

NOM GREC	NOM LATIN	NAISSANCE/FONCTION	ATTRIBUTS
DIONYSOS (BACCHOS)	BACCHUS	• fils de Zeus et de Sémélé, elle-même fille de Cadmos, fondateur de la ville de Thèbes, et d'Harmonie, fille d'Arès et d'Aphrodite • dieu de la vigne (et donc du vin et de l'ivresse), et du théâtre	thyrse, lierre, vigne, panthère
ASCLÉPIOS	ESCULAPE	• fils d'Apollon et de Coronis, elle-même fille de Phlégyas, roi des Lapithes • dieu de la médecine	bâton autour duquel s'enroule un serpent

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

Du panthéon grec au panthéon romain

Sous l'influence des Etrusques, les Romains ont intégré progressivement les caractéristiques des dieux grecs dans leur propre panthéon. Dès le III^{e} siècle

avant J.-C., ils honorent douze Olympiens qu'ils nomment souvent *dii consentes* (« dieux conseillers » en latin) parce qu'ils font partie du « conseil de Jupiter », comme dans un conseil des ministres.

📖 *Deux vers de Quintus Ennius (239-169 av. J.-C.), considéré comme le « père » de la poésie latine, donnent la liste des douze grands dieux vénérés par les Romains :*

Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane, Vénus, Mars,
Mercure, Jupiter, Neptune, Vulcain, Apollon.

Quintus Ennius, *Annales*, vers 60-61

Omphale

Omphale, épouse de Tmolos, roi lydien, devient reine à la mort de celui-ci. Comme Héraclès doit expier le meurtre de son ami Iphitos, l'oracle de Delphes lui propose une punition suffisamment humiliante pour convenir à une telle faute : que le héros devienne esclave de la reine Omphale. Il exécute sans broncher toutes les tâches qu'elle exige de lui : il débarrasse le royaume des monstres, brigands et ennemis divers qui le menacent. Exploits dont il est coutumier ; mais les poètes se sont plu à l'imaginer à contre-emploi en racontant comment le guerrier le plus viril se livre à des travaux typiquement féminins. L'expression « filer aux pieds d'Omphale » (se soumettre à toutes les volontés d'une femme) est devenue proverbiale. La reine tombe vite amoureuse de son esclave, l'affranchit et l'épouse. De nombreux enfants naissent de leur union. Crésus et la dynastie des Héraclides de Lydie revendiquent cette glorieuse ascendance.

➲ Carte « Les travaux d'Héraclès »

📖 Si tu assaisonnes l'histoire de fables, d'éloges, et autres douceurs outrées, tu la feras bientôt ressembler à Héraclès en Lydie. Tu as vu sans doute dans quelque tableau ce héros peint en esclave d'Omphale, chargé d'ornements qui ne sont nullement faits pour lui, et cette princesse revêtue de la peau de lion et tenant d'une main la massue, tandis que le héros, couvert d'une robe de pourpre, file de la laine, et se laisse donner des coups de pantoufle par Omphale. C'est le plus honteux des spectacles de voir un vêtement si mal approprié au personnage, qui lui sied si peu, et qui ravale indignement jusqu'à la femme la virilité du demi-dieu.

Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, 10

📖 *Déjanire, légitime épouse d'Héraclès, abandonnée au logis tandis qu'il court les aventures, a entendu parler de son aventure avec Omphale. Elle lui écrit une lettre de reproches cinglants.*

Tu n'as pas eu honte d'enchaîner par des liens d'or ces mains robustes, de couvrir de bijoux ces bras musclés. Sous ces bras cependant expira le monstre de Némée ; sa dépouille recouvre-t-elle encore ton épaule gauche ? Tu n'as pas craint de cacher sous une coiffure recherchée tes cheveux hérissés : le peuplier blanc ornait bien mieux le front d'Hercule. Tu n'as pas rougi en ceignant la ceinture lydienne, à la manière d'une fille lascive. As-tu oublié l'aspect terrible du féroce Diomède, qui nourrissait ses cavales de chair humaine ? Si Busiris t'avait vu sous cette parure, le vaincu n'aurait-il pas rougi du vainqueur ? Antée arracherait ces ornements de ton cou vigoureux, pour éviter la honte d'avoir été vaincu par une femmelette ! On dit que, parmi les jeunes filles d'Ionie, tu as tenu la corbeille de laines, et craint les menaces d'une maîtresse. […] Tes doigts robustes filent une trame grossière, et tu distribues les tâches aux servantes, pour obéir à la belle qui te l'ordonne ! Quand tes doigts gauches tordaient le fil, combien de fois as-tu brisé le fuseau ? Alors, à ce qu'on dit, malheureux, tout tremblant sous les coups du fouet, tu tombais aux pieds de ta maîtresse.

Ovide, *Héroïdes*, Lettre 9 « de Déjanire à Hercule », vers 61-84

📖 *Autre version d’un épisode très apprécié des poètes et des peintres.*

La belle Lydienne marchait, laissant flotter sur ses épaules sa chevelure parfumée. Une agrafe d’or brillait sur son sein ; une ombrelle dorée, que tenait la main puissante d’Hercule, défendait son visage des rayons brûlants du soleil. Ils arrivent au Tmolus, tout planté de vignes, forêts de Bacchus, au moment où l’Hespérus humide attelle ses coursiers noirs. Une grotte les reçoit, toute tapissée de tuf et de pierre ponce ; à l’entrée murmurait un ruisseau. Tandis que les esclaves préparent le repas et le vin, Omphale veut revêtir Alcide de sa propre parure. Elle lui donne sa tunique légère, teinte de la pourpre africaine ; elle lui donne la bandelette délicate qui naguère lui servait de ceinture, mais celle-ci ne peut suffire à entourer le corps d’Hercule ! Déjà il a déchiré sa robe, en essayant d’y passer ses mains robustes ! Ses larges pieds sont emprisonnés dans une chaussure étroite. Omphale, à son tour, saisit la lourde massue, la dépouille du lion, et les flèches les moins lourdes que contient le carquois. Ainsi travestis, ils se mettent à table, puis se livrent au sommeil.

Ovide, *Fastes*, Livre II, vers 305-329

Oracles, présages, rêves

Les dieux, selon les Anciens, interviennent dans la vie des hommes en leur annonçant l'avenir, le sort qui les attend, ou en leur conseillant la meilleure voie à suivre. Encore faut-il savoir interpréter ces annonces, pas toujours limpides. Les oracles ou les devins font entendre leurs voix dans des réponses énigmatiques. Les dieux apparaissent aux mortels dans des visions, ils inspirent les rêves. Les phénomènes célestes et les prodiges peuvent également être des signes que les dieux envoient pour avertir les mortels.

Les voyants et les techniciens

Dans les modes de prédiction, Grecs et Romains distinguent :

– ce qui relève de l'*enthousiasme*, « possession par l'esprit divin » : délire prophétique qui saisit les pythies ou clairvoyance donnée aux devins,

– ce qui est obtenu par une technique de divination : l'observation du vol des oiseaux (*auspice*) ou des entrailles des victimes (*haruspicine*) sont les méthodes les plus courantes.

📖 *Socrate explique au jeune Phèdre que la folie n'est pas toujours condamnable : le délire prophétique par exemple est à la fois beau et utile. Les Anciens ont, selon lui, appelé la divination,* mantique, *d'après le mot* mania, *le délire.*

SOCRATE. – Le délire est pour nous la source des plus grands biens, quand il nous est donné par divine faveur. C'est dans le délire que la prophétesse de Delphes et que les prêtresses de Dodone ont rendu aux cités de la Grèce, comme aux particuliers, de grands services ; de sang-froid, elles n'ont été que peu ou pas du tout utiles. […]

Quand, en revanche, des hommes de sang-froid cherchent à connaître l'avenir en observant les oiseaux et d'autres signes, cet art part de la réflexion pour procurer à la pensée humaine, intelligence et connaissance […]. Donc la divination l'emporte en perfection et en honneur sur l'art des augures, […] comme le don qui vient de la divinité sur l'art qui vient de l'homme. Quand, pour châtier d'anciens crimes, des épidémies et de terribles fléaux attaquèrent certaines familles, le délire, faisant entendre à propos une voix prophétique, trouva moyen de conjurer ces maux en recourant à des prières aux dieux et à des cérémonies. Ainsi donc, en provoquant des purifications, le délire sauva pour le présent et le temps à venir, celui qu'il inspirait, et révéla à l'homme véritablement transporté et possédé, les moyens de conjurer les maux qui peuvent survenir.

Platon, *Phèdre*, 244

📖 *Quintus, frère de Cicéron, distingue, lui aussi, deux formes de divination, mais sans les hiérarchiser.*

– Il y a deux sortes de divination, l'une relève d'un art qui a ses règles fixes, l'autre ne doit rien qu'à la nature. Mais quelle est la nation, quelle est la ville, dont la conduite n'a pas été influencée par les prédictions qu'autorisent l'examen des entrailles et l'interprétation raisonnée des prodiges ou celle des éclairs soudains, le vol et le cri des oiseaux, l'observation des astres, les sorts ? – ce sont là, ou peu s'en faut, les procédés de l'art divinatoire. Quelle est celle que n'ont point émue les songes ou les inspirations prophétiques ? – on tient pour naturelles ces manifestations. Selon moi, il vaut mieux considérer la façon dont les choses ont tourné plutôt que s'attacher à chercher une

> explication. On ne peut méconnaître en effet l’existence d’une puissance naturelle annonciatrice de l’avenir, que de longues observations soient nécessaires pour comprendre ses avertissements, ou qu’elle agisse en animant d’un souffle divin quelque homme doué à cet effet.
>
> Cicéron, *De la divination*, Livre I, 6

Oracles et devins : la voix des dieux

Zeus lui-même est soumis au Destin, mais il sait ce que réserve l’avenir. Il octroie ce talent à son fils, Apollon ; celui-ci en dote à son tour quelques immortels ou des mortels qu’il privilégie : les devins comme Amphiaraos, Calchas, Cassandre, Tirésias. Apollon inspire aussi par accès des pythies.

Les premiers oracles sont ceux de Gaia, et le pouvoir oraculaire reste toujours fortement lié à la terre : grottes, serpents attachés aux sanctuaires. Le serpent Python dominait Delphes avant l’irruption d’Apollon. Les prêtres de Zeus à Dodone doivent marcher pieds nus pour garder le contact avec la puissance sacrée. Selon la légende de Delphes, un chevrier serait tombé dans une faille, et là il aurait senti la présence du divin, il aurait eu des visions du passé et du futur ; c’est autour de cet endroit privilégié que se serait bâti le sanctuaire.

Dodone, en Epire, est considéré comme le plus ancien des sanctuaires : Zeus y parle par les

murmures du vent dans les chênes sacrés ; des interprètes transcrivent ensuite ces souffles en langage humain. Le plus célèbre des oracles se situe à Delphes, on y accourt de toute la Grèce pour interroger le dieu, les particuliers sur le sort d'un nouveau-né, les cités sur l'issue d'une bataille ou la cause d'une épidémie. Après les offrandes et sacrifices prescrits, le fidèle pose une question. La Pythie, assise sur un trépied, dans un état de transe, énonce une réponse plus ou moins incompréhensible que des prêtres traduisent. L'ambiguïté des réponses permet à l'oracle d'avoir toujours raison ; l'erreur est imputable aux humains, interprètes ou consultants.

Le mythe et l'histoire rapportent de nombreux oracles rendus par la Pythie. Toute l'histoire d'Œdipe est ainsi conditionnée par la prédiction célèbre : « Tu tueras ton père, tu épouseras ta mère. » On cite souvent la consultation demandée par Crésus, roi de Lydie, menacé par les Perses : la guerre, dit l'oracle, détruira un grand empire. Comme chacun croit ce qu'il lui plaît de croire, Crésus pense que les Perses seront vaincus, mais il ne pourra accuser l'oracle de mensonge quand son royaume sera détruit en 547 avant J.-C. Les hommes politiques exploitent plus ou moins habilement l'oracle. En guerre contre les Perses, Athènes reçoit de la Pythie cette réponse :

« La ville sera protégée par un mur de bois » ; le stratège Thémistocle concentre ses efforts sur la flotte qui vaincra à Salamine en 480… Les Athéniens ont parfois critiqué la partialité de la Pythie qui, selon les époques, aurait favorisé leurs ennemis : la Pythie « médise », « laconise », ou « philippise » selon qu'elle aiderait les Perses (ou Mèdes), les Spartiates (de Laconie), ou la Macédoine (royaume de Philippe).

Dans les circonstances graves, les Romains vont, eux, consulter les livres sibyllins, recueil des prédictions faites par la SIBYLLE de Cumes. Les formules des livres, très obscures, sont censées leur indiquer les remèdes nécessaires pour calmer la colère des dieux, manifestée par des prodiges. Comme elles peuvent être interprétées diversement, elles se révèlent donc après coup, avoir toujours eu raison, un peu comme les prophéties de Nostradamus !

Apollon a élu quelques mortels pour leur conférer le don de voyance. Ce don les met à part du reste des hommes ; les rois les consultent, mais parfois aussi les insultent quand la vérité les contrarie. Souvent les devins sont aveugles : privés de vue, ils bénéficient d'une vision toute spirituelle, communiquent avec l'autre monde. Pendant la guerre de Troie, le célèbre

devin Calchas éclaire les Achéens, tandis que Cassandre annonce les catastrophes qui doivent se produire aux Troyens sans jamais être crue. On n'est jamais prophète en son pays… L'illustre Tirésias prévoit pendant six générations le sort des rois de Thèbes, sans pouvoir le changer ; il ne peut détourner la malédiction des Labdacides.

Aux Enfers, les morts bénéficient de la clairvoyance ; les héros, comme Ulysse ou Enée, les invoquent par un sacrifice particulier, la *nékuïa*, afin de les interroger. Anticlée, mère d'Ulysse, et Anchise, père d'Enée, aident ainsi leurs enfants. Anchise, dans un passage célèbre de l'*Enéide*, prédit la gloire future de Rome. Que l'on consulte les oracles, les devins ou les morts, il faut suivre une procédure rituelle, il faut se purifier pour obtenir l'agrément des dieux. Faute de quoi le questionneur risque la mort, comme la Pythie quand Apollon signale son refus par le tremblement de la victime à immoler.

Une question fondamentale demeure pour les penseurs anciens : faut-il croire aux oracles ? Par une curieuse boucle de raisonnement, les philosophes stoïciens répondent que oui. Car si les dieux existent, il y a des oracles ; et si les oracles annoncent l'avenir, il existe des dieux. Les épicuriens critiquent cette

forme de superstition. Les auteurs chrétiens ridiculisent les oracles et leurs crédules adeptes.

📖 SOCRATE. – Ils avaient coutume de dire, mon cher, que les murmures du chêne, dans le sanctuaire de Zeus à Dodone, ont été les premiers des oracles. Les gens de cette époque, qui n'étaient pas si sages apparemment que vous, les jeunes d'aujourd'hui, étaient contents, dans leur naïveté, d'entendre parler un chêne ou un rocher, pourvu qu'il leur dise la vérité.

Platon, *Phèdre*, 275b

📖 *Apollon donne une baguette magique à Hermès en lui précisant les limites de son pouvoir.*

Mais il ne t'est point donné, fils de Zeus, ni à aucun autre des immortels, de comprendre la science divinatoire que tu interrogeras. Seule, la pensée de Zeus la comprend ; et moi, à qui elle a été révélée, j'ai promis, et j'ai juré par le grand Serment, qu'aucun autre des immortels, excepté moi, ne connaîtrait la sage pensée de Zeus. Et toi, frère à la baguette d'or, ne me demande pas de te révéler les destinées qu'a résolues Zeus qui tonne dans les hauteurs. Parmi les misérables hommes, je nuirai aux uns, et j'aiderai les autres, me mêlant à leur foule innombrable. Je viendrai en aide par ma voix à qui croira à mon oracle et au vol des oiseaux irrécusables. Celui-là sera protégé par mon oracle, et je ne le tromperai pas. Mais celui qui se fiera en de vains oiseaux, qui voudra interroger mon oracle hors de ma pensée, et en savoir plus que les dieux immortels, je dis que celui-là prendra une route sans issue, même s'il m'a offert des présents. […] Les Moires m'ont enseigné la science divinatoire à laquelle j'aspirais, encore enfant, au milieu de mes bœufs, et mon père ne s'en inquiéta point. Depuis, en ce lieu, volant çà et là, elles mangent les rayons de miel et accomplissent chaque chose. Quand elles ont mangé le miel vert, elles disent la vérité. Mais quand elles sont privées de la douce nourriture des dieux, elles tentent de conduire hors du chemin. Je te les donne, interroge-les avec soin : si quelque mortel connu de toi te rencontre, il pourra en croire ton oracle.

Hymnes homériques, « à Hermès », vers 534-567

📖 *Pour plus de sûreté, le roi Crésus menacé par les Perses recourt à une étude comparative.*

Le roi Crésus interrogea les oracles de Grèce et de Libye, il envoya des ambassades séparées à Delphes et Dodone, d'autres aux sanctuaires d'Amphiaraos et Trophonios, d'autres à Milet chez les Branchides. (…) Son intention était de tester la science de chaque oracle, de sorte que, s'ils se trouvaient dire vrai, il pourrait y envoyer une nouvelle ambassade afin de savoir s'il pouvait entreprendre une expédition contre les Perses.

Hérodote, *Histoires*, Livre I, 46

📖 *A l'époque romaine, l'oracle de Delphes est plus ou moins délaissé. Est-ce mauvais signe ?*

Parce que l'oracle de Delphes est maintenant quelque peu déchu de sa gloire, parce que les réponses de la Pythie ne s'accordent plus aussi bien avec les événements réels, on doit juger qu'il n'aurait pas eu la réputation dont il a joui s'il n'avait été véridique au plus haut point. Il se peut que cette force émanée de la terre qui agitait divinement l'âme de la Pythie se soit épuisée à la longue comme il arrive que les cours d'eau tarissent et disparaissent ou comme nous les voyons abandonner leur lit et suivre un autre cours. Mais qu'il en soit comme tu voudras, c'est une grosse question : je maintiens qu'à moins de renverser toute l'histoire, on ne peut nier que pendant des siècles cet oracle a dit la vérité.

Cicéron, *De la divination*, I, 19

📖 *Plutarque, longtemps prêtre à Delphes, propose une explication rationaliste de l'inspiration oraculaire.*

C'est la terre qui suscite chez les hommes de nombreux états particuliers, les uns extatiques, maladifs ou mortels, les autres sains, utiles et salutaires, comme cela apparaît clairement à ceux qui en font l'expérience, mais l'effluve ou le souffle divinatoire est le plus divin et le plus saint, qu'il se propage soit directement par l'air, soit par l'intermédiaire d'un liquide. En se communiquant au corps, il suscite dans l'âme un état étrange : on ne peut en définir nettement le caractère propre, mais on peut avancer plusieurs hypothèses rationnelles. Il est

probable que ce fluide, par la chaleur et la dilatation qu'il produit, ouvre certains pores qui donnent entrée aux images de l'avenir, à la façon des vapeurs du vin qui, lorsqu'elles montent à la tête, provoquent dans l'âme de nombreux mouvements et révèlent des pensées tenues jusque-là dissimulées et secrètes […]. L'âme alors échauffée et brûlante repousse loin d'elle cette réserve que la prudence humaine inspire fréquemment de façon à écarter ou à éteindre l'enthousiasme.

Plutarque, *Sur la disparition des oracles*, 432 d-e

📖 *Le théologien chrétien, saint Augustin, juge démoniaques les pratiques divinatoires.*

Dans ces sortes de sciences on ne saurait trop craindre ni trop éviter toute société avec les démons, car de concert avec leur chef, ils ne cherchent qu'à nous fermer la voie du retour à la patrie. Mais ce n'est pas seulement aux astres, que Dieu a créés et placés chacun à son rang, que les hommes ont emprunté tant de fausses conjectures : ils en ont tiré des différentes productions de la nature, de tous les événements déterminés par l'action de la Providence divine. Ils les ont consignées dans leurs écrits, comme des règles infaillibles, dès qu'ils étaient témoins d'un phénomène extraordinaire, comme quand une mule était devenue féconde, ou qu'un corps quelconque avait été frappé de la foudre. Ainsi en est-il de ces signes dont on se sert pour lier un commerce funeste avec les démons : leur seule valeur est celle que leur attribuent ceux qui les observent. La manière dont agissent les augures en est une preuve manifeste ; car, avant l'observation comme après la découverte de leurs signes, ils ne s'arrêtent nullement à considérer le vol des oiseaux ni à écouter leurs cris : quelle signification en effet peut-on y trouver, sinon celle qu'il plaît à l'observateur d'y attacher ?

Augustin, *De la doctrine chrétienne*, Livre II, 23-24

Rêves, songes, visions

Les Anciens n’ignorent pas que les rêves du dormeur traduisent ses malaises physiques et trahissent ses tourments psychiques. Les médecins des écoles hippocratiques s’en servent pour leurs diagnostics. On sait voir dans les rêves la marque d’obsessions, de peurs ou de désirs profonds. Jocaste tâche ainsi de rassurer Œdipe en lui expliquant que souvent les garçons, dans leurs rêves, s’unissent à leur mère, sans que cela se produise dans la réalité.

Mais ils considèrent aussi le rêve comme un message envoyé par une puissance surnaturelle. Le corps, une fois endormi, libère l’âme des liens terrestres de sorte qu’elle peut communiquer avec le divin ou l’au-delà. « Dans le sommeil, l’âme mortelle est tout éclairée d’yeux, à qui le don de voir est refusé quand vient le jour », explique Eschyle. Le songe n’a rien d’un égarement, il demande clarté d’esprit et pureté du corps ; un jeûne, ou pour le moins un régime assez ascétique, s’impose ainsi pour les rites d’*incubation*. Alors les dieux guérisseurs, Asclépios surtout, mais aussi Amphiaraos ou Pan, peuvent se manifester en personne aux fidèles endormis sous le portique d’incubation et leur indiquer la voie de la guérison.

Les dieux ou les morts apparaissent aux vivants pour les avertir ou les guider ; ces visions orientent

de façon décisive les actions des personnages. L'ombre de Patrocle réclame à Achille un enterrement rituel, et l'obtient. Athéna conduit Nausicaa vers Ulysse. Les rêves prémonitoires rassurent ou alertent : Pénélope est avertie du retour vengeur d'Ulysse, Hécube enceinte de Pâris rêve qu'elle accouche d'une torche… Des légendes habilement construites utilisent les croyances établies : Olympias, dit-on, a rêvé que la foudre la frappait la nuit où elle a conçu Alexandre, preuve manifeste de l'origine divine du souverain !

Les songes peuvent dire la vérité ou induire en erreur : deux portes permettent leur passage, l'une de corne réservée aux songes véridiques, l'autre d'ivoire pour les mensongers. Le rêve demande à être lu et interprété. Les devins savent en déchiffrer la signification. Hécube demande aux devins Cassandre ou Hélénos, ses enfants, d'élucider le cauchemar qui la hante : « J'ai vu une biche à la robe tachetée, sous la griffe sanglante d'un loup qui l'égorgeait, arrachée à mes genoux impitoyablement. » Dans la vie quotidienne, Grecs et Romains consultent les livres qui donnent la clé des songes, ou des « spécialistes » en *oneiromancie*, « la divination par les songes », plus ou moins charlatans.

📖 *Iphigénie a été sauvée de la mort par Artémis et emmenée dans la lointaine Tauride où elle est la prêtresse d'un culte sanglant : elle doit sacrifier tous les étrangers qui accostent.*

IPHIGÉNIE. – Il m'a semblé, pendant mon sommeil, qu'ayant quitté ce pays, j'habitais à Argos, et je dormais parmi les femmes qui me servaient : tout à coup la terre s'ébranle, je fuis, et à peine dehors, je vois le faîte du palais s'écrouler, et toute la toiture s'affaisser jusqu'à terre. De la maison de mon père, une seule colonne restait debout. De son chapiteau descendait une blonde chevelure et sortait une voix humaine. Et moi, fidèle à ma mission meurtrière, je l'arrosais d'eau en pleurant, comme une victime vouée à la mort. Or, voici l'interprétation de mon songe : Oreste est mort, c'est son sacrifice que j'ai commencé. En effet, les enfants mâles sont les colonnes des familles, et la mort frappe ceux que mes ablutions ont atteints. Je ne puis appliquer ce songe à d'autres amis.

Euripide, *Iphigénie en Tauride*, vers 44-59

📖 *Un tableau vu dans le sanctuaire du héros Amphiaraos.*

Voici le sanctuaire où médite Amphiaraos, l'antre sacré et mystérieux. Là se tient la Vérité en robe blanche ; et là aussi les portes des songes. Car, pour consulter l'oracle, il faut dormir. Le Rêve lui-même est représenté avec un visage paisible ; il porte une robe blanche sur une noire parce que, à mon avis, il apparaît la nuit et le jour. Il porte une corne dans les mains pour montrer qu'il introduit les songes par la porte de vérité.

Philostrate, *Galerie de tableaux*, I, 27

📖 *Pénélope, privée de son mari Ulysse depuis des années, harcelée par des prétendants cupides, demande l'explication de son rêve au mendiant qui est son hôte, et dont elle ignore la véritable identité.*

– Ecoute mon rêve, et interprète-le pour moi. Vingt oies, sortant de l'eau, mangent du blé dans ma demeure, et je les regarde, joyeuse. Et voici qu'un grand aigle au bec recourbé, descendu d'une haute montagne, tombe sur leurs cous et les tue. Et elles restent toutes abattues tandis que l'aigle s'élève dans l'éther divin. Et je pleure et je gémis dans mon songe : et les Achéennes aux beaux cheveux se

réunissent autour de moi qui gémis amèrement parce que l'aigle a tué mes oies. Mais voici qu'il redescend sur le faîte de la demeure, et il me dit avec une voix humaine : « Rassure-toi, fille de l'illustre Icarios ; ceci n'est point un songe, mais une chose heureuse qui s'accomplira. Les oies sont les prétendants, et moi, qui semble un aigle, je suis ton mari revenu pour infliger une mort honteuse à tous. » Il parle ainsi, et le sommeil me quitte, et, les cherchant des yeux, je vois mes oies qui mangent le blé dans le bassin comme auparavant.

L'astucieux Ulysse lui dit :

– O femme, personne ne pourrait expliquer ce songe autrement ; et certes, Ulysse lui-même t'a dit comment il s'accomplira. La perte des prétendants est manifeste, aucun d'entre eux n'évitera les Kères et la mort.

La sage Pénélope lui répondit :

– Etranger, certes, les songes sont difficiles à expliquer, et tous ne s'accomplissent point pour les hommes. Les songes sortent par deux portes, l'une de corne et l'autre d'ivoire. Ceux qui sortent de l'ivoire bien travaillé trompent par de vaines paroles qui ne s'accomplissent pas ; mais ceux qui sortent par la porte de corne polie disent la vérité aux hommes qui les voient.

Homère, *Odyssée*, Chant XIX, vers 535-553

📖 *Apollonios de Tyane prêche au roi de Babylone les vertus de la sobriété.*

– Ce n'est pas tout. L'art de lire l'avenir dans les songes, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus divin parmi les hommes, se découvre plus facilement à un esprit qui n'est pas troublé par les fumées du vin, mais qui les observe, et dans lequel il pénètre sans être intercepté par aucun nuage. Aussi les interprètes des songes ne se hasarderaient à expliquer aucune vision sans avoir demandé dans quelle circonstance elle est arrivée. Si elle est du matin, si elle est venue dans le sommeil qui accompagne l'aurore, ils l'interprètent, parce que l'âme, le vin une fois cuvé, est capable de concevoir des présages sérieux. Mais si elle est arrivée dans le premier sommeil ou au milieu de la nuit, alors que l'esprit est encore plongé et comme embourbé dans le vin, ils ne se

chargent pas de l’expliquer, et font bien. Mais les dieux mêmes pensent ainsi, et n’ont mis que dans les âmes sobres le don de voir l’avenir […].

Je pourrais citer plusieurs oracles célèbres chez les Grecs et les Barbares, dans lesquels le prêtre parle du haut de son trépied après avoir bu de l’eau et non du vin. Vous pouvez donc croire, ô roi, que je suis plein d’un esprit divin, moi et tous les buveurs d’eau : nous sommes possédés par les Nymphes, nous célébrons les mystères bachiques de la sobriété.

Philostrate, *Vie d’Apollonios de Tyane*, Livre II, 37

📖 *Le poète Eumolpe présente à ses amis la théorie matérialiste d’Epicure sur les rêves.*

– Ainsi vous saurez quel grand homme était cet Epicure qui, par des arguments si séduisants, a montré la vanité de toutes ces sottises. Ces songes qui se jouent de notre intelligence, leurs fantômes insaisissables ne viennent pas des sanctuaires des dieux, de l’éther, demeure des bienheureux : chacun se les crée à lui-même. Car, lorsque le sommeil nous couche, que la fatigue paralyse nos membres, notre esprit fonctionne. Tout ce que nous a montré la lumière du jour reparaît dans la nuit. Celui qui abat les citadelles par la guerre et déchaîne les flammes sur les villes infortunées, ne voit qu’armes, troupes en déroute, morts de rois, et plaines qu’inonde le sang, coulant à flots. Ceux qui font métier de plaider ne rêvent que code et forum, ils tremblent devant le tribunal qu’évoque leur imagination. L’avare enfouit ses richesses et, en creusant, trouve un nouveau trésor. Le chasseur bat les buissons avec ses chiens. Le marin qui craint le naufrage, arrache aux flots son navire en perdition ou s’y accroche désespéré. La courtisane écrit à son amant. La femme infidèle donne de l’argent au sien.

Pétrone, *Satiricon*, 104

📖 *Lucrèce, poète épicurien, considère visions et présages comme des illusions de l’ignorance.*

En ces temps primitifs, les mortels voyaient en imagination, même tout éveillés, d’incomparables figures de dieux, qui prenaient pendant leur sommeil une grandeur plus étonnante. Ils leur accordaient une vie

éternelle, parce que leur visage était sans cesse renouvelé, leur forme toujours intacte […]. Ils imaginaient aussi ces êtres les plus heureux de tous, parce que la crainte de la mort ne tourmentait aucun d'eux et aussi parce qu'ils les voyaient en songe exécuter beaucoup de merveilles qui ne leur coûtaient aucune peine. Et puis, ils observaient le système céleste, son ordre immuable et le retour périodique des saisons, mais sans pouvoir en pénétrer les causes. Leur seul recours était donc de tout abandonner aux dieux et d'admettre que tout est suspendu à un signe de leur tête. C'est dans le ciel qu'ils situèrent les demeures, les palais des dieux, parce que dans le ciel on voit le soleil et la lune accomplir leur révolution, parce que là sont la lune, le jour et la nuit et les graves astres nocturnes et les feux errants du ciel et les flammes volantes, les nuages, la rosée, les pluies, la neige, les vents, la foudre, la grêle et les grondements soudains et les menaçants murmures du tonnerre. O race malheureuse des hommes, qui attribuèrent aux dieux ces phénomènes et qui leur prêtaient des colères cruelles ! Que de gémissements il leur en a coûté, que de blessures pour nous, quelle source de larmes pour nos descendants !

Lucrèce, *De la nature des choses*, Livre V, vers 1169-1197

Présages, augures, haruspices : des signes à respecter

Tout phénomène un tant soit peu exceptionnel peut être un signe envoyé par les dieux. Les pluies diluviennes, les grêles destructrices, les orages puisque la foudre est envoyée par Zeus. Les étoiles filantes ou les comètes. Les séismes ou les éruptions. Les naissances de monstres présagent également des catastrophes. Les Grecs et les Romains les observent avec soin et en tiennent le plus grand compte dans

leurs décisions. Il vaut mieux renoncer promptement à un projet que les dieux semblent blâmer. Les Etrusques, spécialistes reconnus de la divination, *disciplina etrusca*, remplissent des listes qui énumèrent les présages avec leurs significations : les *libri fulgurales* recensent ainsi les phénomènes naturels en leur opposant les prodiges qui s'en écartent.

L'observation des oiseaux : leur vol et sa direction (la gauche est de mauvais augure), le comportement des animaux sacrés, est un moyen essentiel de prédiction. Romulus a donné l'exemple : il a fondé Rome et a régné sur la Ville plutôt que son jumeau Rémus, parce qu'il a obtenu des auspices favorables. Le consul P. Claudius Pulcher a subi une cruelle défaite à Drépane en 249 avant J.-C. après avoir méprisé le manque d'appétit des poulets sacrés ; « Qu'ils boivent, s'ils ne veulent pas manger », avait-il déclaré en les noyant. Fatale impiété. Des prêtres, les augures, sont spécifiquement chargés de l'interprétation des signes fournis par les oiseaux. D'autres, les haruspices, lors des sacrifices, examinent les entrailles des victimes, et déchiffrent les indications que peut fournir un foie trop gros, ou d'une couleur suspecte… Tagès est présenté par les Romains comme l'initiateur de l'haruspicine. Les

détails que donnent les historiens comme Tite-Live prouvent le formalisme et les précautions scrupuleuses des rites romains.

📖 PROMÉTHÉE. – Cette science aux aspects si variés, la divination, c'est moi encore qui l'ai fondée. Le premier, j'ai reconnu dans les songes les visions qui doivent s'accomplir, et j'ai expliqué aux hommes les révélations trop obscures pour eux. Les présages qu'on rencontre en chemin, le vol des rapaces aux serres recourbées, j'en ai défini exactement le sens, j'ai distingué ceux qui sont propices, ceux qui sont défavorables. J'ai expliqué les mœurs des oiseaux, ceux qui s'attirent ou se repoussent, avec quelles espèces ils s'assemblent. Je leur ai aussi appris à plaire aux dieux quand ils font un sacrifice : quel type d'entrailles et quelle couleur ils apprécient, comment doivent se présenter la bile et le foie. En brûlant le gras des reins et des cuisses, j'ai initié les hommes à l'art difficile de la divination, je leur ai révélé les présages du feu, qui, autrefois, étaient obscurs

Eschyle, *Prométhée enchaîné,* vers 484-499

📖 *Le vieil Œdipe s'est réfugié à Colone, sous la protection du roi d'Athènes, Thésée. Il sait que le lieu qui accueillera son tombeau sera béni des dieux, c'est ainsi qu'il veut récompenser Thésée de son hospitalité.*

THÉSÉE. – Quel motif vous fait encore pousser ces cris ? Car j'ai reconnu votre voix et celle de l'étranger. Est-ce la foudre de Zeus, ou la grêle qui tombe par torrents du sein de la nue? Ce sont des effets ordinaires, quand le dieu déchaîne les orages.

ŒDIPE. – Roi, ton arrivée comble mes vœux. Sans doute un dieu favorable a conduit tes pas.

THÉSÉE. – Fils de Laïos, qu'est-il donc arrivé ?

ŒDIPE. – Je touche au terme de ma vie, et je veux, avant de mourir, remplir mes promesses envers toi et envers cette ville.

THÉSÉE. – Et pour quelle raison attends-tu la mort ?

ŒDIPE. – Les dieux eux-mêmes me l'annoncent par des signes qui ne trompent jamais

THÉSÉE. – Quels sont, ô vieillard, ces présages certains ?

ŒDIPE. – Ces tonnerres nombreux et prolongés, ces traits enflammés qui partent d'une main invincible.

THÉSÉE. – Je te crois : car je vois toutes tes prédictions s'accomplir. Parle, que dois-je faire ?

Sophocle, *Œdipe à Colone*, vers 1500-1517

📖 *Anchise hésite à quitter Troie avec son fils Enée. Il a demandé un signe aux dieux ; la tête de son petit-fils Ascagne se couronne alors d'une aigrette de feu. Sa décision est confirmée par un second signe.*

Le vieillard avait à peine prononcé ces paroles, que le tonnerre retentit soudain, sur la gauche, avec un grand fracas et qu'une étoile glisse du ciel à travers les ombres, traînant derrière elle un panache flamboyant. Nous la voyons passer par-dessus le toit, éclatante, puis aller se cacher, dans la forêt de l'Ida, en marquant la route. Elle laisse derrière elle un long sillon de lumière, et ses abords répandent au loin une fumée de soufre.

Virgile, *Enéide*, Livre II, vers 693-698

📖 *Créon a refusé d'enterrer son neveu Polynice et condamné à mort sa nièce Antigone, le devin Tirésias vient le prévenir que ses décisions n'ont pas l'aval des dieux.*

TIRÉSIAS. – Ecoute bien les signes que mon art a observés. Tandis que j'étais assis sur mon antique siège augural, j'ai entendu un piaillement confus d'oiseaux furieux qui poussaient des cris sauvages et aigus. Ils se déchiraient l'un l'autre de leurs serres meurtrières. Le battement de leurs ailes était sans équivoque. C'est pourquoi, épouvanté, je consultai les victimes sur les autels allumés. Mais le feu ne voulait pas brûler les chairs ; la graisse des cuisses fondait, absorbée par la cendre, fumait et pétillait. Le foie éclata, les os des cuisses apparurent, nus, ruisselant de graisse. Voilà ce qu'a vu cet enfant qui me guide, moi qui guide les autres. Ce sacrifice était vain, le présage en est funeste. C'est à cause de ta décision que la ville subit ces maux. En effet, tous les autels et tous les foyers sont jonchés des morceaux arrachés par les chiens et les oiseaux qui dévorent le cadavre du misérable fils d'Œdipe. Aussi les dieux refusent-ils nos prières et nos

sacrifices ; aussi les oiseaux, repus du sang gras d'un cadavre humain, ne lancent-ils plus de cri augural. Donc, fils, songes-y. Il arrive à tous de commettre des fautes ; mais […] s'y obstiner est preuve de sottise. Pardonne à un mort, ne frappe pas un cadavre. Quelle vaillance y a-t-il à tuer un mort ? Mon conseil est bienveillant. Il est bon d'écouter un conseiller, quand il enseigne ce qui est utile.

Sophocle, *Antigone*, vers 998-1032

📖 A l'origine Romulus, le père même de notre cité, a non seulement fondé la ville après avoir pris les auspices, mais a été lui-même suivant la tradition un augure éminent. Plus tard les rois qui lui ont succédé ont eu recours à l'art augural et, après leur expulsion, en toute occasion, qu'il s'agît de politique intérieure ou d'une entreprise militaire, on ne négligeait jamais de prendre les auspices. L'art des haruspices ayant paru avoir une grande importance, qu'il s'agît d'obtenir des présages et de bien conduire les affaires ou d'interpréter les prodiges et de prendre les mesures jugées en conséquence nécessaires, on en emprunta toutes les règles à l'Etrurie.

Cicéron, *De la divination*, Livre I, 2

📖 *Tite-Live rapporte les prodiges survenus en l'année 397. L'anecdote, assez nationaliste, prouve au passage que les devins étrusques valent bien les oracles grecs !*

Cependant on annonçait de nombreux prodiges. Mais la plupart furent reçus avec assez d'incrédulité et d'indifférence, soit parce qu'ils n'étaient appuyés que par un seul témoignage, soit parce que la guerre avec les Etrusques éloignait les haruspices capables d'en diriger l'expiation. Un seul attira l'attention générale : un lac, dans la forêt d'Albe, s'accrut et s'éleva à une hauteur extraordinaire, sans que l'on pût expliquer cet effet merveilleux, ni par l'abondance des pluies, ni par toute autre cause naturelle. Pour savoir ce que les dieux présageaient par ce prodige, on envoya des députés consulter l'oracle de Delphes. Mais un autre interprète avait été placé plus près du camp par les destins : un vieillard de Véies, au milieu des railleries échangées entre les sentinelles romaines et les gardes étrusques, chanta ces paroles d'un ton prophétique :

– Tant que les eaux du lac d’Albe n’auront point disparu, le Romain ne sera point maître de Véies.

On négligea d’abord ces paroles comme jetées au hasard, mais bientôt elles commencèrent à se répandre. […] Mené au général, le devin fut ensuite envoyé à Rome, au sénat. […]

Les livres des destins et la science étrusque enseignent que, lorsque les Romains auront épuisé le lac d’Albe, après une crue de ses eaux, la victoire leur sera donnée sur les Véiens. Jusque-là les dieux ne cesseront de protéger les remparts de Véies. Le vieillard indiqua quelles cérémonies devaient accompagner le détournement des eaux.

Mais son autorité ne parut ni assez importante ni assez sûre en si grave matière. Donc le sénat décida qu’on attendrait les députés et la réponse de l’oracle pythien. […] Lorsque les députés revinrent de Delphes, ils rapportèrent la réponse de l’oracle, identique à celle du devin prisonnier :

– Romain, garde-toi de retenir l’eau d’Albe dans le lac. Garde-toi de la laisser suivre son cours et s’écouler dans la mer. Fais-la passer à travers les champs qu’elle arrosera ; qu’elle s’épuise divisée en ruisseaux. Après cela, attaque hardiment les remparts ennemis, en te souvenant que les destins, qu’on te révèle ici, te promettent la fin de ce long siège et la ruine de cette ville. La guerre terminée, porte, vainqueur, un riche présent à mes temples. Et que les cérémonies sacrées de ton pays, que l’on a trop négligées, soient par toi rétablies dans les formes solennelles. […]

Dès ce moment, le devin prisonnier obtint une grande considération, et les tribuns militaires, Cornélius et Postumius, lui confièrent le soin d’expier le prodige d’Albe, et d’apaiser dûment les dieux.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre V, chapitres 15, 1-12 ; 16, 8-11 ; 17, 1-2

Orcus

Orcus est une divinité infernale dans les croyances populaires romaines venues des Etrusques. On le trouve représenté sous la forme d'un géant barbu et hirsute sur les parois des tombes étrusques : assimilé tantôt à Charun (Charon), tantôt à Pluton, que les Romains appellent aussi Dis (« le Riche »), il est considéré comme le dieu de la Mort ou même comme le séjour des morts dans son ensemble. Ainsi, l'expression « faire ses comptes avec Orcus » en latin signifie « se préparer à mourir ».

La figure terrifiante d'Orcus est à l'origine du nom et du type de l'ogre dans les contes de fées.

➲ Carte « Les Enfers d'après Virgile »

📖 *Mise à l'épreuve par Vénus, Psyché doit descendre aux Enfers chercher un peu de la poudre de beauté de Proserpine. Désespérée, la jeune fille veut se jeter du haut d'une tour, mais celle-ci se met à parler pour lui donner des conseils.*

– Ecoute-moi : Lacédémone, cette noble cité de l'Achaïe, n'est pas très éloignée d'ici : au voisinage de celle-ci, cherche le cap Ténare, caché dans des lieux écartés. Là se trouve le soupirail de Dis et par les portes béantes tu verras un chemin où nul pas n'a laissé sa trace. Quand tu auras traversé le seuil et que tu t'y seras engagée tu te dirigeras en droite ligne vers le palais d'Orcus en personne.

Apulée, *Métamorphoses*, Livre VI, 17, 4-18, 1-2

📖 *Guidé par la Sibylle, Enée a franchi la porte des Enfers.*

Ils allaient, obscurs, dans la nuit solitaire, traversant l'ombre et les demeures vides de Dis, le Riche, roi d'un royaume sans consistance : c'est ainsi qu'on marche dans les bois à la lueur incertaine d'une lune voilée, inquiétante et trompeuse, quand Jupiter a recouvert le ciel d'ombre et que la nuit noire a privé de couleur toutes choses. Devant le vestibule lui-même, à l'entrée du passage étroit d'Orcus, les Pleurs du deuil et les Soucis vengeurs ont installé leur lit.

Virgile, *Enéide*, Livre VI, vers 268-274

📖 On ignore en effet la nature de l'âme. Naît-elle avec le corps ou s'y glisse-t-elle à la naissance ? Périt-elle en même temps que nous, dissoute par la mort ? Hante-t-elle les ténèbres d'Orcus et ses marais désolés ou bien se glisse-t-elle dans le corps d'autres créatures ? […] Tous les phénomènes étranges associés au lac Averne s'accomplissent naturellement et les causes n'en sont pas mystérieuses : il ne faut pas croire que la porte d'Orcus s'ouvre dans cette région ni que par là les dieux Mânes attirent les âmes pour les faire descendre aux Enfers, sur les bords de l'Achéron.

Lucrèce, *De la nature des choses*, Livre I, vers 112-116 et Livre VI, vers 760-764

Oreste

Fils d'Agamemnon, roi d'Argos et de Mycènes, et de Clytemnestre, il est le frère d'Iphigénie et d'Electre. Instrument ultime de la malédiction ancestrale qui pèse sur la famille des Atrides, il est le jouet d'un destin tragique dont il est la victime plus que l'acteur véritable.

Encore enfant à la mort de son père assassiné à son retour de Troie par Clytemnestre et son amant Egisthe, il échappe à la mort grâce à Electre qui le confie à un oncle roi en Phocide, Strophios. Ce dernier l'élève avec son propre fils Pylade : ainsi se noue une amitié légendaire qui rend les deux jeunes gens inséparables.

Sept ans plus tard, parvenu à l'âge d'homme, Oreste consulte l'oracle de Delphes : il se voit désigné par Apollon pour revenir à Mycènes venger le meurtre de son père. Electre, demeurée chaste et farouche, reconnaît son frère venu comme elle se recueillir sur la tombe de leur père. Ensemble ils mettent la vengeance à exécution. Mais si Oreste n'hésite pas à tuer Egisthe, devant sa mère qui le supplie de l'épargner, il mesure l'horreur du geste à accomplir ; c'est guidé par sa sœur, dont la haine

l’excite à frapper, qu’il finit par exécuter le dernier acte de la malédiction familiale : le matricide.

Saisi de folie, Oreste est désormais poursuivi par les implacables Erinyes, monstrueuses personnifications de la vengeance divine et du remords qui châtient tout particulièrement les fautes contre la famille. Malgré la purification rituelle, accordée par Apollon à Delphes, et un long exil, il n’est délivré de ces « chiennes-serpents » que sur l’intervention d’Athéna, grâce à la sentence du premier tribunal humain instauré sur l’Aréopage.

Mais, pour être définitivement purifié, Oreste doit encore se rendre en Tauride sur l’ordre d’Apollon, afin de ramener la statue d’Artémis qui fait l’objet d’un culte barbare dans ce lointain pays. Dès qu’ils accostent aux confins du Pont-Euxin, Oreste et son inséparable Pylade sont faits prisonniers car tous les étrangers sont promis en sacrifice humain à la déesse chasseresse. Or la prêtresse chargée de la sanglante cérémonie n’est autre que la propre sœur d’Oreste, Iphigénie, elle-même autrefois vouée au sacrifice et sauvée par Artémis. La jeune fille reconnaît son frère et son ami, les aide à s’emparer de la statue, et s’enfuit avec eux vers la Grèce.

De retour dans son royaume, Oreste décide de se rendre à la cour de Néoptolème pour enlever l’épouse

de celui-ci, sa cousine Hermione, fille de Ménélas, qui lui avait été donnée comme fiancée avant la guerre de Troie. Certaines légendes racontent qu'il se débarrasse de son rival en provoquant à Delphes une émeute où Néoptolème trouve la mort. Oreste épouse Hermione, qui lui donne un fils. Roi de Mycènes et d'Argos, il règne aussi sur Sparte comme successeur de Ménélas. Peu de temps avant sa mort, la peste ravage son royaume ; pour y mettre fin, les dieux réclament la restauration des villes détruites en Asie pendant la guerre de Troie et le rétablissement des cultes qui leur étaient rendus. Aussi Oreste envoie-t-il des colonies de bâtisseurs en Asie Mineure pour assurer cette reconstruction. Mort très âgé, à quatre-vingt-dix ans, selon la légende, il est entouré d'honneurs divins et enterré à Tégée en Arcadie.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 *Le vieux Nestor raconte le retour des chefs grecs après la prise de Troie.*

Quant à l'aîné des Atrides, malgré la distance des lieux, vous avez sans doute appris par la renommée son retour dans son royaume, et les pièges d'Egisthe qui le firent indignement périr ; mais le scélérat a payé chèrement ce forfait. Heureux qui laisse dans son fils un vengeur ! Celui d'Agamemnon a puni le perfide assassin qui lui ravit un père si illustre. […]

Enfin vient d'Athènes la vengeance : Oreste reparaît ; il purge la terre du perfide assassin qui lui ravit un père illustre ; et honorant de

funérailles une mère abhorrée et le plus lâche des hommes, il donne le festin public qui en termine la pompe.

Homère, *Odyssée*, Chant III, vers 193-198 et 305-308

📖 *Oreste s'apprête à tuer sa mère.*

ORESTE. – Toi, je te cherchais. L'autre, il a son compte.

CLYTEMNESTRE. – Malheur à moi ! Tu es mort, très cher Egisthe !

ORESTE. – Tu l'aimes ? Eh bien, tu coucheras avec lui, dans la même tombe. Que tu ne le trahisses pas une fois mort.

CLYTEMNESTRE. – Retiens ta main, ô mon enfant ! Respecte le sein où tu as tant de fois dormi et où de tes lèvres tu as sucé le lait nourrissant !

ORESTE. – Pylade ! que ferai-je ? Je crains de tuer ma mère…

PYLADE. – Et que fais-tu des oracles d'Apollon Loxias, rendus à Pythô, et de tes promesses sacrées ? Mieux vaut avoir tous les hommes pour ennemis plutôt que les dieux.

ORESTE. – Tes paroles sont les plus fortes et ton conseil est bon. *(A Clytemnestre.)* Toi, suis-moi ! Je veux te tuer auprès de cet homme. Pendant sa vie, par toi il l'a emporté sur mon père ; morte, couche-toi avec cet homme que tu aimes, tandis que tu détestais celui que tu devais aimer.

Eschyle, *Les Choéphores*, vers 892-907

📖 *Electre décrit l'état de son frère après les meurtres d'Egisthe et de Clytemnestre.*

ELECTRE. – Le mal dévorant ronge le misérable Oreste. Tombé sur son lit, il gît prostré. Le sang maternel le poursuit et le met en délire. Je crains de nommer les déesses, les Bienveillantes, qui le terrifient. Ce jour est le sixième depuis que ma mère a été égorgée et que son cadavre a été purifié par le feu. Et, pendant ces jours-ci, Oreste n'a pris aucune nourriture et n'a point baigné son corps ; mais, enveloppé de ses vêtements, quand son corps est soulagé de son mal, recouvrant l'esprit, il pleure, et, quelquefois, rapide, il saute de son lit, comme un cheval hors du joug.

Euripide, *Oreste*, vers 35-44

📖 *Réfugié à Athènes, Oreste se présente à Athéna.*

ORESTE. – Souveraine Athéna, avant tout je dissiperai le grand souci que révèlent tes dernières paroles. Je ne suis pas un suppliant qui n'a rien expié ; et ma main n'a point souillé ton image. Je t'en donnerai une grande preuve. C'est la loi que tout homme souillé d'un meurtre restera muet jusqu'à ce que le sang d'un jeune animal l'ait purifié. De cette façon, depuis longtemps je me suis purifié en d'autres lieux par le sang des victimes et les eaux lustrales. Donc, tu ne dois plus avoir ce souci. Pour ma race, tu sauras promptement quelle elle est. Je suis Argien, et tu connais bien mon père, Agamemnon, le chef de la flotte des Achéens, grâce auquel tu as renversé la ville de Troie. De retour dans sa demeure, il est mort, non avec gloire, car ma mère, ayant tendu des embûches, l'a tué après l'avoir enveloppé dans un filet. Elle l'a tué dans un bain, ainsi qu'elle l'a avoué. Moi, étant revenu d'exil, après un long temps, j'ai tué celle qui m'avait conçu, je ne le nie pas, la châtiant ainsi du meurtre de mon père très cher. Mais Apollon Loxias est de moitié avec moi dans le crime, m'ayant annoncé que je serais accablé de maux si je ne vengeais la mort de mon père sur les coupables. Pour toi, que j'aie bien ou mal fait, juge ma cause. Je me soumettrai à tout ce que tu auras décidé.

Eschyle, *Les Euménides*, vers 443-469

Orion

Fils de Poséidon et d’Euryale, ou issu de la Terre fécondée par l’urine de Zeus, de Poséidon et d’Hermès réunis, Orion est le plus fort et le plus beau des géants. C’est un chasseur d’une habileté légendaire, qui se dit capable de tuer n’importe quel animal.

Né en Béotie, il épouse Sidé qui lui donne deux filles. Mais sa femme, trop fière de sa beauté, ose se comparer à Héra, qui l’expédie aux Enfers. Veuf, Orion part à Chios et y tombe amoureux de Mérope, la fille du roi Œnopion. Celui-ci lui promet la main de sa fille s’il débarrasse l’île de toutes les bêtes féroces qui y pullulent. Orion s’empresse de les exterminer et en offre les dépouilles à sa bien-aimée. Mais le mariage tardant et le vin aidant, un soir d’ivresse, il force la porte de la princesse. Œnopion, avec l’aide des Satyres, lui crève les yeux pour le punir.

Comme un oracle dit qu’il recouvrera la vue s’il expose ses yeux au soleil levant, Orion marche sur le fond de la mer jusqu’à l’île de Lemnos. Guidé par le bruit des marteaux, il arrive chez Héphaïstos. Puis, avec l’aide de l’un des forgerons, il marche vers l’est.

C’est ainsi qu’il retrouve la vue. Aussitôt il retourne à Chios se venger. Mais Œnopion se cache dans une casemate de bronze souterraine.

Orion continue son chemin jusqu’à Délos ou jusqu’en Crète. Là, il devient le compagnon de chasse d’Artémis. Au début, tout se passe bien, puis survient un incident. Il existe différentes versions du mythe, la seule constante est l’apothéose d’Orion sous forme de constellation.

Dans la première version, le beau géant attire l’œil d’Eos qui l’enlève par amour ; mais les dieux lui refusent le droit de choisir un mortel comme amant. Sur leur ordre, Artémis le tue d’une flèche. Dans une autre version, Orion devient un peu trop pressant, il tente même d’embrasser Artémis, ou il viole une de ses suivantes. Soit la vierge farouche elle-même envoie un scorpion le piquer. Soit Apollon fait chasser Orion par un scorpion, puis il montre à Artémis un point au loin dans la mer et la provoque en lui disant qu’elle n’arrivera pas à l’atteindre. Elle tire, touche sa cible : c’est la tête d’Orion dépassant des flots. Enfin, dans une dernière version, le chasseur se vante de pouvoir exterminer tous les fauves de la terre et c’est Gaia ou Héra qui envoie un gigantesque scorpion le tuer.

Orion et le scorpion sont transformés par les dieux en constellations. Leur position sur l’écliptique est telle que l’un disparaît quand l’autre apparaît. Il est probable que le récit des aventures d’Orion ait servi, dans des temps très anciens, à mémoriser la position des étoiles en fonction des saisons et à guider les navigateurs.

📖 Jupiter et son frère, qui règne sur la mer immense, ainsi que Mercure, se promenaient ensemble. C’était l’heure où l’on rentre les charrues le soc relevé, et où l’agneau se penche pour boire le lait de la brebis rassasiée. Le vieil Hyrieus, qui cultivait un petit champ, se trouvait justement devant son humble chaumière, quand il les aperçut et leur dit :

– La route est longue, et il ne reste plus beaucoup de jour ; ma porte est toujours ouverte aux étrangers.

[…] Ils acceptent son invitation, sans révéler qu’ils sont des dieux. Ils entrent dans la cabane du vieillard, sale et noircie par la fumée. Un peu de feu couvait sous une bûche de la veille. Le vieux, un genou à terre, ravive les flammes en soufflant, apporte des bûches, qu’il débite en petit bois. Il y avait deux marmites : la plus petite contenait des fèves, l’autre du chou, toutes deux mijotent sous le couvercle. En attendant, le vieillard offre du vin rouge d’une main tremblante. Le dieu de la mer accepte la première coupe, la vide et dit :

– Donnes-en à Jupiter maintenant, c’est son tour !

Au nom de Jupiter, le vieux devient livide. Quand il a retrouvé ses esprits, il tue le bœuf qui lui servait à labourer son petit champ et le fait griller sur un grand feu ; il apporte du vin vieux, qu’il avait transvasé dans les premières années de sa jeunesse et conservé dans une jarre noircie par la fumée. Sans attendre, les dieux s’étendent sur des couchettes assez basses, recouvertes d’une toile bourrée d’herbes de rivière. Voici les plats du festin, voici la liqueur de Bacchus, et la table resplendit ; le cratère était de terre rouge, les coupes de bois de hêtre. Jupiter dit :

– Si tu as un désir, fais un vœu, il se réalisera intégralement.

Le placide vieillard répondit :

– J'ai eu une épouse chérie, que j'ai aimée dans ma jeunesse ; maintenant, elle a disparu. Où est-elle, demandez-vous ? Dans une urne. Je lui ai fait un serment, – vous avez été pris à témoin, – je lui ai promis que je n'aurai pas d'autre épouse. Je l'ai promis, et je tiens parole. Mais en réalité, j'ai des désirs contradictoires : sans être époux, je veux être père.

Tous avaient approuvé d'un signe de tête. Tous s'étaient placés près de la peau du bœuf et… ce serait inconvenant d'en dire davantage. Ensuite, ils recouvrirent de terre les taches humides. Dix mois passèrent et un enfant naquit. Hyrieus l'appela Urion, vu la façon dont il fut conçu ; l'initiale du nom a perdu son ancienne prononciation.

L'enfant grandit énormément. Diane la Délienne le prit pour compagnon ; il fut le gardien de la déesse, son garde du corps jusqu'au jour où des paroles imprudentes suscitèrent la colère des dieux. Il dit :

– Il n'y a pas de bête sauvage que je ne puisse vaincre.

Terre envoya un scorpion, qui tenta de planter son dard recourbé dans la chair de la déesse mère de jumeaux. Orion s'interposa ; Latone l'ajouta aux astres brillants en disant :

– Reçois cette récompense pour tes services.

Ovide, *Fastes*, Livre I, vers 495-544

📖 Dieux, vous êtes cruels, et extraordinairement jaloux ! Vous n'acceptez pas qu'une déesse s'unisse à un mortel sans se cacher si elle veut coucher avec celui qu'elle aime. Ainsi quand Aurore aux doigts de rose choisit Orion, vous, dieux qui ne vous privez d'aucun plaisir, vous vous êtes fâchés, et il a fallu que la chaste Artémis au trône d'or le fasse mourir à coups de flèches en Ortygie.

Homère, *Odyssée*, Chant V, vers 118-124

📖 Hésiode dit qu’Orion était le fils de Poséidon et d’Euryale fille de Minos, et qu’il avait le don de marcher sur la mer comme sur la terre. En visite à Chio, il abusa de Mérope, fille d’Œnopion, pendant qu’il était ivre. Œnopion, de colère, lui arracha les yeux et le chassa de l’île. Orion réussit à trouver Héphaïstos à Lemnos. Le dieu compatissant lui donna un de ses esclaves pour le conduire. Orion le prit sur ses épaules, pour qu’il puisse mieux voir sa route. Ainsi il put se diriger vers l’orient, et il rencontra le Soleil qui lui rendit la vue. Alors il retourna sur ses pas pour se venger d’Œnopion, mais ses gens le cachèrent sous terre.

Renonçant à le retrouver, il alla en Crète, où il se livra au plaisir de la chasse avec Artémis et Léto. Il se vantait de vouloir exterminer toutes les bêtes sauvages. La Terre indignée envoie contre lui un scorpion géant. Piqué, Orion meurt. Mais, à la prière d’Artémis et de Léto, Zeus le place au ciel à cause de son courage, à côté du scorpion en souvenir de cet événement.

Certains disent qu’Orion avait aimé Artémis dans sa jeunesse. C’est elle qui l’aurait fait piquer par le scorpion pour le punir. Mais les dieux, par commisération, l’auraient mis au ciel avec cet animal, en souvenir de cette mort. Orion a trois étoiles obscures à la tête, une claire à chaque épaule, une au coude droit, une à la main droite, trois à la ceinture, trois obscures à son épée, une claire à chaque genou, et une claire également à chaque pied ; en tout, dix-sept étoiles.

Eratosthène, *Constellations*, XXXII, « Orion »

Orphée

Musicien et poète légendaire, Orphée apparaît dans un ensemble de récits relativement récents dans l'Antiquité. Son nom ne figure ni dans les poèmes homériques ni chez Hésiode, cependant il est déjà célèbre au VI^{e} siècle avant J.-C. : dès cette époque, en effet, circulent divers poèmes dont il serait l'auteur, ce qui, pour certains, serait la preuve d'une existence historiquement attestée.

D'après la tradition la plus répandue, Orphée est né en Thrace, une région au nord de la Grèce qui passe pour être habitée par des « sauvages » incultes et féroces. Sa mère est Calliope (« Belle voix » en grec), la plus prestigieuse des neuf Muses, filles de Zeus et de Mnémosyne (la Mémoire) : c'est la muse de la poésie épique et de l'éloquence, celle à qui s'adressent tous les grands poètes pour trouver l'inspiration au moment de chanter, comme l'aède Homère dès les premiers mots de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*.

Le père d'Orphée est Œagre, roi de Thrace, que les légendes représentent souvent comme un dieu-fleuve. Si Orphée est parfois désigné comme « fils d'Apollon », cette filiation demeure symbolique : en

tant que dieu de la musique et chef des Muses, auxquelles il est très souvent associé, Apollon est en effet le « père spirituel » et le maître d'Orphée. C'est précisément Apollon qui offre à Orphée une lyre à sept cordes et les Muses qui lui enseignent l'art d'en jouer : élève exceptionnellement doué, l'apprenti ajoute deux cordes à sa lyre, obtenant ainsi le chiffre symbolique de neuf qui correspond au nombre des Muses.

Quand il chante en s'accompagnant de sa lyre, Orphée exerce une force si puissante qu'il enchante le monde dans son entier : il charme les hommes, les animaux, les arbres et les rochers, les dieux et les monstres. Les oiseaux volent en bande au-dessus de sa tête, les fauves s'apprivoisent et même les poissons sortent de l'eau pour l'écouter. Descendu aux Enfers, il réussira grâce à son chant à apaiser Cerbère, à faire cesser les supplices perpétuels des condamnés, à émouvoir Hadès.

Comme un certain nombre d'autres héros, Orphée appartient à une génération antérieure à la guerre de Troie, celle des Argonautes : il aurait vécu à une époque où Héraclès accomplissait ses douze travaux, où Egée, père de Thésée, régnait à Athènes et Laomédon, père de Priam, à Troie. On attribuait à Orphée de nombreux voyages : il serait même allé

jusqu’en Egypte, d’où il aurait rapporté l’institution des mystères et la croyance dans une autre vie après la mort, donnant ainsi naissance au courant philosophique et religieux nommé « orphisme ». L’un de ces voyages, accompli avec les Argonautes, fait l’objet d’une tradition légendaire importante.

En effet, lorsque Jason constitue son équipe pour partir à la conquête de la Toison d’or, il décide d’engager Orphée, sur le conseil du Centaure Chiron : le poète « enchanteur » donnera la cadence aux rameurs et apaisera aussi bien les flots que les querelles entre marins. Orphée permet ainsi au navire Argo de franchir les terribles Symplégades, des écueils qui se refermaient sur les bateaux pour les broyer à l’entrée du Pont-Euxin ; il remplit les oreilles des Argonautes de son chant pour faire obstacle à celui des Sirènes.

A son retour de voyage, Orphée s’installe en Thrace parmi les sauvages Cicones et il épouse la Dryade EURYDICE, qui meurt peu après, piquée par un serpent. Accablé de chagrin, Orphée descend aux Enfers et obtient des dieux infernaux de ramener son épouse sur terre ; malheureusement, faute d’avoir respecté le contrat qui lui interdit de se retourner, il perd définitivement Eurydice.

Veuf inconsolable, Orphée connaît une fin tragique. Les traditions varient sur sa mort : le poète se serait suicidé ou bien aurait été foudroyé par Zeus pour avoir révélé aux mortels ses expériences de l'au-delà lors des mystères qu'il avait institués, mais la légende la plus répandue le montre victime d'une terrible vengeance féminine. En effet, devenu misogyne après la perte d'Eurydice, Orphée repousse l'amour de toutes les femmes, détourne les hommes du mariage et refuse de chanter dans les fêtes. Il est alors massacré sur la rive de l'Hèbre, un fleuve de Thrace, par une bande de femmes en furie, des Bacchantes, fidèles compagnes du dieu Bacchus-Dionysos : furieuses de se voir dédaignées, elles déchirent le corps du poète, dispersent ses membres et jettent sa tête dans le fleuve.

Ce sont les Muses qui recueillent pieusement les morceaux du corps d'Orphée pour les enterrer : un « tombeau d'Orphée » était supposé contenir ses restes au pied du mont Olympe. Quant à sa tête et à sa lyre, entraînées par le courant jusqu'à la mer, elles finissent par échouer sur la côte de l'île de Lesbos. Là, la tête du poète est ensevelie par les habitants qui lui rendent un culte : selon certaines traditions, sa bouche rendait des oracles pendant la guerre de Troie. Sa lyre, emportée au ciel par les Muses, y

devient une constellation. On dit aussi que c’est Zeus lui-même qui recueille la lyre d’Orphée et la place près de lui, au ciel, pour honorer la mémoire du musicien et assurer à jamais l’harmonie de l’univers.

On attribue à Orphée, en matière de religion, le même rôle qu’en musique et en poésie : il aurait donné aux hommes les rites de la divination, créé la magie, institué les cultes d’Apollon, de Dionysos et de tous les mystères en général. Ce dernier aspect a pris sans cesse plus d’importance tout au long de l’Antiquité. Il a fini par déterminer la naissance d’un courant religieux, l’orphisme, et d’une secte, les orphiques, qui eurent un immense succès dans tout le monde méditerranéen.

> 📖 Orphée sera le premier objet de mes chants, Orphée, fruit des amours d’Œagre et de Calliope, qui lui donna le jour près du mont Pimplée. Les rochers et les fleuves sont sensibles aux accents de sa voix, et les chênes de la Piérie, attirés par les doux sons de sa lyre, le suivent en foule sur le rivage de la Thrace, où ils attestent encore le pouvoir de son art enchanteur. Ce fut par les conseils de Chiron que Jason, le fils d’Aeson, reçut au nombre de ses compagnons le chantre divin qui régnait sur les Bistones. […]
>
> Le divin Orphée prit en main sa lyre et, mêlant à ses accords les doux accents de sa voix, il chanta comment la terre, le ciel et la mer, autrefois confondus ensemble, avaient été tirés de cet état funeste de chaos et de discorde […]. Orphée avait fini de chanter et chacun restait immobile. La tête avancée, l’oreille attentive, on l’écoutait encore, tant était vive l’impression que ses chants laissaient dans les âmes. […]
>
> Déjà on retire les câbles et on fait sur la mer des libations de vin. Jason détourne du rivage de sa patrie ses yeux baignés de larmes. De

même que des jeunes gens qui dansent au son de la lyre autour de l'autel d'Apollon, soit à Delphes, soit à Délos, ou sur les bords de l'Isménos, attentifs aux accords de l'instrument sacré, frappent en cadence la terre d'un pied léger, de même les compagnons de Jason qui manœuvrent sur l'Argo, frappent tous ensemble les flots de leurs longs avirons au son de la lyre d'Orphée. La mer est agitée, l'onde écume et frémit sous leurs puissants efforts, les armes étincellent aux rayons du soleil, de longs sillons blanchissants, semblables aux sentiers qu'on distingue à travers un champ couvert de verdure, marquent la trace du navire. Tous les dieux, attentifs à ce spectacle, voient avec complaisance du haut de l'Olympe voguer sur les flots les plus vaillants des héros issus de leur sang. […]

Lorsque le pilote Tiphys, qui dirigeait le navire eut levé le gouvernail avec adresse et prudence, les Argonautes sortirent du port ; alors ils dressèrent le mât, le fixèrent avec des câbles, déployèrent la voile et l'attachèrent par des cordages aux deux côtés du vaisseau. Elle fut aussitôt enflée par un vent frais qui, laissant reposer les bras des Argonautes, les porta bientôt au-delà du promontoire Tisée. Orphée célébrait alors sur sa lyre l'illustre fille de Zeus, Artémis, protectrice des vaisseaux, qui se plaît à parcourir ces rivages et veille sur la contrée d'Iolcos. Attirés par la douceur de ses chants, les monstres marins et les poissons eux-mêmes, sortant de leur retraite, s'élançaient tous ensemble à la surface de l'onde et suivaient en bondissant le vaisseau, comme on voit dans les campagnes des milliers de brebis revenir du pâturage en suivant les pas du berger qui joue sur son chalumeau un air champêtre.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant I,
vers 23-34, 494-515, 533-549, 559-579

📖 *Méditant sur le pouvoir de l'amour, un philosophe exalte la figure d'Alceste, qui, par amour pour son mari, a accepté de mourir à sa place. En comparaison, il juge sévèrement Orphée.*

Parmi tant de mortels, auteurs de tant de belles actions, on compterait aisément ceux dont les dieux ont rappelé l'âme du séjour d'Hadès ; ils rappelèrent pourtant celle d'Alceste par admiration pour son héroïsme : tant les dieux mêmes estiment le dévouement et la noble générosité qui viennent de l'amour ! Ce ne fut pas ainsi qu'ils traitèrent

Orphée, fils d'Œagre. Ils le renvoyèrent de l'Hadès sans qu'il eût obtenu ce qu'il voulait avoir. Au lieu de lui rendre la femme qu'il était venu demander, les dieux ne lui montrèrent que le fantôme de celle-ci. Comme un joueur de cithare qu'il était, Orphée leur apparut trop amolli pour avoir le courage de mourir pour celle qu'il aimait. Bien loin d'imiter Alceste, il essaya tous les moyens de descendre plein de vie aux Enfers. Voilà pourquoi les dieux le châtièrent et le condamnèrent à périr par des femmes.

Platon, *Le Banquet*, 179 c-d

📖 *Le roi et la reine des Enfers ont accordé leur grâce à Orphée : il peut ramener son épouse sur terre.*

Orphée a retrouvé Eurydice, mais c'est à une condition : il ne doit jeter les yeux derrière lui qu'au sortir des vallées de l'Averne ; sinon la grâce est révoquée et Eurydice perdue sans retour… Les époux suivent, au milieu d'un morne silence, un sentier raide, escarpé, ténébreux, noyé d'un épais brouillard. Ils n'étaient pas éloignés du but : ils touchaient à la surface de la terre, lorsque, redoutant qu'Eurydice lui échappe, impatient de la voir, Orphée tourne les yeux vers celle qu'il aime. Et aussitôt elle est entraînée en arrière. Elle tend les bras, elle voudrait qu'il la retienne, elle voudrait le retenir… mais la malheureuse ne saisit que de l'air sans consistance. C'en est fait ! elle meurt pour la seconde fois ; mais elle ne se plaint pas de son époux. Et de quoi se plaindrait-elle ? Il l'aimait. « Adieu ! » ce fut le dernier adieu, et à peine parvint-il aux oreilles d'Orphée : déjà l'abîme infernal a reconquis sa proie. Orphée demeure glacé. Perdre deux fois sa compagne ! Il est là, stupéfait […].

Orphée supplie ; il veut en vain repasser le fleuve. Le nocher le repousse. Et pourtant, sept jours entiers, couvert de poussière, sans toucher aux dons de Cérès, il reste assis sur la rive du fleuve, immobile, se nourrissant seulement du soin de son amour perdu, de la douleur de son cœur et de ses larmes.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre X, vers 50-75

📖 On raconte qu’Orphée pleura durant sept mois entiers après la perte d’Eurydice : au pied d’un rocher qui s’élevait dans les airs, sur la rive du Strymon désert, il charmait les tigres et entraînait les chênes avec son chant. Il était comme la plaintive Philomèle, qui, sous l’ombre d’un peuplier, gémit sur la perte de ses petits qu’un dur laboureur aux aguets a arrachés de leur nid, alors qu’ils n’avaient point encore de plumes : elle passe la nuit à pleurer et, posée sur une branche, elle recommence son chant lamentable, emplissant au loin l’espace de ses lamentations douloureuses. Ni Vénus, ni aucune promesse d’hymen ne purent fléchir le cœur d’Orphée : seul, errant à travers les glaces hyperboréennes, le Tanaïs neigeux et les guérets du Riphée que les frimas ne désertent jamais, il pleurait Eurydice perdue et les dons inutiles de Dis, le dieu des Enfers. Les mères des Cicones, voyant dans cet hommage une marque de mépris, déchirèrent le jeune homme au milieu des sacrifices offerts aux dieux et des orgies nocturnes de Bacchus : elles dispersèrent au loin dans les champs ses membres en lambeaux. Même alors, tandis que sa tête, arrachée de son cou blanc comme le marbre, roulait au milieu du gouffre, emportée par l’Hèbre, « Eurydice ! » appelaient encore sa voix et sa langue glacée, « Ah ! malheureuse Eurydice ! » criait-il tandis que sa vie fuyait, et, tout le long du fleuve, les rives répétaient en écho : « Eurydice ! »

Virgile, *Géorgiques*, Livre IV, vers 507-527

📖 *Les Bacchantes en fureur ont tué Orphée.*

C’est toi, Orphée, oui, toi, que les oiseaux attristés, que les bêtes féroces, les durs rochers, les forêts si souvent attirées par tes chants se mirent à pleurer. Les arbres dépouillèrent leur feuillage, et on dit que les fleuves grossirent de leurs propres larmes. Les Naïades et les Dryades se couvrirent de voiles funèbres et laissèrent flotter leurs cheveux en signe de deuil.

Les membres d’Orphée gisent sur le sol, dispersés çà et là. Toi, fleuve Hèbre, tu reçois sa tête et sa lyre, et, ô prodige ! tandis que le courant les entraîne, sa lyre fait entendre des plaintes, sa langue inanimée les murmure, et les échos du rivage y répondent. Déjà ces tristes débris ont quitté le fleuve et la mer les dépose à Méthymne, sur le rivage de Lesbos. Là, un serpent s’apprête à dévorer cette tête

abandonnée sur un sable étranger : il lèche ses cheveux couverts de gouttelettes d'eau de mer, et, la gueule ouverte, il va déchirer cette bouche harmonieuse. Mais enfin Apollon paraît, détourne la morsure et change en un dur rocher le serpent, dont la gueule s'arrête et se durcit telle quelle, béante.

L'ombre du chantre descend dans la demeure des morts : il reconnaît ces lieux qu'il a déjà visités ; dans les champs réservés aux âmes pieuses, il cherche, il trouve Eurydice et la serre passionnément dans ses bras. Là, tantôt les deux ombres s'unissent dans leur marche ; tantôt Orphée suit son épouse, tantôt il la précède, et il peut enfin se retourner sans crainte pour regarder son Eurydice.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XI, vers 44-66

Ouranos, le Ciel

▷ Uranus

Conçu par Gaia, Ouranos est la personnification de la voûte du ciel (*ouranos* en grec) qui « couvre » la terre, au sens le plus concret du terme : il la recouvre et la féconde, assurant ainsi l'union primordiale du masculin et du féminin dans la création.

De l'accouplement d'Ouranos et de Gaia naissent de nombreux enfants, monstrueux par leur forme ou leur taille, jusqu'au moment où Gaia, lassée de cette fécondité envahissante, monte les Titans, ses derniers fils, contre leur père. C'est Cronos, le plus jeune, qui met fin au règne d'Ouranos en le castrant puis en prenant sa place.

Du sexe tranché d'Ouranos tombé dans la mer ainsi que des gouttes de sperme et de sang tombées sur la terre qu'elles fécondent naissent d'une part Aphrodite, d'autre part les Géants et les Erinyes, selon la théogonie hésiodique. Certains mythographes imaginent que l'île des Phéaciens (Corfou) ne serait autre que la serpe de Cronos, lancée dans la mer où elle se serait enracinée en

gardant sa forme, et que les Phéaciens eux-mêmes seraient nés du sang d'Ouranos.

Dans la théogonie orphique, Ouranos et Gaia sont des enfants de Nyx, la Nuit, tandis qu'une tradition d'origine évhéméristе, rapportée par Diodore de Sicile, fait d'Ouranos le premier roi des Atlantes, un peuple habitant « sur les rives de l'Océan ». On trouve une autre interprétation, elle aussi de type évhéméristе, dans la cosmogonie phénicienne, rapportée par Eusèbe de Césarée, dont la conception remonterait au XIII^{e} siècle avant J.-C. : une série de générations se succèdent au pouvoir ; parmi elles, un couple habitant près de Byblos donne naissance à des enfants qui sont nommés Ciel et Terre.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Terre (*Gaia*), d'abord, enfanta un être égal à elle-même, Ciel étoilé (*Ouranos*), capable de la couvrir tout entière, qui devait offrir aux dieux bienheureux une demeure sûre à jamais.

Hésiode, *Théogonie,* vers 126-128

📖 Ouranos, le premier, gouverna le monde tout entier ; ayant épousé Gaia, il en eut d'abord ceux qu'on nomme « Les Cent bras » (*Hécatonchires*), Briarée, Gyès et Cottos : ils avaient chacun cent bras et cinquante têtes ; leur force et leur grandeur les rendaient invincibles. Après eux, d'Ouranos Gaia enfanta les Cyclopes, Argès, Brontès et Steropès, qui n'avaient chacun qu'un œil au milieu du front. Mais Ouranos enchaîna tous ses premiers enfants et les précipita dans le

Tartare, qui est un lieu ténébreux au fond des Enfers, aussi éloigné de la terre, que la terre est éloignée du ciel. Ouranos eut ensuite d'autres fils de Gaia, appelés Titans : Océan, Coéos, Hypérion, Crios, Japet et Cronos, le plus jeune de tous ; il eut aussi des filles, nommées Titanides : Téthys, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phœbé, Dioné et Théia.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre I, chapitre 1, 1-3

📖 *Résumant ce qu'il nomme la « théologie des Phéniciens », l'auteur chrétien arrive au couple qui a donné naissance à Ouranos.*

Naquit alors un certain Elioum, nommé « le Très-Haut », et une femme nommée Bèrouth ; ils habitaient aux environs de Byblos et ils donnèrent naissance à Epigée ou Autochtone, qu'ils appelèrent ensuite Ouranos : c'est de son nom qu'on donna celui d'*ouranos* (ciel) à l'élément qui est au-dessus de nous, en raison de sa beauté qui surpasse tout ; il eut une sœur, née des mêmes parents, qu'on appela Gè : c'est en raison de la beauté de cette femme que la terre (*gè* ou *gaia*) fut appelée du même nom. Leur père, le Très-Haut, ayant péri dans un combat contre des bêtes féroces, reçut les honneurs de l'apothéose : ses enfants l'honorèrent par des libations et des sacrifices. Ouranos ayant reçu le pouvoir de son père, épousa Gè, sa sœur, et il en eut quatre enfants : Elos, appelé aussi Cronos, Betylos, Dagon, appelé aussi Siton, et Atlas. Ouranos eut encore d'autres femmes une nombreuse progéniture. C'est pourquoi Gè, indignée et emportée par la jalousie, accabla Ouranus de reproches et ils se séparèrent. Cependant, Ouranos, qui l'avait quittée, la violait encore toutes les fois qu'il en avait le désir, puis, après l'avoir approchée, il s'éloignait d'elle de nouveau ; il essaya de faire périr les enfants qu'il avait eus d'elle, mais Gè s'étant environnée d'auxiliaires, repoussa souvent ses attentats. Cronos, parvenu à l'âge viril, résista à Ouranos, son père, pour venger l'outrage fait à sa mère. Il en vint aux prises avec Ouranos et le dépouilla du pouvoir dont il s'empara pour son propre compte. […] Après avoir exercé pendant trente-deux ans le pouvoir suprême, Elos, c'est-à-dire Cronos, ayant tendu des embûches à Ouranos, son père, dans un certain endroit placé au milieu de la terre, se saisit de sa personne et lui coupa les parties génitales, dans ce même endroit entouré de fontaines et de fleuves. C'est là qu'Ouranos fut honoré plus tard : son esprit se dissipa et le sang de ses blessures

s’écoula dans les fontaines et dans les eaux des fleuves ; on montre encore aujourd’hui l’endroit où se passa cet événement.

Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique*,
Livre I, chapitre 10

P

Pallas

Au genre masculin, le nom Pallas est porté par plusieurs personnages mythologiques, dont les principaux sont :

• Un fils du Titan Crios ; uni à Styx, il a des enfants qui représentent des abstractions morales selon la *Théogonie* d'Hésiode : Zèlos (Zèle), Nikè (Victoire), Kratos (Pouvoir) et Bia (Force).

• Un Géant ailé qui intervient dans la Gigantomachie ; la déesse Athéna le tue, l'écorche et renforce sa cuirasse ou son bouclier de sa peau velue, ce qui, selon certaines traditions, serait à l'origine de l'égide. Elle conserve aussi ses ailes pour s'en couvrir les épaules.

• Un fils de Pandion, roi d'Athènes ; frère cadet d'Egée et oncle de Thésée ; avec ses cinquante fils, appelés les Pallantides, il se révolte contre Thésée qu'il considère comme un usurpateur. Celui-ci les tue tous pour défendre son droit légitime au trône d'Athènes.

• Un compagnon d'Enée qui combat avec lui lors de son installation dans le Latium : fils d'Evandre, venu de la ville de Pallantion en Arcadie, il est l'éponyme du Palatin, l'une des sept collines de

Rome. Il est tué par Turnus, roi des Rutules, farouche adversaire d’Enée.

📖 Les Pallantides avaient toujours espéré qu’après la mort d’Egée, qu’ils voyaient sans enfants, ils lui succéderaient au trône d’Athènes. Mais lorsque Thésée en eut été déclaré l’héritier, ils ne purent supporter qu’Egée, simple fils adoptif de Pandion, qui ne tenait en rien à la famille des Erechthéides, non content d’avoir possédé le royaume, voulût encore le faire passer à Thésée, qui n’était lui-même qu’un étranger et un inconnu. Ils résolurent donc d’aller l’attaquer ; se partageant en deux bandes afin de charger les ennemis de deux côtés différents, les uns, sous la conduite de leur père, viennent à découvert du bourg de Sphettos, et les autres se mettent en embuscade dans le bourg de Gargettos. Ils avaient avec eux un héraut du bourg d’Hagnous, nommé Léos, qui découvrit à Thésée le dessein des Pallantides. Thésée, sans perdre un instant, tombe sur la troupe qui était en embuscade et la taille en pièces.

Plutarque, *Vie de Thésée*, chapitre 13

📖 *Le combat fait rage entre les troupes d’Enée qui vient d’arriver dans le Latium, et celles de Turnus.*

Pallas lance un javelot de toutes ses forces et tire du fourreau son épée flamboyante. Le trait vole, frappe l’endroit où le bouclier protège le haut de l’épaule de Turnus, se fraie un chemin à travers le bord du bouclier, mais finalement s’écarte du corps du grand guerrier, qu’elle ne fait qu’effleurer. Alors Turnus balance longuement une pique de bois dur munie d’une pointe de fer acéré, puis la lance contre Pallas en disant :

– Vois donc si mon trait ne pénètre pas mieux que le tien !

Il avait ainsi parlé. Et la pointe vibrante transperce en plein milieu toutes les couches de fer et de bronze du bouclier, toutes les peaux de taureau qui le recouvrent et l’entourent ; elle perfore alors l’épaisseur de la cuirasse et s’enfonce profondément dans la poitrine de Pallas. En vain, Pallas arrache le trait tout chaud de sa chair : son sang et saLibie vie s’échappent ensemble par la même voie. Il s’écroule sur sa blessure, ses armes tombant sur lui résonnent, et en expirant, il touche de sa

bouche en sang la terre ennemie. Turnus, debout au-dessus de lui, s’écrie :

– Arcadiens, souvenez-vous de mes paroles et rapportez-les à Evandre : je lui renvoie Pallas comme il a mérité de le revoir. Ce qu’il voudra, l’hommage d’un tombeau, la consolation d’une sépulture, je l’accorde généreusement. Il paiera assez cher son hospitalité à Enée !

Et, à ces mots, il écrase du pied gauche le corps sans vie.

Virgile, *Enéide*, Livre X, vers 474-496

Pallas, Palladion

Au genre féminin, le nom Pallas est porté comme une épithète rituelle par la déesse ATHÉNA : en effet, celle-ci est fréquemment révérée sous le nom de « Pallas Athéna » ou de « Pallas » seulement.

Selon une légende tardive, Athéna s'est attribué le nom d'une de ses amies d'enfance, Pallas, qu'elle regrette d'avoir tuée au cours d'une dispute. C'est en son honneur qu'elle aurait alors fabriqué le Palladion, une statue en bois aussi mystérieuse que sacrée : dotée de vertus magiques, celle-ci est tombée du ciel à Troie, où elle est vénérée depuis par les Troyens comme porte-bonheur. Or le devin Hélénos, frère jumeau de Cassandre, prédit que la ville ne pourrait être prise que si le Palladion était dérobé. C'est pourquoi Ulysse et DIOMÈDE montent une expédition nocturne pour rapporter la statue dans le camp des Grecs.

Par la suite, d'autres légendes intègrent le Palladion dans les récits des origines de Rome : Enée sauve la statue sacrée de l'incendie après la chute de Troie et la transporte avec les Pénates jusqu'en Italie. Ces reliques sacrées seront conservées dans le temple

de Vesta à Rome, où elles seront le gage de la sécurité et de la conservation de la cité.

📖 Ilos bâtit une ville et la nomma Ilion. Comme il avait prié Zeus de lui donner un signe de sa protection, il trouva le lendemain le Palladion, qui était tombé du ciel devant sa tente : c'était une statue de trois coudées de haut ; elle avait les pieds joints, tenait de la main droite une grande lance, une quenouille et un fuseau de la main gauche. Voici ce qu'on raconte sur l'origine du Palladion : après sa naissance, Athéna fut élevée chez Triton, le dieu du lac Tritonis en Lybie, qui avait une fille nommée Pallas ; elles jouaient toutes deux à des exercices militaires. Un jour elles se disputèrent et Pallas était prête à frapper Athéna, lorsque Zeus déploya son égide devant elle pour protéger sa fille. Effrayée, Pallas détourna les yeux : Athéna la frappa aussitôt et la fit tomber morte. La déesse, accablée de tristesse, fit une statue en bois exactement semblable à Pallas, lui mit sur la poitrine l'égide qui l'avait effrayée et, pour honorer sa mémoire, la plaça auprès de Zeus. Par la suite, Electra, fille d'Atlas, qui avait été séduite par Zeus, se réfugia auprès de cette statue, mais Zeus la précipita avec le Palladion dans le pays d'Ilion, où Ilos lui fit bâtir un temple et lui rendit les honneurs divins. Telle est, à ce qu'on dit, l'origine du Palladion.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre III, chapitre 12, 3

📖 Ilus, le petit-fils de Dardanus, venait de construire de nouveaux remparts ; l’Asie reconnaissait encore en lui un puissant souverain. On croit que, du haut des cieux, une image de la belliqueuse Pallas descendit sur les collines de la ville d’Ilion. Je voulus m’en assurer par mes yeux ; je vis le temple et le lieu où s’élevait la statue : c’est tout ce qui reste d’Ilion et c’est Rome qui possède Pallas. On a autrefois consulté ; caché au fond d’un bois épais, sa voix qui ne ment jamais a fait entendre cet oracle : « Conservez la déesse venue des cieux, et vous conserverez votre ville ; si elle est transférée dans un autre séjour, l’empire la suivra. » Ilus veille sur ce trésor : il le dépose et l’enferme en haut de la citadelle d’Ilion. Puis le soin de le garder passe à Laomédon, qui règne après Ilus, et à Priam ensuite, qui fut moins vigilant. Ainsi tu le voulais toi-même, ô déesse, depuis le jugement qui t’avait refusé le prix de la beauté. La statue fut enlevée, dit-on, soit par le petit-fils d’Adraste, soit par Ulysse si habile aux larcins, soit enfin par le pieux Enée, mais quelles que soient les mains qui l’ont dérobée, la statue appartient à Rome, elle est sous la sauvegarde de Vesta, qui voit tout à la lueur de son feu éternel.

Ovide, *Fastes*, Livre VI, vers 419-436

Pan

Fils du dieu Hermès et d’une nymphe, Pan partage avec son père la protection des troupeaux. Il lui dispute aussi l’invention de la syrinx, ou flûte de Pan, dont jouent les bergers à la campagne. Son nom est apparenté au verbe grec *pâein*, latin *pascere*, qui signifie « paître », en accord avec son origine rustique. Mais plus tard, on l’a rattaché à *pan*, « tout », en mettant plus l’accent sur l’idée d’un dieu universel, principe de vie.

Il a dès la naissance son apparence adulte, et elle n’est pas engageante : un visage aux traits grossiers, une barbiche et des cornes de chèvre, des oreille pointues, un torse velu et les membres inférieurs d’un bouc. Sa mère s’enfuit en le voyant. Hermès l’emmène alors dans l’Olympe, où il séduit l’assemblée des dieux. Sur terre, au coin d’un bois ou en rase campagne, il continuera de susciter l’effroi par ses brusques apparitions. On dit que sa voix est tonitruante et qu’il recherche le bruit et la fureur : c’est l’origine de l’expression « peur panique ». Il se range, avec sa nombreuse famille, aux côtés de Dionysos dans sa guerre contre les Indiens ; Zeus lui aurait même demandé de faire fuir les Titans.

Mais cela ne l’empêche pas de poursuivre aussi sans répit les Nymphes des campagnes arcadiennes, et d’en avoir de nombreux enfants. Couronné de pin, il aime danser avec les Ménades et les Satyres déchaînés dans le cortège de Bacchus. Au pluriel, les Pans et Egipans, ses enfants, sont semblables aux Satyres, avec des traits caprins plus accentués.

Son physique bestial et son activité sexuelle débordante symbolisent la puissance et la fécondité de la nature sauvage. Au fil du temps, il s’adoucit pour ne plus être chez les Latins qu’un génie des campagnes certes assez lubrique, mais qui ne fait plus peur qu’aux jeunes filles inexpérimentées.

📖 Muse, célèbre le fils chéri d’Hermès, Pan aux pieds de chèvre, au front armé de deux cornes, à la voix retentissante, et qui, sous la fraîcheur du bocage, se mêle aux chœurs des Nymphes : celles-ci, franchissant les hautes montagnes, adressent leurs prières à Pan, dieu champêtre à la chevelure superbe mais négligée.

Il reçut en partage les monts couverts de neiges et les sentiers rocailleux. Il les parcourt à pied à travers les épaisses broussailles. Il grimpe sur les roches escarpées, et de leurs cimes élancées il se plaît à contempler les troupeaux. Souvent il s’élance sur les montagnes couronnées de nuages blancs ; souvent, dans les vallons, il poursuit et immole les bêtes sauvages qui ne peuvent se dérober à ses regards perçants ; d’autres fois, lorsque la nuit approche, seul, revenant de la chasse, il soupire sur sa flûte un air mélodieux. Lorsque le printemps fleurit, l’oiseau qui, répète d’une voix plaintive sa douce chanson ne l’emporte pas sur lui.

Alors accourent autour de lui auprès d’une fontaine profonde, les Nymphes des montagnes, à la voix éclatante. Echo fait résonner le

sommet des monts ; le dieu se mêle au hasard au chœur des danses, et sans les rompre les pénètre d'un pas léger ; ses épaules sont couvertes d'une peau de lynx, son âme est réjouie par les accents mélodieux. Elles dansent ainsi dans une molle prairie où l'herbe touffue est embaumée du safran et de l'odorante hyacinthe. Dans leurs hymnes les Nymphes célèbrent et les dieux bienheureux et le vaste Olympe, mais elles chantent surtout le bienveillant Hermès, rapide messager des dieux.

C'est lui qui vint dans l'Arcadie, source d'abondantes fontaines et féconde en troupeaux : là s'élève le champ sacré de Cyllène ; en ces lieux, le dieu puissant garda les blanches brebis d'un simple mortel, car il avait conçu le plus vif désir de s'unir à une belle nymphe, fille de Dryops. Leur doux hymen enfin s'accomplit : la jeune nymphe donna le jour au fils d'Hermès, enfant étrange à voir, enfant aux pieds de chèvre, au front armé de deux cornes, à la voix retentissante, au sourire aimable. Quand elle le voit, la mère abandonne l'enfant et prend aussitôt la fuite. Ce regard horrible et cette barbe épaisse l'épouvantèrent… Mais le bienveillant Hermès le recueillit aussitôt, le prit dans ses bras, et en éprouva une joie profonde. Il arriva ainsi au séjour des Immortels en cachant soigneusement son fils dans la peau velue d'un lièvre de montagne. Il se plaça devant Zeus et les autres divinités et leur montra le jeune enfant. Tous les Immortels se réjouirent à cette vue, surtout Dionysos. Ils le nommèrent Pan, car pour tous il fut un sujet de joie.

Hymnes homériques, « A Pan » (texte complet)

📖 Un dieu semait le trouble et la terreur dans toute la ville. C’était Pan, sur les ordres implacables de Cybèle, Pan qui règne dans les forêts et à la guerre. Le jour, il se tient caché au fond des grottes, et, la nuit, il apparaît dans les lieux solitaires. Son corps est couvert de poils, son front farouche est hérissé d’une chevelure épaisse. Il domine de sa voix le son des trompettes, il fait tomber à terre les casques et les épées, il renverse les cochers du haut de leurs chars chancelants, il abat sur les murs les portes fermées pour la nuit : moins épouvantables sont le cimier de Mars, la chevelure des Euménides, l’horrible Gorgone, quand, à leur suite, l’air se peuple de fantômes qui entraînent après eux les armées. C’est un jeu pour ce dieu quand les troupeaux effrayés s’échappent des étables, et que les jeunes taureaux fuient, renversant les halliers.

Valerius Flaccus, *Argonautiques*, Livre III, vers 46-57

📖 *Mercure raconte l’histoire de Pan et Syrinx à Argus, qu’il veut endormir.*

Sur les monts glacés de l’Arcadie, parmi les Hamadryades de Nonacris, vivait la plus célèbre des Naïades que les nymphes appelaient Syrinx. Plusieurs fois elle avait échappé aux Satyres, qui la poursuivaient de leurs assiduités, ainsi que tous les dieux des bois et des campagnes. Elle révérait la déesse Diane à qui elle avait consacré sa virginité : elle avait la même démarche, les mêmes vêtements, et on aurait pu la confondre avec la fille de Latone, si son arc n’avait pas été de corne, mais d’or, comme celui de la déesse. Malgré cela, on pouvait s’y tromper. Un jour, le dieu Pan, qui porte sur la tête une couronne de pin piquante, la vit descendre du Lycée, et lui dit…

Il restait à raconter comment la nymphe, insensible aux prières de Pan, avait fui à travers champs jusqu’aux rives sablonneuses du paisible Ladon ; comment, ne pouvant traverser les eaux, elle avait prié ses sœurs, les nymphes des eaux, de la métamorphoser… Persuadé qu’il allait étreindre la nymphe fugitive, Pan, au lieu de son corps, n’eut à embrasser que des roseaux. Alors, il se mit à gémir de douleur. En traversant les roseaux, ses soupirs produisirent un son léger, semblable à sa voix plaintive. Charmé de cette douce harmonie et de cet art

nouveau, il dit : « Il me restera au moins ce moyen de communiquer avec toi. » Il coupa des roseaux d'inégale longueur, et les réunissant avec de la cire, en forma l'instrument qui porte toujours le nom de son amante.

Mais, comme il se préparait à raconter la fin de cette aventure, le dieu de Cyllène s'aperçoit que tous les yeux d'Argus se sont fermés, vaincus par le sommeil.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 689-715

Pandore

Pandore, la première femme, n’a ni père ni mère, puisque les dieux l’ont modelée avec de l’argile. En fait c’est le Titan Prométhée qui avait la responsabilité de créer les hommes. Pour améliorer le sort de ses protégés, il vole le feu aux dieux et donne aux mortels ce qui devait rester le privilège des immortels. Zeus, furieux, décide de se venger de Prométhée en nuisant à ses créatures, et pour cela il conçoit un plan machiavélique : créer la femme ! Il charge Héphaïstos et les autres dieux de la pourvoir de tous les charmes propres à séduire, puis il l’envoie comme épouse à Epiméthée, le frère étourdi du sage Prométhée. Devant les charmes de la belle, Epiméthée oublie le conseil fraternel de se méfier de tout cadeau de Zeus.

Pandore a reçu des dieux comme présent de mariage, une jarre soigneusement close (les traducteurs préfèrent souvent parler d’un « tonneau »). Arrivée à sa nouvelle demeure, elle s’empresse de l’ouvrir : tous les maux sortent, et se répandent sur l’humanité. Seule l’Espérance demeure au fond de la jarre, ainsi pourra-t-elle adoucir le malheur des hommes. Esope le fabuliste, moins

partial, déclare que c’est l’être humain qui, incapable de résister à sa curiosité, a ouvert la jarre.

Pyrrha, fille de Pandore et Epiméthée, est donc le premier enfant né d’une reproduction sexuée ; elle sera la seule à survivre au Déluge avec son mari Deucalion. Les pierres qu’elle ramasse et lance par-dessus son épaule deviendront les femmes de la nouvelle humanité.

Le nom, ambigu, de Pandore (il peut signifier « qui a tous les dons » ou « qui offre tous les dons »), reflète le double visage du personnage, la femme qui apporte à l’homme le bonheur aussi bien que le malheur. On rapprochera bien sûr ce personnage de l’Eve biblique.

📖 Zeus dit alors en souriant :

Pour me venger de ce larcin, je leur enverrai un funeste présent dont ils seront tous charmés au fond de leur âme, chérissant eux-mêmes leur propre fléau.

En achevant ces mots, le père des dieux et des hommes commande à l’illustre Héphaïstos de composer sans délais un corps, en mélangeant de la terre avec de l’eau, puis de lui communiquer la force et la voix humaine, afin d’en former une vierge douée d’une beauté ravissante et semblable aux déesses immortelles. Il ordonne à Athéna de lui apprendre les travaux des femmes et l’art de tisser une merveilleuse étoffe, à Aphrodite d’or de répandre sur sa tête la grâce enchanteresse, de lui inspirer les violents désirs et les soucis dévorants, à Hermès, messager des dieux et meurtrier d’Argos, de remplir son esprit d’impudence et de perfidie. Tels sont les ordres de Zeus, et les dieux obéissent au roi, fils de Cronos. Aussitôt l’illustre Héphaïstos, soumis à ses volontés, façonne avec de la terre une image semblable à une jeune

fille ; la déesse aux yeux pers, Athéna, l'orne d'une ceinture et de riches vêtements ; les divines Grâces et l'auguste Persuasion lui attachent des colliers d'or ; les Heures à la belle chevelure la couronnent des fleurs du printemps. Athéna l'orne d'une magnifique parure. Enfin le meurtrier d'Argos, docile au maître du tonnerre, lui inspire l'art du mensonge, les discours séduisants et la perfidie. Ce héraut des dieux lui donne un nom et l'appelle Pandore, parce que chacun des habitants de l'Olympe lui a fait un présent pour la rendre funeste aux hommes industrieux. Après avoir achevé cette attrayante et fatale merveille, Zeus ordonne au rapide messager des dieux, de la conduire vers Epiméthée. Celui-ci oublie que Prométhée lui a recommandé de ne rien recevoir de Zeus l'Olympien, mais de lui renvoyer tous ses dons de peur qu'ils ne deviennent un fléau terrible aux mortels. Il accepte le présent fatal et reconnaît bientôt son imprudence. Auparavant, les hommes vivaient sur la terre, exempts des tristes souffrances, du pénible travail et de ces cruelles maladies qui amènent la vieillesse, car les hommes qui souffrent vieillissent promptement. Pandore, tenant dans ses mains un grand vase, en soulève le couvercle, et les maux terribles qu'il renfermait se répandent au loin. L'Espérance seule reste. Arrêtée sur les bords du vase, elle ne s'envole point, car Pandore a remis le couvercle sur l'ordre de Zeus porte-égide.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 57-100

📖 Zeus ayant enfermé tous les biens dans un tonneau, le laissa entre les mains d'un homme. Cet homme, qui était curieux, voulut savoir ce qu'il y avait dedans ; il souleva le couvercle, et tous les biens s'envolèrent chez les dieux.

Cette fable montre que l'espérance seule reste avec les hommes, qui leur promet les biens enfuis.

Esope, *Fables*, « Zeus et le tonneau des biens »

Pâris

Fils cadet de Priam, roi de Troie, et d’Hécube, Pâris, qui porte également le nom d’Alexandre (« celui qui protège les hommes » ou « que les hommes protègent » en grec), est à l’origine de la ruine de sa ville.

Alors qu’elle est enceinte de lui, Hécube rêve qu’elle accouche d’une torche qui incendie Troie tout entière. Ce prodige est aussitôt interprété comme un mauvais présage et Priam décide que l’enfant nouveau-né doit disparaître. Mais sa mère le sauve et le fait exposer sur le mont Ida près de Troie. Recueilli par des bergers ou par une ourse, selon les traditions, il grandit en force et en beauté ; il garde les troupeaux et chasse les voleurs, ce qui lui vaut son surnom d’Alexandre.

Revenu à Troie à l’occasion de jeux funèbres où il se fait remarquer en remportant la victoire à toutes les épreuves, Pâris est reconnu par sa sœur, la prophétesse Cassandre, et Priam, heureux de retrouver ce fils qu’il croyait perdu, lui rend sa place au sein de la maison royale.

Tandis qu’il garde les troupeaux de son père sur le mont Ida, Pâris est choisi comme arbitre par les trois

déesses qui se disputent la pomme d'or lancée par la déesse Eris, la Discorde, et destinée « à la plus belle ». Dédaignant les présents d'Héra et d'Athéna dont la colère rancunière ne cessera de le poursuivre, il offre le prix à Aphrodite qui lui a promis la plus belle femme du monde : Hélène, reine de Sparte. Désormais il est le protégé de la déesse de l'Amour qui va favoriser toutes ses entreprises.

Malgré les sombres prédictions de Cassandre qui annonce l'issue fatale de cette aventure, Pâris obtient de partir en ambassade à Sparte. Il y séduit Hélène en l'absence de son mari, le roi Ménélas, parti en Crète pour les funérailles de son grand-père, et l'enlève avec tous les trésors que les amants ont pu réunir. De retour à Troie, Pâris et Hélène sont fort bien accueillis par Priam et la famille royale ; seule Cassandre continue à prophétiser le pire. Quelques années plus tard, le refus obstiné des Troyens de restituer Hélène conduit Ménélas à réclamer l'aide des princes grecs liés par l'ancien serment imposé par Tyndare à tous les prétendants de sa fille : une expédition punitive est montée contre Troie sous le commandement suprême d'Agamemnon, le frère aîné de Ménélas.

Le rôle prêté à Pâris pendant les combats est assez peu glorieux : de nombreux Troyens, dont son frère

aîné Hector, raillent souvent sa vanité, ses manières peu viriles et sa *gynécomania* (« manie des femmes » en grec). Pâris est vaincu par Ménélas lors du combat singulier qui doit tout d'abord régler le conflit et ne doit son salut qu'à l'intervention d'Aphrodite : la déesse le dissimule dans une épaisse nuée et le transporte dans la chambre d'Hélène. Cependant c'est lui qui tue Achille, avec l'aide du dieu Apollon, qui guide sa flèche. Pâris est tué à son tour, lors du sac de Troie, par une flèche empoisonnée lancée par Philoctète armé de l'arc d'Héraclès.

➲ Généalogie « Les Priamides »

📖 *Pâris écrit à Hélène pour lui déclarer son amour.*

C'est toi que je viens chercher, toi que la blonde Vénus a promise à ma flamme ; je t'ai désirée avant de te connaître : ton visage, mon imagination me l'a montré avant mes yeux ; la renommée fut la première qui me révéla tes traits. Atteint par les traits rapides d'un arc éloigné, il n'est cependant pas étonnant que j'aime ; je le dois. Tel fut l'arrêt du destin ; tu tenterais en vain de le changer ; un récit véridique et fidèle te l'apprendra. Ma mère était encore enceinte de moi, ma naissance tardait, et son ventre devait bientôt être allégé de son poids. Il lui sembla, dans les apparitions d'un rêve, qu'il sortait de son ventre une immense torche enflammée. Epouvantée, elle se lève et raconte l'effrayante vision de la sombre nuit au vieux Priam, qui en transmet le récit aux devins. Et l'un d'eux déclare qu'Ilion sera embrasée par le feu de Pâris. Cette flamme fut, comme elle l'est aujourd'hui, celle de mon cœur. Ma beauté et ma force de caractère étaient déjà, bien que je parusse sorti des rangs du peuple, l'indice de ma noblesse cachée. Il est, dans les vallons boisés de l'Ida, un lieu solitaire, et planté de sapins et

d’yeuses, où ne vont paître ni la paisible brebis, ni la chèvre amante des rochers, ni le bœuf paresseux au mufle épais. De là, du haut d’un arbre, je portais mes regards sur les remparts de Troie, sur ses demeures superbes et sur la mer. Tout à coup il me sembla que la terre tremblait, foulée par des pas : ce que je vais dire est vrai, même si c’est à peine vraisemblable. Devant mes yeux s’arrête, porté sur des ailes rapides, le petit-fils du grand Atlas et de Pléioné, Hermès (il m’a été permis de le voir, qu’il me soit permis de rapporter ce que j’ai vu !). Dans la main du dieu était sa baguette d’or. Trois déesses, Vénus, Pallas et Junon, posèrent à la fois sur le gazon leurs pieds délicats. Je restai interdit, et l’effroi dont je fus glacé hérissa ma chevelure. « Bannis tes alarmes, me dit alors le messager ailé, tu es l’arbitre de la beauté : mets fin au débat des déesses ; dis laquelle efface en beauté les deux autres. » Pour m’interdire tout refus, il commande au nom de Jupiter, et s’élève soudain jusqu’aux astres par la route éthérée. Mon âme se rassure ; la hardiesse me vient aussitôt, et mes yeux ne craignent pas d’examiner chacune d’elles. Toutes étaient dignes de la victoire et je craignais, comme juge, que toutes elles ne pussent la remporter. Déjà cependant l’une d’elles me plaisait davantage : c’était, sache-le, la déesse qui inspire l’amour. Bientôt, tant elles brûlent de triompher, elles se hâtent d’influencer mon jugement par l’offre de dons magnifiques. L’épouse de Jupiter me promet un trône ; sa fille le mérite au combat ; je doute moi-même si je veux être puissant ou courageux. Vénus me dit alors avec un doux sourire : « Que ces présents, Pâris, ne te séduisent pas ! L’anxiété, la crainte les accompagnent. Je te donnerai, moi, qui tu pourras aimer : la fille de la belle Léda, plus belle encore que sa mère, je la livre à tes baisers ! » Voilà ce qu’elle a dit. Je l’approuve et je la choisis aussi bien pour le don qu’elle me fait que pour sa beauté ; elle remonte alors d’un pied victorieux vers le ciel.

Ovide, *Héroïdes*, lettre 16 « de Pâris à Hélène »,
vers 35-88

📖 *La guerre fait rage devant les remparts de Troie.*

Quand, marchant l’une contre l’autre, les deux armées se trouvent face à face, Alexandre, beau comme un dieu, s’avance pour combattre au premier rang des Troyens. Il porte une peau de panthère sur ses

épaules, un arc recourbé et une épée. Brandissant deux lances aux pointes de bronze, il provoque tous les meilleurs Argiens à venir se mesurer avec lui dans un combat terrible.

Dès que Ménélas, le protégé d'Arès, le voit sortir des rangs et s'avancer à grands pas, il le reconnaît. Il jubile. De même qu'un lion affamé qui est tombé sur une belle proie – un grand cerf ou un bouc sauvage – la dévore en entier, même si des chiens rapides et des chasseurs vigoureux se jettent sur lui, de même Ménélas se réjouit en apercevant Alexandre beau comme un dieu, car il se délecte à l'idée de le punir, lui le responsable de cette guerre. Aussitôt, il saute de son char tout armé.

Mais dès qu'il le voit surgir à la tête des guerriers, Alexandre beau comme un dieu sent son cœur se glacer d'épouvante. Il fait aussitôt demi-tour et se replie dans la foule de ses compagnons d'armes pour échapper à la mort. De même qu'un homme qui a aperçu un serpent au fond d'une gorge, dans la montagne, sursaute et s'enfuit, les jambes tremblantes et les joues toute pâles, de même le voici qui se cache dans la foule des fiers Troyens, par peur de l'Atride, lui, Alexandre beau comme un dieu.

En le voyant, son frère Hector ne se prive pas de l'injurier copieusement :

– Ah ! Pâris de malheur ! Tu peux être fier de ta beauté, pauvre séducteur obsédé, tu ne penses qu'à courir les filles pour les abuser ! Maudit sois-tu ! Si seulement tu étais né impuissant ou mort sans avoir pris de femme ! Oui, voilà ce que j'aurais voulu et ce serait beaucoup mieux pour toi, au lieu d'être ainsi un objet de honte et de mépris pour nous tous ! Ils doivent bien rire ces Achéens à cheveux longs qui te croyaient un champion incomparable parce que ton corps a si belle allure ! Mais tu n'as ni vigueur ni vaillance dans le cœur ! C'est donc avec ces belles qualités que tu as pris le large, sur des bateaux rapides, avec tes fidèles compagnons, pour aller fréquenter des étrangers ! Tout ça pour nous ramener du bout du monde une si belle épouse, déjà mariée chez de vaillants guerriers ! Quel malheur pour ton père, ta ville et tout ton peuple, quelle joie pour ceux qui nous haïssent, et quelle honte pour toi ! Qu'est-ce que tu attends pour frapper ce Ménélas chéri d'Arès ? Tu saurais au moins ce qu'il vaut, l'homme dont tu as volé la florissante épouse ! A quoi vont te servir ta cithare et les cadeaux

d’Aphrodite, tes cheveux parfumés et ta beauté, quand tu auras roulé dans la poussière ? Mais les Troyens sont trop mous ! sans quoi, ils t’auraient déjà fait porter une tunique de pierre pour tout le mal que tu leur as causé !

Homère, *Iliade*, Chant III, vers 1-57

📖 Philoctète s’avance et provoque Alexandre, qui lui était opposé, en combat singulier. Ils ne devaient se servir que de l’arc. Du consentement des deux partis, Ulysse et Déiphobe déterminent l’espace nécessaire aux deux combattants. Alexandre, le premier, décocha sa flèche sans aucun succès. Philoctète fut plus heureux, et perça la main gauche de son adversaire. Celui-ci pousse un cri de douleur ; aussitôt un second trait, lancé de la main du héros, lui crève l’œil droit. Un troisième trait lui perce les deux pieds ; il tombe à terre sans connaissance et il est achevé par Philoctète. Les flèches d’Hercule, trempées dans le sang de l’Hydre de Lerne, faisaient des blessures aussi sûres que mortelles.

Dictys de Crète, *Ephémérides de la guerre de Troie*, Livre IV, 19

Parques

▷ Moires

Les Parques sont des divinités que les Romains ont identifiées avec les Moires grecques, traditionnellement représentées comme trois vieilles fileuses chargées de fabriquer puis de couper le fil de la vie de chaque mortel.

Désignées tantôt par le terme générique *Parca* (la Parque au singulier), tantôt par le pluriel *Parcae*, les Parques sont à l'origine des sortes de génies associés à la naissance dans les croyances religieuses romaines : leur nom est plutôt rattaché au verbe *parere* (enfanter) qu'au verbe *parcere* (épargner), qu'on a voulu mettre en relation par antiphrase avec la notion de destin « qui n'épargne personne ». Par la suite, sous l'influence de la culture grecque, les Parques apparaissent comme trois sœurs présidant à la naissance, au mariage et à la mort. Les Romains les appellent aussi *Tria Fata* (« les trois Destins ») : on imagine qu'elles interviennent à la naissance des bébés et qu'elles détiennent le secret de leur destinée (*fatum* en latin) inscrit sur un grand rouleau. C'est ainsi qu'on les évoque sous le nom de *Fata Scribentia* (« les Destins qui écrivent ») à la fin de la

première semaine de vie des nouveau-nés. Cette croyance est à l'origine de la représentation des fées (nom directement tiré de *fata*) qui, dans les contes, veillent sur la destinée des humains.

Au I^{er} siècle après J.-C., il y avait à Rome, près du Forum, un sanctuaire dédié aux *Tria Fata*.

➲ Généalogies « Les générations du Chaos », « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Filez, filez ces siècles heureux, ont dit à leurs légers fuseaux les Parques, toujours d'accord avec les immuables destins.

Virgile, *Bucoliques*, 4, vers 46-47

📖 Selon Varron, les Romains d'autrefois pensaient que le neuvième et le dixième mois étaient les époques fixées par la nature pour l'accouchement des femmes. Le même auteur ajoute que cette opinion fut à l'origine des noms qu'ils donnèrent aux trois Parques : ces noms viennent, en effet, du verbe *parere* [*enfanter*] et des adjectifs *nonus* [*neuvième*] et *decimus* [*dixième*]. *Parca*, [*Parque*], dit Varron, vient de *partus* [*accouchement*] par le changement d'une seule lettre ; et, de la même manière *Nona* et *Decima* viennent des mois qui sont l'époque naturelle de l'enfantement. Cependant, Caesellius Vindex dit dans ses lectures sur les coutumes antiques : « Les noms donnés aux trois Parques sont : *Nona*, *Decuma*, *Morta*. » Et, pour appuyer son opinion, il cite ce vers de l'*Odyssée* de Livius Andronicus, le plus ancien de nos poètes : « Quand viendra le jour fixé par Morta ? » Mais Caesellius, en critique peu avisé, a tout bonnement pris pour le nom de l'une des Parques le mot *Morta* à la place de *Moera*, traduction du grec *Moira*.

Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, Livre III, 16, 9-11

Pasiphaé

Fille du Soleil, et petite fille d'Océan, Pasiphaé est la sœur de Circé et d'Aiétès, le roi de Colchide gardien de la Toison d'or. Son nom signifie « celle qui brille pour tous », une épithète traditionnelle de la déesse Lune, dont elle était peut-être une ancienne forme crétoise. Elle épouse Minos, le roi de Crète, auquel elle donne plusieurs enfants, dont Androgée, tué par les Athéniens, Ariane et Phèdre.

La légende a surtout retenu son amour contre nature pour un taureau. Certes, ce n'est pas n'importe quelle bête de boucherie, mais un magnifique taureau blanc que Poséidon a envoyé à Minos en gage d'amitié. Le roi devait le lui sacrifier, mais il a préféré le garder. Pour punir le parjure, le dieu inspire à Pasiphaé un amour passionné pour le puissant animal. Avec l'aide de Dédale, l'architecte du Labyrinthe, elle réussit à s'accoupler avec le taureau et donne naissance au Minotaure.

De son côté, Minos ne se prive pas non plus de liaisons adultères. Mal lui en a pris, car sa femme est experte en sorcellerie, comme les autres membres de sa famille. Elle lui jette un sort : toutes ses amantes

sont tuées par des scorpions ou des serpents qu’il éjacule. Elle seule résiste, étant immortelle.

📖 Le roi de Crète Astérion, qui avait épousé Europe, éleva les enfants qu’elle avait eus de Zeus. Comme il était mort sans laisser de descendants, on voulut refuser son trône à Minos. Mais celui-ci prétendit que les dieux le lui avaient donné et, pour le prouver, il ajouta qu’il obtiendrait d’eux tout ce qu’il demanderait. Il fit donc un sacrifice à Poséidon : il le pria de faire sortir de la mer un taureau et promit de le lui sacrifier. Le dieu envoya un taureau d’une exceptionnelle beauté : Minos obtint la couronne, mais il mit le taureau dans ses pâturages et en sacrifia un autre. […]

Furieux que Minos ne lui eût pas sacrifié le taureau, Poséidon excita l’animal et fit en sorte que Pasiphaé en tombât amoureuse. Pour satisfaire sa passion, l’épouse de Minos implora le secours de Dédale, l’architecte qui avait été banni d’Athènes pour meurtre. Celui-ci construisit une vache de bois, creuse à l’intérieur, qu’il mit sur des roulettes ; il y ajusta la peau d’une vache fraîchement écorchée. Puis il la plaça dans le champ où le taureau avait coutume de paître et fit entrer Pasiphaé dans la carcasse de bois. Le taureau s’approcha et la couvrit comme si c’eût été une vache véritable. C’est ainsi que Pasiphaé conçut Astérion, surnommé le Minotaure, car il avait la tête d’un taureau et le reste du corps d’un homme.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre III, chapitre 1, 2-4

📖 Un jour, dans les vallées ombreuses de l’Ida couvert de forêts, paissait un taureau blanc, l’orgueil du troupeau. Son front était marqué d’une petite tache noire, d’une seule, entre les deux cornes ; tout te reste de son corps avait la blancheur du lait. Les génisses de Cnossos et de Cydon se disputèrent à l’envi ses caresses. Pasiphaé se réjouissait d’être son amante ; elle voyait d’un œil jaloux les génisses qui lui semblaient les plus belles. C’est un fait avéré : la Crète aux cent villes, la Crète, toute menteuse qu’elle est, ne peut le nier. On dit que Pasiphaé, d’une main non accoutumée à de pareils soins, dépouillait les arbres de leurs tendres feuillages, les prés de leurs herbes nouvelles, pour les offrir à son cher taureau. Elle s’attache à ses pas, rien ne l’arrête ; elle oublie son époux : un taureau l’emporte sur Minos ! Pourquoi, Pasiphaé, te parer de ces habits précieux ? Ton amant connaît-il le prix des richesses ? Pourquoi, le miroir à la main, suivre les troupeaux jusqu’au sommet des montagnes ? Insensée ! Pourquoi sans cesse rajuster ta coiffure ? Ah ! du moins, crois-en ton miroir : il te dira que tu n’es pas une génisse ! Oh ! combien tu voudrais que la nature ait armé ton front de cornes ! si Minos t’est cher encore, renonce à tout amour adultère ou, si tu veux tromper ton époux, que ce soit du moins avec un homme ! Mais non, transfuge de sa couche royale, elle court de forêts en forêts, pareille à la Bacchante pleine du dieu qui l’agite. Que de fois, jetant sur une génisse des regards courroucés, elle s’écria :

– Qu’a-t-elle donc pour lui plaire ? Voyez comme à ses côtés elle bondit sur l’herbe tendre ! l’insensée ! elle croit sans doute en paraître plus aimable !

Elle parlait ainsi ; et, sur son ordre, l’innocente génisse était arrachée du nombreux troupeau : elle allait courber sa tête sous le joug ou, dans un faux sacrifice, elle devait tomber aux pieds des autels, puis la cruelle touchait avec joie les entrailles de sa rivale. Que de fois, immolant de semblables victimes, elle apaisa le prétendu courroux des dieux, et tenant en main de pareils trophées :

– Allez maintenant, dit-elle, allez plaire à mon amant !

Tantôt, elle voudrait être Europe ; tantôt, elle envie le sort d’Io : l’une parce qu’elle fut génisse, l’autre parce qu’un taureau la porta sur son dos. Cependant, abusé par le simulacre d’une vache d’érable, le roi du troupeau couvrit Pasiphaé et le fruit qu’elle mit au jour trahit l’auteur de sa honte.

Ovide, *L'Art d'aimer*, Livre I, vers 289-326

Patrocle

Fils de Ménoetios, lui-même fils de la Nymphe Egine, Patrocle est un cousin d'Achille (lui-même arrière-petit-fils d'Egine), dont il est l'ami le plus cher.

Alors qu'il est encore très jeune, Patrocle tue dans un accès de colère un camarade avec qui il jouait aux osselets : obligé de quitter sa patrie, il trouve asile à la cour de Pélée qui le fait élever par Chiron avec son fils Achille. C'est l'origine de l'amitié si indéfectible qui unit les deux héros.

Patrocle suit Achille à Troie : ses exploits sont nombreux pendant la guerre, jusqu'au jour où il tombe sous les coups d'Hector. En effet, tandis qu'Achille s'est retiré du champ de bataille après qu'Agamemnon lui a enlevé sa captive Briséis, Patrocle revêt l'armure de son ami pour combattre à sa place : il fait alors un grand massacre de Troyens, mais Hector le tue, avec l'aide d'Apollon. Accablé de douleur, Achille jure de venger Patrocle : il tue Hector en duel, puis il organise de grandioses funérailles pour son ami.

Après la mort d'Achille, ses cendres sont réunies à celles de Patrocle. Selon certaines traditions, les deux

amis résident dans l'Île Blanche, une île mythique où les Bienheureux partagent un bonheur éternel.

La relation amoureuse qui unit Patrocle et Achille reprend le modèle de celle que partage le célèbre héros Gilgamesh avec Enkidu dans la mythologie mésopotamienne. Dès l'Antiquité, elle devient un archétype de l'amitié, idéalisée par la formule d'Achille qui, dans l'*Iliade*, présente Patrocle « comme un autre moi-même ». Ultime épreuve pour les héros, la mort est aussi l'apogée de l'amitié, le moment où les deux amis expriment leur extrême tendresse.

Comme en témoigne Platon, les Grecs voient dans le couple Achille-Patrocle le modèle de la relation amoureuse maître-disciple, unissant un homme plus âgé, « l'amant » (l'éraste) à « un aimé » (l'éromène), plus jeune, qu'il conseille et protège. Du fait qu'il est plus jeune et plus beau que lui, Achille est donc l'éromène de Patrocle (comme Alcibiade est celui de Socrate), ce qui n'empêche pas le fils de Pélée de se comporter envers son cousin, moins prestigieux que lui, comme un maître avec son subordonné. Homère montre ainsi Patrocle accomplissant les tâches habituelles du service, plaçant la nourriture devant Achille quand ils dînent seuls ou distribuant le pain quand ils ont des hôtes.

📖 *Alors qu'Achille s'est retiré du combat, Nestor rappelle à Patrocle comment il s'est engagé dans la guerre de Troie.*

Recrutant une armée dans la riche Achaïe, nous étions arrivés, le divin Ulysse et moi, dans le beau palais de Pelée. Nous y trouvâmes justement le héros Ménoetios, avec Achille et toi. Le vieux Pelée conducteur de chevaux venait d'offrir de gras cuisseaux de bœuf à Zeus Tonnant, dans l'enclos de sa cour. Il tenait une coupe d'or et versait du vin sombre sur les victimes que le feu consumait. Vous deux, vous vous occupiez des chairs des animaux, et nous deux, nous nous arrêtâmes sur le seuil de la porte. Etonné, Achille s'élança, nous fit entrer en nous prenant par la main, nous invita à nous asseoir et nous servit avec bonté les dons d'accueil qu'il est d'usage de présenter aux hôtes. Une fois rassasiés de nourriture et de breuvage, je commençai mon discours pour vous exhorter à nous suivre. Vous voyant d'accord, vos deux pères vous firent la leçon. Le vieux Pelée recommandait à son fils Achille d'exceller partout et de toujours l'emporter sur les autres. Mais à toi, voici ce que dit Ménoetios, fils d'Actor : « Mon fils, Achille est au-dessus de toi par sa lignée, mais tu es le plus âgé : il reste ton cadet, même si sa force est de beaucoup supérieure à la tienne ; il te faut donc lui dire avec bonté des paroles de sagesse, le conseiller et le diriger : il t'obéira, si c'est pour le bien, sans aucun doute. » Telles étaient les recommandations du vieillard, et toi, tu les oublies ! Cependant, aujourd'hui encore, que ne parles-tu de la sorte au vaillant Achille pour voir si tu seras écouté ? Qui sait si, un dieu aidant, tu n'ébranlerais pas son cœur par tes conseils ? L'encouragement qui vient d'un ami est toujours salutaire.

Homère, *Iliade*, Chant XI, vers 769-793

📖 *Patrocle vient supplier Achille de reprendre le combat.*

Pendant que les guerriers combattaient autour des vaisseaux menacés par Hector, Patrocle rejoint Achille en pleurant à chaudes larmes : on aurait dit une source qui verse son eau noire du haut d'un rocher escarpé. En le voyant, le divin Achille aux pieds légers s'attendrit et il lui dit ces mots ailés :

– Pourquoi pleures-tu, Patrocle, comme une petite fille qui court derrière sa mère pour lui demander de se faire porter ? Un bébé qui

s’accroche à son manteau, se pend à sa robe et la regarde en pleurant, jusqu’à ce qu’elle l’ait pris dans ses bras ! C’est bien comme ça, Patrocle, qu’on peut te voir maintenant ! Tu as quelque chose à raconter aux Myrmidons ou à moi-même ? […]

Finalement, Achille accepte d’envoyer Patrocle combattre avec ses armes.

Patrocle se rue sur les Troyens. Trois fois il se jette sur eux, aussi rapide que le dieu Arès, en poussant des cris épouvantables, et trois fois il tue neuf guerriers. Mais quand tu t’es élancé pour la quatrième fois, tel un démon, Patrocle, c’est à ce moment qu’est venu pour toi le terme de la vie ! Car Phoebos Apollon arrive au milieu de la rude mêlée pour s’affronter avec toi, en guerrier redoutable.

Patrocle ne s’aperçoit pas que le dieu s’avance vers lui à travers le tumulte, car il était recouvert d’un nuage épais. Apollon s’arrête derrière lui et, du plat de sa main, il le frappe sur le dos et sur ses larges épaules. Patrocle est pris de vertige, ses yeux chavirent, son casque tombe loin de sa tête. […]

Hector achève Patrocle qui prononce ses dernières paroles.

– Triomphe donc, Hector ! plein d’orgueil que tu es, car ils t’ont accordé la victoire, Zeus, fils de Cronos, et Apollon, ces dieux qui m’ont vaincu ! ce sont bien eux qui sont venus détacher mes armes de mes épaules. C’est facile ! Mais même si vingt hommes comme toi étaient venus à ma rencontre, ils seraient tous morts sur place, abattus par ma lance. […] Mais j’ai encore un mot à te dire : mets-toi-le bien dans la tête ! Sache que tu n’as plus toi-même à vivre bien longtemps, car le destin et la mort te guettent déjà : tu seras dompté par les mains de l’implacable Achille, le fils de Pélée !

Il dit. Et la mort qui termine tout vient l’envelopper : l’âme de Patrocle s’envole, elle quitte ses membres pour aller chez Hadès, toute gémissante, obligée d’abandonner vigueur et jeunesse. Il était déjà mort, quand l’illustre Hector lui dit :

– Patrocle, pourquoi me prédis-tu maintenant le gouffre de la mort ? Et si c’était Achille, fils de Thétis aux beaux cheveux, qui perdait la vie le premier, sous un coup de ma lance ?

A ces mots, il arrache sa pique de bronze de la plaie ouverte, en appuyant du pied sur le cadavre ; puis il le repousse et le laisse couché sur le dos.

Homère, *Iliade*, Chant XVI, vers 1-12 et 783-863

📖 *Alors qu'Achille se lamente sur la perte de son ami, le fantôme de Patrocle lui apparaît.*

Alors Achille vit surgir l'âme du valeureux Patrocle : elle était toute pareille au héros pour la taille, les beaux yeux et la voix, et pareils aussi, tout autour de sa peau, étaient ses vêtements. Elle s'arrête au-dessus de la tête d'Achille et lui dit ces paroles :

– Tu dors, et tu m'oublies, Achille. Tu ne me négligeais point lorsque j'étais vivant, mais tu m'abandonnes maintenant que je suis mort. Ensevelis-moi au plus vite pour que je franchisse les portes d'Hadès. Des âmes, fantômes de ceux qui ont fini de souffrir, me repoussent au loin et ne me laissent pas, au-delà du fleuve, me mêler à elles, et c'est en vain que j'erre autour de la demeure aux larges portes d'Hadès. Donne-moi donc ta main et que je me lamente, puisque je ne sortirai plus désormais de l'Hadès, lorsque vous m'aurez accordé ma part de feu. Jamais plus, en effet, tous deux vivants, assis à l'écart de nos chers compagnons, nous ne ferons de projets. Mais le destin odieux qui m'échut au jour de ma naissance m'a englouti : il était tracé d'avance ; et pour toi aussi, Achille semblable aux dieux, ton sort est de périr sous les murs des Troyens opulents. Mais j'ai encore autre chose à te dire et à te recommander, si tu veux m'obéir. Ne place pas mes os loin des tiens, Achille : qu'ils reposent ensemble, comme ensemble nous avons été élevés dans ton palais […]. Ainsi, qu'un même vase renferme nos os à tous les deux : l'urne d'or à deux anses que te donna ta vénérable mère.

Homère, *Iliade*, Chant XXIII, vers 65-92

📖 Les dieux ont honoré Achille, fils de Thétis, et ils l'ont envoyé dans les îles des Bienheureux pour cette raison : prévenu par sa mère qu'il mourrait s'il tuait Hector mais qu'il reverrait son pays s'il ne le tuait pas et qu'il y finirait sa vie, chargé d'années, il préféra résolument secourir son amant (*éraste*), Patrocle, et non seulement mourir pour le venger, mais encore mourir sur son corps. Aussi les dieux charmés l'ont-ils honoré par-dessus tous les hommes, pour avoir mis son amant à si haut prix. Eschyle nous fait des contes quand il affirme que c'est

Achille qui était l’amant de Patrocle, Achille qui l’emportait en beauté, non seulement sur Patrocle, mais encore sur tous les héros, Achille qui était encore imberbe et qui, au dire d’Homère, était de beaucoup le plus jeune. Si réellement les dieux honorent hautement la vertu inspirée par l’amour, ils admirent, ils aiment, ils comblent encore davantage le dévouement de l’aimé (*éromène*) pour l’amant (*éraste*) que celui de l’amant pour l’aimé, car l’amant est plus près des dieux que les aimés, puisqu’il est possédé d’un dieu. C’est pourquoi ils ont honoré Achille en l’envoyant dans l’île des Bienheureux.

Platon, *Le Banquet*, 179e-180b

Pégase

Pégase est un cheval enchanté, à la robe d'une blancheur immaculée, aux ailes rapides, capable de faire jaillir une source de la montagne aride et de voler jusqu'au ciel. Il est le fils de Poséidon, le puissant dieu des eaux ; sa mère est Méduse, dont il est né, en même temps que son frère Chrysaor, quand Persée lui a tranché la gorge.

Etymologiquement, son nom est associé à *pègè*, « la source » en grec, d'abord parce qu'il est né près des sources de l'Océan qui entoure la terre. La légende rapporte aussi qu'en frappant le sol de son sabot, il a fait jaillir plusieurs sources, dont la source Hippocrène (« source du cheval »), la source des Muses.

Après sa naissance, Pégase monte dans l'Olympe et grandit aux côtés de Zeus, pour qui il transporte la foudre. Mais il aime s'abreuver aux sources terrestres, notamment à la fontaine Pirène de Corinthe. C'est ainsi qu'il est capturé et domestiqué par Bellérophon, un autre fils de Poséidon, grâce à un mors magique offert par Athéna ou par son père lui-même. En effet, chez les Grecs, les deux divinités se partagent l'empire des chevaux.

A partir de là, son histoire se confond avec celle du héros : Pégase l'aide à vaincre la Chimère et les Amazones. Mais leur dernière aventure se termine mal pour Bellérophon, qui a conçu le projet fou d'atteindre l'Olympe sur le dos du cheval ailé. Presque arrivé au but, il regarde vers le bas et, pris de peur ou de vertige, s'écrase au sol. Selon une autre version, Zeus envoie un taon piquer la monture, qui fait tomber son cavalier. Apparemment sans regrets, Pégase continue son ascension jusqu'aux étoiles. Zeus lui accorde l'apothéose sous forme de constellation.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

> 🕮 Dès que les astres nuanceront le bleu sombre du ciel, lève les yeux : tu verras le col du cheval né de la Gorgone. On dit qu'il a surgi du cou tranché de Méduse enceinte, bondissant, la crinière tout ensanglantée. Il glissait sous les étoiles, par-dessus les nuages ; pour lui le ciel était semblable au sol, et ses ailes étaient semblables à des pieds. Et déjà sa bouche rebelle avait accepté le mors, nouveau pour lui, lorsque son sabot léger fit jaillir une source en Aonie. Maintenant il jouit du ciel que jadis il cherchait à atteindre au galop de ses ailes, et il brille et scintille de ses quinze étoiles.
>
> Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 449-459

📖 Bellérophon brûlait du désir de dompter Pégase, né de l'une des Gorgones, aux cheveux hérissés de serpents ; mais ses efforts furent inutiles jusqu'au moment où la chaste Athéna lui apporta un mors prolongé de rênes d'or. Réveillé en sursaut d'un sommeil profond, il la voit apparaître à ses yeux et l'entend prononcer ces paroles : « Tu dors, roi, descendant d'Eole ! Voici le seul philtre capable d'apprivoiser les chevaux. Prends-le. Choisis un beau taureau pour l'offrir en sacrifice à ton père Poséidon, le dieu habile dompteur de coursiers. » Voilà ce que lui dit la déesse à la noire égide au milieu du silence de la nuit.

Bellérophon se lève aussitôt, et, saisissant le mors merveilleux, le porte à Polyidos, le devin de ces contrées. Il lui raconte la vision qu'il a eue […]. Le devin lui ordonne d'obéir sans retard à ce songe et d'élever un autel à Athéna Hippia, après avoir immolé un taureau au dieu qui de ses ondes environne la terre.

C'est ainsi que la puissance des dieux rend aisé ce que les mortels jugeaient impossible et désespéraient de réaliser un jour. Tout joyeux, l'intrépide Bellérophon saisit le cheval ailé : comme une potion calmante, le mors dont il presse sa bouche modère sa fougue impétueuse ; alors Bellérophon monte sur son dos d'un bond et, revêtu de son armure, le dresse au combat en se jouant. Bientôt, s'envolant avec lui dans les airs sous un ciel glacé, il crible de flèches les Amazones, expertes au tir à l'arc, tue la Chimère qui vomissait des flammes et vainc les Solymes. Je ne parlerai pas de la mort de Bellérophon : je dirai seulement que Pégase fut reçu dans les étables de l'immortel roi de l'Olympe.

Pindare, *Olympiques*, ode 13, vers 89-130

Pélée

Fils d’Eaque, le roi d’Egine qui devint juge des Enfers après sa mort, Pélée est surtout connu comme époux de la Néréide Thétis et père d’Achille.

Il n’épouse la déesse que tardivement, après une vie aventureuse, marquée par des meurtres et deux autres mariages. C’est Zeus qui décide de marier Thétis avec un mortel et qui désigne Pélée. En effet, une prophétie annonce que le fils de la Néréide doit surpasser son père. Malgré sa beauté, il est donc exclu qu’elle devienne la femme d’un dieu.

Chiron ou Protée, selon les traditions, enseigne au futur époux comment maîtriser sa promise, qui a hérité de son père le don de se métamorphoser. Pélée ne lâche pas prise avant qu’elle ait repris sa forme première ; la déesse se soumet. Ils se marient en grande pompe sur le mont Pélion.

Leur bonheur est de courte durée. Après la naissance d’Achille, les parents, qui ne sont pas d’accord sur les soins à donner au bébé, se séparent. Thétis retourne au fond des mers. Pélée confie l’enfant à Chiron, son aïeul, qui l’élève à la dure. Plus tard, sa mère l’enlève pour le cacher, déguisé en

fille. Mais il n’échappera pas à son destin. Achille part à la guerre et meurt devant Troie.

Plus tard, la mort du fils d’Achille, Néoptolème, laisse le vieillard seul, sans descendance. D’après Euripide, Thétis revient alors vers lui et lui accorde la vie éternelle dans le palais sous-marin de son père. C’est l’un des rares exemples de mortel divinisé par une déesse.

➲ Généalogie « Les Eacides »

📖 Eaque épousa Endéis, fille de Sciron : ils eurent deux fils, Pelée et Télamon. […] Eaque s’unit aussi à une fille de Nérée, Psamathée, qui s’était transformée en phoque pour lui échapper ; il eurent un fils nommé Phocos. Eaque était le plus respectueux et le plus pieux de tous les mortels […]. Hadès, qui voulait l’honorer après sa mort, lui a confié les clefs des Enfers.

Comme Phocos se distinguait par son adresse dans tous les exercices, Pelée et Télamon, ses demi-frères, formèrent le projet de le tuer. Le sort tomba sur Télamon qui, en s’exerçant avec lui, lui jeta son disque à la tête et le tua. Avec l’aide de Pélée, Télamon emporta le corps de Phocos et le cacha dans un bois. Cependant Eaque découvrit leur crime et il chassa ses deux fils d’Egine. […]

Pelée s’enfuit à Phthie, auprès d’Eurytion, qui le purifia et lui donna en mariage sa fille Antigone ; il lui offrit aussi le tiers de ses terres. […] Ensuite Pélée partit à Iolchos auprès d’Acaste. Mais Astydamie, la femme d’Acaste, tomba amoureuse de lui et lui fit des avances. Comme il ne voulait pas céder à son désir, elle envoya dire à sa femme qu’il allait épouser Stéropè, la fille d’Acaste. Quand elle apprit la nouvelle, sa femme se pendit. Astydamie dit ensuite à Acaste que Pélée avait cherché à la séduire.

Comme il ne voulait pas tuer un homme qu’il avait accueilli, Acaste l’emmena avec lui à la chasse sur le Mont Pélion. Une fois arrivés, ils

se lancèrent un défi au sujet de la chasse. Pélée se contentait de couper les langues des bêtes qu'il avait tuées et il les mettait dans sa besace ; mais Acaste et ses compagnons, qui avaient mis la main sur ces bêtes, se moquaient de lui en disant qu'il n'avait rien tué. Pélée tira alors les langues de sa besace et leur prouva qu'il avait tué autant de bêtes qu'il y avait de langues. Il s'endormit ensuite sur le mont Pélion et Acaste l'abandonna après avoir caché son épée dans un tas de fumier. Pelée se réveilla et chercha son épée, mais il tomba sur des Centaures qui voulurent le tuer. Cependant il fut sauvé par Chiron : le Centaure retrouva son épée et la lui rendit.

Pélée épousa Polydore, fille de Périérès : ils eurent un fils, Ménesthios, mais on disait qu'en réalité celui-ci était le fils du fleuve Sperchios. Il épousa ensuite Thétis, l'une des filles de Nérée, dont Zeus et Poséidon s'étaient disputé la main ; mais comme Thémis avait annoncé que celui qui naîtrait d'elle serait plus puissant que son père, ils renoncèrent à leur projet. Certains disent que Prométhée avait prédit à Zeus, qui allait coucher avec Thétis, que le fils qui naîtrait de cette union deviendrait le souverain du ciel. Selon d'autres enfin, Thétis se refusa au désir de Zeus par reconnaissance envers son épouse Héra qui l'avait élevée ; irrité par sa résistance, Zeus voulut qu'elle fût mariée à un mortel.

Chiron conseilla alors à Pelée de la saisir et de ne pas la laisser s'échapper, quelque forme qu'elle prît. Pelée épia donc Thétis et l'enleva : bien qu'elle se changeât en eau, en feu et en bête féroce, il la retint jusqu'à ce qu'elle eût repris sa première forme. Il l'épousa sur le Mont Pélion et tous les dieux célébrèrent ses noces par des chants et des festins. Chiron lui donna une lance de frêne et Poséidon lui offrit deux chevaux, Balios et Xanthos, qui étaient immortels.

Quand Thétis eut un enfant de Pélée, elle voulut le rendre immortel ; elle le mettait toutes les nuits dans le feu, à l'insu de Pelée, pour consumer ce qu'il tenait de mortel de son père, et elle le frottait d'ambroisie pendant le jour. Mais Pelée, qui la surveillait, vit son fils qui s'agitait dans les flammes et il jeta un cri. Contrariée dans son projet, Thétis abandonna l'enfant et se retira auprès des Néréides. Pélée porta son fils au Centaure Chiron, qui le nourrit d'entrailles de lions et de sangliers ainsi que de moelle d'ours.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre III, chapitre 12, 8-13, 1-6

📖 THÉTIS. – C’est moi, Thétis. J’ai quitté le séjour de Nérée, pour venir te voir, Pélée, en souvenir du mariage qui nous a unis autrefois. Ne te laisse pas aller au désespoir, dans le malheur qui t’arrive. Moi-même, hélas ! qui n’aurais pas dû verser des larmes sur mes enfants, j’ai vu périr le fils que j’ai eu de toi, Achille aux pieds légers, le premier héros de la Grèce. […]

Pour que tu connaisses le prix de mon alliance, moi, déesse et fille de dieu, je te délivrerai des maux qui affligent les mortels, je ferai de toi un dieu immortel et incorruptible. Désormais, devenu dieu, tu habiteras avec moi le palais de Nérée. De là, tu pourras sortir à pied sec du sein des eaux, et tu verras Achille, notre fils chéri, dont la dernière demeure est dans l’île de Leucé, sur le Pont-Euxin.

Va donc dans la ville de Delphes, bâtie de la main des dieux, ramènes-y ce cadavre. Après lui avoir donné une sépulture, reviens dans la grotte profonde de l’antique Sépias. Attends là, jusqu’à ce que tu me voies sortir de la mer, suivie du chœur de cinquante Néréides, pour t’emmener au fond des eaux. Il faut se ranger aux lois du Destin, c’est la volonté de Zeus. Mais cesse de pleurer les morts : c’est le sort que les dieux réservent à tous les humains, tous doivent mourir.

Euripide, *Andromaque*, vers 1231-1272

Pélops

Pélops est le fils de Tantale, roi de Phrygie en Asie Mineure, et d'Euryanassa, elle-même fille de Pactole, le fleuve aux sables d'or.

Pour éprouver la clairvoyance des dieux, Tantale coupe Pélops en morceaux et le sert en guise de repas aux dieux de l'Olympe. Horrifiés, tous reconnaissent la chair humaine qu'ils repoussent à l'exception de Déméter : distraite par le chagrin dû à la disparition de sa fille, la déesse mange une épaule du malheureux jeune homme. Les dieux châtient le père criminel et ressuscitent le fils dont ils reconstituent le corps : une épaule d'ivoire poli remplace le morceau englouti.

Après sa résurrection, Pélops est aimé de Poséidon dont il devient l'échanson : le dieu lui procure un char d'or et des chevaux ailés qui vont assurer sa victoire pour conquérir la belle HIPPODAMIE, fille d'Œnomaos, roi de Pise en Elide. En effet, alors que celui-ci défie tous les prétendants de sa fille en leur proposant une course de chars mortelle, Pélops remporte la victoire, avec l'aide d'Hippodamie elle-même, car la jeune fille s'est éprise de lui. Celle-ci a soudoyé Myrtilos, le cocher de son père, pour qu'il

sabote son char avant la course. Une fois débarrassé d'Œnomaos, mort dans l'accident provoqué par Myrtilos, Pélops devient roi de Pise et épouse Hippodamie : ils auront plusieurs enfants, dont les jumeaux Atrée et Thyeste. Cependant, Pélops tue Myrtilos, accusé d'avoir voulu violer Hippodamie. En mourant, le cocher, bien mal récompensé de ses services, profère des malédictions contre la descendance du couple royal, contribuant ainsi à augmenter les malheurs qui vont s'abattre sur les Pélopides (« enfants de Pélops » en grec), également nommés Atrides.

Venu d'Asie, Pélops passe pour avoir introduit en Grèce les fabuleuses richesses de sa famille, apportant ainsi un peu du luxe oriental à un pays jusque-là pauvre et fruste. Son nom est à l'origine de l'appellation Péloponnèse (« île de Pélops » en grec) donnée à la péninsule du sud de la Grèce, aujourd'hui détachée du continent par le canal de Corinthe. Sa légende est directement associée à la fondation des jeux Olympiques en Elide : c'est Pélops, en effet, qui aurait instauré le premier à cet endroit la célébration de jeux funèbres dédiés à la mémoire d'Œnomaos. Tombés par la suite en désuétude, ces jeux auraient été restaurés par Héraclès en l'honneur de leur initiateur, Pélops.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 Pélops se présenta lui aussi comme prétendant pour épouser Hippodamie ; quand elle vit sa beauté, la princesse s'éprit de lui et elle persuada Myrtilos, le fils d'Hermès, de l'aider. Myrtilos était le cocher d'Œnomaos ; comme il était amoureux d'Hippodamie, il voulait lui faire plaisir : il ne mit pas les clavettes d'essieu aux moyeux des roues du char d'Œnomaos. Le résultat fut qu'Œnomaos perdit la course et la vie : empêtré dans les rênes, il fut traîné à mort ; toutefois, selon certains, il fut tué par Pélops. Au moment de mourir, le roi maudit Myrtilos, dont il avait compris la machination, et il souhaita sa perte de la main même de Pélops. Pélops épousa Hippodamie. Alors qu'ils voyageaient en compagnie de Myrtilos, Pélops s'éloigna un peu : il cherchait de l'eau pour sa femme, qui avait soif ; pendant ce temps, Myrtilos tenta de faire violence à Hippodamie. Quand Pélops l'eut appris de la bouche de son épouse, il jeta Myrtilos du haut du cap Géreste dans la mer, qu'on appelle mer Myrtoenne, d'après son nom. En tombant, Myrtilos lança une malédiction sur la race de Pélops.

Apollodore, *Bibliothèque*, *Abrégé*, Livre II, 6-8

📖 *Le poète célèbre la victoire de Hiéron de Syracuse aux jeux olympiques.*

Ta gloire, ô roi de Syracuse ! vivra sans cesse chez les valeureux descendants de Pélops, de ce Lydien fameux que le dieu, dont l'humide empire embrasse la terre, honora de son amitié, dès qu'il l'eut vu retiré par Clotho du vase funeste avec une épaule de l'ivoire le plus pur. Prodiges étonnants sans doute ! […]

Le fils de Tantale était à la fleur de l'âge, à peine un tendre duvet commençait à couvrir ses joues, qu'il espéra allumer le flambeau d'un hymen digne de lui, et obtenir du roi de Pise, sa fille, la belle Hippodamie. Seul, pendant une nuit obscure, il se rend sur les bords de la mer écumeuse, et là, au milieu du mugissement des flots, il invoque à grands cris celui dont le trident fait retentir au loin les ondes. Soudain ce dieu apparaît à ses regards : « Poséidon, lui dit Pélops, si les aimables dons de Cypris ont pour toi quelque charme, transporte-moi en

Elide sur ton char rapide, détourne de ma poitrine la lance du perfide Œnomaos et couronne mes efforts du succès ! Déjà treize prétendants valeureux ont péri sous les coups de ce père barbare, qui diffère ainsi l'hyménée de sa fille. Les âmes timides ne sont point faites pour affronter de grands dangers, et puisque la mort est inévitable, pourquoi attendre dans un indigne repos une vieillesse honteuse sans avoir rien fait pour la gloire. J'ai résolu de tenter le combat. C'est à toi, ô Poséidon ! de m'accorder la victoire. » Ainsi parla Pélops, et sa prière fut soudain exaucée. Le dieu voulant honorer son favori, lui donne un char tout resplendissant d'or attelé de coursiers ailés et infatigables. Il triomphe d'Œnomaos, s'unit à la jeune Hippodamie et devient bientôt le père de six princes, dignes imitateurs de ses vertus. Maintenant c'est là que sa cendre repose en paix, non loin des rives de l'Alphée, et sur l'autel qui orne son tombeau, on offre chaque année de sanglants sacrifices, au milieu de l'affluence de toutes les nations. Ainsi s'étendit la gloire de Pélops, ainsi s'est immortalisé son nom dans ces jeux, où Olympie appelle les combattants à disputer le prix de la vitesse à la course, et celui de la force et du courage à affronter hardiment les dangers.

Pindare, *Olympiques*, ode 1, vers 23-28 et 68-97

Pénates

Les Pénates font partie du groupe des divinités familiales dans la religion étrusque assimilée par les Romains. Pour ceux-ci, en effet, chaque foyer est protégé par des puissances divines organisées comme une véritable entreprise, avec un chef (la déesse Vesta) et des sous-chefs, qui sont des fournisseurs (les Pénates) ou des gardiens (les Lares).

Chargés de l'armoire à provisions (*penus* en latin), les Pénates sont les deux dieux honorés comme « fournisseurs du garde-manger » : toujours invoqués collectivement, ils veillent aux ressources du foyer, l'un pour la nourriture, l'autre pour la boisson. Chaque maison romaine leur réserve une place, le plus souvent un autel dans une sorte de petit sanctuaire nommé laraire, où ils sont représentés par deux statuettes. Au moment du repas, on leur fait une offrande en prélevant une part des mets et en la jetant dans les flammes du foyer.

Les Pénates se transmettent de père en fils comme un héritage sacré : ils sont attachés à la famille et la suivent dans ses déplacements, au contraire des Lares qui sont attachés au lieu. En tant que grande famille, la cité possède également ses Pénates, vénérés

comme ceux qu’aurait apportés en Italie le pieux Enée, fuyant Troie.

➲ Généalogie « De Troie à Rome »

📖 *Arrivé à Carthage, Enée raconte à la reine Didon la destruction de Troie.*

Déjà on entend le bruit de l’incendie qui vient des remparts : ses tourbillons se rapprochent de nous dangereusement. « Eh bien allons ! cher père, dis-je, mets-toi sur mon dos ! je te porterai sur mes épaules et ton poids ne me pèsera pas ! Quoi qu’il arrive, il n’y aura plus pour nous deux qu’un seul danger et qu’un seul salut à partager ! Que le petit Iule m’accompagne et que ma femme nous suive de loin. Vous les serviteurs, écoutez bien ce que je vous demande : à la sortie de la ville, il y a un tombeau et un vieux temple de Cérès à l’abandon, avec un cyprès très ancien, que l’on soigne encore depuis des années. Ce sera notre point de rendez-vous et nous nous y rendrons par des chemins différents. Toi, mon père, prends dans tes mains les objets sacrés et les Pénates de notre patrie. Moi, je reviens du combat et je suis encore plein de sang : je ne peux pas les toucher sans commettre un sacrilège, tant que je ne me serai pas lavé. » A ces mots, inclinant la nuque, je replie mon manteau sur mes larges épaules et je rajoute la peau d’un lion de couleur fauve en guise de couverture. Je me baisse pour prendre mon père et je me plie sous le fardeau. Le petit Iule s’est cramponné à ma main droite : il suit son père en essayant de faire de grands pas. Derrière nous, marche mon épouse. Nous nous lançons à travers les rues sombres.

Virgile, *Enéide*, Livre II, vers 705-725

Pénélope

Pénélope est la fidèle épouse d'Ulysse, le héros de l'*Odyssée*. Elle est aussi la cousine d'Hélène, car leurs pères sont frères. Ulysse faisait partie des prétendants de la divine Hélène, comme toute la jeunesse dorée de Grèce. Mais il se rend vite compte qu'il n'a pas les moyens de rivaliser avec les puissants princes de Sparte ou Mycènes. Tyndare, le père de la belle princesse, qui apprécie néanmoins son intelligence politique et ses performances sportives, le présente à son frère. Celui-ci n'est pas trop disposé à laisser partir sa fille, mais Pénélope choisit de quitter la maison paternelle avec Ulysse, qui a demandé sa main.

Leur idylle est de courte durée : peu après la naissance de leur fils Télémaque, Ulysse doit partir à la guerre. Vingt ans après, tous les autres chefs grecs sont, soit morts au champ d'honneur, soit rentrés, alors que Pénélope est toujours sans nouvelles de son mari.

Il n'est pas d'usage à cette époque de laisser une femme gérer seule les biens de la famille, surtout si elle est à la tête d'un royaume. Une veuve doit se remarier rapidement pour être prise en charge par son

nouveau mari. C’est pourquoi les prétendants affluent, et ils ont droit à l’hospitalité jusqu’à ce qu’elle ait fait son choix. Nourrir et loger selon les règles tous ces hommes de haut rang coûte cher. Même Télémaque, devenu adulte, a hâte de disposer enfin de son patrimoine. Mais Pénélope tient bon car elle tire des songes inspirés par Athéna l’intime conviction qu’Ulysse n’est pas mort.

Elle trouve toutes sortes d’excuses. Ainsi, elle ne veut pas se remarier avant d’avoir tissé le linceul de son noble beau-père, et elle n’en finit pas de tisser, défaisant la nuit l’ouvrage de la journée. Après trois ans d’atermoiements, son stratagème est dévoilé par une servante. Heureusement, c’est le moment que choisit Ulysse pour réapparaître !

Pénélope est la dernière à accepter de le reconnaître, malgré les prodiges d’Athéna pour lui rendre sa prestance, malgré le massacre des prétendants. C’est seulement quand il lui a rappelé le secret de fabrication du lit conjugal qu’elle s’abandonne à la joie des retrouvailles. Athéna retient la nuit pour eux.

Pénélope a beaucoup de points communs avec son époux : rusée, prudente jusqu’à la méfiance, usant de la parole et du charme pour arriver à ses fins, elle est aussi loyale et d’une détermination sans faille. Elle

n’est le modèle de vertu resté célèbre que chez Homère. Certaines traditions rapportent qu’elle aurait cédé à Antinoos, le plus fort des prétendants, ou même à plusieurs d’entre eux, et qu’Ulysse l’aurait répudiée à son retour. Pour d’autres, Pénélope épouse Télégonos, le fils d’Ulysse et de Circé, après qu’il a tué son père par accident et ils ont un fils.

📖 *Ulysse, qui a massacré les prétendants, réussit enfin à se faire reconnaître de Pénélope.*

Quand il sort du bain, Ulysse a l’allure d’un dieu. Il revient s’asseoir sur son fauteuil, en face de son épouse, et il lui dit :

– Espèce de démon ! c’est à toi que les dieux de l’Olympe ont donné le cœur le plus résistant à l’émotion, c’est sûr ! Non, aucune autre femme ne pourrait garder un cœur aussi fermé ! aucune ne resterait comme toi loin d’un mari rentrant après vingt ans d’absence dans sa patrie, après avoir enduré tant d’épreuves ! Mais allons ! nourrice, prépare-moi un lit : je vais y dormir seul, comme toujours, puisque cette femme garde un cœur de fer au fond de sa poitrine !

La sage Pénélope lui répond alors :

– Espèce de démon toi-même ! Non, je n’ai ni orgueil, ni mépris, et je ne vais pas me laisser troubler par la surprise ! Je sais fort bien comment tu étais, quand tu as quitté Ithaque sur un navire armé de longues rames. Mais allons ! Euryclée, prépare-lui un bon lit : tiens ! prends donc dans ma chambre le lit bien ajusté qu’il s’est construit lui-même ! Quand les servantes et toi vous l’aurez transporté dans une autre chambre, garnissez-le d’un épais matelas, de peaux de mouton, de couvertures et d’étoffes brillantes !

Elle parlait ainsi pour mettre son mari à l’épreuve. Mais Ulysse sursaute, indigné, et répond alors à sa fidèle épouse :

– Eh bien, ma femme ! L’ordre que tu viens de donner me déchire le cœur. Qui donc a touché à mon lit ? L’homme le plus habile ne serait pas capable de le déplacer, à moins qu’un dieu ne vienne à son aide ! Même avec la force de la jeunesse aucun homme ne pourrait le faire

bouger. Il y a quelque chose de très particulier dans ce lit : c'est moi qui l'ai fabriqué, et personne d'autre ! Au milieu de la cour, avait poussé le rejeton d'un olivier aux feuilles allongées : il était touffu et verdoyant, gros comme une colonne. C'est tout autour de lui que j'ai tracé les plans de notre chambre et que je l'ai bâtie avec des blocs de pierre bien ajustés en prévision de notre mariage. Après les murs, j'ai posé un toit et une porte en panneaux de bois plein. Ensuite, j'ai coupé les branches de l'olivier aux feuilles allongées, j'ai taillé le tronc pour le façonner à partir de la racine : je l'ai équarri et poli avec soin, je l'ai aligné au cordeau pour en faire un bois de lit avec ses pieds et ses montants. Avec une tarière, je l'ai percé de trous sur toute sa surface et je l'ai pris comme base pour cheviller les autres pièces de mon lit ; ensuite j'ai orné le tout de plaques d'or, d'argent et d'ivoire. Enfin, j'ai tendu des sangles en cuir de bœuf d'un beau rouge éclatant à l'intérieur du cadre. Voilà le signe secret que je te révèle. Eh bien, ma femme ! dis-moi, je voudrais savoir : ce lit est-il encore à sa place ? ou bien un homme a-t-il coupé l'olivier à la racine pour le porter ailleurs ?

A ces mots, Pénélope sent se briser son cœur et ses genoux : elle a reconnu les signes évidents que venait de décrire Ulysse. Elle fond en larmes ; elle court vers son mari, jette ses bras autour de son cou, l'embrasse sur le front et lui dit :

– Ne te fâche pas contre moi, Ulysse ! tu as toujours été le plus sage des hommes. Les dieux nous ont donné un destin lamentable, eux qui nous ont empêchés, par pure jalousie, de profiter de notre belle jeunesse : ils nous ont privés du bonheur de vivre ensemble et de parvenir ainsi au seuil de la vieillesse en nous soutenant l'un l'autre ! Aujourd'hui ne garde contre moi ni colère ni rancune : tu m'en veux, je le sais, parce que je ne t'ai pas embrassé dès que je t'ai vu. Mais j'avais toujours peur qu'un homme vienne abuser de ma confiance en me racontant de belles histoires : il y a sur terre tellement de mortels qui n'ont en tête que la ruse et la méchanceté ! […] Eh bien, tu as fini par me convaincre, car mon cœur n'est pas aussi insensible que tu le dis !

Elle parlait ainsi. Et le cœur d'Ulysse déborde de larmes : il sanglote en prenant dans ses bras sa chère épouse, sa fidèle compagne. […] Pénélope ne pouvait plus détacher ses bras blancs du cou de son mari… Et l'Aurore aux doigts de rose les aurait trouvés pleurant ainsi, si Athéna, la déesse aux yeux de chouette, n'en avait pas décidé

autrement : la déesse prolonge alors la nuit qui touchait à sa fin, elle retient l'Aurore sur son trône d'or, au bord de l'Océan, pour l'empêcher d'atteler ses chevaux aux rapides sabots. […]

Après les doux plaisirs de l'amour, les deux époux partagent encore le plaisir de parler et de se faire des confidences mutuelles. Pénélope raconte à Ulysse tout ce qu'elle a dû supporter dans son palais, quand elle voyait la troupe de tous ces abominables prétendants égorger tant de bêtes de son troupeau pour les manger et puiser tant de vin dans les amphores de sa cave pour le boire. Ulysse raconte à Pénélope tout ce qu'il a fait subir aux humains, tout ce qu'il a lui-même subi dans ses épreuves. Pénélope écoutait, ravie, au comble du bonheur : quand, enfin, son héros lui a tout raconté, elle finit par s'endormir.

Homère, *Odyssée*, Chant XXIII, vers 163-309

Penthée

Penthée, roi de Thèbes, fils d'Agavé et d'Echion, est victime, comme sa mère, d'une impitoyable vengeance de Dionysos. Agavé, fille de Cadmos et Harmonie, a épousé Echion, le plus vaillant des Spartes, ces guerriers nés des dents du dragon semées en terre par Cadmos. Leur fils Penthée succède à son grand-père sur le trône de Thèbes. Une sœur d'Agavé, Sémélé, séduite par Zeus, est devenue mère de Dionysos. Mais Agavé, sans doute par jalousie, émet des doutes sur la paternité de Zeus, donc sur l'origine divine de l'enfant. Dionysos ne peut tolérer pareille calomnie ! Il frappe de folie Agavé qui devient la plus échevelée des bacchantes, et parcourt hors d'elle-même les bois du Cithéron. Or, comme Penthée n'a que mépris pour un culte qui lui semble si barbare, si opposé à la mesure, il refuse de l'admettre dans sa cité. Il va sur la montagne espionner les orgies dionysiaques. Les bacchantes le surprennent ; sa propre mère le met en pièces et ne retrouve la raison que pour pleurer son crime.

L'histoire de Penthée illustre probablement les réticences des cités grecques à accepter le culte nouveau de Dionysos et ses rites surprenants.

➲ Généalogie « Les Labdacides »

📖 PENTHÉE – J’apprends qu’il y a d’étranges malheurs en cette cité : nos femmes ont quitté leurs maisons sous le prétexte de Bacchanales, elles courent par les montagnes ombreuses, honorant par des chœurs la nouvelle divinité, un certain Dionysos, dit-on. Des cratères pleins de vin sont partout offerts, les femmes se retirent en des lieux solitaires pour se livrer aux étreintes des mâles, sous prétexte qu’elles sont des Ménades chargées des sacrifices. Mais elles préfèrent Aphrodite à Bacchus ! […] Je les pourchasserai, je les ramènerai de la montagne, je les lierai avec des chaînes de fer. Je mettrai bientôt fin à leurs Bacchanales criminelles ! On dit qu’il est arrivé un étranger, un charlatan, un enchanteur du pays de Lydie, avec des boucles blondes, une chevelure parfumée, et qu’il a dans ses yeux noirs les grâces d’Aphrodite. Jour et nuit il vit avec elles, prétendant qu’il initie aux mystères bachiques les jeunes femmes. Si je le surprends dans ce palais, il cessera, je t’assure, de frapper la terre avec son thyrse et de secouer sa chevelure : je lui couperai la tête. Il déclare que Dionysos est dieu, qu’il a été cousu autrefois dans la cuisse de Zeus et qu’il a été embrasé par la foudre avec sa mère qui se vantait faussement de s’être unie à Zeus. Ces crimes ne méritent-ils pas la pendaison ?

Euripide, *Les Bacchantes,* vers 216-246

📖 LE MESSAGER. – C’était un vallon, entouré de falaises, arrosé de ruisseaux et ombragé par des sapins. Les Ménades s’y trouvaient, les mains occupées à d’agréables travaux. […] Penthée, le malheureux, qui ne voyait pas la foule des femmes, dit alors : « O étranger, de l’endroit où nous sommes arrêtés, mes regards n’arrivent pas jusqu’à tes prétendues Ménades. En montant sur une hauteur ou sur un sapin qui porte haut la tête, je verrais peut-être leur conduite scandaleuse. » […] L’arbre s’élève droit vers le ciel ; mon maître, à cheval sur une branche, est vu des Ménades avant de les avoir aperçues. […] Une voix s’élève dans les airs, celle de Dionysos : « Femmes, j’amène celui qui se rit de vous, de moi et de mes orgies. Vengez-vous de lui ! » A peine a-t-il crié ces mots que du ciel à la terre il fait briller la lumière d’un feu sacré.

L’air est silencieux. Silence dans le vallon boisé : les feuilles ne bruissent plus, aucune bête ne crie. […] Dès que les filles de Cadmos ont reconnu la voix de Bacchus, elles s’élancent, rapides comme un vol de colombes. Agavé, la mère de Penthée, avec ses sœurs, et toutes les Bacchantes ! A travers les précipices, elles bondissent. Le souffle du dieu les a remplies de fureur. Elles voient mon maître posté dans le sapin. D’abord elles lui lancent des pierres de toutes leurs forces. […] Le malheureux reste immobile, désemparé. Elles essaient de déraciner l’arbre. Peine perdue. Alors Agavé leur dit « Allons ! Saisissez-le, Ménades, pour qu’il ne révèle pas les mystères divins de nos chœurs. » Elles arrachent le sapin du sol. Penthée est projeté à terre, il tombe en gémissant. Il se rend compte que sa fin est proche. La première, sa mère commence le sacrifice sanglant et se jette sur lui. Lui, il arrache de sa chevelure sa mitre pour que la malheureuse Agavé le reconnaisse et ne le tue pas ; il lui dit en lui touchant la joue : « C’est moi, mère, je suis ton fils, Penthée. Aie pitié de moi, mère ! Oui, c’est moi qui suis coupable, mais ne tue pas ton fils ! » Elle, l’écume à la bouche, roulant des yeux hagards, a oublié tous les sentiments naturels : possédée par le dieu, elle n’écoute pas son enfant. Elle prend son bras gauche dans ses mains et, un pied sur le flanc de l’infortuné, elle le lui arrache de l’épaule, non par sa propre force, mais avec l’aide du dieu. Ino, de l’autre côté, fait de même, elle déchire les chairs. Autonoé et toute la foule des Bacchantes s’acharnent sur lui. Il gémit avec ce qui lui reste de souffle, les femmes poussent des hurlements. Elles mettent à nu ses flancs qu’elles déchirent. Toutes ont les mains couvertes de sang. Les membres de Penthée gisent épars, les uns sur les rochers escarpés, d’autres sur les aiguilles épaisses des pins : il ne serait pas facile de les retrouver. Sa malheureuse tête, sa mère l’a prise dans ses mains : elle la fiche à la pointe de son thyrse et la porte, comme celle d’un lion de la montagne, à travers le Cithéron.

Euripide, *Les Bacchantes*, vers 1051-1142

Penthésilée

Fille d’Arès et d’Otrera, la première reine des Amazones, Penthésilée est surtout connue pour sa participation à la guerre de Troie. Ayant peut-être tué par erreur sa sœur Hippolyte au cours d’une chasse ou d’un combat, elle vient se purifier auprès de Priam. Après la mort d’Hector, elle propose son soutien au vieux roi. Les Amazones font un carnage parmi les Grecs, jusqu’au moment où Ajax et Achille entrent dans la mêlée. Mais le destin de Penthésilée est de mourir devant Troie.

Achille la transperce de sa lance, en même temps que son cheval. Lorsqu’il lui retire son casque, le héros est frappé par la beauté de la jeune Amazone : ils ont le même âge, ils auraient pu être amants ou époux… Il en a les larmes aux yeux. Thersite, un compagnon d’armes, se moque de son émotion, le traite d’efféminé et insulte le cadavre de la guerrière vaincue. Achille le tue d’un coup de poing.

Les Grecs remettent la dépouille de Penthésilée au roi Priam, qui ensevelit ses cendres aux côtés de Laomédon.

📖 *La bataille fait rage.*

Penthésilée abattait de nombreux guerriers et partout, les Achéens tremblants étaient la proie d'une mort lamentable. Comme des chèvres bêlantes sont broyées par les dents cruelles d'un léopard, ils périssaient, et, désertant le combat, ils fuyaient de tous les côtés. Les uns jetaient leurs armures, les autres les gardaient sur leurs épaules ; les chevaux s'enfuyaient loin de leurs cochers. Les vainqueurs faisaient des sauts de joie ; les mourants gémissaient, abandonnés sans secours : ils périssaient dans la fleur de l'âge, dévorés par la Guerre insatiable. De même qu'une tempête, dont les mugissements redoutables s'amplifient, jette à terre les grands arbres avec leurs racines et leurs branches florissantes, et roule les troncs les uns sur les autres, de même la grande armée des Danaens roulait dans la poussière, sous les coups des Moires et sous la lance de Penthésilée. […]

La première, elle lança un long javelot qui atteignit le bouclier d'Achille, mais retomba comme s'il avait frappé une pierre : telle était la vertu des armes fabriquées par l'habile Héphaïstos. Aussitôt elle lança une autre pique contre Ajax, en les menaçant tous les deux :

– J'ai lancé un javelot pour rien, mais j'espère bien vous écraser et vous achever, vous qui vous vantez d'être les plus vaillants des guerriers grecs. Et je délivrerai de la guerre déplorable les Troyens dompteurs de chevaux. Venez m'affronter en face à face ! Vous saurez ce que valent les Amazones ! Je suis la fille d'Arès, ce n'est pas un mortel qui m'a donné le jour, mais Arès lui-même, cet affamé de guerres ! Je suis plus courageuse que les hommes.

A ces paroles, les deux héros éclatent de rire. Et en même temps, Ajax lance contre elle un javelot qui déchire sa chaussure brodée d'argent. Mais le fer n'atteint pas sa peau blanche, bien qu'il soit avide de sang. Telle était la loi du destin : elle ne permettait pas que l'épée du héros, souillée de carnage dans les combats, plonge dans le sang d'une jeune fille. Ajax la quitta donc et rejoignant d'un bond les Troyens, il abandonna cette proie à Achille. Il savait que, malgré son courage, elle serait vaincue aussi facilement qu'une colombe par un vautour.

Elle se désolait d'avoir perdu ses javelots, tandis que le fils de Pélée […], de sa main puissante, brandissait sa lance énorme, arme de mort fabriquée par Chiron. Il blessa la belliqueuse Penthésilée au-dessus du sein droit : un sang noir jaillit aussitôt de la blessure, et tout d'un coup ses membres s'affaissèrent. Elle laissa échapper de sa main sa hache

tranchante, les ténèbres voilèrent ses yeux ; la douleur déchirait sa poitrine. Mais elle respirait encore. En voyant son adversaire s'élancer pour l'arracher de son cheval, elle se demandait si elle devait tirer sa grande épée et attendre l'attaque du bouillant Achille, ou si elle ne ferait pas mieux de sauter à terre, pour le supplier et lui promettre une rançon d'or et d'argent : les dons plaisent aux mortels, quelle que soit leur colère. Peut-être apaiserait-elle ainsi le terrible Eacide. Peut-être encore, en voyant qu'ils avaient le même âge, lui permettrait-il de revenir à Troie et d'échapper au trépas.

Voilà ce qu'elle pensait, mais les dieux en avaient décidé autrement. Le fils de Pélée, fou de rage, se jeta sur elle ; son javelot transperça d'un seul coup la guerrière et son cheval rapide. […] Elle roule dans la poussière et dans la mort. Mais elle tombe avec décence, la pudeur est encore la parure de sa beauté : elle se penche en avant, palpitante, les chairs meurtries, le corps plié sur son cheval. Quelquefois la force du vent brise un sapin élancé qui, nourri par la terre féconde, s'élevait dans une vallée, au bord d'une fontaine en l'honneur d'un dieu : ainsi Penthésilée glisse de son cheval rapide, belle encore, mais sans force et sans vie. […]

Achille retira son javelot du corps du cheval et de la malheureuse Penthésilée ; tous les deux palpitèrent une dernière fois, victimes du même coup. Achille lui arracha de la tête son casque étincelant, semblable aux rayons du soleil ou aux éclairs de Zeus et la guerrière resta étendue sur le sable, baignant dans le sang. Son gracieux visage brillait encore d'un éclat pur, quoiqu'elle fût morte. Les Argiens qui étaient là étaient frappés d'admiration, car elle était semblable aux déesses. Elle était étendue sur la terre avec ses armes, comme Artémis l'invincible quand elle dort, Artémis la fille de Zeus, lorsqu'elle est fatiguée de poursuivre sur la cime des montagnes les lions rapides. Aphrodite Cypris à la couronne d'or, l'amie du courageux Arès, laissait à la guerrière sa beauté dans la mort, afin d'affliger même le cœur du vaillant fils de Pélée. Et tous rêvaient des caresses d'une femme aussi belle, à leur retour dans la patrie. Achille lui-même, touché jusqu'au fond du cœur, avait de la peine de l'avoir immolée. Il pensait qu'il aurait pu l'emmener comme chaste épouse, dans sa Phthie féconde en chevaux. Par sa taille et sa beauté, elle était semblable aux déesses.

Quintus de Smyrne, *La Fin de l'*Iliade, Chant I,
vers 476-662

Persée

Né de l’union de Zeus avec Danaé, fille du roi d’Argos Acrisios, Persée est un héros intrépide, vainqueur de la Gorgone Méduse et d’un redoutable monstre marin.

Danaé a été enfermée par son père pour détourner une prophétie qui lui annonçait sa propre mort causée par son petit-fils, mais Zeus, attiré par la beauté de la princesse, se métamorphose en pluie d’or pour venir la féconder. DANAÉ met au monde un fils, Persée ; cependant, Acrisios, furieux, fait jeter à la mer l’enfant et sa mère, enfermés dans un coffre, qui finit par être rejeté sur l’île de Sériphos. C’est sur cette île que Persée est élevé par un berger. Des années plus tard, Polydectès, roi de Sériphos, amoureux de Danaé, veut se débarrasser de Persée en l’envoyant combattre la Gorgone MÉDUSE, qui avait le pouvoir de pétrifier tous ceux qui la regardaient. Guidé par les dieux, le jeune héros réussit à tromper les GRÉES qui montent la garde sur la route des GORGONES et tranche la tête de Méduse.

Sur le chemin du retour, Persée passe par l’Ethiopie où il découvre Andromède, attachée à un rocher pour être livrée à un monstre marin : aussitôt

séduit par la beauté de la princesse, il tue le monstre, sauve ANDROMÈDE et l'épouse. Cependant, l'oncle de la jeune fille, qui est aussi son ancien fiancé, tente d'éliminer son rival. Brandissant la tête de Méduse, Persée le pétrifie avec tous les guerriers qu'il avait réunis contre lui.

Par la suite, Persée se venge encore de Polydectès, lui aussi métamorphosé en pierre par le même moyen. Rentré à Argos avec Andromède, il provoque la fuite d'Acrisios car le vieux roi redoute la réalisation de l'ancienne prophétie : en fin de compte, celle-ci se produit car Persée tue son grand-père accidentellement lors d'un concours d'athlétisme.

De l'union de Persée avec Andromède naissent plusieurs enfants dont Electryon, père d'Alcmène, ce qui fait de Persée l'arrière-grand-père d'Héraclès. Selon l'historien Hérodote, le couple aurait eu aussi un fils nommé Persès qui, resté à la cour de son grand-père Céphée (le père d'Andromède), aurait donné le nom de « Perses » à tous les habitants de la région.

📖 Acrisios consulta l’oracle sur sa postérité : le dieu lui répondit que sa fille aurait un fils, mais que celui-ci le tuerait. Redoutant la réalisation de la prédiction, Acrisios fit bâtir une chambre souterraine en bronze dans laquelle il enferma Danaé. Selon certains, elle fut séduite par son oncle Prœtos, ce qui provoqua la dispute entre les deux frères, Prœtos et Acrisios. Selon d’autres, Zeus se changea en pluie d’or, pénétra dans la salle où était emprisonnée Danée en passant à travers le toit, entra dans son sein et jouit d’elle. Quand Acrisios vit que sa fille avait mis au monde Persée, il ne crut pas qu’elle eût été séduite par Zeus : il l’enferma dans un coffre avec son fils et il les fit jeter dans la mer. Comme le vent avait poussé le coffre vers l’île de Sériphos, Dictys, un pêcheur qui était, dit-on, le frère du roi, le sortit de la mer, trouva Danaé et Persée, et décida d’élever l’enfant.

Polydectès, frère de Dictys et roi de Sériphos, tomba amoureux de Danaé, mais comme Persée était déjà grand, il ne pouvait pas la séduire car son fils la protégeait. Pour se débarrasser de lui, il l’invita avec ses amis à lui apporter des cadeaux pour lui faire obtenir la main d’Hippodamie, fille d’Œnomaos. Persée accepta et proposa même d’aller chercher la tête de la Gorgone, si c’était nécessaire. Polydectès le prit au mot : il demanda aux autres des chevaux, et à lui, la tête de Méduse.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre II, chapitre 4, 1-2

📖 *Persée vient de tuer le monstre marin qui menaçait Andromède.*

Persée est encore tout couvert du sang du monstre marin qu’il vient de tuer. Il se lave les mains dans l’eau. Comme il veut aussi nettoyer sa besace du sang qui la couvre, il a posé près de lui la tête de Méduse aux cheveux hérissés de serpents : pour qu’elle ne s’abîme pas sur les rochers, il lui a fait un lit de tiges et de feuillages qui poussent comme des algues au fond de la mer ; mais au contact de la tête monstrueuse qui possède le pouvoir de pétrifier tous les êtres vivants, ces tiges fraîchement coupées, encore pleines de sève, se mettent à rougir et à durcir instantanément. C’est là l’origine du corail car, depuis ce temps, ses branches ont conservé la même propriété : tendres et flexibles sous l’eau, elles durcissent à l’air jusqu’à avoir la dureté de la pierre.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IV, vers 740-752

📖 *Phinée, ancien fiancé d'Andromède, a organisé une émeute contre Persée, qui vient d'épouser la jeune princesse.*

Quand il voit qu'il va succomber sous le nombre, Persée s'écrie :

– Puisque c'est vous-mêmes qui m'y forcez, je vais utiliser pour vous vaincre le secours de l'ennemi que j'ai vaincu. Que ceux qui m'aiment détournent les yeux, si j'ai encore des amis ici !

Et il présente la tête de la Gorgone.

– Cherche ailleurs, dit Thescélus, quelqu'un qui se laisse effrayer par de vains prodiges !

A ces mots, il lève la main pour lancer un trait fatal : il devient marbre et garde son attitude. Ampyx était auprès de lui ; il allait frapper de son glaive le vaillant et généreux Persée : son bras s'arrête immobile et durcit étendu. Nilée, qui prétendait être fils du Nil, et qui portait sur son bouclier les sept bouches du fleuve gravées en or et en argent, se jette sur Persée et lui dit :

– Regarde les preuves de ma superbe origine et emporte aux Enfers la consolation et l'honneur de mourir de ma main !

Il ne peut achever ces derniers mots à demi prononcés : sa bouche reste ouverte, mais elle ne peut plus faire entendre aucun son. Cependant Eryx accable ses compagnons de reproches :

– Lâches, ce n'est pas la tête de la Gorgone, c'est l'effroi qui glace vos cœurs et vos bras. Avancez avec moi et faites mordre la poussière à ce jeune audacieux qui n'a d'autres armes que de vains enchantements !

Il voulait s'élancer : ses pieds s'attachent à la terre ; ce n'est plus qu'un rocher inanimé, qu'un simulacre de guerrier. Ils avaient tous mérité ce châtiment : mais un soldat qui suivait le parti de Persée, l'imprudent Acontée, regarde par hasard, au milieu du combat, la tête de la Gorgone : soudain il demeure immobile et transformé. Astyage, qui le croit encore vivant, le frappe de son épée, qui rebondit et rend un son aigu ; surpris par ce prodige, il subit la même transformation : il conserve dans ses traits un air de surprise et d'étonnement. Il serait inutile de dire tous les noms des guerriers de Phinée : deux cents avaient survécu au combat ; deux cents furent pétrifiés par la Gorgone.

Enfin, Phinée se repent enfin d'avoir allumé cette guerre injuste. Mais que pourrait-il faire ? Il ne voit que des statues, figées dans diverses attitudes. Il reconnaît ses amis : il les appelle chacun par leur nom, il invoque leur secours. Ne pouvant en croire ses yeux, il touche

ceux qui sont le plus près de lui : c'est du marbre qu'il sent sous sa main. Il recule, détourne la tête et, tendant à son ennemi des mains vaincues, il supplie :

– Tu triomphes, Persée ! Eloigne le monstre que tu tiens ! Quelle que soit ta Méduse avec son visage qui pétrifie, écarte-la, écarte-la, je t'en conjure ! Ce n'est ni la haine, ni la soif de régner qui m'ont poussé à faire la guerre : j'ai combattu pour une épouse. Tes droits sont tes bienfaits, les miens sont le temps et mon amour. Je me repens d'avoir disputé ta conquête. O vaillant Persée, accorde-moi seulement la vie. Tout le reste est à toi !

Il parlait ainsi, sans oser regarder celui qu'il implorait.

– Rassure-toi, Phinée, toi qui es si peureux, répond Persée. Je vais t'accorder ce que tu demandes, ce qui est d'un si grand prix pour les lâches : sois sans crainte, tu ne subiras jamais les attaques du fer ! Je ferai plus : tu seras un monument éternel de ma clémence. On te verra toujours dans le palais de mon beau-père et mon épouse se consolera en te voyant de la perte d'un fiancé qui lui fut destiné.

A ces mots, il présente la tête de Méduse du côté vers lequel Phinée détournait ses regards effrayés. Phinée s'efforce encore de l'éviter : sa tête et son cou se raidissent ; les larmes qui mouillaient ses yeux ont pris la dureté de la pierre. Cependant, le marbre conserve l'expression de terreur de son visage, ses mains suppliantes et son attitude humiliée. Persée vainqueur revient avec son épouse dans sa patrie, Argos.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, vers 177-237

📖 *Persée est devenu une constellation.*

On dit de Persée que c'est à sa naissance illustre qu'il doit sa place au ciel. Car Zeus, changé en pluie d'or, l'a eu de Danaé et Polydecte l'a envoyé contre les Gorgones. Hermès lui a mis un casque et il lui a attaché aux talons des ailes par le moyen desquelles il a traversé les airs. Il a reçu aussi d'Héphaïstos une serpe en adamantium, comme dit Eschyle, dans les *Phorcydes*, vieilles gardiennes des Gorgones. Elles n'avaient entre elles toutes qu'un seul œil, qu'elles se prêtaient à tour de rôle pour veiller chacune l'une après l'autre. Pendant qu'elles se le passaient, Persée l'a pris et l'a jeté dans le marais Tritonis ; puis, pendant que les Gorgones dormaient, il est allé couper la tête de

Méduse et il l’a donnée à Athéna, qui l’a mise sur sa poitrine. La déesse a placé Persée au ciel, où on le voit tenant la tête de la Gorgone. Persée a une étoile sur la tête, une brillante à chaque épaule, une brillante à l’extrémité de la main droite, une au coude, une à l’extrémité de la main gauche, de laquelle il paraît tenir la tête de la Gorgone. Mais la tête et le cimeterre courbé se voient nébuleux. Une étoile au ventre, une brillante à la cuisse droite, une à chaque genou, une aux jambières, une obscure à chaque pied, trois à la chevelure de la Gorgone. La tête et la serpe paraissent sans étoiles, mais on croit les apercevoir à un amas nébuleux ; en tout, trente-huit étoiles.

Eratosthène, *Constellations*, XXII, « Persée »

Perséphone

▷ Proserpine

Fille de Déméter et de Zeus, Coré est devenue l’épouse d’Hadès, et en tant que souveraine des Enfers, a reçu le nom de Perséphone. Enlevée par Hadès surgi du sol avec son noir attelage, elle se débat en hurlant et sa mère entend son cri. Emportée sous la terre, elle résiste à cette union non souhaitée en jeûnant et pleurant. Sa mère obtient de Zeus qu’elle lui soit rendue, mais la condition fixée par le roi des dieux est qu’elle n’ait rien mangé ni bu aux Enfers. Or, de gré ou de force, elle a avalé six pépins de grenade, fruit qui symbolise la fécondité. Elle devra donc passer un tiers de l’année (ou une moitié selon les versions) avec celui qui est reconnu désormais comme son mari. La charmante et gaie jeune fille est devenue une souveraine toute-puissante, à l’humeur sombre et à la volonté inflexible, qui fait respecter les règles impitoyables du monde des morts.

En de rares occasions, elle se laisse gagner par l’émotion et consent à accorder des dérogations : elle compatit ainsi à la douleur d’Orphée et lui rend Eurydice. Sans enfant, elle accepte de recueillir le

petit Adonis qu’Aphrodite lui envoie dans un coffret et de l’élever. Le bébé devient un adolescent si beau qu’elle s’en éprend et, jalouse, refuse de le laisser repartir auprès d’Aphrodite. L’arbitrage de Zeus décide que le jeune homme passera un tiers de l’année avec Perséphone, un tiers avec Aphrodite, et un tiers avec la personne de son choix. La préférence que l’aimé marque à Aphrodite et sa mort précoce la font souffrir vivement.

Pirithoos, compagnon de Thésée, tente de l’enlever avec l’aide de ce héros, mais son entreprise sacrilège échoue, et le coupable est retenu prisonnier à jamais aux Enfers. Selon les croyances orphiques, Zeus, métamorphosé en serpent, engendre Zagreus qu’Héra jalouse fera périr et son père renaître. L’épisode, comme celui d’Adonis, rappelle le symbolisme végétal et mystique qui associe Perséphone aux cycles de la mort et de la vie.

Son statut de femme fait d’elle la protectrice des lois, celles de la famille et celles de la cité. Certains textes décrivent ses noces aux Enfers comme apportant un peu de joie et paix dans ce lieu de tourments et dans le cœur d’Hadès ; des villes célèbrent chaque année une hiérogamie en son honneur.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 La nymphe Aréthuse dit à Cérès :

– Proserpine, je l'ai vue, là-bas ; son visage certes semble triste, et encore empreint de frayeur, mais tout de même, elle est reine, souveraine du monde ténébreux ; tout de même, c'est une dame puissante aux côtés du souverain des enfers ! […]

Cérès était bien décidée à ramener sa fille mais le destin ne le lui permet pas. La jeune fille en effet a rompu le jeûne ; toute candide, se promenant dans les jardins bien cultivés, elle a cueilli à la branche courbée d'un arbre une grenade, l'a ouverte et en a retiré sept grains dont elle a bu le jus. […] Jupiter, partagé entre son frère et sa sœur affligée, coupe en deux moitiés l'année. Désormais la déesse, divinité commune aux deux royaumes, vit avec sa mère le même nombre de mois qu'avec son époux.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, vers 505-567

📖 *Cérès est allée trouver Jupiter pour réclamer justice ; elle lui rappelle qu'en tant que père de la jeune fille, il doit la défendre. La déesse conclut :*

– Je veux bien que ce crime reste impuni. Je ne parlerai pas de vengeance si ma fille m'est rendue, si le ravisseur fait oublier sa faute par la réparation que je lui demande.

Jupiter apaise la déesse ; l'amour est l'excuse qu'il fait valoir auprès d'elle :

– Nous n'avons pas à rougir de notre gendre : il me vaut pour la naissance. Si je règne aux cieux, si Neptune possède l'empire des eaux, les vides régions du chaos obéissent à notre frère. Si pourtant ta résolution est inflexible, si tu persistes à rompre les liens du mariage qui déjà les unit, j'essaierai de te satisfaire, pourvu qu'elle soit restée à jeun ; autrement elle sera pour toujours l'épouse du roi des enfers.

Le dieu qui porte un caducée reçoit l'ordre d'attacher ses ailes et de voler vers le Tartare. Il revient avec une rapidité incroyable, et rapporte ce qu'il a vu :

– La jeune fille a rompu son jeûne avec trois de ces grains que le fruit carthaginois recouvre d'une écorce flexible.

Cérès pleura de nouveau, comme si sa fille lui eût été ravie à l’instant même ; il lui fallut du temps pour calmer cet accès de douleur. Enfin elle dit :

– Je ne puis plus habiter le ciel. Ordonne que l’on me reçoive aussi dans la vallée du Ténare.

Et elle y serait descendue si Jupiter ne lui avait pas promis que sa fille passerait au ciel six mois de l’année.

Ovide, *Fastes,* Livre IV, vers 595-614

📖 *Certaines versions rapportent comment, en des temps très anciens, Zeus fut amoureux de Coré.*

De plus en plus épris de Coré, Zeus contemplait, du regard avide et impatient du désir, la jeune et charmante déesse. Les orages d’une passion indomptée agitaient son cœur. D’une petite étincelle, Aphrodite avait insensiblement allumé un grand incendie, et l’égarement de Zeus s’aggravait chaque fois qu’il voyait les charmes de Proserpine. La jeune fille prenait un miroir de bronze, arbitre lumineux de la beauté, et se plaisait à confier sa forme à ces reflets silencieux ; elle admirait ses attraits réfléchis par le miroir, et souriait à sa propre image.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, Chant V,
vers 570-594

Phaeton

Phaéton, « le Brillant », fils de l’Océanide Clymène et d’Hélios, a reçu pour nom l’une des épithètes du Soleil. Garçon charmant mais capricieux, il supplie son père de lui confier pour un jour le char du Soleil. Hélios essaie de le dissuader ; conduire les chevaux fougueux de l’attelage divin exige une force divine ! Phaéton obtient ce qu’il veut, et, comme il était prévisible, il ne peut maîtriser les chevaux qui se rapprochent dangereusement de la terre au point de la calciner : l’Afrique devient alors un désert ! Zeus intervient en foudroyant le jeune homme qui tombe dans les eaux de l’Eridan. Ses sœurs, les Héliades (trois ou sept selon les sources), se lamentent au bord du fleuve si longtemps qu’elles se transforment en peupliers, dont la sève coule en gouttes d’ambre blond. Phaéton devient la constellation du Cocher.

Le destin tragique de Phaéton illustre, comme celui d’Icare, la faute d’hybris : nul ne peut dépasser sa condition sans devoir le payer chèrement.

Un autre Phaéton, cousin du précédent, est fils d’Eos, l’Aurore, et de Céphale.

📖 La nef Argo, portée par le vent, remonte l'Eridan jusqu'au point le plus haut que puissent atteindre les navires. Elle atteint le déversoir du lac profond où Phaéton, frappé en pleine poitrine et à moitié consumé par la foudre, tomba du char du Soleil dans l'eau. Son corps meurtri, aujourd'hui encore, exhale des nuages de vapeur. Même les oiseaux à l'aile légère qui essaient de traverser l'eau, ne peuvent atteindre l'autre rive, volettent en vain, et tombent dans ce lieu bouillant. Tout autour les filles du Soleil, changées en peupliers élancés, font entendre leur triste et inutile plainte, des gouttes d'ambre brillant tombent de leurs yeux sur les sables et sont séchées par le soleil. Puis, quand les vents plaintifs poussent les flots noirs vers le rivage du lac, toutes ces larmes sont recueillies par le courant et emportées dans la rivière.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant IV,
vers 598-609

📖 Clymène voit bientôt sa taille s'arrondir ; et de ses flancs, que le temps a mûris, surgit un fils lumineux et divin. […] Le soleil veut que son fils porte son nom de Phaéton, si conforme à sa beauté, et déjà sur le visage de l'adolescent rayonne une lumière, sœur de sa propre lumière.

Souvent, en jouant avec lui, l'Océan soulève Phaéton sur ses flancs arrondis, puis le lance droit et haut dans l'Ether, et enfin le reprend, à son retour des airs, dans ses bras pour l'y renvoyer encore ; mais l'enfant tournoie et évite les mains adroites de l'Océan pour se précipiter, par une pirouette rapide, dans les eaux profonde. A ce présage de la destinée, le vieillard gémit, reconnaît les divins oracles et garde un silence prudent, pour ne pas alarmer l'heureuse Clymène, et l'affliger en lui prophétisant l'amère destinée que les Parques réservent à son fils. […]

Devenu adolescent, Phaéton s'approche des flammes paternelles ; il soulève de ses mains les brûlants harnais et le fouet étoilé. Il entretient la roue, il s'amuse à caresser les coursiers, ou serre le mors flamboyant. La passion de guider les chars le transporte ; assis sur les genoux de son père, il verse des larmes suppliantes, et lui demande son siège de feu et son attelage aériens. Le père refuse, il le presse alors de prières plus

insinuantes et de plus de caresses. Enfin, pour lui faire oublier le char des airs, le tendre père lui dit :

– O fils du Soleil, rejeton chéri de l'Océan, demande une autre faveur. Que te fait le char de l'Olympe? Renonce à cet inimitable exercice. Tu ne pourrais diriger mon char, dont je suis à peine le maître moi-même. […]

Il a beau parler, il ne le persuade pas ; l'enfant bat son père, et verse des larmes plus brûlantes, puis il caresse la barbe étincelante de l'auteur de ses jours, et, dans ses supplications, il se prosterne même. A force, le père a pitié de son fils. La plaintive Clymène redouble ses instances. Le Soleil qui connaît, lui, les inflexibles décrets de la Parque, consent enfin douloureusement. Il essuie le ruisseau de larmes qui inonde le visage de Phaéton, l'embrasse, et lui explique les dangers qui l'attendent et l'itinéraire à suivre.

Il fixe sur la tête de Phaéton le casque d'or ; il le couronne de ses feux, attache autour de ses cheveux les sept rayons, lie tout autour la ceinture argentée. Il l'enveloppe de la robe brûlante, passe à ses pieds les bottillons incandescents, enfin il lui confie son char. […] Phaéton monte ; son père lui tend les rênes, les rênes éblouissantes, le fouet étincelant, et il frémit en silence, à la pensée de la courte existence de son fils. Près de la rive, Clymène, voilée, regarde le jeune conducteur du char enflammé : son cœur maternel attendri palpite de joie.

Phaéton, baigné des eaux de l'Océan son aïeul, s'élève et montre son disque matinal : le guide téméraire des coursiers lumineux considère d'en haut le ciel émaillé d'astres, et ses sept zones ; il voit les étoiles errantes en face de lui, et la terre […], il voit les fleuves et les bords escarpés de l'Océan. Mais tandis qu'il contemple les penchants des astres […], les ardents coursiers ont dépassé le cercle accoutumé du zodiaque : Phaéton, dans son inexpérience, saisit le fouet de feu et frappe leur crinière avec fureur. Furieux à leur tour, les coursiers, effrayés de l'aiguillon d'un guide qui ne sait pas les ménager, se précipitent et courent à l'aventure autour de la ligne du pôle. Le tumulte naît aux confins du Midi comme aux penchants arctiques de Borée. La terre s'embrase, les hommes appellent au secours les dieux.

Le père des dieux foudroie Phaéton, qui tombe aussitôt du haut des airs dans les flots de l'Eridan. Le dieu ramène l'harmonie et rend ses coursiers au Soleil […]. Le Soleil reprend les rênes ; les moissons

grandissent, et les vergers, sous les haleines tièdes, refleurissent. Notre père Jupiter établit Phaéton dans l'Olympe ; là, il est encore le Cocher dont il a le nom et la forme. Il dirige de son bras étincelant dans les cieux un char constellé, et il représente un cocher emporté dans sa course, comme s'il enviait encore, même au sein des astres, le char paternel. […] Les sœurs du cocher tombé et disparu si vite sont métamorphosées en arbres, et les feuilles de leurs rameaux qui pleurent distillent encore une opulente liqueur.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, Chant 38,
vers 95-120

Phèdre

Fille de Minos, le roi de Crète, et Pasiphaé, Phèdre est la sœur cadette d'Ariane, qui a aidé Thésée à tuer le Minotaure, leur demi-frère, et à sortir du labyrinthe. Pour sceller l'alliance entre la Crète et Athènes, son frère Deucalion la donne en mariage à son ami Thésée. Ils ont deux fils, Démophon et Acamas. Mais le héros, souvent absent, délaisse sa jeune femme. Elle rencontre Hippolyte, fils de Thésée et d'une Amazone, et s'enflamme de passion pour lui.

Deux tragédies antiques nous sont parvenues sur ce sujet : *Hippolyte* d'Euripide et *Phèdre* de Sénèque. Selon les versions, Phèdre déclare elle-même son amour au jeune homme ou sa nourrice lui en parle, ne sachant que faire pour soulager les souffrances de sa maîtresse. Hippolyte, vertueux et chaste chez Sénèque, radicalement misogyne chez Euripide (il pense que les hommes feraient mieux d'acheter des enfants plutôt que de se marier) est horrifié.

Dans la pièce grecque, Phèdre est l'instrument de la vengeance d'Aphrodite, elle se suicide après que sa nourrice a parlé à Hippolyte, mais elle laisse une lettre l'accusant d'avoir voulu abuser d'elle. Dans la

pièce latine, elle le calomnie elle-même auprès de Thésée et ne se tue qu'à la fin, en apprenant sa mort. Racine, reprend le mythe et le transforme pour faire de Phèdre l'héroïne tragique par excellence, la victime innocente d'un amour fatal : « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. » Sa nourrice invente l'accusation mensongère à son insu ; elle-même souffre le martyre pour étouffer sa passion sans y parvenir.

📖 *Aphrodite explique comment elle va se servir de Phèdre pour se venger d'Hippolyte.*

APHRODITE. – Le fils de Thésée, Hippolyte, né d'une Amazone, élève du chaste Pitthée, seul ici entre les citoyens de Trézène, m'appelle la plus malfaisante des divinités ; il dédaigne l'amour et fuit le mariage. La sœur de Phébus, Artémis, fille de Zeus, est l'objet de son culte, il la regarde comme la plus grande des déesses : accompagnant toujours la vierge divine à travers les vertes forêts, il tue les animaux sauvages avec ses chiens agiles ; il en fait trop pour un mortel ! Je n'envie point ces plaisirs ; eh ! que m'importe? mais les outrages d'Hippolyte envers moi, je les punirai aujourd'hui même. J'ai depuis longtemps préparé ma vengeance, je n'ai plus grand-chose à faire pour l'accomplir.

Il était sorti de la demeure de Pitthée pour aller, sur la terre de Pandion, assister à la célébration des augustes mystères. La noble épouse de son père, Phèdre, l'a vu, et s'est éprise d'un violent amour, que j'ai moi-même insinué dans son cœur. Avant de venir ici à Trézène, elle a élevé sur la roche même de Pallas, d'où l'on découvre ce pays, un temple magnifique à Aphrodite, pour consoler son cœur de l'absence de celui qu'elle aimait ; et elle l'a consacré à la déesse, pour laisser aux siècles futurs un monument de son amour pour Hippolyte. Et depuis que Thésée a quitté la terre de Cécrops, souillée du sang des Pallantides, pour venir en ces lieux, avec son épouse, passer l'année de son exil expiatoire, la malheureuse Phèdre gémit, et, frappée des traits de

l’amour, elle dépérit en silence. Aucun de ses serviteurs ne connaît son mal. Mais il ne faut pas que cet amour soit étouffé : j’instruirai Thésée de cette passion, elle sera dévoilée ; et celui qui me montre une âme ennemie périra par les imprécations de son père, car le dieu des mers, Poséidon, a promis à Thésée de ne laisser sans effet aucune de ses prières, s’il la répète trois fois.

Euripide, *Hippolyte*, vers 10-46

📖 *Ovide imagine que Phèdre écrit à Hippolyte*.

Thésée est maintenant absent, et il le sera longtemps : il est retenu dans le pays de son cher Pirithoüs. De toute façon, il préfère Pirithoüs à Phèdre, il préfère Pirithoüs à toi-même. Ce n’est pas le seul affront qui nous vienne de lui : nous en avons reçu tous deux de bien graves blessures. Sa massue à trois nœuds brisa les os de mon frère, et les dispersa sur le sol ; il abandonna ma sœur en proie aux bêtes féroces. Celle que son courage a élevée au premier rang parmi les Amazones qui portent la hache t’a enfanté, toi qui as hérité la valeur de ta mère. Si tu veux savoir où elle est, Thésée lui a traversé le flanc de son épée : un tel gage d’amour n’a pu mettre ta mère à l’abri de ses coups. […]

Mais il ne sera pas difficile de garder notre amour secret. Notre lien de parenté nous servira à le cacher : il pourra couvrir notre faute de son nom ; si on nous voit en train de nous embrasser, on nous admirera tous les deux : on dira que la belle-mère a de l’amitié pour son beau-fils. Tu n’auras pas à te faire ouvrir, pendant la nuit, la porte d’un mari redoutable ; tu n’auras pas de gardiens à tromper. Le même toit qui nous a réunis pourra nous réunir encore. Tu me donnais des baisers en public, tu continueras à m’en donner en public. Avec moi tu seras en sûreté : ta faute te vaudra des éloges, même si on te voit dans mon lit. Cesse donc de tarder et hâte le moment de cette union : qu’à ce prix, Amour, maintenant cruel pour moi, t’épargne les tourments qu’il cause. Je suis prête à te supplier humblement. Hélas ! où est maintenant le faste, où est l’orgueil de mes paroles ? J’avais décidé de combattre longtemps et de ne pas céder à ma passion, comme si l’amour ne triomphait pas de nos résolutions ! Vaincue et suppliante, je presse tes genoux de mes mains royales ; quand on aime, on oublie toute dignité. J’ai perdu toute trace de pudeur. Pardonne à ces aveux et dompte un cœur

intransigeant ! A quoi me sert d’avoir pour père Minos qui tient des mers sous son sceptre ? A quoi me servent les éclairs lancés par mon aïeul ? A quoi me sert que mon grand-père, le soleil aux rayons étincelants, ramène la douce chaleur du jour ? La noblesse disparaît devant l’amour : aie pitié de mes ancêtres et si tu ne veux m’épargner, épargne au moins les miens. J’ai pour dot la Crète, île de Jupiter. Que toute ma cour obéisse à mon Hippolyte.

Ovide, *Héroïdes*, lettre 4 « de Phèdre à Hippolyte », vers 109-164

📖 *Phèdre a appris la mort d’Hippolyte.*

PHÈDRE. – C’est contre moi, cruel maître de la mer profonde, c’est contre moi qu’il faut déchaîner les monstres azurés, ceux que Téthys garde dans ses gouffres les plus lointains, ceux que l’Océan nourrit aux extrémités du monde dans ses ondes mobiles. Et toi, cruel Thésée, dont le retour est toujours pour ta famille l’annonce de quelque malheur, la mort de ton fils et celle de ton père ont signalé ta présence. Que tu les aies aimées ou haïes, tu as toujours été aussi funeste à tes épouses. Hippolyte, en quel état je te revois ! Voilà donc mon ouvrage ! Quel nouveau Sinis, quel nouveau Procuste a mis ainsi tes membres en lambeaux ? Quel Minotaure, quel monstre aux cornes menaçantes, remplissant de ses longs mugissements le labyrinthe de Dédale, t’a déchiré si cruellement ? Hélas ! que sont devenues les grâces de ton visage, et ces yeux qui brillaient d’un éclat divin ? Te voilà donc étendu sans vie. Ah ! demeure un instant, écoute-moi ; je ne choquerai pas ta pudeur. Cette main va te venger : ce fer, plongé dans mon sein coupable, va me délivrer en même temps de la vie et de mon crime. Je te suivrai, amante passionnée, je te suivrai sur l’onde du Styx, à travers les torrents enflammés du Tartare. Mais apaisons d’abord son ombre. Reçois ces cheveux de ma tête, dépouilles coupées à mon front meurtri. Nos âmes n’ont pu être unies sur la terre : la mort du moins nous réunira. Si tu es vertueuse, meurs pour ton époux, pour ton amant, si tu es infidèle. Quoi ! je rentrerais dans la couche nuptiale, que j’ai souillée par un si grand forfait ! Malheureuse ! il ne manquait à tes crimes que de reprendre le rang et les droits d’une épouse fidèle. O mort, unique soulagement d’un amour malheureux, seule réparation de la pudeur

outragée, c’est toi seule que j’implore ; c’est dans ton sein que j’espère trouver la paix. Athènes, et toi père plus funeste à ton sang qu’une marâtre, écoute-moi. Oui, j’ai calomnié Hippolyte ; j’ai rejeté sur lui le crime que mon âme avait conçu. Tu as puni un innocent : le fils le plus vertueux, le plus chaste des mortels, a péri victime des calomnies d’une incestueuse. Reprends, ô Hippolyte, ta réputation sans tache. Mon sein n’attend plus que le coup mortel, et mon sang va couler pour apaiser tes mânes irréprochables. Et toi, meurtrier de ton fils, apprends de sa marâtre ce que tu dois faire ; apprends d’elle à mourir. (*Elle se tue*.)

Sénèque, *Phèdre*, vers 1159-1200

Phénix

Le phénix est un oiseau mythique, originaire d'Egypte, d'Inde ou d'Arabie, unique de son espèce. On le représente comme une sorte d'aigle au plumage rouge et or, entouré d'un faisceau de rayons lumineux.

Selon les versions, il vit cinq cents ou mille ans, parfois très précisément 1 641 ans.

Comme il ne peut pas se reproduire, n'ayant pas de femelle, quand il sent la mort venir, il construit un nid d'aromates et de plantes magiques, auquel il met le feu. De ses cendres, il renaît à l'identique. Le nouveau venu enferme les cendres de son père dans un œuf de myrrhe, qu'il emporte dans le temple du Soleil, à Héliopolis, en Egypte.

Ce mythe est très populaire dès l'Antiquité, où il représente l'immortalité de l'âme, puis chez les chrétiens, pour qui il symbolise la résurrection du Christ. Pline l'Ancien rapporte que des témoins l'ont vu passer en Egypte en l'an 47 après J.-C. On l'aurait même capturé et exposé à Rome, mais tout le monde pense que c'était un faux.

📖 On range aussi dans la même classe un autre oiseau qu’on appelle phénix. Je ne l’ai vu qu’en peinture. On le voit rarement et, si l’on en croit les Héliopolitains, il ne se montre dans leur pays que tous les cinq cents ans, lorsque son père vient à mourir. S’il ressemble à son portrait, ses ailes sont en partie dorées et en partie rouges ; dans l’ensemble et le détail des parties, il a exactement le même aspect que l’aigle.

On rapporte sur cet oiseau une particularité qui me paraît incroyable : il partirait de l’Arabie, disent les Egyptiens, se rendrait au temple du Soleil avec le corps de son père enveloppé dans de la myrrhe, et lui fabriquerait un cercueil dans ce temple. Voici de quelle manière : il façonne de la myrrhe en forme d’œuf, il en prend la quantité qu’il se croit capable de porter, la soulève, et fait un essai pour voir si elle n’est pas trop lourde. Lorsqu’il a fini ces essais, il creuse cet œuf, y introduit son père, puis il bouche l’ouverture avec de la myrrhe : cet œuf a alors le même poids que lorsqu’il n’y avait que de la myrrhe. Une fois rebouché, il le porte en Egypte dans le temple du Soleil.

Hérodote, *Histoires*, Livre II, 73

📖 Au-delà des Indes et de l’Orient, s’élève un bois sacré, baigné par les flots de l’Océan le plus reculé. C’est lui que les coursiers écumants de l’Aurore foulent de leurs premiers pas, et qui retentit des coups frappés près de sa cime, lorsque le char vaporeux de la déesse s’élance du seuil liquide de son palais. C’est là que le jour rougit de ses premiers feux, et que la nuit, à l’aspect des roues étincelantes, pâlit et replie son noir manteau. C’est là le séjour fortuné de l’oiseau du soleil. Seul, protégé par une côte inaccessible, il possède un royaume qu’aucun mortel n’a souillé, qui n’est pas pollué par le genre humain.

Cet oiseau, aussi éclatant que les dieux, vit aussi longtemps que les étoiles, et épuise le cours des siècles par ses renaissances successives. Jamais de grossiers aliments n’ont rassasié sa faim ; ce n’est pas à de vulgaires sources qu’il étanche sa soif. La chaleur du soleil le nourrit de ses purs rayons ; il savoure les vapeurs nourrissantes de Téthys, et s’engraisse du suc de ses légers parfums. Ses yeux sont entourés d’un éclat mystérieux, une auréole de feu couronne sa tête, sa crête, en se dressant, brille d’une flamme empruntée au soleil, et sa lumière pure

dissipe les ténèbres. Ses pattes sont teintes de la pourpre de Tyr. Plus légère que le zéphyr, son aile est parée des couleurs de l'azur, que parsèment et rehaussent des taches d'or.

Ce n'est pas un germe, une semence développée dans le sein d'une mère qui lui a donné naissance : il est à la fois et son père et son fils ; sans que rien le crée, il régénère dans une mort féconde son corps affaibli par l'âge, et chaque nouvelle mort lui ouvre les portes d'une nouvelle vie. Quand l'été, quand l'hiver ont mille fois recommencé leur cours périodique, quand le printemps a répandu mille fois sur les campagnes l'ombre que l'automne est venu moissonner, alors, fatigué sous le poids des années, il succombe. […]

Ses ailes, accoutumées à fendre la nue, se soulèvent à peine de terre. Alors, il sait qu'un cycle est achevé, et il se prépare à une nouvelle existence. Il cueille sur les collines des herbes desséchées par la chaleur et en fait un tas qu'il recouvre avec les feuilles parfumées de l'arbre de Saba. Ce bûcher sera à la fois sa tombe et son berceau. C'est là qu'il se pose, exténué. Il salue le soleil d'une voix affaiblie, le prie de lui accorder les flammes qui lui donneront de nouvelles forces. […]

Déjà le Phénix se consume pour renaître. Impatient d'une nouvelle vie, il meurt avec joie. Le bûcher odorant brûle, embrasé par les feux du ciel, il dévore les restes de son vieux corps. La Lune, dans sa surprise, retient ses taureaux éclatants, et le pôle ne tourne plus sur son axe immobile. A l'aspect de ce bûcher créateur, la Nature effrayée tremble que l'immortel oiseau ne périsse dans son berceau ; elle avertit les flammes de lui rendre fidèlement son ornement éternel. Aussitôt la force se répand dans ses membres épuisés, un sang nouveau inonde ses veines. Les cendres sur le point d'être animées remuent et s'agitent toutes seules, puis des plumes poussent sur les braises. Il se reproduit lui-même et s'élance hors du bûcher. Ainsi il s'enfante et se succède, et le feu seul met un léger intervalle entre ses existences répétées à l'identique. Aussitôt il s'envole vers le Nil, pour consacrer les mânes de son père. Tout joyeux, il emporte sur la terre de Pharos l'enveloppe qui renferme ses restes. […]

Célèbre dans toute l'Egypte, et connue pour ses pieux sacrifices, une ville adore le Soleil, et cent colonnes arrachées au mont de Thèbes portent dans les airs le sommet de son temple. C'est là que le Phénix dépose les restes de son père. Adorant la face lumineuse du dieu qui l'a

créé, il confie son dépôt à la flamme. Il dépose sur l'autel en même temps les restes et les germes de son corps. Le feu de myrrhe illumine le temple, un parfum divin s'exhale dans les airs. L'odeur du baume indien se répand jusqu'aux marais de Péluse pour déverser ses bienfaits sur les hommes, et une vapeur plus douce que le nectar parfume les sept bouches du Nil. Heureux oiseau, qui hérites de ta propre existence, tu puises ta force où nous trouvons le néant, tu renais de tes cendres, ta vieillesse s'en va, et toi, tu restes. Tu as vu tout ce qui a existé : tous les siècles se déroulent sous tes yeux. Tu sais à quelle époque le déluge a recouvert les terres, quelle année Phaéton a déclenché un incendie dans sa course incertaine. Aucun désastre ne t'atteint, et, survivant à tous les fléaux, tu vis plus longtemps que la terre, tu vis éternellement : la Parque ne peut saisir le fil de tes jours, elle n'a pas le pouvoir de te nuire.

Claudien, *Le Phénix*, vers 1-110

Philoctète

Fils de Péas, un roi de Thessalie qui a participé à l'expédition des Argonautes, Philoctète est demeuré légendaire pour avoir été choisi comme dépositaire de l'arc et des flèches empoisonnées d'Héraclès.

Soit qu'il ait reçu de son père les armes du célèbre héros thébain, soit qu'il les ait lui-même obtenues en récompense pour avoir accepté de mettre le feu au bûcher sur lequel celui-ci agonisait, Philoctète jure de garder secret le lieu de la mort d'Héraclès ; c'est parce qu'il trahit ce secret que lui sera infligée par la suite une terrible blessure.

Devenu précieux grâce à ces armes illustres que tous les héros convoitent, Philoctète est lié par le serment qu'il a prêté à Tyndare comme les autres prétendants d'Hélène : il conduit vers Troie un contingent de sept vaisseaux, chacun doté de cinquante rameurs, tous habiles archers. Mais lors de l'escale de la flotte grecque à Ténédos où l'on célèbre un sacrifice, Philoctète est mordu au pied par un serpent ; la blessure s'infecte rapidement tandis que le voyage se poursuit. Excédés par la puanteur qui s'en dégage comme par les cris de souffrance du blessé, les chefs de l'expédition décident, à l'instigation d'Ulysse, d'abandonner le malheureux

sur l’île déserte de Lemnos. Philoctète y restera dix ans, subsistant grâce aux animaux que ses flèches infaillibles lui permettent d’abattre, mais sans guérir de sa plaie purulente.

Cependant les Grecs désespèrent de prendre la ville de Troie : le devin troyen Hélénos leur prédit qu’ils ne pourront être vainqueurs qu’avec les armes détenues par Philoctète. Ulysse part donc à Lemnos avec Néoptolème, le fils d’Achille, pour convaincre le héros abandonné de se joindre à eux. Cédant aux promesses des ambassadeurs qui lui assurent la guérison à Troie ou ému par le sens du devoir patriotique, Philoctète accepte de rejoindre le camp des Grecs. De fait, le héros est enfin guéri par les fils du dieu médecin Asclépios et il peut prendre part aux combats : c’est lui qui tue Pâris d’une de ses flèches empoisonnées.

Philoctète est l’un des rares chefs à connaître un retour heureux dans sa patrie. Il aurait fondé plusieurs cités en Italie méridionale, dans la région de Crotone, et serait mort au combat en portant secours à une colonie rhodienne attaquée par des indigènes barbares : on montrait sa tombe en plusieurs endroits.

📖 *Ulysse et Néoptolème recherchent Philoctète.*

Arrivés à Lemnos, les deux héros entrèrent dans la grotte où était étendu le fils de l’illustre Péan : ils furent saisis d’horreur en le voyant

gémir sous le coup de cruels tourments, étendu sur la terre dure. Beaucoup de plumes d'oiseaux jonchaient son lit ; d'autres couvraient son corps pour le protéger de l'hiver glacé. Quand la faim cruelle se faisait sentir, il lançait un trait rapide vers le point qu'il voulait atteindre : il mangeait les oiseaux et mettait leurs plumes sur sa blessure pour soulager sa douleur. Ses cheveux en désordre se dressaient sur sa tête, comme les crins d'une bête sauvage […]. Tout son corps était consumé par la maigreur et il n'avait plus que la peau sur les os ; une humeur fétide couvrait son visage ; ses yeux se creusaient sous ses sourcils. Il gémissait sans cesse, car la blessure horrible avait gagné jusqu'aux os, engendrant la putréfaction ; les cruelles souffrances et les tristes soucis le rongeaient. Souvent sur le rivage, le choc de la vague ronge et détruit les rochers, si durs soient-ils : frappées sans cesse par le vent et par les flots impétueux, leurs veines se creusent ; ainsi sur le pied de Philoctète, la blessure s'étendait en s'envenimant, à cause du poison que le serpent venimeux avait distillé de ses crocs homicides. Plus mortel que le soleil brûlant qui dessèche la terre, le poison dévorait l'illustre guerrier, attaqué d'un mal inguérissable. Le sol de sa vaste caverne était souillé du pus qui sans cesse coulait de sa plaie ; près de sa couche se trouvait son large carquois rempli de flèches, les unes destinées à la chasse, les autres aux ennemis : celles-ci avaient été trempées dans le sang empoisonné de la redoutable Hydre de Lerne ; à ses pieds gisait son arc immense aux cornes tendues, fabriqué par la main puissante d'Héraclès.

Quintus de Smyrne, *La Fin de l'*Iliade, Chant IX,
vers 353-397

📖 *Héraclès divinisé apparaît pour annoncer son destin à Philoctète.*

HÉRACLÈS. – Oui, c'est la voix d'Héraclès que tu entends de tes propres oreilles, c'est son visage que tu vois ! Oui, c'est pour toi que je viens, que j'ai quitté mon séjour céleste : je dois t'annoncer les volontés de Zeus et t'arrêter sur le chemin que tu te prépares à prendre pour essayer de rentrer chez toi. Ecoute donc mes paroles ! Je te rappellerai d'abord mes diverses fortunes, les peines et les innombrables travaux que j'ai subis et accomplis avant d'avoir conquis l'immortel honneur

dont tu me vois revêtu. Sache bien que toi aussi tu dois passer par là : tu ne jouiras d'une vie glorieuse qu'après tous tes maux. Après que tu seras arrivé à Troie avec cet homme, Néoptolème, tu seras délivré de ta triste maladie. On te reconnaîtra pour le plus brave de toute l'armée. Avec mes flèches tu ôteras la vie à Pâris qui fut la cause de tous ces malheurs et tu renverseras Troie. Le butin que tu auras reçu pour prix de ta bravoure, tu l'enverras à ton père Péas, en ta demeure, dans les plaines qui sont au pied de l'Œta, ta patrie ; mais, pour celui que tu auras reçu de l'armée en mémoire de mes flèches, porte-le sur ma tombe. Et toi, fils d'Achille, je t'avertis aussi : tu ne pourras renverser Troie sans lui, ni lui sans toi ; mais, tels que deux lions unis, ne vous séparez pas. J'enverrai Esculape à Troie : il te délivrera de ton mal. Ilion est destinée à être prise deux fois par mes flèches. Et souvenez-vous, quand vous dévasterez cette ville, d'honorer les dieux avec piété, car le Père Zeus met la piété au-dessus de tout. La piété suit les mortels dans l'Hadès, et, soit qu'ils vivent ou meurent, elle ne périt pas.

Sophocle, *Philoctète*, vers 1398-1444

Philomèle

Fille de Pandion, roi d'Athènes, Philomèle est la victime et l'héroïne d'une histoire particulièrement abominable. Sa sœur, Procné, est mariée depuis plusieurs années au roi de Thrace, Térée, dont elle a un fils, Itys. Comme elle souhaite revoir Philomèle, Térée va demander au roi d'Athènes l'autorisation de l'emmener ; or il tombe follement amoureux de la jeune fille. Il profite du voyage pour la violer, et lui coupe la langue pour que son forfait reste ignoré. Térée emprisonne sa victime et la fait passer pour morte. Mais la muette Philomèle brode sa tragique aventure sur une toile qu'elle fait parvenir à Procné. La reine délivre sa sœur en secret, puis elles préparent la pire des vengeances. Procné tue son propre fils Itys et en fait un mets qu'elle sert au père. Après le repas, elle révèle tout à Térée. Fou de rage et de douleur, Térée veut les tuer, elles fuient ; éplorées, elles supplient les dieux qui, compatissants, les changent en oiseaux : Procné en rossignol, Philomèle en hirondelle (ou l'inverse selon les textes), Térée en huppe. Les Latins attribuent plutôt à Philomèle (dont le nom signifie « qui aime le chant ») la forme du rossignol.

Exemple horrible de violences infligées aux femmes et de vengeance familiale allant jusqu'à l'anthropophagie, l'histoire rappelle d'autres banquets barbares, préparés par Tantale et par Atrée. Elle fustige la transgression de tabous essentiels : inceste, infanticide, anthropophagie. Ovide, le poète latin, se plaît avec un certain sadisme à détailler les moments atroces et pathétiques de l'aventure.

📖 Pandion, roi d'Athènes, unit sa fille Procné à Térée, roi de Thrace, fils de Mars. Mais Junon et le dieu Hyménée, n'ont point scellé l'union des deux époux. Les Grâces n'ont point orné le lit nuptial ; les Euménides le préparent et l'éclairent de leurs torches funèbres. Un hibou sinistre profane de ses regards cette couche fatale. C'est sous cet augure que sont unis Térée et Procné. C'est ce même augure qui préside à la naissance de leur premier enfant. […] Déjà le soleil avait cinq fois ramené les saisons, quand Procné, mêlant les plus tendres caresses à ses discours, demande à Térée :

– Si vous m'aimez et si je vous suis chère, souffrez que j'aille voir ma sœur ; ou obtenez de Pandion qu'elle vienne en ces lieux. Vous promettrez à mon père qu'elle retournera bientôt auprès de lui […].

Térée part ; bientôt, secondé par la rame et les vents, il entre dans le port du Pirée.

Après avoir embrassé son beau-père, il commence son discours sous des auspices funestes. Il fait connaître à Pandion les vœux de Procné. Il promet que Philomèle sera bientôt rendue à son amour : en ce moment paraît Philomèle, riche de sa parure, mais plus riche encore de sa beauté. Telles on peint les nymphes et les dryades lorsqu'elles se montrent dans les forêts. Térée la voit et s'enflamme, comme s'allument le chaume et l'herbe desséchée.

Pandion accepte de confier sa fille à Térée mais, au moment du départ, il a de mauvais pressentiments. Philomèle est placée sur le vaisseau fatal, la rame fend les flots, la terre s'éloigne ; Térée s'écrie :

– Je triomphe, j'emporte enfin cette proie, objet de tous mes vœux !

Pris d’une joie délirante, il a du mal à contrôler la violence de ses ardeurs. […] Déjà le vaisseau touche aux rives de la Thrace. Déjà les matelots fatigués sont descendus sur le rivage. Térée conduit la fille de Pandion vers une haute tour, au fond d’une forêt antique et sauvage. Il l’entraîne pâle et tremblante. Elle craint tout, elle pleure, demande où est sa sœur. Le barbare l’enferme ; et bientôt, avouant son crime, il triomphe par la violence d’une vierge qui, seule et sans appui, implore par ses cris et son père, et sa sœur, et les dieux, qui ne l’entendent pas. […]

Bientôt, revenue à elle-même, Philomèle arrache ses cheveux, se meurtrit le sein et, dans son désespoir, tendant les bras vers Térée, elle s’écrie :

– Barbare, qu’as-tu fait ? Cruel, ni les prières de mon père, ni ses larmes, ni le souvenir de ma sœur, ni ma timide innocence, ni les droits sacrés de l’hymen, rien n’a pu t’arrêter. Tu as tout violé. Philomèle est donc la rivale de Procné ! Térée est l’époux des deux sœurs ! Ah, méritais-je cette horrible destinée ? Perfide, achève, arrache-moi la vie ! Ce dernier crime manque à ta fureur. Que ne l’as-tu commis avant ton exécrable attentat ! Mon ombre serait descendue sans tache chez les morts. S’il est des dieux vengeurs, s’ils ont vu mon outrage, tremble, je serai vengée. […]

Emporté par la rage et la terreur, le tyran tire son glaive, il saisit par les cheveux sa victime ; elle tend la gorge, elle espère la mort. Le monstre coupe jusques à la racine sa langue qui tombe, palpite, et murmure sur la terre sanglante, telle la queue d’un serpent que le fer a coupée. […]

Térée annonce cyniquement à sa femme la mort de Philomèle.

Le soleil avait parcouru les douze signes qui partagent l’année. Que faisait Philomèle ? Des gardes l’empêchent de fuir. Les murs de sa prison sont trop élevés. Sa bouche muette ne peut révéler sa funeste aventure. Mais enfin sa douleur profonde la rend industrieuse, car le génie naît de l’adversité. L’aiguille mêle sur la toile des fils de pourpre à des fils blancs ; bientôt, par un art nouveau, ce tissu retrace le crime de Térée et le malheur de sa victime. Philomèle confie cet ouvrage à l’une de ses esclaves, et, par ses gestes, l’invite à le porter à la reine. Procné déroule le tissu fatal ; elle y lit la déplorable aventure de sa sœur. Elle lit, et se tait. Quelles paroles, quels cris exprimeraient l’horreur dont

elle est saisie ? Mais, sans s'arrêter à verser des larmes inutiles, prête à tout oser, elle médite en silence une vengeance terrible. […]

Procné délivre Philomèle ; elle veut venger sa sœur d'une façon terrible.

Itys vient au-devant de sa mère ; et soudain, la vue de cet enfant l'éclaire et la décide. Elle jette sur lui un regard farouche :

– Ah ! Comme tu ressembles à ton père !

Puis elle se tait. Elle a conçu le crime le plus affreux : sa fureur concentrée n'en est que plus terrible.

Cependant, Itys s'approche de sa mère. Il tend ses petits bras pour l'embrasser. Suspendu à son cou, il lui donne de tendres baisers ; il lui prodigue les douces caresses de l'enfance. Sa mère est attendrie ; la colère n'anime plus ses traits, et, malgré elle, ses yeux se remplissent de larmes. Bientôt elle sent que, dans son cœur, l'amour maternel va triompher du ressentiment. […] Soudain, telle qu'aux rives du Gange, une tigresse emporte un faon timide dans les sombres forêts, Procné saisit son fils et plonge un poignard dans son cœur, sans détourner les yeux. […] Une tante, une mère, déchirent ses membres palpitants, qu'un reste de vie semble animer encore. Elles en plongent une partie dans un chaudron de bronze. Elles placent le reste sur des charbons ardents. Procné fait servir ces mets exécrables à Térée, tranquille et libre de soupçon […]. Térée, assis sur le trône de ses aïeux, se repaît de son propre sang, et engloutit dans ses entrailles les entrailles de son fils ; et telle est encore son erreur qu'il demande son fils !

Philomèle surgit, les cheveux épars, brandit la tête d'Itys et la jette à son père. Oh ! Qu'elle aurait voulu pouvoir parler en ce moment, et, par ses discours furieux, exprimer l'affreuse joie d'une affreuse vengeance !

Le roi de Thrace repousse la table et appelle à son secours les terribles Euménides. Il voudrait de ses flancs entrouverts arracher ce mets exécrable, cette partie de lui-même qu'il a dévorée. Il pleure, il s'appelle lui-même le tombeau de son fils. Bientôt, le fer à la main, il poursuit les filles de Pandion ; elles semblent voler : elles volent en effet dans les airs. Philomèle va gémir dans les forêts, Procné voltige sous les toits ; mais elles conservent les marques de leur crime, et leur plumage est encore ensanglanté. Emporté par sa douleur et par sa rage, Térée est aussi changé en oiseau. C'est la huppe : une aigrette surmonte sa tête, son bec prend la forme d'un dard, sa tête armée menace.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VI, vers 424-670

Pirithoos

Fils de Dia et de son mari Ixion ou de Zeus, Pirithoos (ou Pirithoüs) est le roi des Lapithes, voisins et frères ennemis des Centaures. Il est surtout connu pour être le plus grand ami de Thésée, fils d'Egée ou de Poséidon, dont il partage les aventures.

Tout jeune, Pirithoos entend parler des exploits de Thésée contre les brigands. Il décide de le provoquer en lui volant du bétail à Marathon. Bien sûr, Thésée ne se laisse pas faire. Mais, au moment de s'affronter, les deux hommes sont séduits réciproquement par leur prestance et leur courage. Ils se jurent amitié et fidélité. Ils respecteront ce serment jusqu'à la mort.

Ils sont de toutes les grandes expéditions de leur génération. Ils participent à la fameuse chasse au sanglier de Calydon ; puis, seuls ou à la suite d'Héraclès, ils vont sur les rives du Pont-Euxin, où Thésée enlève une Amazone. Certains auteurs citent également leur nom dans la liste des Argonautes.

Lorsque Pirithoos se marie avec Hippodamie, un Centaure complètement ivre tente d'abuser de la mariée. Heureusement, Thésée veille ! Les Centaures sont chassés à l'issue d'une terrible bataille. Pirithoos

et Hippodamie ont un fils qui participera à la guerre de Troie.

Devenus veufs, mais pas encore assagis, Pirithoos et Thésée se lancent un défi : ils vont conquérir des filles de Zeus, seules femmes qu'ils jugent dignes de leur ascendance divine. Chaque fois que l'un prend une initiative, l'autre le soutiendra sans réserves. Ils jettent d'abord leur dévolu sur Hélène, à peine sortie de l'enfance, qui n'est pas encore promise à Ménélas. Les deux complices l'enlèvent et tirent au sort celui qui sera son futur mari. Elle échoit à Thésée.

Pirithoos, lui, choisit de séduire Perséphone, la reine des Enfers. Et voici les deux inséparables en route pour le royaume des morts. Ils sont accueillis fort civilement par Hadès, qui les invite à prendre place sur des trônes de pierre. Aussitôt assis, ils sont enserrés par le rocher ou attachés par des serpents à leur siège, les « Chaises d'Oubli ». Bien plus tard, Thésée sera délivré par Héraclès, lorsqu'il viendra chercher Cerbère. Cependant, dans la plupart des versions, le héros ne peut arracher Pirithoos aux Enfers.

Les Anciens semblent troublés par le caractère sacrilège de ces derniers projets. Outre qu'ils ont tendance à faire de Pirithoos l'âme damnée de Thésée, responsable de leurs aventures les plus

hasardeuses, ils ont des réticences à accepter que le législateur d'Athènes se soit embarqué dans une entreprise aussi impie. Aussi Platon nie-t-il cet épisode au nom de la morale, tandis que Plutarque en présente une version « historique », où Perséphone serait la femme d'un roi des Molosses.

📖 Voici quelle fut l'occasion de l'amitié que Thésée contracta avec Pirithoos. La force et le courage de Thésée étaient devenus célèbres : Pirithoos voulut s'assurer de ce qu'il en était, et se mesurer avec lui. Il enleva, à Marathon, un troupeau de bœufs qui lui appartenait. Quand on lui dit que Thésée en armes courait après lui, il ne prit pas la fuite, il fit volte-face, et l'attendit de pied ferme.

Mais, à peine se sont-ils vus, que, frappés réciproquement de leur beauté et de leur fière allure, ils ne pensent plus à se battre. Pirithoos tend le premier la main à Thésée, et lui dit d'estimer le dommage que lui a causé le vol des bœufs, il se déclare prêt à accepter toutes ses conditions. Thésée le tient quitte de toute amende, le prie d'être son ami et son compagnon d'armes ; et ils se jurent une amitié indéfectible.

Quelque temps après, Pirithoos se maria avec Hippodamie. Il invita Thésée à venir visiter le pays et faire connaissance avec les Lapithes. Les Centaures aussi étaient invités au festin. Ils y perdent toute retenue : pris de boisson, ils portent la main sur les femmes. Les Lapithes vengent l'affront : ils se jettent sur les Centaures, tuent les uns sur place, remportent la bataille sur les autres, et finissent, avec le secours de Thésée, par les chasser du pays.

Plutarque, *Vie de Thésée*, chapitre 30, 1-3

📖 Le récit le plus vraisemblable, et qu'appuient le plus grand nombre de témoignages, c'est que Thésée et Pirithoos partirent ensemble à Sparte, enlevèrent Hélène pendant qu'elle dansait dans le temple d'Artémis Orthia, et prirent aussitôt la fuite. Ceux qu'on envoya courir après eux ne les poursuivirent que jusqu'à Tégée. Les ravisseurs, se voyant en sûreté après avoir traversé le Péloponnèse, décidèrent d'un commun accord de tirer Hélène au sort, à condition que celui qui l'obtiendrait comme femme aide son compagnon à trouver une autre épouse. Elle échut en partage à Thésée. Comme la jeune fille n'était pas encore nubile, Thésée l'emmena à Aphidna, auprès de sa mère Æthra. Il les confia aux soins de son ami Aphidnos, en lui recommandant de les surveiller attentivement et de garder le secret.

Ensuite, fidèle à son engagement envers Pirithoos, il l'accompagna en Epire, pour enlever la fille d'Aïdonée, roi des Molosses. Aïdonée avait donné à sa femme le nom de Perséphone, à sa fille celui de Coré, et à son chien celui de Cerbère. Il faisait combattre contre ce chien les prétendants de sa fille, en leur promettant de l'accorder en mariage à celui qui triompherait de l'animal. Mais, averti que Pirithoos venait pour l'enlever, et non pour la demander en mariage, il s'empara des ravisseurs, fit dévorer sur-le-champ Pirithoos par Cerbère, et retint Thésée prisonnier. […]

Quelques années plus tard…

Le roi des Molosses reçut Héraclès à sa cour et lui parla de Thésée et de Pirithoos. Au cours du festin de bienvenue, il lui raconta pourquoi ils étaient venus chez lui et comment il les avait punis. Héraclès fut affligé de la mort honteuse de l'un, et inquiet du sort de l'autre, mais il voyait bien qu'il serait inutile de se plaindre du traitement réservé à Pirithoos. Il demanda donc comme une grâce la liberté de Thésée et Aïdonée la lui accorda.

Plutarque, *Vie de Thésée*, chapitres 31, 2-4 et 35,1-3

📖 Gardons-nous de croire et de laisser dire que Thésée, fils de Poséidon, et Pirithoos, fils de Zeus, aient tenté des enlèvements aussi criminels que ceux qu'on leur attribue, ni qu'aucun autre fils de dieu, aucun héros, ait osé commettre les actions terribles et sacrilèges dont on les accuse faussement. Au contraire, obligeons les poètes à reconnaître que, soit ils n'ont pas commis de telles actions, soit ils ne sont pas les enfants des dieux. Mais ne leur permettons pas de faire les deux assertions à la fois, ni d'essayer de faire croire à nos jeunes gens que les dieux sont à l'origine du mal et que les héros ne sont en rien meilleurs que les hommes. Comme nous le disions tout à l'heure ces propos sont impies et faux. […] Ajoutons qu'ils sont nuisibles à ceux qui les entendent : tout homme, en effet, se pardonnera ses propres crimes s'il est persuadé qu'il a agi comme le font et l'ont fait les enfants des dieux, les proches parents de Zeus, qui sur le mont Ida, haut dans l'éther, ont un autel consacré à leur père, et qui « dans leurs veines gardent encore un sang divin ».

Platon, *La République*, Livre III, 391c-e

Pléiades

Les sept Pléiades sont les filles d'Atlas et d'une Océanide, sœurs des Hyades, nymphes de la pluie. On rattache leur nom soit à l'adjectif *pléios*, plein, d'où l'idée de « grand nombre », soit au verbe *pléein*, « naviguer », à cause de leur utilité pour les marins.

Leur beauté éclatante leur vaut les hommages des plus illustres dieux, Zeus et Poséidon en tête. Ainsi Zeus conçoit Hermès avec Maïa, l'aînée, et Electre lui donne Dardanos, l'ancêtre mythique de Troie. Mérope, la seule qui s'unisse à un mortel, Sisyphe, est à l'origine de la dynastie royale de Corinthe. Malgré cette brillante destinée, elles se donnent la mort, ensemble. Deux traditions légèrement divergentes expliquent leur suicide collectif.

Selon la plus répandue, elles ne supportent pas que leur père soit humilié par Zeus, condamné à porter le ciel sur ses épaules. A cela s'ajoute la mort de leur frère Hyas, tué par un lion lors d'un accident de chasse. Les Hyades meurent de chagrin et les Pléiades les suivent dans la mort.

Dans la seconde version, elles font partie des compagnes d'Artémis. Le chasseur Orion, qui s'est joint aussi au cortège de la déesse, tombe amoureux

des sept sœurs et les poursuit sans relâche. Zeus les transforme d'abord en colombes (*péléiades* en grec), puis en constellation. Après sa mort, Orion est également propulsé dans le ciel où il continue à les poursuivre, son arc braqué dans leur direction.

L'amas d'étoiles qu'on nomme Pléiades a la particularité de se trouver près de l'écliptique et par conséquent, de n'être visible la nuit dans l'hémisphère Nord que de mars à octobre. D'autre part, ces étoiles de bonne magnitude ont pu être repérées très tôt : à l'œil nu, on en distingue facilement six ou sept, bien qu'il y en ait plus. Leur apparition et disparition dans le ciel nocturne constitue un repère commode, qui a servi aux agriculteurs et aux navigateurs des deux hémisphères à marquer les saisons depuis des temps très anciens.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Quand la nuit s'est écoulée, que les premières rougeurs de l'aurore apparaissent aux cieux, et que les oiseaux gazouillent éveillés par la rosée ; lorsque le voyageur, pour qui la nuit a été sans sommeil, dépose son flambeau à demi consumé, et que le paysan retourne à ses travaux habituels, les Pléiades commencent à soulager les épaules paternelles de leur fardeau.

Nous disons les sept Pléiades, et pourtant nous n'en voyons que six, peut-être parce que six seulement ont connu l'étreinte des dieux. Stéropé, en effet, a partagé la couche de Mars ; Alcyoné et la belle Céléno s'unirent à Neptune ; Maïa, Electre et Taygète à Jupiter ;

Sisyphe, simple mortel, épousa Méropé, la septième. Elle en rougit, et, de honte, se cache à nos regards. Ou bien peut-être est-ce Electre, qui, ne pouvant supporter le spectacle de l'incendie de Troie, mit sa main sur ses yeux, pour s'épargner cette douleur.

Ovide, *Fastes*, Livre IV, vers 165-178

📖 Pour pleurer Troie, Electre, dit-on, se couvrit d'un sombre voile de ténèbres et de nuages ; elle s'éloigna du chœur des Pléiades, ses sœurs. Celles-ci montrent encore dans le ciel leur troupe lumineuse aux yeux des malheureux mortels, mais Electre se cache toujours, parce que la ville sacrée fondée par son fils Dardanos n'existe plus. Et Zeus lui-même n'avait pu la sauver du haut du ciel, car sa puissance est soumise aux Parques. Telle fut la volonté sage des dieux, ou peut-être pas.

Quintus de Smyrne, *La Fin de l'*Iliade, Chant XIII, vers 551-561

📖 Si tu veux devenir riche, suis mon conseil : du travail et encore du travail ! Commence la moisson quand les Pléiades, filles d'Atlas, se lèvent dans les cieux, et le labourage quand elles disparaissent. Elles restent cachées quarante jours et quarante nuits, et se montrent de nouveau lorsque l'année est révolue, à l'époque où s'aiguise le tranchant du fer. […]

Quand les Pléiades, les Hyades et l'impétueux Orion auront disparu, rappelle-toi que c'est la saison du labourage. Qu'ainsi l'année soit remplie tout entière par des travaux champêtres. Si tu veux te lancer dans la périlleuse navigation, méfie-toi de l'époque où les Pléiades, fuyant l'impétueux Orion, se plongent dans le sombre Océan ; alors tous les vents déchaînent leurs tempêtes ; n'expose pas tes navires aux fureurs de la mer ténébreuse.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, vers 381-387 et 614-622

Ploutos

Fils de Déméter et Iasion, conçu dans un champ soigneusement labouré, Ploutos favorise la richesse agricole ; il devient ensuite de façon plus générale le dieu qui dispense les richesses. Il est souvent représenté comme un petit enfant dans les bras de Déméter ou d'Eiréné, la Paix, ou encore de Tyché, la Fortune. Il porte une corne d'abondance, ce qui le rapproche du dieu Hadès, maître de toutes les richesses enfouies sous la terre. Zeus l'a rendu aveugle, ce qui explique qu'il ne puisse avantager les hommes vertueux, mais que ses dons tombent au hasard.

📖 Déméter, la plus illustre des Déesses, enfanta Ploutos, s'étant unie d'amour au héros Iasion, en un champ trois fois labouré, dans la Crète fertile, le bon Ploutos qui va par toute la terre et sur le large dos de la mer. Et tout homme qu'il rencontre ou qui vient à lui, il l'enrichit et lui procure une grande félicité.

Hésiode *Théogonie*, vers 969-974

📖 Héraclès, admis au rang des dieux et reçu à la table de Zeus, salue très aimablement chacun des dieux venus l'un après l'autre le féliciter. Mais quand, en dernier, Ploutos, fils de Tyché, s'avance, Héraclès baisse les yeux vers le sol et se détourne. Zeus s'étonne, lui demande pourquoi, alors qu'il a parlé à tous les dieux, il méprise le seul Ploutos. Héraclès alors répond :

– Voilà pourquoi je le méprise : lorsque je vivais parmi les hommes, je l'ai vu le plus souvent en compagnie des méchants !

Cette fable pourrait se conter à propos d'un homme enrichi par la fortune, mais méchant dans sa conduite.

Esope, *Fables*, « Héraclès et Ploutos »

📖 *Chrémylos et Kario, les héros de la comédie, voient dans les rues d'Athènes un aveugle et l'interrogent ; il leur révèle à contrecœur son identité, il est Ploutos, dieu de la richesse.*

CHRÉMYLOS. – Mais ton infirmité, comment l'as-tu eue ? Dis-le-moi !

PLOUTOS. – C'est Zeus qui me l'a infligée, parce qu'il était jaloux des hommes. Dans ma jeunesse, je le menaçais d'aller trouver seulement les justes, les sages, les hommes à la vie bien ordonnée ; pour m'empêcher de les distinguer, il m'a aveuglé, tellement il jalousait les gens honnêtes. […]

Chrémylos conduit Ploutos au sanctuaire d'Asclépios, pour le guérir de sa cécité ; Pénia, « la Pauvreté », proteste.

CHRÉMYLOS. – Si Ploutos retrouve la vue et cesse d'errer au hasard, il ira visiter les bonnes personnes et ne les abandonnera jamais ; il évitera les filous et les malhonnêtes ; alors grâce à lui, tous les hommes deviendront honnêtes, riches, et pieux. Peut-on imaginer mieux pour le bien de tous ? […] Si Ploutos retrouve la vue et met dehors Pauvreté, ce sera la plus grande des bénédictions pour l'humanité.

PAUVRETÉ. – Vous êtes deux vieux imbéciles, qui vous entraînez l'un l'autre pour dire des sottises et radoter tout leur saoul. Mais si vos vœux étaient réalisés, ce serait un beau dégât ! Ploutos va retrouver la vue et distribuer également ses faveurs à tous ? Plus d'artisan, plus de commerçant, plus de travail ! Tous les outils au rancart ! Qui voudra encore marteler le fer, construire des bateaux, coudre, tourner, trancher le cuir, cuire des briques, blanchir la toile, tanner des peaux, fendre la terre de sa charrue et engranger les dons de Déméter, s'il peut vivre en fainéant, sans bosser ?

Aristophane, *Ploutos*, vers 86-477

Pluton

▷ Hadès

Très respecté par les Romains qui le rangent parmi leurs huit dieux majeurs, Pluton est la version latine du dieu grec des Enfers, Hadès. Son nom de Pluton, « celui qui enrichit », vient de ce qu'il engrange en son domaine souterrain tout ce que la mort moissonne. Trônant dans le champ de vérité, il juge les âmes qu'il envoie selon leurs mérites aux Champs Elysées ou dans le Tartare. Troisième fils de Saturne, il prend donc aussi parfois le nom de *Tertius*. Encore appelé *Dis pater*, « père des richesses » (un dieu plus ancien assimilé ultérieurement ?), il règne sous terre, comme son frère, Jupiter, règne aux cieux.

Ses attributs et emblèmes : le casque qui rend invisible, le chien, les chevaux noirs qui tirent son char, sont les mêmes que ceux du dieu grec. L'arbre qui lui est consacré est le cyprès dont le feuillage sombre exprime le deuil. On lui sacrifie dans la nuit des animaux noirs, avec des instruments d'ébène ; le sang en est versé dans une fosse creusée dans la terre, et les viandes sont complètement réduites en cendres. Les Romains vouent à Pluton les condamnés à mort.

Pluton est plus tardivement considéré comme un dieu bienfaisant, dispensateur de richesses, mais on ne le confondra pas avec Ploutos.

> 📖 Tout ce qui relève de la terre par sa nature et par sa puissance a été attribué à Dis, le maître du monde souterrain, qui est ainsi qualifié de « Dives » (« riche ») comme il l’est de « Ploutôn » chez les Grecs, parce que les richesses viennent toutes de la terre et retournent toutes à la terre.
>
> Cicéron, *De la nature des dieux*, Livre II, chapitre 26, 66

Polynice

Polynice, fils d'Œdipe et de Jocaste, ne peut être séparé de son frère jumeau et ennemi, Etéocle. Ils héritent de la malédiction ancestrale, celle de Laïos. Nés d'un inceste, ils sont marqués par cette origine scandaleuse. Le nom de Polynice, « aux disputes nombreuses », que son père lui a donné, « par une sorte de divine prévision, convient à (son) humeur querelleuse », selon Etéocle. Mais les deux frères semblent aussi irascibles l'un que l'autre ! L'épisode le plus connu et le plus représenté de leur histoire, c'est leur mort devant Thèbes.

Lorsque Œdipe découvre son identité, donc son crime, et se crève les yeux, ses fils l'enferment dans le palais pour cacher la honte de la famille. Leur père les maudit alors en les vouant à se disputer leur héritage. Pour éviter les querelles, les frères décident d'exercer le pouvoir en alternance. Etéocle occupe le trône la première année mais refuse de le céder ensuite à son jumeau comme convenu. Polynice, furieux, lui déclare la guerre. Il essaie d'obtenir l'aide d'Œdipe exilé à Colone, mais, loin de l'écouter, celui-ci maudit les deux frères et condamne leur ambition. Soutenu par son beau-père, le roi Adraste,

il cherche des alliés. Sept chefs attaquent ainsi les sept portes de Thèbes : tous mourront ; seul, Adraste survivra. Etéocle a choisi de défendre la septième porte contre Polynice ; dans le duel qui les oppose les deux frères ennemis s'entre-tuent.

La malédiction poursuit Polynice jusqu'après sa mort : le nouveau roi de Thèbes, Créon, lui refuse la sépulture rituelle. Antigone sera condamnée à mort pour avoir voulu l'enterrer.

➲ Généalogie « Les Labdacides »

📖 *Le messager énumère au roi Etéocle les chefs ennemis qui assiègent Thèbes. A la septième porte, est posté Polynice.*

ETÉOCLE. – Pour toi, Polynice, trop bien nommé, nous verrons bientôt si ces devises insolentes, gravées en or sur ton bouclier, te ramèneront dans Thèbes. Elles le feraient peut-être, si la Justice, fille de Zeus, dirigeait ton cœur et ton bras ; mais, ni en sortant du ventre de ta mère, ni dans ton enfance, ni dans ta jeunesse, ni depuis que la barbe ombrage ton menton, la Justice n'a daigné t'honorer d'un regard. Penses-tu qu'elle combatte avec toi pour ruiner ta patrie ? Si elle s'alliait à un audacieux sans limites, mériterait-elle encore le nom de Justice ? Ton crime fonde ma confiance : c'est moi qui te combattrai ! Qui en a plus que moi le droit ? Roi contre roi, frère contre frère, ennemi de notre ennemi, ma place est marquée. Courez, apportez-moi mes armes, ma lance, et ma cuirasse.

LE CHŒUR. – O cher prince ! ô fils d'Œdipe ! N'imite point la rage d'un blasphémateur. C'est assez que les Thébains combattent les Argiens ; leur sang peut couler sans crime. Mais un double fratricide ! Jamais rien ne saurait expier un tel forfait !

Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, vers 658-682

📖 *Un messager raconte la bataille et son issue tragique.*

LE MESSAGER. – Au moment où les deux frères vont expirer, leur pauvre mère accourt avec sa fille. Elle les voit blessés de coups mortels, et gémit : « O mes enfants, j'arrive trop tard ! » Elle se jette sur l'un puis sur l'autre, elle les plaint […] Pendant que de sa poitrine s'échappe le râle de la mort, le roi Etéocle entend sa mère. Il lui tend une main défaillante, et ne peut lui adresser aucune parole ; mais ses yeux, pleins de larmes, lui expriment sa tendresse. Polynice, lui, respirait encore. Il regarde sa sœur, sa vieille mère, et leur dit : « Ma mère, je meurs ! J'ai pitié de toi, et de ma sœur, et aussi de mon frère mort ; car, bien que nous soyons devenus ennemis, il n'en était pas moins mon frère. O ma mère, et toi, ma sœur, ensevelissez-moi dans le sol de ma patrie, et apaisez la ville irritée : que j'obtienne, au moins, un coin de ma terre natale au lieu du trône perdu. O ma mère, que ta main me ferme les yeux ! […] Adieu ! Déjà m'enveloppent les ténèbres de la mort. » Et tous les deux exhalent en même temps leur déplorable vie.

Euripide, *Les Phéniciennes*, vers 1380-1454

Polyphème

Polyphème est le plus monstrueux des Cyclopes bergers et anthropophages de l'*Odyssée*. Fils de Poséidon et d'une nymphe, il a son antre en Sicile, près de l'Etna. Il vit à l'écart des autres, avec ses moutons et ses chèvres. Quand il n'a pas d'humains à mettre sous la dent, il se nourrit des dons de la nature, de lait et de fromages qu'il fabrique avec soin.

Ulysse et ses compagnons lui demandent l'hospitalité en invoquant Zeus, mais le géant sacrilège ne connaît ni les usages des hommes ni les lois des dieux. Au contraire, sûr de la supériorité de sa race, il prend plaisir à les provoquer. Il enferme ses proies en roulant un énorme rocher devant la caverne et commence à dévorer sauvagement les marins à raison de deux par repas.

Ulysse met au point un plan d'évasion. D'abord, les prisonniers taillent en pointe un pieu grand comme un mât de navire. Le soir venu, le héros fait boire du vin pur au cyclope qui s'effondre, ivre mort, en vomissant abominablement. Puis, avec quatre de ses compagnons, il fait durcir le pieu au feu et crève l'œil unique du monstre. Celui-ci se réveille en hurlant. Les autres cyclopes s'approchent et lui

demandent ce qui s’est passé, si quelqu’un l’a blessé. « Personne », répond Polyphème. Ses frères repartent, pensant qu’il délire. C’est la plus célèbre des ruses d’Ulysse : il a fait croire au monstre que son nom est Personne.

Maintenant, il reste à sortir de l’antre, dont le cyclope surveille la sortie. Ulysse et ses compagnons s’accrochent sous l’épaisse toison des béliers et trompent le gardien aveugle qui tâte le dos de ses bêtes. Ils regagnent leurs navires, emportant en butin les grasses brebis.

C’est alors qu’Ulysse commet l’erreur qui va compromettre définitivement son retour. Arrivé hors de portée du cyclope, il ne résiste pas à révéler son vrai nom, par bravade, pour la gloire… Fatale *hybris* : Polyphème peut maintenant appeler sur lui la malédiction de son père, le tout-puissant Poséidon.

Une autre légende est développée à l’époque romaine, celle de Polyphème amoureux de Galatée, une Néréide. Le cyclope écrase son rival sous un rocher, mais la nymphe lui échappe et transforme son amant en fleuve.

➲ Cartes « Le voyage d’Ulysse », « Le voyage d’Enée »

📖 A l’extrême pointe de l’île, tout près de la mer, nous apercevons une grande caverne : son entrée, très haute, était couverte de lauriers. Elle servait d’étable à de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres. Tout autour, un vaste mur d’enceinte avait été construit avec des blocs de pierre enfoncés dans le sol, des pins élancés et de grands chênes au feuillage abondant. C’était bien là le gîte d’un individu gigantesque, qui seul, loin des autres Cyclopes, menait paître ses brebis : il ne fréquentait personne, il restait toujours à l’écart et ne respectait aucune loi ni aucune règle. C’était, en effet, un monstre étonnant ! il ne ressemblait pas à un homme, un bon mangeur de pain, mais à un pic boisé, isolé, qui détache son énorme silhouette sur de hautes montagnes.

[…] Le voici qui arrive, ramenant son troupeau. Il porte un énorme tas de bois sec pour préparer son repas du soir. Il le jette à l’intérieur de la grotte en faisant un tel fracas que la peur nous chasse tout au fond de la salle. Puis il pousse sous la large voûte toutes les brebis bien grasses qu’il a l’habitude de traire, tandis qu’il laisse dehors les béliers et les boucs, dans l’enclos protégé par le mur d’enceinte. Puis, pour fermer l’entrée, il soulève un énorme rocher qui lui sert de porte et il le met bien à sa place. Même avec un attelage de vingt-deux chevaux tirant de solides chariots à quatre roues on n’aurait pas pu faire bouger du sol ce bloc de pierre qui bouchait le passage, tant il était gigantesque. Le Cyclope s’assied alors, pour traire son troupeau bêlant de brebis et de chèvres, les unes après les autres, soigneusement ; puis sous chaque mère, il envoie téter un nouveau-né. Aussitôt après, il fait cailler la moitié de son lait éclatant de blancheur, le recueille pour l’égoutter dans des corbeilles tressées qu’il place sur des étagères ; quant à l’autre moitié, il la laisse dans de grands bols, pour se désaltérer facilement et la consommer à son repas du soir.

Polyphème découvre Ulysse et ses compagnons.

Le Cyclope bondit et se jette sur mes compagnons ; il s’empare de deux d’entre eux, un dans chaque main, et il les frappe contre le sol, comme de petits chiens. Leur cervelle jaillit et éclabousse la terre. Puis le monstre découpe leurs membres et en fait son souper : il les dévore comme un lion nourri dans les montagnes. Il engloutit tout : entrailles, chairs, os pleins de moelle, il ne laisse rien ! Nous, témoins de ces horribles crimes, nous ne pouvons agir : nous pleurons et nous tendons nos mains vers Zeus. Quand le Cyclope a fini de remplir son énorme

ventre en se gorgeant de chair humaine et en buvant du lait pur par-dessus, il se couche de tout son long au fond de sa grotte, au milieu de ses troupeaux.

Homère, *Odyssée*, Chant IX, vers 181-293

📖 *Enée rencontre l'un des compagnons d'Ulysse.*

Je viens d'Ithaque, je suis l'un des compagnons du misérable Ulysse. Je m'appelle Achéménide. Mon père était très pauvre, et j'ai dû partir pour Troie. Mais mes compagnons m'ont oublié ici, sur le chemin du retour. Quand ils se sont enfuis, affolés, ils m'ont abandonné dans la vaste grotte du Cyclope. C'est sa demeure : pleine de sang séché et de morceaux de chair en train de pourrir ! Lui, c'est un géant : son front touche les étoiles ! – dieux, épargnez donc à la terre un tel fléau ! – Personne n'ose venir le voir ni lui parler. Il se nourrit des entrailles et du sang noir de ses malheureuses victimes ! Moi-même, je l'ai vu, couché sur le dos au milieu de sa grotte, saisir dans sa grande main deux d'entre nous : il leur a éclaté la tête contre une pierre, il a brisé leur corps, il a inondé sa porte de leur sang qui giclait partout ! Moi-même, je l'ai vu de mes yeux dévorer leurs membres dégoulinant d'un liquide noir et broyer sous ses dents leurs articulations encore tièdes et palpitantes ! Mais il en a été bien puni ! Ulysse, en effet, n'a pas supporté de telles atrocités et le héros d'Ithaque n'a pas oublié de prouver qui il était dans une telle épreuve !… Dès que le Cyclope s'est endormi, gavé de nourriture et abruti par le vin, le plan se met en place. Etendu de tout son long dans la caverne – son corps est immense ! –, le géant a posé sa tête par terre ; tout en dormant, il rote et recrache du sang, des lambeaux de chair humaine mélangés avec du vin ! Nous, nous prions les grands dieux et nous nous répartissons les rôles que nous avons au préalable tirés au sort. Alors, nous bondissons de tous les coins de la grotte : nous nous jetons tous ensemble sur le Cyclope, et avec un pieu pointu nous lui crevons son œil énorme, le seul qu'il avait au milieu de son front menaçant, caché par un sourcil énorme et des cheveux en broussaille.

Virgile, *Enéide*, Livre III, vers 613-636

Polyxène

Polyxène est la dernière fille de Priam et d’Hécube. Comme Achille s’est pris de passion pour elle avant de mourir, son fils Néoptolème décide de la sacrifier en offrande sur le tertre funéraire de son père après la prise de Troie.

📖 *Le héraut de l’armée grecque Talthybios vient annoncer à Hécube le sacrifice de sa fille Polyxène.*

TALTHYBIOS. Femme, tu veux donc que je pleure deux fois de pitié sur ton enfant, car mes yeux se mouilleront en racontant son malheur, comme déjà ils se sont mouillés auprès du tombeau lorsqu’elle mourait ! La foule entière de l’armée achéenne était réunie devant le tombeau pour le meurtre de ta fille, et le fils d’Achille ayant pris Polyxène par la main, la plaça sur le haut tertre. Et j’étais là, et des jeunes hommes achéens, choisis et illustres, nous suivaient afin de contenir de leurs mains le tressaillement de la victime, ton doux agneau, quand il bondirait. Et le fils d’Achille, ayant en main une pleine coupe d’or, en faisait des libations à son père mort, et il me fit signe de demander le silence à toute l’armée des Achéens. Alors, m’étant avancé, je dis au milieu d’eux : « Faites silence, Achéens ! Que tout le peuple se taise ! Silence ! taisez-vous ! » Et je fis que la multitude fut immobile, et il parla ainsi : « O fils de Pélée, ô mon père, reçois ces libations expiatoires, évocation des morts ! Viens, afin de boire le sang noir et pur de la jeune vierge, que nous t’offrons, l’armée et moi. Sois-nous bienveillant ! Accorde nous de détacher de nos poupes les câbles des nefs, et qu’ayant obtenu un heureux retour d’Ilion, nous puissions tous rentrer dans la patrie ! » Il parla ainsi, et toute l’armée s’unit à sa prière. Puis, saisissant la poignée de l’épée entourée d’or, il la tira de la gaine et fit signe aux jeunes hommes choisis de l’armée achéenne de s’emparer de la vierge ; mais elle, ayant compris cela, parla ainsi : « O Argiens, vous qui avez renversé ma ville, je meurs de bon gré. Que nul

ne me touche, car je tendrai courageusement la gorge. Par les dieux, lâchez-moi ! Tuez-moi libre et que je meure libre, car, étant de race royale, j'aurais honte d'être appelée esclave chez les morts ! » Et les soldats applaudirent, et le roi Agamemnon dit aux jeunes hommes de lâcher la vierge. Dès que ceux-ci eurent entendu les dernières paroles de celui dont la puissance est la plus grande, ils la lâchèrent aussitôt, et dès qu'elle eut aussi entendu la parole du maître, ayant saisi sa robe, elle la déchira du haut de l'épaule au ventre, jusqu'au nombril, et montra ses seins et sa poitrine, très belle comme celle d'une statue ; puis, s'étant agenouillée, elle prononça ces paroles très lamentables : « Voici, ô jeune homme ! Si tu veux frapper cette poitrine, frappe ! Si tu préfères la gorge, la voilà ! » Mais lui, ayant pitié de la vierge, voulant et ne voulant pas, trancha enfin avec le fer les voies du souffle, et des sources de sang jaillirent. Pour elle, même en mourant, elle prit soin de tomber décemment, cachant ce qu'il sied de cacher aux yeux des mâles. Après qu'elle eut rendu le souffle par cet égorgement de mort, les Argiens s'empressèrent en soins divers ; et les uns couvraient la morte de feuilles, et d'autres amassaient des troncs de pins pour un bûcher. Et celui qui ne portait rien recevait ces paroles injurieuses de celui qui portait : « O lâche, tu restes là debout, et tu n'as rien pour la jeune fille, ni tissu, ni péplos, ni ornement ! N'offriras-tu rien à cette jeune fille dont l'âme était excellente et très courageuse? » Voilà ce que j'ai à te dire sur ton enfant morte, à toi, la plus glorieuse des mères et la plus malheureuse de toutes les femmes.

Euripide, *Hécube*, vers 518-612

Pomone

La nymphe Pomone protège les fruits, aussi la représente-t-on comme une belle femme, un peu plantureuse, couronnée de pampres et de raisins, qui tient dans la main des pommes ou une corne d'abondance, à côté d'un panier débordant de fleurs et de fruits. Divinité agraire, elle sait faire prospérer les vergers, et n'apprécie la nature qu'habilement transformée par la culture en jardins ordonnés. Tous les dieux des champs, épris d'elle, cherchèrent à l'épouser, mais elle refusait de les écouter, et seul, Vertumne réussit à la séduire. Ce dieu agreste, qui veille sur la germination des plantes et la maturation des fruits, avait le pouvoir de se métamorphoser à son gré. Il prend l'apparence d'une vieille femme qui s'arrête pour admirer le verger de Pomone ; la nymphe, flattée, l'écoute, la vieille femme lui raconte alors le châtiment d'une jeune fille, changée en pierre en punition de sa froideur. Déjà touchée, Pomone est totalement convaincue par un exemple tiré de son domaine : la vigne qui s'épanouit quand elle s'enlace à un arbre. Les deux époux, indéfectiblement unis pour l'éternité, donnent l'image du couple parfait ; toujours aimants, toujours fidèles, ils vieillissent

ensemble au fur et à mesure de l’année et rajeunissent à chaque printemps.

Le nom même de Vertumne manifeste le sens allégorique de l’histoire : il vient de *vertens*, « qui tourne », le moment où l’année « tourne » vers l’automne. Pomone et Vertumne incarnent la vie de la végétation qui survit en se transformant. La version qu’Ovide propose de la fable souligne encore davantage cette représentation du cycle des saisons.

> 📖 Parmi les Hamadryades du Latium, aucune ne fut plus habile que Pomone dans la culture des jardins et des vergers […]. Elle n’aime ni la chasse dans les forêts, ni la pêche au bord des rivières. Seuls les champs et les arbres, chargés de fruits, peuvent lui plaire. […] Elle ignore l’amour, mais craignant la rudesse des habitants des champs, elle entoure ses jardins de remparts de verdure, et en défend l’entrée aux hommes qu’elle fuit. Que ne tentèrent pas, pour la conquérir, les Satyres, jeunesse folâtre et dansante ; les Pans, dont le pin couronne la tête ; Silvain, toujours jeune dans ses vieilles années ; et le dieu difforme des jardins, qui de sa faux écarte les voleurs ! Vertumne, avec plus d’amour, n’était pas plus heureux. Combien de fois, pour attirer les regards de Pomone, il prit l’habit du rude moissonneur, et courba sa tête sous le poids des gerbes ! Combien de fois, couronné de foin, il offrit l’image du faucheur quittant les prés ! Souvent, il semblait ramener des bœufs au pas lent en les pressant de son aiguillon ; souvent, la serpe en main, on aurait dit qu’il venait de tailler un arbre ou la vigne. Parfois, chargé d’une échelle, il paraissait aller cueillir des fruits. Tantôt, avec l’épée, c’était un soldat ; tantôt, avec la ligne, c’était un pêcheur. C’est ainsi que, cent fois, changeant de forme, il parvenait à contempler la belle Pomone.
>
> Un jour, il couvre sa tête d’une coiffe et entoure ses tempes de cheveux gris, il s’avance courbé sur un bâton, et sous les traits flétris d’une vieille, pénètre dans les jardins de Pomone. D’abord, il admire la

beauté des fruits, et plus encore celle de la Nymphe qui les cultive. A la louange succèdent quelques baisers, mais des baisers tels qu'une vieille n'en donna jamais… Il s'assied ensuite sur un talus gazonné, et regarde les arbres dont les rameaux plient sous le poids des fruits. Non loin, un bel ormeau soutient une vigne où les grappes abondent ; il loue ainsi leur union :

– Si cet arbre était resté sans compagne, il ne porterait qu'un feuillage stérile. Si la vigne ne s'attachait pas à ses bras, elle ramperait sur le sol. Et cependant, peu touchée de cet exemple, vous fuyez l'hymen et ne songez à vous unir à aucun mortel. […] Mais, si vous êtes sage, et si vous voulez un hymen heureux, écoutez les conseils d'une vieille qui vous aime plus que vous ne pensez : rejetez les amours vulgaires, et choisissez Vertumne pour époux. Je réponds de sa foi ; car il ne se connaît pas mieux que je ne le connais moi-même. Ce n'est point un volage qui promène ses feux de climat en climat, il ne se plaît qu'aux lieux où vous êtes. On ne le voit point s'attacher à la dernière femme qu'il a vue : vous serez son premier et son dernier amour. A vous seule il a consacré son cœur et sa vie. Ajoutez qu'il est jeune et beau, qu'il a reçu le don de prendre toutes les formes qu'il désire. Ce que vous ordonnerez qu'il soit, il le sera. […] Oubliez votre fierté, je vous en conjure, et unissez-vous à votre amant. Ainsi, puissent les gelées du printemps respecter les boutons de Pomone, et les vents rapides ne pas en emporter les fruits !

Alors le dieu qui sait prendre toutes les formes, se dépouille de sa fausse vieillesse, reprend les grâces du jeune âge, et se montre à la Nymphe tel que brille le Soleil sortant des nuages qui obscurcissent son éclat. Il se prépare à employer la force, mais la force n'est plus nécessaire. La beauté du dieu vient de charmer Pomone, et son cœur partage enfin les transports qu'elle inspire.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XIV, vers 623-771

Poséidon

▷ Neptune

Fils de Cronos et de Rhéa, frère de Zeus et d'Hadès, Poséidon est l'un des trois maîtres du monde dans la mythologie classique. On le représente torse nu avec une longue barbe et des cheveux bouclés, du bleu sombre de la haute mer ; il tient à la main le trident que lui ont donné les Cyclopes, insigne de son pouvoir comme la foudre l'est pour Zeus. Il conduit un char d'or tiré par des chevaux aux sabots de bronze dont la croupe se termine parfois en queue de poisson. Un cortège de dauphins, de Néréides et de Tritons l'accompagne.

Il habite un magnifique palais d'or sous la mer Egée et règne sur une île mythique, l'Atlantide. Il possède un troupeau de phoques gardés par Protée près de la côte égyptienne. Il se déplace fréquemment jusqu'en Ethiopie où réside sa fille, la Houle du large. Mais il participe aux assemblées des dieux sur l'Olympe. Le cheval et dans une moindre mesure le taureau lui sont associés dans les mythes et le culte.

Histoires de famille : entre complicité et compétition

Comme ses frères et sœurs, Poséidon aurait été dévoré par son père à la naissance, puis sauvé par Zeus. Mais en Arcadie, circule une autre légende, parallèle à celle de Zeus : Rhéa a substitué à Poséidon un poulain nouveau-né et cache son fils au milieu d'un troupeau d'agneaux, près de Mantinée, où il grandit à l'abri. Une fois adulte, Zeus renverse Cronos et lui fait régurgiter les enfants engloutis. Avec l'aide des Cyclopes et des Hécatonchires (Cent-Bras), les trois frères doivent ensuite vaincre les Titans, qui se révoltent contre la nouvelle autorité. Après leur victoire, ils enferment les vaincus dans le Tartare et se partagent l'univers.

Poséidon obtient la souveraineté sur l'élément liquide : la mer, les îles, les rivages mais aussi les lacs et les fleuves qui se jettent dans la mer. Il a le pouvoir de faire jaillir des sources, d'eau douce ou salée, de soulever les flots en houle ou en raz-de-marée. Il déclenche les tempêtes ou calme les éléments à son gré. C'est encore lui qui maintient fermement la terre sur les flots ou, au contraire, déclenche les tremblements de terre. Homère et Hésiode le qualifient d'*énosigaïos* ou *énosichtôn*, « qui ébranle la terre ». Il est le maître incontesté de la Méditerranée, le dieu dont dépend le sort de tous les navigateurs, marins pêcheurs ou guerriers qui

doivent prendre la mer. Malheur à celui qui l'offense ! Ulysse en a fait la cruelle expérience après avoir aveuglé son fils le Cyclope Polyphème.

Poséidon est un dieu puissant et jaloux de ses prérogatives. Il ne souffre pas d'ingérence dans le domaine maritime, mais entre souvent en rivalité avec les autres dieux pour la possession d'un territoire ou d'une ville. Le conflit le plus célèbre est celui qui l'oppose à Athéna au sujet de l'Attique. Il se règle à coups de dons. En frappant l'Acropole de son trident, Poséidon fait jaillir une source d'eau saumâtre ou un cheval, selon les traditions ; Athéna fait pousser le premier olivier. C'est celui-ci qui remporte le suffrage des dieux et des hommes. Athéna devient la déesse éponyme d'Athènes. De dépit, le dieu de la mer inonde en partie l'Attique.

Il connaît d'autres défaites : Delphes lui préfère Apollon, Egine Zeus, Naxos Dionysos. Lorsque Argos est consacrée à Héra, Poséidon en colère assèche tous les fleuves de l'Argolide. La région ne devra son salut qu'à l'amour, celui que la Danaïde Amymoné fait naître dans le cœur du dieu. Il la délivre d'un satyre qui la poursuivait alors qu'elle cherchait de l'eau, et fait surgir une source d'eau douce à Lerne pour obtenir ses faveurs.

Poséidon n’hésite pas à conspirer contre la suprématie de Zeus, à l’instigation d’Héra, qui veut se venger des infidélités de son divin époux. Avec la complicité d’autres Olympiens, il enchaîne le roi des dieux pendant son sommeil. Mais Thétis va chercher Briarée, le Cent-Bras, qui le délivre. Les meneurs de la révolte, Poséidon et Apollon, sont alors exilés pendant un an en Asie Mineure au service du roi de Troie, Laomédon. Poséidon doit construire les remparts de la ville, Apollon s’occupe des troupeaux royaux sur le mont Ida. Le travail accompli, le roi les renvoie sans payer le salaire convenu. Ils se vengent chacun selon ses pouvoirs : Apollon envoie la peste et Poséidon un monstre marin. Gardant une rancune tenace contre Laomédon et ses descendants, la famille de Priam, il soutient activement les Grecs pendant la guerre. Après la défaite de Troie, il s’associe à Zeus pour engloutir les murailles et effacer toute trace de la ville.

Conquêtes féminines et rejetons en tous genres

A l’instar de son frère Zeus, Poséidon enchaîne les conquêtes féminines. Déesses ou mortelles lui donnent de nombreux enfants. Son épouse officielle est la Néréide Amphitrite. Tout d’abord effrayée par

son fougueux prétendant, elle se réfugie auprès d'Atlas, en Afrique du nord. Il la fait chercher partout et c'est Delphinos, le Dauphin éloquent, qui réussit à la convaincre de devenir l'épouse de son maître, la reine de l'empire aquatique. Ils ont un fils Triton et deux filles, les nymphes Rhodé et Benthésicymé. D'autres légendes font d'Aphrodite elle-même la mère de Rhodé.

De son aïeule Gaïa, le dieu a plusieurs enfants dont le géant Antée. De son union avec sa sœur Déméter naissent le cheval Aréion et une fille mystérieuse, la Maîtresse. Méduse, avec laquelle il s'est uni dans le temple d'Athéna, donne le jour à un autre cheval merveilleux, Pégase, ainsi qu'au géant Chrysaor.

Poséidon engendre des créatures malfaisantes comme le cyclope Polyphème ou le monstre marin Charybde. Mais il est aussi le père de quelques héros valeureux comme Thésée et Bellérophon, ou l'ancêtre mythique de dynasties royales avec Egée, Agénor et Cadmos…

Pour séduire celles qu'il aime, il use souvent de la métamorphose, en relation avec son élément, l'eau, ou son animal symbolique, le cheval. Ainsi, il s'unit à Mélantho dans un corps de dauphin. Déméter, en deuil de Perséphone croit pouvoir échapper à ses

assiduités en prenant la forme d’une jument, mais il se fait aussitôt étalon. Pour Méduse, il se transforme en cheval ou en oiseau selon les traditions. Il prend occasionnellement l’apparence d’autres animaux mâles réputés pour leur puissance sexuelle, le taureau ou le bélier. Ainsi métamorphosé, il est le père du légendaire bélier à la toison d’or.

Poséidon est vénéré jusqu’à la fin de l’empire romain sur tout le pourtour méditerranéen. Dans bien des légendes, il apparaît comme le pendant de Zeus dans le domaine marin. Mais il a aussi des attributs de divinité agraire : il féconde les terres en répandant l’eau douce, il introduit le cheval en Grèce, apprend aux hommes à le monter et l’atteler. Une de ses épithètes est *hippios*, « équestre ». Chez les Romains, Neptune, sans doute une ancienne divinité des eaux, est complètement assimilé à Poséidon.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) et (2) »

📖 Celui qui ébranle la terre surveillait la guerre et le combat, assis sur le plus haut sommet de la Samothrace couverte de forêts, d’où l’on pouvait voir tout l’Ida, la ville de Priam et les nefs des Achéens. Assis là, il prenait pitié des Achéens accablés par les Troyens, et ressentait une violente indignation contre Zeus. Aussitôt il descend d’un pas rapide du sommet escarpé ; les hautes montagnes et les forêts tremblent sous les pieds immortels de Poséidon en marche. Il atteint Egée en trois enjambées. Là, dans les profondeurs de la mer, est construit son célèbre palais d’or étincelant à jamais.

Là, dès son arrivée, il attelle à son char ses deux chevaux aux sabots de bronze, à la crinière dorée, rapides comme le vent. Il met lui-même son armure d'or, prend un fouet d'or habilement travaillé, monte sur son char, et pousse l'attelage sur les flots. De toutes parts, des cétacés, émergeant des profondeurs, faisaient des bonds joyeux en reconnaissant leur roi. La mer s'ouvrait avec allégresse, et les chevaux volaient à toute vitesse, sans même mouiller l'essieu de bronze. Les coursiers rapides le portent jusqu'aux vaisseaux des Grecs. Il y a une large grotte au fond de la mer entre Ténédos et l'âpre Imbros. C'est là que Poséidon qui ébranle la terre arrêta ses chevaux. Il les dételа du char, leur donna la nourriture divine et leur mit aux pieds des entraves d'or, solides et indissolubles, afin qu'ils attendent en paix le retour de leur Roi.

Homère, *Iliade*, Chant XIII, vers 10-38

📖 *Iris s'adresse à Poséidon devant Troie.*

– Poséidon aux cheveux bleus, je suis envoyée par Zeus, le maître de l'égide. Il te commande de te retirer de la mêlée et de rester, soit avec les autres dieux, soit dans la mer divine. Si tu n'obéis pas à ses ordres, si tu les méprises, il te prévient qu'il viendra ici en personne se battre avec toi. Il te conseille d'éviter son bras, car ses forces sont de beaucoup supérieures aux tiennes, et il est l'aîné. Malgré cela, tu as l'audace de te croire son égal, lui que tous les dieux redoutent.

Indigné, l'illustre dieu qui ébranle la terre répondit :

– Ah ! quelle que soit sa valeur, il a parlé avec arrogance, s'il croit me contraindre par la force, moi son égal ! Nous sommes trois fils de Cronos, trois frères qu'enfanta Rhéa : Zeus, moi, et le troisième est Hadès, qui règne sur les morts. On fit trois parts du monde, et chacun de nous reçut la sienne. Le sort décida que j'habiterais toujours la blanche mer, Hadès obtint les noires ténèbres, et Zeus le vaste ciel, dans l'éther et les nuées. Mais le haut Olympe et la terre restent en indivision. Je ne me plierai donc pas à la volonté de Zeus. Qu'il reste tranquille, malgré toute sa puissance, dans la part du monde qui est son lot. Son bras ne me fait pas peur, je ne suis pas un lâche. Qu'il se contente de menacer ses fils et ses filles : ils sont bien obligés, eux d'obéir à leur père !

Homère, *Iliade*, Chant XV, vers 176-199

📖 *Poséidon incite Apollon à se battre.*

– Phébus, pourquoi restons-nous à l'écart tous les deux ? Ce n'est pas bien, quand les autres ont commencé à se battre. Il serait trop honteux que nous retournions sans combattre sur l'Olympe, dans le palais de bronze de Zeus. Commence : tu es le plus jeune ! Ce ne serait pas correct de ma part, puisque je suis l'aîné et le plus expérimenté. Insensé ! que tu as peu de mémoire ! Ne te souviens-tu pas de tout ce que nous avons souffert autour d'Ilion, seuls d'entre les dieux, quand, exilés par Zeus, nous avons dû servir l'insolent Laomédon pendant une année ? Nous devions toucher un salaire. Il nous commandait. Moi, j'ai bâti une haute et belle muraille autour de la ville des Troyens, pour la rendre inexpugnable ; et toi, Phébus, tu menais paître, sur les nombreuses cimes de l'Ida couvert de forêts, les bœufs aux pattes torses et aux cornes recourbées. Mais quand vint l'heure du salaire, le parjure Laomédon refusa énergiquement de nous payer et nous chassa honteusement. Il te menaça même de te lier les mains et les pieds, et de te vendre dans des îles lointaines. Et il jura aussi de nous couper les oreilles ! Alors nous sommes repartis, la rage au cœur, parce qu'il n'avait pas payé ce qu'il nous devait. Est-ce de cela que tu es reconnaissant à son peuple ? Et ne devrais-tu pas te joindre à nous pour exterminer ces Troyens parjures, eux, leurs enfants et leurs femmes ?

Et le divin archer Apollon lui répondit :

– Poséidon qui ébranles la terre, tu pourras m'appeler insensé, le jour où je me battrai contre toi pour des mortels misérables qui, semblables aux feuilles, poussent pleins de vie, mangent les fruits de la terre, et se flétrissent et meurent aussitôt. Ne combattons point, et laissons-les lutter entre eux.

Il parla ainsi et s'éloigna, ne voulant point, par respect, combattre le frère de son père.

Homère, *Iliade*, Chant XXI, vers 433-469

📖 *Ulysse rencontre des femmes célèbres aux portes des Enfers.*

Tyro s'était éprise d'un fleuve, le divin Enipée, le plus beau des fleuves qui coulent sur la terre, aussi venait-elle souvent se promener le long de ses belles eaux. Le dieu qui porte et ébranle la Terre prit la figure d'Enipée et se coucha près d'elle à l'embouchure du fleuve

tourbillonnant. Une vague bleue, aussi haute qu'une montagne, enveloppa, en se recourbant, le dieu et la femme mortelle. Il dénoua la ceinture de la vierge et répandit sur elle le sommeil. Quand ils eurent fait l'amour, il lui prit la main et lui adressa ces paroles :

– Femme, réjouis-toi de mon amour. Au cours de l'année, tu donneras le jour à de beaux enfants car la couche des Immortels n'est jamais inféconde. Prends soin d'eux et nourris-les. Maintenant, rentre chez toi et sois discrète. Ne me nomme pas : je suis Poséidon, l'Ebranleur de la terre.

A ces paroles, il plongea au fond de la mer houleuse. Au terme de sa grossesse, elle enfanta Pélias et Nélée, qui devinrent tous deux de puissants serviteurs de Zeus. Pélias habitait la vaste Iolcos riche en moutons, et son frère, Pylos la sablonneuse.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 238-257

📖 A l'époque où Déméter cherchait sa fille de par le monde, Poséidon séduit par sa beauté voulut s'unir à elle. Mais pour se soustraire aux assiduités du dieu, la déesse se métamorphosa en jument et passa quelque temps parmi les cavales d'Oncos. Poséidon se voyant trompé, trompa la déesse à son tour : il prit l'apparence d'un étalon et s'accoupla avec elle. Déméter commença par se fâcher, mais ensuite elle s'apaisa […]. On rapporte que Déméter eut de Poséidon une fille, dont le nom est un secret pour ceux qui ne sont pas initiés à ses mystères, et que de leur accouplement naquit aussi un cheval appelé Aréion ; on pense que ce sont les Arcadiens qui ont donné les premiers le surnom d'*Hippios* à Poséidon.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre VIII,
chapitre 25, 5-8

📖 *Thésée a appelé sur Hippolyte la malédiction de Poséidon après la dénonciation calomnieuse de Phèdre.*

LE MESSAGER. – Là, tout à coup un bruit comme un tonnerre souterrain de Zeus éclate avec un fracas terrible, à faire frissonner. Les chevaux dressent la tête et les oreilles ; une vive frayeur nous saisit, ignorant d'où venait ce bruit : mais, en regardant vers le rivage de la mer, nous voyons s'élever jusqu'au ciel une vague immense, qui dérobe

à nos yeux la vue des plages de Sciron ; elle cache l'isthme et le rocher d'Esculape : puis elle se gonfle, et lance tout autour avec fracas des flots d'écume poussés par le souffle de la mer ; elle s'abat sur le rivage où était le char d'Hippolyte, et, se brisant et crevant comme un orage, elle vomit un taureau, monstre sauvage dont les affreux mugissements font retentir tous les lieux d'alentour ; spectacle dont les yeux ne pouvaient supporter l'horreur. Soudain un effroi terrible s'empare des coursiers : leur maître, si exercé à les conduire, saisit les rênes, les tire à lui comme un matelot qui meut la rame, et les attache à son propre corps ; mais les chevaux effrayés mordent leur frein, s'emportent, et ne connaissent plus ni la main de leur conducteur, ni les rênes, ni le char. Si, les guides en main, il s'efforçait de diriger leur course dans des chemins plats, le monstre apparaissait au-devant d'eux pour faire reculer le char, en jetant l'épouvante au milieu de l'attelage : s'élançaient-ils furieux à travers les rochers, il se glissait le long du char, et suivait les chevaux en silence, jusqu'à ce qu'enfin la roue heurte le roc, le char se brise et Hippolyte soit renversé.

Euripide, *Hippolyte*, vers 1201-1233

Priam

Nommé Podarcès à sa naissance, Priam est le dernier fils de Laomédon, roi de Troie. Devenu roi à son tour, il est resté célèbre parce que c'est sous son règne, alors qu'il est déjà fort âgé, que se déroule la guerre de Troie.

Très jeune, Podarcès échappe au massacre de sa famille. En effet, lorsque Héraclès détruit la ville de Troie pour se venger de Laomédon qui a refusé de lui payer le salaire convenu pour avoir sauvé sa fille Hésione, seul le petit garçon est épargné à la prière de sa sœur Hésione, qui le rachète symboliquement en offrant son voile. Le prince survivant y gagne le surnom de Priam, « celui qui a été acheté » en grec, et il hérite du royaume troyen que Héraclès accepte de lui confier parce qu'il a pris son parti contre Laomédon qui avait manqué à sa parole. Peu à peu Priam étend son pouvoir sur toute la région et les îles de la côte asiatique : son règne est particulièrement prospère pour la cité qui devient la « maîtresse de l'Asie » convoitée pour ses trésors.

Après un premier mariage, Priam épouse Hécube dont il a un très grand nombre d'enfants, auxquels s'ajoutent ceux nés de diverses concubines : selon

Homère, vivent ainsi dans le palais royal douze filles et cinquante fils, dont les plus célèbres sont l'aîné Hector, le cadet Pâris, le devin Hélénos, Déiphobe, le deuxième « époux » troyen d'Hélène, le plus jeune, Troïlos, qui sera massacré par Achille. Parmi les filles, la prophétesse Cassandre est considérée comme la plus belle, Créüse est l'épouse d'Enée et la mère d'Ascagne, et la dernière, Polyxène, sera sacrifiée sur la tombe d'Achille.

Priam assiste aux principaux événements qui vont provoquer la perte de sa ville sans pouvoir ni vouloir en changer le cours inexorable : naissance et abandon de Pâris dont de funestes présages ont annoncé qu'il serait à l'origine de la ruine de la cité ; reconnaissance de celui-ci, devenu jeune homme, par Cassandre et accueil du fils prodige au sein de la famille royale ; ambassade de Pâris à Sparte et enlèvement d'Hélène. En dépit des sombres prédictions de sa fille Cassandre, le vieux roi reçoit le couple adultère à bras ouverts : indulgent envers Pâris, affectueux avec Hélène qu'il considère comme sa fille, il marie même officiellement les deux amants.

Pendant la guerre contre les Grecs venus réclamer Hélène, Priam est trop âgé pour prendre part au combat : pieux et digne, affable et généreux, il se

contente de présider les conseils. Il voit périr ses fils et ses meilleurs guerriers un à un, mais sa douleur est à son comble lorsqu'il assiste à la mort d'Hector, son fils préféré, tué par Achille qui traîne son corps devant les remparts de Troie. Le vieux roi s'abaisse alors jusqu'à aller trouver le vainqueur dans son camp pour le supplier de lui restituer le cadavre d'Hector contre une forte rançon.

Lors de la prise de Troie livrée au pillage et à l'incendie, Priam veut prendre les armes pour une ultime défense, mais Hécube l'entraîne vers l'autel de Zeus, au fond du palais, pour se mettre sous la protection du dieu : Néoptolème, le fils d'Achille l'y découvre et l'égorge sans pitié. Son cadavre restera sans sépulture.

➲ Généalogie « Les Priamides »

📖 *Priam vient réclamer à Achille le cadavre d'Hector.*

Priam descend de son char, qu'il laisse devant le campement d'Achille à la garde d'un serviteur. Le vieux roi se dirige tout droit vers son baraquement, à l'endroit où aimait s'asseoir le fils de Pélée, le héros aimé de Zeus. Il le trouve seul chez lui ; ses compagnons restaient à l'écart. Il venait d'achever son repas : la table était encore dressée près de lui. Personne n'avait vu entrer Priam : il s'arrête devant Achille, s'agenouille, lui prend les genoux et se met à lui embrasser les mains, ces mains terribles, meurtrières, qui lui avaient tué tant de fils ! Achille est frappé de stupeur. Alors, Priam lui dit :

– Souviens-toi de ton père, Achille, toi l'égal d'un dieu ! Il est du même âge que moi : il a atteint le seuil maudit de la vieillesse. Il est

peut-être lui aussi accablé de tourments, et il n’a personne pour le sortir du malheur qui l’oppresse. Mais lui, au moins, au fond de son cœur, il lui reste le bonheur de te savoir vivant et il peut espérer chaque jour voir son fils revenir de Troie. Mon malheur à moi, il ne peut pas être plus grand ! J’ai engendré des fils, les meilleurs dans la vaste Troie, dont pas un, je le dis, ne me reste ! J’en avais cinquante, quand sont venus les fils des Achéens : dix-neuf de la même mère, et les autres qui m’étaient nés d’autres femmes dans mon palais. La plupart, l’impétueux Arès, le violent dieu de la guerre, me les a pris. Et celui qui pour moi était unique, celui qui protégeait ma ville et mon peuple, tu viens de le tuer, tandis qu’il combattait pour sauver sa patrie, mon Hector ! Maintenant, c’est pour lui que je viens jusqu’aux vaisseaux des Achéens, pour te le racheter. Vois ! je t’apporte des rançons innombrables. Achille, je t’en prie, respecte les dieux, et prends pitié de moi en pensant à ton père ! Je suis encore plus à plaindre que lui… Regarde ! j’ai le courage de faire ce qu’aucun mortel n’a jamais fait sur terre : embrasser les mains de celui qui a tué mon enfant !

Il dit et il fait naître dans le cœur d’Achille le regret de son père. Le héros prend la main du vieux roi et l’écarte doucement. Tous deux se souvenaient : l’un pensait à Hector et pleurait éperdument, prostré aux pieds d’Achille. L’autre sanglotait sur son père, parfois aussi sur Patrocle. Leurs gémissements remplissaient la cabane. Soudain, Achille a son compte de larmes : il se lève brusquement de son siège et redresse le vieillard en le prenant par la main ; il est pris de pitié pour lui : ses cheveux et sa barbe sont si blancs ! Il prend alors la parole et dit ces mots ailés :

– Malheureux que tu es ! c’est vrai, tu as enduré bien des tourments dans le fond de ton cœur. Mais comment as-tu osé venir jusqu’aux vaisseaux des Achéens pour te retrouver ainsi tout seul, sous les yeux de l’homme qui t’a tué tant de valeureux fils ? Il faut que tu aies un cœur de fer. Mais allons ! assieds-toi sur ce siège, et laissons un peu s’endormir notre souffrance au fond de nous, malgré tout. Crois-moi, ça ne sert à rien de se glacer le cœur à pleurer ! C’est le sort que les dieux ont réservé aux pauvres mortels : vivre dans le chagrin, alors qu’eux n’éprouvent aucun souci !

Homère, *Iliade*, Chant XXIV, vers 469-526

📖 *Enée raconte la prise de Troie à la reine de Carthage Didon.*

Mais peut-être voudras-tu aussi savoir comment le triste sort a terrassé Priam ? Quand le vieux roi voit le désastre de sa cité et la ruine de son palais, il revêt son armure, qu'il n'avait plus l'habitude de porter depuis longtemps, et il se jette au milieu des ennemis pour mourir dans la mêlée.

Au cœur du palais, à ciel ouvert, sous la voûte du ciel, il y avait un autel immense : tout près, un laurier très ancien, s'inclinait vers l'autel, englobant les Pénates dans son ombre. Là se tenaient Hécube et ses filles, autour des objets sacrés, cherchant une vaine protection, telles des colombes jetées au sol par une noire tempête : elles étaient assises, serrées, embrassant les statues des dieux. En voyant Priam en personne, revêtu des armes de sa jeunesse, Hécube s'exclame :

– Quelle idée sinistre, mon pauvre époux, t'a poussé à prendre ces armes ? Où cours-tu ainsi ? Ce ne sont pas des secours ni des défenseurs de cette sorte qu'il nous faut dans cette circonstance ! Non, même mon cher Hector, s'il était présent… Viens donc par ici ! Ou bien cet autel nous protégera tous ou tu mourras avec nous !

Après avoir parlé ainsi, elle attira le vieillard auprès d'elle et elle l'installa dans ce lieu sacré. Mais voici que Politès, l'un des fils de Priam, échappe au massacre qu'est en train de faire Pyrrhus : il traverse les rangs ennemis et les traits qu'ils lancent ; il fuit par les longs portiques ; il franchit les cours désertes ; il est blessé. Le fougueux Pyrrhus, de son arme menaçante, le poursuit ; et déjà sa main le tient, déjà sa lance le presse. Quand enfin Politès arrive près de ses parents, il tombe sous leurs yeux et rend son dernier souffle de vie dans une mare de sang.

Alors Priam, bien que déjà à moitié possédé par la mort, ne peut retenir sa colère :

– Tu n'as aucune dignité ! Tu massacres un fils sous les yeux de son père ! Non, l'illustre Achille, dont tu prétends être né, ne se serait jamais comporté comme toi ! Lui, il a respecté mes droits de père et de suppliant en me rendant le corps de mon fils Hector !

Le vieillard parle ainsi, et de sa main affaiblie par l'âge, il lance un javelot qui vient frapper sans force le bouclier de son adversaire avec un bruit rauque : il y reste planté, inutile. Alors Pyrrhus s'écrie :

– Va donc faire le messager et rapporter tout ceci à mon père, le fils de Pélée. N’oublie pas de lui raconter mes sinistres exploits et de lui dire que Néoptolème dégénère ! Maintenant, meurs !

A ces mots, il traîne au pied de l’autel le vieux roi tout tremblant : le vieillard glisse dans les flots de sang de son fils Politès. De la main gauche Pyrrhus lui empoigne les cheveux, et de la droite il dégaine son épée étincelante : il la lui enfonce dans le ventre jusqu’à la garde. C’est ainsi que s’est achevé le destin de Priam : c’est la fin que le sort lui réservait, tandis qu’il voyait Troie en flammes et Pergame en ruines, lui qui autrefois avait régné si fièrement sur tant de peuples, sur tant de terres de l’Asie ! On lui a arraché la tête, on a jeté son corps sur le rivage : ce n’est plus qu’un cadavre sans nom, un tronc immense qui gît dans le sable !

Virgile, *Enéide*, Livre II, vers 506-558

Priape

Priape est le fils d'Aphrodite mais on ne sait pas exactement qui est son père : Adonis, Hermès, Zeus ou Dionysos, selon la tradition la plus courante ? Ce qui est sûr, c'est qu'il est doté dès la naissance d'un pénis impressionnant, toujours représenté en érection. On le dit « ithyphallique », du grec *ithus*, « en érection » et *phallos*, « sexe masculin ». Son nom sert encore de nos jours à désigner un trouble de la sexualité masculine, le « priapisme ».

Mais dans l'Antiquité, il est avant tout un dieu de la fécondité, garant de la fertilité des vergers, des vignes et des jardins potagers. Sa statue y est souvent érigée en guise d'épouvantail, ou tout simplement un phallus géant peint en rouge qui le symbolise. De là lui vient l'épithète de « dieu (ou gardien) des jardins », qui est aussi utilisée pour rendre les différentes périphrases du sexe masculin par certains traducteurs pudiques.

Priape est parfois assimilé à Pan, dont il partage certaines fonctions, comme de favoriser la naissance des abeilles ou la reproduction du petit bétail. Et bien sûr, il fait partie du cortège de Dionysos, le grand maître des forces vives de la nature. Comme les

autres divinités agrestes, il harcèle les Naïades lors des fêtes qui les réunissent. Son physique ingrat ne lui vaut que des déboires. Mais ses aventures se terminent dans l'hilarité générale et les poètes prennent visiblement beaucoup de plaisir à les raconter en cultivant l'équivoque.

📖 *Une statue de Priape se présente.*

Autrefois j'étais un tronc de figuier, un bout de bois inutile. Un jour un artisan, ne sachant s'il ferait de moi un banc ou un Priape, aima mieux faire le dieu. Me voici donc un dieu, épouvantail à voleurs et à oiseaux, car ma main droite écarte les voleurs, ainsi que ce pieu rouge dressé sur mon sexe obscène. Le roseau fiché sur ma tête effraye les oiseaux importuns et les empêche de s'arrêter dans ces jardins tout neufs.

Horace, *Satires*, Livre I, 8, vers 1-7

📖 C'est l'âne qu'on sacrifie au raide gardien des jardins. Vous voulez savoir pourquoi ? L'histoire est un peu scabreuse, mais elle convient à ce dieu.

La Grèce célébrait la fête du dieu couronné de lierre, que l'hiver ramène tous les trois ans. Les dieux amis de Bacchus y étaient, avec tous ceux qui aiment s'amuser : les Pans, la troupe lascive des Satyres, les Nymphes qui habitent les fleuves et les campagnes solitaires… Le vieux Silène est venu aussi, sur son âne à l'échine courbée, et le dieu rouge, dont le sexe épouvante les timides oiseaux. Ils trouvent un bois propice à un agréable festin et s'y installent sur des lits de gazon. Bacchus fournit le vin, chaque convive a apporté sa couronne. Près de là coule un ruisseau pour couper – mais pas trop ! – le vin avec de l'eau.

Les Naïades sont là. Les unes ont laissé leurs cheveux dénoués, certaines se sont fait des coiffures artistiques. Pour servir les convives, l'une a relevé sa tunique au-dessus du genou, l'autre en écarte les plis pour dévoiler sa poitrine ; celle-ci découvre son épaule, celle-là laisse traîner son vêtement dans l'herbe ; elles sont pieds nus. Elles allument

de doux feux dans le cœur des Satyres. Quelques-unes enflamment d'amour le dieu Pan lui-même, dont les tempes sont ornées d'un rameau de pin ; d'autres viennent attiser les désirs inextinguibles de Silène : la débauche, c'est ce qui le préserve de la vieillesse !

Mais Priape le rouge, qui pare et protège nos jardins, n'a d'yeux que pour Lotis. Il la veut, il l'a choisie, c'est la seule qu'il désire ; il lui fait des signes de tête, des gestes pour exprimer son ardeur impatiente. Mais les belles sont naturellement fières, car la beauté engendre un sentiment de supériorité et Lotis montre bien son dédain pour cet amant ridicule.

C'était la nuit. Les corps gisaient çà et là, vaincus par le sommeil qui suit l'ivresse. Fatiguée de ses jeux, Lotis se reposait à l'écart, couchée dans l'herbe sous les branches d'un érable. Son galant se lève et, retenant son souffle, sur la pointe des pieds, il s'avance doucement et sans bruit… Arrivé près de la belle endormie, il prend soin d'étouffer le bruit de sa respiration. Déjà il se trémousse dans le gazon, tout près. Elle, cependant, continue à dormir profondément. Tout frétillant de sa bonne fortune, il soulève le voile qui couvre les jambes de Lotis… Et le voilà sur la voie de la jouissance… Mais à ce moment précis, on entend soudain braire l'âne de Silène, sa monture à la voix rauque, bien mal à propos. La nymphe effrayée se redresse, elle repousse énergiquement Priape et s'enfuit en ameutant tout le bois. Dans la lumière de la lune, le dieu sexuellement trop bien équipé est la risée de tous. L'âne paya de sa vie le cri qu'il avait poussé, et c'est, depuis cette aventure, la victime la plus agréable au dieu de l'Hellespont.

Ovide, *Fastes*, Livre I, vers 391-440

Procuste

Procuste, « celui qui frappe pour allonger », est le surnom d’un brigand qui ravage l’Attique. Ce fils de Poséidon, posté sur la route d’Athènes à Eleusis, arrête les voyageurs et les tue en les soumettant à une atroce torture. Il les attache sur un lit, puis il tranche ce qui dépasse, ou étire les membres pour qu’ils atteignent l’extrémité du lit (d’autres versions parlent de deux lits). Thésée, le héros athénien, débarrasse la contrée de cet ennemi public, en lui infligeant le supplice même qu’il infligeait aux autres. On peut le rapprocher d’un autre monstre dont Thésée a nettoyé l’Attique : le géant Sinis, lui aussi fils de Poséidon, attachait ses prisonniers à des pins qu’il avait recourbés, puis il déliait les arbres, ce qui écartelait ou projetait en l’air les malheureuses victimes.

> 📖 Thésée tua Sinis, qui habitait l’isthme de Corinthe. Sinis courbait deux pins, attachait à chacun d’eux un bras de ses victimes, après quoi il relâchait ces arbres d’un coup : les corps étaient ainsi déchirés et les malheureux périssaient dans d’horribles souffrances. […] Après cela, Thésée tua Procuste, qui demeurait à Corydalle, en Attique. Le brigand Procuste contraignait les voyageurs à s’allonger sur un lit : il leur coupait les membres trop grands et qui dépassaient du lit, et il étirait les pieds de ceux qui étaient trop petits. C’est pour cette raison qu’on l’appelait Procuste.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre IV, chapitre 59

Prométhée

Fils du Titan Japet et de sa sœur Thémis ou de l'Océanide Clymène, Prométhée est le frère d'Epiméthée et d'Atlas, le cousin de Zeus et des enfants de Cronos. Il n'est pas seulement « prévoyant, réfléchi » comme l'indique son nom en grec, mais aussi habile et parfois rusé. Créateur puis protecteur des humains, il doit faire appel à toutes les ressources de son intelligence pour rattraper les étourderies de son frère Epiméthée, créateur des animaux, puis pour contrer Zeus, décidé à exterminer la race mortelle.

Crime et châtiment

Au début, les relations entre les deux cousins sont plutôt bonnes. Ainsi Prométhée juge plus sage de prendre le parti des Olympiens pendant la guerre qui les oppose aux Titans ; grâce au don de prophétie hérité de Thémis, il contribue à la victoire de Zeus par ses conseils. D'après certains auteurs, il aurait aussi aidé Athéna à sortir du crâne du dieu. Mais ensuite ils s'opposent à deux reprises et Zeus, devenu aussi tyrannique que son père, se venge cruellement de Prométhée.

Une première fois, le conflit porte sur la part des animaux immolés qui doit revenir aux dieux lors d'un sacrifice. Prométhée découpe un bœuf sacrifié et en fait deux parts. D'un côté, il enveloppe dans la peau la chair et les entrailles de l'animal, de l'autre les os recouverts d'une épaisse couche de graisse. Induit en erreur par la graisse, très appréciée dans l'Antiquité, Zeus s'adjuge les os et laisse la viande. Puis, furieux d'avoir été trompé, il se venge en privant les mortels de l'usage du feu. Or celui-ci est vital pour les humains, faibles et démunis face aux rigueurs du climat ou aux espèces animales mieux dotées par Epiméthée.

Prométhée ne voit pas d'autre solution que de dérober le feu aux dieux. Il s'introduit dans la forge d'Héphaïstos, avec la complicité d'Athéna selon certaines traditions, dérobe le feu et le ramène aux hommes, caché dans une tige creuse de fenouil géant. Il en profite pour partager avec eux les arts et les techniques dont Athéna et Héphaïstos sont les maîtres, notamment le travail du bois et du métal. Désormais, les humains peuvent fabriquer des instruments pour produire les denrées ou les objets nécessaires à leur subsistance et des armes pour se protéger de leurs ennemis.

Cependant, ce larcin redouble la colère de Zeus, qui y voit une atteinte à sa toute-puissance. Il punit les hommes en leur envoyant Pandore et sa jarre pleine de maux, puis il décide de les noyer par un déluge. Quant à Prométhée, Héphaïstos est chargé de l'enchaîner nu sur un rocher du Caucase où l'aigle de Zeus vient dévorer son foie sans cesse régénéré.

Rédemption

Son supplice devait durer toute l'éternité. Mais Prométhée est dépositaire d'un secret qui intéresse Zeus au plus haut point : il sait comment le roi des dieux peut être détrôné à son tour. Il finit par révéler la prophétie qu'il tient de sa mère : la Néréide Thétis, courtisée à cette époque par les fils de Cronos, doit donner le jour à un fils plus puissant que son père. Ainsi averti, Zeus marie Thétis à un mortel, elle deviendra la mère d'Achille. En échange de cette révélation, il accepte de mettre fin au supplice de Prométhée. C'est Héraclès qui tue l'aigle et délivre le Titan lorsqu'il vient lui demander comment se procurer les pommes d'or des Hespérides.

Selon une autre version de la légende, Prométhée doit être torturé dans le Tartare jusqu'à ce qu'un autre dieu accepte de le remplacer. Or le centaure Chiron,

empoisonné accidentellement par une flèche d'Héraclès, souffre le martyre ; il veut mourir mais ne le peut, étant immortel. Alors il demande à prendre la place de Prométhée aux Enfers, ce que Zeus lui accorde.

Zeus finit donc par pardonner à son cousin. Il renonce même à sa haine du genre humain : Prométhée peut mettre en garde son fils Deucalion contre le déluge imminent. Il l'aide à construire une arche. Une fois sauvés, Deucalion et sa femme Pyrrha sont à l'origine d'une nouvelle race d'humains. Leurs descendants sont les pères fondateurs de la civilisation grecque.

Par sa rébellion contre la tyrannie de Zeus et les souffrances qu'il endure pour sauver l'humanité, Prométhée incarne le destin de l'homme, obligé de lutter contre des forces supérieures pour sa survie et sa liberté. Par sa prise de risques délibérée, sa volonté de s'approprier coûte que coûte les sciences et les techniques, sa foi dans le progrès et sa générosité, il est un modèle d'humanisme dès l'antiquité. Les premiers écrivains chrétiens, comme saint Augustin et Tertullien le considèrent même comme une préfiguration du Christ. Mais il apparaît aussi à d'autres époques comme un ange déchu, méprisant la loi divine, corrompant l'humanité, à qui il fait perdre

son innocence. Le Prométhée moderne devient la figure emblématique de la révolte contre les arbitraires idéologiques, politiques ou religieux, qui entravent la liberté individuelle et l'action humaine.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Zeus attacha le rusé Prométhée autour d'une colonne avec de solides chaînes. Et il lui envoya un aigle aux ailes déployées qui mangeait son foie immortel. Il en renaissait autant, durant la nuit, qu'en avait mangé tout le jour l'oiseau aux ailes déployées. Mais Héraclès, le fils d'Alcmène aux beaux pieds, tua l'aigle et délivra le fils de Japet de ce cruel supplice. Zeus Olympien qui règne dans les hauteurs y a consenti, afin d'accroître la renommée d'Héraclès le Thébain sur la terre fertile. Pour honorer ainsi son illustre fils, il a renoncé à sa vieille rancune contre Prométhée, qui avait joué au plus malin avec lui, le puissant fils de Cronos.

Et, en effet, quand les dieux et les hommes mortels se disputaient, Prométhée avait voulu prendre en défaut la clairvoyance de Zeus. Il montra à tous un bœuf énorme qu'il avait partagé à sa façon : d'un côté, il avait mis la viande, les abats et les meilleurs morceaux enveloppés dans la peau du ventre de la victime ; de l'autre, il avait posé avec une perfide adresse les os blancs recouverts de graisse luisante. Le père des dieux et des hommes lui dit :

– Fils de Japet, les parts que tu as faites sont bien inégales !

Ainsi parla Zeus toujours plein de prudence. Et l'astucieux Prométhée lui répondit, souriant à part soi en pensant à son astuce ingénieuse :

– Zeus plein de gloire, roi des dieux immortels, choisis entre ces deux parts celle que tu préfères.

Ce discours flatteur ne trompa pas Zeus doué d'une sagesse infaillible, il devina la supercherie. Aussi médita-t-il contre les humains de sinistres projets qui devaient se réaliser. Il écarta des deux mains la blanche graisse, et dès qu'il vit les os blancs du bœuf, il comprit la ruse

astucieuse et devint fou de rage. C’est depuis ce temps que les humains brûlent les os blancs en l’honneur des dieux sur les autels parfumés.

Dans une colère noire, Zeus qui amasse les nuées s’écria avec emportement :

– Fils de Japet, malin entre les malins, tu es toujours aussi rusé !

Et il n’a jamais oublié cette tromperie depuis.

Il refusa alors le feu inextinguible aux misérables mortels qui habitent sur la terre. Mais le noble fils de Japet le trompa encore : il en déroba un étincelant rayon qu’il cacha dans une tige creuse. Zeus qui tonne dans les cieux fut profondément vexé et entra dans une colère épouvantable lorsqu’il vit resplendir l’éclat du feu parmi les hommes. Voilà pourquoi il les frappa aussitôt d’une nouvelle calamité.

Hésiode, *Théogonie*, vers 521-571

📖 *Prométhée énumère les bienfaits qu’il a apportés à l’humanité.*

PROMÉTHÉE. – Apprenez quelles étaient les misères des mortels, autrefois pleins d’ignorance, et que j’ai rendus inventifs et industrieux. Je ne veux pas les dénigrer : ce que je dis, c’est seulement la preuve que je leur veux du bien.

Autrefois, ils voyaient sans voir ; ils entendaient sans entendre ; pareils aux fantômes des songes, ils confondaient tout depuis des siècles. Ils ne connaissaient ni les maisons de briques séchées au soleil, ni la charpente. Ils habitaient sous terre au fond de cavernes ténébreuses, comme de misérables fourmis. Ils ne savaient pas repérer avec certitude le passage de la saison froide à celle des fleurs, des fruits, ou des moissons. Ils vécurent au jour le jour, sans réfléchir, jusqu’au jour où je leur fis observer le lever et le coucher des astres, difficiles à discerner. Pour eux j’ai découvert la plus belle des sciences, celle des nombres, j’ai inventé l’écriture par lettres assemblées, et la mémoire mère des Muses. Le premier, j’ai accouplé sous le joug les animaux domestiqués : au service des hommes, ils les remplacèrent dans les plus rudes travaux. C’est moi aussi qui ai attelé aux chars les chevaux équipés d’un mors, pour que les riches puissent parader. Et qui a inventé les vaisseaux des marins qui traversent la mer, poussés par leurs ailes de toile ? C’est encore moi. Pauvre de moi ! J’ai tout fait pour les mortels, mais je ne trouve rien à faire pour soulager mes propres tourments.

LE CHŒUR. – Ton supplice est bien cruel, mais ce sont tes propres erreurs qui ont causé tes malheurs. Comme un mauvais médecin, tu perds courage dès que tu souffres toi-même et tu ne trouves aucun remède pour te guérir

PROMÉTHÉE. – Ecoute la suite ! Tu vas voir tout ce que j'ai inventé ! Et d'abord, le meilleur des arts, la médecine. Autrefois, quand quelqu'un tombait malade, il n'y avait aucun remède. On ne connaissait aucun aliment, aucun baume, ni aucune potion, rien pour soigner les maladies. Les hommes mouraient, faute de traitement. Je leur ai enseigné la composition des médicaments qui, maintenant, guérissent toutes les maladies. J'ai aussi fondé les différents rites de la divination. […] Et qui peut se vanter d'avoir découvert avant moi toutes les richesses cachées au fond de la terre : le bronze, le fer, l'argent, l'or ? Personne ! Celui qui le prétend est un imposteur ! En un mot : c'est Prométhée qui a révélé tous les arts et techniques aux mortels.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 443-483 et 499-506

📖 *Prométhée ne se laisse pas intimider.*

LE CHŒUR DES OCÉANIDES. – Il faut donc s'attendre à ce que Zeus trouve son maître ?

PROMÉTHÉE. – Oui. Il subira même un supplice plus insupportable que le mien.

LE CHŒUR DES OCÉANIDES. – Tu n'as pas peur de dire des choses pareilles ?

PROMÉTHÉE. – Pourquoi aurais-je peur ? Mon destin n'est pas de mourir.

LE CHŒUR DES OCÉANIDES. – Mais Zeus peut aggraver tes tourments.

PROMÉTHÉE. – Eh bien, qu'il le fasse : je suis prêt à tout ! Respecte si tu veux, supplie, flatte toujours celui qui a le pouvoir ! Pour moi, je me soucie de Zeus comme d'une guigne. Qu'il agisse ! Qu'il exerce encore un peu son pouvoir à sa guise ! Il ne régnera pas toujours sur les dieux. Mais je vois approcher le messager de Zeus, le serviteur du nouveau tyran. Voyons quelle nouvelle il est venu m'annoncer !

HERMÈS. – C’est à toi que je parle, esprit retors, rempli de fiel et d’amertume, espèce de traître, toi qui as partagé nos privilèges avec les mortels, voleur du feu ! Explique-toi ! Mon père te l’ordonne : quel est ce mariage dont tu parles tant, et qui doit lui coûter le pouvoir ? Pas d’entourloupes avec moi ! Dis-moi tout, Prométhée ! Ne m’oblige pas à faire deux voyages. Tu sais que Zeus est sans pitié pour ce genre de choses.

PROMÉTHÉE. – Quel discours arrogant et plein d’orgueil ! Il te va bien, à toi le larbin des dieux ! Nouveaux maîtres d’un nouvel empire, vous vous croyez à l’abri du malheur dans vos citadelles ! Mais n’en ai-je pas déjà vu tomber deux tyrans ? Et le troisième, celui qui règne maintenant, je verrai bientôt sa chute également, elle sera la plus humiliante. Est-ce que j’ai l’air de craindre ces nouveaux dieux et de trembler devant eux ? Loin de moi cette pensée. Va, dépêche-toi de repartir d’où tu viens ! Tu n’apprendras rien de moi.

HERMÈS. – Toujours les mêmes provocations ! C’est comme cela que tu t’es retrouvé dans cette triste situation.

PROMÉTHÉE. – Pour rien au monde je n’échangerais mes malheurs contre ta servitude, sache-le bien ! J’aime mieux être l’esclave de ce rocher que le fidèle messager de ton père Zeus. Voilà, aux outrages il faut répondre par des outrages.

HERMÈS. – Apparemment, tu es heureux de ton sort.

PROMÉTHÉE. – Heureux ? J’aimerais voir mes ennemis aussi heureux, et toi surtout !

HERMÈS. – Suis-je pour quelque chose dans ton malheur ?

PROMÉTHÉE. – A vrai dire, je hais tous les dieux qui, pour le prix de mes bienfaits, me tourmentent injustement.[…]

HERMÈS. – Tu ne veux donc rien dire de ce que demande mon père ?

PROMÉTHÉE. – C’est sûr, j’ai une si grande dette envers lui ! Je devrais me montrer reconnaissant !

HERMÈS. – Tu te moques de moi. Tu me prends pour un enfant ?

PROMÉTHÉE. – N’es-tu pas un enfant, et encore plus naïf qu’un enfant, si tu espères apprendre quelque chose de moi ? Aucune torture, aucun piège de Zeus ne pourra me forcer à parler tant que ces chaînes de malheur ne seront pas brisées. Maintenant, que la flamme ardente me foudroie, que Zeus fasse tourbillonner la blanche neige et gronder les tonnerres souterrains ! Il peut mettre l’univers sens dessus dessous, rien

de tout cela ne me fera fléchir. Je ne lui dirai pas qui doit le renverser de son trône.

HERMÈS. – Réfléchis bien. A quoi cela te servira-t-il ?

PROMÉTHÉE. – C'est tout vu, ma décision est prise depuis longtemps.

HERMÈS. – Essaie pour une fois, pauvre fou, de tirer la leçon de tes malheurs !

PROMÉTHÉE. – Tu me fatigues, tu perds ton temps ! Autant sermonner les flots ! Tu ne t'imagines quand même pas que je suis impressionné par les décrets de Zeus ! Que dans ma faiblesse, les mains tendues comme une femmelette, je vais supplier celui que je hais tant de me délivrer de mes chaînes ! Non, jamais !

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 910-986

Protée

Fils d’Océan et de Téthys ou de Poséidon et de Phénice, Protée est appelé *halios Gerôn*, « le Vieux de la mer ». Dans d’autres légendes, Nérée et Glaucos sont aussi désignés par cette périphrase. Il habite l’île de Pharos, près des côtes égyptiennes, où il est arrivé de Thrace grâce à un passage creusé sous la terre par Poséidon. C’est un dieu marin secondaire, soumis au maître des eaux, dont il garde les troupeaux de phoques.

Protée est doté de pouvoirs singuliers : il possède le don de divination et peut se métamorphoser en n’importe quelle créature ou élément existants. Mais pour qu’il accepte de prophétiser, il faut le surprendre pendant sa sieste, en plein midi, et le maintenir fermement jusqu’à ce qu’il se lasse de se transformer et reprenne son apparence première. Cela relève de l’exploit héroïque quand il devient lion féroce, dragon épouvantable, ou qu’il tente de s’échapper sous forme d’eau ou de feu.

Il a des fils, dont deux sont des géants monstrueux. Dans l’*Odyssée*, sa fille, la nymphe Idothée explique à Ménélas comment maîtriser son père pour obtenir son aide.

Pour Hérodote, il s’agit d’un roi égyptien divinisé. Il aurait accueilli Pâris et Hélène fuyant Sparte, mais, choqué que le prince troyen ait trahi l’hospitalité de son hôte grec, il a chassé Pâris et retenu Hélène pour la rendre à Ménélas après la guerre de Troie.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 *Ménélas s’adresse à Idothée, la fille de Protée* :

– Explique-moi par quelles ruses approcher le Vieillard, sans qu’il s’échappe en me voyant ou en sentant ma présence avant que je puisse le saisir, car un dieu est difficile à maîtriser pour un homme mortel.

– Etranger, je vais tout te dire. Quand le Soleil atteint le milieu du ciel, l’infaillible Vieillard marin sort de la mer, caché par la houle noire sous le souffle du Zéphyr. Une fois sorti, il s’endort dans une grotte profonde. Autour de lui, les phoques aux pieds en nageoires de la belle Halosydnè, sortent aussi de la mer écumeuse, et s’endorment, innombrables, exhalant l’âcre odeur de la mer profonde. Je te conduirai là-bas au lever du jour, et je t’y cacherai au bon endroit ; tu choisiras trois de tes compagnons parmi les plus braves sur tes nefs solides. Et maintenant, voici les artifices du Vieillard.

D’abord il comptera et il examinera les phoques ; après les avoir tous comptés cinq par cinq, il se couchera au milieu d’eux comme un berger au milieu d’un troupeau de brebis. Dès que vous le verrez presque endormi, rassemblez votre courage et vos forces. Retenez-le malgré sa volonté, malgré ses efforts pour vous échapper. Il se transformera en tout ce qui peut exister sur terre, en eau, en feu brûlant ; maintenez-le fermement et serrez-le encore plus fort. Mais quand lui-même, il s’adressera à toi, sous la forme où vous l’aurez vu endormi, ne lui fais plus de mal et relâche le Vieillard. Puis demande-lui quel dieu te poursuit, et comment retourner chez toi à travers la mer poissonneuse.

Homère, *Odyssée*, Chant IV, vers 395-426

📖 *Le berger Aristée, qui a perdu toutes ses abeilles, va consulter Protée sur le conseil de sa mère, la nymphe Cyrène.*

Protée sort des flots pour regagner son antre habituel. Autour de lui, le peuple humide de la vaste mer bondit et disperse au loin les embruns amers. Les phoques, sur le rivage, s'étendent çà et là pour dormir ; lui, assis sur un rocher au milieu, compte son troupeau comme le fait d'habitude le berger dans la montagne, lorsque le soir ramène du pâturage les veaux vers les étables, et que les agneaux aiguisent l'appétit des loups en faisant entendre leurs bêlements.

Aristée, voyant cette opportunité, laisse à peine le temps au vieillard d'allonger ses membres fatigués ; il se jette sur lui en criant, le maintient par terre et lui attache les mains. Protée riposte par ses artifices habituels, il se métamorphose en toutes sortes de monstres prodigieux, en feu, en abominable bête féroce, en liquide qui se répand. Mais comme aucun subterfuge ne lui permet de s'échapper, vaincu, il redevient lui-même, et parlant enfin d'une voix humaine, il dit :

– Qui donc, jeune présomptueux, t'a fait ainsi t'approcher de notre demeure ? Que me veux-tu ?

– Tu le sais, Protée, tu le sais très bien, car personne ne peut t'induire en erreur ; mais à ton tour, cesse de vouloir me tromper. C'est en suivant les conseils des dieux que je suis venu chercher ici un oracle sur mon infortune.

Il n'en dit pas plus. A ces mots enfin, le devin roula violemment ses yeux qu'enflammait une lueur glauque, et, dans un puissant grincement de dents, il délivra les arrêts du destin :

– C'est une divinité qui te poursuit de sa colère : tu expies un grand forfait. Le déplorable Orphée suscite contre toi, à moins que les Destins ne s'y opposent, ce châtiment sans commune mesure avec ce qui est mérité, et il sévit avec fureur pour venger l'enlèvement de son épouse.

Virgile, *Géorgiques*, Livre IV, vers 429-456

Protis

Venu de la cité grecque de Phocée, située dans le golfe de Smyrne en Ionie (aujourd'hui Foça, près d'Izmir), Protis est le fondateur légendaire de la nouvelle « Phocée », autrement nommée *Massalia* : la ville de Marseille.

Selon la tradition la plus ancienne, l'intrépide Phocéen, bien accueilli par les autochtones gaulois, se nomme symboliquement Euxène (« le Bon hôte » en grec) et celle qui le choisit comme époux Aristoxèné (« l'Excellente hôtesse »). L'historien romain Justin développe l'épisode en le situant à l'époque de Tarquin l'Ancien, qui aurait régné sur Rome de 616 à 578 avant J.-C. : il nomme le héros fondateur Protis, un nom dans lequel on peut retrouver aisément l'écho de l'adjectif *protos*, « premier » en grec.

📖 Sous le règne de Tarquin, de jeunes Phocéens venus d’Asie abordèrent à l’embouchure du Tibre et firent alliance avec les Romains ; puis, dirigeant leurs vaisseaux vers les golfes de la Gaule les plus lointains, ils allèrent fonder Marseille au milieu des Ligures et des féroces peuples gaulois ; ils se distinguèrent par leurs exploits soit en se défendant contre ces peuples barbares, soit en les attaquant à leur tour. Resserrés dans les bornes étroites d’un terroir maigre et sec, les Phocéens étaient plus marins qu’agriculteurs : ils se livraient à la pêche, au commerce, souvent même à la piraterie, qu’on considérait alors comme un métier honorable. C’est pourquoi, après avoir osé naviguer jusqu’à l’extrême bord de l’Océan, ils arrivèrent dans ce golfe gaulois où se trouve l’embouchure du Rhône : séduits par la beauté des lieux, à leur retour chez eux, ils racontèrent à leurs compatriotes ce qu’ils avaient vu et entraînèrent avec eux une troupe d’émigrants plus nombreuse.

L’expédition eut pour chefs Simos et Protis : voulant fonder une ville sur les frontières du territoire de Nannus, roi des Ségobrigiens, ils vinrent lui demander son amitié. Or, par hasard, ce jour-là, le roi était occupé par les préparatifs du mariage de sa fille Gyptis, qui, selon l’usage de ces peuples, devait épouser celui qu’elle-même choisirait au milieu du festin. Tous les prétendants assistaient au banquet, où avaient été aussi invités les hôtes grecs. Nannus fit alors venir sa fille et lui ordonna d’offrir de l’eau à l’époux qu’elle choisissait : la princesse, sans regarder les autres convives, se tourne vers les Grecs, et va présenter l’eau à Protis qui l’accepte. L’étranger devenu gendre du roi reçoit de son beau-père le terrain où il voulait fonder une ville. C’est ainsi que Marseille fut fondée près de l’embouchure du Rhône, au fond d’un golfe écarté comme un recoin de mer.

Cependant, jaloux des progrès de sa puissance, les Liguriens lui firent une guerre sans relâche, mais les Grecs repoussèrent ces attaques avec tant de succès, que, vainqueurs de leurs ennemis, ils fondèrent de nombreuses colonies sur le territoire qu’ils leur enlevèrent. Ces Phocéens adoucirent la barbarie des Gaulois et leur enseignèrent une vie plus douce : ils leur apprirent à cultiver la terre, à entourer les cités de remparts, à vivre sous l’empire des lois plutôt que sous celui des armes, à tailler la vigne et à planter l’olivier, de sorte qu’on aurait dit non pas la Grèce émigrée en Gaule, mais la Gaule transportée en Grèce. Après la

mort du roi Nannus, qui avait donné aux Phocéens le sol de leur ville, un Ligurien annonce à Comanus, son fils et son successeur, que Marseille doit un jour renverser ses voisins et qu'il faut l'écraser à sa naissance, de peur que, bientôt plus forte, elle ne vienne le détruire lui-même. Il ajoute encore cette fable : une chienne pleine supplia un berger de lui prêter une place où elle pût mettre bas ; l'ayant obtenue, elle lui demanda plus tard de l'y laisser nourrir ses petits ; enfin ceux-ci ayant pris des forces, elle s'arrogea, avec leur appui, la propriété du lieu. De même, ces Marseillais se rendraient maîtres un jour de cette région qu'ils n'occupaient encore qu'à titre de locataires. Poussé par ces conseils, le roi tend un piège aux Marseillais. Le jour de la fête des Floralies, il envoie dans la ville un grand nombre d'hommes braves et résolus qui viennent y réclamer l'hospitalité ; d'autres y sont transportés dans des chariots couverts de joncs et de feuillage. Le roi lui-même se poste avec son armée dans les montagnes voisines, afin de se trouver devant la ville à l'heure même où ses émissaires lui ouvriraient les portes et de fondre en armes sur les citoyens plongés dans le vin et le sommeil. Mais une femme, parente du roi, trahit le secret de cette conspiration. Touchée par la beauté d'un jeune Grec, son amant, elle lui révéla le danger en le pressant de s'y soustraire. Celui-ci court aussitôt avertir les magistrats : le piège ainsi découvert, on arrête les Liguriens épars dans la ville ; on va saisir les autres sous les joncs qui les cachent. Tous sont égorgés et au piège du roi on oppose d'autres embûches. Comanus périt avec sept mille des siens. Les Marseillais ont depuis gardé l'usage, même aux jours de fêtes, de fermer leurs portes, de veiller, de couvrir leurs remparts de sentinelles, de reconnaître les étrangers et de se protéger en temps de paix avec le même soin qu'en temps de guerre.

Justin, *Histoire universelle*, Livre XLIII, chapitres 3, 4-13 et 4, 1-11

Psyché

Il était une fois, dans un royaume lointain, un roi et une reine qui avaient trois filles aussi belles que gracieuses. La plus jeune était d'une beauté si extraordinaire, si merveilleuse, qu'il n'y avait pas de mots pour l'exprimer… C'est le sujet du beau conte d'Apulée, *Cupidon et Psyché*, qui eut un grand succès à Rome, et se transmit aux siècles suivants dans la culture populaire. On en retrouve les ingrédients dans *Blanche Neige*, *La Belle et la Bête* et *Cendrillon.*

Les hommes subjugués par la jeune Psyché en oublient le culte de Vénus, qui fait appel à son fils Cupidon pour se venger de l'affront. Mais le dieu lui-même succombe au charme de l'innocente princesse : s'est-il blessé par mégarde avec l'une de ses flèches ou la pureté d'âme de Psyché a-t-elle triomphé de ses mauvaises intentions ?

Toujours est-il qu'au lieu de la livrer au désir du plus misérable des mortels, comme le lui a ordonné Vénus, il la fait enlever dans les airs et l'installe dans son palais enchanté, où tout n'est qu'or, luxe et volupté. Des voix impalpables sont à l'écoute des moindres envies de la princesse ; chaque nuit, son

mystérieux époux la comble de bonheur. Elle se trouve rapidement enceinte. Mais sa famille lui manque. Elle obtient de revoir ses parents et de faire venir ses sœurs, à condition de ne jamais chercher à voir le visage de son mari.

Bien sûr, ses sœurs envient tout de suite sa vie digne d'une déesse. Elles insinuent que son époux n'est qu'un monstre, si épouvantable qu'il craint d'être vu. Psyché, torturée par le doute, veut en avoir le cœur net. Munie d'une lampe à huile pour éclairer la bête et d'un poignard pour la tuer, elle surprend Cupidon dans le premier sommeil après l'amour. Et c'est l'éblouissement ! Mais une goutte d'huile tombe de la lampe, et le dieu blessé disparaît pour toujours.

Suivent de longues errances : l'amante éplorée cherche du secours auprès de Junon, puis de Cérès, et finalement se livre à Vénus. Elle devient l'esclave de sa belle-mère qui la fait fouetter et la soumet à des épreuves dignes des exploits d'Hercule ou de Jason : après avoir trié des montagnes de graines emmêlées et rapporté la laine d'or de brebis anthropophages, elle doit recueillir les eaux du Styx à sa source et, pour finir, descendre aux Enfers demander à Perséphone le secret de sa beauté, enfermé dans une boîte. Belle et aimable comme elle est, elle ne

manque pas d’aides : fourmis, arbres et rivières, tous et même l’aigle de Jupiter offrent spontanément leurs services à l’épouse de l’Amour. Bien qu’une fois de plus, elle cède à la légendaire curiosité féminine et ouvre la boîte, libérant des vapeurs mortelles, elle ne succombe pas à ses malheurs : Cupidon la ranime d’un baiser. Il obtient de Jupiter qu’elle soit accueillie à la table des dieux. Elle y boit l’ambroisie qui la rend immortelle et jouit d’une félicité éternelle aux côtés de son dieu.

Le nom de Psyché signifie « le souffle », « l’âme » en grec. Elle est représentée comme une belle jeune fille aux ailes de papillon. Les mystiques y voient une métaphore de l’âme partagée entre l’amour charnel et l’amour divin ; purifiée par les épreuves et les souffrances, elle parvient au bonheur éternel. Les philosophes en font un symbole de la conscience, qui s’éveille à la connaissance dans la douleur mais atteint par là un bonheur suprême, inaccessible à l’ignorance.

> 📖 *Convaincue par ses sœurs jalouses que son époux est un monstre, Psyché a décidé de le poignarder. Mais elle reconnaît Cupidon.*
>
> Aussitôt que la lumière a éclairé le secret du lit, Psyché voit le plus aimable et le plus doux de tous les monstres, Cupidon en personne, le dieu charmant, endormi dans la plus charmante attitude. Même la flamme de la lampe se dilate d’aise à ce spectacle, le couteau maudit sa

pointe sacrilège. Psyché reste atterrée à cette vue, et comme privée de ses sens. Elle pâlit, elle tremble, elle tombe à genoux. Pour mieux cacher son couteau, elle veut le plonger dans son sein ; elle aurait mis son projet à exécution, si le poignard, comme effrayé d'un tel crime, n'avait échappé soudain de sa main égarée. Quoique découragée et désespérant de son sort, elle ne peut détacher les yeux du magnifique visage du dieu : à force de le contempler, elle reprend ses esprits. Elle admire sa tête dorée, sa chevelure imprégnée d'ambroisie, son cou blanc comme le lait, ses pommettes vermeilles au milieu du désordre artistique de ses boucles éparses, et dont l'éclat éblouissant fait pâlir la lumière de la lampe. Aux épaules du dieu ailé, des plumes étincellent de blancheur, telles des fleurs humides de rosée. Même quand les ailes sont au repos, on voit palpiter à leur extrémité un duvet tendre et délicat, qui jamais ne repose. Tout le reste du corps est lisse et lumineux, et tel que Vénus n'a pas à regretter de l'avoir mis au monde. […]

Au pied du lit gisaient l'arc, le carquois et les flèches, insignes du plus puissant des dieux. Psyché, curieuse, ne se lasse pas de voir, de toucher, d'admirer les redoutables armes de son époux. Elle tire une flèche du carquois, et, pour en essayer la pointe, elle l'appuie sur son pouce ; mais sa main tremble et Psyché se pique : quelques gouttelettes d'un sang rosé perlent sur sa peau. Ainsi, sans s'en douter, Psyché se rend elle-même amoureuse de l'Amour. De plus en plus éprise de celui par qui l'on s'éprend, elle se penche sur lui les lèvres entrouvertes, et le dévore avidement de baisers passionnés. Elle ne craint plus qu'une chose, c'est que le dormeur ne s'éveille trop tôt. Mais tandis qu'ivre de son bonheur, elle s'abandonne aux délices de l'amour, la lampe, ou perfide, ou jalouse, ou (que sais-je ?) impatiente de toucher ou de baiser elle aussi ce beau corps, laisse tomber une goutte d'huile bouillante sur l'épaule droite du dieu. […]

Cupidon, brûlé, se réveille en sursaut. Il comprend qu'il a été trompé, que son secret est trahi. Sans un mot, il s'arrache aux embrassements de sa malheureuse épouse et s'envole à tire d'aile.

Mais au moment où il se lève, Psyché saisit sa jambe droite des deux mains, s'y cramponne et le suit dans son essor, tristement suspendue à lui jusqu'à la région des nuages. Lorsque enfin la fatigue lui fait lâcher prise, elle tombe sans mouvement par terre. Cupidon

attendri ne peut se résigner à l’abandonner dans cet état. Il se pose sur un cyprès voisin, et d’une voix profondément émue :

– Trop crédule Psyché, dit-il, pour toi j’ai enfreint les ordres de ma mère. Au lieu de t’avilir, comme elle le voulait, par une ignoble passion pour le dernier des misérables, par un indigne mariage, je me suis moi-même offert à toi pour amant. Imprudent ! je me suis, moi, si habile archer, blessé d’une de mes flèches, j’ai fait de toi mon épouse. Et tout cela, pour que tu me prennes pour un monstre, pour que tu tranches la tête d’un mari qui t’adore ! J’ai tout fait pour que tu te méfies. Combien de fois t’ai-je patiemment mise en garde ? Mais bientôt, je serai vengé de tes admirables conseillères et de leurs funestes insinuations. Quant à toi, ma disparition sera ta seule punition.

En achevant ces mots, il s’envole comme un oiseau.

Apulée, *Métamorphoses*, Livre V, chapitres 22-25

Pygmalion

Pygmalion, un sculpteur, habite Chypre, île chère à Aphrodite. Tombé amoureux de la statue d’ivoire qu’il a façonnée, il obtient que la déesse donne vie à son ouvrage. Il épouse la jeune fille ; un fils, Paphos, naît de leur union. Une variante du même conte fait de Pygmalion un roi de Chypre épris d’une statue d’Aphrodite que la déesse consent à animer pour lui.

📖 Pygmalion déteste et fuit le sexe féminin, enclin par sa nature au vice. Il rejette les lois du mariage, et n’a pas de compagne dans son lit. Cependant son ciseau forme une statue d’ivoire. Elle représente une femme si belle que nul objet créé ne saurait l’égaler. Bientôt il aime éperdument l’ouvrage de ses mains. C’est une jeune fille, on la croirait vivante. La pudeur seule semble l’empêcher de bouger : tant sous un art admirable l’art lui-même est caché ! Pygmalion, émerveillé, est épris des charmes qu’il a faits. Il pose ses mains sur la statue qu’il adore, en se demandant si c’est un vrai corps, ou l’ouvrage de son ciseau. Il touche et doute encore. Il donne à la statue des baisers passionnés, et croit que ces baisers lui sont rendus. Il lui parle, il l’effleure, il croit sentir la chair s’attendrir sous ses doigts. Tantôt il lui prodigue de tendres caresses ; tantôt il lui fait des présents agréables aux belles : coquillages, pierres brillantes, oiseaux au léger duvet, fleurs multicolores, lis ou perles d’ambre. Il se plaît à la parer des plus riches habits. Il orne ses doigts de diamants ; il attache à son cou de longs colliers, suspend des perles à ses oreilles, pose des chaînes d’or sur sa poitrine. Tout lui va, mais sans parure elle lui plaît tout autant. Il la nomme sa tendre compagne, en l’étendant mollement sur un doux duvet, comme si elle avait reçu des dieux le pouvoir de sentir.

Cependant dans toute l’île de Chypre on célèbre la fête de Vénus. […] Pygmalion y porte ses offrandes, et, d’une voix timide, il fait cette prière :

– Dieux puissants ! Si tout vous est possible, accordez à mes vœux une épouse semblable à ma statue.

Il n’ose pour épouse demander sa statue elle-même. Vénus, invisible mais présente à cette fête, entend ce que Pygmalion désire, et lui manifeste par un signe que son vœu va être exaucé. […] Pygmalion retourne vite auprès de sa statue. Il l’embrasse, et croit sur ses lèvres respirer une douce haleine. Il interroge encore cette bouche qu’il adore. Sous sa main fléchit l’ivoire du sein, comme la cire qui, sous les doigts de l’artisan, prend la forme voulue. Il s’étonne ; timidement, il jouit, mais craint de se tromper. Non, ce n’est pas une illusion. Ce corps respire, ses veines se gonflent sous ses doigts. Il rend grâces à Vénus. Sa bouche ne presse plus une bouche insensible, mais des lèvres répondent à ses baisers. La statue animée rougit, ouvre les yeux, et voit en même temps le ciel et son amant. La déesse préside à leur mariage qui est son œuvre.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre X, vers 244-294

Pylade

Fils de Strophios, roi en Phocide, et d’Anaxibie, sœur d’Agamemnon, Pylade est l’ami inséparable de son cousin germain Oreste, qui a été élevé avec lui ; il l’accompagne partout, partage avec lui tous les dangers, et finit par épouser sa sœur aînée Electre.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 *Oreste est menacé de mort par les Argiens après les meurtres d’Egisthe et de Clytemnestre.*

ORESTE. – Mais je vois venir mon plus cher ami ! Pylade accourt de la Phocide. Joie pour mes yeux ! L’homme qui nous est fidèle dans l’adversité est plus doux à voir que, sur la mer, la sérénité du ciel aux marins.

PYLADE. – J’ai traversé la ville à la hâte, comme je le devais, ayant appris la réunion de l’assemblée des citoyens, et je l’ai vue de mes propres yeux. Ils se sont assemblés contre toi et contre ta sœur, et ils sont prêts à vous tuer à l’instant. Qu’y a-t-il ? Qu’as-tu ? Que fais-tu, ô le plus cher de mes égaux en âge, de mes amis, de mes parents ? Car tu es tout cela pour moi.

ORESTE. – Nous sommes perdus, pour te dire tous mes maux en une parole.

PYLADE. – Tu nous entraîneras tous ensemble, car entre amis tout est commun.

Euripide, *Oreste*, vers 725-735

📖 *Pylade veut partager le sort d’Oreste, menacé d’être exécuté par les Taures.*

PYLADE. – Si tu péris, je ne te survivrai que dans la honte. Je suis venu sur mer avec toi, il faut que je meure avec toi. Sinon l’on me dira

un lâche, un faux ami, et dans Argos et jusqu'au fond des vallées de Phocide. Pour la foule, car la foule est malveillante, je semblerai t'avoir trahi, être revenu seul, sain et sauf, à la maison, ou même t'avoir tué, ayant ourdi ta mort, après la ruine de ta famille, dans le désir de ta royauté, en épousant ta sœur, ton héritière. Voilà ce que je crains, et j'en ai honte. Rien ne pourra donc m'empêcher de rendre l'âme avec toi, d'être égorgé aussi et brûlé. Je suis ton ami, et je veux le rester sans reproche.

Euripide, *Iphigénie en Tauride*, vers 674-686

Pyrame

Pyrame et Thisbé, jeunes Babyloniens, sont les héros malheureux d’une belle histoire d’amour qui a inspiré écrivains et artistes. Comme leurs parents s’opposent à leurs amours, ils décident de s’enfuir ensemble. Thisbé arrive la première au rendez-vous hors de la ville, sous un mûrier blanc. La vue d’une lionne l’effraie, elle court pour lui échapper, mais perd son voile. Pyrame, qui découvre peu après le voile déchiqueté et les traces du fauve, croit que son amie a été tuée. Il se suicide. Thisbé trouve son amant mort et se suicide à son tour, le mûrier désormais aura la couleur rouge de leur sang.

> 📖 Pyrame et Thisbé effaçaient en beauté tous les hommes et toutes les filles de l’Orient. Ils habitaient deux maisons contiguës dans cette ville de Babylone que Sémiramis entoura, dit-on, de superbes remparts. Le voisinage les lia, leur amour s’accrut avec l’âge, le mariage aurait dû les unir. Leurs parents s’y opposent, mais ils ne peuvent les empêcher de s’aimer secrètement. […] Leurs jeux plus cachés n’en sont que plus ardents. Entre leurs maisons s’élève un mur où s’ouvre une mince fente. […] Tendres amants, cette fente sert de passage à votre voix ; un léger murmure vous transmet sans crainte vos amoureux élans. Souvent Pyrame, placé d’un côté du mur, et Thisbé de l’autre, respirent leurs soupirs et leur douce haleine :
>
> – O mur jaloux, pourquoi t’opposes-tu à notre bonheur ? Pourquoi nous défends-tu de nous étreindre ? Pourquoi du moins ne permets-tu pas à nos baisers de se confondre ? Cependant nous ne sommes point

ingrats. Nous reconnaissons tes bienfaits : c'est à toi que nous devons le plaisir de nous entendre et de nous parler.

C'est ainsi qu'ils s'entretiennent le jour ; et quand la nuit ramène les ombres, ils se disent adieu, et s'envoient des baisers que retient le mur envieux.

Une seule solution leur apparaît possible : la fuite. Rendez-vous est pris une nuit, hors des remparts, au pied d'un mûrier blanc ; Thisbé effrayée par une lionne se réfugie un peu plus loin ; mais Pyrame, qui trouve le voile de Thisbé ensanglanté par la gueule du fauve, la croit morte et se suicide, les mûres sont arrosées de son sang.

Cependant Thisbé, encore tremblante, mais craignant de faire attendre son amant, revient, le cherche et des yeux et du cœur. Elle veut lui raconter les dangers qu'elle vient d'éviter. Elle reconnaît le lieu, elle reconnaît l'arbre qu'elle a déjà vu ; mais la nouvelle couleur de ses fruits la rend incertaine. Tandis qu'elle hésite, elle voit un corps palpitant sur la terre ensanglantée. Elle pâlit d'horreur. Elle recule et frémit comme l'onde que ride le zéphyr. Mais, revenant vers cet objet terrible, à peine a-t-elle reconnu son malheureux amant qu'elle frappe sa poitrine, remplit l'air de ses cris, arrache ses cheveux, embrasse Pyrame, pleure sur sa blessure, mêlant ses larmes à son sang. Elle couvre de baisers ce front glacé et se lamente :

– Pyrame, quel malheur nous a séparés ! Cher Pyrame, réponds ! C'est ton amante, c'est Thisbé qui t'appelle ! Entends sa voix, et soulève ta tête !

A ce nom de Thisbé, Pyrame ouvre ses yeux déjà voilés des ombres de la mort ; il voit son amante, et tout aussitôt referme les paupières. La malheureuse aperçoit alors son voile ensanglanté et le fourreau d'ivoire vide de son épée. Elle s'écrie :

– Malheureux ! C'est donc ta main, c'est l'amour qui vient de tuer ! Eh bien ! N'ai-je pas aussi une main, n'ai-je pas mon amour pour t'imiter et m'arracher la vie ? Je te suivrai dans la nuit du tombeau. […] Et, vous, ô nos infortunés parents, écoutez ma dernière prière ! Ne refusez pas un même tombeau à ceux qu'un même amour, une même mort a unis ! Et toi, arbre fatal, qui ombrages le corps de Pyrame, et vas bientôt ombrager le mien, conserve l'empreinte de notre sang ! Porte désormais des fruits symboles de douleur et de larmes, sanglant témoin du double sacrifice de deux amants !

Ovide, *Métamorphoses*, Livre IV, vers 55-166

Pythie

Porte-parole du dieu Apollon, la Pythie assise sur un trépied répond aux innombrables consultants dans le sanctuaire de Delphes. La jeune fille choisie comme prêtresse officie dans une grotte. Elle mâche du laurier, plante sacrée d'Apollon pour entrer en transe, à moins que des émanations volcaniques dans la grotte n'obtiennent cet effet.

Elle porte ce nom en souvenir de la victoire d'Apollon sur le serpent Python, victoire qui a permis au jeune dieu de s'emparer du vieil oracle delphique. Il lui a été contesté une fois, par Héraclès. Comme la Pythie avait refusé de répondre à sa question, Héraclès voulut piller le temple et s'emparer du trépied symbolique. Apollon se bat contre lui, mais aucun d'eux ne peut l'emporter. Zeus envoie la foudre séparer ses fils ; l'oracle reste au pouvoir d'Apollon.

L'oracle de Delphes joue un rôle essentiel en Grèce, rois et particuliers viennent le consulter de très loin. Il intervient dans de nombreuses histoires mythiques. L'obscurité de ses réponses favorise les erreurs tragiques : ce que dit l'oracle se réalise toujours, mais les hommes interprètent souvent à tort ses prédictions. L'exemple le plus flagrant est celui

d’Œdipe : l’oracle, consulté à son sujet, a beau répéter « il tuera son père et épousera sa mère », le héros ne peut modifier son destin.

📖 *En 480 avant J.-C., l’armée perse de Xerxès envahit la Grèce.*

Les Athéniens envoyèrent des délégués à Delphes pour consulter l’oracle. Après les cérémonies usitées, et après s’être assis dans le temple en qualité de suppliants, ces députés reçurent de la Pythie, nommée Aristonice, une réponse conçue en ces termes […] :

– C’est en vain que Pallas emploie et les prières et les arguments auprès de Zeus Olympien : elle ne peut le fléchir. Cependant, Athéniens, je vous donnerai une réponse, ferme, stable, irrévocable. Quand l’ennemi se sera emparé de tout ce que renferme le pays de Cécrops et des antres du sacré Cithéron, Zeus, qui voit tout, accordera à Pallas une muraille de bois qui seule ne pourra être prise ni détruite ; vous y trouverez votre salut, vous et vos enfants. N’attendez donc pas tranquillement la cavalerie et l’infanterie de l’armée nombreuse qui viendra vous attaquer par terre ; prenez plutôt la fuite et tournez-lui le dos : un jour viendra où vous lui tiendrez tête. O divine Salamine ! toi, tu détruiras les enfants des femmes, soit que Cérès demeure dispersée, soit qu’on la rassemble.

Les délégués mirent la réponse par écrit et retournèrent à Athènes. A peine arrivés, ils firent leur rapport au peuple. Le sens de l’oracle fut discuté et les avis se trouvèrent partagés. Certains parmi les plus âgés pensaient que le dieu déclarait par sa réponse que la citadelle ne serait pas prise car elle était anciennement fortifiée d’une palissade. D’autres soutenaient que le dieu désignait les vaisseaux et qu’il fallait en équiper sans tarder. Mais les deux derniers vers de la Pythie embarrassaient ceux qui disaient que les bateaux étaient le mur de bois, car les devins entendaient qu’ils seraient vaincus près de Salamine, s’ils se disposaient à un combat naval. Il y avait alors à Athènes un citoyen nouvellement élevé au premier rang : son nom était Thémistocle. Il soutint que les interprètes n’avaient pas trouvé le vrai sens de l’oracle. « Si le malheur prédit, disait-il, regardait en quelque sorte les Athéniens, la réponse de la Pythie ne serait pas, ce me semble, si douce. *Infortunée Salamine !* aurait-elle dit, au lieu de ces mots, *ô divine Salamine !* si les habitants

devaient périr aux environs de cette île. Mais, pour quiconque prend l'oracle dans son vrai sens, le dieu avait plutôt en vue les ennemis que les Athéniens. » Là-dessus il leur conseilla de se préparer à un combat naval, parce que les vaisseaux étaient bien le mur de bois.

Le 29 septembre 480 avant J.-C., les Grecs, dirigés par Thémistocle, remportent la bataille navale de Salamine.

Hérodote, *Histoires*, Livre VII, chapitres 140-143

Python

Fils ou fille de Gaia, la Terre, Python est un serpent gigantesque, tantôt mâle, tantôt femelle, né des miasmes du déluge. Son nom signifie « pourriture ». Il est posté dans une grotte sous le Parnasse d'où il est chargé de garder l'oracle de Delphes, présidé à l'origine par la Terre-Mère. Il s'acquitte de sa mission en dévorant tout ce qu'il rencontre sur son passage, hommes et bêtes. Sa version femelle, *Drakaina Delphynè*, « la Dragonne de Delphes », est la nourrice de Typhon, le monstre enfanté par Héra ; elle est parfois assimilée à Echidna, la Vipère, autre dragon femelle.

Plus tard, à la demande d'Héra, Python pourchasse Léto, rendue enceinte par Zeus, afin de l'empêcher d'accoucher. Mais les dieux cachent la fugitive sur une île flottante, la future Délos, et elle réussit à mettre au monde ses jumeaux, Artémis et Apollon. Devenu adulte en quelques jours, le jeune dieu accourt à Delphes pour venger sa mère. Il tue le dragon de ses flèches et l'ensevelit dans l'*omphalos*, « le nombril » de la terre. Après s'être purifié de ce meurtre, il pénètre dans le temple de Gaïa et

s’approprie l’oracle. Il fait bâtir son temple à Pytho, l’endroit où pourrit le corps du monstre.

Apollon prend le surnom de Pythien lorsqu’il inspire des prophéties, sa prêtresse s’appelle la Pythie. Son temple deviendra l’un des sanctuaires les plus puissants et les plus riches du monde antique : on y vient de partout consulter l’oracle, le trésor du dieu regorge de dons et de dépôts. La victoire sur le serpent Python est également commémorée par les jeux pythiques qui ont lieu tous les huit ans à Delphes. Jeux funéraires en l’honneur du monstre, ils ont été instaurés par le dieu lui-même. A l’origine, il s’agit d’un concours de chant accompagné à la cithare, auquel se sont ajoutées diverses épreuves musicales ou sportives.

📖 L’humide et le chaud tempérés l’un par l’autre sont la source de la fécondité, et la cause génératrice de tous les êtres. Quoique le feu combatte l’eau, tout est engendré par la vapeur humide et l’union de deux éléments contraires est le principe de la création. Ainsi, quand la Terre couverte de l’épais limon que laissa le déluge eut été profondément pénétrée par les feux du soleil, elle mit au jour d’innombrables espèces d’animaux ; elle reproduisit en partie des formes anciennes, elle créa en partie des monstres nouveaux. Ainsi, même sans le vouloir, elle t’engendra toi aussi, monstrueux Python, serpent d’une espèce nouvelle, effroi des hommes qui venaient de naître, car de ta masse énorme tu couvrais une immense surface de montagne. Le dieu archer, qui n’avait encore tourné ses armes que vers des daims et des chevreuils en fuite, vida presque son carquois en envoyant mille traits sur le monstre. Il le tua, son venin s’écoula de ses noires blessures. Et pour conserver à la postérité le souvenir et l’éclat de ce triomphe, Apollon institua des jeux solennels qui furent appelés Pythiens, du nom du serpent qu’il avait terrassé.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 430-447

📖 Près de ce temple se trouvait une fontaine limpide où Apollon tua de son arc redoutable un dragon femelle énorme, affreux, monstre sauvage et altéré de sang qui accablait de nombreux maux les hommes et les troupeaux de brebis.

Autrefois ce dragon femelle avait reçu de Héra au trône d’or et avait nourri l’infâme Typhon, la terreur des mortels, ce fils que Héra avait enfanté seule, dans son indignation contre Zeus lorsqu’il conçut dans sa tête l’illustre Athéna. […] Ce dragon causait des maux innombrables aux nobles races humaines ; quiconque s’offrait à sa vue trouvait la mort, jusqu’au moment où le puissant Apollon la frappa d’une flèche terrible. Alors, en proie aux plus vives douleurs, respirant à peine, elle se roule sur le sable, pousse d’affreux sifflements, se tord en tous sens, se précipite au milieu de la forêt ; et dans son souffle empesté exhale sa sanglante vie. […] Une ombre épaisse lui couvre les yeux ; échauffée par les rayons du soleil elle tombe en pourriture. Voilà comment cette contrée prit le nom de Pytho : les habitants donnèrent au dieu le nom de

Pythien, parce qu'en ces lieux le soleil de ses rayons dévorants a pourri ce monstre terrible.

Hymnes homériques, « A Apollon » I, vers 300-308, 355-362 et 370-374

Q

Quirinus

Quirinus est l’un des plus anciens dieux du panthéon romain : il fait partie d’une triade archaïque, celle dite « Jupiter – Mars – Quirinus », probablement issue de la culture indo-européenne ; comme elle est antérieure à la triade « Jupiter – Junon – Minerve » honorée sur le Capitole à Rome, on la nomme triade précapitoline.

Vénéré chez les Sabins comme « le dieu de la lance » (*curis*), Quirinus est dès les origines de Rome le protecteur des « Quirites » : c’est ainsi qu’on désigne les citoyens romains de souche la plus ancienne. Plus tard, on construisit un temple dédié à Quirinus sur la colline qui a pris son nom, le Quirinal, et on institua des fêtes, les *Quirinalia* (le 17 février), pour l’honorer.

Lorsque ROMULUS est divinisé après sa mort, il est identifié à Quirinus, qui dès lors perd ses caractéristiques primitives.

Aujourd’hui, les linguistes considèrent comme probable que les deux noms latins *Quirinus* et *Quirites* se rattachent au terme *curia* (la curie) qui désigne une division du peuple romain et le lieu de réunion du Sénat.

📖 Lorsque Mars, le tout-puissant dieu des armes, voit les nouveaux remparts que venait d'élever Romulus après être sorti vainqueur de nombreux combats, il s'exclame :

– Jupiter, la puissance romaine dispose de ses propres forces, maintenant elle n'a plus besoin des services de mon fils Romulus. Rends un enfant à son père : bien que mon autre fils ait disparu, pour moi celui qui me reste sera à la fois Romulus et Rémus. Tu me l'as promis toi-même : « Tu auras un fils, un seul que tu emporteras dans l'azur du ciel », c'est ce que tu m'as dit, « que la parole de Jupiter s'accomplisse ! » Jupiter avait marqué son approbation d'un signe de tête : il fit trembler les deux pôles et Atlas fléchit sous le poids du ciel ébranlé. Il est un lieu que les anciens appelaient le marais de la Chèvre : c'est là précisément, Romulus, que tu rendais la justice à tes sujets. Le soleil disparaît, des nuages s'avancent, qui dissimulent le ciel, et une averse s'abat lourdement, avec des torrents d'eau. Ici gronde le tonnerre ; là, des éclairs répétés déchirent l'éther : c'est un sauve-qui-peut général ; le roi gagnait le ciel sur les chevaux de son père. On pleurait, on accusait à tort les sénateurs de meurtre et peut-être cette croyance se serait-elle fixée dans les esprits, mais voilà que Julius Proculus arrivait d'Albe-la-Longue ; la lune brillait, on n'avait pas besoin de torche. Soudain, sur sa gauche, la haie est agitée d'un tremblement. Il retient ses pas ; ses cheveux se dressent sur sa tête. Beau, plus grand qu'un homme, paré de son manteau royal, Romulus lui apparaît au milieu du chemin et il lui dit aussitôt :

– Empêche les Quirites de me pleurer : que leurs larmes ne viennent pas offenser ma divine volonté ! Que la foule pieusement apporte de l'encens et honore le nouveau Quirinus, que l'on cultive les arts des ancêtres et la vie militaire !

Il donna ainsi ses ordres et il disparaît de la vue des hommes, dans l'air léger. Proculus convoque les citoyens et rapporte les ordres qu'il a reçus.

On élève un temple au dieu ; une colline aussi porte son nom et, à date régulière, les jours de fête ramènent les rites ancestraux.

Ovide, *Fastes*, Livre II, vers 481-512

R

Rhadamanthe

Fils de Zeus et d’Europe, Rhadamanthe est né en Crète, comme ses frères Minos et Sarpédon. Il est réputé pour sa sagesse et sa probité exemplaires, ce qui lui vaut, après sa mort, de siéger en tant que juge aux Enfers, en compagnie de Minos et d’Eaque.

➲ Carte « Les Enfers d’après Virgile »

📖 Après la naissance des dieux, dit-on, plusieurs générations de héros naquirent en Crète, dont les plus célèbres sont Minos, Rhadamanthe et Sarpédon. On raconte qu’ils étaient fils de Zeus et d’Europe, fille d’Agénor, qui fut transportée en Crète sur un taureau, selon la providence des dieux. […] On dit que Rhadamanthe s’est distingué en rendant les jugements les plus justes de tous contre les voleurs, les impies et toutes les autres espèces de malfaiteurs. Il tenait sous sa domination de grandes îles et presque toutes les côtes de l’Asie qui s’étaient données volontairement à lui en raison de sa réputation de probité. […] Mais le plus grand témoignage de l’opinion exceptionnelle qu’on a conservée sur sa justice, c’est que les mythographes l’ont établi juge dans les Enfers, pour décider du sort éternel des bons et des méchants, lui déférant ainsi les mêmes honneurs qu’à Minos, le plus juste de tous les rois et qui a le plus travaillé pour la justice.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre V, chapitres 78-79

📖 Quand les hommes arrivent devant leur juge, par exemple ceux d'Asie devant Rhadamanthe, ce juge les fait approcher et il examine l'âme de chacun, sans savoir de qui elle est ; et souvent ayant entre les mains le grand roi, ou quelque autre souverain ou potentat, il ne découvre qu'il n'y a rien de sain en son âme, mais il la voit toute cicatrisée de parjures et d'injustices par les empreintes que chaque action y a gravées : ici sont tracés les détours du mensonge et de la vanité, et il n'y a rien de droit en elle, parce que cette âme a été nourrie loin de la vérité ; là les monstruosités et toute la laideur du pouvoir absolu, de la mollesse, de la licence, et du désordre. Dès qu'il a vu tout cela, Rhadamanthe l'envoie, couverte de honte, à la prison, où elle ne sera pas plutôt arrivée, qu'elle subira les châtiments convenables. […]

Pour revenir donc à ce que je disais, lorsqu'un homme de cette espèce tombe entre les mains de Rhadamanthe, ce juge ne connaît rien d'autre de lui, ni qui il est, ni qui sont ses parents, sinon qu'il est mauvais et, après l'avoir jugé comme tel, il l'envoie au Tartare, après lui avoir mis un certain signe, selon qu'il le juge curable ou incurable. Arrivé au Tartare, le coupable subit les châtiments qu'il a mérités. D'autres fois, en voyant une âme qui a vécu honnêtement et dans la vérité, soit l'âme d'un particulier ou de quelque autre, mais surtout comme je le pense, Calliclès, celle d'un philosophe uniquement occupé de ses devoirs, et qui pendant sa vie s'est tenu en dehors de toute intrigue, Rhadamanthe se réjouit à sa vue et il l'envoie dans les îles des Bienheureux. Eaque en fait autant de son côté. L'un et l'autre rendent leurs jugements, tenant une baguette en main. Minos seul, assis à l'écart et les surveillant, a dans la main un sceptre d'or, comme l'Ulysse d'Homère raconte qu'il l'a vu : un sceptre d'or à la main, rendant la justice aux morts.

Platon, *Gorgias*, 524d-525a et 526b-d

Rhéa

Rhéa fait partie des Titans : sœur et femme de Cronos, elle est la mère des dieux Olympiens. Son nom, que Platon rattache à la racine *rhe-*, « couler », signifie « abondance » ; elle apparaît comme un double de Gaia dans sa fonction de déesse mère, symbole de la Terre source de vie.

Comme sa mère, elle subit les assauts d'un époux jaloux qui empêche sa descendance de voir le jour. Et comme elle, elle a recours à la ruse pour aider son dernier né, Zeus, à prendre le pouvoir après avoir renversé son père. Mais elle personnifie plutôt les aspects bienfaisants de la nature : elle ne produit aucun monstre destructeur, contrairement à Gaia.

Par la suite elle a souvent été assimilée à Déméter et Cybèle.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

> 🕮 Oui, c'est sur le mont Parrhasius que Rhéa te mit au monde, ô Zeus, dans le plus épais de ses bois, bois devenu sacré dès cet instant, bois dont jamais femme, dont jamais animal en gésine n'ose approcher et qu'on appelle depuis « la couche antique de Rhéa ».
>
> Oui, c'est là que ta mère, soulagée de son divin fardeau, chercha un ruisseau pour se purifier et laver ton corps dans le courant d'une onde fraîche. Mais ni le majestueux Ladon, ni le limpide Erymanthe ne coulaient encore et l'Arcadie était encore aride. Un jour elle devait être

célèbre par ses fleuves, mais au moment où Rhéa détacha sa ceinture, des chênes sans nombre s'élevaient là où coule aujourd'hui l'Iaon ; des chars pesants roulaient sur le lit du Mélas ; au-dessus des eaux du Carnion, des animaux sauvages creusaient leur tanière, et le voyageur marchant sans le savoir au-dessus du Crathis ou du sablonneux Métope, brûlait de soif, tandis que des sources abondantes étaient sous ses pieds.

Dans son cruel embarras la déesse s'écria : « Terre, enfante à ton tour ! Tendre mère, tes enfantements sont faciles ! » A ces mots, elle leva son bras puissant, frappa la montagne de son sceptre. Le roc s'ouvrit et cracha l'onde à grands flots. Aussitôt ta mère, roi des dieux, lava ton corps, t'enveloppa de langes et chargea Néda de te porter dans les grottes de Crète pour t'y faire élever secrètement.

Callimaque, *Hymnes*, « A Zeus », vers 15-33

Rhéa Silvia

Issue de la dynastie fondée par Enée en Italie, Rhéa Silvia, aussi appelée Ilia, est la mère des jumeaux ROMULUS et Rémus.

Lorsque Amulius détrône son frère aîné Numitor, roi de la ville latine d'Albe-la-Longue, fondée par Ascagne, il se débarrasse des enfants royaux pour éviter qu'ils viennent un jour revendiquer le pouvoir. Il s'arrange pour que le fils de Numitor soit tué à la chasse et il impose à sa fille, Rhéa Silvia, de devenir prêtresse de Vesta, sous prétexte de l'honorer : comme les vestales doivent impérativement rester vierges, Amulius espère ainsi anéantir la lignée légitime de son frère. Cependant, Rhéa Silvia met au monde deux jumeaux, Romulus et Rémus, dont la paternité est attribuée au dieu Mars, même si certains interprètes de la légende supposent que la jeune femme a été violée par son oncle. Furieux, Amulius ordonne de noyer les nouveau-nés dans le Tibre et fait jeter la vestale coupable en prison. Tandis qu'un hasard providentiel sauve les jumeaux, dont l'un est destiné à fonder Rome, Rhéa Silvia disparaît : selon les versions de la légende, elle meurt enterrée vivante, selon la punition réservée aux vestales qui

ont rompu leur vœu de chasteté, ou bien elle est délivrée par ses fils quand, devenus grands, ils tuent l’usurpateur Amulius, ou bien encore elle reçoit les honneurs de l’apothéose et devient la femme du Tibre, le dieu-fleuve.

➲ Généalogie « De Troie à Rome »

📖 Dieu guerrier, pose un instant ton bouclier et ta lance, Mars, viens me trouver et libère de ton casque tes brillants cheveux. […] Tu étais désarmé aussi lorsque, séduit par une prêtresse romaine, tu donnas ainsi à notre ville ta noble semence. La vestale Silvia – pourquoi en effet ne pas partir de là ? – était allée, un matin, chercher de l’eau pour laver les vases sacrés. Un sentier en pente douce l’avait amenée à la rive escarpée : elle posa à terre l’urne d’argile qu’elle portait sur la tête ; fatiguée, elle s’assit par terre, offrant au souffle des brises son sein découvert, et elle recoiffa ses cheveux désordonnés. Assise à l’ombre des roseaux, elle s’assoupit, bercée par les chants des oiseaux et le léger murmure de l’eau. Un doux sommeil furtivement glisse sur ses yeux vaincus et sa main, qui soutenait son menton, mollement retombe. Mars la voit ; sitôt vue, il la désire ; sitôt désirée, il la prend, et son pouvoir divin lui permet de dissimuler sa ruse. Le sommeil quitte Silvia, qui reste étendue, enceinte ; c’est sûr, dans son ventre vit déjà le fondateur de la ville de Rome. Alanguie, elle se relève, ignorant la raison de sa langueur, et, appuyée contre un arbre, elle prononce ces paroles :

– Puisse la vision de mon sommeil m’être utile et propice : cette vision n’était-elle pas plus claire qu’un songe ? Je me tenais près du feu qui brûle en souvenir d’Ilion quand, glissant de mes cheveux, ma bandelette de laine est tombée devant le foyer sacré. De celle-ci, en même temps, surgissent deux palmiers, admirable prodige ! L’un des deux était plus grand, ses lourdes branches couvraient tout l’univers, et le sommet de sa cime atteignait les étoiles. Voici mon oncle paternel qui dirige contre eux le fer de son épée : à ce souvenir, je suis terrifiée et

mon cœur se trouble de crainte. Un pivert, oiseau de Mars, et une louve se battent pour défendre les palmiers : tous deux leur doivent le salut.

Ainsi avait parlé Silvia, et d'un effort mal assuré, elle soulève l'urne pesante qu'elle avait remplie tout en racontant son rêve. Entre-temps, Rémus grandissait, Romulus Quirinus grandissait, et le ventre d'Ilia se gonflait du poids venu du ciel. Avant que l'année disparaisse, sa révolution accomplie, le dieu de la lumière n'avait plus que deux signes à parcourir : Silvia devint mère ; on raconte que la statue de Vesta se couvrit les yeux de ses mains de chaste vierge. L'autel de la déesse trembla, quand la prêtresse accoucha, et la flamme affolée se glissa sous les cendres. A cette nouvelle, Amulius, qui méprisait la justice – en effet, il occupait le trône qu'il avait volé à son frère – fait noyer les jumeaux dans le fleuve. Mais l'onde même refuse que le crime s'accomplisse : les enfants sont déposés à terre, dans un endroit au sec. Qui ignore que les enfants exposés furent nourris au lait d'une louve, bête sauvage, et qu'un pivert souvent leur apporta de quoi manger ?

Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 1-54

Romulus

Fils de la vestale RHÉA SILVIA et du dieu Mars selon la légende, Romulus est le fondateur mythique de la ville de Rome.

La naissance

Près de quatre cents ans après l'arrivée d'Enée en Italie, son lointain descendant Numitor, roi d'Albe-la-Longue, est chassé du trône par son frère cadet Amulius. Ce dernier condamne Rhéa Silvia, fille de Numitor, à devenir vestale, ce qui lui interdit d'avoir des enfants. Mais la prêtresse accouche de jumeaux, Romulus et Rémus. Furieux, Numitor fait jeter les nouveau-nés dans le Tibre ; cependant, ceux-ci échappent à la mort grâce à la crue du fleuve et à la tendresse d'une louve : fiers de leurs origines, les Romains y voient un signe du Destin, comme l'explique Tite-Live, car Romulus doit vivre pour que Rome puisse un jour exister.

La fondation de Rome

Romulus est donc le héros providentiel annoncé par Jupiter selon Virgile. Avec son frère Rémus, il

élimine l’usurpateur Amulius et rétablit Numitor sur le trône. Cependant, les deux frères décident de quitter Albe-la-Longue pour aller fonder leur propre ville : la rivalité entre les jumeaux éclate alors et Romulus tue Rémus, plaçant ainsi la fondation de Rome sous le signe de la violence fratricide ; les poètes et les historiens y verront l’origine des guerres civiles à la fin de la République (I^{er} siècle avant J.-C.).

Une ville, un peuple

La fondation de Rome fait le lien entre le mythe et l’Histoire : sa date officielle, le 21 avril 753 avant J.-C., est considérée comme la fête nationale des Romains ; c’est aussi le « point zéro » de leur calendrier, à partir duquel ils datent un événement : en latin « *Ab Urbe Condita* » (littéralement « depuis la Ville fondée »).

La ville de Romulus a des débuts bien modestes ; c’est tout juste un hameau d’humbles cabanes où se rassemble une foule d’hommes d’origine douteuse : des bergers misérables, des voleurs, des esclaves en fuite, des bandits, bref des « hors-la-loi » venus trouver refuge dans l’asile qu’a établi le nouveau roi sur les collines (Palatin, Aventin) qui dominent le

Tibre et ses zones marécageuses. Ces premiers « Romains » ont besoin de « Romaines » pour assurer la postérité de leur cité, mais aucun peuple voisin ne veut donner ses filles à marier à des gens aussi grossiers. Romulus monte alors une ruse habile : il annonce qu'il va donner une grande fête avec des jeux équestres à laquelle il invite les Sabins avec leurs familles et il profite de l'occasion pour organiser l'enlèvement des Sabines.

Intégrant de gré ou de force les populations voisines sous son autorité, Romulus fixe les principes du système politique romain : il institue cent « sénateurs », nommés « *Patres* » (« Pères »), dont les descendants sont « les patriciens », pour diriger la cité unie dans « le corps d'un seul peuple », selon l'expression de Tite-Live. C'est l'origine du fameux SPQR (*Senatus PopulusQue Romanus*, « le Sénat et le Peuple romain »).

La mort et l'apothéose

Romulus passe pour avoir régné trente-huit ans. Après divers exploits au combat, il disparaît mystérieusement au cours d'un orage : on interprète aussitôt cette fin, qui fut peut-être un assassinat politique, comme une apothéose digne des plus

grands héros de la mythologie. Le fils de Mars, « Père de la Patrie », est désormais un dieu honoré sous le nom de QUIRINUS.

Sur le Forum romain – le cœur de la cité –, se trouvait une dalle de marbre noir couvrant une stèle appelée « Pierre noire » qui passait pour marquer la tombe de Romulus.

- Généalogie « De Troie à Rome »

📖 C’est bien au destin, à mon avis, qu’était due l’origine d’une ville aujourd’hui si grande et d’un empire devenu le plus puissant juste après celui des dieux. Victime de violence, la vestale Rhéa Silvia, avait accouché de jumeaux : soit parce qu’elle en était persuadée, soit parce qu’elle voulait couvrir sa faute en l’attribuant à un dieu, elle désigne Mars comme le père de cette progéniture douteuse. Mais ni les dieux ni les hommes ne peuvent soustraire la mère et les enfants à la cruauté du roi : celui-ci ordonne de jeter en prison la prêtresse chargée de fers et de noyer les nouveau-nés dans le fleuve. Par un merveilleux hasard, signe éclatant de la protection divine, le Tibre était en crue et ses eaux s’étaient répandues en nappes stagnantes sur ses rives. Les serviteurs d’Amulius y abandonnent les enfants en pensant qu’ils allaient se noyer, à l’endroit même où s’élève aujourd’hui le figuier Ruminal. A cette époque, les lieux étaient déserts. Une tradition qui dure raconte que l’eau, peu profonde à cet endroit, laissa à sec le berceau flottant qui portait les deux enfants ; elle raconte aussi qu’une louve assoiffée, descendue des montagnes proches, accourut au bruit de leurs vagissements ; elle offrit ses mamelles aux bébés si tendrement que le berger des troupeaux du roi la trouva en train de caresser les enfants de sa langue – on raconte qu’il s’appelait Faustulus ; il les emporta dans sa bergerie et les confia à sa femme Larentia. Il y en a qui disent que cette Larentia était une prostituée à qui les bergers avaient donné le nom de « Louve », d’où l’origine de la légende et l’interprétation accordée au miracle.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre I, chapitre 4, 1-7

📖 Amulius, dit-on, avait fait de la fille de son frère Numitor une vierge consacrée à Vesta. Son nom est Rhea ou Ilia, mère de Romulus : on prétend, pour glorifier ou excuser son déshonneur, qu’elle eut deux jumeaux du dieu Mars et la preuve que l’on invoque, c’est que les deux enfants exposés furent allaités par une louve : animal qui, dit-on, appartient à Mars. Cette louve aurait offert la mamelle à ces enfants, parce qu’elle aurait reconnu les fils de son maître. Selon d’autres, et ceux-là ne manquent pas, ces jumeaux vagissaient abandonnés, quand ils furent d’abord recueillis par une prostituée qui, la première, leur

donna le sein. On appelait alors les prostituées *lupae* (louves), d'où est venu le nom de « lupanar » donné aux lieux infâmes. Les enfants auraient été remis entre les mains du berger Faustulus et nourris par sa femme Acca. Et si, pour s'opposer à ce roi qui avait eu la cruauté de les faire jeter à l'eau, Dieu avait dérobé au fleuve ces enfants destinés à fonder un si grand empire et leur avait offert le lait d'une louve, pourquoi faudrait-il donc s'en étonner ?

Augustin, *La Cité de Dieu*, Livre XVIII, chapitre 21

📖 Une fois leur grand-père Numitor replacé sur le trône d'Albe, Romulus et Rémus conçurent l'idée de fonder une ville à l'endroit où ils avaient été abandonnés et élevés. Etant donné la forte population albaine et latine ainsi que la multitude des bergers dans la région, les jumeaux espéraient bien que la nouvelle ville éclipserait facilement Albe et Lavinium. Mais la soif du pouvoir, un mal héréditaire chez eux, vint se mêler à leur projet et une lutte criminelle acheva un débat paisible à l'origine. Comme ils étaient jumeaux et que la prérogative de l'âge ne pouvait décider entre eux, Romulus et Rémus remettent donc aux divinités tutélaires de ces lieux le soin de désigner, par des augures, celui qui devait donner son nom et des lois à la nouvelle ville : tous deux se retirent, Romulus sur le mont Palatin, Rémus sur l'Aventin, pour y observer le vol des oiseaux. Le premier signe d'augure est, dit-on, pour Rémus : c'étaient six vautours ; il venait de l'annoncer, lorsque Romulus en vit le double : du coup, chacun fut salué roi par les siens, car les uns tiraient leur droit de la priorité dans le temps, les autres du nombre des oiseaux. Une querelle éclate : la colère monte et dégénère en combat sanglant ; alors, frappé dans la mêlée, Rémus tombe mort. Selon la tradition la plus répandue, Rémus, par dérision, avait franchi d'un bond le sillon que son frère venait de tracer pour marquer l'enceinte de la ville et Romulus, furieux, le tua en jetant cet avertissement : « Qu'ainsi périsse à l'avenir quiconque osera franchir mes murailles ! » Romulus resta seul maître et la ville nouvelle prit le nom de son fondateur.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre I, chapitre 6, 3 à chapitre 7, 3

📖 *Romulus a invité ses voisins Sabins*

Les Sabins arrivèrent en foule. Romulus, vêtu de pourpre et entouré des principaux citoyens, était assis au premier rang, dans le lieu le plus élevé. Il avait donné pour signal le geste, qu'il ferait en se levant, de prendre les pans de son manteau et de s'en envelopper. Ses soldats, armés, tenaient les yeux fixés sur lui. Le signal est à peine donné que, tirant leurs épées, ils s'élancent au milieu de la foule en jetant de grands cris, enlèvent les femmes et les filles, mais laissent les Sabins s'enfuir sans les poursuivre.

Plutarque, *Vie de Romulus*, chapitre 14

📖 Après ces travaux dignes de l'immortalité, un jour où Romulus avait rassemblé son armée dans la plaine près du marais de la Chèvre [*le Champ de Mars à Rome*], un très violent orage, accompagné de coups de tonnerre, éclata tout à coup. Le roi fut enveloppé d'un nuage si épais que l'assemblée le perdit de vue : depuis ce jour Romulus ne reparut plus sur terre. Les hommes se remirent enfin de leur frayeur, quand, après un moment si troublé, la lumière du jour revint, pure et sereine ; en voyant que le trône royal était vide, ils crurent au témoignage des sénateurs, qui se trouvaient près du roi : ils affirmaient que, pendant l'orage, il avait été enlevé au ciel. Cependant, accablés par cette perte qu'ils ressentaient comme celle d'un père, tous gardaient un morne silence. Enfin, à l'initiative de quelques-uns, tous acclament unanimement Romulus, dieu, fils de dieu, roi et père de la ville de Rome. Ils le prient et lui demandent de porter toujours un regard bienveillant sur sa postérité. Il s'en trouva certains, je crois, dès cette époque, pour accuser tout bas les sénateurs d'avoir mis Romulus en pièces de leurs propres mains ; cette rumeur se répandit, mais de façon très discrète : l'admiration qu'inspirait le roi et la terreur ressentie sur le moment ont consacré le merveilleux de la première tradition. La révélation d'un citoyen vint accréditer la thèse du miracle, à ce qu'on dit : voyant que la population, très affectée par la disparition de son roi, en voulait aux sénateurs, un certain Proculus Julius se fit le garant d'un fait aussi extraordinaire. Il s'avança au milieu de l'assemblée, et dit :

– Citoyens, le père de notre ville, Romulus, est soudain descendu du ciel et il m'est apparu ce matin au lever du jour. Je me tenais immobile

devant lui, frappé de terreur et de respect, le suppliant de m'accorder la grâce de contempler son visage, quand il me dit : « Va et annonce aux Romains que la volonté des dieux est que Rome, ma ville, devienne la capitale du monde. Qu'ils cultivent les arts de la guerre, qu'ils sachent et qu'ils fassent connaître aux générations à venir qu'aucune force humaine ne peut résister aux armes romaines ! » A ces mots, Romulus est remonté au ciel.

Ce qui est étonnant c'est qu'on ait si facilement cru à cette histoire et que la croyance à l'immortalité de Romulus ait consolé le peuple et l'armée.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre I, chapitre 16, 1-8

S

Saturne

Très ancienne divinité italique, dieu des semailles et de la fécondité, Saturne a été assimilé au dieu grec Cronos, dont il partage la légende et les attributs. Il reste néanmoins plus proche du monde paysan que son homologue grec. La faucille qui a servi à mutiler Uranus redevient l'outil par excellence du moissonneur, occasionnellement du vigneron, dans les représentations romaines de Saturne.

Après avoir été chassé du pouvoir par Jupiter, Saturne vient s'installer sur le Capitole, à l'emplacement de la future Rome. Il devient le roi, terrestre et non divin, du Latium en compagnie de Janus. C'est le début de l'âge d'or, chanté par Virgile. Son empire s'étend ensuite à toute l'Hespérie antique, qui comprend l'Italie, la Sicile et une partie de l'Afrique du Nord.

Son épouse est Ops, l'Opulence. Tous deux incarnent la prospérité qu'apporte l'agriculture aux populations de bergers récemment sédentarisés dans une région très fertile. Loin du barbare dévoreur d'enfants du mythe primitif, le Saturne romain est un dieu civilisateur, juste et bienveillant envers les hommes.

📖 En ces bois habitaient les Faunes et les Nymphes indigènes, ainsi qu’une race d’hommes nés du tronc des chênes durs, êtres sans morale ni culture, qui ne savaient ni atteler des bœufs, ni produire des ressources, ni conserver ce qu’ils avaient acquis ; la cueillette et une chasse laborieuse assuraient leur subsistance. Chassé par Jupiter, privé de son trône, Saturne arriva le premier de l’Olympe céleste. Il rassembla cette peuplade ignorante et dispersée en haut des collines, et lui donna des lois. Il choisit d’appeler Latium ce lieu où il s’était caché, bien à l’abri. On appelle son règne l’âge d’or, tant le roi maintint ces peuples dans une paix profonde, jusqu’à ce que, peu à peu, lui succède un âge décadent, sans éclat, où la guerre faisait rage et où régnait la soif de richesses.

Virgile, *Enéide*, Livre VIII, vers 314-327

Satyres

Divinités de la nature féconde, voire débridée, les Satyres sont les fils de Silène, le père nourricier de Dionysos, et les petits-fils des dieux agrestes Pan ou Hermès. Quand ils sont vieux on les appelle du même nom que leur père ; comme lui, ils font partie du cortège de Dionysos dont ils partagent les joyeuses beuveries.

Mi-hommes, mi-boucs, les Satyres ont une barbe hirsute, des oreilles de cheval et de petites cornes sur le front, parfois une queue de cheval ou d'âne. Piètres soldats mais grands amateurs de vin, ils sont aussi d'excellents musiciens et danseurs, comme le montre l'exemple tragique de Marsyas, qui rivalisa avec Apollon. On les représente avec une coupe de vin ou le thyrse de Dionysos à la main ; ils jouent souvent de la flûte ou de la syrinx.

A part faire la fête, la principale occupation des Satyres est de poursuivre les nymphes et les mortelles qui s'aventurent dans les bois, à condition qu'ils ne soient pas trop ivres pour se lever. Le sens actuel du mot « satyre » découle de ce caractère lubrique.

De leur nom est dérivé aussi le drame satyrique, un genre dramatique qui suivait les tragédies dans les

représentations antiques. Un seul nous est parvenu entier, le *Cyclope* d'Euripide, dont Silène est un protagoniste et dont les Satyres forment le chœur.

📖 *Dionysos vient d'inventer le vin et les Satyres font les premières vendanges*.

Le chœur des Satyres aide le dieu à l'ouvrage : l'un se courbe pour vendanger, l'autre recueille le raisin dans un grand récipient, dès qu'il est détaché du cep. Celui-ci enlève les feuilles qui restent autour, le nettoie des grains verts ou desséchés. Celui-là, se débarrassant de son thyrse et des cymbales sonores, tend la main vers les tiges les plus hautes, en saisit l'extrémité flexible où pend le fruit, les courbe vers lui, et inspecte le dessus de la vigne. Il verse le raisin en couches superposées dans une cuve, où il fait un tas en partant du milieu. Puis il ramasse les grappes serrées l'une contre l'autre dans une corbeille, en les posant tout autour, de part et d'autre. Quand il a rempli la corbeille, comme on aligne les sacs de blé sur l'aire, il la porte au pressoir de pierre et foule ce raisin sous ses pieds bondissants.

Alors, à l'exemple de Bacchos et suivant ses préceptes, les satyres lâchent à l'air leurs boucles échevelées. Ils attachent la peau du cerf moucheté sur leurs épaules, répètent d'une seule voix les chants bachiques, et, écrasant la vendange sous leurs pieds agiles, ils entonnent le chant d'Evohé. Des torrents de vin jaillissent tout rougissants du pressoir rempli de grappes à ras bords. Le raisin, pressé par leurs bonds cadencés, laisse flotter une écume blanche sur la rouge liqueur. Comme les coupes n'existent pas encore, les Satyres se servent à boire dans des cornes de bœuf.

Mais, à peine l'un d'eux a-t-il goûté la délicieuse rosée de Bacchos, que ses genoux flanchent : il tourne en titubant, et s'emmêle les pieds au moment d'alterner la droite et la gauche. En même temps, ses joues velues s'imprègnent de la douce liqueur. Un autre, à force d'engloutir des flots de ce breuvage qui guérit les soucis, en imbibe sa barbe brune, qui devient vermeille. Un troisième fait des cabrioles, poussé par la folie de l'ivresse, en entendant les effroyables mugissements de la peau de bœuf sur les tambours.

Plus loin, un Satyre à la vue troublée, croit voir dans un arbre une nymphe à demi nue, toute proche… Il se serait hissé jusqu'au sommet du plus grand des arbres de la montagne, avec ses pieds de corne crochus qui dérapaient, si Bacchos ne l'avait pas retenu. Près des fontaines, un de ses camarades, dont l'ivresse éveille et égare l'ardeur, poursuit, malgré ses refus, une chaste Naïade des eaux. Et il allait la saisir à la nage dans ses bras velus, si elle n'avait pas pris les devants en plongeant au fond de la rivière.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, Chant XII,
vers 337-379

📖 Après avoir vu les cataractes, nos voyageurs s'arrêtèrent dans un petit bourg de l'Ethiopie. Le soir venu, comme ils prenaient leur repas, en mêlant le badinage aux propos sérieux, ils entendirent de nombreux cris. C'étaient les femmes du bourg qui s'interpellaient : « Attrapez-le, poursuivez-le ! », et qui excitaient leurs maris à les aider. Ceux-ci saisirent des pierres, des morceaux de bois, et tout ce qui leur tombait sous la main, et se rassemblèrent pour venger l'outrage fait à leurs femmes. Il y avait déjà dix mois que ce bourg était fréquenté par le fantôme d'un Satyre qui se ruait sur les femmes, et qui, disait-on, avait tué deux d'entre elles, dont il était, à ce qu'il paraît, particulièrement épris.

Ce récit fit perdre la tête aux compagnons d'Apollonios, mais il leur dit :

– Ne craignez rien. Ce n'est qu'un Satyre qui en veut aux femmes.

– Par Zeus ! s'écria Nil, cela fait longtemps que nous sommes impuissants à mettre un terme à ses lubricités.

– Cependant il existe un remède contre les êtres lubriques de cette espèce. On dit que Midas s'en est servi autrefois. Ce Midas était lui-même quelque peu de la famille des Satyres, comme on pouvait le voir à ses oreilles. Un Satyre, s'autorisant de cette parenté, s'amusa un jour à se moquer de ses oreilles en chantant et en jouant de la flûte. Mais Midas avait appris de sa mère, je suppose, que le moyen de venir à bout d'un Satyre, c'est de lui faire boire du vin : une fois endormi il devient raisonnable et conciliant. Il mêla donc du vin à l'eau d'une fontaine qui coulait près de son palais, et y fit boire le Satyre. Dès qu'il eut bu, il fut

dompté. Voulez-vous que je vous prouve que ce n’est pas une fable ? Allons trouver le chef du bourg. Si les habitants ont du vin, nous le couperons d’eau, et, quand nous l’aurons fait boire à ce Satyre, il lui arrivera ce qui est arrivé à celui de Midas.

La proposition d’Apollonios fut approuvée. Il versa quatre amphores égyptiennes pleines de vin dans l’abreuvoir du bétail, et invita le Satyre à y venir boire, en ajoutant quelques menaces secrètes. Le Satyre resta invisible, mais le vin diminua sensiblement, on voyait bien que quelqu’un le buvait. Lorsqu’il fut épuisé, Apollonios dit :

– Maintenant faisons la paix avec le Satyre, car il dort.

Cela dit, il conduisit les habitants du bourg vers la grotte des Nymphes, qui était tout près ; là il leur montra le Satyre endormi. Mais il leur défendit de le frapper et de lui faire aucun mal :

– Car, ajouta-t-il, il n’est plus au nombre des fous.

Philostrate, *Vie d’Apollonios de Tyane*, Livre VI,
Chapitre 27

Scylla

Scylla est l’un des deux écueils qui barrent le détroit de Messine, entre la botte italienne et la Sicile, l’autre se nommant Charybde. Redoutés des navigateurs de l’Antiquité, ils comptent parmi les plus grands dangers de la Méditerranée.

Jeune nymphe, Scylla a fui les assiduités de Glaucos, un dieu marin dont Circé est tombée amoureuse alors même qu’il lui demandait de l’aider à conquérir sa belle par un philtre d’amour. La magicienne métamorphose sa rivale en monstre. Le haut de son corps est celui d’une femme, dessous sortent six gueules colossales armées de dents, qui prélèvent six victimes à chaque passage d’un navire. Six des compagnons d’Ulysse périront dans ses griffes.

Une autre Scylla, mortelle celle-ci, est liée à la légende de Minos. Lors de la guerre qui l’oppose à Athènes, le roi de Crète assiège la cité de Mégare, sur laquelle règne Nisus. Ce prince a un cheveu de couleur pourpre, et un oracle a prédit qu’il mourra si le cheveu magique est coupé. Sa fille Scylla tombe amoureuse de Minos. Elle coupe le cheveu pourpre de son père et court l’offrir à celui qu’elle aime.

Minos, horrifié par le parricide de Scylla, l'abandonne à Mégare. Elle rejoint la flotte crétoise à la nage, mais il l'attache par les pieds à la proue du navire et la noie. Ovide raconte qu'elle est métamorphosée en aigrette, et poursuivie par son père transformé, lui, en aigle des mers.

➲ Carte « Le voyage d'Ulysse »

📖 Il y avait une petite grotte à la voûte arrondie, où Scylla aimait venir se reposer à la fraîche, à l'abri de la mer et du ciel en feu, lorsque le soleil à la verticale ne laissait presque plus d'ombre. C'est là que Circé répand la souillure et l'infection : elle empoisonne l'eau avec le suc de ses herbes vénéneuses et les lèvres de la magicienne murmurent neuf fois des formules étranges et ténébreuses.

Scylla arrive. A peine est-elle à moitié descendue dans l'eau, qu'elle se voit avec horreur entourée de monstres aboyants. D'abord, elle ne se rend pas compte qu'ils font partie de son corps. Elle veut fuir, elle les repousse, elle a peur de leur gueule menaçante. Mais en fuyant elle les entraîne avec elle. Ses cuisses, ses jambes, ses pieds, ont disparu. Elle les cherche et ne trouve à leur place que des gueules béantes de Cerbères. Elle se tient sur des chiens enragés, dont elle écrase le dos de ses aines mutilées, de son ventre proéminent.

Glaucus, qui l'aimait, versa des larmes et fuit avec horreur les caresses de Circé, qui s'était trop odieusement servie des vertus des plantes. Scylla resta sur place et bientôt elle put se venger de Circé en dévorant les compagnons d'Ulysse. Elle allait aussi engloutir les vaisseaux troyens, si elle n'avait été changée en un écueil. Ce rocher est toujours debout de nos jours et même sous forme d'écueil, les matelots évitent Scylla.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XIV, vers 51-74

📖 *Ulysse raconte comment Scylla a happé ses compagnons.*

Scylla nous arrache six hommes du fond du navire, les plus robustes de mes compagnons ! A peine ai-je le temps de tourner les yeux vers mon bateau rapide et son équipage : je n’aperçois plus que les pieds et les mains de ceux que le monstre avait déjà enlevés dans les airs ! Ils crient mon nom, ils hurlent, accablés de terreur. De même que, posté sur un roc avancé, un pêcheur jette sa longue ligne et qu’on le voit ramener hors de l’eau les petits poissons encore tout palpitants, accrochés à l’hameçon, de même, mes compagnons frétillaient en se sentant soulevés contre les pierres. Et Scylla, à la porte de son antre, se met à les dévorer, tandis qu’ils poussent des cris affreux et me tendent leurs mains, dans cette lutte terrible. Non ! jamais de mes yeux, je n’ai vu un spectacle plus atroce, plus pitoyable que celui-ci pendant tout le temps où j’ai exploré la mer !

Homère, *Odyssée*, Chant XII, vers 245-258

📖 *Scylla apporte à Minos le cheveu qu’elle a coupé sur la tête de son père.*

– L’amour m’a fait commettre un crime. Je suis Scylla, la fille de Nisus. Je te livre mon père et ma patrie. Ton cœur est la seule récompense que je demande. Prends ce cheveu de pourpre. Et crois-moi, ce n’est pas un cheveu seulement que je te livre, c’est la tête de mon père.

Et de sa main droite elle tend le cadeau criminel. Minos le repousse, et s’écrie, indigné d’un forfait aussi inouï :

– Fille dénaturée, honte de notre siècle, que les dieux te rejettent de leur monde ! que la terre et la mer te refusent un asile ! Moi, en tout cas, je n’admettrai pas qu’un monstre tel que toi souille la Crète, le berceau de Jupiter, qui est mon monde à moi.

Après avoir imposé ses lois aux ennemis soumis en respectant la justice, il ordonne à sa flotte de lever l’ancre.

Scylla supplie Minos, en vain.

[…] Scylla se jette à l’eau et rejoint les navires crétois. Son désir décuple ses forces. Elle s’agrippe au navire de Minos qui la hait. Dès que son père l’aperçoit (il planait déjà dans les airs, métamorphosé en aigle de mer au plumage fauve), il s’élance sur sa fille pour la déchirer à coups de bec. Saisie d’effroi, Scylla lâche la poupe. Mais on voit une

légère brise la soutenir dans sa chute, elle ne touche pas les flots. Un plumage apparaît et la transforme en oiseau, appelé *Ciris*, l'aigrette, d'après le cheveu coupé.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VIII, vers 90-152

Séléné, la Lune

Fille des Titans Hypérion et Théia, Séléné incarne l'astre lunaire, l'« œil de la nuit » illuminant le ciel nocturne, comme son frère Hélios, « Soleil », le ciel diurne, tandis que sa sœur Eos, « Aurore » aux doigts de rose, annonce le lever du jour. A ce titre, elle est caractérisée par la couleur blanche : blancheur de ses longues robes ou de sa chair neigeuse, des chevaux ou des bœufs qui tirent son char d'argent, ou de la monture qu'elle chevauche, de la douce lumière qui accompagne ses apparitions. Tantôt un croissant orne ses tresses blondes, tantôt des cornes qui supportent un disque parfait (la pleine lune) ; elle brandit parfois une torche. Son attelage sort de l'océan au début de la nuit, puis traverse l'espace céleste avant de se replonger dans les eaux. Socrate propose, dans le *Cratyle*, une étymologie assez fantaisiste mais révélatrice à son nom : Séléné-Sélanaia serait une contraction de *sela neon te kai henon*, « celle qui brille d'un nouveau et d'un ancien éclat ».

Divinité ancienne incarnant un élément du cosmos, elle est pourtant souvent assimilée à Artémis, elle aussi déesse lunaire. Une triade résume ainsi la progression de l'astre : alors qu'Hécate figure

la sombre phase de la nouvelle lune, et Artémis le discret croissant, Séléné brille de tout l'éclat de la pleine lune. Les mythes qui la concernent la lient aux rythmes du temps céleste : alternance du jour et de la nuit, succession des mois, variation des saisons.

Loin de prôner farouchement la virginité comme Artémis, Séléné semble avoir un faible pour les amours champêtres et donne naissance à une foison d'enfants. Pan l'attire en se déguisant en bélier blanc, ou, selon des versions plus matérialistes, en lui offrant un troupeau de magnifiques bœufs blancs dont les cornes recourbées évoquent le croissant lunaire. Un mortel, le berger Endymion, la séduit lorsqu'elle l'aperçoit dormant nu dans un bosquet, elle descend du ciel sur la terre après avoir confié son char à son frère Hélios, et passe une longue nuit d'amour avec son bel amant ; Hélios conduit si maladroitement ce char dont il n'a pas l'habitude que la nuit se prolonge indûment, et la face de la lune se teinte du rouge de la honte. Passionnément éprise, Séléné obtient de Zeus que le jeune homme garde éternellement sa merveilleuse beauté, mais il devra rester plongé pour toujours dans le sommeil. La déesse l'abrite dans une grotte sur les hauteurs du mont Latmos, en Carie, où elle vient le contempler amoureusement. De lui, elle concevra cinquante

filles, les Menai, « les mois » (descendance que rappelleraient les cinquante mois lunaires qui séparent deux Olympiades). Certaines légendes lui prêtent une union avec Hélios d'où seraient nées les quatre Heures, maîtresses des saisons et de la croissance végétale. Être nocturne, Séléné enfante aussi des monstres, comme le lion de Némée, monstres dont le héros Héraclès purge la terre. De brèves amours avec Zeus, lui naissent des filles, Hersé la « Rosée », Pandia la « toute divine ». D'une aventure avec un chanteur, est issu son seul enfant mortel, le poète Musée, surnommé « tombé de la lune », élève et compagnon d'Orphée.

Les amoureux, de la poétesse Sappho aux héros comme Phèdre ou Léandre, l'invoquent comme symbole de la passion absolue (celle qu'elle a nourrie pour Endymion). Les femmes en couches la prient de favoriser gestation et délivrance. Les sorcières attendent la pleine lune pour lui dédier des rites magiques redoutables, ainsi Médée ou Circé en appellent-elles à sa puissance.

- Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Enseignez-moi à célébrer Séléné aux ailes déployées, Muses, harmonieuses filles de Zeus, habiles au chant ! Sa splendeur, qui sort d'une tête immortelle, se répand dans le ciel et enveloppe la terre. Tout est orné par sa splendeur éclatante, et l'air obscur s'illumine à sa couronne d'or. Ses rayons se répandent dans l'air, quand, ayant lavé son beau corps dans l'Océan, et vêtue de ses habits brillants, la divine Séléné attelle et lance en avant ses chevaux lumineux aux belles crinières, le soir, au milieu du mois, quand son orbe est plein, et quand ses plus éblouissants rayons se sont accrus dans le ciel, signe et présage pour les mortels. Autrefois, le fils de Cronos s'unit d'amour avec elle, et elle enfanta une fille, Pandia, admirable par sa beauté parmi les dieux immortels. Salut, Reine ! Déesse aux bras blancs, divine Séléné bienveillante, aux beaux cheveux ! Ayant commencé par toi, je chanterai les louanges des héros dont les aèdes, serviteurs des Muses, célèbrent les travaux par des chants aimables.

Hymnes homériques, « A Séléné », texte complet

📖 Auprès d'Héra, sont assises quatre servantes, les filles que Séléné à la face rayonnante eut d'Hélios ; chacune d'elles dans le ciel a sa tâche, parmi les Heures l'une règne sur l'été, l'autre sur l'hiver aux astres porteurs de tempêtes, la troisième sur le printemps, enfin la quatrième sur l'automne aux fortes marées.

Quintus de Smyrne, *La fin de l'Iliade*, Chant 10,
vers 334-337

📖 *Léandre prie la Lune alors qu'il nage pour traverser de nuit l'Hellespont afin de rejoindre Héro sa bien-aimée.*

La Lune répand sur moi sa tremblante lumière, comme un compagnon fidèle qui veillerait sur ma route. Levant mes yeux vers elle, je la supplie :

– Sois-moi favorable, ô déesse lumineuse ! Souviens-toi des rochers de Latmos, où Endymion a troublé ton cœur. Tourne tes regards vers un amant discret, je t'en conjure, toi qui descendis du ciel pour visiter un mortel.

Ovide, *Héroïdes*, lettre 18 « de Léandre à Héro »,
vers 62 à 68

Sémélé

Sémélé, princesse de Thèbes, est une des filles de Cadmos et Harmonie. Aimée de Zeus, elle attend de lui un enfant quand Héra apprend leur liaison. Elle incite perfidement la jeune femme à exiger de son illustre amant qu'il lui apparaisse dans toute sa gloire, environné d'éclairs. Zeus résiste à sa demande parce qu'il sait bien qu'une mortelle ne peut supporter un tel éclat, mais il est lié par la promesse qu'il lui a faite imprudemment de satisfaire tous ses désirs. Sémélé meurt, brûlée par la foudre. Zeus extrait de son ventre le fœtus qui finit sa croissance, niché dans la cuisse de son père. Dionysos venge sa mère en punissant ses tantes, coupables d'avoir douté de sa naissance divine ; il descend aux Enfers pour y rechercher Sémélé et la conduire parmi les dieux de l'Olympe. Elle devient la déesse Thyoné qui inspire la transe sacrée aux fidèles de Dionysos.

➲ Généalogie « Les Labdacides »

> 🕮 Sémélé, fille de Cadmos, fécondée par les embrassements de Jupiter, quoique mortelle, engendra un dieu, Bacchos qui répand au loin l'allégresse et que tous célèbrent ; tous les deux maintenant jouissent des célestes honneurs.
>
> Hésiode, *Théogonie*, vers 940-943

📖 J’invoque la fille de Cadmos, reine universelle, la belle Sémélé aux boucles charmantes et au sein profond, mère de Dionysos, porteur de thyrse, source de joie. Elle qui, dans de grandes souffrances, a été frappée par l’éclat de la foudre, est devenue immortelle par la volonté de Zeus, fils de Cronos. Seule parmi les mortels, elle a reçu de la noble Perséphone le privilège de faire célébrer une fête tous les trois ans pour commémorer les douleurs de Bacchus, et sa table sainte et ses mystères purs. Maintenant, je te supplie, souveraine, fille de Cadmos, de te montrer toujours bienveillante pour les initiés aux mystères.

Hymnes orphiques, « Parfum de Sémélé » (texte complet)

📖 Sémélé portait dans son sein un gage de l’amour de Jupiter. Junon s’indigne et s’écrie :

– Pourquoi ajouter d’autres plaintes à toutes celles que j’ai adressées en vain ? C’est ma rivale elle-même que je dois attaquer ! Elle périra, s’il est vrai que je m’appelle encore la puissante Junon, si je suis toujours la reine des Dieux, la sœur et l’épouse de Jupiter ! (…) Elle a conçu un enfant, son crime est prouvé, ma honte est publique ! Elle veut donner des enfants à Jupiter, honneur dont moi-même à peine je jouis ! Est-ce sa beauté qui l’a rendue si vaine ? Eh bien ! Que sa beauté la perde ! et que je ne sois pas la fille de Saturne, si son amant, si Jupiter lui-même ne la jette pas dans le fleuve des Enfers.

Elle descend de son trône. Enveloppée d’un nuage épais, elle marche jusqu’au palais de sa rivale. Bientôt, elle dissipe le nuage et apparaît sous les traits d’une vieille femme. Cheveux blancs, rides, dos courbé, voix cassée, pas tremblant, elle a pris la figure de Béroé, nourrice de Sémélé. Par de longs détours, elle fait tomber habilement l’entretien sur le roi des Dieux, et dit en soupirant :

– Je souhaite que ton amant soit vraiment Jupiter, mais enfin j’ai des craintes. Plus d’un mortel a osé se servir du nom des dieux pour tromper des vierges innocentes. Si c’est bien Jupiter qui t’aime, il faut aussi qu’il te donne une preuve éclatante de son amour. Prie-le de descendre dans tes bras avec tout l’éclat de sa grandeur, tel qu’il est en un mot, lorsque Junon le reçoit dans les siens.

L’innocente fille de Cadmos s’abandonne aux perfides conseils de la déesse. Elle demande à Jupiter une faveur, mais sans préciser laquelle ; le dieu lui répond :

– Choisis, rien ne te sera refusé, je te le jure par le Styx, le Styx terreur de tous les dieux.

Sémélé se réjouit du mal qu’elle se prépare. Trop puissante sur son amant, elle va périr victime d’une complaisance fatale :

– Montre-toi à moi, avec la gloire qui te suit dans le lit de Junon.

Le dieu aurait voulu l’interrompre, mais trop tard ! Il gémit, il ne peut annuler ni le vœu de son amante, ni le serment qu’il a fait. Accablé de tristesse, il remonte dans les cieux. Il rassemble la pluie, les vents, les éclairs, le tonnerre, et la foudre inévitable. Il essaie, autant qu’il peut, d’en affaiblir la force. Il n’arme pas son bras des feux trop redoutables avec lesquels il foudroya Typhon ; il y en a de plus légers : les Cyclopes en les forgeant y mêlèrent moins de flammes et de fureur. Les dieux les appellent des demi-foudres. Jupiter les saisit et descend avec tout l’éclat de sa puissance dans le palais de Cadmos. Hélas, une simple mortelle ne peut soutenir cet éclat immortel. Sémélé est consumée dans les bras mêmes de son amant. Cependant Jupiter arrache de son sein l’enfant à demi formé qui devait naître de leur amour. Prodige difficile à croire, il l’enferme dans sa cuisse, et l’y conserve tout le temps que sa mère aurait dû le porter. Ino, la sœur de Sémélé, l’élève secrètement dès le berceau, et le confie aux nymphes de Nysa, qui le cachent dans leurs grottes profondes.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre III, vers 260-315

Sibylle

Il n’y a pas une Sibylle mais des sibylles ; ces prophétesses ont pour mission de transmettre aux hommes les réponses des dieux. Les réponses données aux consultants étaient souvent ambiguës et difficiles à comprendre ; aussi l’adjectif « sibyllin » est-il synonyme d’obscur, énigmatique. Des interprètes tâchent d’éclairer leurs propos oraculaires et de les traduire en langage simple au commun des fidèles. Les sibylles sont souvent représentées comme de vieilles femmes, possédées par le dieu qui les fait parler dans une sorte de délire. La première d’entre elles, une certaine Hérophile, aurait exercé son art au temps de la guerre de Troie et se serait déplacée entre Asie et Grèce.

Les Anciens en ont établi des listes qui fixaient leur nombre à trois, quatre, dix, voire douze, installées de la mer Noire à l’Erythrée, de la Libye à l’Italie. La plus connue et la plus vénérée est la Pythie de Delphes ; chez les Romains, celle de Cumes est consultée par les rois mythiques comme par les empereurs réels. Rome conservait précieusement les livres sibyllins achetés par Tarquin l’Ancien. La première sibylle de Cumes fut, selon la

tradition, aimée par Apollon, qui lui accorda le don de prophétie ainsi qu'une longue vie. Mais, comme elle a omis de demander la jeunesse, elle se dessèche au fil des siècles, implorant que la mort la délivre enfin. Dans le poème de Virgile, Enée va trouver la sibylle de Cumes pour qu'elle le guide jusqu'aux Enfers.

📖 Enée aborde aux rivages de Cumes, et pénètre dans l'antre de la Sibylle antique, il la prie de le conduire, par l'Averne, auprès des mânes de son père. La Sibylle lève enfin les yeux qu'elle a longtemps tenus baissés vers la terre, et, pleine du dieu qui l'agite et l'inspire, proclame :

– Tu demandes de grandes choses, héros illustre dont le bras s'est signalé par l'épée, dont la piété a été éprouvée dans les flammes. Mais rassure-toi, ta prière est accordée. Je vais te conduire […].

Enée, reconnaissant, lui dit :

– Que tu sois une déesse favorable aux mortels, ou une mortelle aimée des dieux, je t'honorerai toujours comme une divinité, puisque, par toi, j'ai pu descendre aux sombres lieux où règne la mort, et m'échapper vivant de son empire. […]

La Sibylle le regarde, soupire, et dit :

– Je ne suis point déesse, […] apprends qui je suis. L'immortalité m'était promise par Apollon, des jours sans fin m'étaient offerts pour prix de ma virginité. Par ses dons, il cherche à me séduire : « Vierge de Cumes, forme des vœux, et tes vœux seront accomplis. » Je lui montre du sable amassé dans ma main, et je le prie, insensée que j'étais, de m'accorder des années égales en nombre à ces grains de poussière. J'oubliai de demander, en même temps, le don de ne point vieillir. Je rejetai les propositions d'Apollon, et je suis vierge encore. Mais l'heureuse jeunesse a fui ; la pesante vieillesse est venue d'un pas chancelant, et je dois la supporter longtemps ! Car, quoique déjà sept siècles se soient écoulés, il me reste à voir encore trois cents moissons et trois cents vendanges, avant que mes années égalent en nombre les grains de sable qui mesurent ma vie. Le temps viendra où, consumés

par la vieillesse, mes membres seront réduits à peu de chose. Nul ne croira alors que j'aie pu charmer un dieu. […] Tel sera mon changement, qu'invisible à tous, je ne serai plus qu'une voix sans corps.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XIV, vers 101-153

📖 Cependant, du fond de son antre, la prêtresse s'agite, rebelle : elle sent venir l'immense pouvoir de Phoebus Apollon et elle se débat, comme si elle pouvait repousser loin d'elle le dieu puissant qui l'obsède. Mais lui, il fait jaillir l'écume de sa bouche, il dompte son cœur sauvage et il la soumet tout entière à son inspiration. Aussitôt s'ouvrent d'elles-mêmes les cent portes immenses, et les voûtes de l'antre répètent en écho les paroles de la prophétesse.

Virgile, *Enéide*, Livre VI vers 10-17

📖 Une vieille femme étrangère et inconnue de tous vint trouver le roi, en apportant neuf livres qui contenaient, dit-elle, des oracles divins. Elle voulait les vendre. Tarquin demande le prix. La femme réclame une somme énorme, excessive. Le roi se met à rire comme si l'âge égarait la tête de la vieille femme. Alors elle pose, sous les yeux de tous, les livres sur un foyer allumé et en brûle trois sur neuf. Puis elle demande au roi s'il veut acheter les six restants au même prix. Tarquin rit encore plus fort et déclare que la vieille délire. La femme aussitôt brûle trois autres livres, puis lui demande tranquillement d'acheter les trois restants au même prix. […] Les trois livres conservés aujourd'hui dans le sanctuaire sont appelés « sibyllins », les magistrats vont les consulter comme des oracles.

Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, Livre I, chapitre 19, 2-7 et 10-11

Silène

Fils de Pan ou d'Hermès, Silène est un dieu agreste, qui a recueilli Dionysos enfant, l'a élevé, et ne l'a plus quitté. D'un côté, il est généreux et d'une loyauté à toute épreuve ; de l'autre sa paresse, aggravée par l'abus du vin, lui ôte toute dignité. Rougeaud et bedonnant, couronné de pampre ou de raisins, il accompagne Dionysos, en chantant et riant à gorge déployée, le plus souvent juché sur un âne.

Ses fils, les Satyres, sont parfois appelés Silènes quand ils sont vieux. Ce sont des êtres grotesques, de vieux ivrognes libidineux.

> 🕮 SILÈNE. – D'accord, j'oublie mon maître. Pour boire un seul coup, je donnerais volontiers tous les troupeaux des Cyclopes ; et je veux bien qu'on me précipite dans la mer du haut du rocher de Leucade, pourvu que je sois plongé avant dans une bienheureuse ivresse. Il faut être fou pour ne pas aimer boire : le vin nous remplit d'une voluptueuse ivresse, il nous invite au plaisir de la danse, et nous fait oublier nos maux.
>
> Euripide, *Le Cyclope*, vers 163-172

> 🕮 Deux jeunes bergers, trouvèrent un jour Silène endormi dans une grotte. Comme toujours, il cuvait le vin de la veille. Sa couronne tombée de sa tête traînait loin de lui, et de sa main, qui en avait usé l'anse, pendait encore une lourde coupe. Ils se jettent sur lui et l'attachent avec ses propres guirlandes. C'est que le vieillard s'était déjà moqué d'eux à plusieurs reprises en leur promettant de chanter ses chansons.

Eglé, la plus belle des nymphes, vient en renfort et prête main-forte aux timides bergers. Au moment où le vieillard ouvre les yeux, elle lui rougit le front et les tempes avec du jus sanglant de mûre. Lui, riant de la bonne blague :

– A quoi bon ces nœuds, mes enfants ? leur dit-il. Détachez-moi ! Vous avez gagné, vous m'avez vu. Les chansons que vous me réclamez, vous allez les entendre ! Pour vous les chansons ; pour elle, ce sera un autre salaire !

Il commence aussitôt à chanter. Alors vous auriez pu voir les Faunes et les bêtes sauvages danser en cadence autour de lui, et les chênes eux-mêmes, si raides, balancer leurs cimes. Les rochers du Parnasse ne se réjouissent pas autant des accents d'Apollon ; le Rhodope et l'Ismare n'admirent pas autant Orphée.

Virgile, *Bucoliques*, poème VI « Silène », vers 613-630

📖 Un jour – vous allez entendre des anecdotes plutôt savoureuses –, un jour Bacchus revenait des bords sablonneux de I'Hèbre, accompagné des satyres ; il avait déjà atteint le Rhodope et le Pangée tout en fleurs, quand ses compagnons firent résonner leurs cymbales. A ce bruit, on voit se rassembler des insectes qu'on ne connaissait pas encore : c'étaient des abeilles, qui suivent partout le son des cuivres. Bacchus recueille leur essaim, et les enferme dans le creux d'un arbre. Il reçoit les prémices du miel qu'il a inventé.

Dès que les Satyres et le vieillard à tête chauve y ont goûté, ils se mettent à chercher partout dans les forêts ces rayons dorés. Silène entend bourdonner un essaim dans un vieil orme rongé par les années, il aperçoit aussi la cire. Mais il ne dit mot. Nonchalamment assis sur le dos de son âne, qui plie sous le poids, il le pousse contre l'orme au tronc creux. Il se hisse dessus, prend appui sur une branche, et cherche avidement le miel caché sous l'écorce ; mille frelons, réunis soudain, enfoncent leur dard dans sa tête chauve, et piquent son visage grimaçant. Il tombe la tête la première, et reçoit un coup de sabot de son misérable âne. Il crie et appelle ses compagnons à l'aide. Les Satyres arrivent de tous côtés ; ils se moquent de la figure toute gonflée de leur père, qui s'en va en boitant, le genou meurtri. Bacchus lui-même en rit

et explique à Silène comment faire un emplâtre de boue ; celui-ci suit ses conseils et se barbouille de boue tout le visage.

Ovide, *Fastes*, Livre III, vers 737-760

Sirènes

Les Sirènes sont des monstres marins dont l'apparence a évolué au cours des siècles. Si aujourd'hui nous les imaginons mi-femme, mi-poisson, elles avaient pour les Grecs un corps d'oiseau avec une tête de femme.

Filles du fleuve Achéloos ou de Phorcys et d'une Pléiade ou une Muse, elles sont deux chez Homère, de trois à huit dans d'autres traditions. Leur résidence se trouve au sud-ouest de l'Italie peut-être à Capri, mais elles errent souvent d'île en île à travers la Méditerranée. En attirant les humains par leurs chants harmonieux, elles détournent les navires sur les récifs, puis dévorent leurs victimes.

Dans l'*Odyssée*, Ulysse réussit à écouter leur chant sans succomber à leur charme, attaché au mât de son navire, tandis que ses marins, les oreilles bouchées à la cire, rament sans se détourner de leur route. Dans la légende des Argonautes, Orphée couvre la voix des Sirènes de son propre chant, en s'accompagnant de la lyre, et sauve ainsi ses compagnons. Après ces échecs, elles se précipitent dans la mer et sont transformées en rochers.

Une autre version fait des Sirènes les compagnes de Perséphone, qui après son enlèvement, parcourent inlassablement les mers à sa recherche, puis l'accompagnent aux Enfers. Elles sont également associées au deuil sur les stèles ou dans les lamentations des pleureuses, parfois assimilées aux âmes des morts.

Enfin, dans le mythe d'Er, Platon place une Sirène sur chacune des huit sphères matérialisant l'orbite des planètes, de la lune et du soleil. Leur chant produit l'« harmonie des sphères », c'est-à-dire le mouvement harmonieux des astres, que les Anciens comprenaient comme un accord musical.

➲ Cartes « Le voyage d'Ulysse », « Le voyage des Argonautes »

> 🕮 Le vaisseau bien construit parvient vite à l'île des Sirènes, car il était poussé par un vent favorable. Soudain, le vent tombe : plus un souffle, le calme plat ; on aurait dit qu'un dieu avait endormi les vagues. Les matelots se lèvent, roulent les voiles et les jettent au fond de la cale. Puis ils s'assoient à leurs bancs et ils font blanchir la mer d'écume sous les coups de leurs rames en sapin bien poli. Moi, je découpe un gros morceau de cire avec mon épée bien aiguisée, je l'écrase et je le pétris à pleines mains pour en faire des boulettes. La cire s'amollit vite grâce à mes doigts puissants et aux rayons du soleil. Je passe alors de banc en banc pour boucher les oreilles de tous mes compagnons, l'un après l'autre. Quand j'ai fini, ils me lient les mains et les pieds, debout au pied du mât, et ils m'y attachent avec des cordes. Puis ils reprennent leurs rames et frappent la mer blanche d'écume.

Déjà le bateau se rapproche de l'île : il n'est plus qu'à portée de voix et les rameurs redoublent de vitesse pour s'éloigner, mais le navire qui bondissait sur la mer en passant tout près d'elles n'échappe pas aux regards des Sirènes. Elles improvisent aussitôt un chant mélodieux :

– Viens ici, Ulysse ! Tout le monde t'admire, tu es la gloire des Achéens ! Ulysse, arrête ton bateau pour écouter nos voix ! Jamais encore personne n'est passé près d'ici sur son vaisseau noir sans entendre la voix douce comme le miel qui sort de notre bouche ! Ceux qui nous écoutent repartent ensuite charmés, pleins de bonheur et de sagesse. Car nous savons tout ce que les Argiens et les Troyens ont eu à souffrir par la volonté des dieux dans la vaste plaine de Troie. Et nous savons aussi tout ce qui arrive sur la terre nourricière.

Les Sirènes chantaient ainsi et leur voix m'ensorcelait. Mon cœur était obsédé par le désir irrésistible de les écouter. En fronçant les sourcils, j'ordonne alors à mes compagnons de me détacher. Mais eux, courbés sur leurs rames, ils continuent d'avancer, tandis que Périmède et Euryloque se lèvent aussitôt pour venir renforcer les cordes qui me liaient au mât. Nous dépassons l'île des Sirènes : dès que nous n'entendons plus ni leur voix ni leur chant, mes fidèles compagnons se dépêchent d'enlever la cire de leurs oreilles et de me détacher.

Homère, *Odyssée*, Chant XII, vers 166-200

📖 Mais vous, filles d'Achéloos, d'où vous viennent, avec un visage de vierge, ces pieds d'oiseaux et ces ailes légères ? Serait-ce, ô savantes Sirènes, parce que vous suiviez Perséphone, votre compagne de toujours, lorsqu'elle cueillait les fleurs du printemps dans les campagnes d'Henna ? Après avoir vainement parcouru toute la terre pour retrouver la déesse, vous avez voulu la chercher sur les vastes mers, et vous avez supplié qu'on vous donne des ailes. Les dieux bienveillants ont exaucé vos vœux et, pour conserver vos chants, dont la mélodie charme l'oreille, ils vous ont laissé la figure et le langage des humains.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, vers 551-563

Sisyphe

Fils d’Eole, lui-même petit-fils de Deucalion, Sisyphe est l’un des fondateurs mythiques de Corinthe, avec Corinthos auquel il succède. Sous son règne, Corinthe prospère : non seulement il développe la navigation et le commerce, mais il détrousse les voyageurs qui abordent chez lui, enrichissant ainsi sa cité. Les Corinthiens acquièrent à cette époque une fâcheuse réputation d’avarice et de fourberie. Mais il est aussi le fondateur des Jeux Isthmiques, en l’honneur de son neveu Mélicerte, dont le corps a échoué sur la côte avec sa mère Ino Leucothée.

De son épouse Mérope, l’une des Pléiades, filles d’Atlas, il a plusieurs fils, dont Glaucos, le père de Bellérophon. Selon certaines traditions, il serait aussi le père d’Ulysse, ayant séduit Anticlée la veille de son mariage avec Laërte. Comme le héros de l’Odyssée, Sisyphe est réputé pour sa ruse, qu’illustrent plusieurs légendes dont il est le héros.

Tout jeune, il a des démêlés avec Autolycos, un fils d’Hermès, le plus grand voleur que la terre ait jamais porté. En effet, son dieu de père lui a donné le pouvoir de transformer les objets de ses larcins, les

rendant ainsi méconnaissables. Sisyphe a beau compter et recompter ses bœufs, vérifier qu'ils disparaissent dans la même proportion que les troupeaux d'Autolycos s'accroissent, impossible de le convaincre de vol : les bêtes sont d'une couleur, d'une taille ou d'une espèce différentes à chaque fois. Mais un jour, il a l'idée de graver sa marque sous les sabots de chaque animal. Les empreintes sur le sol et la marque qui a résisté au maquillage lui permettent de confondre le voleur. C'est cette nuit-là qu'il devint, dit-on, l'amant d'Anticlée, la fille d'Autolycos.

Alors qu'il est déjà roi de Corinthe, Sisyphe voit passer dans le ciel un immense aigle qui emporte dans ses serres une jeune fille qu'il croit bien reconnaître. Peu après, le fleuve Asopos vient lui demander s'il n'a pas vu sa fille Egine. C'était donc bien elle, et le ravisseur sans nul doute est Zeus ! Sisyphe accepte d'encourir les foudres du roi des dieux en échange d'une source pour sa ville, il dénonce le coupable au père outragé, qui veut se battre avec Zeus. Tous deux subiront un terrible châtiment : Asopos est foudroyé, Sisyphe doit mourir sur-le-champ et subir un supplice éternel aux Enfers.

Thanatos, qui emporte l'âme des défunts, se présente donc devant le palais du roi. Mais celui-ci le

prend par surprise et le paralyse par de lourdes chaînes. Pendant un bon moment, plus personne ne meurt sur terre. Zeus ne peut accepter un tel déni de la puissance divine, Hadès envoie Arès délivrer Thanatos, qui, enfin, peut emmener Sisyphe aux Enfers. Mais le roué avait prévu ce revers de fortune, il avait demandé à sa femme de laisser son corps sans sépulture sur la place publique. Arrivé devant Perséphone et Hadès, il leur démontre qu'il est tout à fait illégal de le garder, puisque, n'ayant pas été enterré, il n'avait pas le droit de traverser le Styx. Il obtient donc de remonter à Corinthe pour régler ses funérailles et punir l'impiété supposée de sa femme. Bien sûr, il y reste, et jusqu'à un âge fort avancé.

Tant d'audace et de présomption suffirait à condamner le héros au pire châtiment. D'autres récits y ajoutent un nouveau sacrilège. Sisyphe veut se débarrasser de son frère Salmonée, qu'il hait. Il demande conseil à l'oracle d'Apollon. La réponse est qu'il sera vengé s'il a un fils de Tyro, la fille de Salmonée. Il séduit sa nièce et elle donne naissance à des jumeaux. Quand elle apprend la prophétie, elle expose ou tue les enfants de ses propres mains.

Mais vient un moment où la mort ne peut plus être différée. C'est alors le début du supplice qui, plus que sa vie tumultueuse, a rendu Sisyphe célèbre : jeté

au fond du Tartare avec les grands criminels, il doit rouler un lourd rocher jusqu'au sommet d'une butte ; aussitôt qu'il y parvient, le rocher dévale à nouveau la pente, et ainsi de suite, à perpétuité. Albert Camus a fait de ce mythe le symbole de l'absurdité de la vie humaine.

📖 Sisyphe, l'astucieux fils d'Eole, réussit même à revenir de l'enfer après avoir, par ses discours trompeurs, gagné le cœur de Perséphone, qui fait goûter l'oubli aux mortels en troublant leur esprit. Nul encore n'avait eu une telle idée, de tous ceux qu'a enveloppés l'ombre du trépas, qui sont venus dans la demeure ténébreuse des défunts, qui ont passé les noires portes derrière lesquelles sont enfermées contre leur gré les âmes des morts. C'est pourtant de là que remonta vers le jour, grâce à son habileté, le héros Sisyphe.

Théognis de Mégare, *Sentences*, vers 702-712

📖 Et j'ai vu encore Sisyphe, qui souffrait aussi de violentes douleurs. Il poussait de ses deux bras un énorme rocher. En s'arc-boutant des pieds et des mains, il peinait terriblement pour faire rouler cette roche au sommet d'une colline. Mais, dès qu'elle était sur le point d'atteindre la cime, une force invincible l'entraînait en arrière, et, sans pitié, le rocher dégringolait aussitôt vers la plaine. Alors Sisyphe redoublait ses efforts et il recommençait à pousser cette roche. La sueur ruisselait de tout son corps et la poussière volait comme un nuage au-dessus de sa tête.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 593-600

Sphinx

Le Sphinx apparaît, dès *La Théogonie* d'Hésiode, comme fille d'Orthros et d'Echidna ; quelques textes lui donnent toutefois pour parents Typhon et Echidna. On pourrait l'appeler plus justement la sphinx ou sphinge, puisqu'elle est femme par la tête et la poitrine, lionne pour le reste du corps. Des ailes d'aigle s'attachent sur son dos. Dans la mythologie grecque, elle est liée à l'histoire de Thèbes, plus précisément à la malédiction qui frappe les Labdacides. Le roi Laïos, amoureux du beau Chrysippos, enlève l'adolescent ; le père de celui-ci, Pélops, maudit le suborneur ; Héra, scandalisée par cette première relation homosexuelle, envoie la Sphinx pour punir le roi et ses sujets coupables d'avoir laissé son forfait impuni. Le monstre, posté à une porte de la ville, pose à chaque passant une énigme : « Quel être, pourvu d'une seule voix, a d'abord quatre jambes, puis deux jambes, et enfin trois jambes ? » Elle dévore tous ceux qui ne savent pas répondre. Personne ne trouve, les morts s'entassent. Créon, régent de Thèbes après la mort de Laïos, promet une récompense mirifique à qui débarrassera la ville de ce fléau : la main de la reine-

veuve, Jocaste, et le trône. Après bien d'autres qui échouent et y laissent la vie, se présente un jeune étranger, Œdipe, qui donne aussitôt la solution : l'homme. La Sphinx dépitée se jette dans le précipice : ainsi se réalise l'oracle qui avait prédit qu'elle mourrait le jour où son énigme serait résolue.

La Sphinx provoque donc à plusieurs titres le malheur de Thèbes : elle tue et fait régner la terreur ; les habitants et leur régent Créon sont si préoccupés par ce fléau qu'ils négligent d'enquêter sur le meurtre de Laïos ; la victoire permet à Œdipe d'épouser sa mère et d'acquérir le pouvoir, et ainsi s'enchaînent les catastrophes…

L'historien Pausanias donne de l'histoire une version politique : il fait du Sphinx une fille illégitime de Laïos qui comploterait pour s'emparer du trône en évinçant ses frères.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

📖 ETÉOCLE. – Plût au ciel qu'il ne fût jamais venu répandre le deuil dans cette contrée, avec ses chants haïs des Muses, ce Sphinx, vierge ailée, monstre sauvage, qui s'est jadis abattu sur nos murs, et qui emportait dans ses quatre serres jusqu'aux régions lumineuses de l'inaccessible éther la race issue de Cadmos : fléau envoyé des Enfers contre Thèbes par Hadès !

Euripide, *Les Phéniciennes*, vers 806-811

📖 ŒDIPE. – Je ne mérite pas le reproche honteux de lâcheté : la crainte n’a pas de place dans mon cœur. J’affronterais les épées nues et toutes les horreurs des combats ; j’aurais le courage de marcher contre les cruels Géants. Ai-je reculé devant le Sphinx, quand il me proposa son énigme ? J’ai bravé sa gueule sanglante, et le sol blanchi des ossements de ses victimes. Au moment où, du haut de son rocher, il agitait ses ailes pour s’abattre sur sa proie, et, comme un lion terrible, s’excitait lui-même en frappant ses flancs de sa queue, je lui demandai ses vers obscurs. Il les prononça d’une voix formidable, grinça des dents, et, dans son impatience de dévorer mes entrailles, il creusait le rocher de ses griffes. Je n’en sus pas moins dissiper les ténèbres dont il s’enveloppait, et percer le sens de son énigme fatale.

Sénèque, *Œdipe*, vers 87-109

📖 En avançant un peu vous verrez la montagne, où, dit-on, la Sphinge étendait ses ravages et tuait impitoyablement tous ceux qui ne pouvaient deviner son énigme. […] Toutefois il y en a qui prétendent que Sphinx était une fille naturelle de Laïos ; comme son père l’aimait beaucoup, il lui avait révélé l’oracle que Cadmos avait apporté de Delphes. Car en ce temps-là les rois, dans les affaires les plus importantes, s’en rapportaient à l’oracle, et ne tenaient pour certain que ce que celui-ci disait. Après la mort de Laïos, ses enfants se disputèrent le royaume, car, outre ses fils légitimes, il en avait laissé plusieurs de diverses concubines. Mais le royaume, selon l’oracle de Delphes, ne devait appartenir qu’aux enfants de Jocaste. Tous demandèrent à la Sphinge, qui pour éprouver ceux de ses frères qui avaient le secret de Laïos, leur faisait à tous des questions insidieuses ; et ceux qui ne connaissaient pas l’oracle, elle les condamnait à mort, comme n’étant pas aptes à obtenir la succession. Œdipe instruit de l’oracle par un songe, se présenta à la Sphinge et fut proclamé successeur de Laïos.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre IX,
chapitre 26, § 2-4

Stentor

Ce héros argien n’est cité qu’une seule fois par Homère dans l’*Iliade*, à l’occasion d’une apparition d’Héra sur le champ de bataille, mais il est resté légendaire pour la puissance de sa voix. En effet, son nom propre, tiré du verbe grec *sténein*, qui signifie gémir bruyamment, est devenu un nom commun pour désigner un homme doté d’une voix forte et retentissante (un stentor). Par la suite, les commentaires sur l’*Iliade* ont fait de Stentor un Thrace qui aurait inventé la trompette et aurait connu une fin tragique : vaincu dans un concours de cris où il tentait de rivaliser avec Hermès, le héraut des dieux, il aurait été puni de mort pour son audace.

> 📖 Héra, la déesse aux bras blancs, s’arrêta et, prenant les traits du valeureux Stentor, qui, de sa voix de bronze, faisait autant de bruit que cinquante hommes réunis, s’écria :
>
> – Argiens, honte sur vous tous, qui êtes lâches bien que vous soyez beaux !
>
> Homère, *Iliade*, Chant V, vers 784-787

Styx

D’après la *Théogonie* d’Hésiode, Styx est l’aînée des filles d’Océan et de Téthys ; son nom signifie « Froid glacial » (d’où tout ce qui fait horreur) en grec.

Selon les légendes les plus répandues, Styx est l’un des fleuves des Enfers, celui qui sépare le monde des vivants du royaume des morts. Ses eaux passent pour rendre invulnérable, c’est pourquoi Thétis y a plongé son fils Achille, en le tenant par le talon. La déesse Iris y puise de l’eau dans une aiguière d’or : c’est en étendant la main sur cette eau que les dieux prêtent serment. Ainsi, pour tous, dieux et hommes, jurer « par le Styx » constitue le serment le plus sacré et le plus redoutable qui soit.

Décrite par Pausanias, la rivière Styx est un authentique cours d’eau situé au nord de l’Arcadie, dans le Péloponnèse.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »
Carte « Les Enfers d’après Virgile »

📖 Styx, fille d’Océan, s’unit à Pallas et enfanta dans son palais Zèle (*Zèlos*) et Victoire (*Nikè*) aux belles chevilles ; Pouvoir (*Kratos*) et Force (*Bia*) furent aussi ses illustres enfants. Ce n’est pas loin de Zeus que sont leurs palais et leurs trônes : toujours ils siègent à ses côtés,

partout ils marchent à la suite du dieu qui fait gronder la foudre. Ainsi s'accomplirent les prudents conseils de Styx, l'immortelle Océanide, le jour où, sur les sommets de l'Olympe, le maître de l'Olympe, dieu aux flamboyants éclairs, convoqua tous les immortels. Il leur dit que celui qui viendrait combattre avec lui contre les Titans ne perdrait rien de ses divins attributs ; tous conserveraient les honneurs dont ils jouissaient auparavant parmi les dieux, et si quelqu'un, sous le règne de Cronos, était resté sans honneur ni récompense, il recevrait l'un et l'autre comme le veut la justice. Alors, ce fut Styx l'impérissable qui vint la première sur l'Olympe, avec ses enfants, suivant le conseil que lui avait donné son père. Zeus l'honora, lui offrant un surcroît de dons : il décida en effet que jurer par son nom serait pour les dieux le plus grand des serments et que ses enfants viendraient habiter éternellement avec lui. Il remplit également envers tous toutes ses promesses, possédant lui-même une puissance sans bornes et un empire souverain.

Hésiode, *Théogonie*, vers 383-403

📖 *Hésiode décrit certains lieux et personnages des Enfers.*

C'est là que réside une divinité odieuse aux immortels, la redoutable Styx, fille aînée de l'Océan, qui reflue sur lui-même. A l'écart des dieux, elle habite un palais fameux, dominé par des rochers élevés ; de tous côtés des colonnes d'argent le soutiennent, se dressant vers le ciel. […] Si l'un des habitants de l'Olympe s'est rendu coupable d'un mensonge, Iris, envoyée par Zeus dans cette région lointaine pour consacrer le grand serment des dieux, va chercher dans une aiguière d'or la fameuse eau glacée provenant de Styx qui tombe d'un rocher escarpé et inaccessible. A grands flots, sous la terre aux larges routes, détaché du fleuve sacré, coule, à travers la nuit noire, un bras de l'Océan. C'est la dixième partie de ses eaux qui est réservée selon le sort ; tandis que les neuf autres parties s'enroulant en tourbillons argentés autour de la terre et du large dos de la mer tombent en flots salés, celle-ci jaillit, seule, du rocher, elle qui est une grande épreuve redoutée pour les dieux. En effet, celui des immortels, habitant la cime neigeuse de l'Olympe, qui a profané par un parjure la libation sacrée de son eau, gît privé de respiration pendant une année entière ; il n'approche plus de ses lèvres ni le nectar ni l'ambroisie, mais sans

souffle et sans voix, il reste étendu sur sa couche, plongé dans un pénible état de coma. Puis, quand ce mal prend fin, après une longue année, il passe d'épreuve en épreuve, toujours plus pénible l'une que l'autre. Il est pendant neuf ans séparé des dieux immortels, exclu neuf années entières de leurs assemblées et de leurs festins ; à la dixième année seulement, il retrouve la compagnie des immortels, qui habitent les demeures de l'Olympe. Tel est le serment que les dieux ont établi par cette impérissable et antique eau de Styx, qui coule à travers une contrée très aride.

Hésiode, *Théogonie*, vers 775-779 et 783-806

📖 *Vénus impose une épreuve à Psyché.*

En fronçant le sourcil, Vénus dit à Psyché :

– Vois-tu ce rocher qui se dresse au sommet de cette montagne escarpée ? Là jaillit une source dont les eaux noirâtres, recueillies d'abord dans le creux d'un vallon voisin, se déversent ensuite dans les marais du Styx et alimentent les courants rauques du Cocyte. Tu iras au jet même de la source puiser de son onde glaciale et tu me la rapporteras sans tarder dans cette petite bouteille.

A ces mots, elle lui remet un flacon de cristal poli, en accompagnant l'injonction des plus terribles menaces. Psyché hâte le pas pour gagner le sommet du mont, croyant bien cette fois y trouver le terme de sa misérable existence. Arrivée au sommet, elle voit toute l'étendue et la mortelle difficulté de sa tâche, ainsi que les périls qu'il lui faut surmonter. En effet, le rocher s'élevait à une hauteur effroyable et c'était à travers ses flancs abrupts, d'un escarpement inaccessible, que l'onde terrifiante trouvait passage. Elle s'échappait par une foule de crevasses, d'où elle glissait perpendiculairement, et s'encaissait ensuite dans une rigole étroite et profonde, qui la conduisait inaperçue jusqu'au fond du vallon. Du creux des rocs qui enfermaient ses deux rives, on voyait s'allonger de droite et de gauche d'affreuses têtes de dragons aux paupières immobiles, aux yeux constamment ouverts : ce sont des gardiens terribles qui ne s'endorment jamais ni ne se laissent vaincre. En plus, les eaux elles-mêmes pouvaient parler pour se défendre : « Arrière ! Que fais-tu ? Où vas-tu? Prends garde ! Fuis ! Tu mourras ! » Tels étaient les avertissements qu'elles ne cessaient de faire

entendre. Psyché resta pétrifiée en voyant l'impossibilité de sa tâche. Présente de corps, elle reste absente par les sens. Accablée par la conscience du danger, elle n'a même pas la triste ressource des larmes ; pourtant, une providence tutélaire veillait sur cette âme innocente. Le royal oiseau de Jupiter, l'aigle aux serres de rapace, parut tout à coup, déployant ses grandes ailes. […] Il voltige autour de Psyché et lui dit :

– Eh quoi ! pauvre innocente, crois-tu que tes mains inexpérimentées puissent dérober une seule goutte de l'eau de cette source ? Espères-tu seulement approcher ses bords sacrés et terribles ? Ne sais-tu pas que les dieux, que Jupiter lui-même, ne les nomment qu'en tremblant ? qu'ils jurent par la majesté du Styx, comme vous autres mortels vous jurez par la puissance des dieux ? Mais confie-moi ce flacon.

A ces mots, l'aigle s'empare de la bouteille et ne tarde pas à la rapporter pleine : majestueusement soutenu par le balancement de ses ailes puissantes, il passe et repasse entre ces deux rangs de gueules béantes, qui ne peuvent que montrer leurs dents terribles et darder sans effet leur triple langue.

Apulée, *Métamorphoses*, Livre VI, 13, 2-15, 5

📖 Si vous allez de Phénée vers le couchant, vous trouverez sur la gauche un chemin qui va à la ville de Cleitor, et sur la droite un autre qui conduit à Nonacris et à l'eau de Styx. Nonacris était autrefois une petite ville d'Arcadie qui avait pris son nom de la femme de Lycaon ; aujourd'hui on n'en voit que les ruines, encore sont-elles pour la plupart ensevelies sous terre. Près de ces ruines il y a une partie de la montagne qui s'élève si prodigieusement, que je n'ai rien vu de si haut, et du sommet, sans cesse, tombe goutte à goutte une eau que les Grecs nomment « l'eau de Styx ». Hésiode dans sa *Théogonie* fait de Styx la fille d'Océan et la femme de Pallas. On prétend que Linos dit quelque chose de semblable dans ses poésies ; mais à les lire de près, ces histoires me sont apparues complètement mensongères. […] Quoi qu'il en soit, l'eau qui dégoutte de ce rocher près de Nonacris est mortelle aux hommes et à tout animal. Souvent des chèvres sont mortes pour en avoir bu. Par la suite, on a appris à connaître tout ce que cette eau peut posséder encore comme propriétés merveilleuses. Le verre, le cristal, la

porcelaine, les objets que les hommes font en pierre et la vaisselle en céramique, tout cela est brisé par l'eau de Styx ; les objets de corne et d'os, le fer et le bronze, ainsi que le plomb, l'étain, l'argent et l'électrum sont décomposés par cette eau. L'or souffre de la même manière que tous les autres métaux, et pourtant l'or est exempt de la rouille […]. Mais cette même eau de Styx n'agit pas sur la corne du pied des chevaux. Un vase fabriqué dans cette matière est le seul où l'on peut en conserver car il n'est pas détruit par elle. J'ignore si Alexandre, fils de Philippe de Macédoine, a été empoisonné avec cette eau : je sais seulement qu'on l'a dit.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre VIII,
chapitres 17, 6 et 18, 1-6

T

Tagès

Selon la tradition légendaire des Etrusques, Tagès est le personnage fabuleux qui a apporté aux hommes les règles d'un art de la divination sophistiquée, l'haruspicine. Celle-ci consiste à observer minutieusement les entrailles (*haru* en étrusque), et tout particulièrement le foie, des animaux abattus lors des sacrifices pour en tirer des prédictions.

On a retrouvé un modèle de foie en bronze sur lequel les apprentis haruspices devaient s'entraîner à lire une sorte de carte du ciel ; l'organe est divisé en cases portant le nom d'une (ou plusieurs) divinité(s) : si l'haruspice décelait la moindre anomalie dans l'une de ces cases, il en tirait la conclusion que le (les) dieu(x) correspondant(s) adressaient un signe dont les livres sacrés, fondés sur la parole de Tagès, expliquaient le sens.

📖 On raconte qu’un jour, dans un champ du royaume de Tarquinia, alors qu’un paysan labourait la terre et que le soc de sa charrue s’était enfoncé trop profondément dans le sol, un certain Tagès en surgit tout à coup et se mit à parler au laboureur. Or, à ce qu’on dit dans les livres des Etrusques, ce Tagès avait l’air d’un enfant, mais aussi la sagesse d’un vieillard. En le voyant, le laboureur qui conduisait ses bœufs fut frappé de stupeur. Il poussa un grand cri d’étonnement ; on accourut de toutes parts : en peu de temps toute l’Etrurie était là, rassemblée. Alors cet illustre sage fit un long discours à ses nombreux auditeurs, qui recueillirent toutes ses paroles et s’empressèrent de les consigner par écrit. Ce discours, dit-on, contenait tout l’enseignement des haruspices ; on y a depuis ajouté des règles nouvelles à apprendre en se référant toujours aux mêmes principes d’origine. Voilà les traditions que nous tenons des Etrusques, voilà les livres qu’ils conservent et la source de leur science.

Cicéron, *De la divination*, Livre II, chapitre 23

📖 Quelle fut la surprise de ce laboureur tyrrhénien, lorsqu’il aperçut, dans son champ, une motte de terre se mouvoir d’elle-même, sans que le soc de la charrue l’ait déplacée, quand il la vit se dépouiller de sa forme, prendre celle d’un homme, et commencer à vivre en ouvrant la bouche pour prédire l’avenir ! Les indigènes l’appelèrent Tagès. Le premier, il enseigna aux Etrusques l’art de connaître les événements futurs.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XV, vers 553-559

Talos

Talos est un géant de bronze, une sorte de robot monstrueux construit par Héphaïstos ou par Dédale, selon les légendes. Il est chargé par le roi Minos de surveiller l'île de Crète, dont il fait le tour trois fois par jour. Alors qu'il empêche les ARGONAUTES d'aborder, il est abattu par Médée.

Cette légende peut être mise en relation avec la technique de moulage du bronze par la méthode de la cire perdue, dont l'origine était considérée comme un secret fabuleux dans l'Antiquité : le forgeron exécute d'abord une statue en cire d'abeille qu'il recouvre d'une couche de plâtre, puis il met le tout dans un four. Lorsque le plâtre est cuit, il pratique un trou entre le talon et la cheville afin que la cire puisse s'écouler : il reste ainsi un moule dans lequel on introduit le bronze fondu. Une fois le moule rempli et le métal refroidi, on casse le plâtre pour obtenir la statue en bronze.

➲ Carte « Le voyage des Argonautes »

📖 Les Argonautes se préparaient à gagner la Crète, qui surpasse par sa grandeur toutes les autres îles, lorsqu'un géant redoutable, lançant des blocs de pierre énormes du haut d'une falaise, les empêcha d'y aborder : c'était l'invincible Talos, l'un de ces hommes que l'âge d'airain vit naître du sein des arbres les plus durs et qui, seul de cette race féroce, vécut dans l'âge suivant parmi les demi-dieux. Zeus l'avait donné à Europe pour veiller à la garde de l'île, et chaque jour il en faisait trois fois le tour. Son corps, fabriqué en bronze, le plus dur qui soit, était invulnérable, à l'exception d'une veine cachée près du talon à laquelle était attachée sa vie.

Effrayés, les Argonautes abandonnent promptement le rivage et ils se préparaient à fuir loin de l'île de Crète, malgré la soif qui les pressait et la fatigue dont ils étaient accablés, quand Médée leur dit :

– Ecoutez, quel que soit ce fier ennemi, quand bien même tout son corps serait de bronze, je prétends, pourvu qu'il ne soit pas immortel, le dompter seule aujourd'hui, à condition que vous teniez quelque temps le vaisseau immobile, hors de la portée de ses coups.

On s'arrête donc et chacun attend la suite avec impatience. Alors Médée, le visage voilé par un pan de son péplos de couleur pourpre, est conduite à travers les bancs de rame par Jason qui lui tenait la main : elle monte au sommet de la proue et invoque par ses chants les Kères qui dévorent le cœur, ces chiens agiles de l'Hadès, qui tournent sans cesse dans les airs, toujours prêts à se jeter sur les mortels. Elle se met ensuite à genoux et les conjure trois fois par de nouveaux charmes et trois fois par de simples prières. Dès qu'elle est remplie de leur esprit maléfique, elle fascine Talos par ses regards pleins de haine : complètement hors d'elle-même, elle souffle sur lui sa rage et lui envoie d'horribles fantômes. O Père Zeus, quelle est donc ma surprise ! Les maladies et les armes de fer ne sont donc pas les seules causes de notre mort : un ennemi peut aussi nous la donner de loin par ses maléfices ! Ainsi Talos, malgré le bronze dont son corps était forgé, succombe sous le pouvoir de Médée. Tandis qu'il fait rouler des pierres pour empêcher qu'on ne puisse aborder, son talon heurte l'arête d'un rocher. Aussitôt une liqueur semblable à du plomb fondu coule de la veine fatale. Avec elle, ses forces l'abandonnent et bientôt il ne peut plus soutenir ses membres. De même qu'un pin élevé, que des bûcherons ont laissé à moitié abattu sur une montagne, agité durant la nuit par les vents, se

brise entièrement et se renverse, de même le géant, après avoir chancelé quelque temps, tombe enfin sans force avec un bruit effroyable.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant IV,
vers 1636-1688

Tantale

Tantale est l’un des nombreux fils illégitimes de Zeus ; il a pour mère Plouto (de *ploutos*, « riche »), une nymphe ou une princesse d’Asie Mineure. Il est le premier roi de Lydie ou de Phrygie, régions aux abondantes ressources agricoles et minières. Marié avec Dioné, une fille d’Atlas, il engendre Pélops, l’ancêtre des Atrides et Niobé, la mère orgueilleuse, dont Apollon et Artémis (Diane) transperceront les enfants de leurs flèches.

Très riche et apprécié des dieux, il est invité à l’Olympe et reçoit les immortels chez lui. Mais un jour, voulant tester leur omniscience, ou leur montrer jusqu’où va sa dévotion, ou simplement les impressionner par un mets hors du commun, il égorge son fils Pélops, le fait cuire et le sert en ragoût à ses divins hôtes. Seule Déméter, préoccupée par la disparition de sa fille, goûte le plat. Les autres dieux s’en détournent avec horreur. Hermès ou Clotho, une des Moires, rassemble les chairs de l’enfant dans un chaudron et le ressuscite. Déméter lui greffe une prothèse en ivoire pour remplacer l’épaule qu’elle a malencontreusement avalée. Tantale sera châtié pour cet acte contre-nature. Mais à la génération suivante,

Atrée, le fils de Pélops récidive en servant à son frère Thyeste ses deux fils.

Une autre légende rapporte qu'il a accepté en dépôt un chien en or, volé dans un temple. Peut-être l'a-t-il volé lui-même. Au prêtre qui vient le lui réclamer, il jure qu'il ne l'a jamais eu en sa possession : s'il avait commis ce crime, les dieux omniscients ne l'auraient-ils pas déjà puni ?

D'après Pindare, Pélops n'a pas été tué par son père, mais c'est Poséidon, amoureux de lui, qui l'a enlevé. Comme Ganymède auprès de Zeus, il devient l'échanson du roi des eaux. Tantale aurait profité de la situation pour demander à son fils de l'ambroisie et du nectar pour en offrir à ses amis mortels. Le fils trafiquant est renvoyé de l'Olympe et le père receleur sévèrement puni : un rocher suspendu au-dessus de lui menace de l'écraser.

Mais Homère rapporte un autre châtiment, bien plus cruel : le fameux « supplice de Tantale ». Envoyé dans le Tartare à sa mort, Tantale est debout dans l'eau, au milieu d'un verger plein de fruits plus appétissants les uns que les autres. Mais dès qu'il se penche pour boire, les eaux se retirent et dès qu'il veut saisir un fruit, celui-ci s'éloigne hors de sa portée.

L’histoire de Tantale a souvent servi de mise en garde aux puissants : trop de richesse tue le bonheur ; à vouloir toujours plus, on ne profite plus de ce qu’on a. D’une manière plus générale, le mythe condamne l’*hybris*, la « démesure » de Tantale, qui se prend pour un dieu immortel et, peut-être pire, se vante en public des faveurs privées dont il est l’objet.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 En déchirant ses vêtements, Pélops découvrit son épaule d’ivoire. Lorsqu’il vint au monde, cette épaule gauche était de chair comme la droite. Mais son père l’avait autrefois égorgé pour le servir aux dieux. On rapporte que les immortels rassemblèrent ses membres pour les recoller, et qu’ils ne purent retrouver le morceau qui se trouve entre la gorge et le bras ; ils remplirent le trou avec une pièce d’ivoire, et ranimèrent ainsi Pélops dans son intégralité.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre VI, vers 404-410

📖 Fils de Tantale, je vais donc faire de ton histoire un récit contraire à celui de nos aïeux. Je dirai qu’à ce festin splendide, que ton père, hôte des immortels, leur rendit dans sa chère Sipyle, Poséidon, brûlant de désir, t’enleva sur un char d’or, au palais de l’Olympe, pour te donner auprès de lui les mêmes fonctions que plus tard Ganymède remplirait auprès du puissant Zeus. Tu avais disparu, et tes fidèles serviteurs te cherchèrent en vain pour te rendre à ta mère. Alors des voisins, jaloux de ta gloire, répandirent le bruit que tes membres, coupés en morceaux et jetés dans une marmite frémissant sur la flamme, avaient été dévorés par les célestes convives.

Comment ! les dieux seraient des goinfres ! Je me refuse à proférer de telles sornettes ! La calomnie reste rarement impunie. S’il y a un mortel que les habitants de l’Olympe honorèrent de leur faveur, c’est bien Tantale. Mais il ne put supporter tant de bonheur. Son arrogance

attire sur lui un châtiment accablant. Le père des dieux suspend sur sa tête un énorme rocher. Sans cesse il s'efforce d'en détourner le poids menaçant. Il a perdu pour toujours sa tranquillité d'esprit.

Telle est la vie éternellement misérable, infiniment pénible, qu'il endure aux côtés des trois autres suppliciés du Tartare, parce qu'il osa dérober aux dieux et offrir à ses compagnons de table le nectar et l'ambroisie qui l'avaient rendu immortel. Insensé ! Un humain peut-il espérer cacher ses agissements à un dieu ? Les immortels renvoyèrent à son tour son fils au sein de la race éphémère des hommes.

Pindare, *Olympiques*, ode 1, vers 37-67

📖 J'ai vu aussi Tantale qui, debout dans un lac, subissait un cruel supplice ; il avait de l'eau jusqu'au menton, et pourtant sa bouche ne pouvait jamais la boire. Chaque fois que le vieillard, tourmenté par la soif, se penchait en avant pour se désaltérer, l'eau s'évanouissait, absorbée par le sol : le malheureux ne voyait plus à ses pieds que de la terre noire, desséchée par un dieu. Au bord du lac, des arbres au feuillage touffu laissaient pendre leurs fruits au-dessus de sa tête : poiriers, grenadiers, pommiers aux fruits luisants, figuiers délicieux, oliviers couverts d'olives. Mais, dès que le vieillard tendait le bras pour les saisir, le vent les emportait dans l'épais et sombre brouillard.

Homère, *Odyssée*, Chant *X*I, vers 582-592

Tartare

Dans les mythes les plus anciens, le Tartare est une entité primordiale, présente dès l'origine, avec le Chaos, l'Erèbe et la Nuit. Il n'intervient guère dans la création et n'a de descendance que lorsque Gaïa, la Terre, s'accouple avec lui pour venger ses fils, les Titans et les Géants, terrassés par les Olympiens. Ils engendrent alors le redoutable serpent Typhon, qui deviendra le plus rude ennemi de Zeus. Certaines traditions leur attribuent également le dragon femelle Echidna, qui, unie à Typhon, produira une série de monstres infernaux.

Le Tartare est aussi un gouffre profond, aussi éloigné de la surface terrestre que le ciel en sens inverse. Toutes les créatures jugées monstrueuses ou indésirables par les dieux régnants y sont reléguées. Ainsi, Ouranos, puis Cronos y précipitent les Cyclopes et les Hécatonchires. Quand Zeus aura vaincu les Titans, il fera de même. La Nuit habite à l'ouest du Tartare, avec ses enfants maléfiques. Hadès y a également son palais.

A partir du règne des Olympiens, le Tartare est la prison où sont punis et torturés tous ceux qui s'attaquent au pouvoir divin ou commettent des

crimes contre-nature, comme Sisyphe ou Tantale. Il devient une région de l’Enfer, réservée aux âmes damnées, par opposition aux Champs Elysées, où demeurent les héros bienheureux.

Virgile imagine le Tartare entouré d’une triple enceinte – elle-même encerclée par le Phlégéthon, « le fleuve de feu » –, que surveille la Furie Tisiphone, postée au pied d’une immense tour de fer.

➲ Généalogies « Les générations du Chaos »,
« Les enfants de Gaia (2) »
Carte « Les Enfers d’après Virgile »

📖 *Zeus et les Hécatonchires ont vaincu les Titans.*

Chargés de lourdes chaînes, ils les envoyèrent au fond des abîmes de la terre, aussi loin de sa surface que la terre l’est du ciel ; car la distance de la terre au ciel est égale à celle qui sépare le Tartare de la terre. Tombant du ciel, une enclume d’airain roulerait pendant neuf jours et neuf nuits, et ne toucherait la terre que le dixième jour ; tombant de la terre, elle descendrait neuf autres jours, neuf autres nuits, et n’entrerait dans le Tartare que le dixième jour. Autour de l’abominable abîme s’étend un mur d’airain, la nuit répand trois fois ses ombres épaisses autour de sa gorge ; au-dessus naissent les racines de la terre et de la mer. C’est là que les Titans sont ensevelis par la volonté de Zeus, le rassembleur de nuages, dans d’épaisses ténèbres, d’infectes vapeurs, aux dernières frontières du monde. Ils ne peuvent sortir de leur prison : des portes d’airain qu’y plaça Poséidon en ferment l’entrée, d’impénétrables remparts l’entourent et là habitent Gygès, Cottos et Briarée, gardes fidèles du redoutable Zeus. Là commencent la terre obscure, le noir Tartare, la mer stérile, le ciel étoilé ; là se touchent les sources et les limites : région affreuse, désolée, que détestent les dieux, gouffre immense et profond. Entré dans son enceinte, on ne pourrait, en

une année entière, en atteindre le fond ; on serait emporté çà et là, par une tempête que remplacerait une tempête plus affreuse encore. Au sein de ces étranges lieux, redoutés même des immortels, s'élève le sinistre palais de la Nuit, toujours enveloppé de sombres nuages. Debout à l'entrée, Atlas, le fils de Japet soutient de sa tête et de ses mains, sans jamais se fatiguer, la voûte immense du ciel.

Hésiode, *Théogonie*, vers 717-747

📖 Plus bas le Tartare lui-même s'ouvre, gigantesque : il s'étend sous le royaume infernal, deux fois plus profond et plus large que la distance où nous voyons se dresser le sommet du mont Olympe. Là, la très ancienne race des Titans, renversés par la foudre, roulent sans fin tout au fond du gouffre. […] Ici on trouve ceux qui, leur vie durant, ont haï leurs frères, maltraité un père ou trompé la bonne foi d'un client, ou encore la foule innombrable des avares qui ont amassé un trésor et l'ont gardé pour eux seuls, sans en réserver une part à leurs proches. Et ceux qui furent punis de mort pour cause d'adultère, ceux qui participèrent à des guerres civiles impies, sans crainte de manquer à la fidélité jurée à leurs maîtres : tous prisonniers, ils attendent leur punition. Ne cherche pas à connaître leur châtiment, ni le type de crime ou le coup du sort qui les perdit. Certains roulent une énorme pierre ; d'autres, enchaînés, pendent écartelés sur les rayons d'une roue ; l'infortuné Thésée est assis, et il le restera éternellement ; Phlégyas, le plus malheureux, avertit tout le monde, prenant à haute voix les ombres à témoin : « Apprenez par mon exemple à être justes et à ne pas mépriser les dieux ! » L'un pour de l'or a vendu sa patrie et lui a imposé un maître puissant : il a fait ou défait des lois pour de l'argent ; un autre a envahi la couche de sa fille pour des noces interdites. Tous ont osé des forfaits monstrueux et ont joui de leur audace. Non, quand bien même j'aurais cent langues et cent bouches, avec une voix au timbre de fer, je ne pourrais décrire toutes les formes de supplices ni même en énumérer tous les noms.

Virgile, *Enéide*, Livre VI, vers 577-627

Télémaque

Télémaque, le fils d’Ulysse et de Pénélope, est le héros des quatre premiers chants de l’*Odyssée* d’Homère. Il a l’intelligence de son père et l’obstination de sa mère. Eduqué par le sage Mentor, c’est un garçon raisonnable et respectueux, assez effacé jusqu’au jour où la déesse Athéna lui ouvre les yeux.

Se rendant compte que son patrimoine est dilapidé en jeux et en festins, Télémaque réunit l’assemblée d’Ithaque et exige que les prétendants à la succession de son père repartent chez eux. Mais il n’a que seize ou dix-sept ans, on ne le prend pas au sérieux. Alors, avec l’aide d’Athéna, il se fait prêter un navire et s’embarque en secret pour Pylos, où il rencontre Nestor. De là, il rejoint Sparte. Ménélas lui apprend que son père est retenu au bout du monde par la nymphe Calypso.

Il revient à Ithaque à temps pour retrouver Ulysse et l’aider à reprendre le pouvoir. Il devient roi à la mort de son père. Dans la tradition qui fait de Télégonos, fils d’Ulysse et de Circé, le meurtrier de son père, la magicienne épouse Télémaque, qu’elle

rend immortel. Elle en fait de même pour Pénélope, qui épouse Télégonos.

➲ Carte « Le voyage d’Ulysse »

📖 Télémaque se retire seul au bord de la mer ; là, après avoir purifié ses mains dans l’eau écumeuse, il implore Athéna :

– Entends ma voix, ô déesse, toi qui es venue hier dans notre palais. Tu m’as ordonné de m’embarquer sur la mer sombre pour m’informer du retour de mon père, parti depuis tant d’années. Mais les Achéens y font obstacle, surtout les prétendants, qui sont d’une arrogance exécrable.

Voilà sa prière, et Athéna, qui a pris l’apparence et la voix de Mentor, s’approche de lui et lui adresse ces paroles ailées :

– Télémaque, tu ne seras à l’avenir ni un lâche, ni un inconscient, si tu as hérité les qualités exceptionnelles dont faisait preuve ton père dans toutes ses actions et tous ses discours, tu ne renonceras donc pas à ce voyage, et tu n’échoueras pas. Si tu n’étais pas le fils d’Ulysse et de Pénélope, je ne pense pas que tu pourrais mener à bien ton projet. En fait, peu d’enfants ressemblent à leur père, ils sont presque toujours pires, rarement meilleurs que leur père. Mais toi, tu ne seras à l’avenir ni un lâche, ni un inconscient, et l’intelligence d’Ulysse ne te fait certes pas complètement défaut, donc il y a bon espoir que tu mènes à bien ce que tu entreprends.

Homère, *Odyssée*, Chant II, vers 260-280

📖 *Ulysse, de retour à Ithaque, apparaît à Télémaque.*

Athéna touche Ulysse de sa baguette d’or. Elle enveloppe d’abord sa poitrine d’une tunique bien propre et ses épaules d’un manteau fraîchement lavé, puis elle augmente sa taille et lui redonne un air de jeunesse. Voici que le héros retrouve aussitôt un beau teint hâlé, ses joues se gonflent et perdent leurs rides, son menton se couvre d’un joli collier de barbe bien noir. Une fois ce changement opéré, la déesse s’en va, pendant qu’Ulysse revient vers la cabane. Son fils est alors frappé

de stupeur : saisi d'effroi, il détourne les yeux, car il a peur d'avoir affaire à un dieu. Il ose enfin prendre la parole pour dire ces mots ailés :

– Etranger, tu n'es plus du tout comme avant ! tu as bien changé avec tes nouveaux vêtements, et ta peau n'a plus le même teint ! Tu es sans doute un dieu, l'un des maîtres du vaste ciel ! Sois-nous favorable : je vais t'offrir des sacrifices qui vont te plaire, des cadeaux en or fin, bien travaillé. Je t'en prie, épargne-nous !

L'illustre Ulysse, modèle de patience dans les épreuves, lui répond alors :

– Je ne suis pas un dieu. Pourquoi donc me comparer à l'un des immortels ? Je suis ton père, celui pour qui tu gémis et te lamentes, accablé que tu es par la peine et la méchanceté des hommes !

Il embrasse son fils en pleurant : il laisse rouler sur ses joues et tomber sur le sol toutes les larmes qu'il avait jusque-là réussi à garder au fond de son cœur. Mais Télémaque n'arrivait pas encore à croire que cet homme était son père ; il prend de nouveau la parole et lui dit :

– Non, tu n'es pas Ulysse, mon père ! c'est un dieu qui me trompe pour augmenter encore mon chagrin et mes larmes ! Jamais un simple mortel ne pourrait faire de tels prodiges par sa seule volonté, à moins qu'un dieu lui-même n'intervienne pour le transformer et le rendre jeune ou vieux au gré de son caprice ! Tout à l'heure, tu n'étais qu'un vieillard recouvert de vêtements crasseux, et maintenant tu as l'air d'un dieu, d'un de ces maîtres du vaste ciel !

Ulysse, le très astucieux, lui répond alors :

– Télémaque, crois-moi, il ne faut pas que tu sois si étonné ! C'est bien ton père qui est devant toi et il ne viendra pas d'autre Ulysse ici ! Ulysse, c'est moi, oui, moi que tu vois, moi qui suis revenu sur la terre de mes pères, après vingt ans d'absence, après avoir tant souffert et tant erré de par le monde ! Tout ce qui vient de se passer, c'est l'œuvre de la déesse Athéna : c'est elle qui m'a donné cette apparence, car elle en a le pouvoir ! Elle a voulu faire de moi tantôt un mendiant, tantôt un homme jeune, bien habillé. C'est facile pour un dieu, un maître du vaste ciel, de donner à un mortel l'éclat de la beauté ou de le rendre laid et misérable…

A ces mots, Ulysse s'assied. Alors Télémaque jette ses bras autour de son noble père et se met à gémir en laissant couler ses larmes. Une terrible envie de pleurer les a saisis tous les deux.

Homère, *Odyssée*, Chant XVI, vers 172-215

Téthys

Fille d’Ouranos et de Gaia, Téthys est l’épouse d’Océan dont elle a une abondante progéniture : trois mille filles, les Océanides, nymphes gracieuses qui personnifient les rivières et les sources, et autant de fils, les fleuves, plus les Nuées. Mère universelle, Téthys élève également Héra, que Rhéa lui confie après que Cronos a rendu ses enfants.

Elle est représentée aux côtés d’Océan, comme une matrone respectable et bienveillante, parfois deux petites ailes décorent ses tempes.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

> 🕮 J’invoque l’épouse d’Océan, Téthys aux yeux pers, la Reine au manteau outremer par les vagues sans cesse ourlé, qui prodigue à la terre ses souffles bienfaisants, frappe de ses amples vagues rivages et rochers ou offre la tranquillité et la douceur de ses courants, Téthys, assise des navires, sauvage et hauturière, la mère d’Aphrodite et des sombres nuées, la mère aussi des nymphes des sources gorgées d’eau. O secourable, ô vénérable, écoute-moi, et pour tous ceux qui partent sur la mer fais souffler un vent favorable.
>
> *Hymnes orphiques*, « A Téthys » (texte complet)

Thanatos, la Mort

Fils de la Nuit, Thanatos est la personnification de la mort (*thanatos* en grec), dotée d'un jumeau, Hypnos, le Sommeil. Les deux frères sont représentés comme des « génies » (*daimones* en grec) ailés qui parcourent rapidement la terre et passent du monde des vivants au royaume des morts. Thanatos est armé d'une épée ou d'une serpe : il s'en sert pour couper sur sa victime une mèche de cheveux qui est ensuite consacrée aux dieux infernaux. Il porte parfois une torche tournée vers le bas, comme c'est l'usage dans les cortèges funèbres.

Il habite aux Enfers, où il est au service d'Hadès. Chez Homère, bien qu'inflexible, il ne se montre pas cruel envers les mortels, il les aide simplement à passer de vie à trépas dans les règles et selon les rites. Ce sont ses sœurs, les Kères, qui amènent la mort violente. Toujours avec son jumeau, il parcourt les champs de bataille et ramasse les corps des héros morts. Ainsi, ils transportent en Lycie le corps du vaillant Sarpédon, tombé sous les remparts de Troie, pour que les siens puissent lui rendre les honneurs funèbres.

Deux héros triomphent de lui, au moins temporairement : Héraclès par la force et Sisyphe, le fondateur mythique de Corinthe, par la ruse. Héraclès lutte contre Thanatos pour ramener Alceste, la femme de son hôte Admète, parmi les vivants. Il l'attire au bord du tombeau avec des offrandes et le serre dans ses bras comme dans un étau jusqu'à ce qu'il lâche sa proie. Alceste, rendue à son époux, vivra jusqu'à un âge avancé.

Quant à Sisyphe, au moment de mourir, il tend un piège à Thanatos qui est venu le chercher, et l'enchaîne. Du coup, plus personne ne meurt sur terre. Zeus s'en émeut, Hadès envoie Arès délivrer Thanatos, qui, enfin, peut emmener Sisyphe aux Enfers. Mais celui-ci prétexte ses funérailles bâclées, sa femme à châtier pour remonter à Corinthe et y rester. Thanatos, aidé par Hermès *Psychopompe*, « conducteur des âmes », est obligé de retourner le chercher, mais pour de bon, cette fois, et avec le terrible châtiment que l'on sait.

On peut ruser avec la mort, obtenir un sursis, mais Thanatos, l'émissaire du sombre Hadès, a toujours le dernier mot.

- Généalogie « Les générations du Chaos »

📖 Alors les braves Lyciens mêmes ne résistèrent plus ; ils s’enfuirent, après avoir vu leur chef blessé au cœur et couché parmi la foule des cadavres, car beaucoup de guerriers étaient tombés autour de lui dans cette sanglante bataille. Les Grecs aussitôt dépouillent Sarpédon de ses armes brillantes, et le fils de Ménoetios, Patrocle, ordonne à ses soldats de les porter dans les larges navires. Alors Zeus, dieu des sombres nuages, dit à Apollon :

– Va vite, ô Phoebos, mon bien-aimé, cours arracher Sarpédon du champ de bataille où on l’accable de traits ; enlève le sang noir dont il est souillé, et, loin de la guerre, plonge son corps dans le courant du fleuve : tu le parfumeras d’ambroisie et tu le revêtiras d’une tunique immortelle. Fais-le ensuite emporter par des messagers rapides, Sommeil et Mort, ces dieux jumeaux qui le poseront dans les campagnes fécondes de la vaste Lycie : là, ses frères et ses parents l’enseveliront dans une tombe surmontée d’une stèle : c’est l’hommage dû à tous les morts.

Homère, *Iliade*, Chant XVI, vers 660-675

📖 THANATOS. – Ah ! ah ! que fais-tu près de ce palais ? pourquoi rôdes-tu par ici, Apollon ? tu violes encore la loi, en volant et en usurpant les prérogatives des dieux infernaux. Ne te suffit-il pas d’avoir empêché la mort d’Admète, en trompant les Parques par tes artifices ? Et maintenant, la main armée de ton arc, tu veilles encore sur la fille de Pélias, qui a promis, en délivrant son époux, de mourir elle-même à sa place.

APOLLON. – Rassure-toi ; je ne demande rien que de juste et de raisonnable.

THANATOS. – Alors pourquoi cet arc, si tu ne veux que la justice ?

APOLLON. – J’ai l’habitude de toujours le porter.

THANATOS. – Et de prêter à cette maison un injuste secours.

APOLLON. – Je souffre en effet des malheurs d’un homme que j’aime.

THANATOS. – Et tu veux me dérober ce second mort ?

APOLLON. – Mais je ne t’ai pas enlevé l’autre de force !

THANATOS. – Pourquoi donc Admète est-il encore sur la terre, et non dans les enfers ?

APOLLON. – Il a donné en échange son épouse, que tu viens chercher à présent.

THANATOS. – Et je l’emmènerai au fond des enfers.

APOLLON. – Prends-la donc, et va-t’en ; car je ne sais si j’arriverais à te persuader…

THANATOS. – De quoi ? de faire mourir la créature qui m’est due ? C’est pour cela que je suis ici !

APOLLON. – Non ; mais de différer la mort de ceux qui doivent mourir.

THANATOS. – Je vois bien où tu veux en venir.

APOLLON. – Eh bien ! n’y a-t-il vraiment pas moyen qu’Alceste atteigne la vieillesse ?

THANATOS. – Non : moi aussi, je tiens à mes privilèges.

APOLLON. – De toute façon, tu ne pourras toujours prendre qu’une seule vie.

THANATOS. – Quand les morts sont jeunes, ma gloire en est plus grande.

APOLLON. – Si elle meurt vieille, son enterrement sera plus somptueux.

THANATOS. – Apollon, ta règle ne vaut que pour les riches.

APOLLON. – Que dis-tu ? tu parles comme un sage, maintenant ?

THANATOS. – Les riches pourraient acheter le privilège de mourir vieux.

APOLLON. – Tu ne veux donc pas m’accorder cette faveur ?

THANATOS. – Non, absolument pas ; tu connais mon caractère.

APOLLON. – Haï des mortels, et détesté des dieux.

THANATOS. – Tu n’obtiendras rien de ce que tu ne dois pas obtenir.

APOLLON. – Eh bien, tu céderas malgré ton intransigeance ! Un grand héros s’avance vers le palais de Phérès, Eurysthée l’a envoyé dans les contrées glacées de la Thrace ramener les chevaux de Diomède ; bientôt il recevra l’hospitalité dans le palais d’Admète, et il t’enlèvera son épouse de force. Tu n’auras aucune reconnaissance à attendre de moi : tu feras exactement ce que je veux, en gardant toute ma haine.

THANATOS. – Parle toujours, tu ne gagneras rien : cette femme descendra au séjour de Hadès. Je vais de ce pas la consacrer avec mon

glaive ; car ceux dont ce glaive a purifié les cheveux sont voués aux dieux infernaux.

Euripide, *Alceste*, vers 28-76

📖 Un jour un vieillard ayant coupé du bois, le chargea sur son dos. Il avait un long trajet à faire. Fatigué par la marche, il déposa son fardeau et il appela la Mort. La Mort parut et lui demanda pourquoi il l'appelait. Le vieillard répondit :

– C'est pour que tu me portes mon fardeau…

Cette fable montre que tous les hommes sont attachés à la vie, même s'ils ont une existence misérable.

Esope, *Fables*, « Le Vieillard et la Mort »

Thémis

Fille d’Ouranos, le Ciel, et de Gaia, la Terre, Thémis fait partie de la génération des Titans. Déesse de l’ordre et de la Justice, elle personnifie la Loi divine et morale dont elle porte le nom (*thémis*, « ce qui est établi en tant que règle » en grec).

Thémis est la deuxième épouse de Zeus, après Métis ; elle lui donne plusieurs enfants : les Heures, les Moires, la Vierge Astrée qui incarne la Justice et, selon certaines traditions, les Hespérides. Son union avec le maître des dieux lui permet de siéger avec les Olympiens, un privilège rare pour une divinité « primitive ». Conseillère avisée, elle aurait poussé son époux à se vêtir de la peau de la chèvre Amalthée, l’EGIDE, pour s’en faire une cuirasse contre les Géants.

Thémis passe pour avoir inventé les oracles, les rites et les lois. Elle règne sur le sanctuaire pythique à Delphes avant Apollon, à qui elle enseigne l’art de la divination. C’est elle qui conseille DEUCALION et Pyrrha rescapés du déluge ; elle qui avertit ATLAS qu’un fils de Zeus lui dérobera les pommes d’or des Hespérides ; elle encore qui annonce le destin du fils

de THÉTIS, Achille, appelé à devenir plus puissant que son père.

Selon la tradition représentée par Eschyle, Thémis est aussi la mère de PROMÉTHÉE, qu'elle a conçu de son frère le Titan Japet.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 *Zeus s'est fâché contre Héra qui a voulu détourner son attention pendant qu'il observait le combat entre Grecs et Troyens du haut du mont Ida.*

La vénérable Héra arriva sur l'Olympe escarpé et se rendit auprès des dieux immortels, qui étaient assemblés dans le palais de Zeus. En l'apercevant, tous se levèrent et la saluèrent en lui tendant leur coupe. Héra se détourna des autres dieux, mais elle accepta la coupe de Thémis aux belles joues, car, la première, elle était en courant venue à sa rencontre. Prenant alors la parole, celle-ci dit ces mots ailés :

– Héra, que viens-tu faire ? Tu me parais bien troublée. Il t'a sans doute effrayée, le fils de Cronos, qui est ton époux.

Héra, la déesse aux bras blancs, lui répondit alors :

– Ne m'interroge pas, déesse Thémis, à ce propos. Tu sais aussi toi-même combien son âme est orgueilleuse et dure. Mais donne aux dieux qui sont en ce palais le signal du banquet également partagé : tu apprendras en même temps que tous les Immortels quels funestes méfaits nous prépare Zeus.

Homère, *Iliade*, Chant XV, vers 83-97

📖 *Alors que les Grecs préparent la ruse du cheval de Troie, les dieux se disputent violemment entre eux, désobéissant aux ordres de Zeus.*

Zeus arrive sur le vaste sommet de l'Olympe et frappe le ciel immense de coups répétés : ici, là, les tonnerres mêlés d'éclairs retentissent, la foudre frappe sans cesse la terre et l'air immense

s’embrase. La terreur saisit les âmes des dieux et tous leurs membres tremblent, bien qu’ils soient immortels. Craignant pour eux, l’illustre Thémis, la Loi divine, s’élance à travers les nuages et parvient rapidement jusqu’à eux, car seule elle était demeurée loin de ce combat funeste. Alors, pour arrêter la lutte, elle dit ces mots :

– Cessez ce combat terrible ! Il ne convient pas, contre la volonté de Zeus, que les dieux immortels combattent pour les misérables humains. Bientôt vous serez anéantis, car, du haut du ciel, précipitant sur vous toutes les montagnes, il vous accablera du même coup : il n’épargnera ni ses fils, ni ses filles, mais tous il vous plongera dans la terre immense. Vous ne pourrez plus voir la lumière et une triste obscurité vous couvrira pour toujours.

A ces mots, les dieux obéissent, craignant la vengeance de Zeus : ils cessent le combat, oublient leur terrible colère et renouent leur ancienne amitié.

Quintus de Smyrne, *La fin de l’*Iliade, Chant XII,
vers 196-216

📖 LE CHŒUR. – A Thémis, fille de la Terre, Apollon avait enlevé les oracles divins. La ténébreuse Terre enfanta les songes nocturnes, qui révélaient aux hommes, dans l’obscurité du sommeil, les choses passées, présentes et futures. Alors, pour venger sa fille, Gê irritée priva Phoebos des honneurs de la divination. Mais, d’un bond, le dieu fut dans l’Olympe, son bras noué au trône de Zeus, le priant d’écarter de la maison pythique la rancune de la déesse souterraine.

Et Zeus rit quand son fils vint droit à lui, désirant posséder un culte opulent, et il y consentit en secouant sa chevelure. Alors il mit fin aux songes nocturnes, il affranchit les hommes des sombres visions : il rendit à Loxias ses privilèges et aux hommes la foi en ses oracles, en ce sanctuaire illustre où de la terre entière viennent les pèlerins.

Euripide, *Iphigénie en Tauride*, vers 1264-1283

📖 En célébrant une illustre famille, trois fois victorieuse aux jeux Olympiques, bienveillante pour ses concitoyens et généreuse envers ses hôtes, je redirai la gloire de l’heureuse Corinthe, vestibule de Poséidon sur l’isthme et féconde en jeunes héros. C’est dans ses murs qu’habite Eunomia, l’Ordre, avec ses sœurs, Dikè, la Justice, ferme appui des cités, et Eirénè, la Paix, sa fidèle compagne. Ces trois divines filles dorées nées de Thémis aux conseils salutaires dispensent aux mortels la richesse et le bonheur ; elles écartent loin d’eux Hybris, la Démesure, mère audacieuse de l’insolence.

Pindare, *Olympiques*, ode 13, 1-13

Thésée

Fils d'Æthra, elle-même petite-fille de Pélops, et du roi d'Athènes Egée ou du dieu Poséidon, Thésée est le fondateur mythique de la démocratie athénienne. Son parcours héroïque exemplaire est, à maints égards, parallèle à celui du plus célèbre héros grec, Héraclès.

Naissance et enfance d'un héros

Comme la plupart des héros mythologiques, Thésée est né dans des circonstances extraordinaires. Æthra aurait été violée par Poséidon, mais la nuit même, après un repas bien arrosé, son père Pitthée, roi de Trézène, pousse dans son lit l'Athénien EGÉE, qui passait par là après avoir consulté la Pythie sur son éventuelle stérilité. Appelé par des affaires urgentes, Egée repart en laissant à Æthra quelques indices de reconnaissance pour le cas où elle donnerait naissance à un fils : son épée et ses sandales sont cachées dans une cavité sous un énorme rocher.

Thésée est donc élevé par sa mère et son grand-père à Trézène. Il manifeste très tôt une force et un courage hors du commun. Ainsi, il est encore enfant

lorsque Héraclès, en visite familiale (leurs mères sont cousines), laisse glisser à terre la peau du lion de Némée qui lui sert de manteau. Aussitôt, familiers et domestiques, tout le monde s’enfuit, sauf le petit Thésée, qui dégaine son épée et marche résolument sur la bête.

Reconnaissance et premiers exploits

Plus tard, sa mère lui révèle le secret de sa naissance. Il soulève sans peine le rocher et récupère les preuves de son identité. Il doit maintenant se rendre à Athènes pour se faire reconnaître de son père. Impatient de prouver sa valeur, il choisit de faire route par l’isthme de Corinthe, plutôt que par la mer, bien plus sûre à cette époque que la terre.

Sur son trajet, il extermine une série de bandits tous plus redoutables les uns que les autres. Comme Héraclès avant lui, il renforce la sécurité des régions où doivent circuler les Grecs en ajoutant à ses exploits une touche moralisatrice : chaque fois, comme s’il appliquait la loi du Talion, il choisit le mode d’exécution qui correspond aux forfaits du brigand. Ainsi, tout près d’Athènes, PROCUSTE, un fils de Poséidon, attachait ses hôtes sur un lit trop grand pour les petits et trop petit pour les grands, puis

il les y ajustait en leur coupant les pieds ou en allongeant leurs membres à coups de marteau ; il subira le même sort.

Après s’être purifié de ces meurtres selon l’usage antique, Thésée peut enfin se présenter au palais d’Egée, précédé de sa glorieuse réputation. La magicienne Médée, nouvelle épouse de son père, à qui elle a promis un héritier, se méfie du jeune homme. Elle obtient l’autorisation de verser du poison dans sa coupe au cours d’un banquet en son honneur. Mais il parvient à se faire reconnaître de son père : en voyant son épée, Egée renverse la coupe fatale avant qu’il ne la porte à ses lèvres. Cependant, son oncle Pallas et ses cinquante fils voient eux aussi d’un mauvais œil un fils présumé qui compromet leurs chances d’accéder au trône. Thésée doit affronter ses cousins, les Pallantides. Il les extermine tous. Un tribunal athénien l’absout de ce nouveau crime et Egée l’associe au gouvernement de la ville, qui s’agrandit de quelques conquêtes.

L’épreuve qualifiante

Thésée réussit ensuite à dompter le taureau de Marathon, qui, peut-être, n’est autre que le fameux taureau de Crète, le père du MINOTAURE, ramené

dans le Péloponnèse par Héraclès, et qui s’en est échappé. Il le ramène vivant à Athènes et le sacrifie à Apollon.

Cependant, Athènes paie toujours les conséquences de sa défaite contre Minos, quelques années auparavant : sept jeunes gens et sept jeunes filles sont livrés au Minotaure tous les ans ou tous les neuf ans, selon les versions. Quand arrive le moment du troisième tribut, Thésée se porte volontaire pour partir en Crète. Enfermé avec ses compagnons dans le LABYRINTHE, il affronte le monstre et le tue. Mais sa plus grande prouesse est de ressortir du palais. ARIANE, la fille de Minos, est tombée amoureuse de lui et a obtenu de Dédale, l’architecte du Labyrinthe, une pelote de fil qui, une fois déroulée, l’a ramené vers la sortie : il suffisait de « suivre le fil d’Ariane ».

Le héros vainqueur promet d’épouser la princesse, elle fuit avec lui la colère de son père. Mais il la laisse endormie sur le rivage, en quittant l’île de Naxos. Les versions de la légende divergent : pour certains, amant volage, il l’abandonne délibérément ; selon d’autres, c’est elle qui lui demande de la laisser pour éviter une nouvelle guerre entre Athènes et la Crète ; pour d’autres encore, Dionysos, qui a des

vues sur la belle, déchaîne une tempête qui oblige Thésée à s'éloigner des côtes…

Qu'il soit préoccupé par la perte d'Ariane ou trop heureux de revoir les côtes de l'Attique, Thésée commet une erreur fatale à son arrivée. En effet, parti avec une voile sombre, il est convenu qu'il hissera une voile blanche en cas de victoire pour rassurer son père. Il oublie de changer de voiles. Persuadé que son fils n'a pas survécu au combat contre le Minotaure, Egée se jette dans la mer qui, depuis, porte son nom.

Le roi réformateur

Après les funérailles d'Egée, Thésée réforme son royaume : il rassemble les villes rivales de l'Attique en une confédération dont Athènes devient la capitale ; il divise le peuple en trois classes, les nobles, les artisans et les cultivateurs ; il crée un conseil unique qui siège sur l'Acropole, et surtout, il cède une partie de ses pouvoirs royaux à cette nouvelle assemblée. Il instaure la fête des Panathénées à Athènes et restaure les Jeux Isthmiques à Corinthe.

A ce moment du récit, la légende de Thésée prend un tour assez original. Il ne s'agit plus d'un héros dont la force surhumaine, au service des dieux ou des

hommes, dompte des monstres ou des éléments naturels et qui rétablit, au bout du compte, l'ordre divin immuable dans un monde intemporel. Il n'est même plus un héros fondateur, un roi autochtone de droit divin. Thésée le réformateur, c'est un homme venu d'ailleurs, à la filiation douteuse, mais qui s'investit dans la vie de la cité, qui met en œuvre des idées radicalement nouvelles. C'est aussi un héros de l'intégration, de l'assimilation plutôt qu'un conquérant. Par ses réformes, il incite à venir à Athènes des citoyens de toutes provenances.

Si la création de ces institutions, en suscitant l'opposition des aristocrates, a causé sa chute et son exil, elle a aussi contribué à sa renommée dans la postérité. Premier législateur athénien, entre héros mythique et personnage historique, Thésée est l'inventeur de la démocratie.

Exploits guerriers et amoureux

Thésée ne renonce pas aux combats lointains après sa victoire sur le Minotaure. Avec son ami PIRITHOOS, le roi des Lapithes, il est de toutes les grandes expéditions de sa génération. Certains auteurs citent même leur nom dans la liste des Argonautes, malgré l'invraisemblance chronologique.

Il participe à la chasse au sanglier de Calydon. Invité au mariage de Pirithoos avec Hippodamie, il s'illustre dans le célèbre combat des Lapithes contre les Centaures. A la suite d'Héraclès, ou de sa propre initiative, il monte une expédition contre les AMAZONES. La victoire est aisée, malgré la réputation des guerrières scythes. Thésée ramène une de leurs princesses, séduite ou conquise par force, qui lui donnera un fils, HIPPOLYTE. Pour la venger, les Amazones envahissent l'Attique, pénètrent dans Athènes. On montre dans l'Antiquité, les restes de leur campement au pied de l'Acropole. Elles sont finalement vaincues. La captive de Thésée est tuée, soit pendant la bataille, soit au cours des noces du roi avec la sœur d'Ariane, PHÈDRE, qui plus tard causera la perte d'Hippolyte par sa passion incestueuse et se suicidera.

Démesure et chute

La fin de la vie de Thésée est marquée par la démesure, que certains auteurs essaient de rejeter sur son ami Pirithoos, son compagnon et son « double », pour ne pas ternir l'image du héros qui libéra Athènes du Minotaure et y instaura la démocratie. Quelques gestes généreux, comme son soutien à

Œdipe, chassé de Thèbes, ou à Héraclès après le meurtre de ses enfants, témoignent encore de son sens de l'accueil et de la justice. Mais en vieillissant, il délaisse sa famille et sa ville pour se lancer dans des aventures de plus en plus audacieuses, qui vont le mener à sa perte.

Thésée et Pirithoos conçoivent le projet sacrilège de séduire les filles de Zeus. Liés par un serment d'aide réciproque, ils vont tout d'abord à Sparte enlever Hélène. Celle qui deviendra la plus belle femme du monde antique est à peine sortie de l'enfance. Elle échoit à Thésée par tirage au sort. Il la cache chez sa mère Æthra, à Aphidna en Attique.

Pirithoos ajoute l'impiété au scandale : il se fait fort d'obtenir la main de Perséphone, l'épouse d'Hadès. Thésée l'accompagne aux Enfers. Là, Hadès les invite à prendre place sur des trônes de pierre. Sans méfiance devant le bon accueil du roi des Enfers, ils s'assoient sur les « Chaises d'Oubli ». Pirithoos y perd la mémoire et sans doute la vie, tandis que Thésée y reste attaché de longues années, jusqu'à ce qu'Héraclès, venu chercher Cerbère, le ramène parmi les vivants.

Pendant ce temps, Castor et Pollux, les frères d'Hélène, ont envahi l'Attique à la tête d'une armée spartiate. Ils délivrent leur sœur, attaquent Athènes et

rasent Aphidna. *Æthra* devient l’esclave d’Hélène, qui l’emmènera à Troie après son enlèvement par Pâris.

A son retour à Athènes, Thésée n’arrive pas à rétablir son autorité. Il est obligé d’éloigner les deux fils qu’il a eus de Phèdre et de s’exiler. Il se réfugie dans l’île de Scyros, où il possède des terres. Il y est traîtreusement assassiné.

Postérité

Outre Hippolyte, fils de l’Amazone, Thésée a deux fils d’Ariane et deux fils de Phèdre. C’est Acamas, le fils de Phèdre qui continue la lignée royale d’Athènes, après son retour de la guerre de Troie.

Pas d’apothéose pour ce héros, décidément trop humain. Mais la légende mentionne encore un miracle : lors de la bataille de Marathon contre les Perses en 490 av. J.-C., les Athéniens croient reconnaître Thésée dans un combattant d’une taille prodigieuse apparu à leurs côtés. Plus tard, sur les indications d’un oracle, un général athénien trouve à Scyros les restes d’un squelette d’une taille extraordinaire, attribué au héros. Les cendres en sont conservées dans le *Théséion*, temple d’Athènes qui lui est consacré.

📖 Pendant longtemps Æthra cacha avec soin la véritable origine de Thésée ; et Pitthée faisait courir le bruit qu'il était fils de Poséidon. Poséidon est en grande vénération chez les Trézéniens : ils regardent ce dieu comme le protecteur de leur ville ; c'est à lui qu'ils consacrent les prémices de leurs fruits, et ils ont un trident pour la marque de leur monnaie. Mais, lorsque Thésée, parvenu à l'adolescence, eut montré qu'à la force du corps, au courage et à la grandeur d'âme, il joignait la sagesse et le bon sens, Æthra le mena au lieu où était la pierre, lui découvrit le secret de sa naissance, lui dit de retirer les signes de reconnaissance laissés par son père, et lui conseilla de s'embarquer pour Athènes. Thésée souleva facilement la pierre ; mais il refusa de s'en aller par mer, bien que cette route fût la plus sûre, et malgré les instances de son aïeul et de sa mère ; car il était dangereux de se rendre par terre à Athènes : le chemin était infesté, d'un bout à l'autre, par des voleurs et des brigands. […]

C'eût été, selon lui, un déshonneur insupportable, si, pendant qu'Heraclès courait partout après les brigands, pour en purger la terre et les mers, lui, au contraire, il eût évité les combats qui se présentaient sur son chemin ; s'il eût fait rougir, par cette fuite à travers les mers, le dieu que l'opinion publique lui attribuait pour père ; s'il eût porté à son père véritable, pour uniques signes de sa naissance, des sandales, une épée que le sang n'aurait point encore rougie, et non pas des hauts faits et des exploits qui fissent resplendir sur-le-champ les marques de sa noblesse. Il partit donc, avec l'intention et la résolution bien arrêtées de n'attaquer personne, mais de repousser vigoureusement toute violence.

Plutarque, *Vie de Thésée*, chapitres 6-7

📖 Pendant qu’il cheminait le long du littoral, Thésée décida de s’acquérir la gloire par de grands travaux, en rivalisant avec Héraclès. Il tua d’abord Corynète, « le porte-massue », ainsi nommé parce qu’il portait une massue qui lui servait d’arme défensive, et avec laquelle il assommait aussi les passants. Il tua Sinis, qui habitait l’isthme. Sinis courbait deux pins, attachait à chacun d’eux un bras, après quoi il lâchait ces arbres d’un coup ; les corps étaient ainsi déchirés avec violence, et les malheureux périssaient dans d’horribles souffrances. Ensuite, il tua le sanglier de Crommyon, qui était d’une taille et d’une force remarquables, et qui avait mis en pièces beaucoup d’hommes. Il châtia aussi Sciron, qui habitait sur le territoire de Mégare, les rochers qu’on appelle les Scironides. Sciron avait l’habitude de forcer tous les passants à lui laver les pieds sur le bord d’un précipice ; et, les poussant ensuite d’un coup de pied, il les faisait rouler dans la mer, au milieu d’un gouffre appelé la Tortue. Thésée égorgea ensuite, près d’Eleusis, Cercyon, qui luttait avec les passants, et assommait les vaincus. Après cela, il tua Procruste, qui demeurait à Corydalle, dans l’Attique. Procruste contraignait les voyageurs de se jeter sur un lit ; il leur coupait les membres trop grands et qui dépassaient le lit, et étirait les pieds de ceux qui étaient trop petits. C’est pour cette raison qu’on l’appelait Procruste, « l’ajusteur ».

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre IV, chapitre 59

📖 Le temps de payer le troisième tribut à Minos arriva et les pères qui avaient des enfants encore jeunes furent obligés de les faire tirer au sort. Ce fut une nouvelle occasion, pour Egée, de se voir assailli par les plaintes et les murmures des citoyens. Il était seul, disait-on, la cause de tout le mal, et seul il n'avait aucune part à la punition ; il faisait passer sa royauté à un étranger, à un bâtard, et il lui était indifférent qu'ils soient, eux, privés de leurs fils légitimes, de tous leurs enfants. Ces doléances perçaient le cœur de Thésée car il trouvait juste de partager lui aussi le destin des autres citoyens. C'est pourquoi il s'offrit volontairement pour aller en Crète, sans tirage au sort. Les Athéniens admirèrent sa grandeur d'âme, et ce dévouement conquit leur affection. Egée essaya d'abord de dissuader son fils par des prières mais devant sa résolution inébranlable et inflexible, il finit par tirer au sort les autres enfants. Cependant, selon Hellanicus, ce n'était pas le sort qui désignait les jeunes garçons et les jeunes filles qu'envoyait la ville : c'était Minos lui-même qui venait les choisir. Cette fois, il prit Thésée le premier de tous. Les conventions établies étaient que les Athéniens fourniraient le vaisseau de transport, que les enfants qui s'embarqueraient avec lui n'auraient aucune arme offensive, et qu'à la mort du Minotaure le tribut cesserait.

Plutarque, *Vie de Thésée*, chapitre 17

📖 *Thésée défend la démocratie face à l'émissaire de Créon, le roi de Thèbes.*

THÉSÉE. – Etranger, tu te trompes en cherchant un tyran dans ces lieux. Cette ville ne dépend pas d'un seul homme, elle est libre. Le peuple, réparti en classes, y commande et les magistrats y sont renouvelés tous les ans. L'argent n'y a pas tous les pouvoirs, et le pauvre y possède les mêmes droits. […] Rien de plus nuisible à l'Etat qu'un tyran. Dans un tel gouvernement, il n'y a plus de lois communes ; un seul s'accapare la loi pour lui-même, et elle n'est plus la même pour tous. A l'opposé, les lois écrites donnent les mêmes droits, qu'on soit faible ou puissant ; le dernier des citoyens ose répondre avec fierté au riche arrogant qui l'insulte ; et le petit, s'il a pour lui la justice, l'emporte sur le grand. La liberté règne là où le héraut demande : « Qui a quelque chose à proposer pour le bien de l'Etat ? » Celui qui veut

parler se fait connaître ; celui qui n’a rien à dire garde le silence. Où trouver plus d’égalité que dans un tel Etat ? Partout où le peuple est le maître, il voit avec plaisir s’élever de nouveaux citoyens qui prennent des initiatives. Un roi, lui, voit en eux autant d’ennemis, et il fait périr les meilleurs et les plus intelligents, pour préserver son pouvoir. Comment un état pourrait-il encore être fort, quand un maître y moissonne la jeunesse, comme on fauche les épis dans un champ au printemps ?

Euripide, *Les Suppliantes*, vers 403-449

📖 *Thésée revient triomphant après sa victoire sur les Amazones.*

Cependant, après de rudes combats, Thésée avait vaincu les filles de la Scythie, et, porté sur un char orné de lauriers, il rentrait dans les murs de sa patrie. Les cris d’allégresse, les clameurs dont la multitude frappe l’air, les fanfares de la trompette, succédant aux horreurs de la guerre, annoncent son retour. Devant lui marchent les dépouilles des ennemis et tous les emblèmes du cruel dieu des combats : les chars de ces vierges guerrières, des brancards chargés de casques, des chevaux baissant tristement la tête, des haches brisées dont elles s’armaient naguère pour abattre les forêts ou fendre les glaces du Pont-Euxin, des carquois légers, des ceinturons étincelants de pierreries, des boucliers échancrés, encore souillés de leur sang… Toujours intrépides, elles ne trahissent leur sexe ni par la frayeur, ni par de vulgaires gémissements ; elles dédaignent de s’abaisser aux prières, et ne cherchent que le temple de la chaste Pallas. Tous les yeux se portent d’abord sur le vainqueur, dont le char est traîné par quatre chevaux blancs, puis les regards du peuple se fixent sur Hippolyte, déjà moins farouche, et qui s’est pliée au joug conjugal. Les Athéniennes jalouses s’étonnent et murmurent en secret, en voyant qu’elle a osé enfreindre les usages sévères de sa patrie ; que ses cheveux sont parfumés, que son sein tout entier est caché sous son manteau : elles murmurent de ce qu’une barbare vient se mêler aux nobles enfants d’Athènes, et donner des fils à son ennemi.

Stace, *Thébaïde*, Livre XII, vers 519-539

📖 *Plutarque juge sévèrement les enlèvements de Thésée et Romulus.*

Thésée n’avait aucune raison valable pour justifier la faute qu’ils commirent en enlevant des femmes. D’abord, il récidiva : il enleva Ariane, Antiope, Anaxo de Trézène… Et après toutes celles-là, alors qu’il avait lui-même passé l’âge de se marier, même dans les règles, il enleva Hélène, qui n’était pas encore nubile. Ses motivations ne sont pas plus excusables car, ni les filles de Trézène, ni celles de Sparte, ni les Amazones, qu’il prenait comme concubines, n’étaient plus dignes ou plus capables de lui donner des enfants que les femmes d’Athènes, qui descendent d’Erechthée et de Cécrops. On peut donc le soupçonner de n’avoir suivi en cela que sa folle démesure et l’attrait du plaisir.

[Plutarque montre que les enlèvements des Romains leur permirent de nouer des liens solides avec la population autochtone.]

Au contraire les mariages de Thésée, loin de procurer aux Athéniens des alliés ou des amis, leur attirèrent des haines, des guerres et des meurtres, et pour finir, la perte de la ville d’Aphidna. Ils eurent eux-mêmes bien de la peine à se sauver, et ne durent qu’à la compassion de leurs ennemis, qu’ils furent obligés d’adorer comme des dieux, de ne pas éprouver les malheurs qu’Alexandre attira depuis sur les Troyens. La mère de Thésée elle-même n’échappa pas au pire, mais elle eut le même sort qu’Hécube, et, traînée en captivité, elle fut abandonnée et presque trahie par son fils, à moins que cette captivité ne soit une légende, comme ce serait souhaitable, ainsi que tant d’autres aspects de la vie de Thésée.

Plutarque, *Comparaison entre Thésée et Romulus*,
chapitre 6, 1-6

Thétis

Thétis est la plus célèbre des Néréides. Ce n'est pas qu'elle soit plus belle que ses sœurs, ou qu'elle ait fait un meilleur mariage, bien au contraire, mais elle est la mère d'Achille, le héros de l'*Iliade*.

Elevée par Héra, elle entretient des liens privilégiés avec le couple royal dès son enfance. Ainsi, c'est elle qui recueille Héphaïstos quand sa mère jette le nouveau-né à la mer du haut de l'Olympe. Elle protège aussi Dionysos en fuite. Plus tard, avec l'aide de l'Hécatonchire Briarée, elle délivre Zeus enchaîné par les Olympiens en révolte.

Devenue une belle jeune fille, elle attire une foule de prétendants. Parmi eux, Poséidon et Zeus lui-même, dont elle repousse les assiduités pour ne pas peiner Héra. Mais l'époux volage n'insiste pas après l'oracle de Thémis prédisant que le fils de Thétis sera plus puissant que son père. Les prétendants divins disparaissent comme par enchantement. Héra et Zeus décident alors de marier Thétis avec un mortel : Pélée est l'heureux élu. Chiron lui enseigne comment maîtriser la nymphe, pas vraiment consentante, qui a hérité de son père le don de se métamorphoser. Pélée ne lâche pas prise jusqu'à ce qu'elle ait repris sa

forme première : il obtient sa déesse de haute lutte. Les noces sont grandioses, tous les dieux sont là, avec leur cadeau, même la Discorde, qui n’a pas été invitée, et qui, de dépit, jette sur la table la pomme à l’origine de tant de maux.

Thétis et Pélée ont plusieurs enfants, mais seul Achille survit. En effet, pour extirper les gènes mortels de leur père, la nymphe plonge les nourrissons dans le feu ou les eaux du Styx la nuit et les frotte d’ambroisie le jour. Pélée la surprend et l’empêche d’administrer jusqu’au bout ce traitement au petit Achille. Après une violente dispute, elle retourne à la mer et Pélée confie l’enfant à Chiron.

Thétis sait que la vie de son fils sera d’autant plus brève que sa gloire sera éclatante. Aussi tente-t-elle de le soustraire à son destin en le déguisant en fille et en le cachant dans l’île de Skyros. Mais en vain, le jeune homme préfère se battre. Pendant la guerre de Troie, Thétis l’entoure de sa sollicitude maternelle, elle intervient plusieurs fois auprès des dieux en sa faveur. Ainsi, elle obtient qu’Héphaïstos forge une armure pour lui. Mais Achille, le plus vaillant des Grecs, meurt en pleine gloire devant Troie, après avoir tué Hector. Personne ne peut lutter contre le destin, pas même les dieux.

➲ Généalogie « Les Eacides »

📖 La déesse, désirant rendre son fils immortel et soustraire son corps aux injures de la vieillesse, détruisait la nuit les chairs sujettes à la mort en les brûlant par le feu, et pendant le jour, elle frottait son corps d'ambroisie. Pélée, réveillé en sursaut, aperçut son fils bien-aimé se débattant au milieu des flammes, et ne put s'empêcher de pousser un cri affreux. En l'entendant, la déesse arracha l'enfant aux flammes et le jeta brusquement par terre, puis, semblable à un songe ou au souffle d'un vent léger, sortit du palais et plongea dans les flots, en colère. Elle n'est jamais revenue depuis.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant IV,
vers 869-879

📖 *Thétis arrive chez Héphaïstos : elle vient lui demander de fabriquer des armes pour son fils Achille.*

Héphaïstos, l'illustre Boiteux, s'exclame :

– Voilà la grande et respectable déesse qui m'a sauvé, le jour où je suis tombé du ciel, tout meurtri, rejeté par ma mère aux yeux de chienne, qui voulait me cacher parce que j'étais boiteux ! J'aurais affreusement souffert, si Thétis et Eurynomé, fille de l'Océan qui reflue sur lui-même, ne m'avaient recueilli sur leur sein. Près d'elles, pendant neuf ans, j'ai forgé bien des bijoux ciselés, des agrafes, des bracelets en spirale, des boutons de fleurs et des colliers, dans une vaste grotte où vient gronder parmi l'écume le flot sans fin de l'Océan. Mais personne, ni homme ni dieu, ne savait où j'étais, sauf Thétis et Eurynomé, puisqu'elles m'avaient sauvé. Et voici qu'aujourd'hui elle vient chez nous ! Il faut absolument que je prouve ma reconnaissance à Thétis aux belles boucles ! […]

Prenant la main de Thétis, Héphaïstos dit :

– Pourquoi viens-tu chez nous, chère déesse, Thétis au long péplos ? Jusqu'à présent tu n'es pas venue souvent. Dis-moi ce que tu veux ! Je l'exécuterai, s'il est en mon pouvoir de le réaliser.

Thétis lui répond en pleurant :

– Héphaïstos, y a-t-il une seule déesse parmi toutes celles qui habitent l'Olympe qui ait souffert autant de maux cruels que moi ? Zeus

fils de Cronos m’a donné le plus de chagrins. Seule entre toutes les déesses de la mer, il m’a soumise à un homme, Pélée, le fils d’Eaque, et j’ai dû subir à contrecœur l’union avec un mortel qui maintenant, épuisé par la triste vieillesse, gît au fond de son palais. Mais voici que j’ai de bien autres soucis. Pélée, en effet, m’a donné un fils que j’ai mis au monde et nourri, un héros incomparable. Il a grandi comme une jeune pousse : je l’ai soigné comme un plant sur un coteau de vignes, puis, sur des vaisseaux à la poupe recourbée, je l’ai envoyé vers Ilion combattre les Troyens. Il n’en reviendra pas et plus jamais je ne l’accueillerai dans la maison de Pélée. […] Voilà pourquoi tu me vois aujourd’hui venir à tes genoux : voudras-tu me donner des armes pour mon fils, promis à une brève existence ? Un bouclier, un casque, de belles cnémides que des agrafes ajustent aux jambes et aux chevilles, ainsi qu’une cuirasse, car toute son armure, son loyal compagnon l’a perdue en tombant sous les coups des Troyens. Quant à mon fils, il reste étendu par terre, triste à mourir.

Le très illustre Boiteux lui répond alors :

– Courage ! Ne t’inquiète pas. Ah ! comme je voudrais pouvoir le soustraire à la mort exécrable, lorsque viendra pour lui la destinée terrible ! Mais je te promets qu’il aura des armes si magnifiques que tous les hommes en seront stupéfaits d’admiration !

Homère, *Iliade*, Chant XVIII, vers 393-467

Thyeste

Fils de Pélops et d’Hippodamie, il a pour frère jumeau Atrée, né juste avant lui. Jouets de l’implacable malédiction qui pèse sur la famille des Atrides, les deux frères consacrent leur vie à se disputer le pouvoir, tout en se poursuivant d’une haine vengeresse.

Avec l’aide de sa maîtresse Aéropé, la propre femme d’Atrée, Thyeste vole à Atrée la toison d’or qui représente le pouvoir à Mycènes. Ayant brandi le trophée symbolique, il est d’abord choisi comme roi par le peuple, mais Zeus lui-même accomplit un prodige en faveur d’Atrée : le soleil et les astres changent leur course pour manifester la colère divine ; Thyeste abdique et s’exile, Atrée devient roi.

Sous prétexte de partager le pouvoir, Atrée rappelle Thyeste à Mycènes et le convie à un festin de réconciliation où il lui fait servir ses propres fils coupés en morceaux. Emporté par la fureur, Thyeste viole sa fille Pélopia, sur le perfide conseil de l’oracle, afin d’avoir un fils qui sera l’instrument de sa vengeance à la génération suivante : né de cette union incestueuse, Egisthe sera le meurtrier d’Atrée, puis du fils de celui-ci, Agamemnon.

➲ Généalogie « Les Atrides »

📖 ATRÉE. J’ai contre mon frère Thyeste tous les droits qu’il a lui-même violés. Quel est le crime qu’il n’a pas commis, l’attentat dont il ne s’est pas souillé ? Il m’a ravi mon épouse, il m’a volé mon royaume, il a dérobé le gage antique de la puissance, il a porté le trouble dans ma maison par ses perfidies. Les riches étables de Pélops renferment un bélier mystérieux, chef d’un noble troupeau. Une longue toison d’or le couvre tout entier, et c’est de cette laine précieuse qu’est orné le sceptre des fils de Tantale. La couronne appartient au possesseur de ce bélier sur qui reposent les destinées de toute notre famille. Gardé, comme en un sanctuaire impénétrable, l’animal sacré broute l’herbe d’une prairie entourée de solides murailles. Thyeste, dans son audace criminelle, s’en est emparé en associant mon épouse à sa perfidie. Telle est la source des maux que nous nous sommes faits. J’ai erré tremblant et fugitif dans mon propre royaume. Rien de ce qui était à moi ne fut à l’abri de sa fraude. Il a séduit ma femme, ébranlé la fidélité de mon peuple, jeté le désordre dans ma maison et le doute sur la légitimité de mes enfants : rien n’est pour moi certain que la haine d’un frère.

Sénèque, *Thyeste*, vers 219-241

Tirésias

Tirésias, fils d'Evèrès et de la nymphe Chariclo, est avec Calchas le plus célèbre des devins de la Grèce. Alors que Calchas est lié à Troie et aux Atrides, Tirésias, né en Béotie et habitant Thèbes, joue un rôle dans l'histoire de la famille royale, d'Amphitryon aux Labdacides. Plusieurs légendes s'évertuent à expliquer comment un jeune berger ignorant est devenu du même coup aveugle et devin.

Première version. Tirésias voit son sort changer le jour où il croise dans les prés deux serpents en plein accouplement. Il les frappe de sa houlette et est instantanément changé en femme. Il vit ainsi un certain temps (sept ans ?) jusqu'à ce qu'un oracle lui révèle l'origine de sa métamorphose. Il retourne donc sur les lieux de l'incident, voit à nouveau les serpents et retrouve sa virilité. C'est donc en tant que seul expert de la chose qu'il est sollicité par Zeus et Héra, se disputant pour savoir qui de l'homme ou de la femme éprouve le plus vivement le plaisir sexuel. La femme, déclare Tirésias, neuf fois plus que l'homme ! Héra, fâchée qu'il ait dévoilé le secret de son sexe, l'aveugle, mais Zeus compense cette

punition en lui octroyant le don de voir l’avenir et en multipliant par sept la durée de sa vie.

Deuxième version. Tirésias, adolescent, se promenait sur le mont Hélicon, lorsqu’il aperçoit Athéna qui se baigne nue dans la source Hippocrène. La chaste déesse, mortifiée, le rend aveugle. Sur les supplications de la mère du jeune homme, elle consent à accorder à l’indiscret quelques compensations : un bâton pour guider ses pas, le pouvoir de comprendre le langage des oiseaux, et une très longue vie. Il pourra même garder ses talents divinatoires aux Enfers.

Point commun aux deux versions : Tirésias, voyeur, a vu ce qu’il ne devait pas voir ; ce spectacle interdit est lié à la sexualité. Comme bien des devins, sa voyance de l’avenir sera d’autant plus claire que ses yeux ne voient plus la lumière.

Grâce à son exceptionnelle longévité, Tirésias peut suivre le destin de Thèbes et de ses rois sur sept générations. Amphitryon fait appel à lui pour savoir qui a usurpé son identité afin de coucher avec sa femme Alcmène. Quand leur fils Héraclès, encore bébé, tue les serpents venus l’étouffer, le roi demande au devin l’avenir de cet enfant-prodige : Tirésias lui annonce son extraordinaire destinée, des exploits héroïques à l’apothéose. Devin officiel de la cité, il

est consulté par Penthée, fils de Cadmos, au moment de l'instauration du culte de Dionysos : il se déclare favorable à ce nouveau dieu, alors que la plupart craignent les désordres engendrés par son culte. Quand, quatre générations plus tard, la peste ravage Thèbes et qu'Œdipe apprend de l'oracle de Delphes que le fléau est causé par une souillure sacrilège : l'impunité d'un grand criminel, le roi convoque Tirésias. Mais le devin se refuse à révéler l'identité du coupable malgré les menaces d'Œdipe, il finit néanmoins par dire la vérité, mais en termes… sibyllins. Lors de la guerre qui oppose pour le trône les fils d'Œdipe, Tirésias permet la victoire des Thébains sur Polynice, en faisant immoler aux dieux Ménécée, fils de Créon, pour sauver la ville. Lorsque ensuite le nouveau prince, Créon, décide de laisser sans sépulture Polynice considéré comme traître à sa patrie, Tirésias intervient pour rappeler la loi divine qui prescrit le respect des morts et avertir de ce qu'il en coûte de la violer. Créon refuse de l'écouter ; il y perdra sa nièce Antigone, son fils Hémon, sa femme…

Dans toutes ces occasions, le devin inflexible fait entendre la parole des dieux ; lui qui voit dans le futur les conséquences désastreuses que peuvent entraîner les décisions tyranniques, représente la voix

de la raison. Mais les rois qui recourent toujours à Tirésias comme conseiller politique, souvent s’avèrent incapables d’obéir à la sagesse plutôt qu’à leurs désirs ; de là naissent les tragédies.

Il meurt à un âge très avancé. Après sa mort, son fantôme est rappelé des Enfers par Ulysse : Tirésias conserve chez les ombres la première place et vient boire le premier le sang offert en sacrifice par le roi d’Ithaque. Il a aussi gardé son pouvoir de voyance et peut détailler les décisions des dieux : la vengeance de Poséidon qui explique les tribulations du héros, les épreuves qui l’attendent encore, enfin il expose à Ulysse les moyens de les surmonter. On lui attribue trois filles, prêtresses d’Apollon et devineresses comme leur père.

📖 On dit qu’un jour Jupiter, égayé par le nectar, oubliant les soins et les soucis du sceptre, s’amusait à de folâtres jeux avec Junon, libre alors de ses jaloux ennuis :

– Avoue-le, dit-il, l’amour a pour vous les femmes des transports qui nous sont inconnus !

Junon soutenant un avis contraire, il fut convenu de s’en rapporter à la décision de Tirésias, qui sous les deux sexes avait connu l’une et l’autre Vénus.

En effet, ayant un jour rencontré dans une forêt deux gros serpents par l’amour réunis, Tirésias les avait frappés de sa baguette, et soudain, ô prodige, d’homme qu’il était il devint femme, et conserva ce sexe pendant sept ans. Le huitième printemps offrit encore les mêmes reptiles à ses regards. Tirésias leur dit alors :

– Si quand on vous blesse, votre pouvoir est assez grand pour changer la nature de votre ennemi, je vais vous frapper une seconde

fois.

Il les frappe, et soudain, reprenant son premier sexe, il redevint ce qu'il avait été.

Tel fut l'arbitre choisi pour juger ce joyeux différend. Il adopta l'avis de Jupiter ; et l'on dit que Junon, plus offensée qu'il ne convenait de l'être pour un sujet aussi léger, condamna les yeux de son juge à des ténèbres éternelles. Mais le Père tout-puissant, pour alléger sa peine, car un dieu ne peut détruire ce qu'a fait un autre dieu, découvrit à ses yeux la science de l'avenir, et, par cette faveur signalée, le consola de la nuit qui les couvrait.

Ovide, *Métamorphoses,* Livre III, vers 318-338

📖 ŒDIPE. – O Tirésias toi qui comprends toutes choses, permises ou défendues, célestes et terrestres, bien que tu ne voies pas, tu sais cependant de quel mal cette ville est accablée, et nous n'avons trouvé que toi pour protecteur et pour sauveur. Phébus Apollon nous a répondu par nos envoyés que l'unique façon de nous délivrer de cette contagion était de donner la mort aux meurtriers découverts de Laïos, ou de les chasser en exil. Ne nous refuse donc ni les augures par les oiseaux, ni les autres divinations ; délivre la Ville et moi-même ; efface cette souillure due au meurtre de l'homme qu'on a tué. Notre salut dépend de toi. Il n'est pas de tâche plus illustre pour un homme que de mettre sa science et son pouvoir au service des autres hommes.

TIRÉSIAS. – Hélas ! Hélas ! Qu'il est dur de savoir, quand savoir est inutile ! Je l'ai oublié, sinon je ne serais point venu ici.

Sophocle, *Œdipe-roi,* vers 300-319

Titans

On appelle Titans les premiers enfants d’Ouranos, le Ciel, et de Gaia, la Terre ; ils sont nés avant les Cyclopes et les Hécatonchires. D’après Hésiode, ils sont six fils et six filles. Ils sont restés refoulés dans les entrailles de la Terre-Mère, jusqu’au jour où Cronos, le plus jeune, prend la tête de la révolte contre le père, après avoir délivré tous ses frères et sœurs. Océan reste à l’écart, les quatre autres Titans, Hypérion, Crios, Coios et Japet sont postés aux quatre coins cardinaux pendant que Cronos, au centre, châtre et chasse Ouranos. En faisant pénétrer l’air et la lumière entre le Ciel et la Terre, les Titans, parfois assimilés aux piliers du Ciel, permettent l’émergence de la vie inscrite dans l’espace et le temps.

Devenus les premiers maîtres du monde, les Titans renvoient leurs frères Cyclopes et Hécatonchires au Tartare. Puis ils s’unissent entre eux et donnent naissance à un grand nombre de divinités, dont les futurs Olympiens, issus de l’alliance de Cronos et Rhéa. Leurs enfants sont également appelés Titans (de deuxième génération). Parmi les plus connus, on trouve Styx, Atlas, Prométhée et Epiméthée, Hélios,

Séléné et Eos… Ils sont également à l’origine des animaux et des hommes, créés et protégés par Prométhée et Epiméthée. Leur règne correspond pour les humains à l’âge d’or.

Mais déjà l’histoire se répète : craignant qu’un de ses fils lui ravisse le pouvoir, Cronos dévore ses enfants à la naissance ; Rhéa arrive à cacher son dernier-né, Zeus, et à le faire élever en Crète d’où il revient adulte pour délivrer ses frères et sœurs et renverser son père. Cependant, Cronos ne se laisse pas faire, il appelle ses frères à la rescousse et engage contre ses enfants une guerre épique, la « Titanomachie ». Océan et Styx rejoignent le camp de Zeus, ainsi que Prométhée, le fils de Japet. Les autres frères se rallient à Cronos et les sœurs restent neutres. Les Titans s’installent sur le mont Othrys, les enfants de Cronos sur le mont Olympe. Ils se battent à coups de roches en fusion, de forêts enflammées. Les forces, gigantesques des deux côtés, sont à peu près équilibrées. La bataille fait rage pendant dix ans sans qu’aucun parti ne parvienne à dominer l’autre. Finalement Zeus l’emporte en libérant et enrôlant les Cyclopes et les Hécatonchires. Expulsés du ciel, les Titans sont enfermés dans le Tartare sous la garde des Hécatonchires. Seul Océan garde sa place, entourant le monde de ses eaux immuables.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Depuis longtemps la famille des Titans et les fils de Cronos combattaient les uns contre les autres et usaient leurs forces dans cette pénible lutte. Les Titans étaient postés au sommet du mont Othrys, et les dieux nés de Cronos et de Rhéa à la belle chevelure sur l'Olympe. Depuis dix années pleines, ils obtenaient autant de victoires d'un côté que de l'autre, ils se faisaient une guerre furieuse, acharnée, sans repos et sans trêve, dont la fin s'éloignait sans cesse. […]

Un horrible fracas retentit sur la mer immense, la vaste terre mugit, le ciel ébranlé gémit et le haut Olympe tremble jusque dans ses fondements, quand se heurtent les immortels. Au sombre Tartare même parvient le bruit du choc terrible, des pas qui se précipitent, de l'indicible mêlée, des coups violemment portés. De tous côtés volent les traits funestes. Les deux armées s'encouragent au combat, leur clameur frappe le ciel étoilé, de grands cris s'élèvent de la terrible mêlée. Zeus ne réprime pas plus longtemps l'ardeur guerrière qui remplit son cœur : il déploie toute sa puissance. S'élançant des hauteurs du ciel et de l'Olympe, il s'avance armé de feux étincelants. De sa main infatigable partent à jet continu les foudres enflammées, accompagnées de roulements et d'éclairs. La terre féconde brûle en frémissant, les vastes forêts éclatent. Le monde entier s'embrase et les flots de l'Océan, la mer immense bouillonnent. Une vapeur brûlante enveloppe les Titans sous terre ; une flamme immense s'élève dans l'air céleste, et les yeux des plus braves guerriers sont aveuglés par l'éblouissant éclat de la foudre.

L'incendie gagnait jusqu'au Chaos. D'après ce qu'on voyait et entendait, on se serait cru au temps où la Terre et le Ciel s'entrechoquaient dans un épouvantable fracas, lorsque la Terre allait périr et que le Ciel cherchait à la détruire en l'écrasant. Tel était le vacarme de ce combat que se livraient les dieux ! En même temps, les vents soulevaient d'épais tourbillons de poussière, et les transportaient, avec les éclairs et les tonnerres du grand Zeus, avec les clameurs et le tumulte de la bataille, au milieu des deux armées. Du sein de l'affreuse mêlée s'élevait un bruit effroyable, la force et le courage s'y

déployaient de part et d'autre. La victoire se déclara enfin. Longtemps les deux camps s'étaient attaqués avec une violence égale. Mais Cottos, Briarée et le belliqueux Gyas, qui livraient au premier rang un combat terrible, lancèrent en même temps de leurs robustes bras trois cents rochers. Ils envoyèrent sur les Titans une grêle de projectiles qui s'abattit sur eux comme un nuage obscur. Puis ils les précipitèrent, enfin vaincus malgré leur orgueilleux courage et chargés de lourdes chaînes, au fond des abîmes de la terre.

Hésiode, *Théogonie*, vers 629-638 et 679-717

📖 *Prométhée explique son rôle dans la guerre des Titans contre Zeus*

La haine venait d'éclater entre les dieux, et la division régnait parmi eux. Les uns voulaient chasser Cronos et donner le sceptre à Zeus ; les autres, au contraire, s'efforçaient d'écarter pour toujours ce dernier du trône… J'ai donné les plus sages conseils aux Titans, enfants du Ciel et de la Terre. En vain. Leur superbe audace dédaignait la ruse et l'adresse : ils ne craignaient rien et croyaient triompher par leur seule puissance. Mais moi, ma mère Thémis et la Terre (une figure unique sous de multiples noms), m'avaient plus d'une fois prophétisé que, dans le combat qui se préparait, la force et la violence ne serviraient à rien, que la ruse seule déciderait de la victoire. Lorsque je leur ai annoncé cet oracle, c'est tout juste s'ils ont jugé bon de m'écouter.

Dans cette conjoncture, il m'a paru prudent de suivre ma mère et de me rallier spontanément à Zeus, qui, tout aussi spontanément, m'invitait à me joindre à lui. C'est grâce à mes conseils qu'il a enseveli dans les noirs et profonds abîmes du Tartare le vieux Cronos avec tous ses défenseurs. Et voilà le prix dont ce tyran du ciel a payé mes services ! Car c'est bien là le vice ordinaire de la tyrannie : l'ingratitude envers les amis.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 199-227

Tityos

Tityos est un géant d’Eubée, fils de la Terre, comme la plupart de ses congénères. Selon d’autres légendes, il est bien né *dans* la Terre, mais parce que Zeus, son père, y a caché sa mère, la princesse Elara.

Peut-être sur l’ordre de Héra, Tityos abuse de sa force bien mal à propos en essayant de violer Léto, une autre amante de Zeus, qui se rendait à Delphes pour voir son fils Apollon. Celui-ci, ou sa sœur Artémis (ils ne supportent pas qu’on s’attaque à l’honneur de leur mère) accourt et abat l’agresseur à coups de flèches ; selon d’autres versions, c’est Zeus lui-même qui le foudroie.

Tityos est alors enchaîné dans les Enfers, où il s’étale sur près de trois cents mètres. Soit un ou deux serpents, soit un ou deux vautours dévorent sans répit son foie, régénéré à chaque lune nouvelle. Bien que son châtiment soit similaire à celui de Prométhée, la faute est différente : Tityos fait bien preuve de démesure (*hybris*) en s’attaquant à l’amante de Zeus, mère d’Apollon, mais il reste une créature primitive, soumise à ses instincts, comme le sont les Satyres ; il ne met pas en danger la suprématie des dieux en

civilisant l’humanité comme le Titan Prométhée, « père » des hommes.

📖 J’ai vu Tityos, fils de la très glorieuse Terre ; il était étendu sur le sol et son corps couvrait neuf arpents. Postés à ses côtés, deux vautours lui déchiraient le foie à coups de bec en fouillant dans ses entrailles. Il ne cherchait pas à les écarter de ses mains, car il avait fait violence à Léto, la glorieuse épouse de Zeus, comme elle allait à Pytho, en passant par Panopée, la ville des beaux chœurs.

Homère, *Odyssée*, Chant XI, vers 576-581

📖 Parce que Latone avait couché avec Jupiter, Junon ordonna à Tityus, un géant immense, fils de la Terre, de la violer. Lors de sa tentative, il est tué par la foudre de Jupiter. On dit qu’il est étendu sur neuf arpents aux Enfers et qu’un serpent se trouve à côté de lui pour dévorer son foie qui se régénère avec la lune.

Hygin, *Fables*, « Tityus » (texte complet)

Toison d’or

La Toison d’or est la peau d’un bélier fabuleux, dont la conquête est le but du périple des ARGONAUTES, menés par JASON. En tant qu’objet symbolique, elle incarne le désir de richesse et de pouvoir.

Roi de Thèbes en Béotie, Athamas, fils d’Eole et petit-fils d’Hellen, décide de sacrifier son fils Phrixos et sa fille Hellé, nés d’un premier mariage : il suit ainsi les funestes conseils de sa seconde épouse, Ino, fille de Cadmos, qui s’est imposée comme une marâtre jalouse. Cependant, Zeus, le puissant maître de l’Olympe, envoie un merveilleux bélier ailé, doté d’une toison en or, pour arracher les enfants de l’autel où ils allaient être immolés et les emporter dans les airs.

Tandis que le bélier vole vers l’Orient, Hellé tombe dans le détroit qui sépare la Méditerranée du Pont-Euxin : c’est pourquoi il porte en souvenir le nom d’Hellespont, « Mer d’Hellé » en grec (la Mer de Marmara aujourd’hui). Cependant, Phrixos parvient sain et sauf en Colchide, aux confins du Pont-Euxin, où le roi Aiétès l’accueille avec joie et lui donne l’une de ses filles en mariage. En

remerciement, le jeune homme sacrifie le bélier à Zeus et offre sa toison au roi de Colchide qui la consacre à Arès, le dieu de la guerre : elle est alors clouée à un chêne, dans le bois consacré à ce dieu, où un terrible dragon qui ne dort jamais monte la garde.

Sur l'ordre du roi de Thessalie Pélias, Jason organise une expédition pour aller chercher la Toison d'or en Colchide. Avec l'aide de Médée, il vole le précieux trophée et le rapporte à Pélias.

- Carte « Le voyage des Argonautes »

📖 Sur le conseil d’Argos, Jason et Médée se rendent dans une verte prairie, où le bélier qui avait porté le fils d’Athamas se reposa, dit-on, pour la première fois. On voyait encore dans le voisinage les restes enfumés de l’autel sur lequel, d’après le conseil d’Hermès, Phrixos l’immola à Zeus, le dieu protecteur de sa fuite. Ils s’avancent ensuite vers la forêt sacrée, cherchant des yeux le chêne antique auquel était suspendue la toison, semblable à un nuage que les rayons du soleil levant font paraître tout en feu. Le dragon, dont les yeux perçants n’étaient jamais fermés par le sommeil, les voit s’approcher, et, allongeant une tête effroyable, remplit l’air d’horribles sifflements. […] Le dragon agite avec fureur les replis innombrables de son corps couvert d’écailles éclatantes. Médée s’avance hardiment vers lui en invoquant la redoutable Hécate et en priant doucement le Sommeil, le plus secourable de tous les dieux, d’assoupir le monstre. Jason la suit, non sans effroi, mais bientôt le dragon, dompté par la force du charme, abaisse ses replis menaçants et s’étend en une infinité de cercles, semblable à un flot qui se répand sans bruit sur le rivage. Cependant il lève encore la tête et cherche de tous côtés sa proie en ouvrant une gueule effroyable. Médée, secouant un rameau de genièvre nouvellement coupé, lui répand sur les yeux un suc enchanté qui l’endort. Sa tête retombe sur le sol et son corps tortueux recouvre toute une partie de la forêt. Alors Jason s’empresse de suivre l’ordre de Médée, qui se tenait toujours près du monstre et ne cessait de faire agir le charme : il enlève la toison de l’arbre. Tous deux sortent ensuite de la forêt et retournent vers le navire. Semblable à une jeune fille qui, retirée dans sa chambre, reçoit sur sa robe les rayons de la lune et s’amuse à considérer leur aimable clarté, Jason contemple avec plaisir la toison qu’il tient dans ses mains : son éclat se réfléchit et répand un rouge de feu sur son visage. Sa grandeur est égale à celle de la peau d’un cerf ou d’un jeune bœuf et les précieuses boucles dont elle est chargée éclairent les pas du héros, qui tantôt la tient entre ses mains, tantôt la laisse pendre depuis son épaule : il craint sans cesse qu’un dieu ou quelque mortel ne vienne la lui ravir. L’aurore répandait déjà ses rayons sur la terre, lorsqu’ils arrivèrent au vaisseau. Etonné de l’éclat et de la grandeur de la toison, chacun voulait la toucher et la prendre dans ses mains. Mais Jason la recouvrit d’un beau manteau : il la mit du côté de la poupe et il fit asseoir Médée dessus.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant IV,
vers 114-189

Triptolème

L’origine de Triptolème varie selon les textes, mais il apparaît toujours lié à Eleusis, aux mystères de Déméter et Coré, et à l’invention de l’agriculture. Prince d’Eleusis, il a accueilli avec amabilité la déesse Déméter, déguisée en vieille femme, désolée par la disparition de sa fille Coré qu’Hadès a enlevée. Certaines versions font en revanche de Triptolème un petit enfant, le fils du roi Céléos (ou Eleusinos), auquel Déméter, incognito, a servi de nourrice.

Quelle que soit sa naissance, il bénéficie de la faveur de la déesse ; Déméter lui apprend à semer le grain, moissonner les épis, moudre la farine, et elle l’envoie propager ces techniques parmi les humains. Elle lui fournit pour assurer cette mission un char tiré par des serpents. Tous les humains reçoivent ce don avec joie, tous ou presque… car les Scythes, au Nord, seront privés de cette culture par la faute de leur roi Lyncos : il a tué un des dragons et pourchassé Triptolème. Déméter, outragée, transforme le roi en lynx.

Triptolème est considéré comme celui qui, le premier, règle les sacrifices de porcelets en l’honneur de Déméter et institue, sur l’ordre de la déesse, les

mystères dans la cité d’Eleusis. On le représente sur son char ailé, aux côtés des divinités éleusiniennes Déméter, Perséphone et Hécate. Platon l’assied auprès de Minos, Eaque et Rhadamanthe, parmi les juges des Enfers, dans l’*Apologie de Socrate*, car, en tant qu’homme juste sur la terre, il a mérité de juger les âmes dans l’au-delà.

📖 Alors que Cérès cherchait sa fille Proserpine, elle arriva chez le roi Eleusinos dont la femme, Cothonéa, venait d’accoucher d’un enfant, Triptolème ; elle se présenta comme nourrice et la reine accepta de l’engager. Comme elle voulait rendre son nourrisson immortel, elle lui faisait téter son lait divin, et la nuit, en cachette, le plongeait dans le feu. Aussi grandissait-il plus vite que ne le font habituellement les enfants. Ses parents s’en étonnèrent et épièrent la nourrice ; au moment où Cérès voulut plonger l’enfant dans le feu, le père s’épouvanta. La déesse, irritée, tua Eleusinos, mais offrit à Triptolème, son nourrisson, un bienfait éternel : elle lui donna un char attelé de serpents pour propager les moissons. Il parcourut la terre et y sema les moissons. Lorsqu’il rentra chez lui, Céléos ordonna de le tuer, mais sur l’ordre de Cérès, c’est à Triptolème qu’on donna le trône, il appela la cité Eleusis du nom de son père, et institua les fêtes en l’honneur de Cérès qu’on nomme en grec Thesmophories.

Hygin, *Fables*, « Triptolème » (texte complet)

📖 *Cérès, déguisée en vieille femme, arrive dans la ferme de Celeus dont le jeune fils est malade.*

A peine Cérès a-t-elle passé le seuil, qu’elle voit partout l’image de la douleur ; on n’avait déjà plus aucun espoir de sauver l’enfant. Elle salue Métanira, c’est le nom de la mère, et daigne coller sa bouche à la bouche de l’enfant. Soudain la pâleur disparaît ; une force nouvelle vient animer ce corps épuisé, tant il y a de puissance dans le souffle même des dieux ! Toute la famille est dans la joie […]. Bientôt on sert

le repas : du lait caillé, des fruits, de tendres rayons, remplis d'un miel doré. La puissante Cérès s'abstient d'y toucher ; et, pour assoupir l'enfant, elle lui fait boire du lait tiède mêlé au suc des pavots. On était au milieu de la nuit ; partout régnaient le silence et le sommeil ; Cérès prend Triptolème sur son sein ; trois fois elle le caresse de la main, trois fois elle répète des paroles magiques, que la bouche d'un mortel ne saurait prononcer : elle approche du foyer le corps de l'enfant, le couvre de charbons enflammés, pour que le feu le purifie et dévore son enveloppe mortelle. La mère se réveille en sursaut ; et aveuglée par sa tendresse, elle s'écrie, hors d'elle-même :

– Que faites-vous ?

Et elle arrache des flammes le corps de son fils. La déesse lui dit :

– Trop d'affection t'a rendue dénaturée ; ta frayeur maternelle anéantit tous mes bienfaits : ton fils ne sera qu'un simple mortel ; mais le premier des hommes, il labourera, il sèmera, et les moissons qu'il coupera dans les campagnes seront le prix de ses travaux.

Ovide, *Fastes*, Livre IV, vers 508-561

📖 La déesse des moissons attelle deux dragons, les soumet au frein, s'élance sur son char rapide, et le faisant rouler entre le ciel et la terre, dans le vague des airs, descend dans la ville consacrée à Minerve. Elle confie son char au jeune Triptolème, et lui remettant des semences fécondes, elle lui commande de fertiliser les champs que le soc a retournés jadis, et ceux dont le soc jamais n'a ouvert le sein. Déjà Triptolème a traversé dans les airs et l'Europe et l'Asie. Il descend dans la Scythie, au palais du roi Lyncus. Et ce prince lui demande :

– Quel est le motif de ton voyage ? Quel est ton nom ? Et quelle est ta patrie ?

– Triptolème est mon nom ; la célèbre Athènes est ma patrie, lui répond l'étranger. Je ne suis venu ni par terre, à travers de longs chemins, ni sur un vaisseau qui sillonne les mers : je me suis ouvert un passage dans les plaines de l'éther. J'apporte avec moi les dons de Cérès, qui, confiés aux champs, produisent une nourriture salutaire et d'abondantes moissons.

Le barbare, jaloux d'une pareille découverte, et voulant en usurper l'honneur, reçoit Triptolème dans son palais ; et tandis que le sommeil

le livre sans défense, il l’attaque le fer en main. Il allait achever son crime : Cérès le change en lynx, et ordonne au jeune Athénien de remonter sur son char, et de le guider dans les airs vers sa cité.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre V, vers 643-661

Triton

Triton est une très ancienne divinité méditerranéenne, intégrée dans la famille des Olympiens en tant que fils de Poséidon et d'Amphitrite.

A l'origine, il a les caractéristiques d'un *halios Gérôn*, un « Vieux de la mer », comme Protée ou Nérée. En tant que tel, il a le don de prophétie et règne sur les eaux profondes. Jusqu'à l'aine, son corps est celui d'un homme, jeune ou adulte avec une courte barbe ; en dessous, une ou deux queues de poisson, plus ou moins longues et sinueuses, remplacent les jambes.

Il accompagne Poséidon dans ses déplacements, porte ses messages, conduit son char : il a auprès de son père, le même rôle qu'Hermès auprès de Zeus. Son attribut le plus original est la conque marine, dans laquelle il souffle pour déchaîner les tempêtes de vagues ou, au contraire, calmer la mer agitée. Lors de la guerre des Géants, il s'en sert aussi pour effrayer les adversaires des dieux.

Il a peu d'aventures amoureuses et ne semble pas avoir de descendance. Il se multiplie plutôt par une sorte de clonage artistique : dès l'époque classique,

une foule de Tritons entoure le char du roi de la mer ou s’ébat sur les flots avec les Néréides.

📖 *Les Argonautes se sont perdus sur le lac Triton, en Libye*.

Orphée ordonne qu’on sorte du navire le grand trépied d’Apollon et qu’on le présente en offrande aux dieux indigènes, afin d’obtenir un retour favorable. Ils descendent à terre et y posent le don de Phébus. Le dieu Triton lui-même leur apparaît alors sous la forme d’un jeune homme tenant dans la main une poignée de terre qu’il leur offre en disant :

– Recevez, mes amis, ce cadeau d’hospitalité : pour l’instant, je n’en ai pas de plus précieux à vous offrir. Mais si, comme les autres voyageurs étrangers, vous voulez connaître les passes pour sortir d’ici, je vous les indiquerai : mon père Poséidon m’a tout appris sur cette mer. En fait, je règne sur ces rivages.

[…] Le dieu tend la main et explique la route à suivre en désignant la mer au loin et la passe profonde qui conduit hors du lac […].

Ils s’embarquent aussitôt, impatients de quitter le lac, et rament avec ardeur. Pendant qu’ils s’éloignent, ils peuvent voir Triton s’approcher du rivage et entrer dans le lac en emportant le trépied sacré. Soudain, il disparaît. Les Argonautes en sont tout joyeux : ils comprennent que c’est un dieu qui leur est apparu pour leur donner un bon présage. Ils demandent à Jason de choisir la plus belle des brebis et de la sacrifier en récitant des prières agréables aux dieux. Le héros se hâte de choisir une brebis et l’immole sur la poupe du navire, en prononçant cette prière :

– O dieu, qui que tu sois, toi qui nous es apparu au bord de ce lac,- que l’on te nomme Triton, le monstre marin, ou Phorcys, ou que tes filles, qui habitent au fond de la mer, te donnent le nom de Nérée, – sois-nous propice et accorde-nous un retour favorable !

Puis il jeta la brebis dans l’eau. Alors, surgissant du milieu de l’abîme, le dieu leur apparut sous sa forme véritable. Quand un habile écuyer, saisissant par la crinière un cheval docile pour l’entraîner à la course, le lance autour de l’arène, l’animal fend l’air en élevant sa tête superbe et fait grincer sous ses dents son frein écumeux. De même, Triton s’accroche à la quille du navire et le pousse en avant vers la

haute mer. De la tête jusqu’au ventre, du haut en bas du dos et au-dessus des hanches, son corps est absolument semblable à celui des dieux bienheureux ; mais, au-dessous de ses flancs, de part et d’autre, s’allonge une double queue de baleine dont les extrémités échancrées en forme de croissants de lune fendent rapidement la surface des eaux. Le dieu fait entrer le vaisseau dans la mer où il doit reprendre sa navigation, puis il replonge au fond des vastes abîmes, et les héros poussent de grands cris à la vue de ce prodige étonnant.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Livre IV,
vers 1537-1619

Tyché, la Fortune

Dans sa *Théogonie*, Hésiode fait de Tyché l'une des premières filles d'Océan et de Téthys : son nom (*tychè*, « ce qui est obtenu par le sort » en grec) lui vaut par la suite d'être considérée comme la personnification du hasard.

La figure de Tyché, que les Romains nomment *Fortuna* (de *fors*, le terme qui désigne précisément ce qui relève du « fortuit »), prend une grande importance dans la culture grecque de la période hellénistique et dans le monde romain. Honorée comme la puissance souveraine qui gouverne l'univers tout entier, elle est a la fois Hasard et Providence, celle qui distribue, selon ses caprices, les biens, les honneurs et les maux.

Traditionnellement, on se souhaite *agathè Tychè* (« bonne chance ») quand on se sépare car on compte sur la déesse pour mener « à bon port » toutes les entreprises. Chaque cité a sa Tyché, révérée sous le nom de « Conservatrice ». Souvent représentée comme une femme aveugle, Tyché-Fortune est dotée d'attributs symboliques distinctifs : le gouvernail et la sphère (elle « pilote » l'univers), la corne

d’abondance (elle dispense les richesses), la roue (elle la fait tourner au gré de sa volonté).

Avec le développement du culte d’Isis, Tyché-Fortune est souvent assimilée à la « Mère universelle » : on trouve ainsi la figure d’Isis-*Fortuna* sur de nombreuses fresque pompéiennes.

A Rome, plusieurs temples étaient consacrés à la Fortune, dont le premier aurait été élevé sur le Capitole par le roi Servius Tullius (578-534 avant J.-C.) pour honorer la *Fortuna Primigenia* (la « Première née ») ; une tradition légendaire romaine, rapportée par Ovide, prête à ce roi une aventure avec la déesse.

De nombreux généraux, hommes politiques et empereurs romains se disaient « aimés de la Fortune », tel le dictateur Sylla, qui se donna le titre de *Felix* (« celui qui a de la chance »), ou encore Jules César.

> 🕮 Je crois qu’Homère est le premier qui ait fait mention de Tyché dans ses vers ; c’est dans l’hymne à Déméter qu’il la nomme parmi les filles d’Océan jouant avec Perséphone ; voici ce qu’il dit : « Nous étions toutes ensemble dans l’agréable prairie, Leucippe, Phénô, Electre, Ianthé, Mélobosis, Tyché et la vermeille Ocyrhoé au teint frais comme un bouton de rose. »
>
> Il ne nous apprend rien de plus : il ne dit pas que de toutes les divinités elle est celle qui a le plus d’influence sur les événements de la vie, celle qui donne le plus de force à ceux qu’elle favorise. […] Célèbre sculpteur et architecte, Boupalos a fait une statue de Tyché pour

les habitants de Smyrne : il est le premier, à ma connaissance, qui l'ait représentée avec une sphère céleste sur la tête et tenant de la main gauche ce que les Grecs appellent la corne d'Amalthée ; il a voulu ainsi symboliser les attributions de cette déesse.

Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre IV,
chapitre 30, 4-6

📖 Fille de Zeus Libérateur, Tyché, Conservatrice des cités, accorde, je t'en conjure, ta protection divine à la florissante ville d'Himère. C'est toi qui fais voler sur les ondes les vaisseaux légers ; c'est toi qui présides aux combats sanglants et aux sages délibérations des mortels. Tu te joues de leurs espérances trompeuses : tantôt tu les portes au sommet de la roue, tantôt tu les en précipites. Jamais aucun d'eux n'a reçu des Immortels un présage certain de son avenir : leur esprit, enveloppé de ténèbres, ne peut porter ses regards au-delà du présent. Souvent des malheurs imprévus trompent leur attente et leurs désirs, tandis que d'autres, battus par la tempête, voient le bonheur tout à coup leur sourire, et leur destin changer en un instant.

Pindare, *Olympiques*, ode 12, vers 1-18

📖 Un paysan qui bêchait tomba sur un trésor. C'est pourquoi, chaque jour, il tressait des couronnes pour Gê, la Terre, persuadé que c'était à elle qu'il devait cette faveur. Mais Tyché lui apparut et lui dit :

– Pourquoi, mon ami, imputes-tu à Gê le don que je t'ai fait ? C'est moi, en effet, qui te l'ai apporté parce que je voulais t'enrichir. Si la chance vient à changer et que cet or passe dans d'autres mains, je suis bien sûre que c'est à moi, Tyché, que tu t'en prendras !

Cette fable montre qu'il faut reconnaître qui vous fait du bien et lui rendre grâce en retour.

Esope, *Fables*, « Le Paysan et Tyché »

📖 Mais dans l’enceinte même du temple de Fortune, qui est donc celui qui se cache sous des toges amoncelées ? C’est Servius – de fait, cela est établi –, mais pourquoi est-il caché ? Sur ce point, les esprits se partagent, et moi-même je reste incertain. Serait-ce que la déesse n’ose avouer que timidement ses furtives amours et qu’elle rougit d’avoir accordé à un mortel les faveurs d’une céleste immortelle ? Elle brûla en effet pour ce roi de la plus ardente passion : ce fut le seul homme pour lequel elle ne fut point aveugle. La nuit, elle avait coutume de s’introduire dans son palais par une étroite fenêtre, d’où vient le nom de Fenestella (« petite fenêtre ») donné à une porte de Rome. Elle a honte maintenant et elle couvre d’un voile ces traits qu’elle a chéris : c’est avec plusieurs toges que la tête royale de Servius est recouverte.

Ovide, *Fastes*, Livre VI, vers 569-580

Typhon ou Typhée

Fils de Gaia, la Terre, et du Tartare, spécialement conçu pour venger la défaite des Titans et des Géants, Typhon ou Typhée (chez Hésiode) est le pire ennemi de Zeus. Il est représenté comme un gigantesque monstre hybride : sur une tête et un torse humain mais recouvert d'écailles, se greffent des jambes et des doigts en forme de vipères, ainsi qu'une paire d'ailes. Parmi les poètes, c'est à qui ornera sa description des détails les plus fantastiques : des têtes de léopard, des crinières de lion, des cornes de taureau, des yeux qui lancent des flammes, une centaine de têtes et autant de mains terminées par des serpents sifflant et crachant du venin à tout vent… Il est tantôt un démon du feu, qui, des tréfonds de la terre, attise les volcans siciliens, tantôt une personnification de l'ouragan. C'est ce sens qu'a gardé son nom dans l'usage courant.

Accouplé avec Echidna, « la Vipère », il engendre une série d'animaux monstrueux : Orthros, le chien de Géryon, Cerbère, le chien des Enfers, l'Hydre de Lerne, que combattra Héraclès, la Chimère, à la fois chèvre, lion et serpent, et quelques autres. Il est aussi à l'origine de tous les vents violents et néfastes.

Une autre tradition fait de Typhon le fils de Héra. Après qu'Athéna est sortie tout armée du crâne de Zeus, l'épouse jalouse veut prouver au dieu qu'elle aussi peut procréer seule, et même avoir un enfant plus fort que lui. Elle invoque la Terre mère, et bien qu'elle ait boudé le lit conjugal pendant un an, elle accouche de Typhon. Bientôt, il touche le ciel et défie le roi des dieux.

Hésiode fait un tableau saisissant de cette lutte entre les éléments déchaînés. On peut y voir l'évocation d'une éruption volcanique particulièrement dévastatrice, dont le mythe perpétue le souvenir. Finalement, Zeus terrasse le monstre de sa foudre et le jette dans le Tartare, où il est enseveli sous l'Etna.

Une version plus récente introduit toutes sortes de péripéties visant à établir un parallélisme avec les dieux égyptiens Osiris (Zeus) et Seth (Typhon).

Cette lutte terrible marque la fin de l'ère chaotique des origines, où s'affrontaient les forces primordiales issues de la Terre, du Ciel et du Flot marin. Après la guerre des Titans, puis celle des Géants, la défaite de Typhon inaugure le règne des Olympiens, où la nature s'apaise, les formes de vie se stabilisent, la société s'organise. C'est aussi la victoire du nouveau

panthéon indo-européen sur les divinités méditerranéennes primitives.

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (2) »

📖 Lorsque Zeus eut chassé du ciel la race des Titans, un dernier enfant naquit de la vaste Terre, unie d'amour au Tartare. C'était Typhée, dieu terrible, aux bras indomptables, aux jambes infatigables. Sur ses épaules se dressaient cent têtes de serpents, d'affreux dragons, dont les gueules effroyables dardaient toutes des langues noires. Le feu brillait dans ses yeux, au-dessous de ses sourcils. De chacune de ses têtes partaient des regards enflammés ; de chacune sortaient des voix confuses, un incroyable mélange des sons les plus divers. C'était tantôt le langage que comprennent les dieux, tantôt les mugissements d'un taureau indompté, les rugissements d'un lion farouche, les glapissements plaintifs de jeunes chiens. Quelquefois il poussait des sifflements dont retentissaient les hautes montagnes.

Sans doute qu'on n'aurait pas pu éviter la révolution et que ce monstre aurait régné sur les mortels et les immortels, sans la vigilance du père des hommes et des dieux. Il fait gronder son tonnerre, et à ce bruit formidable répondent aussitôt la terre, le ciel, la mer, les flots de l'Océan, les profondeurs du Tartare. Le grand Olympe tressaille sous les pieds immortels de Zeus, tandis que se lève son roi. La terre gémit, la mer sombre s'échauffe tout entière aux feux dont s'arment les deux combattants, ceux de la foudre et des éclairs, ceux que vomit le monstre. Tout bouillonne, et la terre, et le ciel, et la mer. Sur ses rivages bondissent avec furie les flots soulevés par l'approche des deux divinités. La nature tremble de fond en comble. Hadès lui-même frémit d'effroi au sein de l'empire des ombres, les Titans tremblent au fond du Tartare, autour de Cronos, lorsqu'ils entendent l'horrible tumulte du combat. Zeus a rassemblé ses forces, il a saisi ses armes, son tonnerre, sa foudre, ses brillants éclairs ; il s'élance et frappe du haut de l'Olympe.

Toutes les têtes du monstre s'embrasèrent, il tomba sous les coups redoublés du dieu, tout mutilé, et la terre immense en gémit. Des

torrents de flamme s’échappaient de son corps consumé par la foudre et précipité au fond d’une obscure et sauvage vallée. Tout autour, à la vapeur de l’incendie, s’échauffait et fondait la terre immense, comme coule l’étain dans le creuset du fondeur, comme s’amollit le fer, le plus dur des métaux, dompté par la main d’Héphaïstos, sur ses fourneaux brûlants, au sein des montagnes d’une contrée divine. Ainsi fondait la Terre à l’ardeur de l’incendie. Et Zeus furieux jeta Typhée dans le Tartare sans fond.

Hésiode, *Théogonie*, vers 820-868

📖 *Héra se plaint de la naissance d’Athéna et veut se venger*.

Aussitôt, la vénérable Héra, furieuse, dit aux dieux immortels assemblés :

– Ecoutez-moi, dieux et déesses, puisque Zeus qui amasse les nuées, le premier, me fait injure, à moi qu’il a choisie pour femme, à moi qui lui reste fidèle. Voilà que sans moi, il a engendré Athéna aux yeux clairs, illustre entre tous les bienheureux immortels, tandis que mon fils Héphaïstos, que j’ai enfanté moi-même, est débile et a les pieds tournés ! […] Est-ce que je ne peux plus avoir d’enfant, moi qui suis appelée ta femme parmi les habitants du ciel ? Très bien ! Voici ce que je vais faire : je vais enfanter à moi seule un fils qui règne parmi les dieux, sans souiller ton lit sacré ni le mien. Je ne coucherai point dans ton lit, et je m’en irai loin de toi.

Pleine de colère, elle quitta les dieux, et, en frappant de sa main la terre, elle prononça cette prière :

– Ecoutez-moi maintenant, toi, Gaia, et toi, grand Ouranos, et vous, Titans qui habitez sous terre les alentours du Tartare et de qui sont nés les hommes et les dieux ! Ecoutez-moi tous maintenant, et donnez-moi un fils, sans Zeus, et qu’il ne lui soit point inférieur en force, qu’il le surpasse même, autant que Zeus au large regard l’emporte sur Cronos.

Sur ces mots, elle frappa la terre de sa main vigoureuse, et la terre qui donne la vie trembla ; Héra se réjouit dans son cœur, car elle pensa que son désir était accompli. Et, dès lors, jusqu’à la fin de l’année, elle ne vint point au lit du très sage Zeus, et elle ne s’assit point auprès de lui sur le beau trône où, auparavant, elle méditait de sages desseins. Non, la vénérable Héra aux yeux de génisse resta dans ses temples

fréquentés par de nombreux suppliants, et s’y réjouit des sacrifices qu’ils lui offraient. Enfin, quand les nuits et les jours eurent passé, quand l’année eut fait le tour des saisons, elle enfanta un fils qui ne ressemblait ni aux dieux ni aux hommes, le cruel et horrible Typhon, fléau des mortels.

Hymnes Homériques, « A Apollon » 1, vers 309-355

📖 Les dieux ayant vaincu les Géants, la Terre, encore plus irritée, coucha avec le Tartare, et mit au monde en Cilicie Typhon, qui était à moitié homme et à moitié bête féroce. Il était plus grand et plus fort que tous les enfants qu’elle avait produits jusqu’alors. Il avait la forme d’un homme pour la moitié supérieure du corps, et dépassait les plus hautes montagnes. Sa tête touchait aux astres, l’une de ses mains touchait au levant, l’autre au couchant, et il en sortait cent têtes de serpents ; de ses cuisses sortaient des paquets de vipères, qui s’enroulaient autour de lui jusqu’à la tête en formant des replis tortueux et faisaient entendre des sifflements effroyables. Tout son corps était couvert de plumes, des crins épais et mêlés ondulaient sur sa tête et sur ses joues ; il dardait des regards de feu.

Voilà le monstre puissant qui se rua contre le Ciel en jetant des pierres incandescentes, en poussant des sifflements et des cris, en vomissant des torrents de flammes. En le voyant escalader le Ciel, les dieux s’enfuirent en Egypte, en prenant les formes de toutes sortes d’animaux.

Zeus frappe Typhon de loin à coups de tonnerre. Puis il se rapproche et l’effraie avec une serpe d’adamante ; il le poursuit jusqu’au mont Casius, au-dessus de la Syrie. Là, le voyant blessé, il l’attaque au corps à corps ; mais Typhon l’enlace dans ses replis de serpent, le maîtrise, et lui coupe les tendons des pieds et des mains avec la serpe qu’il lui a prise. Il le charge sur ses épaules et le porte à travers la mer jusqu’en Cilicie, où il le dépose dans une caverne. Il y met aussi ses tendons enveloppés dans une peau d’ours, et y laisse, pour le garder, Delphyné, qui avait la moitié du corps d’une femme, et l’autre moitié d’un serpent.

Hermès et Ægipan réussirent à dérober ses tendons, ils les lui rajustèrent en secret. Zeus recouvra alors toutes ses forces. Il repartit de l'Olympe sur un char attelé de chevaux ailés, et poursuivit Typhon de ses foudres jusqu'au mont Nysa. Là les Moires trompèrent Typhon : en lui faisant croire qu'il acquerrait de nouvelles forces, elles lui firent manger des fruits périssables, ceux que consommaient les mortels. Comme Zeus revient à la charge, il s'enfuit en Thrace près du mont Hémos, et de là il lance des montagnes entières contre Zeus, qui les lui renvoie avec des coups de tonnerre. Typhon y perdit beaucoup de sang (*héma* en grec), c'est là, dit-on, l'origine du nom de la montagne. Il essaya ensuite de fuir à travers la mer de Sicile, mais Zeus jeta l'Etna sur la Sicile. Cette montagne est d'une hauteur prodigieuse et le feu qu'elle crache depuis ce temps-là proviendrait de la foudre qui l'enflamma alors.

Apollodore, *Bibliothèque*, Livre I, chapitre 6, 3

U

Ulysse

▷ Odysseus

Héros de l'*Odyssée*, l'épopée à laquelle il a donné son nom, Ulysse (*Odysseus*) est déjà l'un des principaux personnages de l'*Iliade* d'Homère. Dans ce poème, bien qu'il soit aussi un redoutable guerrier, « l'homme aux mille et une astuces » se distingue surtout par sa ruse, son ingéniosité, son habileté à négocier. Peut-être tient-il ces talents du dieu Hermès, son arrière-grand-père maternel. Peut-être aussi est-il le fils illégitime de Sisyphe, un autre roué, qui aurait séduit sa mère Anticlée juste avant son mariage avec Laërte, le roi d'Ithaque.

Héros ou anti-héros ?

Son caractère est ambigu. Tantôt présenté comme sage, modéré, de bon conseil, respectueux des usages sociaux et des rites religieux, c'est l'« honnête homme » de l'antiquité. Tantôt il se montre rusé, menteur, cruel, hypocrite, sans scrupules et sans pitié. C'est alors le prototype de l'« habile politique », qui maîtrise l'art d'utiliser les autres, hommes ou

femmes, au service de sa patrie ou de sa survie personnelle.

Sa duplicité apparaît dès l'origine de la guerre de Troie. En effet, c'est lui qui a l'idée du serment d'entraide qui lie tous les prétendants d'Hélène à l'époque où il courtise lui-même la belle princesse, en même temps que la plupart des autres chefs grecs. Ménélas est l'heureux élu. Quand, par la suite, il est trompé, il fait tout naturellement appel à ses alliés. Mais Ulysse, marié avec Pénélope et déjà père de Télémaque, n'a pas du tout envie de quitter sa famille et son île. Il simule la folie pour échapper à ses obligations. Quand les ambassadeurs grecs viennent le voir, ils le trouvent très occupé à labourer la plage et y semer du sel. Palamède pousse le petit Télémaque devant la charrue, Ulysse la dévie aussitôt. Démasqué, il doit rejoindre les coalisés.

Le temps du succès

La plupart n'auront qu'à s'en féliciter : en officier loyal, Ulysse s'entremet dans les querelles, trouve des expédients, dénoue les situations embrouillées. Ainsi, il réussit à convaincre Achille, « le plus vaillant des Achéens », de participer à l'expédition. C'est lui aussi qui invente la ruse finale, le fameux

« cheval de Troie », qui permettra aux Grecs dissimulés dans son corps de bois, de pénétrer dans la ville retranchée. Mais il ne pardonne pas à Palamède de lui avoir fait perdre la face ; il se venge en l'accusant à tort d'être un espion à la solde des Troyens. Il a lui-même dissimulé les preuves falsifiées dans la tente de sa victime : une lettre et de la monnaie troyenne. Convaincu de trahison, le malheureux est lapidé.

Après la prise de Troie, Ulysse reçoit en partage les armes d'Achille, promises au meilleur combattant, ce qui cause la rage meurtrière d'Ajax, fils de Télamon, qui pense les avoir méritées par sa bravoure face à Hector. Hécube, la vieille reine des Troyens lui échoit comme captive ; il lui jette la première pierre quand elle est lapidée par les Grecs. Pour arrondir son butin, il va piller les Cicones, des alliés de Troie, en Thrace. Mais au retour, il ne réussit pas à doubler le cap Malée pour remonter au nord du Péloponnèse, vers Ithaque, et se trouve déporté vers l'ouest. C'est le début de son « odyssée », une longue errance à travers la Méditerranée, réelle ou imaginaire.

Explorateur malgré lui

D’abord, il accoste en Libye (il s’agirait de l’actuelle Djerba), chez les Lotophages, mangeurs de « *lotos* » paisibles et accueillants. Mais ces fleurs inconnues plongent les deux éclaireurs qui y ont goûté dans l’hébétude, il faut repartir aussitôt. C’est là que les ennuis sérieux commencent. Ulysse commet l’irréparable à l’escale suivante, au pays des CYCLOPES (Sicile, du côté de l’Etna ?) : il crève l’œil unique du cyclope POLYPHÈME, le fils de Poséidon, qui demande à son père de le venger. Le puissant dieu de la mer jure que les Grecs ne rejoindront jamais leur patrie. Sa colère s’acharne désormais sur Ulysse et ses compagnons, sans qu’Athéna, leur protectrice, ni même Zeus puissent s’y opposer.

A l’étape suivante (les îles Eoliennes ?), EOLE, le maître des vents, se montre amical dans un premier temps. Il enferme les vents contraires dans un sac, qu’il remet à Ulysse. Malheureusement, les marins ouvrent le sac, déclenchant une terrible tempête qui les ramène au point de départ. Eole ne peut plus rien pour eux : il a compris qu’ils sont maudits des dieux.

Puis la flottille est déportée vers le nord-ouest (la Sardaigne ?). Les Grecs au mouillage sont attaqués par des géants anthropophages, les Lestrygons, qui

les poursuivent à coups de rochers lancés dans la mer. Seul le navire d’Ulysse parvient à leur échapper.

Expériences de l’extrême

Ulysse aborde l’îlot d’Aiaié, la demeure de CIRCÉ. La magicienne transforme en porcs les marins partis en éclaireurs. Mais Hermès donne un antidote à Ulysse. Protégé par la plante magique, le héros résiste aux sortilèges et obtient que ses compagnons reprennent forme humaine. Il devient l’amant de la déesse, dont il aura un fils, Télégonos. Circé l’avertit des nouveaux dangers qui le guettent : les Sirènes au chant fatal, les monstres Charybde et Scylla… Elle lui conseille aussi de consulter l’ombre du devin Tirésias et lui explique comment aller au royaume des morts, dont l’entrée se situe chez les Cimmériens, aux confins du monde. A l’entrée des ENFERS, Ulysse évoque les ombres de ses compagnons d’armes morts, de sa mère et de quelques autres « dames du temps jadis » et pour finir, celles des plus grands héros et criminels. Tirésias lui prédit qu’il retrouvera Ithaque, mais seul, et qu’il devra s’acquitter ensuite d’un rite de purification pour obtenir le pardon de Poséidon.

Après un an sur l’île enchantée de Circé, le navire reprend la mer.

En suivant les conseils de Circé, Ulysse se fait attacher au mât et ses compagnons se bouchent les oreilles à la cire pour ne pas céder à l’appel des SIRÈNES (au large de Capri ?). Ils évitent ensuite le gouffre de CHARYBDE, mais six marins sont happés par SCYLLA (dans le détroit de Messine ?). Et le pire est à venir !

Seul au monde

Dans l’île de Thrinacie (la Sicile) paissent les bœufs du Soleil. Circé et Tirésias ont mis en garde les Grecs : il ne faut surtout pas y toucher ! Une fois de plus, les marins sacrilèges désobéissent, ils abattent quelques bœufs et les font rôtir. Le Soleil ivre de colère invoque Zeus, qui foudroie le navire en pleine mer. Seul Ulysse réchappe au naufrage. Agrippé à l’épave, il dérive pendant neuf jours avant d’être rejeté sur l’île de CALYPSO, au bord de l’Océan qui entoure le monde (Gibraltar ?). La nymphe, amoureuse du héros, lui propose une vie de rêve et la jeunesse éternelle. Il devient son amant mais refuse ses dons.

Pris de nostalgie, Ulysse ne pense plus qu'à retourner dans sa patrie. Au bout de sept ans, Hermès finit par obtenir la clémence de Zeus et ordonne à Calypso de laisser partir Ulysse. Sans rancune, elle l'aide à construire un radeau.

Ulysse navigue pendant dix-sept jours avant d'être repéré par Poséidon. Une nouvelle tempête le jette, nu et épuisé, sur le rivage des Phéaciens (l'île de Corfou). Là, NAUSICAA le découvre et le conduit à la cour de son père, le roi Alcinoos. Le souverain et son épouse accueillent généreusement l'étranger dans leur somptueux palais, selon les règles de l'hospitalité. Lors du festin de bienvenue, l'aède Démodocos se met à chanter les exploits des héros grecs au siège de Troie. Bouleversé, Ulysse dévoile son identité et fait à son tour le récit de ses aventures. Les Phéaciens, excellents passeurs, lui offrent un navire et le ramènent en Ithaque, couvert de cadeaux.

La revanche du mendiant

Vingt ans après son départ pour Troie, voilà donc Ulysse de retour dans sa patrie, amaigri, éprouvé, d'autant plus méconnaissable qu'il est donné pour mort. Son palais est occupé par les nombreux prétendants à sa succession qui, selon la coutume,

vivent aux frais de sa famille en attendant la décision de sa « veuve ». PÉNÉLOPE s'est dérobée jusqu'à présent, prétextant une toile à finir, mais son stratagème a été découvert. Mise en demeure de choisir sans délai son nouvel époux, elle organise un concours de tir à l'arc dont elle sera le prix. Mais il ne s'agit pas de n'importe quel arc : c'est l'arc d'Eurysthée qu'Ulysse a rapporté d'un de ses voyages de jeunesse. Il est le seul à pouvoir le bander. Avec l'aide d'Athéna, Ulysse se fait connaître de TÉLÉMAQUE, puis il se mêle aux prétendants, déguisé en mendiant. Il remporte facilement le concours, massacre les prétendants et, enfin reconnu par Pénélope, il reprend possession de son royaume.

D'après des récits postérieurs à l'*Odyssée*, Ulysse serait reparti vers d'autres aventures, sur la terre ferme cette fois, comme l'avait prédit Tirésias. Selon les uns, il est mort dans son lit à un âge avancé, après avoir pacifié et développé son île. Selon d'autres, il a été assassiné par Télégonos, le fils de Circé.

Ulysse sort transformé de son long périple, qui a souvent été considéré comme un voyage initiatique. Il y fait preuve de générosité et de dévouement envers ses compagnons de malheur, de courage et d'endurance dans sa lutte contre les éléments

déchaînés, de patience et d’humilité envers les dieux et les hommes. Il a appris à exprimer sa sensibilité et révèle sa profonde humanité. S’il tient tant à retourner dans son pays natal, c’est aussi pour faire profiter les siens de son expérience, pour permettre à d’autres navigateurs d’explorer le vaste monde.

➲ Carte « Le voyage d’Ulysse »

📖 Il paraissait utile à Ulysse (tel du moins que le représentent les tragiques, car, dans Homère, qui est la meilleure autorité, il n’est soupçonné de rien de tel) de se soustraire à l’obligation de faire la guerre en simulant la folie. Ce n’était pas un projet très honorable mais il avait l’avantage, dira-t-on peut-être, de lui assurer un règne et une vie paisible à Ithaque, avec ses parents, sa femme et son fils. Peut-on mettre cette tranquillité sur le même plan qu’une gloire qui repose sur des exploits quotidiens ? Pour ma part, je pense qu’il faut la mépriser et la rejeter, je suis convaincu que, n’étant pas honorable, elle ne peut même pas être utile. Que n’aurait pas entendu Ulysse s’il avait persisté dans cette simulation ! Déjà, après bien des actions d’éclat à la guerre, il s’entend dire par Ajax : « Lui qui fut à l’origine du serment que vous connaissez tous, il est le seul qui n’ait pas respecté ses engagements et, pour ne pas partir avec les autres, il a commencé à simuler la folie. Si Palamède, perspicace, avisé, n’avait pas déjoué sa ruse audacieuse, il aurait bafoué jusqu’au bout la foi jurée. » Mieux valait pour Ulysse combattre non seulement l’ennemi, mais, comme il le fit, les flots soulevés que de déserter la cause de la Grèce se dressant d’un seul cœur contre les Barbares.

Cicéron, *Des devoirs*, Livre III, chapitre 26

📖 *Anténor, s’adressant à Hélène, compare Ulysse et Ménélas.*

Oui, il est déjà venu ici, le divin Ulysse, et c’est pour toi qu’il venait, en ambassade avec Ménélas, le protégé d’Arès. C’est moi qui les

ai reçus comme des invités : je leur ai fait les honneurs de ma maison. J'ai pu alors juger de près leur caractère à tous les deux et leur subtilité. Tant qu'ils restaient debout, au milieu des Troyens réunis, Ménélas l'emportait sur Ulysse avec ses larges épaules ; mais dès que tous deux se trouvaient assis, Ulysse était le plus imposant. Quand ils faisaient devant tous leurs discours et leurs suggestions, Ménélas parlait à toute vitesse, en peu de mots, mais d'une voix très claire, car ce n'était pas un beau parleur et il ne se perdait pas dans ce qu'il disait, même s'il était le plus jeune. Mais quand il se levait à son tour, le très astucieux Ulysse restait planté là, le regard baissé, les yeux fixés à terre. Au lieu d'agiter son sceptre en avant ou en arrière, il le tenait immobile dans sa main, comme un homme sans expérience qui ne sait pas quoi faire. On aurait dit un boudeur qui rumine ou un sot qui a perdu l'esprit ! Mais dès que sa voix puissante retentissait, venue du fond de sa poitrine, et que les mots tombaient comme les flocons de la neige en hiver, alors aucun mortel ne pouvait plus rivaliser avec Ulysse. Et, à ce moment-là, nous ne pensions même plus à nous étonner de son allure.

Homère, *Iliade*, Chant III, vers 204-224

📖 *Philoctète, qui possède un arc magique, cadeau d'Héraclès, a été abandonné sur l'île de Lemnos au début de la guerre de Troie. Mais les Grecs ne peuvent obtenir la victoire sur Troie sans cet arc. Ulysse vient de le soustraire par la ruse à Philoctète : il se justifie bien cyniquement.*

ULYSSE. – Là où les circonstances l'exigent, je m'adapte ; mais là où il y a un conflit entre des hommes nobles et bons, tu ne trouveras personne de plus respectueux que moi. Oui, c'est vrai, mon caractère est de toujours chercher à vaincre, mais je suis prêt à faire une exception pour toi aujourd'hui. Détachez-le, laissez-le tranquille, qu'il reste donc ici ! Nous n'avons plus besoin de toi, puisque nous avons tes armes. Teucer l'expert est à nos côtés ; même moi, je pense que je sais aussi bien que toi manier cet arc et atteindre la cible. Qu'avons-nous besoin de toi ? Salut, reste à Lemnos. Nous partons. Cet arc qui t'a été offert me procurera peut-être à moi la gloire qui aurait dû te revenir.

Sophocle, *Philoctète*, vers 1048-1061

📖 *Ulysse a le mal du pays (*nostos*)*.

Calypso le trouve assis sur le rivage. Ses yeux sont remplis de larmes : son existence avait beau être agréable, il passait son temps à pleurer son retour perdu et Calypso n'avait plus aucun charme pour lui. Certes, il continuait à dormir avec elle la nuit, dans sa grotte profonde, mais c'était par devoir, car son désir ne répondait plus au sien. Le jour, il allait s'asseoir sur les rochers du rivage et il se déchirait le cœur à force de larmes, de gémissements et de tourments, les yeux fixés sur la mer.

Calypso s'arrête alors près de lui et lui dit :

– Malheureux que tu es ! Je ne veux plus que tu restes ici et que tu passes ta vie à pleurer ! Je suis prête à te laisser partir maintenant. […] Mais si tu savais, dans le fond de ton cœur, combien de peines et de souffrances le sort te réserve avant d'arriver sur la terre de tes ancêtres, tu resterais ici, avec moi, dans cette demeure, et tu accepterais de devenir immortel, malgré ton désir de revoir ton épouse ! Je sais bien que c'est à elle que tu penses sans cesse en soupirant toute la journée. Pourtant, je ne suis sûrement ni moins belle ni moins grande qu'elle, je peux m'en vanter ! Je suis même mieux faite qu'elle, car il n'est même pas question pour de simples mortelles de rivaliser en beauté et en allure avec des immortelles !

Ulysse aux mille et une astuces lui répond alors :

– Illustre déesse, ne te mets pas en colère contre moi ! Je sais fort bien moi-même que la sage Pénélope ne peut être ton égale, à la voir, ni en taille ni en beauté. Ce n'est qu'une mortelle, tandis que toi, tu ne connaîtras jamais ni la vieillesse ni la mort. Malgré tout, ce que je veux, ce que je désire au plus profond de moi, jour après jour, c'est revenir dans ma maison et voir enfin arriver la journée du retour. Mais si un dieu me précipite encore dans un naufrage sur la mer couleur de lie de vin, je m'y résignerai : j'ai dans ma poitrine un cœur qui a enduré bien des peines. J'ai déjà tant souffert et traversé tant d'épreuves, sur les flots et à la guerre ! Alors, si je dois en subir encore une de plus, que cette nouvelle épreuve vienne s'ajouter à toutes les autres !

Pendant qu'il parlait, le soleil s'est couché, l'obscurité arrive. Alors Ulysse et Calypso se retirent au fond de la grotte confortable : ils goûtent une dernière fois au plaisir de l'amour et de la tendresse, serrés l'un contre l'autre.

Homère, *Odyssée*, Chant V, vers 151-161 et 206-227

📖 *Déguisé en mendiant, Ulysse se mêle à la foule des prétendants qui concourent pour obtenir la main de Pénélope.*

L’astucieux Ulysse continuait à soupeser son grand arc et à l’examiner sous toutes les faces. Mais quand il a fini, de la même façon qu’un musicien expert dans l’art de la lyre et du chant tend facilement le boyau de sa corde autour d’une cheville neuve fixée sur son instrument, Ulysse tend son arc sans aucun effort. Puis, avec sa main droite, il pince la corde pour l’essayer : elle rend un son clair, comme le cri d’une hirondelle. C’est une terrible surprise pour les prétendants : tous changent de couleur.

A cet instant, Zeus fait entendre sa décision en faisant éclater le tonnerre, à la grande joie du noble Ulysse qui avait enduré tant d’épreuves : il comprend que le maître de l’Olympe lui envoie enfin un signe favorable !

Il prend alors une flèche qui se trouvait toute seule près de lui sur la table, car toutes les autres étaient bien enfermées dans le carquois : les prétendants allaient bientôt pouvoir y goûter ! Ulysse pose la flèche sur le coude de l’arc, il l’ajuste, il tire la corde et la flèche, et, sans même se lever du siège où il était assis, il vise droit au but et décoche la flèche : sans la moindre déviation, elle entre dans le premier trou, traverse toutes les haches et ressort par l’autre bout.

Ulysse s’adresse alors à Télémaque :

– Télémaque, tu n’as pas à avoir honte de l’étranger qui est assis dans ton palais. Je n’ai pas manqué le but à atteindre et je n’ai pas eu beaucoup de mal à tendre cet arc ! J’ai encore toute ma force, n’en déplaise à ces prétendants qui ont osé m’insulter ! Mais inutile d’attendre la nuit ! on va leur servir un de ces festins, musique, chants et divertissements en prime, qui va les combler au plus haut point !

A ces mots, Ulysse fait un signe à son fils en fronçant les sourcils. Et Télémaque, le fils chéri du noble Ulysse, met son épée dans son baudrier, prend sa lance à la main : revêtu de son armure étincelante, il vient se placer à côté du fauteuil où son père était assis.

Ulysse l’astucieux se dépouille de ses haillons. D’un bond il s’élance sur le seuil de la salle, son arc et son carquois dans les mains. Il

fait tomber à ses pieds toutes les flèches du carquois et s'adresse aux prétendants :

– C'est fini maintenant, ce petit jeu ! La compétition est terminée : c'est un tout autre but que je m'en vais viser. Un but que nul homme encore n'a touché ! Voyons si je pourrai l'atteindre, et si Apollon m'en donnera la gloire !

A ces mots, il décoche à Antinoos une flèche au goût bien amer ! Ce prétendant se préparait alors à porter à ses lèvres une belle coupe d'or à deux anses : déjà il la soulevait dans ses deux mains pour boire le vin. Il était loin de penser à la mort : qui donc aurait pu imaginer qu'un homme seul, parmi tant de convives attablés au festin, serait assez fort pour le frapper d'un coup si terrible ?

Mais Ulysse a tiré : sa flèche atteint Antinoos à la gorge et transperce de part en part son cou délicat. Le prétendant s'abat à la renverse ; la coupe lui échappe des mains et un flot de sang épais jaillit de ses narines. D'un brusque coup de pied, Antinoos frappe la table, la repousse loin de lui, et fait tomber par terre tous les plats qui s'y trouvaient : le pain, les viandes rôties roulent dans la poussière. Un grand tumulte s'élève alors dans la salle parmi les prétendants, quand ils voient qu'un homme est tombé. Ils se lèvent soudain de leurs fauteuils, ils courent de tous côtés en jetant partout les yeux sur les murs bien bâtis. Mais il n'y a nulle part aucun bouclier, aucune lance robuste qu'ils pourraient prendre pour se défendre !

Homère, *Odyssée*, Chant XXI, vers 404-434 et
Chant XXII, vers 1-25

V

Vénus

▷ Aphrodite

Vénus est une très ancienne divinité italique, liée à la fertilité des plantes et aux jardins potagers, qui possédait déjà des sanctuaires dans le Latium avant la fondation de Rome (753 avant J.-C.). Bâti sur une racine indo-européenne *wen-* (idée de « désirer »), son nom latin *Venus*/*Veneris* désigne l'amour physique ainsi que les qualités qui excitent cet amour : grâce, séduction, charmes ; on le retrouve aussi bien dans les termes « vénération », « vénérien » et « vénéneux » (les philtres d'amour pouvant aussi cacher les dangers du poison).

Dès le II^{e} siècle avant J.-C., la Vénus primitive est assimilée à l'Aphrodite du Mont Eryx, au nord-ouest de la Sicile, dont le culte aurait été fondé par Enée après la mort de son père Anchise. De fait, les Romains sont toujours restés très attachés à cette Vénus dite Erycine, transportée sur le Capitole à Rome, dans laquelle ils reconnaissaient la mère de leur ancêtre Enée, premier héros fondateur par excellence. Vénus a ainsi acquis progressivement les caractéristiques et les légendes mythologiques de

l’Aphrodite grecque : les poètes dits « nouveaux », dont le plus célèbre est Ovide, s’inspirent des modèles grecs pour célébrer l’amour et sa déesse.

Cependant, pour les Romains, l’essentiel reste son rôle de « mère des Enéades » (les « descendants d’Enée », c’est-à-dire les Romains), tel qu’il est célébré par le poète et philosophe épicurien Lucrèce. Dans l’*Enéide*, la fameuse épopée nationale composée par Virgile pour glorifier les origines du peuple élu par les dieux pour gouverner le monde, on voit Vénus apporter un soutien constant à son fils tendrement chéri depuis la chute de Troie jusqu’à son établissement en Italie.

Reconnue comme divinité tutélaire de dimension « politique », au sens étymologique du terme *polis* (la cité en grec), Vénus se retrouve associée au « Père Mars », l’autre ancêtre fabuleux des Romains par l’intermédiaire de son fils Romulus. Elle est particulièrement vénérée par des généraux et chefs de partis qui se placent sous sa protection pour justifier leur ambition personnelle : le dictateur Sylla choisit Vénus « *Felix* » (celle qui apporte la chance) ; Pompée, la « *Victrix* » (celle qui assure la victoire) ; Jules César, la « *Genitrix* » (celle qui donne naissance à « la race ») pour affirmer l’origine divine de sa famille, les *Julii* (les Jules), supposés descendre

de Iule, le fils d’Enée. Avec la dynastie julio-claudienne, dont l’empereur Auguste est le premier représentant, Vénus est consacrée « Mère des Césars ».

➲ Généalogie « De Troie à Rome »

📖 *Après avoir échappé à une terrible tempête, Enée accoste sur la côte africaine.*

Enée n’arrive pas à dormir : agité de mille pensées diverses, il a décidé d’aller explorer dès le lever du jour ce pays inconnu où il vient d’arriver. Il veut savoir sur quel rivage les vents l’ont poussé, si cette terre est habitée par des hommes ou des bêtes sauvages, et pouvoir expliquer ensuite ses découvertes à ses compagnons. Il a mis sa flotte à l’abri, dans une anse bien protégée par des bois et des rochers. Il se met en route, emmenant avec lui un seul compagnon, son ami et confident Achate. Dans sa main, il tient deux javelots à la pointe de fer.

Mais voici que sa mère sort de la forêt et vient à sa rencontre : elle a pris l’allure, le costume et les armes d’une jeune Spartiate. Habillée comme si elle allait à la chasse, elle portait un arc léger suspendu à son épaule, selon l’usage ; ses cheveux flottaient au vent et ses genoux étaient nus, car elle avait remonté sa robe en faisant un nœud pour attacher ses plis flottants. Elle prend la parole la première :

– Hé, jeunes gens ! Vous n’avez pas vu par hasard une jeune fille errer par ici ? C’est une de mes sœurs, elle est armée d’un carquois et porte la peau tachetée d’un lynx. Elle est peut-être en train de poursuivre un sanglier écumant ?

Vénus parle ainsi et son fils lui répond :

– Je n’ai vu ni entendu personne, et je ne sais même pas ton nom, jeune fille ! Mais tu n’as pas l’air d’une mortelle et ta voix ne sonne pas comme une voix humaine ! Tu es une déesse, oui, j’en suis sûr ! es-tu la sœur de Phébus Apollon, ou bien une Nymphe ? Je t’en prie, sois-nous favorable, et, qui que tu sois, soulage un peu le fardeau de nos peines ! Dis-nous où nous sommes, sur quel rivage nous avons débarqué ;

comme nous ne connaissons ni cet endroit ni ses habitants, nous errons là où le vent et la mer nous ont poussés. Si tu nous aides, nous t'honorerons en te faisant de nombreux sacrifices ! […]

La jeune inconnue renseigne Enée : elle lui explique qu'il est sur le territoire de Carthage, fondée par Didon, et elle lui conseille d'aller se présenter à son palais.

Quand Vénus a fini de parler, elle tourne la tête et son cou brille comme une rose éblouissante ; ses cheveux parfumés d'ambroisie répandent une odeur divine ; les plis de sa robe retombent sur ses pieds ; sa démarche même montre que c'est une vraie déesse.

Enée a reconnu sa mère : il veut lui parler tandis qu'elle s'éloigne :

– Pourquoi te montres-tu si cruelle, toi aussi ? Tu te moques si souvent de moi en prenant toutes sortes de déguisements ! Pourquoi donc ne puis-je pas mettre ma main dans la tienne ? Pourquoi ne pouvons-nous pas nous parler en toute franchise ?

Tout en lui adressant ces reproches, Enée se dirige vers les remparts de Carthage, avec son ami Achate. Pour les protéger pendant qu'ils marchent, Vénus a obscurci l'air tout autour d'eux. Elle les a enveloppés dans un nuage sombre pour que personne ne puisse les voir ni les toucher : on pourrait les retarder ou leur poser des questions sur les raisons de leur venue. La déesse elle-même s'élève dans les airs et se dirige vers Paphos, à Chypre, tout heureuse d'aller retrouver sa demeure et son grand temple couronné de guirlandes avec ses cent autels où brûle l'encens.

Virgile, *Enéide*, Livre I, vers 305-334 et 402-417

📖 Mère des Enéades, plaisir des hommes et des dieux, Vénus nourricière, toi par qui sous les signes errants du ciel, la mer porteuse de vaisseaux, les terres fertiles en moissons se peuplent de créatures ; puisque c'est à toi que toute espèce vivante doit d'être conçue et de voir, une fois sortie des ténèbres, la lumière du soleil : devant toi, ô déesse, à ton approche s'enfuient les vents, se dissipent les nuages ; sous tes pas la terre industrieuse parsème les plus douces fleurs, les plaines des mers te sourient, et le ciel apaisé resplendit tout inondé de lumière.

Car sitôt qu’a reparu l’aspect printanier des jours, et que, brisant ses chaînes, reprend vigueur le souffle fécondant du zéphyr, tout d’abord les oiseaux des airs te célèbrent, ô déesse, ils annoncent d’abord ta venue, le cœur bouleversé par ta puissance. A leur suite, les bêtes sauvages, les troupeaux bondissent à travers les gras pâturages, et passent à la nage les rapides cours d’eau : chacun est si fort pris par ton charme qu’il brûle de te suivre partout où tu veux l’entraîner. Enfin par les mers et les monts et les fleuves impétueux, parmi les demeures feuillues des oiseaux et les plaines verdoyantes, enfonçant dans tous les cœurs la puissance de l’amour caressant, tu inspires à tous les êtres le désir de propager leur espèce. Ainsi donc, puisque toi seule gouvernes la nature, puisque, sans toi rien ne jaillit au séjour de la lumière, rien n’est beau ni aimable, sois la compagne de mes veilles, et dicte-moi ce poème que je tente sur la nature.

Lucrèce, *De la nature des choses*, Livre I, vers 1-25

📖 *Après son assassinat le 15 mars 44 avant J.-C., Jules César fut divinisé : Ovide donne à l’événement la dimension merveilleuse du mythe.*

Quand la mère d’Enée a vu se préparer la mort cruelle de Jules César et le complot des conjurés aiguisant leurs poignards, elle pâlit d’épouvante ; elle va trouver tous les dieux et elle leur dit :

– Voyez quels noirs complots sont tramés contre moi ! Voyez avec quelle fureur on attaque le dernier rejeton d’Iule et de mon sang ! Serai-je donc la seule déesse toujours livrée à de justes alarmes ! Blessée par la lance du fils de Tydée, j’ai vu tomber les remparts de Troie mal défendus. J’ai vu mon fils, ballotté par les tempêtes, errer longtemps sur les mers, descendre au séjour des morts, soutenir de grandes guerres contre Turnus, et, s’il faut dire la vérité, de plus grandes encore contre Junon. Mais pourquoi rappeler aujourd’hui les antiques maux que les miens ont soufferts ! La crainte de ceux qu’on prépare encore ne permet plus le souvenir de ceux qui sont passés. Vous voyez les glaives impies aiguisés contre moi. Ah ! détournez-les, je vous en conjure ! Repoussez le crime et ne laissez pas le feu sacré de Vesta s’éteindre dans le sang de son grand prêtre !

C’est ainsi que Vénus, dans son deuil, remplit le ciel de plaintes qui émeuvent les dieux. […] Elle frappe son sein d’albâtre de ses deux mains : elle veut envelopper César du nuage éthéré dans lequel elle enleva Pâris à la fureur de Ménélas et déroba Enée au glaive de Diomède. Mais son père Jupiter lui parle en ces termes :

– Ma fille, prétends-tu seule surmonter le destin insurmontable ? Entre, tu le peux, dans le palais des trois Sœurs, les Parques : tu y verras le sort des mortels gravé sur des tables de fer et d’airain, immuables, éternelles, bravant le choc des cieux et mes foudres terribles, car elles ne craignent ni ruine ni changement. Tu y trouveras, écrits sur ce métal qui résiste aux siècles, les destins de tes descendants : moi-même je les ai lus et recueillis dans ma mémoire ; je vais te les apprendre, afin que tu n’ignores plus l’avenir de ta postérité. Cythérée, ma fille, celui pour qui tu t’affliges a rempli les temps qui lui furent donnés : César a achevé les jours qu’il devait à la terre ; il faut qu’il soit reçu parmi les dieux du ciel, et qu’il ait des autels sur la terre. Ce seront tes soins, et ceux de son fils, qui, héritier de son nom, portera seul, après lui, le poids de l’Empire. […] Va cependant recevoir l’âme de César, prête à s’échapper dans le meurtre qui se prépare : je te l’ordonne, fais que le dieu Jules veille, du haut du ciel, sur le Forum et sur le Capitole !

Jupiter se tait : Vénus, invisible à tous les yeux, descend et s’arrête au milieu du Sénat. Elle sépare l’âme du corps de son cher César et, l’empêchant de s’évaporer dans les airs, l’emporte vers les étoiles. En s’élevant, la déesse la voit s’embraser, se ceindre de feux éclatants, et elle la laisse échapper de son sein : l’âme de César s’envole au-dessus de la lune et, traînant derrière elle, à travers l’espace, une longue chevelure de flamme, elle prend la forme d’une étoile brillante.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XV, vers 762-780
et 803-850

Vesta

▷ Hestia

La déesse romaine Vesta a les mêmes attributions que Hestia, la sœur aînée de Zeus, dans le monde grec : elle est la personnification divine du foyer, domestique ou public, dans lequel brûle continuellement le feu sacré.

Certaines traditions attribuent à Enée l'introduction du culte de Vesta en Italie, en même temps que celui des Pénates. C'est le deuxième roi de Rome, Numa Pompilius, qui aurait fait bâtir à la déesse un temple à la forme circulaire caractéristique, situé entre le Forum et le Palatin, entretenu par des prêtresses nommées Vestales : elles y entretiennent le feu sacré avec d'autant plus de vigilance qu'il est considéré comme le gage de l'empire du monde. Si ce feu s'éteint, il ne peut être rallumé qu'aux rayons du soleil, au moyen d'une sorte de miroir.

Les prêtresses de Vesta étaient choisies dans les plus grandes familles de Rome, dès l'âge de six à dix ans : elles devaient rester vierges pendant tout leur sacerdoce, soit une durée de trente ans. Celles qui laissaient le feu s'éteindre étaient sévèrement punies ; quant à celles qui violaient leur vœu de chasteté, elles

étaient mises à mort, parfois enterrées vivantes, ainsi que le raconte la légende de la Vestale Rhéa Silvia, mère de Romulus et Rémus.

Comme Hestia, Vesta n'est l'objet d'aucune aventure légendaire, si ce n'est l'épisode qui la met en scène avec Priape : il s'inspire d'une tradition tardive de la période hellénistique (III^{e} siècle avant J.-C.) qui explique de manière burlesque pourquoi l'âne est l'animal sacré de la déesse.

📖 Vesta, sois-moi favorable ! C’est toi, c’est ton culte que je vais chanter, si toutefois il m’est permis de m’approcher de ton sanctuaire. J’achevais à peine cette pieuse prière que je m’aperçus de la présence de la divinité : la terre, autour de moi, s’embellit et s’éclaira d’une vive lumière. Je ne te vis pas, il est vrai, ô déesse : loin de moi les poétiques mensonges ! Car il n’était pas permis à un homme de porter sur toi ses regards, mais ce que je ne savais pas m’est soudain révélé sans que j’aie besoin d’explications. On raconte que Rome avait quarante fois célébré la fête des Parilies, quand la déesse qui préside au feu sacré fut reçue dans un temple : ce fut l’œuvre d’un roi pacifique, le mortel le plus soumis aux dieux qui fût né jusque-là au pays des Sabins. Ce toit que vous voyez, en airain aujourd’hui, alors vous l’auriez vu en chaume : des branches d’osier flexible, entrelacées ensemble, en formaient les murs. Sur cet espace étroit qui porte le parvis de Vesta, s’élevait autrefois la demeure auguste de Numa à la longue chevelure ; on dit cependant que la forme ronde du temple a été conservée telle qu’elle était alors […]. Tu demandes pourquoi les prêtresses de la déesse sont des vierges ? J’en dévoilerai aussi les vraies raisons. On raconte que Junon et Cérès sont nées d’Ops, que les Grecs appellent Rhéa, et de la semence de Saturne ; Vesta naquit la troisième. Les deux premières se marièrent, et toutes deux, dit-on, devinrent mères ; des trois, une seule résista, ne supportant pas d’avoir un époux. Faut-il s’étonner si une vierge, heureuse d’avoir des vierges pour prêtresses, ne laisse que des mains chastes s’occuper de son culte ? Quant à toi, comprends bien que Vesta n’est autre qu’une flamme vive, et qu’on ne voit aucun corps naître de la flamme. Dès lors, il est normal que celle qui ne donne ni ne reçoit aucune semence soit vierge et aime avoir des vierges pour compagnes. J’ai cru longtemps, dans mon ignorance, qu’il existait des statues de Vesta : j’ai appris naguère que le dôme de son temple n’en abrite aucune ; là se conserve seulement un feu qu’on ne laisse jamais éteindre […]. Dois-je taire ou raconter ta honte, Priape au visage rubicond ? L’histoire est courte, mais elle ne manque pas de sel. Cybèle, qui porte au front une couronne de tours, convie à ses fêtes les dieux éternels : elle invite aussi les satyres et les nymphes, divinités champêtres ; Silène vient aussi, bien que personne ne l’ait invité. Il ne m’appartient pas de raconter ce festin des dieux : ce serait bien trop long ! D’abondantes libations charment les heures de la nuit : les uns

errent au hasard dans les sombres vallons de l'Ida, d'autres se reposent étendus sur le doux gazon, d'autres jouent, d'autres se sont endormis ; quelques-uns, les bras entrelacés, frappent en cadence et d'un pied léger la terre verdoyante. Vesta, couchée, se livre en toute sécurité aux douceurs d'un sommeil paisible, appuyant négligemment sa tête sur un talus de gazon. Mais Priape, le rubicond gardien des jardins qui convoite nymphes et déesses, va rôdant de toutes parts. Il aperçoit Vesta : la prit-il pour une nymphe ou reconnut-il Vesta ? On ne sait, mais lui, il affirme ne pas l'avoir reconnue. Un désir lubrique s'éveille en lui : le voilà qui s'approche furtivement ; son pied touche à peine la terre ; son cœur bat avec violence. Par hasard, le vieux Silène avait laissé l'âne qui lui servait de monture sur les bords d'un ruisseau murmurant. Déjà Priape allait en venir à ses fins, quand, intempestivement, l'animal se mit à braire. A cette voix retentissante, la déesse se réveille en sursaut, affolée ; une foule nombreuse accourt : Priape ne se dérobe que par la fuite à des mains vengeresses.

Ovide, *Fastes*, Livre VI, vers 249-344

📖 *L'auteur chrétien Lactance se moque de la légende de Vesta poursuivie par Priape.*

Comme les dieux étaient réunis à un festin solennel offert par Cybèle, ils se mirent, après souper, à jouer à divers petits jeux ; mais Vesta, accablée de sommeil, s'endormit profondément, sans chercher d'autre lit que le plancher de la salle. A cette vue, Priape s'approcha d'elle : il était sur le point d'attenter à sa pudeur, quand l'âne qui transportait Silène se mit à braire si fort que la déesse s'éveilla et échappa grâce à lui au brûlant désir de Priape. […] A Rome, pour reconnaître le service important rendu à leur déesse, les Vestales choisissent un des plus beaux ânes de la ville et lui font une guirlande de pains qui servent ensuite à lui faire un bon repas. Quelle honte pour une déesse de devoir à un âne la conservation de sa virginité ! On me dira que ce n'est qu'une fable : je veux bien, mais cette fable est reçue comme une vérité et comme un point capital de leur religion.

Lactance, *Institutions divines*, Livre I, chapitre 21

Vulcain

▷ Héphaïstos

En Italie, il existait un dieu du feu céleste appelé Volcanus et un dieu forgeron appelé Sethlans chez les Etrusques, ainsi qu'un dieu des volcans appelé Adranus en Sicile. Tous les trois ont été assimilés à Héphaïstos, le dieu grec du feu terrestre, dont ils différaient par certains traits originaux. Ainsi le Vulcain latin a-t-il quelques caractères spécifiques.

D'abord, il est le maître du feu car il forge la foudre, feu du ciel ; il peut aussi la lancer, privilège réservé chez les Grecs à Zeus, et déclencher des incendies ou les détourner de ceux qu'il protège. En poésie, il est souvent la personnification de la flamme, de l'incendie. Dans certains mythes fondateurs, Vulcain se manifeste dans le foyer domestique : à Préneste, son fils Caeculus est découvert, nouveau-né, devant le foyer de la maison ; Servius Tullius, un des rois légendaires de Rome, aurait été conçu par l'union du dieu et d'une servante de la maison de Tarquin, assise en habits de noces à côté du foyer. Pour les Romains, le culte de Vulcain est associé à celui de Vesta, la déesse du foyer.

Sa forge est située en Sicile, soit sous l’Etna, soit sous les îles Lipari, où il a sans doute été amené par les Grecs d’Asie Mineure. Il n’est pas responsable des éruptions, attribuées à des Géants emprisonnés dans le Tartare, mais ses activités peuvent parfois incommoder ceux-ci et provoquer leur réaction. Les trois Cyclopes forgerons, qui habitent également les régions volcaniques souterraines, deviennent ses collaborateurs.

Après l’arrivée des Grecs en Italie, la légende de Vulcain reprend les principaux épisodes de celle d’Héphaïstos : son infirmité, son mariage malheureux avec la belle Vénus, les armes merveilleuses qu’il forge pour les héros et les dieux. Ovide et Virgile composent des variations sur ces thèmes homériques.

📖 Vénus s’adresse à Vulcain et, dans la chambre dorée de son époux, elle mêle à ses paroles le souffle divin de l’amour :

– Tant que les rois d’Argos dévastaient Troie condamnée, ses tours destinées à tomber sous les feux des ennemis, je ne t’ai rien demandé pour ces malheureux, pas une arme produite par ton art. Je n’ai pas voulu t’ennuyer, mon cher époux, ni t’imposer un travail inutile. Pourtant ma dette à l’égard des fils de Priam était immense, et souvent j’ai pleuré sur les dures épreuves d’Enée. Aujourd’hui, sur l’ordre de Jupiter, il est arrivé sur la terre des Rutules : aussi je viens te supplier, au nom de ta puissance qui est sacrée pour moi, j’implore, en mère, des armes pour mon fils. La fille de Nérée, l’épouse de Tithon ont bien réussi à te fléchir par leurs larmes. Vois quels peuples se rassemblent, quels remparts, toutes portes fermées, aiguisent leurs armes contre moi, pour la perte des miens.

Comme Vulcain hésitait encore, Vénus l’entoura de ses bras de neige, le réchauffant en une tendre étreinte. Et soudain le dieu ressentit la flamme familière, une chaleur bien connue le gagna tout entier, parcourant ses membres ébranlés. Ainsi parfois, dans un roulement de tonnerre, la ligne brisée d’un éclair étincelle, traversant les nuages de sa lumière. Sa femme constate avec plaisir le succès de ses ruses et les effets de sa beauté. Alors le dieu, enchaîné par un amour infini, dit :

– Pourquoi cherches-tu si loin tes arguments ? Où s’en est allée, ma déesse, ta confiance en moi ? Si tu avais manifesté le même souci quand il en était temps, nous aurions même pu armer les Troyens ; ni le père tout-puissant, ni le destin n’interdisaient à Troie de rester debout, ni à Priam de survivre dix autres années encore. Et maintenant, si tu te prépares à la guerre, si tu le veux vraiment, je peux te promettre de mettre à ton service tout mon art, et tout ce qui se peut fabriquer avec le fer ou l’électrum fondu, tout ce dont ma forge et mes soufflets sont capables. Cesse de supplier et de douter de ton pouvoir.

Après ces paroles, lui donna l’étreinte désirée et, abandonné sur son sein, il laissa un apaisant sommeil envahir ses membres. […]

Près de la côte sicane et de Lipara l’Eolienne, se dresse une île abrupte avec ses rochers fumants. Dans ses profondeurs, une caverne et des grottes volcaniques, rongées par les feux des Cyclopes, retentissent de bruits ; les coups vigoureux sur les enclumes résonnent comme des gémissements ; dans les souterrains, les masses de métal forgé sifflent et le feu souffle dans les fourneaux : c’est la demeure de Vulcain, et cette terre s’appelle Vulcanie. C’est là que, du haut du ciel, descendit alors le Maître des feux. Les Cyclopes travaillaient le fer dans une vaste caverne, Brontès et Stéropès et Pyracmon, tous nus. Façonné par leurs mains, un foudre déjà était en partie poli, mais encore inachevé. C’était un de ces foudres si nombreux que le Père des dieux envoie de l’immensité du ciel sur la terre. Ils lui avaient déjà ajouté trois rayons de grêle, trois autres liés à de lourds nuages, trois autres encore qui commandent le feu rougeoyant et l’Auster rapide. A présent, ils introduisaient les éclairs terrifiants, et le bruit et l’épouvante, et les colères aux flammes dévorantes. A côté, ils s’activaient pour Mars, à son char aux roues ailées, qui lui sert à pousser les hommes et les villes à la guerre. Ils travaillaient aussi à l’égide effrayante, l’arme de Pallas en colère, l’ornant d’écailles de serpents en or, d’entrelacs de reptiles et,

sur la poitrine de la déesse, de la Gorgone en personne, dont les yeux roulaient encore, en dépit de son cou tranché.

– Arrêtez tout, dit-il, rangez les ouvrages commencés, Cyclopes de l'Etna, et faites attention : il nous faut faire des armes pour un héros valeureux. C'est le moment d'utiliser votre force, l'habileté de vos mains, toute la maîtrise de votre art. Dépêchez-vous, c'est urgent !

Il n'en dit pas plus et tous s'appliquent aussitôt, se répartissant équitablement la tâche. Le bronze coule en larges sillons, ainsi que le métal d'or, et l'acier meurtrier se liquéfie dans la vaste fournaise. Ils façonnent un immense bouclier, défense à lui seul contre tous les traits des Latins, formé de sept disques superposés. Les uns, avec des soufflets puissants, aspirent puis rejettent des masses d'air, d'autres plongent dans un bassin le bronze qui crépite. La caverne retentit des chocs portés sur les enclumes. Ils unissent leurs forces, lèvent les bras en cadence, plient la masse de métal dans les mâchoires des tenailles.

Virgile, *Enéide*, Livre VIII, vers 372-453

Z

Zagreus, Iacchos

Zagreus est un fils de Zeus, qui, métamorphosé en serpent, s'est uni à Coré en secret. Zeus le cache sur le mont Parnasse en le confiant aux Courètes. Mais Héra, violemment jalouse, retrouve sa trace, et charge les TITANS de le tuer ; ils mettent en pièces le corps de l'enfant. Zeus les foudroie, puis envoie Apollon sur le Parnasse où le dieu retrouve le cœur de Zagreus, qui bat encore. Zeus l'avale. Dans une version de l'histoire, Zeus, portant en lui le cœur de l'enfant, s'unit à Sémélé qui conçoit alors Dionysos, réincarnation de Zagreus. Dans une autre version, Apollon parvient à rassembler les morceaux du corps (épisode qui rappelle la légende d'Osiris) ; Zeus le ressuscite sous la forme du jeune dieu Iacchos.

Iacchos, figure assez énigmatique, joue un rôle important dans les mystères consacrés à Déméter et Coré : lors des Eleusinies, un cortège porte la statue du jeune dieu d'Athènes à Eleusis. Les mystes, comme les Ménades dans les fêtes dionysiaques, crient « Iacchos ! » de façon lancinante dans leurs hymnes. Iacchos éclaire de sa torche les cérémonies initiatiques qui apprennent aux fidèles comment passer de la vie à la mort, de la mort à la vie.

L’histoire de Zagreus, Iacchos, et Dionysos symbolise la renaissance de la végétation après sa mort hivernale. Zagreus est vénéré dans les cercles orphiques : son destin manifeste l’immortalité de l’âme et donne l’espoir d’un salut après la mort.

📖 Mais quoi ! vierge Perséphone, vous n’avez pu échapper à cette union, que le serpent divin devait accomplir ! Zeus, aux mille métamorphoses, époux déguisé sous les anneaux d’un serpent, secoue sa tête et pénètre jusqu’au fond de la chambre obscure de la jeune fille. Il avait endormi l’œil des serpents qui gardaient la porte. D’une langue amoureuse et familière, il lèche la jeune fille. Bientôt, à la suite de cette union avec le serpent olympien, les flancs de Perséphone s’arrondissent. Elle donne le jour à Zagreus, l’enfant cornu, qui seul, et sans aide, monte aussitôt jusqu’au séjour de Zeus, saisit l’éclair de sa faible menotte, et, nouveau-né, brandit tout à coup les foudres.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, Chant 6, vers 155-168

📖 *Le chrétien Clément d’Alexandrie raconte avec horreur l’histoire sanglante de Zagreus-Bacchos.*

Et voilà que ce Zeus, après avoir corrompu la mère, corrompt la fille ; c’est ainsi qu’il répare son premier crime. Il est tout à la fois le père et le corrupteur de Coré ; pour arriver à ses fins, il s’était caché sous la forme d’un serpent, de manière cependant qu’on put encore le reconnaître. […]

Les mystères de Bacchos sont atroces ! Voici ce que raconte le poète Orphée. Les Courètes dansaient armés autour du jeune Bacchos ; des Titans, qui s’étaient glissés dans la ronde, attirèrent l’enfant par quelques petits cadeaux, le saisirent et le mirent en pièces. […] Les Titans, qui avaient mis en pièces le jeune dieu, jetèrent ses membres dans un chaudron placé sur un trépied, les firent bouillir, les enfilèrent sur une broche, et les mirent au feu. Zeus survint tout à coup, car, en sa qualité de dieu, il avait senti cette fumée de chairs rôties que vos dieux

humment avec bonheur et dont ils s'honorent. Dans sa colère, Zeus foudroya les Titans, et chargea Apollon d'ensevelir son frère. Apollon obéit sur-le-champ. Il transporta les membres déchirés sur le mont Parnasse, où il leur donna une sépulture. […]

Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux Grecs*, II, 16-18

📖 *Dionysos et son compagnon entendent au loin arriver le chœur des mystes, les initiés.*

LE CHŒUR. – Iacchos, toi qui habites ces retraites vénérées, Iacchos, ô Iacchos, viens sur ce gazon présider aux danses, parmi les thiases sacrés, portant sur ton front la couronne de myrte toute frémissante. D'un pied hardi, danse librement, joyeusement, avec grâce et recueillement, danse les figures saintes des mystes sacrés.

XANTHIAS. – O respectable et vénérée fille de Déméter, qu'elle est suave pour moi l'odeur du porc rôti !

DIONYSOS. – Tu ne peux pas rester tranquille, quand tu sens l'odeur des saucisses !

LE CHŒUR. – Ranime la flamme des torches en les secouant dans tes mains, Iacchos, ô Iacchos, astre lumineux de l'initiation nocturne ! La prairie brille de feux, le genou des vieillards recouvre sa souplesse. La fête chasse les chagrins de l'âge et le fardeau des années. Et toi, qui brilles d'une vive lumière, viens et guide sur cet humide tapis de fleurs la jeunesse qui danse, heureux Iacchos ! Qu'il garde un religieux silence et qu'il s'éloigne de nos chœurs, celui qui, étranger à ces chants, n'a point l'âme pure, celui qui n'a vu ni les orgies, ni les danses des Muses ; celui qui n'a pas été initié au langage bachique ; celui qui se plaît aux propos bouffons et déplacés ; celui qui, loin d'apaiser la sédition et d'être bienveillant pour ses concitoyens, les excite, en vue de son propre intérêt ; celui qui, placé à la tête d'une cité, est corrompu par les présents.

Aristophane, *Les Grenouilles*, vers 315-399

Zéphyr

Personnification du vent d’ouest, Zéphyr est le fils d’Eos, l’Aurore, et d’Astraios, le frère d’Euros, vent d’est, de Borée, vent du nord et de Notos, vent du sud. Violent quand il est associé à Borée dans les textes les plus anciens, il devient plus tard le dieu du printemps, qui réveille la végétation ou facilite la navigation de son souffle doux et humide. C’est le plus jeune et le plus séduisant des vents cardinaux. On le représente comme un beau jeune homme blond, ailé, assez similaire à Eros. C’est pourquoi, peut-être, Apulée le choisit pour transporter Psyché dans le château enchanté du dieu de l’amour.

Il habite en Thrace, au nord-ouest de la Grèce, non loin de Borée, avec qui il forme souvent équipe. Comme son frère, Zéphyr aime les cavales ; tous deux dévalent de la montagne pour les féconder au printemps. De son union avec une Harpye ayant pris la forme d’une jument, naissent les chevaux d’Achille et ceux des Dioscures, réputés plus rapides que le vent.

Il enlève sa future épouse, Chloris (Flore), une nymphe de l’île des Bienheureux dont il a un fils, Carpos (Fruit). On lui attribue d’autres amours : Iris,

la messagère des dieux, lui donne un fils Pothos (Désir), confondu, dans une tradition minoritaire, avec Eros. Enfin il est le rival malheureux d'Apollon pour les faveurs du bel Hyacinthe et sa jalousie provoque la mort accidentelle du jeune éphèbe.

📖 *Achille a organisé les funérailles de son ami Patrocle, tué au combat par Hector.*

Mais le bûcher de Patrocle défunt ne s'enflammait pas. Alors le divin Achille aux pieds légers prit une nouvelle décision : debout, à l'écart du bûcher, il pria les deux vents Borée et Zéphyr ; il leur promit à tous les deux de splendides victimes en sacrifice. Il leur fit aussi, avec une coupe d'or, de nombreuses libations, en les suppliant d'accourir pour que le feu consumât au plus vite les cadavres et que le bois voulût bien s'enflammer. La rapide Iris, entendant ses prières, partit en messagère et vint trouver les vents. Ceux-ci étaient réunis chez l'orageux Zéphyr : ils célébraient un festin. Iris se plante prestement devant le seuil de pierre. Dès que les vents la voient, brusquement ils se lèvent tous et chacun lui offre un siège. Mais la déesse refuse de s'asseoir et leur dit ces paroles :

– Non, je n'ai pas le temps de rester avec vous […]. Mais Achille supplie Borée et le bruyant Zéphyr d'accourir à sa voix : il vous promet à tous les deux de splendides victimes, si vous venez embraser le bûcher sur lequel est étendu Patrocle, sur qui se lamentent tous les Achéens.

A ces mots, Iris s'en alla. Les deux vents alors se lèvent, s'élancent avec un fracas prodigieux, bousculant les nuages devant eux. Bien vite, ils se ruent sur les flots de la mer, qui grossit sous le souffle de leur stridente haleine. Ils atteignent le sol fertile de la riche Troade, fondent sur le bûcher, où crépite bientôt un feu qui se met à rugir terriblement. Toute la nuit, soufflant avec fureur, ils attisent ensemble les flammes du bûcher.

Homère, *Iliade*, Chant XXIII, vers 192-218

📖 *Flore évoque son époux Zéphyr.*

C’était au printemps, je me promenais. Zéphyr m’aperçoit, je m’éloigne ; il me suit, je m’enfuis, … il est le plus fort. Borée avait créé un précédent au rapt de son frère en osant enlever la fille d’Erechthée. Cependant Zéphyr a réparé son outrage en me donnant le titre d’épouse et je n’ai absolument pas à me plaindre de mon mariage. Je jouis d’un printemps perpétuel : le temps est toujours magnifique, les arbres sont toujours couverts de feuilles, la terre de verdure. Au milieu des champs que j’ai reçus en dot, j’ai un jardin fertile : la brise le féconde, une source d’eau limpide l’arrose. Mon mari l’a généreusement rempli de fleurs et m’a dit : « A toi, Déesse, le pouvoir sur les fleurs. »

Ovide, *Fastes*, Livre V, vers 201-212

Zeus

▷ Jupiter

Zeus, fils de Cronos et Rhéa, roi des dieux, trône sur l’Olympe. Dieu du ciel, il brandit la foudre et se fait entendre par la voix du tonnerre. « Zeus pleut, Zeus tonne », disent les Grecs, montrant ainsi qu’il commande au temps. Il reste soumis au Destin qu’il ne peut changer, mais il règle le sort des mortels et des immortels.

La figure de Zeus combine sans doute plusieurs histoires de régions différentes qui prétendent, chacune, l’avoir vu naître. Mais ce grand dieu est vénéré par tous les Grecs comme le montrent les fêtes panhelléniques d’Olympie et la majestueuse statue d’ivoire et d’or, connue dans tout le monde antique, que Phidias a sculptée pour ce sanctuaire. Plus tard, les philosophes nomment « Zeus » le principe divin unique qui régit tout l’univers ; en témoigne l’hymne que lui dédie le stoïcien Cléanthe.

La conquête du pouvoir

Les jeunes hommes s’emparent du pouvoir de leur père dans la violence ; cette histoire fondamentale se répète à chaque génération. Cronos a mutilé son père

Ouranos, il sait que son fils à son tour le remplacera. Aussi avale-t-il, dès leur naissance, les enfants qu'il a de son épouse Rhéa. A la sixième grossesse, Rhéa, éperdue, va demander conseil à ses parents, Ouranos et Gaia. Au lieu du bébé, elle donne une pierre enveloppée de langes au père dénaturé. Le nouveau-né caché dans une grotte de Crète, sur le mont Dicté ou sur l'Ida, est gardé par les nymphes et nourri par la chèvre AMALTHÉE ; les Courètes dansent bruyamment pour couvrir ses cris.

Devenu grand, Zeus attaque son père, et lui fait recracher tout ce qu'il a avalé, d'abord le rocher, puis les cinq enfants. Il délivre les Cyclopes ; ils lui offrent la foudre qui devient son arme. Il partage le pouvoir avec ses frères, Hadès et Poséidon : il garde la maîtrise du ciel et exerce la suprême souveraineté.

Il doit encore vaincre les TITANS qu'il emprisonne dans le Tartare, puis les GÉANTS qui essaient de s'emparer de l'Olympe, enfin le monstre TYPHON. Il doit affirmer son pouvoir sur les Olympiens qui parfois complotent contre lui, mais il déjoue et punit toutes leurs menées secrètes. Le trône et le sceptre, l'aigle son messager, la foudre dont il frappe les coupables, la figure de Victoire (*Nikê*) qu'il tient, symbolisent sa puissance.

Il se prémunit habilement contre les coups d'Etat : le fils qui naîtrait de Métis, sa première épouse, est destiné à le renverser, il avale celle-ci et donne naissance lui-même à leur fille, Athéna. Il trouve THÉTIS séduisante, mais, sachant que le fils qu'elle enfantera dépassera son père, il la marie à un simple mortel, Pélée.

Exercice du pouvoir

Maître du feu du ciel, « l'assembleur de nuages » secoue son égide pour produire la tempête. Maître de l'eau céleste, il dispense rosée et pluie et organise les saisons. La corne d'abondance, un de ses emblèmes, rappelle son pouvoir fécondant : quand il y habite, la Crète ruisselle de lait et de miel. Ses oracles s'expriment par la voix des chênes à Dodone. Mais il apparaît davantage comme un dieu politique, fondateur et protecteur des institutions sociales. Il veille sur les rois comme sur les assemblées, sur les Etats comme sur les familles. Il contrôle le respect des serments et de l'hospitalité ; l'histoire de BAUCIS en témoigne.

Garant de l'ordre et de la Loi, Zeus est assisté par des divinités qui incarnent la justice sous ses différentes formes : les lois divines sont défendues

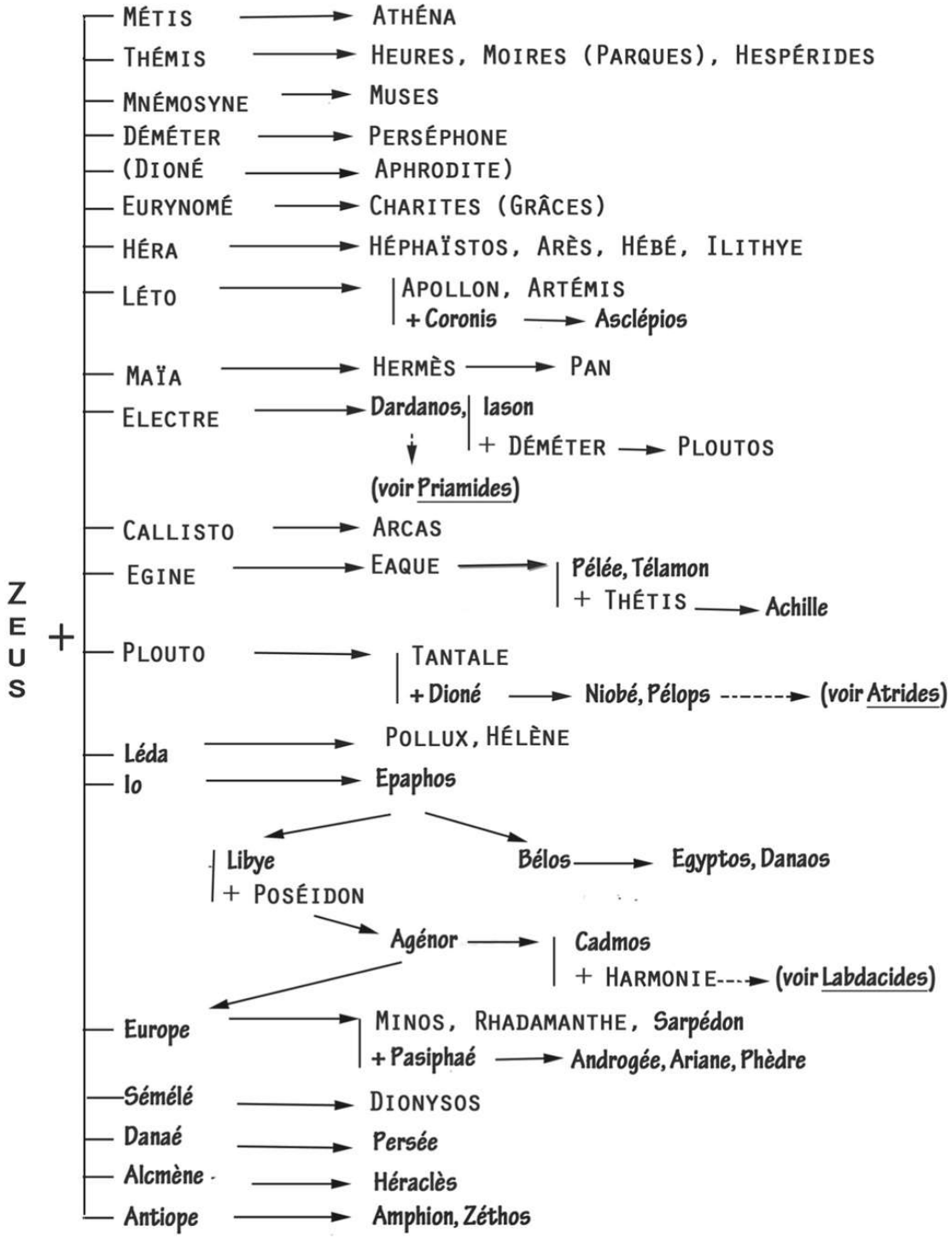
par Thémis, sa deuxième épouse ; les lois humaines par Diké leur fille ; l'application des peines dépend de Némésis. Zeus ne cesse d'observer les actions des hommes, il descend parfois incognito sur la terre pour les contrôler ; il défend les victimes et châtie les coupables. En déchaînant le Déluge pour détruire la première humanité, pervertie, il renouvelle le monde.

Il attribue aux mortels un sort bon ou mauvais. Il suffit à Zeus de hocher la tête, ou de froncer les sourcils pour que tous, dieux et hommes, tremblent et obéissent. Ses décisions sont sans appel, ses colères redoutables, ses vengeances impitoyables ; l'exemple le plus frappant est le châtiment qu'il inflige à PROMÉTHÉE. Il punit aussi de tourments éternels Tantale ou Ixion, qui l'ont offensé par leur impiété. Son intervention dans la guerre de Troie est constante et déterminante.

Toutes les femmes !

Après Métis et Thémis, Zeus épouse Héra qui lui donne plusieurs enfants : Arès, Hébé, Ilithye. Mais comme la puissance de Zeus se manifeste aussi par la puissance sexuelle, ses aventures et ses enfants se comptent par dizaines.

LES AMOURS DE ZEUS



PETITES CAPITALES : dieux
Minuscules : mortels

Les auteurs chrétiens auront beau jeu de blâmer la religion païenne en prenant la conduite de Zeus comme exemple d'immoralité.

Le dieu prend des formes diverses au symbolisme évident pour approcher ses proies : taureau, cygne, pluie d'or… Héra, qui n'ignore rien de ses multiples infidélités, poursuit de sa haine ses maîtresses (Léto, Io, Sémélé) et ses bâtards : Dionysos et Héraclès, les préférés de Zeus, sont aussi ceux qu'elle persécute le plus cruellement. Le dieu tâche de protéger et favoriser comme il le peut ses amantes et sa progéniture. Zeus s'éprend aussi de jeunes gens : le plus célèbre est Ganymède dont les artistes aiment à représenter l'enlèvement spectaculaire par l'aigle divin.

Zeus est le père de la deuxième génération des Olympiens : Apollon, Artémis, Coré-Perséphone, et aussi des Muses, des Moires, des Heures…

➲ Généalogie « Les enfants de Gaia (1) »

📖 Le grand Cronos dévorait ses enfants à mesure que des flancs sacrés de leur mère ils tombaient sur ses genoux. Il agissait ainsi dans la crainte qu'un autre des glorieux enfants du ciel ne possédât parmi les dieux l'autorité souveraine, car il avait appris de Gaia et d'Ouranos étoilé que, d'après l'ordre du Destin, un jour, malgré sa force, il serait vaincu et détrôné par son propre fils. Au lieu de surveiller son épouse, toujours habile à la tromper, il dévorait sa descendance ; Rhéa gémissait, accablée d'une douleur sans bornes. Enfin, prête à enfanter Zeus, le père des dieux et des hommes, elle supplia ses parents, Gaia et Ouranos, de lui trouver un moyen de cacher la naissance de son nouveau fils et de venger la mort de tous ses enfants avalés par le rusé Cronos. Prompts à exaucer les désirs de leur fille, ils lui apprirent le destin réservé au roi Cronos et à son fils au grand cœur. Ils l'envoyèrent à Lyctos, ville opulente de la Crète, au moment où elle allait mettre au jour le plus jeune de ses enfants, le grand Zeus. C'est là que la Terre immense le reçut et se chargea du soin de le nourrir et de l'élever. Marchant à travers les ombres de la nuit rapide, elle le cacha dans une haute caverne, dans les entrailles de la Terre divine, au fond d'une épaisse forêt. Après avoir enveloppé de langes une pierre énorme, Rhéa la donna au fils d'Ouranos, au puissant Cronos, ce premier roi des dieux. Il la saisit et l'engloutit dans ses flancs. L'insensé ! il ne prévoyait pas qu'en dévorant cette pierre, il sauvait son invincible fils qui, désormais à l'abri du danger, devait bientôt le dompter par la force de ses mains, le dépouiller de sa puissance et commander aux Immortels. Cependant la vigueur du jeune roi croissait rapidement. Les années étant révolues, trompé par les perfides conseils de Gaia, l'astucieux Cronos rendit au jour toute sa progéniture et succomba vaincu par la force et par l'adresse de son fils. En premier, il vomit la pierre qu'il avait dévorée la dernière et que Zeus plaça dans le sanctuaire de Pytho […]. Zeus délivra de leurs liens douloureux tous ses oncles, enfants d'Ouranos, que son père avait enchaînés dans sa folie. Ces dieux, reconnaissants, lui remirent le tonnerre, les éclairs, cette brûlante foudre que la Terre aux larges flancs avait jusqu'alors recélés. Fier de ces armes divines, Jupiter règne sur les hommes et sur les Immortels.

Hésiode, *Théogonie*, vers 459-506

📖 Dès l’enfance, ton esprit était déjà mûr. Aussi tes frères, quoique tes aînés, t’ont-ils cédé l’Olympe sans oser te l’envier. Poètes mensongers, en vain avez-vous dit jadis que le sort distribua les empires aux trois fils de Cronos. Quel est donc l’insensé qui dans la même balance mettrait l’Olympe et les Enfers ? Quand les partages sont égaux, le sort en peut être l’arbitre ; mais, entre ces deux empires il y a trop d’inégalité. Lorsqu’on ment, au moins faut-il être croyable. Non, grand dieu, non, ce ne fut point le sort qui te fit roi des dieux, ce furent tes exploits, ta valeur et ta force. Tu chargeas aussi le prince des oiseaux d’annoncer tes augures ; puisses-tu n’en envoyer que d’heureux à mes amis ! O Zeus, tu t’es réservé l’élite des mortels. Ce ne sont ni les matelots, ni les guerriers, ni les poètes (tu laisses à des dieux inférieurs le soin de les protéger). Mais ce sont les rois eux-mêmes, les rois qui gouvernent le laboureur, le guerrier, le matelot ; car tout obéit aux rois. Qu’à Héphaïstos soit donc consacré le forgeron, à Artémis le chasseur, à Arès le soldat, à Apollon le chanteur ; à Zeus appartiennent les rois.

Callimaque, *Hymnes*, I « A Zeus », vers 1-96

📖 Zeus très vénérable, Zeus souverain, nous te dédions cérémonies sacrées, offrandes et prières, ô divin Roi, parce que ton esprit a créé toutes choses. Gaia, notre mère, et les hautes montagnes, procèdent de toi, ainsi que les profondeurs du monde, et tout ce que le ciel contient. Roi, fils de Cronos, descendant d’en haut, dieu magnanime, porteur de sceptre, père universel, commencement et fin de tout, dont le pouvoir souverain secoue cette terre ! La nature tremble quand tu hoches la tête, dieu armé de l’éclair et retentissant du son du tonnerre. Zeus, source d’abondance, roi qui purifie, aux multiples formes, source de toutes choses, écoute avec bienveillance ma prière. Accorde-moi la santé parfaite, la paix divine et la richesse nécessaire !

Hymnes orphiques, « Parfum de Zeus foudroyant »

📖 Il y a deux jarres bien plantées dans le sol du palais de Zeus, remplies de tout ce qu'il veut donner aux hommes : l'une est pleine de maux et l'autre de bienfaits. Celui à qui Zeus, le maître de la foudre, fait cadeau d'un mélange, celui-là, il rencontre tantôt le malheur et tantôt le bonheur. Mais celui à qui il ne donne que des peines, Zeus fait de lui un maudit : le noir chagrin le pourchasse sur toute la terre, et il erre sans fin, méprisé des dieux et des hommes.

Homère, *Iliade*, Chant XXIV, vers 527-533

📖 Aphrodite dompta l'esprit de Zeus qui se réjouit de la foudre, lui qui est le plus grand et le plus honoré des dieux. Autant de fois qu'elle le voulut, elle trompa cet esprit sage, et elle l'unit aisément à des mortelles, à l'insu d'Héra, sa sœur et sa femme, qui est d'une grande beauté, la plus belle entre les déesses immortelles.

Hymnes homériques, « A Aphrodite », vers 37-42

📖 Eros prend le divin carquois où sont rangées à part les douze flèches qui doivent enflammer Zeus quand son désir se tournera vers une amante mortelle. A l'arrière de l'amoureux carquois, Eros avait inscrit pour chacune un vers en lettres d'or. La première flèche conduira Zeus dans la couche d'Io aux yeux de génisse. La deuxième livrera Europe au taureau qui l'enlèvera. La troisième conclura l'union de Plouto avec le maître de l'Olympe. La quatrième versera la pluie d'or sur Danaé. La cinquième allumera pour Sémélé la flamme qui va la consumer. La sixième enverra à Egine un aigle roi des airs. La septième unit Antiope à un soi-disant satyre. La huitième guide le cygne vers le bain de Léda. La neuvième présente un bel étalon à Dia. La dixième crée les plaisirs des trois nuits d'Alcmène. La onzième conduit au lit Laodamie. La douzième attire auprès d'Olympias les triples anneaux d'un serpent.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, poème 7,
vers 110-128

📖 *Zeus promet à Thétis d'exaucer sa demande.*

– Moi, je m’occuperai de cette affaire, pour la mener à bien. Et je te ferai un signe de ma tête, pour que tu aies confiance. C’est là, de ma part, auprès des immortels, le plus grand des gages. Car ce qui vient de moi n’est ni révocable, ni trompeur, ni vain, quand je l’accompagne d’un signe de tête.

En disant ces paroles, le fils de Cronos abaisse ses sombres sourcils ; il agite sa chevelure d’ambroisie sur son front immortel, et l’Olympe élevé tremble.

Homère, *Iliade*, Chant I, vers 523-530

📖 Qu’enfin je cite ce grand Zeus, que votre suffrage honore du titre de père des dieux et des hommes. Il était si voluptueux qu’il se jetait sur toutes les femmes pour assouvir sur toutes sa lubricité, tel le bouc se jetant sur les chèvres. […] Divin Homère, vos poèmes m’enthousiasment. Selon vous, « le fils de Cronos, aux yeux d’azur, fait un signe de tête, il agite sa chevelure d’ambroisie sur son front immortel, et l’Olympe élevé tremble ». Ah Homère, vous faites Zeus bien grand, vous lui supposez un mouvement de tête d’une majesté vraiment imposante ! Mais, mon cher Homère, présentez-lui la moindre occasion, et le voilà aussitôt qui se dément, et voilà sa belle chevelure couverte d’ignominie ! A quels excès ne se porta point ce Jupiter, qui passa tant de nuits voluptueuses avec Alcmène ? et qu’était-ce que neuf nuits pour son incontinence !

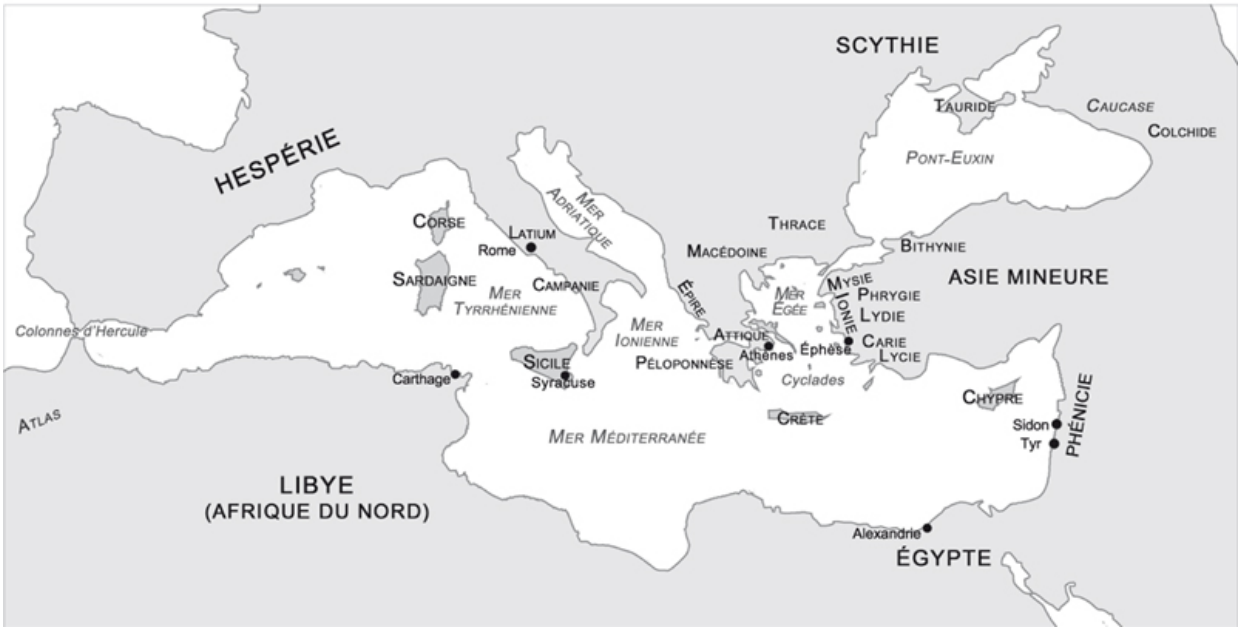
Clément d’Alexandrie, *Exhortation aux Grecs*,
Livre II, chapitres 32, 4 – 33, 3

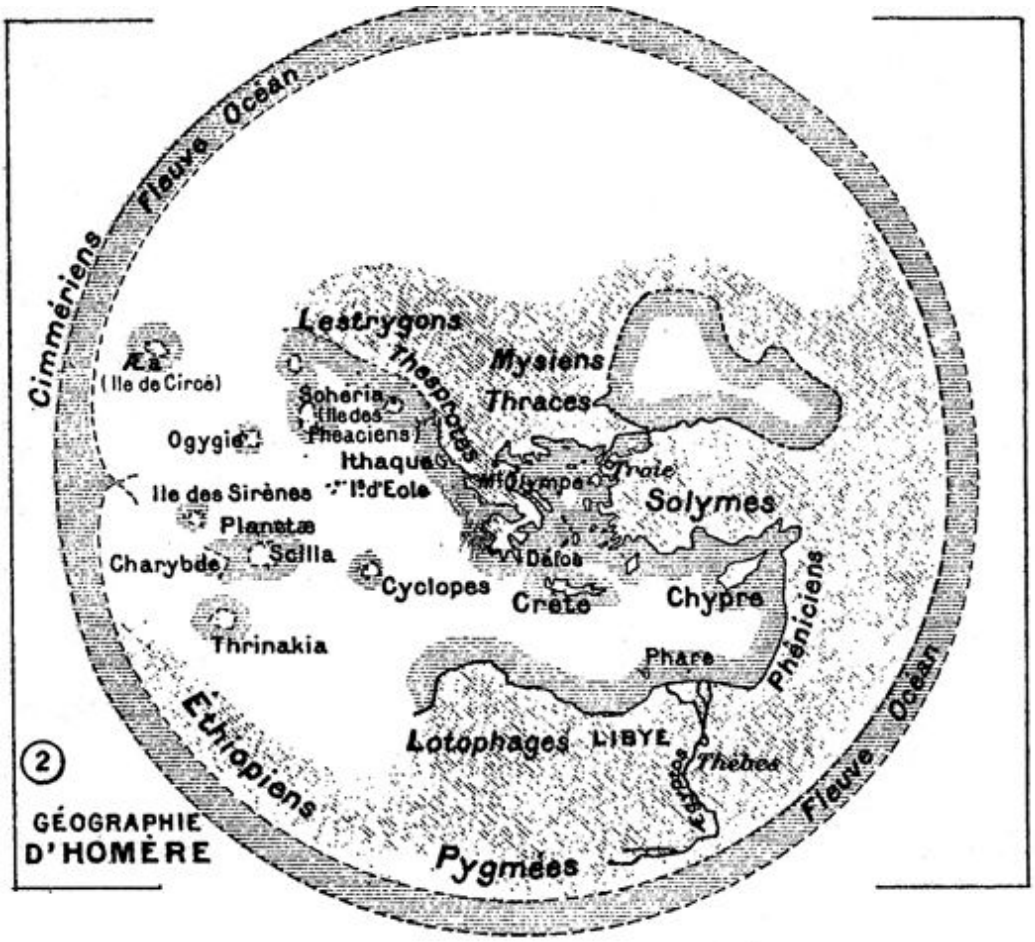
Annexes

Cartes
et
Généalogies

Répertoire des auteurs
Répertoire général

1. Le monde antique grec et romain





2. Le monde au temps d’Homère

3. La Grèce homérique

4. La Troade homérique

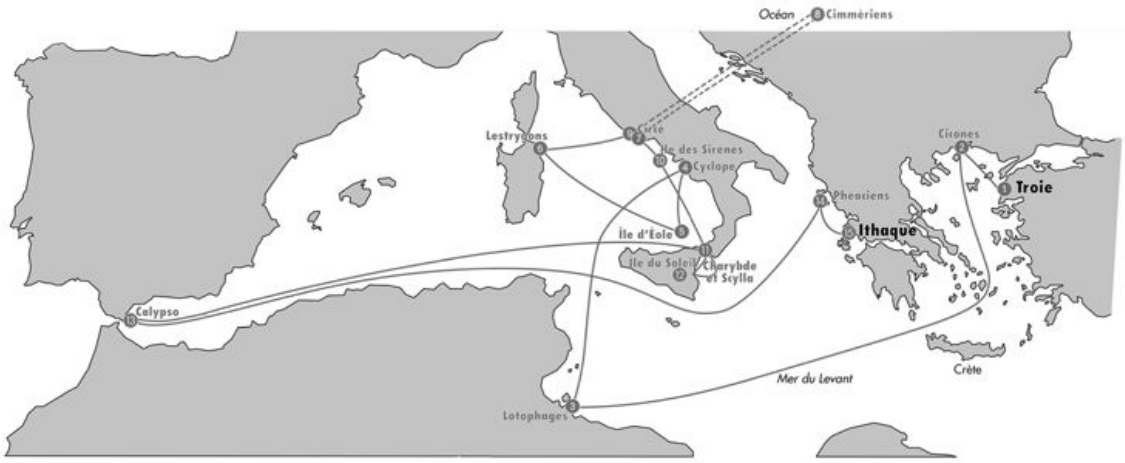
5. Les travaux d'Héraclès

1. Le lion de Némée
2. L'Hydre de Lerne
3. Le sanglier d'Erymanthe (Arcadie)
4. La biche de Cérynie (Arcadie)
5. Les oiseaux du lac Stymphale (Arcadie)
6. Les écuries d'Augias (Elide)
7. Le taureau de Crète
8. Les juments de Diomède (Thrace), mort d'Abdéros
9. La ceinture de la reine des Amazones (Thémiscyre)
10. Les bœufs de Géryon (Erythie)
11. Les pommes d'or du Jardin des Hespérides
12. Le chien Cerbère (Enfers)

6. Le voyage des Argonautes

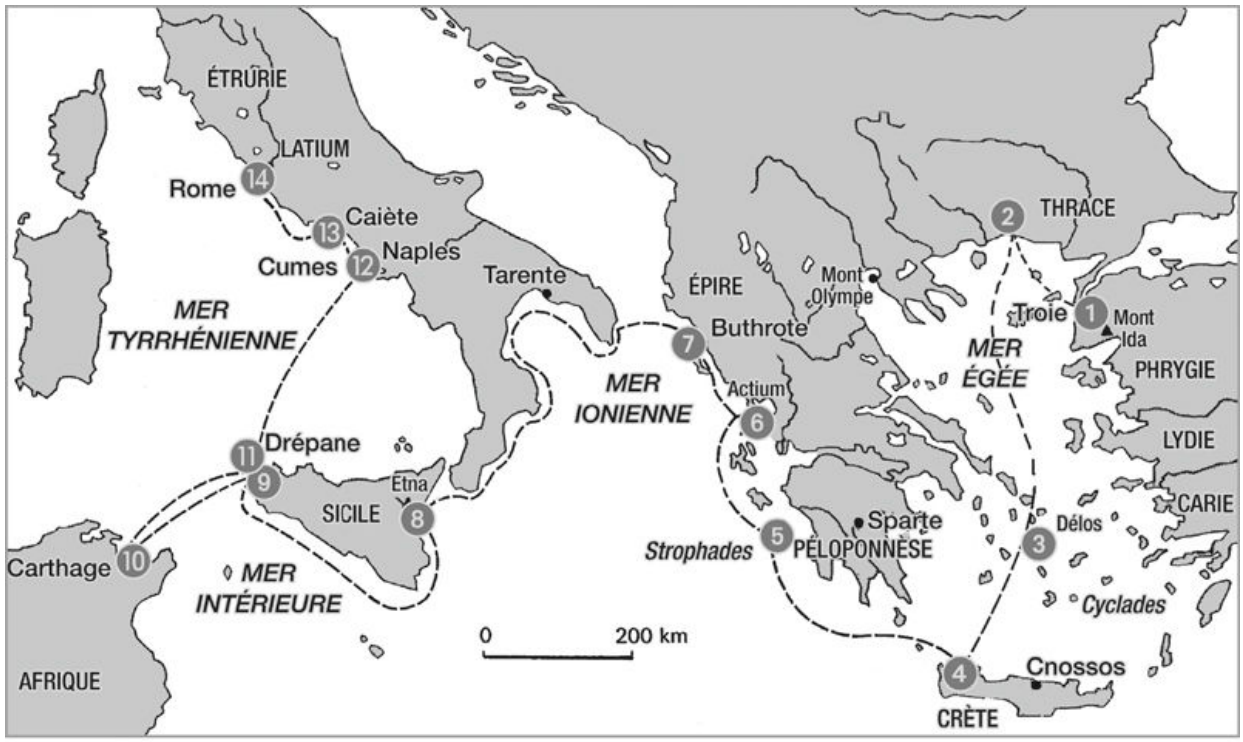
Lieux	Épisodes
1 Pagasae, un port de Thessalie près d'Iolcos	Départ de l'expédition.
2 L'île de Lemnos	Union avec les Lemniennes, repeuplement de l'île.
3 Samothrace	Initiation aux mystères orphiques.
4 L'île de Cyzique (Hellespont)	Massacre des insulaires et de leur roi.
5 Escale en Mysie	Disparition d'Hylas, Héraclès quitte l'expédition.
6 Au pays des Bébryces	Pollux brise le crâne du roi Amycos.
7 Thrace (rive européenne de l'Hellespont)	Les Argonautes délivrent le roi Phinée des Harpyes.
8 Les Symplégades ou Cyanées (Roches Bleues)	Les Argonautes passent grâce à Athéna.
9 Pont-Euxin	Mort du pilote Tiphys au pays des Mariandynes.
10 À l'embouchure du fleuve Phase (Colchide)	Jason arrive à Colchos et s'empare de la Toison d'or.
Retour	
11 Aiaié, l'île de Circé	Jason est purifié par Circé, puis résiste aux Sirènes.
12 Charybde et Scylla	Héra fait passer l'Argo avec l'aide des Néréides.
13 Corcyre, l'île des Phéaciens (*Corfou*)	Combat avec des Colchidiens, aide du roi Alcinoos.
14 La Libye	Tempête. L'Argo est porté jusqu'au lac Triton.
15 La Crète	Combat contre le géant Talos.
16 Égine	Escale. Retour à Iolcos, remise de la Toison d'or à Pélias.
17 Corinthe	L'Argo est consacré à Dionysos. Mort de Jason.

7. Le voyage d'Ulysse

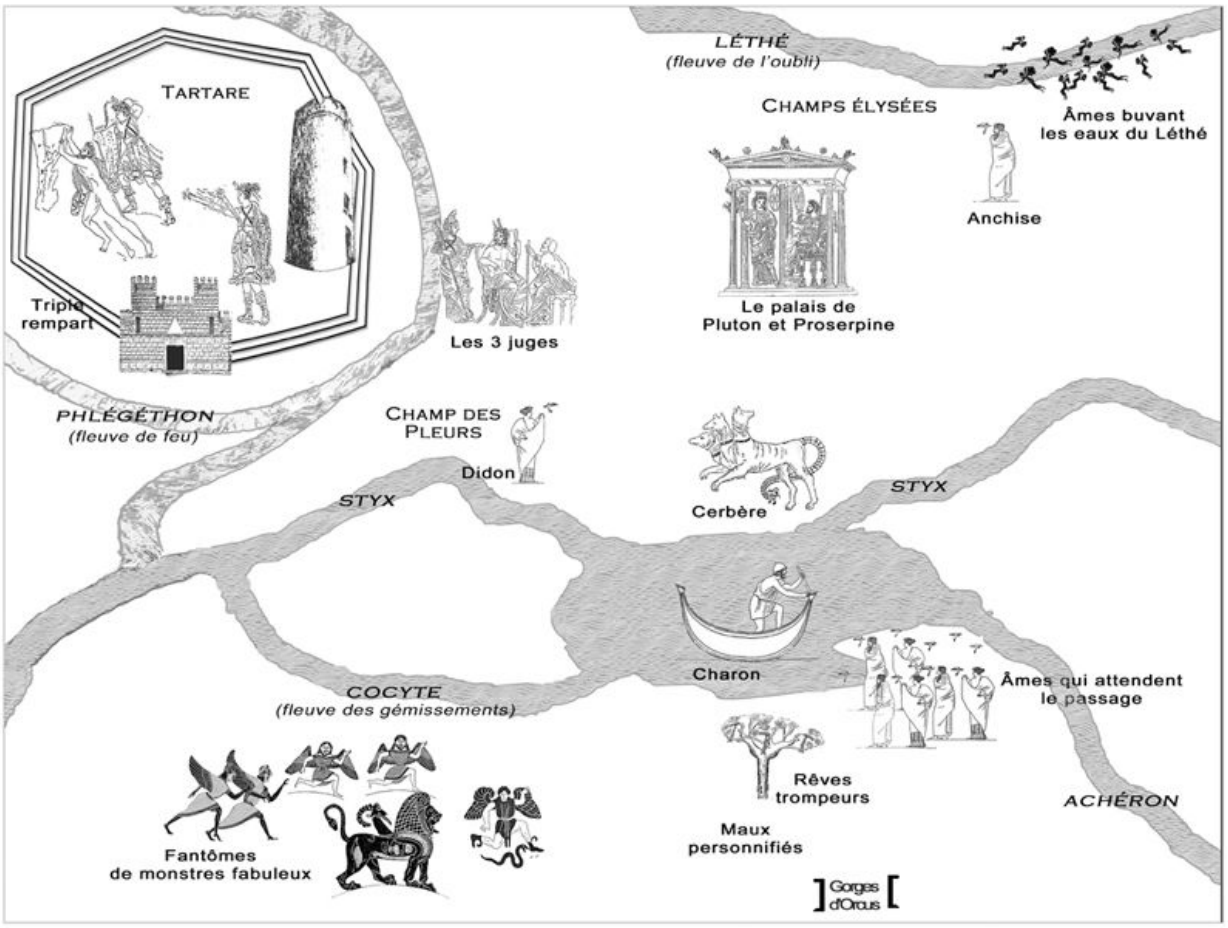


Chants	Lieux	Épisodes
9	❶ Départ de Troie	
	❷ Ismaros *(sur la côte de Thrace)*	Les Cicones
	❸ Le pays des Lotophages *(sur la côte de Libye ? L'île de Djerba ?)*	Les Lotophages (mangeurs de lotos)
	❹ La terre des Cyclopes *(dans le golfe de Naples)*	Polyphème
10	❺ L'île d'Éole *(Stromboli, dans les îles Éoliennes)*	L'outre des vents
	❻ Le pays des Lestrygons *(Sardaigne, bouches de Bonifacio)*	Les anthropophages
	❼ L'île d'Aiaié *(sur la côte italienne, au sud de Rome)*	Circé. Ulysse reste une année chez Circé.
11	❽ Le pays des Cimmériens, au bord de l'Océan *(aux confins du monde connu ?)*	L'évocation des morts, les Enfers
12	❾ Retour chez Circé	Annonce des dangers à affronter
	❿ L'île des Sirènes *(golfe de Naples, au large de Capri)*	Le chant des Sirènes
	⓫ Charybde et Scylla *(détroit de Messine)*	Les écueils
	⓬ L'île de Thrinacie *(Sicile, région de Messine)*	Les bœufs d'Hélios, le Soleil. Seul rescapé, Ulysse repasse Charybde et Scylla, puis dérive pendant neuf jours.
	⓭ L'île d'Ogygie *(détroit de Gibraltar, côte du Maroc, Ceuta)*	Calypso. Ulysse reste sept ans chez Calypso.
	Fin du récit d'Ulysse qui a fait naufrage chez les Phéaciens (chant 5)	
13	⓮ L'île des Phéaciens : l'île de Schérie ou Corcyre *(Corfou)*	Ulysse quitte les Phéaciens pour revenir chez lui.
	⓯ L'île d'Ithaque	Ulysse retrouve sa patrie.

8. Le voyage d'Enée

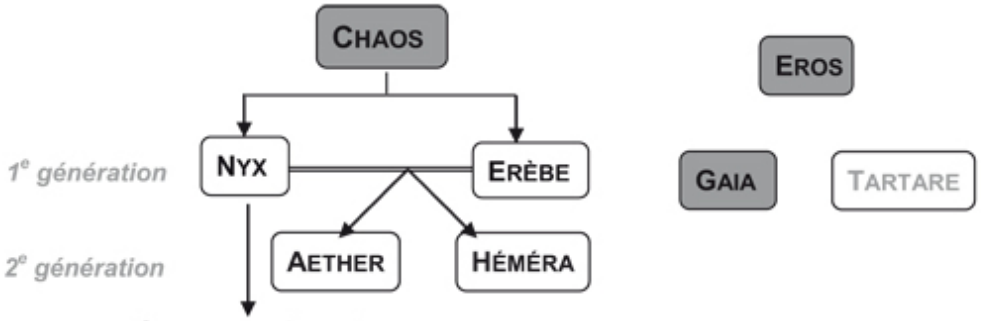


1. Troie : départ après la prise de la ville
2. Thrace : fondation d'une ville (Énéades)
3. Île de Délos : consultation de l'oracle d'Apollon
4. Crète : épidémie (peste ?)
5. Îles Strophades : les Harpyes
6. Épire : arrivée à Actium
7. Buthrote : rencontre avec Andromaque
8. Sicile (Etna) : les Cyclopes
9. Drépane : mort d'Anchise
10. Carthage : la passion de Didon
11. Drépane : jeux funèbres en l'honneur d'Anchise
12. Cumes : la Sibylle, la descente aux Enfers
13. Caiète : première escale aux confins du Latium
14. Latium : l'installation en Italie, futur site de Rome



9. Les Enfers d'après Virgile

1. Les générations du Chaos



Sans accouplement

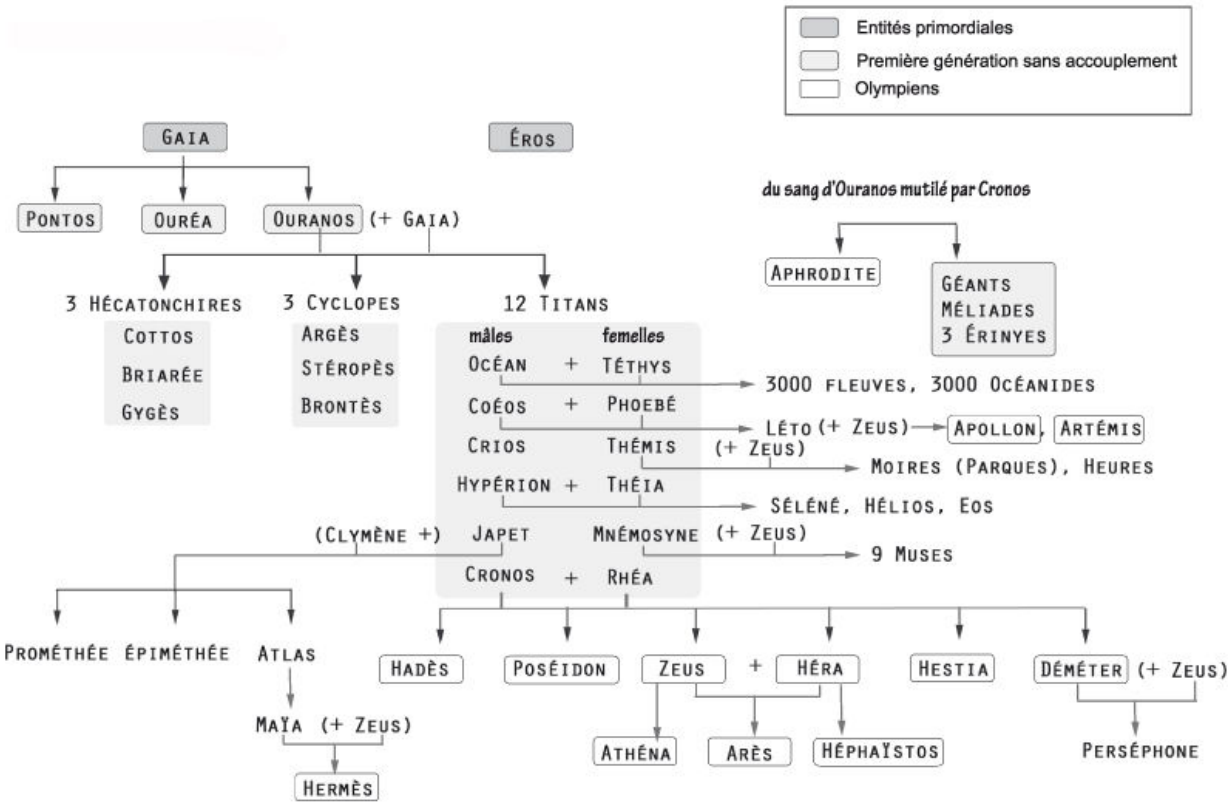
MOROS (Sort), **THANATOS** (Mort), **HYPNOS** (Sommeil), **ONEIROI** (Songes)
MOMOS (Reproche), **KÈRE** (Trépas cruel)
MOIRES (PARQUES), KÈRES, HESPÉRIDES
NÉMÉSIS
MISÈRE, TROMPERIE, SÉDUCTION, VIEILLESSE
ERIS (Discorde)

3e génération

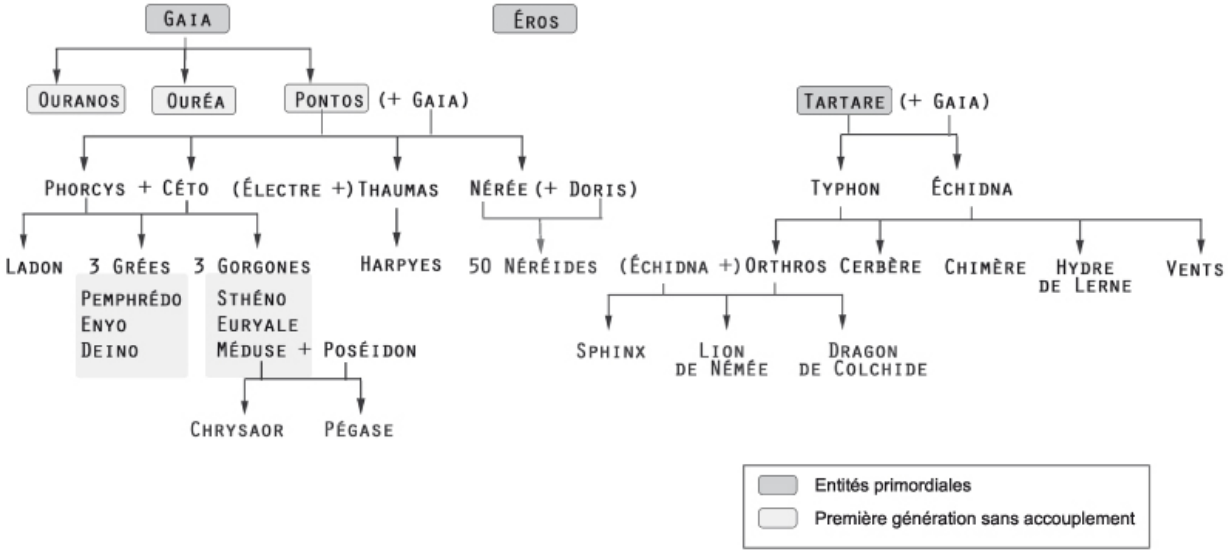
Sans accouplement

ALGÉA, Douleurs
AMPHILOGAI, Equivoque
ANDROKTASIAI, Massacres
ATÈ, Egarement
DYSNOMIA, Anarchie
HORKOS, Serment
HYSMINAI, Batailles
LÉTHÉ, Oubli
LIMOS, Faim
MACHAI, Combats
NEIKEA, Disputes
PONOS, Travail
PHONOS, Meurtre
PSEUDEA, Mensonges

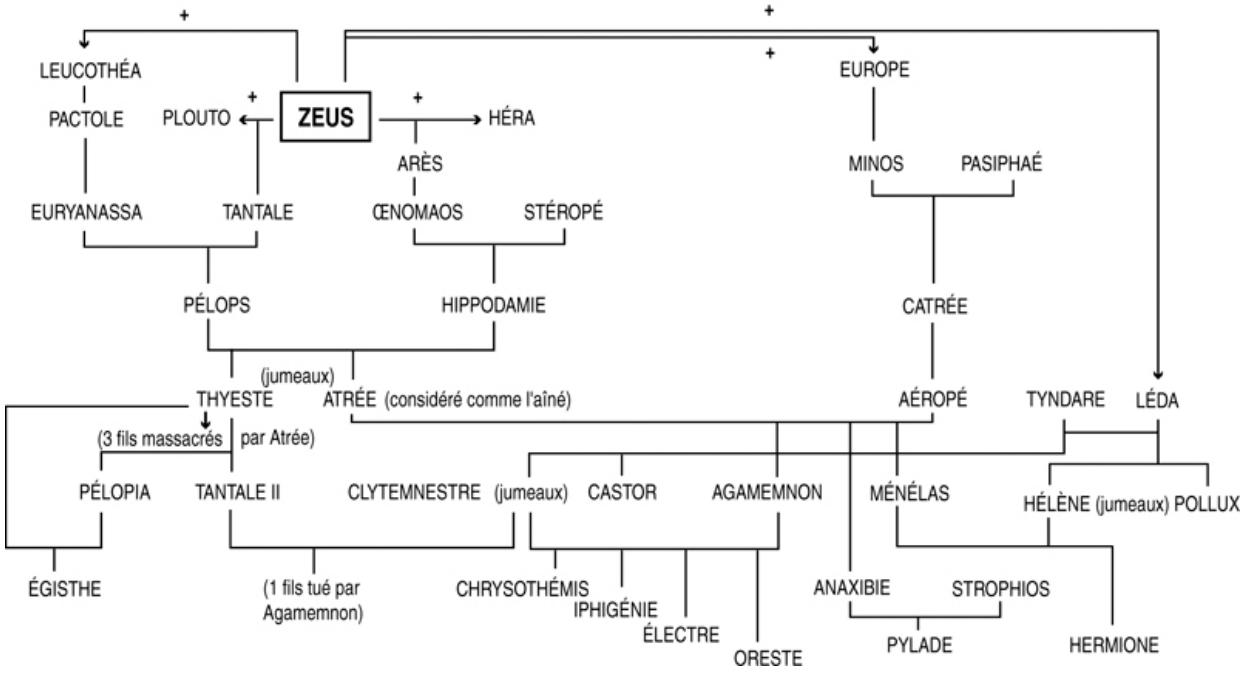
2. Les enfants de Gaia (1)



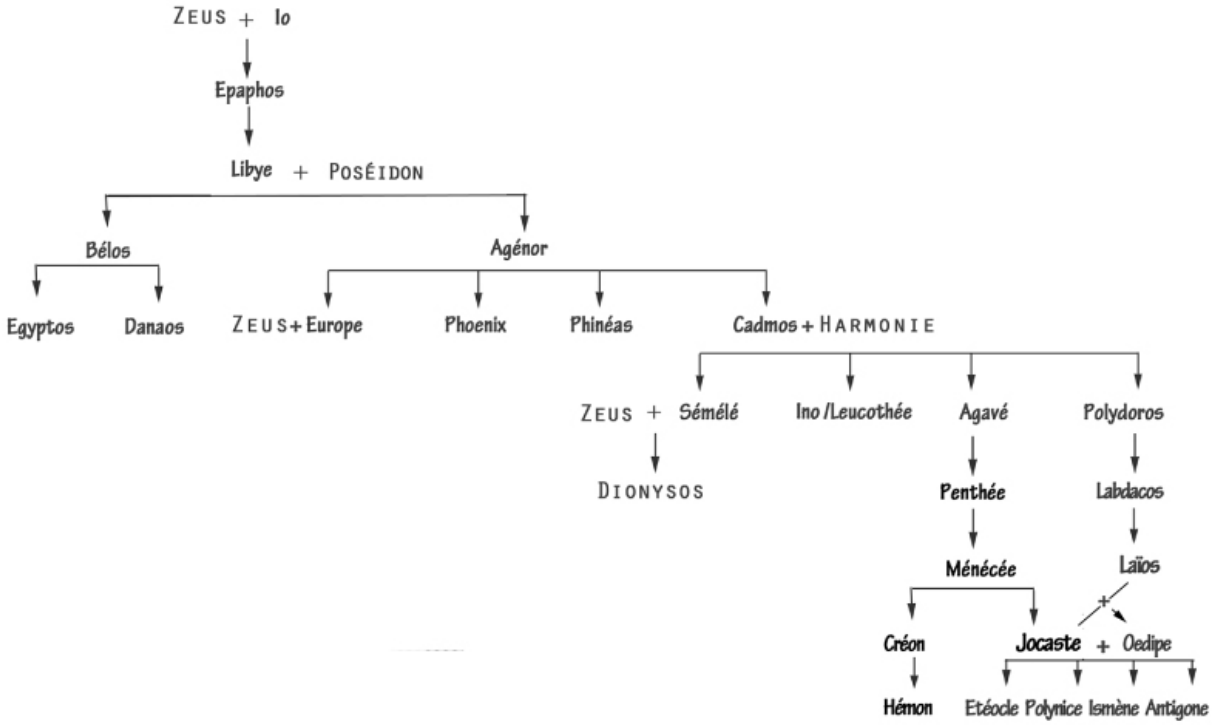
3. Les enfants de Gaia (2)



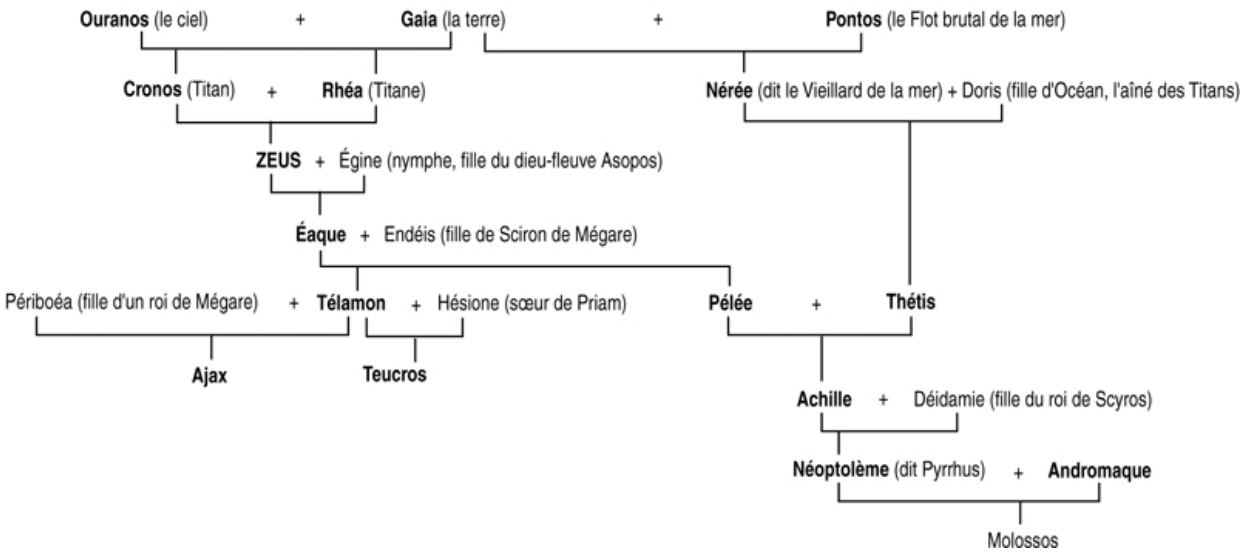
4. Les Atrides



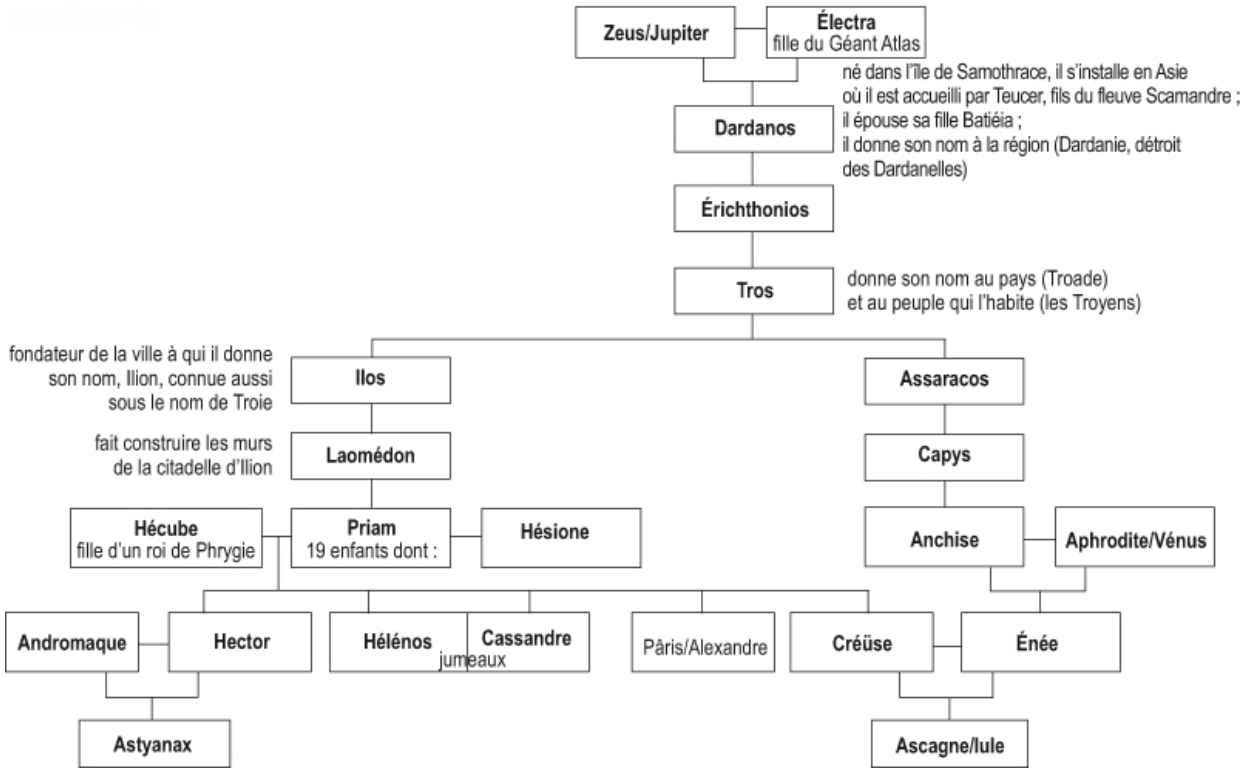
5. Les Labdacides



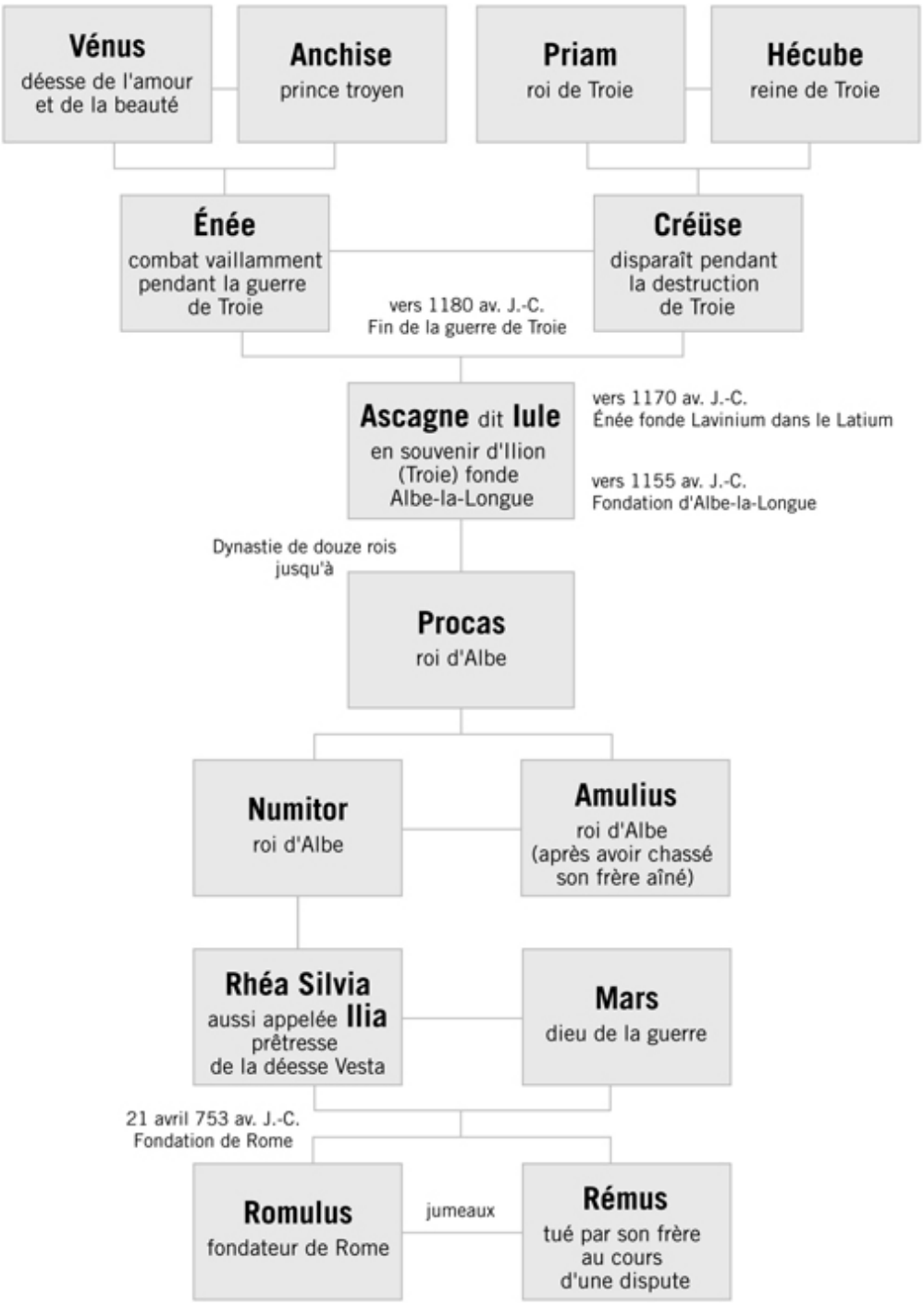
6. Les Eacides



7. Les Priamides



8. De Troie à Rome



Répertoire des auteurs

Apollodore ou Pseudo-Apollodore (entre le I^er^ et le III^e^ siècle)

La *Bibliothèque* est une précieuse compilation en prose des versions les plus connues des mythes grecs. Une partie du texte grec original est perdue, mais deux manuscrits ont permis d'en résumer le contenu sous le titre d'*Epitomé* (*Abrégé*), complétant ainsi l'ouvrage. Celui-ci a longtemps été attribué à Apollodore d'Athènes dit le Grammairien (II^e^ siècle av. J.-C.), surtout connu pour son traité *Sur les dieux* et un *Commentaire* du « Catalogue des vaisseaux » dans l'*Iliade* d'Homère. En fait, le véritable auteur de la *Bibliothèque* reste inconnu et la date de rédaction reste controversée ; cependant, des critères linguistiques la placent entre le I^er^ et le III^e^ siècle après J.-C.

Apollonios de Rhodes (vers 295-vers 215 av. J.-C.)

Né à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Philadelphe, il est élève de Callimaque. Très jeune, il compose un poème épique en quatre chants sur l'expédition des Argonautes, les *Argonautiques*. La publication de cet ouvrage suscite la rivalité puis la haine de Callimaque. Apollonios doit quitter Alexandrie et il se réfugie à Rhodes. Tout en enseignant la rhétorique et la grammaire, il profite de son exil pour remanier son œuvre. La seconde édition de son épopée rencontre un grand succès. Il devient citoyen de Rhodes, comme l'atteste son nom. A la fin de sa vie, il revient à Alexandrie, où il est nommé à la tête de la fameuse Bibliothèque.

Apulée (vers 125-vers 170)

Né dans une famille aisée de Madaure en Numidie (aujourd'hui en Algérie), il étudie la rhétorique et la littérature comme tout bon citoyen romain. Il achève ses études à Athènes où il se passionne pour la philosophie néo-platonicienne. Doué d'un grand talent d'orateur, il devient avocat à Rome, puis mène une carrière de conférencier itinérant dans son pays natal, car il parle aussi bien le berbère que le latin et le grec. Doué d'une curiosité exceptionnelle dans tous les domaines, Apulée a sans doute été initié à divers

cultes orientaux, dont celui de la déesse égyptienne Isis, qui connaissait alors un vif succès dans tout le monde romain. Il a rédigé en latin de nombreux ouvrages rhétoriques et philosophiques, mais il est surtout connu comme l'auteur de l'un des premiers grands « romans » de l'Antiquité, les *Métamorphoses*, souvent cité sous le titre de *L'Ane d'or*. Il raconte les mésaventures de Lucius, métamorphosé en âne à la suite d'une expérience de magie qui a mal tourné. On y trouve aussi une histoire dans l'histoire : le conte d'Eros (l'Amour) et de Psyché (l'Ame) qui expose de manière métaphorique et romanesque les théories philosophiques néo-platoniciennes.

Aratos de Soles (vers 315-vers 245 av. J.-C.)

Poète et astronome grec né à Soles en Cilicie, il a composé un poème sur l'astronomie intitulé les *Phénomènes*, qui a connu un grand succès dans tout le monde antique, suscitant de nombreux commentaires. Cicéron, entre autres, l'a traduit en latin. Aratos reprend un traité d'Eudoxe de Cnide (IV^{e} siècle av. J.-C.) et y ajoute des explications mythologiques liées au catastérisme (transformation des êtres en astres ou constellations) : c'est la plus ancienne description des constellations connues dans le monde grec. La seconde partie de l'ouvrage, *Pronostics*, traite de la

météorologie et des signes qui annoncent le temps qu'il fera.

Aristophane (vers 445-vers 385 av. J.-C.)

Né à Athènes dans une famille aisée, il s'intéresse très jeune au théâtre. Sur les quarante-quatre comédies qu'il a écrites, onze nous sont parvenues intégralement. Il pourfend les démagogues et les sophistes dans un style où se mêlent poésie, humour et grossièretés. La plupart de ses pièces sont jouées pendant la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.) : il y raille la politique d'Athènes et les mœurs des personnages importants de la cité, il critique les institutions et plaide pour la paix. Il défend la petite paysannerie et les mœurs démocratiques des origines. Ses pièces restent un précieux témoignage sur la vie à Athènes à la fin du V^{e} siècle av. J.-C.

Aristote (384-322 av. J.-C.)

Né à Stagire en Macédoine, fils du médecin Nicomaque, ami de la famille royale macédonienne, il s'installe à Athènes où il devient l'élève de l'orateur Isocrate, puis celui de Platon. A la mort de Platon (347 av. J.-C.), la direction de l'Académie passe à son neveu Speusippe, alors qu'Aristote en attendait la succession. Outré, celui-ci part fonder un centre d'enseignement à Assos en Asie Mineure. Invité par le roi Philippe de Macédoine à sa cour de Pella (343

av. J.-C.), Aristote surveille l'éducation de son fils Alexandre (le futur Alexandre le Grand). En 335 av. J.-C., il revient à Athènes où il fonde son école, le Lycée, près du sanctuaire d'Apollon Lycien (d'où son nom). Mal considéré pour ses amitiés macédoniennes, il se retire à Chalcis dans l'île d'Eubée, où il meurt. Véritable esprit universel, Aristote s'affirmait comme un « douteur » en perpétuelle recherche : il demeure l'une des intelligences encyclopédiques les plus vastes qui aient jamais existé et ses ouvrages ont posé pour de nombreux siècles les bases du savoir humain.

Augustin (354-430)

Né en Numidie romaine à Tagaste d'une mère chrétienne et d'un père païen, il étudie la rhétorique à Carthage, puis se rend à Rome et à Milan. Après une vie mouvementée (il a un fils d'une concubine), il se convertit au christianisme sous l'influence de saint Ambroise et se réfugie dans un monastère (il fera le récit de son cheminement vers la foi dans les *Confessions*). Baptisé en 387, il veut devenir moine. Il retourne en Afrique où il défend l'orthodoxie chrétienne face aux nombreuses hérésies ; il est nommé évêque d'Hippone (aujourd'hui Annaba en Algérie) et consacre sa vie à son diocèse. Elevé au rang de saint et Père de l'Eglise, il a écrit sur tous les sujets concernant l'Eglise de son époque. Marqué par

la philosophie de Platon, il ne voit pas de contradiction entre celle-ci et le christianisme. Cependant, contrairement à Platon pour qui l'histoire est cyclique, il estime que celle-ci a un commencement et une fin. *La Cité de Dieu* est son texte fondamental, opposant la Cité terrestre à celle où séjournent Dieu, les anges, les saints et les hommes qui ont vécu de manière intègre sur terre.

Aulu-Gelle (vers 115-vers 180)

Nous n'avons que peu d'informations sur la vie de ce grammairien latin qui a vécu à Rome et séjourné à Athènes. C'est au cours de soirées d'hiver qu'il compose, à Athènes, un ouvrage en vingt livres intitulé *Nuits attiques*. Sous la forme de chapitres brefs et sans liens entre eux, cet ouvrage de vulgarisation traite de sujets fort divers sur la mythologie, l'histoire, les arts, la philosophie, la littérature, le droit, la médecine, etc. Les citations dont Aulu-Gelle parsème son ouvrage permettent de retrouver des fragments de textes antiques disparus.

Bion (III^{e} siècle av. J.-C.)

Notre seule source est l'épitaphe que lui a dédiée Moschus, son élève : elle indique que ce contemporain de Théocrite est né dans la région de Smyrne et a vécu en Sicile où il est mort empoisonné. Bion est l'auteur de nombreuses idylles dont la plus

célèbre est son *Chant funèbre* en l'honneur d'Adonis, un poème considéré comme son chef-d'œuvre.

Callimaque (vers 310-vers 240 av. J.-C.)

Né à Cyrène en Libye, il serait un descendant du fondateur de cette capitale d'Afrique. Il se rend ensuite à Alexandrie où il enseigne : il a comme élèves Eratosthène, mais aussi Apollonios de Rhodes, dont les succès exacerbent sa jalousie. Il est ensuite admis dans le fameux « Musée » d'Alexandrie où Ptolémée Philadelphe voulait réunir tous les savants et artistes célèbres de son temps. Callimaque a composé plus de huit cents ouvrages de genre varié, écrits en vers ou en prose, souvent cités par d'autres auteurs, mais dont très peu nous sont parvenus (six hymnes et une soixantaine d'épigrammes).

Catulle (vers 82-vers 52 av. J.-C.)

Né au nord de l'Italie (peut-être à Vérone) dans une famille de haut rang, il vient à Rome en 68 av. J.-C. et mène la vie oisive d'un homme riche et cultivé ; il fréquente les hommes importants de son époque (César, Cicéron, le poète Horace). Sa passion dévorante pour celle qu'il nomme Lesbie lui inspire de nombreux poèmes où il exprime les souffrances de l'amour et de la jalousie. Catulle est considéré comme le premier des poètes élégiaques latins.

Cicéron (106-43 av. J.-C.)

Né à Arpinum dans le Latium (Italie), dans une famille d'origine plébéienne, il étudie le droit et la philosophie à Rome. Elu consul en 63 av. J.-C., il déjoue la conspiration de Catilina et se présente comme « le sauveur de la patrie ». Il meurt assassiné lors des proscriptions déclenchées par Octave (le futur empereur Auguste) et par Marc-Antoine. Cicéron s'enorgueillit d'être le premier Romain à avoir composé des ouvrages de philosophie dans la langue nationale, le latin. Entre épicurisme et stoïcisme, ce célèbre avocat rompu à la rhétorique exprime son goût pour la réflexion politique et la spéculation philosophique à travers de nombreux traités.

Claudien (365 ou 370-404 ou 408)

Peut-être né à Alexandrie, il écrit d'abord dans sa langue maternelle, le grec, puis en latin. Poète de cour, il est le protégé de Stilicon, ministre de l'empereur d'Occident, Honorius. Il ne cesse de glorifier ce dernier en chantant ses louanges. Outre ses poèmes politiques, il a écrit les dernières épopées mythologiques de l'Antiquité romaine. Il nous reste quelques vers de sa *Gigantomachie* et *Le Rapt de Proserpine* en trois livres.

Clément d'Alexandrie (vers 150-vers 220)

Né à Athènes dans une famille païenne, il étudie la philosophie. Avide de connaissances, il voyage

ensuite en Grèce, Italie, Asie Mineure, Egypte. Converti au christianisme, il ne refuse pas l'héritage culturel antique. Directeur de l'Ecole théologique d'Alexandrie, il est considéré comme l'un des premiers théoriciens de l'Eglise : il présente le christianisme comme une philosophie et une école de sagesse.

Collouthos (fin du V^{e} siècle)

De ce poète grec, né en Egypte dans la région de Thèbes, seulement environ quatre cents vers nous sont parvenus. *L'Enlèvement d'Hélène* est une réécriture tardive de la légende qui explique les raisons de la guerre de Troie. Le récit commence aux noces de Pélée et de Thétis avec l'arrivée d'Eris (la Discorde), qui lance la pomme d'or, et se poursuit jusqu'au départ de Pâris pour Sparte afin d'enlever la plus belle femme du monde, Hélène, qui lui est promise.

Denys d'Halicarnasse (vers 60 av. J.-C.-vers 8 ap. J.-C.)

Né à Halicarnasse en Asie Mineure, Denys est un historien et un rhéteur grec. Il s'installe à Rome vers 30 av. J.-C. et enseigne l'éloquence. Il est surtout connu pour ses *Antiquités romaines,* une histoire de Rome en vingt livres depuis les origines mythologiques de Rome jusqu'à la première guerre punique. Dix livres nous sont parvenus complets, les

autres étant à l'état de fragments. L'auteur veut mettre en évidence ce qui rapproche les civilisations grecque et romaine.

Dictys de Crète (II^e^ siècle ? IV^e^ siècle ?)

Il est l'auteur présumé de l'*Ephéméride de la guerre de Troie*, rédigé en grec au II^e^ siècle, mais surtout connu dans sa traduction latine datée du IV^e^ siècle. Cette œuvre – un des premiers faux de l'histoire littéraire – se présente comme les annales de la guerre de Troie : Dictys y aurait participé avec Idoménée à la tête d'une armée de Crétois. Il aurait été chargé d'écrire en phénicien un récit complet des dix années de conflit. L'œuvre écrite sur des tablettes ou des rouleaux d'écorce d'arbre fut ensuite placée dans le tombeau de son auteur en Crète. C'est à l'époque de Néron que le manuscrit aurait été découvert par des bergers et retranscrit en caractères grecs.

Diodore de Sicile (I^er^ siècle av. J.-C.)

Né en Sicile, contemporain de Jules César, il consacre sa vie à rédiger en grec la *Bibliothèque historique*, un ouvrage monumental de quarante livres, dont quinze nous sont parvenus presque complets. Diodore raconte l'histoire de l'humanité depuis les temps mythologiques jusqu'à l'an 60 av. J.-

C. Comme il a beaucoup voyagé en Europe et en Asie, ses écrits sont le témoignage de ce qu'il a vu, mais aussi de ce qu'il a lu.

Eratosthène (vers 276-vers 194 av. J.-C.)

Né à Cyrène, il est célèbre pour son savoir encyclopédique, mais il reste très peu de traces de ses écrits rédigés en grec. Après un séjour à Athènes, il est nommé à la tête de la Bibliothèque d'Alexandrie. On lui attribue l'invention du terme « géographie » : il conçoit la première carte du monde connu, habité et exploité par les hommes. Il calcule de façon étonnamment précise la circonférence de la terre. Mathématicien, il élabore une méthode de recherche des nombres premiers. Historien, il établit une chronologie de l'histoire grecque qu'il fait commencer à la guerre de Troie et compose un précis des conquêtes d'Alexandre. Astronome, il répertorie plus de six cents étoiles et constellations avec leurs légendes dans ses *Catastérismes* (*Constellations*).

Eschyle (vers 525-456 av. J.-C.)

Né à Eleusis, une bourgade réputée pour ses Mystères, non loin d'Athènes, dans une famille aristocratique, il combat à Marathon (490 av. J.-C.) et participe peut-être aussi à la bataille navale de Salamine (480 av. J.-C.), qu'il décrit dans *Les Perses*. En 476 et 470 av. J.-C., il se rend en Sicile où le tyran

Hiéron de Syracuse lui offre l'hospitalité. Lors d'un troisième séjour en Sicile, il meurt à Géla, en 456 av. J.-C., où son tombeau devient un lieu de culte pour les acteurs. Il nous reste aujourd'hui seulement sept tragédies à peu près complètes sur les quelque quatre-vingt-dix pièces qu'Eschyle avait composées.

Esope (vers 620-vers 560 av. J.-C.)

Mentionné pour la première fois par l'historien Hérodote, Esope « le fabuliste » serait l'esclave d'un certain Iadmon de Samos. Au fil du temps, on embellit son histoire : on le présente comme un personnage laid, difforme, bossu et bègue, mais plein d'esprit et de sagesse ; acheté par un philosophe avec qui il rivalise de bons mots, il réussit à se faire affranchir. Puis il aurait été le conseiller attitré du fameux roi Crésus et aurait rencontré le grand législateur athénien Solon. Injustement accusé d'avoir volé une coupe d'or du temple d'Apollon à Delphes, Esope aurait été précipité d'une roche non loin du célèbre sanctuaire. On attribue à ce personnage légendaire une très grande quantité de petits récits moralisateurs en prose (les fables) qui se transmettaient oralement de génération en génération partout en Grèce.

Euripide (vers 480-406 av. J.-C.)

Il est né dans l'île de Salamine, probablement l'année où les Grecs remportent la victoire sur la flotte perse de Xerxès. De sa vie même, on ne sait pratiquement rien, en dehors des railleries médisantes des auteurs comiques tel Aristophane. Issu d'un milieu modeste, il fait cependant d'excellentes études à Athènes où il fréquente les sophistes, dont Protagoras, et les grands philosophes comme Anaxagore, ami et conseiller de Périclès. Il a des relations d'amitié avec Socrate, son cadet de dix ans. Replié sur lui-même, marqué par le doute et le scepticisme, il poursuit une réflexion désabusée sur les passions et la misère de la condition humaine ; accusé de misanthropie et d'impiété, il choque ses contemporains en s'interrogeant sur l'existence de l'homme sans dieux. Seules dix-neuf pièces nous sont parvenues sur les quatre-vingt-douze qu'Euripide aurait composées.

Eusèbe de Césarée (vers 265-vers 341)

Erudit et théologien, il est né probablement à Césarée (capitale de la province romaine de Judée) dont il devient l'évêque en 313. Il est un proche de l'empereur Constantin qu'il flatte dans la *Vie* qu'il lui consacre. Il est surtout l'auteur de la première histoire de l'Eglise en dix livres. Son ouvrage le plus connu est la *Préparation évangélique* : s'appuyant sur des

auteurs anciens, dont il cite des œuvres aujourd'hui disparues, il examine la philosophie grecque pour mettre en évidence ses contradictions et ses erreurs.

Fronton (II^{e} siècle)

Originaire de Cirta (Constantine) en Numidie, c'est un orateur très admiré en son temps. L'empereur Hadrien le choisit comme précepteur des deux fils adoptifs de son successeur Antonin, Marc Aurèle et Lucius Verus. Proche du pouvoir, Fronton sera nommé consul en 143. Nous n'avons presque plus rien de ses discours, mais il entretient avec Marc Aurèle, devenu empereur, une correspondance qui nous est en partie parvenue. Tout en rapportant de précieux détails sur la vie à la cour impériale, Fronton développe une réflexion sur les rapports entre pouvoir et langage, entre rhétorique et philosophie.

Fulgence ou Fulgence le Mythographe (V^{e} ou VI^{e} siècle)

On ne sait rien de sa vie, mais son style permet de penser qu'il est un auteur africain de la fin du V^{e} ou du début du VI^{e} siècle. Il est parfois confondu avec l'évêque Fulgence de Ruspe (468-533), célèbre pour les controverses qu'il mena contre les Ariens. Très lu au Moyen Age, il serait l'auteur des *Mythologies* qui

évoquent les mythes concernant les dieux olympiens et d'un *Commentaire sur l'*Enéide. Fulgence interprète de manière allégorique les mythes antiques et les utilise à des fins moralisatrices.

Gorgias (vers 487-vers 380 av. J.-C.)

Né à Léontium, en Sicile, il est l'élève d'Empédocle d'Agrigente, auprès de qui il apprend la rhétorique. Gorgias devient un célèbre sophiste, passé maître dans l'art de l'éloquence et de la persuasion, professant un scepticisme radical. Son *Eloge d'Hélène* disculpe la célèbre héroïne mythologique de toute responsabilité dans la guerre de Troie. Le point de vue de Platon ayant jeté le discrédit sur la pensée de Gorgias, aujourd'hui encore le terme de « sophiste » est souvent considéré comme péjoratif.

Hérodote (vers 484-vers 425 av. J.-C.)

Celui que Cicéron a surnommé « le père de l'Histoire » est né dans la cité grecque d'Halicarnasse (aujourd'hui Bodrum en Turquie), dans une famille modeste. Il part en exil à Samos et fait plusieurs voyages (Egypte, Cyrénaïque, Phénicie, Syrie, Babylone, Macédoine, bords de la mer Noire). Etabli à Athènes, il se lie avec Sophocle. Il suit les colons partis, à l'instigation de Périclès, fonder Thourioi sur le golfe de Tarente en Grande Grèce, où il meurt. Dans son œuvre *L'Enquête* (*historia* en grec,

« recherche ») qu'on appelle aussi *Histoires*, Hérodote raconte l'affrontement des Grecs et des Perses (les guerres médiques), tout en mêlant au récit des faits des commentaires de type ethnographique et des anecdotes légendaires.

Hésiode (milieu du VIII^{e} siècle av. J.-C.)

Né à Ascra, en Béotie (Grèce), dans une famille de paysans, il composa vers 750 av. J.-C. deux poèmes qui s'inspirent de diverses traditions orales, venues principalement d'Orient et d'Egypte : dans la *Théogonie*, il établit la généalogie des puissances divines et des héros, dans *Les Travaux et les Jours*, il donne des conseils pratiques et moraux à son frère Persès tout en développant de grands mythes (l'âge d'or, Prométhée, Pandore). Ces deux poèmes sont les sources des principaux récits de la mythologie gréco-latine.

On attribue aussi à Hésiode un poème épique, *Le Bouclier d'Héraclès*, qui nous est parvenu incomplet. Mais dès l'Antiquité, on doute qu'Hésiode en soit l'auteur. Les premiers vers évoquant la naissance d'Héraclès pourraient avoir été empruntés à un ouvrage disparu d'Hésiode ; la suite du poème est composée à l'image de la description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade* d'Homère.

Hippocrate (vers 460 av. J.-C.-vers 377 av. J.-C.)

Né dans l'île de Cos, il appartiendrait par son père à la famille des Asclépiades qui prétendait descendre d'Asclépios, dieu grec guérisseur. On sait peu de choses sur sa vie. Il aurait reçu un premier enseignement de son père puis aurait beaucoup voyagé comme médecin itinérant. Le *Corpus Hippocratum* présente une collection de soixante-douze ouvrages dans lesquels il est difficile de faire le tri entre ce qui a été écrit par Hippocrate ou par ses élèves. Hippocrate s'affranchit de considérations religieuses et magiques : il pratique l'observation clinique systématique, interroge le malade avant d'établir un diagnostic et de tenter d'enrayer le mal. La maladie a pour cause un déséquilibre entre les quatre « humeurs » du corps. On a donné son nom au serment éthique que doivent prononcer encore aujourd'hui les futurs médecins.

Homère (fin du IX^{e} siècle-début du VIII^{e} siècle av. J.-C.)

Dans l'Antiquité, personne n'avait de doutes sur l'existence d'un poète nommé Homère, auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ses épopées étaient si célèbres que tous les enfants en apprenaient de longs passages par cœur à l'école. On révérait en effet Homère comme « l'instituteur » de la Grèce, celui qui avait donné les bases d'une culture commune à tous

ceux qui se sentaient unis par ce patrimoine littéraire fondateur. Cependant, à partir du XVIII^{e} siècle, plusieurs savants ont considéré qu'Homère n'avait pas existé et que ses poèmes étaient des créations collectives, enrichies au cours du temps. Aujourd'hui encore les spécialistes ont des doutes, même si l'on continue d'appeler Homère l'auteur (les auteurs ?) de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Homère est toujours présenté comme un vieil aède aveugle : un auteur-compositeur-interprète quasi professionnel allant chanter ses récits épiques au cours des fêtes et des banquets. Il serait né vers 850-800 av. J.-C. en Ionie (peut-être à Milet), une région d'Asie Mineure où étaient installées de riches colonies grecques.

Horace (65-8 av. J.-C.)

Né à Venouse (au sud de l'Italie), dans une famille aisée, il reçoit une excellente éducation à Rome puis à Athènes. En Grèce, il se lie avec Brutus, l'assassin de César, qui lui confie le commandement d'une légion dans l'armée des « libérateurs ». Il combat contre Octave (futur empereur Auguste) à Philippes (octobre 42 av. J.-C.), mais prend la fuite après la défaite et le suicide de Brutus. Rentré à Rome après une amnistie, il se met à la poésie et se lie d'amitié avec Virgile. Mécène le prend alors sous sa protection. Très

admirée, son œuvre poétique est nourrie de sagesse à la fois épicurienne et stoïcienne.

Hygin (67 av. J.-C.-17 ap. J.-C.)

Grammairien latin, il a composé un *Commentaire sur Virgile*, mais il est surtout connu pour un recueil de fables mythologiques. Cependant, l'attribution de ce dernier ouvrage à Hygin est mise en doute par certains spécialistes. Ses *Fables* se présentent comme une compilation de près de trois cents brèves histoires sur les mythes grecs : elles donnent accès à des versions perdues, notamment celles de certaines tragédies grecques.

Hymnes homériques

L'ensemble comprend entre trente-deux et trente-quatre poèmes épiques écrits en vers, de composition et de longueur inégales. Dédiés à un dieu, ils sont chantés par un aède en guise de prologue à une œuvre plus importante. L'Antiquité les attribuait à Homère, mais leurs auteurs sont restés anonymes. Ils ont été écrits entre le VII^{e} siècle av. J.-C. et le IV^{e} siècle ap. J.-C.

Hymnes orphiques

Attribués au légendaire poète Orphée, ces chants sont liés aux mythes qui ont donné naissance à un courant religieux, l'orphisme.

Justin (II^{e}-III^{e} siècle ?)

La vie de Justin reste totalement inconnue. On sait seulement qu'au II^{e} ou III^{e} siècle, il a publié une *Histoire universelle* qui est l'abrégé d'un grand ouvrage en quarante-quatre volumes, écrit par un historien gallo-romain du I^{er} siècle, Trogue-Pompée. On devait à ce dernier deux œuvres, aujourd'hui perdues, les *Histoires philippiques* et une *Histoire des animaux*.

Lactance (vers 250-vers 325)

Né en Afrique romaine, il enseigne la rhétorique latine et est envoyé par Dioclétien en Nicomédie. Converti au christianisme vers 300, il perd son poste de rhéteur. Plus tard, Constantin lui confie l'éducation de son fils Crispus. Il meurt à Trèves vers 325. Outre des ouvrages de grammaire, de philosophie, de géographie, aujourd'hui perdus, il est l'auteur d'importants ouvrages d'apologétique chrétienne. Ses *Institutions divines* insistent sur les erreurs du polythéisme et la supériorité de la religion chrétienne. Dans *Sur la mort des persécuteurs*, il s'intéresse à la politique religieuse des empereurs, démontrant que les princes tolérants sont récompensés par une mort paisible alors que les persécuteurs connaissent une mort affreuse.

Longus (II^{e}-III^{e} siècle ?)

On ne sait pratiquement rien sur cet auteur grec, Longos, plus connu sous son nom latin. Sans doute né dans l'île de Lesbos, il aurait vécu à l'époque de l'empereur romain Hadrien. On lui attribue le roman *Daphnis et Chloé* (aussi appelé « Pastorales de Longus ») : il constitue le modèle du genre dit « pastoral » (les aventures amoureuses de bergers de convention) qui aura beaucoup de succès au XVII^{e} siècle en France (l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé s'en inspire beaucoup).

Lucain (39-65)

Poète romain, né à Cordoue, il est le neveu du philosophe Sénèque. Grâce à ce dernier, il est envoyé à Rome, à la cour impériale, où il devient le compagnon d'études du jeune Néron dont Sénèque est le précepteur. Se considérant comme un grand poète, Néron supporte mal les succès de Lucain auquel il ordonne bientôt de cesser d'écrire. Pour se venger, Lucain entre dans la conspiration de Pison ; arrêté, interrogé, il dénonce ses complices. Néron exige alors sa mort et Lucain doit s'ouvrir les veines. Une seule de ses œuvres nous est parvenue : une épopée inachevée, la *Pharsale*, qui raconte la guerre civile entre Pompée et Jules César.

Lucien de Samosate (vers 125-vers 192)

Né à Samosate dans la province romaine de Syrie, il a pour langue maternelle l'araméen. Sa vie n'est connue que par ce qu'il en dit dans ses écrits. Il fait des études de rhétorique dans les meilleures écoles d'Ionie et maîtrise parfaitement le grec. D'abord avocat à Antioche, il mène ensuite la vie de conférencier itinérant dans tout le monde romain. Sa renommée est immense et il laisse une œuvre abondante, très variée, surtout divers dialogues, mais aussi des essais historiques, littéraires, philosophiques, des contes, des nouvelles, des pamphlets. Dans son *Histoire véritable*, il imagine un voyage sur la lune.

Lucius Ampelius (II^{e} siècle ?)

Les biographes de Lucius Ampelius ne s'accordent pas sur l'époque où il a vécu. On sait que son ouvrage intitulé *Liber memorialis* (« Aide-mémoire ») s'adresse à un nommé Macrinus (probablement un écolier). Il compte cinquante chapitres et se présente sous la forme de notices thématiques brèves (sur la cosmographie, la géographie, la mythologie, l'histoire universelle) entrecoupées de questions, ce qui fait penser à un ouvrage de compilation scolaire.

Lucrèce (vers 98-vers 55 av. J.-C.)

On sait très peu de choses sur sa vie. Probablement né en Campanie (sud de l'Italie), où s'exerce une forte influence de la culture grecque, il compose un vaste poème en six chants, le *De natura rerum* (*De la nature des choses*) que Cicéron publie après sa mort. Ce traité à la fois poétique et philosophique, qui expose la doctrine d'Epicure (la théorie des atomes, par exemple) et défend l'exercice de la raison contre le fanatisme religieux, est très vite devenu en Occident la source essentielle de l'épicurisme.

Lycophron de Chalcis (III^{e} siècle av. J.-C. ?)

Poète grec, il aurait vécu à la cour de Ptolémée Philadelphe à Alexandrie. Seul nous est parvenu un poème, *Alexandra*, qui évoque la destinée de Cassandre, la fille du roi de Troie Priam : c'est le récit d'un messager qui rapporte les prophéties de Cassandre (aussi nommée Alexandra) le jour où son frère Pâris s'embarque pour aller chercher Hélène.

Macrobe (fin du IV^{e}-V^{e} siècle ?)

Né probablement en Numidie, il serait un citoyen romain ayant exercé de hautes fonctions, dont celle de préfet du prétoire d'Italie en 430. Son œuvre principale, les *Saturnales*, reprend le principe du banquet philosophique. Douze convives, réunis pendant les fêtes des Saturnales à Rome, évoquent des

sujets très variés avec des anecdotes amusantes ou curieuses : ils mêlent ainsi religion, histoire, philosophie, littérature, sans oublier les moyens de reconnaître les différentes variétés de fruits ou les recettes pour engraisser des escargots.

Nicandre (II^{e} siècle av. J.-C.)

Médecin, grammairien et poète grec, né près de Colophon en Ionie, il est l'auteur de nombreux ouvrages écrits en vers ou en prose. Seuls deux d'entre eux nous sont parvenus sous la forme de poèmes qui présentent un intérêt considérable pour l'histoire de la pharmacie. Le premier, *Thèriakè* (« Thériaques »), traite des morsures et des piqûres faites par des animaux venimeux : serpents, scorpions, insectes, etc. ; le second, *Alexipharmaka* (« Antidotes ») s'intéresse aux poisons ingérés par voie orale et à leurs antidotes.

Nonnos de Panopolis (V^{e} siècle)

On sait très peu de choses sur ce poète épique né à Panopolis en Haute Egypte (une antique cité où l'on vénérait le dieu ityphallique Min, assimilé par les Grecs à Pan, qui fait partie du cortège de Dionysos). Il a probablement étudié et vécu à Alexandrie. Sa renommée repose sur deux ouvrages rédigés en grec : les *Dionysiaques* et la *Paraphrase* de l'Evangile selon

saint Jean (écrite après sa conversion au christianisme). Les *Dionysiaques*, une épopée fleuve de quarante-huit chants qui veut rivaliser avec le modèle homérique, relate l'enfance et les exploits de Dionysos : celui-ci est présenté comme le bienfaiteur et le sauveur de l'humanité.

Oppien (III^{e} siècle)

Originaire d'Apamée en Syrie, il est l'auteur d'un poème sur la chasse, les *Cynégétiques*. Ecrit en grec, l'ouvrage, qui compte plus de deux mille vers répartis en quatre chants, est dédié à l'empereur Caracalla. Après avoir évoqué les différentes races de chiens et de chevaux utilisées pour la chasse, Oppien s'intéresse aux animaux chassés, mais aussi aux félins et à des animaux exotiques. Enfin dans le dernier chant, il évoque les différentes techniques de chasse.

Orphée (?)

Poète mythique, il charme par ses chants hommes, plantes, animaux et même les dieux ; son histoire d'amour avec Eurydice est restée très célèbre. On a retrouvé des formules poétiques et mystiques qui lui sont attribuées, inscrites sur des lamelles d'or placées comme des amulettes dans des tombes ; on dit aussi qu'il aurait écrit un poème épique, l'*Argonautique.*

Ovide (43 av. J.-C.-17 ou 18 ap. J.-C.)

Né à Sulmone (centre de l'Italie), dans une famille aisée, il est envoyé à Rome pour faire ses études et entamer une carrière d'avocat. Mais seule la poésie l'intéresse : il commence à lire ses vers en public et obtient rapidement un vif succès comme « poète de l'amour ». Fréquentant l'entourage de l'empereur Auguste, il publie beaucoup (*Héroïdes*, *Amours*, *L'Art d'aimer*). Il entreprend ensuite ses deux grandes œuvres : les *Métamorphoses*, vaste poème mythologique en quinze livres, et les *Fastes*, qui présentent sous forme poétique l'ensemble des fêtes du calendrier romain. Cependant, il doit brutalement quitter sa brillante vie mondaine : condamné à l'exil par Auguste (pour des raisons demeurées obscures), il part aux confins de l'Empire, à Tomes (aujourd'hui Constanza en Roumanie) au bord de la mer Noire, où il compose encore deux recueils poétiques, les *Tristes* et les *Pontiques*. Malgré des demandes sans cesse répétées pour obtenir l'autorisation de rentrer à Rome, Ovide meurt en exil. Très admirée par la postérité, son œuvre est encore aujourd'hui la plus lue de la littérature latine.

Pausanias (II^{e} siècle)

On ne sait presque rien de ce géographe originaire peut-être de Lydie en Asie Mineure. Il voyage beaucoup avant de se fixer à Rome en 174. C'est là

qu’il compose en grec une description de la Grèce (*Périégèse*) en dix volumes. Il connaît personnellement les sites qu’il décrit de manière détaillée : temples, œuvres d’art, peintures, sculptures, etc. Il résume les légendes qui s’y rapportent, les croyances et les caractéristiques des peuples visités. Son œuvre est un témoignage précieux sur la Grèce du II^{e} siècle : les fouilles archéologiques ont confirmé la véracité de ses informations.

Pétrone (vers 15-vers 66)

On connaît mal la vie de ce brillant auteur latin, sans doute né à Milan, à qui l’on attribue l’un des premiers « romans » de la littérature occidentale, le *Satyricon*. Tacite le présente comme un « voluptueux » raffiné et insouciant : devenu l’ami de l’empereur Néron, il passe pour « un arbitre de l’élégance », ce qui lui vaut son surnom d’*Arbiter* (l’Arbitre). Accusé d’avoir participé à la conjuration de Pison, Pétrone préfère se suicider en s’ouvrant les veines au cours d’un ultime festin donné à ses amis. Du *Satyricon* (terme issu du grec « satyres »), aventures « picaresques » de deux jeunes gens en quête de plaisirs variés, il ne nous reste aujourd’hui que des fragments, dont le célèbre épisode du festin chez Trimalcion, un riche parvenu, ancien esclave affranchi.

Philostrate de Lemnos ou Philostrate l'Ancien (III^{e} siècle)

Il est l'auteur d'une *Vie d'Apollonius de Tyane*, de plusieurs biographies de sophistes et d'un recueil de descriptions de soixante-quatre tableaux réels ou fictifs. Les sujets de ces tableaux sont le plus souvent d'inspiration mythologique, représentant les aventures des dieux et les exploits des héros. C'est un document important sur la peinture antique car l'auteur ne se contente pas seulement de décrire, il veut aussi susciter l'émotion du spectateur. Cette *Galerie de tableaux* (*Eikones* en grec) a inspiré de grands artistes à partir de la Renaissance et nourri la réflexion sur l'art chez de nombreux écrivains.

Photios (vers 810-vers 893)

Né dans une famille noble, ce théologien byzantin a acquis très jeune une vaste culture : il passe pour l'homme le plus savant de son temps. Il s'intéresse particulièrement à la redécouverte de manuscrits anciens et devient ainsi un fin connaisseur de la littérature antique. Le fruit de ses recherches est réuni dans la *Bibliothèque* qui se présente sous la forme de près de trois cents notices d'importance variée. Cette compilation d'œuvres littéraires dont près de la moitié a aujourd'hui disparu est particulièrement précieuse.

Pindare (518-438 av. J.-C.)

Né à Cynocéphales en Béotie (Grèce), dans une famille aristocratique, il est l'un des plus célèbres poètes lyriques grecs. S'attachant à différentes cours princières, dont celle du tyran Hiéron de Syracuse, il s'illustre dans le genre des « épinicies » : des chants de victoire composés en l'honneur des vainqueurs des quatre grands jeux panhelléniques ; ses odes sont ainsi regroupées en *Olympiques* (jeux d'Olympie), *Pythiques* (jeux de Delphes), *Néméennes* (jeux de Némée dans le Péloponnèse), *Isthmiques* (jeux de Corinthe). Son œuvre, qui comporte aussi des hymnes et des « péans » (chants de procession religieuse), associe divers récits légendaires à l'expression d'une morale de la modération et de la vertu.

Platon (428 ou 427-347 ou 346 av. J.-C.)

Né à Athènes, dans une famille aristocratique, il reçoit l'éducation traditionnelle correspondant à son milieu social (gymnastique, poésie, musique, rhétorique, mathématiques). Dégoûté par les excès des partis qui se déchirent pendant la guerre du Péloponnèse, il se détourne de la vie politique et devient le disciple de Socrate. Il commence ses célèbres « dialogues » du vivant même de son maître, puis il continue de transmettre son enseignement après sa mort tout en se l'appropriant et en le transformant peu à peu. Il fonde une école selon le

modèle des pythagoriciens, l'Académie, ainsi nommée parce qu'elle est située dans le domaine fait de jardins et de portiques près du tombeau du héros mythologique Académos : il y enseigne pendant quarante ans. C'est grâce aux dialogues de Platon que nous est connue la philosophie socratique.

Plaute (vers 254-184 av. J.-C.)

Il est considéré comme le plus grand auteur comique latin. On sait peu de choses sur lui : né à Sarsina en Ombrie (Italie), d'origine libre mais très humble, il mène une vie errante ; son surnom de *Plautus* (« pieds plats ») lui viendrait du public : il désigne un acteur comique qui joue sans être perché sur les cothurnes de la tragédie. Il nous reste vingt comédies sur la centaine qu'il aurait composées et jouées lui-même. Si leur canevas reste emprunté à la comédie grecque dite « nouvelle », la plupart des sujets sont inspirés de la tradition latine.

Pline l'Ancien (23 ou 24-79 ap. J.-C.)

Sans doute né à Côme (au nord de l'Italie), dans une famille aisée, il reçoit une excellente éducation à Rome. Sous l'influence de Sénèque, il se passionne pour la philosophie et la rhétorique. Il a compilé tout le savoir de son époque sur des sujets aussi variés que la biologie, la botanique, la géologie, la métallurgie, l'astronomie, le commerce, les coutumes

anthropologiques et ethnographiques. Son œuvre encyclopédique, appelée *Histoire naturelle*, comptait cent soixante volumes, dont il ne nous reste qu'une partie : elle a longtemps été la référence en matière de connaissances scientifiques et techniques. Le 24 août 79, lorsque se déclenche la fameuse éruption du Vésuve qui ensevelit Pompéi et Herculanum, Pline commande la flotte romaine stationnée au cap Misène : poussé par sa curiosité scientifique, il traverse la baie de Naples pour mieux observer le phénomène et meurt asphyxié sur la plage de Stabies.

Plutarque (vers 50-vers 125)

Fils de bonne famille, né à Chéronée en Béotie (Grèce), il fait de solides études philosophiques à Athènes. Il vient à Rome où il enseigne le grec et la philosophie sous les règnes de Vespasien et de Titus. Revenu à Chéronée, il ouvre une école, est nommé archonte et grand prêtre d'Apollon à Delphes. Vers 100-102, il commence le vaste cycle de ses *Vies parallèles*, rédigées en grec, où il compare la vie d'un personnage grec à celle d'un personnage romain (comme Thésée et Romulus, Alexandre et César). Erudit aux connaissances encyclopédiques, Plutarque a laissé une œuvre très abondante dans tous les domaines.

Properce (vers 47-vers 15 av. J.-C.)

Né en Ombrie, près de la ville moderne d'Assise, dans une riche famille plébéienne, il entreprend des études de droit à Rome, mais il renonce vite au barreau pour se consacrer à la poésie avec l'appui de Mécène, ami de l'empereur Auguste et protecteur des artistes. Il fréquente les hommes de lettres de son temps, dont Ovide. Plusieurs de ses *Elégies* chantent son amour tourmenté pour Cynthie, jeune fille d'un milieu cultivé.

Quintus de Smyrne (III^{e} ou IV^{e} siècle)

Sans doute né à Smyrne, il est l'auteur d'un long poème épique en quatorze chants, auquel on donne le nom de *Posthomerica* ou *Suite d'Homère*. Bon connaisseur de l'œuvre d'Homère, dont il n'a cependant pas le génie, il veut compléter l'*Iliade* en poursuivant le récit de l'aède depuis la mort d'Hector jusqu'à la chute de Troie et le départ des Grecs.

Sappho (vers 630-vers 580 av. J.-C.)

Née à Lesbos dans une riche famille aristocratique, elle se mêle aux luttes politiques qui déchirent l'île ; elle est contrainte à l'exil en Sicile. De retour à Lesbos, elle anime un cercle de jeunes filles pratiquant la poésie, la musique, le chant et la danse. Sa poésie connaît un vif succès : elle est admirée et citée par de nombreux auteurs anciens, mais seuls quelques fragments et citations nous sont parvenus sur

les neuf livres qu'elle aurait composés pour célébrer l'amour et la beauté de la nature ; une seule ode, dédiée à Aphrodite, est complète. L'association de son nom à l'homosexualité féminine (saphisme) est bien plus tardive.

Sénèque (vers 4 av. J.-C.-65 ap. J.-C.)

Né à Cordoue en Espagne, Sénèque appartient à une famille romaine aisée, originaire d'Italie du nord. Installé à Rome dès son enfance, il reçoit une éducation soignée, rhétorique et philosophique. Après avoir suivi la traditionnelle carrière des honneurs, il devient conseiller à la cour impériale de Caligula et se fait connaître par ses premiers ouvrages philosophiques. Cependant son esprit vif et frondeur dérange : jalousé par Caligula, il est exilé en Corse. Il est rappelé par Agrippine, femme de l'empereur Claude, qui lui confie l'éducation de son fils Néron. Lorsque celui-ci devient empereur à son tour, Sénèque reste l'un de ses principaux conseillers. Il compose divers traités moraux et des tragédies, essentiellement adaptées des pièces d'Euripide, dont dix nous sont parvenues. Jalousé par Néron, compromis malgré lui dans la conjuration de Pison, il est accusé de complot contre l'empereur, ainsi que son neveu Lucain et Pétrone. Condamné à mort par Néron, il se suicide en

se faisant ouvrir les veines, tout en discutant avec ses amis, au cours d'un dernier repas.

Sophocle (495-406 av. J-C.)

Né à Colone, une bourgade près d'Athènes, dans une famille aisée, il remporte sa première victoire au concours tragique des Grandes Dionysies à Athènes en 468 av. J.-C. Son succès d'auteur dramatique reste inégalé : il aurait obtenu le premier prix vingt-quatre fois. En 443 av. J.-C., il est élu stratège aux côtés de son ami Périclès et participe avec lui à l'expédition contre l'île de Samos (440 av. J.-C.). Sophocle est un « honnête homme », un notable riche, conformiste et pieux : au théâtre, il exalte la noblesse du héros assumant son destin. Il nous reste aujourd'hui seulement sept tragédies à peu près complètes sur les cent dix à cent quinze pièces qu'il avait composées.

Stace (vers 40-vers 96)

Né à Naples, il est initié dès l'enfance à la poésie par son père, un grammairien réputé. Il s'installe à Rome en 69. Il est introduit à la cour impériale sous Domitien où il mène une vie de lettré professionnel, remportant de nombreux prix aux jeux poétiques. Il est l'auteur de courts poèmes de circonstances, les *Silves*, célébrant les grands hommes de son temps sur des sujets variés (mariage, naissance, fêtes). Son œuvre principale, la *Thébaïde*, une épopée en douze

livres, raconte la guerre légendaire entre Polynice et son frère Etéocle, roi de Thèbes, tous deux fils d'Œdipe. Stace meurt en laissant inachevée une seconde épopée, l'*Achilléide*, consacrée à Achille.

Strabon (vers 58 av. J.-C.-entre 21 et 25 ap. J.-C.)

On sait peu de choses sur sa vie : né à Amasée (Amasya en Turquie) dans la région du Pont-Euxin, il voyage dans l'Empire romain, séjourne à Rome et à Alexandrie. Il rédige en grec une *Histoire* en quarante-trois volumes, aujourd'hui perdue, qui se voulait la suite de celle de Polybe. Il écrit ensuite une *Géographie* en dix-sept volumes, chargés de compléter son *Histoire.* Dans les deux premiers volumes qui se veulent une introduction, il réhabilite l'œuvre d'Homère sur le plan géographique. Les autres livres décrivent l'Europe, plus particulièrement la Grèce, l'Orient et l'Afrique (Egypte et Libye) : Strabon s'intéresse au climat, au relief, à l'hydrographie et montre l'influence de ces conditions physiques sur le rôle historique des peuples, tout en évoquant leurs légendes.

Théocrite (vers 315-vers 250 av. J.-C.)

Né probablement à Syracuse en Sicile où il passe sa jeunesse, ce célèbre poète grec s'installe ensuite à la cour de Ptolémée Philadelphe à Alexandrie. Il est

l’auteur d’une vingtaine d’épigrammes ou *Inscriptions*, d’un calligramme, la *Syrinx*, où la disposition des vers évoque une flûte de Pan. Mais il est surtout célèbre pour ses *Idylles*, un recueil de petits poèmes bucoliques aux formes et aux sujets variés qui évoquent la nature et les amours mythologiques.

Théognis de Mégare (milieu du VI^{e} siècle av. J.-C.)

On sait très peu de choses sur ce poète qui appartenait à l’aristocratie dorienne du Péloponnèse. Vers 540 av. J.-C., il a composé en dialecte grec ionien un ensemble de distiques élégiaques (un distique est un groupe de deux vers) qui expriment les sentiments les plus divers sous forme de maximes. Il est considéré comme l’un des pères de la poésie morale.

Thucydide (vers 480-entre 400 et 395 av. J.-C.)

Né en Attique, dans une très riche famille aristocratique, il est élu stratège en 424 av. J.-C. et reçoit le commandement d’une escadre de sept navires, qu’il doit mener en Thrace pour maintenir l’ordre ; cependant, l’échec partiel de sa mission face aux Spartiates lui vaut d’être accusé de trahison, ce qui le force à s’exiler d’Athènes pendant vingt ans. Pendant son exil, Thucydide voyage à travers la Grèce

et accumule de nombreux témoignages auprès des combattants des deux camps (spartiate et athénien) de la guerre du Péloponnèse. Revenu à Athènes, il est peut-être assassiné. Avec son œuvre, *La Guerre du Péloponnèse*, Thucydide est considéré comme le premier véritable historien qui expose les événements de manière rationnelle, en écartant ce qui relève du mythe ou de la rumeur.

Tibulle (vers 54-19 av. J.-C.)

Né dans la région de Tibur (Tivoli), non loin de Rome, il participe aux deux expéditions militaires menées par Messalla en Gaule et en Orient. Ami du poète Horace, il est célèbre pour ses *Elégies* où il chante ses amours tumultueuses pour celle qu'il nomme Délie.

Tite-Live (59 av. J.-C.-17 ap. J.-C.)

On sait très peu de choses sur cet historien né dans une riche famille de Padoue. Après des études de rhétorique, il s'installe à Rome où il se consacre aux lettres. Malgré ses convictions républicaines, il est très proche de l'empereur Auguste : il partage sa volonté de restaurer les valeurs qui ont fait la grandeur de Rome. Il raconte l'histoire de Rome depuis ses origines légendaires jusqu'en 9 av. J.-C. dans un ouvrage monumental dont il ne reste que trente-cinq livres sur cent quarante-deux et qui portait

le titre de *Ab Urbe condita libri* (« Les livres depuis la fondation de la Ville »), traduit par *Histoire romaine* en français.

Valerius Flaccus (I^{er} siècle)

La vie de ce poète épique latin demeure inconnue : seul le rhéteur Quintilien l'évoque pour déplorer sa mort précoce. Il n'a laissé qu'une seule œuvre, restée inachevée : les *Argonautiques*, un long poème épique en huit livres, inspiré par l'œuvre d'Apollonios de Rhodes, qui raconte la quête de la Toison d'or.

Virgile (70 av. J.-C.-19 av. J.-C.)

Il est considéré comme le plus grand poète de la littérature latine. Né à Mantoue (Italie), il vient à Rome pour ses études et devient le protégé de Mécène, grand ami d'Octave (le futur empereur Auguste). Après les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, poèmes consacrés aux bergers et aux travaux des champs, il compose l'*Enéide*, une vaste épopée nationale, largement imitée d'Homère, qui célèbre les aventures du héros troyen Enée et les origines légendaires de Rome. Il meurt à Brindisi au retour d'un voyage en Grèce. Peu satisfait de son œuvre qu'il considérait comme inachevée, il avait demandé qu'on la brûlât après sa mort. Cependant, publiée grâce à Auguste, l'*Enéide* connaît un immense succès dont la gloire ne s'est jamais démentie.

Xénophane (vers 570-vers 475 av. J.-C.)

Né à Colophon en Asie Mineure, il part en exil après l'invasion de son pays par les Perses. Il mène alors une vie de rhapsode (poète itinérant) en Grande Grèce, entre Italie et Sicile. De ses écrits, seuls quelques fragments nous sont parvenus. Il fait partie des penseurs présocratiques et il est resté célèbre pour sa critique de l'anthropomorphisme des religions : pour lui, un seul dieu dirige l'univers par sa seule pensée et il ne peut avoir d'apparence humaine, contrairement aux dieux évoqués par Hésiode et par Homère.

Xénophon (vers 430-vers 355 av. J.-C.)

Né en Attique dans une famille aristocratique, il fréquente les sophistes et devient l'élève de Socrate. Il décide en 401 av. J.-C. de suivre le prince perse Cyrus qui veut détrôner son frère avec l'aide de troupes spartiates et de mercenaires. La guerre tourne mal : Cyrus et les généraux grecs sont tués. Xénophon, élu général, organise la retraite de l'expédition dite des « Dix Mille » et en fait le récit dans l'*Anabase*, qui passe pour son chef-d'œuvre. Il entre ensuite au service de Sparte et il est banni d'Athènes. Il s'établit avec sa famille dans un domaine situé en Elide. Devenu propriétaire terrien, il exprime ses idées dans l'*Economique* en montrant comme gouverner sa

maison, développer son domaine et éduquer ceux qui y vivent. Il se réfugie ensuite à Corinthe où il meurt probablement vers 355 av. J.-C. Son œuvre constitue une source importante pour l'étude de la Grèce au IV^{e} siècle av. J.-C.

Répertoire général

Abdéros : Serviteur d'Héraclès, il est dévoré par les juments de DIOMÈDE.

Aborigènes : Premiers habitants mythiques du Latium en Italie, gouvernés par JANUS.

Acamas : Roi d'Athènes, fils de THÉSÉE et de PHÈDRE.

Acaste : Fils de Pélias, il fait partie des ARGONAUTES.

Achaéos : Petit-fils d'HELLÈN, il donne son nom aux Achéens.

Achéens : Chez Homère, le terme désigne l'ensemble des guerriers partis combattre les Troyens : ils seraient les descendants d'HELLÈN.

ACHÉLOOS

ACHÉRON

ACHILLE

Acis : Berger aimé de GALATÉE.

Acrisios : Roi d'Argos, père de DANAÉ, la mère de PERSÉE.

Actaéos : Premier roi de l'Attique, beau-père de CÉCROPS.

ACTÉON

Admète : Roi en Thessalie, époux d'ALCESTE : il fait partie des ARGONAUTES.

ADONIS

Adranus : Divinité archaïque assimilée à VULCAIN.

Adraste : Roi d'Argos, ami d'AMPHIARAOS, dont il épouse la sœur, Eriphyle ; il est le beau-père de POLYNICE.

Aedé : Un des noms donnés aux MUSES.

Aellô : Une des HARPYES.

Aéropé :Epouse d'ATRÉE, mère d'AGAMEMNON et de MÉNÉLAS ; elle aide son amant THYESTE à conquérir le pouvoir à Mycènes.

Aeson (ou Eson) : Roi d'Iolcos et père de JASON.

Aether (ou Ether) : Principe lumineux né d'ÉRÈBE et de NYX.

Aethra : Fille de Pitthée, roi de Trézène et mère de THÉSÉE.

AGAMEMNON

Agavé : Fille de CADMOS et d'HARMONIE, mère de PENTHÉE et tante de DIONYSOS.

ÂGE D'OR, THÉORIE DES ÂGES

Agénor : Fils de POSÉIDON et d'une Océanide, père d'EUROPE et de CADMOS.

Aglaé : Une des CHARITES, seconde épouse d'HÉPHAÏSTOS.

Aglauros : Fille d'Actaéos, épouse de CÉCROPS.

Ahriman : Génie du mal qui persécute MITHRA.

Aiaié : Ile de CIRCÉ ➲ Cartes n° 2, n° 6 et n° 7.

Aiétès : Fils d'HÉLIOS et d'une Océanide, roi de Colchide, frère de CIRCÉ et de PASIPHAÉ, il est le père de MÉDÉEet le détenteur de la TOISON D'OR.

AJAX DIT « GRAND AJAX »

AJAX DIT « PETIT AJAX »

Albe-la-Longue : Ville du Latium fondée par ASCAGNE, où naissent ROMULUS et Rémus ➲ Carte n° 1.

ALCESTE

Alcide : Premier nom d'HÉRACLÈS.

Alcinoos : Roi des Phéaciens, père de NAUSICAA : il accueille ULYSSE.

Alcippé : Fille d'ARÈS.

ALCMÈNE

ALCYONE

Alcyonée : Chef des GÉANTS.

Alecto : Une des ÉRINYES que les Romains appellent FURIES.

Alexandre : Autre nom de PÂRIS.

ALOADES

Alphée : Amoureux de la nymphe ARÉTHUSE, il est transformé par Artémis en fleuve : il permet à HÉRACLÈS de nettoyer les écuries d'Augias en Elide ➲ Cartes n° 3 et n° 5.

Althée : Mère de MÉLÉAGRE et de DÉJANIRE.

AMALTHÉE

Amata : Epouse de LATINUS, mère de Lavinia.

AMAZONES

Ambroisie : Nourriture des Immortels (voir *DIVINITÉS*).

Aminias : Chasseur fidèle d'Artémis : il se suicide à cause de la froideur de NARCISSE.

AMPHIARAOS

AMPHION

AMPHITRITE

AMPHITRYON

Amulius : Frère de Numitor, oncle de RHÉA SILVIA, la mère de ROMULUS et Rémus.

Amyclas : Père de DAPHNÉ et de HYACINTHE, selon certaines légendes.

Amycos : Roi des Bébryces, il défie les ARGONAUTES à la lutte.

Amymoné : Danaïde aimée de POSÉIDON.

Anaxibie : Sœur d'Agamemnon et mère de PYLADE.

ANCHISE

Androgée : Fils de MINOS, assassiné à Athènes.

ANDROMAQUE

ANDROMÈDE

Anna : Sœur de DIDON.

ANTÉE

Anticlée : Fille d'Autolycos, elle est aimée par SISYPHE avant son mariage avec Laërte : elle est la mère d'ULYSSE.

ANTIGONE

Antiloque : Fils de Nestor, tué par ÉOS.

Antinoos : Un des prétendants de PÉNÉLOPE.

ANTIOPE, FILLE DE NYCTÉE

ANTIOPE, REINE DES AMAZONES

APHRODITE

APOLLON

Apsyrtos : Frère de MÉDÉE.

ARACHNÉ

Arcadie : Région du Péloponnèse ➲ Carte n° 3.

Arcas : Fils de CALLISTO et de ZEUS.

Arché : Un des noms donnés aux MUSES.

Aréion : Cheval immortel né des amours de DÉMÉTER avec POSÉIDON.

Aréopage : En grec « la colline d'Arès », au pied de l'Acropole d'Athènes, où se déroule le procès du dieu ARÈS : Athéna y convoque le premier tribunal humain pour juger ORESTE.

ARÈS

Arétè : Epouse d'Alcinoos, mère de NAUSICAA.

ARÉTHUSE

Aréthuse : Une des HESPÉRIDES.

Argès : Un des CYCLOPES.

ARGONAUTES

Argos : Capitale du royaume d'AGAMEMNONen Argolide ➲ Carte n° 3.

Argos : Constructeur du navire des ARGONAUTES.

ARGUS

ARIANE

Aricie : Fiancée d'HIPPOLYTE.

ARISTÉE

Aristoxène : Epouse de PROTIS.

ARTÉMIS

ASCAGNE

Asclépiades : Familles de médecins qui revendiquent ASCLÉPIOS pour ancêtre.

ASCLÉPIOS

Asopos : Dieu-fleuve, père d'Egine : il subit le châtiment de Zeus en même temps que SISYPHE.

Astéria : Fille des TITANS Coéos et Phoebé, elle est la mère d'HÉCATE.

Astérion : 1. Roi de Crète, il épouse EUROPE après qu'elle a été séduite par Zeus. 2. Autre nom du MINOTAURE.

Astraios : Fils du Titan Crios**,** père des vents cardinaux BORÉE, EUROS, NOTOS, ZÉPHYR.

ASTRÉE

ASTYANAX

ATALANTE

ATÈ, L'ÉGAREUSE

Athamas : Père d'Hellé et de Phrixos, il épouse INO.

ATHÉNA

Athènes : Capitale de l'Attique, organisée en cité par THÉSÉE ➲ Carte nº 3.

Atlantes : Peuple mythique vivant à l'ouest de l'Afrique, il combat les GORGONES : chez Platon, habitants de l'ATLANTIDE.

ATLANTIDE

ATLAS

Atropos : Une des MOIRES que les Romains appellent PARQUES.

ATRÉE

ATRIDES

Attique : Province de Grèce ➲ Carte nº 1.

ATTIS

AUGIAS

Aulis : Rade de Béotie, face à l'Eubée : la flotte grecque s'y rassemble sous les ordres d'AGAMEMNON, qui doit sacrifier sa fille IPHIGÉNIE ➲ Carte nº 3.

Auster : Nom de NOTOS chez les Romains.

Autolycos : Fils d'HERMÈS, il s'oppose à SISYPHE : il est le père d'Anticlée, la mère d'ULYSSE.

Autonoé : Fille de CADMOS et d'HARMONIE, sœur d'Agavé, d'INO et

de SÉMÉLÉ ; elle est l'épouse d'ARISTÉE et la mère d'ACTÉON.

Auxo : Une des CHARITES ou une des HEURES.

Averne : Lac volcanique situé en Campanie, près de Cumes (➲ Carte nº 8) : il passait pour être une entrée des ENFERS.

BACCHANTES

BACCHUS

Barca : Noble phénicien : de son mariage avec DIDON seraient nés les ancêtres d'Hannibal.

BAUCIS

Bébryces : Peuple vivant au bord du Pont-Euxin, chez qui les ARGONAUTES font escale ➲ Carte nº 6.

BELLÉROPHON

Belléros : Tyran de Corinthe, tué par BELLÉROPHON.

Bellone : Déesse de la guerre chez les Romains, sœur ou femme de MARS.

Bélos : 1. Père d'Egyptos et de Danaos, grand-père des DANAÏDES. 2. Roi de Tyr, père de DIDON.

Benthésicymé : Nymphe, fille de POSÉIDON et d'AMPHITRITE.

Béotie : Province de Grèce ➲ Carte nº 3.

Béotos : Frère jumeau d'ÉOLE : ancêtre éponyme des Béotiens.

Bia : La « Force », fille de PALLAS et de Styx.

Bithynie : Royaume d'Asie Mineure ➲ Carte nº 1.

Boréades : Enfants de BORÉE.

BORÉE

Bosphore : Détroit entre la mer Noire et la mer de Marmara (➲ Carte nº 5) : il tire son nom de l'histoire d'IO.

Briarée : Un des HÉCATONCHIRES.

BRISÉIS

Brisès : Père de BRISÉIS.

Bromios : « Le Grondant », épithète de DIONYSOS.

Brontès : Un des CYCLOPES.

Busiris : Roi d'Egypte, tué par HÉRACLÈS.

Cabires : Enfants d'HÉPHAÏSTOS, ils combattent avec Dionysos en Inde.

Cacus : Brigand du Latium tué par HERCULE.

CADMOS

Cæculus : Fils de VULCAIN.

Calaïs : Fils de Borée, il fait partie des ARGONAUTES et pourchasse les HARPYES.

CALCHAS

Calé : « La Beauté » en grec, nom générique des CHARITES.

Calliope :MUSE de l'éloquence et de la poésie épique, mère d'ORPHÉE.

Callirhoé : 1. Fille d'Océan, elle s'unit à Chrysaor, dont elle conçoit ÉCHIDNA et Géryon. 2. Fille du dieu-fleuve Scamandre, épouse de Tros et mère de GANYMÈDE. 3. Nymphe, fille d'ACHÉLOOS.

CALLISTO

Calydon : Région d'Etolie (➲ Carte n° 3) ravagée par un sanglier monstrueux, abattu par MÉLÉAGRE.

CALYPSO

Camènes : Divinités des sources et des eaux chez les Romains : ÉGÉRIE est la plus célèbre d'entre elles.

Camille : Reine des Volsques, dévouée à la déesse DIANE, elle est tuée au combat par Énée.

Campanie : Région au sud de l'Italie ➲ Carte n° 1.

Candaule : Roi de Lydie : le berger GYGÈS séduit sa femme.

Capitole : Une des sept collines de Rome, siège de la citadelle primitive et des grands temples de JUPITER et de JUNON.

Capys : Petit-fils de Tros, père d'ANCHISE.

Carie : Région d'Asie Mineure ➲ Carte n° 1.

Carpo : Une des CHARITES ou une des HEURES.

Carpos : « Le fruit », fils de Chloris et de ZÉPHYR.

Carthage : Cité où règne DIDON qui y accueille ÉNÉE ➲ Carte n° 8.

CASSANDRE

Cassiopée : Epouse de Céphée, roi d'Ethiopie, mère d'ANDROMÈDE.

Castalie : Fille d'ACHÉLOOS, elle est une source sacrée à Delphes.

Castor : L'un des DIOSCURES, fils de LÉDA et de TYNDARE, frère jumeau de Pollux : il fait partie des ARGONAUTES.

Catrée : Grand-père d'Agamemnon et de MÉNÉLAS.

Caucase : Chaîne de montagnes à l'est de la mer Noire ➲ Carte n° 1.

Cécropia : Cité et royaume de CÉCROPS, qui deviendra Athènes ➲ Carte n° 3.

CÉCROPS

Célaeno : Une des HARPYES.

Céléos ou **Eleusinos** : Roi d'Eleusis, père de TRIPTOLÈME, dont DÉMÉTER devient la nourrice.

CENTAURES

CÉPHALE

Céphalonie : Ile de la mer Ionienne ➲ Carte n° 1.

Céphée : Roi d'Ethiopie, père d'ANDROMÈDE.

CERBÈRE

CÉRÈS

Céto : *MONSTRE* marin, fille de GAIA et de PONTOS : unie à son frère PHORCYS, elle conçoit les GRÉES et les GORGONES.

Céyx : Epoux d'ALCYONE.

CHAMPS ÉLYSÉES

CHAOS, L'ABÎME

Chariclo : 1. NYMPHE, épouse du centaure CHIRON. 2. Mère du devin TIRÉSIAS.

Charis : « La Grâce » en grec, nom générique des CHARITES.

CHARITES, LES GRÂCES

CHARON

CHARYBDE

Chéloné : NYMPHE, elle refuse d'assister au mariage de Zeus et d'HÉRA.

CHIMÈRE

Chioné : 1. Fille du roi Daedalion, aimée d'Apollon et d'HERMÈS, mère d'Autolycos. 2. La « Neige », épouse de BORÉE.

CHIRON

Chloris : 1. Fille de NIOBÉ, mère de NESTOR. 2. Nymphe assimilée à FLORE.

Chrysaor : Fils de POSÉIDON, il est né du cou de MÉDUSE tranché par Persée : selon certaines légendes, il est le père d'ÉCHIDNA.

Chryséis : Fille du prêtre troyen d'Apollon Chrysès, elle est enlevée par les Grecs pendant la guerre de Troie, puis offerte en butin à AGAMEMNON.

Chrysès : Père de CHRYSÉIS.

Chrysippos : Fils de Pélops, demi-frère d'ATRÉE et de Thyeste, il suscite la jalousie d'HIPPODAMIE ; il est enlevé par LAÏOS, qui est tombé amoureux de lui.

Chypre : Ile de la Méditerranée orientale ➲ Carte n° 1.

Cicones : Peuple de Thrace, allié des Troyens, chez qui ULYSSEfait escale ➲ Carte n° 7.

Cimmériens : Peuple mythique habitant au bord de l'OCÉAN : ULYSSE va chez eux pour trouver un accès aux ENFERS➲ Cartes n° 2 et n° 7.

Cinyras : Roi de Chypre, père d'ADONIS, né de sa relation incestueuse avec sa fille Myrrha.

CIRCÉ

Cithéron : Mont qui domine la plaine de Thèbes (➲ Carte n° 3) : ŒDIPE y est abandonné, ANTIOPE y accouche.

Clio : MUSE de l'histoire.

Clito : Mère des rois de l'ATLANTIDE.

Clothô : Une des MOIRES que les Romains appellent PARQUES : elle intervient lors du repas servi par TANTALE.

Clymène : Océanide, mère d'EPIMÉTHÉE et de PROMÉTHÉE : unie à HÉLIOS, elle conçoit PHAÉTON.

CLYTEMNESTRE

Clytie : Aimée puis abandonnée par HÉLIOS.

Cnossos : Ville et palais du roi de Crète MINOS ➲ Carte n° 8.

Cocalos : Roi de Sicile, il accueille DÉDALE après son évasion du Labyrinthe.

Cocyte : Fleuve des ENFERS ➲ Carte nº 9.

Coeos ou Coios : TITAN, père de LÉTO.

Colchide : Région au bord de la mer Noire (➲ Carte nº 1), royaume d'Aiétès, père de MÉDÉE, détenteur de la TOISON D'OR.

Colonnes d'HÉRACLÈS (ou d'Hercule) : Détroit de Gibraltar ➲ Cartes nº 1 et nº 5.

Corcyre : Nom donné à l'île des Phéaciens (Corfou), où les ARGONAUTES et ULYSSE font escale ➲ Cartes nº 6 et nº 7.

CORÉ

Corinthos : Fondateur mythique, avec SISYPHE, de la ville de Corinthe qui lui doit son nom ➲ Carte nº 3.

Corne d'abondance : Provenant d'ACHÉLOOS ou d'AMALTHÉE selon les légendes, elle symbolise fertilité et richesse : elle est l'attribut de nombreux dieux dont PLOUTOS.

Coronis : Nymphe aimée d'APOLLON, dont elle a un fils, ASCLÉPIOS.

Corybantes : Génies dansants souvent confondus avec les COURÈTES.

Corythus : Père étrusque de DARDANOS d'après Virgile.

COSMOGONIE

Cottos : Un des HÉCATONCHIRES.

COURÈTES,CORYBANTES

CRÉON, ROI DE CORINTHE

CRÉON, ROI DE THÈBES

Crésus : Roi de Lydie (➲ Carte nº 1), descendant d'OMPHALE et d'Héraclès : il serait le père d'ATTIS, selon certaines traditions.

Crète : Ile où ZEUS fut caché après sa naissance : MINOS en est le roi ➲ Carte nº 1.

Créüse : 1. Fille de PRIAM et d'HÉCUBE, femme d'ÉNÉE, mère d'ASCAGNE. 2. Fille d'Erecthée, elle est aimée d'APOLLON, dont elle a un fils, Ion.

Crios : Un des TITANS, père d'Astraios, grand-père des vents.

CRONOS

Cumes : Ville de Campanie : ÉNÉE y consulte la SIBYLLE ➲ Carte nº 8.

CUPIDON

Cyané : 1. Epouse d'ÉOLE. 2. Nymphe, elle assiste à l'enlèvement de CORÉ par HADÈS.

Cyanées ou **Symplégades** : Ecueils que franchissent les ARGONAUTES ➲ Carte nº 6.

CYBÈLE

CYCLOPES

Cycnos : Fils d'ARÈS, tué par HÉRACLÈS.

Cymo : Une NÉRÉIDE.

Cyparissos : Aimé d'APOLLON, il est transformé en cyprès après sa mort.

Cypris, Cyprogénée : Noms donnés à APHRODITE, en lien avec l'île de Chypre.

Cyrène : Nymphe, aimée d'Apollon, elle est la mère d'ARISTÉE.

Cythérée : Nom donné à APHRODITE, en lien avec l'île de Cythère.

Cyzique : Ile située dans l'Hellespont, où font escale les ARGONAUTES ➲ Carte nº 6.

Daimon : Sorte de « petit dieu » associé à chaque individu : au pluriel, les *daimones* sont des divinités de rang inférieur, assimilées à des « génies » ou « démons » (voir *DIVINITÉS*).

Damascos : Compagnon de DIONYSOS, il coupe les vignes du dieu qui l'écorche vif.

DANAÉ

DANAÏDES

DAPHNÉ

DAPHNIS

Dardanie : Cité fondée par DARDANOS au sud de l'Hellespont (détroit des Dardanelles) ➲ Carte nº 4.

DARDANOS

DÉDALE

Déidamie : Fille du roi de Scyros, Lycomède : de ses amours avec ACHILLE naît un fils, NÉOPTOLÈME.

Deimos : Fils d'APHRODITE et d'ARÈS, il personnifie l'épouvante.

Deino : Une des GRÉES.

Déionée : Père de Dia, l'épouse d'IXION.

Déiphobe : Fils de Priam, il épouse HÉLÈNE après la mort de PÂRIS.

DÉJANIRE

Délos : Ile de la mer Egée où sont nés les jumeaux APOLLON et ARTÉMIS ➲ Carte n° 8.

Delphes ou **Pytho** : Sanctuaire du dieu APOLLON, très célèbre dans l'Antiquité pour ses oracles rendus par la PYTHIE ➲ Carte n° 3.

Delphinos : Emissaire de POSÉIDON, il réussit à convaincre AMPHITRITE de se laisser séduire par le dieu.

Delphousé : Nymphe, elle conseille perfidement à APOLLON de s'installer dans la vallée où sévit Python.

Delphyné : Version femelle du serpent PYTHON, nourrice de TYPHON.

DÉMÉTER

Démodocos : Aède à la cour d'Alcinoos, il chante les exploits d'ULYSSE.

Démophon : 1. Autre nom de TRIPTOLÈME. 2. Fils de Thésée et de PHÈDRE.

DESTIN

DEUCALION

Deucalion : Fils de Minos et de PASIPHAÉ, frère de PHÈDRE et d'Ariane.

Dia : Epouse d'IXION et mère de PIRITHOOS.

DIANE

DIDON

Diké : Une des trois HEURES selon Hésiode : elle personnifie la justice opposée à l'*HYBRIS*.

DIOMÈDE, FILS D'ARÈS

DIOMÈDE, FILS DE TYDÉE

Dioné : 1. Fille d'OCÉAN et de Téthys, mère d'APHRODITE chez Homère. 2. Fille d'ATLAS, épouse de TANTALE, mère de PÉLOPS et de NIOBÉ, selon certaines légendes.

DIONYSOS

DIOSCURES

Dircé : Femme de Lycos, elle est l'objet de la vengeance d'AMPHION et de Zéthos.

Dis : « Le Riche » en latin, équivalent du grec *Ploutôn*, pour désigner le dieu des Enfers PLUTON.

DIVINITÉS

Dodone : Le plus ancien sanctuaire de ZEUS, situé en Epire ➲ Carte n° 3.

Dolon : Espion troyen tué par DIOMÈDE, fils de Tydée.

Doriens : Descendants d'HELLÈN.

Doris : Epouse de NÉRÉE, mère des NÉRÉIDES et de GALATÉE.

Doros : Fils d'HELLÈN.

Dragon de Colchide : *MONSTRE*, il garde la TOISON D'OR.

Drépane : Cité de Sicile où meurt ANCHISE, le père d'ÉNÉE ➲ Carte n° 8.

Dryades : Catégorie de NYMPHES.

Dryopes : Peuple qui habite la région du mont Parnasse (➲ Carte n° 3) : HYLAS est le fils de leur roi.

Dynaméné : Une des NÉRÉIDES.

Éaque : Fils de Zeus et d'Egine, souverain des MYRMIDONS, père de PÉLÉE : il devient juge aux *ENFERS* après sa mort.

ÉCHIDNA

Échion : Père de PENTHÉE.

ÉCHO

Éétion : Roi en Mysie, père d'ANDROMAQUE.

ÉGÉE

ÉGÉRIE

ÉGIDE

Égine : Nymphe aimée de Zeus, mère d'Eaque, souverain des

MYRMIDONS : son enlèvement par le dieu a été dénoncé par SISYPHE ; elle donne son nom à une île ➲ Carte n° 3.

Égipans : Fils de Pan.

ÉGISTHE

Églé : Une des HESPÉRIDES.

Égyptos : Frère jumeau de Danaos, oncle des DANAÏDES, il donne son nom à l'Egypte.

Éiréné : Une des trois HEURES selon Hésiode : elle personnifie la paix.

Élara : Mère du géant TITYOS.

ÉLECTRE

Électra (ou Electre) : 1. PLÉIADE, mère d'HARMONIE et de DARDANOS. 2. Fille d'Océan, mère des HARPYES et d'IRIS.

Électryon : Roi de Tirynthe, fils de PERSÉE et père d'ALCMÈNE.

Éleusis : Ville proche d'Athènes où se déroulent les mystères en l'honneur de DÉMÉTER et de TRIPTOLÈME ➲ Carte n° 3.

Élide : Région du Péloponnèse ➲ Carte n° 3.

Élissa : Autre nom de DIDON.

ELPÉNOR

Émathion : Fils de Tithon et d'ÉOS.

ENCELADE

Endéis : Nymphe, fille de CHIRON, mère de Pélée.

ENDYMION

Énéades : Descendants d'Enée, le fils de VÉNUS.

ÉNÉE

ENFERS

Enna : Plaine de Sicile, où CORÉ est enlevée par HADÈS ➲ Carte n° 1.

Ényo : 1. Une des GRÉES. 2. Fille, sœur ou mère d'ARÈS,elle personnifie le carnage à la guerre.

ÉOLE

Éoliennes : Iles où réside ÉOLE : ULYSSE y fait escale ➲ Carte n° 7.

ÉOS, L'AURORE

Éosphoros : Astre de l'aurore, fils d'Éos.

Épaphos : Roi d'Egypte, fils de Zeus et d'Io.

Épéios : Fils d'Endymion.

Éphèse : Cité grecque d'Asie Mineure ➲ Carte n° 1.

Éphialte : Géant, fils d'Arès : il est l'un des Aloades.

Épidaure : Sanctuaire d'Asclépios en Argolide ➲ Carte n° 3.

Épimélides : Catégorie de Nymphes.

Épiméthée

Épire : Région au nord-ouest de la Grèce ➲ Carte n° 1.

Er : Guerrier laissé pour mort sur le champ de bataille : il raconte son voyage aux *Enfers*.

Érato : 1. Muse de la poésie amoureuse et de l'élégie. 2. Une des Néréides.

Érèbe

Érechthée ou Érichthonios

Érinyes

Ériphyle : Epouse d'Amphiaraos.

Éris, la Discorde

Éros, l'Amour

Érycine : Epithète de Vénus, en lien avec le mont Eryx.

Érythie : 1. Une des Hespérides. 2. Ile mythique, située dans l'Atlantique, où paissent les bœufs de Géryon capturés par Héraclès ➲ Carte n° 5.

Éryx : Mont à la pointe nord-ouest de la Sicile, lieu de culte de Vénus ➲ Carte n° 1.

Esculape : Nom donné par les Romains à Asclépios.

Étéocle : Frère jumeau de Polynice, fils d'Œdipe et de Jocaste, frère d'Antigone.

Éthiopie : Chez Homère, région située aux limites du monde, au bord de l'Océan ➲ Carte n° 2.

Etna : Volcan de Sicile : Encelade et Typhon y sont ensevelis ➲ Carte n° 8.

Étolie : région de Grèce ➲ Carte n° 3.

Étolos : Fils d'ENDYMION.

Eubée : La plus grande des îles de la mer Egée ➲ Carte n° 3.

Eucléia : Une des CHARITES.

Euliméné : Une des NÉRÉIDES.

Euménides : Les « Bienveillantes », nom donné par euphémisme aux ERINYES.

Eumolpos : Roi de Thrace, fils de Poséidon, tué par ÉRECHTHÉE.

Eunomia : Une des trois HEURES selon Hésiode : elle personnifie l'ordre et « la bonne loi ».

Euphémé : Une des CHARITES.

EUROPE

EUROS

Euryale : 1. Une des trois GORGONES. 2. Mère d'ORION.

Euryanassa : Fille du dieu-fleuve Pactole, mère de PÉLOPS.

EURYDICE

Eurydice : Femme de CRÉON, roi de Thèbes.

Eurymédon : Un des GÉANTS.

Eurynomé : Mère des CHARITES selon certaines traditions.

EURYSTHÉE

Eurytion : Un des Centaures : il provoque le combat entre les CENTAURES et les LAPITHES au mariage de PIRITHOUS.

Eurytos : Archer habile, il est vaincu par HÉRACLÈS.

Euterpe : MUSE de la Musique, elle a inventé la flûte.

Euthénia : Une des CHARITES.

Euxène : Autre nom de PROTIS.

Évandre : Roi venu d'Arcadie, il a établi un village sur le mont Palatin bien avant la fondation de Rome : il y accueille HERCULE : il est le père de PALLAS, compagnon d'Enée.

Évérès : Père du devin TIRÉSIAS.

FAMA, LA RENOMMÉE

Fauna : Sœur, épouse ou fille de FAUNUS : elle se serait unie à HERCULE, dont elle aurait conçu Latinus.

Faunes : Descendants de FAUNUS.

FAUNUS

Favonius : Nom latin de ZÉPHYR.

FLORE

Fortune : Nom latin de TYCHÉ.

FURIES

GAIA OU GÊ, LA TERRE

GALATÉE

GANYMÈDE

GÉANTS

Genius/Juno : Nom donné par les Romains à leurs petits dieux personnels (voir *DIVINITÉS*).

Géryon : Géant à triple tête et triple buste, vaincu par HÉRACLÈS.

Glaucé : 1. Une des NÉRÉIDES. 2. Fille de CRÉON, roi de Corinthe.

Glaucos : 1. Divinité marine, interprète de NÉRÉE, il poursuit de ses assiduités la nymphe SCYLLA. 2. Fils de SISYPHE, père de BELLÉROPHON.

GORGONES

Grâces : voir CHARITES.

GRÉES

GYGÈS

HADÈS

Halirrothios : Fils de Poséidon, tué par ARÈS.

Hamadryades : Catégorie de NYMPHES.

HARMONIE

HARPYES

HÉBÉ

HÉCATE

HÉCATONCHIRES

HECTOR

HÉCUBE

Hégémone : Une des CHARITES.

HÉLÈNE

Hélénos : Fils de PRIAM et d'HÉCUBE, frère jumeau de CASSANDRE,il a reçu les mêmes dons de prophétie que sa sœur : dernier époux d'ANDROMAQUE.

Héliades : Filles d'Hélios, sœurs de PHAÉTON.

Hélicon : Mont situé en Béotie (➲ Carte n° 3) : il est l'une des résidences des MUSES.

HÉLIOS, LE SOLEIL

Hellé : Sœur de Phrixos : tous deux sont persécutés par INO.

HELLÈN

Hellespont : Détroit entre la mer Egée et la mer de Marmara (détroit des Dardanelles) ; il porte le nom d'Hellé (voir TOISON D'OR) ➲ Carte n° 4.

HÉMÉRA, LE JOUR

Hémon : Fils de CRÉON, fiancé d'ANTIGONE.

Héosphoros : « L'Etoile du matin », père de Céyx, l'époux d'ALCYONE.

HÉPHAÏSTOS

HÉRA

HÉRACLÈS

Héraclides : Fils d'Héraclès et d'OMPHALE.

HERCULE

HERMAPHRODITE

HERMÈS

HERMIONE

Hérophile : Nom d'une SIBYLLE.

HÉROS

Hésione : Fille de LAOMÉDON, roi de Troie, et sœur de PRIAM.

HESPÉRIDES

Hespérie : 1. Une des HESPÉRIDES. 2. Royaume d'ATLAS : pour les Grecs le nom désigne tous les territoires du « couchant » (*hespéra*, soir) : Virgile l'emploie comme synonyme d'Italie ➲ Carte n° 1.

Hespéris : Nièce et épouse d'ATLAS : selon certaines traditions, mère des HESPÉRIDES.

HESTIA

HEURES

Hiérodules : Prêtresses d'APHRODITE.

Himéros : Associé à APHRODITE, il personnifie le désir amoureux.

Hioné : Une des NÉRÉIDES.

HIPPODAMIE

HIPPOLYTE, reine des Amazones

HIPPOLYTE, FILS DE THÉSÉE

Hippomène : Amoureux d'ATALANTE, il la bat à la course.

Hipponoos : Premier nom de BELLÉROPHON.

Horus : Fils d'ISIS et d'Osiris.

HYACINTHE

Hyades : Filles d'ATLAS, sœurs des PLÉIADES.

Hyas : Frère des PLÉIADES et des Hyades.

HYBRIS

HYDRE DE LERNE

HYGIE

HYLAS

HYMENÉE, LE MARIAGE

Hypaté :Un des noms donnés aux MUSES.

Hyperboréens : Peuple mythique vivant aux confins septentrionaux du monde habité, « au-delà de BORÉE ».

Hypérion : TITAN père d'HÉLIOS, de SÉLÉNÉ et d'ÉOS.

Hypermnestre : 1. La seule des DANAÏDES à avoir épargné son époux, Lyncée. 2. Sœur de Léda, épouse d'Oïclès, roi d'Argos, et mère d'AMPHIARAOS.

HYPNOS, LE SOMMEIL

Hypsipyle : Reine de Lemnos, elle s'unit à Jason lors du périple des ARGONAUTES.

Iacchos : Nom donné à ZAGREUS, ressuscité par Zeus.

Iasion : Fils de Zeus, amant de DÉMÉTER et père de PLOUTOS.

Iaso : Fille d'ASCLÉPIOS, sœur d'HYGIE et de Panacée.

ICARE

Ida : 1. Mont de Crète : ZEUS y est caché dans une grotte après sa naissance 2. Mont de Troade : PÂRIS y garde les troupeaux quand il rend son jugement entre les trois déesses ➲ Carte n° 4.

IDOMÉNÉE

IDOTHÉE

Ilia : Autre nom de RHÉA SILVIA.

Ilion : Autre nom de Troie, où règnent LAOMÉDON et PRIAM ➲ Carte n° 4.

Ilithye : Fille d'HÉRA et de ZEUS, elle est « celle qui aide à accoucher ». Dans certains cas, épithète attribuée à Héra elle-même et à ARTÉMIS.

Inachos : Fleuve, père d'IO.

Indiges : Nom que porte ÉNÉE divinisé après sa mort.

INO

IO

Iobates : Roi de Lycie, il envoie BELLÉROPHON combattre la CHIMÈRE.

Iolaos : Neveu d'HÉRACLÈS, qu'il accompagne dans certains de ses travaux comme le combat contre l'HYDRE.

Iolcos : Cité de Thessalie, d'où partent les ARGONAUTES à la conquête de la TOISON D'OR ➲ Carte n° 6.

Iole : Elle est aimée par Héraclès, marié avec DÉJANIRE.

Ion : 1. Fils d'APOLLON et de Créüse. 2. Petit-fils d'HELLÈN.

Ionie : Région d'Asie Mineure ➲ Carte n° 1.

Ioniens : Descendants d'HELLÈN.

Ionienne : Mer dont le nom est lié aux aventures d'IO ➲ Carte n° 1.

Iphiclès : Frère jumeau d'HÉRACLÈS, né d'ALCMÈNE et d'AMPHITRYON.

IPHIGÉNIE

Iphimédie : Mère des ALOADES.

IPHIS

Iphitos : Il est tué par HÉRACLÈS : en expiation ce dernier doit se mettre au service d'OMPHALE.

IRIS

ISIS

Ismène : Fille d'ŒDIPE et de JOCASTE, sœur d'Antigone.

Ithaque : île de la mer Ionienne, patrie d'ULYSSE ➲ Carte n° 7.

Itys : Fils de Térée et de Procné : sa mort est l'occasion de venger sa tante PHILOMÈLE.

Iule : Nom que les Romains donnent à ASCAGNE, fils d'ÉNÉE.

IXION

Janicule : Une des sept collines de Rome : elle tire son nom de JANUS.

JANUS

Japet : Titan père d'ATLAS, de PROMÉTHÉE et d'EPIMÉTHÉE.

JASON

JOCASTE

JUNON

JUPITER

KÈRES

Kratos : Le « Pouvoir », fils de PALLAS et de Styx.

LABDACIDES

Labdacos : Ancêtre des LABDACIDES, père de LAÏOS, grand-père d'ŒDIPE.

LABYRINTHE

Lacédémone : Autre nom de Sparte ➲ Carte n° 3.

Lachésis : Une des MOIRES que les Romains appellent PARQUES.

Ladon : *MONSTRE*, dragon qui garde le jardin des HESPÉRIDES.

Laërte : Roi d'Ithaque, époux d'Anticlée et père d'ULYSSE : il fait partie des ARGONAUTES.

LAÏOS

Lampétie : Fille d'HÉLIOS.

LAOCOON

LAOMÉDON

LAPITHES

Lapithès : Ancêtre des LAPITHES.

Lara : Naïade séduite par MERCURE, mère des LARES.

LARES

Latium : Territoire d'Italie centrale, royaume de LATINUS, terme du voyage d'ÉNÉE ➲ Carte n° 8.

LATINUS

Lavinia : Fille de LATINUS, épouse d'ÉNÉE.

Lavinium : Ville fondée par ÉNÉE dans le Latium.

Léarque : Fils d'INO et d'Athamas.

LÉDA

Lemnos : Ile de la mer Egée, première escale des ARGONAUTES : les Grecs en partance pour Troie y abandonnent PHILOCTÈTE ➲ Carte n° 6.

Lémures : Nom donné aux MÂNES quand ils viennent hanter les vivants sous la forme de spectres.

Lerne : Marais où vit l'HYDRE tuée par HÉRACLÈS ➲ Carte n° 5.

Lestrygons : Peuple mythique de géants anthropophages qui attaquent ULYSSE ➲ Carte n° 7.

LÉTHÉ, L'OUBLI

LÉTO

Leucippos : 1. Frère de Tyndare, père de deux filles que les DIOSCURES tentent d'enlever. 2. Fils d'Oenomaos, il courtise DAPHNÉ.

Leucothée : Autre nom d'INO.

Liber : Divinité italique assimilée à BACCHUS.

Libye : Nom souvent donné à toute l'Afrique du Nord ➲ Cartes n° 1 et n° 2.

Limnades : Catégorie de NAÏADES.

Linus : Musicien, il enseigne à HÉRACLÈS la manière de jouer d'un instrument.

Lion de Némée : *MONSTRE*, fils d'Orthros et d'ÉCHIDNA, tué par HÉRACLÈS.

Locriens : Peuple de Locride, une région au nord de la Béotie (➲

Carte nº 3), commandé par AJAX, fils d'Oïlée.

Lotophages : Peuple mythique « mangeur de lotos », chez qui ULYSSE fait escale ➲ Carte nº 7.

Loxias : « L'Oblique », épithète d'APOLLON.

Lucifer : « Le porteur de Lumière », nom donné par les Romains à Héosphoros.

Lucius : Héros des *Métamorphoses* d'Apulée : transformé en âne, il redevient homme grâce à ISIS.

Luna : Nom que les Romains donnent à SÉLÉNÉ

LYCAON

Lycie : Région d'Asie Mineure ➲ Carte nº 1.

Lycomède : Roi de Scyros et père de Déidamie, mère de NÉOPTOLÈME, né de ses amours avec ACHILLE.

Lycos : Oncle d'ANTIOPE, qu'il garde prisonnière : celle-ci est vengée par ses enfants AMPHION et Zéthos.

Lycurgue : Roi de Thrace : comme il veut empêcher DIONYSOS de traverser son royaume, il est déchiqueté par les BACCHANTES.

Lydie : Région d'Asie Mineure ➲ Carte nº 1.

Lyncée : Un des ARGONAUTES.

Lyncos : Roi des Scythes, il pourchasse TRIPTOLÈME.

Macédoine : Royaume au nord de la Grèce ➲ Carte nº 1.

Machaon : Fils d'ASCLÉPIOS : avec son frère Podalire, il soigne les guerriers grecs dans l'*Iliade*.

Magna Mater : Nom que les Romains donnent à CYBÈLE.

MAIA

Malée : Cap au sud-est du Péloponnèse : ULYSSE n'arrive pas à le contourner ➲ Carte nº 1.

MÂNES

MARS

MARSYAS

MÉDÉE

MÉDUSE

Mégara : Fille de CRÉON, roi de Thèbes, épouse d'HÉRACLÈS.

Mégare : Cité située entre Athènes et Corinthe, point de passage entre la Grèce centrale et le Péloponnèse ➲ Carte nº 3.

Mégère : Une des ÉRINYES que les Romains appellent FURIES.

Mélampous : Devin et médecin, ancêtre d'AMPHIARAOS.

Melantho : Fille de Deucalion, aimée de POSÉIDON.

MÉLÉAGRE

Méléte :Un des noms donnés aux MUSES.

Mélicerte : Fils d'INO et d'Athamas : SISYPHE crée en son honneur les jeux Isthmiques.

Mélies ou Méliades : Catégorie de NYMPHES.

Melpomène : MUSE de la Tragédie.

Memnon : Fils d'ÉOS et de Tithon, il combat aux côtés des Troyens.

Ménades : Autre nom des BACCHANTES.

Menai : Filles de SÉLÉNÉ et d'Endymion.

Ménalippe : Une des AMAZONES, sœur d'HIPPOLYTE et d'ANTIOPE.

Ménécée ou Ménœcée : 1. Père de CRÉON et de JOCASTE. 2. Fils de CRÉON, roi de Thèbes.

MÉNÉLAS

Ménoetios : Fils de la nymphe Egine et père de PATROCLE.

MENTOR

MERCURE

Méropé : 1. PLÉIADE, épouse de SISYPHE. 2. Fille du roi Œnopion, aimée par ORION.

Mésé :Un des noms donnés aux MUSES.

Messine : Détroit entre la Sicile et l'Italie, gardé par CHARYBDE et SCYLLA ➲ Cartes nº 6 et nº 7.

MÉTAMORPHOSES

MÉTIS

MIDAS

MINERVE

MINOS

MINOTAURE

Minyas : Fondateur d'Orchomène en Béotie : trois de ses filles refusent de participer au culte de DIONYSOS.

MITHRA

Mnémé :Un des noms donnés aux MUSES.

MNÉMOSYNE

MOIRES

Molossos : Fils bâtard d'ANDROMAQUE et de NÉOPTOLÈME.

MONSTRES

Mopsos : Devin, petit-fils de Tirésias : un concours de prédictions l'oppose à CALCHAS.

MORPHÉE

Musée : Musicien, il est le seul fils mortel de SÉLÉNÉ.

MUSES

Musica : HEURE de la musique et de l'étude.

Mycènes : Place forte du royaume d'Argos où vivent les ATRIDES ➲ Carte n° 3.

MYRMIDONS

Myrrha : fille de Cinyras et mère d'ADONIS, né de sa relation incestueuse avec son père.

Myrtilos : Cocher du roi d'Élide, Œnomaos, le père d'HIPPODAMIE.

Mysie : Région d'Asie mineure ➲ Carte n° 1.

Mystes : Initiés accompagnant le cortège de ZAGREUS lors des mystères d'Eleusis.

NAÏADES

NARCISSE

NAUSICAA

Naxos : Ile de la mer Egée où THÉSÉE abandonne ARIANE ➲ Carte n° 1.

Nectar : Breuvage des Immortels (voir *DIVINITÉS*).

Nélée : Fils de Poséidon, père de NESTOR.

NÉMÉSIS

NÉOPTOLÈME

Néphélé : « Nuée » façonnée par Zeus à l'image d'Héra : de son

viol par IXION naissent les CENTAURES.

NEPTUNE

NÉRÉE

NÉRÉIDES

NESSUS

NESTOR

Nété :Un des noms donnés aux MUSES.

Nikè : La « Victoire », fille de PALLAS et de Styx : elle symbolise la puissance de ZEUS et constitue une épithète d'ATHÉNA.

NIOBÉ

Nisos : Roi de Mégare : trahi par sa fille SCYLLA, il est vaincu par MINOS.

NOTOS

NUMAPOMPILIUS

Numitor : Roi d'Albe-la-Longue et père de RHÉASILVIA.

Nyctée : Père d'ANTIOPE, grand père d'AMPHION et de Zéthos.

Nyctimos : Fils de LYCAON.

NYMPHES

NYX

OCÉAN

Océanides : Filles d'OCÉAN et de TÉTHYS.

Ocypétè : Une des HARPYES.

Œagre : Père d'ORPHÉE.

ŒDIPE

Œnée : Roi de Calydon, père de MÉLÉAGRE et de DÉJANIRE.

Œnomaos : Fils d'ARÈS, roi de Pise en Elide : père d'HIPPODAMIE.

Œnopion : Père de Mérope, il crève les yeux d'ORION.

Œta : Mont de Thessalie : HÉRACLÈS y dresse un bûcher pour se suicider ➲ Carte n° 3.

Ogygie : Ile de CALYPSO, qui retient ULYSSE ➲ Carte n° 7.

Oïclès : Roi d'Argos, père d'AMPHIARAOS.

Oïlée : Roi des Locriens, père d'AJAX « le Petit », il fait partie des

ARGONAUTES.

OLYMPE,OLYMPIENS

Olympie : Sanctuaire en Elide, dédié à ZEUS : les jeux Olympiques y sont organisés tous les quatre ans ➲ Carte n° 3.

OMPHALE

Ophion : Divinité primordiale, qui occupe l'OLYMPE avant les Olympiens.

Ops : Nom que les Romains donnent à RHÉA, épouse de SATURNE et mère de CÉRÈS.

ORACLES,PRÉSAGES, RÊVES

ORCUS

Oréades : Catégorie de NYMPHES.

ORESTE

ORION

Orithyie : 1. Une des AMAZONES, sœur d'HIPPOLYTE et d'ANTIOPE. 2. Fille du roi d'Athènes Erechtée, enlevée par BORÉE.

ORPHÉE

Orthros : Fils d'ÉCHIDNA et de TYPHON, il est le père du SPHINX et du Lion de Némée.

Ortygie : Ile des Cyclades (Délos) sur laquelle LÉTO accouche d'APOLLON et d'ARTÉMIS ➲ Carte n° 8.

Osiris : Frère et époux d'ISIS.

Othrys : Mont de Thessalie, où habitent les TITANS pendant la guerre qui les oppose aux Olympiens ➲ Carte n° 3.

Otos : Géant, fils d'ARÈS : il est l'un des ALOADES.

Otréra : Mère de PENTHÉSILÉE.

OURANOS, LE CIEL

Ouréa : Fils de GAIA, frère d'OURANOS et de PONTOS.

Pactole : Fleuve de Lydie (➲ Carte n° 1) : depuis que MIDAS s'y est purifié, il a la réputation de charrier de l'or.

Pagasae : Port près d'Iolcos d'où partent les ARGONAUTES ➲ Carte n° 6.

Paion : Fils d'ENDYMION.

Palaimon : Autre nom de Mélicerte.

Palamède : Guerrier grec qui combat contre Troie : accusé de trahison par ULYSSE, il est lapidé par ses propres compagnons d'armes.

Palatin : Une des sept collines de Rome, dont le nom vient de PALLAS, fils d'Evandre : une crue du Tibre dépose le berceau de ROMULUS et Rémus à son pied.

Pallantides : Les cinquante fils de PALLAS, frère cadet d'ÉGÉE : ils sont tués par THÉSÉE.

PALLAS

PALLAS,PALLADION

PAN

Panacée : Fille d'ASCLÉPIOS, sœur d'HYGIE et de Iaso.

Pandia : Fille de Zeus et de SÉLÉNÉ.

Pandion : Roi d'Athènes, fils d'ÉRECHTÉE, père de PHILOMÈLE, d'ÉGÉE et de PALLAS.

PANDORE

Panoptès : Surnom d'ARGUS.

Paphos : Fils de PYGMALION.

PÂRIS

Parnasse : Mont qui surplombe Delphes (Pytho), consacré à APOLLON et aux MUSES ➲ Carte n° 3.

PARQUES

Parthénos : Ephitète d'ATHÉNA.

PASIPHAÉ

Pasithea : Une des CHARITES : fille d'HÉRA selon certaines légendes, elle est aimée d'HYPNOS.

PATROCLE

Péan : Ancien dieu guérisseur, assimilé à APOLLON : « Péan » est une épithète rituelle du dieu et un chant solennel à plusieurs voix entonné en son honneur.

Péas : roi de Thessalie, père de PHILOCTÈTE.

PÉGASE

Pèges : Catégorie de NAÏADES.

Peitho : Déesse qui personnifie la persuasion, elle est associée à APHRODITE et aurait épousé HERMÈS.

Pélasgos : Père de LYCAON.

PÉLÉE

Pélias : Roi d'Iolcos, père d'ALCESTE : après avoir usurpé le trône de son demi-frère Aeson, père de JASON, il envoie celui-ci conquérir la TOISON D'OR.

Pélion : Montagne de Thessalie où demeurent les CENTAURES, dont CHIRON ; les noces de Thétis et de PÉLÉEy sont célébrées ➲ Carte n° 3.

Pélionides : Nymphes, filles de CHIRON.

Pélopia : Fille de THYESTE, mère d'ÉGISTHE, elle est la seconde épouse d'ATRÉE.

Pélopides : Descendants de PÉLOPS, aussi appelés Atrides.

Péloponnèse : « Ile de PÉLOPS », partie méridionale de la Grèce ➲ Carte n° 1.

PÉLOPS

Pemphrédo : Une des GRÉES.

PÉNATES

Pénée : Dieu-fleuve de Thessalie : sa fille DAPHNÉ est aimée d'APOLLON ➲ Carte n° 3.

PÉNÉLOPE

PENTHÉE

PENTHÉSILÉE

Perdix : Habile artisan, neveu de DÉDALE.

Pergamos : Fils d'ANDROMAQUE et de Néoptolème, fondateur de Pergame en Mysie.

PERSÉE

PERSÉPHONE

Persès : 1. Titan, père d'HÉCATE. 2. Fils de PERSÉE et d'Andromède.

PHAÉTON

Phaétuse : Fille d'HÉLIOS.

Phase : Fleuve de Colchide où parviennent les ARGONAUTES ➲ Carte nº 6.

Phéaciens : Habitants de l'île (Corfou) où ULYSSE est découvert par NAUSICAA après son naufrage ➲ Carte nº 7.

PHÈDRE

Phénice : Mère de PROTÉE selon certaines légendes.

Phénicie : Région d'Asie où se trouvent les villes de Tyr et de Sidon ➲ Carte nº 1.

PHÉNIX

Philémon : Epoux de BAUCIS.

PHILOCTÈTE

PHILOMÈLE

Philonoé : Fille d'Iobatès, elle épouse BELLÉROPHON.

Philophrosyne : Une des CHARITES.

Philyre : Océanide, mère de CHIRON.

Phinée : Roi de Thrace, il indique le chemin aux ARGONAUTES qui l'ont délivré des HARPYES ➲ Carte nº 6.

Phlégéthon ou Pyriphlégéthon : Fleuve des ENFERS ➲ Carte nº 9.

Phobos : Fils d'APHRODITE et d'ARÈS, il personnifie la peur.

Phocas : Roi de Phocide, époux d'ANTIOPE.

Phocide : Région de Delphes (Pytho), d'où est originaire PYLADE ➲ Carte nº 3.

Phoebé : 1. Titanide, mère de LÉTO. 2. « La Brillante », épithète d'ARTÉMIS.

Phoebos : « Le Brillant » en grec (Phébus en latin), épithète d'APOLLON.

Phoenix : Fils d'un roi béotien, il est soigné par CHIRON : il est le précepteur et le conseiller d'Achille.

Phoitios : GÉANT tué par HÉRA.

Phorcys : Fils de Gaia et de Pontos : uni à Céto, il engendre les GORGONES, les GRÉES, les HESPÉRIDES, les SIRÈNES et Ladon, le dragon du jardin des Hespérides.

Phrixos : Fils d'Athamas : avec sa sœur Hellé, il est en butte à la

haine de leur marâtre INO.

Phrygie : Région d'Asie Mineure ➲ Carte n° 1.

Phthie : Ville et royaume de PÉLÉE et d'ACHILLE ➲ Carte n° 3.

Phylée : Fils d'AUGIAS.

Picus : Père de FAUNUS.

Piérides : Filles du roi Piéros, elles ont tenté de rivaliser avec les MUSES, qui ensuite sont elles-mêmes nommées Piérides.

Pirène : Fille d'ACHÉLOOS, nymphe et source sacrée de Corinthe, à laquelle PÉGASE et BELLÉROPHON s'abreuvent.

PIRITHOOS

Pitthé : Fils de Pélops et d'Hippodamie, roi de Trézène, il est le père d'*Æ*thra, la mère de THÉSÉE.

PLÉIADES

Pléioné : Nymphe, épouse du Titan ATLAS, mère des PLÉIADES et des Hyades.

Plouto : Mère de TANTALE.

PLOUTOS

PLUTON

Podalire : Fils d'ASCLÉPIOS : avec son frère Machaon, il soigne les guerriers grecs dans l'*Iliade*.

Podarcès : Premier nom de PRIAM, fils de LAOMÉDON.

Pollux : Un des DIOSCURES, fils de LÉDA et de ZEUS,frère jumeau de Castor, il fait partie des ARGONAUTES.

Polybe : Roi de Corinthe, il recueille le jeune Œdipe abandonné par son père LAÏOS.

Polydecte : Roi de Sériphos, il recueille DANAÉ et son fils PERSÉE.

Polydore : 1. Fils de CADMOS, père de Labdacos. 2. Seul fils survivant de Priam et d'HÉCUBE après la chute de Troie.

Polymnestor : Roi de Thrace : il a tué Polydore, fils de Priam et d'HÉCUBE.

Polymnie : MUSE des chants de noce et de deuil, puis de la rhétorique.

POLYNICE

POLYPHÈME

POLYXÈNE

POMONE

Pont-Euxin : Nom antique de la mer Noire ➲ Carte n° 1.

Pontos : « Le Flot brutal de la Mer » personnifié : il s'unit à GAIA.

Porphyrion : GÉANT, il tente d'attaquer HÉRA.

POSÉIDON

Potamides : Catégorie de NAÏADES.

Pothos : Fils d'IRIS et de ZÉPHYR, il personnifie le désir et le regret.

PRIAM

PRIAPE

Procné : Sœur de PHILOMÈLE.

Procris : Epouse de CÉPHALE, chasseur aimé d'ÉOS.

PROCUSTE

PROMÉTHÉE

Propontide : Nom antique de la mer de Marmara, entre la mer Noire et la Méditerranée ➲ Carte n° 1.

Proserpine : Déesse des ENFERS chez les Romains, assimilée à PERSÉPHONE.

PROTÉE

PROTIS

PSYCHÉ

PYGMALION

PYLADE

Pylos : Ville de Messénie, royaume de NESTOR ➲ Carte n° 3.

PYRAME

Pyrrha : 1. Fille d'ÉPIMÉTHÉE et de PANDORE, épouse de DEUCALION. 2. « La Rousse », surnom donné à ACHILLE.

Pyrrhus : Surnom que NÉOPTOLÈME tient de son père Achille.

PYTHIE

PYTHON

Pytho : Premier nom du sanctuaire d'Apollon à Delphes, où la

PYTHIE rendaient ses oracles ➲ Carte nº 3.

QUIRINUS

Rémus : Fils de RHÉA SILVIA et de MARS, frère jumeau de ROMULUS.

RHADAMANTHE

RHÉA

RHÉASILVIA

Rhodé : NYMPHE, fille de Poséidon et d'AMPHITRITE, aimée d'HÉLIOS.

Rhodes : Ile grecque ➲ Carte nº 1.

Rome : Capitale des Romains, fondée par ROMULUS ➲ Carte nº 1.

ROMULUS

Sabins : Rivaux des Romains, ils sont battus grâce à l'intervention de JANUS :ROMULUS fait enlever leurs femmes, les Sabines.

Salamine : Ile grecque, patrie de Télamon, père d'AJAX « le Grand » ➲ Carte nº 3.

Saliens : Prêtres de MARS.

Salmacis : Naïade éprise d'HERMAPHRODITE.

Salmonée : Frère de SISYPHE.

Samos : Ile de la mer Egée ➲ Carte nº 1.

Samothrace : Ile de la mer Egée où les ARGONAUTES font escale ➲ Carte nº 6.

Sarpédon : 1. Fils de Zeus et d'EUROPE, frère de MINOS et de RHADAMANTHE. 2. Fils de Zeus et de Laodamie, fille de Bellérophon, il est tué par PATROCLE : son corps est transporté par THANATOS.

SATURNE

SATYRES

Scamandre : Fleuve de Troade ➲ Carte nº 4.

Scamandrios : Nom donné à ASTYANAX par son père.

SCYLLA

Scythie : Royaume barbare réputé pour ses archers ➲ Carte nº 1.

SÉLÉNÉ, LALUNE

SÉMÉLÉ

Servius Tullius : Roi de Rome, qui passe pour le fils de VULCAIN.

Seth : Frère d'ISIS et d'Osiris, assimilé par les Grecs à TYPHON.

Sethlans : Dieu étrusque assimilé à VULCAIN.

SIBYLLE

Sidé : Epouse d'ORION.

Sidon : Ville de Phénicie, réputée pour ses bateaux et pour sa pourpre ➲ Carte nº 1.

SILÈNE

Silvius : Fils de Lavinia et d'Enée, petit-fils de LATINUS.

Sinis : Brigand géant, fils de Poséidon, comme PROCUSTE, il est tué par THÉSÉE.

SIRÈNES

SISYPHE

Sosie : Valet d'AMPHITRYON dont MERCURE prend l'apparence.

Sparte : Ville de Laconie, aussi appelée Lacédémone, capitale du royaume de MÉNÉLAS ➲ Carte nº 3.

Spartes : « Hommes semés » (*spartoi* en grec), nés des dents du dragon tué par CADMOS : des dents provenant de ce dragon sont aussi semées par JASON qui extermine l'armée surgie du sol.

Spéio : Une des NÉRÉIDES.

SPHINX

Spondé : HEURE des libations après le déjeuner.

STENTOR

Stéropé : Fille d'Atlas, mère d'HIPPODAMIE.

Stéropès : Un des CYCLOPES.

Sthénélos : Roi d'Argolide, fils de Persée, père d'EURYSTHÉE.

Sthéno : Une des GORGONES.

Stilbé : Naïade, mère de Lapithès, ancêtre des LAPITHES.

Strophades : Iles grecques où vivent les HARPYES ➲ Carte nº 8.

Strophios : Roi en Phocide, père de PYLADE : ÉLECTRE lui confie son frère ORESTE.

STYX

Sychée : Epoux phénicien de DIDON.

Sylvains : Descendants de FAUNUS.

Symplégades ou **Cyanées** : Ecueils que franchissent les ARGONAUTES ➲ Carte nº 6.

Syracuse : Cité grecque en Sicile (➲ Carte nº 1) : la nymphe Aréthuse y est transformée en fontaine.

TAGÈS

TALOS

TANTALE

Tantale : Fils de Thyeste, premier époux de CLYTEMNESTRE.

Taphiens : Meurtriers des frères d'Alcmène, ils sont pourchassés par AMPHITRYON.

TARTARE

Tauride : Région au nord du Pont-Euxin où IPHIGÉNIE a été transportée par Artémis après son sacrifice à Aulis ➲ Carte nº 1.

Télamon : Roi de Salamine, fils d'Eaque et frère de Pélée, père d'AJAX « le Grand » et de Teucros : il fait partie des ARGONAUTES.

Télégonos : Fils d'ULYSSE et de la magicienne CIRCÉ ; selon certaines traditions, il épouse PÉNÉLOPE après la mort d'Ulysse.

TÉLÉMAQUE

Téléphassa : Epouse d'Agénor, mère d'EUROPE.

Télesphoros : Fils d'ASCLÉPIOS, il est associé à la convalescence.

Ténare : Cap au sud du Péloponnèse, entrée des *ENFERS* ➲ Carte nº 5.

Térée : Epoux de Procné, beau-frère de PHILOMÈLE.

Terpsichore : MUSE de la poésie légère et de la danse.

TÉTHYS

Teucer : Roi de Troade, beau-père de DARDANOS.

Teucros : Fils de Télamon, frère d'AJAX « le Grand ».

Thalestris : Reine des AMAZONES au temps d'Alexandre le Grand.

Thalie : 1. MUSE de la poésie pastorale et de la comédie. 2. Une des CHARITES.

Thallo : Une des CHARITES ou une des HEURES.

Thamyris : Aède qui se prétend l'égal des MUSES.

THANATOS, LA MORT

Thaumas : Fils de GAIA et de Pontos, père des HARPYES et d'IRIS.

Thèbe sous Placos : Cité de Mysie (➲ Carte n° 3) où règne Eétion, père d'ANDROMAQUE.

Thèbes : Capitale de la Béotie fondée par CADMOS, où règnent les LABDACIDES ➲ Carte n° 3.

Théia : TITANIDE, mère d'ÉOS et d'HÉLIOS.

Thelxinoé :Un des noms donnés aux MUSES.

THÉMIS

Thémiscyre : Capitale du royaume des AMAZONES ➲ Carte n° 5

Thersite : Guerrier grec qui se moque d'Achille pleurant la mort de PENTHÉSILÉE.

THÉSÉE

Thespios : Père de cinquante filles, toutes aimées par HÉRACLÈS.

Thesprotie : Région côtière de l'Epire où coule l'ACHÉRON ➲ Carte n° 3.

Thessalie : Province du Nord de la Grèce, où se trouve le royaume d'ACHILLE ➲ Carte n° 3.

Thestor : Prêtre d'Apollon, père du devin CALCHAS.

THÉTIS

Thisbé : Amante de PYRAME.

Thrace : Province du nord de la Grèce où se trouve le royaume de DIOMÈDE, fils d'Arès ➲ Carte n° 1.

Thrasymède : Fils de NESTOR.

Thrinacie (ou Trinacrie) : « L'île aux Trois pointes », la Sicile ➲ Carte n° 7.

THYESTE

Thyoné : Nom porté par SÉMÉLÉ dans l'Olympe.

Thyrse : Bâton surmonté d'une pomme de pin, emblème de DIONYSOS.

Tibre : Dieu-fleuve du Latium, à l'embouchure duquel arrive ÉNÉE : il est l'époux de RHÉA SILVIA après sa divinisation : c'est

dans ses eaux que doivent être noyés ROMULUS et Rémus ➲ Carte nº 8.

Tiphys : Un des ARGONAUTES, pilote de la nef Argo.

TIRÉSIAS

Tirynthe : Cité voisine d'Argos en Argolide : PERSÉE y aurait régné ➲ Carte nº 3.

Tisiphone : Une des ÉRINYES que les Romains appellent FURIES.

TITANS et TITANIDES

Tithon : Fils de Laomédon, aimé d'ÉOS.

TITYOS

Tmolos : Roi lydien, époux d'OMPHALE.

TOISON D'OR

Trézène : Cité d'Argolide où est né THÉSÉE ➲ Carte nº 3.

Tria Fata : « Les Trois Fées », nom latin donné aux PARQUES.

TRIPTOLÈME

Tritogénie : Surnom d'ATHÉNA.

TRITON

Troie : Capitale du royaume de PRIAM en Troade ➲ Carte nº 4.

Troïlos : Fils d'HÉCUBE et de Priam, tué par Achille.

Tros : Petit-fils de Dardanos, roi de Dardanie et père de GANYMÈDE.

Turnus : Roi des Rutules dans le Latium, farouche adversaire d'ÉNÉE : il tue PALLAS, le fils d'Evandre.

Tyché, LA FORTUNE

Tydée : Père de DIOMÈDE.

Tyndare : Roi de Sparte, époux de LÉDA, père de CASTOR et de CLYTEMNESTRE : il est l'oncle de PÉNÉLOPE.

Typhée : Autre nom de TYPHON.

TYPHON

Tyr : Ville de Phénicie où règnent Agénor, père de CADMOS et d'EUROPE, et Bélos, père de DIDON ➲ Carte nº 1.

Tyro : Fille de Salmonée, nièce de SISYPHE.

ULYSSE

Uranie : MUSE de l'astronomie.

VÉNUS

Vertumne : Epoux de la Nymphe POMONE.

VESTA

Vestales : Prêtresses de la déesse VESTA.

Virbius : Nom latin donné à HIPPOLYTE, fils de Thésée, quand il est ressuscité à la demande de DIANE.

Volupté : Fille de CUPIDON et de Psyché.

VULCAIN

Xanthos : Cheval d'Achille, né de Zéphyr : il annonce au héros sa mort prochaine (voir *DESTIN*).

Xouthos : Petit-fils d'HELLÈN.

ZAGREUS

Zélos : « Le Zèle », fils de PALLAS et Styx.

ZÉPHYR

Zétès : Fils de Borée, il fait partie des ARGONAUTES et il pourchasse les HARPYES.

Zéthos : Chasseur et berger, fils de ZEUS et d'ANTIOPE, frère jumeau d'AMPHION.

ZEUS

Normalienne et agrégée de lettres classiques, Annie Collognat a enseigné le latin et le grec en lettres supérieures. Fondatrice et présidente de l'association PALLAS (Paris, Arts, Littérature et Langues anciennes), qui vise à promouvoir tous les héritages des cultures antiques, elle dirige la collection des classiques en Pocket Jeunesse et a publié, entre autres, le *Manuel de la sagesse antique* (Omnibus), un choix des *Métamorphoses* d'Ovide et de *Fables* d'Esope (Hachette jeunesse), ainsi que de nombreux ouvrages de littérature classique (Pocket, Omnibus, Magnard).

Catherine Bouttier-Couqueberg, normalienne et agrégée de lettres classiques, a enseigné la littérature en Première supérieure. Elle a notamment présenté pour les éditions Pocket des auteurs du XVIII^{e} siècle et *Le Seigneur des anneaux* de Tolkien. Avec Annie

Collognat et Salwa Al-Neimi, elle a réalisé l’anthologie *Contes de 1001 désirs* (Omnibus).

Marguerite Vaudel, normalienne et agrégée de lettres classiques, a collaboré aux collections Pocket Classiques, Pocket Jeunesse, et Classiques Hatier. Elle a enseigné la littérature française et la civilisation gréco-latine à l’ENS de Meknès (Maroc) et à l’IUFM de Polynésie française.

omnibus Livres d'hier, lectures d'aujourd'hui

Vous avez aimé ce livre ?
Venez en parler sur la page Facebook
ou sur le fil Twitter
des éditions Omnibus

Retrouvez notre catalogue sur
www.omnibus.tm.fr
et abonnez-vous à la newsletter
dans la rubrique Lettre d'information

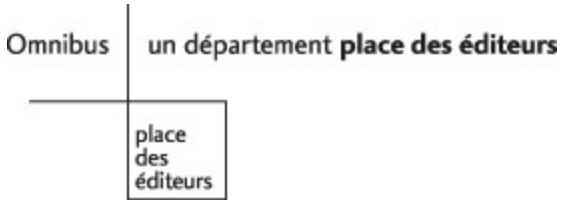
Littérature française et étrangère,
Polar, S-F, Mer et Aventure,
Dossiers historiques, Anthologies thématiques,
Dictionnaires et Albums de poésies

Maquette couverture : Atelier Didier Thimonier

En couverture : *Le Chariot de Neptune*, mosaïque du IIIe siècle ap. J.-C.,
Musée des Beaux-Arts de Besançon © Dagli Orti / The Art Archive

© Editions Omnibus, 2012, 2016

EAN : 978-2-258-13406-5



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.